COMTESSE DE SÉGUR

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT
LA FORTUNE DE GASPARD
QUEL AMOUR D'ENFANT !
LE MAUVAIS GÉNIE
DILOY LE CHEMINEAU
APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS
LA SANTÉ DES ENFANTS

BOUQUINS

ROBERT LAFFONT

BOUQUINS

COLLECTION DIRIGÉE PAR

GUY SCHOELLER

COMTESSE DE SÉGUR

ŒUVRES

* * *

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR CLAUDINE BEAUSSANT



ROBERT LAFFONT

Chacune des œuvres publiées dans « Bouquins »
est reproduite dans son intégralité.

ISBN : 2-221-05894-1

Ce volume contient :

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT
LA FORTUNE DE GASPARD
QUEL AMOUR D'ENFANT !
LE MAUVAIS GÉNIE
DILOY LE CHEMINEAU
APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS
LA SANTÉ DES ENFANTS

NOTES
établies par Claudine Beaussant

16 PAGES DE HORS-TEXTE
32 illustrations
Maquette de Daniel Arnault, légendes de Claudine Beaussant,
iconographie : Anne Mensior - Studio CLAM !

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT[1]

1. Le titre initial était *Jean qui pleure et Jean qui rit.*

A MA PETITE-FILLE

MARIE-THÉRÈSE DE SÉGUR

Chère petite, tu as longtemps attendu ton livre; c'est qu'il y avait bien des frères, des cousins, des cousines, d'un âge plus respectable que le tien. Mais enfin, voici ton tour. JEAN QUI RIT *te fera rire, je l'espère ; je ne crains pas que* JEAN QUI GROGNE *te fasse grogner.*

Ta grand-mère qui t'aime bien,

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine

I

LE DÉPART

HÉLÈNE

Voilà ton paquet presque fini, mon petit Jean, il ne reste plus à y mettre que tes livres.

JEAN

Et ce ne sera pas lourd, maman ; les voici. »

La mère prend les livres que lui présente Jean et lit : *Manuel du chrétien* ; *Conseils pratiques aux enfants* [1].

HÉLÈNE

Il n'y en a guère, il est vrai, mon ami ; mais ils sont bons.

JEAN

Maman, quand je serai à Paris, je tâcherai de voir le bon prêtre qui a fait ces livres.

HÉLÈNE

Et tu feras bien, mon ami ; il doit être bon, cela se voit dans ses livres. Et il aime les enfants, cela se voit bien aussi.

JEAN

Une fois arrivé à Paris et chez Simon, je n'aurai plus peur.

---

1. Il s'agit de deux livres écrits par le fils aîné de Sophie, monseigneur Gaston de Ségur.

HÉLÈNE

Il ne faut pas avoir peur non plus sur la route, mon ami. Qu'est-ce qui te ferait du mal ? Et pourquoi te causerait-on du chagrin ?

JEAN

C'est qu'il y a des gens qui ne sont pas bons, maman ; et il y en a d'autres qui sont même mauvais.

HÉLÈNE

Je ne dis pas non ; mais tu ne seras pas le premier du pays qui auras été chercher ton pain et ta fortune à Paris ; il ne leur est pas arrivé malheur ; pas vrai ? Le bon Dieu et la Sainte Vierge ne sont-ils pas là pour te protéger ?

JEAN

Aussi je ne dis pas que j'aie peur, allez ; je dis seulement qu'il y a des gens qui ne sont pas bons ; c'est-il pas une vérité, ça ?

HÉLÈNE

Oui, oui, tout le monde la connaît, cette vérité. Mais tu ne veux pas pleurer en partant, tout de même ! Je ne veux pas que tu pleures.

JEAN

Soyez tranquille, mère ; je m'en irai bravement comme mon frère Simon, qui est parti sans seulement tourner la tête pour nous regarder. Voilà que j'ai bientôt quatorze ans. Je sais bien ce que c'est que le courage, allez. Je ferai comme Simon.

HÉLÈNE

C'est bien, mon enfant ; tu es un bon et brave garçon ! Et le cousin Jeannot ? Va-t-il venir ce soir ou demain matin ?

JEAN

Je ne sais pas, maman ; je ne l'ai guère vu ces trois derniers jours.

HÉLÈNE

Va donc voir chez ta tante s'il est prêt pour partir demain de grand matin. »

Jean partit lestement. Hélène resta à la porte et le regarda marcher : quand elle ne le vit plus, elle rentra, joignit les mains avec un geste de désespoir, tomba à genoux et s'écria d'une voix entrecoupée par ses larmes :

« Mon enfant, mon petit Jean chéri ! Lui aussi doit partir, me quitter ! Lui aussi va courir mille dangers dans ce long voyage ! mon enfant,

1. Pour plus de vraisemblance, Sophie vieillit son héros de deux ans : il avait initialement douze ans et non quatorze.

mon cher enfant !... Et je dois lui cacher mon chagrin et mes larmes pour ranimer son courage. Je dois paraître insensible à son absence, quand mon cœur frémit d'inquiétude et de douleur ! Pauvre, pauvre enfant ! La misère m'oblige à l'envoyer à son frère. Dieu de bonté, protégez-le ! Marie, mère de miséricorde, ne l'abandonnez pas, veillez sur lui ! »

La pauvre femme pleura quelque temps encore ; puis elle se releva, lava ses yeux rougis par les larmes, et s'efforça de paraître calme et tranquille pour le retour de Jean.

Jean avait marché lestement jusqu'au détour du chemin et tant que sa mère pouvait l'apercevoir. Mais quand il se sentit hors de vue, il s'arrêta, jeta un regard douloureux sur la route qu'il venait de parcourir, sur tous les objets environnants, et il pensa que, le lendemain de grand matin, il passerait par les mêmes endroits, mais pour ne plus les revoir ; et lui aussi pleura.

« Pauvre mère ! se dit-il. Elle croit que je la quitte sans regret ; elle n'a ni inquiétude ni chagrin. Ma tranquillité la rassure et soutient son courage. Ce serait mal et cruel à moi de lui laisser voir combien je suis malheureux de la quitter ! et pour si longtemps ! Mon bon Dieu, donnez-moi du courage jusqu'à la fin ! Ma bonne Sainte Vierge, je me mets sous votre protection. Vous veillerez sur moi et vous me ferez revenir près de maman ! »

Jean essuya ses yeux, chercha à se distraire par la pensée de son frère qu'il aimait tendrement, et arriva assez gaiement à la demeure de sa tante Marine. Au moment d'entrer, il s'arrêta effrayé et surpris. Il entendait des cris étouffés, des gémissements, des sanglots. Il poussa vivement la porte ; sa tante était seule et paraissait mécontente, mais ce n'était certainement pas elle qui avait poussé les cris et les gémissements qu'il venait d'entendre.

« Te voilà, petit Jean ? dit-elle ; que veux-tu ?

JEAN

Maman m'a envoyé savoir si Jeannot était prêt pour demain, ma tante, et s'il allait venir à la maison ce soir ou demain de grand matin pour partir ensemble.

LA TANTE

Je ne peux pas venir à bout de ce garçon-là ; il est là qui hurle depuis une heure ; il ne veut pas m'obéir ; je lui ai dit plus de dix fois d'aller te rejoindre chez ta mère. Il ne bouge pas plus qu'une pierre. L'entends-tu gémir et pleurer ?

JEAN

Où est-il donc, ma tante ?

LA TANTE

Il est dehors, derrière la maison. Va le trouver, mon petit Jean, et vois si tu peux l'emmener. »

Jean sortit, fit le tour de la maison, ne vit personne, n'entendit plus rien. Il appela :

« Jeannot ! »

Mais Jeannot ne répondit pas.

Il rentra une seconde fois chez sa tante.

LA TANTE

Eh bien, l'as-tu décidé à te suivre ? Il est calmé, car je n'entends plus rien.

JEAN

Je ne l'ai pas vu, ma tante ; j'ai regardé de tous côtés, mais je ne l'ai pas trouvé.

LA TANTE

Tiens ! où s'est-il donc caché ? »

La tante sortit elle-même, fit le tour de la maison, appela et, comme Jean, ne trouva personne.

« Se serait-il sauvé, par hasard, pour ne pas t'accompagner demain ? »

Jean frémit un instant à la pensée de devoir faire seul un si long voyage et d'entrer seul dans Paris la grande ville, si grande, avait écrit son frère, qu'il ne pouvait pas en faire le tour dans une seule journée. Mais il se rassura bien vite et résolut de le trouver, quand il devrait chercher toute la nuit.

Lui et sa tante continuèrent leurs recherches sans plus de succès.

« Mauvais garçon ! murmurait-elle. Détestable enfant !... Si tu pars sans lui, mon petit Jean, et qu'il me revienne après ton départ, je ne le garderai pas, il peut en être bien sûr.

JEAN

Où le mettriez-vous donc ma tante ?

LA TANTE

Je le donnerais à ta mère.

JEAN

Oh ! ma tante ! Ma pauvre maman qui ne peut pas me garder, moi, son enfant !

LA TANTE

Eh bien, n'est-elle pas comme moi la tante de ce Jeannot, la sœur de sa mère ? Chacun son tour ; voilà bientôt trois ans que je l'ai ; il m'a assez ennuyée. Au tour de ta mère, elle s'en fera obéir mieux que moi. »

Pendant que la tante parlait, Jean, qui furetait partout, eut l'idée

de regarder dans une vieille niche à chien, et il vit Jeannot blotti tout au fond.

« Le voilà, le voilà ! s'écria Jean. Voyons Jeannot, viens, puisque te voilà trouvé. »

Jeannot ne bougeait pas.

« Attends, je vais l'aider à sortir de sa cachette », dit la tante enchantée de la découverte de Jean.

Se baissant, elle saisit les jambes de Jeannot et tira jusqu'à ce qu'elle l'eût ramené au grand jour.

A peine Jeannot fut-il dehors, qu'il recommença ses cris et ses gémissements.

JEAN

Voyons, Jeannot, sois raisonnable ! Je pars comme toi ; est-ce que je crie, est-ce que pleure comme toi ! Puisqu'il faut partir, à quoi ça sert de pleurer ? Que fais-tu de bon ici ? rien du tout ! Et à Paris, nous allons retrouver Simon, et il nous aura du pain et du fricot. Et il nous trouvera de l'ouvrage pour que nous ne soyons pas des fainéants, des propres à rien. Et ici, qu'est-ce que nous faisons ? Nous mangeons la moitié du pain de maman et de ma tante. Tu vois bien ! Sois gentil : dis adieu à ma tante, et viens avec moi. Le voisin Grégoire a donné à maman une bonne galette et un pot [1] de cidre pour nous faire un bon souper, et puis Daniel nous a donné un lapin, qu'il venait de tuer. »

Le visage de Jeannot s'anima, ses larmes se tarirent et il s'approcha de son cousin en disant :

« Je veux bien venir avec toi, moi. »

La tante profita de cette bonne disposition pour lui donner son petit paquet accroché au bout du bâton de voyage.

« Va, mon garçon, dit-elle en l'embrassant, que Dieu te conduise et te ramène les poches bien remplies de pièces blanches ; tiens, en voilà deux de vingt sous [2] chacune ; c'est M. le curé qui me les a données pour toi ; c'est pour faire le voyage. Adieu, Jeannot ; adieu, petit Jean.

JEAN

Nous serons bien heureux, va ! D'abord, nous ferons comme nous voudrons ; personne pour nous contrarier.

JEANNOT

Ma tante Hélène ne te contrarie pas trop, toi ; mais ma tante Marine ! Est-elle contredisante ! et exigeante ! et méchante ! Je suis bien content de ne plus l'entendre gronder et crier après moi.

JEAN

Écoute, Jeannot, tu n'as pas raison de dire que ma tante Marine est

1. La « bouteille de cidre » du brouillon s'est transformée en « pot de cidre ».
2. Cinquante francs actuels environ.

méchante ! Elle crie après toi un peu trop et trop fort, c'est vrai ; mais aussi tu la contrariais bien, et puis, tu ne lui obéissais pas.

JEANNOT

Je crois bien, elle voulait m'envoyer faire des commissions au tomber du jour : j'avais peur.

JEAN

Peur ! d'aller à cent pas chercher du pain, ou bien aller au bout du jardin chercher du bois !

JEANNOT

Écoute donc ! Moi, je n'aime pas à sortir seul à la nuit. C'est plus fort que moi : j'ai peur !

JEAN

Et pourquoi pleurais-tu tout à l'heure, puisque tu es content de t'en aller ? Et pourquoi t'étais-tu si bien caché, que c'est par un pur hasard si je t'ai trouvé ?

JEANNOT

Parce que j'ai peur de ce que je ne connais pas, moi ; j'ai peur de ce grand Paris.

JEAN

Ah bien ! si tu as peur de tout, il n'y a plus de plaisir ! Puisque tu dis toi-même que tu étais mal chez ma tante, et que tu es content de t'en aller !

JEANNOT

C'est égal, j'aime mieux être mal au pays et savoir comment et pourquoi je suis mal, que de courir les grandes routes et ne pas savoir où je vais, et avec qui et comment je dois souffrir.

JEAN

Que tu es nigaud, va ! Pourquoi penses-tu avoir à souffrir ?

JEANNOT

Parce que, quoi qu'on fasse, où qu'on aille, avec qui qu'on vive, on souffre toujours [1]. Je le sais bien, moi.

JEAN, *riant*

Alors tu es plus savant que moi ; j'ai du bon dans ma vie, moi ; je suis plus souvent heureux que malheureux, content que mécontent, et je me sens du courage pour la route et pour Paris.

---

1. Cette réflexion amère est plutôt celle d'un adulte.

JEANNOT

Je crois bien ! tu as une mère, toi ! Je n'ai qu'une tante !

JEAN

Raison de plus pour que ce soit moi qui pleure en quittant maman et que ce soit toi qui ries, puisque ta tante ne te tient pas au cœur ; mais tu grognes et pleures toujours, toi. Entre les deux, j'aime mieux rire que pleurer. »

Jeannot ne répondit que par un soupir et une larme, Jean ne dit plus rien. Ils marchèrent en silence et ils arrivèrent à la porte d'Hélène ; en l'ouvrant, Jeannot se sentit surmonté [1] par une forte odeur de lapin et de galette.

HÉLÈNE

Te voilà enfin de retour, mon petit Jean ! Je m'inquiétais de ne pas te voir revenir. Et voici Jeannot que tu me ramènes. Eh bien ! eh bien ! quelle figure consternée, mon pauvre Jeannot ! Qu'est-ce que tu as ? Dis-le moi... Voyons, parle ; n'aie pas peur. »

Jeannot baisse la tête et pleure.

JEAN

Il n'a rien du tout, maman, que du chagrin de partir. Et pourtant il disait lui-même tout à l'heure que ça ne le chagrinait pas de quitter ma tante ! Alors, pourquoi qu'il pleure ?

HÉLÈNE

Certainement ; pourquoi pleures-tu ? Et devant un lapin qui cuit et une galette qui chauffe ? C'est-il raisonnable, Jeannot ? Voyons, plus de ça, et venez tous deux m'aider à préparer le souper ; et un fameux souper.

JEANNOT, *soupirant*

Et le dernier que je ferai ici, ma tante !

HÉLÈNE

Le dernier ! Laisse donc ! Vous reviendrez tous deux avec des galettes et des lapins plein vos poches ; et tu en mangeras chez moi avec mon petit Jean. Il est courageux, lui. Regarde sa bonne figure réjouie... Tiens ! tu as les yeux rouges, petit Jean. Qu'est-ce que tu as donc ? Une bête entrée dans l'œil ? »

Jean regarda sa mère ; ses yeux étaient remplis de larmes ; il voulut sourire et parler, mais le sourire était une grimace, et la voix ne pouvait sortir du gosier. La mère se pencha sur lui, l'embrassa, se détourna et sortit pour aller chercher du bois, dit-elle. Quand elle rentra, sa

1. *Surmonté* : exalté.

bouche souriait, mais ses yeux avaient pleuré ; ils s'arrêtèrent un instant seulement, avec douleur et inquiétude, sur le visage de son enfant.

Le petit Jean l'examinait aussi avec tristesse ; leur regard se rencontra ; tous deux comprirent la peine qu'ils ressentaient, l'effort qu'ils faisaient pour la dissimuler, et la nécessité de se donner mutuellement du courage.

« Le bon Dieu est bon, maman ; il nous protégera ! dit Jean avec émotion. Et quel bonheur que vous m'ayez appris à écrire ! Je vous écrirai toutes les fois que j'aurai de quoi affranchir une lettre !

HÉLÈNE

Et moi, mon petit Jean, M. le curé m'a promis un timbre-poste tous les mois [1]... En attendant, voici notre lapin cuit à point, qui ne demande qu'à être mangé. »

Les enfants ne se le firent pas répéter ; ils s'assirent sur des escabeaux ; chacun prit un débris de plat ou de terrine, ouvrit son couteau et attendit, en passant sa langue sur ses lèvres, qu'Hélène eût coupé le lapin et eût donné à chacun sa part.

Pendant un quart d'heure on n'entendit d'autre bruit dans la salle du festin que celui des mâchoires qui broyaient leur nourriture, des couteaux qui glissaient sur les débris d'assiette, du cidre qui passait du broc dans le verre unique servant à tour de rôle à la mère et aux enfants.

Après le lapin vint la galette ; mais les appétits devenaient plus modérés ; la conversation recommença, lente d'abord, puis animée ensuite.

« Fameux lapin, dit Jean, avalant la dernière bouchée.

— Quel dommage qu'il n'en reste plus, dit Jeannot en soupirant.

— Et avec quel plaisir vous mangerez demain ce qui en reste ! dit Hélène en souriant.

JEAN

Ce qui en reste ? Comment, mère, il en reste ?

HÉLÈNE

Je crois bien qu'il en reste, et un bon morceau ; les deux cuisses, une pour chacun de vous.

JEAN

Mais... comment se fait-il ?... Vous n'en avez donc pas mangé, maman ?

HÉLÈNE

Si fait, si fait, mon ami ! Pas si bête que de ne pas goûter un pareil morceau. »

---

1. *Un timbre-poste par mois* : cela donne une idée du dénuement des pauvres gens de la campagne à cette époque même si le courrier était beaucoup plus cher.

Elle disait vrai, elle en avait réellement goûté, car elle s'était servi la tête et les pattes. Jean voulut encore lui faire expliquer quelle était la portion du lapin qu'elle avait mangée, mais elle l'interrompit.

« Assez mangé et assez parlé mangeaille, mes enfants ; à présent, rangeons tout et préparons le coucher ; ce ne sera pas long. Jeannot couchera avec toi dans ton lit, mon petit Jean. Avant de commencer notre nuit, enfants, allons faire une petite prière dans notre chère église ; nous demanderons au bon Dieu et à notre bonne mère de bénir votre voyage.

JEAN

Et puis nous irons dire adieu à M. le curé, maman !

HÉLÈNE

Oui, mon ami ; c'est une bonne idée que tu as là, et qui me fait plaisir. »

Le jour commençait à baisser, mais ils n'avaient pas loin à aller ; l'église et le presbytère étaient à cent pas. Ils marchèrent tous les trois en silence ; la mère se sentait le cœur brisé du départ de son enfant ; Jean s'affligeait de la solitude de sa mère, et Jeannot songeait avec effroi aux dangers du voyage et au tumulte de Paris. Ils arrivèrent devant l'église ; la porte était ouverte, Hélène entra suivie des enfants, et tous trois se mirent à genoux devant l'autel de la Sainte Vierge. Hélène et Jean priaient et pleuraient, mais tout bas, en silence, afin d'avoir l'air calme et content. Jeannot soupirait et demandait du pain et un voyage heureux, suivi d'une heureuse arrivée chez Simon.

Pendant que la mère priait, elle se sentit serrer doucement le bras, et une voix enfantine lui dire tout bas :

« Assez, maman [1], assez : j'ai faim. »

Hélène se retourna vivement et vit une petite fille ; l'obscurité croissante l'empêcha de distinguer ses traits ! Elle se pencha vers elle.

« Je ne suis pas ta maman [2], ma petite », lui dit-elle.

La petite fille recula avec frayeur et se mit à crier :

« Maman, maman, au secours [3] ! »

Jean et Jeannot se levèrent fort surpris, presque effrayés. Hélène prit la petite fille par la main, et ils sortirent tous de l'église.

HÉLÈNE

Où est ta maman, ma chère petite ? Je vais te ramener à elle.

LA PETITE FILLE

Je ne sais pas ; elle était là !

---

1. 2. 3. « Assez, ma bonne... », « Je ne suis pas ta bonne... », « Ma bonne, ma bonne, au secours ! » avait d'abord écrit Sophie : la petite fille était à l'origine, dans son imagination, de milieu aisé.

HÉLÈNE

Sais-tu où elle est allée ?

LA PETITE FILLE

Je ne sais pas ; elle m'a dit : "Attends moi." J'attendais.

HÉLÈNE

Elle est peut-être chez M. le curé. Allons l'y chercher. »

La petite fille se laissa conduire ; en deux minutes ils furent chez M. le curé, qui interrogea Hélène sur la petite fille qu'elle amenait.

HÉLÈNE

Je ne sais pas qui elle est, monsieur le curé. Je viens de la trouver dans l'église ; elle cherchait sa maman que je pensais trouver chez vous.

LE CURÉ

Je n'ai vu personne ; c'est singulier tout de même. Comment t'appelles-tu, ma petite ? ajouta-t-il en caressant la joue de la petite.

LA PETITE FILLE

J'ai faim ! Je voudrais manger. »

Le curé alla chercher du pain, du raisiné [1] et un verre de cidre ; la petite mangea et but avec avidité.

Pendant qu'elle se rassasiait, Hélène expliquait au curé qu'elle était venue lui demander une dernière bénédiction pour le voyage qu'allaient entreprendre les enfants.

LE CURÉ

Quand donc partent-ils ?

HÉLÈNE

Demain matin de bonne heure, monsieur le curé.

LE CURÉ

Demain déjà ! Je vous bénis de tout mon cœur et du fond du cœur, mes enfants. N'oubliez pas de prier le bon Dieu et la Sainte Vierge de vous venir en aide dans tous vos embarras, dans vos privations, dans vos dangers, dans vos peines. Ce sont vos plus sûrs et vos plus puissants protecteurs... Et quant à cette petite, mère Hélène, emmenez-la chez vous jusqu'à ce que sa mère revienne la chercher. Je vous l'enverrai si elle vient chez moi.

« Et vous, mes enfants, continua-t-il en ouvrant un tiroir, voici un souvenir de moi qui vous sera une protection pendant votre voyage et pendant votre vie. »

---

1. *Le raisiné* s'obtient en faisant cuire à feu doux très longtemps du raisin bien mûr. Le sucre des fruits se concentre et on obtient une sorte de confiture épaisse et très sucrée.

Il retira du tiroir deux cordons noirs avec des médailles de la Sainte Vierge et les passa au cou de Jean et de Jeannot, qui les reçurent à genoux et baisèrent la main du bon curé.

La petite fille avait fini de manger ; elle recommença à demander sa maman. Hélène l'emmena après avoir pris congé de M. le curé : Jean et Jeannot la suivirent. Hélène espérait trouver la mère de la petite aux environs de l'église, devant laquelle ils devaient passer pour rentrer chez eux ; mais, ni dans l'église ni à l'entour de l'église, elle ne vit personne qui réclamât l'enfant.

La petite pleurait ; Hélène soupirait.

« Que vais-je faire de cette enfant ? pensa-t-elle. Je n'ai pas les moyens de la garder. Je ne me suis pas séparée de mon pauvre petit Jean pour prendre la charge d'une étrangère. Mais je suis bien sotte de m'inquiéter ; le bon Dieu me l'a remise entre les mains, le bon Dieu me donnera de quoi la nourrir, si sa mère ne vient pas la rechercher. »

Rassurée par cette pensée, Hélène ne s'en inquiéta plus ; elle la coucha au pied de son lit, la couvrit de quelques vieilles hardes ; le printemps était avancé, on était au mois de juin, il faisait beau et chaud. Les petits garçons se couchèrent ; Jeannot s'établit dans le lit de son cousin, et Jean s'étendit près de lui.

« C'est notre dernière nuit heureuse, maman, dit Jean en l'embrassant avant de se coucher.

— Non, mon enfant, pas la dernière ; laissons marcher le temps, qui passe bien vite, et nous nous retrouverons. Dors, mon petit Jean : il faudra se lever de bonne heure demain. »

La petite fille dormait déjà, Jeannot s'endormait ; Jean fut endormi peu d'instants après ; la mère seule veilla, pleura et pria.

II

LA RENCONTRE

Le lendemain au petit jour, Hélène se leva, fit deux petits paquets de provisions, les enveloppa avec le linge et les vêtements des enfants, et s'occupa de leur déjeuner, au lieu de pain sec, qui était leur déjeuner accoutumé, elle y ajouta une tasse de lait chaud. Aussi, quand ils furent éveillés, lavés et habillés, ce repas splendide dissipa la tristesse de Jean et les inquiétudes de Jeannot. La petite fille dormait encore.

Le moment de la séparation arriva : Hélène embrassa dix fois, cent fois son cher petit Jean ; elle embrassa Jeannot, les bénit tous deux, et fit voir à Jean plusieurs pièces d'argent qui se trouvaient dans la poche de sa veste.

« Ce sont les braves gens, nos bon amis de Kérantré, qui t'ont fait

ce petit magot, pour reconnaître les petits services que tu leur as rendus, mon petit Jean. M. le curé y a mis aussi sa pièce.

Jean voulut remercier, mais les paroles ne sortaient pas de son gosier ; il embrassa sa mère plus étroitement encore, sanglota un instant, s'arracha de ses bras, essuya ses yeux, et se mit en route comme son frère le sourire sur les lèvres, et sans tourner la tête pour jeter un dernier regard sur sa mère et sur sa demeure.

« Je comprends, se dit-il, pourquoi Simon marchait si vite et ne se retournait pas pour nous regarder et nous sourire. Il pleurait et il voulait cacher ses larmes à maman. Pauvre mère ! elle ne pleure pas ; elle croit que je ne pleure pas non plus, que j'ai du courage, que j'ai le cœur joyeux, tout comme pour Simon. C'est mieux comme ça ; le courage des autres vous en donne : je serais triste et malheureux si je pensais que maman eût du chagrin de mon départ. Elle croit que je serai heureux loin d'elle... Calme, gai même, c'est possible ; mais heureux, non. Sa tendresse et ses baisers me manqueront trop. »

Pendant que Jean marchait au pas accéléré, qu'il réfléchissait, qu'il se donnait du courage et qu'il s'éloignait rapidement de tout ce que son cœur aimait et regrettait, Jeannot le suivait avec peine, pleurnichait, appelait Jean qui ne l'entendait pas, tremblait de rester en arrière et se désolait de quitter une famille qu'il n'aimait pas, une patrie qu'il ne regrettait pas, pour aller dans une ville qu'il craignait, à cause de son étendue, près d'un cousin qu'il connaissait peu et qu'il n'aimait guère.

« Je suis sûr que Simon ne va pas vouloir s'occuper de moi, pensa-t-il ; il ne songera qu'à Jean, il ne se rendra utile qu'à Jean, et moi je resterai dans un coin, sans que personne veuille bien se charger de me placer... Que je suis donc malheureux ! Et j'ai toujours été malheureux ? A deux ans je perds papa en Algérie ; à dix ans je perds maman. C'est ma tante qui me prend chez elle, la plus grondeuse, la plus maussade de toutes mes tantes. Et ne voilà-t-il pas, à présent, qu'elle m'envoie me perdre à Paris, au lieu de me garder chez elle.

« Jean est bien plus heureux, lui ; il est toujours gai, toujours content ; tout le monde l'aime ; chacun lui dit un mot aimable. Et moi ! personne ne me regarde seulement ; et quand par hasard on me parle, c'est pour m'appeler *pleurard, maussade, ennuyeux,* et d'autres mots aussi peu aimables.

« Et on veut que je sois gai ? Il y a de quoi, vraiment ! Ma bourse est bien garnie ! Deux francs que le curé m'a donnés ! Et Jean qui ne sait seulement pas son compte, tant il en a ! Tout le monde y a mis quelque chose, a dit ma tante... Je suis bien malheureux ! rien ne me réussit ! »

Tout en réfléchissant et en s'affligeant, Jeannot avait ralenti le pas sans y songer. Quand le souvenir de sa position lui revint, il leva ses yeux, regarda devant, derrière, à droite, à gauche ; il ne vit plus son cousin Jean. La frayeur qu'il ressentit fut si vive que ses jambes

tremblèrent sous lui ; il fut obligé de s'arrêter, et il n'eut même pas la force d'appeler.

Après quelques instants de cette grande émotion, il retrouva l'usage de ses jambes, et il se mit à courir pour rattraper Jean. La route était étroite, bordée de bois taillis ; elle serpentait beaucoup dans le bois ; Jean pouvait donc ne pas être très éloigné sans que Jeannot pût l'apercevoir. Dans un des tournants du chemin, il vit confusément une petite chapelle, et il allait la dépasser, toujours courant, soufflant et suant, lorsqu'il s'entendit appeler.

Il reconnut la voix de Jean, s'arrêta joyeux, mais surpris, car il ne le voyait pas.

« Jeannot, répéta la voix de Jean, viens, je suis ici.

JEANNOT

Où donc es-tu ? Je ne te vois pas.

JEAN

Dans la chapelle de *Notre-Dame consolatrice.*

— Tiens, dit Jeannot en entrant, que fais-tu donc là ?

— Je prie... répondit Jean. J'ai prié et je me sens consolé. Je sens comme si Notre-Dame envoyait à maman des consolations et du bonheur... Je vois des traces de larmes dans tes yeux, pauvre Jeannot ; viens prier, tu seras consolé et fortifié comme moi.

JEANNOT

Pour qui veux-tu que je prie ? je n'ai pas de mère.

JEAN

Prie pour ta tante, qui t'a gardé trois ans.

JEANNOT

Bah ! ma tante ! ce n'est pas la peine.

JEAN

Ce n'est pas bien ce que tu dis là, Jeannot. Prie alors pour toi-même, si tu ne veux pas prier pour les autres.

JEANNOT

Pour moi ? c'est bien inutile. Je suis malheureux, et, quoi que je fasse, je serai toujours malheureux. D'ailleurs tout m'est égal.

JEAN

Tu n'es malheureux que parce que tu veux l'être. Excepté que j'ai maman et que tu as ma tante, nous sommes absolument de même pour tout. Je me trouve heureux, et toi tu te plains de tout.

JEANNOT

Nous ne sommes pas de même ; ainsi tu as je ne sais combien d'argent, et moi je n'ai que deux francs.

JEAN

Si ton malheur ne tient qu'à ça, je vais bien vite te le faire passer, car je vais partager avec toi.

JEANNOT, *un peu honteux*

Non, non, je ne dis pas cela ; ce n'est pas ce que je te demande ni ce que je voulais.

JEAN

Mais, moi, c'est ce que je demande et c'est ce que je veux. Nous faisons route ensemble ; nous arriverons ensemble et nous resterons ensemble : il est juste que nous profitions ensemble de la bonté de nos amis. »

Et, sans plus attendre, Jean tira de sa poche la vieille bourse en cuir toute rapiécée qu'y avait mise sa mère, s'assit à la porte de la chapelle, fit asseoir Jeannot près de lui, vida la bourse dans sa main et commença le partage.

« Un franc pour toi, un franc pour moi. »

Il continua ainsi jusqu'à ce qu'il eût versé dans les mains de Jeannot la moitié de son trésor, qui montait à huit francs vingt-cinq centimes pour chacun d'eux.

Jeannot remercia son cousin avec un peu de confusion ; il prit l'argent, le mit dans sa poche.

« J'ai deux francs de plus que toi, dit-il.

JEAN

Comment cela ? J'ai partagé bien exactement.

JEANNOT

Parce que j'avais deux francs que m'a donnés le curé.

JEAN

Ah ! c'est vrai ! Te voilà donc plus riche que moi. Tu vois bien que tu n'es pas si malheureux que tu le disais.

JEANNOT

Je n'en sais rien. J'ai du guignon [1]. Un voleur viendra peut-être m'enlever tout ce que j'ai.

— Tu ne croyais pas être si bon prophète », dit une grosse voix derrière les enfants.

---

1. *Guignon* : mot vieilli signifiant malchance. Cependant « guigne » est toujours employé dans le même sens. Dans son premier jet, Sophie avait écrit : « malheur ».

Les enfants se retournèrent et virent un homme jeune, de grande taille, aux robustes épaules, à la barbe et aux favoris noirs et touffus ; il les examinait attentivement.

Jean sauta sur ses pieds et se trouva en face de l'étranger.

JEAN

Je ne crois pas, monsieur, que vous ayez le cœur de dépouiller deux pauvres garçons obligés de quitter leur mère et leur pays pour aller chercher du pain à Paris, parce que leurs parents n'en ont plus à leur donner. »

L'étranger ne répondit pas ; il continuait à examiner les enfants.

JEAN

Au reste, monsieur, voici tout ce que j'ai ; huit francs vingt-cinq centimes que nos amis m'ont donnés pour mon voyage. »

L'étranger prit l'argent de la main de Jean.

L'ÉTRANGER

Et avec quoi vivras-tu jusqu'à ton arrivée à Paris ?

JEAN

Le bon Dieu me donnera de quoi, monsieur, comme il a toujours fait.

— Et toi, dit l'étranger en se tournant vers Jeannot, qu'as-tu à me donner ?

JEANNOT, *tombant à genoux et pleurant*

Je n'ai rien que ce qu'il me faut tout juste pour ne pas mourir de faim, monsieur. Grâce pour mon pauvre argent ! Grâce, au nom de Dieu !

L'ÉTRANGER

Pas de grâce pour l'ingrat, le lâche, l'avide, le jaloux. J'ai tout entendu. Donne vite. »

L'étranger mit sa main dans la poche de Jeannot, et enleva les dix francs vingt-cinq centimes qui s'y trouvaient. Jeannot se jeta à terre et pleura.

« Monsieur, dit Jean, touché des larmes de son cousin et un peu ému lui-même de la perte de sa fortune, ayez pitié de lui ; rendez-lui son argent.

L'ÉTRANGER

Pourquoi le rendrais-je à lui et pas à toi ?

JEAN

Parce que moi j'ai du courage, monsieur ; et lui est faible. C'est le bon Dieu qui nous a faits comme ça ; ce n'est pas par orgueil que je le dis.

L'ÉTRANGER

Tu es un bon et brave petit garçon, et nous en reparlerons tout à l'heure. Où allez-vous ?

JEAN

A Paris, monsieur.

L'ÉTRANGER

C'est donc bien décidé ? Et comment y arriverez-vous sans argent ?
— Oh ! monsieur, je n'en suis pas inquiet. De même que nous avons eu le malheur de vous rencontrer, de même nous pouvons rencontrer une bonne âme charitable qui nous viendra en aide. »

L'étranger sourit et ne put s'empêcher de donner une petite tape amicale sur la joue fraîche de Jean.

L'ÉTRANGER

Ton camarade n'en dit pas autant, ce me semble.

JEAN

C'est qu'il est terrifié, monsieur. Il a toujours peur, ce pauvre Jeannot.

L'ÉTRANGER, *avec ironie*

Ah ! il s'appelle Jeannot ! Beau nom ! Bien porté ! Et toi, quel est ton nom ?

JEAN

C'est Jean, monsieur.

L'ÉTRANGER

Vrai beau nom, celui-là ! Et tu me fais l'effet de devoir faire honneur à tes saints patrons. Allons, Jean et Jeannot, marchons ; je vais vous escorter, de peur d'accident. Tiens, mon brave petit Jean, voici tes huit francs vingt-cinq centimes, auxquels j'ajoute vingt francs [1] pour payer ton voyage. Et toi, pleurard, poltron, voici tes dix francs ving-cinq centimes, auxquels j'ajoute la défense de rien recevoir de Jean. Si j'apprends que tu as encore accepté un partage, tu auras affaire à moi. Suivez-moi tous deux ; je veux vous faire déjeuner à Auray [2], dont nous ne sommes pas éloignés.

JEAN, *les yeux brillants de joie et de reconnaissance*

Vous avez bien de la bonté, monsieur ; je suis bien reconnaissant ; je ne sais comment vous remercier, monsieur.

---

1. La somme initiale était quarante francs. Sophie l'a sans doute trouvée trop importante pour un fermier.
2. Sophie avait écrit « à la gare du chemin de fer » puis « à la ville » avant de se décider pour « Auray ».

L'ÉTRANGER

En mangeant de bon appétit le déjeuner que je vais te donner, mon petit Jean.

JEAN

Tiens ! vous dites comme maman : *petit Jean.* »

Et les yeux de *petit Jean* se mouillèrent de larmes.

III

LE VOLEUR SE DÉVOILE

Les enfants suivirent l'étranger, Jean remerciant le bon Dieu et la Sainte Vierge de la rencontre d'un si bon, si riche et si généreux voleur, et Jeannot déplorant son guignon et enviant le bonheur de Jean.

Pendant le trajet d'une lieue qui séparait la chapelle de la ville, l'étranger chercha à faire causer les enfants, Jean surtout lui plaisait singulièrement. Jeannot, mécontent de n'avoir pas eu, comme son cousin, une gratification du voleur, répondait à peine et se plaignait de la fatigue, de la chaleur, de la longueur de la route.

L'ÉTRANGER

Je ne t'oblige pas à me suivre, pleurnicheur ; reste en arrière si tu veux.

JEANNOT

Que je reste en arrière pour que les loups me mangent.

L'ÉTRANGER

Les loups ! au mois de juin, en plein soleil [1] !

JEANNOT

Il n'y a pas de soleil qui tienne ! Les loups n'ont pas peur du soleil. On en a vu deux à Kermadio [2] il n'y a pas déjà si longtemps.

L'ÉTRANGER

Tu as pris des chiens pour des loups !

JEANNOT

C'est pas moi seul qui les ai vus ! C'est bien d'autres ! Un loup énorme,

1. L'histoire est authentique. Dans son manuscrit, Sophie avait écrit : « en plein midi ».
2. Propriété de la fille et du gendre de Sophie, Henriette et Armand Fresneau, située près du village de Kermadio, à proximité de Sainte-Anne-d'Auray, où Sophie allait faire de longs séjours et écrivit plusieurs de ses livres.

noir, à tête grise, qui n'est pas farouche, et qui a regardé déjeuner le garde, M. Daniel, à vingt pas de sa maison ; et puis une grosse louve grise qui vous regarde en face, qui vous barre le passage, et qui vous a la mine d'une bête affamée, toute prête à vous dévorer.

L'ÉTRANGER

C'est la peur qui t'a fait voir tout cela. Toi, Jean, as-tu vu ces terribles bêtes ?

JEAN

Pas moi, monsieur, mais Jeannot dit vrai ; bien des personnes les ont vues. Un cousin de M. le maire, qui chassait, a vu le loup et a couru après. L'institutrice de Mademoiselle a vu la louve, qui l'a suivie longtemps. Et puis Daniel, le garde de Monsieur, a rencontré le loup, qui a eu peur et qui a traversé à la nage le bras de mer de Kermadio. »

Après quelques instants de silence et de triomphe pour Jeannot, l'étranger se mit à questionner Jean sur sa mère. L'intérêt qu'il semblait prendre à la conversation enhardit Jean ; il lui dit avec quelque hésitation :

« Monsieur, voudriez-vous me rendre service, mais un bien grand service ?

L'ÉTRANGER

Très volontiers, si c'est possible, mon ami. Mais comment me le demandes-tu, à moi que tu connais à peine ?

JEAN

Parce que vous avez l'air très bon, monsieur ; et parce que je vois que vous me portez intérêt et que vous serez bien aise d'obliger encore un pauvre garçon que vous avez déjà obligé.

L'ÉTRANGER, *souriant*

Très bien, mon ami ; je crois que tu as deviné assez juste. Quel service me demandes-tu ?

JEAN

Voilà, monsieur ; c'est de reprendre les vingt francs que vous m'avez donnés, et de les porter à maman ; vous lui direz que c'est son petit Jean qui les lui envoie, et que c'est vous qui me les avez donnés. »

Et Jean cherchait sa bourse pour retirer la pièce d'or.

L'ÉTRANGER

Attends, mon garçon ; laisse tes vingt francs dans ta bourse, il n'y a pas besoin de te presser. Et d'abord, puisque je suis un voleur, ne crains-tu pas que je te vole ton argent ?

JEAN

Oh non ! monsieur ! D'abord vous n'êtes pas un voleur, puisque vous

donnez au lieu de prendre ; et puis, vous seriez un voleur pour tout le monde, que vous ne le seriez jamais pour moi.

L'ÉTRANGER

Pourquoi donc ?

JEAN

Parce que vous m'avez fait du bien, monsieur ; on s'attache aux gens auxquels on a fait du bien [1], et il me semble qu'on n'a plus jamais envie de leur faire du mal.

L'ÉTRANGER

Écoute, mon brave petit Jean : je ferais bien volontiers ta commission, mais je ne sais pas où trouver ta mère.

JEAN

A Kérantré, monsieur ; vous demanderez la veuve Hélène, la mère du petit Jean ; tout le monde vous l'indiquera.

L'ÉTRANGER

Mais, mon ami, je ne sais pas où est Kérantré.

JEAN

Comment, vous ne connaissez pas Kérantré ? Demandez à Kénispère, chacun connaît ça.

L'ÉTRANGER

Je ne sais pas davantage où est Kénispère.

JEAN

Vous ne connaissez pas Kénispère [2], près d'Auray et de Sainte-Anne ?

L'ÉTRANGER

Je ne connais rien de tout cela.

JEAN

Ni le sanctuaire de Mme Sainte-Anne [3] ?

L'ÉTRANGER

Ni le sanctuaire.

---

1. Fine notation psychologique : on s'aime d'être bon et la bienveillance s'étend au bénéficiaire du bienfait.
2. Avant de se décider pour Kénispère, Sophie avait hésité entre Plunneret et Keznabiec.
3. Ce sanctuaire, où chaque année des milliers de paysans venaient pour le « Pardon de Sainte-Anne », avait été mis à la mode par Napoléon III, pour les autres couches de la société.

JEAN

Ni la fontaine miraculeuse de Mme Sainte-Anne ?

L'ÉTRANGER

Ni la fontaine, ni rien de Mme Sainte-Anne.

JEAN

Mais vous n'êtes donc pas du pays, monsieur ?

L'ÉTRANGER

Non, je ne suis arrivé qu'hier soir ; je suis descendu à Auray, à l'hôtel [1], et je me promenais pour voir le pays, qui m'a semblé joli, lorsque je t'ai vu entrer à la chapelle ; je t'y ai suivi, et je me suis placé dans un coin obscur. Tu priais avec tant de ferveur et tu pleurais si amèrement, que j'ai de suite pris intérêt à toi ; tu as parlé haut en priant, et ce que tu disais a augmenté cet intérêt. Ton cousin est venu ; j'ai entendu votre conversation. J'ai fait le voleur pour vous donner une leçon de prudence ; il ne faut jamais compter son argent sur les grandes routes, ni dans les auberges, ni devant des inconnus. Je viens dans le pays pour voir l'église de Sainte-Anne qui va être reconstruite. Je veux voir le vieux sanctuaire avant qu'on le détruise [2].

JEAN

J'avais donc raison ! Vous n'êtes pas un voleur ! Je l'avais deviné bien vite à votre mine. Mais, monsieur, puisque vous restez dans le pays, voulez-vous tout de même donner à maman les vingt francs que voici. »

Jean lui tendit les vingt francs. L'étranger sembla hésiter, mais il les prit, les remit dans sa poche [3], et serra la main de Jean en disant :

« Ils seront fidèlement remis ; je te le promets.

— Merci, monsieur », répondit Jean tout joyeux.

Ils continuèrent leur route : Jean gaiement ; l'étranger avec une satisfaction visible, et témoignant une grande complaisance pour son petit protégé ; Jeannot, triste et ennuyé du guignon qui le poursuivait et qui le mettait toujours au-dessous de Jean.

« Voyez, pensa-t-il, cet étranger, qui ne le connaît pas plus qu'il ne me connaît, se prend de goût pour lui, et moi il ne m'aime pas ; il appelle Jean mon ami, mon brave garçon, et moi, pleurard, pleurnicheur, jaloux ! Il cause avec Jean ; il semblerait qu'ils se connaissent depuis des années ! Et moi, il ne me parle pas, il ne me regarde seulement pas. C'est tout de même contrariant ; cela m'ennuie

---

1. L'hôtel était initialement l'Hôtel de Paris, mais Sophie a enlevé cette précision.

2. Initialement, l'« étranger » était architecte. Et, au lieu de « Je veux voir le vieux sanctuaire avant qu'on le détruise », Sophie avait écrit : « Je veux faire un plan pour l'église ». On sait que la reconstruction de la petite église de Livet fut organisée par ses enfants Pitray. Son éditeur y avait participé financièrement. C'est sans doute à cela que Sophie faisait courtoisement allusion !

3. Sur le manuscrit, il s'agit d'un « gousset » et non d'une « poche ».

à la fin. A Paris, je tâcherai de me séparer de Jean, et de me placer de mon côté. »

Ils arrivèrent à la ville ; il était dix heures. L'étranger les mena à l'hôtel où il était descendu. Il fit servir un déjeuner bien simple, mais copieux. Ils mangèrent du gigot à l'ail, une omelette au lard, de la salade, et ils burent du cidre. Quand le repas fut terminé, l'étranger se leva.

« Jean, dit-il, quand tu seras à Paris, tu viendras me voir ; je te laisserai mon adresse ; j'y serai dans huit jours. Où logeras-tu ?

JEAN

Je n'en sais rien, monsieur ; c'est comme le bon Dieu voudra.

L'ÉTRANGER

Où demeure ton frère Simon ?

JEAN

Rue Saint-Honoré [1], n° 263.

L'ÉTRANGER

C'est bien, je ne l'oublierai pas... Montre-moi donc ta bourse, que je voie si ton compte y est. »

Jean la lui présenta sans méfiance.

« Jean, dit l'étranger, veux-tu me faire un présent ?

JEAN

Bien volontiers, monsieur, si j'avais seulement quelque chose à vous offrir.

L'ÉTRANGER

Eh bien, donne-moi ta bourse, je te donnerai une des miennes.

JEAN

Très volontiers, monsieur, si cela vous fait plaisir : elle n'est malheureusement pas très neuve ; c'est M. le curé qui l'a donnée à maman pour mon voyage.

L'étranger prit la bourse après l'avoir vidée.

« Attends-moi, dit-il, je vais revenir. »

Il ne tarda pas à rentrer, tenant une bourse solide en peau grise avec un fermoir d'acier ; il reprit la monnaie de Jean, la remit dans un des compartiments de la bourse, mit dans un autre compartiment le papier sur lequel il avait écrit son nom et son adresse, et la donna à Jean, en lui disant tout bas, de peur que Jeannot ne l'entendît :

« Tu trouveras tes vingt francs dans un compartiment séparé ; n'en dis rien à Jeannot, je te le défends.

1. Sur le manuscrit, il s'agit de la « rue Galande », qui n'est pas du tout le même quartier !

JEAN

Je vous obéirai, monsieur, pour vous témoigner ma reconnaissance. Mais j'aurais préféré que vous les eussiez gardés pour ma pauvre maman.

— Ta maman les aura ; sois tranquille... Chut ! ne dis rien... Adieu, mon petit Jean ; bon voyage. »

L'étranger serra la main de Jean et fit un signe d'adieu à Jeannot ; il leur remit encore un petit paquet, et il se sépara d'avec ces deux enfants, dont l'un ne lui plaisait guère, et l'autre lui inspirait un vif intérêt.

Quand ils furent partis, l'étranger se mit à réfléchir.

« C'est singulier, dit-il, que cet enfant m'inspire un si vif intérêt ; sa physionomie ouverte, intelligente, douce, franche et résolue m'a fait une impression très favorable... Et puis, j'ai des remords de l'avoir effrayé au premier abord... Ce pauvre enfant !... avec quelle candeur il m'a offert son petit avoir ! Tout ce qu'il possédait !... C'était mal à moi !... Et l'autre me déplaît énormément, je suis fâché qu'ils voyagent ensemble. Je les retrouverai à Paris ; j'irai voir le frère Simon ; je veux savoir ce qu'il est, celui-là. Et si je le soupçonne mauvais, je ne lui laisserai pas mon petit Jean. Il gardera l'autre s'il veut. J'ai fait un échange de bourse qui profitera à Jean ; la sienne est décousue et déchirée partout ; c'est égal, je veux la garder ; cette aventure me laissera un bon souvenir. »

IV

LA CARRIOLE ET KERSAC

Jean et Jeannot marchèrent quelque temps sans parler :

« Dis donc, Jean, dit enfin Jeannot, combien crois-tu qu'il nous faudra de jours pour arriver à Paris ?

JEAN

Je n'en sais rien ; je n'ai pas pensé à les compter.

JEANNOT

Combien ferons-nous de lieues par jour ?

JEAN

Cinq à six [1], je crois bien.

JEANNOT

Mais cela ne nous dit pas combien il y a de lieues d'ici à Paris.

1. Vingt à vingt-cinq kilomètres : bonnne étape pour des enfants !

JEAN

Nous aurions dû demander au monsieur voleur ; il nous l'aurait dit.

JEANNOT

Il n'en sait pas plus que nous. Ces gens riches, ça voyage en voiture ; ils ne savent seulement pas le chemin qu'ils font. »

Une carriole attendait tout attelée devant une maison que les enfants allaient dépasser. Un homme sortit de la maison et s'apprêta à monter dans la carriole.

« Monsieur, dit Jean en courant à lui et en ôtant poliment sa casquette, pouvez-vous nous dire combien nous avons de lieues d'ici à Paris ?

L'HOMME

D'ici à Paris ! Mais tu ne vas pas à Paris, mon pauvre garçon ?

JEAN

Pardon, monsieur ; nous y allons, Jeannot et moi, pour rejoindre Simon et pour gagner notre vie ; et nous voudrions savoir s'il y a bien loin et combien il nous faudra de jours pour y arriver.

L'HOMME

Miséricorde ! Mais vous ne comptez pas y aller à pied ?

JEAN

Pardon, monsieur, il le faut bien ; nous n'avons pas les moyens d'y aller dans une belle carriole comme vous.

L'HOMME

Mais, petits malheureux, savez-vous qu'il y a d'ici à Paris cent vingt lieues ?

JEAN

C'est beaucoup ! Mais nous y arriverons tout de même. Bien merci, monsieur ! Pardon de vous avoir dérangé.

L'HOMME

Pas de dérangement, mon ami... Mais, j'y pense, je vais à Vannes ; montez dans ma carriole, c'est votre route, et cela vous avancera toujours, de quatre lieues, car vous n'êtes guère à plus d'une lieue d'Auray.

JEAN

Bien des remerciements, monsieur ; ce n'est pas de refus.

L'HOMME

Alors, montez vite et partons. Je suis pressé. »

Jean grimpa lestement et fit grimper Jeannot, qui n'avait pas dit une parole. Jean se mit près du maître de la carriole ; Jeannot se plaça dans le coin le plus reculé. Le brave homme, qui recueillait les petits voyageurs, fouetta son cheval, et on partit au grand trot. Jean était enchanté ; il n'avait jamais roulé si vite. Jeannot semblait effrayé ; il se cramponnait aux barres de la carriole. Le conducteur se retourna et regarda attentivement Jeannot.

L'HOMME

Ton camarade est muet, ce me semble ? »

Jean rit de bon cœur.

JEAN

Muet ! Pour cela non, monsieur ; il a la langue bien déliée. Il ne dit rien, c'est qu'il a peur.

L'HOMME

Peur de qui, de quoi ?

JEAN

Je n'en sais rien, monsieur ; il a toujours peur. Jeannot, réponds donc à monsieur, qui a la politesse de s'inquiéter de toi.

JEANNOT

Que veux-tu que je dise ? Je ne peux pas causer, moi, quand j'ai peur.

JEAN

Là ! Quand je disais qu'il a peur.

L'HOMME

Et de quoi as-tu peur, nigaud ?

JEANNOT

J'ai peur de votre cheval qui court à tout briser, et puis j'ai peur de vous aussi. Est-ce que je sais qui vous êtes ?

L'HOMME

Comment ? Polisson, vaurien ! J'ai la bonté de te ramasser sur la route, et tu oses me faire entendre que je suis un mauvais garnement, un voleur, un assassin, peut-être. Si ce n'était ton camarade, je te flanquerais dehors et je te laisserais faire ta route à pied.

JEAN

Oh ! monsieur, pardonnez-lui ! il ne sait ce qu'il dit quand il a peur. C'est une nature comme ça ! Il s'effraye de tout, et tout lui déplaît.

L'HOMME

Pas une nature comme la tienne, alors : tu me fais l'effet d'être un brave garçon.

JEAN

Dame ! monsieur, je suis comme le bon Dieu m'a créé et comme maman m'a élevé. Je n'y ai pas de mérite, assurément. Le pauvre Jeannot, monsieur, il est un peu en dessous, un peu timide, parce qu'il a perdu sa mère, qui était ma tante ; c'est ça qui l'a aigri.

L'HOMME

Tant pis pour lui. Je ne veux seulement pas le regarder ; son visage pleurard n'est pas agréable à l'œil ni doux au cœur. Et quand à ce que disait ce polisson, qu'il ne savait pas qui j'étais, je m'en vais te le dire, moi. Je suis un fermier d'auprès de Sainte-Anne ; Je vais à Vannes pour acheter des porcs, et je m'appelle Kersac.

JEAN

Merci, monsieur Kersac ; nous sommes heureux de vous avoir rencontré. C'est une journée de route que vous nous avez épargnée.

KERSAC

Je ne puis faire mieux que ça. Je passe deux heures à Vannes ; j'en repars vers cinq heures pour aller à six lieues plus loin, à Malansac. Je puis vous mener jusque-là ; ce sera encore une journée de sauvée. Nous serons avant huit heures à Malansac, où je couche ; pour le coup, mon cheval aura fait ses douze lieues et bien gagné son avoine.

JEAN, *tout joyeux*

Merci bien, monsieur. Si nous faisons souvent des rencontres comme celle d'aujourd'hui, nous ne tarderons pas à arriver à Paris... Remercie donc, Jeannot.

KERSAC

Laisse-le tranquille. Est-ce que j'ai besoin de son remerciement ! C'est pour toi, ce que j'en fais : ce n'est pas pour lui. »

Jean eut beau faire des signes à Jeannot, il n'en put obtenir une parole. Kersac s'apercevait, sans en avoir l'air, du manège de Jean et de son air inquiet : il souriait et s'amusait à exciter les supplications muettes de Jean, en se retournant de temps en temps et en lançant à Jeannot des regards mécontents. Jean croyait découvrir de la colère dans les yeux menaçants de Kersac ; il s'efforça de la détourner par des observations aimables sur la beauté du cheval, qui était bon, mais pas beau ; ensuite sur la douceur de la carriole, qui les secouait comme un panier à salade ; sur les charmes de la route, qui était une plaine aride.

Plus Kersac s'amusait des efforts visibles du pauvre Jean pour conjurer l'orage qu'il redoutait pour Jeannot, plus ses yeux devenaient terribles, plus ses lèvres se contractaient, plus son front se plissait ; ses sourcils se fronçaient ; sa bouche prenait un aspect presque féroce ; sa main, dégagée des rênes, se crispait. Enfin, il arrêta son cheval et se retourna vers Jeannot. Le visage de Jean exprima la consternation, celui de Jeannot la frayeur.

Après quelques minutes d'immobilité pendant lesquelles le cheval reprenait haleine, Kersac, voyant la terreur visible de Jeannot et l'inquiétude croissante de Jean, s'adressa au premier d'une voix formidable.

« Jeannot, tu es un petit gredin ! Tu vois les supplications de ton cousin, qui redoute pour toi (ce qui va t'arriver) des coups de fouet. Tu t'entêtes à ne pas lui accorder les excuses qu'il te demande à m'adresser. Je te dis à mon tour que tu vas de suite nous demander pardon de ta maussaderie, ou bien... Allons, à genoux dans la carriole, et un PARDON bien prononcé. »

Jeannot ne bougea pas. Kersac leva son fouet ; Jean lui demanda grâce pour son cousin ; mais Kersac, indigné de l'obstination de Jeannot, lui appliqua un léger coup de fouet sur les épaules. Jeannot poussa un cri. Kersac frappa un second coup. Jeannot n'attendit pas le troisième ; il se jeta à genoux et cria *Pardon !* de toute la force de ses poumons.

« A la bonne heure ! dit Kersac en se remettant en face de son cheval et en le faisant repartir. Et toi, mon pauvre garçon, ajouta-t-il en s'adressant à Jean et en reprenant sa voix calme, ne t'afflige pas. Ce vaurien a besoin d'avoir les épaules un peu caressées par le fouet ; tant que nous serons ensemble, je le rendrai docile sinon aimable. »

Jean ne répondit pas ; il avait eu peur pour Jeannot, et il craignait que ce dernier n'excitât encore la colère de Kersac. Quant à Jeannot, il faisait, comme d'habitude, des réflexions douloureuses sur le guignon qui le poursuivait et sur la bonne chance de Jean.

On arriva ainsi à Vannes. Kersac détela son cheval ; Jean lui offrit de le mener à l'écurie, de lui donner son avoine et de le bouchonner.

KERSAC

Tu sais bouchonner un cheval toi ?

JEAN

Je crois bien, monsieur ; j'en ai bouchonné plus d'un à l'auberge de Kérantré.

KERSAC

Très bien, mon garçon ; tu me rendras service, car je suis pressé d'aller à mes affaires pour les porcs. Attends-moi ici ; je serai de retour dans deux heures. Après l'avoine tu feras boire mon cheval.

JEAN

Oui, oui, monsieur, je sais bien ; et du foin après avoir bu.

KERSAC

C'est ça ! Au revoir. »

Jean s'empressa de mener le cheval à l'écurie.

« Allons, Jeannot, dit-il, viens m'aider ; tu bouchonneras d'un côté et moi de l'autre.

JEANNOT

Plus souvent que je toucherai au cheval de ce méchant homme. Toi qui es son favori, tu peux l'aider ; mais moi, je n'ai pas de remerciements à lui faire.

JEAN

Écoute, mon Jeannot, avoue que tu as été maussade et qu'il n'a pas tapé fort.

JEANNOT

Fort ou non, il a tapé, et il n'avait pas le droit de me taper.

JEAN

Voyons, Jeannot ; si ce n'est pas pour lui, fais-le pour moi, pour m'aider.

JEANNOT

Ma foi non, tu es trop ami avec lui.

JEAN

Et comment ne serais-je pas ami avec lui, puisqu'il nous avance de douze lieues en nous voiturant comme il le fait. C'est bon de sa part, tout de même.

JEANNOT

Qu'est-ce que ça lui coûte de nous laisser monter dans sa voiture ?

JEAN

Je ne dis pas, mais c'est tout de même bon à lui, et il y en a beaucoup qui n'y auraient pas pensé. »

Jean eut beau dire, Jeannot alla s'étendre dans un coin de l'écurie sur un tas de paille, et il laissa son cousin s'occuper tout seul du cheval qui les avait menés si bon train, et qui devait leur faire faire six lieues encore. Quand il eut fini, il alla s'asseoir près de Jeannot.

JEAN

Dis donc, Jeannot, est-ce que tu ne te sens pas besoin de manger ?

JEANNOT

Manger et boire aussi.

JEAN

Si nous entamions nos provisions ?

JEANNOT

Ce serait pas moi qui m'y refuserais.

JEAN

Par quel paquet allons-nous commencer ? Celui de maman ou celui de M. Abel ?

JEANNOT

Comme tu voudras.

JEAN

Prenons celui de maman. Pauvre maman, elle nous croit bien près de Kérantré encore, et ce soir nous en serons à quatorze lieues pour le moins. »

Jean défit le petit paquet que lui avait donné sa mère : il en tira une cuisse de lapin et un morceau de pain.

« La galette sera pour ce soir », dit-il.

Il partagea le lapin avec Jeannot, lui donna une tranche de pain, en garda une, et ils commencèrent leur modeste repas. Mais quand ils eurent mangé, ils eurent soif. Jean se chargea de demander de l'eau. Il entra dans la salle de l'auberge, y trouva une femme qui mettait le couvert, ôta sa casquette, et lui demanda s'il ne pourrait pas avoir de l'eau pour lui et son camarade.

LA FEMME

Pour quoi faire, mon ami ?

JEAN

C'est pour boire, madame, nous avons mangé, et nous voudrions bien avoir un verre d'eau, s'il vous plaît.

LA FEMME

Je vais vous donner une bouteille de cidre, mon ami ; c'est plus sain que l'eau[1] quand on a beaucoup marché.

JEAN

Merci bien, madame ; nous n'avons pas marché ; c'est M. Kersac qui a bien voulu nous prendre dans sa carriole ; ainsi je vous remercie bien de votre bonté, madame ; mais... mais... pour dire vrai, nous n'avons pas les moyens de payer du cidre dès la première journée de route.

---

1. Certes l'eau, à l'époque, n'était pas toujours bien pure, mais il est permis de se demander si le cidre qu'on donnait même aux petits enfants était plus sain !

LA FEMME

Je ne comptais pas te le faire payer, mon ami ; et tu l'auras tout de même, car tu me parais un bon et honnête garçon. »

La femme prit sur la table une bouteille de cidre et la donna à Jean avec un verre. Jean remercia beaucoup et courut faire voir à Jeannot ce qu'on lui avait donné. Ils se régalèrent de leur mieux et s'étendirent sur la paille en attendant Kersac. Il revint à l'heure précise, attela bien vite, fit monter Jean dans la carriole, et appela Jeannot, qui ne répondit pas.

« Tant pis pour lui ; partons », dit Kersac.

JEAN

Pas sans Jeannot, monsieur ; vous voudrez bien l'attendre ; je vais courir le chercher.

KERSAC

Ma foi non, je suis pressé ; en route. »

Jean sauta à bas de la carriole.

JEAN

Adieu, monsieur, et bien des remerciements pour toutes vos bontés.

KERSAC

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc ? Puisque je t'emmène.

JEAN

Pardon, monsieur, je ne peux pas partir sans Jeannot. Je ne laisserai pas Jeannot tout seul.

KERSAC

Ah bah ! ne t'inquiète donc pas de ce garçon ; il te rejoindra quelque part.

JEAN

Non, monsieur, il aurait trop peur ; il en mourrait. »

Jean salua Kersac et allait partir pour aller à la recherche de Jeannot, lorsque Kersac le rappela.

« Jean ! viens donc ! Diable de garçon ! Je ne partirai pas sans toi, c'est convenu. Va vite chercher ton protégé, je t'attendrai.

— Merci, monsieur », cria Jean d'un air joyeux.

Et il partit chercher Jeannot, qu'il trouva endormi sur la paille dans l'écurie.

« Jeannot, vite, lève-toi ; partons ; M. Kersac t'attend. »

Jeannot se frottait les yeux, dormait encore à moitié. Jean parvint à le réveiller et à l'entraîner dans la cour où attendait Kersac.

« Allons donc ! cria Kersac. Avance, traînard ! Tire-le, Jean ; donne-lui une poussée. »

Jeannot, tout à fait réveillé par ces cris, monta assez lestement dans la carriole et s'y étendit pour se rendormir, pendant que Jean s'établissait près de Kersac. Ils partirent au grand trot.

V

L'ACCIDENT

KERSAC

Tu m'as porté bonheur, mon garcon ; j'ai fait une affaire magnifique avec mes petits cochons. De la plus belle espèce : ils viennent de Kermadio. J'en ai eu quarante pour deux cent quarante francs ! à six francs pièce ; ce que j'aurais payé partout ailleurs quatre à cinq cents francs pour le moins. Si je fais aussi bien à Malansac, j'aurai fait une fière journée.

JEAN

C'est le bon Dieu qui vous a récompensé, monsieur, de votre charité envers nous.

KERSAC

Et c'est pourquoi je dis que tu m'as porté bonheur.

JEAN

Pas moi seul, monsieur, Jeannot est de moitié.

KERSAC

Hem ! hem ! tu crois ? Il n'a pas une mine à porter bonheur. Regarde-le donc, il dort comme un loir, et, tout en dormant, il boude et il rage. »

Jean se retourna en souriant et trouva, en effet, une mine si irritée et si maussade à son cousin Jeannot, qu'il ne put s'empêcher de rire tout haut ; sa gaieté gagna Kersac, que son marché de petits cochons avait mis de belle humeur, et tous deux rirent si bruyamment que Jeannot se réveilla. Il regarda autour de lui.

« Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi riez-vous si fort ? »

On riait trop pour pouvoir lui répondre, ce que Jeannot trouva mauvais ; il se recoucha, referma les yeux, et les rouvrit de temps en temps pour leur lancer un regard irrité, qui ne faisait qu'exciter les rires de Jean et de Kersac.

Le cheval trottait toujours ; Kersac remarqua qu'il avait beau poil, qu'il avait été bien bouchonné, bien soigné.

« Sais-tu, mon garçon, que tu me reviens beaucoup ? dit-il à Jean. J'ai bonne envie de te garder.

JEAN

Oh ! monsieur, c'est impossible !

KERSAC

Pourquoi donc ?

JEAN

Et Jeannot ?

KERSAC

Tiens, c'est vrai ! Ce diable de Jeannot ? Je voudrais bien t'en voir débarrassé.

JEAN

Il ne m'embarrasse pas, monsieur, au contraire ; je sais que je lui suis utile.

KERSAC

Il ne peut pas en dire autant pour toi... Écoute, Jean, ajouta-t-il après quelques instants de réflexion, veux-tu faire une chose ? Ne va pas à Paris, reste avec moi ; je te serai un bon maître ; j'aurai soin de ta mère. Et je ramènerai ton Jeannot chez lui.

JEAN

Vous êtes bon, monsieur, je suis très reconnaissant, mais je ne peux pas, monsieur.

KERSAC

Pourquoi ça ?

JEAN

Parce que maman m'a fait partir pour m'envoyer à Paris ; mon frère Simon nous attend tous deux, Jeannot et moi. Il faut que j'obéisse à maman ; je ne sais pas quelles sont ses raisons pour nous envoyer à Simon ; peut-être serait-elle mécontente si j'entrais chez vous sans l'avoir consultée. Et puis, le pauvre Jeannot, que deviendrait-il sans moi ?

KERSAC

Il resterait au pays ! Pas plus malheureux que ça.

JEAN

Mais monsieur, ma tante n'a pas de quoi le nourrir, ni maman non plus. Il faut qu'il travaille ; et chez nous, nous ne trouvons pas d'ouvrage.

KERSAC

Alors n'en parlons plus. Peut-être te retrouverai-je plus tard, et sans Jeannot, pour le coup. Il dort toujours, le paresseux ! »

Jeannot ne dormait pas, il avait tout entendu ; la générosité de Jean le toucha : il se promit de lui venir en aide à l'avenir et de plus être maussade comme il l'avait été.

La route s'acheva gaiement pour Jean, qui questionnait Kersac sur le pays qu'ils parcouraient. Celui-ci lui répondait amicalement et revenait sans cesse sur son désir de l'avoir à son service. Jean le remerciait et répétait son refrain :

« Et Jeannot ? »

Si bien qu'en arrivant à Malansac, Kersac ne pouvait plus souffrir Jeannot, qui le lui rendait bien.

« Pourquoi ce méchant homme veut-il absolument forcer Jean à m'abandonner ? se demandait Jeannot. Il n'est pas possible qu'il tienne beaucoup à Jean, qu'il ne connaît pas ; c'est donc pour le plaisir de me faire du mal, pour me jeter tout seul sur la grande route ! Que je déteste cet homme ! Si jamais je le rencontre quand je serai grand et fort je lui jouerai un tour, un mauvais tour, si je le puis. »

Ils arrivèrent à Malansac. Jean offrit à Kersac de soigner son cheval encore cette fois ; Kersac accepta.

Il était près de huit heures, mais il faisait grand jour encore. Lorsque Kersac, aidé de Jean, eut fini d'arranger son cheval, il lui proposa de faire une promenade hors de la ville.

« J'ai les jambes engourdies d'avoir été assis toute la journée ; si tu veux venir avec moi, nous irons dans la campagne voir les environs ; on dit que le pays est joli. »

Jean accepta avec joie ; il eut bien envie de dire :

« Et Jeannot ? »

Mais il n'osa pas ; il voyait l'antipathie de Kersac pour son cousin.

Ils partirent donc, laissant à l'auberge Jeannot, qui, cherchant à se rendre utile comme Jean, s'offrit pour faire boire le cheval quand il aurait mangé son avoine. Kersac fut surpris de l'obligeance de Jeannot, mais il accepta d'après un regard et un geste suppliant de Jean.

« Au fait, dit-il, nous aurons plus de temps pour nous promener, n'ayant plus à nous inquiéter du cheval. »

Et ils se dirigèrent hors de la ville. Il faisait un temps magnifique ; le soleil se couchait ; la chaleur était passée ; le pays était joli ; ils marchèrent assez longtemps, causant de choses et d'autres ; il amusait et intéressait Kersac par mille petits récits de son enfance et de sa famille. Plus Jean se faisait connaître à Kersac, plus celui-ci s'y attachait et désirait l'attacher à son service.

« Il y a si longtemps, dit-il, que je cherche un garçon tout jeune à former, et je le cherche intelligent, serviable, actif comme toi.

JEAN

Vous vous faites illusion, monsieur ; je n'ai pas les qualités que vous me croyez.

KERSAC

Si fait, si fait, je m'y connais ; j'en ai eu plus de dix à mon service ; je ne me trompe plus maintenant. »

Ils retournaient sur leurs pas et reprenaient la grande route de Malansac, lorsqu'ils entendirent le galop précipité d'un cheval. Quand il approcha, Kersac reconnut le sien qui arrivait ventre à terre. Il se jeta sur la route pour lui couper le chemin, saisit la bride, mais le cheval était lancé ; Kersac, malgré sa force, ne put l'arrêter sur le coup, et il se trouva jeté par terre, traîné et en danger d'être piétiné. Jean, voyant l'imminence du péril, se jeta au-devant du cheval et se suspendit à ses naseaux, ce qui le fit arrêter, à moitié calmé, immédiatement.

Kersac voulu se relever, mais il retomba ; il avait un pied foulé. Jean commença par attacher à un arbre l'animal essoufflé et tremblant et courut à Kersac, qui était pâle et prêt à défaillir. Jean aperçut une fontaine près de la route ; il y courut, trempa son mouchoir dans cette eau fraîche et limpide, et revint en courant pour bassiner le front et les tempes de Kersac*. Deux fois encore il retourna à la fontaine ; ce ne fut qu'à la troisième fois que Kersac rouvrit les yeux et reprit connaissance.

Il serra la main de Jean et essaya de se lever ; ce fut avec grande difficulté et après plusieurs essais qu'il put y parvenir ; il se tint debout, appuyé sur son bâton, mais il ne pouvait marcher.

« N'essayez pas, n'essayez pas, monsieur, dit Jean ; je vais calmer votre cheval ; je l'approcherai tout près de vous, et si vous pouvez monter dessus, nous sommes sauvés. »

Kersac était au bord du fossé qui bordait la route. Jean détacha le cheval, le caressa, le flatta, lui présenta une poignée d'herbe, et, pendant que l'animal mangeait, il le fit descendre dans le fossé, l'arrêta en face de Kersac, et le maintint par la bride pendant que Kersac cherchait à le monter. Il n'y parvenait pas, parce qu'il ne pouvait s'appuyer sur son pied foulé.

JEAN

Couchez-vous en travers sur le cheval, monsieur, et quand vous y serez, passez votre jambe blessée. »

Kersac suivit le conseil de Jean et se trouva solidement placé sur le dos du cheval. Jean lui fit remonter le fossé avec précaution et le mena par la bride. Ils arrivèrent à Malansac à la nuit ; le premier objet que vit Kersac fut Jeannot se tenant caché derrière la porte de l'écurie.

« Viens ici, polisson ! » lui cria Kersac.

Jeannot aurait bien voulu se sauver ; mais par où passer ? et que deviendrait-il ensuite ? Il faudrait bien qu'il finît par se retrouver en face de Kersac. Il prit donc le parti d'obéir ; il avança jusqu'à la tête du cheval.

KERSAC

Pourquoi et comment as-tu laissé échapper mon cheval ?

JEANNOT, *tremblant*

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

KERSAC

Ce n'est pas ta faute ? Menteur ! Réponds : comment le cheval s'est-il échappé ?

JEANNOT

Monsieur, je l'ai mené boire ; il ne voulait pas sortir de l'abreuvoir ; je l'ai tiré, puis je l'ai un peu fouetté ; alors il a sauté et rué ; alors j'ai fouetté plus fort pour le corriger ; alors il s'est cabré ; alors j'ai eu peur qu'il ne cassât sa longe que je tenais, alors je l'ai fouetté sous le ventre ; alors il a cassé la longe comme je le craignais, et alors il est parti comme un enragé qu'il est.

KERSAC

Petit gredin ! petit drôle ! Avise-toi de toucher mon cheval du fouet et je te donnerai une correction dont tu te souviendras longtemps. Si je n'avais le pied foulé, grâce à toi, animal, imbécile, je te donnerais une raclée qui te ferait danser jusqu'à demain. Va-t'en, et ne te présente plus devant moi, oiseau de malheur ! »

Jeannot ne se le fit pas répéter ; il avait hâte aussi d'échapper aux regards courroucés de Kersac, et ne quitta le coin le plus obscur de l'écurie que lorsque son ennemi eut lui-même disparu.

Jean avait appelé du monde pour aider Kersac à descendre de cheval ; il était grand et fort, on eut de la peine à y arriver et à l'établir dans une chambre du rez-de-chaussée qui se trouvait heureusement libre.

Quand il y fut installé, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC

Eh bien ? que fais-tu, mon ami ? Tu ne vas pas rester là, je pense ?

JEAN

Pardon, monsieur ; à moins que vous ne me chassiez, je resterai près de vous pour vous servir, jusqu'à ce que vous soyez en état de monter en carriole pour retourner chez vous.

KERSAC

Mais, mon ami, tu vas t'ennuyer comme un mort. Rester là, à quoi faire ?

JEAN

A vous servir, monsieur. Les gens de l'auberge sont bien assez occupés ; ils vous négligeraient, non par mauvaise volonté, mais parce qu'ils ne pourraient pas faire autrement ; et c'est triste d'être hors de chez soi sans pouvoir mettre un pied l'un devant l'autre, et personne pour vous donner ce qui vous manque et pour vous aider à passer le temps.

KERSAC

Et ton voyage à Paris ? et ton frère Simon ?

JEAN

Mon voyage durera quelques jours de plus, monsieur, voilà tout. Et mon frère sait bien que lorsqu'on fait la route à pied, on n'arrive pas à jour fixe ; il nous attend à un mois près. Et ainsi, monsieur, si je ne vous suis pas désagréable, si vous voulez bien accepter mes services, je serai bien heureux de vous être utile.

KERSAC

Quant à m'être désagréable, mon ami, tu m'es, au contraire, fort agréable ; j'accepte tes services et je t'en remercie d'avance. Et je commence par te demander un verre d'eau, car je meurs de soif. »

Jean alla demander de l'eau ; on lui donna un cruchon et un verre. Quand Kersac eut bu ses deux verres d'eau, il songea à dîner.

KERSAC

Tu me demanderas quelque chose de léger, à cause de ma chute. Une soupe aux choux et au lard, et un fricot à l'ail. »

Jean allait sortir ; Kersac le rappela.

« Et toi donc, mon garçon, tu n'as pas dîné ? Demande pour deux ; nous mangerons ensemble.

JEAN

Merci bien, monsieur ; j'ai dîné avec Jeannot avant de quitter Vannes.

KERSAC

Dîné ? Où donc ? avec quoi ?

JEAN

Nous avons dîné à l'écurie, monsieur, nous avions de quoi. Maman nous avait donné les restes du lapin, qui avait déjà fait un fameux souper hier soir. Il nous en reste encore une cuisse, et puis du pain et de la galette.

KERSAC

Et tu crois que je vais m'empâter de bonnes choses, et que je te laisserai manger un vieux morceau de lapin et boire de l'eau ?

JEAN

Il n'est pas vieux, monsieur, il est d'hier ; et, quant à l'eau, nous y sommes habitués, Jeannot et moi. Et puis, à Vannes, la bonne dame de l'hôtel m'a donné une bouteille de cidre qui était fièrement bon.

KERSAC

Je te dis que ce ne sera pas comme ça ; tu mangeras avec moi ; les

bouchées que j'avalerais me resteraient dans le gosier si je me donnais un bon dîner pendant que tu grignoterais des os et du pain dur. Demande deux couverts... entends-tu ? Deux couverts ! »

Jean restait immobile ; il semblait vouloir parler et ne pas oser.

KERSAC

Voyons, Jean, as-tu quelque chose qui ne veut pas sortir. Qu'est-ce que c'est ? Parle.

JEAN

Monsieur... C'est que je crains...

KERSAC

N'aie pas peur, je te dis. Parle... Parle donc !

JEAN, *souriant*

Puisque vous l'ordonnez, monsieur... Et Jeannot ?

— Encore ! s'écria Kersac, s'agitant sur sa chaise. Toujours ce pendard que tu me jettes au nez ! Je ne veux pas de ton Jeannot ; et je ne pas en entendre parler.

JEAN

C'est parce qu'il vous a offensé, monsieur, que vous ne l'aimez pas. Mais Notre-Seigneur nous pardonne bien quand nous l'offensons, et il nous aime bien tout de même, et il nous fait du bien. Et il nous ordonne de faire comme lui.

Œ2

KERSAC

Ah çà ! vas-tu me prêcher comme notre curé ? Ton Jeannot ne me va pas, et je n'en veux pas. »

Jean soupira et sortit lentement.

Kersac le suivit des yeux et resta pensif.

« Il a tout de même raison, cet enfant... Et de penser que c'est un garçon de quatorze ans qui m'en remontre, à moi qui en ai trente-cinq !... C'est qu'il a raison... parfaitement raison... Mais comment faire pour revenir sur ce que j'ai dit !... Il se moquerait de moi... Et pourtant il a raison. Et c'est un brave garçon si jamais il en fut... Il faut absolument qu'il vienne chez moi... Il a dans la physionomie quelque chose... je ne sais quoi... qui fait plaisir à regarder. Je l'entends qui vient. »

Jean arriva en effet ; il apportait de quoi mettre le couvert... un seul couvert !

Kersac s'en aperçut.

KERSAC

Jean, qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN

Quoi donc, monsieur ?

KERSAC

Un seul couvert ? Pourquoi un seul ?

JEAN

Parce qu'il n'y a que vous, monsieur, qui n'ayez pas dîné.

KERSAC

Et toi tu n'as pas soupé... Jean, écoute-moi et regarde-moi bien en face. Tu as raison et j'ai tort. Tu m'as fait la leçon, et tu as bien fait, et je t'en remercie. Demande trois couverts et va chercher ton Jeannot. »

Jean le regardait, il ne pouvait en croire ses oreilles. Il s'approcha tout près de lui. Son air étonné et joyeux fit sourire Kersac.

KERSAC

Tu ne vas pas te moquer de moi, d'avoir bien fait ?

JEAN

Me moquer de vous ? moi, monsieur ? Rire de vous au moment où vous agissez comme Notre-Seigneur ? au moment où je vous admire, où je vous aime ? Oh ! monsieur ! »

Jean saisit la main de Kersac et la baisa ; Kersac prit la tête de Jean dans ses mains et le baisa au front.

« Va, mon ami, dit-il d'une voix émue, va chercher deux couverts de plus... et Jeannot », ajouta-t-il avec un soupir.

Jean sortit cette fois en courant et ne fut pas longtemps à revenir avec les couverts et Jeannot. Ce dernier osait à peine entrer et lever les yeux.

« N'aie pas peur, Jeannot, dit Kersac en riant ; à tout péché miséricorde. J'ai eu tort de te confier un cheval un peu vif, à toi qui n'y entends rien. N'y pensons plus et mangeons bien et gaiement. C'est Jean qui nous sert, je suis hors de combat, moi. »

Jeannot prit courage ; Jean était radieux ; il regardait Kersac avec reconnaissance et affection. Kersac s'en aperçut, sourit et fut satisfait d'avoir bien agi et d'avoir accepté, lui homme fait, les observations d'un enfant. Il en savait bon gré à Jean, qu'il aimait réellement de plus en plus.

JEAN

Voici le couvert mis ; viens m'aider, Jeannot, à apporter les plats. Faut-il demander du cidre pour vous, monsieur ?

KERSAC

Certainement, et du bon. Mais pas pour moi seul ; pour trois. »

Jean et Jeannot sortirent.

JEAN

Eh bien ! Jeannot, pas vrai qu'il est bon, M. Kersac ? Tu vas être gentil pour lui, j'espère ?

JEANNOT

Je ferai de mon mieux, Jean : mais tu sais que j'ai du malheur et qu'il ne m'arrive jamais rien de bon.

JEAN

Laisse donc ! du malheur ! pas plus que moi ? Tu te figures toutes sortes de choses ; puis tu es triste, tu as l'air mécontent et maussade ; c'est ça qui repousse, vois-tu !

JEANNOT

C'est pas ma faute ; c'est mon caractère comme ça. Je ne peux pas toujours rire, toujours prendre les choses gaiement, comme tu le fais, toi. Tu es gai, je suis triste. Tu as confiance en tout le monde, moi je me défie. Je ne peux pas faire autrement.

JEAN

Défie-toi si tu veux, gémis tout bas, mais sois obligeant et agréable aux autres... Portons nos plats ; les voici tout prêts sur le fourneau. »

Jean prit la soupe aux choux et le cidre ; Jeannot prit le fricot ; Kersac les attendait avec impatience.

KERSAC

Enfin ! voilà notre souper ; ne perdons pas de temps ; j'ai une faim d'enragé. »

Kersac prouva la vérité de ces paroles en mangeant comme un affamé, Jean et Jeannot lui tinrent compagnie ; quand le repas fut terminé, il ne restait plus rien dans les plats, rien dans les carafes. Jean et Jeannot desservirent la table et reportèrent le tout à la cuisine.

Lorsque Jean rentra, il dit à Kersac que Jeannot allait coucher à l'écurie, sur de la paille qu'on allait lui donner.

« Et toi, Jean, avant d'aller te coucher, aide-moi à me dévêtir et à gagner mon lit. »

Jean l'aida de son mieux, avec beaucoup d'adresse et de soin. Lorsque Kersac fut couché, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC

Et bien ! que fais-tu là ? Tu ne vas pas te coucher, comme Jeannot ?

JEAN

Je vais coucher près de vous, monsieur, je dormirai très bien sur une chaise.

KERSAC

Es-tu fou ? Passer une nuit sur une chaise ? pour une foulure au pied ? Va te coucher, je te dis.

JEAN

Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous lever ni vous faire entendre. S'il vous prenait quelque chose la nuit ?

KERSAC

Que veux-tu qu'il me prenne ? Je vais dormir jusqu'à demain. Bonsoir, et va-t'en. »

Jean ne dit rien, souffla la chandelle et fit semblant de sortir. Mais il rentra sans faire de bruit, s'étendit sur trois chaises, et ne tarda pas à s'endormir.

VI

JEAN ESCULAPE [1]

Vers le milieu de la nuit, Jean fut éveillé par l'agitation extraordinaire de Kersac qui geignait, se retournait, soufflait comme un buffle, et qui finit par dire à mi-voix :

« Je n'aurais pas dû renvoyer Jean ; il m'eût soulagé peut-être.

— Me voici, monsieur, dit Jean en s'approchant du lit de Kersac. Qu'avez-vous ?

KERSAC

Comment ? toi ici ? Depuis quand es-tu là ?

JEAN

Je n'en suis pas sorti, monsieur ; j'ai seulement fait semblant. Mais vous souffrez, monsieur ; que puis-je faire pour vous soulager ?

KERSAC

Je souffre horriblement de mon pied foulé, mon pauvre Jean. Et que faire, maintenant, au milieu de la nuit ? Tout le monde est couché ; il faut attendre le jour.

JEAN

En attendant le jour, qui sera long à venir, monsieur, je vais pouvoir vous soulager, peut-être. Quand il y avait une foulure dans le village,

---

1. *Esculape* : dieu de la médecine chez les Grecs et chez les Romains. Ce mot est souvent employé pour désigner celui qui guérit ou prétend guérir.

c'est à maman qu'on venait, et on était guéri en peu de temps. Vous allez voir ; je vais vous masser le pied foulé, comme faisait maman et comme elle m'a montré à le faire ; dans une demi-heure vous ne sentirez plus le mal. »

Malgré la résistance de Kersac, qui n'avait pas foi dans ce remède, Jean s'empara du pied douloureux, et, quoiqu'ils fussent dans l'obscurité, il put employer le massage avec le plus grand succès, car, au bout de trois quarts d'heure, le pied, dégonflé, n'occasionnait plus aucune souffrance, et Kersac dormait profondément. Lorsque Jean vit l'heureux effet qu'il avait obtenu, il recouvrit avec précaution le pied, presque entièrement dégonflé, se recoucha sur ses trois chaises et dormit si bien, qu'il ne s'éveilla qu'au bruit qui se faisait dans la maison.

Il faisait grand jour depuis longtemps ; l'horloge de la salle sonna six heures. Jean sauta à terre et vit Kersac qui le regardait.

KERSAC

J'avais hâte de te voir réveillé, mon ami, pour te remercier du bien que tu m'as fait ; c'est que j'ai dormi tout d'un trait depuis que tu m'as enlevé mon mal.

JEAN

Cela va-t-il réellement bien, monsieur ?

KERSAC

Ma foi oui ! j'ai encore quelque chose, mais ce n'est rien auprès de ce que j'avais hier. Sais-tu que tu es un fameux médecin ?

JEAN

Il faut, monsieur, que vous me laissiez faire encore un massage, sans quoi l'enflure reviendrait.

KERSAC

Tout ce que tu voudras ; j'ai confiance en ta médecine. »

Jean reprit le pied malade et commença à le masser. Au bout d'un quart d'heure, Kersac voulut se lever, disant qu'il se sentait tout à fait guéri ; mais Jean voulut continuer, et ne cessa que lorsque le pied, entièrement désenflé, ne fut plus du tout douloureux.

Kersac se leva, posa le pied par terre avec crainte, avec hésitation ; mais ne sentant rien que de la faiblesse, il voulut se chausser. Jean lui dit qu'il fallait bander le pied, sans quoi la cheville pourrait tourner et l'enflure reparaître. Il alla demander une bande de toile à la maîtresse de l'auberge, qui la lui donna avec empressement ; Jean banda habilement le pied de Kersac.

JEAN

A présent, monsieur, vous pouvez marcher.

KERSAC

Tu crois ? Cela me semble fort.

JEAN

Essayez, monsieur ; vous allez voir. »

Kersac essaya, tout doucement d'abord, puis plus franchement ; enfin il s'appuya sur son pied comme avant l'accident.

« C'est merveilleux ! c'est admirable ! C'est que je ne souffre plus du tout ; du malaise seulement, pas autre chose. »

Il essaya de marcher ; il descendit dans la cour, entra à l'écurie et, à sa grande surprise, trouva Jeannot qui pansait le cheval et qui avait eu la bonne pensée de lui donner de l'avoine pour l'occuper agréablement pendant le pansement.

KERSAC

Comment ! mais c'est très bien, Jeannot ! Je ne m'attendais pas à te voir si empressé. Continue, mon garçon. Jean m'a si bien guéri avec son massage, que je vais repartir dans une heure pour ma ferme de Sainte-Anne. »

Puis, se retournant vers Jean, il continua :

« Je regrette beaucoup, mon brave et excellent garçon, de ne pas t'emmener avec moi ; mais je ne t'oublierai pas. Et toi, de ton côté, n'oublie pas Kersac, le fermier de Sainte-Anne, près de Vannes. Si jamais tu as besoin de gagner ta vie, ou s'il te faut quelque argent ou n'importe quoi, rappelle-toi que Kersac a de l'amitié pour toi, qu'il te veut du bien, et qu'il sera très content de pouvoir te le témoigner. Je vais parler à l'aubergiste pour mon marché de porcs, et je reviens. »

Il y alla effectivement, mais il ne put rien conclure ; la marchandise était trop chère ; il trouva plus avantageux de prendre tout ce qui restait de petits cochons à vendre à Kermadio. Il revint trouver Jean et Jeannot.

« Voilà mon cheval fini de panser, dit-il ; déjeunons pendant qu'il achève son avoine ; puis nous le ferons boire et nous l'attellerons une demi-heure après.

Kersac commanda trois cafés au lait, et il rentra dans sa chambre avec Jean ; tous deux étaient sérieux.

KERSAC

Tu ne ris pas aujourd'hui, Jean ?

JEAN

Non, monsieur ; je n'ai pas envie de rire ; je ferais plus volontiers comme Jeannot, je pleurerais.

KERSAC

Pourquoi cela ?

JEAN

Parce que je suis triste de vous quitter, monsieur ; vous avez été bien

bon pour moi et pour Jeannot. Vous reverrai-je jamais ? C'est ça qui me chagrine. Ce serait dur de ne jamais vous revoir. »

Jean leva sur Kersac ses yeux humides ; Kersac lui caressa la joue, le front, mais il garda le silence. Jeannot entra joyeusement avec le café, le lait, les tasses et le pain. Il semblait avoir changé d'humeur avec son cousin ; son visage était souriant, tandis que celui de Jean était triste. Ils se mirent à table ; Jeannot seul parlait et riait. Quand le déjeuner fut achevé, Kersac se leva pour faire boire son cheval, mais Jean ne voulut pas le laisser faire, de peur qu'il ne fatiguât son pied encore sensible. En attendant le moment d'atteler, Jean se mit à causer avec Kersac.

« Monsieur, lui dit-il, si vous avez une occasion pour Kérantré, vous ferez donner de nos nouvelles à maman, n'est-ce pas ? Cela me ferait bien plaisir.

KERSAC

Non, certainement, mon ami, je ne lui en ferai pas donner, mais j'irai lui en porter moi-même.

JEAN

Vous-mêmes ? Ah ! monsieur, que je vous remercie ! Pauvre maman, comme elle sera contente ! Vous demanderez la femme Hélène Dutec, on vous y mènera ; c'est sur la route, une petite maison isolée, entourée de lierre. Et puis, monsieur, voulez-vous dire à maman qu'elle m'écrive et qu'elle me donne de vos nouvelles ; je serai bien aise d'en avoir. »

Il était temps d'atteler ; Jean aida Kersac une dernière fois ; au moment de se séparer, Kersac dit aux deux cousins :

« J'ai une idée : montez dans ma voiture ; je vais vous mener à la gare du chemin de fer, cela vous abrégera votre voyage.

JEAN

Comment cela, monsieur ?

KERSAC

Montez toujours ; je vais t'expliquer cela tout en marchant. »

Quand le cheval fut au trot, Kersac prit la parole :

« Voilà ce que je veux faire. Tu te souviens que j'ai fait une bonne affaire de petits cochons à Vannes. Je vais prendre sur mon gain la petite somme nécessaire pour payer ta place et celle de Jeannot jusqu'à Paris : de cette façon je serai plus tranquille. Je n'aimais pas, Jean, à te savoir sur les grandes routes, avec si peu d'argent, un si long voyage devant toi, et tant de mauvais garnements que l'on est exposé à rencontrer. Un pauvre enfant, ça n'a pas de défense. »

Jean remercia Kersac sans trop comprendre le service qu'il lui rendait, mais devinant que c'en était un fort important. Kersac leur expliqua les temps d'arrêt du chemin de fer, les imprudences qu'il fallait éviter ; il s'assura qu'ils avaient de quoi manger dans leurs petits paquets

de Kérantré et d'Auray, et que leurs bourses étaient suffisamment garnies. Ils arrivèrent à la gare; Kersac donna son cheval à garder à un des garçons de l'auberge ; il prit des billets de troisième pour Jean et Jeannot, leur recommanda de ne pas les perdre, parce qu'il faudrait les payer une seconde fois. Il connaissait les employés ; il recommanda Jean et Jeannot au chef de train qui les emmenait ; il embrassa Jean, serra la main de Jeannot, et demanda au chef de train de les bien placer et de ne pas les oublier en route et à leur arrivée.

Jean, surpris et occupé de ce qu'il voyait et entendait, pensa moins au départ de Kersac. Le sifflet se fit entendre, et le train se mit en marche.

VII

VISITE A KÉRANTRÉ

Pendant que Jean et Jeannot avançaient avec une vitesse dont ils n'avaient eu jusque-là aucune idée, Kersac roulait vers son domicile aussi vite que son cheval pouvait le traîner ; il arriva à Vannes et s'y arrêta deux heures pour régler la livraison de ses petits cochons ; il en chargea une partie dans sa carriole, et promit d'envoyer prendre le reste le lendemain.

« Puis, pensa-t-il, je pousserai jusqu'à Kermadio ; je ferai affaire pour le reste de leurs petits cochons, et je reviendrai par Kérantré pour voir la mère de Jean. Si je pouvais trouver en route une fille de ferme, j'en serais bien aise ; mon temps aura été bien employé de toutes manières. »

Kersac fit comme il l'avait dit, malgré l'enflure et la douleur au pied qui étaient un peu revenues et qui gênaient ses mouvements. Il fit des marchés avantageux à Kermadio ; le propriétaire était large en affaires et se contentait d'un gain fort restreint [1]. Il reprit ensuite le chemin de Kérantré, et ne tarda pas y arriver et à trouver la maison d'Hélène, qu'il devina au premier coup d'œil, d'après la description que Jean lui en avait faite. Voyant au bord de la route, près d'un bouquet d'arbres, une maisonnette entourée de lierre, il arrêta son cheval et, s'adressant à une jolie petite fille de cinq à six ans qui jouait devant la maison :

« N'est-ce pas ici que demeure la veuve Hélène Dutec ?

« — Je ne sais pas, monsieur.

KERSAC

Comment, tu ne sais pas ? Ne demeures-tu pas ici ?

---

1. Petit compliment en passant pour le gendre de Sophie Armand Fresneau, propriétaire de Kermadio.

LA PETITE

Oui, monsieur, je suis très contente, je ne pense plus à maman.

KERSAC

Sais-tu où est la maison du petit Jean ?

LA PETITE

Oui, monsieur, c'est ici, je couche dans son lit : c'est la maman de Jean qui l'a dit.

KERSAC

Mais c'est donc la femme Hélène Dutec qui demeure ici ?

LA PETITE

Je ne sais pas, monsieur.

KERSAC

C'est elle qui est ta maman, je suppose, puisque tu couches dans le lit de ton frère ?

LA PETITE

Je n'ai pas de maman, et Jean n'est pas mon frère.

KERSAC

Diantre de petite fille ! on ne comprend rien à ce qu'elle dit. Ce doit être la maison de Jean ; j'aurai plus tôt fait de descendre et d'y voir moi-même. »

Kersac descendit, alla attacher son cheval à un des arbres qui se trouvaient près de la maison, entra, ne vit personne, et sortit par une porte de derrière qui donnait sur un petit jardin. Il aperçut une femme qui sarclait une planche de choux.

KERSAC

Ma bonne dame, savez-vous où demeure la femme Hélène Dutec ? »

La femme se releva vivement.

HÉLÈNE

C'est moi, monsieur. Vous venez sans doute pour la petite fille ?

KERSAC

Pas du tout ; c'est pour vous que je viens ; je l'ai promis hier à mon bon petit Jean, et je viens vous donner de ses nouvelles.

HÉLÈNE

Jean ! mon cher petit Jean ! Mon bon petit Jean ! Entrez, entrez, monsieur. Je suis heureuse de vous voir, d'entendre parler de mon enfant. »

Et de grosses larmes roulaient de ses yeux pendant qu'elle faisait entrer Kersac, et qu'elle cherchait un escabeau pour le faire asseoir.

HÉLÈNE

Excusez, monsieur, si je vous reçois si mal ; je n'ai pas mieux que ce méchant escabeau à vous offrir.

KERSAC

J'y suis très bien, ma bonne dame ; j'ai quitté Jean et Jeannot hier matin à Malansac, à quinze lieues d'ici ; ils allaient à merveille.

— Quinze lieues ! s'écria Hélène. Comment ont-ils pu faire tant de chemin dans leur journée ? J'ai vu hier un monsieur qui les a quittés à Auray à dix heures du matin.

KERSAC

Je les ai un peu aidés, pour dire vrai. J'ai une ferme près de Sainte-Anne ; j'allais à Vannes, je les ai fait monter dans ma carriole. De Vannes j'allais à Malansac ; cela les a encore avancés de six lieues. Nous y avons couché ; je les ai embarqués en chemin de fer ; ils sont arrivés ce matin vers quatre heures à Paris.

HÉLÈNE

Déjà ! Arrivés à Paris ! Comment c'est-il possible ?

KERSAC

Je vais vous expliquer cela, ma bonne dame Hélène.

« Ils sont avec Simon à l'heure qu'il est. »

Kersac lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui, Jean et Jeannot, sans rien omettre, rien oublier. Hélène écoutait avec avidité et attendrissement le récit de Kersac ; il parlait de son petit ami Jean avec une chaleur, une amitié qui touchèrent profondément sa mère et la firent pleurer comme un enfant. Quand il arriva à la fin de son récit et qu'il expliqua comment il avait payé leurs places en chemin de fer jusqu'à Paris, Hélène n'y tint pas. Émue et reconnaissante, elle saisit la main de Kersac et la serra dans les siennes et contre son cœur.

HÉLÈNE

Que le bon Dieu vous bénisse, mon chez monsieur ! Qu'il vous rende ce que vous avez fait pour mon bon petit Jean et pour Jeannot !

KERSAC

Oh ! quant à celui-là, ma bonne dame, vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, car ce n'est pas pour lui ni par charité que je l'ai traité comme notre petit Jean, mais pour faire plaisir à Jean. C'est un brave enfant que vous avez là, madame Hélène, et j'ai bien envie de vous le demander.

HÉLÈNE

Pour quoi faire, monsieur ?

KERSAC

Pour le garder chez moi, à ma ferme.

HÉLÈNE

Il est encore bien jeune, monsieur ; son frère Simon l'a demandé pour un service plus avantageux et plus facile. Quand il sera plus grand et plus fort, je serai bien satisfaite de le voir chez vous, monsieur.

KERSAC

S'il ne se plaît pas à Paris et qu'il préfère la campagne, vous m'avertirez, ma bonne dame, j'ai dans l'idée qu'il a de l'amitié pour moi et qu'il n'aurait pas de répugnance à entrer à mon service.

HÉLÈNE

Cela ne m'étonnerait pas, monsieur ; et si son frère Simon n'avait pas compté sur lui et ne lui avait par avance assuré une place, je me serais trouvée bien heureuse de le savoir chez vous et si près de moi.

— Maman Hélène, j'ai faim, dit la petite fille qui entrait.

KERSAC

Qu'est-ce donc que cette petite ? Jean ne m'en a pas parlé.

HÉLÈNE

Il ne la connaît pour ainsi dire pas, monsieur. »

Hélène donna un morceau de pain à l'enfant et raconta à Kersac sa rencontre avec la petite fille, la veille du départ de Jean.

« J'étais bien désolée, monsieur, quand je me suis vue cette petite fille sur les bras ; moi qui venais d'envoyer mon pauvre enfant, mon cher petit Jean, parce que nous n'avions plus de quoi vivre ; il ne demandait qu'à travailler, mais, dans nos pays, il n'y a guère d'ouvrage pour les enfants. Quand je rentrai chez moi après avoir quitté mon petit Jean et Jeannot, je priai bien le bon Dieu de venir à mon secours. La petite s'éveillait, elle demandait à manger ; je remis sur le feu le reste du lait de Jean ; il n'avait guère mangé, pauvre enfant, quoiqu'il eût l'air résolu et riant. Je voyais bien de temps à autre une larme qui roulait sur sa joue, il me la cachait, et il croyait que je ne la voyais pas et que je n'en versais pas moi-même. »

Hélène cacha son visage dans ses mains ; Kersac l'entendit sangloter.

« Voyons, ma bonne dame Hélène, dit-il, ayez courage... L'enfant n'est pas malheureux ! Le bon Dieu lui est venu en aide.

HÉLÈNE

En vous envoyant près de lui comme un bon ange, c'est vrai,

monsieur. Et puis, avant vous, un autre homme du bon Dieu l'avait pris en pitié ; ce bon monsieur est venu me voir ; il m'a apporté vingt francs de la part de mon pauvre Jean ; comme si Jean avait jamais eu vingt francs dans sa bourse ! Il m'a fallu les prendre, sous peine d'offenser ce bon monsieur.

KERSAC

Jean m'a raconté cette rencontre du prétendu voleur.

HÉLÈNE

Les vingt francs sont venus bien à propos, monsieur ; pas pour moi, car j'ai l'habitude de vivre de peu...

KERSAC, *ému*

Pauvre femme.

HÉLÈNE

Mais c'était pour la petite fille, monsieur. Avec vingt francs j'ai de quoi la nourrir pendant six semaines, et il faut espérer que les parents viendront la réclamer avant que les vingt francs soient mangés.

KERSAC

Ne vous inquiétez pas de la petite fille, ma bonne dame Hélène ; j'y pourvoirai.

HÉLÈNE

Vous, monsieur ! Mais vous ne me connaissez pas ! Vous pouvez croire...

KERSAC

Si fait, si fait, je vous connaissais avant de vous avoir vue, et à présent je vous connais comme si nous étions de vieux amis. Je reviendrai vous voir. Je cours souvent le pays pour les besoins de ma ferme ; je passerai par chez vous toutes les fois que j'aurai du temps devant moi. Au revoir donc et prenez courage. Je suis content de vous laisser calme ; cela me faisait mal de vous voir pleurer. »

Kersac fit un salut amical à Hélène, caressa la pauvre petite fille abandonnée, à laquelle il s'intéressait déjà, et alla détacher son cheval. Il monta dans sa carriole et s'éloigna rapidement.

Hélène le suivit longtemps du regard ; puis elle rentra, soupira et leva les yeux au ciel.

« Merci, mon Dieu et ma bonne Sainte Vierge ! dit-elle avec ferveur ; vous m'avez envoyé un protecteur pour mon petit Jean, et du pain pour cette malheureuse enfant ! »

Et elle se remit à son rouet.

VIII

RÉUNION DES FRÈRES

Kersac pressait le pas de son cheval ; il était tard.

« Je suis resté trop longtemps chez cette pauvre femme, se disait-il. Je voyais que ma présence la consolait ; c'est comme si elle avait eu Jean auprès d'elle. Pauvre mère ! c'est pourtant terrible d'envoyer son enfant faire cent vingt lieues à pied, seul, presque sans argent, pour arriver à Paris, où tant de jeunes gens se perdent et meurent de faim... J'irai la consoler et lui parler de Jean quelquefois ; c'est une charité. Et je donnerai de ses nouvelles à... Imbécile que je suis, s'écria-t-il, j'ai oublié de demander à Jean son adresse ! C'est-il bête ! Où le trouver dans ce grand diable de Paris ?... La mère doit le savoir ; je le lui demanderai quand je la verrai. »

Rassuré par cette pensée, il songea à ses affaires et calcula dans sa tête le gain de sa journée ; il était considérable.

Et Jean et Jeannot ? où étaient-ils ? que faisaient-ils ? Ils étaient arrivés vers quatre heures du matin à Paris, reposés en enchantés. Descendus de wagon, ils ne savaient où aller ; il faisait encore nuit. Le chef de train, qui était bon homme, les retrouva dans la salle des bagages, où ils avaient suivi les voyageurs, et leur demanda où ils allaient.

JEAN

Chez mon frère Simon, monsieur ; mais il est trop matin ; et puis, il ne nous attend que dans un mois ; et puis, nous ne savons pas le chemin.

LE CHEF DE TRAIN

Savez-vous où il demeure ?

JEAN

Oui, monsieur : rue Saint-Honoré, n° 263.

LE CHEF DE TRAIN

Eh bien, restez ici jusqu'à cinq heures, et vous irez alors chez Simon. Mais, comme vous ne trouveriez jamais votre chemin tout seuls, voici trois francs que m'a donnés M. Kersac pour vous nourrir en route ; vous ne les avez pas dépensés, puisque vous avez vécu de vos provisions et bu de l'eau ; vous prendrez sur ces trois francs un franc cinquante centimes pour payer le fiacre dans lequel je vous ferai monter... A présent, j'ai affaire, je vous quitte ; attendez-moi là. »

Jean et Jeannot s'assirent sur une banquette ; Jean s'amusait beaucoup

à regarder les allants et venants ; il remarquait tout et s'intéressait à tout. Jeannot bâillait et soupirait.

JEANNOT

Qu'allons-nous devenir, Jean, au milieu de tout ce bruit ? Nous ne trouverons peut-être pas Simon ; alors où irons-nous ? que ferons-nous ?

JEAN

Pourquoi donc ne trouverions-nous pas Simon, puisqu'il demeure rue Saint-Honoré, n° 263.

JEANNOT

Mais si nous ne le trouvons pas ?

JEAN

Alors nous le chercherons.

JEANNOT

Où le chercherons-nous ? A qui le demander ?

JEAN

Il se trouvera bien quelque brave homme qui nous aidera à le trouver. D'ailleurs, Jeannot, ce que tu dis là est ingrat pour le bon Dieu. Vois comme il nous a protégés. Ce bon monsieur voleur qui nous donne de l'argent...

JEANNOT

A toi, pas à moi.

JEAN

Ce n'est-il pas la même chose ? Tu sais bien que tant que j'en aurai, tu en auras. Après le bon monsieur, nous avons eu la chance de rencontrer cet autre brave M. Kersac, qui a fait pour nous comme aurait fait le bon Dieu.

JEANNOT

Oui, joliment, il m'a donné deux coups de fouet.

JEAN

Bah ! deux petits coups de rien du tout ; et c'était par bonté, encore.

JEANNOT

Comment, par bonté ? Tu appelles ça bonté, toi ?

JEAN

Certainement, puisque c'était pour te rendre plus gentil ; et il y est arrivé, tout de même. Ce bon M. Kersac, qui nous fait faire douze lieues en carriole !

JEANNOT

Parce que ça l'amusait de causer.

JEAN

Pas du tout, ça ne l'amusait pas ; c'était par bonté. Puis il nous fait souper avec lui, déjeuner avec lui ; il paye notre coucher.

JEANNOT

Coucher, pas cher ! De la paille dans une écurie.

JEAN

Est-ce que nous avons si bien que ça chez nous ?... Puis il nous paye notre voyage. Il nous fait arriver à Paris en vingt-quatre heures au lieu de trente jours. C'est à ne pas y croire !

JEANNOT

Oui, quant à ça, il n'y a rien à dire. C'est véritablement une bonne chose... Mais que ferons-nous si nous ne trouvons pas Simon ?

JEAN

Allons ! voilà que tu vas recommencer la même histoire. Je te l'ai déjà dit : nous le chercherons et nous finirons bien par le trouver. »

Jeannot n'avait pas l'air bien rassuré, et il recommençait à geindre, lorsque le chef de train entra.

« Vous voilà ! c'est bien ! Venez et suivez-moi. Vite, je suis pressé. »

Il sortit précipitamment, suivi des enfants, qui ne le quittaient pas des yeux, tant ils avaient peur de s'en trouver séparés. Ils arrivèrent à la place de la gare, sur le boulevard Montparnasse. Le chef de train les fit monter dans un petit fiacre, et donna ordre au cocher de les mener rue Saint-Honoré, n° 263. Pour plus de précaution :

« Donnez-moi votre numéro, dit-il au cocher ; s'il arrive quelque aventure aux enfants, c'est vous qui en serez responsable : ainsi gare à vous !

LE COCHER

Soyez tranquille, monsieur, je les débarquerai sans accident, j'espère bien... j'espère bien... Vous dites...

LE CHEF DE TRAIN

Rue Saint-Honoré, n° 263. »

Le cocher remonta sur son siège.

« Adieu, monsieur, et merci », cria Jean au chef de train.

Le fiacre s'ébranla et se mit en marche. Les enfants regardaient avec admiration [1] ; tout leur paraissait magnifique malgré l'heure matinale,

1. Le brouillon comportait le détail de tout ce qui paraissait magnifique aux enfants : maisons, voitures, magasins, habitans (ce dernier mot étant écrit sans « t », selon la graphie de l'époque).

le silence des rues, l'absence de mouvement. Quand la voiture arrêta devant le nº 263 de la rue Saint-Honoré, ils croyaient être partis depuis quelques minutes seulement.

« Allons, messieurs, descendez, nous voici arrivés », dit le cocher en ouvrant la portière.

Jean descendit, paya, comme le lui avait recommandé le chef de train, et ils se trouvèrent devant une porte fermée, ne sachant comment faire pour entrer. « Frappe à la porte », dit Jeannot.

Jean frappa, Jeannot frappa, la porte ne s'ouvrait pas.

« Appelle, dit Jeannot.

— Simon ! cria Jean ; Simon, c'est nous, ouvre la porte ! »

Ils avaient beau crier, appeler, la porte ne s'ouvrait pas.

« Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ? s'écria Jeannot prêt à pleurer.

JEAN

Ne t'effraye donc pas ! C'est qu'il dort encore ! Attendons ; il faudra bien qu'il s'éveille et qu'il nous ouvre. »

Après avoir attendu cinq minutes qui leur parurent cinq heures, ils recommencèrent à taper et à appeler Simon.

Enfin la porte s'entrouvrit ; un gros homme à cheveux gris passa la tête.

« Quel diantre de tapage faites-vous donc là, vous autres ? Ça a-t-il du bon sens d'éveiller le monde si matin ! Que demandez-vous ? Que voulez-vous ?

JEAN

Je vous demande bien pardon, monsieur, nous ne voulions pas vous déranger. Nous appelions mon frère Simon qui demeure ici.

LE PORTIER

Et comment voulez-vous qu'il vous entende, puisqu'il demeure au cinquième ?

JEAN

Je ne savais pas, monsieur ; je vous demande bien pardon. Nous attendrons si vous voulez, monsieur.

LE PORTIER

A présent que me voici éveillé et levé, je n'ai pas besoin que vous attendiez. Entrez et montez. »

Le portier ouvrit, fit entrer Jean et Jeannot, et referma la porte. « Au fond de la cour, l'escalier à droite, au cinquième », grommela le portier.

Et il rentra dans le trou noir qui lui servait de chambre.

Jean avait le cœur un peu serré ; l'aspect sombre, sale et délabré de la cour de la maison lui inspirait une certaine répugnance. Jeannot était consterné ; tous deux montèrent sans par'er l'escalier qu'on leur avait

indiqué ; ils montaient, montaient toujours. Arrivés au haut de l'escalier, ils virent trois portes devant eux : à droite, à gauche, en face.

« Frappe donc, dit Jeannot.

JEAN

Où frapper ? Comment faire ? J'ai peur de fâcher quelqu'un si je frappe à une autre porte qu'à celle de Simon.

JEANNOT

Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? recommença Jeannot de son ton larmoyant.

JEAN

Ne t'effraye donc pas ; je vais appeler. Simon !... Simon !... » appela-t-il à mi-voix.

Une porte s'ouvrit, un jeune homme s'y montra.

« Simon ! » s'écria Jean.

Et il se jeta à son cou.

SIMON

C'est toi, Jean ! Et toi, Jeannot ! Dieu soit loué ! J'avais tant besoin de revoir quelqu'un du pays ! Entrer, entrez ; nous allons causer pendant que je m'habillerai. Je ne vous attendais pas si tôt. Maman avait écrit que vous seriez ici dans un mois.

JEAN

Certainement ; nous ne devions pas arriver avant ; mais nous avons voyagé comme des princes ! En voiture ! Je te raconterai ça. »

Ils entrèrent dans une petite chambre propre, claire et assez gaie. Tout en furetant partout et en regardant Simon se débarbouiller et s'habiller, Jean et Jeannot lui donnèrent des nouvelles du pays et lui racontèrent toutes leurs aventures.

SIMON, *riant*

Il paraît que Jeannot n'a pas la chance ; et toi, Jean, je crois bien que c'est toi qui fais venir la chance par ton caractère gai, ouvert et serviable. Tu as toujours été comme ça ; je me souviens que, dans le pays, tout le monde t'aimait. »

Quand ils eurent bien causé, bien ri, et qu'ils se furent embrassés plus de dix fois, Jean demanda :

« Et que vas-tu faire de nous, Simon ? Tu ne vas pas nous garder à rien faire, je pense ?

SIMON

Non, non, sois tranquille, vous êtes placés d'avance ; toi, Jean, tu entres comme garçon de café dans la maison où je suis. Et toi, Jeannot, tu vas entrer de suite chez un épicier.

JEANNOT

Tiens, pourquoi pas garçon de café comme Jean ?

SIMON

Parce qu'il n'y avait qu'une place de libre. Tout le monde ne peut pas faire le même travail.

JEANNOT

Serons-nous dans la même maison ?

SIMON

Non ; toi, Jeannot, tu seras tout près d'ici, dans la rue de Rivoli, et près de Jean, qui demeurera avec moi, dans cette maison où nous sommes en service.

JEAN

Quel service ferons-nous ?

SIMON

Le service d'un café ; c'est un bon état, mais fatigant.

JEAN

En quoi fatigant ?

SIMON

Parce qu'il faut être actif, alerte, toujours sur pied, adroit pour ne rien briser, ni accrocher, ni répandre. Tu feras bien l'affaire, toi.

JEANNOT

Je l'aurais bien faite aussi.

SIMON

Non, tu n'es pas assez vif, assez en train ; tu te serais fait renvoyer au bout de huit jours. »

Jeannot ne dit plus rien : il prit son air boudeur.

SIMON

Ah ! ah ! ah ! quelle figure tu fais ! Ça ferait bon effet dans un café. Toutes les pratiques se sauveraient pour ne plus revenir ! »

Jeannot prit un air encore plus maussade. Simon leva les épaules en riant.

« Toujours le même ! dit-il. Ah çà ! voici bientôt sept heures. Il faut descendre au café, Jean ; et toi, Jeannot, je vais te présenter à ton maître épicier ; soit bien poli et déride-toi, car l'épicier doit être gai et farceur par état. »

Simon tira un pain de son armoire, en coupa trois grosses tranches,

en donna une à Jean et à Jeannot, et mit la troisième dans sa poche ; ils descendirent les cinq étages et entrèrent dans un café très propre, très joli. Jean et Jeannot restèrent ébahis devant les glaces, les chaises de velours, les tables sculptées, etc. Pendant qu'ils admiraient, Simon alla parler au maître du café et revint peu de temps après avec un morceau de fromage, des verres et une bouteille de vin. Il versa du vin dans les trois verres.

« Déjeunons, dit-il, avant que le monde arrive. Et vite, car il y a de la besogne ; il faut tout nettoyer et ranger. »

IX

DÉBUTS DE M. ABEL ET DE JEANNOT

Ils mangèrent et burent ; le déjeuner mit Jeannot en belle humeur, et il se mit gaiement en route avec Simon et Jean pour commencer son service chez l'épicier. Le chemin ne fut pas long : cinq minutes après il entrait dans le magasin.

SIMON

Pontois, voici mon cousin Jeannot, le garçon que vous attendiez ; arrivé de ce matin, il est tout prêt à se mettre à la besogne.

PONTOIS

Bien, bien ; approche, mon garçon, approche. Prends-moi ce bocal de cornichons [1], et va le poser près du comptoir, là-bas.

JEANNOT

Où ce que c'est, m'sieur ?

PONTOIS, *riant*

Bien parlé, mon ami. Le français le plus pur ! *Où ce que c'est ?* Là-bas, sur le comptoir.

JEANNOT

Où ce que c'est, le comptoir ?

PONTOIS

En face de toi, nigaud. Devant madame, qui est là, qui écrit. »

Tout le monde riait ; Jeannot, pas trop content avance vers le comptoir, butte contre une caisse de pruneaux, et tombe avec le bocal de cornichons.

---

1. Initialement, le « bocal de cornichons » était une « pile d'assiettes » !

« Maladroit ! crie Pontois.

— Maladroit ! répète la dame du comptoir.

— Maladroit ! s'écrient les garçons épiciers.

— Malheureux ! s'écrie Simon.

— Pauvre Jeannot ! » s'écrie Jean en courant à lui.

Jeannot s'était relevé, irrité et confus. Il avait eu du bonheur, le bocal ne s'était brisé que du haut, la moitié des cornichons étaient par terre, mais les garçons se précipitèrent pour les ramasser, et il n'y en eut guère que le quart de perdu [1].

PONTOIS

Dis donc, petit drôle, pour la première fois, passe ; mais une seconde fois, tu payes. J'ai promis à Simon que tu aurais dix francs par mois [2], nourri, vêtu, logé, blanchi. Prends garde que les dix francs ne filent à payer la casse. Qu'en dites-vous Simon ? Mauvais début ! Ça promet de l'agrément.

SIMON

Non, non, Pontois ; c'est l'embarras, la timidité. Il ne fallait pas lui faire transporter un bocal [3] pour commencer. Au revoir, je m'en vais, moi, avec mon débutant.

PONTOIS

Il est gentil, celui-ci ! Dites donc, Simon, voulez-vous changer ? Reprenez l'autre et donnez-moi celui-ci.

SIMON

Non, non, Pontois, gardons chacun le nôtre ; celui-ci est mon frère, Jeannot est mon cousin. Au revoir. Je viendrai demain savoir comment ça va. Courage, Jeannot, ne te trouble pas pour si peu. A demain. »

Jeannot ne répondit pas ; il était mécontent de la différence que faisait Simon entre le frère et le cousin. Pontois le mit de suite à l'ouvrage ; il lui fit porter un paquet d'épicerie à l'hôtel *Meurice*, qui se trouvait à quelques portes plus loin, et il le fit accompagner par un des garçons.

Les premiers jours, Jeannot ne fit pas autre chose que des commissions et des courses avec les garçons qu'on envoyait dans tous les quartiers de Paris, de sorte qu'il commençait à connaître les rues et aussi les habitudes du commerce.

Jean faisait de son côté l'apprentissage de garçon de café ; son intelligence, sa gaieté, sa bonne volonté, sa prévenance le mirent promptement dans les bonnes grâces des habitués du café ; on aimait à le faire jaser, à se faire servir par lui ; il recevait souvent d'assez gros

1. La phrase initiale était : « Il y avait du bonheur, sur toute la pile de dix, il n'y en avait que quatre de cassées et trois d'écornées. »

2. Cela représente environ deux cent cinquante francs actuels, ce qui est un faible salaire, même pour un apprenti nourri et logé.

3. Dans la première version, « de la vaisselle » remplaçait « un bocal ».

pourboires, qu'il remettait fidèlement à Simon. Celui-ci était fier du succès de son frère ; tous deux, en rentrant le soir dans leur petite chambre, remerciaient Dieu de les avoir réunis. Jean était heureux. Ses seuls moments de tristesse étaient ceux où le souvenir de sa mère venait le troubler ; quelquefois une larme mouillait ses yeux, mais il chassait bien vite cette pensée, et il retrouvait son courage en regardant son frère si heureux de sa présence.

Un jour, vers midi, un monsieur entra dans le café.

« Une nouvelle pratique », dit la dame du comptoir à Simon, qui se trouvait près d'elle.

Simon regarda et vit un jeune homme de belle taille, de tournure élégante, qui examinait le café, les garçons, les habitués. Ses yeux s'arrêtèrent sur Simon avec un léger mouvement de surprise. Il s'assit à une petite table et appela :

« Garçon ! »

Un garçon s'empressa d'accourir.

« Non, ce n'est pas vous, mon ami, que je demande ; je veux être servi par Simon. »

Le garçon s'éloigna un peu surpris, et avertit Simon qu'un monsieur le demandait.

SIMON

Monsieur me demande ? Qu'y a-t-il pour le service de monsieur ?

L'ÉTRANGER

Oui, Simon, c'est vous que j'ai demandé ; apportez-moi deux côtelettes aux épinards et un œuf frais. »

Simon partit et revint un instant après, apportant les côtelettes demandées.

SIMON

Monsieur me connaît donc ?

L'ÉTRANGER

Très bien, mon ami. Simon Dutec, fils de la veuve Hélène Dutec.

SIMON, *surpris*

Pardon, monsieur ; je ne me remets pas le nom de monsieur.

L'ÉTRANGER

Rien d'étonnant, Simon ; vous ne l'avez jamais entendu et vous ne m'avez jamais vu.

SIMON

Mais alors... comment ai-je l'honneur d'être connu de monsieur ?

L'ÉTRANGER

Ah ! c'est mon secret. Je viens de votre pays ; j'ai vu Kérantré. (*Simon*

fait un geste de surprise.) J'ai vu la bonne Hélène, et je veux voir mon petit ami Jean.

SIMON

Mais, monsieur... veuillez m'expliquer... »

Jean entrait en ce moment ; il apportait un potage et un œuf frais à un habitué.

L'ÉTRANGER

Le voilà, ma foi, le voilà ! Sac à papier ! comme il est déluré ! Joli garçon, ma parole ! Tais-toi, mon ami Simon, tais-toi ! Amène-le de mon côté, et dis-lui de m'apporter une bouteille de bière. »

Simon, fort intrigué, donna à Jean l'ordre d'apporter de la bière à la table nº 6.

Jean apporta la bière, la posa sur la table, regarda monsieur et poussa un cri.

« Monsieur le voleur ! Quel bonheur ! le voilà ! »

A ce cri, les garçons se retournèrent, la dame du comptoir répéta le cri de Jean, les habitués se levèrent, le plus résolu courut à la porte pour la garder ; Simon resta stupéfait, et Jean saisit la main du voleur, qui se leva en riant aux éclats.

« Très bien, mon petit Jean, c'est ce que j'attendais ! Oui, messieurs, je suis, comme le dit Jean, un voleur... mais un voleur pour rire, ajouta-t-il en voyant les garçons et les habitués s'avancer vers lui avec des visages et des poings menaçants. J'ai fait le voleur pour donner de la prudence à ces enfants, qui comptaient leur argent sur la grande route, le long d'un bois. A propos, Jean, où est donc le pleurard que je n'aimais pas, ton cousin Jeannot ?

JEAN

Chez un épicier ici à côté, monsieur, dans la rue de Rivoli.

L'ÉTRANGER

Un épicier ! quelle chance ! Moi, tout juste, qui déteste les épiciers ! Eh bien, Simon, me connais-tu maintenant ?

SIMON

Je crois bien, monsieur, sauf que je ne sais pas votre nom. Jean m'a tout conté, et je suis bien content de vous voir, monsieur. »

Les habitués s'étaient remis à manger et les garçons à servir ; tous riaient plus ou moins de leur méprise. La dame du comptoir comptait son argent pour s'assurer que, dans la bagarre, sa caisse n'avait subi aucun déficit. Rassurée sur ce point, elle écouta avec intérêt la conversation de Jean et de l'étranger.

« Comment as-tu fait pour arriver si tôt ? demanda M. Abel. Vous deviez être un mois en route.

JEAN

Oui, monsieur ; mais nous avons rencontré un excellent M. Kersac, fermier près de Sainte-Anne ; il nous a menés en carriole jusqu'à Vannes, puis jusqu'à Malansac, puis il nous a payé nos places au chemin de fer jusqu'à Paris, de sorte que nous y étions avant vous, monsieur.

L'ÉTRANGER, *souriant*

Et ce brave Kersac avait-il pris goût pour Jeannot ?

JEAN, *souriant*

Pas trop, monsieur. Ce pauvre Jeannot a continué à se lamenter de son guignon.

L'ÉTRANGER

Guignon ! Il devrait dire maussaderie, humeur ! C'est étonnant comme ce pleurard me déplaît... Pourquoi n'as-tu pas dit mon nom à Simon ?

JEAN

C'est que je ne le savais pas, monsieur.

L'ÉTRANGER

Comment ! je l'avais écrit sur un papier que je t'ai mis dans ta bourse.

JEAN

Et moi qui ne l'ai pas vu !... Il est vrai que je n'ai pas eu occasion d'ouvrir ma bourse depuis que je vous ai quitté. Mais que je suis donc content de vous revoir, monsieur ! Et où logez-vous donc ?

L'ÉTRANGER

A l'hôtel *Meurice*, à deux pas d'ici.

JEAN

Tant mieux ! nous nous verrons souvent.

L'ÉTRANGER

Tous les matins je viendrai déjeuner ici. »

L'étranger avait fini son repas ; il paya, donna à Jean une pièce de vingt sous en guise de pourboire, donna à Simon son nom et son adresse : M. Abel, hôtel *Meurice*, et sortit.

Il se dirigea vers la rue de Rivoli, et marcha jusqu'à ce qu'il eût aperçu la boutique d'un épicier ; il y jeta un coup d'œil, reconnut Jeannot, continua son chemin, puis il revint sur ses pas, mit son chapeau en Colin [1] comme un Anglais, allongea sa figure, prit un air raide et

---

1. *Mettre son chapeau en Colin* ou « à la Colin » : façon de mettre son chapeau en arrière, à la façon des Colins de l'opéra comique. L'expression vient de l'opéra de Nicolo, *Jeannot et Colin*, joué pour la première fois en 1806.

compassé, marcha les pieds un peu en dedans, les genoux légèrement pliés, et entra chez l'épicier. Il resta immobile.

PONTOIS

Monsieur veut quelque chose ?

M. ABEL *avec un accent anglais très prononcé et très solennel.*

Hôtel... *Meurice* ?

PONTOIS

Hôtel *Meurice*, milord ? C'est ici près, milord ; suivez les arcades.

M. ABEL, *même accent*

Hôtel... *Meurice* ?

PONTOIS

Ici, monsieur ! Là ! tout près d'ici. La douzième porte.

M. ABEL, *de même*

Hôtel... *Meurice* ?

PONTOIS

Il ne comprend donc pas, ou bien il est sourd. Là, monsieur, là ! Vous voyez bien ! là ! là ! devant vous !

M. ABEL

Hôtel... *Meurice* ?

PONTOIS

Ces diables d'Anglais, c'est bête comme tout ! Ils ne comprennent même pas le français ! Dis donc, Jeannot, mène-le à son hôtel *Meurice* ; ce sera plus tôt fait. »

Jeannot sortit faisant signe à l'Anglais de le suivre. L'anglais suivit ; aux questions que lui adressa Jeannot il répondait avec le même flegme : « Hôtel... *Meurice* ? »

Ils y arrivèrent promptement ; l'Anglais le dépassa, marchant droit devant lui.

Jeannot courut après lui.

JEANNOT

Par ici, m'sieu ! Par ici ! Vous l'avez dépassé.

M. ABEL

Hôtel... *Meurice* ?

JEANNOT

C'est ici votre hôtel *Meurice*. Vous ne voyez donc pas ? Vous êtes en face, en plein ! Là ! sous votre nez !

M. ABEL, *reprenant sa voix naturelle*

Merci, épicier ! »

En même temps il lui enfonça à deux mains sa casquette sur les yeux ; de sorte qu'il put entrer à l'hôtel et disparaître avant que sa victime se fût dépêtrée de sa casquette. Jeannot regarda autour de lui et retourna à l'épicerie, fort en colère d'avoir été joué par un mauvais plaisant. Quand il rentra et qu'il conta son aventure, tout le monde se moqua de lui, ce qui ne lui rendit pas sa belle humeur ; il se trouva malheureux et mal partagé.

« Quand je pense à Jean, quelle différence entre lui et moi ! Comme sa position est agréable ! Et quels pourboires on lui donne ! Et moi, personne ne me donne rien ! Mon ouvrage est sale, désagréable et fatigant ! Je suis bien malheureux ! Rien ne me réussit ! »

Jean et Simon ne voyaient pas souvent Jeannot, parce qu'ils avaient beaucoup à faire dans la journée ; c'était la belle saison, il faisait chaud : on venait déjeuner de bonne heure et prendre des rafraîchissements matin et soir jusqu'à une heure assez avancée ; ensuite il fallait tout laver, essuyer, ranger. Souvent, à minuit Simon n'était pas encore couché. Quant à Jean, vu sa grande jeunesse, Simon avait obtenu qu'on l'envoyât se coucher à dix heures, de sorte que, sans être trop fatigué, il n'avait que bien rarement la possibilité d'aller voir Jeannot.

Le dimanche, Simon et Jean se levaient de grand matin et allaient à la messe de six heures. Ils avaient proposé à Jeannot d'aller le prendre ; il les accompagna à la messe les premiers dimanches ; puis il trouva que c'était trop matin ; il préférait dormir et aller à la messe de dix heures, de midi ou même pas du tout ; de sorte qu'il vit de moins en moins Simon et Jean.

Au café, il n'y a pas de dimanche pour les garçons ; c'est au contraire le jour où il y a le plus à faire, le plus de monde à servir. Pourtant, Simon ayant mis pour condition de son entrée et de celle de son frère, qu'ils iraient à l'office du soir de deux dimanches l'un, Jean y allait une fois et Simon la fois d'après. Cette condition, demandée, presque imposée par Simon, avait d'abord surpris et mécontenté le maître du café ; mais, en voyant le service régulier, consciencieux de Simon, ensuite de Jean, il prit les deux frères en grande estime, il eut confiance en eux, et il comprit que, pour avoir des serviteurs honnêtes et sûrs, il était bon d'avoir des serviteurs chrétiens [1].

En outre, Simon et Jean plaisaient beaucoup aux habitués et même aux allants et aux venants ; ils exécutaient les ordres qu'on leur donnait, sans bruit, sans agitation ; chacun était servi comme il l'aimait, comme il le désirait : quelquefois les habitués faisaient causer Jean, dont l'entrain, l'esprit et la bonne humeur excitaient la gaieté de ceux qui le questionnaient.

1. De l'utilité sociale de la religion !

X

SUITE DES DÉBUTS DE JEANNOT ET DE M. ABEL

De tous les habitués, celui que Jean servait et entretenait avec le plus de plaisir était M. Abel, qui avait son cabinet particulier, et qui était servi tout particulièrement à cause de sa consommation régulière et largement payée.

Un jour, M. Abel le questionna sur Jeannot.

« Est-il content chez son épicier ? dit-il.

JEAN

Pas toujours, monsieur ; la semaine dernière il était en colère contre un prétendu Anglais qui l'a fait promener et enrager, et qui n'était pas plus anglais que vous et moi, monsieur. Son maître et les garçons se sont moqués de lui ; Jeannot s'est mis en colère, on l'a turlupiné, il s'est fâché plus encore ; le patron l'a houspillé et taquiné ; Jeannot leur a dit des sottises ; le patron s'est fâché tout de bon ; il lui a tiré les cheveux et les oreilles, et l'a renvoyé d'un coup de pied, avec du pain sec pour souper.

M. ABEL

Ah ! ah ! ah ! la bonne farce ! Et sait-on qui était ce faux Anglais ?

JEAN

Non, monsieur ; personne ne le connaît.

M. ABEL

Bon ! il faudra tâcher de le retrouver, pourtant.

JEAN

Il vaut mieux le laisser tranquille, monsieur. Il n'a fait de mal à personne ; il s'est un peu amusé, mais il n'y avait pas de quoi se fâcher.

M. ABEL

Tu n'en veux donc pas à ce farceur ?

JEAN

Oh ! pour ça non, monsieur !

M. ABEL

Allons, tu es un bon garçon ; tu comprends la plaisanterie. Pas comme Jeannot, qui rage pour un rien. »

Peu de jours après, M. Abel se dirigea encore vers l'épicier de

Jeannot ; il n'avait pas la même apparence que les jours précédents ; sur sa redingote il avait une blouse à ceinture, autour du visage un mouchoir à carreaux, sur la tête une casquette d'ouvrier et son chapeau à la main. Il tenait une grande marmite. Il s'arrêta devant l'épicier, entra et demanda, avec l'accent auvergnat : « Du raichiné, ch'il vous plaît ?

UN GARÇON

Pour combien, monsieur ?

L'AUVERGNAT

De quoi remplir la marmite, mon garchon.

LE GARÇON

Voilà, m'sieur ; un franc cinquante.

L'AUVERGNAT

Marchi ! Voichi l'argent. »

Le garçon alla au comptoir et tournait le dos à la porte. Jeannot bâillait à l'entrée.

L'AUVERGNAT

Vlan ! ch'est pour toi, cha. »

Et l'Auvergnat coiffa Jeannot de la marmite pleine ; le raisiné coula sur la figure, le dos, les épaules de Jeannot. Avant qu'il ait eu le temps de crier, d'enlever sa coiffure, M. Abel avait disparu ; en deux secondes il s'était débarrassé de son mouchoir, de sa blouse, de sa casquette, il avait mis son chapeau sur sa tête ; il avait roulé la blouse et le reste, et avait jeté le tout dans une allée au tournant de la rue. Il fit quelques pas encore, retourna du côté de l'épicier, s'arrêta devant la boutique et demanda la cause du tumulte et du rassemblement qu'il y voyait.

UN BADAUD

C'est un mauvais garnement qui a coiffé un des garçons d'une terrine de raisiné, monsieur ; le pauvre garçon est dans un état terrible ; tout poissé et aveuglé, les cheveux collés, les habits abîmés !

— Oh ! oh ! c'est grave, ça ! » dit M. Abel en entrant.

Les garçons, le maître, la dame du comptoir entouraient le malheureux Jeannot, le débarbouillaient, l'arrosaient, l'inondaient, l'épongeaient. Les garçons riaient sous cape, la dame du comptoir leur faisait de gros yeux ; M. Pontois n'oubliait pas ses intérêts et gardait l'entrée, afin que quelque filou ne pût se glisser dans l'épicerie.

M. Abel entra en conversation avec la dame du comptoir, qui lui expliqua ce qui s'était passé.

MADAME PONTOIS

Le pis de l'affaire, monsieur, c'est que les vêtements du pauvre garçon ne peuvent plus resservir et qu'il lui faudra trois mois de gage pour les remplacer.

M. ABEL

En vérité ! Ses gages sont donc bien misérables ?

MADAME PONTOIS

Dix francs par mois, monsieur... Dame ! des enfants de cet âge, ça ne sait rien, ça brise tout. »

Jeannot ayant été suffisamment arrosé, dépoissé, essuyé et rhabillé avec une blouse qui ne lui allait pas, un gilet qui croisait d'un pied sur son estomac, une chemise qui en eût contenu deux comme lui, Jeannot, disons-nous, leva les yeux et acheva de reconnaître M. Abel, que sa voix lui avait déjà fait deviner à moitié.

« Monsieur le voleur ! » s'écria-t-il.

L'effet produit par cette exclamation fut exactement le même que dans le café de Jean. M. Pontois ferma et garda la porte ; les garçons levèrent les mains pour saisir M. Abel au collet ; la dame du comptoir se réfugia près de sa caisse en poussant un cri perçant. M. Abel croisa les bras et resta immobile, regardant Jeannot qui, d'un mot, aurait pu justifier M. Abel, mais qui gardait le silence et le regardait à son tour d'un air moqueur et triomphant.

Les cris de la dame du comptoir attirèrent des sergents de ville ; ils se firent ouvrir la porte, s'informèrent de la cause des cris de madame. M. Pontois et les garçons expliquèrent si bien l'affaire, que les sergents de ville se mire en devoir d'arrêter le *voleur*. Jeannot se pavanait dans son triomphe.

M. ABEL

Laissez donc, mes braves amis, je ne suis pas plus voleur que vous. Le voleur prend, et moi je donne. Ainsi vous voyez ce mauvais garnement nommé Jeannot ?

M. PONTOIS

Comment, vous connaissez Jeannot ?

M. ABEL

Si je le connais, ce pleurnicheur, ce hérisson ! Je lui ai donné un bon déjeuner à Auray et des provisions pour sa route. Mais finissons cette plaisanterie. J'étais entré pour payer les vêtements perdus de Jeannot. Tenez, monsieur Pontois, voici quarante francs : une blouse, un gilet et une chemise ne valent pas plus de vingt francs, le reste sera pour Jeannot en compensation de l'arrosement qu'il a dû subir. Et à présent, je me retire.

— Mais, monsieur, dit un sergent de ville, je ne sais si je dois vous laisser en liberté ; car enfin, ce garçon qui vous a reconnu pour un voleur, ne dit rien, et...

M. ABEL

Et c'est le tort qu'il a ; je vais parler pour lui. »

M. Abel raconta en peu de mots sa rencontre avec les enfants, la leçon de prudence qu'il leur avait donnée, et l'ignorance où étaient ces enfants de son nom.

« Au reste, ajouta-t-il, venez m'accompagner et me tenir compagnie jusqu'au café Métis, vous verrez si j'y suis connu. »

Les sergents de ville voulurent se retirer en faisant leurs excuses, mais M. Abel exigea qu'il l'accompagnassent jusqu'au café. Il y fit son entrée avec cette escorte, mena ses gardiens improvisés à Simon, qui, en le voyant ainsi accompagné, s'élança vers lui pour avoir des explications.

M. ABEL, *riant*

Halte-là, mon ami Simon, je pourrais te compromettre ! Ces messieurs me prennent pour un voleur ! J'ai vu Jeannot, qui a crié *au voleur*, comme mon petit Jean, et je viens à toi pour me disculper.

SIMON

Comment, sergents, vous ne connaissez pas monsieur, qui est du quartier ? Je le garantis, moi. C'est un de nos habitués, et j'en réponds comme de moi-même.

M. ABEL

Merci, Simon, je me réclamerai de toi dans tous les embarras où je me mets sans cesse par amour de la farce. Et vous, messieurs les sergents de ville, vous allez accepter un café. »

Et, sans attendre leur réponse :

« Trois cafés et un flacon de cognac ! » cria-t-il.

Simon sortit en riant : quand il rentra, il trouva M. Abel attablé avec les sergents de ville ; ils paraissaient fort contents de la fin de l'aventure : ils savourèrent le café et le cognac jusqu'à la dernière goutte, ils saluèrent M. Abel en lui renouvelant leurs excuses et leurs remerciements, et ils retournèrent à leur poste, qu'ils avaient abandonné pour affaires de service.

XI

LE CONCERT

Un matin, M. Abel trouva Jean plus agité, plus empressé que de coutume.

M. ABEL

Il paraît qu'il y a du nouveau, Jean ; tu as l'air de vouloir éclater d'un accès de bonheur.

JEAN

Je crois bien, monsieur ! Il y a de quoi. M. Pontois, l'épicier de Jeannot, donne une soirée, un concert ; il nous a invités, Simon et moi, et M. Métis veut bien nous permettre d'y aller.

M. ABEL

Tant mieux, mon ami, tant mieux. Et as-tu de quoi t'habiller ?

JEAN

Je crois bien, monsieur ; Simon me prête un habit et un gilet qui lui sont devenus trop étroits, et un pantalon auquel Mme Métis veut bien faire un rempli de six pouces pour le mettre à ma taille.

M. ABEL, *riant*

Mais, mon pauvre garçon, tu flotteras dans tes habits comme un goujon dans un baquet.

JEAN

Ça ne fait rien, monsieur. Il vaut mieux être trop à l'aise que trop à l'étroit. Je m'amuserai bien tout de même. De la musique ! Jugez donc ! moi qui n'en ai jamais entendu. Et puis des rafraîchissements ! moi qui n'en ai jamais bu. Et des échaudés ! des macarons ! du vin chaud !

M. ABEL, *souriant*

Écoute, Jean ; sais-tu que ce que tu m'en dis me fait venir l'eau à la bouche ? C'est que j'ai bien envie d'y aller ? Ne pourrais-tu pas me faire inviter avec un de mes amis, M. Caïn ?

JEAN

Mais je pense bien qu'oui, monsieur. Je vais demander à Simon. Dis donc, Simon, peux-tu faire inviter M. Abel à la soirée de M. Pontois ?

SIMON

Je suis bien sûr que M. Pontois ne demandera pas mieux ; qu'il sera fort honoré d'avoir M. Abel.

JEAN

C'est qu'il faut aussi faire inviter son ami, M. Caïn.

SIMON

M. Caïn ? »

Simon regarda d'un air surpris M. Abel, qui souriait de l'étonnement de Simon ; mais, reprenant son sérieux :

M. ABEL

Oui, Simon, mon ami Caïn ; cela te paraît drôle que Caïn soit ami

d'Abel ? C'est pourtant vrai. Je ne vais pas dans le monde sans lui. C'est un grand musicien ; nous faisons de la musique ensemble.

SIMON

Bien, monsieur, je donnerai réponse à monsieur demain ; elle est facile à deviner. C'est un grand honneur que nous fait monsieur. »

M. Abel, très content de l'invitation promise, questionna beaucoup Jean sur la soirée projetée, le monde qui y serait, etc.

Le lendemain, Simon annonça à M. Abel que M. et Mme Pontois se trouvaient fort honorés d'avoir M. Abel et son ami M. Caïn, et que, s'il voulait mettre le comble à ses bontés, ce serait de leur chanter quelque chose.

« Nous verrons, nous verrons, répondit M. Abel d'un air assez indifférent. Peut-être, si je suis en voix. »

Simon fut aussi enchanté que Jean de cette demi-promesse, qu'il communiqua dès le soir même à M. et à Mme Pontois.

La soirée devait avoir lieu le surlendemain dimanche. A huit heures, l'appartement de l'entresol était éclairé, illuminé *a giorno* ; il se composait d'une petite entrée, d'une salle ou salon avec deux fenêtres donnant sur la rue de Rivoli, et d'une chambre à coucher où étaient les rafraîchissements ; deux lampes Carcel [1] éclairaient le côté de la cheminée ; quatre bougies illuminaient le côté opposé ; un quinquet [2] de chacun des côtés restants complétait l'éclairage.

Les rafraîchissements se composaient d'eau sucrée, d'eau rougie, de bière, de tartines de pain et de beurre, d'échaudés, de macarons, de pruneaux et raisins secs, d'amandes, de noisettes, de pâtes de réglisse et de guimauve, de sucre d'orge et de sucre candi.

Les invités commençaient à arriver. Simon et Jean avaient été des premiers. Jean flottait (comme l'avait dit M. Abel) dans les habits de Simon. Et Simon, au contraire, était ficelé dans les siens, achetés depuis longtemps et avant qu'il eût pris du corps. Jeannot avait une veste, un gilet, un pantalon loués pour la soirée ; mais ils étaient si heureux des plaisirs de cette réunion, qu'ils ne songeaient pas à l'effet que produisaient leurs vêtements.

M. Abel arriva et présenta son ami, M. Caïn ; tous deux étaient en grande tenue de soirée, gants paille, cravates blanches, gilets blancs, vêtements noirs. On les attendait pour commencer le concert. Quelques dames miaulèrent quelques romances ; quelques messieurs hurlèrent quelques grands airs [3], on mangea, on but ; Jean et Jeannot s'en donnaient et ne s'éloignaient pas de la table des rafraîchissements.

---

1. *Lampe Carcel* : du nom de son inventeur, simple ouvrier horloger qui invente en 1800 une lampe dont le bec avait 12 mm de diamètre et qui brûlait 42 g d'huile de colza épurée à l'heure. Cette lampe était devenue l'unité d'intensité lumineuse.

2. *Quinquet* : du nom de son inventeur, lampe à double courant d'air avec un réservoir d'huile supérieur à la mèche.

3. Sophie ne semble pas avoir une grande estime pour les chanteurs amateurs ! On chantait beaucoup aux Nouettes pourtant, particulièrement Olga, spécialisée dans les chansons de Béranger fort à la mode alors !

La soirée était fort avancée, et Caïn et Abel n'avaient pas encore chanté.

« Monsieur, dit Mme Pontois en s'approchant de M. Abel, on nous avait fait espérer que vous voudriez bien nous chanter quelque chose.

M. ABEL, *avec hésitation*

Oui, madame... Mais je ne chante jamais seul... Caïn m'accompagne toujours... et... je dois vous prévenir que nous avons des voix si puissantes... que ce ne serait peut-être pas prudent de tenir les fenêtres fermées... Les vitres pourraient se briser...

— Mais qu'à cela ne tienne, monsieur. Pontois, ouvre les fenêtres.

— Comment ? Pourquoi ? »

L'explication que donna Mme Pontois courut tout le salon ; la curiosité était vivement excitée. M. Abel s'approcha du piano ; M. Caïn s'assit pour accompagner. Après quelques minutes de préparatifs, de gammes préludantes, de petites notes brillantes, un accord formidable se fit entendre ; un cri puissant y répondit, et alors commença un duo comme on n'en avait jamais entendu. Les deux chanteurs hurlèrent d'un commun accord, de toute la force de leurs poumons et en s'accompagnant d'un tonnerre d'accords :

« Au voleur ! Au voleur ! A la garde ! A l'assassin ! On m'égorge ! Au secours ! Oh ! là ! là ! Oh ! là ! là ! Tu périras ! Tu périras ! Gredin ! Assassin ! A la garde ! A la garde ! Oh ! là ! Oh ! là ! là ! »

Des cris du dehors répondirent aux hurlements du dedans ; M. et Mme Pontois, éperdus, criaient aux chanteurs d'arrêter ; les cris du dehors devenaient menaçants ; M. Pontois courut fermer les fenêtres ; des coups frappés à la porte d'entrée, des ordres impérieux d'ouvrir, les cris des invités qui demandaient du silence, les hurlements obstinés des chanteurs, mirent en émoi tous les habitants de la maison ; ils se joignirent aux gens du dehors pour forcer l'entrée, et lorsque enfin M. Pontois, effrayé du tumulte extérieur et craignant une invasion par les fenêtres, se décida à ouvrir la porte d'entrée, une avalanche d'hommes, de femmes, d'enfants se précipita dans l'appartement ; le tumulte, le désordre furent à leur comble ; Abel et le prétendu Caïn en profitèrent pour quitter le champ de bataille, et se trouvèrent dans la rue riant aux éclats de leurs chants improvisés et discordants. En arrivant dans la rue, ils arrêtèrent une escouade de sergents de ville qui accouraient au secours des victimes égorgées ; ils leur expliquèrent la cause de tout ce bruit.

« C'est une plaisanterie qui aurait pu devenir fâcheuse, dit un des sergents de ville.

— N'est-ce pas ? Ça n'a pas de bon sens, dirent en chœur Caïn et Abel. Aussi nous avons quitté la partie ; les salons sont pleins, on y étouffe. C'est à n'y pas tenir. »

Les deux amis s'en allèrent enchantés de leurs succès.

« Je déteste les épiciers, dit Abel.

CAÏN

Pourquoi les détestes-tu ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

ABEL

Rien du tout ; mais leurs airs goguenards, impertinents, leur aisance et leur sans-gêne, leur esprit et leur langage épicé, tout cela m'impatiente, et j'ai toujours envie de leur jouer des tours.

CAÏN

Je t'assure, mon cher, que tu as tort ; les épiciers sont comme les autres hommes, il y en a de bons, il y en a de mauvais.

ABEL

C'est possible ! Mais que veux-tu ? je ne les aime pas. »

L'ami leva les épaules en riant, et ne dit plus rien sur ce sujet.

XII

LA LEÇON DE DANSE

Quelque temps après, Jean dit un matin à M. Abel, en lui servant son déjeuner :

« Monsieur aurait-il envie d'aller au bal ?

M. ABEL

Au bal ? Eh ! ce ne serait pas de refus. Quelle espèce de bal ? Chez qui ?

JEAN

Un très beau bal, monsieur. On dansera, et Simon m'a déjà fait voir comment on dansait ; nous dansons le soir dans notre petite chambre là-haut ; c'est bien amusant, monsieur, allez ! Savez-vous danser ?

M. ABEL, *avec une feinte tristesse*

Hélas ! non. Si tu voulais me montrer comment on fait ?

JEAN

Très volontiers, monsieur ; mais où danserons-nous ?

M. ABEL, *avec empressement*

Ici, entre les tables. Il n'y a personne.

JEAN

Mais, monsieur, on pourrait nous voir du dehors.

M. ABEL

Et quand on nous verrait ? Il n'est pas défendu de danser ; quel mal y a-t-il à danser ?

JEAN

Aucun, monsieur... certainement... mais ce sera tout de même un peu drôle de nous voir danser tous les deux.

M. ABEL

Bah ! je prends tout sur mon dos. Si on n'est pas content, c'est moi qui répondrai ; et, si on rit de nous, nous nous moquerons d'eux. Allons, commençons. »

M. Abel se leva, se plaça au milieu du café et se mit en position. Jean se mit en face et commença à sauter ou plutôt à ruer, en lançant ses pieds en avant, en arrière, à droite et à gauche.

« Commencez donc, monsieur. Sautez plus fort... Plus haut encore !... C'est bien ! Lancez le pied droit... le pied gauche... en avant... en arrière... Très bien. »

M. Abel, qui avait commencé en souriant et avec une gaucherie affectée, finit par rire et par s'animer de telle façon que les passants s'attroupèrent près des portes et fenêtres ; les croisées étaient obstruées par les têtes collées contre les vitres. Jean vit bientôt qu'il avait affaire à son maître en fait de danse ; M. Abel faisait des entrechats, des pirouettes, des pas mouchetés [1], des pas de zéphyr [2], des pas de Basque [3], que Jean cherchait vainement à imiter.

Jean s'animait et ne se lassait pas ; M. Abel riait à se tordre, et redoublait de vigueur, de souplesse et de légèreté. Le public du dehors applaudissait et riait ; ceux de derrière, qui ne voyaient pas, cherchaient à voir poussant ceux de devant. La foule devint si compacte, que les sergents de ville arrivèrent pour en connaître la cause.

« Voyez, sergent, voyez vous-même. Tenez, tenez, voyez donc comme le grand est leste ; le voilà qui a sauté par-dessus le petit... Et le petit qui s'essaye ; le pataud ! Le voilà par terre ! Ah ! ah ! ah ! »

Et la foule de rire. Les sergents de ville riaient aussi.

UN SERGENT

Messieurs, vous encombrez le passage ; passez, messieurs, mesdames ; passez.

UN AUTRE SERGENT, *cherchant vainement à dissiper la foule*

Il faut faire finir ces danseurs ; tant qu'ils seront là à faire leurs gambades, nous ne viendrons pas à bout de la foule. Tiens, vois donc, en voici qui reviennent, et en voilà d'autres qui s'arrêtent. Entre dans le café, Scipion, et dis-leur de finir leurs évolutions. »

---

1. *Pas moucheté* : très petits pas marqués.
2. *Pas de zéphyr* : pas que l'on exécute en se tenant sur un pied et en balançant l'autre.
3. *Pas de Basque* : danse très vive.

Scipion ouvrit la porte, entra, toucha son chapeau, et, s'adressant à M. Abel en souriant :

« Monsieur, bien fâché de vous déranger, mais je vous prie de vouloir bien vous reposer, car la foule s'est amassée, comme vous le voyez ; elle gêne la circulation, et nous sommes obligés de faire circuler, ce qui est difficile tant que vous serez en représentation.

M. ABEL

Très volontiers, mon brave sergent ; aussi bien j'en ai assez ; j'ai chaud et soif. »

Et s'asseyant à une table :

« Garçon, deux cafés et du cognac... Asseyez-vous donc, sergent ; je régale.

LE SERGENT

Mais, monsieur, mon camarade m'attend dehors.

M. ABEL

Eh bien ! chassez la foule, donnez-leur des coups de pied, des coups de poing, n'importe, tapez avec tout ce qui vous tombera sous la main, et revenez avec votre camarade prendre une tasse de café et un petit verre.

LE SERGENT

Mais, monsieur, je ne sais pas si nous pourrons.

M. ABEL

On peut toujours ! C'est si vite fait d'avaler une tasse et un petit verre. Je vous attends. »

Le sergent de ville sortit fort content, et rentra plus content encore amenant son camarade.

Pendant ce temps, Jean avait apporté, d'après l'ordre de M. Abel, deux autres tasses et du kirsch.

M. ABEL

Allons, messieurs, en place ; je régale. »

Le second sergent fit une exclamation de surprise.

« Comment, monsieur, encore vous ? »

M. Abel le regarda.

« Tiens, c'est vous, sergent ! »

Et, s'adressant au premier :

« Votre camarade et moi, nous sommes de vieux amis ; il m'avait pris au collet comme voleur chez un épicier, il y a quelque temps, et je l'ai régalé d'un café.

PREMIER SERGENT

Voleur ! voleur ! Et tu as laissé aller monsieur ?

M. ABEL

C'est que j'étais un voleur pour rire ; soyez tranquille, votre camarade est un brave des braves ; il ne manquera jamais à son devoir ; il arrêterait plutôt dix innocents que de relâcher un seul coupable ! »

Les sergents rirent de bon cœur.

« Monsieur est un farceur, dit le premier sergent ; mais il faut tout de même prendre garde, monsieur : il y en a parmi nous qui n'aiment pas qu'on les mystifie, et qui pourraient bien, par humeur, vous emmener au poste.

M. ABEL

Eh bien ! le grand malheur ! Je régalerais le poste ! Je le griserais ! Je lui ferais faire la manœuvre ! Ce serait charmant !

DEUXIÈME SERGENT

Et la correctionnelle au bout de tout ça, monsieur ?

« Pour le soldat, c'est pis encore : le cachot et le code militaire.

M. ABEL

Nous n'irions pas si loin, sergent ! Je connais mon code, et je sais jusqu'où on peut aller. Allons, au revoir, sergents ! et au café c'est plus agréable que le poste ; et c'est toujours moi qui régale. »

Les sergents remercièrent et sortirent.

PREMIER SERGENT

On voudrait avoir tous les jours affaire à des gens comme cet original !

DEUXIÈME SERGENT

Oui, mais quel farceur ! Cette idée de nous régaler. Il est bon garçon tout de même.

« Je crois bien que c'est lui qui a fait l'autre soir la farce du concert chez l'épicier. D'après ce qu'en disait l'épicier, ce devait être lui.

DEUXIÈME SERGENT

Et quand ce serait lui, il n'y a pas eu grand mal.

PREMIER SERGENT

Ma foi ! il les a tous mis sens dessus dessous. L'épicière s'est trouvée mal ; les femmes criaient. C'était une vraie comédie.

DEUXIÈME SERGENT

Et assez drôle, tout de même. L'épicier était-il en colère ! Et le petit épicier qui pleurait comme un imbécile !

PREMIER SERGENT

Ah oui ! cette espèce de Jocrisse qu'on appelle *Jeannot*. »

Pendant que les sergents causaient dehors, M. Abel faisait boire à Jean une tasse de café, dans laquelle il avait versé du kirsch. Jean avait chaud. Le café et le kirsch lui firent grand bien et surtout grand plaisir. Le café commençait à se remplir ; les habitués arrivaient.

M. ABEL

Dis donc, Jean, tu ne m'as pas dit chez qui nous aurions un bal ?

JEAN

Monsieur, c'est chez des gens très comme il faut ; des marchands de meubles d'occasion, amis de M. Pontois, qui ont un grand appartement dans la rue Saint-Roch.

M. ABEL

Beau quartier ! Belle rue !

JEAN

Le quartier est beau, c'est vrai ; mais je demande pardon à monsieur si je ne suis pas de son avis quant à la rue. Je ne la trouve pas belle, moi.

M. ABEL

C'est que tu n'as pas de goût, mon ami ; vois donc quels avantages on y trouve. D'un côté à l'autre de la rue on peut se donner des poignées de main sans se déranger ; le soleil ne vous y gêne jamais ; dans l'été, on y a frais comme dans une cave : il fait tellement sombre dans les appartements, que les yeux s'y conservent jusqu'à cent ans. Ce sont des avantages, de grands avantages, qu'on trouve de moins en moins dans Paris. »

Jean le regardait, moitié étonné, moitié souriant.

« Vous vous moquez de moi, monsieur, dit-il enfin.

M. ABEL, *souriant*

De toi, mon garçon ? jamais. De la rue je ne dis pas ; c'est une sale rue que je ne voudrais pas habiter pour un empire. Et comment s'appelle notre richard qui nous fera danser dimanche ?

JEAN

M. Amédée, monsieur. Un gros marchand ! Du haut commerce, celui-là ! Qui a une dame et deux jolies demoiselles ; l'aînée surtout est bien bonne, bien aimable.

M. ABEL

Comment les connais-tu ?

JEAN

Parce que Simon y va quelquefois le dimanche après les vêpres, ou

bien quand le café est fermé, et que les Amédée ont du monde chez eux. Il m'y a mené ; c'est bien beau, monsieur.

M. ABEL

Quel âge a la demoiselle aînée ? Et la petite ?

JEAN

L'aînée approche de dix-neuf ans, monsieur ; l'autre, de seize à dix-sept.

M. ABEL

L'aînée irait bien à Simon.

JEAN

Oh ! monsieur, Simon n'a que vingt-trois ans ; il ne se mariera pas avant quatre ou cinq ans d'ici. Il faut qu'il amasse un peu d'argent pour avoir de quoi entrer en ménage ; on ne lui donnerait pas Mlle Aimée sans cela.

M. ABEL

Combien lui faut-il ?

JEAN

Il lui faut bien deux à trois mille francs, monsieur. Mais il a maman à soutenir ; maintenant que nous voilà deux à gagner, cela ira plus vite.

M. ABEL

Est-ce que tu ne gardes pas ce que tu gagnes ?

JEAN

Pour ça, non, monsieur ; je donne tout à Simon qui fait comme il veut. Il envoie à maman là-dessus. »

Il y avait beaucoup de monde au café. Simon appela Jean pour aider au service ; la conversation avec M. Abel fut interrompue. Celui-ci resta encore quelque temps au café ; il regardait sans voir, et il n'entendait pas ce qui se disait autour de lui. Il se retira enfin et sortit tout pensif, se dirigeant vers les Tuileries, où il acheva d'arranger dans sa tête l'avenir de Simon.

« Il faut qu'il paraisse au bal à son avantage, se dit-il, et mon petit Jean aussi. »

XIII

LES HABITS NEUFS

Le lendemain, quand M. Abel vint déjeuner au café, Jean courut tout joyeux.

« Monsieur, monsieur, savez-vous le bonheur qui nous arrive, à Simon et à moi ?

M. ABEL

Non : comment veux-tu que je le sache ?

JEAN

Hier, dans l'après-midi, monsieur, il est venu un beau monsieur qui nous a demandés, Simon et moi ; il nous attendait chez le portier. On n'avait pas besoin de nous au café, c'est l'heure où il y a le moins de monde. Nous y sommes allés ; le beau monsieur nous a dit qu'il venait nous prendre mesure pour nous faire des habits neufs ; Simon a refusé...

M. ABEL, *contrarié*

Pourquoi cela ? Il devait accepter.

JEAN

Mais, monsieur, il ne voulait pas dépenser tant d'argent.

M. ABEL, *de même*

Mais puisqu'on les lui donnait.

JEAN

Tiens ! comment avez-vous deviné ça ? Ce monsieur nous dit qu'il avait ordre de nous habiller, qu'il était payé d'avance... et je ne sais quoi encore... Simon hésite ; le monsieur lui dit que ses ordres sont de faire les habits, sous peine de perdre la pratique. Simon demande qui c'est et pourquoi c'est. Le monsieur dit que c'est d'un grand artiste, un peintre [1], qui est très bon et très original ; qu'il nous a vus un jour mal vêtus, et qu'il veut que nous soyons bien habillés. Et il ajoute que si nous ne le laissons pas faire, nous lui faisons perdre sa meilleure pratique. Simon a enfin consenti ; le monsieur nous a pris mesure, et il nous apportera nos habits demain, et nous serons comme des princes le jour du bal de M. Amédée. Il ne manquera qu'une chose, c'est la

---

1. Sophie, qui avait d'abord fait de M. Abel un « architecte », hésite maintenant entre « duc », « grand seigneur », « conte », avant d'opter définitivement pour « artiste », « peintre ».

chaussure, la cravate et le linge, mais, quant au linge, Simon m'a dit que nous boutonnerions nos habits pour cacher la chemise et dissimuler la cravate. Ce sera très bien comme ça.

M. ABEL

Cet imbécile de tailleur ! comment n'a-t-il pas pensé au linge et aux bottines !

JEAN

Il ne faut pas injurier ce pauvre homme, monsieur, ce n'est pas sa faute ; il a fait comme on lui a commandé.

M. ABEL

Tu as raison ; c'est l'autre qui est un sot, un imbécile.

JEAN

Oh ! monsieur ! Un si bon monsieur ! qui prend intérêt à nous sans nous connaître, et qui fait une si grande charité et avec tant de bonté et de grâce !

M. ABEL

Je te dis que c'est un animal. Quand on fait une bonne action, il ne faut pas la faire à demi. La jolie figure que vous ferez avec des habits élégants, des chaussures de porteurs d'eau et une cravate de coton à carreaux... Et le chapeau, y a-t-on pensé ?

JEAN

Je ne crois pas, monsieur ; mais on ne garde pas son chapeau dans une maison comme il faut, où l'on danse. Nous irons sans chapeau, Simon et moi. C'est si près ! Avec ça qu'il fera nuit.

M. ABEL

Et que la rue Saint-Roch n'est déjà pas si éclairée. »

M. Abel déjeuna vite ce jour-là. Il dit à Jean de servir promptement, qu'il était pressé. Jean fit de son mieux, M. Abel aussi, de sorte qu'un quart d'heure après, ce dernier était parti.

Simon et Jean voyaient Jeannot de moins en moins ; mais ils savaient qu'il devait aller au bal de M. Amédée.

JEAN

Pauvre Jeannot, il sera mal habillé, tandis que nous, nous serons si beaux !

SIMON

Ah bien, il s'amusera tout de même. Nous pourrions lui prêter mes vieux habits que tu avais à la soirée de M. Pontois ; ils sont très bien encore.

JEAN

Et ils lui iront bien, comme à moi, puisque nous sommes de la même taille... Si j'allais le lui dire ?

SIMON

Oui, va, mon bonhomme, et ne sois pas longtemps ; il pourrait venir du monde encore, et il y en a déjà pas mal.

JEAN

Je ne resterai que le temps de lui dire la chose et d'avoir un oui ou un non. »

Jean sortit et arriva en courant. En ouvrant la porte, il entendit qu'on se disputait ; et il ne tarda pas à voir que c'était M. Pontois qui grondait Jeannot.

M. PONTOIS

Je te dis que j'en suis sûr ; ma femme t'a vu prendre une poignée de dattes et de figues ; elle a vu que tu les mangeais.

JEANNOT

Mais, m'sieur, je les ramassais pour les mettre à la montre.

— Menteur ! voleur ! » s'écria M. Pontois.

Et, se jetant sur Jeannot, il lui tira une poignée de cheveux, lui donna des claques et des coups de pied, et l'envoya à l'autre bout de la chambre.

M. PONTOIS

C'est la dixième, la centième fois que tu me voles, petit gueux. Que je t'y prenne encore une fois, et je te mets à la porte comme un voleur. »

M. Pontois s'en alla sans avoir aperçu Jean, et laissa Jeannot pleurant et se désolant.

Jean s'approcha de son cousin.

« Jeannot, lui dit-il affectueusement, prends courage ; ne pleure pas. Je viens te proposer quelque chose qui te fera plaisir. Simon t'offre de te prêter, pour le bal de M. Amédée, les habits que j'avais à votre soirée. »

Jeannot essuya ses larmes et prit un air moins malheureux.

JEANNOT

Je veux bien ; je n'avais rien à mettre. Je te remercie bien et Simon aussi. Mais toi-même, que mettras-tu ?

JEAN

Je mettrai autre chose ; je ne suis pas embarrassé avec Simon.

JEANNOT

Tu es bien heureux d'être avec Simon ; tu es tranquille là-bas, et

toujours gai et content. Il n'en est pas de même pour moi. Je pleure plus souvent que je ne ris. Peu de gages, beaucoup d'injures, du travail par-dessus la tête.

JEAN

Il ne faut pas croire que nous n'avons rien à faire au café ; je suis sur pied du matin au soir ; toi, tu as tes dimanches au moins.

JEANNOT

Jolis dimanches ! C'est à qui ne m'emmènera pas. Je m'ennuie et je pleure. Ça fait un beau dimanche !

JEAN

Et pourquoi ne viens-tu jamais nous voir ? Simon et moi, nous sortons chacun notre tour le dimanche ; nous t'emmènerions.

JEANNOT

Merci ! Pour aller à vêpres, au sermon ! Grand plaisir ! jolie distraction !

JEAN

Ça fait du bien d'aller quelquefois prier le bon dieu dans l'église, chez lui, dans sa maison.

JEANNOT

J'aime mieux me promener.

JEAN

Pauvre Jeannot ! Tu ne disais pas comme ça au pays.

JEANNOT

Au pays, j'étais un sot ; mes camarades m'ont formé à Paris.

JEAN

Déformé, tu veux dire. Qu'y gagnes-tu ? Tu n'en es pas plus heureux. Tu ne t'en amuses pas davantage, et tu n'as plus la consolation de prier.

JEANNOT

Comment veux-tu que je sois heureux, que je m'amuse, avec des méchants maîtres comme les miens ?

JEAN

Méchants ! Qu'est-ce que tu dis donc ? Simon m'a dit qu'ils étaient bons et qu'ils traitaient très doucement leurs garçons.

JEANNOT

Les autres, c'est possible ; mais pas moi, toujours !

JEAN

Jeannot, Jeannot, prends garde d'être ingrat !

JEANNOT

Tiens ! Jean, tu m'ennuies avec tes sermons ; c'est pour ça que je ne vais plus vous voir, Simon et toi... Envoie ou apporte-moi les habits que tu m'as promis, et ne me fais pas de morale. Aussi bien, je suis mal ici, je crois bien que je n'y resterai pas.

JEAN

Où veux-tu aller ? que veux-tu faire ? Jeannot, je t'en prie, ne fais rien de grave sans consulter Simon ; il est si bon, si sage !

JEANNOT

Envoie-moi tes habits ; je ne te demande pas autre chose. »

Jean soupira et s'en alla lentement en répétant :

« Pauvre Jeannot ! »

Simon, auquel il raconta le soir sa conversation avec Jeannot et la scène dont il avait été témoin, alla lui-même porter les habits promis à Jeannot, et causa longuement avec M. Pontois. Quand il rentra, il était soucieux, et, au premier moment où ils se trouvèrent seuls au café son frère et lui, il dit à Jean :

« Je ne suis pas content de Jeannot, et M. Pontois en est fort mécontent. Jeannot ne veut pas y rester, et M. Pontois ne veut pas le garder. C'est malheureux pour Jeannot ; il aura de la peine à se replacer. M. Pontois l'accuse de voler un tas de choses qui se mangent ; mais, ce qui est pis, c'est que M. Pontois est presque certain que lorsqu'il vend, il ne met pas dans la caisse tout l'argent qu'on lui donne. Ceci me chagrine, car c'est le fait d'un voleur. Et comment puis-je le placer ailleurs avec un pareil soupçon ?

JEAN

Pauvre Jeannot ! Mais, Simon, si tu en parlais à M. Abel ? Il est si bon ! Il te donnerait un bon conseil, j'en suis sûr.

SIMON

Oui... tu as raison, cela pourrait être utile à Jeannot. M. Abel connaît tant de monde ! et je pense comme toi qu'il est de bon conseil. »

Peu de temps après, le tailleur vint leur apporter leurs habits, auxquels il avait ajouté des chemises fines, des cravates blanches et en taffetas noir, des chaussettes, des gants ; il était accompagné d'un cordonnier qui apportait un paquet de brodequins de soirée à essayer, et d'un chapelier qui apportait des chapeaux. Jean était dans une joie folle ; Simon contenait la sienne, mais elle était aussi vive que celle de son frère. Tout allait parfaitement ; on trouva des brodequins qui chaussaient admirablement sans gêner le pied, des chapeaux qui allaient

on ne peut mieux, et des gants qui se mettaient sans effort, car Simon et Jean ne voulurent pas avoir les mains serrées. Le tailleur avait poussé l'attention jusqu'à mettre des mouchoirs dans les poches des habits. Simon et Jean ne savaient comment exprimer leur reconnaissance ; ils chargèrent le tailleur des remerciements les plus tendres, les plus respectueux, pour le bienfaiteur inconnu.

Quand M. Abel arriva, Jean, qui l'attendait avec une grande impatience lui servit son déjeuner.

JEAN

Oh, monsieur, si vous saviez comme ce M. Peintre est bon, vous seriez bien fâché de ce que vous en disiez l'autre jour. Ce bon, cet excellent M. Peintre a pensé à tout ; nous avons tout ce qu'il nous faut, Simon et moi, tout, jusqu'à des mouchoirs blancs et fins pour nous moucher. Chapeaux, chaussures, linge, gants, rien n'y manque, rien. N'est-il pas d'une bonté à faire pleurer ? Oui, monsieur, c'est vrai ce que je vous dis. Quand nous avons monté nos effets dans notre chambre, nous nous sommes mis à genoux, Simon et moi, pour prier le bon Dieu de bénir cet excellent M. Peintre, et nous avons pleuré tous deux dans les bras l'un de l'autre ; pleuré de joie, de reconnaissance ! Oh oui ! le bon Dieu le bénira, monsieur ; ce qu'il a fait là n'est pas une charité ordinaire ! Non, non ; il y a quelque chose dans cette bonne action que je ne puis pas définir, mais qui me va au cœur, qui me touche, qui m'attendrit, qui annonce un cœur tout d'or. Ah ! que la femme et les enfants de cet excellent homme sont heureux ! S'il est si bon, si attentif, si généreux pour deux pauvres garçons étrangers qu'il a à peine aperçus et qui ne le connaissent seulement pas, que doit-il être pour sa famille, pour ses enfants ?... »

Jean couvrit son visage de ses mains ; M. Abel le regardait.

Après un instant de silence, Jean continua :

« Il n'y a qu'une chose qui nous peine, Simon et moi, c'est de ne pouvoir lui témoigner notre reconnaissance, notre vive affection. Cela fait vraiment de la peine, monsieur ; c'est comme un poids pour le cœur. »

M. Abel ne mangeait pas ; il avait écouté avec un attendrissement visible l'élan passionné de la reconnaissance de Jean. Il ne l'avait pas quitté des yeux un instant. Il admirait cette jolie figure embellie encore par l'expression d'enthousiasme qui éclairait son regard. Il était surpris du langage devenu presque éloquent de ce pauvre petit paysan, qui, peu de mois auparavant, avait le langage commun de la campagne.

Jean ne parlait plus, et M. Abel le regardait encore. Jean, de son côté, ne pensait plus ni au café ni à son service ; dominé tout entier par sa reconnaissance, il restait immobile, les yeux humides, et toute son attitude exprimait un profond sentiment de gratitude et d'affection.

« Tu es un bon garçon ; tu as un bon cœur, et tu sais reconnaître ce qu'on fait pour toi, Jean, dit enfin M. Abel en lui serrant fortement

la main. Et maintenant, mon enfant, apporte-moi mon café bien chaud. »

Jean alla chercher le café.

« Monsieur, dit-il en l'apportant, ne pourriez-vous savoir, par ce tailleur, le nom de notre généreux bienfaiteur ? je serais si heureux de pouvoir le remercier !

M. ABEL

Peut-être pourrai-je le savoir, mon ami ; je m'en informerai. A ce soir chez M. Amédée ; j'arriverai un peu tard, vers dix heures, car j'ai affaire avant... Adieu, Jean, ajouta-t-il avec un sourire particulièrement bienveillant.

— Adieu, monsieur, dit Jean en le suivant des yeux. Je l'aime, pensa-t-il ; je l'aime beaucoup. »

La journée se passa lentement ; l'impatience de Simon et de Jean surtout augmentait à mesure qu'approchait l'heure du bal. M. Métis leur donna congé de bonne heure ; ils dînèrent à la hâte et grimpèrent leurs cinq étages, lestes et légers comme des écureuils. Ils se débarbouillèrent et se peignèrent avec soin. Puis commença la grande toilette ; linge, habits furent encore examinés, retournés, admirés ; Jean embrassait toutes les pièces dont il se revêtait. Ils étaient convenus de ne se faire voir l'un à l'autre que lorsque la toilette serait complètement achevée.

« As-tu fini ? demanda Jean le premier...

SIMON

Pas encore ; attends un instant, je passe mon habit. »

A un signal convenu, les deux frères se retournèrent et poussèrent une exclamation joyeuse.

JEAN

Que tu es beau, Simon ! Tu as l'air d'un vrai monsieur.

SIMON

Et toi donc ! Un prince ne serait pas mieux.

JEAN

Comme tes cheveux sont lissés et bien arrangés !

SIMON

Et quelle jolie tournure tu as !

JEAN

Et comme tes pieds paraissent petits ! Et comme ta taille paraît élégante ! Ce bon, excellent M. Peintre ! Si je le voyais, je crois que je ne pourrais m'empêcher de l'embrasser.

SIMON

Et moi, je lui serrerais les mains à lui briser les os !

JEAN, *riant*

Pour ça non, par exemple ! Je ne veux pas que tu lui brises les os. Ce serait une jolie manière de lui prouver notre reconnaissance !

SIMON, *riant*

C'est une manière de dire, tu penses bien, seulement pour exprimer combien je suis heureux et reconnaissant !

JEAN

Mlle Aimée va te trouver joliment beau !

SIMON

Oui ; elle ne m'a jamais vu bien habillé ; tout juste, ça me chiffonnait de paraître à son bal en habits étriqués et usés.

JEAN

Et grâce à notre cher bienfaiteur, nous allons être superbes.

SIMON

Oui, nous ferons l'effet de deux gros bourgeois avec nos gants et nos chapeaux !

JEAN

Et nos brodequins ! et nos cravates !

SIMON

Et nos chemises fines ! et nos mouchoirs !...

JEAN

Dis donc, Simon, il faudra nous moucher souvent.

SIMON

Oui, j'y ai déjà pensé ; mais, au lieu de nous moucher, ce qui salirait nos mouchoirs, il faudra seulement les tirer souvent de nos poches et nous essuyer le front. Je l'ai vu faire à M. Abel, l'autre soir, chez M. Pontois.

JEAN

Comment fait-on ? Tu me feras voir.

SIMON

Oui, je te préviendrai et tu me regarderas faire.

JEAN

Tu choisiras le moment où Mlle Aimée te regarde.

SIMON

Toujours, chaque fois qu'elle me regardera, elle verra mon beau mouchoir.

XIV

L'ENLÈVEMENT DES SABINES

Il était temps de partir, huit heures et demie venaient de sonner ; Simon et Jean eurent soin de traverser le café pour se faire voir avec leurs beaux habits neufs. Quand ils parurent, la dame du comptoir fit une exclamation de surprise, et les garçons de café entourèrent les deux frères.

PREMIER GARÇON

Eh bien ! excusez un peu ! On ne se gêne pas ! Habillés comme des princes !

DEUXIÈME GARÇON

Et rien n'y manque, ma foi ! De la tête aux pieds tout est neuf, tout est du premier grand genre.

TROISIÈME GARÇON

Et regarde donc la coupe des habits, des pantalons, des gilets ! On dirait d'Alfred, le tailleur de l'empereur.

QUATRIÈME GARÇON

Et le linge ! Vois donc la finesse de la toile ! Une vraie chemise de tête couronnée. »

Jean tira son mouchoir d'un air triomphant.

PREMIER GARÇON

Et le mouchoir ! la plus fine toile.

DEUXIÈME GARÇON

Vous n'êtes pas gênés, mes amis, de vous faire habiller par de pareils fournisseurs !

TROISIÈME GARÇON

Et combien que ça vous coûte, tout ça ? Une année de gages, pour le moins ?

SIMON

Bien moins que ça ! Rien du tout.

PREMIER GARÇON

Comment, rien ? Pas possible ! Tu plaisantes ?

JEAN

Non, c'est vrai ! C'est un excellent M. Peintre qui nous a tout donné.

QUATRIÈME GARÇON

Farceur, va ! Les peintres sont des artistes, et les artistes ne sont pas des Rothschild.

SIMON

Ils sont mieux que ça ! Ils sont les amis de ceux qui souffrent.

PREMIER GARÇON

Ce n'est pas ça qui donne de l'argent, camarade. Et il faut en avoir de reste pour des vêtements comme les vôtres.

JEAN

Notre M. Peintre est riche, nous a dit le tailleur.

PREMIER GARÇON

Alors c'est un Vernet [1], un Delaroche [2], un Flandrin [3] !

JEAN

Je n'en sais rien, on n'a pas voulu nous dire son nom. Mais ce que nous savons, c'est qu'il est pour nous un bienfaiteur, un ami, un ange du bon Dieu.

PREMIER GARÇON

C'est bien, ça, Jean ! C'est bon d'être reconnaissant ; il y a tant d'ingrats de par le monde !

JEAN

Ce n'est pas Simon et moi qui le serons jamais ; tant que nous vivrons, nous prierons pour ce M. Peintre et nous l'aimerons.

---

1. Horace Vernet, peintre français (1789-1863) ami des Ségur. Il peint à Rome, en France et en Russie. Sa fille épousa le peintre Delaroche, qui fut le maître de Gaston de Ségur à l'École des beaux-arts.

2. Paul Delaroche, peintre français (1797-1856). Maître et ami de Gaston de Ségur à qui il trouvait beaucoup de talent. Gaston de Ségur allait souvent à ses soirées, présidées par sa jeune femme, rue de la Tour-des-Dames, car il nourrissait pour lui, depuis son adolescence, une vive admiration.

3. Il s'agit sans doute d'Hippolyte Flandrin, peintre français (1809-1864).

SIMON

Avec tout ça, il faut partir, Jean ; puisque M. Métis a eu la bonté de nous donner congé, ce serait bête de ne pas en profiter. Au revoir, camarades ; à demain !

TOUS LES GARÇONS, *riant et saluant profondément*

Au revoir, messeigneurs ! Que Vos Altesses daignent s'amuser, daignent danser, daignent manger, etc.

SIMON

Soyez tranquilles, camarades ; nous serons bons princes, et nous ne serons les derniers pour rien. »

Simon et Jean sortirent pleins de joie.

JEAN

D'après l'effet produit au café, juge de celui que nous produirons chez M. Amédée. Mlle Aimée va-t-elle te regarder ! va-t-elle t'admirer !

SIMON

Si elle me regarde, je la regarderai bien aussi ; elle n'est pas désagréable, tant s'en faut. »

Ils arrivèrent, et ils firent leur entrée avec tout le succès désiré ; il y avait déjà beaucoup de monde. Le petit commerce était arrivé : les épiciers, les merciers, les bottiers, etc. On attendait le haut commerce et le faubourg Saint-Germain, toujours en retard. Chacun se retourna pour voir les deux frères, qu'un chuchotement général du côté des demoiselles signala à l'attention des messieurs. Simon et Jean saluèrent M. et Mme Amédée, puis ils s'avancèrent vers le groupe des demoiselles, qui regardaient, qui souriaient, qui minaudaient, témoignant ainsi leur admiration pour leurs futurs danseurs et l'espoir d'une invitation.

Simon salua et resalua particulièrement Mlle Aimeé, qui fit révérence sur révérence, qui se détacha du groupe et s'avança vers Simon et Jean.

« Vous arrivez bien à propos, monsieur Simon ; on va commencer à danser ; les messieurs vont faire leurs invitations.

SIMON

Alors, mademoiselle, voulez-vous danser avec moi la première contredanse ?

MADEMOISELLE AIMÉE

Très volontiers, monsieur. Et monsieur Jean va danser avec ma sœur Yvonne.

JEAN

Très volontiers, mademoiselle. »

Il courut à Yvonne, qui accepta avec plaisir un danseur si bien habillé ; toutes les demoiselles envièrent le bonheur des deux sœurs.

« Aimée et Yvonne ont toujours de la chance, dit une grosse laide fille rousse qui dansait peu en général, et qui avait une robe en crêpe rose fanée, sur un jupon en percale blanche plus court que la robe.

— C'est qu'elles sont les filles de la maison, dit Mlle Clorinde (robe de mousseline blanche, corsage en pointe, bouquet piqué au bas de la pointe, qui la gênait pour s'asseoir) ; c'est par politesse qu'on les invite.

— C'est plutôt parce qu'elles sont bonnes et aimables », dit une troisième, petite blonde de dix ans.

Les salons se remplissaient ; toutes les industries y étaient représentées : fumistes, bouchers, serruriers, épiciers, fleurs artificielles, papetiers, modistes, lingères, cordonniers, etc. Les toilettes étaient, les unes simples et jolies, les autres recherchées, fanées, prétentieuses ; des turbans, des bouquets de plumes, de fleurs, des étoffes fanées, riches, des couleurs éclatantes, tranchaient sur des visages jeunes, frais ou vieux, ridés et plus fanés que leurs robes et leurs coiffures. La musique se faisait entendre, les danses commencèrent, dans les intervalles des contredanses, on courait aux rafraîchissements. Jean et les plus jeunes danseurs virent avec une vive satisfaction l'abondance des gâteaux, des sirops, des fruits glacés. Jean avait bien dit ; c'était, croyait-il, genre haut commerce, grand genre. La musique se composait d'un violon, d'une clarinette et d'un piano. M. Abel arriva à dix heures, comme il l'avait annoncé ; Simon le présenta à M. et à Mme Amédée et aux jeunes personnes. Patronné par un aussi élégant danseur, M. Abel eut le plus grand succès. Ses habits étaient aussi beaux que ceux de Simon, faits sur le même modèle ; il semblait qu'ils fussent de la même fabrique. Simon recommanda M. Abel aux soins tout particuliers de Mlle Aimée et de Mlle Yvonne. Abel dansa avec l'une et avec l'autre, puis encore avec Mlle Aimée, à laquelle il fit un éloge éloquent et touchant de son ami Simon ; Mlle Aimée trouva que M. Abel était un homme charmant.

« Et puis si bien habillé ! Tout semblable à Simon ; ce qui indique, dit-elle à ses amies, que ce sont des hommes d'ordre et de bon goût. »

M. Abel causa beaucoup avec M. et Mme Amédée, qui l'écoutaient avec un intérêt visible. Le bal languissait, on mangeait plus qu'on ne dansait. M. Abel communiqua cette observation aux danseurs et leur proposa d'animer la soirée.

Mais comment ? Personne ne trouvait le moyen.

« Je l'ai, moi, messieurs, dit M. Abel ; mais il faut de l'ensemble pour que ce soit vraiment amusant.

— Qu'est-ce donc ? dirent les danseurs.

M. ABEL

D'abord, il faut nous réunir tous danseurs ; personne d'autre ne doit être dans le secret.

— Et nous, et nous ? s'écrièrent les demoiselles.

M. ABEL, *riant*

Vous moins que les autres, mesdemoiselles ; c'est un divertissement d'hommes. »

M. Abel passa dans la salle à côté, suivi de plusieurs jeunes gens.

M. ABEL

Vous promettez, messieurs, de garder le silence jusqu'après l'exécution de mon divertissement.

— Nous le promettons, nous le jurons, répondirent les jeunes gens en étendant leurs mains.

M. ABEL

C'est bon. Nous allons exécuter l'*Enlèvement des Sabines*, figure très à la mode et du plus grand genre. Vous choisissez votre danseuse ; la contredanse commence ; vous faites comme si de rien n'était ; au dernier chassé-croisé, je fais *Hop*. Chacun de nous saisit immédiatement une des danseuses et lui fait faire, de gré ou de force, un tour de valse. Le dernier arrivé à sa place paye un punch aux autres danseurs.

UN DANSEUR

Mais si la demoiselle ne sait pas valser ?

M. ABEL

Tant pis pour le valseur ; il faut qu'il la fasse tourner tant bien que mal, jusqu'à ce qu'il lui ait fait faire le tour du salon. Rentrons et soyons discrets. Rappelez-vous bien que, quoi qu'il arrive, qu'on crie, qu'on résiste, il faut avoir fait en valsant un tour de salon pour avoir droit au punch, et que le dernier arrivé paye le punch. »

On rentra dans le salon ; chacun des jeunes gens espérait prendre part au punch ; aucun ne croyait avoir à le payer. Ils firent leurs invitations. Il y avait plus de danseurs que de gentilles danseuses, de sorte que les laides furent engagées aussi bien que les jolies. Jeannot trouva toutes les demoiselles déjà retenues. il ne restait que la grosse rousse ; Jeannot l'engagea.

« Qu'importe, se dit-il, aussitôt le signal donné, je prendrai une des demoiselles minces et légères ; je laisserai ma grosse rousse à celui qui aura la force de la faire tourner. »

On se mit en place. Dzine, dzine, la musique commence et la contredanse aussi. Les demoiselles, qui s'attendaient à quelque chose d'extraordinaire, ne voyant rien venir, s'étonnent et deviennent sérieuses et contrariées ; le dernier chassé-croisé allait commencer. « Hop ! » fait M. Abel. Les danseurs se précipitent sur les danseuses qu'ils voulaient avoir et que d'autres avaient déjà enlevées ; les demoiselles s'effrayent et résistent ; les danseurs insistent ; les demoiselles cherchent à s'échapper, les mères veulent intervenir ; la mêlée devient générale, le tumulte est à son comble ; la plupart des demoiselles comprennent à demi et se résignent ; l'ordre commence à se rétablir ; quelques tours de valse sont terminés, un seul couple continue à se démener ; c'est Jeannot et la grosse rousse. Abandonnée par Jeannot, personne n'en avait voulu ; et, Jeannot, s'étant présenté trop tard partout, et frémissant

à l'idée d'avoir le punch à payer, fut trop heureux de retrouver la grosse rousse, qu'il saisit pour la faire tourner ; mais la rousse, furieuse de l'abandon de Jeannot, cherchait à se sauver ; la crainte du punch triplant les forces de Jeannot, il parvint à l'enlever, à la faire tourner malgré sa résistance, malgré les coups de poing qu'elle lui assenait avec la vigueur d'un colosse pesant deux cents livres ; l'infortuné Jeannot, plus petit qu'elle, les recevait sur la tête, et n'en continuait pas moins à tourner, accrochés aux plis de la robe de la grosse rousse, qui, de son côté, criait et vociférait mille injures. Hélas ! le pauvre Jeannot eut beau supporter avec un mâle courage cette grêle de coups, eut beau s'épuiser en efforts pour accomplir son tour de valse, la danseuse l'obligea à lâcher prise et le laissa seul, immobile près d'un groupe d'hommes au milieu desquels Mlle Clorinde chercha secours et protection.

Pendant cette scène, Jean, au milieu de ses rires, dit à M. Abel :

« Pauvre Jeannot, il va avoir le punch à payer ; quel dommage que le M. Peintre ne soit pas ici ! »

M. Abel se trouva tout prêt de Jeannot au moment où il fut obligé de lâcher sa danseuse. Il mit une pièce de vingt francs dans la main de Jeannot, lui dit tout bas : « Pour payer le punch », et disparut. Son nom commençait à circuler et à exciter l'indignation des mères ; à mesure que le calme se rétablissait, il voyait des regards irrités se porter sur lui. Il voulut prévenir l'orage et sortit.

Avant de passer le seuil de la porte, au bas de l'escalier, il resta un instant à réfléchir sur la soirée ; pendant qu'il récapitulait les événements auxquels il avait pris part, il entendit la voix de Jean et de Jeannot.

JEANNOT

Je suis obligé de payer le punch. C'est mon guignon qui me poursuit. M. Abel imagine quelque chose d'absurde ; tout le monde s'en tire heureusement ; tous ils rient, ils sont contents. Moi seul j'ai le malheur de tomber sur une grosse fille pesant plus de deux cents livres, qui m'assomme de coups de poing et qui me fait payer ce maudit punch.

JEAN

Ne paye pas tout, pauvre Jeannot ; je t'en paierai la moitié.

JEANNOT

Je veux bien ; combien cela coûtera-t-il ?

JEAN

Dix francs à peu près, pour tant de monde.

JEANNOT

Comment faire pour l'avoir ?

JEAN

Veux-tu que je coure au café, chez nous, pour le demander ?

JEANNOT

Oui, je veux bien, et dis qu'on me fasse payer le moins cher possible ; je suis pauvre, moi.

JEAN

Sois tranquille, je ferai pour le mieux. »

Jean sortit en courant et ne tarda pas à rentrer avec un énorme bol de punch fumant et bouillant. Aucun des deux ne s'aperçut que M. Abel était près d'eux, caché par l'obscurité.

JEANNOT

Eh bien, Jean, combien coûte le punch ?

JEAN

Il y en a pour huit francs au lieu de douze, parce que c'est pour nous.

JEANNOT

Ainsi je te dois quatre francs, puisque tu en payes la moitié.

JEAN

Oui ; et je donnerai les quatre francs qui restent, mon pauvre Jeannot. »

Jeannot fouilla dans son gousset, en retira son argent, compta et remit quatre francs à Jean, oubliant de le remercier de sa générosité. M. Abel, indigné et voulant punir Jeannot de sa tromperie et de son avidité, avança la main, la passa dans la poche de l'habit de Jeannot sans qu'il le sentît, occupé qu'il était par le punch, et en retira la pièce d'or qu'il l'avait vu remettre dans cette poche.

Puis, voyant Jeannot et Jean remonter avec leur punch, il sortit en disant :

« Je n'ai plus rien à faire ici ; j'ai vu la petite Aimée ; je lui ai fait de Simon un éloge qu'elle n'oubliera pas. J'ai recommencé avec la mère ; j'ai glissé au père que Simon avait déjà trois mille francs de placés... et ils le sont, ajouta-t-il en souriant, et en son nom... Cette petite est gentille ; elle paraît bonne, douce, bien élevée. Il faut qu'elle soit Mme Simon Dutec... Jean est un fripon, un gueux, un gredin. Faire payer quatre francs à ce pauvre Jean, quand je lui en avais donné vingt. Coquin !... »

En disant tout haut ce mot qui fit retourner quelques passants, M. Abel hâta le pas et ne tarda pas à arriver à son hôtel *Meurice*.

XV

FRIPONNERIE DE JEANNOT

Tous les matins M. Abel quittait l'hôtel, faisait une promenade à son atelier tout près de là, déjeunait au café Métis, retournait à son atelier, y restait jusqu'à la chute du jour, y recevait beaucoup d'amis, dînait en ville et allait à un cercle ou dans le monde ; jamais il ne rentrait plus tard que minuit. Il travaillait à quatre tableaux de chevalet qui devaient figurer à l'Exposition ; l'un devait être au livret sous le titre d'*Une soirée d'épicier* ; l'autre, *La Leçon de danse* ; le troisième, *Les Habits neufs* ; le quatrième, *Une contredanse*. Ses amis admiraient beaucoup ces quatre petits tableaux ; aucun n'était fini, mais tous étaient en train et assez avancés.

Dans chacun de ces tableaux on voyait les deux mêmes figures principales. Un jeune homme à belle figure, yeux noirs, physionomie intelligente et gaie, un autre plus jeune, mais portant une ressemblance si frappante avec le premier, qu'on ne pouvait douter qu'ils ne fussent frères ; dans *Les Habits neufs*, le plus jeune était admirablement beau d'expression ; son regard exprimait le bonheur, la tendresse, la reconnaissance.

« Sais-tu, lui dit un jour celui qui avait pris le nom de Caïn à la soirée de M. Pontois, sais-tu que cette seule figure ferait la réputation d'un peintre ?

ABEL

Elle est belle, en effet ; elle a surtout le mérite de la ressemblance.

CAÏN

Celui qui aura ces quatre tableaux aura une des plus belles et des plus charmantes choses qui auront été faites en peinture.

ABEL

Personne ne les aura jamais ; c'est pour moi que je travaille.

CAÏN

Tu es fou ! Tu vendrais ces quatre tableaux quarante ou cinquante mille francs !

ABEL

On m'en offrirait quatre cent mille francs que je ne les donnerais pas. Ils me rappellent de charmants moments de ma vie ; tu connais l'histoire de ces tableaux, et tu sais le bonheur que m'a donné cette suite de bonnes actions que m'a inspirées mon bon petit Jean. Excellent

enfant ! Quel cœur reconnaissant ! Quel beau et noble regard ! Il est parfaitement rendu dans mon tableau ; c'est ce qui en fera la beauté et le succès.

CAÏN

Quarante mille francs ne sont pas à dédaigner.

ABEL

Que me font quarante mille francs ajoutés à tout ce que j'ai déjà gagné et à ce que je puis gagner encore, moi qui vis comme un artiste et qui ai à peine vingt-huit ans.

CAÏN

Tu as raison ; mais c'est dommage ! »

Quand Jeannot rentra chez lui, il s'empressa de retirer et de compter l'argent qu'il avait mis dans sa poche : il eut beau compter et chercher, il ne trouva pas la pièce d'or que lui avait donnée l'inconnu ; son désespoir fut violent ; il avait compté sur ces vingt francs pour acheter à Simon les habits qu'il lui avait prêtés et dont il avait besoin. Il pleura, il se tapa la tête de ses poings, mais ce grand désespoir ne lui rendit pas ses vingt francs.

Après avoir réfléchi sur ce qu'il devait faire, il résolut d'aller le lendemain raconter l'affaire à Jean, pour chercher à l'apitoyer et à se faire rendre les quatre francs de punch qu'il avait payés. Cet espoir le calma et il s'endormit paisiblement.

Le lendemain de bonne heure, Jeannot profita d'une course que son maître lui fit faire pour entrer au café Métis et pour parler à Jean.

Simon était avec son frère, ce qui contraria Jeannot : il craignait que Simon ne se laissât pas prendre comme Jean à ses pleurnicheries et à ses supplications. Après avoir vainement attendu quelques minutes que Simon le laissât seul avec Jean, il se décida à parler.

« Je suis malheureux, mon bon Jean, commença-t-il ; j'ai fait hier une bien grande perte.

JEAN

Une perte ? toi ? Qu'as-tu donc perdu ?

JEANNOT

Je voulais acheter à Simon les habits qu'il m'a prêtés hier soir, et j'avais mis dans ma poche une pièce de vingt francs pour les payer, et lorsqu'en rentrant, j'ai voulu la retirer, elle n'y était plus. »

Simon fit un geste comme pour se lever de dessus sa chaise, mais il se rassit et ne dit rien. C'était M. Abel qui venait d'entrer et qui lui faisait signe de se rasseoir et de laisser parler Jean et Jeannot ; ils lui tournaient le dos et ne pouvaient pas le voir.

JEAN

Vingt francs ! tu as perdu vingt francs ? Pauvre Jeannot ! je te plains de tout mon cœur. »

Ce n'était pas ce que voulait Jeannot ; il espérait mieux que cela du bon cœur de Jean. Il continua :

JEANNOT

Et encore, si je n'avais pas été obligé de payer ce punch maudit, j'aurais pu vous donner, ce mois-ci, la moitié du prix des habits et achever de les payer le mois qui vient... Je suis bien malheureux, Jean !

JEAN

Mon pauvre Jeannot, je suis bien triste pour toi ; mais ne t'afflige pas tant. Tu sais que Simon est très bon ; je suis bien sûr qu'il te prêtera ses habits chaque fois que tu en auras besoin.

JEANNOT

Mais ce punch que j'ai dû payer ! Tu sais que c'est huit francs.

JEAN

Comment, huit francs ? J'en ai payé la moitié, ce n'est que quatre francs.

JEANNOT, *embarrassé*

C'est vrai ! Je n'y pensais plus... Quatre francs, qui sont peu pour toi, sont beaucoup pour moi. Je gagne si peu !

JEAN

Écoute, pauvre Jeannot ; si tu as réellement besoin d'argent, Simon me permettra bien de te donner encore ces quatre francs.

— Jean, je te le défends », dit M. Abel d'un ton décidé.

Son apparition fit sauter Jeannot ; il avait peur de M. Abel, et il n'aimait pas à le rencontrer.

« Je ne veux pas que tu donnes un sou à ce mauvais garnement, continua M. Abel avec une sévérité que Jean ne lui avait jamais vue. Il te trompe ; il ment, il n'a rien perdu ; et s'il n'a plus d'argent, tant mieux, il l'emploie trop mal. »

Jeannot avait eu le temps de reprendre courage ; il essaya de tenir tête à M. Abel.

JEANNOT

Pourquoi me dites-vous des injures, monsieur ? Je ne vous ai rien fait, et vous m'accusez sans savoir si ce que je dis est vrai ou non.

M. ABEL

Je dis que tu mens parce que je sais que tu mens. Je t'empêche de tromper Jean, parce que je sais que tu l'as déjà trompé.

JEANNOT

Non, monsieur, je ne l'ai pas trompé.

M. ABEL

Silence, menteur ! Hier soir, tu as extorqué quatre francs à Jean pour payer la moitié du punch ; et tu venais de recevoir vingt francs pour le payer.

JEANNOT

Moi, vingt francs ! Jamais, monsieur ! Vous voulez tromper Simon et Jean pour les empêcher de me venir en aide. Qui aurait pu me donner vingt francs ? Je ne connaissais personne à ce bal.

M. ABEL

Mais quelqu'un te connaissait ; ce quelqu'un a eu pitié de toi et n'a pas voulu que tu souffrisses de la farce inventée par moi ; ce quelqu'un t'a glissé vingt francs dans la main pour payer ton punch et te faire passer ton chagrin.

JEANNOT

Non, monsieur, personne n'a eu pitié de moi et personne ne m'a rien donné. D'ailleurs, vous n'étiez pas là dans ce moment, et vous n'avez rien pu voir, par conséquent.

M. ABEL

Puisque tu m'obliges à parler, je dis que j'étais si bien près de toi que c'est moi qui ai glissé cette pièce d'or dans ta main en te disant tout bas : « Pour payer le punch » ; et si tu n'as plus retrouvé les vingt francs, c'est que je les avais moi-même retirés de ta poche quand tu as eu l'indignité de faire payer quatre francs à ce pauvre Jean, auquel tu as fait accroire que tu n'avais pas assez d'argent. J'étais dans un coin obscur au bas de l'escalier, et j'ai tout entendu. »

M. Abel se tut. Jeannot était consterné ; il tremblait de tous ses membres. Jean le regardait avec surprise et chagrin. Indigné d'une si basse supercherie, il avait peine à y croire. Simon s'efforçait de maîtriser sa colère ; il aimait tendrement son frère, et il ne pouvait supporter que l'on se jouât de sa bonté, de sa générosité. Personne ne parlait.

M. ABEL

Hors d'ici, vil imposteur ! Va-t'en, et ne te trouve plus sur mon chemin. »

Jeannot hésitait ; M. Abel le saisit par l'oreille, le traîna jusqu'à la porte, et le mit dehors d'un coup de pied.

« Effronté coquin ! misérable ! » dit M. Abel en rentrant tout ému et en se mettant à table.

XVI

M. LE PEINTRE EST DÉCOUVERT

Cette fois-ci, ce ne fut ni Jean ni Simon qui lui servirent son déjeuner. Simon était atterré de la hardiesse, de l'effronterie et de la fourberie de son cousin ; Jean en était fort affligé, et, pour la première fois, il pleura. M. Abel regardait les deux frères, Jean surtout, avec une compassion et un intérêt visibles. Quand son déjeuner fut fini et desservi, il appela Simon.

M. ABEL

Viens, mon pauvre Simon, j'ai quelque chose à te dire. »

Simon s'approcha.

« Simon, tâche de distraire Jean du chagrin que lui donne l'indigne conduite de Jeannot, et toi-même, mon brave garçon, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Tu plais beaucoup à M. et Mme Amédée, et beaucoup aussi à Mlle Aimée.

SIMON

Oh ! monsieur, c'est impossible ! Un pauvre garçon comme moi !

M. ABEL

C'est pourtant vrai. Hier, toute la soirée, je me suis occupé de toi, et ce que je te dis est positif. Les parents vous trouvent tous les deux un peu jeunes pour vous marier tout de suite, mais ils m'ont dit qu'ils te verraient avec plaisir venir chez eux le plus souvent possible.

SIMON

Monsieur, je ne puis croire à un pareil bonheur ! Moi qui n'ai rien...

M. ABEL, *souriant*

Quant à la fortune, mon ami, on ne sait pas ce qui peut arriver ; tu peux avoir tes gages augmentés ; tu peux arriver à être premier garçon ou surveillant, associé même.

SIMON

Il faudrait pour cela, monsieur, que je fusse dans la maison depuis dix ans pour le moins.

M. ABEL

On ne sait pas... on ne sait pas les idées qui passent par la tête d'un maître de café. M. Métis n'est plus jeune ; il t'aime beaucoup ; il a grande confiance en toi ; on aime à avoir un associé intelligent, honnête.

SIMON

Mais ça ne suffit pas, monsieur ; il faut avoir de l'argent, de quoi faire un cautionnement.

M. ABEL

Qu'à cela ne tienne, mon ami ; je suis là pour t'épauler, pour te servir de caution, et je ne craindrai pas de perdre mon argent.

SIMON

Oh ! monsieur, serait-il possible ? »

Simon resta les mains jointes devant M. Abel, ne sachant comment le remercier, n'osant pas se laisser aller à toute sa reconnaissance et à son bonheur. Le café était encore vide, à cause de l'heure matinale ; la dame du comptoir même n'était pas encore descendue ; M. Abel, d'ailleurs, mangeait dans un cabinet réservé aux privilégiés.

Jean avait écouté et tout entendu ; il regardait M. Abel avec une expression toute particulière. Tout à coup il s'avança vers lui, tombant à ses genoux, les lui baisa avec ardeur et s'écria :

« C'est vous, c'est vous qui êtes M. le Peintre ; c'est vous qui êtes notre bienfaiteur, le cœur d'or qu'aimait le mien. Je vous devine. J'en suis sûr, c'est vous ; oui, c'est vous ! Oh ! laissez-moi baiser vos mains et vos genoux, vous dire que je vous aime, combien je vous aime, combien je vous respecte, avec quelle tendresse je songe à vous, avec quel bonheur je vous retrouve. Cher, cher monsieur Abel, dites-moi votre vrai nom, que je le grave dans mon cœur, dans mon esprit. Cher bienfaiteur ! Simon sera heureux par vous ! Que le bon Dieu vous bénisse ! Que le bon Dieu vous protège ! Que le bon Dieu vous récompense ! »

Et le pauvre Jean éclata en sanglots.

M. Abel, fort ému lui-même, le releva, le serra dans ses bras, baisa son front, ses joues baignées de larmes, et tendit la main à Simon, qui la serra dans les siennes, et, cédant à un attrait irrésistible, la baisa en s'inclinant profondément.

M. ABEL

Allons, je suis découvert ! Pas moyen de résister à la pénétration de mon bon petit Jean. Cher enfant, et toi, mon bon Simon, vous m'avez donné plus de bonheur que je ne pourrai jamais vous en rendre, en me découvrant les trésors de deux belles âmes bien chrétiennes, bien honnêtes. Depuis plus d'un an que je vous connais, j'ai passé quelques heures bien heureuses, dont je conserverai le souvenir. J'ai toujours vécu seul ; orphelin dès mon enfance, élevé ou plutôt tyrannisé par une tante méchante, sans foi et sans cœur ; sachant par expérience combien les cœur dévoués sont rares, ayant fait moi-même ma fortune avec le talent de peintre que le bon Dieu m'a donné, j'ai éprouvé à ma première rencontre avec toi, Jean, une impression qui ne s'est pas effacée ; tu

étais bon, reconnaissant, affectionné, je désirais te revoir ; j'avais, d'ailleurs, à expier la frayeur et la peine que je t'avais causées en te dépouillant. Ta joie en me revoyant m'a touché, m'a attiré ; Simon, que j'ai reconnu tout de suite à sa ressemblance avec toi, m'a paru digne d'être ton frère ; je me suis de plus en plus attaché à vous, j'ai voulu vous faire du bien sans me découvrir ; votre reconnaissance à propos des habits neufs m'a extrêmement touché et a augmenté mon amitié pour vous. Je n'ai pas de parents ; je n'ai ni femme ni enfants ; je suis seul dans ce monde ; je puis donc, sans faire de tort à personne, me donner le plaisir de vous faire du bien. Mais... voici du monde qui arrive ; lève-toi, mon petit Jean, mon cher enfant. Nous nous voyons tous les jours... Simon, tu me tiendras au courant de *tes affaires*, ajouta M. Abel en souriant et en lui serrant la main. Et si on te parle de ta fortune, sache que tu as déjà trois mille francs [1] placés en obligations de chemin de l'Est [2].

SIMON

Oh ! monsieur !

M. ABEL

Chut ! il y a du monde... A demain, mes enfants. Adieu, mon petit Jean ; c'est bien toi qui as un cœur d'or... Silence ! A demain, de bonne heure. »

M. Abel sortit, presque aussi heureux que ses deux protégés.

Quand la journée fut finie, Simon et Jean montèrent chez eux pour écrire à leur mère, mais non sans s'être bien embrassés et félicités. Ils prièrent ensemble le bon Dieu ; ils le remercièrent et lui demandèrent de bénir leur bienfaiteur, et de lui faire rencontrer un cœur qui l'aimât pour qu'il fût bien heureux. Puis ils se mirent à écrire chacun de son côté.

XVII

SECONDE VISITE A KÉRANTRÉ

Depuis plus de deux ans qu'Hélène Dutec s'était séparée de son enfant, elle avait reçu bien régulièrement des nouvelles, tantôt de Jean, tantôt de Simon. Elle se réjouissait de les voir heureux, et elle recevait très souvent des sommes d'argent qui dépassaient ses espérances. C'était tantôt Jean, tantôt Simon qui lui envoyaient vingt francs, quelquefois même quarante francs. L'aisance, le bien-être régnaient dans son petit

1. Environ soixante-quinze mille de nos francs.
2. Le comte de Ségur avait été président de la Compagnie des chemins de fer de l'Est.

ménage. Le bon Kersac y était toujours pour quelque chose ; il se passait rarement une quinzaine sans qu'il vînt lui faire une visite ; chaque fois il apportait *de quoi se contenter*, disait-il.

« Car, ma bonne dame Hélène, tel que vous me voyez, je suis diablement égoïste ; ainsi, l'autre jour, je vous ai apporté une couple de chaises ; aujourd'hui ne voilà-t-il pas qu'il me faut un fauteuil ; j'en ai apporté un dans la carriole... Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, ajouta-t-il, de ce que je me soigne comme une petite-maîtresse. Je deviens douillet en prenant des années ; mais vous êtes bonne et vous n'en penserez pas plus mal de moi, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Mal ? que je pense mal de vous ? Comme si je ne voyais pas pourquoi vous apportez tout cela ? Cette table, c'est pour vous, n'est-ce pas ?

KERSAC

Certainement ! Je déteste manger sur le pouce.

HÉLÈNE

Et l'armoire ? c'est pour vous encore ?

KERSAC

L'armoire, c'est pour serrer les petites provisions que je vous apporte et que je viens manger chez vous ; je n'aime pas les choses qui traînent ; ça me taquine, ça me gêne.

HÉLÈNE

Et le lit de la petite ?

KERSAC

Le lit est pour savoir ma protégée bien couchée. Je n'aime pas à voir un lit brisé, malpropre.

HÉLÈNE

Et le linge ? et la vaisselle ? et le bois ? et tant d'autres choses ?

KERSAC

Le linge, c'est pour avoir de quoi m'essuyer quand j'arrive chez vous tout en transpiration. La vaisselle, c'est pour manger dedans ; le bois, c'est pour mettre une bûche au feu sans me gêner quand j'arrive transi de froid. Enfin, écoutez donc, je suis comme ça, moi. J'aime mes aises. Ce ne serait pas bien à vous de prendre mauvaise opinion de moi parce que je suis un peu... un peu... allons, il faut s'exécuter et lâcher le mot, un peu *égoïste*. »

Hélène sourit.

« Que le bon Dieu nous donne à tous des égoïstes de votre façon, monsieur Kersac.

KERSAC

Et quelles nouvelles des enfants ?

HÉLÈNE

Très bonnes, merci bien. Jean me parle de vous dans toutes ses lettres ; il dit toujours, en me parlant de ce bon M. Abel qui le fit penser à vous, qu'il est bon comme vous, obligeant et gai comme vous, et que, comme vous, il ne peut souffrir le pauvre Jeannot.

KERSAC

Ha ! ha ! ha ! C'est bon, ça ! Eh bien, cela me donne bonne opinion de ce M. Abel. Ce Jeannot me déplaît plus que je ne puis le dire. Je parie qu'il finira par filouter et par se faire pincer.

HÉLÈNE

Oh ! monsieur Kersac. Ne dites pas ça. Ce serait terrible ! Pensez donc ! l'enfant de ma sœur.

KERSAC

Oui, mais le père était un gueux, un gredin ! Excusez, ma bonne dame Hélène, je ne voulais pas vous peiner ; seulement, pour vous dire mon impression, ce garçon est jaloux de Jean ; il est envieux, ingrat, paresseux ; il n'aime personne. Pas comme notre petit Jean ! Celui-là est tout l'opposé. Mais, ajouta-t-il en se levant, j'oublie que j'ai quelques provisions dans ma carriole ; si nous dînions ! J'ai l'estomac creux, il me semble que j'avalerais un pain de six livres. »

Kersac et Hélène sortirent et allèrent sous le hangar, où étaient le cheval et la carriole. Kersac donna à boire au cheval, qui finissait son avoine, lui arrangea sa litière ; Hélène lui apporta une botte de foin ; après quoi Kersac se mit à décharger la carriole de ses provisions. Hélène reçut un bon gigot tout cuit, trois livres de beurre, un kilo de sucre, un kilo de café tout brûlé et moulu [1], un kilo de chandelle, un gros fromage, une bouteille d'huile à manger et une autre de vinaigre, un paquet d'épiceries de toutes sortes ; et enfin il retira un paquet qu'il semblait vouloir cacher.

« Ceci, dit-il, ce n'est pas pour vous, ma bonne Hélène, c'est pour moi.

HÉLÈNE

Ah ! qu'est-ce que c'est, sans indiscrétion ?

KERSAC

Voilà ! C'est qu'il faut encore m'accuser d'un vilain défaut, et ce n'est pas agréable. Et pourtant il faut que je m'exécute, car tout de même

1. Le café, au XIXe siècle, se vendait souvent vert : on le torréfiait le brûlait chez soi. Le café prêt à l'emploi devait être un article assez onéreux.

quand vous verriez la chose, vous devineriez bien mon défaut. Tel que vous me voyez, Hélène, je suis un peu coquet ; j'aime à être bien tenu, bien peigné, bien attaché. Et chez vous il n'y a pas de glace. Cela m'ennuie, parce qu'en arrivant, voyez-vous, le vent, la sueur, la poussière, tout ça vous ébouriffe, vous dérange ; avec ma glace, je verrai de suite si je suis présentable. Vous n'êtes pas fâchée, n'est-ce pas ? »

Hélène ne répondit qu'en lui serrant les mains dans les siennes ; sa bouche resta muette, mais ses yeux exprimèrent sa reconnaissance ; elle rentra et se mit à ranger les provisions dans l'armoire que lui avait value l'*égoïsme* de Kersac.

KERSAC

Un clou, s'il vous plaît, Hélène, pour attacher la glace. Où faut-il l'accrocher ?

HÉLÈNE

Elle sera bien partout où vous la mettrez, monsieur Kersac. Voici un clou. »

En prenant le clou, Kersac s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

KERSAC

Pourquoi pleurez-vous, Hélène ?... Pourquoi ?... Je veux que vous me le disiez.

HÉLÈNE, *souriant*

Je pleure sur votre *égoïsme* ; je remercie le bon Dieu de vous avoir donné un si beau défaut, et je le prie de vous en récompenser dans ce monde et dans l'autre.

KERSAC

Oh ! dans ce monde, je n'y tiens guère ; dans l'autre, je ne dis pas ; et, à mon tour, je prie le bon Dieu de vous y retrouver avec mon petit Jean après ma mort.

HÉLÈNE

Merci, monsieur Kersac ; c'est la meilleure prière que vous puissiez faire pour moi.

KERSAC

C'est qu'il y a longtemps que je vous connais.

HÉLÈNE

Il y a plus de deux ans.

KERSAC

Et la petite, où est-elle donc ?

HÉLÈNE

Elle n'est pas encore revenue de l'école ; elle va venir dîner avec nous tout à l'heure.

KERSAC

Elle est gentille, cette petite, je l'aime bien.

HÉLÈNE

Elle vous aime bien aussi. Rien que d'entendre parler de vous, ses yeux brillent, sa bouche sourit.

KERSAC

Qui entend-elle parler de moi ? personne ne me connaît ici.

HÉLÈNE

Et moi donc ? Est-ce que je puis oublier notre bienfaiteur et le protecteur de mon petit Jean ? Tout ce qui est ici vous rappelle à notre souvenir, tout vient de votre charité, de votre bonté.

KERSAC

Vous pouvez bien ajouter : et de mon amitié. Je me suis attaché à votre petit Jean, que j'en suis quelquefois étonné. De Jean cet attachement a passé à vous ; et ça me fait plaisir de venir vous voir et de vous aider un peu avec ce que j'ai de trop.

HÉLÈNE

Je ne suis pas une ingrate, monsieur Kersac, croyez-le bien.

KERSAC

Je le sais bien ; je le vois bien ; et ça repose le cœur, voyez-vous, quand on n'a personne à aimer dans ce monde : je veux dire des créatures humaines, car on a toujours le bon Dieu à aimer. Je dis donc que ça repose le cœur quand on voit une bonne et honnête femme qui vous remercie du peu qu'on a fait pour elle, qui en est reconnaissante comme si c'était une belle et grande chose, et qui prie pour vous, qui pense à vous, qui vous aime. C'est une grande récompense, ma bonne Hélène, trop grande pour ce que je vaux. Et que vous écrit Jean dans sa dernière lettre ? ajouta-t-il après quelques instants.

HÉLÈNE

Ils m'écrivent tous deux, monsieur Kersac. M. Abel a été bien bon pour eux ; en voilà encore un qui est un vrai cœur d'or, comme dit mon petit Jean. »

Et Hélène raconta à Kersac tout ce que M. Abel avait fait et promis, et comment il avait assuré à Simon un excellent mariage.

KERSAC

Peste ! il n'y va pas de main morte, ce bon Abel ! Plaise à Dieu qu'il

n'ait pas son Caïn. Il va falloir que vous alliez à la noce d'ici à un an ou deux.

HÉLÈNE

Moi, monsieur ! A une noce à Paris ! Qu'y ferais-je, mon Dieu ! et quelle figure y apporterais-je ?

KERSAC

Il faudra bien que vous y alliez. La mère doit être présente de par la loi.

HÉLÈNE

La mère, mais pas la belle-mère, monsieur.

KERSAC

Comment, la belle-mère ?

HÉLÈNE

Oui, monsieur ; je n'ai d'enfant que mon petit Jean. Quand j'ai épousé mon mari, Simon avait déjà près de neuf ans.

KERSAC

En voilà-t-il une belle découverte ! Quel âge avez-vous donc ?

HÉLÈNE

J'ai trente-trois ans, monsieur. Jean a seize ans et demi : je me suis mariée à dix-sept ans.

KERSAC

C'est donc ça que je me disais toujours : Cette femme est diantrement bien conservée ! Qui croirait qu'elle a un garçon de vingt-quatre ans ! Ah ! mais ce que vous me dites là me fait plaisir ; voici pourquoi. Je suis garçon, vous savez. J'ai besoin d'une femme à la ferme, une femme qui fasse marcher le ménage, qui fasse la cuisine, qui fasse enfin ce que fait une fermière. J'ai eu du malheur jusqu'ici. Je ne peux pas tomber sur une femme honnête, active, intelligente, qui prenne mes intérêts, qui sache mener une ferme. J'avais bien pensé à vous, mais je me disais : « Elle a un grand garçon de vingt-quatre ans ; elle a pour le moins quarante et un à quarante-deux ans. C'est trop âgé pour commencer. » Et voilà que vous en avez trente-trois ! Mais c'est superbe ! Tiens ! c'est le bon Dieu qui exauce votre prière ; vous lui demandez de me donner du bonheur ! Suis-je donc heureux ! Je ne vais plus avoir à me méfier, à surveiller, à gronder. Tout ira comme sur des roulettes ; quand je serai malade vous me soignerez ; quand je serai absent, vous prendrez la direction de tout.

— Mais, monsieur, dit Hélène en riant, vous arrangez tout ça sans savoir si je puis faire l'affaire, si je connais le travail d'une ferme, si

je sais traire une vache, élever des volailles. Une femme de ferme doit savoir tout cela à fond. »

Kersac s'arrêta consterné.

« C'est vrai, pourtant !... Et vous ne savez-pas ?... Dites vite, ajouta-t-il avec vivacité, voyant qu'elle hésitait.

HÉLÈNE

Si fait, monsieur, je sais ; je suis fille de fermier, j'ai travaillé à la ferme depuis que je me souviens de moi-même ; je n'ai quitté qu'à la mort de mon père et de mon mari.

KERSAC

Alors pourquoi diable m'effrayez-vous ? Je ne vous demande pas si vous voulez, puisque vous pouvez. Du moment qu'il s'agit de me rendre service, vous n'hésiterez pas, j'en suis sûr. Quand faut-il vous envoyez une charrette pour déménager ?

HÉLÈNE

Quand vous voudrez, monsieur. rien ne me retient ici. Vous avez pensé juste, en étant si sûr de mon consentement ; tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai avec bonheur, en remerciant le bon Dieu de m'offrir les moyens de vous témoigner ma reconnaissance.

KERSAC

La semaine prochaine alors ; nous sommes à jeudi aujourd'hui ; lundi prochain vous déménagez.

HÉLÈNE

Je serai prête, monsieur.

KERSAC

Bien ! tout est convenu ; je suis content. Je ne vous parle pas de gages ; il vous passera assez d'argent dans les mains, plus que vous n'en pourriez dépenser ; vous prendrez ce qu'il vous faudra, ce que vous voudrez. Je n'ai pas besoin de vous fixer la somme et je ne crains pas que vous en preniez trop.

HÉLÈNE

Et la petite Marie, monsieur, qu'en ferons-nous ?

KERSAC

Marie viendra avec vous.

HÉLÈNE

Ce sera peut-être un embarras pour vous, monsieur ?

KERSAC

Embarras ? pas le moindre. Quand elle aura vingt et un ans, je

l'adopterai et je la marierai à mon petit Jean. J'ai déjà fait mon plan, allez. Vous savez, je suis égoïste. J'arrange ma vie pour moi-même.

HÉLÈNE

Et sans oublier les autres, monsieur. Mon dieu, que c'est donc beau et bon d'être égoïste au point où vous l'êtes !

KERSAC

Mais oui ; vous voyez ! on se fait une bonne petite vie ; on se fait des amis.

HÉLÈNE

Bien dévoués et bien reconnaissants, monsieur.

KERSAC, *souriant*

Toujours ! Les amis sont toujours dévoués et reconnaissants ; sans cela ce ne sont plus des amis... Et le dîner que nous oublions ! Marie va rentrer, et si je n'ai pas quelque chose à mettre dans mon pauvre estomac, je la mange à la croque au sel. »

Hélène remit du bois dans le feu, tira de l'armoire aux provisions de quoi faire une omelette et de quoi assaisonner une salade. Quand les œufs furent battus et prêts à mettre sur le feu, Kersac lui offrit de tenir la poêle pendant qu'elle mettrait le couvert. Ce fut bientôt fait, et, au moment où Hélène versait l'omelette dans une assiette, la petite Marie arriva rouge et joyeuse.

Elle courut à Kersac, qui l'embrassa sur les deux joues ; elle lui rendit ses baisers en disant :

« J'ai été bien des jours sans vous voir, mon bon ami ; pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans venir ?

KERSAC

Parce que c'est le temps de la moisson, ma petite Marie, et que, dans ces moments-là, hommes et chevaux ont bien à faire.

MARIE

Mais vous, bon ami, vous ne travaillez pas ?

KERSAC

Tout comme les autres et plus que les autres ; pendant qu'ils se reposent, je vais voir de tous côtés si chacun est à son affaire, si l'ouvrage se fait comme il faut ; je suis le premier levé et le dernier couché.

MARIE

Mais c'est très fatigant, cela !

KERSAC

Sans doute, c'est fatigant ; mais tant qu'on vit dans ce monde, il faut se fatiguer pour faire son devoir [1].

MARIE

Et si l'on ne veut pas se fatiguer ?

KERSAC

Si on ne veut pas se fatiguer, on est un lâche et un méchant, parce qu'on offense le bon Dieu ; on mécontente les hommes et on est puni dans ce monde et dans l'autre monde.

MARIE

Comment est-on puni ?

KERSAC

Dans ce monde, personne ne vous aime, ne vous estime et ne veut de vous ; on ne gagne plus rien et on devient misérable ; et, dans l'autre monde, le bon Dieu vous renvoie au diable, qui est très méchant et qui vous rend malheureux, mais malheureux comme tu ne peux pas te figurer.

MARIE

Comme vous faites bien alors de vous fatiguer, bon ami. Mais tâchez de vous fatiguer beaucoup, assez pour que le bon Dieu soit content et qu'il ne vous envoie pas à ce méchant diable.

KERSAC

Oh ! je me fatigue assez, sois tranquille.

HÉLÈNE

Monsieur Kersac, Marie va croire qu'il suffit de se fatiguer pour contenter le bon Dieu. Il faut d'autres choses encore.

KERSAC

Comment donc ! certainement ! Écoute, Marie, il faut aussi beaucoup aimer le bon Dieu.

MARIE

Je l'aime bien aussi, mais je ne le vois pas ; alors je ne peux pas l'aimer comme ceux que je connais.

KERSAC

Si fait, tu le connais ; tu sais que c'est le bon Dieu qui t'a créée, qui te donne tout ce que tu as.

1. Nous sommes déjà dans la morale industrielle-chrétienne, bien qu'il s'agisse d'un paysan.

MARIE

Je le sais bien, mais je ne vois pas les choses qu'il me donne. Pas comme vous, qui me soignez et qui me donnez beaucoup de choses que je vois. Aussi je vous aime de tout mon cœur.

KERSAC

Dites donc, Hélène, entendez-vous ce qu'elle dit ? Je crains qu'elle ne soit plus forte que moi. Je suis à bout de raisonnements. Faites-lui comprendre que je ne vaux pas le bon Dieu.

HÉLÈNE

Marie, c'est le bon Dieu qui m'a fait venir à ton secours quand ta bonne t'a abandonnée [1] ; c'est le bon Dieu qui te fait vivre, qui a permis que le bon M. Kersac te connaisse et t'aime ; c'est le bon Dieu qui te garde et te protège jour et nuit ; il t'aime, il veut que tu sois heureuse toujours ; tu vois bien que tu dois l'aimer plus que tout le monde.

MARIE

C'est vrai, mère, c'est vrai ; je l'aime et je l'aimerai plus encore, je vous le promets.

KERSAC, *riant*

Et moi, Marie, comment m'aimeras-tu assez pour m'empêcher d'être jaloux ?

MARIE

Vous ? Oh ! vous savez que je vous aime bien, que je vous aimerai toujours. (Elle l'embrasse et lui dit à l'oreille : "Plus que tout le monde... vous comprenez ?") Et puis c'est vilain d'être jaloux ; et vous ne ferez jamais rien de vilain. »

Le dîner était prêt ; ils se mirent à table. Kersac rit longtemps de la promesse de sa fille adoptive et mangea comme un homme qui vient de faire sept lieues et qui est encore à jeun à une heure de l'après-midi. Marie dévorait ; le gigot était cuit à point, l'omelette était excellente ; la salade était bien assaisonnée, le beurre était frais, le pain était tendre, les convives étaient heureux [2]. Kersac était particulièrement enchanté de s'être assuré une femme sûre et intelligente à sa ferme, et de trouver en elle et en la petite Marie une société et une distraction agréables.

Quand Marie sut qu'elle allait demeurer à la ferme de Kersac, elle ne se posséda plus de joie.

« Partons tout de suite, mon bon ami, emmenez-nous tout de suite, répétait-elle avec insistance.

---

1. Il semblerait que Sophie n'ait pu se résoudre à admettre qu'une mère puisse abandonner son enfant. Elle transforme la mère coupable en « bonne » dont le statut servile s'accommode mieux de cette violence.

2. La satisfaction de l'estomac est un élément très important du bonheur, dans les livres de Sophie.

HÉLÈNE

C'est impossible, Marie ; il me faut le temps de payer les petites choses que je dois, de faire mes adieux à M. le curé, à ma sœur Marine, de ranger mes effets ; car, dit-elle en souriant et se tournant vers Kersac, j'ai des effets maintenant et je ne veux rien laisser de ce que vous m'avez donné, monsieur Kersac.

KERSAC

Vous emporterez tout ce que vous voudrez, Hélène, je vous enverrai ma plus grande charrette.

KERSAC

Merci, monsieur, je laisserai la maison à ma sœur, qui n'aura plus de loyer à payer de cette façon. »

Kersac avait fini de dîner ; il se leva pour aller atteler son cheval ; Hélène l'accompagna et il partit en répétant :

« A lundi ! »

XVIII

M. ABEL CHERCHE A PLACER JEAN

Hélène attendit au soir pour écrire à son petit Jean et lui annoncer l'heureux changement qui se faisait dans sa vie. Après avoir raconté ce que nous venons de lire, elle ajouta : « Tu vois, mon enfant, que je ne vais manquer de rien ; le bon M. Kersac me paie tout mon entretien ; et je n'abuserai pas de sa trop grande bonté. Il prend la petite Marie à sa charge ; il ne sera donc plus besoin que vous vous priviez, Simon et toi, pour me venir en aide. Gardez ce que vous gagnez, mes bons enfants ; j'ai reçu plus de huit cents [1] francs depuis ton départ, mon petit Jean ; c'est trop pour vous, chers enfants ; il faut songer à votre avenir. Pour moi, j'ai payé toutes les petites dettes qu'on ne me réclamait pas, mais que je savais devoir depuis cinq ans, du temps de ton pauvre père. J'ai fini de payer le médecin il y a trois jours avec les soixante francs de gratification que vous aviez reçus et que vous m'avez envoyés tout d'un bloc. Quant à ma vie, elle ne me coûte pour ainsi dire rien, grâce aux bontés de M. Kersac, qui m'apporte tous les quinze jours des provisions pour la quinzaine. Il est bon, mes enfants, priez pour lui afin que le bon Dieu le bénisse et le récompense de ce qu'il fait pour moi. Je pars lundi pour Sainte-Anne, je crois que j'y serai heureuse. C'est là qu'il faudra m'écrire. »

1. Environ vingt mille de nos francs actuels.

Lorsque Simon et Jean reçurent cette lettre, ils furent plus heureux encore que ne l'était leur mère ; ils bénirent le bon Kersac, et Jean lui écrivit le soir même une lettre pleine de reconnaissance et d'affection.

« Simon, dit Jean, une chose qui me revient, dans la lettre de maman, c'est ce qu'elle dit des huit cents francs qu'elle a reçus et des soixante francs de gratification. De quelle gratification veut-elle parler ? En as-tu reçu une de M. Métis ?

SIMON

Pas la moindre ! Ce n'est pas son genre, tu sais ; il est bien bon pour nous, il donne des permissions, il nous permet, par exemple, d'aller souvent le soir chez M. Amédée ; mais, quant à donner de l'argent, ce n'est pas son habitude.

JEAN

Et les huit cents francs ? Avons-nous envoyé tant que ça ?

SIMON

Non, certainement non. Mais c'est facile à voir : j'ai tout écrit à mesure. »

Simon regarda sur son livre, fit son total, et trouva quatre cent vingt francs.

SIMON

C'est singulier ! D'abord comment aurions-nous pu envoyer en deux ans huit cents francs, puisque j'en reçois quatre cents et toi deux cents [1] ? Et nous avons à payer notre entretien, notre blanchissage, les vêtements et les chaussures... Je n'y comprends rien !

JEAN

Je crois que je comprends, moi. C'est notre bon M. Abel... ce doit être lui !... Ceci, par exemple, c'est d'une bonté qui dépasse tout ce qu'il a fait ; y penser, envoyer comme si c'était de notre part et par petites sommes, pour qu'on ne le devine pas ! Mon Dieu, qu'il est bon ! Que je l'aime, que je le bénis !... Et de penser que je ne puis rien faire pour lui montrer ma reconnaissance ! Je ne puis même le lui dire comme je le voudrais ; je n'oserais pas l'embrasser, lui baiser les mains... Quoiqu'il soit bien bon, je n'ose pas.

SIMON

Ce que tu peux faire, mon ami, c'est de prier pour lui, plus encore que tu ne l'as fait jusqu'ici.

JEAN

Je ferai de mon mieux ; mais c'est si peu de chose ! »

---

1. Les salaires étaient très bas : cinq mille et deux mille cinq cents francs actuels par an pour chacun des frères !

Le lendemain, lorsque Jean servit le déjeuner de M. Abel, celui-ci lui trouva un air tout embarrassé.

« Qu'y a-t-il, mon enfant ? lui dit M. Abel ; tu n'as pas ton air gai et riant, aujourd'hui. T'arriverait-il quelque contrariété ?

JEAN

Au contraire, monsieur ; et c'est ce qui me gêne.

M. ABEL

Qu'est-ce que tu dis donc ? Depuis quand le bonheur donne-t-il de la gêne ?

JEAN

Ce n'est pas précisément le bonheur qui me gêne, monsieur, c'est d'être obligé de le garder pour moi.

M. ABEL

Et pourquoi le gardes-tu, nigaud ? Pourquoi ne me le dis-tu pas ?

JEAN

Vous permettez, monsieur ?

M. ABEL, *riant*

Si je le permets ? Tu sais que nous sommes une paire d'amis et que nous nous disons tous nos secrets.

JEAN

Pas vous, monsieur, pas vous ; et la preuve, c'est que mon secret vous regarde. »

M. Abel le regarda avec surprise.

JEAN

Oui, monsieur, c'est de vous qu'il vient, et vous me l'avez caché ; et ce qui me gêne, c'est de ne pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve pour vous d'affection et de reconnaissance depuis que je sais comme vous avez soigné pauvre maman. Oui, oui, monsieur, vous n'avez pas besoin de faire l'étonné ; vous lui avez envoyé, comme venant de Simon et de moi, depuis plus de deux ans, et par petites sommes, plus de cinq cents francs... Tout se découvre, vous voyez bien, monsieur, tout, excepté les sentiments qui remplissent le cœur de ceux qu'on a obligés et qui ne savent comment les exprimer. »

M. Abel sourit et tendit la main à Jean, qui la couvrit de baisers, et qui reprit toute sa gaieté et son entrain quand M. Abel l'eut assuré qu'il comprenait ses sentiments.

« Je t'assure, mon enfant, que je vois dans ton cœur comme dans le mien ; et je suis très content de ce que j'y vois.

JEAN

Alors, monsieur, je n'ai plus besoin de parler pour que vous deviniez.

M. ABEL

Non, non, tes yeux parlent assez clair ; un regard de toi, et je devine tout... Mais j'ai à te parler, Jean ; voilà Simon qui va bientôt se marier : il n'est plus seul déjà, puisqu'il va presque tous les soirs chez Mlle Aimée. Je crois bien que le père va faire le mariage au printemps prochain, dans quelques mois d'ici. Une fois Simon marié et établi chez son beau-père, qu'il aidera dans son commerce, je ne veux pas que tu restes ici. Tes camarades ne sont pas bons ; ils chercheraient à te mener à mal, et tu n'aurais peut-être pas la force de résister ; tu perdrais tes habitudes chrétiennes, tes bons sentiments : ce qui me causerait un vif chagrin.

JEAN

Oh ! monsieur, que puis-je faire pour vous épargner cette inquiétude ? Quant au chagrin, j'espère, avec l'aide du bon Dieu, ne jamais vous en donner. Mais faites de moi ce que vous voudrez, monsieur : je vous obéirai en tout.

M. ABEL

Je te remercie, mon enfant. Voilà donc mon idée. Je te retirerai d'ici et je te placerai comme domestique chez des amis très chrétiens, très bons ; le mari et la femme sont très pieux, leurs enfants sont bien élevés et charmants ; c'est une famille excellente, charitable quoique riche [1], et c'est là que je voudrais te faire entrer ; tu serais second domestique sous les ordres d'un homme excellent qui ne te rendrait pas la vie dure, et ton emploi principal serait de soigner et de distraire le pauvre petit garçon de dix ans, qui est un vrai petit saint. Il est couché depuis plus d'un an, il souffre sans cesse, et jamais il ne se plaint, jamais il ne s'impatiente ; il est réellement touchant et attachant.

JEAN

Merci, monsieur, merci ; voyez, je ne dis plus rien, je vous regarde. »

M. Abel se mit à rire, donna une petite tape amicale sur la joue de Jean et se leva de table.

M. ABEL

Je vais m'occuper de toi ; je te donnerai réponse définitive demain. »

Jean courut raconter à Simon ce que lui avait dit M. Abel. Simon partagea la satisfaction de son frère.

« Puisque je dois quitter le café, dit-il, je suis content que tu en sortes aussi et que notre bon M. Abel se charge de te placer. »

---

1. Ce « quoique riche » dénote le mépris français de l'aristocratie pour la fortune des besogneux qui se développe rapidement durant la seconde partie du XIXe siècle.

Il finissait à peine de parler, que Jeannot entra dans le café et alla droit à Simon.

« Je viens te demander un service, Simon, dit-il d'un ton fort décidé.

SIMON

Lequel ? Que veux-tu ?

JEANNOT

Je te demande de me chercher une place. Je quitte décidément l'épicerie ; je veux me mettre en maison.

SIMON

Je connais peu de monde, et toute ma journée est occupée à servir les allants et venants ; je n'ai donc pas le temps de te chercher une place.

JEANNOT

Demande à M. Métis de me prendre.

SIMON

M. Métis cherche ses garçons lui-même ; il n'aime pas qu'on s'en mêle.

JEANNOT

Tu es bien aimable ; je te remercie de ton obligeance. »

Simon ne répondit pas.

JEANNOT

Je vois ce que c'est : tu ne veux pas me recommander.

SIMON

C'est possible ; je ne recommande que ceux que je connais ; et toi, je ne te connais plus, tu ne viens plus nous voir.

JEANNOT

C'est ce gueux de Pontois qui t'a dit du mal de moi ?

SIMON

C'est possible, et, d'après la manière dont tu parles de ton bourgeois, il n'aurait pas tort.

JEANNOT

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

SIMON

Je n'ai pas besoin de te le raconter et tu n'as pas besoin de le savoir.

JEANNOT

Je veux le savoir et tu me le diras.

SIMON

Je ne te le dirai pas et tu ne le sauras pas.

JEANNOT

Prends garde à toi ! Je pourrais te faire du mal.

SIMON

Fais ce que tu voudras et va-t'en.

JEANNOT

Si jamais je te rencontre sur mon chemin et que je puisse te barrer le passage à toi et à ton Jean, je ne vous manquerai pas.

SIMON, *vivement*

Méchant drôle ! Avise-toi de toucher à Jean, et je te ferai empoigner par la police.

JEANNOT

Je ne la crains pas, ta police. Une dernière fois je te demande, veux-tu me recommander pour une place de domestique.

SIMON, *avec force*

Non, non ; je t'ai déjà dit non, et je te répète non, et va-t'en. »
Jeannot se retira lentement en menaçant du poing.

JEAN

Mon bon Simon, pardonne-lui ; il était hors de lui ; je suis sûr qu'il regrette déjà de t'avoir parlé si rudement.

SIMON

Non, mon ami, il ne regrette pas, et il ne regrettera sa mauvaise conduite que lorsqu'il sera trop tard. Pontois m'a encore parlé de lui dernièrement, et, d'après ce qu'il m'a dit, Jeannot est perdu.

JEAN

Mon Dieu ! mon Dieu ! pauvre Jeannot ! Peut-être qu'en le mettant dans une bonne maison bien pieuse et bien honnête, il redeviendrait bon.

SIMON

Je ne crois pas, mon ami. En tout cas, je ne puis le recommander comme un garçon honnête et rangé. »
Jean ne dit plus rien, mais il forma un projet.

XIX

M. ABEL PLACE JEANNOT

Le lendemain, Jean attendit avec impatience M. Abel ; dès qu'il l'aperçut, il courut à lui.

JEAN

J'ai à vous parler, monsieur, d'une chose très importante ; mais n'en dites rien, c'est un secret.

M. ABEL

Ah ! tu as un secret. Je serai muet comme la tombe ; tu peux me dire ce que tu voudras.

JEAN

Bien, monsieur ; vous voyez, je vous regarde... Et puis je cours vous chercher votre déjeuner.

— Ce bon garçon, se dit Abel en souriant. Il n'oublie jamais la reconnaissance qu'il croit me devoir... et qu'il me doit, au fait. Car je lui ai fait du bien, tout en me faisant plaisir... et du bien à l'âme. »

Jean revint apportant un bifteck aux pommes tout fumant, bien cuit à point, un petit pain mollet et une bouteille de vin de premier choix.

JEAN

Là ! mangez ! monsieur ! Pendant que vous déjeunerez, je vais vous raconter quelque chose, et je vous demanderai un service, un très grand service.

M. ABEL

Parle, mon ami ; je t'écoute. »

Jean lui raconta ce qui s'était passé la veille, et finit par lui demander instamment de placer Jeanot.

M. ABEL

Mais, mon ami, je trouve que Jeannot s'est très mal conduit avec Simon, et qu'il ne mérite pas du tout mon intérêt ni le tien.

JEAN

Cher monsieur Abel, pensez donc que M. Pontois va le renvoyer, et que ce malheureux Jeannot mourra de faim et de froid, car voici l'hiver qui approche.

M. ABEL

C'est vrai, mais comment veux-tu que je recommande ce garçon que je ne voudrais pas pour moi-même ?

JEAN

Oh ! monsieur, vous avez été pour Simon et pour moi si bon, si bon, que si je ne craignais de vous fâcher, je dirais (ce que je pense, au reste) qu'il n'y a pas de saint meilleur que vous. Et vous seriez méchant pour Jeannot ? C'est impossible ! Mon bon, cher bienfaiteur, ayez pitié de lui, pardonnez-lui, sauvez-le.

M. ABEL

Écoute, mon enfant, pour toi, par amitié pour toi, je ferai ce que tu me demandes, mais...

JEAN, *en joignant les mains*

Vraiment ! Oh ! monsieur ! Oh ! monsieur ! Je ne dis rien, mais voyez ce que vous dit mon cœur.

M. ABEL, *souriant*

Je vois et je te remercie, mon enfant ; mais entendons-nous. Pour le placer, il faut que je sache tout. Parle-moi bien franchement, comme à un ami que tu ne veux pas tromper ; réponds seulement aux questions que je vais te faire. Le crois-tu honnête ?

JEAN, *hésitant et baissant les yeux*

Non, monsieur.

M. ABEL, *souriant*

Bon ! Et d'un ! Le crois-tu actif, laborieux ?

JEAN, *de même*

Non, monsieur.

M. ABEL

Et de deux ! le crois-tu religieux ?

JEAN

Non, monsieur.

M. ABEL

Et de trois ! Le crois-tu serviable, obligeant ?

JEAN

Non, monsieur.

M. ABEL

Quatre ! Le crois-tu sincère, loyal ?

JEAN

Non, monsieur.

M. ABEL

Le crois-tu bon camarade, d'un caractère agréable ?

JEAN

Non, monsieur.

M. ABEL

Le crois-tu propre, rangé, intelligent ?

JEAN

Non, monsieur. »

M. Abel se mit à rire de si bon cœur, que Jean lui-même ne put s'empêcher de rire avec lui. Quand l'accès de gaieté fut calmé, M. Abel reprit :

« Mon pauvre enfant, que veux-tu que je fasse d'un pareil garnement ?... Ne t'effraie pas ; je t'ai promis de le placer, et je tiendrai parole... Mais comment vais-je faire ? A qui et comment demander de prendre à son service un garçon voleur, menteur, irréligieux, paresseux, grognon, maussade, désobligeant, sale, désordonné, bête, et je ne sais quoi encore ? Sac à papier ! quelle tâche tu me donnes ! Quel service absurde tu me demandes ! C'est bête comme tout ! Je ne sais comment m'y prendre ! »

M. Abel se remit à rire de plus belle. Jean commença à s'inquiéter ; il sentait l'absurdité de sa demande ; il craignit d'avoir abusé de la bonté de M. Abel.

« Monsieur ! monsieur ! dit-il d'un air suppliant, pardonnez-moi ; ne m'en voulez pas ! Je sens que je vous ai demandé une chose impossible ; mais ce pauvre Jeannot me fait une telle pitié ! Plus il est mauvais, et plus je le plains.

M. ABEL

Et tu as raison, mon enfant ; le méchant est réellement à plaindre. Ne crains pas de m'avoir mécontenté ; je comprends très bien ta pensée... Et qui sait ? peut-être pourrai-je le ramener, lui faire du bien.

JEAN

Si vous y parvenez, monsieur, comme le bon Dieu vous bénira !

M. ABEL, *riant*

Et comme tu me regarderas ! mieux encore que tu ne me regardes

maintenant... A propos, ton affaire, à toi, est arrangée ; tu entreras chez mes amis de Grignan ; il y a monsieur, madame, mademoiselle et le pauvre petit garçon bien malade dont je t'ai parlé, un vrai petit saint, celui-là. Demande à Simon s'il désire que tu y entres. Il est ton frère aîné, le chef de ta famille ; c'est lui qui doit décider de ton sort. Et, à présent que nos affaires intimes sont terminées, je vais aller faire les miennes... et celles de M. Jeannot, voleur, menteur, etc. Ah ! ah ! ah ! »

Et, après avoir serré la main de Jean, qui baisa celle de M. Abel, il s'échappa riant encore.

Jean raconta à son frère ce que lui avait promis M. Abel pour Jeannot et ce qu'il avait arrangé pour lui-même, Jean, sauf l'avis de Simon.

SIMON

Dans ces conditions, et puisque tu as tout dit à M. Abel, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il place Jeannot ; et ce sera un vrai tour de force. Et quant à toi, frère, je voudrais bien que tu puisses attendre que l'époque de mon mariage fût décidée, et que M. Métis ait le temps de nous trouver deux bons remplaçants.

JEAN

Comme tu voudras, mon bon Simon. Je suis plus heureux près de toi que je ne le serai jamais avec personne ; ainsi, plus nous resterons ensemble, et plus je serai satisfait. »

Lorsque Abel entra dans son atelier, il y trouva son ami, que nous continuerons à appeler Caïn. Et l'air riant d'Abel attira l'attention de son ami.

CAÏN

Qu'as-tu donc vu de si gai aujourd'hui ? On dirait que tu retiens un éclat de rire.

ABEL

Ah ! ah ! ah ! Tu devines juste ; j'ai ri au café, j'ai ri en route, je ris encore, et je rirai toutes les fois que j'y penserai. Figure-toi que, cédant aux sollicitations de mon petit ami Jean, je me suis engagé... oui, engagé, à placer comme domestique un garçon voleur, menteur, sale, paresseux, maussade, insolent, etc., etc.

CAÏN, *riant*

Toutes les qualités réunies, à ce que je vois ; et ce domestique voleur, menteur, etc., qui est-il, comment s'appelle-t-il ?

ABEL

Jeannot, le Jeannot qui m'est antipathique.

CAÏN

Et à qui destines-tu ce trésor ?

ABEL

Ma foi, je n'en sais rien ; il faut que tu m'aides à tenir ma parole.

CAÏN

Très volontiers ! De même que toi, j'aime ce qui est bizarre. Et je ne vois rien de plus original que de s'intéresser à un Jeannot.

ABEL

Bon ! Je vais me mettre à la besogne ; et, tout en me regardant peindre, tu tâcheras de trouver une idée, et une bonne. Dépêche-toi, pour que je l'apporte demain à mon petit Jean.

CAÏN

Je crois que tu n'attendras pas longtemps ; j'ai en vue un coquin qui fera notre affaire. »

Le lendemain, Abel arriva au café avec empressement.

« Jean, dit-il, vite mon déjeuner, que je te raconte ce que j'ai fait. »

Jean s'empressa d'apporter le déjeuner et resta debout en face de M. Abel, attendant avec impatience qu'il parlât. Il n'attendit pas longtemps.

M. ABEL

Eh bien, mon ami, j'ai une place pour Jeannot.

JEAN

Déjà, monsieur ! »

Et ses yeux brillèrent comme des escarboucles.

JEAN

Déjà ! que vous êtes bon ! »

Abel le regarda et sourit.

M. ABEL

Bien, bien, je comprends, c'est une très bonne place ; des gens fort riches, qui payent bien, qui ne sont pas méchants ; Jeannot sera bien nourri, bien habillé, bien payé. Tu vois qu'il sera bien.

JEAN

Mais, monsieur... sera-t-il bien traité ?

M. ABEL

Ma foi, je n'en sais rien, cela dépendra de lui.

JEAN

Monsieur, est-ce une maison dans laquelle vous me feriez entrer ?

M. ABEL

Diantre ! non. Pas toi ! Jamais toi ! Je te renverrais plutôt au village.

JEAN

Mais alors, monsieur, Jeannot y sera très mal ?

M. ABEL

Jeannot y sera très bien. Jeannot est un mauvais drôle, voleur, menteur, etc. ; et une maison honnête et tranquille ne lui irait pas ; il n'y resterait pas deux jours. Toi, mon enfant, je te place dans une excellente maison, avec de bons maîtres, bien charitables, qui savent que tous les hommes sont frères et qui les traitent comme des frères. Tu seras sous les ordres d'un valet de chambre qui est un vrai modèle. Et, à propos de ta position, que t'a dit Simon ?

JEAN

Il désire, monsieur, que je donne à M. Métis le temps de me remplacer.

M. ABEL

Très bien ; rien de plus juste. Je veux parler à M. Métis ; le trouverai-je chez lui en sortant d'ici ?

JEAN

Oui, monsieur ; il ne sort jamais avant midi. »

M. Abel acheva son déjeuner et monta chez le maître du café. Il en descendit au bout d'un quart d'heure.

M. ABEL

Jean, je viendrai te prendre demain pour te mener chez tes futurs maîtres ; habille-toi proprement.

JEAN

Oui, monsieur, je serai prêt. »

Quand Abel fut parti, Jean, toujours si gai, s'assit tristement sur une des chaises qui entouraient les tables. Simon entra et, le voyant sérieux et immobile, il s'approcha de lui.

SIMON

Es-tu souffrant, mon ami ? Comme tu es triste !

JEAN

M. Abel doit me mener demain chez mes futurs maîtres, Simon, et je ne serai plus avec toi.

SIMON

Mais tu me verras souvent, mon ami, surtout quand je serai marié ; mon nouveau commerce me laissera plus de liberté. »

Jean lui serra la main, tâcha de reprendre sa gaieté, et finit par y réussir.

M. Abel avait été chez l'épicier en sortant du café. Il trouva Jeannot seul dans la boutique, suçant du sucre candi.

M. ABEL

Viens ici, drôle ! D'après les sollicitations de Jean, je t'ai trouvé une place, une bonne place, bien meilleure que tu ne le mérites. Tu iras demain à midi rue de *Penthièvre,* 28 ; tu monteras au premier, tu demanderas M. Boissec, le maître d'hôtel de M. le comte de Fufières, et tu lui diras que tu viens de la part de M. Caïn. On t'expliquera le reste là-bas.

JEANNOT

Merci bien, monsieur ; je suis bien reconnaissant.

M. ABEL

C'est bon, c'est bon. Au reste, ce que j'en fais, ce n'est pas pour toi, c'est pour Jean. Va me chercher Pontois.

JEANNOT *humblement*

Oui, monsieur. Je remercie bien monsieur ; je ne suis pas comme monsieur croit ; Simon et Jean m'ont sans doute fait du tort dans l'esprit de monsieur...

M. ABEL, *vivement*

Tais-toi ! Pas un mot de plus, ou je t'assomme ! »

Jeannot s'empressa de sortir.

« Misérable ! ingrat ! dit Abel se parlant à lui-même. Au moment où Jean lui rend un service qu'aucun autre ne lui aurait rendu, il ose l'accuser de calomnie !... Si ce n'était pas ma promesse à Jean, j'irais défaire ce qu'a fait Caïn. Le gueux ! le gredin ! »

Pontois entra ; il reconnut M. ABEL, *le chanteur.*

PONTOIS, *avec insolence*

C'est vous, monsieur le chanteur ? Que me voulez-vous ?

M. ABEL, *sèchement*

Je veux vous parler, monsieur l'épicier, au sujet du garçon que vous appelez Jeannot. Vous n'y tenez pas, il ne tient pas à vous ; je vous en débarrasse. Envoyez-le demain là où je lui ai dit d'aller. Il *faut* qu'il y aille ; entendez-vous ? *il le faut.* Il vous devra une indemnité pour les huit jours que vous auriez le droit de lui demander ; la voici. »

Il jeta sur le comptoir une pièce de vingt francs et sortit, laissant Pontois stupéfait.

« Qui est donc ce monsieur ? On dirait d'un prince [1] ! Quel air ! quelle hauteur !... Et comme il a jeté cette pièce d'or ! comme on ferait d'un sou... Il me débarrasse de Jeannot, qui est un mauvais drôle, et il me paye encore ! Bonne affaire pour moi... Mais qui est donc ce M. Abel ? »

Il ramassa la pièce d'or, la mit dans son gousset, appela un garçon et remonta dans son entresol.

XX

JEAN CHEZ LE PETIT ROGER

M. Abel vint déjeuner au café ; comme d'habitude, Jean lui sourit, mais ce sourire était triste : il le regarda, mais ses yeux étaient humides.

M. ABEL

Courage, mon enfant ! Je vois bien ce qui t'afflige : c'est de quitter ton frère. Mais tu restes près de lui, tu le verras souvent ; et puis, il eût bien fallu le quitter un peu plus tard, quand lui-même, étant marié, aura pris le commerce de son beau-père.

JEAN

C'est vrai, monsieur. Je me suis dit tout cela bien des fois. Mais... j'aime Simon ! Il est mon frère... et il a été si bon pour moi ! Je le verrai, mais ce ne sera pas la même chose, monsieur. Et vous ! Je vous verrai sans doute aussi, mais pas tous les jours, pas régulièrement comme je vous voyais ici, je pouvais tout vous dire ici, vous confier toutes mes joies, toutes mes peines [2], vous aimer à mon aise [3].

M. ABEL

Pauvre enfant ! Tu m'aimes donc bien ?

JEAN

Si je vous aime ! si je vous aime [4] ! comme un père, comme un bienfaiteur. »

Jean ne dit plus rien. M. Abel acheva son déjeuner en silence. Il se leva, chercha Simon des yeux.

« Amène-moi Simon, mon enfant ; j'ai quelque chose à lui dire. »

1. Forme vieillie pour « on dirait l'attitude d'un prince ».
2. Sophie a supprimé ici : « vous regarder ».
3. *Supprimé* : « Jean se tut. Il prit la main de M. Abel, qu'il baisa à plusieurs reprises et qu'il mouilla d'une larme. »
4. *Supprimé* : « comme un frère ».

Jean l'amena tout de suite.

« Simon, lui dit-il, j'ai vu hier M. Amédée ; j'ai obtenu de lui que ton mariage aurait lieu vers le carême, et qu'en attendant tu entrerais chez lui pour te mettre au courant de son commerce. Il te loge et te reçoit chez lui dès demain. M. Métis consent à ce brusque départ... Je te renverrai Jean dans une heure. Au revoir, Simon ; et toi, Jean, viens avec moi et prends courage, tu seras heureux chez Mme de Grignan.

JEAN

Je n'en doute pas, monsieur. Ce n'est pas ce qui m'inquiète ; c'est ce que je vous disais au café, monsieur.

M. ABEL

Oui, oui, mon ami, je le sais bien ; mais vois donc si ce n'est pas de même pour tous, partout et toujours. On se sépare sans cesse de ceux qu'on aime. »

Tout en marchant et causant, ils arrivèrent devant un bel hôtel de l'avenue Gabrielle.

M. ABEL

Voilà ta maison, mon ami ; montons, je te présenterai à tes maîtres. »

M. Abel monta suivi de Jean, entra dans un premier salon, puis dans un second, où se tenait la maîtresse de la maison. Elle était à son bureau ; elle écrivait.

« Vous voilà, mon cher Abel, dit-elle en se levant ; et ce jeune homme est sans doute votre ami Jean. Vous voyez, Jean, que nous vous connaissons... Vous avez l'air effrayé, mon pauvre garçon ; M. Abel a dû vous dire pourtant que nous chercherions à vous rendre heureux.

JEAN

M. Abel m'a dit, madame, que vous étiez bien bonne, que vous étiez tous bien bons, et que vous aviez un pauvre enfant bien malade et qui était un petit saint. »

Mme de Grignan tendit la main à Abel.

« Merci, mon ami, d'avoir parlé ainsi de mon pauvre Roger. Il a bien envie de vous connaître, Jean ; M. Abel lui a parlé de vous.

JEAN

Moi aussi, madame, je serais bien heureux de le voir.

MADAME DE GRIGNAN

Eh bien, suivez-moi. Venez aussi, Abel ; Roger est toujours si heureux quand il vous voit ! »

Mme de Grignan ouvrit la porte du fond et les fit entrer dans une chambre où était Roger, couché dans son lit ; son pauvre petit visage était pâle et amaigri ; ses mains et ses bras n'avaient que la peau et

les os. Il avait de la peine à tourner sa tête sur son oreiller, tant il était affaibli par la souffrance.

Lorsqu'il les vit entrer, un sourire doux et aimable anima un instant ce visage souffrant.

« Mon cher monsieur Abel, dit-il d'une voix faible, que vous êtes bon de venir me voir !

ABEL

Comment te trouves-tu, mon enfant ?

ROGER

Je souffre beaucoup depuis hier ; mais ne me plaignez pas, je souffre pour le bon Dieu ; je lui offre tout, et il m'aide. »

Jean, étonné, attendri, avait les yeux pleins de larmes. Roger l'aperçut, le regarda attentivement.

ROGER

Qui est ce jeune homme ? il a l'air bon.

ABEL

C'est mon ami Jean dont je t'ai parlé, mon petit Roger ; il est en effet très bon.

ROGER

Est-ce qu'il aime le bon Dieu ?

ABEL

Beaucoup, mon ami ; sans cela il ne serait pas bon.

ROGER

C'est vrai... Jean, je voudrais vous voir de plus près. »

Jean s'approcha et se mit à genoux près du lit du pauvre petit malade.

ROGER

Je suis content de vous voir, Jean ; je sens que je vous aimerai, que vous êtes un enfant du bon Dieu comme moi. »

Jean lui baisa la main et ne put retenir une larme ; il restait à genoux, près du lit et le regardait.

ROGER

Est-ce pour moi que vous êtes triste, Jean ? Je ne suis pas malheureux. Je sais que je vais mourir, mais ce n'est pas un malheur de mourir. Je souffre tant ! et depuis si longtemps ! Je serai près du bon Dieu, près de la bonne Sainte Vierge ; papa, maman et ma sœur me rejoindront ; et toi aussi, Jean. Je t'aime déjà un peu... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je souffre ! Aidez-moi... Tant mieux, mon Dieu, c'est pour vous !... Je

souffre ! Donnez-moi du courage, mon Dieu ! Aidez-moi... Oh ! mon Dieu ! »

Sa tête retomba sur l'oreiller ; des gémissements contenus s'échappaient de sa poitrine ; une sueur froide inondait son visage. M. et Mme de Grignan avaient pris la place de Jean et d'Abel ; ils lui essuyaient la sueur qui ruisselait sur son visage et sur son cou, et lui faisaient respirer du vinaigre.

Quand la crise fut calmée, Roger parut inquiet.

« Maman, dit-il d'une voix éteinte, je crains de m'être plaint trop vivement ; croyez-vous que j'aie offensé le bon Dieu ?

MADAME DE GRIGNAN

Non, mon enfant, mon cher enfant ; tu as tout accepté avec la résignation d'un bon petit chrétien. Sois bien tranquille ; repose-toi. »

Le petit Roger baisa un crucifix qu'il avait à son cou.

ROGER

Je suis bien fatigué, maman ; dites à Jean de revenir demain ; il me soignera un peu, cela vous reposera. Adieu, Jean ; prie le bon Dieu pour moi... Mon bon monsieur Abel, restez près de moi pour laisser maman se reposer. Vous resterez avec papa et vous causerez devant moi ; j'aime tant à vous entendre causer !

ABEL

Je resterai près de toi, mon enfant. Chère madame, voulez-vous présenter mon ami Jean à Barcuss, votre maître d'hôtel. Je le remets entre vos mains. Va, mon pauvre Jean ; Barcuss te mettra au courant de la besogne que tu auras à faire. A demain, au café, pour la dernière fois. »

Avant de sortir, Jean baisa la petite main décharnée du pauvre enfant qui l'avait si profondément impressionné et attendri. Roger lui sourit, mais il n'eut la force ni de parler ni de bouger.

Mme de Grignan l'emmena ; quand elle fut dans le salon, elle fondit en larmes ; Jean la regardait pleurer avec tristesse, mais sans oser parler.

« Mon pauvre Jean, tu entres dans une maison de douleur, dit Mme de Grignan.

JEAN

Oh ! madame, c'est une maison de bénédiction pour moi. »

Mme de Grignan avait les mains sur ses yeux ; elle pleurait. Puis, se levant :

« Venez, Jean, je vais vous mener à notre bon Barcuss ; un bien excellent être celui-là. »

Elle appela Barcuss et lui présenta Jean.

MADAME DE GRIGNAN[1]

Mettez ce bon garçon un peu au courant de la vie qu'il mènera chez nous, Barcuss ; il est bon et pieux, car il a pleuré près du lit de notre pauvre petit enfant, et il a prié près de lui. »

Barcuss serra la main de Jean et l'emmena.

« M. Abel m'a beaucoup et souvent parlé de vous, Jean. Que savez-vous faire ?

JEAN

Je ne sais rien du tout, monsieur ; je n'ai jamais été que dans un café.

BARCUSS, *souriant*

Eh ! c'est déjà quelque chose ! Et, en tout cas, vous êtes modeste, ce qui est une bonne disposition pour tout apprendre et tout bien faire.

JEAN

Je vous remercie, monsieur, de l'encouragement que vous me donnez ; je vous obéirai en tout, monsieur, et je m'efforcerai de bien faire ce que vous m'aurez commandé.

BARCUSS

Bien, mon ami, très bien ! Et, dites-moi, allez-vous exactement à la messe ?

JEAN

Au café, monsieur, je ne pouvais y aller que le dimanche de grand matin ; et puis, Simon et moi, nous allions à vêpres chacun à notre tour.

BARCUSS

Et faites-vous vos prières matin et soir ?

JEAN

Oh ! monsieur ! Comment les aurais-je manquées ! Simon et moi, nous les faisions toujours ensemble, côte à côte. Et puis Simon me bénissait au nom de maman, et je l'embrassais. C'était toujours le commencement et la fin de nos journées.

BARCUSS

Qui est Simon ?

JEAN

C'est mon frère aîné, monsieur ! Un bien bon frère ! Et M. Abel a été si bon pour lui ! C'est lui qui a arrangé son mariage, qui lui a fait une fortune.

---

1. Nom initial de madame de Grignan : « madame d'Ergrignac ».

BARCUSS

Vous aimez M. Abel ?

JEAN

Si je l'aime, monsieur ! »
Et les yeux de Jean étincelèrent.

JEAN

Je l'aime de toutes les forces de mon cœur ; je me ferais tuer pour lui ! Et le jour où je pourrai verser mon sang pour lui rendre service, sera le plus heureux de ma vie ! Si je l'aime ! Mais si vous saviez toutes ses bontés pour moi et pour Simon, si vous saviez tout ce qu'il a fait pour nous, vous ne me demanderiez pas si je l'aime. Et croiriez-vous, monsieur, que ce bon M. Abel a de l'amitié pour moi ? Oui, monsieur ; moi, pauvre garçon, qui ne suis bon à rien, qui ne puis et ne pourrai jamais rien pour lui, il m'aime, monsieur ; oui, il m'aime, il a la bonté de m'aimer ; il est content que je l'aime. Bon, excellent M. Abel ! Si je pouvais du moins lui faire comprendre ce que j'ai pour lui dans le cœur !... Mais je ne peux pas ; je ne trouve pas les paroles qu'il faut ; et puis, je n'ose pas. »

Barcuss était de plus en plus content de ce que lui disait Jean ; lorsque Jean fut parti, Barcuss alla raconter à Mme de Grignan toutes les paroles que lui avait dites le protégé de M. Abel ; elle en fut touchée et les redit à son tour à Abel.

ABEL

En vous le donnant, chère dame, je savais le trésor que je vous livrais ; si je ne l'avais pas fait entrer chez vous, personne que moi ne l'aurait eu. Ce sont de ces âmes d'élite qu'on garde soigneusement quand Dieu les met sur votre chemin. Barcuss et lui sont dignes de s'entendre.

MADAME DE GRIGNAN

Ils s'entendent déjà comme de vieux amis. Barcuss est enchanté ; il vous attend au passage pour vous remercier. »

En effet, lorsque M. Abel partit à la fin de la journée pour rentrer chez lui, Barcuss le guettait au passage.

« Monsieur, je ne vous remercierai jamais assez du cadeau que vous avez fait à notre maison. Ce Jean me paraît être un vrai trésor. Et comme il vous aime ! Si vous aviez vu ses yeux quand il me parlait de vous et de ce qu'il vous devait ! Quels yeux ! Et quelle vivacité dans sa reconnaissance ! Pauvre garçon ! Il souffre de ne pas pouvoir vous le dire comme il le voudrait !

ABEL

Je suis bien content, mon bon Barcuss, de vous l'avoir donné et de l'avoir remis à votre garde ; avec vous, modèle des Basques, il achèvera

de devenir un saint, et un serviteur *comme on n'en voit guère, comme on n'en voit pas.* »

Abel partit en riant.

« Demain, se dit-il, mon pauvre Jean ne sera pas *Jean qui rit* ; il quitte son frère, ses habitudes ; moi aussi, je lui manquerai ; ce ne sera plus de même, comme il le disait très justement... Et moi aussi, je suis un peu triste de perdre cette bonne heure de déjeuner. C'est singulier comme j'aime ce brave garçon ; je m'y suis attaché petit à petit. Je regrette presque de ne l'avoir pas gardé pour moi... Mais non ; mon excellente amie me l'a demandé pour Roger ; un regret même serait égoïste et coupable... Pauvre petit Roger ! Quel saint enfant !... A dix ans avoir le courage, la patience, la ferveur d'un martyr... Vraie bénédiction du bon Dieu !... Et les parents la méritent. »

Le matin, lorsque Abel arriva au café, il trouva Simon et Jean qui l'attendaient ; ils s'empressèrent de le servir pour la dernière fois. Simon avait l'air heureux du sort que lui avait fait son excellent bienfaiteur. Le pauvre Jean avait la mine d'un condamné à mort ; soit qu'il regardât M. Abel, soit qu'il considérât Simon, il était également affligé. Abel avait l'air grave, presque triste.

Le déjeuner ne fut pas long.

« Adieu, mes bons amis, dit Abel en se levant ; je vous reverrai. Toi, Simon, je serai un de tes témoins pour ton mariage ; je te donne d'avance mon présent de noces, il t'aidera à faire la corbeille d'Aimée. »

Il lui mit un portefeuille dans la main.

« Et toi, mon enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Jean et lui prenant les deux mains, je ne te dis pas adieu, je te reverrai aujourd'hui même. Au revoir donc, mon ami ; au revoir. Et soigne bien mon petit Roger, car c'est en partie pour lui que tu entres chez M. et Mme de Grignan. »

Il lui serra les mains ; Jean y répondit en baisant celles de M. Abel, qui salua du geste et du sourire et sortit.

XXI

SÉPARATION DES DEUX FRÈRES

Simon et Jean montèrent pour la dernière fois dans leur chambre. Ils firent chacun leur modeste et très petit paquet. Simon ouvrit le portefeuille que lui avait donné M. Abel ; il y trouva pour deux mille francs d'obligations du chemin de fer de l'Est et un billet de mille francs, plus l'anneau de mariage et la médaille que Simon devait, selon l'usage, donner à sa femme.

« Est-il possible ! Quelle bonté ! quelle générosité ! s'écria Simon.

JEAN

Je vais t'accompagner jusque chez toi, Simon.

SIMON

Certainement, mon ami : tu m'aideras à m'arranger. Ce ne sera pas long, je pense.

— Non, mais nous serons restés ensemble le plus longtemps possible. »

Les deux frères firent leurs adieux à M. Métis, qui leur donna à chacun une gratification de vingt francs ; et ensuite ils prirent congé de leurs camarades, qui les voyaient partir avec regret.

En arrivant chez M. Amédée, ils furent reçus avec une grande joie.

« Seulement, mon ami, lui dit Mme Amédée, vous auriez dû nous prévenir pour les meubles ; je ne savais pas que vous en eussiez acheté, et j'avais mis dans votre chambre ceux que j'avais : pas beaux, mais pouvant servir. Il a fallu enlever mes vieilleries pour y placer votre joli mobilier. Les tapissiers y ont travaillé depuis le jour naissant ; rideaux, alcôves, ils ont tout mis en quelques heures. C'est que vos meubles sont charmants ; ils sont très bien. La future chambre d'Aimée est même trop élégante ; je ne lui fais pas d'autre reproche. »

Simon était stupéfait ; la surprise l'avait empêché d'interrompre sa future belle-mère.

SIMON

Mes meubles ! La chambre d'Aimée ! dit-il enfin. Mais je n'ai rien acheté. Je ne sais ce que cela veut dire.

JEAN

Comment, Simon, tu ne devines pas ? Mon cœur me dit, à moi, que c'est M. Abel ; toujours M. Abel. Allons vite voir ce qu'il y a dans *tes* deux chambres. Je suis content pour toi et pour Aimée. »

Ils montèrent tous au premier, au-dessus du magasin. Simon et Jean trouvèrent, en effet, un mobilier complet dans chaque chambre ; les meubles étaient en acajou et perse de laine, simples et jolis. Dans la chambre de Simon il y avait une petite bibliothèque avec une vingtaine de volumes reliés, bien choisis et tous intéressants et utiles.

MADAME AMÉDÉE

On a mis l'armoire et le linge dans la chambre d'Aimée, puisque c'est elle qui doit le soigner et s'en servir. Et, quant à la malle de vos effets, Simon, je ne l'ai pas ouverte ; j'ai pensé que vous aimeriez mieux ranger vos affaires vous-mêmes.

SIMON

Ma malle ! mes effets ! Mais je n'ai pas de malle, et mes effets sont dans le paquet que j'ai apporté.

JEAN

Encore M. Abel, notre chère providence ! »

Jean courut à la malle, l'ouvrit et la trouva pleine de linge, d'habits, de chaussures, de tout ce qui pouvait être nécessaire à Simon dans sa condition de petit commerçant aisé, mais travaillant encore.

Pour le coup, Simon sentit ses yeux se mouiller de larmes.

« C'est trop, dit-il, c'est trop bon ! Et voyez, ajouta-t-il en leur montrant le portefeuille et ce qu'il contenait, voyez ce qu'il m'a donné ; avant lui, je n'avais rien, j'envoyais à ma mère tout ce que je gagnais. Et ce billet de mille francs, prenez-le comme cadeau de noces pour Aimée, ma mère : achetez ce que vous croirez lui être utile et agréable. »

M. et Mme Amédée étaient enchantés ; il leur importait peu de qui venaient ces richesses, pourvu que leur fille en profitât. Ils se hâtèrent de descendre pour faire part à Aimée des générosités de M. Abel. Les yeux de Mme Amédée brillaient de bonheur.

MADAME AMÉDÉE

Avec un pareil protecteur, Aimée, tu n'auras pas besoin de t'inquiéter de l'avenir de tes enfants.

AIMÉE

J'espère bien, maman, que Simon n'aura jamais besoin d'avoir recours à la générosité de son bienfaiteur après tout ce qu'il lui a donné.

MADAME AMÉDÉE

Je ne dis pas que tu demandes jamais rien à M. Abel ; je veux dire seulement que sa générosité prévoit tout et pense à tout. »

Aimée n'était pas contente de l'explication de sa mère ; mais elle ne dit rien. C'était sa mère !

Simon et Jean, restés seuls, s'embrassèrent tendrement et longuement ; tous deux avaient des larmes dans les yeux ; leur silence exprimait, mieux que des paroles, leur joie et leur reconnaissance.

« Rangeons tes effets, dit Jean après quelques instants de silence ; et puis je te quitterai pour aller aussi dans ma nouvelle demeure. Hélas ! mon bon et cher frère, c'est là le chagrin ; chacun chez soi : nous ne serons plus ensemble. Toujours, toujours séparés à l'avenir !

— Mais pas séparés de cœur, mon cher, cher Jean. Ces deux années que nous avons passées ensemble si étroitement unis, sont de beaux moment de notre vie : ils nous laisseront un charmant et heureux souvenir. Je n'ai jamais été si heureux que dans notre pauvre chambrette du cinquième, où nous manquions de tout et où nous avions tout ce qui fait le bonheur : une conscience tranquille et notre tendresse fraternelle. Nous les avons toujours, ces deux éléments de bonheur. Nous nous verrons moins, c'est vrai, mais nous nous aimerons autant et nous penserons l'un à l'autre. Et à présent mettons-nous à l'ouvrage. »

Jean embrassa encore une fois Simon et commença avec lui à tout placer dans la commode et dans l'armoire, et à accrocher les habits aux porte-manteaux.

Au fond de la caisse, Simon trouva d'abord un crucifix et une petite statue de la Sainte Vierge, puis un petit paquet ; il l'ouvrit et en tira deux jolis livres, les Évangiles et l'*Imitation* ; ensuite une petite boîte contenant une belle montre d'homme avec sa chaîne d'or.

JEAN

Encore ! Tu vois s'il nous aime ! Est-il possible qu'il y ait un homme meilleur que mon cher M. Abel ? Je ne le crois pas ; non, c'est impossible ! »

La malle était vidée. Simon se trouvait monté de tout pour des années ; jusqu'aux chaussures et aux affaires de toilette, rien n'avait été oublié.

Il commençait à se faire tard ; il était temps que Jean se rendît chez ses nouveaux maîtres. Les deux frères s'embrassèrent à plusieurs reprises ; Jean descendit l'escalier, la vue un peu troublée par des larmes qui remplissaient ses yeux, malgré ses efforts ; et Simon, partagé entre le regret de quitter son frère et le bonheur de sa situation actuelle et à venir.

Les frères se séparèrent au bas de l'escalier. Jean sortit ; Simon entra dans le magasin, où il trouva Aimée, qu'il n'avait pas encore vue, à laquelle il avait tant de choses à dire, et dont la sympathie et l'affection dissipèrent promptement le nuage de tristesse que lui avait laissé le départ de Jean.

Celui-ci marchait vite et cherchait à se distraire ; en passant devant l'épicerie de Pontois, il se heurta contre Jeannot qui en sortait.

JEAN

Ah ! où vas-tu si précipitamment, Jeannot ?

JEANNOT

Je vais entrer chez M. le comte de Pufières ; une fameuse place, va ; des gens très riches ; j'ai quatre cents francs de gages pour commencer ; habillé comme un prince, nourri comme un roi ! Presque rien à faire, et puis des profits.

JEAN

Quels profits peux-tu avoir ?

JEANNOT

M. Boissec, l'intendant, me les a expliqués ; je les aurai si je me conduis bien. Je te dirai ça quand j'y serai et que je saurai bien au juste ce que c'est. Et toi, où vas-tu si bien habillé ?

JEAN

J'entre aussi, moi, dans une maison où m'a placé notre cher bienfaiteur M. Abel.

JEANNOT

Et quel genre de maison est-ce ?

JEAN

Des personnes excellentes. Il y a un pauvre petit garçon de dix ans bien malade ; c'est un vrai petit ange. Et les pauvres parents, si résignés et si tristes ! mais si pieux ! Un chagrin si doux, si bon !

JEANNOT, *d'un air moqueur*

Ce sera amusant ! un joli présent que t'a fait ton *cher* bienfaiteur !

JEAN

Oui, c'est un beau présent, et il faut qu'il m'aime bien pour m'avoir trouvé digne d'entrer dans cette maison. Pauvre Jeannot, tu ne comprends plus cela, toi !

JEANNOT

Laisse-moi donc avec ta pitié ! Tes *pauvre Jeannot !* m'ennuient à la fin. Pendant que tu geindras, que tu prieras comme un imbécile, je m'amuserai comme un roi, je mangerai, je boirai, je dormirai.

JEAN

Et après ?

JEANNOT

Après ? Eh bien... après... je recommencerai.

JEAN

Et après ?

JEANNOT

Après... après... Je continuerai.

JEAN

Et après ?

JEANNOT

Ah ! laisse-moi donc tranquille avec ton APRÈS.

JEAN

C'est qu'APRÈS tu mourras, Jeannot. Et que lorsque tu seras mort, il y aura encore un APRÈS et un TOUJOURS ! »

Jeannot lança à Jean un regard de colère et de mépris, et passa de l'autre côté de la rue pour ne plus marcher avec lui. Au coin de la rue Castiglione, Jeannot tourna à droite, Jean continua tout droit et dit un dernier adieu au *pauvre Jeannot*, qui se croyait très heureux et qui ne daigna ni répondre ni tourner la tête.

« Quel dommage qu'il ait quitté le pays ! se dit-il ; Paris l'a perdu ! »

Jean arriva chez M. et Mme de Grignan ; ce fut Barcuss qui le reçut.

« Ah ! te voilà donc, mon ami ! Je suis bien content de t'avoir chez nous, et nous allons nous mettre à l'ouvrage tout de suite ; M. Abel dîne ici ; tu vas essuyer les assiettes et les verres pendant que je préparerai le dessert et le vin.

JEAN

Comment va ce pauvre petit M. Roger ? A-t-il passé une bonne nuit ?

BARCUSS

Non. Mauvaise comme toutes celles qu'il passe depuis quinze mois. Il souffre constamment ; il n'a pas de sommeil, le pauvre petit. Le père et la mère sont sur les dents. »

Un coup de sonnette se fit entendre.

BARCUSS

Vas-y, Jean ; vas-y ; ma corbeille de fruits va crouler si je l'abandonne. »

Jean courut au salon et y trouva Mme de Grignan.

« C'est vous, Jean ? Je sonnais tout juste pour savoir si vous étiez arrivé ; mon pauvre Roger vous demande ; il désire beaucoup vous voir ; lui qui ne demande jamais rien et qui semble ne rien désirer, il a demandé qu'on vous envoyât chez lui aussitôt que vous seriez arrivé. Allez-y, mon ami !

— Oui, Madame. Madame veut-elle me permettre de prévenir M. Barcuss ?

— Oui, Jean, allez ; c'est très bien à vous d'être déférent pour M. Barcuss. »

Jean revint un instant après et il entra dans la chambre de Roger.

Le bruit léger que fit la porte attira l'attention du petit malade. Il ouvrit les yeux ; un demi-sourire et une légère rougeur vinrent animer son visage. Il fit signe à Jean d'approcher et lui tendit la main. Jean la prit doucement, y appuya ses lèvres, et regarda le visage si souffrant, si contracté du pauvre enfant.

Roger examinait Jean de son côté ; il sourit légèrement.

« Tu as pitié de moi, Jean ? Tu ne veux pas croire que je ne suis pas malheureux... Je souffre, il est vrai ; je souffre beaucoup, mais le bon Jésus me donne de la force pour souffrir... Et toi qui es pieux, tu dois savoir que plus on souffre, plus on est heureux dans l'autre monde [1]... Je mourrai bientôt, et je serai bien, bien heureux avec le bon Dieu... Je prierai pour toi, Jean, quand je serai là-haut. »

Roger se tut et ferma les yeux ; il ne pouvait plus parler, tant sa faiblesse était grande et sa souffrance aiguë. Jean voulut se relever, mais

1. Cette résignation chrétienne avec compensation garantie dans l'autre monde est une merveilleuse invention pour le soulagement des affligés... et la paix sociale !

Roger sourit légèrement sans ouvrir les yeux et retint la main qu'il tenait.

« Prions, dit-il très bas.

JEAN

Oh oui ! Prions, pour que le bon Dieu vous rende la santé.

ROGER

Non !... Prions pour que sa volonté soit faite, et qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra... C'est mieux, ça... Je suis content aujourd'hui, reprit-il après un assez long silence. Papa et maman pourront se reposer pendant que tu es près de moi, Jean... Et je suis tranquille quand ils se reposent... Mon ami Abel t'aime beaucoup, Jean... parce que tu aimes bien le bon Dieu... Et moi aussi, je t'aime pour cela, et je suis content quand tu es là, près de mon lit... Et puis, j'aime à voir tes yeux ; ils sont doux, ils sont bons ; ils ont toujours l'air d'aimer. »

Roger s'arrêta ; son visage se contracta.

« Jean, Jean... prie pour moi... que le bon Dieu m'aide... Je souffre, je souffre !... Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon dieu !... Pardon. Ma bonne Sainte Vierge ! Aidez-moi ! Ayez pitié de moi ! Oh ! Dieu ! »

Jean retira sa main d'entre celles de Roger, qui n'eut pas la force de la retenir, et il courut chercher Mme de Grignan, qui causait avec le médecin de la maladie et des souffrances de son enfant. Ils entrèrent et renvoyèrent Jean à Barcuss. M. Abel arriva peu de temps après. Jean profita de ce qu'il se trouvait seul avec M. Abel pour lui dire rapidement ses nouveaux motifs de reconnaissance ; il se mit à genoux devant lui pour donner un coup de brosse à ses bottes, et, dans cette position humble et reconnaissante, il lui dit des paroles de tendresse et de dévouement.

M. ABEL

Tais-toi, tais-toi, mon enfant. Tu sais que tu es convenu avec moi de ne me remercier que par les yeux. Si quelqu'un t'entendait, on pourrait croire que je suis réellement ton sauveur, ton bienfaiteur. Je veux être ton ami et ton protecteur, rien de plus. Voici Barcuss. Silence... Eh bien, Barcuss, où avez-vous logé mon petit Jean ?

BARCUSS

Monsieur, j'ai fait porter sa malle dans la chambre près de la mienne. »

Jean regarda M. Abel d'un air surpris en répétant : « Ma malle ? Ma malle ?

M. ABEL

Mais oui, ta malle, nigaud ! Où voulais-tu qu'on la mît, si ce n'est dans ta chambre ? C'est comme pour Simon ; quand il a déménagé,

sa malle a été portée dans sa nouvelle chambre. Il en est de même pour toi. »

Tout cela fut dit d'un air significatif, avec un sourire bienveillant et un peu malin, et avec quelques signes du doigt qui voulaient dire : « Ne me trahis pas, tais-toi ».

BARCUSS

Je vais voir si Madame est dans le salon.

— Monsieur ! dit Jean dès qu'ils furent seuls.

M. ABEL

Chut ! Barcuss va revenir. Tu as manqué me trahir... Crois-tu donc que ce que j'ai fait à Simon, je ne l'aurais pas fait pour toi ? toi, mon ami, mon confident ! » ajouta-t-il en riant.

A table, Jean vit pour la première fois Mlle Suzanne de Grignan, jeune personne gracieuse, aimable, charmante. Toute la famille était si unie, si bonne, que Jean se sentit tout de suite à son aise comme s'il en faisait partie. Pour la première fois il eut l'occasion d'apprécier l'esprit gai, vif et charmant de M. Abel. Il l'admira d'autant plus ; il ne le quittait pas des yeux, et plus d'une fois cet enthousiasme muet excita le rire bienveillant des cinq convives.

XXII

JEAN SE FORME

Les camarades de Jean étaient tous de braves et honnêtes serviteurs. Barcuss était aimé et respecté de ses camarades et de tous ceux qui avaient des relations intimes avec ses maîtres. Il se chargea d'achever l'éducation négligée de Jean. Il lui donna les habitudes régulières qu'il n'avait pas eues jusque-là.

Le pauvre petit Roger aidait, sans le savoir, au perfectionnement de Jean. Il le demandait souvent et lui témoignait de l'amitié ; la vue de ses souffrances, supportées avec tant de douceur, de patience, de courage, faisait une profonde impression sur le cœur aimant et sensible de Jean. Les visites quotidiennes de M. Abel, ses bons conseils, sa constante bonté développèrent aussi l'esprit et les idées de Jean. Il comprit mieux sa position vis-à-vis de ses maîtres ; il leur témoigna plus de respect, de déférence [1].

Peu à peu les restes de dehors villageois et naïfs disparurent. En

1. Les deux dernières phrases de ce paragraphe ont été rajoutées pour satisfaire le fils aîné de l'auteur qui reprochait à sa mère « le ton trop familier de Jean avec ses maîtres et avec monsieur Abel ».

prenant de l'expérience et de l'âge, Jean fut plus maître de ses sentiments ; il aima autant mais avec moins d'expansion ; il apprit à contenir ce que l'inégalité des conditions pouvait rendre ridicule ou inconvenant vis-à-vis de ses maîtres et des étrangers ; il ne baisa plus les mains de M. Abel ; il ne se mit plus à genoux ; il le regarda moins affectueusement et moins souvent ; mais dans son cœur, c'était la même ardeur, le même dévouement, la même tendresse. Jean se sentait heureux, entouré de bons camarades, au service de maîtres excellents ; il trouvait autour de lui amitié, bonté, soins ; enfin, la vraie fraternité, qui est la charité du chrétien. Bien loin de lui refuser des permissions pour aller voir Simon, on faisait naître les occasions de réunion pour les deux frères. Barcuss préférait faire le travail de deux pour donner à Jean une soirée ou un après-midi. Il n'était jamais refusé quand il désirait aller à l'église, ou sortir pour ses affaires personnelles, ou voir quelque chose d'intéressant, ou faire une visite de pauvres.

S'il était souffrant, ses camarades le soignaient comme un frère ; les maîtres veillaient à ce qu'il ne manquât de rien ; M. Abel venait alors savoir de ses nouvelles et le distrayait par son esprit gai et aimable. La seule peine de Jean était l'état toujours alarmant et douloureux du bon petit Roger, que Jean aimait d'une sincère affection.

« Vous prierez pour moi, monsieur Roger, quand vous serez près du bon Dieu, lui disait-il souvent.

— Pour toi comme je prierais pour mon frère », répondait Roger de sa voix défaillante.

Les nouvelles d'Hélène étaient excellentes ; elle se plaisait beaucoup dans cette ferme de Sainte-Anne que louait Kersac ; elle était généralement aimée et estimée. Kersac était plus un frère qu'un maître pour elle ; jamais un reproche, toujours des remerciements et des éloges. La petite Marie devenait de plus en plus gentille ; elle passait la journée chez les bonnes sœurs de Sainte-Anne ; elle travaillait bien ; elle commençait déjà à se rendre un peu utile à la ferme. Quand Kersac lui faisait faire un raccommodage ou un travail quelque pour lui-même, Marie en était fière et heureuse. Kersac l'aimait beaucoup et se réjouissait de la pensée de l'adopter.

Un jour il reçut une lettre de Simon et de Jean. Simon lui demandait de venir assister à son mariage, qui avait été retardé jusqu'à Pâques à cause d'une maladie de Mme Amédée, commencée peu de jours avant le carême. Simon demandait aussi à Kersac de vouloir bien lui servir de témoin avec M. Abel N..., ce peintre fameux par son talent autant que par sa vie exemplaire et son esprit charmant.

Jean suppliait son ami Kersac de venir les voir dans une occasion aussi solennelle ; ils déploraient tous les deux que leur mère ne pût venir, et Jean demandait à Kersac de ne pas augmenter leur chagrin en refusant d'être témoin de l'heureux Simon. Il profitait de l'occasion pour raconter à Kersac une foule de choses et de détails intéressants.

« Tenez, Hélène, dit Kersac, lisez cette lettre de Simon et de Jean. »

Hélène la lut avec un vif intérêt.

« Eh bien, dit-elle, que ferez-vous ?

— J'irai, dit Kersac ; la ferme n'en souffrira pas, bien que la saison soit encore aux labours et aux semailles ; je ne serai absent que trois ou quatre jours. Je vais écrire pour savoir le jour du mariage et l'hôtel où je pourrai descendre pour être près d'eux. Nous voici au printemps, le beau temps est venu ; ce sera pour moi un voyage agréable de toutes manières. Cela me fera vraiment plaisir de revoir mon petit Jean ; je tâcherai de vous le ramener, si c'est possible. »

Hélène devint rouge de joie.

« Me ramener Jean ! Ah ! si vous pouviez.

KERSAC

Et pourquoi ne le pourrais-je pas ?

HÉLÈNE

C'est qu'il est en service, monsieur ! Et vous savez combien c'est gênant quand un domestique s'absente.

KERSAC

Ce ne doit pas être à Paris comme chez nous ; ils ont un tas de domestiques qui se tournent les pouces ; on ne s'aperçoit seulement pas quand l'un d'eux manque.

HÉLÈNE

Je crois, monsieur, que cela dépend des maisons : chez Mme de Grignan, où est Jean, chacun a son travail ; c'est une maison comme il faut, une vraie maison de Dieu, comme l'écrit toujours Jean.

KERSAC

C'est possible, mais j'essayerai toujours ; voici près de trois ans que vous n'avez vu votre fils, ma pauvre Hélène ; il est bien juste qu'on vous le donne pour quelques jours. »

Hélène le remercia, mais sans trop croire au bonheur que ce brave Kersac lui faisait espérer.

Il reçut, deux jours après, une réponse à sa lettre ; le mariage était pour le 1er mai, et on était aux derniers jours d'avril. Pas de temps à perdre ; Hélène se hâta de lui préparer ses plus beaux habits, son linge le plus fin, ses bottes les plus brillantes ; elle lui mit de l'or dans sa bourse ; elle crut être prodigue en lui mettant cent francs.

Elle fit son paquet, qu'elle enveloppa dans un beau torchon neuf bien épinglé, et, lorsque Kersac fut près du départ, elle lui remit son paquet et la bourse.

KERSAC, *riant*

Merci, ma bonne Hélène. Avez-vous été généreuse ? Combien m'avez-vous donné pour m'amuser ?

HÉLÈNE

Plus que vous n'en dépenserez, monsieur. Cent francs !

KERSAC, *riant plus fort*

Cent francs ! Pauvre femme ! Cent francs ! Mais il n'y a pas de quoi aller et venir si je ramène mon brave petit Jean.

HÉLÈNE

Eh bien, monsieur, votre dépense ne sera pas grand-chose. Vous allez être nourri là-bas ! Quand on va à la noce, on mange et on boit pour huit jours !

— Et me loger donc ! Et vivre en attendant la noce ! Je ne vais pas arriver là pour tomber en défaillance comme un mendiant. Et mon présent de noce, donc ! Vous croyez que je laisserai marier un garçon qui est presque à vous, sans lui faire mon petit cadeau ? Non, Hélène ; Kersac est plus généreux que ça. Donnez-moi la clef et venez voir ce que j'emporte. »

Hélène le suivit en lui recommandant l'économie.

« Prenez garde de vous laisser trop aller à votre générosité, monsieur. Ces trois jours vont nous coûter plus cher que six mois ici chez vous.

KERSAC, *riant*

C'est bon, c'est bon ! Je sais ce que je fais. Je suis économe, vous le savez bien ; mais, dans l'occasion, je n'aime pas à être chiche.

HÉLÈNE, *souriant*

Économe, économe, excepté quand il s'agit de donner, monsieur.

KERSAC

Ah mais ! quant à ça, Hélène, j'ai ma maxime, vous savez. Il faut que celui qui a, donne à celui qui n'a pas. »

Kersac se trouvait devant la caisse où étaient ses papiers et son argent. Et, au grand effroi d'Hélène, il en tira encore cinq cents francs.

HÉLÈNE

Miséricorde ! monsieur ! Vous n'allez pas dépenser tout ce que vous emportez ?

KERSAC

J'espère que non. Mais... dans une ville comme Paris, il ne faut pas risquer de se trouver à court. On ne sait pas ce qui peut arriver ; un accident, une maladie !

HÉLÈNE

Oh ! monsieur ! Le bon Dieu vous protégera ; il ne vous arrivera rien du tout, et vous nous reviendrez en bonne santé, j'espère bien.

KERSAC

Je l'espère bien aussi, ma bonne Hélène. Et, à présent, adieu, au revoir ; et préparez un lit pour votre garçon. Et embrassez pour moi ma petite Marie, qui est à l'école. »

Kersac embrassa Hélène sur les deux joues, selon l'usage du pays, sauta dans sa carriole avec le garçon de ferme qui devait la ramener, et s'éloigna gaiement.

« Oh ! s'il pouvait me faire voir mon petit Jean ! » s'écria-t-elle quand il fut parti.

Elle était pleine d'espoir, malgré ce qu'elle en avait dit à Kersac, et ne perdit pas une minute pour préparer un lit à Jean, dans un cabinet qui se trouvait entre sa chambre et celle de Kersac.

XXIII

KERSAC A PARIS

Kersac arriva à Paris de grand matin et prit un fiacre, comme le lui avait recommandé Jean, qui lui avait donné l'adresse d'un hôtel de la rue Saint-Honoré, tout près de la rue Saint-Roch. Il prit une chambre au sixième, déjeuna copieusement pour commencer, fit une toilette complète, revêtit sa belle redingote, et, d'après les indications d'une fille de service, se rendit chez Jean, à l'hôtel de Mme de Grignan. Il était huit heures quand il arriva.

« Qui demandez-vous, monsieur ? demanda le concierge.

KERSAC

Et qui voulez-vous que je demande, mon brave homme, si ce n'est mon petit Jean ?

LE CONCIERGE

Quel petit Jean, monsieur ?

KERSAC

Comment, quel petit Jean ? Celui qui reste [1] dans cette maison, parbleu ! je n'en connais pas d'autre, et pas un qui vaille celui-là. »

Le concierge sourit, il comprit ce que demandait Kersac.

LE CONCIERGE

Si vous voulez entrer, monsieur, je vais prévenir Jean que vous le demandez. Qui faut-il annoncer, monsieur ?

1. Forme populaire pour « qui se trouve là, qui habite là ».

KERSAC

Kersac, son ami Kersac.

LE CONCIERGE

Suivez-moi, s'il vous plaît, monsieur.

KERSAC

Très volontiers, mon ami. »
Kersac le suivit pas à pas ; arrivé à l'escalier, il s'arrêta.

KERSAC, *regardant de tous côtés*

Mais... par où faut-il monter ?

LE CONCIERGE

Il faut monter l'escalier qui est devant vous, monsieur.

KERSAC

Sur cette belle étoffe qu'on a mise là tout du long ?

LE CONCIERGE, *souriant*

Oui, monsieur ; il n'y a pas d'autre chemin.

KERSAC

Eh bien, excusez du peu ! mon petit Jean ne se gêne pas... Et il marche là-dessus tous les jours ?

LE CONCIERGE, *souriant*

Dix fois, vingt fois par jour, monsieur.

KERSAC

Si ça a du bon sens de faire marcher sur de belles étoffes comme ça ! » Kersac se baissa, passa la main sur le tapis. « C'est doux comme du velours. Ça ferait de fameuses couvertures de cheval ! Et des limousines [1] excellentes, qui vous tiendraient joliment chaud ! »
Kersac se décida pourtant à poser un pied, puis l'autre, sur le beau tapis ; il montait lentement, avec respect pour la belle étoffe, regardait à chaque marche s'il ne l'avait pas salie avec ses bottes couvertes de poussière. Le concierge le fit entrer dans l'antichambre et alla prévenir Barcuss.
« Jean va être bien content, dit Barcuss ; je vais l'envoyer à M. Kersac ; il est ici à côté, dans l'office... Jean ! vite, viens voir ton ami M. Kersac, qui vient d'arriver.

JEAN

M. Kersac ! Quel bonheur ! Où est-il ? »

---

1. *Limousine* : manteau d'étoffe grossière, faite de laine et de fil, à raies blanches et noires, à l'usage des charretiers et des paysans.

A peine avait-il dit ces mots, que la porte du vestibule s'ouvrit et que la tête de Kersac apparut.

« Monsieur Kersac ! Cher monsieur Kersac ! s'écria Jean en courant à lui.

— Jean ! mon brave garçon ! répondit Kersac en le serrant dans ses bras et en l'embrassant de tout son cœur.

— Cher monsieur Kersac, répéta Jean, que vous êtes bon d'être venu, de vous être dérangé, d'avoir quitté votre ferme ! Que je suis donc heureux de vous voir ! Donnez-moi des nouvelles de maman. Si vous saviez comme je suis content de la savoir chez vous ! Elle doit être si heureuse avec vous !

KERSAC

Je me flatte qu'elle n'est pas malheureuse, mon ami. Mais comme te voilà grandi... Et pas enlaidi, je puis dire en toute vérité... Beau garçon !... Sais-tu que tu es presque aussi grand que moi ? Tu as... quel âge donc ?

JEAN

Dix-sept ans dans trois mois, monsieur Kersac.

KERSAC

C'est ça ; c'est bien ça ! J'ai trente-huit ans, moi !

— Jean, tu devrais proposer à M. Kersac de prendre quelque chose, dit Barcuss qui avait regardé et écouté en souriant.

KERSAC

Bien merci, monsieur ! Vous êtes bien honnête ! J'ai mangé, en arrivant, une fameuse miche de pain et une assiettée de fromage ! mais votre pain de Paris ne vaut pas le pain de la campagne. Ça ne tient pas au corps. On a beau avaler, on se sent toujours l'estomac vide. »

Barcuss se mit à rire et demanda à Kersac de l'attendre un instant. Il alla trouver M. de Grignan qui faisait sa toilette.

BARCUSS

Monsieur voudrait-il me permettre d'offrir un verre de vin à M. Kersac, l'ami de Jean, qui vient d'arriver et qui a l'air d'un bien brave homme ?

M. DE GRIGNAN

Certainement, mon ami : donnez-lui tout ce que vous voudrez.

BARCUSS

Et Monsieur veut-il me permettre de donner un petit congé à Jean, pour qu'il soit libre de promener son ami ?

M. DE GRIGNAN

Je ne demande pas mieux, mon bon Barcuss, mais c'est vous qui en souffrirez.

BARCUSS

Oh ! Monsieur, je ne suis pas embarrassé pour l'ouvrage ; le concierge me donnera un coup de main. Et ça fait plaisir d'obliger un bon garçon comme Jean et un brave homme comme M. Kersac.

M. DE GRIGNAN

A-t-il vraiment l'air d'un brave homme ?

BARCUSS

D'un brave homme tout à fait, Monsieur ; un homme de cinq pieds huit pouces [1] pour le moins, avec des épaules, des bras et des poings à assommer un bœuf ; et, avec cela, un air tout bon, tout riant, l'air d'un bon homme tout à fait. Et si Monsieur voulait bien permettre que je lui propose de rester ici ?

M. DE GRIGNAN

Très volontiers, Barcuss ; vous pourriez lui proposer, s'il n'est ici que pour peu de jours, de coucher et de manger chez moi. De cette façon Jean le verra tout à son aise, et vous ne vous éreinterez pas de travail.

BARCUSS

Merci bien, Monsieur ; je le lui proposerai de la part de Monsieur. »

Barcuss se retira fort content et rentra avec empressement dans l'antichambre, où il trouva Kersac et Jean causant avec animation.

BARCUSS

Monsieur Kersac, Monsieur vous propose de rester ici chez lui ; nous avons le logement et la table à vous offrir. »

Jean sauta de dessus sa chaise.

« Merci, monsieur Barcuss ; c'est un effet de votre bonté, je le vois bien ; c'est vous qui l'avez demandé à Monsieur.

KERSAC

Mais, Jean, dis donc, c'est indiscret ça ; on dit qu'à Paris chacun a son coin [2] ; je ne veux pas déplacer ni gêner personne ; j'aime mieux retourner à l'hôtel.

JEAN

Oh ! mon cher monsieur Kersac ! Puisque Monsieur le permet ! Puisque le bon M. Barcuss l'a demandé !

---

1. Environ 1,80 m. C'était très grand pour l'époque.
2. Ceci souligne la promiscuité caractéristique de l'habitat rural.

BARCUSS

Acceptez, acceptez sans crainte, monsieur Kersac ; nous avons plus de logement qu'il ne nous en faut. Voyons, est-ce dit ?

KERSAC, *lui tapant dans la main*

C'est dit. Tope là, je reste ! Vous avez l'air de braves gens ici. Je voudrais bien connaître les maîtres de Jean. J'aime bien les braves gens.

BARCUSS

Vous les verrez tantôt, monsieur Kersac. Jean, dans quelle chambre mettons-nous ton ami ?

JEAN

Dans la mienne, je vous en prie, monsieur Barcuss ; je le verrai bien mieux.

KERSAC

J'aimerais bien cela, moi aussi. Cela me rappellera la nuit où tu m'as si bien soigné, Jean, à l'auberge de Malansac. Et ce Jeannot, que tu voulais me faire aimer ? A propos, où est-il cet animal de Jeannot ?

JEAN

Il est bien placé, à ce qu'il m'a dit, mais je ne le vois pas souvent.

KERSAC

Pourquoi ça ?

JEAN

Parce que... parce qu'il a des idées qui ne sont pas les miennes et des goûts que je n'ai pas. »

Barcuss interrompit la conversation pour les engager à aller déjeuner. Jean qui avait bon appétit, ne se le fit pas répéter ; il emmena Kersac pour le présenter au cuisinier et aux autres domestiques.

Kersac déjeuna une seconde fois comme s'il n'avait pas déjeuné une première. Puis, Jean lui proposa de venir voir sa chambre.

JERSAC

Sac à papier ! mon garçon, comme tu es logé ! Et tous ces effets sont à toi ?

JEAN

Tout, tout, monsieur. Regardez bien ! Voyez mes beaux habits, mon linge, ces excellents livres, tout ça m'a été donné par le meilleur des hommes, le plus charmant et en même temps le plus charitable ; vous devinez que c'est de M. Abel que je parle.

KERSAC

Ah oui ! ce brave monsieur que tu aimes tant ?

JEAN

Et que j'ai tant de raisons d'aimer ! Si vous saviez comme il a été et comme il est bon pour Simon et pour moi ! Et comme il me donne de bons conseils ! Et comme il a la bonté de m'aimer ! C'est ça qui me touche le plus. Que lui, grand artiste, riche, spirituel, si couru, si choyé, veuille bien aimer un pauvre domestique, un garçon comme moi !

KERSAC

J'aime ce M. Abel, et toi, je t'aime d'autant plus que tu l'aimes et que tu en parles avec tant d'amitié.

JEAN

C'est qu'on est si reconnaissant envers ceux qui vous aiment, quand on est seul, loin de sa famille.

KERSAC

A qui le dis-tu, moi qui n'ai pas de famille et personne à aimer ! Aussi je veux m'en faire une ; ça me pèse trop de vivre seul.

JEAN

Et comment ferez-vous pour vous faire une famille ?

KERSAC

Parbleu ! je me marierai ; pas plus difficile que ça. Comme fait Simon.

JEAN

Mais Simon est jeune, et vous ne l'êtes plus.

KERSAC

Je le sais bien ! Aussi n'épouserai-je pas une jeunesse de dix-huit ans, comme fait Simon. Je prendrai une femme de mon âge à peu près.

JEAN

Et où la trouverez-vous ?

KERSAC

Elle est toute trouvée, pardi ! Ta mère !

JEAN, *surpris d'abord et riant ensuite*

Maman ! maman ! Mais vous n'y pensez pas, monsieur ! Maman a quelque chose comme trente-trois à trente-quatre ans [1].

---

1. Après trente ans, les femmes devaient renoncer à toute séduction. La dureté des conditions de vie pour l'immense majorité d'entre elles les vieillissait prématurément.

KERSAC

Et moi, j'en ai bien trente-huit à trente-neuf. Vois-tu, Jean, j'ai besoin de quelqu'un de confiance près de moi pour gouverner ma ferme ; et puis quelqu'un de bon et de soigneux que je puisse aimer ; quelqu'un de rangé, d'économe, qui me retienne quand je veux faire de la dépense. Quelqu'un de propre, d'avenant, qui ne repousse pas les gens qui viennent à la ferme faire des affaires avec moi. Je trouve tout cela dans ta mère ; elle paraît plus jeune que son âge, mais cela ne fait rien ; cela vaut mieux que si on pouvait la prendre pour ma mère. Cela te déplaît-il, mon ami ?

JEAN

Comment cela me déplairait-il, monsieur ? C'est au contraire un bonheur, un grand et très grand bonheur. Pauvre maman, qui a été si malheureuse ! Et le bon Dieu lui envoie la chance de devenir la femme d'un brave, excellent homme comme vous, monsieur ! Mon cher monsieur Kersac ! vous serez donc mon père ! Ah ! ah ! ah ! c'est drôle tout de même !

KERSAC

Tu n'y pensais pas, ni moi non plus, quand je te menais en carriole à Malansac ? Eh bien, tu ne croirais pas une chose ? c'est que je m'étais si bien attaché à toi dans cette journée de carriole, que j'ai été voir ta mère pour toi, que je l'ai soignée pour toi, pour te ravoir un jour et pour te faire un sort. Et puis, il faut dire aussi que j'ai reçu, il y a environ trois mois, une lettre de quelqu'un que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, qui a signé : *Un ami*, et qui me dit :

« "Si vous voulez être heureux, monsieur Kersac, et si vous êtes le brave, l'excellent homme que je crois, épousez la mère de votre jeune ami Jean. Vous n'aurez pas à vous en repentir."

« Cette lettre m'a décidé ; j'ai pensé à ton avenir, au mien, et je me suis dit : Hélène sera ma femme et Jean sera mon fils.

JEAN

Merci, monsieur, merci ; mille fois merci ; j'ai réellement trop de bonheur d'avoir rencontré deux hommes aussi excellents que vous et M. Abel.

KERSAC

Ah çà ! dis donc, je voudrais bien le voir, ton M. Abel. Je l'aime, rien que de t'en entendre parler.

JEAN

Je le lui dirai, monsieur, je le lui dirai. A présent, monsieur, je vais aller à mon ouvrage, pour ne pas tout laisser faire à ce bon M. Barcuss, qui s'échine pour me donner du bon temps.

KERSAC

Je vais y aller avec toi, je ne te quitte pas d'une semelle ; je te regarde déjà comme mon fils. Mais n'en parle à personne qu'à Simon ; on rirait de moi, et cela ne m'irait pas. Je leur donnerais une volée de coups de poing qui gâterait la noce.

JEAN

Permettez-moi, monsieur, de le dire à M. Abel ; j'ai l'habitude de lui parler de tout ce qui m'intéresse.

KERSAC

Dis-le, dis-le, mon ami ; je le lui dirais moi-même si je le voyais. »

XXIV

KERSAC ET M. ABEL FONT CONNAISSANCE

Avant de quitter la chambre, Kersac serra Jean dans ses bras, et avec une telle force que Jean demanda merci ; il étouffait ; tous deux descendirent en riant, Jean se mit à décrotter et cirer les chaussures ; Kersac s'y mit aussi avec ardeur, et tous deux causaient avec tant d'animation, qu'ils n'entendirent pas entrer M. Abel.

Il les regardait depuis quelques instants en souriant, lorsque Kersac se retourna.

KERSAC

Tiens ! qui est-ce qui vient nous déranger ? »

Jean se retourna à son tour, jeta brosse et soulier, et s'avança précipitamment vers M. Abel.

JEAN

Cher, cher monsieur, encore un bonheur ! C'est M. Kersac que vous voyez là ; il m'annonce... vous ne devineriez jamais quoi ; il m'annonce...

M. ABEL

Qu'il épouse ta mère, parbleu ! c'est clair.

JEAN, *étonné*

Comment avez-vous deviné ?

M. ABEL

Tu sais que je devine tout ce qui te concerne.

JEAN

C'est vrai, ça, monsieur ! Nous nous entendons si bien ! »

Kersac était resté la bouche ouverte, les yeux écarquillés, tenant une brosse en l'air d'une main et une bottine de l'autre. M. Abel s'avança vers lui en riant. Kersac, sans penser au cirage qui noircissait ses mains, prit celles de M. Abel dans les siennes et les serra avec la force d'un charretier herculéen. M. Abel, qui ne le lui cédait en rien sous ce rapport, serra à son tour, jusqu'à ce que Kersac eût jeté une espèce de cri de douleur.

KERSAC

Sac à papier ! quelle poigne ! Eh bien, monsieur ! si vous êtes de cette trempe, il vaut mieux vous avoir pour ami que pour ennemi. Dis donc, Jean, tu ne m'avais pas dit cela ?

JEAN

C'est que je ne le savais pas. M. Abel m'avait toujours serré les mains bien doucement, sans me faire de mal... Ah ! mon Dieu ! regardez donc vos mains, monsieur ! Pleines de cirage, ajouta Jean en riant.

M. ABEL, *riant aussi*

C'est, ma foi, vrai. Noires comme si j'avais ciré mes bottes.

KERSAC

Bien pardon, monsieur, c'est moi ! Je n'y ai pas pensé ! C'est que nous venions de parler de vous, monsieur, et alors vous comprenez.

— Je comprends, dit Abel en adressant à Jean un sourire affectueux. Et puisque j'ai les mains noires comme les vôtres, je vais vous aider à dépêcher votre ouvrage ; nous allons décrotter tout cela, comme trois bons amis. »

M. Abel mit un tablier de Barcuss, saisit une brosse, un petit brodequin de Suzanne, et se mit à brosser et à cirer comme un vrai décrotteur. Kersac le regardait avec un étonnement qui faisait rire M. Abel, déjà enchanté du nouveau rôle qu'il s'était adjugé.

Quand ils eurent fini, Abel proposa de descendre à la cuisine pour se savonner les mains ; ils y allèrent tous les trois ; le cuisinier, accoutumé aux excentricités de M. Abel, lui présenta une terrine d'eau tiède et un morceau de savon, sans demander d'où provenait ce cirage sur les mains de M. Abel ; Jean et Kersac se lavèrent dans un seau.

« Au revoir, mon ami Kersac, dit M. Abel en s'en allant, je suis entré en passant pour savoir des nouvelles de mon pauvre petit Roger, Jean, sais-tu comment il va ? Il était bien souffrant hier soir.

JEAN

Je n'ai pas encore eu de ses nouvelles ce matin, monsieur ; l'arrivée de M. Kersac m'a tout bouleversé. J'étais si content de le revoir !

M. ABEL

Je vais avoir des nouvelles par Grignan. Je reviendrai dîner ; préviens Barcuss.

JEAN

Oui, monsieur. Au revoir, monsieur.

M. ABEL

Au revoir, mon enfant. A ce soir, monsieur Kersac. Vous savez que nous sommes ensemble témoins de Simon ?

KERSAC

Oui, monsieur ; c'est bien de l'honneur pour moi.

M. ABEL

Et pour moi, donc ! Je ne connais rien de plus respectable qu'un honnête cultivateur, brave homme et faisant le bonheur de tous ceux qui l'entourent [1]. J'ai les mains propres, ajouta-t-il en tendant sa main à Kersac, et vous aussi ; nous pouvons nous donner une poignée de main... et sans nous briser les os », ajouta-t-il en riant.

Kersac prit la main d'Abel et la serra un peu trop vivement, à l'idée de M. Abel.

« Prenez garde, dit-il ; si vous serrez, je serre.

— Et moi je lâche », dit Kersac en reculant d'un pas.

Abel s'en alla en riant et monta chez M. de Grignan. Il ne tarda pas à revenir et dit à Jean en passant :

« Roger va un peu moins mal ; il voudrait te voir, et il te demande de lui amener notre ami Kersac dont je lui ai parlé. Au revoir, mes amis. Jean, dis à Simon qu'il vienne me voir à l'hôtel *Meurice* ; nous avons bien des choses à régler pour la noce, et pas de temps à perdre ; c'est pour après-demain. Tâchez de venir tous les deux avec lui ; nous arrangerons les heures, les moyens de transport, etc. »

M. Abel sortit.

JEAN

Monsieur Kersac, je vais vous laisser un moment pour aller chez le pauvre petit M. Roger ; il voudrait bien vous voir, le pauvre enfant ; vous voulez bien que je revienne vous chercher, n'est-il pas vrai ? Il a si peu de distractions, le pauvre petit ! Et il est si gentil ! si doux, si patient ! un vrai petit ange.

KERSAC

Je t'attends, mon ami, je t'attends. »

1. C'est l'opinion profonde de Sophie : le monde rural est le plus souvent pressenti avec sympathie et exactitude dans ses livres.

Lorsque Jean entra chez Roger, sa mère était près de lui. Celui-ci tourna la tête avec effort.

« Et ton ami, M. Kersac ? dit-il. Je voudrais bien le voir, si cela ne l'ennuie pas trop.

JEAN

Je vais vous l'amener, monsieur Roger ; il sera bien content de faire connaissance avec vous ; il vous aime sans vous connaître.

ROGER

Il est trop bon. Tous ceux qui m'aiment sont trop bons. Je n'ai rien fait pour qu'on m'aime. Tout le monde se fatigue pour moi, et moi je ne fais rien pour personne.

JEAN

Rien ! vous appelez *rien* de prier pour nous tous comme vous le faites, cher monsieur Roger ?

ROGER

Quand je serai près du bon Dieu et de la Sainte Vierge, je prierai mieux ; ici je prie mal parce que je souffre trop. Je serai bien heureux ce jour-là ! »

Roger ferma les yeux, joignit ses petites mains comme s'il priait. Ensuite il dit à Jean :

« Mon bon Jean, amène-moi M. Kersac, je t'en prie. C'est peut-être mal d'être si curieux, mais j'ai envie de le voir pendant que je suis un peu mieux. »

Jean sortit et alla demander à Kersac de monter. Pour arriver chez Roger, il fallait passer par le salon ; Kersac s'y arrêta, frappé d'étonnement ; la tenture de damas rouge, les fauteuils dorés, les divers meubles de fantaisie qui ornaient le salon, le lustre de cristal et en bronze, le beau tapis d'Aubusson, tout cela était pour lui les contes des *Mille et Une Nuits*, des richesses sans pareilles. Jean, voyant son admiration, s'arrêta quelques minutes ; puis, ouvrant la porte de Roger, il fit entrer Kersac. Ce dernier fut vivement impressionné par l'aspect de cette chambre ; le demi-jour, ménagé à dessein, pour ne pas fatiguer les yeux du petit malade, le silence qui y régnait, l'attitude accablée mais résignée de Mme de Grignan, assise près du lit de son fils, l'enfant lui-même, d'une maigreur et d'une pâleur effrayantes, les mains jointes, le visage légèrement animé par un doux sourire, tout cet ensemble produisit sur Kersac une impression si vive de respect, d'attendrissement, que, sans penser à ce qu'il faisait, il se laissa tomber à genoux près du lit de ce pauvre petit enfant. Roger, surpris et touché, voulut prendre de sa petite main décharnée celle de Kersac, mais il n'en eut pas la force ; Kersac, qui avait senti le mouvement, prit bien doucement cette petite main dans les siennes, la baisa et la plaça ensuite sur sa tête, comme pour avoir une bénédiction.

Puis, se tournant vers Mme de Grignan qu'il entendait pleurer :
« Pauvre dame ! dit-il. Pauvre mère !
— Mais heureuse de le voir souffrir si saintement », répondit Mme de Grignan.
Kersac se releva.

ROGER

Monsieur Kersac, Jean vous aime beaucoup ; je vois qu'il a raison ; vous aimez le bon Dieu et vous le priez ; je prierai aussi pour vous. »
Et, voyant une larme rouler le long de la joue de Kersac :
« Il ne faut pas pleurer pour moi, monsieur Kersac. Je souffre ce que le bon Dieu m'envoie, et je sais que bientôt le bon Dieu me prendra avec lui ; je serai alors si heureux, si heureux que je ne penserai plus à mes souffrances. »
Roger se reposa un instant ; Kersac voulut parler, mais il ne put articuler une parole ; il se borna à regarder la mère et l'enfant avec une respectueuse émotion. Enfin, oubliant la beauté des meubles, il s'assit dans un fauteuil habituellement occupé par M. de Grignan, et garda dans sa main la main de Roger.
Roger pressa légèrement, bien légèrement (car la force lui manquait) la grosse main de Kersac ; Jean se tenait près d'eux ; il regardait tantôt Roger, tantôt Kersac. Si M. Abel avait pu voir l'expression de son regard, il eût fait un cinquième tableau de cette scène touchante, dont l'âme, le héros, était un enfant de dix ans, bien près de la mort.
Le silence, l'immobilité, amenèrent chez Roger un calme, un bien-être qui finit par le sommeil ; quand Mme de Grignan le vit endormi, elle dégagea tout doucement la main de Roger de celle de Kersac, fit signe à ce dernier de ne pas faire de bruit et de s'en aller avec Jean ; puis elle fit de la main un signe amical à Kersac, qui sortit avec Jean.
Il ne regarda pas le beau salon en s'en allant, il ne dit pas une parole ; arrivé dans la chambre de Jean, Kersac s'assit et essuya ses yeux du revers de sa main.

KERSAC

Je ne me souviens pas d'avoir été émotionné [1] comme je l'ai été chez ce pauvre enfant. Je me suis senti remué jusqu'au fond de l'âme ! Ce petit être souffrant, si doux, si tranquille, si heureux ! Et puis cette pauvre mère qui pleure, mais qui ne se plaint pas. Et tout ça si calme et sentant la mort ! Jamais je n'oublierai les instants que j'ai passés là. J'y serais resté des heures si l'on avait bien voulu m'y laisser. »
Il finit pourtant par se remettre ; Jean chercha à le distraire en lui racontant d'abord des paroles charmantes du petit Roger, ensuite des aventures de café, puis le concert et le bal, égayés par M. Abel. Kersac riait de tout son cœur quand Barcuss vint les appeler pour déjeuner.

1. *Émotionné* : très ému, bouleversé, en langage populaire.

XXV

KERSAC VOIT SIMON, RENCONTRE JEANNOT

Kersac s'émerveilla du bon et copieux déjeuner qu'on leur servit, et ses convives s'émerveillèrent de son appétit infatigable ; sa dernière bouchée fut avalée avec le même empressement que la première. Après le repas, Jean lui proposa d'aller chez Simon, ce que Kersac accepta avec plaisir. Jean le mena par le plus beau et le plus court chemin, les Champs-Élysées, la place de la Concorde et la rue de Rivoli. Il lui fit voir en passant l'hôtel *Meurice,* où demeurait son cher M. Abel, puis l'épicerie où avait été Jeannot ; puis, dans la rue Saint-Honoré, le café où lui-même était resté près de trois ans et Simon sept ans. Ils arrivèrent, non sans peine, chez Simon, car Kersac s'arrêtait à chaque pas pour admirer les boutiques, les voitures, les bâtiments ; tout était pour lui nouveau et merveilleux.

Jean monta rapidement les deux étages de Simon : Kersac le suivit plus modérément. Simon venait de finir son déjeuner-dîner et se préparait à descendre au magasin.

« Simon, voici M. Kersac qui vient te voir, s'écria Jean en entrant chez son frère.

SIMON

Monsieur Kersac ! Que vous êtes bon, monsieur, de faire ce grand voyage pour moi !

KERSAC

Pour vous, mon ami, et pour Jean et pour votre mère.

JEAN

Maman va devenir la femme de M. Kersac. Il me l'a dit tantôt ; et il sera mon père ! C'est drôle, ça, n'est-ce pas ?

SIMON

Pas possible ! C'est-il vrai, monsieur Kersac ?

KERSAC

Très vrai, mon ami ; à mon retour.

SIMON

Quel bonheur pour notre pauvre mère ! Cher monsieur Kersac ! »

Simon embrassa Kersac, qui le serra à l'étouffer, comme il avait fait pour Jean.

SIMON

Et quel dommage que ma mère n'ait pu venir avec vous !

KERSAC

C'était impossible, mon ami ! Toi épousant une fille de haute volée, une Parisienne, ta mère se serait trouvée embarrassée, déplacée avec tout ce beau monde. Et puis, tant qu'elle n'est pas ma femme, elle est ma fille de ferme ; je n'aurais pas voulu que ta mère se présentât comme fille de ferme chez tes parents. Et puis, la pauvre femme y avait une très grande répugnance, probablement à cause de tout cela. Moi-même, je ne m'y suis réellement décidé qu'en partant. J'ai vu que ça me faisait quelque chose de la quitter. C'est qu'elle est bien bonne, elle m'est bien attachée, et je pense que nous ne serons malheureux ni l'un ni l'autre.

SIMON

Ma mère ne le sait donc pas, comme ça ?

KERSAC

Elle n'en sait pas le premier mot.

SIMON

Et si elle allait refuser ?

KERSAC, *étonné*

Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? Refuser !... Diantre ! je n'avais pas pensé à cela, moi [1] ! Ah bien ! si elle refusait... c'est que j'en serais bien chagrin !... Oui, oui, ce serait une vraie perte pour la ferme et pour moi. Jamais je ne trouverais à remplacer cette femme-là. Quelle diable d'idée tu as eue, Simon ! Je ne vais pas avoir un instant de tranquillité jusqu'à mon retour là-bas.

SIMON, *souriant*

Rassurez-vous, mon cher *père* ! Ce n'est qu'une supposition. Pourquoi refuserait-elle de rester avec vous, puisqu'elle vous aime tant et qu'elle est si heureuse chez vous ? Soyez tranquille, vous serez notre *père* à Jean et à moi.

KERSAC

C'est possible ! mais... ce n'est pas certain. Dis-moi, Simon, à quand ta noce ?

SIMON

Après-demain, monsieur Kersac. Demain matin je voudrais bien aller chez M. Abel, pour lui demander son heure et convenir de tout avec lui.

---

1. Typique de la misogynie du XIXe siècle : on arrangeait, sans leur avis, l'avenir des femmes... A elles de s'en accommoder.

JEAN

Tout juste, il t'a fait dire d'aller avec nous à l'hôtel *Meurice* avant neuf heures ; passé neuf heures, on ne le trouve plus.

SIMON

Je le sais bien. Pouvez-vous venir me prendre ?

JEAN

Oui, oui, j'ai prévenu M. Barcuss.

KERSAC

Après-demain la noce ; le lendemain au soir, je file pour arriver à Sainte-Anne le matin de bonne heure.

JEAN

Déjà, monsieur !

KERSAC

Il le faut bien, mon enfant ; dans une ferme, le temps qu'on perd ne se rattrape pas. Et puis... il faut que je parte. »

Ils causèrent quelque temps. Kersac demanda à voir Mlle Aimée. Simon le présenta à monsieur, à Mme Amédée et à Aimée. Kersac secoua la main du père à lui disloquer l'épaule, serra la main de la mère à lui engourdir les doigts. Quant à Mlle aimée, quand elle voulut lui donner la main.

KERSAC

Du tout, du tout ! Dans mon pays, les témoins embrassent la mariée. »

Et dans ses bras vigoureux il enleva de terre Mlle Aimée et l'embrassa sur les deux joues avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître. Effrayée pourtant, elle appela Simon à son secours.

« Eh bien ! quoi, la belle enfant ? dit Kersac en la posant à terre. Il n'y a pas de mal. Je suis témoin. Après-demain la noce. A quelle heure ? Où se réunit-on ?

M. AMÉDÉE

C'est à neuf heures précises, monsieur ; le mariage à la mairie d'abord, puis à l'église à neuf heures et demie. Ensuite on déjeune chez nous, et puis on ira passer la journée à Saint-Cloud ; et là c'est M. Abel qui donne à dîner et qui se charge du reste de la soirée.

— Très bien, dit Kersac ; nous serons exacts. »

Kersac ne resta pas longtemps chez les Amédée ; il dit qu'il avait des emplettes à faire, et il partit avec Jean.

KERSAC

Dis donc, Jean, ces Amédée me gênent ; je ne me sentais pas à mon aise avec eux.

JEAN

Ah ! vraiment ? Je suis content que vous me disiez cela, parce que c'est la même chose pour moi. Je suis toujours un peu gêné chez eux. Tandis que je me sens si bien à l'aise avec vous et avec M. Abel ! Ça gâte tout d'être gêné.

KERSAC

Tu as bien raison. Et puis, vois-tu, les Amédée, c'est parisien, commerçant parisien ; ça se moque des bonnes gens comme moi, un campagnard, un fermier, qui n'a pas d'habit ni de gants. Ça ne se dit pas, mais ça se devine. Franchement, je serai content quand la noce sera finie. Et je suis plus content encore de n'avoir pas amené ta mère. La pauvre femme ! elle aurait eu de l'embarras, de la crainte de faire quelque sottise, de faire rire d'elle. Et moi, ça m'aurait fait souffrir ; j'en aurais été tout démonté !

JEAN

Vous avez fait pour le mieux, monsieur. Où allons-nous maintenant ?

KERSAC

Je voudrais acheter mon présent de noces pour Mme Simon, et puis mon présent de noces pour ta mère ; car... Simon a beau m'avoir troublé l'esprit, je crois encore qu'elle ne refusera pas de vivre chez moi comme ma femme, puisqu'elle y vit bien comme ma servante. Je n'aime pas à la voir en service chez moi ; elle vaut mieux que ça. »

Jean demanda à Kersac quelques explications sur ce qu'il voulait acheter.

« Un bijou pour la jeune mariée, répondit-il, et un châle pour la vieille mariée », ajouta-t-il en riant.

Ils allaient entrer chez un bijoutier voisin du café Métis, lorsqu'ils se rencontrèrent nez à nez avec Jeannot. La surprise fut grande des deux côtés. Après le premier échange de bonjours, Jeannot les invita à prendre un café et un petit verre ; Jean allait refuser, mais Kersac lui fit signe d'accepter, et, une fois attablés au café, il poussa Jeannot à boire copieusement. Il lui fit d'abord compliment sur sa mise élégante.

« Tu es vêtu comme un grand seigneur, Jeannot !

— Oh ! dit Jeannot d'un air dégagé et dédaigneux, ces vieilles nippes sont bonnes pour traîner le matin, mais le soir on se fait plus beau que ça.

KERSAC

Ah ! tu ne te trouves pas assez beau comme tu es là ?

JEANNOT

Pour Jean ce serait bien, mais... pour moi...

KERSAC

Diantre ! monsieur Jeannot est devenu grand seigneur, à ce qu'il paraît.

JEANNOT

Mais... un peu... Ainsi on ne me dit plus Jeannot tout court !... On ne me tutoie plus.

KERSAC

Et qu'est-ce qui vaut à monsieur Jeannot sa haute position ?

JEANNOT

Peuh ! Je ne suis pas bête, vous savez.

KERSAC

Non, je ne savais pas.

JEANNOT

Je dis donc que je ne suis pas bête ; j'ai eu l'habileté de me faire bien voir de M. Boissec, l'intendant de M. le comte. Je lui ai rendu des services.

KERSAC

Quels services as-tu pu rendre à un aussi grand personnage ?

JEANNOT

Je l'ai servi avec zèle ; je l'ai flatté, j'ai fait pour lui des affaires dans lesquelles il ne voulait pas paraître.

JEAN

Des affaires ! Quel genre d'affaires ?

JEANNOT

Des affaires d'argent, des mémoires à payer, des vins à acheter, des commandes à faire, et autres choses qui rapportent beaucoup.

JEAN

Comment peuvent-elle rapporter ?

JEANNOT

Es-tu naïf ! Tu ne comprends pas ? En payant un mémoire de cent francs, je suppose, outre les cinq pour cent, je marchande, je trouve les objets trop chers, je menace de changer de fournisseur. Le fournisseur, qui a tout porté au double, rabat un quart et le cinq pour cent en sus. M. Boissec porte au maître le mémoire avec la somme entière, et il empoche les trente pour cent, trente francs sur cent, et

ainsi du reste. Et comme la maison est riche, qu'on y dépense plus de cent mille francs par an, tu penses que l'intendant se fait un joli magot. »

Jean était indigné et il allait se récrier, mais Kersac le poussa du coude et continua à faire boire et parler Jeannot.

KERSAC

Ce n'est pas bête, en effet, ce que tu fais là. Mais je ne vois pas là-dedans quel bénéfice tu y trouves, toi ?

JEANNOT

Au commencement, pas grand-chose ; une pièce de cinq francs, de dix francs, par-ci, par-là. Mais quand je me suis habitué aux affaires, j'ai fait les miennes aussi.

KERSAC

Comment ça ?

JEANNOT

Voilà ! Je m'arrangeais avec les marchands pour qu'ils chargeassent leurs mémoires ; avec l'épicier, outre le prix, il y a le poids ; et, alors, au lieu d'en rogner le quart, je lui en rognais le tiers ; je déclarais toujours le quart à M. Boissec et je gardais le reste.

KERSAC

Mais pourquoi M. Boissec ne fait-il pas ses affaires lui-même ? Il doit se méfier de toi ?

JEANNOT

Il ne voulait pas paraître dans les affaires pour ne pas être pris. En cas de découverte, il fait tout tomber sur moi, il me fait chasser comme un voleur, et le maître est content : il croit M. Boissec un trésor de probité.

KERSAC

Et toi, donc ? Tu tu trouves sur le pavé.

JEANNOT

Oh ! que non. Il me replace bien vite dans une autre bonne maison, en me recommandant comme un sujet rare. En attendant une place, il me fournit de quoi vivre, sans quoi je parlerais. Et quant à se méfier de moi, je ne sais pas s'il s'en méfie, mais il n'en témoigne rien, toujours ; il n'oserait pas.

KERSAC

Quel mal pourrais-tu lui faire ?

JEANNOT

Quel mal ? Le dénoncer aux maîtres en faisant l'indigné, et en déclarant que je suis honnête homme, que je suis attaché aux maîtres, et que je ne peux plus souffrir de les voir trompés par un voleur. Ou bien un autre moyen, c'est d'écrire une lettre anonyme en plaignant le pauvre garçon (moi) de se trouver obligé, par la misère, à aider à ces friponneries qui le révoltent. »

Jean ne pouvait plus se contenir.

JEAN

Jeannot, ce que tu fais, ce que tu aides à faire est infâme ; c'est un vol abominable, une tromperie indigne. Jeannot, pauvre Jeannot, sors de cette maison, quitte Paris où tu as de mauvaises connaissances, retourne au pays ; notre bon M. Kersac aura pitié de toi, il te trouvera de l'ouvrage. Mais, mon pauvre Jeannot, je t'en supplie, ne reste pas dans cette maison de voleurs.

JEANNOT

Mon garçon, tu es un niais ; la maison est bonne et j'y resterai ; je veux être dans une maison riche, et elles sont toutes de même ; les maîtres ne s'occupent pas des domestiques, ils les laissent tranquilles, ne s'informent pas s'ils passent les nuits dehors, au café, au bal ou au théâtre, n'importe. Ils payent, ils se laissent voler. A la chambre, à la cuisine, à l'écurie, c'est tout la même chose. Je vis heureux, je m'amuse, je fais bonne chère, de l'argent à profusion, j'en dépense et j'en refais. Toi, au contraire, tu travailles, tu t'ennuies, tu fais maigre, tu restes à la maison, tu vas à la messe, tu mènes une vie de capucin. Ça ne me va pas ; toi, je ne t'en empêche pas si tu préfères un capucin à un bon garçon qui boit, qui danse, qui fait la vie.

JEAN

Mais, Jeannot, pense donc qu'il y a un APRÈS, comme je te le disais un jour, et que...

JEANNOT

Ta, ta, ta, laisse-moi tranquille, je ne veux pas d'APRÈS ; je ne veux pas que tu me cornes aux oreilles ton APRÈS, qui me revient déjà assez souvent...

JEAN

Et qui gâte ta vie, pauvre Jeannot.

JEANNOT

Parbleu non ! car j'envoie promener ton *après* et toi-même avec. Tiens, je n'aime pas à te rencontrer, Jean ; tu as toujours de sottes paroles qui me troublent ma journée, ma nuit, et qui me taquinent, quoi que j'en aie. Garçon, la note. »

Le garçon apporta la note ; on avait consommé pour cinq francs de café, eau-de-vie, liqueurs. Jeannot tira de l'or de sa poche, donna une pièce de vingt francs, empocha la monnaie, et sortit sans attendre ses compagnons.

Kersac et Jean sortirent aussi, mais ne suivirent pas Jeannot.

« Quelle canaille ! dit Kersac.

— Malheureux Jeannot ! dit Jean.

KERSAC

Ai-je eu de la peine à me tenir pendant que ce gredin nous défilait son chapelet de gueuseries ! Si je n'avais voulu le laisser se découvrir tout à fait, je lui aurais brisé la mâchoire d'un coup de poing dès la première tirade.

JEAN

Ah ! si j'avais l'esprit, l'instruction, la charité de M. Abel j'aurais trouvé de bonnes paroles qui auraient peut-être touché le cœur de ce pauvre garçon.

KERSAC

Ah ! ouiche ! Un gueux comme ça ! Rien n'y fera ; c'est un être sans cœur, rien ne le touchera. Je le disais bien à ta mère, il finira par se faire coffrer ; pourvu qu'il ne se fasse pas mettre au bagne et qu'il se borne à la correctionnelle. Mais te voilà tout triste, mon enfant. Cela ne t'arrive pas souvent ! Entrons chez un bijoutier, tu m'aideras à bien choisir. »

XXVI

EMPLETTES DE KERSAC

Kersac et Jean entrèrent chez un bijoutier, brave homme heureusement, qui ne les surfit pas beaucoup et qui ne profita que modérément de la bonhomie de Kersac et de l'ignorance où étaient les deux acheteurs de la valeur des bijoux. Après bien des hésitations, ils finirent par fixer leur choix sur une chaîne d'or qu'ils payèrent cent dix francs. Le bijoutier, voyant que Kersac mettait la chaîne sans étui dans sa poche, eut la loyauté de lui faire observer qu'un bijou de ce prix se donnait avec sa boîte ; et, à la grande joie de Kersac, il plaça la chaîne dans un joli étui de velours bleu doublé de satin blanc. Kersac paya, remercia et demanda où il trouverait un châle ; le bijoutier lui indiqua le magnifique MAGASIN DU LOUVRE.

Kersac et Jean se dirigèrent du côté du Louvre. Kersac avait eu la précaution de mettre la chaîne dans la poche de son gilet, de crainte

des voleurs. Quand ils entrèrent dans ce magasin, Kersac ne pouvait en croire ses yeux ; l'étendue, la magnificence du local, la profusion des marchandises de toute espèce, l'éblouirent et le fixèrent sur le seuil de la porte. Ce ne fut qu'après les demandes réitérées des commis : « Que désirent ces messieurs ? » que Kersac put articuler :

« Un châle, monsieur. »

UN COMMIS

Quelle espèce de châle monsieur demande-t-il ?

KERSAC

Une belle espèce, monsieur.

LE COMMIS, *souriant*

Sans doute, monsieur ; mais serait-ce de l'Inde, ou bien anglais, ou français ?

KERSAC, *vivement*

Français, monsieur, français ; je n'ai pas de goût pour les Anglais, et, s'il faut tout dire, pour aucun pays étranger ; ce qui est français me va mieux que toute autre chose ; surtout pas d'anglais [1]. »

Le commis fit circuler Kersac et Jean pendant près d'un quart d'heure avant d'arriver au quartier des châles.

« Voilà, monsieur, dit-il enfin. Brindé ! des chaises à ces messieurs. »

Brindé s'empressa d'apporter deux chaises ; elles étaient de velours ; Kersac passa la main dessus avant de s'asseoir et se plaça sur le petit bord, de peur d'aplatir ce beau velours bleu. Jean, plus habitué au velours et à la soie, s'assit sur sa chaise avec moins de respect et de précaution.

On apporta les châles. Kersac trouvait tout magnifique, mais il passait toujours à un autre et il ne se décidait pour aucun ; le commis, voyant l'admiration naïve de Kersac et de Jean, leur demanda enfin à quel usage ils destinaient ce châle.

KERSAC

Parbleu ! c'est pour le porter.

LE COMMIS

Mais pour qui, monsieur ?

KERSAC

Pas pour moi, toujours.

LE COMMIS

Je veux dire, monsieur, pour quel genre de dame ?

---

1. Toujours l'anglophobie bien connue de Sophie, qu'il était de bon ton d'afficher dans l'aristocratie française.

KERSAC

Pour le bon genre, monsieur ; un genre comme vous n'en avez pas beaucoup à Paris ; elle vous fait marcher une ferme comme le ferait un homme.

LE COMMIS, *souriant*

Je le pense bien, monsieur ; je ne conteste pas le mérite de la dame ; je demandais à quelle classe de la société elle appartenait, pour vous présenter quelque chose de convenable.

KERSAC

Ah oui ! je comprends. C'est pour ma fille de ferme, monsieur, ma ménagère pour le moment.

LE COMMIS

Bien, monsieur ; nous allons voir ce qu'il faut ; du bon marché, comme de raison.

KERSAC

Mais pas du tout ; je veux du beau, moi.

LE COMMIS

Du beau pour une fille de ferme, monsieur, c'est du bon marché.

KERSAC

Mais quand je vous dis que je veux du vrai beau. Cette fille de ferme sera ma femme, monsieur ; et c'est un châle de noces que je vous demande.

LE COMMIS

Faites excuse, monsieur ; je ne savais pas bien ce que voulait monsieur. Du moment que c'est pour madame !... Brindé, le paquet châles français, belle qualité. »

Kersac était content ; le commis lui déploya des châles longs, des châles carrés, des châles de toutes les couleurs.

« En voilà un bien beau, monsieur, dit Jean en désignant un châle rouge vif.

KERSAC

Superbe, mais... les taureaux... qui n'aiment pas le rouge ! et j'en ai, moi, des taureaux !... Et puis, vois-tu, ta mère n'est pas de la première jeunesse.

LE COMMIS

Et celui-ci, monsieur ? *(Montrant un fond vert.)*

KERSAC

Joli, très joli ! Mais... vert... ça passe. Les fonds noirs sont plus solides. En voici un qui est joli ! fameusement joli ! Quel prix, monsieur ?

LE COMMIS

Cent vingt francs, monsieur ; c'est tout ce qui se fait de plus beau.

KERSAC

Ah ! il est beau !... Rien à dire. Je ne sais pas si on marchande chez vous ; si vous pouvez rabattre, rabattez ; sinon, je prends le châle ; et faites-moi voir les robes de laine.

LE COMMIS

Nous ne marchandons pas, monsieur. Si vous voulez passer à la galerie nº 91, je vais vous faire voir des étoffes de laine.

KERSAC

Et mon châle ?

LE COMMIS

Il vous suit, monsieur. »

Kersac et Jean se remirent à parcourir d'innombrables galeries ; ils arrivèrent enfin à celle des étoffes de laine. Là le choix fut difficile encore ; car, outre la couleur, il y avait le genre d'étoffe, la disposition du dessin, le prix, etc. Kersac finit par se décider pour un satin de laine bleu de France. Jean approuva son choix ; on lui donna l'aunage qu'il voulut.

« Plutôt trop que pas assez », avait dit Kersac.

Lorsque Kersac voulut payer, on le fit revenir au comptoir et on lui proposa de lui envoyer le paquet.

KERSAC

Pourquoi ça, me l'envoyer ?

LE COMMIS

Si monsieur est à pied, ça le chargera trop.

KERSAC

Ça ! J'en porte tous les jours de cent fois plus lourds ! Ah ! ah ! ah ! vous me croyez donc la force d'une puce ? Ah ! ah ! ah ! ce paquet trop lourd ! La bonne farce ! »

Et il partit riant, ainsi que Jean ; les commis riaient aussi, de même les allants et venants, qui avaient été témoins du colloque.

Kersac et Jean rentrèrent après avoir fait le tour par la rue de Richelieu, les boulevards, la rue de la Paix, les Tuileries et l'avenue Gabrielle, dont Kersac ne pouvait se lasser, à cause des chevaux qu'on y voyait. Dès que Jean eut installé Kersac dans sa chambre, il s'empressa d'aller demander de l'ouvrage à Barcuss.

BARCUSS

Non, non, mon bon garçon ; tant que ton ami, M. Kersac, sera ici, tu n'as pas besoin de t'inquiéter de ton ouvrage ; tu travailles tant que tu peux, et du mieux que tu peux toute l'année ; prends ta petite vacance ; elle ne sera pas longue, il faut du moins qu'elle soit complète ; ta principale besogne ici est de soigner et d'amuser M. Roger ; va passer chez lui le temps qui te reste.

JEAN

Merci bien, monsieur, merci ; je profiterai avec plaisir du temps que vous voulez bien m'accorder, pour faire voir à M. Kersac les belles choses de Paris.

BARCUSS

Où le mèneras-tu ?

JEAN

A Notre-Dame d'abord ; puis à Notre-Dame-des-Victoires, au bois de Boulogne, au Jardin d'Acclimatation, sur les boulevards. M. Abel a dit qu'il nous mènerait aussi voir ses tableaux à l'Exposition ; et puis, nous nous promènerons un peu partout.

BARCUSS

C'est très bien, mon ami ; ton choix est excellent.

JEAN

Monsieur, je reviendrai pour servir le dîner.

BARCUSS

Comme tu voudras ; il n'y a que M. Abel qui vient dîner ; il y a quatre couverts. Je servirai bien tout seul.

JEAN

Non, non, monsieur, je viendrai vous aider. Mais je dois dire, pour ne pas me faire meilleur que je ne suis, que je désire bien voir M. Abel ; j'ai à lui parler.

BARCUSS

Ah ! c'est différent. Je compte sur toi, alors. »

Jean alla savoir des nouvelles du petit Roger. Il le trouva dans le même état ; après avoir dormi près d'une heure, il s'était trouvé mieux, mais plusieurs crises violentes avaient détruit l'effet de ce bon sommeil.

Il sourit à Jean quand il le vit entrer. Son père avait remplacé pour le moment Mme de Grignan.

« Jean, dit Roger en lui tendant la main, papa a bien envie de voir M. Kersac ; et moi aussi, cela me fera grand plaisir de le revoir. Veux-tu lui demander de venir chez moi ?

— Tout de suite, monsieur, répondit Jean en baisant doucement la main que lui donnait Roger. Lui aussi sera bien content de votre invitation. »

Jean sortit.

« Monsieur Kersac, dit-il en entrant dans sa chambre, M. Roger vous demande de descendre chez lui ; il voudrait bien vous faire voir à son papa, M. le comte de Grignan.

KERSAC

J'y vais, mon ami. Ce pauvre petit ! Je pensais à lui tout justement. »

Ils descendirent. Lorsque Kersac entra, Roger, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus la porte, sourit et dit :

« Papa, voici M. Kersac. »

Kersac s'avança vers M. de Grignan, qui lui tendit la main.

« Vous me faites bien de l'honneur », lui dit Kersac.

M. DE GRIGNAN

Roger vous doit d'avoir dormi une heure, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux mois, répondit M. de Grignan.

ROGER

Monsieur Kersac, venez près de moi, je vous en prie. »

Kersac s'approcha.

ROGER

Asseyez-vous comme ce matin. »

Kersac se remit dans le fauteuil inoccupé et prit la main de l'enfant.

« C'est singulier, dit Roger au bout d'un instant ; quand vous me tenez la main, je me sens mieux ; c'est comme quelque chose de doux, de tranquille, qui court sur moi et dans mes veines. C'est la même chose quand M. Abel prend ma main. Pas les autres. Pourquoi cela ?

KERSAC

C'est probablement que nous vous passons un peu de notre force, monsieur Roger, et ça chasse le mal.

ROGER

Alors pouvez-vous rester un petit instant ? Je sens comme si une crise allait venir ; peut-être la ferez-vous passer.

KERSAC

Ah ! si je le pouvais, pauvre petit monsieur Roger, je resterais là sans en bouger ! »

Roger pressa légèrement la main ou plutôt un doigt de Kersac, lui jeta un regard reconnaissant et ferma ses yeux fatigués. Quelques instants après, il dormait.

Ni M. de Grignan, ni Kersac, ni Jean n'osaient bouger ; au bout

d'un quart d'heure la porte s'entrouvrit doucement et Abel entra. M. de Grignan lui fit un geste suppliant en montrant son fils endormi. Abel comprit ; il resta debout et immobile, regardant l'enfant et Kersac. Puis il tira un crayon et un album de sa poche et se mit à dessiner. Il avait fini, et Roger dormait toujours. Il dormit ainsi près d'une demi-heure. Il se réveilla doucement, sans secousse, aperçut Abel.

« Mon bon ami, embrassez-moi », lui dit-il.

Abel l'embrassa, mais ne lui parla pas encore. Roger se tourna vers Kersac, attira sa main sur sa petite poitrine décharnée.

.« Je ne vous oublierai pas près du bon Dieu.

M. DE GRIGNAN, *avec effusion*

Merci, mon bon monsieur Kersac ! Je suis réellement reconnaissant. Vous avez fait avorter une crise qui se préparait. Je crois, en vérité, que votre explication est juste : votre force agit sur sa faiblesse. »

Le médecin entrait avec Mme de Grignan ; il trouva qu'il y avait trop de monde près du malade et ne voulut y laisser que le père et la mère ; les autres sortirent. Jean profita de la présence de M. Abel pour raconter ce qu'ils avaient appris de Jeannot.

« Monsieur Abel, vous qui avez fait tant de belles et bonnes actions, sauvez le pauvre Jeannot, retirez-le de la maison où il est ; il s'y perdra.

M. ABEL

Il est déjà perdu, mon enfant ; et il était en bon train avant d'y entrer. Que puis-je y faire ? Comment changer un cœur mauvais et ingrat ?

JEAN

Si ses maîtres voulaient bien s'occuper de lui donner de sages et bons camarades !

ABEL

Les maîtres ne valent guère mieux que leurs serviteurs, mon ami. Et malheureusement les enrichis sont presque tous de même ; ils ne songent qu'à être bien et habilement servis, et ils oublient qu'ils sont riches, non pas seulement pour se faire servir, mais pour faire servir Dieu et le faire aimer. Ils payeront bien cher leur négligence, et ils auront une terrible punition pour avoir si mal usé de leurs richesses et pour avoir négligé la moralité de leurs serviteurs. Quant au malheureux Jeannot, je ne puis rien pour lui. »

M. Abel causa avec Kersac de son mariage, qu'il approuva beaucoup ; il lui promit d'y assister et de lui mener Jean, ce qui fit bondir de joie Jean et Kersac. Jean eut un petit accès d'enfantillage d'autrefois ; il baisa les mains de M. Abel ; il lui dit des paroles tendres, reconnaissantes, comme jadis. M. Abel le laissa faire quelques instants ; puis il lui prit la main et lui dit amicalement :

« Assez, mon cher enfant ; tu as oublié notre vieille convention : de parler peu et modérément quand ton cœur est plein, et de me laisser voir dans ton regard tous les sentiments de ce cœur affectueux et dévoué.

JEAN

C'est vrai, monsieur, je me suis laissé aller ; j'ai oublié que j'avais dix-sept ans. »

M. Abel lui serra encore la main en souriant de ce bon et aimable sourire qui lui gagnait tous les cœurs.

« Demain, avant neuf heures, je vous attends chez moi à l'hôtel *Meurice* », dit M. Abel en passant chez M. de Grignan où il alla attendre l'avis du médecin sur l'état de Roger.

XXVII

LA NOCE

Le lendemain, à huit heures et demie, M. Abel rentrait chez lui pour recevoir Simon, Jean et Kersac. Ils arrangèrent toute la journée du lendemain.

« Tu n'as à t'occuper de rien, Simon ; une berline sera à ta porte pour M., Mme Amédée et ta future ; c'est moi qui mène M. Kersac. Il y aura d'autres voitures pour mener Jean et ta famille. Après la cérémonie, nous déjeunerons chez M. Amédée ; à quatre heures, toute la noce se réunit à la gare du chemin de fer ; je me charge du reste. Billets, dîner, plaisirs, danse, retour, personne n'a à s'occuper de rien. Simon, voici les présents qu'il est d'usage de faire à sa femme, à sa sœur et à son frère. Toi, Jean, voici les présents que tu feras à Simon et à ta belle-sœur.

JEAN

Merci, merci, monsieur ! pouvons-nous voir ?

M. ABEL

Certainement, mes enfants, regardez. »

Les présents de Simon à sa femme et à sa belle-sœur étaient de fort jolies montres avec leurs chaînes. A Jean il donna une boîte. En l'ouvrant, les deux frères poussèrent un cri de joie ; c'étaient deux grandes miniatures à l'huile, faites avec le talent connu de M. Abel N... ; l'une représentait Simon, l'autre M. Abel lui-même. Pour le coup, Jean n'y tint pas ; après avoir poussé son cri de joie, il se précipita vers M. Abel, qui le serra dans ses bras et l'embrassa affectueusement.

Après le premier moment de joie, Jean courut aux présents qu'il devait donner ; celui de Simon était le portrait frappant de Jean ; celui d'Aimée était un joli bracelet en or avec la miniature de Simon pour fermoir.

Jean ne se possédait pas de joie ; avoir chez lui, à lui appartenant,

les portraits des deux êtres qu'il aimait le plus au monde, et ces portraits faits par une main si chère, étaient pour lui le beau idéal ; il ne se lassait pas de les regarder, de les embrasser ; toute autre satisfaction s'effaçait devant celle-là. Il fallut pourtant se retirer et laisser M. Abel disposer de son temps ; l'heure de son déjeuner était déjà passée.

« Au revoir, mes amis ; demain, chez la mariée. Toi, Jean, je te verrai encore ce soir chez mes amis de Grignan ; j'y dînerai comme d'habitude. »

Il leur donna des poignées de main et sortit en chantonnant. Les trois amis descendirent aussi, emportant leurs trésors. Il fut convenu qu'ils iraient tout de suite porter leurs présents à Aimée. Ils la trouvèrent faisant, avec sa mère, les apprêts du déjeuner du lendemain. Simon offrit le premier ses présents, puis Jean, puis Kersac. Ni Aimée ni Simon ne s'attendaient à ce dernier cadeau ; Kersac fut comblé de remerciements et de compliments sur son bon goût. Mme Amédée essaya l'effet de la chaîne au cou et au corsage d'Aimée. Kersac et Jean se retirèrent peu d'instants après ; ils firent une tournée immense qui inspira à Kersac une grande admiration pour les beautés de Paris.

« Sais-tu, dit-il à Jean, mon dernier mot sur ce magnifique Paris : c'est qu'on doit être bien aise d'en être parti. Il y a du monde partout et on est seul partout [1]. “Chacun pour soi et Dieu pour tous”, dit le proverbe ; c'est plus vrai à Paris qu'ailleurs ; que toi et Simon vous en soyez absents, je ne trouve plus rien à Paris... Je serais bien fâché d'y vivre !... Nous voici arrivés chez nous, ou plutôt chez M. le comte de Grignan. J'ai une faim terrible, comme d'habitude.

— Et nous ne déjeunerons qu'après les maîtres, dit Jean. Pourrez-vous attendre encore une demi-heure environ ?

KERSAC, *riant*

Pour qui me prends-tu ? J'attendrais jusqu'au soir, s'il le fallait. Que de fois il m'est arrivé de ne rien prendre avant la fin du jour ! »

La journée se passa à peu près comme la précédente, entre le service des repas, les visites au petit Roger et les grandes tournées dans Paris. Le lendemain Jean et Kersac firent une toilette superbe ; Jean avait, dans les effets donnés par M. Abel, un habillement complet pour la noce. Kersac avait une redingote toute neuve, le reste très convenable. Avant de partir pour la noce, ils demandèrent à se montrer à Roger, qui les vit avec joie arriver dans leur grande tenue.

JEAN

Monsieur Roger, je viens vous demander de penser à mon frère Simon, et de prier pour son bonheur.

— Et pour le mien, cher monsieur Roger, dit Kersac. Demandez au bon Dieu que, ma femme et moi, nous soyons heureux et que nous restions de braves gens et de bons chrétiens.

---

1. Cette maladie sociale urbaine, la solitude dans la foule, ne date pas d'hier.

ROGER

Je ne vous oublierai pas, mon bon monsieur Kersac ; je penserai à vous et à Jean. Le bon Dieu vous bénira ; je voudrais que vous fussiez bien heureux. »

Kersac et Jean baisèrent ses petites mains qu'il leur tendit, et se retirèrent.

« Maman, dit Roger, j'aime beaucoup M. Kersac ; je crois qu'il est presque aussi bon que mon cher M. Abel et Jean. Donnez-leur à tous les trois un souvenir de moi, un des livres que j'aime. »

La pauvre Mme de Grignan rassembla tout son courage pour lui promettre d'exécuter le désir qu'il exprimait. Roger joignit les mains avec angoisse ; il sentait arriver une crise.

Kersac et Jean furent les premiers arrivés chez Simon. Les témoins d'Aimée et les filles de noces [1] les suivirent de près ; M. Abel arriva exactement, mais au dernier moment. Les autres invités devaient se trouver à la mairie ou à l'église.

Une berline attelée de deux chevaux attendait la mariée et ses parents ; ils y montèrent avec joie et avec orgueil.

La voiture de Simon était un joli coupé attelé d'un fort joli cheval ; Jean s'y plaça près de Simon ; tous deux mettaient la tête aux glaces ouvertes pour être vus dans cet élégant équipage. Celui de M. Abel attirait tous les regards : coupé du faiseur le plus à la mode, cheval de grand prix, cocher du plus grand genre. Avant d'y monter, Kersac tourna autour, admirant et caressant le cheval.

« Belle bête ! disait-il. Le bel animal !

— Montez, mon cher, montez, dit Abel en souriant ; nous allons être en retard.

KERSAC

En retard avec cette bête-là ? Je gage qu'elle devancerait les équipages les mieux attelés !

M. ABEL

C'est possible ! Mais montez toujours ; à Paris, un trotteur ne se déploie pas comme dans la campagne ; les embarras de voiture vous arrêtent à chaque pas. »

Kersac monta à regret : à chaque instant il mettait la tête hors de la portière pour examiner les allures du cheval, et il ne parlait que pour répéter :

« Belle bête ! Sapristi ! comme il allonge ! Quel trot ! Laissez aller, cocher ! Ne retenez pas ! Laissez aller ! »

M. Abel riait, mais il eût préféré moins d'admiration pour son cheval et une tenue plus calme. On ne tarda pas à arriver ; la noce descendait de voiture. Le maire, prévenu de la veille, connaissait beaucoup

1. *Fille de noce* : synonyme (populaire) de « demoiselle d'honneur ».

M. Abel ; il vint à sa rencontre, et commença immédiatement la lecture des actes. Chacun se rengorgea quand le maire, lisant les noms et qualités des témoins, arriva à M. Abel-Charles N..., officier de la Légion d'honneur, grand cordon de Sainte-Anne de Russie, commandeur de l'Aigle noir de Prusse, commandeur de Charles III d'Espagne, etc, etc.

Faire partie d'une noce assistée par un pareil témoin était un honneur rare, un bonheur sans égal. Quand on eut fini à la mairie, on retourna aux voitures ; nouveau sujet de gloire pour ceux qui occupaient les voitures fournies par M. Abel. Kersac allait recommencer son examen du cheval.

« Belle robe ! commença-t-il. Bai cerise ! Jolie encolure ! Beau poitrail bien développé !

M. ABEL

Montez, montez, mon cher ; pour le coup, il ne faut pas que nous soyons en retard. Notre entrée à l'église serait manquée ; songez donc que je donne le bras à Mme Amédée. »

Kersac monta, mais ne détacha pas les yeux de dessus le cheval. L'entrée fut belle et majestueuse ; la mariée était jolie ; le marié était beau ; les parents étaient bien conservés ; les témoins étaient resplendissants. M. Abel et ses décorations attiraient tous les regards.

La cérémonie ne fut pas trop longue ; à la sacristie, on se complimenta, on s'embrassa ; M. Abel eut à subir les éloges les plus exaltés, les plus crus ; un autre eût été embarrassé ; M. Abel riait de tout, avait réponse à tout. Kersac, un peu lourd, un peu mastoc, était mal à l'aise ; seul au milieu de ce monde qui se connaissait, qui se sentait en famille, il eût voulu s'esquiver ; plusieurs fois il chercha à se couler hors de la sacristie, mais toujours la foule lui barrait le passage ; enfin il passa et disparut.

Losqu'il fut temps de partir, Abel chercha vainement Kersac ; ni les recherches dans l'intérieur de l'église, ni les appels réitérés au-dehors ne le ramenèrent près de M. Abel.

Les mariés étaient partis ; les invités se pressaient d'arriver chez les Amédée pour prendre leur part du déjeuner ; M. Abel, accompagné de Jean, continuait à chercher sa voiture et Kersac.

M. ABEL

Il sera parti sans nous attendre.

JEAN

Je ne le pense pas, monsieur, d'ailleurs votre cocher n'y aurait pas consenti.

M. ABEL

Je ne sais que croire, en vérité ; le plus clair de l'affaire, c'est que nous n'avons ni Kersac ni voiture ; viens avec moi, nous irons à pied, malgré notre tenue de bal. Il n'y a pas loin, heureusement. »

Au moment où ils partaient, ils virent la voiture revenant au grand trot : Kersac était sur le siège, près du cocher.

M. ABEL

Où diantre avez-vous été ? Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu, Julien ?

JULIEN

Je prie Monsieur de m'excuser, je croyais revenir à temps pour prendre Monsieur.

KERSAC

Ne grondez pas, monsieur Abel. C'est ma faute, voyez-vous. Pendant que vous faisiez vos saluts et vos compliments...

— Montons toujours, dit M. Abel ; vous m'expliquerez cela en voiture.

KERSAC

Je dis donc pendant que vous faisiez vos révérences et qu'on s'embrassait là-bas, moi qui avais fait dès hier tous les compliments que je pouvais faire, je me suis échappé pour examiner à fond votre belle bête. Plus je la voyais et plus je l'admirais. Je voulais la faire trotter : j'en mourais d'envie.

« — Si nous faisions un tour, dis-je au cocher, là où elle pourrait trotter bien à l'aise ?

« — Monsieur n'a qu'à sortir, me dit votre cocher, et ne pas me trouver, je serais en faute ; il est bon maître : j'ai regret quand je le mécontente.

« — Bah ! lui dis-je, ils en ont pour une demi-heure avant de se tirer de là. En une demi-heure on va loin avec une bête comme la vôtre.

« Le cocher était visiblement flatté ; il voyait que sa bête était passée en revue par un connaisseur ; je le voyais faiblir, et, ma foi, n'y tenant pas, je montai sur le siège et nous voilà partis. Nous prîmes par la rue de Rivoli ; il y avait peu de monde, pas d'embarras ; la jument filait que c'était un plaisir. Arrivés aux Champs-Élysées, je lui lâchai les rênes ; nous fendions l'air ; en moins de rien nous nous sommes trouvés au haut de l'avenue ; votre cocher commençait à s'inquiéter ; je tournai bride, et, en revenant, la jument filait, trottait que j'en étais fou. Malheureusement on ne s'est pas embrassé assez longtemps à la sacristie, car nous n'avons pas été dix minutes à faire la course. Et à présent que je connais la bête, je vous dis que vous ne savez pas le trésor que vous avez, et que c'est un meurtre de la faire marcher dans les rues de Paris, de ne pas lui laisser prendre son élan, de gêner ses allures, de la faire attendre aux portes. Si j'étais à votre place, je la soignerais autrement que ça... Sapristi ! quel meurtre !

M. ABEL, *riant*

Calmez-vous, mon bon Kersac. Elle sera autrement soignée à l'avenir,

je vous le promets. Mais aujourd'hui, en l'honneur de Simon, il faut qu'elle subisse sa corvée. Nous voici arrivés ; je ne serais pas fâché de déjeuner. Entrez, je vais donner mes ordres au cocher.

— Et moi donc ! dit Kersac. J'ai une faim !

— Et moi donc ! » répéta Jean intérieurement.

Ils entrèrent ; M. Abel parla quelque temps au cocher, qui eut l'air contrarié.

M. ABEL

Ne vous en affligez pas, Julien : vous n'y perdrez rien ; c'est vous que je charge de la recherche. Et assurez-vous que la bête soit bien soignée ; que votre frère ne la quitte pas et la mène doucement ; qu'elle ne souffre pas.

LE COCHER

Quant à ça, Monsieur peut être tranquille ; mais c'est une vraie pitié ce que Monsieur fait là.

M. ABEL

La bête ne s'en portera que mieux, je vous en réponds. »

Et M. Abel entra chez les Amédée.

XXVIII

ABEL, CAÏN ET SETH

Le déjeuner se passa bien ; un silence complet régna au commencement ; quelques paroles furent prononcées après le troisième plat ; au cinquième, la conversation devint générale et bruyante ; on servit le champagne après le huitième plat, et chacun proposa un toast.

M. Abel, le premier, porta un toast aux mariés ; Simon répondit en portant un toast qui fut acclamé à l'unanimité :

« A M. Abel N..., mon très aimé et très honoré bienfaiteur !

— A notre excellent ami Kersac ! dit Jean.

— A la mère absente ! » riposta Kersac.

Chacun continua ainsi. Les fortes têtes, bien résistantes au vin, vidaient leur verre à chaque nouveau toast ; mais les gens sages, comme M. Abel, Simon et Jean, se contentaient d'y mouiller leurs lèvres. Kersac, se réservant pour le soir, prit un terme moyen ; il ne prit qu'une gorgée à chaque toast ; mais les gorgées devenaient de plus en plus fortes ; les dernières ne laissèrent que peu de gouttes dans le verre.

Le déjeuner était excellent ; la gaieté était grande : on resta longtemps à table. A deux heures on s'aperçut qu'il était tard ; chacun partit pour faire ses affaires ou sa toilette, qui devait être simple afin de ne pas

être gênante à la campagne. On se donna rendez-vous à la gare à quatre heures. M. Abel, Jean et Kersac montèrent un instant chez Simon ; ils trouvèrent Mme Amédée et Mme Simon rangeant et arrangeant l'appartement, et mettant en place linge, robes, bonnets, etc. Simon ôta son bel habit de noces, passa une blouse, et se mit en devoir de les aider.

« Adieu, Jean et Kersac ; au revoir ; à quatre heures à la gare, dit M. Abel en descendant.

JEAN

Au revoir, monsieur ; nous serons exacts. »

Ils sortirent ensemble et marchèrent ensemble.

« Où allez-vous donc ? dit M. Abel, surpris de se voir accompagné par ses deux amis.

JEAN

A la maison, monsieur, pour voir le pauvre petit M. Roger et donner un coup de main à M. Barcuss.

M. ABEL

J'y vais aussi, moi ; c'est drôle que nous ayons eu la même pensée. Seulement je vais entrer chez moi, à l'hôtel *Meurice*, pour changer d'habit et ne pas avoir l'air d'un prince se promenant incognito. »

Kersac et Jean continuèrent sans M. Abel et ne tardèrent pas à arriver.

Le petit Roger se trouvait un peu mieux ; il fut très content de voir Jean et lui demanda quelques détails sur la noce. Il sourit au récit de la promenade de Kersac avec la voiture de M. Abel. Il demanda quelques détails sur les toilettes, sur le déjeuner et sur ce qu'on ferait plus tard.

« Est-ce que ton ami, M. Kersac, est rentré avec toi ?

JEAN

Oui, monsieur Roger ; il avait envie d'avoir de vos nouvelles.

ROGER

Il est bien bon ; dis-lui que je le remercie bien et que je le prie de venir me voir avant son départ ; je ne voudrais pas qu'il quittât Paris sans me voir.

JEAN

Certainement qu'il ne s'en ira pas sans vous faire ses adieux, monsieur Roger, il vous admire trop pour cela.

ROGER

Pourquoi m'admire-t-il ? il ne faut pas qu'il m'admire. Dis-lui cela, Jean ; n'oublie pas. Je veux bien qu'il m'aime : voilà tout.

JEAN

Je le lui dirai, monsieur Roger ; mais je ne pense pas qu'il vous obéisse en ça.

ROGER

Pourquoi donc ? Pourquoi ?

JEAN

Parce que ça ne dépend pas de lui, monsieur Roger. De même qu'on n'aime pas au commandement, on ne peut pas s'empêcher d'admirer ce qui est admirable.

ROGER

Oh ! mon Dieu ! toi aussi, Jean ! C'est mal ça ! Maman, je suis fatigué : expliquez-lui que je ne fais rien d'extraordinaire ni d'admirable ; que je ne suis pas bon, comme ils croient tous ; que c'est le bon Dieu qui m'aide à souffrir ; que sans lui je ne pourrais pas... Je suis fatigué ; parlez pour moi, maman.

MADAME DE GRIGNAN

Ne te tourmente pas, cher petit ; je te promets d'expliquer à Jean ce que tu me demandes.

ROGER

Et à M. Kersac aussi !

MADAME DE GRIGNAN

Oui, oui ; à M. Kersac aussi.

— Merci, maman. »

Et Roger, fatigué, ferma les yeux. Il ne tarda pas à les rouvrir ; il souffrait, et il luttait mieux contre la souffrance quand il regardait le crucifix et la Sainte Vierge qui étaient en face de son lit. Jean, habitué aux soins à lui donner dans ses moments de crises douloureuses, lui frotta doucement, tantôt le dos, tantôt les jambes ; Mme de Grignan lui mouillait le front avec une eau calmante, et lui faisait respirer de l'eau camphrée. La crise se calma ; mais il ne put s'étendre dans son lit : il resta la tête sur ses genoux et les jambes pliées sous lui.

Jean resta jusqu'au moment du départ ; il baisa les petites mains de son pauvre petit maître, et le quitta sans que Roger eût la force de relever la tête ni de dire une parole.

Jean trouva Kersac endormi ; il le réveilla, et tous deux se mirent en route pour la gare Montparnasse. Il n'y avait d'arrivés encore que les mariés et leurs parents, et avant eux était venu un valet de chambre de M. Abel, chargé des billets, des compartiments réservés et de tout ce qui pouvait être demandé par les invités de la noce.

Le valet de chambre remit à Kersac et à Jean les billets de leurs

places. En peu d'instants toute la noce fut au complet ; les employés les firent entrer dans les wagons. Lorsque M. Abel arriva, tout le monde était placé ; il ne restait plus de compartiments réservés. Kersac et Jean avaient attendu M. Abel sur le quai et se trouvaient comme lui séparés de la noce.

M. ABEL

Ne vous en inquiétez pas ; j'aperçois deux de mes amis, et nous trois ça fait cinq ; nous prendrons un compartiment, il n'y viendra personne. »

M. Abel alla chercher ses amis Caïn et Seth : c'étaient leurs noms de guerre pour les excursions et les farces. Nous ne dirons pas leurs vrais noms, pas plus que nous ne disons celui de M. Abel. Tous trois vivent encore et vivront longtemps ; il pourrait leur être désagréable de voir leurs noms livrés au public.

M. ABEL

Par ici, par ici, mes amis ! Voici mon ami Kersac ; voici mon petit ami Jean... Monsieur Kersac, je vous présente mes amis Caïn et Seth. Nous ferons route ensemble. Je suis autorisé par M. Amédée à les inviter pour être des nôtres et faire partie de la noce.

— Tout l'Ancien Testament réuni, dit Kersac en riant de son bon rire franc. Monsieur Caïn, vous n'allez pas nous traiter en frères, n'est-ce pas ?

CAÏN

Si fait, si fait. Mais en Caïn régénéré, en Caïn du Nouveau Testament. »

Ils étaient montés dans un compartiment vide, et on allait fermer les portières, lorsqu'une grosse petite dame rouge, pincée, mijaurée, élégante, portant une cage de trois mètres d'envergure et de neuf mètres de tour, s'élança dans le wagon, cherchant une place. Il en restait trois, mais pas ensemble.

« Diable de femme ! murmura Seth. Elle va nous empêcher de fumer.

— Il faut la faire partir, dit Caïn.

M. ABEL

Comment ? de quelle manière ?

CAÏN

Tu vas voir ; secondez-moi tous les deux. »

Il ajouta quelques paroles plus bas encore. Le sifflet se fit entendre ; les wagons s'ébranlèrent.

La grosse petite dame s'était à peine casée en face de Caïn, que celui-ci fit un bond extraordinaire ; la dame poussa un léger cri. Un deuxième bond plus prononcé lui fit prendre une expression d'effroi qui devint de la terreur quand elle vit Abel d'un côté et Seth de l'autre chercher à retenir et à calmer Caïn.

ABEL

Là, là, mon ami ! Là, calme-toi... Voyons ! sois sage ! Cette dame ne te fait pas de mal. Là, là !

LA PETITE DAME

Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc, messieurs ?

ABEL

Ne vous effrayez pas, madame. Ce n'est rien ! Notre malheureux ami !... Là, là, Caïn ! Sois bon garçon... Il est fou, madame ; et il devient fou furieux quand il voit un visage qui lui déplaît... Voyons ! Seth, tiens-le ; il va nous échapper.

LA PETITE DAME

Mon Dieu ! il va me faire du mal.

ABEL

J'espère que non, madame ! Soyez tranquille ! Nous le tenons. Mais, dans ses accès, il a une force herculéenne. Quatre hommes vigoureux en viennent difficilement à bout.

LA PETITE DAME

Et que fait-il alors ?

ABEL

Il est terrible quand il parvient à s'échapper ; il met tout en pièces... Voyons, voyons ! Seth, tiens-le donc ! Il m'échappe.

SETH

Je ne peux pas. Il est plus fort que moi.

LA PETITE DAME

Mon Dieu, mon Dieu, au secours ! »

Kersac, qui n'était pas dans la confidence, s'élança sur Caïn ; il le maintint si vigoureusement, que celui-ci éclata de rire. Kersac, debout devant la petite dame, piétinait sa robe, sa cage, écrasait son chapeau avec ses reins, qui avaient à peine la place de se mouvoir ; plus Kersac serrait Caïn, plus celui-ci riait et cherchait à se dégager de cet étau. La cage de la grosse petite dame était en pièces ; sa robe était en loques, son chapeau ne tenait plus sur sa tête ; ses faux cheveux, nattes, crépons [1], chignon tombaient sur son visage, sur ses épaules, sur son cou. M. Abel, la trouvant suffisamment dégoûtée de leur wagon, s'écria :

« Lâchez, Kersac, lâchez ; l'accès est fini ; quand il rit, il n'y a plus de danger. »

1. *Crépon* : rouleau de cheveux postiches disposé sous les vrais cheveux pour les faire bouffer.

Kersac lâcha, et, repoussé par Caïn, il retomba sur la petite dame, qu'il écrasait de son poids sans pouvoir se relever ; deux fois il essaya, deux fois il retomba.

« Au secours ! j'étouffe ! » s'écria la dame.

M. Abel eut pitié d'elle ; il enleva Kersac de sa poigne vigoureuse, aida la petite dame à s'arranger tant bien que mal. Elle avait eu à peine le temps de remettre en place nattes, chignon et crépons, et de rattacher sa robe avec quelques épingles, que le convoi arrêta ; la dame ouvrit la portière et se précipita hors du wagon ; le désordre de sa toilette attira tous les regards ; elle disparut, mais, peu d'instants après, un employé ouvrit la portière.

« Messieurs, dit-il, qu'avez-vous fait à cette dame qui vient de quitter le wagon ? Elle se plaint d'un fou qui a manqué de la mettre en pièces. Avez-vous réellement un fou parmi vous ?

CAÏN

Mais pas du tout ; c'est elle qui est folle, qui se jette sur les gens, qui crie, qui croit qu'on va la massacrer.

L'EMPLOYÉ

Cela me paraît louche, tout de même ; sa robe est terriblement fripée ; son chapeau est bien déformé ; sa cage est toute démantibulée.

CAÏN, *riant*

Pas de mal, employé ! Pas de mal ! Elle ne se plaint pas de nous, allez. Voulez-vous un cigare ? Et un fameux. »

Il présenta une couple de cigare à l'employé, qui hésita, hocha la tête, finit par accepter, et referma le wagon en disant :

« Quelque farce ! Et une société de farceurs ! Cela se voit du reste. »

Le train repartit ; Abel, Caïn et Seth rirent aux éclats, Caïn et Seth allumèrent leurs cigares, et M. Abel rassura Kersac et Jean en leur expliquant la scène qui avait été inventée et jouée par Caïn et Abel.

XXIX

LE MARTEAU MAGIQUE

Le voyage ne fut pas long ; ils descendirent à Saint-Cloud ; c'était la fête de la ville [1] ; on se promena partout ; on joua à toutes sortes de jeux ; on regarda des tours de force, des veaux à cinq pieds, des moutons à deux têtes, des géants de quatre ans qui semblaient être des

1. On sait combien Sophie aimait les foires et les fêtes populaires. Elle en décrit souvent.

hommes de trente avec barbe et moustaches ; enfin, un âne qui avait la tête où les autres ont la queue.

Cette dernière merveille se voyait dans une tente où étaient d'autres bêtes curieuses ; l'âne était seul dans une stalle, séparé par une toile des autres animaux ; il n'avait été annoncé qu'à la suite d'un entretien mystérieux entre M. Abel et le propriétaire des animaux.

« Entrez, messieurs, mesdames, entrez. On n'y entre qu'un à un, messieurs, mesdames. Entrez. »

Kersac entra le premier en payant deux sous[1] ; il ne tarda pas à en sortir, riant aux éclats.

PLUSIEURS VOIX

Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? Est-ce vrai que l'âne a la tête où les autres ont la queue ?

KERSAC

Très vrai, et ça vaut bien deux sous pour le voir et jurer le secret au brave propriétaire de l'animal. Quelle farce ! quelle bonne farce ! »

La gaieté de Kersac excita la curiosité de toute la noce et de toutes les personnes présentes. Chacun voulut y entrer, et tous en sortaient riant comme Kersac et discrets comme lui. A la fin, cet attroupement considérable de gens donc aucun ne voulait s'en aller et qui tous riaient et applaudissaient, attira les gendarmes. Ils ne purent rien tirer de personne, et, pour savoir ce qui en était, ils durent entrer à leur tour. Ils entrèrent... sans payer, en qualité de gendarmes ; et ils virent un âne dans une écurie, tourné de la tête à la queue, c'est-à-dire la queue attachée au râtelier et la tête tournée vers les spectateurs. Les gendarmes ne savaient s'ils devaient rire ou sévir ; M. Abel s'interposa et dit que c'était lui qui avait inventé ce divertissement ; il plaida si bien la cause du chef de l'établissement, que celui-ci fut autorisé à continuer la mystification ; elle lui rapporta plus d'argent que le reste de la ménagerie.

En continuant leur promenade le long des tentes et des boutiques, ils virent une baraque avec une estrade sur laquelle paradaient un homme à la figure blême, à la mine éreintée, une femme au visage flétri, exprimant la souffrance, et un petit garçon d'une maigreur excessive, et dont les joues hâves annonçaient la misère. L'aspect de cette famille frappa péniblement M. Abel ; après les avoir observés pendant quelque temps, il alla derrière la toile et causa quelques instants avec l'homme. Il revint, eut une conférence avec ses amis Caïn et Seth ; tous trois passèrent ensuite derrière la baraque ; la famille éreintée disparut pour faire place, une demi-heure après, à trois sauvages à longues barbes et au teint cuivré ; l'un d'eux fit un roulement de tambour formidable ; un second cria d'une voix qui couvrait le bruit du tambour :

« Venez, messieurs, mesdames, venez voir l'effet merveilleux du

---

1. Environ deux francs cinquante actuels.

MARTEAU MAGIQUE qui change les sous en pièces d'argent, et les pièces d'argent en pièces d'or. »

La foule ne tarda pas à se rassembler près de cette baraque.

« On fait une seule expérience gratuite, messieurs, mesdames ; après quoi on devra donner à la personne qui fera la quête. La représentation va commencer ! Qui est-ce qui me donne un sou ? Un sou, messieurs, un sou pour en avoir vingt ? »

Une main s'allongea et donna un sou.

Le sauvage prit le sou, le tint en l'air afin que chacun pût le voir, le posa sur le billot et s'éloigna. Le second sauvage, qui tenait un pesant marteau à la main, frappa le billot ; le premier sauvage prit le sou, le fit voir à la foule ; le sou s'était métamorphosé en une pièce de vingt sous.

La foule applaudit ; le propriétaire du sou reçut sa pièce d'un franc ; une foule d'autres mains présentèrent d'autres sous ; le même sauvage les recevait et les rendait. Souvent l'opération manquait ; les propriétaires attrapés murmuraient.

UN SAUVAGE

Le marteau magique ne fait rien pour les avares, les joueurs, les buveurs, les méchants ; il lit dans les cœurs et donne à chacun selon ses mérites. »

Les sous des enfants se trouvaient toujours métamorphosés en pièces de vingt sous ; une ou deux fois même, le marteau magique changea le sou en une pièce de deux francs.

LE SAUVAGE

Allons, messieurs, donnez au marteau magique des pièces de vingt sous pour en faire des pièces de vingt francs après le premier tour de quête, messieurs. Ceux qui ne donneront pas à la quête n'auront pas droit à la métamorphose ; ceux qui donneront beaucoup en seront récompensés. »

La femme du magicien fit le tour de l'assemblée ; chacun donna ; plusieurs donnèrent de petites pièces blanches. Depuis quelques instants, Jeannot s'était mêlé à la foule et attirait les regards du principal sauvage. A la deuxième reprise, il s'avança et donna une pièce de vingt sous pour en avoir une de vingt francs.

LE SAUVAGE

Donnez, monsieur ; vous allez être satisfait. Attention, marteau, fais ton office ; rends de l'or pour de l'argent ! »

Le marteau frappa, Jeannot allongea une main avide, et reçut... un sou.

« Ce n'est pas de l'or, cria-t-il ; j'ai donné vingt sous.

LE SAUVAGE

Recommencez, monsieur, le marteau s'est trompé. Dame ! il se

trompe quelquefois. Allons, marteau, recommence ; récompense ou punis. »

Jeannot donna une seconde pièce de vingt sous.

Le marteau frappa ; Jeannot reçut... un sou.

« Vous me volez ! s'écria Jeannot en colère.

LE SAUVAGE

Tout le monde peut voir, monsieur, que je n'ai rien dans les mains, rien dans les poches. Une troisième épreuve, monsieur ; essayez, vous n'aurez pas perdu pour attendre. »

Jeannot tendit en grommelant une troisième pièce de vingt sous. Le marteau frappa. Le sauvage fit voir une pièce enveloppée d'un papier.

LE SAUVAGE

Voilà, monsieur ! Ce doit être du bon ! La pièce est cachée, et il y a quelque chose d'écrit sur le papier. »

Le sauvage lut :

« A Jeannot. »

Il ouvrit le papier et lut tout haut :

« *Voleur !* Un sou, dit-il ; toujours de même. C'est un marteau magique, messieurs, mesdames ; il récompense et punit. »

Jeannot restait ébahi et furieux ; la foule répétait : *Voleur ! Voleur !* La peur le saisit ; il se retira prudemment et disparut.

Après le marteau magique, les trois sauvages chantèrent des tyroliennes et des chansonnettes gaies et amusantes. La foule applaudissait ; la sébile se remplissait ; après les chansons vinrent les escamotages, des tours d'adresse ; enfin, un roulement de tambour annonça que la représentation était finie. Les sauvages, vivement applaudis, quittèrent l'estrade, se déshabillèrent, se débarbouillèrent dans la baraque et redevinrent Caïn, Abel et Seth. Ils remirent au pauvre charlatan le produit des collectes, qui se monta à plus de cinquante francs, ces pauvres gens témoignèrent une grande reconnaissance aux trois amis, qu'ils remercièrent les larmes aux yeux.

M. Abel et ses amis cherchèrent à rejoindre leur société qu'ils avaient perdue ; ils ne tardèrent pas à la retrouver ; Jean avait été inquiet un instant de la longue disparition de M. Abel ; mais Kersac lui dit que sans doute il était allé au salon de cent couverts pour hâter le dîner. Personne ne l'avait reconnu dans la parade des sauvages. M. Abel invita la société à venir prendre le repas du soir ; la proposition fut accueillie avec joie ; le déjeuner était loin, et on se proposait de faire honneur au dîner.

Les convives se placèrent ; le dîner commença dans le même religieux silence que le déjeuner. De même que le matin, on se mit en train après les premiers plats, et on devint gai et bruyant en approchant du rôti ; le dîner était exquis, les vins étaient de premier cru ; on chanta ; quand vint le tour de M. Abel, il entonna avec Caïn et Seth une des chansonnettes en trio qu'ils avaient chantées sur les tréteaux du

saltimbanque. Alors seulement ils furent reconnus, interrogés, applaudis. On rit beaucoup de l'invention du marteau magique et de l'attrape faite à Jeannot. Après le repas, qui dura de sept heures à neuf, les violons se firent entendre, les danses commencèrent. Quand on fut bien en train :

« A nous deux, petit Jean, comme au café Métis, s'écria M. Abel. La leçon de danse. »

Et tous deux, en riant, se mirent en position comme au café Métis, et commencèrent la danse qui avait tant amusé les badauds de la rue, et qui fit son même effet au salon de cent couverts de Saint-Cloud. Tout le monde riait, applaudissait.

La soirée se prolongea ainsi gaiement jusqu'à une heure du matin ; on trouva à la gare des voitures retenues par M. Abel pour tous les convives, et chacun rentra chez soi.

Avant de se séparer, M. Abel dit à Jean et à Kersac qu'il irait déjeuner le lendemain chez Mme de Grignan, et qu'il les mènerait à l'exposition des tableaux qui devait ouvrir sous peu de jours, et qui ne l'était encore que pour les artistes.

XXX

L'EXPOSITION

Kersac et Jean étaient fatigués ; ils dormirent tard le lendemain ; lorsque le petit Roger fit dire à Jean de venir chez lui, Kersac dormait encore et Jean finissait de s'habiller. Il s'empressa de descendre près du pauvre malade, qui le reçut avec son doux et aimable sourire.

ROGER

Tu es rentré hier bien tard, Jean. T'es-tu bien amusé ?

JEAN

Beaucoup, monsieur Roger, ce qui n'empêche pas que j'ai souvent pensé à vous, et que j'aurais bien voulu pouvoir m'échapper et venir passer une heure ou deux avec vous.

ROGER

Merci, mon bon Jean ; raconte-moi ce que tu as fait. »

Jean raconta la farce en wagon de MM. Abel, Caïn et Seth et l'écrasement de la grosse petite dame rouge par Kersac, qui croyait la secourir. Puis l'histoire des saltimbanques, du marteau magique ; la mésaventure de Jeannot, qui avait perdu trois francs en voulant gagner une pièce d'or. Il raconta le dîner, la leçon de danse, le bal et tout ce qui pouvait amuser Roger et le distraire un instant de ses souffrances. Le pauvre enfant souriait ; il n'avait plus la force de rire. Il remerciait

Jean du regard ; dans les moments où il souffrait trop, il lui faisait signe de s'interrompre. Jean resta ainsi une heure avec lui ; il retourna ensuite près de Kersac qui s'éveillait, et qui fut très honteux quand il sut qu'il était dix heures.

KERSAC

Je n'ai pas l'habitude de ces veillées, de ces fatigues extraordinaires et de ces repas monstres qui vous rendent lourd et paresseux. A la ferme je me fatigue davantage et j'ai moins besoin de repos. J'y serai heureusement demain matin, et dès mon arrivée j'arrangerai mon affaire avec ta mère ; le plus tôt sera le mieux. Je lui avais promis de t'emmener ; veux-tu venir passer quelques jours avec nous ?

JEAN

J'en serais bien heureux, monsieur, mais je ne puis quitter mon pauvre petit M. Roger dans l'état où il est. Je ne suis pas grand-chose, mais il me demande souvent, et je réussis à le distraire un peu.

« M'a-t-il fait répéter de fois ma rencontre avec M. Abel, quand il s'est fait passer pour voleur, et puis notre voyage en carriole et la bonne journée que vous m'avez fait passer, monsieur. Vous voyez que ce serait mal à moi de le quitter dans ce moment.

KERSAC

Tu as raison, mon enfant ; tu es un bon et brave garçon. M. Abel va arriver bientôt pour nous mener aux tableaux. Nous déjeunerons avant de partir, j'espère bien ; j'ai l'estomac creux que c'est effrayant. »

M. Abel arriva, leur dit de se tenir prêts pour une heure ; ils furent exacts. M. Abel les fit monter dans sa voiture.

KERSAC

Vous avez encore là une jolie bête, monsieur, mais elle ne vaut pas celle d'hier. J'en ai rêvé, de l'autre. Si j'avais une bête qui lui ressemblât, je passerais des heures à la faire trotter. Quelle trotteuse ! Je l'attellerais rien que pour la voir filer. »

M. Abel l'écoutait en souriant ; il paraissait content de l'enthousiasme de Kersac pour sa jument.

Quand ils entrèrent dans la salle de l'exposition, M. Abel les mena d'abord devant les plus beaux tableaux, puis il leur fit voir les siens. Un groupe de quatre tableaux de chevalet attira de suite leur attention. Jean regardait avec une surprise et une joie qui se manifestèrent par des exclamations que M. Abel chercha vainement à arrêter.

JEAN

Voilà Simon ! Me voilà, moi ! Et nous voilà dansant ! Ah ! ah ! ah ! Vous voilà, monsieur ! On ne vous voit que le dos, mais je vous reconnais bien, tout de même ! Nous voilà, Simon et moi, avec nos habits neufs ! C'est ça ! c'est bien ça ! Voyez donc, monsieur Kersac. Et voilà Simon

et Aimée : c'est comme ils étaient le jour du bal ! Oh ! monsieur, que c'est beau ! que c'est donc joli ! que vous êtes heureux de faire de si belles choses ! »

Jean ne voyait pas la foule qui s'était rassemblée autour d'eux ; on chuchotait, on nommait tout bas M. Abel de N... Celui-ci avait fait de vains efforts pour arracher Jean à son enthousiasme ; il ne voyait que ces tableaux, il n'entendait que sa propre voix. Contrarié, presque impatienté, M. Abel voulut s'en aller ; mais la foule, qui se composait d'artistes, les avait cernés, il fallait rester là. Lorsqu'il se retourna pour chercher une issue, toutes les têtes se découvrirent ; M. Abel salua et sourit avec sa politesse et son affabilité accoutumées. La foule commença à s'émouvoir, à s'agiter. Quelques vivats se firent entendre.

« Messieurs, de grâce, dit M. Abel en souriant, je demande le passage. Jean, viens, mon ami.

— Jean, il s'appelle Jean », chuchotèrent quelques voix.

Jean sortit enfin de son extase.

« Oh ! monsieur ! commença-t-il.

M. ABEL

Chut ! nigaud. Silence, je t'en supplie ! Et suis-moi. »

Jean suivit machinalement ; la foule voulut suivre aussi. M. Abel se retourna, ôta son chapeau :

« Messieurs, je vous en supplie ! Permettez que je me retire. Je vous en prie », ajouta-t-il avec dignité, mais avec grâce.

La foule, toujours chapeau bas, obéit à cette injonction ; on le laissa s'éloigner, on ne le suivit que du regard ; seulement, quand il fut à la porte, des vivats et des applaudissements éclatèrent ; M. Abel précipita le pas ; longtemps encore, lui et ses compagnons purent entendre éclater l'enthousiasme pour le grand artiste, l'homme de bien et le caractère honorable si universellement aimé, respecté et admiré.

Quand ils furent en voiture :

M. ABEL

Jolie scène que tu m'as amenée avec ton enthousiasme et tes exclamations !

JEAN

Pardonnez-moi, monsieur. J'étais hors de moi ! Je ne savais ce que je disais. Pourquoi m'avez-vous arraché de là, monsieur ? J'y serais resté deux heures !

M. ABEL

Et c'est bien pour cela, parbleu ! que je t'ai emmené. Tu as entendu leurs cris. Cinq minutes de plus, ils me portaient en triomphe comme les empereurs romains. C'eût été joli ! Tous les journaux en auraient parlé : je n'aurais plus su où me montrer. »

Jean était honteux, Kersac riait. M. Abel rit avec lui, donna une petite tape sur la joue de Jean, et la paix fut ainsi conclue.

XXXI

MORT DU PETIT ROGER

Kersac devait partir le soir même ; il profita du temps qui lui restait pour courir tout Paris avec Jean ; en rentrant pour dîner, ils étaient rendus de fatigue.

« Dis donc, Jean, dit Kersac, je voudrais bien, avant de quitter Paris, emporter une bénédiction de votre petit ange. Cela me porterait bonheur. Demande donc si je puis le voir ; voici l'heure du départ qui approche. Je ferai mon petit paquet pendant que tu feras la commission. »

Jean revint avant même que le petit paquet fût fini. Roger voulait, de son côté, voir Kersac avant son départ.

Quand ils entrèrent dans sa chambre, Kersac fut frappé de l'altération des traits de l'enfant ; la pâleur du visage, la difficulté de la respiration annonçaient une aggravation sérieuse dans son état.

« Venez, mon bon monsieur Kersac, dit Roger d'une voix entrecoupée ; venez... Je ne vous verrai plus... mais je prierai pour vous... Adieu... adieu... Bientôt... je serai... près du bon Dieu... Je suis heureux... d'avoir tant souffert ! Le bon Dieu me récompensera ! »

Kersac s'agenouilla près du lit.

« Cher petit ange du bon Dieu, bénissez-moi une dernière fois, dit-il en posant sur sa tête la petite main de Roger crispée par la souffrance.

— Que le bon Dieu... vous bénisse ! Et vous aussi, Jean... Adieu ! »

Le pauvre petit recommença une crise ; Mme de Grignan pria Kersac de sortir ; Jean demanda à Mme de Grignan s'il pouvait lui être utile ; sur sa réponse négative, il accompagna Kersac.

Le dîner de l'office fut triste ; chacun s'attendait à la fin prochaine du petit Roger ; tout le monde l'aimait, le plaignait, tous étaient attendris de ses terribles souffrances. Kersac dut partir en sortant de table ; il remercia affectueusement le bon Barcuss de ses soins et son obligeance ; il remercia aussi les gens de la maison, qui tous avaient contribué à lui rendre agréable son séjour chez eux. Il chargea Barcuss de ses respects et de ses remerciements pour M. et Mme de Grignan, et partit avec Jean. En revenant du chemin de fer, Jean passa chez M. Abel ; fatigué de sa journée de la veille, il était chez lui en robe de chambre.

M. ABEL

Te voilà, Jean ! Eh bien, tu as l'air tout triste ! Qu'y a-t-il donc, mon ami ?

JEAN

Je crains, monsieur, que notre cher petit M. Roger ne soit bien près

de sa fin ; son visage est si altéré, sa voix si affaiblie depuis sa dernière crise ! Je suis venu vous prévenir, monsieur.

M. ABEL

Je te remercie, mon enfant. Je voulais me coucher de bonne heure, le croyant mieux ; mais ce que tu me dis m'inquiète, et j'aime trop cette excellente famille pour l'abandonner dans des moments si douloureux. »

M. Abel sonna. Un valet de chambre entra.

M. ABEL

Allez me chercher une voiture pendant que je m'habille, Baptiste.

BAPTISTE

Monsieur veut-il que je dise à Julien d'atteler ?

M. ABEL

Non, cela prendrait trop de temps. Une voiture, la première venue. »

Le valet de chambre sortit. M. Abel s'habillait.

« Jean, aide-moi à passer mon habit. J'entends Baptiste qui revient.

— La voiture de Monsieur, dit baptiste en rentrant.

M. ABEL

Viens, Jean, je t'emmène. Dépêchons-nous. »

Dix minutes plus tard ils étaient à l'hôtel de M. de Grignan.

« Comment va l'enfant ? dit M. Abel au concierge en entrant précipitamment.

— Mal, monsieur, très mal, répondit le concierge. Le docteur sort d'ici ; on vient d'envoyer chez vous, monsieur, et chez M. le curé de la Madeleine. »

Abel remonta rapidement l'escalier, traversa les salons ; la porte de Roger était ouverte ; l'enfant était inondé de sueur ; ses yeux entrouverts, son regard voilé par les approches de la mort, sa bouche contractée par les souffrances de l'agonie, ses mains crispées et agitées de mouvements convulsifs, annonçaient une fin prochaine. M. et Mme de Grignan à genoux près du lit, contemplaient avec une douloureuse résignation l'agonie de leur enfant. Suzanne, moins forte pour lutter contre la douleur, à genoux près de sa mère, sanglotait, le visage caché dans ses mains. Abel se mit entre la mère et la fille, pria avec eux et commença à réciter les prières des agonisants ; un léger sourire parut sur la bouche de l'enfant [1] ; il essaya de parler, et après quelques efforts, il articula faiblement :

« Abel... Merci ! »

M. et Mme de Grignan complétèrent le remerciement de l'enfant par un regard plein de reconnaissance. Le curé entra, s'approcha du

1. Sophie est accoutumée à la vue des moribonds. Elle vient de perdre sa petite-fille Marguerite de Pitray, et c'est cette agonie qu'elle décrit.

mourant, se hâta de lui donner une dernière fois la bénédiction, lui administra le sacrement de l'extrême-onction, et se joignit à M. Abel pour réciter la prière des agonisants.

Au moment où il dit d'une voix plus forte et plus solennelle ; *Partez, âme chrétienne !* un léger tressaillement agita les membres de l'enfant ; puis survint l'immobilité complète, et la respiration, déjà si difficile, s'arrêta. Le curé se pencha sur l'enfant, bénit ce corps sans vie, et se releva en récitant le *Laudate Dominum.* M. de Grignan voulut emmener sa femme ; elle se dégagea doucement de ses bras, appuya sa joue sur le visage de son cher petit Roger, pleura longtemps, et se laissa ensuite emmener par son mari.

Suzanne restait à genoux, sanglotant près du corps de son frère, dont elle tenait toujours la main dans les siennes. M. Abel, la voyant oubliée dans ce premier moment d'une grande douleur, la releva, chercha à la consoler en lui disant quelques paroles pleines de cœur sur le bonheur dont jouissait certainement son frère, et la vie cruelle qu'il avait menée depuis si longtemps.

« Je le sais, dit-elle, mais je l'aimais tant ! C'était mon frère, mon ami, malgré sa grande jeunesse. Que de fois ce cher petit m'a encouragée, aidée, consolée !... Et à présent !... »

Suzanne recommença à sangloter avec une violence qui effraya M. Abel. Il l'arracha d'auprès du lit de Roger, et, malgré sa résistance, il l'emmena dans le salon. Au bout d'un certain temps elle parut sensible aux témoignages d'affection qu'il lui donnait.

« Ma chère enfant, lui dit-il, je ne puis remplacer le petit ange que vous avez perdu, mais je puis être pour vous un ami, un frère, un confident même, si vous voulez répondre à l'amitié que je vous offre, et payer par la confiance le dévouement le plus absolu. »

Le chagrin de Suzanne prit une apparence plus douce après cette promesse de M. Abel ; ses larmes furent moins amères ; sa tendresse pour ses parents aurait son complément dans l'affection d'un ami dont l'âge se rapprochait du sien. Elle demanda instamment à M. Abel de la laisser retourner près de son frère.

« Ne craignez pas pour moi, cher monsieur Abel ; la prière me fera du bien ; Roger a déjà prié pour moi, puisqu'il me donne un ami tel que vous. Laissez-moi le remercier. »

Abel la ramena près du lit de Roger ; elle arrosa de ses larmes ses petites mains déjà glacées ; en face d'elle priait Abel. Une heure se passa ainsi ; M. Abel demanda à Suzanne de prendre quelque repos, elle répondit par un signe de tête négatif.

« Je vous en prie, Suzanne », dit-il doucement.

Suzanne se leva et le suivit sans résistance dans le salon.

M. ABEL

Suzanne, promettez-moi d'aller vous étendre sur votre lit. Vous êtes pâle comme une morte et vous semblez exténuée de fatigue. Ma chère Suzanne, soignez-vous, croyez-moi. Vos parents ont plus que jamais besoin de vos soins et de votre tendresse.

SUZANNE

Je vous obéirai, cher monsieur Abel. Mais allez voir papa et maman ; ils vous aiment tant ! Votre présence leur sera une grande consolation.

M. ABEL

J'irai, Suzanne. Fiez-vous à mon amitié pour les consoler de mon mieux. »

M. Abel lui serra la main et la quitta pour entrer chez M. de Grignan. Il le trouva luttant contre le désir exprimé par sa femme de retourner près de l'enfant pour l'ensevelir.

« Laissez-la suivre son désir, mon ami, dit M. Abel ; elle sera mieux là que partout ailleurs. Laissez la mère rendre les derniers devoirs à son enfant. »

M. de Grignan ne s'opposa plus aux prières de sa femme, qui sortit précipitamment après avoir adressé à Abel un regard éloquent.

XXXII

DEUX MARIAGES

La famille resta plongée dans une profonde douleur, mais jamais un murmure ne fut prononcé ; Abel ne les quittait presque pas. Il tint la promesse qu'il avait faite à Suzanne ; il fut pour elle l'ami le plus dévoué, le frère le plus attentif. Les mois, les années se passèrent ainsi. La réputation d'Abel avait encore grandi ; ses derniers tableaux avaient fait fureur. Il avait reçu le titre de *baron* après l'exposition où il avait eu un si brillant succès. Il continuait sa vie simple et bienfaisante ; il avait restreint de plus en plus le cercle de ses relations intimes ; et de plus en plus il donnait son temps à ses amis de Grignan. Suzanne était arrivée à l'âge où une jeune, jolie, riche et charmante héritière est demandée par tous ceux qui cherchent une fortune et un nom. Ces demandes étaient loyalement soumises à Suzanne, qui les refusait toutes sans examen.

« Chère Suzanne, lui dit un jour Abel, votre mère me dit que vous avez refusé le duc de G... Vous voulez donc rester fille ? ajouta-t-il en souriant.

SUZANNE

Je n'épouserai jamais un homme que je ne connais pas, que je n'aime pas, et qui me demande pour la fortune que je dois avoir [1].

1. Sophie insiste dans plusieurs de ses livres sur ce droit au sentiment qui n'était encore guère reconnu chez les femmes.

ABEL

Mais, chère enfant, vous connaissez le duc de G... : vous l'avez vu bien des fois.

SUZANNE

Ce que j'en connais ne me convient pas. Il parle légèrement de tout ce qui me plaît, de tout ce que j'aime ! Auriez-vous le courage de m'engager à épouser un homme sans religion ?

ABEL, *vivement*

Non, jamais, Suzanne ; je suis trop votre ami pour vous donner un si dangereux conseil.

SUZANNE

Alors ne me proposez plus personne, jusqu'à ce que...

ABEL

Achevez, Suzanne ; jusqu'à ce que... ?

SUZANNE, *souriant*

Jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé un homme qui vous ressemble.

ABEL, *après un instant de silence et très ému*

Suzanne... je sais que vous pensez tout haut avec moi. Je connais votre franchise, votre sincérité. Dites-moi le fond de votre pensée. Que voulez-vous dire par là ?

SUZANNE, *souriant*

Si vous ne le comprenez pas, demandez-en l'explication à maman ; elle vous la donnera. La voici qui vient, tout juste ; je me sauve. »

Et Suzanne disparut en courant.

MADAME DE GRIGNAN

Eh bien, qu'y a-t-il donc, Abel ? Suzanne s'enfuit et vous êtes tout interdit.

ABEL

Il y a de quoi, chère madame. Si vous saviez ce que vient de me dire Suzanne ! »

Et Abel répéta mot pour mot sa conversation avec Suzanne.

MADAME DE GRIGNAN

Elle a parfaitement raison, mon ami. Et je dis comme elle.

ABEL, *vivement ému*

Madame ! chère madame ! Comprenez-vous bien toute la portée de

vos paroles ? Ne pourrais-je me figurer... que si j'osais... vous demander Suzanne, vous me la donneriez ?

MADAME DE GRIGNAN

Certainement vous pourriez le croire ; je vous la donnerais, et avec un vrai bonheur, et Suzanne en serait aussi heureuse que nous le serions, mon mari et moi.

ABEL

Serait-il possible ? Comment ! ce vœu que je renfermais dans le plus profond de mon cœur, serait exaucé ? Suzanne serait ma femme ? de votre consentement ? du sien ?

MADAME DE GRIGNAN

Oui, mon ami ; vous seriez son mari et mon gendre ; le vrai frère de mon cher petit Roger, ajouta-t-elle en prenant les deux mains d'Abel dans les siennes. Ce cher petit ! il vous aimait tant ! Sa dernière parole a été votre nom. »

Mme de Grignan pleura dans les bras de ce fils qu'elle venait de se donner. Il lui baisa mille fois les mains en la remerciant du fond de son cœur.

ABEL

Ne puis-je voir Suzanne, chère madame ?

MADAME DE GRIGNAN

C'est trop juste ; je vais vous l'envoyer. »

Deux minutes après, Suzanne rentrait, souriante mais légèrement embarrassée.

« Suzanne ! dit Abel en allant à elle et lui baisant les mains, Dieu me récompense bien richement du peu que j'ai fait pour son service.

SUZANNE

Et moi, mon ami ? C'est à notre cher petit Roger que je dois ce bonheur, que j'ai si souvent demandé au bon Dieu, et que vous me refusiez toujours.

ABEL

Moi ! Ah ! Suzanne, comment n'avez-vous pas compris que je n'osais pas ? J'ai beau avoir été chamarré de décorations, avoir été fait baron, je ne croyais pas pouvoir prétendre à la jeune et charmante héritière demandée par les plus grands noms de France. Mon intimité avec vos parents, leurs bontés pour moi, et jusqu'à la grande amitié et préférence que vous me témoigniez en toutes occasions, m'interdisaient toute tentative, par conséquent tout espoir. Mais si vous saviez combien j'ai souffert de ce silence forcé !

SUZANNE, *souriant*

A présent, mon ami, vous ne souffrirez plus que de m'avoir fait souffrir, moi aussi. A tout autre que vous (qui êtes mon confident intime, vous savez), je n'aurais jamais osé dire ce que je vous ai dit aujourd'hui. Et pourtant je pensais bien que vous n'en seriez pas fâché. »

A partir de ce jour, le mariage de Suzanne de Grignan avec M. le baron de N... fut le sujet de toutes les conversations ; il fut non seulement approuvé, mais extrêmement applaudi ; la réputation et la célébrité d'Abel l'avaient mis au rang des grands partis, et plus d'une mère envia le bonheur de Mme de Grignan.

Trois jours avant cet événement, Kersac revenait joyeusement à sa ferme de Sainte-Anne. Son premier soin fut de chercher Hélène, qu'il trouva dans la cuisine, occupée des soins du ménage.

« Hélène, Hélène, s'écria Kersac, me voici ! Et bien content d'être revenu.

HÉLÈNE

Et Jean ?

KERSAC

Jean va très bien ; il viendra un peu plus tard. Je vous expliquerai ça. Et moi, je viens vous demander une chose.

HÉLÈNE

Tout ce que vous voudrez, monsieur ; vous savez si j'ai la volonté de vous obéir en tout.

KERSAC

Oh ! il ne s'agit pas d'obéir, il s'agit de vouloir.

HÉLÈNE

C'est pour moi la même chose ; je veux tout ce que vous voulez.

KERSAC

C'est-il bien vrai, ça ? Alors ! sac à papier !... j'ai peur. Parole, j'ai peur !

HÉLÈNE

Qu'est-ce donc, mon Dieu ? Est-ce que... mon petit Jean... ?

KERSAC

Il ne s'agit pas de petit Jean ! Brave garçon, cet enfant ! j'en suis fou... mais il ne s'agit pas de ça ; il s'agit de vous.

HÉLÈNE

Mais parlez donc, monsieur, vous me faites une peur !

KERSAC

Hélène, Hélène, vous ne devinez pas ? »

Et comme Hélène le regardait avec de grands yeux étonnés, Kersac la saisit dans ses bras, manqua l'étouffer, et dit enfin :

« Je veux que vous soyez ma femme ! »

Puis il la lâcha si subitement, qu'elle alla tomber sur un banc qui se trouvait derrière elle.

La surprise et la chute la rendirent immobile ! Kersac crut l'avoir blessée sérieusement.

« Animal que je suis ! s'écria-t-il. Hélène, ma pauvre Hélène ! vous êtes blessée ? souffrez-vous ?

HÉLÈNE

Je ne suis pas blessée, monsieur ; je ne souffre pas. Mais je suis si étonnée, que je ne comprends pas ; je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire.

KERSAC

Parbleu ! ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Vous êtes une brave, excellente femme, active, propre, au fait de l'ouvrage d'une ferme. Je suis garçon, je m'ennuie d'être garçon, et je veux vous épouser. Parbleu ! c'est pourtant bien simple et bien naturel. Et je vous dis : Voulez-vous, oui ou non ? Si vous dites OUI, vous me rendrez bien content ; vous me payerez de tout ce que vous prétendez me devoir. Si vous dites NON, vous êtes une ingrate, un mauvais cœur ; vous me donnez du chagrin en récompense de ce que j'ai fait pour vous. Voyons, Hélène, répondez, au lieu de me regarder d'un air effaré, comme si je venais vous égorger.

HÉLÈNE

Monsieur Kersac, est-il possible que vous ayez cette idée ?

KERSAC

Il ne s'agit pas de ça. Oui ou non ?

HÉLÈNE

Oui, mille fois oui, monsieur. Pouvez-vous douter du bonheur avec lequel j'accepte ce nouveau bienfait ?

KERSAC

A la bonne heure donc ! Ce coquin de Simon ! m'a-t-il causé du tourment ! »

Et la serrant encore dans ses bras avec une force qui fit crier *grâce* à Hélène, il courut annoncer à ses gens la nouvelle surprenante de son mariage.

KERSAC

« Eh bien, vous n'êtes pas surpris, vous autres ?

— Pour ça non, monsieur ! lui répondit-on en souriant. Chacun le désirait et l'espérait depuis longtemps. Hélène mérite bien le bonheur que lui envoie le bon Dieu. Vous ne pouviez mieux choisir, monsieur. »

Une fois la chose convenue, annoncée, Kersac se hâta de la terminer. Quinze jours après il était marié, et, sauf qu'Hélène fut Mme Kersac et que Kersac fut dix fois plus heureux qu'auparavant, la ferme de Sainte-Anne continua à marcher comme par le passé.

Un fait important qu'il ne faut pas oublier, c'est que le lendemain de l'arrivée de Kersac, Hélène vint le prévenir qu'un homme et un cheval venaient de lui arriver.

KERSAC

Un homme ! un cheval ! Je ne comprends pas ; je n'ai rien acheté, moi ! »

Il alla voir ; à peine eut-il jeté un coup d'œil sur le cheval, qu'il poussa un cri de joie en reconnaissant la magnifique trotteuse d'Abel. Le palefrenier lui expliqua que c'était un cadeau de M. Abel de N..., et lui présenta une lettre, qu'il ouvrit avec empressement. Il lut ce qui suit :

« Mon cher Kersac, vous avez raison ; la vie de Paris ne convient pas à la bête que je vous envoie ; elle sera plus heureuse chez vous ; rendez-moi le service de l'accepter pour votre usage personnel ; c'est à la campagne qu'elle déploiera tous ses moyens. Renvoyez-moi mon palefrenier le plus tôt possible, j'en ai besoin ici. Adieu ; n'oubliez pas votre ami.

« ABEL N... »

KERSAC

Excellent homme ! perle des hommes ! cœur d'or ! comme dit mon petit Jean. Quel bonheur d'avoir cette bête ! Personne n'y touchera que moi ! Entrez, monsieur le palefrenier. Venez vous rafraîchir. »

Kersac confia à Hélène le soin de bien faire boire et manger le palefrenier. Il mena lui-même sa belle jument à l'écurie, lui fit une litière excellente, la pansa, la bouchonna, lui donna de l'avoine, de la paille. Quand le palefrenier voulut partir, il lui glissa quarante francs dans la main. C'était beaucoup pour tous les deux. Ils se séparèrent avec force poignées de main.

Cette jument fut une source de joie et de plaisir pour Kersac ; tous les jours il faisait naître l'occasion de l'atteler à une voiture légère, et il la faisait trotter pendant une heure ou deux, ne se lassant jamais de la regarder *fendre l'air* et faire l'admiration de tous ceux qu'il rencontrait. Il emmena Hélène une fois, mais elle demanda grâce pour l'avenir, assurant que cette course si rapide lui faisait peur.

Ils reçurent la visite de Jean peu de temps après la mort du petit Roger ; M. et Mme de Grignan étaient allés faire un voyage en Suisse et dans le nord de l'Italie avec leur ami Abel, pour distraire Suzanne de son chagrin. Ils y réussirent en partie, mais Suzanne continua à parler sans cesse avec M. Abel de son frère Roger ; et pour tous deux ce souvenir avait un charme inexprimable. Ce fut pendant ce voyage, durant lequel ils n'emmenèrent que Barcuss, que Jean obtint sans

difficulté, par l'entremise de M. Abel, la permission de passer le temps de leur absence à Elven.

XXXII

TROISIÈME MARIAGE

Trois ans après, quand Abel était déjà devenu tout à fait de la famille par son mariage avec Suzanne, Jean lui annonça que Kersac et Hélène étaient dans une grande affliction. Le propriétaire de la ferme que cultivait Kersac depuis plus de vingt ans venait de mourir ; la terre était à vendre, et on était en pourparlers avec quelqu'un qui voulait l'exploiter lui-même.

« Ne t'afflige pas, mon ami, lui dit Abel, cette vente n'est pas encore faite ; peut-être ne se fera-t-elle pas. »

En effet, peu de jours après, Jean apprit par M. Abel que la ferme était vendue à quelqu'un qui faisait avec Kersac un bail, lequel devrait durer tant que vivrait le fermier.

Jean fut si surpris de cet à-propos, qu'Abel ne peut s'empêcher de rire.

« Monsieur, dit Jean, est-ce que *M. le Voleur* et *M. le Peintre* n'y seraient pas pour quelque chose ?

ABEL, *riant*

C'est possible ; je sais que *M. le Peintre* cherchait une terre à acheter en Bretagne.

JEAN

Oh ! monsieur, quel bonheur ! votre bonté ne se lasse jamais ! »

C'était réellement M. Abel qui avait acheté la ferme de Sainte-Anne pour y bâtir un château et s'y créer une résidence d'été. Cette acquisition fit le bonheur de Kersac et d'Hélène ; de Jean, qui se trouvait près de sa mère sept ou huit mois de l'année, et sans compter la famille qui habitait le château.

Quand Marie eut dix-huit ans, Kersac, qui l'aimait tendrement et qui n'avait pas eu d'enfants de son mariage avec Hélène, accomplit son projet d'autrefois ; il annonça qu'il adopterait Marie ; il restait la seconde partie du projet, la marier à Jean. Ce dernier avait vingt-sept ans ; il avait continué son service dans l'hôtel de Grignan, sauf un léger changement, c'est qu'il avait passé au service particulier de son bienfaiteur, de son maître bien-aimé, M. Abel. On pouvait, en parlant d'eux, dire avec vérité : *Tel maître, tel valet.* L'un était le beau idéal du maître, l'autre le beau idéal du serviteur.

Quand l'adoption de Marie fut annoncée, M. Abel, qui s'entendait

avec Kersac pour faire réussir ce mariage, trouva un jour que Jean était devenu pensif et moins gai. Il lui en fit l'observation.

JEAN

Que voulez-vous, monsieur ? En avançant en âge, on devient plus sage et plus sérieux.

M. ABEL, *souriant*

Mais, mon ami, tu as vingt-sept ans à peine ; ce n'est pas encore l'extrême vieillesse.

JEAN

Pas encore, monsieur ; mais on y marche tous les jours.

M. ABEL

Écoute, Jean, quand je me suis marié, j'avais trente-quatre ans et je n'étais pas triste, et je ne le suis pas encore, bien que j'aie quarante et un ans.

JEAN, *tristement*

Je le sais bien, monsieur.

M. ABEL

Jean, tu me caches quelque chose ; ce n'est pas bien. Toi qui n'avais pas de secret pour moi, voilà que tu en as un, et depuis plusieurs mois déjà.

JEAN

Pardonnez-moi, monsieur, ce n'est pas un secret, c'est seulement une chose qui me rend triste malgré moi.

M. ABEL

Qu'est-ce que c'est, Jean ? Dis-le moi. Que crains-tu ? Tu connais mon amitié pour toi.

JEAN

Oh oui ! monsieur ; et votre indulgence, et votre bonté, qui ne se sont jamais démenties. Voici ce que c'est, monsieur. Je me sens pour Marie un attrait qui me ferait vraiment désirer de l'épouser. Et il m'est impossible de me marier, parce qu'en me mariant ainsi, mon beau-père et ma mère voudraient nous garder près d'eux. Et si je vous quittais, monsieur, je me sentirais si malheureux, si ingrat, si égoïste, que je n'aurais pas une minute de repos et que j'en mourrais de chagrin. D'un autre côté, quand je quitte Marie, il me semble que c'est mon âme qui s'en va et que je reste seul dans le monde. Elle m'a dit que pour elle c'était la même chose, et qu'elle pleurait souvent en pensant à moi. Je lui ai dit ce qui m'arrêtait ; elle l'a compris, et nous sommes convenus,

elle de rester fille, et moi de rester garçon ; je me console par la pensée de ne jamais quitter Monsieur et de vivre bien heureux pour Monsieur et pour Madame. »

Et, en disant ces mots, la voix lui manqua ; il se tourna comme pour arranger quelque chose et disparut.

M. Abel resta triste et pensif.

« Heureux ! Pauvre garçon ! C'est pour moi qu'il sacrifie son bonheur et celui de la femme qu'il aime. Je ne peux pas accepter ça. Il sera marié avant un mois d'ici. »

M. Abel sonna. Baptiste entra.

« Baptiste, allez à la ferme et dites à Kersac de venir me parler. »

Kersac s'empressa d'arriver.

« J'ai une affaire à traiter avec vous, Kersac. Je vous demande votre appui et je vous offre le mien. »

Ils s'enfermèrent pour traiter leur affaire sans être dérangés ; une demi-heure après, Kersac se retirait en se frottant les mains.

Lorsque M. Abel revit Jean, il lui dit que Kersac le demandait pour lui communiquer une affaire importante.

« Faut-il que j'y aille tout de suite, monsieur ?

— Mais, oui ; Kersac paraît pressé. »

Jean s'empressa d'y aller ; il le trouva seul.

« Jean, dit Kersac en lui tendant la main, tu es un nigaud, et Marie est une sotte ; je vais vous mettre tous deux à la raison. »

Kersac se leva, ouvrit une porte et rentra traînant après lui Marie tout en larmes.

« Tiens, dit-il en la lui montrant, tu vois ! C'est toi qui es cause de cela.

JEAN

Marie, Marie, tu m'avais promis d'être raisonnable.

MARIE

J'essaye, Jean, Je ne peux pas.

KERSAC

Vous êtes fous tous les deux ! Et voilà comment je vous rends la raison. »

Il prit la main de Marie, la mit dans celle de Jean.

« Je te la donne, dit-il à Jean. Je te le donne, dit-il à Marie. D'ici un mois, de gré ou de force, vous serez mariés. Tu resteras près de M. Abel pendant les huit mois qu'il passera ici ; quand il s'en ira, tu le suivras ou tu resteras, comme tu voudras. J'aurais bien voulu t'avoir à mon tour, mais M. Abel a tenu bon. Sapristi ! il tient à toi comme le fer tient à l'aimant. »

Kersac ne leur donna pas le temps de répondre ; il sortit en refermant la porte sur lui. Quand il rentra une heure après, il trouva Jean *rendu à la raison* ; Marie lui avait démontré que son mariage ne nuisait en

rien à son service près de son bienfaiteur, et même que M. Abel n'en serait que mieux servi. Il paraît que ces arguments avaient été bien persuasifs, car ils terminèrent la conférence par une discussion sur le jour du mariage ; Jean voulait attendre ; Marie voulait presser :

« Car, dit-elle, si je te laisse le temps de la réflexion, tu me laisserais là pour M. Abel, et je mourrais de chagrin. »

Jean frémit devant cet assassinat prévu et prémédité, et il consentit au plus bref délai, qui était de quinze jours. C'est ainsi que le sort de Jean fut fixé.

M. Abel se montra fort satisfait de cet arrangement. Il en souffrit un peu, mais le moins possible ; Jean lui promit de le suivre partout où il irait.

« Je vous assure, monsieur, lui dit-il, que si vous m'obligiez à vous quitter, je serais réellement malheureux ; Marie elle-même me serait à charge. Pensez donc, monsieur ! treize années passées avec vous et près de vous, sans vous avoir jamais quitté ! Comment voulez-vous que je vive loin de vous ?

M. ABEL

Merci, mon ami ! J'accepte ton sacrifice comme tu as accepté celui que j'ai fait en te rendant ta liberté ; ta présence me sera d'autant plus agréable qu'elle sera tout à fait volontaire de ta part. Et je t'avoue que tu me manquerais plus que je ne puis te dire, et que je t'aime, non pas comme un maître, mais comme un père. Depuis bien des années, je te regarde comme mon enfant. Il me semble, comme à toi, que tu fais partie de mon existence, et que nous ne devons jamais nous quitter. Occupe-toi maintenant de hâter ton mariage ; tu comprends que tous les frais sont à ma charge, puisque c'est moi qui *t'oblige* à te marier. »

Jean sourit et remercia du regard plus qu'en paroles. La noce fut superbe ; il y eut deux jours de repas, de danses et de réjouissances, mais pas un instant Jean n'oublia son service près de son cher maître. A son lever, à son coucher, le visage de Jean fut, comme d'habitude, le premier et le dernier qui frappa les regards de M. Abel.

Ils vivent tous, heureux et unis ; quelques cheveux blancs se détachent sur la belle chevelure noire de M. Abel. Il a quatre enfants ; Suzanne et Abel les élèvent ensemble ; Suzanne s'occupe particulièrement de ses filles ; Abel dirige l'éducation des deux garçons ; l'un d'eux annonce un talent presque égal à celui de son père. Jean, marié depuis six ans, a déjà trois enfants. Ils vivent à la ferme avec leur mère. Kersac et Hélène mènent la vie la plus calme et la plus heureuse ; Kersac conserve sa vigueur et sa belle santé ; Hélène paraît dix ans de moins que son âge ; les enfants de Jean sont superbes ; la fille est blonde et jolie comme la mère ; les fils sont bruns comme le père.

Ceux d'Abel et de Suzanne attirent tous les regards par leur grâce et leur beauté éclatante ; leur bonté, leur esprit et leur charme égalent leurs avantages physiques ; le fils aîné a treize ans ; le second en a onze. Les filles ont neuf et sept ans.

M. et Mme de Grignan ne quittent pas leurs enfants ; jamais un mécontentement ; un dissentiment ne viennent troubler l'harmonie qui règne dans la famille. Le petit Roger en est sans doute l'ange protecteur.

La belle jument de Kersac vit encore et continue à exciter l'admiration de son maître ; elle a eu quatorze poulains, tous plus beaux et plus parfaits les uns que les autres, que Kersac aurait voulu garder tous ; mais il a dû en céder huit à M. Abel et à quelques-uns de ses amis qui les demandaient avec instance ; il ne voulait pas en recevoir le payement, mais M. Abel l'a forcé à accepter trois mille francs pour chaque poulain qu'il lui enlevait.

XXXIV

ET JEANNOT ?

Et Jeannot ? ....

.... Hélas ! pauvre Jeannot, il est loin de mener la vie douce et heureuse de Jean et de ses amis. Mes lecteurs se souviennent de sa dernière conversation au café avec Kersac et Jean. Il continua sa vie de fripon et de mauvais sujet. Un jour, il tomba malade à force de boisson et d'excès. Ses maîtres s'en débarrassèrent, comme font les maîtres insouciants, en l'envoyant à l'hôpital. Pendant sa maladie, M. Boissec dut faire ses affaires lui-même. Il découvrit ainsi les friponneries de Jeannot. Au lieu de s'en accuser en raison du mauvais exemple, des mauvais conseils qu'il lui avait donnés, il s'emporta contre lui, gémit sur les sommes considérables que Jeannot lui avait soustraites, et résolut de l'en punir sévèrement.

A l'hôpital, Jeannot, comparant son abandon à la position si heureuse de Jean, fit quelques réflexions qui auraient porté de bons fruits si Jeannot avait eu plus de foi et de courage.

Mais quand il sortit de l'hôpital, et qu'il se traîna, pâle et faible, chez ses maîtres, Boissec le reçut avec des injures et des menaces.

JEANNOT

Que me reprochez-vous donc, monsieur Boissec, que vous n'ayez fait vous-même ?

M. BOISSEC

Moi et toi, ce n'est pas la même chose, coquin. J'étais le maître, tu étais mon subordonné. C'est moi qui t'avais formé...

JEANNOT

Et à quoi m'avez-vous formé, monsieur ? A voler mon maître, comme vous ! A ne croire à rien, comme vous ! A vivre pour le plaisir, comme

vous ! Que voulez-vous donc de moi ? Si j'avais été honnête, je vous aurais dénoncé à M. le comte ! Est-ce ça que vous regrettez ? Est-ce ça que vous voulez ? Prenez garde de me pousser à bout !

M. BOISSEC

Serpent ! vipère ! tu oses menacer ton bienfaiteur ?

JEANNOT

Vous, mon bienfaiteur ! Vous êtes mon corrupteur, mon mauvais génie, mon ennemi le plus cruel, le plus acharné !

M. BOISSEC

Attends, gredin, je vais te faire comprendre ce que je suis. Auguste ! Félix ! par ici. Mettez à la porte ce drôle, ce voleur ; jetez-lui ses effets, et ne le laissez jamais remettre les pieds à l'hôtel. »

Auguste et Félix n'eurent pas de peine à exécuter l'ordre de l'intendant, de l'homme de confiance de Monsieur. Ils traînèrent Jeannot jusque dans la rue, et lui jetèrent ses effets, comme l'avait ordonné M. Boissec. Obligé de céder à la force, il ramassa ses effets épars et se trouva heureux de retrouver une bourse bien garnie dans la poche d'un de ses gilets ; il prit un fiacre et se logea dans un hôtel. En attendant une place qui n'arriva pas, il mangea tout son argent, vendit ses effets, se trouva sans ressources, se réunit à une bande de vagabonds, se fit arrêter et mettre en prison ; il en sortit plus corrompu qu'il n'y était entré [1], fut arrêté pour vol simple une première fois, et condamné à un an de prison ; une seconde fois pour vol avec effraction et menaces, il fut condamné à dix ans de galères ; il est au bagne maintenant ; on parle de le transporter à Cayenne, à cause de son indocilité et de son humeur intraitable. Il est probable qu'il fera partie du prochain transport de galériens.

Et Simon ?

Simon vit heureux et content ; il est bon mari, bon père, bon fils et toujours bon chrétien.

Son beau-père l'ennuie quelquefois pour des affaires de commerce. Il trouve Simon trop délicat, trop consciencieux. Simon assure qu'il n'est qu'honnête et qu'il ne fera aucune affaire qui ne soit parfaitement loyale et honorable. Dans le magasin, les pratiques aiment mieux avoir affaire au gendre qu'au beau-père. Ce dernier, s'étant retiré du commerce et ayant cédé les affaires à ses enfants, voit avec surprise l'agrandissement du commerce de Simon. Celui-ci a déjà acquis une fortune suffisante pour vivre agréablement. Il va quelquefois à Sainte-Anne, où il trouve réunis tous ses anciens amis et son frère Jean, qu'il aime toujours tendrement.

---

1. Sophie montre ici son désaccord avec la façon dont sont traités les malfaiteurs dans les prisons. Elle connaît bien le problème car ses enfants, plus particulièrement son fils Gaston, qui a été aumônier des prisons, lui en parle beaucoup.

Au milieu de cette prospérité il a eu deux peines assez vives ; d'abord il n'a pas d'enfants. Ensuite, Aimée, mal conseillée par sa mère, menait une vie trop dissipée, faisait trop de dépenses de toilette, de vanité ; elle se révoltait contre Simon, le traitait de sévère, d'avare, d'exagéré. Enfin, il n'y avait pas accord parfait dans ce ménage. M. Abel, qu'il voyait quelquefois à Paris, lui conseillait la douceur, la patience et la fermeté.

« Ne cède jamais pour ce qui est mal ou qui mène au mal, mon ami ; pour le reste, laisse faire le plus que tu pourras. Avec les années, Aimée deviendra raisonnable ; elle comprendra alors et approuvera ta conduite ; elle t'en aimera et t'en respectera davantage. »

Simon attendait, soupirait, espérait. Enfin, le bon Dieu lui vint en aide. Aimée eut la petite vérole, qui la défigura ; le monde et la toilette ne lui offrirent plus aucun attrait ; son âme s'embellit par suite du changement de son visage ; elle devint ce que Simon désirait qu'elle fût ; il l'aima laide bien plus qu'il ne l'avait aimée jolie. Aimée, de son côté, comprit alors les qualités et les vertus de son mari ; et quand ils allaient passer quelques jours à la ferme de Sainte-Anne, elle s'entendait parfaitement avec tous les membres de l'excellente famille qui l'habitait. Simon serait donc parfaitement heureux s'il avait des enfants. Mais, hélas ! il n'en a pas encore et il n'en aura sans doute jamais, car la jolie Aimée a... Calculez vous-même son âge. Je préfère ne pas vous le dire.

Et le PETIT *Jean* ?... Il avait quatorze ans quand il vous est apparu pour la première fois.

Et Abel ?... Il avait vingt-sept ans !

Et Kersac ? Il en avait trente-cinq !!!

LA FORTUNE DE GASPARD

A MON PETIT-FILS

PAUL DE PITRAY

Cher petit, quand tu seras plus grand tu verras, en lisant l'histoire de GASPARD, *combien il est utile de bien travailler. Et tu sauras, ce que Gaspard n'a appris que bien tard, combien il est nécessaire d'être bon, charitable et pieux, pour profiter de tous les avantages du travail et devenir réellement heureux.*

Deviens donc un garçon instruit et surtout un bon chrétien. C'est ce que te demande ta grand-mère qui t'aime et qui veut ton bonheur.

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine

I

L'ÉCOLE

GASPARD

Mais, avance donc ! Tu vas comme une tortue ; nous n'arriverons pas à temps.

LUCAS

Eh bien ! le grand mal ! C'est si ennuyeux, l'école !

GASPARD

Comment le sais-tu ? Tu n'y as jamais été.

LUCAS

Ce n'est pas difficile à deviner. Rester trois heures enfermé dans une chambre, apprendre des choses qu'on ne sait pas, être grondé, recevoir des coups d'un maître ennuyé, tu trouves ça agréable ?

GASPARD

D'abord, la chambre est très grande...

LUCAS

Oui, mais étouffante.

GASPARD

Pas du tout... Ensuite, on n'apprend jamais que les choses qu'on ne sait pas ; et c'est très amusant d'apprendre.

LUCAS

Oui, quand c'est pour travailler au-dehors, mais pas pour se casser la tête à...

GASPARD

Pas du tout... Ensuite, on n'est grondé que lorsqu'on est paresseux.

LUCAS

Oui, si c'est un brave maître, mais un maître d'école!

GASPARD

Pas du tout... Ensuite, on ne reçoit de claques que pour de grosses méchancetés.

LUCAS

Mais puisqu'ils disent que parler ou bouger c'est une grosse sottise.

GASPARD

Parce que ça fait du bruit pour les autres.

LUCAS

Et le grand mal quand on ferait un peu de bruit? Ça fait rire, au moins.

GASPARD

Si tu ris, tu te feras battre.

LUCAS

Tu vois bien, tu le dis toi-même. Et je dis, moi, que si mon père ne me forçait pas d'aller à l'école, je n'irais jamais.

GASPARD

Et tu serais ignorant comme un âne.

LUCAS

Qu'est-ce que ça mè fait?

GASPARD

Tout le monde se moquerait de toi.

LUCAS

Ça m'est bien égal. Je n'en serais pas plus malheureux.

GASPARD

Et quand il t'arriverait des lettres, tu ne pourrais seulement pas les lire.

LUCAS

Je n'en reçois jamais.

GASPARD

Mais quand tu seras grand?

LUCAS

Tu me les liras, puisque tu veux être un savant.

GASPARD

Non, je ne te les lirai pas. Je ne resterai pas avec toi.

LUCAS

Pourquoi ça ?

GASPARD

Parce que tu m'ennuierais trop ; tu ne sauras seulement pas lire ni écrire.

LUCAS

J'en saurai plus que toi, va ! Et des choses plus utiles que toi. Je saurai labourer, herser, piocher, bêcher, faucher, faire des fagots, mener des chevaux.

GASPARD, *haussant les épaules*

Ça te fera une belle affaire, tout ça. Tu resteras toujours un pauvre paysan, bête, malpropre et ignorant.

LUCAS

Pas si bête, puisque je serai comme mon père, qui est joliment futé et qui sait, tout comme un autre, faire un bon marché ! Pas si malpropre, puisque j'ai le puits et la mare pour me nettoyer en revenant du travail ; et toi, avec ton encre plein les doigts et le nez, tu ne peux seulement pas la faire partir. Pas si ignorant, puisque je saurai gagner mon pain quand je serai grand, et faire comme mon père, qui place de l'argent. Tu n'en feras pas autant, toi.

GASPARD

C'est ce que tu verras ; je deviendrai savant ; je ferai des machines, des livres, je gagnerai beaucoup d'argent, j'aurai des ouvriers, je vivrai comme un prince.

LUCAS

Ah ! ah ! ah ! le beau prince ! Prince, vraiment ! En sabots et en blouse ! Ah ! ah ! ah ! Nous voici arrivés. Place à M. le prince !

Lucas ouvre la porte de l'école en riant aux éclats, et fait entrer Gaspard en répétant :

« Place à M. le prince ! »

Tout le monde se retourne ; le maître d'école descend de l'estrade, saisit Lucas par l'oreille, lui donne une tape et le pousse sur le quatrième banc. Gaspard s'esquive et va s'asseoir, tout honteux pour son frère, à sa place accoutumée.

LUCAS, *pleurnichant*

Quand je te disais ! Tu vois bien que j'avais raison.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Tais-toi ! On ne parle pas ici. Ton frère est le modèle de la classe. Fais comme lui. Pas un mot... Qu'est-ce que tu sais ?

LUCAS, *vivement*

Je sais bêcher, pio...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Tais-toi ; ce n'est pas ça que je te demande. Sais-tu lire, écrire ?

LUCAS

Pour ça non, m'sieur. Dieu m'en garde !

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Si tu réponds encore un mot impertinent, je te mets à genoux sur des bûches.

LUCAS

Mais, m'sieur, il faut bien que je réponde, puisque vous me parlez.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Il faut me répondre poliment.

LUCAS, *entre ses dents*

Je ne sais comment faire ! Quelle scie que cette école !

Le maître d'école s'était éloigné ; il remonta sur son estrade.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Le quatrième banc au premier tableau.

Les enfants du quatrième banc vont se placer debout devant ce premier tableau ; Lucas reste assis.

Le maître d'école donne une tape sur la tête de Lucas avec une longue *gaule* placée près de lui, et répète d'une voix forte :

« Le quatrième banc au premier tableau ! »

Lucas comprend et va rejoindre les autres.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Petit Matthieu du second banc, va montrer les lettres aux ignorants.

Petit Matthieu se lève et commence la leçon.

A. Répétez tous : *A.*

Les huit petits répètent :

A, A, A, A.

PETIT MATTHIEU

Assez, assez. *O.* Répétez tous : *O.*

TOUS *répètent :*

O, O, O, O.

PETIT MATTHIEU

Assez. Qu'est-ce que c'est, ça ? (*Il montre un* A.)

TOUS

O, O, O, O, O.

PETIT MATTHIEU

Pas du tout. Ce n'est pas *O.* Voilà *O* ; c'est *A.*

TOUS

A, A, A, A, A.

PETIT MATTHIEU

Assez. Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il montre* O.)

TOUS

A, A, A, A, A.

PETIT MATTHIEU

Pas du tout ; c'est *O.* Vous êtes des nigauds. (*Il leur montre* A.) Qu'est-ce que c'est ?

TOUS

O, O, O, O, O.

PETIT MATTHIEU, *impatienté*

Vous faites donc exprès ? Dites ce que c'est ; tout de suite.

LUCAS

Ah bah ! tu nous ennuies. Est-ce que nous savons ?

PETIT MATTHIEU

Tu vas te faire calotter, toi. C'est pour te faire savoir que je te montre.

LUCAS

Tu n'es pas le maître d'école ; ce n'est pas à toi à montrer.

PETIT MATTHIEU

Tu dois m'obéir ; c'est moi qui est le remplaçant [1].

LUCAS

Ah ! ah ! ah ! Plus souvent que je t'obéirai.

PETIT MATTHIEU, *au maître d'école*

M'sieur, Lucas dit qu'il ne veut pas m'obéir. Puis-je le taper ?

1. Cette institution du grand élève désigné « sous-maître » était fréquente à l'époque.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Non, mets-lui le bonnet d'âne.

Petit Matthieu veut mettre le bonnet d'âne à Lucas qui se débat ; les autres le maintiennent de force ; il veut arracher le bonnet de dessus sa tête ; on lui saisit les mains.

PETIT MATTHIEU

M'sieur, il ne veut pas, il nous donne des gifles ; il veut arracher le bonnet.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Attache-lui les mains avec la courroie.

PETIT MATTHIEU

Donne-moi la courroie, Julien ; là, sur le tas de cahiers... Bien, apporte-la ; dépêche-toi, il nous échappe.

Tous les huit se mettent après Lucas ; les uns attachent la courroie, d'autres lui tiennent les jambes, les épaules, les bras.

PETIT MATTHIEU

C'est fait ; à présent, tu vas rester tranquille.

Lucas est en colère ; il pleure et finit par se résigner ; les autres continuent la leçon et finissent par connaître *A, O, I, U, E.* Sa leçon finie, on détache Lucas ; il retourne sur son banc avec les autres ; il boude, mais il ne bouge plus.

On lui donne un livre, et on lui montre la page où il doit étudier *A, O, I, U, E.* Il commence par ne rien faire ; il ferme le livre, il pousse ses camarades qui le poussent à leur tour.

Le maître d'école lève les yeux, tape avec sa gaule Lucas et les autres qui se bousculent.

« Silence ! » dit-il.

Les enfants se frottent la tête et les épaules ; Lucas veut parler ; ses camarades l'en empêchent et lui disent tout bas :

« Tais-toi ; tu vas nous faire tous punir. »

Lucas s'ennuie, bâille, tousse, se mouche.

« Silence ! » crie le maître d'école en posant sa gaule sur l'épaule de Lucas.

Il l'avait posée fort, sans doute, car Lucas pleure et se frotte l'épaule.

« Silence donc ! » crie le maître d'école d'une voix irritée, en posant la gaule plus lourdement encore sur l'épaule de Lucas.

Pour le coup, Lucas est dompté, on ne l'entend plus ; il s'ennuie tellement, qu'il ouvre son livre et cherche à reconnaître les lettres qu'on lui a montrées ; ses camarades l'aident un peu, et il finit par les savoir très bien. Quand le maître d'école fait revenir les petits au premier tableau, Lucas ne se trompe pas une fois ; il est triomphant.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Ah ! ah ! il paraît que la gaule t'a ouvert l'esprit, mon garçon. Allons,

c'est bien, très bien ! nous recommencerons à la première occasion. La gaule a fait merveille pour bien d'autres encore. Il n'y a que Gaspard qu'elle n'a jamais touché... L'école est finie ; allez tous dîner et jouer jusqu'à deux heures.

Il était midi ; les enfants se précipitent dans la cour ; les uns se dépêchent d'aller dîner chez leurs parents ; d'autres, comme Gaspard et Lucas, qui demeuraient trop loin, s'asseoient dans un coin, ouvrent leurs paniers et en tirent leurs provisions.

LUCAS

Qu'est-ce que nous avons pour dîner ?

GASPARD

Un œuf dur chacun et du fromage blanc. Tiens, voilà ton œuf, ton pain ; voici ma part ; le fromage et le cidre entre nous deux.

LUCAS

Et toi, Henri, qu'est-ce que tu as ?

HENRI

Quoi que j'ai ? Pas grand-chose ; du pain et du fromage passé.

LUCAS

As-tu du cidre ?

HENRI

Ma foi non ; quand j'ai soif, je vas au puits ou à la rivière. Maman est seule, tu sais, pour gagner sa vie ; elle n'a pas de cidre à me donner.

Lucas ne dit plus rien ; les enfants mangent tous ; quand Gaspard a fini, il regarde la bouteille de cidre.

GASPARD

Tiens, il y en a encore près de la moitié ; j'en ai pourtant bu mes trois verres comme d'habitude.

LUCAS

C'est moi qui n'ai pas encore bu ; laisse-moi la bouteille, je vais boire tout à l'heure.

GASPARD

Dépêche-toi, que nous ayons le temps de jouer.

Les enfants se lèvent ; Lucas fait signe à Henri de rester. Quand les autres sont partis, Lucas verse un verre de cidre et le donne à Henri.

LUCAS

Tiens, mon Henri, bois ça ; cela te remontera l'estomac.

HENRI

Merci bien, Lucas ; tu as bon cœur, tout de même, quoique tu aies

été bien colère quand tu as reçu la gaule sur la tête et le dos. C'est qu'il ne plaisante pas, le maître d'école.

LUCAS

Pour ça non ; quand il tape, ce n'est pas pour rire. Il est méchant, tout de même.

HENRI

Écoute donc ! C'est qu'aussi tu l'asticotais et tu lui répondais. Il n'aime pas ça.

LUCAS

C'est ennuyeux de ne pas pouvoir parler et raisonner un tant soit peu !

HENRI

Mais, pense donc. Si chacun se mettait à riposter et à dire des raisons, c'est que ça ferait un train à ne plus s'entendre. Nous sommes soixante-trois, vois-tu.

LUCAS

L'école serait bien moins ennuyeuse.

HENRI

Oui, mais on n'y apprendrait rien. Tu vois bien toi-même, tu n'as su tes lettres que parce que tu t'ennuyais.

LUCAS

Et à quoi ça me servira de savoir cinq lettres ?

HENRI

Un autre jour tu en apprendras cinq autres, et toujours comme ça ; et puis tu sauras lire.

LUCAS

A quoi que ça me servira de savoir lire ?

HENRI

Ça te servira à bien apprendre ton catéchisme, à avoir des prix, à apprendre à écrire.

LUCAS

Et à quoi ça me servira d'écrire ?

HENRI

A écrire des lettres, à faire des comptes. Ça sert bien, va ; je vois ça chez notre maître ; il ne savait jamais le compte de rien, ni foin,

ni paille, ni orge, ni avoine. Quoi qu'il arrivait ? On le volait que c'était une pitié. Sa ferme marchait mal ; le blé avait beau rendre, il n'en vendait pas ce qu'il avait espéré. Le foin s'en allait, et tout partait sans lui donner de bénéfices.

LUCAS

Ce n'est pas parce qu'il ne savait pas écrire ?

HENRI

Si fait ; car depuis que je sais écrire et compter, il m'emploie tous les dimanches à faire ses comptes, à écrire ses marchés ; il sait ce qu'il a, ce qu'il vend ; et il est à l'aise au lieu d'être gêné.

LUCAS

Tiens, tiens, c'est vrai, ça !... Allons, un dernier verre que nous partagerons, et puis allons jouer.

Ils burent chacun leur demi-verre et partirent, contents tous deux : Lucas, d'avoir partagé son cidre avec Henri, qui était un brave et honnête garçon, fils d'une pauvre veuve, et Henri, d'avoir pu donner un bon conseil à Lucas, qui avait été charitable pour lui. Ils se mêlèrent aux joueurs, et Lucas commença à trouver l'école moins ennuyeuse et moins inutile qu'il ne le pensait.

Grâce à sa bonne action, Lucas était en ce moment plus heureux que le studieux, le sage Gaspard.

II

LE TRAVAIL DES CHAMPS

A deux heures, la cloche sonna pour reprendre l'école ; les enfants cessèrent leurs jeux et coururent se placer près de la porte ; quand le maître ouvrit, la tête de l'école se mit à entrer en bon ordre, deux par deux ; chacun alla prendre sa place. La queue se bousculait, se poussait ; c'était Lucas qui causait ce désordre par son empressement à rentrer en classe. Il en avait poussé un second, lequel poussait un troisième. Un coup de coude amena un coup d'épaule, qui fut payé d'un coup de pied. La moitié n'était pas entrée, qu'on criait et qu'on se battait à la queue.

La maître d'école avait fait des *chut* et des *silence* sans pouvoir se faire obéir ; il eut alors recours à son argument accoutumé, la gaule ; elle retomba vivement et fortement sur le groupe en désordre ; Lucas en reçut plus que les autres, car il se faisait remarquer par des cris et des mouvements plus prononcés ; au lieu de reculer il avançait toujours, si bien qu'il se trouva seul en avant, seul en vue et seul en face du maître d'école irrité.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Mauvais gamin ! la gaule ne te suffit pas ! Il te faut mieux que ça ! Voilà, mon garçon, tu vas être servi à souhait.

Pan ! pan ! v'lan ! et v'lan ! Lucas reçut en une minute plus de coups qu'il n'en pouvait compter [1] ; il eut les cheveux et les oreilles tirés, et il arriva sur son banc par l'effet d'un coup de pied qui le lança comme une balle.

La surprise le rendit muet ; il était resté la bouche ouverte et les yeux écarquillés, quand ses camarades le rejoignirent, les uns riant de sa mésaventure, les autres se frottant les membres, froissés par la gaule.

Le calme était rétabli, le maître d'école se retrouvait sur son estrade ; chacun ouvrait son livre et tirait ses cahiers ; la distribution du travail fut promptement faite ; les petits retournèrent à leur tableau ; la leçon se passa à merveille. Lucas, encore troublé de tout ce qu'il avait reçu, fut docile, sérieux et appliqué ; aussi eut-il des compliments en place des coups du matin. Quand il sortit de l'école avec son frère, Henri les suivit.

« Je vais faire route avec vous, dit-il, puisque nous demeurons dans le même hameau.

LUCAS

Oui, viens avec nous, Henri, nous cueillerons des merises tout en marchant.

HENRI

Pas moi ; j'aime mieux cueillir des fleurs de millepertuis ; c'est la saison.

LUCAS

Pour quoi faire ? Ce n'est pas très joli.

HENRI

Si fait ! Je trouve très jolies ces grappes de petites fleurs jaunes. Mais ce n'est pas pour cela que je les cueille, c'est pour les mettre dans de l'huile.

LUCAS

Pour quoi faire, dans l'huile ? C'est la gaspiller.

HENRI

Pour ça non, ça ne la perd pas ; quand les fleurs ont bien trempé au soleil pendant un mois, l'huile devient toute rouge ; on en met sur des coupures, des brûlures, des plaies, et ça guérit de suite.

GASPARD

Tiens, comment sais-tu ça, toi ?

1. Personne ne trouvait à redire à cette façon de faire entrer la docilité dans la tête des enfants.

HENRI

Je l'ai lu dans un journal que m'a prêté le maître d'école.

GASPARD

Comment s'appelle-t-il, ce journal ?

HENRI

La Revue de la presse. Il est amusant tout plein ; il y a un tas d'histoires, et puis des remèdes comme cette huile de millepertuis.

GASPARD

Je demanderai au maître d'école qu'il me le prête.

LUCAS

Ce sera amusant ! Si tu vas te mettre à lire maintenant en dehors de l'école, je serai seul pour travailler et m'amuser.

GASPARD

Tu n'as qu'à lire aussi ; tu ne t'ennuieras pas, alors.

LUCAS

Si fait, je m'ennuierai, c'est assommant, de lire ; j'aime bien mieux faner ou bêcher le jardin, ou clore les brèches, ou garder les vaches. Et toi, si tu passes ton temps à lire, mon père te frottera les oreilles, tu verras ça.

GASPARD

Non, parce que mon père sait que je veux devenir savant pour faire mon chemin.

LUCAS

Quel chemin vas-tu faire ?

GASPARD

Je te l'ai déjà dit, je veux faire comme le petit maigre, M. Féréor, qui était garçon cloutier, et qui a des millions, et des usines partout, et des terres partout, et des châteaux, et qui commande à des milliers d'ouvriers, et qui est heureux comme il n'est pas possible davantage.

LUCAS

Heureux ! C'est donc pour ça qu'il crie toujours ; qu'il est après ses ouvriers comme un dogue après les bestiaux ; qu'il court sans arrêter, comme le Juif errant ; qu'il ne se donne de repos ni fêtes ni dimanches.

GASPARD

Je ne dis pas, mais il a tout de même des millions, et la croix

d'honneur, et des châteaux, et des terres à ne savoir qu'en faire ; et tout le monde le salue et le craint.

LUCAS

Oui, on le craint, comme tu dis, mais on ne l'aime pas ; on le salue et on rit de lui ; et toi, tout le premier, tu l'appelles vieux parchemin, vieil avare, sac à argent, et je ne sais quoi encore.

GASPARD

Parce qu'il n'est pas bon, qu'il ne donne pas aux pauvres, et qu'il est dur pour les ouvriers ; mais je ne ferai pas comme lui, tu verras ça.

LUCAS, *riant*

Je ne verrai rien du tout, parce que tu resteras ce que tu es ; ouvrier, aidant mon père à faire aller la ferme.

GASPARD

Non, je ne veux pas travailler à la terre ; je te l'ai déjà dit, je n'y travaillerai pas.

UNE VOIX

Eh ! vous autres, arrivez donc ! On a besoin de vous pour ramasser le trèfle !

Gaspard et Lucas aperçurent leur père qui les attendait sur le chemin, et qui paraissait mécontent de leur longue absence.

Lucas courut au-devant de lui.

« Nous voici, mon père : nous avons été un peu lents à venir, parce que nous nous disputions, Gaspard et moi.

LE PÈRE, *durement*

Pourquoi vous disputiez-vous au lieu d'avancer ? Vous savez bien que je ramasse mon trèfle, et qu'on n'a pas trop de tout son monde.

LUCAS

Oui, mon père ; j'y vais tout de suite. C'est que Gaspard veut devenir un monsieur, et que je me moquais de lui.

LE PÈRE

Ah ! tu veux devenir un monsieur ! Tu n'as pas encore l'âge, mon garçon. Va vite au trèfle ; je vais chercher des liens et je vous rejoins. »

Le père rentra dans la cour de la ferme ; Lucas courut au champ de trèfle ; Gaspard marcha plus lentement encore, en répétant :

« Le trèfle, le trèfle. Je me moque pas mal du trèfle. C'est tantôt une chose, tantôt une autre ; on n'a jamais fini dans cette vilaine ferme. C'est éreintant ; c'est ennuyeux !... Et ce nigaud de Lucas qui pousse à ce travail ennuyeux et fatigant ! Il ne comprend rien ; il est bête comme tout.

LE PÈRE, *le rejoignant*

Ah çà ! tu as donc la paralysie dans les jambes, que tu n'avances pas plus qu'un lièvre blessé. Tiens, vois ton frère ; le voilà là-bas, là-bas, prêt à se mettre à l'ouvrage.

GASPARD

C'est que... j'ai des devoirs à faire.

LE PÈRE

Quels devoirs ? Pour qui ?

GASPARD

Pour le maître d'école.

LE PÈRE

Je me moque de ton maître d'école et de ses devoirs quand mes trèfles sont dehors et bons à rentrer. Ton devoir est d'aider au travail de la ferme ; je ne t'en connais pas d'autre pour le moment. Allons, marche, et lestement. Dépêchons-nous. »

Le père poussa rudement Gaspard qui était de très mauvaise humeur, mais qui fut obligé de hâter le pas comme son père. Quand ils furent arrivés au champ de trèfle, Lucas y travaillait avec ardeur ; il avait déjà retourné une demi-rangée de trèfle.

« Tiens, Gaspard, voilà ta fourche au pied de l'arbre », cria-t-il à son frère qui paraissait chercher quelque chose.

Le père était à l'ouvrage avec tout son monde, avant que Gaspard eût ramassé sa fourche.

« Prends garde, lui dit Lucas à demi-voix, mon père te regarde ; il n'a pas l'air trop content.

GASPARD, *d'un air bourru*

Laisse-moi tranquille ; s'il n'est pas content, je ne suis pas content non plus. Vous m'ennuyez tous. »

Le père regardait toujours, et, voyant la mauvaise volonté évidente de Gaspard, il s'approcha et lui tapa sur le dos avec sa fourche.

« C'est pour te donner du cœur à l'ouvrage, paresseux, fainéant ! Commence, ou je te ferai marcher un peu plus rudement que tu ne le voudrais. »

Gaspard savait que son père ne plaisantait pas quand il s'agissait de travail, et il fut bien obligé de se mettre sérieusement à l'ouvrage ; mais il y mettait de l'humeur, de la mauvaise volonté ; au lieu de retourner le trèfle avec sa fourche, il le poussait et il en laissait la moitié sans y toucher. Le père l'observait sans faire semblant de rien.

On travailla ainsi pendant deux heures environ ; il faisait chaud ; on avait soif. Le champ était fini ; avant de passer à celui à côté, le père appela ses ouvriers.

« Il fait chaud, dit-il ; buvons quelques verres de cidre et mangeons une croûte de pain ; nous allons recevoir ainsi la récompense de notre travail. »

Les ouvriers, joyeux de ce quart d'heure de repos, se groupèrent sous un gros pommier bien touffu qui les abritait du soleil. Lucas accourait rouge et en nage. Gaspard allait aussi prendre sa place, mais le père le repoussa rudement.

LE PÈRE

Tu n'as pas gagné ta place au milieu de nous, grand paresseux ; va retourner le trèfle que tu n'as fait que pousser, et quand tu auras fini, tu viendras te rafraîchir ; pas avant.

Gaspard, consterné, n'osa pas répliquer, et resta debout, immobile, prêt à pleurer. Quoiqu'il n'eût travaillé ni bien ni beaucoup, la sueur coulait de son front, et il avait évidemment grande envie d'un verre de cidre. Il fit pitié à Lucas.

« Mon père, dit-il, pardonnez-lui ; il était fatigué de l'école, il avait déjà chaud ; c'est pourquoi il a travaillé mollement...

LE PÈRE

Et toi donc, n'as-tu pas été à l'école comme lui ? N'avais-tu pas chaud comme lui ?

LUCAS

Oui, mon père ; mais, moi, ce n'est pas la même chose ; je travaille à l'école moins fort que Gaspard, et je supporte mieux la chaleur et le travail des champs.

LE PÈRE

Parce que tu as du courage et du cœur pour ce qui est du vrai travail [1], et lui n'est qu'une poule mouillée ; il mérite d'être puni. Il n'en mourra pas, et il fera mieux son devoir à l'avenir... Allons, continua-t-il s'adressant à Gaspard, va au trèfle, retourne tes rangées, et dépêche-toi. »

Le ton du père Thomas ne permettait pas de résistance ; Gaspard reprit sa fourche et commença tristement son travail. Lucas se leva et le rejoignit avant que le père eût pu le retenir.

LUCAS

Ne te chagrine pas, Gaspard, je vais t'aider ; nous allons avoir bientôt fini à nous deux, et tu arriveras encore à temps pour manger un morceau et boire un coup.

GASPARD

Et toi donc ? Tu dois être fatigué.

1. Notation juste : pour les paysans et les ouvriers, il n'était alors de travail que manuel. C'est encore largement vrai.

LUCAS

Pas trop encore ; d'ailleurs, quand je le serais, je trouverais encore la force de te venir en aide.

GASPARD

Merci, Lucas... Tu vois ce que c'est que le travail d'une ferme ! Et tu veux que je passe ma vie à suer, à m'éreinter, à m'ennuyer pour gagner à peine de quoi vivre ? Pas si bête ! Je puis faire mieux que ça, et je ferai à mon idée quand je serai plus grand.

LUCAS

Écoute, Gaspard ; il n'y a déjà pas tant de différence entre la fatigue du fermier et la fatigue de l'école. Seulement, mon travail m'est bon pour la santé ; il me donne de la force, de l'appétit et du sommeil ; et toi, avec tes livres, tu te fatigues la tête, tu deviens malingre, tu dors mal, tu rêvasses un tas de choses qu'on n'y comprend rien ; et, en somme, tu es fatigué plus que moi, tu es sérieux comme un âne et paresseux comme un loir.

Tout en causant et en discutant, ils avaient fini leur ouvrage. Lucas s'était entendu appeler plusieurs fois par son père, mais il n'avait pas fait semblant d'entendre, pour débarrasser plus vite son frère de sa tâche.

« A présent, dit Lucas en riant, mes oreilles se sont ouvertes, et j'entends mon père qui m'appelle tant qu'il a de voix... Voilà, voilà ! cria-t-il. J'arrive ; nous avons fini. »

Ils eurent bientôt rejoint les autres près du pommier, et tous deux demandèrent à boire et à manger. Le père s'empressa de donner à Lucas une bonne tranche de pain et un grand verre de cidre. Il servit moins abondamment Gaspard.

UN OUVRIER

Tu n'aimes donc pas à tourner le trèfle, mon garçon ?

GASPARD

Je n'aime pas ce qui fatigue et ce qui fait chaud.

L'OUVRIER

Ah ! ah ! ah ! tu es un délicat, toi ? Et comment veux-tu que les choses marchent si personne ne veut se fatiguer, ni suer, ni travailler ?

GASPARD

Je veux bien travailler, mais dans des livres et des écritures.

UN AUTRE OUVRIER

Ah ! tu veux devenir un gratte-papier ! Joli amusement ! J'aime mieux devenir rouge comme un radis en travaillant la terre, que pâle comme un navet en piochant dans les livres.

GASPARD

Je ne serai pas du tout pâle. Est-ce que le vieux M. Féréor est pâle ?

L'OUVRIER

Pour ça non ; je dois dire qu'il est violet tirant sur le noir, à force de se brûler le sang à courir les grandes routes jour et nuit et à expérimenter ses fourneaux. Et tu trouves, toi, que c'est une jolie couleur pour un chrétien ?

GASPARD

Ce n'est pas à la couleur de M. Féréor que je veux arriver, c'est à sa position.

LE PÈRE

Et tu crois, nigaud, que tu arriveras comme lui aux millions qu'il a gagnés ?

GASPARD

Pourquoi pas ? Puisqu'il les a gagnés, je peux bien les gagner aussi.

UN OUVRIER

Oh ! oh ! monsieur a de l'ambition !

LE PÈRE

Imbécile ! A quoi te serviront tes millions quand tu seras mort ?

GASPARD

Ils me serviront autant que vous servent vos trèfles et vos blés.

LE PÈRE

Pour ça, tu as raison, après la mort ; mais pendant la vie, c'est meilleur.

GASPARD

Comment cela ?

LE PÈRE

Parce que je vis comme un brave fermier que je suis ; que je ne me creuse pas la cervelle à étudier dans les livres ; que je me contente de ce que m'envoie le bon Dieu, et que je ne me ronge pas le cœur à désirer des millions que le bon Dieu n'a pas voulu me donner [1], puisqu'il m'a fait naître paysan.

Gaspard n'osa pas répondre, car il n'avait rien de bon à dire. On finissait la demi-heure de repos, et chacun se leva.

1. Curieusement, Sophie bouleverse l'aristocratique principe de paix sociale selon lequel Dieu a pourvu à la place de chacun dans l'échelle de la fortune et qu'il faut l'accepter.

THOMAS

A présent, mes garçons, rentrons le trèfle qui a été bottelé ce matin. Toi, Guillaume, va chercher la grande charrette. Toi, Lucas, va aider à atteler. Toi, Gaspard, ramasse les râteaux et les fourches et va les porter près des bottes de trèfle. Et vous autres, femmes et garçons, allez faire des liens là-bas sous le pommier, et ramassez le trèfle sec pour être lié.

Chacun alla à son ouvrage, riant, chantant et se dépêchant. Gaspard soupirait, rageait et pestait contre les travaux des champs.

Il fallut bien qu'il travaillât, pourtant, et, comme disait son père, qu'il gagnât son pain.

« Demain, se dit-il, je m'arrangerai autrement, et j'aurai une bonne heure de repos, pendant que ce nigaud de Lucas s'échinera à travailler aux champs. »

III

GASPARD REÇOIT UNE RUDE CORRECTION

Le lendemain, de grand matin, le fermier appela tout son monde ; le temps était superbe.

THOMAS

Allons, les gars, arrivez tous ; à l'ouvrage ; les femmes resteront à la ferme pour soigner les bestiaux et faire des liens ; il faut tout rentrer aujourd'hui. Toi, Lucas, tu vas venir avec nous ; et toi, Gaspard, tu vas aider ta mère, et à huit heures tu nous apporteras notre déjeuner dans les champs.

GASPARD

Et j'irai à l'école ensuite.

THOMAS

Pas d'école aujourd'hui, mon garçon : l'ouvrage est troppressé.

GASPARD

Mais, mon père, le maître d'école ne va pas être content.

THOMAS

Laisse-moi tranquille avec ton maître d'école. J'ai besoin de toi, et tu resteras [1].

---

1. Dans les campagnes, jusqu'à l'avènement du machinisme, il était de pratique courante de garder les enfants à la ferme au moment des gros travaux, même après que l'école fut rendue obligatoire.

Le fermier alla rejoindre les autres, et Gaspard resta immobile et consterné.

« Pas d'école, pas d'école ! répétait-il. Il faut pourtant que j'y aille ; j'ai à parler à M. Tappefort. »

Il réfléchit quelques instants. Son visage s'éclaircit.

« C'est ça ! » s'écria-t-il.

Et il courut à la ferme, prit un livre, et alla trouver sa mère qui battait le beurre.

GASPARD

Maman, mon père m'a dit de rester à la ferme ; je vais aller reporter au maître d'école un livre qu'il m'avait prêté, et je reviens.

LA MÈRE

Va, mon garçon ; va. Mais ne sois pas longtemps ; j'ai besoin de toi pour m'aider à battre le beurre ; j'ai le bras fatigué, et je n'ai personne pour me remplacer. Ils sont tous au trèfle.

Gaspard hésita un instant. La pauvre mère suait à faire pitié ; il voyait qu'elle avait réellement besoin de quelques instants de repos ; qu'il la trompait en prétextant le livre du maître d'école, et qu'il ferait bien d'y renoncer pour ce jour-là ; mais l'amour de l'étude l'emporta, et il partit en courant.

« Le pauvre garçon ! pensa la mère. Comme il court pour être plus vite revenu... Suis-je fatiguée, mon Dieu ! J'en ai les bras engourdis. »

Elle continuait pourtant à battre son beurre qui ne voulait pas prendre.

LA MÈRE

C'est singulier ! il y a plus d'une heure que je bats ! Et le beurre ne prend pas... Gaspard ne va pas tarder à revenir ; il n'y a pas loin de chez nous à l'école.

Mais Gaspard ne revenait pas, et les bras de sa mère se fatiguaient de plus en plus. Pendant qu'elle s'éreintait, Gaspard, tranquillement assis dans sa classe, écrivait, lisait, calculait. La classe n'était pas encore ouverte, mais il avait demandé la permission de s'y installer.

« Parce que, m'sieur, dit-il au maître d'école, plus tard je ne pourrai pas ; on a besoin de moi à la ferme ; mon père veut m'envoyer au trèfle, et je ne veux pas rester en arrière des autres écoliers.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Mais ton père va gronder quand il te saura ici, puisque tu as à faire à la ferme.

GASPARD

Oh ! m'sieur, si je l'écoutais, je ne viendrais jamais à la classe. Il dit que ce sont des bêtises, et que je n'ai pas besoin de pâlir sur des livres, que j'en sais bien assez.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Fais comme tu voudras... On apprend bien des choses dans les livres.

GASPARD

Je le sais bien, m'sieur ; et c'est pourquoi je veux devenir savant comme M. Féréor. En voilà un qui a bien fait son chemin !

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Prends garde, mon ami, d'en vouloir trop savoir ! Et surtout, ne désobéis pas à ton père. N'oublie pas qu'avant la science vient le respect pour ses parents.

GASPARD

Oh ! m'sieur, je ne manque pas de respect, allez. »

Le maître d'école sortit, laissant Gaspard continuer son travail, et lui répétant de ne pas désobéir à son père, et de ne venir à l'école que lorsqu'il en aurait la permission.

Gaspard étudia avec tant d'assiduité, qu'il oublia l'heure, qu'il continua de travailler avec les autres quand ils arrivèrent à huit heures et demie ; neuf heures étaient sonnées quand la porte de l'école s'ouvrit et Lucas entra précipitamment.

LUCAS

Gaspard, Gaspard, mon père m'envoie te chercher. Viens vite, il est en colère tout plein, et il dit que si tu n'obéis pas, il viendra lui-même te chercher, et qu'il te ramènera à grands coups de fouet.

Toute la classe s'agita ; le maître d'école dit à Lucas de sortir, qu'il troublait la classe.

LUCAS

Mais, m'sieur, il faut que j'emmène mon frère. Mon père m'a dit de l'amener, et même il m'a dit que si vous le gardiez malgré lui, il porterait plainte à M. l'inspecteur.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Allons, Gaspard, allons, mon pauvre garçon, il faut obéir à ton père ; pars vite avec Lucas.

GASPARD

Mais m'sieur...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Il n'y a pas de mais, mon ami ; il faut obéir à son père, tu sais. Tu es un bon garçon, bien studieux, bien intelligent, bien habile. Tu feras ton chemin, je te le promets. Mais plus tard, quand ton père te laissera faire.

Gaspard se leva en soupirant et suivit lentement Lucas, qui trépignait d'impatience à la porte.

Quand ils furent sortis du village, Lucas se mit à courir.

« Viens vite, Gaspard, dépêche-toi. Si tu savais comme mon père est en colère ! Nous attendions le déjeuner qui était en retard ! Il a été voir pourquoi tu ne l'apportais pas, et il n'était déjà pas trop content. Mais quand il a vu que tu n'avais pas aidé maman à battre son beurre et que tu étais parti pour l'école, et que pauvre maman était si fatiguée qu'elle ne pouvait plus tourner la baratte, et que le beurre n'avait pas pris, il a été d'une colère à nous faire tous trembler. Bien sûr, il va te battre. Il a été couper une gaule dans le bois ; je crains que ce ne soit pour toi. »

Gaspard hâta le pas et se mit à pleurer.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ? Quand il est en colère, il n'écoute rien, il tape comme sur une gerbe de blé. »

Il courait, pourtant ; Lucas courait plus vite encore, espérant adoucir son père avant que Gaspard l'eût rejoint. Mais Gaspard avait perdu du temps à se décider à quitter la classe ; il avait marché lentement jusqu'après la sortie du village. La colère du père avait augmenté au lieu de diminuer. Quand il les aperçut, il alla au-devant d'eux et, sans écouter les supplications de Lucas, sans avoir égard à la terreur de Gaspard, sans dire une parole, il saisit Gaspard par les cheveux, et, avec la gaule qu'il tenait à la main, il lui administra une si rude correction, que Gaspard commença par crier grâce et pardon, puis par pousser des cris lamentables qui firent accourir la mère et les gens de la ferme.

La mère se jeta sur le bras de son mari et lui arracha la gaule qu'il avait si rudement employée.

LA MÈRE THOMAS

Tu as tapé trop fort, Thomas. Quand tu es en colère, tu ne sais plus ce que tu fais.

LE PÈRE THOMAS

Oui, j'ai tapé pour qu'il le sente, et, s'il recommence, je taperai plus fort encore.

Gaspard pleurait, Lucas pleurait, la mère Thomas était mécontente, le père Thomas n'était pas content, et les garçons et les filles de ferme se groupèrent autour de Gaspard et de Lucas pour les consoler.

UNE FILLE DE FERME

Ne pleure pas, mon Lucas ; tu ne seras pas battu, toi.

UNE AUTRE FILLE

Ah ! pour ça, non ; ce n'est pas toi qui te sauverais à l'école de peur de l'ouvrage.

UN GARÇON DE FERME

Voyons, Gaspard, faut pas pleurer, mon garçon. Ce qui est fini est fini et ne recommencera pas.

UN AUTRE GARÇON

Tu n'es pas le seul qui ait été battu ; je l'ai bien été, moi aussi, et je ne m'en porte pas plus mal.

UNE FILLE

Sans compter que tu n'avais pas raison de courir à l'école et de nous laisser tous jeûner.

UNE AUTRE FILLE

Et de laisser ta mère s'échiner après le beurre, sans seulement lui donner un coup de main.

LE PÈRE THOMAS

Aurez-vous bientôt fini, vous autres ? L'ouvrage est en retard à cause de ce grand paresseux ! Allons ! que chacun prenne sa fourche et son râteau, et aux champs ! Marche en avant, toi, savant ; je finirai bien par t'apprendre ce que tu me sembles ne pas savoir encore, qu'il n'est pas bon de me mettre en colère.

Gaspard marchait trop doucement au gré de son père ; un coup de pied lui fit hâter le pas. Lucas s'approcha du père Thomas.

« Mon père, ne battez plus Gaspard ; vous l'avez déjà tant battu.

LE PÈRE THOMAS

Je l'ai battu, et je le battrai encore, s'il me plaît de le battre. Et toi, tu n'as rien à dire ; cela ne te regarde pas.

LUCAS

Cela me regarde, car Gaspard est mon frère, et j'ai du chagrin de le voir souffrir.

LE PÈRE THOMAS

Laisse-moi donc tranquille ! S'il souffre, c'est bien sa faute.

LUCAS

Ce n'est pas de sa faute s'il aime l'école et s'il veut être savant.

LE PÈRE THOMAS

Savant ! Joli état que celui de savant ! Ce n'est pas les livres qui vous mettent de l'argent dans la poche et du pain dans la huche.

LUCAS

Pas les livres, mais ce qu'ils apprennent.

LE PÈRE THOMAS

Ah çà ! vas-tu aussi tourner au savant, toi ?

LUCAS

Ma foi non, je n'en ai guère envie ; mais puisque ça plaît tant à Gaspard, pourquoi l'empêchez-vous d'aller à l'école ?

LE PÈRE THOMAS

Parce que j'ai de l'ouvrage pressé ; parce que j'ai besoin de lui, et qu'il faut qu'il travaille comme les autres. Tais-toi ; en voilà assez. »

Lucas ne répondit pas ; on arriva aux champs de trèfle ; chacun se mit à l'ouvrage, mais sans entrain et sans gaieté. Le père Thomas avait fait peur à tout le monde.

Quand l'heure du dîner fut arrivée, on s'aperçut, en se mettant à table, que Gaspard n'y était pas.

LE PÈRE THOMAS

Où est-il donc, ce petit drôle ? Il nous suivait tout à l'heure.

Personne ne répondit ; on avait bien vu Gaspard entrer dans un petit bois qui longeait le chemin, mais on ne voulut pas le dire au père Thomas.

LE PÈRE THOMAS

Nous dînerons bien sans lui, et, s'il revient trop tard, tant pis pour lui ; il se passera de dîner comme il s'est passé de déjeuner.

On mangea en silence ; personne ne parlait, personne ne riait. Le père Thomas était mal à l'aise ; il sentait qu'il s'était trop laissé aller et qu'il avait trop battu Gaspard. Le dîner finissait quand Gaspard parut ; il était pâle et triste.

LE PÈRE THOMAS

Tu arrives trop tard, lambin, nous avons fini ; il n'y a rien pour toi.

Gaspard ne répondit pas ; il allait sortir, lorsque Lucas courut à lui.

LUCAS

Tiens, mon pauvre Gaspard, voici du pain qui me reste et un œuf dur ; je l'ai gardé pour toi.

Le père Thomas lui lança un regard terrible et lui arracha le pain qu'il offrait à son frère.

LE PÈRE THOMAS

Comment oses-tu lui donner à manger quand je lui en refuse ?

LUCAS

Parce que je ne fais pas de mal en lui donnant ma part du dîner, et alors je ne crains pas que vous me punissiez.

LE PÈRE THOMAS

Tu sais que je ne veux pas que chacun soit servi à part ; quand on est en retard, tant pis, on attend jusqu'au soir.

LA MÈRE

Mais, Thomas, tu ne sais pas ce qui a retardé Gaspard. Vois donc comme il est pâle.

Thomas regarda Gaspard et dit d'un ton moqueur :

« Qu'est-ce que tu as ? Tu rages ? C'est ça, ta maladie ? »

Gaspard continua à garder le silence ; sa pâleur augmenta, et il tomba sur un banc. Sa mère et Lucas coururent à lui.

LA MÈRE

Mon pauvre enfant, dis-moi ce que tu as.

Gaspard ne répondit pas ; il était évanoui.

Le père Thomas commença à s'inquiéter, mais il n'osa pas le faire paraître ; il avait peur que l'évanouissement de Gaspard ne fût causé par la correction du matin, car, en se débattant entre les mains de son père, il avait reçu des coups sur la tête, sur la poitrine, sur l'estomac, partout où le bâton avait pu l'atteindre.

Tout le monde s'empressa autour de Gaspard, qui ne tarda pas à reprendre connaissance.

LA MÈRE

Gaspard, mon garçon, tu souffres ; d'où souffres-tu ?

GASPARD, *d'une voix faible*

J'ai faim ; je n'ai pas mangé depuis hier.

LA MÈRE

Mon bon Dieu ! pourquoi n'as-tu pas mangé ? Vite, Lucas, donne-lui une assiettée de soupe ; elle est encore chaude, je crois bien.

Lucas se dépêcha d'apporter la soupe ; Gaspard la mangea avec avidité.

LA MÈRE

Mais dis-moi donc, Gaspard, comment il se fait que tu n'aies pas encore mangé à l'heure qu'il est, trois heures de l'après-midi ?

GASPARD

Ce matin j'ai été à l'école, puis j'ai été battu ; mon père m'a fait travailler par là-dessus ; je ne pouvais plus me tenir en revenant des champs ; je me suis couché un instant à la fraîche, dans le bois ; mais la faim me pressait, je me suis relevé et j'ai marché comme j'ai pu.

— Tu vois bien, Thomas ! dit la mère d'un ton de reproche.

LE PÈRE THOMAS

Eh bien ! quoi ? Il n'y a pas grand mal. Qu'on lui donne à manger, et que cela finisse.

LA MÈRE

Et tu grondais Lucas lorsqu'il offrait à manger à son frère. Il a plus de charité que toi ; et c'est toi pourtant, qui es le père du garçon ; tu dois le nourrir.

LE PÈRE THOMAS

Et qu'est-ce qui te dit que je lui refuse la nourriture ? C'est lui qui est un imbécile ; est-ce que je savais, moi, qu'il avait couru à son école sans avoir seulement mangé un morceau. Mais, assez comme ça. Le temps passe et l'ouvrage n'avance pas. Garde ton fainéant : je pars avec les autres.

Le lendemain, Lucas demanda à son père la permission d'aller à l'école avec Gaspard.

LE PÈRE THOMAS

Tu perds la tête, mon garçon ! Vas-tu aussi me faire enrager avec ton école ?

LUCAS

Non, mon père ; mais le fort de l'ouvrage est fait, il ne reste guère de trèfle à rentrer. Le maître n'aime pas qu'on s'absente ; voici les prix qui approchent, et, si nous manquons de suite, nous n'aurons rien du tout, Gaspard et moi.

LE PÈRE THOMAS

Ah bien ! si c'est ainsi, vas-y ; mais j'ai bonne envie de garder Gaspard ; le maître l'aime bien ; il n'y a pas de danger qu'il lui refuse des prix.

LUCAS

Tout comme à d'autres. Ça le vexe quand les bons élèves manquent, parce que l'inspecteur peut venir à passer pour interroger, et que, si les savants ne s'y trouvent pas, ça n'a pas bon air pour l'école.

LE PÈRE THOMAS

Écoute, Lucas, tu veux m'en faire accroire ; tu ne te soucies pas plus de l'école aujourd'hui que tu ne t'en souciais hier ; tu veux y aller pour y faire aller Gaspard.

LUCAS, *riant*

Eh bien ! oui. Vous avez deviné juste, tout de même. Mais c'est que, voyez-vous, mon père, Gaspard a trop de chagrin quand il ne va pas à l'école ; il n'en a pas dormi de la nuit. Et puis aussi, c'est qu'il ne savait comment se coucher ; il avait mal dans le dos, dans les épaules.

LE PÈRE THOMAS, *avec humeur*

C'est bon, c'est bon ! Qu'il y aille ! Et toi, tu resteras, puisque te voilà arrivé à tes fins.

Lucas remercia son père et courut annoncer la bonne nouvelle à Gaspard, qu'il avait laissé triste et se plaignant de souffrir.

LUCAS

Gaspard, Gaspard, tu peux aller à l'école, mon père veut bien ; pars vite ; dis au maître d'école que je reste pour aider au trèfle.

Le visage de Gaspard rayonna de joie ; il remercia Lucas, déjeuna à la hâte et partit de suite, oubliant tous ses maux et courant aussi vite que la veille.

En arrivant à l'école, il raconta au maître ce qui lui était arrivé.

« Tu es un martyr de la science, lui avait dit le maître d'école. Quant à Lucas, il est bon garçon, mais il ne sera jamais rien. »

A partir de ce jour, le père Thomas ne parla plus d'école ; Gaspard y allait régulièrement ; Lucas y manquait toutes les fois qu'il y avait du travail pressé à la ferme, et il y en avait souvent. On faisait grand cas de Lucas à la ferme ; gaspard y était compté pour rien ; aussi profitait-il de ce dédain pour lire et écrire presque toute la journée.

IV

LA DISTRIBUTION DES PRIX

La distribution des prix approchait ; les enfants étaient agités, inquiets ; les paresseux même, ceux qui ne devaient rien espérer, se demandaient quels prix ils pourraient avoir. Avant la distribution, on devait jouer une comédie composée par le maître d'école lui-même ; le théâtre était dans la cour. Quelques arbres garantissaient quelques têtes des ardeurs d'un soleil ardent. Au premier rang des chaises et des banquettes figuraient le maire, l'adjoint et leurs familles ; les parents arrivaient en foule. Lucas était déjà établi sur un banc avec son père et sa mère. Arrivés de bonne heure, ils avaient choisi une bonne place à l'ombre d'un tilleul. Gaspard avait été nommé maître des cérémonies, pour aider le maître d'école à maintenir l'ordre, à placer tout le monde, et, après la comédie, à présenter les prix à distribuer. La cour était comble ; l'heure sonna : un roulement de tambour annonça le lever du rideau, qui s'ouvrit lentement, tiré par Gaspard et par un autre garçon nouvellement arrivé, et laissa apercevoir une forêt dans laquelle dormait un voyageur. Un voleur apparut à l'horizon et s'apprêtait à égorger et à dévaliser le voyageur, lorsqu'un jeune homme qui traversait la forêt et qui portait à la main un gros bâton, s'approcha lestement

et sans bruit, et asséna sur la tête du voleur un coup de bâton qui le fit tomber sans connaissance. Le voyageur, réveillé au bruit, crut d'abord que deux hommes avaient voulu l'assassiner, mais le jeune homme lui expliqua l'affaire ; ce dernier exprima sa reconnaissance, voulut donner à son sauveur un rouleau de mille francs en or ; celui-ci, qui a une âme généreuse, refuse ; le voyageur l'emmène, arrive chez lui, garde le jeune homme, qui se trouve heureusement être pauvre et orphelin, lui donne une éducation soignée ; le jeune homme devient un savant, fait fortune, et tout le monde est content.

Des applaudissements et des bravos se firent entendre plus d'une fois ; à la fin, on demanda l'auteur ; le maître d'école parut, amené par six de ses meilleurs élèves ; une couronne descendit lentement sur sa tête ; il salua à droite, à gauche, au milieu, pendant que les applaudissements et les trépignements redoublaient. La couronne remonta au ciel ; le maître d'école salua une dernière fois et sortit, laissant la place aux enfants qui allaient recevoir le prix de leur travail.

Le théâtre se remplit de nouveau ; le maître d'école reparut précédant le maire et l'adjoint, pour lesquels on avait apporté deux fauteuils. Il commença l'appel.

1er *prix d'excellence* : Gaspard Thomas, cria le maître d'école.

1er *prix d'application* : Gaspard Thomas.

1er *prix de sagesse* : Gaspard Thomas.

Et ainsi de suite jusqu'à ce que les prix fussent tous distribués ; les premiers prix furent tous gagnés par Gaspard ; Lucas n'en avait mérité aucun, mais il avait fallu lui en trouver un, car, dans les campagnes normandes, un maître d'école qui n'en donnerait pas à quelques-uns des plus paresseux, des plus mauvais, aurait pour ennemis acharnés les parents et les familles des enfants rebutés. Lucas eut donc le prix de *bonne humeur* qui le satisfit pleinement. A chaque prix, la couronne descendait sur la tête de l'élève et remontait pour descendre encore ; lorsque Lucas, le dernier de tous, dut la recevoir, la corde cassa et la couronne lui tomba sur le nez ; de gros rires se firent entendre ; Lucas justifia son prix en riant de bon cœur de l'accident. Gaspard pliait sous la charge de ses livres et des couronnes qui les avaient accompagnés. Lucas vint l'aider.

LUCAS

Donne, donne, Gaspard, ma charge n'est pas lourde à porter ; je puis bien t'aider à porter la tienne.

GASPARD

Pauvre Lucas ! tu n'as pas eu grand-chose, il est vrai.

LUCAS

J'aime bien mon prix tout de même ; quant aux prix de travail, je sais bien que je n'en mérite aucun.

GASPARD

Comment veux-tu en avoir ? Tu manques sans cesse l'école.

LUCAS

Ça, c'est vrai ; toutes les fois qu'il y a de l'ouvrage pressé à la ferme.

GASPARD

Tu ne sauras jamais rien, si tu continues.

LUCAS

Bah ! j'en saurai bien assez pour faire marcher la ferme ; et c'est ce qu'il faut à mon père.

— Tu as raison, Lucas, dit le père Thomas ; la ferme te profitera toujours plus que tes livres. Ceux que Gaspard a gagnés sont jolis, je ne dis pas non ; mais ils ne profitent pas autant que cent bottes de trèfle.

GASPARD

Ils me serviront à récolter deux cents bottes de trèfle, là où vous en avez à peine cent ; et c'est quelque chose.

Plusieurs personnes vinrent faire compliment au père Thomas de toutes les couronnes de Gaspard, et rire un peu du prix unique de Lucas.

« Ma foi, dit le père, j'aime autant, si ce n'est mieux, le prix de bonne humeur de Lucas, que tous les prix de science de Gaspard. A quoi lui serviront-ils ? à perdre son temps et ses forces.

LE PÈRE GUILLOT

Ne croyez pas ça, père Thomas ; voyez les garçons du père Michel ; l'un est un beau monsieur, et l'autre un clerc de notaire ; c'est-il pas beau, ça ?

LE PÈRE THOMAS

Ça leur fait une belle affaire d'avoir élevé si grandement leurs garçons. Le grand flâne toute la journée et passe son temps à aller, venir, sans rien gagner ; le second ne vaut guère mieux. Et les parents sont gênés, endettés ; ils vivent seuls dans leurs vieux ans, et rien ne marche chez eux. »

De son côté Gaspard n'était pas pleinement satisfait ; il ne pouvait se défendre de quelques inquiétudes sur son avenir. L'ambition pénétrait peu à peu dans son cœur et le rendait silencieux et maussade. Ses premiers succès semblaient l'attrister au lieu de lui donner le bonheur.

V

M. FRÖLICHEIN

Pendant que le père Thomas causait avec ses amis, un monsieur très grand, très roux et très rouge s'approcha de Gaspard.

« C'est fous, mon cheune ami, qui affez eu tous les brix ?

— Oui, monsieur, répondit modestement Gaspard.

M. FRÖLICHEIN

Eh ! eh ! c'est chentil, ça. Dous les brix ! Et quel âche fous affez ?

GASPARD

J'ai quatorze ans, monsieur.

M. FRÖLICHEIN

Pien ! pien ! Pon âche pour trafailler. Comment fous abbelez fotre bère ?

GASPARD

Le père Thomas, monsieur.

M. FRÖLICHEIN

Ché foudrais pien lui tire une barole.

GASPARD

Le voilà, monsieur, qui cause près de la porte.

M. FRÖLICHEIN

Pon ! Ch'y fais... Pien le ponchour, meinherr. Ché foudrais pien afoir fotre fils.

LE PÈRE THOMAS

Pour quoi faire, monsieur ? Et lequel ?

M. FRÖLICHEIN

Le cheune safant qui a cagné dous les brix.

LE PÈRE THOMAS

Et qu'en voulez-vous faire ? Pourquoi vous le faut-il ?

M. FRÖLICHEIN

Ché feux lui faire brendre des leçons de méganique.

LE PÈRE THOMAS

Et à quoi que cela lui servira ?

M. FRÖLICHEIN

A tevenir un pon gontremaître.

LE PÈRE THOMAS

Ta, ta, ta, je me moque pas mal de vos contremaîtres. Dans ceux de M. Féréor, il n'y en a pas un qui aille à la messe seulement ; ils boivent leur argent au café et bousculent leurs ouvriers. Non, non, je ne donne pas mes enfants pour en faire des vauriens, des fumeurs, des coureurs de café !

M. FRÖLICHEIN

C'est bourdant une chentille bosition que ché tonnerais à fotre carçon.

LE PÈRE THOMAS

Merci bien, monsieur ; j'ai besoin de lui, et je le garde. »

M. Frölichein s'en alla mécontent. Il alla parler au maître d'école.

M. FRÖLICHEIN

Fous afez un cheune homme que ché foudrais pien afoir, monsieur.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Lequel, monsieur ? N'est-ce pas celui qui a eu tous les prix ?

M. FRÖLICHEIN

Dou chuste, meinherr. Ché foudrais l'afoir, monsieur.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Il faut le demander à son père, monsieur.

M. FRÖLICHEIN

Mais le bère, il ne feut pas le tonner.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Alors, monsieur, il n'y faut plus songer.

M. FRÖLICHEIN

Mais ché le foudrais pien.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Je n'y peux rien, monsieur, ça regarde le père.

M. FRÖLICHEIN

Ce tiaple de bère ! puisqu'il ne feut pas.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Je suis bien fâché, monsieur, mais le père ne voulant pas, il est impossible de l'avoir.

Le maître d'école rentra ; M. Frölichein partit assez mécontent.

« Dout te même, ché né feux bas berdre te fue ce cheune carçon. Ce tiaple de bère ! »

Le père Thomas s'en retourna avec sa femme, ses enfants et ses domestiques. Il fit compliment à Gaspard sur ses prix.

« Et pourtant, dit-il, ton temps eût été mieux employé si tu avais fait comme Lucas.

LUCAS

Mon père, qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui vous a parlé comme vous sortiez de l'école ?

LE PÈRE THOMAS

C'est un homme que je ne connais pas, et qui m'a demandé de lui donner Gaspard.

GASPARD

Pour quoi faire, mon père ?

LE PÈRE THOMAS

Pour te faire apprendre la mécanique et faire de toi un contremaître.

GASPARD

Et quand me prendra-t-il ?

LE PÈRE THOMAS

Il ne te prendra pas du tout. Tu crois que je vais te donner comme ça au premier venu ; que je te mettrai dans une fabrique avec tous ces mauvais sujets qui jouent, qui boivent, qui ne mettent pas les pieds à l'église, et qui n'arrivent qu'à se ruiner la bourse et la santé [1].

GASPARD

J'en connais pourtant qui sont bien bons.

LE PÈRE THOMAS

Il n'y en a guère ; ils sont bons pour entraîner à mal faire. Mais ne vas pas te mettre cette chose dans la tête. Je ne le veux pas et je n'en démordrai pas. »

Le ton sec et positif du père Thomas empêcha Gaspard de répondre, mais il se dit en lui-même qu'il reverrait le monsieur et qu'il l'engagerait à insister, malgré le refus de son père.

1. Hostilité des paysans pour les ouvriers, de même origine qu'eux pourtant mais ayant trahi les modes de vie et de pensée des paysans.

Après quelques instants de silence, Lucas se mit à rire.

« Dis donc, Gaspard, tes prix ne te donnent guère de gaieté ; au lieu d'avoir l'air heureux, tu as un air grave, mécontent, qui n'égaye pas. Vois donc, personne ne dit seulement une parole.

GASPARD

Et que veux-tu qu'on dise ?

LUCAS

Je ne sais pas, moi ; mais quand on est content, on n'a pas l'air que tu as.

GASPARD

J'ai l'air de tout le monde.

LUCAS

Pour ça non. Quand par exemple le petit Matthieu et Julien sont descendus de l'estrade le bonheur paraissait bien sur leurs figures, quoiqu'ils n'aient obtenu que des seconds prix, et à la fin de la distribution ils ont été embrasser leurs parents. Toi, tu n'as rien dit à mon père et à ma mère, tu ne m'as fait la moindre amitié, et même pour tout avouer, tu as l'air sournois et ennuyé.

GASPARD

Parce qu'on me contrarie, qu'on ne me laisse pas faire mon chemin comme je l'entends. »

Le père Thomas se retourna.

« Qu'est-ce que vous dites, vous autres ? De quel chemin parlez-vous ?

LUCAS, *riant*

Du chemin de l'école, papa ; Gaspard n'aime pas celui que nous prenons.

LE PÈRE THOMAS

Et par où veut-il donc passer ?

LUCAS

Ma foi, je n'en sais trop rien ; vous savez qu'il n'a pas des idées comme tout le monde. Nous voici arrivés, et nous allons nous régaler d'une galette que maman a fait cuire ce matin. »

Le souper fut soigné. Un lapin sauté, un ragoût de légumes au lard, et la galette avec de la grosse crème. La bonne humeur de Lucas fit revenir la gaieté, que la maussaderie de Gaspard avait chassée. Après avoir bien mangé, bien ri, on sortit pour prendre l'air. Gaspard resta pour examiner ses livres ; Lucas alla voir le petit Guillaume, qui n'avait eu qu'un prix d'encouragement.

On finissait de souper quand Lucas entra.

LUCAS

Eh bien ! Guillaume, nos prix n'ont pas été lourds à porter ; t'en affliges-tu ?

GUILLAUME

Pour ça non. Je savais bien que je n'en aurais pas. Le maître d'école ne fera guère de profits avec moi.

LUCAS

L'école ne me plaît pas non plus ; mais, vois-tu, puisque nos parents payent notre apprentissage, il ne faut pas leur faire perdre leur argent.

GUILLAUME

Ma foi, c'est trop difficile. Je n'ai pas de mémoire ! Et puis, rester là, collé à son banc, à se creuser la tête pour ne rien savoir, c'est embêtant. Le grand malheur, quand je ne saurai pas lire.

LUCAS

Moi, j'apprends tout de même, ça ne va pas vite, par exemple, parce que je manque trop souvent ; mais je commence à lire dans le gros. Mon père ne sait pas lire, vois-tu ; alors, ça gêne quelquefois.

GUILLAUME

Papa lit bien un peu, et ça va tout de même. Et Gaspard, en voilà un savant ! Où est-il donc ?

LUCAS

Je crois qu'il a été voir le maître d'école.

Lucas ne se trompait pas ; Gaspard était chez le maître d'école, pour avoir quelques renseignements sur le grand monsieur roux qui voulait l'avoir dans sa fabrique.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

C'est un Allemand, lui répondit le maître d'école, un M. Frölichein, qui a une belle manufacture à deux lieues d'ici. Il fait une rude concurrence à M. Féréor ; mais il manque de sujets intelligents, et il voulait t'avoir pour te faire apprendre la mécanique. Ton père a refusé.

— Je le sais bien ; j'en suis désolé, monsieur. Ne pourriez-vous pas en parler à mon père ? A quoi sert de me garder à la ferme, puisque je n'y aide pour ainsi dire pas ? Mon père veut absolument m'empêcher de travailler avec mes livres ; et moi, je veux profiter de vos leçons, monsieur, et savoir ce qu'il faut pour être, comme dit M. l'Allemand, un bon contremaître. Mon père croit que les ouvriers de fabrique sont tous mauvais ; ce n'est pas vrai, cela, car j'en connais de très bons.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Tous, non ; mais il y en a beaucoup, et ton père a raison de ne pas te mettre avec tout ce monde-là à l'âge que tu as.

GASPARD

L'âge n'y fait rien, quand on veut apprendre.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

L'âge y fait beaucoup, et je te répète que ton père a raison. Attends un an ou deux. Quand tu auras seize ou dix-sept ans, nous verrons, je parlerai à ton père ; mais à présent, non.

Gaspard ne fut pas content, mais il n'osa pas répondre au maître d'école, et il retourna tristement à la ferme. Tout le monde était sorti.

« Tant mieux, se dit Gaspard, je pourrai travailler sans être dérangé. »

Il travailla jusqu'à la nuit, et se coucha avant que les autres fussent revenus.

Le lendemain, le père Thomas reçut la visite du commis principal de M. Féréor.

« Je viens vous voir, père Thomas, de la part de M. Féréor. C'est pour vous demander votre garçon, celui qui a eu tous les prix.

THOMAS

Pourquoi M. Féréor veut-il l'avoir ? Il n'a déjà que trop de monde. Que ferait-il d'un garçon de quatorze ans ?

LE COMMIS

Ce serait pour achever de l'instruire et en faire un contremaître.

THOMAS

Je ne veux pas le placer avec tous vos mauvais sujets de la fabrique : je garde mes enfants pour moi. Ils resteront où le bon Dieu les a fait naître.

LE COMMIS

Vous avez tort, père Thomas, vous avez tort. Votre fils vous échappera malgré vous. Il a de l'ambition, voyez-vous ; et cette chose-là ne peut pas se retenir.

THOMAS

Nous verrons plus tard, quand il aura l'âge. »

Lucas entra l'air un peu effaré.

LUCAS

Mon père, ce grand monsieur roux, qui parle si drôlement, veut vous voir ; il a causé longtemps avec Gaspard, et il veut absolument vous parler.

THOMAS

Laisse-le venir. Que me veut-il encore, ce grand Allemand ?

M. FRÖLICHEIN

Ponchour, meinherr, dit M. Frölichein en entrant ; ché fiens vous temanter fotre fils.

THOMAS

Ah çà ! mais... cela m'ennuie à la fin ! Je vous ai dit l'autre jour, monsieur, que je ne voulais pas vous donner Gaspard. Je garde mes enfants jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de me quitter.

M. FRÖLICHEIN

Eh pien ! il a l'âche, fotre carçon ; le pon âche bour drafailler et abbrendre.

LE COMMIS

M'sieur, vous n'êtes pas du pays ; pourquoi venez-vous nous enlever nos enfants les plus distingués.

M. FRÖLICHEIN

M'sieu, ché les brends où ché les droufe ; et cela ne fous recarte bas.

LE COMMIS

Ça me regarde, m'sieur, parce que mon maître, M. Féréor, veut avoir Gaspard, et qu'il l'aura.

M. FRÖLICHEIN

Non m'sieu, il ne l'aura boint. Bère Domas, je lui tonnerai drois cents francs par an gand il sera habidué.

LE COMMIS

Je lui en donne trois cent cinquante.

M. FRÖLICHEIN

Ché lui bayerai son abbrendissage.

LE COMMIS

S'il tombe au sort, nous lui payerons un remplaçant.

M. FRÖLICHEIN

Ché lui tonnerai une bosition pien blus acréaple que jez vous.

Le père Thomas écoutait, les bras croisés, les offres de ces messieurs. Il faisait toujours signe que non.

« En voilà assez, dit-il enfin. Tout cela est très beau, mais je n'en veux pas. Bien le bonsoir, messieurs. »

Et le père de Thomas rentra dans la ferme, où on arrivait pour dîner. Quand Gaspard passa devant ces messieurs, il les salua bien bas et comprit le motif de leur visite, car tous deux avaient causé avec lui

avant de parler au père Thomas. Aucun des deux ne lui rendit son salut, tant ils se querellaient avec animation. Le dîner était fini qu'ils disputaient encore. Le père Thomas fut obligé de les prier de s'en aller.

VI

LA VACHE BRINGÉE

Peu de jours après, à la fin de la journée, Gaspard lisait au pied d'un arbre, pendant que Lucas faisait un panier avec des bandes d'écorces d'arbre. Il s'amusait de temps en temps à chatouiller le nez ou les oreilles de Gaspard avec ses rubans d'écorce ; et il riait de le voir si appliqué, qu'il ne s'apercevait pas du jeu de Lucas ; il croyait que ce chatouillement provenait des mouches qui se promenaient sur sa figure, et il les chassait machinalement en continuant son travail.

Le chatouillement se répétait si souvent, que Gaspard finit par s'impatienter.

« Ces mouches sont insupportables ce soir, dit-il enfin ; elles m'empêchent de travailler ! »

Lucas éclata de rire.

GASPARD

Pourquoi ris-tu ? Que vois-tu de drôle à ce que je sois tourmenté par ces vilaines mouches ?

LUCAS

C'est que ce ne sont pas les mouches, c'est moi qui te chatouille avec mes rubans à panier.

GASPARD

Toi ? Que c'est bête ! Avise-toi de me toucher !

Gaspard reprit sa lecture, Lucas son panier ; il tenait à la main un long ruban qui alla caresser la joue de Gaspard.

« Encore ! s'écria Gaspard. Ça m'ennuie. Je ne veux pas que tu me touches ! Entends-tu ? Je ne le veux pas.

LUCAS

Tu te fâches à tort, Gaspard, cette fois, je ne l'ai pas fait exprès.

— Ne recommence pas », dit Gaspard, d'un air sec et mécontent.

Lucas était bien près de Gaspard, si près que, sans y penser, en détortillant un de ses rubans, le bout vint encore chatouiller le visage de Gaspard. Celui-ci se retourna vers Lucas et lui allongea un coup de poing dans le dos. Lucas arracha le livre des mains de Gaspard et le jeta au loin ; Gaspard saisit le panier de Lucas, le brisa, et en fit autant des rubans préparés pour l'achever.

LUCAS

C'est méchant ce que tu fais, Gaspard ; mon père m'avait dit de faire ce panier dont il a besoin pour demain, et voilà que tu l'as mis en pièces.

GASPARD

Pourquoi m'ennuies-tu en me chatouillant ?

LUCAS

Pourquoi ne t'éloignais-tu pas de moi ?

GASPARD

Tu pouvais bien t'éloigner toi-même.

LUCAS

Non, parce que j'avais à déplacer mes rubans, mes outils, ma ficelle, et puis parce que ton travail ne me gênait pas ; c'est toi qui te plaignais. Et que va dire mon père, à présent ?

Gaspard ne répondit pas ; il était inquiet, car il sentait qu'il avait fait une sottise. Lucas ramassa les débris de son panier et rentra à la ferme pour en recommencer un autre. Gaspard reprit sa lecture, mais il ne faisait plus la même attention à son livre.

Lucas n'avait pas dit l'accident arrivé à son panier ; il en avait recommencé un et se dépêchait de l'achever pour qu'on ne s'aperçût pas de l'accès d'humeur de Gaspard. Pendant qu'il travaillait avec ardeur, Guillaume vint se placer devant lui.

GUILLAUME

Tu ne me vois donc pas, Lucas ? Je suis venu faire une commission pour ton père.

LUCAS

Tiens, te voilà, toi ? J'étais si actionné à mon panier, que je ne t'ai pas entendu arriver. Quelle commission viens-tu faire ?

GUILLAUME

C'est une lettre que j'apporte à ton père. Je ne sais pas ce qu'on a mis dedans ; ils m'ont dit que c'était pressé.

LUCAS

Attends, je vais appeler papa : il est là qui mesure l'orge pour les volailles.

Lucas alla trouver son père.

« Mon père, voici Guillaume qui vous apporte une lettre ; il dit que c'est pressé. »

Le père laissa l'orge et alla parler à Guillaume.

THOMAS

Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ? Que me veut ton père ?

GUILLAUME

Je ne sais pas, m'sieu Thomas. Il explique ça dans cette lettre qu'il m'a chargé de vous remettre.

THOMAS

C'est que je ne suis pas fort sur la lecture. Lucas, saurais-tu déchiffrer ce gribouillage ?

Il donna la lettre à Lucas, qui l'examina et la rendit en disant : « Je ne saurais pas lire l'écriture.

LE PÈRE THOMAS

Ni autre chose non plus, tout comme moi. Cours vite me chercher Gaspard ; il est un savant, lui, il va nous lire ça. »

Lucas partit en courant et appela Gaspard qu'il avait laissé près de la ferme. Mais quand il arriva, Gaspard avait disparu. Après l'avoir cherché et appelé pendant quelque temps, ne le voyant pas venir, il s'en retourna à la ferme.

LUCAS

Je ne l'ai pas trouvé, mon père ; il sera sans doute allé plus loin.

LE PÈRE THOMAS

Pas de danger qu'il revienne travailler, celui-là ! Il m'impatiente assez avec ses livres. Eh bien ! Guillaume, dis à ton père qu'il n'y a pas de réponse quant à présent, que je lui ferai réponse plus tard.

GUILLAUME

Bien, m'sieu Thomas ; j'y vais de suite, car on m'a bien recommandé de ne pas m'amuser en route. Bien le bonsoir, m'sieu ; à revoir, Lucas.

LUCAS

A revoir, Guillaume ! Viens-tu à l'école demain ?

GUILLAUME

Pour ça non ; on ne m'y envoie plus.

Guillaume salua et partit.

« C'est ennuyeux, tout de même, dit le père Thomas, que nous ne puissions pas déchiffrer cette lettre. Si je n'étais pressé d'ouvrage, j'irais voir ce qu'il me veut, ce père Guillaume. Comment ne sais-tu pas encore lire, toi ?

LUCAS

Mais, mon père, il n'y a guère plus d'un an que je vais à l'école ; et j'y manque si souvent !

LE PÈRE THOMAS

Et ce Gaspard qui ne revient pas ! Où diantre est-il fourré ? »

Gaspard n'avait garde de venir, il croyait qu'on l'avait appelé pour l'affaire du panier brisé ; les conclusions accoutumées de ces sortes d'affaires étaient des coups à recevoir. Gaspard voulait laisser tomber la colère de son père, et il résolut de ne rentrer que pour le souper.

Lorsqu'il arriva vers la fin du jour, il regarda avec effroi le visage assombri de son père, qui lui dit brusquement :

« Où as-tu été, paresseux, fainéant ?

GASPARD, *craintivement*

Je me suis promené en lisant, mon père.

THOMAS

Quand on a besoin de toi, tu n'y es jamais. J'avais une lettre pressée à te faire lire ; on t'a cherché partout ; mais... toujours la même chanson. Quand tu pourrais être bon à quelque chose, tu disparais. »

Gaspard ne répondit pas ; il avait trop peur.

« Tiens, reprit le père, lis-moi cette lettre. »

Gaspard prit la lettre et lut :

« La vache bringée que tu voulais avoir, père Thomas, et pour laquelle tu ne te décidais pas, a paru gentille au voisin Camus ; il vient me l'acheter ; il m'en donne deux cent cinquante-trois francs. Si tu la veux pour ce prix, viens la quérir ; réponds de suite ; si tu ne me fais pas dire que tu la prends, c'est que tu n'en veux pas, et Camus la paye et l'emmène de suite. Je suis ton ami pour la vie.

« GUILLAUME »

« La vache ! la vache bringée ! s'écria Thomas. Vendue, emmenée !... Une bête qui vaut plus de trois cents francs ! Et je l'aurais eue pour deux cent cinquante-trois ! Faut-il avoir manqué cette affaire, faute de savoir lire ! Et toi, Lucas, qui fais le paresseux, le fainéant ! N'es-tu pas honteux de ne pas savoir lire à ton âge ! Depuis quinze mois que tu vas à l'école !

LUCAS

Mais, mon père, j'y manque plus souvent que je n'y vais.

LE PÈRE THOMAS

Et pourquoi manques-tu ? Pourquoi ne fais-tu pas comme Gaspard, qui n'y manque jamais, lui ? A la bonne heure ! En voilà un qui met son temps à profit. Avec lui, on n'est jamais embarrassé ! Il en sait plus long que tu n'en sauras jamais, imbécile. Les mois d'école ne sont pas de l'argent perdu, au moins.

LUCAS

Comment, mon père, mais c'est vous-même qui me faites toujours rester pour travailler à la ferme ! Vous savez bien que ce n'est pas pour flâner et paresser que je ne vais pas à l'école ; et vous ne vous êtes jamais

plaint de mon travail, que je sache. C'est dur d'être grondé et traité de fainéant, quand on fait ce qu'on peut et que c'est pour mieux faire qu'on ne va pas à l'école. »

Le pauvre Lucas pleura amèrement.

LA MÈRE

Thomas, tu n'es pas juste. Lucas dit vrai ; c'est toi qui l'empêchais d'aller à l'école, de faire comme Gaspard que tu grondais et bousculais quand tu le voyais parti. C'est toi qui...

LE PÈRE THOMAS

Tais-toi. Tu m'ennuies avec tes raisons. Il n'en est pas moins vrai que j'ai manqué la vache bringée et que je n'en trouverai pas une pareille. Une cotentine ! Et bringée ! Et à son second veau !

LA MÈRE THOMAS

A qui la faute ? Pourquoi n'as-tu pas appris à lire ?

LE PÈRE THOMAS

Tais-toi, je te dis. Ne m'échauffe pas les oreilles... Mettons-nous à table ; il est tard. Gaspard, mon garçon, travaille à la maison tant que tu voudras, je ne te querellerai plus.

Gaspard, surpris et enchanté, remercia son père et se sentit heureux comme il ne l'avait pas été depuis deux ans. Le pauvre Lucas pleurait encore.

LE PÈRE THOMAS

As-tu bientôt fini, toi, ignorant ? Je ne te pardonnerai pas de sitôt de m'avoir fait manquer la vache bringée.

Le pauvre Lucas voulut répliquer, mais sa mère lui fit signe de se taire pour ne pas augmenter l'irritation injuste du père Thomas. Lucas, un peu consolé par le signe amical de sa mère et par ceux des gens de la ferme, essuya ses yeux et mangea comme les autres. Quand le souper fut fini, le père Thomas sortit de table et alla chez Guillaume pour savoir s'il ne pourrait pas ravoir la vache bringée.

« Impossible, lui répondit Guillaume ; Camus l'a payée et emmenée.

THOMAS

Comment ne m'as-tu pas attendu ?

LE PÈRE GUILLAUME

Est-ce que je pouvais savoir que tu ferais l'orgueilleux avec moi. Si tu m'avais fait dire que tu n'avais personne pour lire ma lettre, j'aurais dit à Camus de revenir demain ; mais il était si pressé, que moi, pensant que la bringée ne t'allait pas pour le prix, je la lui ai livrée de suite. »

Le père Thomas dut prendre son parti et réfléchir sur les inconvénients d'une instruction trop négligée ; il réfléchit si bien qu'il

tomba dans l'excès contraire, et qu'il résolut, non seulement d'encourager Gaspard à augmenter sa science, mais encore d'obliger Lucas à aller tous les jours à l'école, jusqu'à ce qu'il fût devenu savant comme son frère.

VII

LA MARCHE FORCÉE

Le lendemain de cette grande contrariété du père Thomas, Lucas se disposait à aider le charretier à charger les fumiers, lorsque son père l'appela et lui dit d'un ton dur :

« Laisse ça. Tu n'as pas besoin de perdre ton temps à charger le fumier. On se passera bien de ton aide. Je ne veux plus que tu fasses le métier de fainéant. Va-t'en à l'école avec Gaspard. Je veux que tu y ailles tous les jours ; et, si tu y manques, tu auras les épaules caressées par la gaule.

LUCAS

Comme Gaspard pour y avoir été, lui.

LE PÈRE THOMAS

Tais-toi, insolent. Je n'aime pas les mauvaises raisons. »

Lucas ne répondit pas ; il soupira, posa sa fourche et alla rejoindre Gaspard qui partait.

GASPARD

Qu'as-tu donc, Lucas ? on dirait que tu vas pleurer ?

LUCAS

Je n'en suis pas loin, va. Voilà mon père qui m'ordonne d'aller à l'école.

GASPARD

Ce n'est pas un grand malheur. Il y a longtemps que je te dis d'y aller.

LUCAS

Mon père veut que j'y aille tous les jours ; il me battra si je n'y vais pas.

GASPARD

Pas possible ! Et moi qu'il battait quand j'y allais ! Et le travail de la ferme ? Il va donc falloir qu'il prenne quelqu'un pour te remplacer.

LUCAS

Je ne sais pas ; ce sera comme il voudra. Si j'allais à l'école trois fois par semaine, je pourrais travailler les autres jours. J'aiderais maman pour le beurre, pour le ménage, pour les volailles, pour bien des choses.

GASPARD

Oui, mais n'essaye pas ; tu sais qu'il ne fait pas bon de mettre mon père en colère, surtout quand il a du cidre dans la tête[1].

LUCAS

Oui, oui, je le sais bien ; il n'aime pas la résistance.

Lucas se résigna docilement au caprice de son père ; il devait en profiter plus tard, mais il eut bien de la peine à s'y accoutumer. Les travaux des champs, qu'il aimait par-dessus tout, le faisaient soupirer ; ceux de l'école ne lui plaisaient pas ; il n'avait pas de mémoire ; il comprenait mal les explications du maître, et il avançait lentement.

Un jour, au moment où il partait pour l'école, le père l'appela.

« Viens ici, Lucas ; j'ai besoin de toi pour aller à la Trappe et m'aider à ramener une génisse que je veux acheter là-bas, pour remplacer la vache bringée que tu m'as fait perdre. »

Lucas ne répondit pas, mais il sentit vivement l'injustice de ce reproche.

Ils marchaient en silence ; Lucas, de même que Gaspard, avait peur de son père, surtout depuis l'accusation dont il souffrait, et que le père lui rappelait en toute occasion.

« Tu es devenu diantrement sérieux et ennuyeux », lui dit enfin le père Thomas après une demi-heure de marche.

Lucas garda le silence. Que pouvait-il répondre ?

« Ah çà ! vas-tu marcher ainsi jusqu'à la Trappe, sans seulement desserrer les dents ? dit le père Thomas au bout d'une seconde demi-heure.

LUCAS

Si je ne parle pas, c'est que je n'ai rien à dire.

THOMAS

Tu avais pourtant la langue bien déliée, jadis.

LUCAS

Jadis n'est pas aujourd'hui.

THOMAS

Pourquoi cela ? Aujourd'hui comme jadis, tu es ce que tu étais, un âne, et rien de plus.

---

1. Jolie expression pour un paysan normand capable de boire jusqu'à vingt litres de cidre par jour et au-delà au moment des battages.

LUCAS

Voilà pourquoi il vaut mieux que je ne dise rien. Il n'y a rien à gagner à causer avec un âne.

THOMAS

Tais-toi. Tu ne sais dire que des insolences ou des sottises. »

Lucas était content d'avoir taquiné son père ; c'était une petite vengeance de la vache bringée, mais il n'osa pas aller plus loin, et ils continuèrent à marcher sans dire mot.

Ils arrivèrent enfin après trois heures de marche. Ils mangèrent du pain et des œufs durs qu'avait apportés le père Thomas. Le cidre était échauffé ; le père Thomas avait de l'humeur ; ils burent de l'eau. Lucas aurait bien voulu aller voir dans les champs de la Trappe les bestiaux renommés pour leur beauté ; mais lorsqu'il demanda à son père la permission de l'accompagner dans les herbages :

« Je n'ai que faire de toi, répondit le père Thomas. Repose-toi ; tout aussi bien, comme tu ne parles plus, je n'ai pas besoin d'attendre ton avis. »

Le père Thomas partit, laissant au pied d'un arbre le pauvre Lucas, triste et fatigué. Il ne tarda pas à s'endormir. Quand le père Thomas fut de retour avec la génisse qu'il venait d'acheter, la matinée était avancée, il éveilla Lucas d'un coup de pied dans les reins.

« Lève-toi, grand fainéant, et en route ; il se fait tard. »

Lucas sauta sur ses pieds et suivit son père, sans seulement regarder la génisse. Ce fut lui qui fut chargé de la mener, de sorte qu'il eut le temps de l'examiner ; il n'en fut pas content.

« Ça ne fera jamais une bonne vache laitière, se dit-il. Comment mon père a-t-il choisi cette génisse ? La corne mal faite, la bête mal bâtie ; il n'y a de joli que le poil. Et encore est-elle trop blanche, pas assez caille ; j'aurais préféré une rouge ou une bringée. Maman ne sera pas contente. »

Ils prirent une autre route que le père Thomas croyait plus courte, et arrivèrent, au bout d'une heure, dans un carrefour où se trouvait un poteau, avec l'indication des trois ou quatre villages auxquels aboutissaient les chemins qui se trouvaient devant eux.

« Tiens, dit le père Thomas, c'est que je ne m'y reconnais plus : lequel des chemins faut-il prendre ?

LUCAS

Il faut continuer tout droit, mon père ; en allant, nous avons toujours marché droit devant nous.

THOMAS

Regarde les écritures ; j'ai payé assez de mois d'école pour que tu puisses lire un mot sur les poteaux de la route. »

Lucas regarda, tâcha d'épeler, de déchiffrer le nom de l'endroit indiqué par le poteau, mais il n'y put parvenir.

« Je ne sais pas, dit-il enfin ; les lettres sont effacées, je ne peux pas les lire.

THOMAS

Ignorant ! animal ! Nous voici dans un fameux embarras, grâce à ta paresse, à ta mauvaise volonté.

LUCAS

Je vous assure, mon père, que je fais ce que je peux ; mais j'ai beau m'appliquer, je ne retiens pas.

THOMAS

Parce que, comme je te le disais tantôt, tu es un âne, un vrai bourri. »

Après quelques instants d'hésitation, le père Thomas prit le chemin à droite au lieu de continuer droit devant lui, comme l'avait dit Lucas. Ils marchèrent longtemps sans se reconnaître.

« Nous avons pris le mauvais chemin », dit le père Thomas.

Et il se mit à jurer contre lui-même, contre les routes, contre l'innocent Lucas qu'il n'avait pas voulu écouter.

« La génisse ne va pas pouvoir faire une si longue route, bien sûr ; avec ça qu'elle veut toujours s'écarter à droite et à gauche, et qu'elle n'est pas commode à mener. »

Lucas en savait quelque chose ; il avait les poignets meurtris à force de tirer sur la bête, qui voulait toujours revenir à la Trappe. Et il fallait faire une bonne demi-lieue pour revenir au carrefour, et une autre demi-lieue pour le moins avant de trouver une habitation quelconque où on pourrait se reposer.

« Allons ! il faut revenir sur nos pas, il n'y a pas à dire. Pourvu que nous retombions dans la bonne route », dit le père Thomas.

Lucas ne manquait pas d'énergie ; il était grand et vigoureux pour son âge ; et, quoiqu'il eût un peu perdu l'habitude de l'exercice et de la fatigue depuis qu'il passait ses journées à l'école, il suivit résolument son père pour retourner sur leurs pas, bien décidé à marcher tant qu'il pourrait mettre un pied devant l'autre.

Ils arrivèrent enfin au chemin qu'ils avaient quitté, et ils le continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un bois qu'ils connaissaient et qui se trouvait à une lieue et demie de leur ferme.

« Ah ! nous voici enfin dans un pays dont j'ai connaissance. Il était temps, car il se fait tard, et il y a plus de quatre heures que nous marchons, et d'un bon pas. Ma foi, je suis rendu, et je vais prendre un temps de repos. Attache la génisse tout au bout de la corde pour qu'elle puisse paître. »

Lucas déroula la corde qui était tournée autour des cornes de la bête ; pendant qu'elle paissait et se reposait, Lucas, qui tenait la corde, s'endormit ; le père Thomas dormit aussi, de sorte que, lorsqu'ils s'éveillèrent, la nuit commençait à tomber.

Le père Thomas sauta sur ses pieds.

« Lucas, Lucas, lève-toi ! Vite, en route ; nous avons encore une heure et demie de marche, et la nuit vient. »

Lucas fut sur pied avant que son père eût fini de parler. Il le suivit tout endormi, éreinté et ne pensant pas à la génisse ni à la corde qui n'était plus au bout de son bras.

La route qui restait à faire fut pénible et longue. Lucas se traînait avec peine derrière son père, qui hâtait le pas tant qu'il pouvait. La nuit était venue depuis une heure lorsqu'ils rentrèrent dans la ferme, harassés de fatigue.

« Te voilà donc enfin, Thomas ! Comme tu as été longtemps ! Voilà votre souper qui vous attend ; nous avons tous fini il y a plus d'une heure. Je m'en vais prendre la génisse et en avoir soin pendant que vous mangerez. »

A ce mot de génisse, la mémoire revint à Thomas et à Lucas. Elle était restée oubliée dans le bois.

« La génisse ! la génisse ! s'écria le père Thomas consterné. Qu'en as-tu fait, Lucas ? »

Lucas, effrayé, ne répondit pas.

LA MÈRE

Il est tout endormi et ahuri. Laisse-le se reprendre.

LE PÈRE THOMAS

Il a perdu la génisse ! Il a lâché la corde !

LA MÈRE

Perdu la génisse ! Ce n'est pas lui qui la conduisait, je pense bien.

THOMAS

C'est lui, bien sûr.

LA MÈRE

Et tu as laissé cet enfant mener une bête qui se débat, qui s'agite pour retourner à l'étable !

THOMAS

S'il n'a pas assez de force pour mener une génisse, il n'est donc bon à rien !

LA MÈRE

Pendant une heure, je ne dis pas, mais pendant quatre ou cinq heures ! Thomas, tu es devenu bien dur pour lui ; tu exiges qu'il passe ses journées à l'école ; au retour, tu l'éreintes de travail...

THOMAS

As-tu bientôt fini ? Il s'agit bien de Lucas ; il s'agit de la génisse que cet animal a perdue, et qu'il payera cher si elle ne se retrouve pas.

C'est que me voilà bien embarrassé ! Je ne sais que faire. La chercher en pleine nuit n'est pas possible. Attendre jusqu'au jour, c'est qu'elle pourrait bien s'en aller au loin, et je perdrais les deux cent quatre-vingts francs que je l'ai payée. Imbécile, animal, continua-t-il en se retournant vers Lucas, si je ne la retrouve pas demain, je te ferai faire une visite à l'étable.

Le pauvre Lucas frémit ; il savait ce que voulait dire une visite à l'étable ; au lieu d'une verge, c'était une corde qui servait aux corrections vigoureuses du père Thomas ; Lucas, jadis aimé de son père, ne l'avait jamais sentie qu'une fois, mais le souvenir lui en était resté. Et puis, il avait vu le pauvre Gaspard souffrir des semaines entières à la suite de visites à l'étable.

« Qu'ai-je donc fait ? se dit le pauvre Lucas en entendant la menace de son père. J'ai traîné la génisse quatre heures durant, que j'en ai les mains toutes meurtries. Quand nous nous sommes remis en route, je n'y ai pas pensé, il est vrai, mais mon père n'y a pas pensé non plus. Et puis j'étais si fatigué, si endormi, que je n'ai songé à rien. Mon père en a fait autant. S'il me bat pour cela, il faut donc qu'on le batte aussi. »

La mère le fit asseoir à table pour souper, le servit copieusement, et laissa son mari se tirer d'affaire tout seul ; elle lui en voulait de son injuste colère contre Lucas et de sa négligence au sujet de la génisse, qu'il aurait dû mener lui-même, pensa-t-elle.

Quand elle envoya Lucas se coucher, elle lui dit à l'oreille :

« N'aie pas peur, mon ami, il ne te touchera pas ; je t'en réponds. Et la génisse se retrouvera demain. Tu n'es pas fautif, mon pauvre garçon, et tu n'auras pas de mal ; dors bien et sans crainte. »

Lucas remercia sa mère et gagna son lit ; il y était à peine qu'il s'endormit ; le lendemain, tout le monde avait déjeuné, la génisse était retrouvée, Gaspard travaillait à l'école, que Lucas dormait encore.

VIII

AMENDE HONORABLE DU PÈRE THOMAS

La mère Thomas profita de la joie de son mari, quand il eut retrouvé et ramené la génisse, pour lui représenter l'injustice de sa conduite envers ses deux enfants.

« Tu n'aimais pas Gaspard, tu le grondais, tu le battais, parce qu'il aimait l'école et qu'il voulait toujours y aller ; et, à présent, tu bourres Lucas, tu le menaces sans cesse de la corde ou du bâton, parce qu'il n'aime pas l'école, que le travail de la ferme lui plaît ; tu l'accuses de paresse, lorsque tu sais tout comme moi qu'il n'y en a pas de plus actif, de plus laborieux, de plus empressé à faire le travail qui répugne aux autres ou qui les fatigue. Tu l'accuses depuis longtemps de t'avoir fait

manquer la vache bringée pour n'avoir pas pu lire la lettre, et tu sais pourtant que c'est toi-même qui le détournais de l'école, qui l'encourageais à travailler aux champs ; tu lui as fait saigner le cœur bien des fois avec tes injustes reproches ; il a tout supporté avec courage, avec douceur. Hier, tu l'emmènes pour une course qui t'a fatigué, toi, homme vigoureux ; tu lui fais traîner la génisse quatre ou cinq heures durant, qu'il en a les mains toutes meurtries, et, pour sa récompense, tu le menaces de la corde ! Et tu crois que je te laisserai faire ? Que je te laisserai maltraiter mon pauvre Lucas sans mot dire ? Que je te laisserai te livrer à tes brutalités et à tes injustices, sans oser prendre la défense de mon enfant ? »

Le père Thomas l'avait interrompue plus d'une fois, tantôt pour s'excuser, tantôt pour la faire taire. Mais la mère Thomas était montée ; elle avait le cœur trop plein, elle voulait défiler son chapelet, et elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut tout dit, et que le père Thomas, réduit forcément au silence, lui parut vaincu et repentant.

THOMAS

Eh bien ! oui, je te dis que tu as raison, que j'ai tort ! Es-tu contente ? Est-ce ça que tu veux ?

LA MÈRE

Non, je veux mieux que ça ; je veux que tu rassures Lucas, que tu lui mettes du baume dans le cœur par quelques bonnes paroles, que tu le laisses travailler à la ferme jusqu'à midi, que tu ne l'obliges pas à aller à l'école dès le matin, et que tu lui fasses entendre que la vache bringée n'est pas de sa faute, mais de la tienne.

THOMAS

Diantre ! ce n'est pas agréable ce que tu veux me faire faire ! S'humilier devant son garçon, un enfant de douze ans !

LA MÈRE

Ce n'est pas s'humilier que reconnaître ses torts ; au contraire, c'est se relever. C'est d'être mauvais et injuste qui vous met à terre ; c'est d'être bon et juste qui vous grandit. Fais ce que je te dis, va ; tu te sentiras toi-même le cœur léger et tranquille.

THOMAS

Je verrai, je verrai ; je ne dis pas non ; c'est la manière de s'y prendre qui n'est pas facile.

LA MÈRE

Pas facile ? Attends, je vais t'aider. Tout juste, voici Lucas, mon garçon, ton père est bien fâché...

THOMAS

Qu'est-ce que tu dis donc ? Comment, fâché ?

LA MÈRE

Tais-toi, tu n'y entends rien ; laisse-moi dire... Ton père est bien fâché d'avoir été si injuste et si méchant pour toi depuis bientôt huit mois ; il convient que la vache bringée n'est pas de ta faute, que c'est pour avoir été paresseux dans sa jeunesse, qu'il n'a pas su lire la lettre de Guillaume. Il sait...

THOMAS

Ah çà ! mais, auras-tu bientôt fini, toi ? Laisse-moi parler tout seul. Mon Lucas, tu es un brave garçon et tu l'as toujours été, tu es travailleur, obéissant ; et moi, j'ai été pour toi un mauvais père, un vrai gredin, et je t'ai chagriné, tourmenté. Mon pauvre garçon, j'en suis tout désolé ; je me battrais volontiers ; tiens, donne à ta mère la corde neuve, et dis-lui de me mener à l'étable.

La mère Thomas, désarmée à son tour par l'humble aveu de son mari, se mit à rire.

« Non, dit-elle, tu n'iras à l'étable que pour faire la litière de la génisse. Regarde donc l'air étonné de Lucas. Tu ne dis rien, mon ami ; c'est pourtant vrai ce que te dit ton père. Il a reconnu qu'il t'avait accusé, grondé, maltraité injustement.

LUCAS

Oh ! mon père, vous êtes trop bon ! Certainement que j'ai été paresseux pour l'école ; mais voici que je m'y mets un peu. J'espère bien savoir lire dans un an et écrire aussi ; mais si vous me permettiez de travailler un petit peu à la ferme, je serais bien content.

THOMAS

Tu travailleras tant que tu voudras à la ferme, mon ami, et tu iras à l'école quand tu voudras. Je ne t'y oblige plus, entends-tu bien ? Tu feras comme tu voudras.

— Merci, mon père, merci ! s'écria Lucas tout joyeux. Soyez tranquille, je comprends qu'il est bon de savoir lire, écrire et compter, et j'irai à l'école toutes les fois que vous n'aurez pas d'ouvrage pressé. »

La paix fut ainsi conclue, et Thomas, se sentant pardonné par sa femme et ses enfants, perdit son air bourru, reprit sa bonne humeur, but moins de cidre, n'entra plus si souvent en colère à propos de rien, rendit un peu de calme à toute la ferme, et ne se vit plus toujours entouré de visages craintifs, tristes et mécontents. Lucas reprit sa gaieté ; Gaspard resta sérieux, car il l'était par nature, mais il perdit une partie de la crainte que lui inspirait son père.

IX

LA FOIRE

La foire de la ville voisine approchait. Lucas se hasarda d'engager son père à mener vendre la génisse nouvellement achetée.

THOMAS

La vendre ! Mais où as-tu la tête de vouloir me faire vendre une bête que j'ai achetée il y a un mois à peine ?

LUCAS

Mon père, croyez-moi, elle n'est pas bonne, elle ne sera pas bonne laitière ; vendez-la avant qu'elle soit connue dans le pays. Vous direz qu'elle vient de la Trappe ; cela vous la fera bien vendre comme génisse, car on sait que les vaches sont belles à la Trappe.

THOMAS

Mais à quoi vois-tu qu'elle ne sera pas bonne laitière ?

Lucas lui fit voir ses défauts, et les signes auxquels on pouvait reconnaître qu'elle ne serait pas bonne laitière. Le père hésita ; il avait confiance dans le coup d'œil de Lucas, mais il avait de la peine à se défaire d'une bête venue de la Trappe. Pourtant, il s'y décida la veille de la foire.

THOMAS

Lucas, nous irons demain à la foire ; tu mèneras la génisse ; je la vends.

LUCAS

Vous faites bien, mon père ; vous verrez que vous ne la regretterez pas.

Lucas se leva le lendemain de bonne heure ; il partit avec son père ; ils se placèrent dans le champ de foire, ils louèrent un poteau, y attachèrent la génisse, et attendirent les acheteurs.

« Une génisse qui vient de la Trappe, dit Lucas à un homme qui paraissait être un régisseur.

LE RÉGISSEUR

De la Trappe ? Ah ! leurs vaches ont de la réputation.

— Et elles la méritent bien. La mère de cette génisse est de toute beauté. »

Lucas ne mentait pas, il l'avait vue à la Trappe.

Le régisseur continua l'examen de la génisse. Lucas devina bientôt qu'il n'y connaissait rien.

LUCAS

Voyez, m'sieur, le beau poil, la jolie tête !

LE RÉGISSEUR

Oui, oui ; mais les cornes ne sont pas bien posées.

LUCAS

Cela dépend de la race, monsieur ; c'est une cotentine.

LE RÉGISSEUR

Ah ! une cotentine ?

LUCAS

Oui, m'sieur ; la race la plus estimée.

LE RÉGISSEUR

Combien la faites-vous ?

LUCAS

Mon père va vous le dire, m'sieur. Mon père, voici un m'sieur qui demande le prix de la cotentine.

Le père regarda Lucas d'un air surpris.

LUCAS

La cotentine de la Trappe ; monsieur est au courant des belles vaches de la Trappe ; il sait bien que la cotentine est l'espèce la plus estimée.

Le père Thomas entra en négociation avec ce monsieur, qui était régisseur dans un château voisin. Après un long débat, le régisseur finit par acheter la génisse quatre-vingt-dix francs de plus qu'elle n'avait été payée à la Trappe. Le régisseur paya trois cent quatre-vingts francs, appela son valet de ferme, et emmena la bête, enchanté d'avoir une *cotentine de la Trappe,* pendant que le père Thomas était enchanté d'avoir vendu sa prétendue cotentine.

Avant de quitter le champ de foire, il voulut faire avec Lucas le tour du champ, pour voir s'il ne trouverait pas à remplacer la génisse qu'il avait vendue. En regardant de droite et de gauche, il aperçut une vache qui lui fit battre le cœur ; elle était toute pareille à la bringée tant regrettée.

THOMAS

Lucas, vois-tu cette vache là-bas ?

LUCAS, *vivement*

C'est la bringée !

THOMAS

C'en est une qui lui ressemble, mais ce n'est pas la bringée ; le père Camus n'est pas si bête que de se défaire d'une bête pareille.

LUCAS

Allons toujours voir ; je crois bien que c'est elle.

Ils s'approchèrent, et, sans autre examen, ils virent bien que c'était la bringée.

THOMAS

Lucas, va donc voir si c'est Camus qui la vend ; mais ne lui dis rien ; je ne veux pas avoir l'air de courir après sa vache.

Au moment où Lucas allait partir, Camus arriva.

CAMUS

Bonjour, Thomas ; tu cherches une vache à acheter ; moi, j'en ai une à vendre.

THOMAS

J'avais aussi une bête à vendre, mais c'est fini ; je m'en suis défait, et je me promène avec Lucas.

CAMUS

Tu ne veux pas de cette bringée ? Fameuse bête ! Une livre de beurre par jour ! Un lait crémeux, magnifique, une bête qui ne tarit jamais.

LUCAS

Oh ! que si, elle tarit, car je l'ai vue tarie chez le voisin Guillaume.

CAMUS

Ne te mêle pas de notre marché, gamin. Ton père sait bien faire ses affaires lui-même.

LUCAS

C'est que nous la connaissons, votre bringée. Mon père n'en a pas voulu il y a un an.

CAMUS

C'est-y vrai, Thomas ? Tu n'es donc pas connaisseur ?

THOMAS

Écoute donc. Puisque tu la revends au bout d'un an, c'est que tu n'en es déjà pas si content.

CAMUS

Au contraire, c'est parce que c'est la meilleure vache de mon étable. Je n'achète des vaches que pour les revendre et gagner dessus.

THOMAS

Combien la fais-tu, ta bringée ?

CAMUS

Ah ! je ne la donnerai pas un liard moins de trente pistoles, trois cents francs.

THOMAS

Tiens, tu ne te gênes pas ; tu l'as payée cinquante francs de moins il y a un an.

CAMUS

C'est qu'elle n'était pas en état.

THOMAS

Si fait, si fait, elle était en état ; je ne t'en donnerai pas ce prix.

CAMUS

Combien que tu en offres ?

THOMAS

Ma foi, je n'en sais trop rien ; si j'en avais besoin, je ne dis pas ; mais tu en demandes trop cher.

CAMUS

Écoute donc, c'est la meilleure vache du marché. Pour toi, vois-tu, je rabattrai une pièce de cinq francs, mais c'est tout au juste.

THOMAS

Cinq francs ! si tu disais quarante, je ne dis pas que je ne ferais pas marché.

CAMUS

Je le crois bien ! Une bête pareille ! En te la donnant pour deux cent quatre-vingt-dix francs, j'y perds ; vrai, j'y perds.

THOMAS

Et moi, en te donnant deux cent soixante-cinq francs de ta vache, je ne fais déjà pas une belle affaire.

A force de causer, de discuter, ils se sentirent le gosier sec, et chacun espérant gagner quelques francs en faisant boire son ami, ils allèrent s'attabler dans un café avec Lucas qui écoutait, sans boire autre chose que du petit cidre.

Après des discussions sans fin, ils convinrent que Thomas prendrait la bringée pour deux cent soixante-quinze francs, et qu'il payerait au café la consommation, qui se montait à trois francs vingt-cinq centimes.

Camus devait donner le pourboire, qui se montait à dix centimes ; ce dernier article fut débattu longtemps.

Enfin, Thomas était possesseur de la vache bringée tant regrettée. Quand il l'eut payée et qu'il tint la corde, il ne dissimula plus sa joie, et avoua à Camus combien il avait été désolé d'avoir manqué la bringée l'année d'avant, et qu'il ne l'aurait pas laissée aller pour trois cents francs. Camus était désespéré.

« Faut-il que je ne t'aie pas deviné ! Tu me fais perdre vingt-cinq francs ! Et ce Lucas qui en dit du mal ! Ce n'est pas gentil, ça. Lucas. A ton âge, être si futé ! »

Camus eut beau se désoler, Thomas triomphant emmena sa vache.

THOMAS

Cours vite en avant, mon Lucas, pour dire à ta mère que nous avons la bringée. C'est bien à toi que je la dois, car si tu ne m'avais pas fait vendre la cotentine de la Trappe, je n'aurais pas eu d'argent pour avoir ma bringée.

Lucas partit en courant ; le père Thomas suivit de loin traînant sa vache. Il n'était pas à deux kilomètres de la ville, que Lucas avait disparu courant toujours.

« Il va se tuer, ce pauvre garçon, se disait le père Thomas. Et faut-il que je l'aie malmené, humilié, injurié et battu même pendant plus d'un an ! Et lui qui supportait tout ça sans seulement riposter. Et de penser qu'au bout de ces mauvais traitements, il me fait avoir la bringée ! Gueux que je suis ! Pauvre Lucas ! Je ne veux plus le faire aller à l'école du tout. »

Le père Thomas, qui était toujours dans les extrêmes, ou trop indulgent ou trop sévère, hâta le pas pour rejoindre Lucas et lui porter cette bonne nouvelle. Mais quand il arriva à la ferme, Lucas y était depuis longtemps, et la mère Thomas attendait à la barrière le père Thomas et la vache bringée.

« Lucas, Lucas, cria le père Thomas du plus loin qu'il les aperçut, je me dépêche d'arriver pour te dire que tu n'iras plus à l'école, que tu emploieras ton temps comme tu le voudras tous les jours, toute la journée.

LUCAS

Je vous remercie, mon père, mais j'aime mieux, si vous voulez bien me le permettre, aller à l'école la demi-journée. De cette façon, je pourrai me rendre utile à la ferme, et avoir assez de connaissance pour savoir lire et écrire.

THOMAS

Tiens, tiens ! Comment, voilà que tu veux savoir lire, à présent ?

LUCAS

Certainement, mon père ; si j'avais su lire, vous auriez la bringée

depuis un an, et nous ne nous serions pas perdus en revenant de la Trappe l'autre jour.

THOMAS

Comme tu voudras, mon garçon ; il y a quelque raison dans ce que tu dis. »

X

LUTTE POUR AVOIR GASPARD

Les choses allèrent donc comme d'habitude ; Gaspard passait ses journées à l'école et à étudier. Lucas travaillait à la ferme le matin, et allait passer deux heures à l'école après le dîner.

Gaspard avait quinze ans. Son désir d'apprendre et d'arriver n'avait fait qu'augmenter. La gaieté de son âge l'avait déjà abandonné. A peine prenait-il part aux amusements et aux jeux de ses camarades : silencieux et pensif il se tenait à l'écart et se laissait aller à ses pensées ambitieuses. Bien souvent les propositions que son père avait si nettement refusées lui revenaient à l'esprit. Cependant il n'avait plus entendu parler du grand Allemand roux ni du vieux M. Féréor. Une nouvelle distribution de prix devait avoir lieu sous peu de jours.

L'avant-veille, pendant que Gaspard aidait le maître d'école à arranger la salle et à étiqueter les livres des prix, la porte s'ouvrit, et on vit apparaître la tête rouge et le long cou de M. Frölichein.

M. FRÖLICHEIN

Eh pien ! mon cheune ami, afez-fous révlégi à mes ovres ? Foici le moment te fous téciter. Quel âche fous afez cède année ?

GASPARD, *souriant*

Un an de plus que l'année dernière, monsieur ; quinze ans.

M. FRÖLICHEIN

Prafo ! C'est un pon âche, ça. Gué tit fotre bère.

GASPARD

Il ne dit rien, monsieur, mais il me laisse faire ; il ne m'empêche plus de travailler.

M. FRÖLICHEIN

Monsieur le maître d'égole, gué drafaille fotre cheune élèfe cède année.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Beaucoup de choses, monsieur : l'arpentage, les différentes mesures, les droits et les obligations des propriétés et des propriétaires, les mathématiques, et bien d'autres choses encore.

M. FRÖLICHEIN

C'est pon, c'est pon, tou ça. Ché foudrais bien fous afoir, mon cheune ami. Ché fais foir fotre bère. Quinze ans, mein Goth ! C'est qu'il est pien temps.

La tête disparut ; le maître d'école se mit à rire.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Ce baragouin allemand ne me revient pas beaucoup. Si ton père accepte les offres de ce M. Frölichein, je n'en serai guère content.

GASPARD

Oh ! moi, ça m'est égal, pourvu que je commence.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Il faut que tu quittes la maison et le pays pour commencer.

GASPARD

Pas le pays, si j'entre chez M. Féréor. Quant à la maison, ça ne me fait pas grand-chose. Lucas est toujours dans les champs ; ma mère est occupée à sa ferme ; mon père dit tantôt oui, tantôt non ; un jour il vous contrarie, vous dit des injures, vous bat ; le lendemain, sans savoir pourquoi, il vous laisse faire ce qui l'a mis en colère la veille [1]. Lucas en sait quelque chose, tout comme moi.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

De façon que tu n'aimes et que tu ne regretteras personne ici ?

GASPARD

Ma foi non, pas grand-chose.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Au fait, ce n'est pas le cœur qui t'étouffe.

« Du reste, Gaspard, puisque nous en sommes sur ce chapitre, voilà déjà longtemps que je t'observe, et, à te parler franchement, je ne suis pas content de toi. Personne, sans doute, n'est plus exact que toi à la classe et n'a mieux profité des enseignements que j'y ai donnés. Tu en sais beaucoup plus long que les autres, et cependant tu n'es pas aussi satisfait qu'eux. Tu penses trop au but que tu veux atteindre et tu oublies les moyens par lesquels tu y arriveras. Songe bien qu'il ne suffit pas

1. Le portrait du chef de famille n'est guère flatteur, chose bien fréquente dans les ouvrages de Sophie.

de parvenir à la fortune, il faut avant tout marcher droit son chemin. Sois plus soumis à tes parents, pardonne-leur les torts qu'ils peuvent avoir envers toi, sois respectueux et reconnaissant pour tes supérieurs et tous ceux qui te portent de l'intérêt, montre-toi affectueux et bon camarade avec les enfants de ton âge, souviens-toi surtout que l'amour de Dieu et la charité sont tes premiers devoirs, sans cela, fusses-tu riche comme M. Féréor, tu ne seras pas plus heureux que lui, tu sentiras sans cesse que quelque chose te manque : ton cœur restera sec ; tu n'aimeras personne et personne ne t'aimera. Tu chercheras toujours le véritable bonheur sans le trouver jamais. Tu dois sentir que tout cela est juste ; réfléchis-y bien.

Pendant que Gaspard causait avec le maître d'école et le mécontentait par son manque de reconnaissance et d'affection pour les soins qu'il avait donnés à son éducation, M. Frölichein trottait de toute la vitesse de ses longues jambes pour causer avec le père Thomas et lui enlever son fils.

Thomas était chez lui ; il ne trouvait pas son compte dans un marché qu'il avait fait ; il lui manquait dix francs qu'il ne retrouvait pas. Il était donc de fort mauvaise humeur, lorsque la porte s'ouvrit et que M. Frölichein se montra.

« Encore ce grand Allemand », murmura entre ses dents le père Thomas.

M. FRÖLICHEIN

Pien le ponchour, bère Domas. Ché fiens fous tire que je foudrais pien afoir fotre carçon.

LE PÈRE THOMAS

Je vous l'ai déjà refusé deux fois, monsieur ; laissez-moi mes garçons, cela ne vous regarde pas.

M. FRÖLICHEIN

Mais, mon pon bère Domas, fotre carçon a quinze ans. C'est le pon âche, ça. Ché fous bayerai pien ; le carçon sera gontent.

— Je ne vends pas mes enfants, répondit le père Thomas d'un ton bourru.

M. FRÖLICHEIN

Mon pon Tieu, faut pas fous fâcher, mon pon bère Domas. Ché ne fous vais bas te mal. Ché feux, au gontraire, fous faire peaugoup de pien. Fous ferrez ce gué ché ferai te fotre carçon. Il sera rige gomme le chuif t'ici brès.

LE PÈRE THOMAS

Nous n'avons pas de juif ici.

M. FRÖLICHEIN

Le chuif, ché tis bour rire ; c'est le betit fieux, M. Véréor. Eh ! eh ! eh !

LE PÈRE THOMAS, *en colère*

M. Féréor n'est pas plus juif qu'un autre. Je ne veux pas qu'un étranger vienne chez moi insulter un Français, et un homme qui fait vivre tout le pays.

M. FRÖLICHEIN

Allons, foyons, mon pon bère Domas, fous fous médez en vureur ! Ce n'est bas chendit. Gu'est-ce gue ché fous tis ? Ché foudrais pien afoir fotre carçon. Foilà dout. Rien bour fous vâcher, ché grois. Et che fous tis qué jé fous tonnerai guadre cents vrancs bar an, et gue si le carçon fa pien, je fous tonnerai tant teux ans cinq cents vrancs ; et le carçon sera habillé, nourri, plangi, etc.

Le père Thomas, ébranlé par ces conditions avantageuses, s'adoucit, et, après quelques pourparlers, il dit qu'il réfléchirait, qu'il verrait M. Féréor avant de se décider.

M. FRÖLICHEIN

Tiaple ! il ne faut pas foir ce chuif..., ché feux tire, ce prafe homme. Il fous bromédra et il ne fera rien du dout.

LE PÈRE THOMAS

C'est mon affaire, ça ; je ne déciderai rien sans l'avoir vu.

M. FRÖLICHEIN

Fous afez dort ! Fous afez dort, mon bère Domas. Moi qui foudrais pien afoir fotre carçon, ché fais dout rontement ; mais lui, il vous endordilera, fous ferrez.

LE PÈRE THOMAS

Ah bien ! s'il m'entortille, je saurai bien me détortiller. Bien le bonsoir, monsieur. J'ai une affaire pour le moment, et je ne peux pas perdre mon temps à causer.

M. Frölichein sortit mécontent et inquiet ; il désirait vivement avoir Gaspard. L'intelligence, la persévérance et la volonté de ce garçon devaient en faire un homme hors ligne, et qui serait, en trois ou quatre ans, très utile à sa fabrique commençante. Il voulait le souffler à M. Féréor, contre lequel il osait lutter pour la fabrication des fers et des cuivres.

Le père Thomas, qui était fin, vit bien le parti qu'il pouvait tirer de cette lutte.

« Je donnerai Gaspard à celui qui m'en offrira le plus, se dit-il. Les deux fabriques se valent ; il y a du bon et beaucoup de mauvais.

J'aimerais mieux le voir rester avec nous, comme Lucas, que d'entrer dans ces fabriques qui vous rendent mauvais sujet et ces mécaniques qui vous mettent en pièces avec leurs rouages et leurs engrenages, si on n'y prend garde. Mais, puisqu'il le veut absolument... »

La distribution se passa comme les deux années précédentes, avec la différence qu'avant de commencer, le maître d'école annonça que l'aptitude, l'intelligence et l'application extraordinaires de Gaspard Thomas le mettaient hors du concours, et, qu'en remplacement de tous les premiers prix qu'il avait mérités, il lui était adjugé un prix exceptionnel et unique qui était le *Dictionnaire des sciences et des arts* de BOUILLET, et un beau volume de *Mathématiques spéciales*.

Tout le monde fut content, parce que les premiers prix se trouvaient gagnés par plusieurs enfants, au lieu d'être tous, et tous les ans, adjugés à Gaspard. Et Gaspard fut au comble de la joie des deux beaux et excellents ouvrages qui lui seraient si utiles pour les études qu'il devait faire à l'avenir.

Il y avait, comme toujours, beaucoup de monde ; on applaudit la comédie, on couronna les jeunes savants, on causa ; les parents des seconds prix furent jaloux des premiers ; les parents des accessits furent jaloux des seconds prix ; les derniers accessits jalousèrent les premiers. Le pauvre maître d'école, qui s'était exténué toute l'année à instruire et à corriger les enfants, fut blâmé par les parents et les curieux. On l'accusa de partialité, d'injustice, de méchanceté même ; on alla jusqu'à lui reprocher de battre les élèves.

LA MÈRE D'UN DERNIER ACCESSIT

N'est-ce pas, Victor, qu'il t'a battu ?

VICTOR

Je crois bien, que j'en avais des bleus dans le dos et sur les épaules.

LA MÈRE DU SECOND PRIX

Et le pauvre André, faut voir comme il le tapait !

ANDRÉ

Je crois bien ; il n'avait rien à attendre de nous !

LA MÈRE D'UN SIXIÈME ACCESSIT

Si j'avais eu seulement une barattée de pommes à lui donner, mon Georges aurait eu le premier prix en place d'un méchant accessit.

LA MÈRE D'UN HUITIÈME ACCESSIT

Et ma petite Liline ! Si elle lui avait apporté un carré de côtelettes, elle aurait reçu bien des prix, au lieu qu'elle n'a eu rien qu'un pauvre petit livre de rien du tout.

LA TANTE D'UN IMBÉCILE

As-tu vu les livres du petit sacristain ? En a-t-il eu ! Et les plus beaux !

LA MÈRE D'UN PARESSEUX

C'est qu'il est favorisé par le château.

LA TANTE DE L'IMBÉCILE

Pourquoi ça ? Qu'a-t-il de plus que les autres ?

LA GRAND-MÈRE D'UN MAUVAIS GARNEMENT

Est-ce qu'on sait ? Ils disent comme ça qu'il est poli, bien élevé, studieux, ambitieux de bien faire ; comme si les nôtres n'en feraient pas autant.

Petit à petit les groupes s'éloignèrent ; il ne resta que quelques braves gens qui se félicitaient les uns les autres des premiers et seconds prix de leurs enfants.

M. FRÖLICHEIN

Mon prafe bère Domas, ché feux gomblimenter fotre cheune homme et lui tonner un betit soufenir de ce peau chour.

THOMAS, *sèchement*

Merci, monsieur ; Gaspard est parti avec son frère et ses camarades.

M. FRÖLICHEIN

Ché recrette t'être fenu drop dard. Ché fous brie te lui remeddre te ma bart ce bétit soufenir.

Et il voulut glisser dans la main du père Thomas un petit paquet.

THOMAS

Qu'est-ce que c'est que ça ?

M. FRÖLICHEIN

C'est une borte-monnaie ; un bétit soufenir afec quelque chose tetans.

THOMAS, *d'un air moqueur*

Donnez-le vous-même, monsieur, si vous y tenez ; quant à moi, je n'ai rien gagné à l'école, je n'ai rien à recevoir.

Le père Thomas s'éloigna, en riant avec ses amis de l'air attrapé de M. Frölichein.

Il fut arrêté en chemin par le premier commis de M. Féréor.

LE COMMIS

Bien le bonjour, mon brave père Thomas.

Il lui donne une vigoureuse poignée de main.

LE COMMIS

Eh bien ! votre garçon a joliment dépassé tous les autres. Et quels prix honorables il a remportés !

THOMAS

Oui, oui, m'sieur ; il ne s'est pas trop mal comporté. Ah ! il a une bibliothèque bien montée.

LE COMMIS

Et vous décidez-vous à le placer, à tirer parti de l'intelligence étonnante de ce garçon ? Quel âge a-t-il donc ?

THOMAS

Quinze ans depuis deux mois, m'sieur.

LE COMMIS

Bon âge ! Tout juste l'âge de commencer la mécanique, les mathématiques, la géométrie, etc.

THOMAS

Peut-être bien ; nous ne sommes pas pressés, ma femme et moi, de nous en séparer. Ma femme surtout tient beaucoup à ne pas le laisser partir. Et moi, vous sentez que je ne veux pas la chagriner.

LE COMMIS

Et comment va-t-elle, cette bonne mère Thomas ?

THOMAS

Très bien, grand merci ; elle est partie en avant avec Luças et Gaspard. Je vais la rejoindre.

LE COMMIS

Vous voudrez bien que je vous accompagne.

THOMAS

Certainement ; vous souperez avec nous.

LE COMMIS

Merci ; je suis attendu chez M. Féréor... Ses affaires marchent joliment ! Bonne fabrication ; les ouvriers bien payés ; les jeunes gens capables y font bien leur chemin ; j'en connais qui se font une fortune magnifique !

Le père Thomas n'avait garde de répondre ; il comprenait bien que le commis de M. Féréor voulait arriver à se faire demander une place pour Gaspard ; mais il ne voulait pas déprécier sa marchandise, et il attendait ; lui, de son côté, voulut ruser.

THOMAS

Voilà une autre manufacture qui vous fait rivalité ; ça marche bien, dit-on.

LE COMMIS

Ça ne marche pas du tout, mon cher. Comment ça marcherait-il avec ce grand Allemand à la tête ?

THOMAS

Il paraît content, pourtant ; il vous offre des cinq cents francs comme vous offririez des centimes.

LE COMMIS

Ah ! il offre des cinq cents francs !... Il est donc venu vous voir ?

THOMAS

Certainement ; il vient quelquefois. C'est un bon homme.

LE COMMIS

Pas déjà si bon ! Méfiez-vous-en. Prenez garde à cet arabe ! C'est un fourbe, il vous mettra dedans. Je sais qu'il veut avoir Gaspard. Mais gardez-vous de le lui donner, il lui ferait une vie misérable.

THOMAS

Pas plus qu'un autre. Ces fabriques, c'est toujours la même chose.

LE COMMIS

Ne croyez pas cela. Voyez la nôtre ! Comme c'est tenu ! C'est là que Gaspard serait heureux !

THOMAS

Je ne sais pas. Vous ne payez guère vos ouvriers.

LE COMMIS

Cela dépend ; les gens ordinaires ne sont pas très payés, mais un garçon intelligent, qui a de l'avenir comme Gaspard, nous les payons bien.

THOMAS

Combien donneriez-vous à Gaspard ?

LE COMMIS

Mais... cinq cents francs.

THOMAS

Ma foi non ! L'Allemand les offrait ; j'ai refusé.

LE COMMIS

Eh bien ! six cents ? Le donneriez-vous pour six ?

THOMAS

Je verrai ; j'y penserai. Il faut, avant de dire oui ou non, que je voie Frölichein ; il m'a dit qu'il reviendrait.

LE COMMIS

Ne décidez rien avant de me prévenir.

THOMAS

Oui, oui, je vous ferai savoir ce qu'il m'aura offert.

LE COMMIS

Je compte sur votre promesse, père Thomas.

THOMAS

Soyez tranquille, je n'ai qu'une parole.

LE COMMIS

Sans adieu donc. Je reviendrai bientôt.

Le commis sortit ; le père Thomas se mit à rire.

« Je les tiens ; Gaspard aura une bonne place. Et j'en profiterai tant qu'il n'aura pas vingt et un ans. C'est juste ; j'ai dépensé de l'argent pour l'élever, il me rembourse mes frais. Quant à Lucas, je le garderai à la ferme ; il vaut un homme, maintenant. C'est qu'il commence à labourer pas mal. J'en fais ce que je veux, avec ça. Il n'a pas de volonté. Quoi que je lui dise, il le fait. Il n'y a qu'une chose que je n'obtiens pas, c'est de travailler le dimanche. Quant à ça, j'ai beau dire et beau faire, il laissera plutôt perdre une moisson que travailler un dimanche. »

Pendant qu'il se reposait en réfléchissant les coudes sur la table, la tête dans les mains, la porte s'ouvrit et M. Frölichein entra sans bruit. Le père Thomas réfléchissait toujours ; M. Frölichein s'assit, décidé à attendre le réveil de Thomas, qu'il croyait endormi.

Enfin, le père Thomas se leva.

THOMAS

Tiens ! c'est vous, M. Frölichein ? Depuis quand êtes-vous là ?

M. FRÖLICHEIN

Debuis guelgues minudes zeulement. Ché fénais fous tire gue ché foudrais pien afoir fotre carçon.

THOMAS

Êtes-vous obstiné ! Je viens de voir M. Férey, le premier commis de M. Féréor, et il m'a fait de si belles offres, que je pense bien lui donner Gaspard.

M. FRÖLICHEIN

Oh ! mein Goth ! Mon pon bère Domas, ché fous tonnerai blus gue ced homme tu tiaple. Foyez, ché fous bromets te suite six cents vrancs.

THOMAS

M. Féréor m'en offre autant.

M. FRÖLICHEIN

Autant ? mein Goth ! Eh pien ! ch'offre six cent cinquante. Ché ne beux bas vaire tafantage. Foyez tonc ! six cent cinquante bour un cheune homme te quinze ans. Foyons, bère Domas, soyez raisonnaple et técitez-fous.

THOMAS

Je ne me déciderai que lorsque j'aurai vu M. Féréor ou son commis.

M. FRÖLICHEIN

Que tiaple ! bère Domas, cé chuif ne fous tonnera bas dant gue ché tonne, moi. Et ché tonne drop, ché fous azure.

THOMAS

C'est bon, c'est bon, monsieur, je verrai ça.

M. FRÖLICHEIN

Gand me tonnerez-fous une rébonse dout à vait bositive.

THOMAS

Oh ! il n'y a pas tant de presse. Dans quelques jours je vous ferai savoir chez le maître d'école ce que j'aurai décidé.

M. FRÖLICHEIN

Pien le ponsoir, bère Domas. Brenez carde au chuif ! Ché né tis que ça.

M. Frölichein s'en alla pas content. Outre qu'il tenait à finir l'éducation mécanique d'un jeune homme aussi intelligent et travailleur que Gaspard, il savait combien y tenait son rival Féréor, et il ne voulait pas lui donner le triomphe de l'avoir emporté sur lui.

Le lendemain, le père Thomas raconta à Gaspard ce qui s'était passé entre lui et M. Frölichein.

« Le commis de M. Féréor va venir aujourd'hui, dit-il ; il va falloir se décider ; à prix égal chez lequel des deux aimes-tu mieux entrer ?

GASPARD

Je préférerais M. Féréor ; il est du pays, on le connaît ; je connaîtrai tous les camarades. J'aime mieux entrer chez lui, d'autant que sa fortune est faite ; celle de M. Frölichein n'est pas encore très assurée... Vous voyez bien, mon père, que j'avais raison de travailler comme je l'ai fait, même malgré vous. Voici que je vais gagner quatre fois ce que gagne Lucas.

THOMAS

Oui, oui, tu n'as pas eu tort ; mais Lucas n'a pas eu tort non plus, car la ferme... »

Il fut interrompu par l'entrée de M. Féréor lui-même. Tous se levèrent et ôtèrent leurs chapeaux.

M. FÉRÉOR

Père Thomas, on dit que vous hésitez à me donner votre garçon. Vous avez tort ; il a de la capacité, il aime le travail, il a envie d'arriver ; chez moi, il sera mieux que partout ailleurs, et il arrivera plus sûrement qu'ailleurs.

THOMAS

Monsieur, c'est que M. Frölichein...

M. FÉRÉOR

Ne me parlez pas de ce Frölichein ; c'est un drôle, un animal qui ne sait rien, qui sera en prison pour dettes d'ici à peu d'années. Je prends votre garçon pour cinq cents francs, et je promets de l'augmenter dès qu'il pourra m'être utile. Je me charge de son entretien ; vous n'avez besoin de vous occuper de rien. Bien le bonsoir, père Thomas ; bonsoir à la compagnie. Toi, Gaspard, suis-moi, je vais te présenter à mon premier commis, Férey.

Gaspard regarda son père, qui n'osa pas le retenir, et il suivit son nouveau maître.

« Tiens, lui dit M. Féréor, voilà une pièce de cinq francs pour toi ; c'est ton pourboire. Es-tu content ou fâché que je t'aie enlevé comme je l'ai fait ?

GASPARD

Très content, monsieur ; mon père ne se serait jamais décidé. Monsieur lui fait peur ; il n'ose pas résister en face à monsieur.

M. FÉRÉOR

On me craint donc dans le pays ?

GASPARD

Ah ! je crois bien, m'sieur. Quand on vous attend à l'usine, m'sieur, chacun est à son affaire ; pas de danger qu'on se détourne de l'ouvrage.

M. FÉRÉOR

Et quand je suis absent ?

GASPARD

Oh ! m'sieur, c'est tout autre chose ! On travaille, mais on rit, on cause, on quitte parfois les outils, les bobines, et ça ne fait pas bien. M'sieur sait qu'il faut être tout à son affaire pour bien réussir, et que celui qui veut rire ne travaille pas comme il faut travailler.

M. FÉRÉOR

Mais les contremaîtres ne surveillent donc pas ?

GASPARD

Si fait, m'sieur, mais pas comme monsieur lui-même. Et puis ils se promènent, ils chassent parfois, et cela ne va pas.

M. FÉRÉOR

Comment sais-tu tout cela ?

GASPARD

Je le vois bien quand j'y vais pour une commission. Il ne faut guère de temps, m'sieur, pour observer ces choses et la manière de faire de chacun.

« Il a du coup d'œil et d'excellentes idées, pensa M. Féréor ; il pourra m'être très utile... Tiens, Soivrier, voici le petit Thomas que je t'amène. C'est à soigner ; il faut qu'il travaille chez Férey, et tu lui feras faire de tout dans l'usine, qu'il soit par lui-même au courant de tout. Tu le logeras près de chez toi, et tu lui donneras ce qu'il lui faut pour son entretien.

SOIVRIER

Oui, m'sieur ; c'est à soigner, comme dit monsieur, et à pousser.

M. FÉRÉOR

Oui, oui, il me sera utile ; le plus tôt sera le mieux. A revoir. »

Et M. Féréor sortit. Gaspard resta seul avec M. Soivrier.

SOIVRIER

Voyons, mon ami, installons-nous de suite. Où sont tes effets ?

GASPARD

M. Féréor ne m'a donné le temps de rien emporter, m'sieur ; je vais aller à la ferme et rapporter le plus pressé.

SOIVRIER

Non, je ne veux pas que tu y ailles ; ils te retiendront. J'y vais moi-même et je te rapporterai tes effets. Pendant que je n'y suis pas, va travailler aux fils de fer à détirer. Tu feras tous les métiers l'un après l'autre. Quand on a mis soi-même la main aux mécaniques, on sait ce qu'elles peuvent faire et ce qu'un ouvrier peut faire.

Soivrier mena Gaspard au détirage des fils de fer, fit atteler la carriole et alla à la ferme Thomas.

XI

FUREUR DE FRÖLICHEIN
GASPARD REND UN SERVICE IMPORTANT

Lucas attendait le retour de Gaspard pour savoir quand il entrait chez M. Féréor ; il fut surpris et peiné de voir arriver M. Soivrier tout seul. Le père et la mère Thomas furent très mécontents de l'enlèvement de Gaspard.

THOMAS

Nous ne lui avons seulement pas dit adieu !

LA MÈRE

Il n'a pas seulement une chemise de rechange !

THOMAS

Je ne sais seulement pas si la position lui plaît.

SOIVRIER

Soyez donc tranquilles, il viendra vous voir dimanche ; vous lui direz adieu à votre aise jusqu'au dimanche suivant. Je viens chercher ses effets. Faites-en un paquet, mère Thomas, et mettez-y ses livres ; il en aura besoin.

LA MÈRE

Je ne les connais pas, moi ; je n'y ai jamais regardé.

LUCAS

Je les reconnaîtrai bien ; d'ailleurs, s'il en reste, il viendra les quérir dimanche.

Le paquet fut bientôt fait, et Soivrier n'eut pas de peine à le placer dans sa carriole. Chacun à la ferme resta étonné de la promptitude de ce départ.

LE CHARRETIER

C'est comme ça que M. Féréor fait ses affaires ; c'est pour ça que tout marche chez lui.

THOMAS

Il a raison, je crois. Vois-tu, femme, j'aurais attendu, hésité entre les deux, et peut-être me serais-je décidé pour le moins bon. M. Féréor venant lui-même, il n'y avait pas à lui résister ni à lui poser des conditions. A-t-il enlevé ça ! Aucun de nous n'avait soufflé mot que Gaspard était parti.

LA MÈRE

Et je ne l'ai seulement pas embrassé, tout de même.

THOMAS

Tu l'embrasseras dimanche ; d'ailleurs, il n'y tient déjà pas tant, je crois.

Le lendemain de ce brusque départ, M. Frölichein, plein d'espoir et décidé à l'emporter à tout prix sur M. Féréor, son rival détesté, entra tout doucment chez le père Thomas comme on finissait de dîner.

« Ne fous téranchez pas, mes pons amis, dit-il, voyant qu'on se levait de table.

THOMAS

Nous finissons, monsieur, il n'y a pas de dérangement.

M. FRÖLICHEIN

Ché fiens engore bour fous vaire safoir que che foudrais pien afoir fotre carçon.

THOMAS

Je le sais bien, monsieur, je le vois bien, mais, voyez-vous, m'sieur, M. Féréor en a bonne envie aussi, et vous savez m'sieur, qu'il n'est pas disposé à céder ; quand il veut quelque chose, il faut qu'il l'ait.

M. FRÖLICHEIN

Mais, mon pon bère Domas, il ne faut bas gu'il ait fotre carçon. Ça ne lui fa bas ; fous safez, il est chanchant ; fotre carçon sera mis à la borte en guelgues mois.

THOMAS

Pourtant, m'sieur, hier encore, M. Féréor me disait...

M. FRÖLICHEIN

Gomment ! Gomment ? Véréor est venu ici hier ?

THOMAS

Oui, monsieur, lui-même. Il me disait...

M. FRÖLICHEIN, *effrayé*

Mein Goth ! Mais il fa fous endordiller ; il fa fous enlefer ce carçon.

THOMAS

C'est déjà fait, m'sieur ; il l'a emmené.

M. FRÖLICHEIN, *de même*

Emmené ! Et fous l'afez laissé aller ! bauvre impécile ! Et fous n'allez bas le rafoir ! Ne fa-d-il bas refenir ?

THOMAS

Non, m'sieur. Il y est entré tout à fait. Le premier commis est venu chercher ses effets.

M. FRÖLICHEIN, *en colère*

Miséraple ! Bourguoi fous ne m'afez bas adendu ? Ché fous aurais tonné blus que ce foleur, ce pricand. Et bourguoi fous me faites bertre mon temps à fous brier ?

THOMAS

Laissez-moi donc tranquille, monsieur l'Allemand. Est-ce moi qui vous ai appelé ? Vous m'avez assez ennuyé de vos visites que je ne vous demandais pas. Je vous ai toujours refusé Gaspard. Est-ce ma faute si vous avez fait le câlin pour l'avoir ? Bien le bonjour, m'sieur, j'ai à faire.

M. FRÖLICHEIN

Crossier baysan, fa ! Ché ne feux bas de don Gaspard, gand même tu me temanterais à chenoux de le brendre. Ché le laisse bourrir gé don voleur, ton pantit.

THOMAS

Eh ! m'sieur, laissez-moi tranquille et allez vous promener. Est-ce que je vous demande quelque chose pour Gaspard ? Je me moque pas mal de votre colère. M. Féréor vous écraserait comme une puce si vous le gêniez.

M. FRÖLICHEIN, *hors de lui*

Une buse ! Une buse ! Du me le bayeras, credin, pricand ! »

M. Frölichein montra le poing et sortit. Il put entendre les éclats de rire de Thomas et de sa maison.

« Le mauvais garnement ! le méchant homme !

THOMAS

Est-ce de la chance que M. Féréor soit venu nous enlever Gaspard ?

LA MÈRE

Et quand je pense qu'il n'a tenu à rien que Gaspard n'entrât chez ce grand brutal ! »

Quand Gaspard vint les voir le dimanche suivant, chacun lui adressa des questions sur ce qu'il faisait, sur ses camarades, sur les contremaîtres, sur M. Féréor lui-même.

GASPARD

Je suis très bien, très heureux ; les camarades ne sont pas mauvais, les contremaîtres ne sont pas trop regardants ; pas assez même, à mon

gré ; ils laissent faire des choses qui ne devraient pas se faire. M. Féréor vient souvent, mais il ne reste pas ; il voit le plus gros, mais pas le détail.

Après leur avoir raconté quelques histoires des usines, il sortit avec Lucas et son père pour aller se promener. En longeant un petit bois taillis, Gaspard remarqua que le voisin avait planté des arbres au bord du fossé qui bordait le bois.

GASPARD

Mon père, vous avez laissé planter des arbres sur votre terrain. Le voisin Basile n'a pas le droit de planter là.

THOMAS

Si fait, mon ami ; c'est lui qui me borne.

GASPARD

Mais la loi défend qu'un voisin plante des arbres plus près que six pieds (deux mètres) d'un terrain qui ne lui appartient pas.

THOMAS

Es-tu sûr de ce que tu dis ?

GASPARD

Très sûr ; j'ai étudié tout ça avant d'entrer chez M. Féréor. Vous voyez bien que lorsque les arbres grandiront, ils feront tort au bois et surtout à la haie, et que vous perdrez votre fossé et le terrain pour le réparer.

THOMAS

Tu as raison ; et moi qui ai laissé faire !

GASPARD

Il n'y a pas de mal ; vous pouvez les lui faire arracher et replanter plus loin.

THOMAS

Ce coquin de Basile ! Voyez-vous ça ! Il m'avait chipé six pieds de terrain tout le long du bois ! Dis donc, mon Gaspard, toi qui connais la chose, va parler à Basile, et dis-lui qu'il ait à arracher ses arbres et les planter plus loin.

Le père Thomas fut enchanté de la découverte de Gaspard, qui était parti de suite pour faire la commission de son père.

THOMAS

Hé, hé, Lucas, il est pourtant bon d'être savant ! Si Gaspard n'avait pas étudié, j'aurais perdu six pieds de terrain tout le long de ma pièce, et ma haie et mon fossé. Toi, tu n'as jamais aimé à étudier, et tu as eu tort.

LUCAS

Non, père, je ne le pense pas. Ne vous faut-il pas quelqu'un pour vous aider à la ferme, qui prenne intérêt à vos affaires, qui vous serve fidèlement, qui vous remplace quand vous êtes malade ou absent.

THOMAS

Je ne dis pas non ; mais vois ce que gagne Gaspard à seize ans. Il a cinq cent francs maintenant ; dans dix ans, il en aura peut-être six mille.

LUCAS

C'est possible ; mais, si j'avais fait comme Gaspard, qu'est-ce qui resterait près de vous dans vos vieux jours ? Qui est-ce qui ferait marcher la ferme ? Qui est-ce qui habiterait cette terre où vous êtes né, où était né mon grand-père ? Non, je ne regrette pas de vous avoir servi comme je l'ai fait, et je compte bien ne jamais vous quitter et mourir chez vous.

THOMAS

Ou chez toi, car tu penses bien que c'est toi qui auras la ferme après nous.

LUCAS

A partager avec Gaspard.

THOMAS

Non, non, Gaspard aura sa part en argent ; j'en ai pas mal de placé et j'en place tous les ans ; l'argent lui fera plus de profit que de la terre.

En rentrant, ils trouvèrent le père Guillaume qui venait au-devant d'eux.

GUILLAUME

Dis donc, Thomas, je te cherche pour te demander un service. Peux-tu me prêter cinq cents francs ? Je suis dans une mauvaise passe, grâce à ce petit drôle de Guillaume. Tu sais que j'avais acheté l'an dernier le bout de terre qui touche à ma cour.

THOMAS

Oui, je me souviens bien ; pour cinq cents francs à payer au bout de l'année.

GUILLAUME

Tout juste ! C'est le mois dernier qu'il fallait payer. Je vais chez le voisin une fois, deux fois, trois fois ; toujours sorti. Il vient chez moi à son tour. J'étais allé à la foire de chevaux, à Mortagne ; et voilà qu'il me fait dire que j'aie à le payer, que le délai est passé, et je ne sais quoi encore. Je mesurais des pommes, je ne pouvais y aller. Alors je

dis à Guillaume : “Tiens, voici cinq cents francs ; va les porter à Basile, et surtout, que je lui dis, prends un reçu.” Il part et revient avec le reçu qu'il me donne. J'étais pressé par le marchand de pommes ; avec ça que je ne lis pas facilement l'écriture. J'ouvre ; je vois en grosses lettres cinq cents francs, en bas la signature ; je dis à Guillaume de serrer le papier avec les autres, et je ne m'en occupe plus. Mais ne voilà-t-il pas que je reçois ce matin une assignation par huissier pour payer ces cinq cents francs ! Je cours chez Basile qui nie les avoir reçus ; je retourne chez moi pour demander des explications à Guillaume, qui me dit les avoir remis à Basile lui-même. Je cherche le reçu ; j'ouvre, je vois cinq cents francs et la signature de Basile. J'y retourne ; il me dit que ce n'est pas un reçu, mais un consentement d'attendre le payement des cinq cents francs à la première sommation.

« Comme je te disais, je ne suis pas fort sur la lecture et surtout pour lire l'écriture. Je ne pouvais croire à une pareille filouterie ; je cours chez le maître d'école, il me dit que c'était bien ça, pas un reçu, mais un délai jusqu'à première réquisition. Je retourne chez Basile plus mort que vif : je lui parle doucement d'abord, puis je m'emporte, je l'agonise d'injures, et finalement je lui donne une roulée qui pourra compter.

« Il envoie chez le maire pour porter plainte et dire qu'il est hors d'état de bouger. M. le maire arrive, cause avec lui, vient chez moi ; je lui raconte la chose ; il me dit que Basile est un fripon, mais qu'il faut payer, et de plus, que je serai traduit devant le juge de paix pour avoir battu Basile. Nous allons chez ce brigand : le maire arrange l'affaire ; Basile renonce à porter plainte, moyennant que je paye une seconde fois ces cinq cents francs dans les quarante-huit heures : et pour éviter les friponneries, c'est le maire qui se charge de les recevoir et de faire l'acte. Voilà pourquoi je viens te demander cinq cents francs que je n'ai pas et que je ne te rendrai que dans un mois, à la foire Saint-Martin.

THOMAS

Ah bien ! voilà une belle affaire ! Cinq cents francs ! Le gredin, le brigand ! C'est comme pour moi. Il était en train de me voler six pieds de terrain tout le long de mon bois taillis et tout le fossé avec. Heureusement que Gaspard est savant et qu'il m'a prévenu ; il y est dans ce moment pour lui signifier d'avoir à arracher ses arbres.

LE PÈRE GUILLAUME

Mais peux-tu me prêter les cinq cents francs ?

THOMAS

Oui, je te les prêterai, quoique ça me gêne un brin. Je vais te les compter, et Gaspard nous fera le reçu.

Gaspard ne tarda pas à rentrer ; il écrivit un reçu bien en règle, Guillaume le signa et partit pour remettre l'argent à M. le maire.

THOMAS

Eh bien ! Gaspard, et les arbres ?

GASPARD

Je lui ai fait signer un papier comme quoi il s'engageait à arracher ses arbres et à les planter six pieds plus loin. J'ai été longtemps parce qu'il ne voulait pas. Il n'y a consenti que lorsque je lui ai dit que vous alliez porter plainte au juge de paix ; alors il a signé de suite.

XII

PREMIÈRES HABILETÉS, PREMIERS SUCCÈS DE GASPARD

Lucas allait à l'école bien plus assidûment depuis que Gaspard avait quitté la ferme, car il n'y avait plus que lui pour lire une lettre, un acte, pour écrire les comptes, etc. Il commençait à bien lire, à pouvoir écrire nettement. Son père lui avait acheté quelques livres nécessaires pour se tenir en garde contre les voisins toujours prêts à vous enlever un sillon de terre, une haie, des arbes, etc.[1] Le père Thomas n'avait plus rien à lui reprocher, et, à la ferme, ils vivaient tous tranquilles et heureux.

A l'usine, Gaspard travaillait de toutes ses forces et de toute son intelligence. Ce n'était pas pour M. Féréor qu'il se donnait tant de mal, mais pour lui-même, pour son avancement. Il se rendait pourtant fort utile à M. Féréor en lui racontant ce qui se passait et ce qui se disait. M. Féréor aimait beaucoup à tout savoir, et personne ne le tenait au courant comme Gaspard ; aussi l'emmenait-il souvent pour lui faire voir sur place les choses dont il voulait charger les contremaîtres.

« Comment se comporte Urbain ? demanda un jour M. Féréor à Gaspard. Est-il bien actionné au travail ?

GASPARD

Oui, monsieur, il se fera ; il a eu l'autre jour une affaire avec M. Chrétien, le contremaître. Monsieur la connaît sans doute.

M. FÉRÉOR

Non, Chrétien ne m'a rien dit.

GASPARD

Comment ! il n'en a pas fait son rapport à monsieur ? Il faut pourtant

1. Les querelles de bornage ont alimenté les haines paysannes depuis qu'on cultive la terre.

que monsieur sache tout. Voilà ce que c'est, monsieur. Urbain travaillait aux fils de fer pour clôtures ; le soir, il s'en va à son heure, et, au lieu de passer par la route que nous devons tous prendre, il escalade la barrière et passe au travers du bois. Une fois, deux fois, il recommence. Cela me paraît drôle qu'il ne fasse pas comme les autres, qu'il s'en aille seul de son côté. J'avertis M. Chrétien ; il me dit qu'il le surveillera. Je guette à la lisière du bois, et je vois Urbain qui arrive en regardant de tous côtés ; il tenait comme des baguettes à la main. Je sors du bois ; il s'arrête, laisse tomber dans l'ornière ce qu'il tenait à la main et continue son chemin.

« Quand il me rejoint, car j'avais pris un sentier de traverse pour le rencontrer, je lui trouve l'air un peu embarrassé ; je lui dis :

« Pourquoi passes-tu par ici, Urbain ? l'autre route est bien meilleure.

« — C'est le plus court, et c'est pour ça que j'y passe.

« — Tu sais que M. Féréor n'aime pas que chacun se fasse un chemin de sortie, et qu'il ordonne même de faire sortir tous les ouvriers par la route ferrée.

« — Je ne lui fais pas de tort en traversant ce bois et j'abrège mon chemin.

« Je ne lui dis plus rien ; il continue son chemin, et moi je reviens sur mes pas ; j'arrive à l'ornière, je vois deux tringles en fer grosses comme le petit doigt ; je les ramasse, je les porte chez M. Chrétien, et je lui raconte ce qui s'est passé.

« — C'est bon, me dit M. Chrétien, mets ça là : je ferai mon rapport.

M. FÉRÉOR

Chrétien ne m'en a pas dit un mot. Quand c'est-il arrivé ?

GASPARD

Il y a trois jours, monsieur.

M. FÉRÉOR

C'est singulier que Chrétien ne m'en ait pas parlé ; c'est une chose grave, ça.

GASPARD

C'est peut-être, monsieur, parce que M. Chrétien voit beaucoup les parents d'Urbain et qu'il veut épouser sa sœur. Alors il ne veut pas les mécontenter ni les mettre mal avec monsieur.

M. FÉRÉOR

Ferais-tu comme lui à sa place ?

GASPARD

Pour cela, non, monsieur. Il n'y a pas de parent, d'ami, de fiancée, qui m'empêcherait de faire mon devoir. C'est un poste de confiance que celui de M. Chrétien ; et il doit s'en rendre digne en faisant passer l'intérêt de monsieur avant tout et par-dessus tout.

M. FÉRÉOR

Tu as de bons sentiments, Gaspard. Tu portes donc intérêt à mes affaires ?

GASPARD

Moi, monsieur ? Mais les affaires de monsieur sont le plus grand intérêt de ma vie. Et puis, la reconnaissance que je dois à monsieur me rend désireux de me consacrer tout entier aux intérêts de mon bienfaiteur.

M. FÉRÉOR

C'est bien, Gaspard, je n'oublierai pas les services que tu me rends ; trouve-toi tous les jeudis et les lundis à une heure, près du pont d'arrivée ; c'est l'heure du dîner des ouvriers ; quand tu me verras venir, tu passeras par le bois et tu iras m'attendre à mon berceau de houx dans lequel personne n'a droit d'entrée ; ainsi nous pourrons causer tranquillement, et tu me tiendras au courant de ce qui se passe.

GASPARD

Merci bien, monsieur ; les moments que je suis avec monsieur, sont les plus heureux de ma journée ; ils me font du bien au cœur. »

Gaspard disait vrai, M. Féréor était pour lui un moyen d'avancement, le plus commode, le seul pour arriver à la position et à la fortune qu'il voulait gagner à tout prix ; et il était de la plus grande importance pour lui d'obtenir la confiance absolue de M. Féréor. Il pouvait, au moyen de ces conversations toutes confidentielles, empêcher que la faveur et la confiance de son maître ne se reportassent sur tout autre que sur lui-même ; c'était le chemin de la fortune et du pouvoir ; lui seul devait y marcher, tous les autres devaient en être évincés.

Il éprouvait bien quelques remords de se faire ainsi le dénonciateur de ses camarades ; mais il les chassait promptement en se disant : Je veux être riche et puissant ; d'ailleurs je ne dis que la vérité ; je remplis mon devoir près de M. Féréor, tant pis pour eux s'ils ne remplissent pas le leur.

Le jour même de la confidence de Gaspard, M. Féréor rencontra Urbain qui rentrait à l'atelier et qui fumait. Il n'avait pas vu M. Féréor ; quand il l'entendit venir et qu'il leva la tête, il était trop tard ; M. Féréor l'avait aperçu.

« Quelle chance ! pensa Féréor. Il fume malgré ma défense ; il va partir de suite, et personne ne pourra soupçonner Gaspard de m'avoir éclairé sur sa conduite. »

Quand M. Féréor se trouva en face d'Urbain, il s'arrêta et lui dit d'un ton froid et sévère :

« Je défends à mes ouvriers de fumer. Tu as fumé ; tu vas prendre tes habits de travail à l'atelier, tu vas te faire payer à la caisse ce qu'on te doit, tu vas déguerpir et tu ne mettras plus le pied dans mes usines. Je passerai dans une demi-heure pour voir si je suis obéi. »

M. Féréor tira son portefeuille, l'ouvrit, en retira un papier et le remit à Urbain ; il y avait dessus, en grosses lettres :

BON POUR DÉPART ET RÈGLEMENT DE COMPTE IMMÉDIAT.

URBAIN

Si monsieur voulait bien me pardonner, je ne recommencerais pas : je le jure à monsieur.

M. FÉRÉOR

Si dans une demi-heure tu n'es pas parti, tu ne seras pas payé de ce qu'on te doit.

M. Féréor continua son chemin et se dirigea vers la demeure de Chrétien.

« Chrétien, dit-il en rentrant, je viens de rencontrer Urbain un cigare à la bouche. Tu lui donneras son compte et tu le feras partir sur-le-champ.

— Urbain ! Monsieur renvoie Urbain ! Le meilleur de nos jeunes ouvriers.

— Je défends qu'on fume. Il m'a désobéi. Il partira. »

Et M. Féréor sortit. Chrétien resta atterré.

« Que vont dire les parents ? pensa-t-il à part lui. Pourvu qu'ils ne se figurent pas que c'est moi qui l'ai dénoncé. »

Il réfléchissait au moyen de le faire rentrer en grâce, quand Urbain entra.

URBAIN

Monsieur Chrétien, voyez quel malheur ! M. Féréor m'a vu fumer et il me renvoie. N'y aurait-il pas moyen d'avoir ma grâce ? Si vous vouliez bien intercéder pour moi ?

CHRÉTIEN

Je l'ai déjà fait, mon ami ; il n'a rien écouté. Tu sais combien il est dur pour l'ouvrier ; il ne pardonne jamais ! Pourquoi aussi vas-tu fumer dans le chemin qu'il suit toujours pour aller d'une usine à l'autre ? Je te l'avais déjà dit ; tu n'as pas voulu m'obéir. Que veux-tu que je fasse maintenant ? Je ne peux pas te garder malgré lui.

URBAIN

Céline va croire que c'est vous qui m'avez dénoncé.

CHRÉTIEN

Céline ne le croira pas, si tu lui racontes comment la chose est arrivée.

URBAIN

Si vous me faisiez entrer dans un autre service, monsieur ?

CHRÉTIEN

Ce n'est pas possible. Le patron met son nez partout ; il ne tarderait pas à te découvrir, et je me perdrais sans te sauver.

URBAIN

Mais vous savez qu'il a grande confiance en vous, qu'il a l'air d'avoir de l'affection pour vous.

CHRÉTIEN

Affection, confiance ! Il n'a d'affection pour personne ; il n'a confiance en personne. Tiens, voici ton compte, mon ami ; j'y ajoute trois journées de plus, je ne puis faire davantage. Pars vite. S'il vient à te rencontrer, il est capable de me mettre à la porte avec toi.

Chrétien avait raison, Urbain le sentait ; il prit donc son argent, serra la main du contremaître et partit, se proposant bien de dire tout le mal possible de M. Féréor, et de se plaindre de Chrétien à sa sœur.

Il était à peine parti que le patron rentra.

M. FÉRÉOR

M'as-tu débarrassé de ce vaurien ?

CHRÉTIEN

Oui, monsieur ; il est parti, et il a eu bien du chagrin de vous quitter, monsieur.

M. FÉRÉOR

C'est bon ! Qu'on ne m'en parle plus ! Fais-moi voir ton livre de comptes.

Après l'avoir examiné :

« Pourquoi, dit-il, as-tu payé à Urbain trois journées de trop ? »

Chrétien pâlit et balbutia. M. Féréor tira son carnet de sa poche.

« Je viens de faire le relevé des journées d'Urbain ; il y en a trois de moins que ce que tu as payé. Il faut que demain tu sois parti pour ne jamais revenir. »

M. Féréor sortit. Chrétien resta atterré. Il savait que les décisions de son maître étaient sans appel. Il fallait obéir ; le lendemain, Chrétien n'y était plus.

Le lundi suivant, Gaspard, fidèle aux ordres de M. Féréor, se tint à une heure près du pont, croisa son maître sans avoir l'air de l'avoir attendu, entra dans le bois, gagna le berceau de houx et s'y installa. M. Féréor ne tarda pas à l'y rejoindre.

M. FÉRÉOR

Eh bien ! Gaspard, as-tu du nouveau ? Sais-tu ce qu'ils disent du renvoi d'Urbain ?

GASPARD

Je crois bien, monsieur. Il y en a qui sont effrayés...

M. FÉRÉOR

C'est bon ! Tout juste ce que je voulais.

GASPARD

D'autres sont mécontents et trouvent monsieur trop sévère.

M. FÉRÉOR

Ils en verront bien d'autres, s'ils ne suivent pas mes ordres. Et Soivrier ?

GASPARD

M. Soivrier n'est pas trop content, monsieur. Il aimait Urbain. Mais je ne me permettrai pas d'ennuyer monsieur de ce que j'entends dire.

M. FÉRÉOR

Je t'ordonne de dire tout.

GASPARD

Puisque monsieur l'ordonne, j'obéirai, comme c'est mon devoir pour tout ce que monsieur veut bien me commander. M. Chrétien a causé avec M. Soivrier du renvoi d'Urbain ; ils ont beaucoup blâmé la dureté de monsieur ; ils ont parlé de faire rentrer Urbain sans le faire savoir à monsieur. M. Soivrier veut le mettre dans l'atelier des creusets, parce que monsieur n'y entre jamais ; puis il le mettra dans l'atelier des barres de cuivre à détirer.

M. FÉRÉOR

Nous verrons bien ! Comment Soivrier, qui avait ma confiance, a-t-il des sentiments aussi mauvais, aussi perfides ?

GASPARD

C'est probablement, monsieur, pour contenter les parents d'Urbain ; M. Chrétien leur a demandé Mlle Céline, ils ont répondu : « Vous l'aurez quand vous aurez fait donner à Urbain une belle position dans les ateliers de M. Féréor. »

M. FÉRÉOR

Mais Soivrier, qui ne demande pas Mlle Céline, comment aide-t-il Chrétien à me tromper ?

GASPARD

Monsieur sait qu'ils sont amis d'enfance, que c'est M. Soivrier qui a fait entrer M. Chrétien ; alors ils marchent ensemble.

M. Féréor causa encore quelque temps avec Gaspard ; il fut de plus en plus satisfait de son intelligence et de ses études, crut en son dévouement et en sa sincérité, et le quitta après lui avoir donné

l'assurance qu'aussitôt qu'il aurait travaillé à tous les ateliers l'un après l'autre et qu'il serait arrivé à bien faire dans chacun des ateliers, il monterait en grade et aurait un poste de confiance. M. Féréor songea à faire partir Soivrier ; pourtant, la difficulté de le remplacer pour toutes les affaires qu'il menait avec une activité et une intelligence rares, le décidèrent à le conserver, mais avec une surveillance rigoureuse qu'il confia à Gaspard, en lui recommandant la plus grande prudence vis-à-vis de Soivrier, qui resta ainsi à son poste.

Les choses allèrent leur train pendant deux ans environ. Gaspard mettait à profit ses conversations du jeudi et du lundi pour arrêter les faveurs naissantes, comme il l'avait fait pour Urbain, et surtout pour gagner de plus en plus la confiance, presque l'amitié de son maître. Il était espionné à son tour par deux contremaîtres, et il ne le savait pas. Ces espions n'eurent jamais que du bien à en dire. Jamais un manquement de service, jamais de relâchement dans son zèle, dans son activité ; jamais une parole imprudente, jamais le plus léger blâme contre M. Féréor. Soumission parfaite, admiration profonde, dévouement absolu, respect constant, tels furent les sentiments que Gaspard faisait toujours paraître pour M. Féréor. Cet homme, qu'on trouvait dur, orgueilleux, égoïste, fut enfin touché des avantages que lui offraient l'intelligence et l'affection de Gaspard. Il n'avait jamais rencontré de véritable dévouement, d'affection vraie, de reconnaissance sincère. Ses bienfaits avaient toujours été payés d'ingratitude. Partout il avait vu l'intérêt personnel l'emporter sur le devoir. Cet égoïsme général l'avait rendu sévère jusqu'à la dureté, inexorable jusqu'à l'inhumanité, dédaigneux jusqu'à l'orgueil. La méfiance et l'égoïsme régnaient seuls dans son cœur qui ne s'était jamais ouvert à aucun sentiment affectueux. Ce qu'il voyait de la conduite de Gaspard, ce qu'il savait de ses sentiments, le disposèrent favorablement en sa faveur. Il résolut de lui donner une position plus indépendante que celle de simple ouvrier ; il le chargea de la direction d'un atelier de bobines, et d'une surveillance générale des ateliers de fils de fer et de laiton.

Gaspard, honnête, exact, actif et capable, mena ses ateliers de telle façon, que jamais M. Féréor n'y trouva rien à blâmer, rien à changer, rien à perfectionner. Tout y marchait avec une entente, un ordre, une économie merveilleuse.

M. Féréor, généreux une fois dans sa longue vie, porta en quelques années les appointements de Gaspard à mille francs, puis à deux mille, et enfin à trois mille.

A chaque augmentation, Gaspard faisait paraître une reconnaissance et une joyeuse surprise qui flattaient l'amour-propre du vieux Féréor ; il vantait sans cesse la générosité, la bonté de son excellent maître ; ces paroles, rapportées par les espions, augmentaient sa faveur.

De temps à autre les paroles du maître d'école revenaient à l'esprit de Gaspard ; sa conscience n'était pas tranquille. Il sentait bien qu'il n'avait pas assez d'affection pour ses parents et que M. Féréor n'était pour lui que le moyen d'arriver au but de ses désirs ; malgré lui son

cœur sec et égoïste lui reprochait quelquefois sa conduite envers ses camarades. Chaque jour il faisait un nouveau progrès dans la confiance de son maître, mais l'ambition qui le dévorait ne lui laissait que la joie d'un succès qu'il sentait n'être pas à l'abri de tout blâme.

XIII

L'HÉRITAGE

Pendant que Gaspard avançait doucement, mais constamment, dans le chemin de la fortune, le père Thomas et Lucas continuaient leur vie utile et occupée[1]. Gaspard ne venait pas les voir souvent ; le dimanche était son seul jour de liberté ; M. Féréor venait généralement passer le dimanche à son petit château de l'usine ; il aimait à y retrouver Gaspard, qui n'avait garde de perdre ces occasions de mieux s'emparer de l'esprit de son maître et qui l'accompagnait partout, lui sacrifiant avec plaisir, disait-il, sa visite chez ses parents. Gaspard disait vrai ; son but principal étant la fortune et la position, il était réellement plus satisfait d'être aux ordres du vieux Féréor, qu'il commençait à aimer réellement, et duquel dépendait son avenir, que d'aller voir ses parents qu'il n'aimait guère, et qui lui étaient devenus inutiles.

Lucas ne laissa pas tomber l'affaire des arbres du père Basile : il la poursuivit si bien que, huit jours après la découverte de Gaspard, Basile fut obligé de tout arracher et de planter six pieds plus loin.

L'absence de Gaspard fit mieux comprendre à Lucas la nécessité de savoir lire et écrire, et il continua ses leçons à l'école jusqu'à ce qu'il sût lire couramment et écrire sans difficulté.

Un jour, le père Thomas reçut une lettre cachetée en noir ; Lucas était aux champs ; il fallut attendre son retour pour savoir ce qu'elle contenait.

« Lucas, Lucas, cria Thomas du plus loin qu'il l'aperçut, revenant à pas lents comme un garçon harassé de fatigue. Viens vite, Lucas ; il y a une lettre à lire. »

Lucas hâta le pas et eut bientôt rejoint son père.

« Tiens, Lucas, lis vite ; je ne sais ce que c'est ; une lettre encadrée de noir ! »

Lucas ouvrit ; c'était une lettre d'un notaire annonçant la mort d'une vieille cousine qui s'était mariée et avait quitté le pays depuis plus de quarante ans, à laquelle personne ne pensait, mais qui n'avait pas oublié sa famille et son pays, et qui, n'ayant pas d'enfant, léguait toute sa fortune à son cousin Thomas qu'elle avait toujours aimé de préférence aux autres.

---

1. On voit bien ici la considération aristocratique de Sophie pour le travail agricole et son vague mépris pour l'industrie et le commerce.

La surprise de Thomas fut grande.

« Tiens, cette bonne cousine ! C'est que je me la rappelle très bien à présent ; nous étions très bons amis ; c'était toujours moi qui prenais sa défense quand on la tracassait. Et quand elle s'est mariée avec un négociant du Midi, je faisais toujours taire les mauvais plaisants qui la blâmaient de quitter le pays... Et à combien se monte l'héritage ? »

Lucas continua la lecture de la lettre ; il y avait environ deux cent mille francs à recevoir, la plus grande partie en terres, le reste en argent. Le notaire ajoutait que l'héritier devait venir le plus tôt possible prendre possession du tout et payer les droits de succession.

THOMAS

Comment veut-il que j'y aille ? Est-ce que je puis abandonner ma ferme, mon chez-moi, pour courir après cette fortune ? J'ai bonne envie de planter là le notaire et son héritage, et de lui faire savoir qu'il arrange le tout pour le mieux et sans moi.

LUCAS

Attendez, mon père, ne vous pressez pas. Consultez Gaspard ; il connaît tout ça, lui, il vous donnera un bon conseil.

THOMAS

Si tu y allais, Lucas ? Il vient si rarement ; nous serons peut-être un mois sans le voir, si nous n'allons pas le chercher.

LUCAS

Vous avez raison, mon père ; tout juste, voici l'heure du dîner ; il sera chez lui ; j'y vais.

THOMAS

Tu m'as l'air bien fatigué pour partir sans manger ?

LUCAS

C'est qu'il y avait beaucoup à faire ; l'orge est si fournie que nous avons eu de la peine à finir la pièce commencée ce matin.

THOMAS

Déjà finie ? Ah bien ! c'est une demi-journée de sauvée ; je pensais bien en avoir pour la journée entière. Mais tu vas dîner avant de partir ?

LUCAS

Pour ça, non. Je laisserais passer l'heure pour Gaspard, et vous savez qu'une fois dans les ateliers, il est impossible de l'approcher.

THOMAS

Oui, oui, je sais bien. M. Féréor, qui m'a rencontré l'autre jour, m'a fait compliment sur son exactitude, et m'a dit que je n'avais pas à m'inquiéter de son avenir, qu'il s'en chargeait.

LUCAS

Je vais donc avaler bien vite une assiettée de soupe, et je pars.

Lucas avala, comme il l'avait dit, plutôt qu'il ne la mangea, une petite assiettée de soupe, et courut à l'usine. Gaspard dînait seul dans sa chambre : il fut surpris de la visite de Lucas.

GASPARD

Que veux-tu à cette heure-ci ? Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade à la maison ?

LUCAS

Non, non, tous en bon état ; je viens te consulter pour une affaire.

GASPARD

Est-ce que j'ai le temps ? Adresse-toi au maître d'école ; il en sait assez pour les affaires que tu as à traiter.

LUCAS

Mais non ; il s'agit d'un héritage de deux cent mille francs. Que veux-tu qu'il y fasse ?

GASPARD

Un héritage ! Deux cent mille francs ! De qui donc ?

LUCAS

Une vieille cousine Danet, morte à Bordeaux, et qui a tout laissé à mon père. Il ne sait comment faire.

GASPARD

Deux cent mille francs ! répéta Gaspard tout pensif. Écoute, laisse-moi la lettre ; je la lirai, j'y réfléchirai, et peut-être pourrai-je éviter à mon père l'ennui d'y aller.

LUCAS

Et quand pourrai-je venir chercher la réponse ?

GASPARD

Après-demain ; demain peut-être. Je te le ferai savoir par le petit Henri qui passe par chez vous tous les soirs en revenant de l'usine. Adieu, Lucas, adieu ; va-t'en, je suis pressé.

LUCAS

A revoir, Gaspard ; et dépêche-toi, car mon père est tout tracassé de cette lettre.

GASPARD

Tracassé ? Il n'y a pas de quoi. Deux cent mille francs ! C'est un joli magot.

LUCAS

Oui ; mais, s'il faut qu'il y aille, il aime mieux faire des sacrifices.

GASPARD

Je te dirai tout ça. Va-t'en, il faut que je parte.

Et, sans attendre l'adieu de Lucas, Gaspard partit en courant pour se rendre à l'atelier et constater l'heure de retour de chacun ; les retardataires étaient marqués impitoyablement ; aucune considération ne pouvait empêcher Gaspard de faire son devoir.

Lucas revint en courant à la ferme. On finissait de dîner comme il entrait. Les ouvriers retournaient au travail.

LA MÈRE

Pauvre garçon, es-tu rouge et essoufflé ! J'ai tenu ton dîner au chaud. Mets-toi à table, mon ami, et repose-toi ; tu sembles rendu de fatigue.

LUCAS

Je suis fatigué, mère, c'est vrai ; mais, quand j'aurai mangé, il n'y paraîtra plus... Gaspard était pressé ; il n'a pas eu le temps de lire la lettre du notaire et de me donner son avis, mais il nous rendra réponse demain ou après-demain au plus tard. Il espère que vous pourrez vous dispenser de faire le voyage, mon père.

THOMAS

S'il y arrive, il m'aura rendu un fier service, et je lui donnerai une bonne récompense. Quelle chance que cet héritage ! Je ne pensais pas plus à la cousine que si elle n'avait jamais existé... Tiens, voici le petit Guillaume. Que veux-tu, mon garçon ? Tu nous trouves bien joyeux. La vieille cousine Danet vient de mourir...

GUILLAUME

Et c'est cela qui vous réjouit ?

THOMAS

Cela et autre chose ; tu m'as coupé la parole sans me donner le temps d'achever.

GUILLAUME

Dame ! ça me paraît drôle de voir rire en parlant d'une parente morte.

THOMAS

Mais, tais-toi donc, et laisse-moi parler.

GUILLAUME

Ma foi, j'en sais assez, je ne tiens pas à savoir le reste. Vous allez me faire oublier ma commission. Mon père vous fait demander de lui envoyer une pièce de cidre, parce qu'il a du monde et qu'il n'a plus de boisson à leur donner.

THOMAS

Comment s'est-il laissé manquer de boisson ? Je ne peux pas lui en envoyer aujourd'hui, je suis trop pressé de travail.

GUILLAUME

Il vous enverrait une voiture pour ramener la pièce. Il sait que vous en avez à vendre, c'est pour ça qu'il vous la fait demander.

THOMAS

Dis-lui que s'il veut l'envoyer chercher, c'est bon ; autrement, il ne l'aura que demain.

GUILLAUME

J'y vais et je reviens de suite.

— N'oublie pas la passe [1], lui cria le père Thomas. Guillaume partit en courant.

THOMAS

Quel drôle de garçon ! Le voilà parti sans savoir que la cousine me laisse deux cent mille francs.

LUCAS

Il n'y a pas de mal, mon père. Il vaut mieux qu'on ne le sache pas au pays.

THOMAS

Tiens, pourquoi ça ?

LUCAS

Parce que tout le monde vous tomberait sur le dos pour emprunter, l'un cent francs, l'autre cinq cent francs ; d'autres plus, peut-être. Si vous les prêtez, vous risquez de tout perdre ou d'avoir des procès qui vous mangeront votre argent et qui vous ennuieront par-dessus le marché.

THOMAS

Tu as raison, mon ami, tu as raison. Je n'en dirai mot à personne.

Lucas avait fini son dîner ; il alla rejoindre les ouvriers avec le père Thomas.

---

1. *Passe* : document fiscal pour la circulation de boissons alcoolisées.

THOMAS

Quand Guillaume reviendra avec sa voiture, tu nous préviendras, femme ; nous sommes toujours dans la grande prairie au bout du bois.

LA MÈRE THOMAS

Oui, sois tranquille ; je t'appellerai.

Elle n'attendit pas longtemps ; avant une demi-heure, Guillaume arrivait avec la charrette ; la mère Thomas envoya chercher son mari et du monde pour livrer la pièce, et il repartit comme il était venu.

Une heure s'était à peine écoulée depuis le départ du petit Guillaume, que le père Guillaume accourait tout effaré à la ferme. La mère Thomas y était seule.

GUILLAUME

La passe, mère Thomas, la passe ; les gendarmes demandent la passe ; Guillaume l'a perdue, je pense bien : c'est cinquante francs d'amende si elle ne se retrouve pas.

LA MÈRE THOMAS

Il n'y a rien ici, mon père Guillaume ; voyez vous-même. Comment se fait-il qu'il ait perdu la passe.

GUILLAUME

Il prétend l'avoir emportée ; il ne l'a plus, c'est donc qu'il l'a perdue.

LA MÈRE THOMAS

Avez-vous bien cherché dans ses poches ?

GUILLAUME

Pour ça, oui, c'est moi-même qui l'ai fouillé, et rudement, je vous assure. Il ne m'en fait pas d'autres, ce polisson. Il oublie tout, il brouille tout. Savez-vous ce qu'il présente aux gendarmes en guise de passe ? un vieux reçu d'impositions d'il y a trois ans. Et c'est qu'il leur soutenait que c'était bien ça. On l'a mené chez le buraliste, qui n'y était pas ; c'était la femme qui faisait le bureau, elle ne se souvenait de rien. Les gendarmes ont trouvé du louche dans l'affaire, et ils sont là à faire leur procès-verbal... Cinquante francs d'amende ! C'est-il du guignon !

LA MÈRE THOMAS

Si votre garçon avait su lire, père Guillaume, il n'aurait pas pris un papier pour un autre.

GUILLAUME

Ah ! ne m'en parlez pas. Si c'était à recommencer, je l'obligerais bien à aller à l'école et à savoir lire ; mais il est trop grand, maintenant ; sans compter qu'il a la tête dure et pas de mémoire. Allons, à revoir,

mère Thomas. Suis-je vexé, mon Dieu ! Ce mauvais drôle ! Il me les payera en détail, mes cinquante francs.

Et le père Guillaume s'en alla plus lentement qu'il n'était venu.

XIV

PREMIÈRE AFFAIRE DE GASPARD

Le lendemain du jour où Gaspard avait reçu de Lucas la lettre du notaire de Bordeaux, il était à son poste près du pont, attendant M. Féréor.

« Je ne puis rien faire sans lui, se disait-il ; et puis, ça le flattera que je lui demande conseil... Je suis fatigué, je n'ai guère dormi cette nuit. C'est qu'il s'agit d'une grosse affaire pour moi ; le commencement de mon avenir, de ma fortune. »

Il n'attendit pas longtemps, M. Féréor était l'exactitude même. Dès que la voiture parut, Gaspard se dirigea vers le bosquet de houx.

Quand ils furent installés, Gaspard se garda bien de parler de son affaire avant que tout l'interrogatoire de M. Féréor fût terminé.

M. FÉRÉOR

Et toi, Gaspard, as-tu quelque chose de particulier à me dire ?

GASPARD

Je n'aurais rien, monsieur, si je ne vous savais si bienveillant, si bon pour moi et de si bon conseil. Il s'agit d'une somme de deux cent mille francs à recouvrer, et voici comment, monsieur.

M. Féréor dressa les oreilles.

« Deux cent mille francs ! C'est une somme, cela. Parle vite ; je t'écoute. »

Gaspard lui lut la lettre du notaire. Quand il l'eut finie :

« Voici la difficulté, monsieur. Il faudrait que mon père y allât, et il ne veut pas y aller, monsieur ; ça le dérange trop, et puis il n'entend rien aux affaires ; on le mettrait dedans.

M. FÉRÉOR

Et quelle est ton idée ? Tu dois y avoir réfléchi depuis hier. »

M. Féréor le regardait de son coup d'œil perçant ; Gaspard se sentit troublé ; il pouvait se perdre comme il pouvait monter dans l'estime de son maître.

M. FÉRÉOR

Tu as peur, Gaspard ?... J'aime assez cela... C'est un signe que tu entends *les affaires*.

M. Féréor appuya sur ce mot.

GASPARD

Monsieur devine juste. J'ai peur ! J'ai peur de votre opinion, monsieur, plus que de celle du monde entier.

M. FÉRÉOR

Voyons, mon ami, rassure-toi ; parle sans crainte et bien franchement. Entends-tu ? bien franchement.

GASPARD

Je dirai tout, monsieur.

M. FÉRÉOR

Assieds-toi ; je prévois que nous en aurons pour quelque temps ; mets-toi là, en face de moi, que je te voie bien.

Gaspard s'assit en face de M. Féréor.

GASPARD

Monsieur, je veux faire une *affaire* de cet héritage de mon père, mais honnêtement, sans le tromper.

M. Féréor sourit.

GASPARD

Une affaire pour moi. Si mon père fait les choses par lui-même, il mangera la moitié de son héritage en notaires, avocats, hommes de lois et paperasses. Je veux lui proposer de me charger de tout, de faire tous les frais qui se monteront à une cinquantaine de mille francs, à condition de m'abandonner le reste estimé à deux cent mille francs. Il garderait cent cinquante mille francs que je lui verserais entre les mains sans aucun frais. Je resterais maître de l'héritage ; si je gagne dessus, comme je l'espère, je vous demanderai de vouloir bien placer mon argent dans vos usines ; il me rapporterait ainsi trente ou quarante mille francs par an ; ce serait le commencement de ma fortune [1].

Gaspard s'arrêta, regardant avec inquiétude M. Féréor qui ne l'avait pas quitté des yeux, et qui continuait son sourire.

Après quelques instants de silence, M. Féréor prit les deux mains de Gaspard et les serra dans les siennes.

« Tout juste ce que j'aurais fait moi-même. C'est tout ce qu'il y a de mieux ; personne n'y perdra, et tout le monde y gagnera. »

Gaspard, dans sa joie, baisa la main de M. Féréor. Celui-ci sourit, mais cette fois avec bienveillance.

M. FÉRÉOR

Encore une question. Dans quel délai t'engageras-tu à payer cent cinquante mille francs à ton père ?

---

1. Cela donne une idée du rendement du capital industriel au XIX[e] siècle, et de la fortune des maîtres de forge.

GASPARD

Dans un délai de quinze jours, monsieur.

M. FÉRÉOR

Où et comment trouveras-tu cent cinquante mille francs.

GASPARD

Dans votre caisse, monsieur ; j'espère que vous voudrez bien me les prêter, ayant pour gage l'héritage entier que mon père m'abandonnera en touchant son argent.

M. FÉRÉOR

Et si je ne te les prête pas ?

GASPARD

Je les emprunterai chez le notaire de Bordeaux avec l'héritage pour gage de payement.

M. FÉRÉOR

Bien, Gaspard ; tu as tout prévu, tout arrangé ; c'est une affaire, bien, très bien raisonnée. Tu auras les cent cinquante mille francs quand tu voudras, et je t'autorise à mettre dans mes usines ce qui te restera de l'héritage ; tu gagneras trente ou quarante mille francs par an comme tu l'as dit.

GASPARD

Merci, monsieur ; cent fois et toujours merci. C'est vous qui m'avez recueilli, qui m'avez fait instruire, qui m'avez mis à même de me faire une position inespérée ; et maintenant, vous commencez ma fortune avec cette générosité, cette bonté qui ne se sont jamais démenties.

M. FÉRÉOR

Je suis bien aise de te rendre service, Gaspard ; toi, du moins, tu ne diras pas que je suis avare, dur.

GASPARD, *avec animation*

Avare ! Dur ! Le plus sagement généreux des hommes ! Le plus juste et le meilleur des maîtres ! Qu'on vienne donc le dire en ma présence ! et moi, qui ne me suis jamais battu, je tomberais dessus avec toute la force que Dieu m'a donnée.

« Merci, mon ami, répondit M. Féréor d'une voix presque douce que Gaspard ne lui avait jamais entendue. »

Et M. Féréor sortit après lui avoir encore serré la main.

Gaspard attendit quelques minutes pour laisser à son maître le temps de s'éloigner, puis il entra dans le bois, en sortit par le côté opposé, et revint à l'atelier pour recevoir les ouvriers et leur distribuer leur

ouvrage. M. Féréor ne tarda pas à entrer aussi ; il examina le travail, approuva à ce qui avait été fait, et dit tout haut à Gaspard :

« Tu vas aller chez ton père, Gaspard ; tu lui diras ce que je t'ai recommandé. Sois revenu dans une heure ; tu me rendras compte de ce qui aura été convenu avec lui. »

GASPARD

Où trouverai-je monsieur ?

M. FÉRÉOR

Ici, à côté, dans mon cabinet de travail.

M. Féréor alla visiter les autres ateliers ; Gaspard se rendit chez son père d'après l'ordre donné.

UN OUVRIER

Qu'est-ce qu'il y a donc entre le père Thomas et monsieur ? Quelles affaires peuvent-ils avoir à traiter ensemble ?

DEUXIÈME OUVRIER

Est-ce qu'on sait ? Monsieur a des affaires de toute espèce.

TROISIÈME OUVRIER

Mais un fermier ne peut avoir rien à faire avec l'usine ?

PREMIER OUVRIER

Qui sait ? Ce n'est pas à nous que monsieur fera ses confidences.

DEUXIÈME OUVRIER

Gaspard a de la chance. Monsieur l'a pris en amitié ; c'est lui qui commande à présent.

Une tête apparut au judas qui donnait sur l'atelier. Tous les yeux se portèrent sur le judas ; chacun se tut et reprit son travail. On avait reconnu un contremaître.

Gaspard, la joie dans le cœur, courut chez son père. Il était seul avec la mère et Lucas.

GASPARD

Mon père, je viens vous apporter moi-même la réponse au sujet de la lettre du notaire. Mais je suis pressé, comme vous le savez. Je m'expliquerai en peu de mots. Voici ce que je vous propose. Il faut aller à Bordeaux ; il faut y rester jusqu'à ce que l'héritage de la cousine Danet soit entre vos mains. Vous dépenserez beaucoup d'argent et vous perdrez du temps ; quelques semaines, quelques mois, peut-être ; mais il vous restera cent cinquante mille francs environ ; ça vaut la peine de se déplacer.

Le père Thomas était atterré.

THOMAS

Aller à Bordeaux ! Y rester des semaines, des mois ! Mais je mourrais d'ennui et de tristesse ! Trouve-moi un autre moyen. Je ne veux pas de celui-là.

GASPARD

Il y aurait bien un moyen, mais vous refuserez peut-être.

THOMAS

C'est égal ! Dis toujours.

GASPARD

Ce serait de vendre tous vos droits sur l'héritage moyennant une somme qu'on vous remettrait en signant l'acte.

THOMAS

C'est mieux, ça. Combien faudrait-il demander ?

GASPARD

Cent cinquante mille francs ; ce qui vous resterait probablement si vous alliez terminer l'affaire à Bordeaux ; car l'héritage étant presque tout en terres et maisons, il y a bien des chances à courir, bien du temps à perdre, bien des avances à faire.

THOMAS

Qu'est-ce qui pourrait me donner de suite une aussi forte somme ?

GASPARD

Je m'en charge. M. Féréor est bon et généreux ; il ne me refuserait pas d'en faire l'avance.

THOMAS

M. Féréor ? Bon, généreux ! Tu plaisantes ?

GASPARD

Je parle très sérieusement. je l'ai toujours vu bon et généreux.

THOMAS

Écoute, si tu crois pouvoir réussir, je te donne mon consentement ; arrange le tout pour le mieux.

LUCAS

Mais, mon père, vous pourriez perdre moins que ce que vous dit Gaspard, si vous essayiez d'arranger la chose vous-même.

THOMAS

Que j'aille à Bordeaux ! Pour y mourir ? Merci bien. J'aime mieux tenir cent cinquante mille francs que risquer de perdre le tout.

LUCAS

Mais vous pouvez donner une procuration, charger quelqu'un d'écrire ou d'aller à Bordeaux pour faire votre affaire.

GASPARD

Tu ne sais pas ce que c'est qu'une affaire de ce genre, toi ! Ça dure des années et des années. Sans compter que si on tombe sur un homme malhonnête, on perd tout ; l'héritage tout entier y passe.

LUCAS

Mais je connais des gens qui ont eu des héritages, et qui s'en sont tirés sans perte et sans se donner grand mal.

GASPARD

Ah bien ! arrange l'affaire toi-même alors. Ce n'était pas la peine de me déranger, moi qui suis toujours si pressé, qui ai tant à faire. Adieu, mon père ; adieu, ma mère ; Lucas va vous enseigner ce que vous devez faire. Le beau conseiller ! Ha ! ha ! ha !

THOMAS

Gaspard, ne t'en va pas sans avoir terminé. Et toi, Lucas, tais-toi ; tu n'y entends rien, et tu nous fais perdre notre temps. Fais comme tu disais, Gaspard. Fais-moi avoir cent cinquante mille francs, et j'abandonne tout l'héritage ; le prendra qui voudra.

GASPARD

C'est entendu ; je vais m'occuper de trouver quelqu'un de sûr et d'honnête. A revoir bientôt.

Gaspard partit.

« J'ai eu un instant d'inquiétude, se dit-il. Ce Lucas allait faire tout manquer. Et pourtant l'affaire n'est pas mauvaise pour mon père, tout en étant bonne pour moi. »

L'heure avançait, il hâta le pas, et il eut encore le temps de faire une revue des ateliers avant de se rendre au cabinet de M. Féréor. Il s'aperçut qu'on avait plus causé que travaillé ; il marqua le nom de quelques ouvriers dont l'ouvrage était en retard et, à l'heure exacte, il alla attendre M. Féréor. Comme il arrivait, M. Féréor entrait aussi.

M. FÉRÉOR

Voilà ce qui s'appelle être exact. Y a-t-il longtemps que tu es ici ?

GASPARD

J'arrive, monsieur ; j'ai pris le temps de faire une revue de mes ateliers.

M. FÉRÉOR

Et as-tu été content ?

GASPARD

Pas tout à fait, monsieur ; on aurait pu faire mieux ; il y a eu du temps de perdu, et le temps ne se retrouve pas comme de l'argent ou des effets. J'ai marqué sept bobines qui n'ont pas marché comme il faut.

M. FÉRÉOR

Le petit Dumas en est-il ?

GASPARD

Oui, monsieur ; il est en tête.

M. FÉRÉOR

Ça me contrarie ; il ne va pas bien, ce garçon. Toujours marqué ! C'est dommage ! Un garçon vif, intelligent. J'espérais faire quelque chose de lui...

M. Féréor resta pensif quelques instants.

M. FÉRÉOR

Gaspard, quand tu seras retourné à l'atelier, envoie-moi le petit Dumas.

GASPARD

Oui, monsieur.

Gaspard attendit que M. Féréor l'interrogeât.

M. FÉRÉOR

Eh bien ! que dit ton père ?

GASPARD

Il a fini par consentir, monsieur.

M. FÉRÉOR

Ah ! Il y a donc eu de la résistance ?

GASPARD

Un peu, monsieur. C'est Lucas qui craignait que mon père n'y perdît.

M. FÉRÉOR

Raconte-moi comment les choses se sont passées. Et n'oublie rien ; tes paroles tout comme celles des autres.

GASPARD

J'obéirai, monsieur.

Et Gaspard commença le récit de sa conversation avec son père. Quand il arriva à sa défense de la bonté et de la générosité de M. Féréor, celui-ci fit un mouvement de satisfaction ; il examina plus attentivement encore la physionomie de Gaspard. Lorsqu'il eut fini de parler :

M. FÉRÉOR

Gaspard, penses-tu ce que tu as dit ?

GASPARD

En toute vérité, monsieur.

M. FÉRÉOR

C'est bien. Lucas n'est pas bête. Tu as bien arrangé ton affaire. Il faut la terminer au plus vite, pour ne pas leur donner le temps de consulter des amis qui... qui les tromperaient. Tu viendras ce soir à la ville chez moi et avec moi ; tu m'amèneras mon notaire, il rédigera l'acte devant moi, il le copiera ; demain tu le feras signer à ton père, et ce sera le commencement de ta fortune.

GASPARD

Monsieur aura-t-il la bonté de faire mettre dans l'acte qu'après la mort de mon père, le bénéfice que j'aurai retiré de ces deux cent mille francs me sera compté comme héritage, et que mon frère Lucas reprendra la même somme dans la fortune de mon père.

M. FÉRÉOR

Je le dirai au notaire. Ce que tu fais là est généreux ; c'est plus qu'honnête. Je repars dans deux heures ; sois prêt.

GASPARD

A qui faudra-t-il laisser la surveillance de mes ateliers, monsieur ?

M. FÉRÉOR

A Soivrier ; il n'y a que lui d'à peu près sûr dans tout mon monde.

M. Féréor congédia Gaspard d'un signe de la main.

Il resta quelques instants immobile et pensif.

« Est-ce qu'il m'aimerait par hasard ? se demandait-il. C'est impossible ! Personne ne m'a jamais aimé, et je n'ai jamais aimé personne. C'est singulier, tout de même ! Il y a six ans que je l'ai, et... et... je ne me sens pas le même pour lui que pour les autres... Si j'avais un fils comme lui !... Un fils !... Enfin ! je verrai plus tard à me l'attacher, de manière à ce que sa fortune dépende de moi seul..., et que mes intérêts soient les siens. »

Il réfléchit longtemps, se leva et sortit.

XV

COMPLÉMENT DE L'AFFAIRE DE GASPARD FUREUR DU PÈRE THOMAS

Quand Gaspard eut quitté ses parents, Lucas dit à son père qu'il n'aurait pas dû tant se presser de donner son consentement.

LUCAS

Gaspard va trop vite, mon père. Vous auriez dû attendre avant de vous décider.

THOMAS

Attendre quoi ? Que je me fasse du mauvais sang à me rendre malade ? Puisque je n'en dormais plus !

LUCAS

J'aurais voulu porter au notaire de la ville la lettre de celui de Bordeaux, et vous auriez su au juste si vous pouviez avoir l'héritage sans y aller vous-même.

THOMAS, *sèchement*

La chose est conclue avec Gaspard, il n'y a pas à y revenir, et je toucherai mes cent cinquante mille francs sans m'occuper du reste.

Lucas ne dit plus rien ; comme disait son père, la chose était terminée.

En effet, deux jours après, pendant qu'on dînait, ils virent avec surprise entrer M. Féréor accompagné du notaire et de Gaspard.

M. FÉRÉOR

Ne vous dérangez pas, mère Thomas. Restez tous à table ; père Thomas, nous allons passer dans la chambre à côté pour l'affaire que vous savez.

Le père Thomas interdit, se leva, ouvrit la porte de la chambre et y introduisit M. Féréor et sa suite.

Le notaire lut l'acte, auquel le père Thomas ne comprit pas un mot, et lui passa la plume pour signer.

« Mais, monsieur, dit le père Thomas.

— Quoi, qu'est-ce que c'est ? reprit M. Féréor de ce ton sec et froid qui faisait peur à tout le monde ; croyez-vous que moi et Gaspard nous voulions vous tromper ? On vous a lu l'acte ; voulez-vous, oui ou non, recevoir immédiatement cent cinquante mille francs et renoncer à l'héritage Danet ?

— Oui, monsieur ; certainement, monsieur, répondit le père Thomas terrifié ; je voulais seulement savoir...

— Signez », dit M. Féréor en lui présentant la plume.

Le père Thomas, tremblant, signa.

Gaspard signa à son tour, puis M. Féréor.

Le notaire tira de sa poche un paquet cacheté qu'il présenta à M. Féréor.

M. Féréor reçut le paquet, déchira l'enveloppe, et compta cent cinquante billets de mille francs qu'il remit au père Thomas.

« Faites signer le reçu », dit M. Féréor au notaire.

Le notaire passa un papier au père Thomas, qui le signa sans savoir ce qu'il faisait. M. Féréor se leva, dit à Gaspard de le suivre, au notaire de rester, et sortit après avoir dit adieu de la main.

M. FÉRÉOR

As-tu dit au notaire de faire les démarches nécessaires pour te faire livrer l'héritage.

GASPARD

Oui, monsieur, tout est convenu.

M. FÉRÉOR

Te voilà propriétaire; reste à savoir de combien. Je veux être au courant de cette affaire; il faut que cet argent soit le commencement de ta fortune; j'ai commencé avec moitié moins, et, sans être aidé de personne, je suis arrivé en peu d'années à des millions. Il faut que tu fasses de même; je suis là pour t'épauler, et je veux que ta fortune se fasse bien et vite.

Gaspard savait que M. Féréor n'aimait pas les remerciements prolongés ni les élans de reconnaissance; il se borna donc à saisir la main de M. Féréor et à la baiser en disant :

« Mon généreux bienfaiteur! »

M. Féréor fut plus flatté de ces trois paroles que de longues phrases de reconnaissance qui l'eussent ennuyé, et auxquelles il n'aurait pas cru. Avec ce que lui avait dit Gaspard, il se sentait très satisfait. Il avait été réellement généreux dans cette affaire, et il se reconnaissait le bienfaiteur de Gaspard.

Le notaire, qui était resté chez Thomas, devait lui expliquer l'acte qu'il ne comprenait pas. Il en avait le double pour Thomas.

Lucas fut celui des trois qui comprit le mieux. Voyant que les explications du notaire restaient inutiles, il prit la parole.

LUCAS

Voilà ce que c'est, mon père. C'est Gaspard qui fait l'affaire avec vous. Vous lui avez vendu ou cédé tout l'héritage de la cousine Danet, moyennant cent cinquante mille francs que Gaspard vous a payés, et dont vous avez signé le reçu. De plus, Gaspard s'engage à vous informer du chiffre net de l'héritage de la cousine, pour que moi, Lucas, je n'aie pas moins que lui après votre mort. Voilà tout.

LE NOTAIRE

Très bien, Lucas ; tu as parfaitement expliqué l'affaire en peu de mots. Vous n'avez donc à vous tourmenter de rien, père Thomas ; rien à faire qu'à placer votre argent. Si vous en êtes embarrassé, je m'en charge ; je vous ferai un placement sûr et avantageux.

THOMAS

Faites pour le mieux, monsieur ; j'ai toute confiance en vous. Me voici débarrassé de cet héritage ; je n'ai plus à m'en occuper que pour faire dire des messes pour la cousine décédée.

Le notaire remit au père Thomas copie de l'acte et sortit.

LUCAS

Mon père, laissez-moi lire l'acte ; il y a à la fin quelque chose que je n'ai pas bien compris.

Lucas lisait bien ; il lut donc facilement, quoique l'écriture ne fût pas très lisible. Arrivé à la dernière phrase, il lut haut :

« Les frais d'enregistrement et de notaire seront à la charge du vendeur. »

« Qu'est-ce que cela veut dire ?

THOMAS

Tiens, je n'avais pas remarqué cet article.

LUCAS

Je l'avais bien entendu, mais je ne m'en rendais pas bien compte. Vous auriez donc quelque chose à payer sur vos cent cinquante mille francs ?

THOMAS

Rien du tout ; Gaspard me l'a bien dit et répété.

LUCAS

Quand vous irez à la ville, parlez-en donc au notaire.

THOMAS

Je veux bien, mais il ne peut pas dire autrement que Gaspard.

LUCAS

Voyez toujours ; ce sera plus sûr. »

Thomas, un peu inquiet, alla voir le notaire dès le lendemain.

THOMAS

Monsieur, expliquez-moi donc la dernière phrase de notre contrat d'hier.

LE NOTAIRE

Volontiers, père Thomas..., elle est très claire ; vous aurez à payer les frais d'enregistrement et de notaire ; dix-huit mille francs.

THOMAS

Je ne les payerai pas. Gaspard m'avait dit que je n'aurais rien à payer.

LE NOTAIRE

Pour la vente, non ; mais pour l'héritage, c'est vous qui devez payer les frais ; il y a droits d'héritage et droits de vente.

THOMAS

Bah ! je n'entends pas tout ça, moi ; je ne payerai pas un liard.

LE NOTAIRE

Il faudra bien que vous payiez, du moment que vous avez signé.

THOMAS

Mais c'est une volerie, une coquinerie !

LE NOTAIRE

Il fallait vous expliquer plus tôt.

THOMAS

C'était tout expliqué, puisque Gaspard m'avait dit...

LE NOTAIRE

Les paroles ne comptent pas en justice, ce sont les écrits qui font foi.

Thomas eut beau crier, se mettre en colère, le notaire ne céda rien ; il consentit seulement à en reparler à Gaspard.

Thomas rentra fort en colère.

THOMAS

Tu avais raison, mon Lucas. Ils m'ont friponné ; Gaspard me vole dix-huit mille francs, et M. Féréor le soutient, à ce qu'il paraît. Ah mais ! cela ne finira pas comme il l'entend. Je le déshériterai, je te laisserai tout ce que j'ai ; c'est toi qui auras la ferme, l'argent, les cent cinquante mille francs, tout enfin. Et ce gueux, ce voleur de Gaspard s'arrangera avec son Féréor, que je voudrais voir ruiné, cassant des pierres sur la grande route. Les filous ! les voleurs ! les gredins !

LA MÈRE THOMAS

Voyons, Thomas, calme-toi. A quoi ça sert de crier ?

THOMAS

Ça sert à décharger son cœur et à se contenter. Qu'il vienne, ce drôle

de Gaspard, et il verra comme je le recevrai ; il aura une raclée soignée, tout monsieur qu'il est. Et si son Féréor vient avec lui, je le mettrai à la porte à coups de pied. Le coquin !

Le notaire avait été voir M. Féréor pour lui raconter la colère de Thomas.

M. Féréor sonna.

« Faites venir Gaspard, dit-il à l'homme qui avait répondu à la sonnette.

LE NOTAIRE

Que décidez-vous, monsieur ? Faut-il laisser les choses comme elles sont ?

M. FÉRÉOR

C'est Gaspard qui décidera ; je n'ai rien à faire dans tout cela.

LE NOTAIRE

Vous pourriez donner un bon conseil, monsieur.

M. FÉRÉOR, *sèchement*

Je ne donne jamais de conseil, monsieur ; je blâme ou j'approuve, j'ordonne ou je défends, je ne conseille jamais. »

Gaspard entra.

M. FÉRÉOR

Parlez, monsieur, racontez à ce jeune homme ce que vous venez de me dire.

Le notaire recommença le récit de la scène avec Thomas.

Gaspard fronça le sourcil, regarda M. Féréor qui ne le regardait pas, réfléchit un instant.

GASPARD

Veuillez, monsieur, effacer cette clause, ou bien, si effacer est impossible, porter à mon père un acte qui dise clairement que je me charge de ce payement.

M. FÉRÉOR

Pourquoi renonces-tu à une somme aussi considérable ?

GASPARD

Parce que votre nom figure dans l'acte, monsieur, pour le versement des cent cinquante mille francs ; parce que vous avez bien voulu être présent à la lecture de l'acte ; parce que mon père est très violent ; que, dans son emportement, il pourrait mal parler de vous, monsieur, et je veux que votre nom soit prononcé toujours et partout avec respect et reconnaissance.

M. Féréor leva les yeux sur Gaspard ; son regard était presque affectueux.

M. FÉRÉOR

Effacez, monsieur, dit-il au notaire ; faites comme le veut Gaspard ; ayez l'obligeance d'aller voir le père ; dites-lui que cette clause nous a échappé à moi et à Gaspard, que c'est une erreur de formalité, et que Gaspard se charge de tout. Gaspard, ajouta-t-il en se tournant vers lui et en lui tendant la main, tu as bien fait et je t'approuve.

Il se leva et sortit.

M. Féréor alla s'asseoir dans son bosquet de houx. Il repassa dans sa mémoire les services que lui avait rendus Gaspard, l'attachement constant qu'il lui avait témoigné, l'entente parfaite de leurs idées ; il sentait naître dans son cœur, toujours sec et muet, un commencement d'affection et de confiance qui le surprit et le réjouit. Au lieu de se sentir seul dans le monde, sans intérêt autre que celui de s'enrichir et de se faire un nom connu, il entrevoyait un avenir d'affection. Seul, sans enfants, avec des parents éloignés qu'il n'aimait pas, il se demanda pour qui seraient ses richesses et sa gloire. Une vague idée de s'attacher Gaspard pour la vie par l'adoption, se présenta à lui ; mais il la repoussa.

« Il faut attendre, pensa-t-il. Je verrai plus tard. »

Le notaire fit l'acte demandé par Gaspard, le lui fit signer, et se dirigea vers la demeure du père Thomas ; quand il parut, la figure de Thomas se contracta.

THOMAS

Que me voulez-vous encore, monsieur le notaire ? Me voler ce qui me reste ? J'ai, pour me défendre contre les voleurs, des poings qui ont plus de force que les vôtres, et des gourdins qui vous couperont la parole avant que vous ayez commencé.

LE NOTAIRE

Mais, père Thomas...

THOMAS

Taisez-vous ; je ne veux pas que vous prononciez mon nom, il est trop honnête pour passer par votre bouche.

LE NOTAIRE

Mais écoutez-moi ; vous verrez...

THOMAS

Je n'ai plus rien à voir ; je ne veux rien voir.

LE NOTAIRE

Mais Gaspard vous envoie...

THOMAS

Gaspard est un gueux, un voleur comme son maître. Je ne veux pas entendre parler de lui.

LE NOTAIRE

Mais c'est pour vous garantir...

THOMAS

Je ne veux pas de sa garantie. Aidé de son gredin de Féréor, il peut me voler les cent trente mille francs qu'il m'a laissés, mais dites-leur que Gaspard n'aura rien de mon héritage : je donnerai tout à Lucas, tout, ferme, argent, meubles, tout.

LE NOTAIRE

Puisque Gaspard veut...

THOMAS

Je ne m'occupe pas de ce qu'il veut, ni de ce que veut son maître, ni de ce que vous voulez, vous qui êtes leur conseil et leur ami.

LE NOTAIRE

Ah çà ! père Thomas, vous m'ennuyez à la fin...

THOMAS

Ah ! je t'ennuie, voleur, brigand. Attends, je vais te donner bien plus d'ennui avec mon gourdin.

Le père Thomas se précipita dans la chambre à côté ; quand il revint, armé d'un formidable bâton, le notaire n'y était plus : il avait prudemment fui la colère insensée de son terrible client. Il retourna chez M. Féréor et lui rendit compte de ce qui s'était passé.

LE NOTAIRE

Il m'a été impossible de m'expliquer, monsieur ; il m'interrompait dès les premiers mots pour m'agoniser de sottises en compagnie de Gaspard, et... de vous-même, monsieur. Je ne sais comment faire. C'est un enragé que cet homme. Je me suis sauvé pendant qu'il était allé chercher un gourdin pour m'assommer.

M. Féréor fit plus que sourire, il rit franchement.

« Voilà une affaire qui n'est pas agréable pour vous, mon cher. Un notaire assommé dans l'exercice de ses fonctions, c'est à mourir de rire ! »

Le notaire, qui avait eu une peur effroyable, fut très scandalisé que M. Féréor, au lieu de le plaindre et de le rassurer, tournât la chose en plaisanterie.

LE NOTAIRE

A mourir de rire pour vous, monsieur, mais pas pour moi, ni pour Gaspard.

M. FÉRÉOR

Gaspard ! je parie qu'il s'en tirera à merveille.

M. Féréor sonna.

« Envoyez-moi Gaspard. Asseyez-vous, mon cher ; vous êtes tout effrayé encore. Un notaire battu ! ah ! ah ! ah ! mais ça ne s'est jamais vu. »

Gaspard entra.

« Monsieur m'a demandé ?

M. FÉRÉOR, *souriant*

Oui, oui ; voici monsieur qui revient de chez ton père. Racontez vos aventures, monsieur, racontez. »

Le notaire hésita entre le mécontentement que lui causait la gaieté de M. Féréor et la crainte de perdre un pareil client. La prudence l'emporta sur l'humeur, et il recommença le récit court, mais vif, de la réception du père Thomas. Gaspard parut fort contrarié.

GASPARD

Je vous demande pardon pour mon père, monsieur ; quand il est en colère, il ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait, surtout quand il a bu un coup de trop. Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à M. Féréor, puis-je m'absenter pendant l'heure du dîner ?

M. FÉRÉOR

T'absenter, mon ami ? Mais comment dîneras-tu ?

GASPARD

Oh ! quant à cela, monsieur, je mangerai un morceau en allant. L'atelier n'y perdra rien, monsieur. Vos affaires ne doivent pas souffrir à cause des miennes.

M. FÉRÉOR

Bien, bien, mon ami, va vite, pars.

GASPARD

Pas encore, monsieur ; il s'en faut d'un bon quart d'heure que la cloche du dîner sonne, et monsieur sait que si je m'absente, il y aura du temps de perdu et du désordre dans le départ.

— Tu as raison, tu as raison, sage Gaspard, dit en souriant M. Féréor, que l'exactitude de Gaspard prenait par son faible. Fais comme tu voudras.

Gaspard attendit donc que tous les ouvriers fussent partis et que la porte de l'atelier fût fermée. Il prit un morceau de pain et se dépêcha d'arriver chez son père. Son entrée surprit et effraya sa mère et Lucas. Il ne donna pas à son père le temps de parler et de l'interrompre.

GASPARD

Vous aviez raison d'être en colère, mon père. Ces dix-huit mille francs sont une erreur, une sottise du notaire.

— Comment ça ? demanda Thomas qui se méfiait encore.

GASPARD

Parce qu'il y a en effet doubles droits à payer ; les vôtres pour hériter, et les miens pour acheter. Il n'en avait pas été question lorsqu'il nous a lu l'acte à M. Féréor et à moi ; je m'engageais à payer le tout, sans faire la différence que font les notaires. Quand j'ai su votre réclamation, je l'ai trouvée très juste, et je vous ai envoyé de suite, par le notaire, un papier signé de moi qui reconnaissait l'erreur. Au lieu de l'écouter, vous lui avez fait une peur épouvantable ; vous avez voulu l'assommer ; il est revenu de chez vous blanc comme un linge.

THOMAS

Ah ! ah ! ah ! c'est bien fait ; ça lui apprendra de faire des erreurs. Il m'a mis dans une colère ! Pour un rien je l'aurais assommé. Comment as-tu osé venir ? Tu sais que lorsque je suis en colère, je n'y vais pas de main morte.

GASPARD

Oui, oui, mon père, je m'en souviens ; mon école m'a valu bien des coups ; et plus d'une fois vous m'avez battu à me rendre malade pendant plusieurs jours. Je puis dire qu'il m'a fallu du courage pour arriver à la position que j'ai.

THOMAS

C'est bon, c'est bon ! Inutile de revenir sur le passé ; si tu as eu des coups pour t'empêcher d'aimer l'école, Lucas en a eu quelques-uns aussi pour l'y faire aller. Le voilà qui lit bien maintenant ; il y a plus d'un an que je ne l'ai battu.

GASPARD

Comment, vous l'avez battu il y a un an encore ?

THOMAS

Mon Dieu, oui. Que veux-tu ? J'étais en colère ! J'avais mal vendu mes petits cochons, et voilà Lucas qui, en les chargeant dans la voiture, en laisse tomber un et lui casse la patte. Ah ! il a eu ce jour-là une fameuse raclée. J'étais hors de moi. Un petit cochon de vingt-cinq francs perdu ; et j'avais déjà mal vendu !

GASPARD, *avec indignation*

Pauvre Lucas !... Battu à vingt ans !

Personne ne répondit.

« Adieu, mon père, dit Gaspard après un moment de silence. Voici le papier qui vous laisse vos cent cinquante mille francs bien nets. »

Le père Thomas reçut le papier ; il ne songea pas à lui proposer à dîner. Gaspard s'en alla après avoir dit adieu à ses parents et à Lucas. Il fut de retour quelques minutes avant la rentrée des ateliers ; M. Féréor le vit revenir, car il partait comme Gaspard ouvrait la porte.

XVI

ADOPTION DE GASPARD

Un jour, M. Féréor amena à Gaspard un jeune homme de seize à dix-sept ans.

« Gaspard, dit-il, voici un garçon à former pour t'aider dans ta besogne ; il est intelligent et travailleur ; il nous sera utile dans deux ou trois ans d'ici. Tu vas le loger dans la chambre à côté de la tienne, pour le surveiller et l'aider dans son travail.

GASPARD

Oui, monsieur, je ferai de mon mieux. »

Quand M. Féréor fut parti, Gaspard fit voir à André le cabinet qu'il devait occuper, et lui dit de ranger ses effets.

« Je viendrai vous prendre dans une heure pour vous mener dans les ateliers. »

Il revint, comme il le lui avait dit, et le trouva assis tristement sur la chaise unique qui meublait sa petite chambre.

GASPARD

Qu'avez-vous donc, André ? Pourquoi cette tristesse ?

ANDRÉ

J'ai du chagrin d'avoir quitté mes parents.

GASPARD

Quelle niaiserie ! Ah bien ! si M. Féréor vous voyait pleurer pour cela, il serait content !

ANDRÉ

Je me garderai bien de pleurer devant lui ; je peux bien m'attrister quand je serai seul.

GASPARD

Comme vous voudrez ; seulement, je trouve que c'est bête.

Gaspard l'emmena aux ateliers, qui parurent amuser et intéresser André. Il fit même à Gaspard quelques observations fort intelligentes sur les engrenages et sur la marche des bobines.

« Ce garçon a l'esprit de la mécanique, se dit Gaspard ; j'en ferai mon profit. »

Quand M. Féréor demanda à Gaspard des nouvelles de son nouveau protégé :

« Il a l'air bon garçon et intelligent, dit Gaspard ; il faudra seulement qu'il secoue son chagrin. »

M. FÉRÉOR, *sèchement*

Chagrin ! Chagrin d'être entré chez moi ?

GASPARD, *souriant*

Que voulez-vous, monsieur ? Ce jeune homme a des parents qu'il aime énormément, sans doute, puisqu'il pleure de les avoir quittés, et qu'il me promet de pleurer toutes les fois qu'il sera seul.

M. FÉRÉOR

Jolie promesse. Qu'est-ce que tu lui as dit, toi ?

GASPARD, *souriant*

J'ai dit, monsieur, que c'était bête. Que dire à un garçon de seize ans qui pleure pour avoir quitté petit père et petite mère ?

M. Féréor sourit pour toute réponse.

M. FÉRÉOR

Qu'a-t-il dit des ateliers ?

GASPARD

Il les a trouvés superbes, monsieur. Et à propos des ateliers, monsieur, j'ai fait une remarque sur les bobines ; nous pourrions gagner plus de force et user moins d'eau en ajoutant un engrenage.

M. FÉRÉOR

Où donc ? Je ne vois pas où on pourrait en ajouter un.

GASPARD

Voici, monsieur.

Gaspard lui déroula un dessin de l'engrenage qu'il proposait, et dont il avait eu l'idée d'après l'observation d'André.

M. FÉRÉOR

C'est toi qui as fait ça ? Ton idée est ma foi très bonne, et nous l'exécuterons. Viens à l'atelier pour voir la chose sur place.

GASPARD, *timidement*

Monsieur veut-il me permettre une observation ?

M. FÉRÉOR

Parle, mon ami, parle sans crainte.

GASPARD

Que monsieur ne laisse pas voir que l'idée vient de moi. Si monsieur vivait avec les ouvriers, comme moi, et les entendait causer librement, il verrait combien il est important de leur laisser croire que tout ce

qui est bon, utile, vient de monsieur seul ; et que là où d'autres ne voient pas possibilité de perfectionner, monsieur le voit et le trouve... Que monsieur me pardonne ma hardiesse et veuille bien s'approprier le dessin de l'engrenage.

M. FÉRÉOR

Je l'accepte, mon ami, et je n'oublierai pas ton avis. Il est bon, et j'en serai plus à l'aise pour causer avec toi de mes idées et pour profiter des tiennes.

GASPARD

Merci bien, monsieur.

En faisant croire qu'il était l'obligé de M. Féréor, Gaspard avait flatté l'amour-propre de son maître, et il avait gagné dans son estime et sa confiance. Il le suivit à l'atelier. M. Féréor examina le mécanisme des bobines, trouva l'engrenage proposé par Gaspard utile et intelligent. Il en causa avec les contremaîtres, et donna à Gaspard l'ordre d'en faire l'essai.

Cette conduite habile de Gaspard augmenta beaucoup la confiance et l'amitié de M. Féréor. Il le lui témoigna ; et Gaspard, de son côté, sentit se développer pour son maître une reconnaissance affectueuse qui le surprit, lui aussi, car depuis bien des années il n'avait travaillé que pour son propre intérêt en travaillant pour celui de M. Féréor.

« Est-ce que je l'aimerais tout de bon ? se demanda-t-il comme se l'était demandé son maître. Si je l'aime, c'est tant mieux ; je suis fatigué de vivre pour moi seul et de n'aimer personne. »

Sous peu de jours les bobines furent montées, et tous les ouvriers admirèrent le perfectionnement inventé par M. Féréor. Gaspard se garda bien de raconter à son maître les propos flatteurs des ouvriers, mais il engagea les contremaîtres à les redire.

« M. Féréor vous en saura gré, leur dit-il ; quand on a trouvé du nouveau pour un mécanisme, on est bien aise d'être approuvé par des connaisseurs, et on leur en sait gré. »

De sorte que les contremaîtres ne se lassaient pas de complimenter M. Féréor sur son génie mécanique.

Trois années se passèrent ainsi ; M. Féréor et Gaspard s'attachaient de plus en plus l'un à l'autre ; André continuait à gémir sur sa séparation d'avec ses parents ; son travail s'en ressentait, et Gaspard ne perdait pas une occasion pour nuire habilement, sans s'écarter de la vérité, à ce concurrent qu'il redoutait. Il profitait des idées intelligentes mais incomplètes d'André, et les présentait à M. Féréor après les avoir travaillées et perfectionnées ; André ne s'en apercevait pas ; il n'y pensait plus après en avoir causé avec Gaspard, qui semblait aussi n'en faire aucun cas.

Un jour qu'André avait été appelé à l'atelier et que Gaspard travaillait chez lui, le facteur apporta une lettre à l'adresse d'André ; Gaspard la reçut et la posa sur la table ; il la donna à André quand il fut de retour.

ANDRÉ, *après avoir lu*

Une singulière demande que me fait un couvreur de mon pays ! Il me dit qu'ayant su que M. Féréor fabriquait des planches de cuivre, il me demandait de lui en envoyer une demi-douzaine, de grandeurs différentes, comme échantillons pour des toitures.

Gaspard rit avec André de cette bizarre commande.

ANDRÉ

Je m'étonne que M. Féréor, qui fait tant de plaques de cuivre, ne fasse pas des feuilles pour couvreurs.

GASPARD

Ce serait un tout autre travail que celui de nos usines ; on ne travaille pas le cuivre comme de la toile goudronnée.

ANDRÉ

C'est dommage qu'on ne puisse pas travailler ça comme de la pâte !

GASPARD

Comment veux-tu que le cuivre, qui est un métal si dur, se roule comme une toile ou une pâte ?

ANDRÉ

On pourrait le détirer, comme on fait pour le fil de laiton.

Gaspard et André plaisantèrent beaucoup de cette idée ; mais Gaspard, qui avait compris qu'il pouvait y avoir quelque chose de bon à en tirer, poussa beaucoup André à développer sa pensée, tout en riant. Puis Gaspard, voulant la lui faire oublier, lui parla de ses parents, de sa famille, de sorte qu'André ne songea plus aux couvertures au mètre que comme à une bêtise impossible.

Gaspard y pensa si bien et si longtemps, que deux mois après, il avait un plan de manufacture de cuivre et de zinc malléable et pouvant être roulé comme la toile.

M. Féréor arriva, fit sa tournée, approuva, comme toujours, ce qui s'était fait dans les ateliers de Gaspard, et se retira dans son cabinet ; il ne tarda pas à demander Gaspard. Il commença son interrogatoire et fut content des réponses. A sa dernière question :

« Rien de nouveau, du reste ? »

Gaspard répondit :

« Si fait, monsieur, il y a du nouveau ; j'ai mis à profit quelques anciennes idées de monsieur, et voici le résultat. »

Gaspard plaça devant M. Féréor un plan de fabrique, puis un plan de la mécanique qu'il avait inventée ; enfin, un plan de ses résultats, c'est-à-dire qu'au moyen d'un procédé chimique, il donnait au cuivre et au zinc toute la souplesse de la toile, et qu'on pouvait fabriquer par jour des milliers de mètres de toile zinc ou cuivre.

M. FÉRÉOR

Qu'est-ce que c'est ?

GASPARD

Une invention nouvelle, une source de gloire et de renommée pour monsieur, de la toile cuivre et zinc ; monsieur fabrique des planches de cuivre et de zinc ; et monsieur en fera de la toile à couvreur, sans frais et sans peine ; des milliers de mètres par jour et coûtant peu.

M. Féréor ne put dissimuler sa surprise et son admiration. Plus il examinait, plus sa satisfaction était visible. Pourtant, il n'avait encore rien dit. Quand il eut bien examiné, bien questionné Gaspard, il se leva, le serra dans ses bras, et dit d'une voix émue :

« Mon fils ! »

Jamais personne au monde n'avait vu M. Féréor ému, et cédant à un mouvement de sensibilité. Il reprit son sang-froid et continua :

« Tu es mon fils à partir de ce jour. Il y a longtemps que j'y pense ; ta belle découverte me décide ; nos intérêts seront communs et je t'aimerai sans crainte de te perdre. Veux-tu être mon fils, l'héritier de ma fortune, de par la loi ? Tu as près de vingt-cinq ans ; tu es maître de décider la question.

— Mon père, répondit Gaspard en ployant le genou devant M. Féréor, je vous aimerai comme le fils le plus dévoué. Je continuerai à vous obéir comme un fidèle serviteur, à vous servir comme un homme formé, instruit par vous, et qui sans vous ne serait rien.

— Relève-toi, mon fils, et viens me rejoindre ce soir chez le notaire ; nous conviendrons de tout. »

Gaspard, au comble du bonheur, baisa la main, toujours généreuse pour lui, qui venait de le récompenser si magnifiquement de son service fidèle et dévoué depuis huit années. Gaspard, entré à seize ans chez M. Féréor, en avait vingt-quatre.

M. FÉRÉOR

Va voir ton père et ta mère, mon ami ; va demander leur consentement, et reviens de suite ; n'oublie pas les ateliers.

GASPARD

Monsieur peut être tranquille ; tout mon temps sera, comme par le passé, dévoué à monsieur.

M. Féréor sourit avec bienveillance et continua sa tournée, interrompue par l'invention de Gaspard.

XVII

COLÈRE DU PÈRE THOMAS

Gaspard courut chez son père qui était aux champs ; sa mère était à la ferme.

GASPARD

Ma mère, je viens vous annoncer une grande et bien heureuse nouvelle. M. Féréor veut m'adopter, et je viens par son ordre vous demander votre consentement.

La mère Thomas fut si surprise qu'elle ne put articuler une parole. Gaspard la regardait en souriant et attendait sa réponse.

LA MÈRE

T'adopter ? Devenir le fils de M. Féréor ? Nous renier pour tes parents ? Je ne veux pas, moi. Tu es assez riche par toi-même pour vivre honnêtement sans avoir les millions de M. Féréor. Je te tiens du bon Dieu et je ne céderai mes droits à personne.

GASPARD

Mais, ma mère, je resterai tout de même votre fils ; c'est pour m'avoir de droit chez lui pour faire ses affaires, qu'il m'adopte.

LA MÈRE

Il peut bien te garder sans t'adopter.

GASPARD

Certainement, mais il en est plus sûr en m'adoptant.

LA MÈRE

Laisse-moi tranquille ; je ne veux pas, moi, et je refuse.

Gaspard fut bien près de s'emporter, mais, habitué à se vaincre et à se commander, il contint son irritation et dit avec froideur :

« Comme vous voudrez ; la chose se fera tout de même, mais ce sera plus long, et vous m'aurez fait, ainsi qu'à M. Féréor, une offense grave. Où est mon père ?

LA MÈRE

Aux champs. Prends garde qu'il ne te reçoive à coups de bâton et qu'il ne te chasse à coups de pied. »

Gaspard leva les épaules et sortit, un peu inquiet de la réception que pourrait lui faire son père. Il le trouva en chemin revenant à la maison.

THOMAS

Ah ! te voilà, enfin ? il y a plus d'un mois que je ne t'ai aperçu.

GASPARD

Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, mon père. M. Féréor, toujours bon et indulgent pour moi, désire m'adopter, et je viens vous demander votre consentement.

THOMAS

Très bien ; tu es en âge de faire à ton idée. Il me restera Lucas qui a toujours été un bon fils. Quant à toi, tu n'as jamais fait ce que je voulais. Voici ta fortune assurée ; tu auras les millions auxquels tu voulais arriver. Adieu, Gaspard ; tu n'as plus besoin de moi, je n'ai pas besoin de toi ; va-t'en chez ton Féréor, et moi je vais m'arranger pour laisser à Lucas toute ma fortune.

GASPARD

Faites comme vous voudrez, mon père ; j'abandonne très volontiers à Lucas mes droits sur votre fortune, et je suis enchanté qu'il profite ainsi des intentions généreuses de M. Féréor.

Le père Thomas s'adoucit devant ces paroles de Gaspard ; il s'attendait à de la résistance, de la colère, et il ne trouvait que douceur et respect.

THOMAS

Écoute, Gaspard, je ne m'oppose pas à ce que tu te laisses adopter par M. Féréor ; tu le considères comme ton bienfaiteur, sois son fils. Moi, je le regarde comme un voleur qui m'a enlevé le fils que Dieu m'avait donné, et je ne l'aime pas ; et je ne veux le voir que lorsque je ne pourrai faire autrement. Va donc rejoindre ton nouveau père, et abandonne pour lui tes vieux parents qui ne te sont plus bons à rien. Adieu, Gaspard, va-t'en ; ta vue me met en colère.

GASPARD

Mon père, avant de vous quitter, je demande votre bénédiction.

THOMAS

Je te la donne très volontiers. Vis longtemps, sois heureux ; entasse millions sur millions, et laisse-nous vivre tranquillement comme de bons paysans, sans t'inquiéter de nous. Va voir ta mère.

GASPARD

Je l'ai vue, mon père ; elle refuse son consentement.

THOMAS

Elle refuse ; attends, je la ferai bien consentir. Suis-moi et ne dis rien, quoi que je dise.

Gaspard suivit son père ; ils entrèrent à la ferme.

THOMAS

Femme, tu as perdu l'esprit. Pourquoi refuses-tu à Gaspard la permission de nous quitter pour toujours ; de choisir un autre père ; de vivre à son gré, dans l'or jusqu'au cou ; de nous dédaigner, de nous renoncer ? Il est indigne d'un regret ; il nous plante là, plante-le aussi, loin de ton cœur et de ton souvenir.

LA MÈRE, *pleurant*

Je ne peux pas, Thomas ; c'est mon fils.

THOMAS

Ton vrai, ton seul fils est Lucas ; Gaspard a toujours travaillé à nous quitter. Consens vite et laisse-le aller.

La mère Thomas hésitait. Le père Thomas reprit avec colère :

« Donne ton consentement, je te dis, et dépêche-toi... Ah çà ! veux-tu avoir une scène bien soignée ? Ce ne sera pas la première fois, tu sais. Vite, dis oui, et que ça finisse.

— Oui, dit la mère en pleurant. Va, mon pauvre enfant, et sois heureux.

— Je reviendrai plus souvent que jadis, dit Gaspard en l'embrassant. Adieu, ma mère ; je vous aime, vous le savez bien. Adieu, mon père.

THOMAS

Adieu, et va-t'en. »

A peine fut-il parti que Lucas rentra.

LUCAS

Qu'avez-vous, ma mère ? Vous pleurez ? Et vous, mon père, vous avez l'air contrarié et mécontent.

THOMAS

Ta mère est une sotte de pleurer ; et moi, je suis un imbécile d'être contrarié. Qu'est-ce que ça nous fait que Gaspard nous renie ! Il ne nous a déjà pas tant gâtés depuis des années !

LUCAS

Gaspard ? Qu'a-t-il donc fait ? Est-il venu ?

THOMAS

Oui, il est venu tout courant, tout joyeux, pour nous dire, sais-tu quoi ? Devine.

LUCAS

Il a gagné de l'argent ?

THOMAS

Oui, beaucoup ; mais il y a mieux que ça.

LUCAS

Quoi donc ? Je ne devine pas... Ah ! il se marie.

THOMAS

Pas du tout ; il n'y songe pas.

LUCAS

Mais dites-moi ce que c'est, mon père. Je n'y suis pas du tout.

THOMAS

Il a choisi un autre père. Il a trouvé que j'étais trop brute, trop paysan, trop gueux.

LUCAS

Ah ! je comprends ; M. Féréor l'adopte.

THOMAS

Tout juste. A-t-on vu chose pareille ?

LUCAS

Ah bien ! tant mieux pour lui ; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux.

THOMAS

Comment, animal, tu l'approuves, tu le trouves heureux ?

LUCAS

Certainement, mon père. Depuis son enfance, Gaspard a aimé à étudier ; il a désiré entrer dans la mécanique ; vous savez vous-même que, malgré vos efforts, il n'a jamais aimé que l'étude, que l'école.

THOMAS

Ça, c'est vrai.

LUCAS

A seize ans, il a la bonne chance d'entrer chez M. Féréor avec votre consentement. Il y fait son chemin par son application, son intelligence extraordinaire, son zèle, son exactitude, son dévouement à M. Féréor. Il recueille le fruit de son travail, de sa persévérance. Et vous lui en voulez ? Et vous êtes fâchés ? Mon père et ma mère, permettez que je vous dise que ce n'est pas juste, que ce n'est pas bien.

LA MÈRE

Je crois que tu as raison, mon Lucas. Thomas, tu as été méchant pour Gaspard et pour moi.

THOMAS

Et toi donc, qui ne voulais pas donner ton consentement, que j'ai dû te menacer d'une scène !

LUCAS

Le pauvre gaspard a dû être bien triste d'avoir été si mal reçu quand il accourait vous apporter une bonne nouvelle, qu'il croyait devoir vous réjouir.

THOMAS

Au fait, ça ne change rien à sa position vis-à-vis de nous.

LUCAS

Et ça lui assure une position superbe et que personne ne peut lui enlever.

THOMAS

C'est pourtant vrai... Animal que je suis ! Ce pauvre Gaspard ! Et quand il m'a demandé ma bénédiction, quelle bénédiction je lui ai donnée ! Chaque mot était une injure. Que faire, Lucas ? Toi qui as de la raison, conseille-nous.

LUCAS

Voulez-vous que j'aille le féliciter et lui dire que vous regrettez bien d'avoir été trop prompt ; que ni vous ni ma mère vous n'aviez songé que cela ne changeait rien à sa position vis-à-vis de vous, et que vous m'avez chargé tous deux de lui apporter votre bénédiction, mais une vraie, bonne bénédiction, bien paternelle, bien maternelle ? Ce pauvre Gaspard serait bien content, j'en suis sûr.

THOMAS

C'est ça, mon Lucas ! C'est bien ça ! Va vite, et ajoute que je lui fais bien mes excuses, que je me suis conduit comme un misérable, et qu'il a tout à fait raison de préférer M. Féréor à une brute comme moi. Cours vite, mon garçon ; je serai plus tranquille quand il m'aura envoyé son pardon.

LA MÈRE

Tu l'embrasseras pour moi, Lucas ; tu lui diras que je l'aime bien, que je suis contente de son bonheur.

LUCAS

Merci, mon père ; merci, ma mère. Je pars.

Et Lucas partit en courant.

Il arriva tout essoufflé chez Gaspard ; il entra précipitamment et se jeta au cou de son frère, qui était debout près de la porte, et qui lui dit à l'oreille en l'embrassant :

« Prends garde ! Monsieur est ici. »

Lucas se retourna et vit M. Féréor qui parut étonné de cette brusque entrée.

LUCAS

Monsieur ! pardon, monsieur ! Je viens seulement embrasser mon frère et lui faire la commission de mon père et de ma mère. Me permettez-vous, monsieur, de la faire devant vous et de la faire bien franchement ?

M. FÉRÉOR

Parle, mon ami, et bien sincèrement ; j'aime la franchise.

Lucas remercia et fit tout au long la commission de ses parents, sans omettre les injures que s'était dites le père Thomas, et les bénédictions du père et de la mère.

GASPARD

Monsieur me permet-il de faire la réponse devant lui ?

M. FÉRÉOR

Oui, mon fils ; je suis bien aise même de l'entendre.

GASPARD

Dis à nos parents que je les remercie, que je les aime, que je serai toujours leur fils respectueux ; mais que rien au monde ne me fera oublier le bienfaiteur généreux qui veut bien mettre le comble à ses bienfaits et à mon bonheur en me donnant le droit de lui consacrer ma vie et mon intelligence. Sa volonté sera la mienne ; ses désirs seront ma loi. Va, mon bon Lucas, je t'aime bien. Embrasse nos parents pour moi.

Lucas embrassa son frère, salua respectueusement M. Féréor, et sortit.

M. FÉRÉOR

Il est bien, ce jeune homme ; sa physionomie me plaît. Voyons, mon ami, continuons notre affaire ; il faut tâcher de mettre ton idée à exécution le plus tôt possible.

Ils se remirent au travail.

La nouvelle usine que fit bâtir M. Féréor pour les cuivres et zincs malléables de Gaspard fut modeste, mais jolie.

« Nous ne sommes pas encore bien sûrs de notre invention, dit-il à Gaspard : allons doucement, modestement. Si les premières expériences réussissent, nous ferons quelque chose de convenable, en rapport avec la grandeur de l'invention. »

Gaspard fut chargé de tout diriger dans cette nouvelle entreprise ; il demanda à M. Féréor de prendre pour aide André, auquel Gaspard avait reconnu une intelligence toute particulière pour tout ce qui

concernait la mécanique. Il ne redoutait plus sa concurrence, depuis que M. Féréor avait si magnifiquement récompensé son zèle et son dévouement.

XVIII

M. FRÖLICHEIN REPARAIT

M. Féréor suivait avec un vif intérêt les travaux de Gaspard et les perfectionnements de son invention. Il attendait avec impatience l'ouverture de l'usine, où on devait faire les premiers essais publics le jour de l'adoption de Gaspard, après s'être assurés qu'ils feraient honneur à l'inventeur. Les actes étaient prêts ; toutes les formalités de la loi avaient été remplies.

« Gaspard, dit un jour M. Féréor, as-tu prévenu ton père et ta mère ? il faut qu'ils soient là, le jour de ton adoption légale, pour signer les actes.

GASPARD

J'attendais les ordres de monsieur.

M. FÉRÉOR

Va leur dire que ce sera pour mercredi prochain, et que tu les engages à dîner ce jour-là.

GASPARD

Pas moi, monsieur, c'est vous qui invitez.

M. FÉRÉOR

C'est toi, mon ami ; tout devient commun entre nous ; tu es mon seul héritier ; tu as toute ma confiance, toute mon amitié, et nous fêtons le premier jour de ton autorité. Pendant que je vais jeter un coup d'œil sur les produits de notre dernière invention, va chez ton père.

GASPARD

Je me ferai remplacer à l'atelier par André, monsieur ?

M. FÉRÉOR

Oui, fais-lui prendre ta place toutes les fois que tu es obligé de t'absenter. S'il mène bien l'atelier, il faudra lui en abandonner la direction complète, comme je l'ai fait pour toi.

GASPARD

Oui, monsieur, j'exécuterai vos ordres. »

Gaspard partit pour aller prévenir ses parents. M. Féréor lui avait dit de prendre son temps, mais, toujours exact et empressé, il ne prit que celui strictement nécessaire pour faire sa commission.

THOMAS

Eh bien ! Gaspard, à quand la signature définitive ?

GASPARD

Je viens tout juste vous en parler de la part de M. Féréor. Ce sera pour mercredi prochain, à l'usine ; il y aura un grand repas après la première expérience ; vous êtes invité à y assister, ainsi que Lucas. Les usines ont congé ce jour-là. Viendrez-vous, mon père, avec ma mère et Lucas ?

THOMAS

Oui, oui, mon ami, nous viendrons tous les trois. Ah ! j'oubliais de te dire que j'ai reçu hier la visite de M. Frölichein. Il a quelque chose de très important à te communiquer.

GASPARD

Que peut-il avoir à me dire ? Sa maison est ennemie de la nôtre ; nous cherchons à nous faire tout le mal possible. S'il veut me parler, qu'il vienne chez moi, à l'usine. Je ne veux pas le voir hors des usines, comme en cachette de M. Féréor.

A peine avait-il fini de parler que la porte s'entrouvrit, et que la tête de M. Frölichein parut. Gaspard se leva pour sortir.

M. FRÖLICHEIN

Arrêdez, arrêdez, mon cheune ami ; ché une ponne jose à fous offrir.

GASPARD

Merci, monsieur, je suis chez M. Féréor.

M. FRÖLICHEIN

Ché sais pien ! Ché sais pien ! Fous affez une rébutation, à brésent. Et ché foudrais fous afoir jé moi.

GASPARD, *impatienté*

C'est impossible, monsieur ; je suis chez M. Féréor.

M. FRÖLICHEIN

Mais ché lé sais pien ; seulement, ché fous tonnerai si blus que M. Féréor, gué fous serez drès gondent.

GASPARD, *se contenant*

Je suis très content comme je suis, monsieur, et je ne veux pas changer.

M. FRÖLICHEIN

Fous aimez mieux berdre ce que ché fous tonnerai, et resder jé ce fieux cricou de Véréor.

GASPARD, *éclatant*

Allez-vous-en, mauvais drôle ! Je vous apprendrai à insulter M. Féréor ; hors d'ici, et n'y mettez plus les pieds.

M. Frölichein, stupéfait, voulut répondre, mais Gaspard ne lui en donna pas le temps ; il le saisit par les épaules et le mit dehors.

M. Frölichein resta à la porte, ne sachant trop ce qu'il devait faire. Il voulait à tout prix avoir Gaspard dont tout le monde parlait comme du principal directeur des usines Féréor. Après quelques instants d'incertitude, il se dit :

« Ce cheune homme a pien vait ; il a téfentu son maîdre. C'est drès pien ; il me téfentra aussi. Ché foudrais bien l'afoir et ché l'aurai. »

M. Frölichein entrouvrit encore la porte.

« Mon cheune ami, ché fous brobose une chose suberpe ; ché fous tonnerai ma fille Mina en mariache ; une cholie fille, pien chentille. »

La proposition était si ridicule, que Gaspard ne put s'empêcher de rire. M. Frölichein rentra riant aussi.

« Fous foulez pien ; bas frai ? Mein Goth, elle est si chendille ! Elle fous irait gomme un gant.

GASPARD

Je vous prie, monsieur, si vous avez à me parler, de venir me parler chez moi, à l'usine. J'ai à causer avec mon père. »

M. Frölichein ne bougeait pas.

« Quel assommant imbécile ! » dit Gaspard à mi-voix.

Et, faisant signe à ses parents, il entra dans la chambre à côté ; ils l'y suivirent. Ils arrangèrent toute la journée du mercredi.

LA MÈRE THOMAS

Il n'y a qu'une chose qui me chagrine dans tout ça, Gaspard. C'est qu'en ce jour, si important pour toi, il ne soit pas question du bon Dieu [1]. Je voudrais qu'on allât à la messe, tous en corps, de suite après l'adoption.

GASPARD

Vous avez raison, ma mère ; j'en parlerai à M. Féréor. Je vous ferai savoir ce qui aura été convenu ; envoyez-moi Lucas, que je le voie un peu.

Gaspard retourna à l'usine ; arrivé à peu près à moitié chemin, il entendit des pas précipités qui semblaient le poursuivre. Il se retourna et il vit M. Frölichein qui faisait des enjambées énormes et qui cherchait

---

1. Suivant l'exemple anglais, au XIX[e] siècle on associait facilement Dieu aux triomphes de l'argent.

visiblement à l'atteindre. Gaspard hâta le pas, Frölichein accéléra le sien ; Gaspard courut, et, malgré la poursuite acharnée de M. Frölichein, il parvint à la grille de l'usine avant lui, entra vivement et ferma la porte.

Mais M. Frölichein, qui se disait toujours qu'il voulait avoir ce jeune homme, ne se découragea pas encore ; il sonna ; la porte s'ouvrit ; le portier se présenta.

« Ché feux barler à mon cheune ami, herr Gaspard.

— Bien, monsieur, je vais prévenir. Au reste, voici monsieur lui-même qui arrive. »

M. Frölichein se retourna et vit avec effroi M. Féréor lui-même.

« Ah Mein Goth ! que fais-che tevenir ! Mon blus mortel ennemi ! mein Goth ! »

Il chercha à ouvrir la porte, elle était fermée ; M. Féréor approchait et l'avait déjà reconnu.

« Ce drôle chez moi ! par quel hasard ?

— Mein Goth ! Mein lieber Goth ! » répétait M. Frölichein, courant de droite et de gauche, et ne trouvant ni trou ni fente pour sortir de l'enceinte des ateliers.

M. Féréor était entré ; il regardait son ennemi avec des yeux flamboyants, tout en s'amusant de son embarras.

M. FÉRÉOR, *d'un ton sec*

Que venez-vous faire chez moi, monsieur ? Comment avez-vous osé entrer ici ?

M. FRÖLICHEIN

Mon resbecdaple seigneur, ché suis entré bour temanter fotre resbecdaple ami, M. Gaspard.

M. FÉRÉOR

Qu'avez-vous à démêler avec Gaspard ?

M. FRÖLICHEIN

Mon féněraple seigneur, ché fenais..., ché fiens..., ché suis fenu bour..., bour lui broboser ma fille Mina en mariache. Une drès chendille temoiselle.

M. FÉRÉOR

Vous êtes fou ! Est-ce que vous croyez que je laisserai Gaspard épouser votre fille ?

M. FRÖLICHEIN

Parton, parton, estimaple monsieur Féréor. Ché foulais afoir la paix afec fous et les fôtres.

M. FÉRÉOR

Sortez d'ici, monsieur. Vous m'avez déjà volé, par surprise ou en

corrompant mes ouvriers, plusieurs de mes inventions mécaniques [1] ; je ne veux pas que vous mettiez les pieds chez moi. Sortez, vous dis-je.

M. FRÖLICHEIN

Resbectaple monsieur, ché foudrais pien sordir, mais ché ne beux bas. La borte il est fermée ; ché ne buis bas l'oufrir.

M. Féréor appela le portier, qui accourait après avoir été avertir Gaspard qu'un Allemand le demandait. Gaspard, devinant que l'Allemand était son poursuivant, défendit au portier de le laisser entrer. Quand le portier revint, il trouva M. Féréor en discussion avec M. Frölichein.

M. FÉRÉOR

Pourquoi avez-vous laissé entrer cet homme ? Vous savez que je défends qu'on laisse entrer aucun étranger dans l'enceinte des ateliers.

LE PORTIER

Monsieur a demandé M. Gaspard, monsieur ; je croyais qu'il fallait le laisser entrer.

M. FÉRÉOR

Faites vos paquets ; allez recevoir vos gages chez Soivrier, et partez.

LE PORTIER

Monsieur..., veuillez excuser...

M. FÉRÉOR

Taisez-vous et partez.

M. Frölichein tremblait. Le bruit du colloque avait attiré Gaspard, qui croyait reconnaître la voix de M. Féréor. Il approcha.

« Monsieur reçoit M. Frölichein ! dit-il avec surprise.

M. FÉRÉOR

Je le chasse, au contraire. Le portier l'a laissé entrer ; il t'avait demandé.

GASPARD

Monsieur Frölichein, comment avez-vous osé me poursuivre jusqu'ici ? Je vous avais défendu de me continuer vos ignobles propositions.

M. FÉRÉOR

Où l'as-tu vu ?

GASPARD

Chez mon père, monsieur, où il m'a trouvé, et d'où je l'avais chassé

1. Cette institution qu'est l'espionnage industriel a donc une ancienneté vénérable !

par les épaules, parce qu'il avait parlé de vous avec un manque de respect que je ne souffrirai chez personne.

M. FÉRÉOR

Fais-le sortir ; chasse-le.

— Sortez, monsieur, dit Gaspard en lui ouvrant la grille.

M. FRÖLICHEIN

Mein Goth ! ché ne foulais bas faire te mal à bersonne ; seulement, tonner Mina à M. Gaspard. Et buisque fous ne foulez bas et vous me draidez si mal, ché fais embloyer fotre segret bour les guifres et les zingues, et ché lé fapriguerai et ché vous ruinerai. »

M. Frölichein était passé déjà de l'autre côté de la grille ; il se sentait en sûreté, et il partit enfonçant son chapeau sur sa tête.

M. FÉRÉOR

As-tu entendu ce qu'il a dit, Gaspard ?

GASPARD

Oui, monsieur, un de nos gens nous a trahis.

M. FÉRÉOR

Qui soupçonnes-tu ?

GASPARD

Soivrier, monsieur, qui nous a aidés dans nos préparations chimiques, et qui en a vu le résultat. Il est le seul qui ait pu le connaître et nous trahir.

M. FÉRÉOR

Va le chercher, et amène-le-moi dans mon cabinet ; ne lui dis rien.

M. Féréor, tout ému, alla dans son cabinet et y attendit Gaspard et Soivrier.

Quand ils entrèrent, Soivrier prit son air riant.

« Monsieur me demande ? dit-il.

M. FÉRÉOR, *sèchement*

Oui, je vous ai fait venir. Êtes-vous content de votre position ici ?

SOIVRIER

Très content, monsieur.

M. FÉRÉOR, *de même*

Comment vous ai-je traité ?

SOIVRIER, *inquiet*

Avec beaucoup de bonté, monsieur.

M. FÉRÉOR, *sévèrement*

Pourquoi avez-vous trahi ma confiance ?

SOIVRIER, *pâlissant*

Moi, monsieur ? Jamais.

M. FÉRÉOR, *de même*

Je répète : Pourquoi avez-vous trahi ma confiance ?

SOIVRIER

Je... ne... comprends pas, monsieur.

M. FÉRÉOR

Je viens de voir M. Frölichein. Comprenez-vous, maintenant ? »

Soivrier parut atterré et ne répondit pas.

M. FÉRÉOR

Gaspard, va me chercher André et Georges.

Soivrier tremblait ; il était prêt à se trouver mal.

Gaspard rentra avec André et Georges.

M. FÉRÉOR

Prenez cet homme, menez-le dans sa chambre, aidez-le à faire son paquet, menez-le jusqu'à la grille, et chassez-le pour ne le jamais laisser rentrer chez moi. André, veille bien à ce qu'il n'emporte aucun plan, aucun papier, aucun compte. Et toi, Gaspard, reviens recevoir mes ordres.

Gaspard ne tarda pas à revenir.

M. FÉRÉOR

Gaspard, mon enfant, écris des lettres d'invitation pour tous les environs, châteaux, mairies, fabriques ; envoie des exprès partout. Écris aujourd'hui même pour hâter l'affaire du brevet d'invention. Ensuite, fais préparer un grand banquet dans les magasins pour tous les invités. Que tout soit bien. Qu'on suspende le travail des ateliers ; prends le monde dont tu as besoin.

— Vos ordres seront exécutés, monsieur.

— A partir de mercredi, plus de monsieur, mon ami... ton père ! Je le serai de droit, comme je le suis de cœur.

XIX

FÊTE POUR L'ADOPTION DE GASPARD

Gaspard exécuta fidèlement les ordres de M. Féréor. Les lettres d'invitation furent prêtes en deux heures, grâce à la presse, qui fit la besogne de vingt personnes. Gaspard et André mirent les adresses ; les lettres furent distribuées entre six hommes intelligents qui partirent à cheval dans toutes les directions pour porter les invitations dans un rayon de vingt à vingt-cinq kilomètres. La poste emporta les lettres à destination plus lointaine. Le banquet fut commandé à Paris, chez un grand restaurateur qui s'engagea à tout fournir et à envoyer du monde pour le service de la table. Les ateliers, débarrassés de leurs machines, furent transformés en vastes salles de festin ; des guirlandes de fleurs, entremêlées de couronnes de chêne et de laurier, entouraient des inscriptions à la louange de M. Féréor. A chaque atelier on avait mis au-dessus de la porte son buste couronné avec les inscriptions les plus flatteuses[1]. De tous côtés on voyait écrit en fleurs ou en feuilles de chêne et de laurier : A NOTRE PÈRE ! A NOTRE BIENFAITEUR ! AU SOLEIL BIENFAISANT DU PAYS ! AU ROI DES CŒURS ! AU GÉNIE ! etc. M. Féréor avait surveillé et dirigé l'arrangement et les inscriptions des ateliers qui ne devaient être ouverts qu'au moment du banquet.

L'usine des cuivres et des zincs fut particulièrement soignée et ornée.

Le jour de la fête, il fit un temps magnifique ; on était à la fin de mai. Avant l'arrivée des invités pour l'expérience des toiles cuivre et zinc, tous les ouvriers et fournisseurs des usines se rassemblèrent dans la grande prairie devant les ateliers. Un coup de canon annonça l'arrivée de M. Féréor accompagné de Gaspard. La voiture s'arrêta au milieu de la prairie. M. Féréor descendit lestement, malgré ses soixante-dix ans ; Gaspard se plaça à sa droite. Les cris et les vivats des ouvriers furent arrêtés par un signe de M. Féréor, qui annonça qu'il voulait parler.

« Mes amis, mes enfants et messieurs ! Je vous remercie des témoignages d'affection que vous me prodiguez. Si je vous ai été assez utile dans ma vie pour que vous me regardiez comme votre bienfaiteur, j'ai le droit de vous demander de reporter une partie de votre reconnaissance sur ce jeune homme qui se tient modestement à mes côtés et qui m'a si bien servi ; il reçoit aujourd'hui la récompense de son zèle, de son dévouement et de son intelligence. Il est devenu mon fils, l'héritier de ma fortune et de ma gloire. C'est le fils de mon cœur aussi bien que de mon esprit. Il partagera à l'avenir mon autorité, et vous lui devez tous respect et obéissance. »

---

1. On mesure le fantastique pouvoir de ces premiers chefs d'industrie, autocrates absolus, maîtres discrétionnaires d'un personnel prudemment obséquieux.

M. Féréor ouvrit les bras : Gaspard s'y précipita et y fut longtemps retenu par son père adoptif. Après cette étreinte, M. Féréor le prit par la main et le conduisit dans tous les rangs des ouvriers qui applaudissaient, qui battaient des mains et qui riaient en dessous de l'exhibition théâtrale que subissait Gaspard.

« Voilà mon fils ! Je vous présente mon fils ! » répétait M. Féréor.

Quand tous les rangs furent parcourus, quand l'acte d'adoption présenté par le notaire fut signé, M. Féréor, donnant le bras à Gaspard, se dirigea vers la grande route suivi de tous les ouvriers, et alla à l'église où l'attendaient le curé, le clergé des environs, et une nombreuse réunion de chantres ; ces derniers entonnèrent un *Te Deum* retentissant, pendant lequel le curé, escorté du clergé, mena MM. Féréor père et fils dans le chœur où on leur avait préparé des prie-Dieu et des fauteuils velours et or.

La foule avait déjà envahi l'église ; au premier rang on avait placé le père et la mère Thomas et Lucas. Une messe basse commença et fut écoutée avec respect et recueillement par tous les assistants. Gaspard, en présence du Dieu bon et miséricordieux qui l'avait protégé et amené à la gloire qu'il ambitionnait, fut vivement touché. Il pria, et se sentit le cœur ému de reconnaissance et de joie.

Après la messe, le curé fit une quête pour les pauvres, afin, dit-il, qu'eux aussi pussent participer à la joie générale. M. Féréor mit dans la bourse un billet de mille francs ; le curé faillit tomber à la renverse à la vue de cette générosité inattendue. Gaspard donna cent francs ; les pauvres profitèrent ainsi de l'adoption de Gaspard, et, pour la première fois vantèrent la générosité de M. Féréor.

Après la messe on retourna aux usines ; le notaire se plaça devant une grande table qu'on avait préparée dans la prairie, et, là chacun put signer comme témoin l'acte déjà signé par M. Féréor, Gaspard, le père et la mère Thomas et Lucas.

Un premier déjeuner fut servi sur les tables qui avaient été préparées tout le long de la prairie ; il y avait une collation abondante et pour tous les goûts.

A onze heures, les invités des environs étant arrivés, M. Féréor les engagea à se rendre à la nouvelle fabrique, pour assister à l'expérience du cuivre et du zinc rendus malléables comme la toile.

Quand chacun fut placé, on fit voir et toucher des feuilles de cuivre et de zinc. Ces feuilles, reconnues dures et roides comme le sont tous les métaux, furent trempées dans un bassin de pierre qui contenait la préparation chimique ; la feuille fut ensuite placée dans une mécanique ; elle fut saisie par des tenailles qui la tirèrent et détirèrent si bien, que, peu de minutes après, elle formait une pièce de toile-cuivre qui fut roulée comme une étoffe et mise entre les mains de tous les assistants. On fit de même pour le zinc. Tout le monde fut dans une admiration sincère de cette belle et utile invention. Dans un moment de tumulte causé par l'empressement de ceux qui voulaient voir et toucher, M. Féréor serra la main de Gaspard et lui dit tout bas :

« Ta gloire est ma gloire ; ma gloire est la tienne. »

Gaspard lui répondit :

« Comme vous me récompensez en m'accordant le droit de vous appeler mon père ! »

Le père et la mère Thomas pleuraient de joie et d'orgueil ; chacun leur faisait compliment sur le fils qu'ils avaient cédé à M. Féréor, mais qui restait toujours leur fils.

MICHEL

C'est vous, père Thomas, qui avez bien élevé vos garçons ! En voilà un dans une fameuse position ! Et votre Lucas ! Quel brave garçon ! Et comme il est entendu pour les travaux de la terre ! Savez-vous bien que votre ferme a doublé de valeur, par la manière dont il la cultive ? Car c'est lui qui dirige tout maintenant ?

THOMAS

Ma foi, oui ; je me fais vieux, j'ai de quoi vivre, et je lui ai dit : « Mon garçon, tu aimes la ferme, prends-la à ton compte ; je te la donne, ce sera ta dot. »

MICHEL

Fameuse dot ! Et n'avez-vous pas eu un héritage de la cousine Danet ?

THOMAS

Oui, et un fameux : j'en ai tiré cent cinquante mille francs ; je vis avec ça sans me gêner.

MICHEL

Vous avez bien mené et bien calculé votre affaire, père Thomas ! Un garçon pour faire fortune, et l'autre pour faire marcher la ferme ! Faut-il que vous ayez poussé Gaspard à l'étude, pour qu'il soit devenu savant comme il est !

Thomas ne répondait pas ; il savait comment le pauvre Gaspard avait soutenu la lutte contre lui, combien il avait été grondé et battu pour sa constance au travail de l'école ! Il savait que Lucas aussi avait été maltraité à cause de son goût prononcé pour l'agriculture, et que si la ferme marchait si bien, c'était au courage et à l'excellent caractère de Lucas qu'il le devait. Le voisin Michel se mit à rire.

MICHEL

Vous ne parlez pas, père Thomas ! Je sais bien ce qui vous tient. Vous ne voulez pas avouer le nombre de coups que vous leur avez donnés pour les faire ce qu'ils sont. Dis donc, Lucas, les as-tu comptés ?

LUCAS, *riant*

Ce serait difficile ; peut-être ne saurais-je pas compter si loin.

MICHEL

C'est égal, il est arrivé à ses fins, tout de même. Voyez donc Gaspard, a-t-il l'air heureux, lui qui a toujours l'air sérieux et préoccupé ! Et le vieux père Féréor, paraît-il content ! Je ne l'ai jamais vu avec le visage réjoui qu'il a aujourd'hui ! c'est qu'il a fait une belle découverte, avec ses drogues dans lesquelles il lave son cuivre et son zinc. Fameuse lessive ! On pourait s'en faire des habits et des blouses, tant c'est moelleux.

THOMAS

Mais que va-t-il faire de ses toiles en métal ?

MICHEL

Ma foi, je n'en sais rien ; demande à Gaspard qui est dans la boutique.

THOMAS

Gaspard ne dit jamais rien ; on ne peut en rien tirer. Et puis, il est tout à son affaire, on ne le voit pas.

MICHEL

A quoi s'amuse-t-il donc ? Car il faut bien qu'on s'amuse de temps à autre.

THOMAS

Ma foi, je n'en sais rien. Son plaisir est de travailler aux ateliers, de surveiller les ouvriers, de causer avec monsieur.

MICHEL

Beau plaisir de causer avec ce vieux sournois ! On ne le voit jamais sourire. Pauvre Gaspard ! Dites donc, père Thomas, vous ne lui avez pas fait une belle vie, tout de même !

THOMAS

Ah ! c'est bien lui qui se l'est faite soi-même. Il l'a voulue, il l'a. Et, puisque ça lui plaît, personne n'a rien à y voir.

MICHEL

C'est juste ! Tiens, qu'est-ce qu'ils font donc ?

On entendit une musique à effet qui précédait tous les contremaîtres, marchant deux à deux. Arrivés devant MM. Féréor père et fils, ils leur présentèrent deux coupes en vermeil artistement travaillées, qui portaient les inscription d'usage : A NOTRE MAÎTRE VÉNÉRÉ, LA GLOIRE DE L'INDUSTRIE, SES OUVRIERS RECONNAISSANTS ! A NOTRE JEUNE MAÎTRE, L'ESPOIR DE L'INDUSTRIE.

André lut, au nom des contremaîtres et des ouvriers, un petit discours bien fait et bien dit. M. Féréor accepta les coupes, remit à Gaspard celle qui lui était destinée, et dit :

« Mes amis, je suis très sensible à votre hommage, et je l'accepte pour moi et pour mon fils. A l'avenir, vous lui obéirez comme à moi-même ; il est digne de vous commander. Nous allons nous rendre à la salle du banquet, et notre premier toast sera pour nos bons et laborieux ouvriers. Le vôtre sera pour mon fils et pour moi, qui resterai ce que j'ai toujours été, votre bienfaiteur et votre ami.

— Bravo ! bravo ! » cria-t-on de toutes parts.

Ces cris et bien d'autres se prolongèrent jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue M. Féréor et l'héritier de sa gloire. Gaspard était si heureux, si ému, qu'il ne songea ni à ses parents ni à son frère ; il n'avait dans l'esprit que sa position actuelle, avec les avantages immenses qui dépassaient tout ce qu'il avait désiré et espéré.

XX

PREMIER ATTENDRISSEMENT DE MM. FÉRÉOR PÈRE ET FILS

Toute la journée fut une suite de triomphes et d'ovations. Vers le soir, M. Féréor paraissant fatigué, Gaspard lui proposa de se retirer. M. Féréor y consentit.

« Je suis, en effet, très fatigué, mon ami. Va dire qu'on attelle. »

Gaspard ne tarda pas à revenir et annonça que la voiture serait prête dans peu d'instants. Quand le cocher avança, Gaspard ouvrit la portière, aida M. Féréor à monter, et se plaça près de lui.

M. FÉRÉOR

Que fais-tu donc, Gaspard ? Va t'amuser encore ; on va tirer un superbe feu d'artifice.

GASPARD

Permettez-moi, mon père, de vous accompagner. Vous savez que je me trouve plus heureux près de vous que partout ailleurs.

M. FÉRÉOR

Viens alors, mon enfant. Moi aussi, je t'aime : moi qui n'ai jamais aimé personne, je me sens le cœur remué par ta tendresse et par tes soins. Je suis heureux de ton bonheur ; j'aime à t'avoir près de moi ; en un mot, je t'aime.

M. Féréor, en disant ces mots, sentit ses yeux humides. Lui qui n'avait jamais versé une larme, il se sentit ému. Son attendrissement toucha Gaspard ; il vit qu'un autre sentiment que l'ambition et l'intérêt personnel avait gagné son cœur. Sa reconnaissance était devenue une affection réelle et profonde. Cédant à cette émotion, il saisit la main de M. Féréor, et, se jetant dans ses bras, il l'embrassa à plusieurs reprises ; tous deux versèrent des larmes dans les bras l'un de l'autre.

GASPARD

Mon père, mon cher père, quelle journée vous venez de me faire passer !

M. FÉRÉOR

Et quelle bonne fin d'une bonne journée, mon cher enfant !

GASPARD

Quelle gloire vous avez acquise en ce jour, mon père !

M. FÉRÉOR

Et c'est à toi que je le dois. Je le reconnais avec orgueil ; jadis j'aurais été jaloux de ta découverte, aujourd'hui je m'en enorgueillis. Je m'applaudis de t'avoir choisi pour fils. Nous voici arrivés ; viens prendre possession du logement que je t'ai fait préparer ; tu y compléteras ce que j'aurai oublié.

Le père et le fils s'installèrent chacun chez soi ; leurs chambres étaient près l'une de l'autre. Celle de Gaspard était bonne et ne manquait d'aucun meuble essentiel ; il n'était pas difficile, du reste ; le luxe était inconnu chez M. Féréor ; un lit passable, une commode, une table, un fauteuil et deux chaises formaient tout l'ameublement du père comme du fils ; M. Féréor avait de plus un grand bureau à cylindre et un meuble à tiroirs pour serrer des papiers.

Gaspard se coucha si heureux, qu'il fut longtemps sans dormir.

Après avoir repassé dans sa tête tous les événements de cette heureuse journée, il pensa qu'il était enfin arrivé à son but ; les millions qu'il avait désirés dès son enfance lui étaient assurés ; sa position dans les usines dépassait toutes ses espérances ; les affaires l'occupaient et ne laissaient pas de place à l'ennui ; il aimait bien réellement son père adoptif, mais il sentit avec peine que cette affection n'était pas encore le bonheur, que quelque chose manquait à sa complète satisfaction.

« Je ne sais pourquoi, pensait-il, ma vie ne me semble pas encore assez remplie...

« Je suis pourtant arrivé au but de mes constants efforts, je suis maître de mon avenir. Mon nouveau père m'aime bien réellement ; de moi seul dépend la solidité et même l'augmentation de l'amitié qu'il me porte. Comment reconnaîtrai-je toutes ses bontés ?

« Dans ces moments qui devraient être les plus heureux de ma vie, pourquoi mon cœur n'est-il pas encore rempli ? Où trouverai-je la satisfation complète qui me manque ? Où est la tranquillité que donne le parfait bonheur ? Ma reconnaissance pour mon bienfaiteur me procure seule quelques instants de calme... Ma vie jusqu'à présent n'a été remplie que par le travail : l'ambition qui m'a poussé sans cesse vers le but que j'ai atteint ne me laisse qu'un bonheur incomplet. Il me faut plus encore ! Les goûts, les idées et les habitudes de ma famille sont opposés aux miens ; elle me devient de plus en plus étrangère.

Pouvait-il en être autrement ? Si là du moins j'avais un ami qui eût toute ma confiance, auquel je pourrais demander des consolations et des conseils ! Mais je ne connais pas l'amitié : une liaison dans les ateliers pouvait sinon me perdre, du moins me compromettre... La messe de ce matin m'a laissé une singulière impression que je ne puis définir. Il me semble avoir mal employé mon temps jusqu'ici. Pourtant j'ai toujours été honnête ; mon assiduité au travail et mes services m'ont donné la situation à laquelle je suis parvenu. Que pouvais-je faire de plus que ce que j'ai fait ? »

Enfin la fatigue finit par l'emporter sur l'agitation, et il dormit jusqu'au lendemain. Il attendit, pour aller chez M. Féréor, qu'on y fût entré. Au premier bruit qui se fit entendre, Gaspard entra doucement et trouva M. Féréor éveillé et reposé.

M. FÉRÉOR

Aussitôt que nous serons prêts et que nous aurons déjeuné, mon enfant, nous irons aux usines ; il y aura bien à faire pour y remettre de l'ordre et recommencer le travail. André et Bernard auront de quoi s'occuper.

En attendant le moment du départ, Gaspard, d'après l'ordre de son père, dépouilla la correspondance, c'est-à-dire qu'il ouvrit toutes les lettres, mit de côté celles qui regardaient l'usine et les affaires, et remit à M. Féréor les lettres particulières.

« Mon père, nous lirons tout cela en voiture si vous voulez bien ; ce sera du temps de gagné.

M. FÉRÉOR

Très bien, mon ami ; c'et ce que je fais toujours. Je vois avec plaisir que tu as les mêmes idées que moi.

GASPARD

C'est que ce sont les meilleures, mon père, et qu'à force de vivre avec vous, je prends un peu de vous. »

M. Féréor sourit ; il n'était pas insensible à la louange.

Quand ils furent en voiture, chacun de son côté se mit à son travail. La lettre que Gaspard avait réservée pour la dernière excita son indignation.

« La lui lirai-je ? se demanda-t-il, ou faut-il n'en pas parler ? »

Après quelques minutes de réflexion :

« Il vaut mieux la lire à mon père, bien qu'elle me soit adressée. »

M. Féréor avait terminé sa correspondance particulière ; il regarda Gaspard, et, de son coup d'œil perçant, il vit de suite que quelque chose le tracassait.

M. FÉRÉOR

Qu'y a-t-il, Gaspard ? Tu as l'air contrarié.

GASPARD

Vous ne vous trompez pas, mon père ; je le suis très fortement.

M. FÉRÉOR

De quoi s'agit-il ?

GASPARD

La lettre que voici est de M. Frölichein.

M. FÉRÉOR

Encore ? Mais cet homme a le diable au corps ! Comment, il ose écrire après avoir été renvoyé, chassé comme un chien ?

GASPARD

Il n'est pas fier ; vous allez voir ce qu'il propose.
Gaspard lit :

« Mon cheune ami, Mina fous a fu à la pelle cérémonie t'auchourt'hui ; elle fous droufe drès à son cré. Ché fous brobose engore une fois de fous la tonner en mariache. Tites à fotre baba gue s'il me rebousse engore une fois, que ché ruinerai son intusdrie. Ché droufé mieux que fous pour le guifre et le singue ; ché cagne la moidié de la main t'œuvre. Si fous foulez Mina, notre intusdrie margera ensemble ; ché ne fous ferai bas de rifalité ; nous serons ensemple et pons amis. Si fous revusez, ché fous ferai une querre enrachée. Répontez fite et pien ; alors, ch'irai parler afec fous tans teux chours. Pien le ponsoir, mon cheune ami, ché fous enfoie un éjantillon de ma doile-guifre et singue [1].

« FRÖLICHEIN »

Gaspard se tut ; M. Féréor était livide. Après avoir examiné l'échantillon, et après un assez long silence, il demanda à Gaspard de relire cette lettre.

M. FÉRÉOR

C'est clair, il a perfectionné notre invention et il la coulera. Mon triomphe d'hier sera détruit par celui de ce misérable fourbe. Et comment parer le coup ?

GASPARD

Il vous propose le moyen, mon père.
M. Féréor regarda Gaspard avec étonnement.

M. FÉRÉOR

Mais ce moyen est impossible, mon enfant. Épouser la fille d'un gredin que tu méprises, que tu détestes, que tu as chassé de chez toi, chassé de chez moi ; que ni toi ni moi ne pourrons regarder sans haine et sans mépris.

1. Frölichein parle et écrit avec le même accent germanique !

GASPARD

Mais, mon père, votre renommée, votre gloire ?

M. FÉRÉOR

Écoute, Gaspard. J'aurais non seulement accepté, mais demandé ce sacrifice, il y a deux ou trois ans ; maintenant, il me serait trop dur, parce que, comme je te l'ai dit hier, tu as su réveiller mon cœur. Je t'aime et je serais malheureux de ton malheur.

Il s'arrêta quelques instants.

« Si, du moins, la fille était bien ! » murmura-t-il comme se parlant à lui-même.

Cette pensée, échappée à la préoccupation de M. Féréor, décida Gaspard à faire le sacrifice de son bonheur intérieur, du repos de sa vie, pour délivrer son père du malheur qui le menaçait. Il n'hésita plus.

GASPARD

Mon père, il faut accepter la proposition de ce drôle.

M. FÉRÉOR

Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu dis ? Tu es fou !

GASPARD

Non, mon père, je suis dans mon bon sens. Je prévois pour nous une série d'inquiétudes, de peines, de tourments, peut-être de malheurs, dont nous sommes menacés par ce misérable. Vos intérêts sont les miens ; vous m'avez donné le droit de me sacrifier pour vous ; je le ferai avec empressement, avec joie, car moi aussi, mon père, moi qui n'avais jamais aimé, je vous aime et je me sens malheureux et troublé à la pensée du mal que peut vous faire ce méchant homme. Croyez-moi, mon père, je serai plus heureux de vous donner ce témoignage d'affection pour conjurer les maux qui nous menacent, que je ne le serais en me conservant libre et indépendant, mais témoin continuel de vos inquiétudes et de vos chagrins.

La surprise de M. Féréor fit place à l'attendrissement.

« Mon fils, mon cher, excellent fils ! s'écria-t-il. Mon Dieu, qu'il est bon d'aimer et de se sentir aimé ! Je n'avais aucune idée de ce bonheur. En vérité, mon cher enfant, je ne sais si je dois accepter ton généreux sacrifice. Pense donc au mépris que nous avons pour cet homme ! A la répugnance que nous aurons de nous trouver sans cesse avec lui ! En contact d'affaires avec ce fripon, ce voleur !

GASPARD

Je le sais, mon père ; je vous épargnerai le plus possible ce contact pénible et odieux. Vous me ferez connaître vos intentions, et je les lui transmettrai.

M. FÉRÉOR

Et tu auras le courage d'appeler cet homme ton père ?

GASPARD

Non, ce serait trop fort ! Je l'appellerai *monsieur*. On n'est pas obligé de donner à un beau-père le titre de père.

M. FÉRÉOR

Gaspard, mon pauvre Gaspard, j'aurai fait ton malheur en voulant te rendre heureux.

GASPARD, *souriant*

Non, mon père, je vous ai donné tout ce que j'ai de sensibilité dans mon cœur, et je serai plus contrarié que malheureux. Quand je me sentirai trop irrité, je viendrai me consoler près de vous. »

Gaspard serra la main de M. Féréor et dit :

« Je répondrai aujourd'hui même. Et l'affaire une fois commencée, nous la dépêcherons le plus possible. Que le mois ne se termine pas avant que tout soit fini. »

M. Féréor ne répondit pas ; il était préoccupé.

En arrivant à l'usine, ils furent surpris de l'ordre qui régnait déjà dans les ateliers. Les traces du festin et de toute la fête avaient disparu ; la prairie était débarrassée des tables, des pièces d'artifice, des tentes, de la salle de bal. Les seuls restes de la fête étaient les nombreux lampions, globes et verres de couleur, accrochés aux arbres, et qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever.

M. Féréor et Gaspard firent compliment aux ouvriers et contremaîtres de leur promptitude à rétablir l'ordre. Dans les ateliers, on avait également tout remis en place.

« Personne ne s'est donc couché ? demanda Gaspard.

ANDRÉ

Personne, monsieur. Après le feu d'atifice, on a recommencé à danser et à manger jusqu'à deux heures du matin. Voyant qu'il ne restait que peu de monde et qu'on en avait assez, j'ai proposé de nous mettre tous à ranger et à rétablir l'ordre ; les gens du village nous ont donné un bon coup de main ; on a travaillé à qui mieux mieux ; nos usiniers dans les ateliers, où je n'ai voulu laisser entrer aucun étranger une fois les machines et les engrenages montés ; les ouvriers terrassiers et les étrangers ont rangé en dehors, et si ces messieurs étaient arrivés seulement une heure plus tard, ils auraient trouvé tout le monde à l'ouvrage.

« Mon père, dit Gaspard, me permettez-vous d'annoncer que vous donnez une journée de repos qui sera payée comme si on avait travaillé [1] ?

— Très bien, mon ami ; j'allais te le dire. C'est étonnant comme nos idées s'accordent. »

1. L'idée d'un congé payé de droit est encore loin.

Gaspard sourit et chargea André de répandre cette bonne nouvelle parmi les ouvriers.

Quand M. Féréor et Gaspard eurent tout parcouru, tout inspecté, quand ils eurent encore admiré les toiles cuivre et zinc, M. Féréor dit à son fils :

« Gaspard, j'ai une proposition à te faire.

GASPARD

Je vous écoute, mon père, et, à mon tour, je vous adresserai une demande.

M. FÉRÉOR

Je crois convenable, mon fils, que nous allions tous deux voir tes parents. Hier, nous n'avons guère pu nous en occuper ; c'est à peine si tu as eu le temps de les embrasser. Notre visite leur fera plaisir.

GASPARD, *riant et baisant la main de M. Féréor*

C'est incroyable comme nos idées se rencontrent ! c'est tout juste ce que je voulais vous demander.

M. FÉRÉOR

Partons, alors ; fais avancer la voiture, mon ami. »

Ils montèrent dans le coupé qui les amena en peu de minutes à la porte du père Thomas. Lucas était aux champs ; mais le père et la mère étaient chez eux.

XXI

VISITE A LA FERME ET GÉNÉROSITÉ DE M. FÉRÉOR

Au bruit de la voiture, le père Thomas sauta de dessus sa chaise et courut ouvrir la porte. M. Féréor et Gaspard en descendirent.

Après quelques instants de conversation, de félicitations et de remerciements, M. Féréor dit à Thomas en souriant :

« Père Thomas, je vous ai amené votre fils et mon fils..., mon cher fils, qui désire vous voir et causer avec vous. Je vous le laisse pour vous donner plus de liberté. Gaspard, je te renverrai la voiture quand j'aurai besoin de toi ; ce ne sera pas avant quatre ou cinq heures d'ici ; dîne avec tes parents, mon ami, il y a des années que tu n'as mangé chez eux ; il faut que tu aies aussi ton congé. »

M. Féréor remonta en voiture, aidé de Gaspard qui lui serra la main et le regarda partir.

« Excellent homme ! dit-il en rentrant.

THOMAS

Tu l'aimes donc tout de bon, ce vieux bonhomme ?

GASPARD

Mon père, ce vieux bonhomme, comme vous l'appelez, est mon bienfaiteur, mon père. Jamais sa bonté ne s'est démentie à mon égard ; jamais il ne m'a fait un reproche, jamais témoigné le moindre mécontentement. Depuis neuf années que je suis sous ses ordres, il m'a toujours bien traité, encouragé ; il m'a payé plus largement qu'il ne l'avait promis, plus généreusement que je ne le méritais. Et enfin, il s'est attaché à moi, il m'a aimé, oui, aimé, et il a voulu devenir mon père. Voyez si je puis ne pas l'aimer aussi et lui être sincèrement dévoué.

THOMAS

Diantre ! comme tu en parles avec feu ! Tu ne prendrais pas ma défense avec tant de chaleur. »

Gaspard sourit et voulut répondre. Mais, pendant qu'il hésitait, Lucas entra.

LUCAS, *se jetant au cou de Gaspard*

Gaspard ! Comment, voilà Gaspard ! Quelle belle journée pour toi que celle d'hier ! Je suis content de te voir et de causer avec toi un peu à l'aise.

GASPARD, *après l'avoir embrassé*

Je dîne avec vous. J'ai congé aujourd'hui.

LUCAS

Le premier depuis huit ans ; c'est une grande joie pour nous. Où est donc ma mère ?

THOMAS

Elle ne tardera pas à revenir ; elle est allée apprêter un poulet, dénicher des œufs, chercher du beurre, des légumes, des fruits, enfin ce qu'il faut pour bien traiter Gaspard. Tu es habitué à une bonne cuisine ; la nôtre va te paraître bien misérable. Pas comme ton banquet d'hier !

GASPARD

Mon père, je ne tiens guère à la cuisine, et je dînerai chez vous beaucoup mieux et plus abondamment que je ne dîne chez moi, où je suis sans cesse dérangé, pressé de travail.

Lucas engagea son frère à venir faire avec lui un tour dans les champs ; Gaspard admira les progrès et les améliorations de la culture de son frère.

« Y a-t-il longtemps, dit-il, que je ne me suis promené avec toi et que je n'ai revu ces champs que mon père me forçait à cultiver !

LUCAS

Tu mènes une vie qui n'est pas bien agréable, ce me semble.

GASPARD

Tout est agréable quand tout mène au but qu'on veut atteindre ; j'ai, il est vrai, passé bien des nuits sans me coucher, bien des jours sans avoir le temps de manger ; j'ai supporté des fatigues, des ennuis, des tracasseries sans cesse renouvelées, parce que j'avais le désir extrême d'arriver. J'ai dépassé mon but, grâce à l'amitié de M. Féréor. Jugez combien je lui dois de reconnaissance, et vois que de ménagements j'ai encore à garder pour ne pas perdre ce que j'ai si péniblement acquis.

LUCAS

Quels ménagements ? Personne ne peut t'empêcher de rester le fils adoptif de M. Féréor ?

GASPARD

Oui, sans doute, mais il peut faire de moi un fils déshérité, et je dois, pour éviter ce malheur, continuer à lui complaire en tout, à me rendre nécessaire, indispensable, à entretenir, par la mienne, l'affection très sincère qu'il a conçue pour moi, et qui m'a réellement, agréablement impressionné hier quand il me l'a enfin avouée. Ce pauvre homme ! Il m'a dit que j'étais sa première affection, et je l'ai vu pleurer dans mes bras. Ce triomphe est pour moi aussi agréable qu'inattendu.

LUCAS

Le fait est qu'il ne passe pas pour être tendre.

GASPARD

Non, il ne l'est pas, et c'est pourquoi j'ai été attendri de le voir pleurer en m'embrassant et en m'avouant qu'il m'aimait. La joie, la surprise, la reconnaisance, et aussi une affection sincère, m'ont attendri à mon tour, et j'ai pleuré comme lui... et je dois dire que ces larmes, les premières que j'ai versées depuis que je suis sorti de l'enfance, m'ont semblé douces ; et il est très vrai que j'aime cet excellent homme qui a tant fait pour moi, et qui a, je ne l'oublie pas, le pouvoir de détruire en partie ce qu'il a fait.

LUCAS

Pauvre Gaspard, je comprends ta vie ; je n'en voudrais pas pour un empire.

GASPARD

C'est que tu ne la comprends pas ; compare ce que j'étais avec ce que je suis. Je me vois encore, sortant d'ici en blouse, en sabots, timide, gauche, ne sachant rien.

LUCAS

Comment, rien ? Tu étais le plus savant de l'école !

GASPARD

Pauvre science ! Je ne savais rien auprès de ce que je sais maintenant. Et me voici fils d'un millionnaire, commandant à des milliers d'individus, salué, obéi et respecté dans tout le pays, roulant carrosse, arrivant chez toi dans un équipage superbe, attendu et désiré chez moi (car j'ai un *chez-moi* maintenant), reçu avec un sourire amical et bienveillant qui m'annonce la solidité de mon pouvoir, tout cela, vois-tu, est mon paradis en ce monde.

LUCAS

Un nouveau venu intelligent peut gâter tout cela, et venir te supplanter près de ton nouveau père.

GASPARD

Non, j'y veille sans cesse et j'y veillerai toujours tant que M. Féréor vivra. Il y a déjà eu plusieurs protégés intelligents que j'ai éloignés ou fait renvoyer.

LUCAS

Comment as-tu fait ?

GASPARD

En les surveillant strictement ; en faisant ressortir les erreurs, les négligences presque impossibles à éviter, en redisant des paroles arrachées à l'impatience, à l'ennui. J'y suis toujours promptement arrivé et sans jamais avoir eu recours au mensonge. Il y en a un en ce moment qui m'inquiète légèrement ; il fait trop bien, mais il a un côté faible ; c'est son cœur ; il aime bêtement ses parents, il les regrette, il les pleure ; il perd du temps à leur écrire ; il veut demander à s'absenter pour un mois ; je ne l'en détourne pas, et c'est ce qui le perdra. M. Féréor n'aime pas qu'on aime autre chose que l'usine et lui-même.

LUCAS

Tu ne nous aimes donc pas ?

GASPARD

Si fait, je vous aime bien, mais j'aime cent fois mieux mon usine.

LUCAS

Ainsi, tu te trouves parfaitement heureux ?

GASPARD

Parfaitement, non ; outre la crainte de tout perdre si l'affection de

M. Féréor venait à diminuer ou même à s'éteindre, je me sens comme un vide que je ne puis remplir. Je me demande quel sera mon avenir ? pour qui et pour quoi je dois continuer à travailler, à m'éreinter, à m'agiter ? Quelque chose me manque et je ne sais ce que c'est... Mais, ajouta Gaspard après quelques instants de silence, ne penses-tu pas qu'il serait temps de rentrer ? Après dîner, je te parlerai de toi-même ; jusqu'ici nous n'avons causé que de moi.

LUCAS

Il n'y a pas grand-chose à dire de moi, c'est toujours la même vie ; mon père la gâte un peu par ses colères ; il ne me touche plus, mais quand il a trop bu de gros cidre, ce qui lui arrive souvent, tu sais, il gronde encore ma mère quelquefois. Du reste, il se laisse mener assez volontiers. »

Les deux frères rentrèrent à temps ; la mère allait mettre le couvert, Lucas courut l'aider.

« Viens aussi, Gaspard ; viens me donner un coup de main. »

Gaspard y alla en souriant ; il aida gauchement et sans gaieté. Lucas s'en aperçut et soupira.

« Il n'est plus des nôtres, pensa-t-il ; ce n'est plus un frère pour moi ni un fils pour mes parents. »

Gaspard réfléchissait de son côté.

« Quelle sotte vie ils mènent ici ! Que je serais malheureux s'il me fallait vivre avec eux ! Quelle différence avec mon usine ! Quelle vie ! Quelle activité ! Quelle animation ! Et combien je préfère M. Féréor à mes parents ! Chez eux, je me sens gêné, ennuyé ! Et puis, le souvenir de mon enfance, de la dureté de mon père, de l'indifférence de ma mère, me met mal à l'aise. Dans tout ça, Lucas est le seul qui me tienne un peu au cœur, et encore je m'en passe bien ; je n'y pense pas, tandis que si mon usine me manquait, je serais comme un corps sans âme. Et si mon père adoptif venait à me manquer, je me sentirais comme abandonné, comme un corps sans tête.

LA MÈRE

Eh bien ! Gaspard, à quoi penses-tu donc, les bras croisés, la tête penchée ?

GASPARD

Rien, rien, ma mère ; je pensais à ma sortie de chez vous il y a neuf ans, et au chemin que j'ai fait.

LA MÈRE

Tu as bien marché mon ami, et tu as été loin. Voyons, mettons-nous à table. »

Le dîner fut bon, mais il n'y eut pas de gaieté. Gaspard avait perdu l'habitude de rire ; Lucas se sentait gêné ; les parents étaient mécontents de l'attitude un peu hautaine de Gaspard qui les dominait par son

intelligence hors ligne, et par toute sa position de *monsieur* et de millionnaire, tandis qu'ils restaient cultivateurs simples et grossiers comme devant.

Après le dîner, Gaspard voulut encore sortir avec Lucas, mais la voiture vint le chercher. Il se hâta de faire ses adieux à ses parents et à son frère, et monta dans son coupé avec joie et empressement.

« Où est mon père ? demanda Gaspard en descendant de voiture.

— Dans son cabinet, monsieur. »

Gaspard monta l'escalier quatre à quatre, et sauta plutôt qu'il n'entra dans le cabinet ; il prit la main de M. Féréor qu'il baisa et serra dans les siennes.

GASPARD

Me voilà enfin de retour, mon père ! Le temps m'a paru long !

M. FÉRÉOR

Vraiment ? Tu me fais plaisir en me le disant, mon enfant. Je t'attendais avec impatience.

GASPARD

Et pourquoi ne pas m'avoir envoyé chercher plus tôt, mon père ?

M. FÉRÉOR

Parce que je ne voulais pas te rogner ton congé, le premier depuis neuf ans, et que j'ai voulu te laisser jouir de la présence de tes parents.

GASPARD

Oh ! quant à ça !... Mes parents, c'est vous ! Ma joie, mon bonheur, c'est vous ! Notre usine est ma femme ; nos machines sont mes enfants, et le tout réuni est ma vie ! Vous voyez bien, mon père, qu'il est inutile de me donner des congés.

M. Féréor l'écouta avec un sourire si satisfait et le regarda d'un air si affectueux, que Gaspard fut enchanté d'avoir si bien parlé.

« Allons-nous écrire à notre mauvais drôle, mon père ? dit Gaspard en s'asseyant en face de M. Féréor.

M. FÉRÉOR

Gaspard, j'y ai longuement songé ; je n'ai pour ainsi dire pas pensé à autre chose depuis que je t'ai quitté. Je trouve que la chose n'est pas faisable. Tu as vingt-cinq ans ; tu as un long avenir devant toi. Cette femme et ce beau-père pèseront sur ton cœur, sur ton esprit, sur ton bonheur. C'est impossible ! Je le répète, c'est impossible ; ce serait pour moi un trouble dont ma santé même souffrirait. N'y pensons plus et tâchons de nous en tirer autrement.

GASPARD

Mon père, ces gens-là ne pèseront pas sur mon cœur, car je n'en

ai pas pour eux, je n'en ai que pour vous ; ils ne pèseront pas sur mon esprit, parce que je ne m'occuperai du père que pour les affaires de l'usine ; ils ne pèseront pas sur mon bonheur, car je compte sur votre bonté et votre générosité accoutumées pour donner à la femme de quoi me laisser tranquille, n'avoir rien à me demander, et n'avoir aucun contact avec moi. Le père sera pour nous un fripon comme un autre ; nous serons en affaires avec lui ; nous l'enverrons le plus possible dans les bureaux. Ce mariage nous donnera la sécurité que nous risquons de perdre. C'est un sacrifice que je vous ferai avec une véritable joie, et dont, au reste, je profiterai comme vous.

M. FÉRÉOR

Mon fils, mon cher fils, pense donc que lorsqu'on se marie, c'est pour la vie. Tu ne connais seulement pas cette femme ; nous ne l'avons jamais vue ; elle peut être laide, bête, méchante, maussade, bossue, peut-être ! Qui sait ?

GASPARD

Tout cela ne m'effraye pas, mon père ; si elle est laide, nous ne la regarderons pas ; si elle est bête, nous ne lui parlerons pas ; si elle est méchante et maussade, nous la mettrons à part et nous ne nous en occuperons pas. Vous remplacerez la femme que je n'aimerai pas, et l'usine remplacera les enfants que je n'aurai pas, j'espère. Vous voyez que nous continuerons à vivre très heureux entre nous deux.

M. FÉRÉOR

Allons, puisque tu le veux, j'accepte ton sacrifice, mon cher fils ; et je ne te dissimule pas que tu combles mes vœux en acceptant ce mariage, dans l'intérêt de notre invention et de notre repos. Je te donne pour dot la moitié de ce que je possède, en t'imposant pour seule condition que tu ne me quitteras pas et que nos affaires seront toujours en commun, sans que l'un de nous puisse faire une entreprise sans le consentement de l'autre.

GASPARD

Merci, mille fois merci, mon père, mon bon et généreux père ! »

Gaspard lui baisa la main ; M. Féréor l'embrassa avec effusion.

M. FÉRÉOR

Écris, mon enfant ; écris, et dis-lui de venir vite et de terminer vite, afin que nous soyons débarrassés de tous ces gueux, et que nous reprenions notre vie tranquille. Moi, je vais écrire de suite au notaire de faire vite aussi mon acte de donation, pour que tu saches ce que tu as. Mais tu peux annoncer cinq millions pour le moins, dont deux en terres, forêts et maisons ; le reste dans les usines, et rapportant pour le moins vingt pour cent, c'est-à-dire six cent mille francs par an.

La surprise de Gaspard amusa et réjouit M. Féréor.

M. FÉRÉOR

Oui, mon cher fils, tu auras à toi six millions et autant après moi.

GASPARD

Oh ! mon père, c'est trop ! trop de générosité ! trop de fortune pour moi !

M. FÉRÉOR

Mon ami, tu sacrifies toute ta vie, et moi la moitié seulement de ma fortune. Lequel de nous donne davantage ?

Gaspard, vaincu par la joie, le saisissement, le bonheur, tomba à genoux devant son père, et, appuyant sa tête sur les genoux qu'il tenait embrassés, il versa des larmes qui enchantèrent celui qui les faisait couler.

M. FÉRÉOR

Remets-toi, mon enfant, calme-toi et fais ta lettre.

Gaspard essuya ses yeux, baisa encore la main généreuse qui consolidait sa fortune, et, se plaçant en face de son bienfaiteur, il écrivit la lettre suivante :

« Monsieur,

« Mon père et moi nous acceptons votre proposition ; j'épouserai votre fille. Je ne demande pas à la voir ni à la connaître ; je l'épouse ; vous savez comment et pourquoi. Vous serez notre associé au lieu d'être notre rival et notre ennemi. Grâce à la générosité de mon père, j'apporte en dot cinq millions rapportant cinq à six cent mille fancs. Nous vous attendons pour tout régler et pour fixer le jour du mariage. Le plus tôt sera le mieux.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« GASPARD THOMAS-FÉRÉOR. »

GASPARD, *souriant*

Voici, mon père ; voulez-vous lire la demande en mariage.

M. Féréor lut, sourit et la rendit à Gaspard.

« Très bien, mon ami ; cachète et fais partir. »

Gaspard cacheta : sa main tremblait ; M. Féréor le regardait ; quand il vit la main trembler, il se troubla et il dit à mi-voix :

« Pauvre garçon ! »

Mais il laissa partir la lettre qui condamnait Gaspard à un mariage odieux.

« Va prendre l'air et faire un tour dans les ateliers, mon enfant ; vois si tout est en place, bien rangé. »

Gaspard sortit ; tout était prêt à recevoir les ouvriers. Il se promena dans le bois ; après avoir marché quelque temps, il s'assit dans le berceau de houx qui avait si bien servi à lui faire atteindre son but.

« Je le paye cher, dit-il, mais je le tiens ! Cinq millions ! Et autant après lui ! Ce pauvre père ! Que Dieu me le conserve ; je l'aime

réellement de plus en plus, et il est le seul être au monde que je puisse aimer. Cette créature que je vais épouser est sans doute laide, bête et maussade. Mon sacrifice est grand et cruel. Mais je le devais à mon père, cent fois plus paternel pour moi que ne l'a été mon propre père !... A vingt-cinq ans ! être enchaîné pour la vie ! et n'avoir plus personne à aimer qu'un père bien âgé, hélas ! Le côté le plus pénible de ce mariage est le père ! Un misérable que j'ai mis à la porte, et qui, après cela, a le sans-cœur de m'offrir encore sa fille... Encore une illusion perdue, un appui de moins pour l'avenir. Ce bonheur que je ne trouvais pas complètement dans la fortune, j'espérais enfin le rencontrer dans les joies du ménage et de la famille. La satisfaction d'un grand devoir accompli peut seul en ce moment apporter un soulagement à ma tristesse ; il fait naître en moi pour la première fois des émotions qui ne manquent pas d'un certain charme malgré l'amertume de mes autres pensées. »

Gaspard resta longtemps dans le berceau.

XXII

EFFET DE LA JOIE SUR LE PÈRE THOMAS

Pendant que Gaspard réfléchissait, M. Féréor s'applaudissait de la détermination de son fils.

« Cinq millions récompensent grandement son acte de dévouement, pensait-il. Il doit être bien heureux, maintenant qu'il sait à un million près quelle est ma fortune. Ce bon garçon, je l'aime de tout mon cœur ! Et comme il m'est attaché ! C'est la première fois de ma vie que je me vois aimé, mais réellement aimé, sans aucun calcul, avec un entier dévouement. C'est la seule chose qui me manquait ; je l'ai, je suis content... Je voudrais que ce mariage fût déjà fait. Ce gredin de Frölichein ne pourra plus me faire de tort quand sa fille sera ma belle-fille. Pauvre Gaspard ! »

Le surlendemain de la lettre, M. Frölichein arriva chez M. Féréor qui déjeunait avec Gaspard ; ce dernier se leva, le fit entrer, et referma soigneusement la porte.

M. FRÖLICHEIN

Mon cheune ami...

GASPARD, *avec froideur*

Voici mon père, monsieur ; c'est chez lui que vous vous trouvez.

M. FRÖLICHEIN

Mon ger monsieur, ché fiens...

M. FÉRÉOR

Nous savons pourquoi vous venez ici. C'est une affaire à terminer vite. Mon fils épouse votre fille pour éviter la concurrence que vous pourriez faire à notre découverte. Les conditions seront : pour vous une dot de cinq millions au moins !

M. FRÖLICHEIN

Cinq millions ! C'est tonc pien frai ? Je ne boufais croire à un si crand ponheur, et ma fille...

M. FÉRÉOR

Taisez-vous et laissez-moi finir. Votre fille sera logée chez moi. Vous vous engagerez, par le contrat de mariage, à ne nous faire aucune concurrence dans notre industrie, à ne rien établir ni entreprendre sans notre consentement, à ne faire aucun usage du vol que vous nous avez fait pour les toiles cuivre et zinc, et à nous livrer le secret du perfectionnement que vous avez trouvé pour la fabrication des toiles cuivre et zinc.

M. FRÖLICHEIN

Oh ! mein Goth ! Ger monsieur.

M. FÉRÉOR

Je vous prie de ne pas m'appeler *cher monzieur* ! Je ne vous suis pas cher, pas plus que vous ne m'êtes cher. Vous nous vendez votre fille pour être associé à ma maison, à mes affaires, et pour assurer votre fortune. Gaspard paye la vente de sa personne. Quand la marchandise sera encaissée, nous n'aurons de relations que celles des affaires industrielles... Je me charge du contrat. Quand pourrons-nous signer ?

M. FRÖLICHEIN

Tans guinze chours, si monsieur fotre fils feut pien.

GASPARD

Moi, ça m'est égal. Le plus tôt possible sera le mieux.

M. FRÖLICHEIN

Foulez-vous fenir foir Mina ?

GASPARD

C'est inutile ; je la verrai le jour du mariage.

M. FRÖLICHEIN

Mais c'est imbossiple ! Il faut pien gue fous fassiez connaissance et gue fous feniez foir fotre fudure.

GASPARD

Je n'ai pas le temps ; nos affaires nous occupent constamment.

M. FRÖLICHEIN

Mais gue tira la famille.

GASPARD

Elle dira ce qu'elle voudra ; cela ne me regarde pas.

M. FRÖLICHEIN

Une vois, une seule, mon pon monsieur, seulement pour le pon effet.

GASPARD

Quand le contrat sera prêt à signer, monsieur.

M. FRÖLICHEIN

Fous ferrez comme Mina est cholie ; tout mon bortrait.

M. FÉRÉOR

Gaspard, reconduis monsieur ; notre conférence et terminée.
Gaspard ouvrit la porte et la referma dès que M. Frölichein fut sorti.

GASPARD, *riant*

Mon père, avez-vous entendu ? Sa Mina lui ressemble.

M. FÉRÉOR, *souriant*

Que veux-tu, mon ami ? la chance est contre nous. Nous la laisserons dans son coin sans la regarder, comme tu disais. Et à présent, mon fils, il faut t'occuper de la loger. Tu feras venir de suite mon tapissier de Paris, et tu lui feras arranger et meubler richement l'appartement dans l'aile opposée au mien.

GASPARD

Oui, mon père ; mais accordez-moi une dernière faveur.

M. FÉRÉOR

Tout ce que tu voudras, mon cher enfant. Demande.

GASPARD

Mon père, laissez-moi la chambre que j'occupe près de vous. Je continuerai ainsi à être à votre portée le jour comme la nuit. Si vous êtes souffrant, je vous soignerai ; et enfin, nous continuerons notre bonne vie en tête à tête.

M. FÉRÉOR

Mon cher enfant, je te remercie et je t'accorde avec joie ta demande.

Je n'aurais jamais voulu te retenir loin de ta femme, mais puisque tu le veux...

GASPARD

Je vais écrire au tapissier, mon père.

M. FÉRÉOR

Et quand tu auras fini, il serait bon d'aller demander le consentement de ton père et de ta mère, indispensable pour te marier.

GASPARD

C'est vrai ; rien ne peut se faire sans eux.

M. FÉRÉOR

Pendant que je serai aux usines et que j'arrangerai le contrat avec le notaire que nous emmènerons, tu iras chez ton père ; tu viendras me rejoindre quand tu voudras ; je repartirai vers cinq heures.

GASPARD

Oui, mon père. Et faut-il que j'aille prévenir le notaire ?

M. FÉRÉOR

Oui, mon ami, et dis qu'on attelle dans une heure.

Deux heures après, Gaspard était chez son père. Il le trouva indisposé et n'ayant pu sortir.

THOMAS

Comment, encore toi ? Mais tu es donc rendu à la liberté, depuis que tu es M. Féréor fils ?

GASPARD

Non, mon père, je suis aussi tenu que jamais ; mais j'ai une requête à vous adresser. Je viens vous demander votre consentement à mon mariage.

THOMAS, *surpris*

Ton mariage ! Mais il n'en était pas question l'autre jour. Et avec qui ?

Gaspard rougit.

« Avec Mlle Frölichein.

THOMAS

Pas possible ! La fille de ce grand Allemand que tu as mis à la porte dernièrement ?

GASPARD

Tout juste. Sa fille, Mlle Mina.

THOMAS

Quelle âge a-t-elle ?

GASPARD

Je n'en sais rien.

THOMAS

Quelle fortune a-t-elle ?

GASPARD

Je n'en sais rien.

THOMAS

C'est drôle ça. Est-elle jolie ?

GASPARD

Je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais vue.

THOMAS

Mais ce n'est pas possible. Comment, tu épouses une femme que tu n'as jamais vue ?

GASPARD

Oui, mon père ; c'est un mariage d'affaire. C'est pour l'avantage des usines.

THOMAS

Et si cette femme est laide, sotte et mauvaise ?

GASPARD

Il faudra bien que je la garde tout de même.

THOMAS

Malheureux ! Mais tu mèneras une vie de chien, une vie de galérien !

GASPARD

Non, mon père. Je vivrai pour M. Féréor et pour ses usines.

THOMAS

Et si tes enfants tiennent de ton affreuse femme ?

GASPARD

J'espère ne pas en avoir, et si j'en ai qui ressemblent à ma femme, je ne les regarderai pas.

THOMAS

Et que te donne ton nouveau père pour conclure le marché ?

GASPARD

Cinq millions tout de suite et autant après lui.

— Cinq millions ! » répéta trois fois le père Thomas. Et il se tut.

LA MÈRE

Miséricorde ! Que vas-tu faire de tout ça ? Et puisque tu es si riche, donne-moi une pièce de dix francs pour la pauvre femme Mathurin, la mère d'Henri ; elle a été malade, son fils est à la ferme de Millar, elle doit son loyer, et on menace de la mettre dehors.

Gaspard retira de sa poche deux pièces de vingt francs.

GASPARD

Voilà, ma mère ; et ne vous gênez pas pour me demander de l'argent pour les pauvres ; je vous donnerai toujours tout ce que vous voudrez.

LA MÈRE

Merci, mon enfant ; c'est un bon sentiment que tu as là ; et je suis bien sûr que ta charité te vaudra la bénédiction du bon Dieu pour ton mariage.

Gaspard soupira pour toute réponse.

LA MÈRE

Et à quand la noce, mon ami ?

GASPARD

Le plus tôt possible, ma mère ; dans une quinzaine... Il faut que vous y veniez, ma mère, et mon père, et Lucas.

Gaspard se retourna vers son père en disant ces mots, et il ne put s'empêcher de pousser un cri.

Le père Thomas était tombé la tête renversée sur son fauteuil, les yeux retournés, le visage violet, les mains crispées.

La mère répéta le cri de Gaspard et se précipita vers son mari, lui enleva sa cravate et demanda de l'eau fraîche. Gaspard en apportait ; ils mouillèrent le front, la nuque, les tempes du père Thomas, mais il ne revenait pas.

« Lucas, Lucas, qu'on aille chercher Lucas ! cria la mère.

GASPARD

Je cours l'avertir, ma mère. Où est-il ?

LA MÈRE

Il laboure le champ des dix hectares. »

Gaspard y alla avec toute la vitesse de ses jambes. Pendant que Lucas courut à la ferme, Gaspard alla chercher le médecin ; il était chez lui, et il accompagna Gaspard chez le père Thomas, qui était toujours dans le même état. Il le saigna, le sang ne coula pas. Après avoir employé

inutilement tous les moyens possibles pendant plus d'une heure, le médecin tâta le pouls, il ne battait plus : il écouta la respiration qui avait cessé.

« Il est mort, dit-il à l'oreille de Gaspard. Une apoplexie foudroyante l'aura frappé. »

Gaspard était consterné. C'était la joie des cinq millions qui avait tué le père Thomas. Lucas se précipita sur le corps de son père et sanglota. La mère poussa des cris lamentables. Après une heure de larmes et de sanglots, elle appela la fille de ferme et se mit à arranger convenablement le corps inanimé. Gaspard chercha à consoler Lucas qui pleurait amèrement.

GASPARD

Reste près de ma mère, Lucas ; je vais faire prévenir à la mairie qu'on vienne faire l'acte de décès. Je reviendrai.

Lucas serra la main de Gaspard sans répondre. Avant d'aller à la mairie, Gaspard se rendit à l'usine, trouva M. Féréor dans son cabinet.

« Mon père, s'écria-t-il en entrant, mon pauvre père, celui que je tiens de Dieu, vient de mourir.

M. FÉRÉOR

Mourir ! Mourir ! Mais on ne t'avait pas dit qu'il fût malade.

GASPARD

Il allait bien quand j'y suis entré, mon père ; quelques instants après, il était frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

M. FÉRÉOR

Et à propos de quoi, donc ?

GASPARD

A propos des cinq millions que je tiens de votre généreuse bonté, mon père. Il a été si saisi, qu'il n'a pu que répéter trois fois : *Cinq millions !* Et puis il s'est affaissé sur sa chaise, et il n'a plus parlé ni bougé.

M. FÉRÉOR

Et ton mariage ? Frölichein va croire que nous n'en voulons plus.

GASPARD

Non, mon père ; ce sera, au contraire, une excellente raison pour éviter la noce, pour faire le mariage sans aucun étalage, n'avoir que les témoins nécessaires pour tous spectateurs.

M. FÉRÉOR

Mais le grand deuil ?

GASPARD

Le deuil n'empêche rien, du moment que nous ne faisons pas d'invitations et que nous n'y mettons aucun apparat. Ce deuil nous sera même très utile pour ne pas faire là-bas la visite obligée ; et, sous prétexte de chagrin et d'affaires urgentes, faire amener la fille le jour du mariage, et nous marier le jour même à minuit.

M. FÉRÉOR

Et le contrat ?

GASPARD

On le leur portera à signer chez eux ; ils auront une soirée s'ils le veulent, mais nous n'y serons pas.

M. FÉRÉOR

Très bien, très bien, mon cher enfant. Presse tout cela ; écris à l'Allemand pour lui annoncer ce malheur, et tâche de dire un mot aimable pour la fille.

GASPARD

Je tâcherai, mon père ; mais je la déteste d'avance.

M. FÉRÉOR

Déteste tant que tu voudras ; mais, vis-à-vis d'elle, conserve les dehors.

GASPARD

Je vous obéirai, mon père... Avant d'écrire, il faut que j'aille à la mairie pour faire constater le décès et faire l'acte.

M. FÉRÉOR

Envoies-y quelqu'un. Tu ne manques pas de monde pour faire tes commissions. Mon fils doit être obéi et servi comme moi-même.

GASPARD

Merci, mon père, mais je ne ferai rien sans vous consulter.

M. FÉRÉOR

Bien, mon enfant. Donne tes ordres, écris tes lettres, et retourne chez ta mère. Est-elle bien affligée ?

GASPARD

Je crois qu'oui, au premier moment ; mais elle a Lucas, et mon père ne la rendait pas heureuse. Il ne la ménageait guère ; je l'ai vu bien des fois frapper ma mère, et bien rudement. Elle sera plus tranquille, seule avec Lucas.

M. FÉRÉOR

Tant mieux, alors. Et toi ? Parle franchement ; est-ce un chagrin pour toi ?

GASPARD

C'est toujours douloureux de perdre un père, mais le mien ne m'a jamais aimé. Je ne puis donc le regretter très vivement ; je ne l'avouerai à personne qu'à vous, car je n'aime au monde que vous, et je ne dis ce que je pense qu'à vous.

M. FÉRÉOR

Et moi, mon fils, si je venais à mourir, aurais-tu du chagrin ?

GASPARD

Vous ? Mon bon et cher père ? Vous ? Ce serait le malheur de toute ma vie. »

Et Gaspard, s'inclinant devant M. Féréor, lui baisa les mains avec émotion.

M. Féréor rayonnait ; il le serra dans ses bras, regarda attentivement la belle figure de Gaspard.

M. FÉRÉOR

Tu dis vrai, mon cher fils ; tu m'aimes bien ! Tu n'aimes que moi, et tu n'as jamais aimé personne que moi. Et c'est pourquoi je t'aime, et je n'ai jamais aimé personne que toi. Va, mon ami, et que Dieu te bénisse !

XXIII

MARIAGE DE GASPARD

Gaspard écrivit à M. Frölichein une lettre très habile, polie quoique froide, afin de ne pas amener un changement trop subit entre l'impertinence de la veille et le langage convenable d'un futur gendre à un futur beau-père. Il termina par une phrase de politesse pour sa future, et par la prière instante de hâter le mariage comme dédommagement de l'absence forcée à laquelle le condamnait la mort de son pauvre père. Il avertit que M. Féréor et lui seraient prêts dans un mois. Il écrivit ensuite au tapissier, et lui recommanda de ne rien ménager et d'y mettre la plus grande promptitude. Tout devait être apporté et posé trois semaines après la réception de cette lettre.

Avant de faire partir sa correspondance, il la fit lire à M. Féréor, qui approuva et lui demanda de l'aider dans ses calculs pour le partage de sa fortune avec lui.

Gaspard avança la besogne ; sa promptitude à calculer et à classer facilita beaucoup le travail qu'avait à faire M. Féréor. Ils firent ensuite un tour dans les ateliers ; M. Féréor voulut accompagner Gaspard dans sa visite à la ferme : ils y allèrent en voiture, pour retourner ensemble à la ville.

La mère Thomas était revenue de la première et terrible impression de la mort de son mari ; elle était calme et causait avec Lucas des changements qu'amènerait dans leur existence la mort de son mari. La visite de M. Féréor les flatta beaucoup ; M. Féréor et Gaspard leur donnèrent de bons avis sur le règlement de l'héritage.

« Toi et ma mère vous êtes seuls héritiers, dit Gaspard. Moi, j'abandonne tous mes droits, et j'y ajoute les cent quarante mille francs que j'ai retirés de la vente des terres de l'héritage Danet. Grâce à la générosité de mon père adoptif, cet abandon n'est même pas un sacrifice, et votre aisance en sera augmentée. »

La mère remercia et embrassa Gaspard ; Lucas en fit autant. On régla ce qui concernait l'enterrement, qui devait avoir lieu le surlendemain à neuf heures du matin. M. Féréor dit qu'il voulait y assister. Après une visite de plus d'une heure, Gaspard et son père adoptif s'en allèrent. Le trajet fut silencieux. M. Féréor pensa que son tour viendrait bientôt ; il se demanda pour la première fois ce qu'il avait fait pour les autres et s'accusa presque d'égoïsme et de dureté. Ses yeux cependant se tournaient avec complaisance vers Gaspard : la pensée de la reconnaissance que lui témoignait son fils adoptif par le sacrifice de son bonheur intérieur, lui donnait un sentiment de calme et de bonheur. En voyant toutes les joies et toutes les consolations que procure une bonne action, il songea au bien qu'il aurait pu faire autour de lui, à toutes les bénédictions qu'il aurait attirées sur sa tête, à la vénération et au respect qu'il aurait pu inspirer. Sa résolution fut prise ; son âme, touchée par la grâce divine, comprit que dans la pratique seule du bien il devait trouver le bonheur au milieu des richesses.

Gaspard songeait à la différence de ses sentiments pour le père qu'il venait de perdre et pour celui qu'il priait Dieu de lui conserver ; du premier il n'avait eu que des duretés, des réprimandes et des coups ; du second il n'avait reçu que de l'affection, de la confiance et une position magnifique. De temps à autre, quand ces pensée revenaient plus vives, il serrait machinalement la main de M. Féréor qu'il avait, sans y penser, prise et gardée dans la sienne. M. Féréor, d'abord surpris, devina les sentiments qui agitaient son fils, et il se laissa doucement aller au bonheur, nouveau pour lui, d'une affection vraie.

Le surlendemain fut encore une journée pénible pour Gaspard, fatigante pour M. Féréor, et cruelle pour Lucas et pour sa mère. Cette séparation absolue d'un père et d'un mari les impressionna fortement. L'assistance était nombreuse. Tous les ouvriers des usines avaient reçu la permission d'assister à l'enterrement du père de leur jeune maître, et aucun n'y avait manqué. La famille et les amis étaient aussi fort nombreux. Gaspard ramena en voiture sa mère et son frère, et passa

avec eux une partie de l'après-midi. De retour dans le cabinet de M. Féréor, il lui trouva le visage fatigué.

« Mon père, laissez votre travail, vous êtes fatigué ; permettez-moi de vous ramener chez nous. Nous dînerons, vous vous coucherez, et nous causerons de nos affaires, à moins que vous ne préfériez que je vous fasse la lecture.

M. FÉRÉOR

J'ai encore à faire, mon ami ; il me faut une heure pour finir mes comptes.

GASPARD

Je vous les finirai, mon père. Vous avez besoin de repos, de sommeil. Laissez-moi vous soigner. Venez, mon père, venez. »

Gaspard entraîna M. Féréor, moitié de gré, moitié de force. M. Féréor, tout en opposant quelque résistance, se laissait entraîner avec une satisfaction visible. Il dîna avec appétit, se coucha avec plaisir et s'endormit avec calme, après avoir vu et entendu Gaspard, qui le croyait endormi, s'approcher de son lit, se mettre à genoux, lui baiser doucement les mains, et dire à voix basse :

« Dors, cher et excellent père. Dors, pendant que je veillerai pour toi. Que Dieu te conserve longtemps et en bonne santé ! Que deviendrait mon bonheur si je te perdais ? Cette femme détestable, que je dois prendre pour assurer ta tranquillité, ne sera jamais rien pour moi. Adieu, mon père et mon ami. Repose-toi de tes fatigues. »

Gaspard pria quelque temps encore, se releva doucement et quitta la chambre sans faire de bruit. Il travailla dans la sienne une grande partie de la nuit pour terminer les comptes de son père, et se coucha accablé de fatigue.

Les jours suivants se passèrent vite ; Gaspard s'efforça de penser le moins possible à son mariage ; M. Frölichein l'avait prévenu qu'il serait prêt, et qu'à moins de contre-ordre, il arriverait à la ville de*** un mois après sa lettre ; il demandait à Gaspard de lui faire retenir un petit appartement pour lui, pour sa fille et pour ses deux témoins, mais pour deux jours seulement, parce que ses affaires l'obligeaient à revenir chez lui.

Gaspard fit part de cette lettre à M. Féréor, qui donna l'ordre qu'on retînt dans un hôtel l'appartement demandé. Le contrat de mariage fut prêt au jour voulu ; le notaire le porta lui-même à signer à M. et Mlle Frölichein la veille du mariage. Au retour, M. Féréor et Gaspard le questionnèrent sur la mariée ; il ne put en rien dire, sinon qu'elle passait pour être bonne et très pieuse.

« Tant mieux, dit Gaspard ; elle s'amusera à faire la charité, à aller voir des pauvres, à visiter des églises, et elle ne nous gênera pas.

— Du reste, ajouta le notaire, on ne lui laisse voir personne ; les gens de la maison ne la voient même jamais ; elle vit seule avec une

bonne qui l'a élevée ; elle ne sort que pour aller à l'église, chez les pauvres et chez les sœurs de charité. »

L'appartement était prêt et charmant ; le tapissier n'avait rien oublié ; il se composait d'une pièce d'entrée formant antichambre, d'un salon, de deux chambres à coucher avec dégagements, cabinets de toilette avec armoires, etc., et, au bout de l'appartement, une chambre de femme de chambre avec lingerie et escalier de service.

Le jour du mariage, M. Frölichein et sa fille arrivèrent après dîner seulement. Un de leurs témoins vint prévenir M. Féréor et Gaspard qu'ils se rendraient directement à la mairie, ensuite à l'église, et qu'on n'eût pas à s'inquiéter d'eux, qu'on ne se dérangeât pas pour venir les voir, parce que Mlle Mina serait à sa toilette et ne recevrait pas. Cet avertissement ne fut pas perdu pour M. Féréor. Gaspard envoya demander à quelle heure mademoiselle voulait avoir sa voiture : qu'on devait être à la marie à onze heures et demie.

« A l'heure qu'on voudra », fit-elle répondre.

Dans la soirée, elle fit demander à M. Féréor s'il voulait bien permettre à sa bonne, qui lui servait de femme de chambre, de porter ses effets dans l'appartement qu'elle devait occuper.

« Rien de plus juste, répondit M. Féréor. C'est bien ce qu'elle a fait là, Gaspard. C'est poli, convenable, respectueux.

— Oui, elle a bien fait », répondit Gaspard froidement.

A onze heures un quart, Gaspard envoya à sa future la voiture qui devait être la sienne ; lui et M. Féréor se rendirent dans la leur à la mairie.

GASPARD

Votre voiture continuera à être la mienne, mon père ; l'autre sera pour ma femme... Mon père, que c'est dur de devoir dire : *ma femme,* et d'avoir cette étrangère pour toujours en tiers entre nous, et à tous nos repas.

M. FÉRÉOR

Elle ne sera pas bien incommode, je pense ; et, en tout cas, si elle est exigeante, ennuyeuse, tu la mettras à la raison.

GASPARD

C'est égal, c'est fort ennuyeux d'avoir des femmes qui se mêleront de tout, qui voudront dominer dans la maison, qui ennuieront votre vieille femme de charge, Mme Bonjean.

M. FÉRÉOR

Non, non, mon enfant ; tu vois trop en noir. Cette enfant ne doit pas avoir de volonté ; pense donc qu'elle a seize ans à peine. Tu lui donneras les habitudes que tu voudras.

GASPARD

Et la bonne ? Ces femmes qui ont élevé leur maîtresse sont insupportables.

M. FÉRÉOR

Si elle t'ennuie trop, tu la feras partir.

GASPARD

Nous voici arrivés, nous en recauserons.

Gaspard aida son père à descendre ; à peine leur voiture s'était-elle éloignée, que celle de la mariée arriva ; M. Féréor et Gaspard furent obligés d'attendre M. Frölichein et sa fille. Gaspard salua le père, qui descendit le premier, et présenta la main à la fille pour l'aider à descendre. Elle était enveloppée d'un voile ; il ne vit rien qu'un petit pied bien chaussé et une petite main qu'il sentit trembler dans la sienne ; le père lui donna le bras.

Lorsqu'il la fit entrer dans la mairie et que Gaspard put la voir, il recula stupéfait. Il avait devant lui la plus jolie et la plus gracieuse figure qu'il fût possible d'imaginer. Taille au-dessus de la moyenne, tournure charmante, élégante et distinguée ; tête ravissante, cheveux abondants, blond cendré, visage ovale, traits fins et réguliers, grands yeux bleus, doux, intelligents, et qui devaient être riants quand ils n'étaient pas, comme à ce moment, rougis par des larmes récentes. La finesse de la peau, la blancheur et la fraîcheur du teint, complétaient la beauté remarquable de Mina ; elle quitta le bras de son père, s'approcha de M. Féréor, s'inclina devant lui et voulut lui baiser la main ; mais la beauté de cette future belle-fille, son air triste et candide, l'humilité de son action, touchèrent M. Féréor ; il retira sa main, et embrassa Mina sur ses deux joues fraîches et roses.

« Merci, mon père, dit Mina à voix basse ; ayez pitié de moi, et pardonnez-moi d'entrer de force dans votre famille. »

M. Féréor l'embrassa une seconde fois.

Gaspard ne pouvait revenir de son étonnement. Cette femme qu'il s'était représentée laide, commune, décidée comme un gendarme, se trouvait être une toute jeune fille de seize ans, jolie, belle, gracieuse, modeste, craintive ; elle devait être intelligente, d'après l'apparence de sa physionomie.

La surprise de Gaspard fut si évidente, que M. Féréor ne put s'empêcher de sourire. Le maire était arrivé, il était en place, il attendait ; Gaspard s'avança pour se mettre à côté de Mina. Quand le maire demanda à Gaspard s'il consentait à prendre pour épouse Mlle Mina Frölichein, il répondit *oui* d'une voix mal assurée ; et quand Mina dut donner aussi son consentement, les larmes lui coupèrent la parole ; elle fut quelques instants avant de se remettre et pouvoir prononcer le *oui* qui devait l'enchaîner pour la vie, du moins d'après la loi, à un homme qu'elle ne connaissait pas, qui lui avait témoigné

une indifférence et même une répugnance marquée, duquel elle ne pouvait espérer la moindre affection ni le moindre bonheur, et qui, en ce jour même de leur union, n'avait témoigné aucun désir de la voir, de lui parler.

Elle dit *oui* pourtant, car la terreur que lui inspirait son père ne lui permettait pas de reculer.

Quand la cérémonie fut achevée, Mina se retira sans même lever les yeux sur Gaspard, mais après avoir salué M. Féréor. Personne ne parlait ; M. Féréor et Gaspard remontèrent dans leur voiture pour aller à l'église et y recevoir la mariée.

« Elle est charmante, dit M. Féréor.

— Charmante, répondit Gaspard. Je ne reviens pas de ma surprise.

M. FÉRÉOR

Et quelle voix douce et suppliante, quand elle m'a demandé d'avoir pitié d'elle !

GASPARD

Elle vous a demandé d'avoir pitié d'elle ? Quand donc ?

M. FÉRÉOR

Quand je l'ai embrassée. Pauvre petite ! Elle a un air craintif qui annonce qu'elle n'est pas heureuse. Quel dommage qu'une si charmante créature soit vouée au malheur ! »

Gaspard ne répondit pas ; sa conscience commençait à s'agiter ; lui aussi avait pitié d'elle.

Le sentiment de dévouement et de reconnaissance qui l'avait fait consentir à accepter ce mariage pour assurer la tranquillité de son père, en assurant l'avenir de l'usine, l'avait un instant égaré. Il n'avait pas songé à la triste exigence qu'il préparait à cette pauvre jeune fille sacrifiée par un père injuste, brutal, dont lui, Gaspard, devenait ainsi le complice. Cette pensée l'effrayait. Il se reprochait déjà les procédés qu'il avait eus à son égard et il songeait à réformer sa conduite et à réparer ses torts suivant les événements.

Le mariage, la messe, la signature de l'acte durèrent à peine trois quarts d'heure. M. Féréor fit monter Mina dans sa voiture avec lui-même et Gaspard. Mina pleurait toujours. Le trajet ne fut pas long. M. Féréor mena Mina dans l'appartement qui lui était destiné ; sa bonne l'y attendait.

M. FÉRÉOR

Vous voici chez vous, ma fille ; j'espère que vous vous y trouverez bien.

MINA

Merci de votre bonté, mon père ; je suis sûre de m'y trouver bien, puisque je serai près de vous.

En finissant ces mots, Mina fondit en larmes.

M. FÉRÉOR

Pourquoi pleurez-vous, ma fille ? Chacun ici s'efforcera de vous rendre la vie douce et heureuse.

MINA

Il n'y a pas de bonheur pour moi en ce monde ; l'avenir sera comme le passé. Mais, mon père, accordez-moi une grâce. Ne me séparez pas de ma bonne, ma pauvre bonne qui m'a élevée, le seul être qui m'aime et qui me console.

M. FÉRÉOR

Ma pauvre enfant, personne ne vous enlèvera votre bonne ; vous êtes seule maîtresse en tout ce qui vous concerne. Soyez sans inquiétude, et reposez-vous de vos fatigues. Adieu, ma fille. N'oubliez pas que vous êtes ici chez vous et que tout y est à votre disposition.

M. Féréor sortit ; Gaspard l'attendait chez lui.

« Eh bien ! mon père, la bonne impression première a-t-elle duré ?

M. FÉRÉOR

Non seulement duré, mais augmenté. Cette pauvre petite fait pitié. Je t'assure qu'elle m'a attendri. »

M. Féréor raconta à Gaspard le peu de mots qui s'étaient échangés entre eux.

« Tu vois qu'elle doit avoir été très malheureuse, et que son père la traitait fort mal. Tu devrais y aller un instant, Gaspard ; elle ne connaît seulement pas ta voix.

GASPARD

Mais, mon père, je n'ai rien à lui dire. Je ne peux pas entrer chez elle sans motif.

M. FÉRÉOR

Va lui demander si elle ne veut pas prendre quelque chose avant de se coucher ; ce sera convenable. »

Gaspard obéit avec répugnance et frappa à la porte.

« Entrez », répondit une voix douce et fraîche.

Gaspard ouvrit la porte, entra et resta embarrassé et immobile. Mina, en le voyant, poussa un cri, et resta de son côté tremblante et silencieuse. La bonne était là.

GASPARD

Mademoiselle !... Madame... Je viens vous demander...

L'embarras de Gaspard avait donné du courage à Mina. Elle leva les yeux sur lui et ne put s'empêcher de sourire de son air gauche et empêtré. Gaspard leva les yeux de son côté et sourit aussi de la figure qu'il devait faire.

« Mademoiselle, reprit-il de sa voix ordinaire, je viens vous demander si vous ne désirez pas prendre quelque chose avant de vous coucher. »

Mina hésita à répondre et regarda sa bonne.

LA BONNE

Ma pauvre petite n'ose pas vous dire, monsieur, qu'elle a faim ; elle n'a pas dîné ; elle n'a fait que pleurer depuis qu'elle est arrivée.

MINA

Ma bonne. ma bonne, pourquoi dis-tu cela ?

GASPARD

Je suis donc bien effrayant, mademoiselle ?

MINA

Non, monsieur, mais je ne vous connais pas.

GASPARD

Je vais donner des ordres pour que vous soyez servie, mademoiselle.

MINA

Merci, monsieur, vous êtes bien bon.

Gaspard sortit, donna des ordres et rentra chez son père, qui était couché, mais qui ne dormait pas encore. Gaspard lui raconta le peu de mots qu'ils s'étaient dits. M. Féréor ne répondit pas et dit bonsoir à Gaspard qui se retira. Gaspard rentra chez lui, pensif et mal à l'aise.

Ses sentiments de pitié pour Mina et de regret de sa propre conduite, le dominaient de plus en plus. Il se sentait plus touché de la douceur et de la réserve de la pauvre Mina, à mesure qu'il découvrait l'injustice des préventions qu'il avait eues contre elle.

« Je crains d'avoir été dur, grossier même, pour cette pauvre petite. Il me paraît évident que son père l'a forcée à m'épouser, quelle n'en avait aucune envie ; il est certain qu'elle était malheureuse chez elle, d'après, du moins, ce qu'elle a dit à mon père. La pauvre enfant semblait terrifiée ; je lui fais peur ; et elle doit avoir peur, d'après ma conduite à son égard. Si elle avait été ce que je croyais, la doublure de son gueux de père, ce serait bien ; mais une si charmante enfant ne devait pas s'attendre à être traitée avec cette froideur, cette grossièreté même... Que faire maintenant ? Je consulterai mon père demain. »

XXIV

MINA FAIT DE PLUS EN PLUS PITIÉ A GASPARD

Le lendemain de bonne heure, Gaspard entrouvrit doucement la porte de son père, et vit qu'il était éveillé.

M. FÉRÉOR

Te voilà déjà, mon ami ? As-tu quelque chose de particulier à me dire pour t'être levé si bon matin ?

GASPARD

Oui, mon père, quelque chose de très particulier. C'est au sujet de Mina.

— Ah ! ah ! dit Féréor en souriant. Qu'y a-t-il de nouveau ?

GASPARD

Il y a, mon père, que je ne sais quelle conduite tenir après la grossière indifférence dont je me suis rendu coupable envers cette pauvre petite.

M. FÉRÉOR

Ma foi, mon ami, j'ai partagé ta faute, je partage ton repentir, et je suis très décidé à être fort aimable pour elle. Fais de même.

GASPARD

C'est que je ne suis pas vis-à-vis d'elle dans la même position que vous, mon père. Elle a l'air de me craindre, et beaucoup ; tandis que vous elle a tout l'air de vous aimer et d'avoir confiance en vous.

— Tu crois ? dit M. Féréor avec une satisfaction visible.

GASPARD

J'en suis sûr, mon père. Et voilà mon embarras. Elle est si différente de ce que nous redoutions, qu'il m'est impossible de la traiter comme nous le projetions avant de la connaître.

M. FÉRÉOR

Tu as parfaitement raison, mon enfant ; il faut que tu la traites comme une charmante et aimable femme.

GASPARD

Je ne pourrai jamais ; moi aussi, j'ai peur d'elle.

M. FÉRÉOR

Peur de quoi donc, mon ami ? Elle a l'air si doux !

GASPARD

Je ne sais pas pourquoi, mon père, mais elle me fait peur.

M. FÉRÉOR, *souriant*

Ça passera, va. Sois poli et aimable pour elle ; va tous les matins savoir de ses nouvelles, cause avec elle, demande-lui son amitié, sa confiance, et tout cela s'arrangera.

GASPARD

Elle se lève sans doute très tard ; nous aurons le temps de faire un tour à l'usine avant qu'elle ne soit prête pour déjeuner ; nous n'y avons pas été hier.

M. FÉRÉOR

Tu as raison ; donne des ordres pour la voiture, et fais-lui demander ce qu'elle veut pour son premier déjeuner. »

Gaspard fit sa toilette ; il était sept heures quand il alla exécuter les ordres de son père.

En ouvrant la porte de sa chambre qui donnait sur l'escalier du vestible, il vit Mina qui descendait lestement ; elle s'arrêta dans le vestibule ; elle avait son châle et son chapeau.

« Ma bonne, viens-tu ? » dit-elle en se retournant.

En place de sa bonne, elle aperçut Gaspard qui descendait aussi, et resta interdite. Quand Gaspard la rejoignit, elle était rouge comme une cerise, immobile, les yeux baissés.

« Où allez-vous si matin, madame ? dit Gaspard en la saluant.

MINA

A la messe, monsieur ; j'y vais tous les jours.

GASPARD

Savez-vous où est l'église, madame ?

MINA

Non, monsieur ; mais, aidée de ma bonne, je la trouverai.

GASPARD

Voulez-vous me permettre de vous épargner la peine de chercher, madame, et de vous offrir mon bras ?

MINA

Je veux bien, monsieur. »

Gaspard prit son chapeau et s'approcha de Mina, qui, effrayée et tremblante, passa son bras dans celui que lui offrait Gaspard. Elle tremblait si fort que Gaspard en eut pitié.

GASPARD

Remettez-vous, madame. Pourquoi trembler ainsi ? Croyez-vous que je veuille vous rendre malheureuse ?

MINA

Je ne sais pas, monsieur. J'espère que non.

GASPARD

Voyons, madame, regardez-moi, et dites si j'ai l'air bien méchant.
Mina le regarda, mais sans voir, car les larmes troublaient sa vue.
« Je ne vois pas, dit-elle, souriant à demi.

GASPARD

Pourquoi donc ?

MINA

Parce que je pleure.

GASPARD

Et c'est ce qui me désole, ma pauvre enfant ; c'est ce qui m'a tenu éveillé toute la nuit, de vous voir terrifiée devant moi comme si j'étais un monstre, un scélérat.

MINA

Je n'ai pas beaucoup dormi non plus ; j'avais si peur.

GASPARD

Peur de qui, de quoi ?

MINA

De tout le monde, et de vous surtout.

GASPARD, *souriant*

Pourquoi cette préférence, madame ?

MINA

Parce que mon père m'a dit, monsieur, pourquoi vous consentiez à m'épouser ; il m'a fait lire vos lettres. Il m'a dit que vous ne vouliez pas me voir. Tout cela n'était pas rassurant, vous en conviendrez.

GASPARD, *vivement*

Mais c'est une abomination à votre père. Je ne vous connaissais pas ; il me disait que vous étiez son portrait en femme ; vous jugez si c'était tentant. »

Gaspard sourit ; Mina rit franchement.

GASPARD

Et puis, si vous saviez comment la chose s'est faite ? Je vous le raconterai quand nous aurons plus de temps. Et je vous croyais une grosse rousse, maussade, etc. Jugez de ma surprise quand je vous ai vue !

MINA

M'avez-vous trouvée à votre gré ?

GASPARD

Je serais bien difficile si je vous avais trouvée autrement.

MINA

Et votre père ?

GASPARD

Charmante, et très disposé à vous aimer comme sa fille.

MINA

Merci, monsieur, de ces bonnes paroles. Notre petite promenade est la première douceur que j'aie goûtée depuis que j'ai été forcée de consentir à vous imposer ma présence... pour toujours, hélas ! Mais, pardonnez-moi, monsieur ; je vous en supplie, pardonnez-moi ; j'ai si peur de mon père ; il m'a menacée de choses si terribles si je résistais ! je tiendrai le moins de place possible dans votre maison ; je ne demanderai jamais rien ; je vivrai avec ma bonne. Vous ne me verrez que lorsque vous le voudrez.

Gaspard l'écoutait avec une douloureuse surprise. Il allait répondre, mais ils étaient arrivés à la porte de l'église. Alors, seulement, Mina s'aperçut qu'elle était seule.

MINA

Ah ! j'ai oublié d'attendre ma bonne ! Et je n'ai pas fait attention au chemin que j'avais suivi !

Gaspard regarda à sa montre ; il avait encore une heure devant lui avant de rentrer pour accompagner M. Féréor aux usines ; Mina ne pouvait être laissée seule dans une ville qui lui était inconnue. Il se décida à rester avec elle pour la ramener à la maison.

GASPARD

Je resterai près de vous; madame, et je vous ramènerai moi-même.

Mina le regarda avec étonnement et lui sourit en disant :

« Merci, monsieur... »

Gaspard la fit entrer dans le banc de M. Féréor et se plaça près d'elle. La messe allait commencer. Mina l'écouta tout entière à genoux, et Gaspard vit avec peine qu'elle avait pleuré tout le temps. Quand elle

se releva, son visage était gonflé par les larmes qu'elle avait répandues. Elle n'osa lever les yeux sur Gaspard ; elle accepta son bras, et ils reprirent le chemin de l'hôtel Féréor.

« Mina, lui dit Gaspard (Mina tressaillit), vous m'avez attristé par votre trop humble résignation ; vous êtes chez vous en étant chez mon père ; votre présence nous sera toujours agréable. Et, entre nous deux, si quelqu'un a à pardonner, ce n'est pas moi, c'est vous. C'est donc à vous que je demande pardon du fond du cœur de vous avoir témoigné tant de froideur et d'indifférence. A l'avenir, vous n'aurez à vous plaindre ni de mon père ni de moi, et je vous donne pleine autorité pour faire exécuter toutes vos volontés. Tous mes gens sont les vôtres ; chevaux et voitures également.

— Merci, monsieur, dit Mina, j'espère ne pas abuser de l'autorité que vous voulez bien me donner ; je n'ai pas l'habitude de me faire servir. »

Ils ne dirent plus rien jusqu'au retour à l'hôtel ; ils se séparèrent au haut de l'escalier ; Gaspard lui serra la main en la quittant.

« A revoir au déjeuner, Mina.

— A revoir, Gaspard », répondit-elle à mi-voix.

Et elle se sauva dans sa chambre.

Gaspart courut plus qu'il ne marcha vers la chambre de son père et lui raconta comment il avait passé sa matinée ; il n'omit rien, ni une parole, ni un geste, ni un sourire.

M. Féréor parut content et lui serra les mains.

« C'est bien, mon fils ; tu as bien commencé, et d'ici à peu de jours, vous n'aurez plus peur l'un de l'autre. Tu as bien fait de l'appeler par son nom, un mari et une femme ne peuvent pas s'appeler monsieur et madame. C'est ridicule. »

Ils allèrent faire leur visite aux usines et revinrent a onze heures pour déjeuner. Gaspard, suivant le conseil de son père, alla lui-même chercher Mina.

« Mina, dit-il en frappant à la porte et en l'entrouvrant.

— Entrez, Gaspard, répondit timidement Mina.

GASPARD

Merci, ma bonne Mina, de m'avoir appelé Gaspard.

MINA

Et merci, Gaspard, de m'avoir appelée Mina.

GASPARD

Je viens vous chercher pour déjeuner ; notre père nous attend.

MINA

Vite, descendons. »

Et, courant devant Gaspard, elle sauta légèrement de marche en marche et se trouva dans le vestibule.

MINA

Par où faut-il aller, Gaspard ?

GASPARD

La porte à droite ; mais, laissez-moi vous donner le bras, Mina.

Et Gaspard, prenant le bras de Mina, le passa sous le sien ; ils entrèrent ainsi dans la salle à manger où les attendait M. Féréor.

Il s'avança vers Mina, et, la baisant au front :

« Bonjour, ma fille..., dit-il. Qu'est-ce que je vois ? Vos jolis yeux tout rouges ? Ah ! Mina, ce n'est pas bien. Vous êtes donc bien malheureuse avec nous, mon enfant ?

— Pas aujourd'hui, mon père, répondit-elle en l'embrassant à deux ou trois reprises. Gaspard a été bien bon pour moi ; il a eu la bonté de me montrer le chemin de l'église, et puis il m'a appelée Mina, ce qui m'a fait bien plaisir.

M. FÉRÉOR

Et avez-vous encore peur de nous, Mina ?

— De vous, pas du tout, mon père, dit Mina en lui baisant la main. De Gaspard, encore un peu, ajouta-t-elle en le regardant avec un gracieux sourire.

M. FÉRÉOR

Bon, il y a du progrès depuis hier. Mettons-nous à table, mes enfants. Gaspard et moi, nous avons bien à travailler, et nous n'avons pas beaucoup de temps à donner au plaisir. »

Le déjeuner fini, Mina retourna chez elle, et Gaspard accompagna M. Féréor aux usines. Quand ils furent de retour, Gaspard alla prévenir Mina que le dîner était servi ; elle le remercia et accepta son bras sans trembler ; elle commençait à s'habituer à sa nouvelle position ; le soir, Mina se retirait dans sa chambre avec sa bonne, pendant que Gaspard achevait avec M. Féréor le travail du matin. Ils parlaient souvent de Mina et du charme qu'elle répandait autour d'eux.

« C'est extraordinaire, dit Gaspard, combien la présence de cette charmante enfant m'attendrit et influe sur mon caractère ; mon affection pour vous, mon père, prend aussi quelque chose de plus doux ; à mesure que je m'attache à elle, je sens plus profondément ce que vous avez fait pour moi.

— Il est certain, répondit M. Féréor, qu'elle semble devoir nous changer complètement. Comme toi, je me sens meilleur près d'elle. »

Mina, de son côté, se trouvait heureuse ; elle sortait dans le jour avec sa bonne ; elle lisait, travaillait ; elle attendait avec impatience le retour de M. Féréor et de Gaspard.

Quelques jours après son mariage, Gaspard dit à M. Féréor en sortant de table :

« Mon père, ne pensez-vous pas qu'il soit convenable que je présente Mina à ma mère ?

M. FÉRÉOR

Oui, mon fils ; c'est même nécessaire. Il faut que tu l'y mènes aujourd'hui.

GASPARD

C'est ce que je pensais, mon père ; le voulez-vous, Mina ? Ma pauvre mère et Lucas seront fort heureux de vous voir.

MINA

Je veux tout ce que vous voulez, Gaspard.

GASPARD

Alors, nous accompagnerons mon père aux usines, et quand vous aurez tout vu, je vous mènerai chez ma mère. Vous faudra-t-il la voiture ?

MINA

Est-ce bien loin ?

GASPARD

A un quart de lieue.

MINA

Je fais sans me fatiguer deux ou trois lieues.

GASPARD

En ce cas, nous irons à pied.

MINA

J'aime bien mieux marcher qu'aller en voiture. »

XXV

MINA A LA FERME

Mina alla s'arranger pour la promenade. Gaspard donna le bras à son père pour monter l'escalier, et tous trois se retrouvèrent dans le vestibule, prêts à partir.

Mina était rayonnante ; ses yeux étaient dérougis et brillaient de tout leur éclat ; elle était plus charmante encore que les jours précédents ; Gaspard ne cessait de la regarder.

Mina était gaie, en train ; elle s'était familiarisée avec son beau-père et même avec Gaspard ; elle souriait à M. Féréor et répétait souvent :

« Je suis heureuse, mon père, heureuse d'être près de vous. »

Elle regardait Gaspard d'un air un peu malicieux, mais elle n'ajoutait pas : et de Gaspard.

« Quel beau pays ! s'écria-t-elle. Quelle charmante vallée ! Ah ! je vois les usines ! Que c'est beau ! Quels magnifiques bâtiments ! Qu'on est heureux de vivre ici ! »

M. Féréor souriait et se réjouissait de l'admiration de Mina ; Gaspard avait un air heureux et doux qu'il n'avait jamais eu. Mina s'enthousiasmait de plus en plus à mesure qu'elle approchait de ces belles usines situées dans cette charmante vallée de*** ; elle regardait à la portière de droite, à celle de gauche. Enfin, ils arrivèrent ; elle sauta à bas de la voiture, sans donner à Gaspard le temps de lui présenter la main. Elle demanda à son mari de la laisser seule venir en aide à son père, qui trébucha en touchant terre et tomba à moitié dans les bras de Mina ; elle le soutint très adroitement et lui donna le bras.

On lui fit voir tous les ateliers ; partout les ouvriers étaient groupés pour la recevoir, et partout on fut charmé de sa grâce, de sa beauté, des paroles aimables qu'elle trouva à dire à chacun.

Gaspard était dans le ravissement, il ne la quittait pas des yeux ; M. Féréor, qui lui donnait le bras, n'était pas moins enchanté que Gaspard. Lorsque tout fut visité et qu'elle eut particulièrement examiné la fabrication des toiles cuivre et zinc, elle leva ses yeux attristés sur Gaspard, qui se trouvait près d'elle, et lui dit à voix basse :

« Voilà pourtant la cause de votre esclavage, pauvre Gaspard.

GASPARD

Dites plutôt la cause de mon bonheur, chère Mina ; hier et aujourd'hui ne se ressemblent pas. »

Mina hocha la tête et ne répondit rien.

GASPARD

Vous ne me croyez pas ?

MINA

Je crois que vous êtes bon et que vous avez pitié de moi. Je suis reconnaissante, croyez-le bien.

M. Féréor ayant tout fait voir à Mina, dit à Gaspard qu'il allait maintenant aux affaires sérieuses.

« Et toi, mon fils, va mener Mina chez ta mère ; tu me retrouveras dans mon cabinet. »

Ils se séparèrent. Gaspard et Mina prirent le chemin de la ferme. Gaspard était pensif ; Mina avait repris sa timidité.

GASPARD

Vous ne parlez plus, Mina ? Votre gaieté vous a déjà quittée ?

MINA

C'est votre belle manufacture de toiles cuivre et zinc qui m'a donné des idées tristes.

GASPARD

Et fausses, vous pouvez bien ajouter.

MINA

Fausses ! Le temps nous fera voir lequel de nous a raison... Quel joli chemin nous parcourons ! Ces jeunes bois sont frais et charmants.

La conversation continua, Gaspard la mit au courant de sa famille, des principaux événements de sa jeunesse, ensuite il se tut. Mina parla de temps à autre ; mais le sérieux de Gaspard lui fit peur, et elle se tut comme lui.

Quand Gaspard entra dans la ferme, il trouva sa mère faisant le ménage pendant que Lucas était aux champs. Elle reçut donc Mina au milieu de son linge lessivé, de ses fourneaux, des fers à repasser.

« Je suis désolée de vous recevoir au milieu de ce désordre, madame, dit la mère Thomas en posant son fer et en essuyant ses mains.

MINA, *tristement*

Madame ! Vous me repoussez donc aussi, ma mère ?

LA MÈRE

Mon Dieu ! c'est que... je crains... je n'oserai jamais vous appeler ma fille.

MINA

Je suis donc bien repoussante, que tout le monde me témoigne de l'éloignement.

LA MÈRE

De l'éloignement ! Comment pouvez-vous croire, madame, que la femme de Gaspard ne soit pas reçue avec empressement ?

— Alors, embrassez-moi, ma mère, dit Mina en se jetant dans les bras de la mère Thomas ; et ne m'appelez plus madame.

LA MÈRE

Et comment donc faut-il vous appeler, ma charmante fille ?

MINA

Votre fille ou Mina. N'est-ce pas, Gaspard ? »

Gaspard, sans lui répondre, la serra dans ses bras et l'embrassa. Mina tressaillit et le regarda avec étonnement et satisfaction. La mère Thomas l'embrassa également.

« A présent, ma mère, dit Mina prenant un fer, je vais vous aider à faire le ménage. »

Et Mina, jetant son chapeau et son châle sur une chaise, se mit à repasser avec une adresse et une activité qui prouvaient qu'elle n'était pas à son coup d'essai.

Gaspard et la mère Thomas restaient interdits ; Mina repassait toujours.

MINA

Vous voyez, ma mère, que je pourrai vous être utile ; ma bonne me faisait faire toute sorte de choses du ménage ; chez mon père, je n'étais pas servie comme je le suis chez Gaspard. Nous vivions dans notre coin, ma bonne et moi, et je me servais moi-même. Et vous savez, ma mère, que lorsqu'on sait se servir soi-même on sait servir les autres.

— Ma fille, que faites-vous ? dit la mère Thomas revenue de sa surprise, et s'avançant vers Mina pour lui retirer le fer.

Mina ne voulait pas le lâcher, la mère Thomas voulait le lui enlever. Mina riait et perdait ses forces.

« Au secours, Gaspard ! appela-t-elle. Au secours ! ma mère est plus forte que moi. »

Gaspard obéit à l'appel de Mina et la secourut si bien, que le fer resta entre les mains de la mère Thomas. Mais la glace était rompue ; la lutte dans laquelle Gaspard avait pris une part si active enleva l'embarras, la crainte qu'avait éprouvée la mère à l'aspect de sa charmante et élégante belle-fille.

MINA

C'est bien ; je me vengerai de ma défaite, et Gaspard me le payera, car il s'est mis contre moi au lieu de me secourir.

GASPARD

Comment, contre vous ? je vous ai seulement légèrement soutenue pour vous empêcher de glisser.

MINA

C'est égal ! Puisque j'ai perdu mon fer, je vais ployer ce tas de serviettes. Gaspard, donnez-moi, je vous prie, ce paquet qui sèche au feu.

GASPARD

Mina, je vous en supplie.

MINA

N'est-ce pas, ma mère, que ce linge doit être ployé et détiré ?

LA MÈRE

Certainement, ma fille ; mais Gaspard a raison de vouloir vous empêcher de faire cet ouvrage, qui ne convient pas à votre position.

MINA

Ma position est d'être votre fille, de vous aider en tout, de vous être utile et agréable. N'est-ce pas, Gaspard ? Donnez-moi, je vous en prie, ce paquet trop lourd pour moi, mon cher Gaspard.

GASPARD

Je ne résiste pas à un aussi charmant appel, chère Mina ; voici votre linge. Je ne devrais pourtant pas vous avoir obéi.

MINA

Vous devez m'obéir longtemps encore, pauvre Gaspard, pour expier vos torts envers moi.

LA MÈRE

Comment, ma fille, Gaspard s'est déjà donné des torts envers vous ?

MINA

Je crois bien, ma mère ; si vous saviez les lettres qu'il a écrites à mon père à propos de notre mariage, et l'idée qu'il avait de moi ! Ah ! ah ! ah ! Il me croyait une grosse rousse, maussade et dégoûtante.

La mère Thomas et Gaspard ne purent s'empêcher de rire.

« Charmante enfant ! dit la mère Thomas à Gaspard.

MINA

Et voyez, ma mère, comme il est mauvais ! Il ne me donne seulement pas un coup de main. Je suis sûre que Lucas ne ferait pas cela, et qu'il me donnerait le linge, lorsque j'en ai besoin comme à présent. »

Lucas était entré au moment où Mina commençait à parler ; Gaspard lui fit signe de se taire, mais, à la dernière réflexion de Mina, Lucas s'avança avec empressement et posa sur la table un gros paquet de serviettes.

« C'est Lucas ! s'écria Mina avec surprise. Voyez comme j'ai bien deviné, dit-elle en se dépêchant de ranger le linge et en présentant sa joue à ce nouveau frère. J'étais sûre que ce bon Lucas me serait un excellent frère.

LUCAS

Comme vous me semblez devoir faire une bonne sœur..., ma... madame.

MINA

Madame ! Ah ! ah ! ah ! Une madame qui ploie du linge ! Vous savez bien que je m'appelle Mina ?

LUCAS

Mais non, je n'en savais rien. Gaspard ne me l'avait pas dit.

MINA

Ah ! on ne s'est guère occupé de moi, à ce qu'il me semble. Mais vous avez raison, mon frère. Je serai une bonne sœur, une bonne fille..., et une bonne femme, si Gaspard veut bien le permettre. »

Mina avait baissé la voix, et son visage s'attrista subitement ; sa physionomie expressive changea complètement ; avec toute la mobilité d'une grande jeunesse et d'une naïve innocence, elle passait facilement du rire aux larmes et des larmes au sourire.

Gaspard lui répondit en lui baisant la main. Mina parut satisfaite de la réponse et reprit son linge, qu'elle détirait et ployait avec une dextérité qui excita l'admiration de Lucas.

« Ah ! dit-il en riant, que je voudrais avoir une femme comme Mina !

— Voyez-vous, monsieur, que Lucas vous envie votre femme, dit Mina en riant et en s'adressant à Gaspard. Soyez tranquille, Lucas, lorsque vous vous marierez, appelez-moi ; je formerai ma belle-sœur à faire vite et bien. »

La conversation continua, gaie et agréable pour tout le monde ; Gaspard et Lucas, la mère Thomas avaient les yeux fixés sur la charmante et gracieuse Mina, qui semblait les avoir tous fascinés. Le linge était ployé et rangé ; les torchons étaient accrochés au foyer pour sécher, la table était débarrassée, tout était en place.

MINA

A présent, ma mère, je vais faire un peu la princesse, et je vous demanderai un morceau de savon pour me laver les mains, afin de ne pas trop dégoûter Gaspard et mon père.

Lucas s'empressa d'apporter le savon à Mina et une terrine d'eau tiède.

MINA

Merci, Lucas. Voyez, Gaspard, comme Lucas est aimable, comme il me sert avec empressement.

LUCAS

Je n'y ai pas grand mérite, charmante sœur.

GASPARD

Chère Mina, il faut partir. Voici deux heures que nous sommes ici, et mon père...

MINA

Deux heures ! Déjà ! Comme le temps passe vite ! Adieu, ma bonne mère, dit-elle en mettant son châle et son chapeau ; je reviendrai bientôt et souvent, si Gaspard veut bien le permettre, ajouta-t-elle en jetant sur son mari un regard malin et riant. C'est Gaspard qui commande, et moi j'obéis.

— Je crois bien que ce sera le contraire, dit Gaspard en riant.
Mina embrassa sa belle-mère, qui le lui rendit avec usure ; puis Lucas.
« Adieu, charmante sœur ; revenez bientôt, lui dit-il.
— Quand Gaspard voudra bien le permettre, répondit Mina en souriant.

GASPARD

Petite malicieuse, vous savez bien que votre volonté est la mienne. »

XXVI

GRAND CHAGRIN DE MINA. GASPARD S'EXPLIQUE

Quand ils furent partis, Lucas et sa mère ne tarirent pas en éloges sur la charmante et aimable Mina.

« Quelle chance a Gaspard, dit Lucas ; il se marie dans l'intérêt de l'usine et de M. Féréor ; il s'attend à une femme laide, méchante, bête, et voilà qu'on lui amène la plus charmante jeune fille qu'il soit possible de voir. »

Pendant ce temps, Gaspard et Mina hâtaient le pas et couraient presque pour revenir plus tôt près de M. Féréor ; Gaspard donnait le bras à Mina pour la faire marcher ou courir plus vite, et tous deux riaient à l'envi l'un de l'autre. Ils arrivèrent tout essouflés dans le cabinet de M. Féréor.

GASPARD

Suis-je en retard, mon père ?

M. FÉRÉOR

Non, mon ami ; en avance, au contraire.

GASPARD

Tant mieux ! J'avais peur de m'être laissé entraîner par Mina.

M. FÉRÉOR, *souriant*

Ah ! c'est Mina ! Un vrai miracle qu'elle a opéré.

MINA

C'est parce que j'ai repassé du linge, mon père.

M. FÉRÉOR, *avec surprise*

Repassé du linge ! Comment, Gaspard ?

— Oh ! mon bon père, ne le grondez pas ; ce n'est pas sa faute, dit Mina en passant ses bras autour du cou de M. Féréor et en l'embrassant.

Je sais très bien faire le ménage, et j'ai aidé notre pauvre mère pour la soulager. Et puis, n'est-ce pas que ce n'eût pas été aimable ni convenable de lui laisser faire le gros ouvrage sans lui venir en aide ?

— Chère enfant, tu es une petite enchanteresse, répondit M. Féréor avec un sourire satisfait.

— Merci, merci, mon bon père ! reprit Mina. Vous m'avez tutoyée, et c'est parti du cœur. Oh ! je vois bien que vous m'aimerez.

M. FÉRÉOR

Je t'aime déjà, mon enfant. Qui pourrait ne pas t'aimer ?

MINA, *riant*

Entendez-vous, Gaspard, ce que dit notre père ? Il est bien plus aimable que vous. N'est-ce pas, mon père ?

M. FÉRÉOR

Je veux bien dire comme toi, chère enfant ; mais le pauvre Gaspard n'ose pas ; il sait que tu as peur de lui, et...

MINA

Oh ! plus maintenant, mon père.

M. FÉRÉOR

Depuis quand donc ?

MINA, *rougissant*

Depuis..., depuis notre visite chez sa mère.

Elle ajouta très bas à l'oreille de M. Féréor :

« Il m'a embrassée ; donc il ne me déteste plus. »

M. Féréor se mit à rire bien franchement.

« Qu'a-t-elle dit, mon père ? dit Gaspard en s'approchant.

— Ne dites pas, mon père, ne dites pas ! s'écria Mina.

GASPARD

Je le saurai bien ; mon père me dit tous ses secrets.

MINA

Mais pas les miens. »

M. Féréor sourit, serra la main de Gaspard, et baisa les petites mains qui étaient à sa portée.

M. FÉRÉOR

Je te répète que tu es une petite enchanteresse. Et à présent, ma fille, il faut que tu t'en ailles. Gaspard va faire atteler ta voiture ; tu retourneras chez toi, et Gaspard viendra travailler avec moi.

MINA

Ne puis-je pas rester, mon père ? Je me tiendrai tranquille dans mon petit coin ; je ne bougerai pas.

M. FÉRÉOR

Non, ma fille, tu nous gênerais.

Mina soupira, baisa la main de M. Féréor et sortit.

MINA

Gaspard, est-ce que je vous aurais gêné ?

GASPARD

Je... je... crois qu'oui ; j'aurais eu trop peur que vous vous ennuyiez.

MINA

Mais je ne me serais pas ennuyée.

GASPARD

Qu'auriez-vous fait ?

MINA

Je vous aurais regardé.

GASPARD, *souriant*

Et si j'en avais fait autant, que serait devenu mon travail ?

MINA

Oh ! vous ! il n'y a pas de danger.

GASPARD, *riant*

Comment, pas de danger ? C'est précisément le danger que mon père a prévu.

MINA

Alors, adieu, Gaspard. A revoir. Ne soyez pas trop longtemps.

Mina monta en voiture et songea à sa journée.

Quelques semaines se passèrent encore ainsi ; Mina se rassurait de plus en plus sur son avenir ; Gaspard s'attachait de plus en plus à sa femme ; il commençait à trouver dans cette affection et dans celle qu'il portait à son père le calme qu'il avait tant cherché ; il avait moins de ces agitations, de ces inquiétudes qui l'attristaient autrefois, et cependant il sentait qu'il manquait encore quelque chose à son cœur pour arriver au but si désiré.

M. Féréor devenait de plus en plus différent de ce qu'il avait été ; sa froideur et sa réserve habituelles faisaient place à l'affection et à l'indulgence. Mina s'apercevait de ces changements et espérait de plus en plus se faire aimer de son mari.

Un jour qu'elle revenait du châtelet où M. Féréor et Gaspard achevaient leur après-midi, comme d'habitude, elle réfléchit sur les progrès qu'elle avait faits dans le cœur de Gaspard et de M. Féréor.

« Je crois, se dit-elle, que je serai très heureuse. Mon père m'aime déjà, c'est facile à voir ; ma mère aussi, Lucas aussi. Je les aime bien ; ils sont si bons ! Gaspard..., voilà ce qui m'inquiète ; il est très bon pour moi, c'est vrai ! il veut réparer ce qu'il a fait avant que nous soyons mariés. Il me dit des choses très aimables ; il a l'air d'être content de moi ; mais je ne sais pas s'il m'aime comme mon père... Non, il ne m'aime pas ; il n'est pas comme sont avec leurs femmes des maris que je connais. D'abord, ils se tutoient, et Gaspard ne me tutoie pas ; ensuite ils se disent bonjour et bonsoir en s'embrassant, et Gaspard ne m'embrasse pas. Enfin, ils demeurent près l'un de l'autre, et Gaspard m'a mis à l'autre bout de la maison, le plus loin de lui possible. Aussi, je demanderai à Gaspard la permission de mettre un lit dans ma chambre pour ma bonne, parce que j'ai peur toute seule dans mon bel appartement... Il est très beau, mon appartement ! Et Gaspard qui l'avait arrangé pour une grosse rousse, méchante... et bossue, peut-être. Ah ! ah ! ah ! Comme ils ont dû être surpris quand ils m'ont vue ; car je sais que je suis jolie. J'aime beaucoup ma figure et ma taille. Si j'ai des filles je voudrais qu'elles me ressemblassent. Et les garçons devront ressembler à Gaspard [1]. Il est très bien, Gaspard. J'aime beaucoup sa figure ; il a l'air distingué. Et puis, il a une belle taille et une belle tournure. S'il pouvait m'aimer un peu !... Beaucoup serait encore mieux... Et s'il continue à ne pas m'aimer, je serai très malheureuse. Et je le dirai à notre père ; il me consolera, lui, car il m'aime. Et je resterai toujours avec lui et pas avec Gaspard. C'est méchant à Gaspard. Qu'est-ce que je lui ai fait ? Est-ce ma faute si on m'a forcée à l'épouser ? Pourquoi a-t-il consenti ? Pour me rendre malheureuse ? C'est très vilain ! C'est une mauvaise action, et je ne l'aime pas du tout pour la peine. »

Le résultat de ses réflexions fut un déluge de larmes. Elle descendit de voiture pleurant comme une Madeleine ; les domestiques qui la reçurent s'en étonnèrent et accusèrent leurs maîtres de cruauté envers leur charmante jeune maîtresse, à laquelle ils s'intéressaient déjà. On alla prévenir la bonne et la femme de charge ; cette dernière vint savoir si Madame était souffrante.

MINA

Non, madame ; je vous remercie de votre bonté. Je vais très bien ; seulement...

Mina se tut et pleura de plus belle.

MADAME BONJEAN

Je prie Madame de m'excuser. Je suis bien fâchée de voir Madame

1. Les réflexions d'une grande fillette, infantilisée par la stupide éducation de son époque sonnent très juste.

si désolée. Il y a longtemps que je suis dans la maison ; il est bien naturel que je prenne intérêt à ma jeune maîtresse.

MINA

Merci, chère madame. Je suis bien contente que vous ayez un peu d'amitié pour moi. Je suis bien reconnaissante qu'on veuille bien m'aimer. Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse !

La femme de charge, touchée des larmes de Mina, ne savait comment et de quoi la consoler ; elle alla prévenir la bonne, Mme Gauroy, qui accourut près de Mina.

« Qu'as-tu, mon enfant ? Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu si amèrement ?

MINA

Ma bonne, ma chère bonne, je suis bien malheureuse ; Gaspard ne m'aime pas. »

La bonne, ne sachant pas ce qui s'était passé, ne put rien dire pour lui persuader le contraire ; elle pensa que Gaspard avait été dur et grossier pour sa chère enfant, et elle le détesta un peu plus qu'auparavant.

Les heures s'écoulèrent. Mina, fatiguée de plusieurs nuits agitées et de sa douleur récente, s'endormit dans son fauteuil. Elle dormait encore quand Gaspard entra précipitamment. Il avait su par Mme Bonjean tout ce qui s'était passé et l'état de désolation de Mina à son retour. Gaspard et M. Féréor furent consternés de ce grand chagrin.

« Va, mon fils, dit M. Féréor, va vite près d'elle ; tâche de gagner sa confiance et qu'elle t'avoue ce qui l'a mise dans cet état. »

Gaspard entra donc chez Mina qui dormait. Il s'arrêta devant elle et considéra longtemps cette attitude gracieuse, ce visage charmant qui portait encore la trace de ses larmes. Gaspard se mit à genoux près d'elle et baisa doucement la main qui soutenait la tête de Mina.

« Pauvre petite ! » dit Gaspard.

Ces paroles, quoiqu'elles eussent été prononcées à voix basse, réveillèrent Mina. Elle poussa un cri en voyant Gaspard.

« Mina, chère Mina, qu'avez-vous ? lui dit-il en la retenant dans son fauteuil.

MINA

J'ai beaucoup de chagrin, Gaspard.

GASPARD

Et pourquoi donc, chère enfant ? Qu'ai-je fait, mon Dieu, pour vous affliger ainsi ?

MINA

Gaspard, mon cher Gaspard, vous ne m'aimez pas.

GASPARD

Moi, je ne vous aime pas ! Qu'est-ce qui peut vous donner une pareille pensée ? »

Mina lui raconta ses réflexions et leur résultat.

A mesure que Mina développait ses griefs, le visage de Gaspard s'éclaircissait ; il lui avoua ses vrais sentiments, la tendresse qu'il ressentait pour elle, son ardent désir de lui prouver sa vive affection et d'obtenir la sienne. Il continua :

« Je ferai donc comme les maris que tu connais, chère petite femme. Je te tutoierai, je demeurerai près de toi, je te dirai bonjour et bonsoir en t'embrassant ; je ferai tout ce que tu voudras, tu auras toute ma confiance, tu me donneras toute la tienne, et tu me promettras de ne jamais douter de ma tendresse.

MINA

Non, jamais, mon ami, jamais. Je serai heureuse et je ne pleurerai plus.

GASPARD

Et tu me tutoieras, puisque tu veux que je te tutoie.

MINA

Oui, Gaspard, je vous... c'est-à-dire... Veux-tu appeler ma bonne, Gaspard ?

GASPARD

Oui, chère enfant, je vais te la chercher.

MINA

Et tu reviendras avec elle.

— Madame Gauroy, ma chère madame Gauroy, s'écria Gaspard en saisissant et en serrant les mains de la bonne, ma femme vous demande ; elle est contente de moi ; elle croit enfin que je l'aime de tout mon cœur. »

Mme Gauroy serra aussi les mains de Gaspard, avec des larmes dans les yeux et le suivit chez Mina.

« Ma bonne, ma chère bonne, s'écria Mina en courant à sa bonne et en se jetant dans ses bras, il m'aime, il me tutoie ; il logera près de moi, il m'embrassera matin et soir ; il aura confiance en moi et j'aurai confiance en lui.

GASPARD

Et comme je ne t'ai pas dit bonjour ce matin, je le dis maintenant devant ta bonne. »

Et Gaspard la serra dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Mme Gauroy pleurait de joie ; elle aussi serra dans ses bras le mari de son enfant. Gaspard les quitta en leur annonçant qu'il allait rassurer son pauvre père, qui s'inquiétait de la douleur de Mina.

GASPARD

Eh bien ! mon père, tout est arrangé ; la source des larmes de Mina est tarie ; je lui ai avoué ma tendresse, mon bonheur ; figurez-vous qu'elle croyait que je ne l'aimais pas.

Gaspard raconta à son père le détail des tristes pensées de Mina, la conversation qu'il venait d'avoir avec elle et son résultat.

« Les trois conséquences d'une affection sincère sont donc de la tutoyer, de demeurer près d'elle, de l'embrasser matin et soir. »

M. Féréor rit de bon cœur.

« Es-tu disposé à accorder ces trois preuves infaillibles ?

GASPARD

Très disposé, mon père ; je regrette seulement de quitter votre voisinage.

M. FÉRÉOR

Celui que tu auras vaut bien celui que tu perds. Tu penses bien que cela ne pouvait pas durer. C'était grossier et insultant pour elle. Te voilà donc avec un bonheur au grand complet.

GASPARD

Oui, mon père, et toujours grâce à vous. Ne craignez pas, cher, excellent père, que cette nouvelle tendresse, née d'hier, diminue en rien celle que je vous porte, et qui a sa source dans la reconnaissance ; elle a grandi avec moi, elle est ma première affection ; elle ne peut ni s'effacer ni s'affaiblir. Mon nouveau sentiment pour Mina ne peut que développer le premier ; le premier qui m'ait fait sentir que j'avais un cœur !

— Je te comprends parfaitement, mon fils, et je n'ai pas peur. Mina, pour toi comme pour moi, achève notre éducation de ce côté. Et à présent, Gaspard, va faire ton déménagement ; tu n'as pas beaucoup de temps avant le dîner. »

Gaspard quitta son père et alla prévenir Mme Bonjean de venir l'aider à déménager ; il fut surpris d'y trouver Mina.

GASPARD

Comment, Mina, toi ici ?

MINA

Oui, Gaspard ; je fais une visite à Mme Bonjean ; elle a eu la bonté de s'intéresser à mon chagrin, il est juste que je vienne lui annoncer mon bonheur. Je lui ai tout raconté ; elle a trouvé que j'avais raison et que tu avais tort ; n'est-ce pas, madame Bonjean ?

MADAME BONJEAN

Certainement, chère dame ; et je le gronderai quand je le retrouverai seul.

MINA

Ah ! ah ! ah ! tu seras grondé ! C'est bien fait, pour m'avoir tant fait pleurer !

Gaspard la regardait et souriait.

« Ma chère madame Bonjean, dit-il, je viens vous demander de m'aider à déménager.

MADAME BONJEAN

Oui, oui, Madame m'a prévenue ; laissez-nous faire, Mme Gauroy et moi, nous vous arrangerons tout cela.

MINA

Et moi donc ? croyez-vous que je resterai les bras croisés pendant que vous vous fatiguerez à porter des livres et des habits ?

GASPARD

Mina, chère petite, tu vas te fatiguer ; tu n'as pas l'habitude de ce genre de travail.

MINA

Pas l'habitude ? mais je faisais tout le ménage avec ma bonne ; nous n'étions pas riches, va ; nous n'avions pour nous aider qu'une fille de basse-cour, une grosse rousse comme moi. »

Mina rit de ce bon petit rire jeune et frais. Gaspard sourit.

« Méchante, tu exploites ce secret que je t'ai confié.

MINA

Beau secret ! Je le ferai connaître à tout le monde. »

Elle continua :

« Nous allions au marché ma bonne et moi, nous faisions la cuisine, tout le ménage. Et notre blanchissage, nos robes, notre linge. Et nous n'avions que six mille francs par an pour tout payer.

GASPARD

Je croyais que ton père était très riche.

MINA

Il paraît, en effet, qu'il était très riche, mais il met tout son argent dans ses usines, ma bonne m'a dit qu'il était très gêné quand je me suis mariée ; il parlait même de fermer ses usines. Et puis, il ne m'aimait pas.

GASPARD

Pourquoi cela ?

MINA

Parce que je ressemblais à maman et que j'aimais à donner aux pauvres.

GASPARD

Pauvre petite !

MINA

Tu juges comme j'ai eu peur quand il m'a fait lire ta première lettre où tu consentais à m'épouser. Je l'ai prié, supplié de ne pas me marier à un homme qui m'acceptait par force, que je n'avais jamais vu...

GASPARD

Comment ! ton père m'a écrit que tu m'avais vu aux fêtes de mon adoption, et que tu me trouvais à ton gré.

MINA, *riant*

Ah ! ah ! ah ! quelle mensonge ! Je ne suis jamais allée à aucune fête ; je ne suis jamais sortie qu'avec ma bonne pour la messe et pour me promener en visitant des pauvres. J'ai donc eu très peur de ce mariage, et j'ai trouvé le courage de lutter contre mon père, malgré sa colère ; il avait beau me gronder, me maltraiter...

GASPARD, *tressaillant*

Te maltraiter ! Toi ?

MINA

Oh ! il me maltraitait souvent ; mais cette fois, après m'avoir bien tarabustée, il m'a donné un coup et il m'a fait si mal que j'ai cédé. Tu vois, Gaspard, qu'il ne faut pas m'en vouloir pour avoir consenti à t'épouser.

GASPARD

Oh ! Mina ! Mina ! Pauvre enfant ! Si j'avais connu ta malheureuse position ! »

Mina se jeta dans les bras de Gaspard.

« Elle ne sera plus malheureuse, cher Gaspard, puisque tu m'aimes et mon père aussi. »

Une larme de Gaspard tomba sur la joue de Mina.

« Oh ! Gaspard, mon bon Gaspard ! Ne pleure pas sur ma triste vie passée, sans quoi je vais pleurer aussi. »

Gaspard l'embrassa, mais il était trop ému pour parler.

MINA

Et à présent, je vais rejoindre Mme Bonjean pour ton déménagement. Pourquoi est-elle partie sans moi ?

GASPARD

Parce qu'elle est très discrète ; elle voyait que tu allais me dire des choses intimes.

MINA

Il ne fallait donc pas parler devant elle ?

GASPARD

Non, chère enfant ; tout ce que tu m'as dit devait être pour moi seul.

MINA

Tu seras donc mon ami tout à fait ? Je pourrai te dire tout ce que je pense, tout ce que j'ai fait... tout ce que je désire.

GASPARD

Tout, mon amie, tout.

MINA

Ah bien ! alors, que je me dépêche de te dire... Tu ne me gronderas pas ? Tu me refuseras si je demande trop.

GASPARD

Parle, parle, chère enfant. Je ne te refuserai rien.

MINA

Eh bien ! Gaspard, je voudrais bien avoir un piano et de la musique ; j'aime tant la musique ! J'en ai, mais très peu ; ma pauvre bonne m'en achetait sur nos économies, mais elles n'étaient pas grosses, comme tu penses.

GASPARD

Comment, c'est cela que tu hésites à me demander ? Dès demain j'écrirai pour un piano de Pleyel.

MINA

Et puis une autre chose, mon ami. Je voudrais avoir un peu d'argent pour donner aux pauvres.

GASPARD

Tant que tu voudras, ma bonne, excellente petite femme. Combien veux-tu ?

MINA

Peux-tu me donner... vingt francs ? Est-ce trop ? ajouta-t-elle en voyant la surprise de Gaspard.

GASPARD

Trop ? Mais, mon enfant, ce n'est rien. Que veux-tu faire avec vingt francs ?

MINA

C'est beaucoup, Gaspard ; nous faisions, ma bonne et moi, des vêtements de pauvres ; nous leur achetions du pain, du beurre, du bois ; on a beaucoup de choses avec vingt francs ! Et ils étaient si contents quand nous leur apportions tout ça !

GASPARD

Tu es un ange ; en faisant mon déménagement, je te donnerai mille francs que je renouvellerai quand ils seront épuisés.

MINA

Mille francs ! Oh Gaspard, que tu es bon ! J'en aurai pour un an au moins.

GASPARD

Non, Mina, je suis trop riche pour donner si peu. Donne toujours et tant qu'on aura besoin ; ne ménage pas ma bourse qui est la tienne.

MINA

Comment, je pourrais donner... dix mille francs par an ?

GASPARD

Pas dix mille, mais cent mille, deux cent mille, et bien plus encore. Pourquoi augmenter notre fortune, déjà trop considérable ?

MINA

Mon bon, mon cher Gaspard ! Le bon Dieu te bénira et te récompensera. Gaspard, que je t'aime ! ajouta-t-elle en se jetant encore dans ses bras. Que de pauvres ne souffriront plus, grâce à toi, à ta charité ! Je vais vite le dire à ma bonne.

Mina partit en courant. Gaspard resta pensif.

« C'est un ange que Dieu m'a donné ! Elle sera mon bon ange ; elle me donnera ce qui m'a manqué jusqu'ici : la charité. A mesure que je l'aime, je me sens meilleur, mieux disposé pour faire le bien, plus indulgent, plus doux. Mon Dieu, que j'ai de reproches à me faire ! Que d'actions mauvaises dans ma vie ! Quelle ambition ! Quel égoïsme ! Ma première amélioration date de ma tendresse pour mon père adoptif. Je me suis senti tout autre quand j'ai aimé. Et à présent, je sens mon cœur s'élargir, se remplir de bons sentiments ; je comprends le chagrin, les peines de cœur ; je comprends même la pitié, la prière, depuis que j'ai mené Mina à la messe ; je l'y mènerai souvent ; la prière fait du bien ; elle laisse quelque chose de doux, de satisfait, que je ne connaissais pas. »

Et, en finissant ces mots, Gaspard pria Dieu dans son cœur de lui pardonner son indifférence passée et de le rendre meilleur à l'avenir. Il jeta les yeux autour de la chambre et ne vit ni crucifix ni Sainte

Vierge ; pourtant, il aperçut dans un coin de la chambre un coussin placé comme pour s'y agenouiller, devant une petite table. Sur cette table était une boîte d'une forme bizarre. Il l'ouvrit et vit un modeste crucifix en bois, une statuette de la Sainte Vierge, un chapelet en buis, un livre de prières et un portrait en miniature qui lui sembla être celui de Mina elle-même, mais vieillie.

Gaspard devina que c'était celui de sa mère ; il se mit à genoux, baisa et rebaisa cette image charmante ; il baisa aussi les pieds du crucifix, et allait le remettre en place lorsque Mina parut. Elle poussa un petit cri joyeux, et, courant à Gaspard, elle lui prit la tête dans ses mains, lui fit un signe de croix sur le front et le lui baisa.

« Tu es béni, mon Gaspard ; béni par moi, par mon cœur, par ma mère et par le bon Dieu. Je suis heureuse, mon ami, de te voir prier ; si tu le veux bien, nous ferons toujours ensemble notre prière du soir ; celle du matin est impossible, car je me lève de bonne heure, pendant que tu dors encore probablement, mais rien ne nous empêche de la faire le soir.

GASPARD

Dès aujourd'hui, mon cher petit ange gardien, dès ce soir je prierai à tes côtés... Et je te ferai venir un établissement plus convenable et plus commode pour nos prières du soir... et du matin, car je ne suis pas aussi paresseux que tu le crois.

MINA

Tant mieux ! Ton déménagement est bien avancé, mon ami ; il ne reste plus que tes papiers, auxquels je n'ai pas voulu qu'on touchât.

GASPARD

Tu as bien fait ; viens m'aider à les ranger et les transporter en ordre. »

Mina, très fière d'être appelée pour des choses de cette importance, suivit Gaspard et commença le rangement. Quand ils eurent fini, elle lui demanda si elle pouvait jeter un coup d'œil sur la chambre de son père.

MINA

Je voudrais bien me le figurer dans sa chambre et savoir s'il est bien logé.

GASPARD

Entre, mon enfant, entre ; il n'est jamais chez lui à cette heure-ci. Je vais emporter mes derniers papiers.

XXVII

MINA CHEZ M. FÉRÉOR. PIANO ET MUSIQUE

Mina entra chez M. Féréor ; elle examina chaque meuble, chaque objet. Après avoir tout vu, elle remarqua l'absence de crucifix.

« Pauvre père ! pensa-t-elle. Il n'est pas pieux comme Gaspard. Mais nous lui ferons aimer le bon Dieu ; nous prierons tant pour lui ! »

Et, se mettant à genoux au pied du lit de M. Féréor, elle pria avec ferveur pour que son cher père aimât le bon Dieu par-dessus toutes choses.

Pendant qu'elle priait, M. Féréor rentra chez lui et resta stupéfait de voir Mina à genoux auprès de son lit.

« Mina, dit-il en s'approchant et en cherchant doucement à la relever, Mina, ma fille, que fais-tu ? Par quel hasard es-tu chez moi ? »

Mina se releva ; ses yeux étaient humides, sa physionomie était grave ; elle prit la main de M. Féréor dans les siennes.

« Mon père, j'ai désiré connaître votre chambre, afin de vous y suivre par la pensée. J'ai voulu prier pour vous, chez vous. J'ai ardemment prié pour votre bonheur, non seulement en ce monde, mais dans l'autre ; j'ai demandé au bon Dieu de remplir votre cœur de son amour, d'augmenter en vous l'esprit de charité ; et à présent, je vous demande à vous, mon père, le bienfaiteur de mon cher Gaspard, de vouloir bien me bénir ; je n'ai pas encore reçu votre bénédiction. Gaspard m'aime maintenant, et sa tendresse a fait de moi votre vraie fille, votre enfant. »

Mina se mit à genoux devant M. Féréor, baisa tendrement la main paternelle qui devait la bénir, et reçut cette bénédiction la tête inclinée, les larmes dans les yeux et la joie au cœur.

« Que Dieu te bénisse comme je te bénis, mon enfant, ma fille chérie ; oui, je te bénis du fond de mon cœur, où tu as conquis ta place près de mon cher Gaspard. Je te remercie, ma fille, d'être venue prier chez moi, pour moi. Ton influence bienfaisante me donnera, j'espère, le cœur chrétien que tu demandes, et l'esprit de charité qui m'a manqué jusqu'ici, je dois l'avouer. »

En finissant ces mots, M. Féréor releva l'heureuse Mina et la serra contre son cœur.

« A présent, chère enfant, laisse-moi seul ; j'ai à travailler. Envoie-moi Gaspard, j'ai besoin de lui. »

Mina courut chercher Gaspard.

« Mon père n'a pas semblé mécontent que tu fusses entrée chez lui ? demanda Gaspard avec inquiétude.

MINA

Au contraire, il m'a remerciée, il m'a bénie. Il est si indulgent pour

moi ! Ses yeux me regardent d'un air si bon ! Il pleurait presque en m'embrassant après m'avoir bénie. Mais va donc vite, Gaspard, mon père t'attend.

— Tu es un ange ! » répondit Gaspard.

Et il sortit,

M. Féréor raconta à son fils avec émotion la charmante et pieuse pensée de Mina.

« C'est non seulement de la tendresse que je ressens pour cette aimable fille, c'est encore de l'estime ; et quand nous la connaîtrons mieux, je ne serais pas surpris que nous ressentions tous deux un sentiment de respect pour cette enfant si bonne et si pieuse. »

Gaspard fut heureux d'entendre parler ainsi son père ; son travail s'en ressentit un peu. M. Féréor ne dit rien, car lui aussi avait été plusieurs fois distrait par le souvenir de cette pieuse enfant priant pour lui.

Le lendemain, Mina alla à la messe accompagnée de Gaspard. La journée se passa comme la veille, sauf que Mina ne les accompagna pas aux usines. Elle courut au perron pour les recevoir à leur retour, et ne quitta plus Gaspard, même pendant son travail. Elle observa le genre d'occupation auquel il se livrait, et dont il lui donna l'explication. Elle ne dit rien, mais le lendemain, quand Gaspard voulut prendre ses dernières feuilles, il trouva les comptes terminés.

Voyant l'étonnement de Gaspard, Mina se mit à rire.

« C'est moi qui te suis venue en aide, mon ami. Avant mon mariage, papa me faisait souvent faire les comptes des usines et les vérifications des livres ; et jamais je ne me trompais ; si mon père avait trouvé la moindre erreur, il m'aurait grondée sans pitié, frappée peut-être. Tu peux donc me donner tout ce travail à faire ; tu me feras grand plaisir en me procurant les moyens de vous rendre service à mon père et à toi. Et quand je dis mon père, je parle du tien et pas du mien. »

Peu de jours après que Mina eut demandé un piano, elle en aperçut un charmant en bois de rose incrusté de nacre et d'ivoire, et un joli meuble du même travail rempli de livres de musique, que Gaspard avait fait placer dans le salon de sa femme.

MINA

Un piano ! De la musique ! Oh ! que je te remercie, mon ami ! Quel beau piano ! Les jolies incrustations ! Que je l'essaye bien vite pour voir s'il est aussi bon que beau.

GASPARD

Je l'ai demandé semblable à sa maîtresse ; parfait sous tous les rapports.

— Tu es flatteur, Gaspard, répondit Mina en souriant. Sa maîtresse a bien des défauts.

GASPARD

Lesquels ? Je ne t'en connais pas.

MINA

D'abord, d'être exigeante ; je voudrais avoir tout ton cœur, toutes tes pensées, tout ton temps ; et je sais que c'est impossible.

GASPARD

Excepté mon temps, qui n'est à moi qu'en partie, tu as tout ce que tu voudrais avoir, ma charmante petite femme.

Mina lui sourit et ouvrit son piano.

Dès les premières notes, Gaspard reconnut un talent supérieur ; elle joua plusieurs morceaux que Gaspard écouta avec ravissement. Puis elle se mit à chanter ; sa voix pleine, sonore et étendue, avait un timbre d'une douceur, d'une suavité exquises. Gaspard écoutait sans se lasser. Mina s'arrêta.

GASPARD

Mina, mon amie, chante encore, chante toujours !

MINA

Et ton travail ?

GASPARD

Je le ferai ce soir, cette nuit, n'importe ; chante encore, je t'en prie.

MINA

Je le veux bien, parce que ton travail est fait. J'ai été dans ta chambre, j'ai trouvé tes livres, et, pendant que tu étais aux usines avec mon père, j'ai tout fini.

GASPARD

Tu es donc ma chère petite Providence ? Tu sais tout, tu fais de tout, tu me viens en aide pour tout.

MINA, *riant*

C'est pour te faire accepter ton malheur d'avoir été forcé de m'épouser... Ne réponds pas, Gaspard, ne dis rien, je vais chanter.

Et Mina chanta le fameux air : *Ti tanti palpiti*, etc. A peine eut-elle fini, que des applaudissements frénétiques et des *bis, bis* répétés, se firent entendre dans la rue ; Mina courut à la fenêtre, restée ouverte à cause de la chaleur, et vit beaucoup de monde rassemblé dans la cour de l'hôtel. A la vue de Mina, les applaudissements redoublèrent ; on distinguait quelques mots : *charmante, ravissante.* Mina, étonnée, et ne pensant nullement que ces mots s'adressassent à elle, cherchait à découvrir ce qui pouvait avoir provoqué cet enthousiasme. Gaspard s'approcha aussi de la fenêtre et reconnut plusieurs jeunes gens de la ville, qui le saluèrent. Gaspard rendit le salut et entraîna Mina loin de la fenêtre.

« C'est toi, Mina, qu'ils applaudissent.

— Moi ! Comment ? Pourquoi ?

— Parce que tu chantes comme un ange, parce que tu as la voix d'un ange, la figure d'un ange, le regard et le sourire d'un ange, et que tu es un ange. »

Et il baisa la main de Mina en ajoutant :

« A l'avenir, chère Mina, ferme ta fenêtre quand tu voudras chanter. Je n'aime pas que tous ces gens se permettent de t'applaudir et de vouloir te faire recommencer.

MINA

Je la fermerai, mon ami. Mais... serais-tu jaloux ? Tu as l'air furieux, ajouta-t-elle en riant.

GASPARD

Je ne l'étais pas, Mina, mais je le suis depuis que je t'aime ; et je déteste qu'on te regarde effrontément, qu'on te suive dans la rue, qu'on m'envie mon bonheur ; tout cela m'irrite et me déplaît.

MINA

Ah ! mon Dieu, Gaspard, calme-toi ! Si tu savais comme tu as l'air méchant !... Et pourtant, je t'aime bien ainsi, mon cher, cher Gaspard. »

Un domestique frappa à la porte.

« Entrez ! dit Gaspard d'une voix formidable.

— Quelques jeunes gens demandent à être admis près de Monsieur ou de Madame.

— Qu'ils aillent se coucher, répondit Gaspard avec colère. Dites-leur que Madame ne reçoit pas, et que Monsieur travaille et ne peut recevoir personne. »

Le domestique sortit. Mina resta debout et souriante devant Gaspard, dont les sourcils froncés, les narines gonflées indiquaient le mécontentement.

Mina s'approcha près, tout près du canapé où Gaspard s'était assis ; elle se laissa tomber à genoux près de lui, prit sa main et la baisa.

« Mon ami, dit-elle d'une voix timide, de quoi et pourquoi es-tu fâché ? Tu me fais peur ; je te croyais si bon.

— Pardon, mille fois pardon, ma chère Mina ; je suis un sot, et je ne sais ce qui m'a pris ! N'aie pas peur de moi ; je t'en supplie ; je ne recommencerai plus à être sottement jaloux de te voir applaudie par des étrangers. »

La paix ne tarda pas à être conclue, et Gaspard tint parole ; il avait l'habitude de ne pas céder à ses mouvements intérieurs, et il domina sa jalousie. Après le dîner, il fit sa confession à son père devant Mina, qui atténua les torts de Gaspard et s'accusa elle-même d'imprudence. M. Féréor se moqua un peu de Mina, beaucoup de Gaspard, et finit par prier Mina de chanter. Mina se mit au piano, chanta admirablement,

et attendit le jugement de son père, qui ne disait rien ; elle se leva, s'approcha de lui, et vit qu'il dormait profondément.

« Il dort, dit-elle tout bas en riant.

— Il est toujours si fatigué, ce pauvre père ! Le soir il n'en peut plus.

MINA

Eh bien ! mon ami, causons ; nous avons tant de choses à nous dire. »

Et Mina se plaçant sur le canapé près de son mari, ils commencèrent une conversation si animée, que deux pies n'auraient pas pu mieux faire leur office. Dix heures étaient l'heure du coucher de M. Féréor ; Gaspard, qui n'oubliait jamais les habitudes de son père, se leva dès qu'il entendit sonner la pendule et réveilla doucement M. Féréor.

Quand il ouvrit les yeux, il vit Gaspard à sa droite, Mina à sa gauche.

« Comment trouvez-vous que j'aie chanté, mon père ? demanda Mina en riant.

— Comme un ange, répondit M. Féréor tout endormi.

— Prenez garde, mon père ; Gaspard va être jaloux », reprit Mina en riant.

Cette petite malice acheva de réveiller M. Féréor. Il prit le bras de Gaspard, Mina les suivit ; les enfants embrassèrent leur père après l'avoir remis aux soins de son valet de chambre, et ils se retirèrent chez eux.

XXVIII

SÉPARATION CRUELLE

Quelques jours après, Mina eut un nouveau chagrin. M. Féréor lui annonça qu'il emmenait Gaspard pour une tournée de huit jours, afin de prendre possession des terres qui composaient une partie de sa dot. Mina fut consternée ; elle pleura même, mais M. Féréor fut inflexible, et Gaspard lui-même lui démontra la nécessité de ce voyage [1].

« Mon père, dit Mina, puisque je dois rester sans vous et sans Gaspard, permettez-moi d'aller passer ces huit jours au châtelet des usines et chez ma pauvre mère. J'y serai sous la protection de vos bons ouvriers ou bien sous celle de la mère et du frère de Gaspard. Ici j'aurais peur ; je n'oserais pas sortir ; je craindrais que Gaspard... (elle regarda Gaspard avec un sourire malin). Enfin, je serais bien mieux là-bas, mon père, avec ma bonne et près de ma mère.

— Ton idée est très bonne, ma fille ; elle me plaît, et je vois qu'elle fait plaisir à Gaspard. Nous partirons après-demain chacun de notre

1. Le patrimoine est une affaire d'hommes.

côté ; tu monteras dans ta voiture pour aller au châtelet, pendant que nous irons prendre le chemin de fer.

— Merci, mon ange, lui dit Gaspard en l'embrassant ; tu m'évites un grand souci.

M. FÉRÉOR

Et tu sais, ma fille, qu'en notre absence, tu es la souveraine de l'hôtel et du châtelet, que tu peux disposer de tout et commander tout ce que tu voudras.

MINA

Merci, mon bon père ; je n'userai pas beaucoup de mon commandement ; tout le monde ici prévient mes désirs ; on est trop bon pour moi, qui ne suis utile à personne.

M. FÉRÉOR

Tu fais un paradis de ma maison, ma fille ; c'est déjà quelque chose. »

Le jour de la séparation fut triste pour Mina. D'abord, Gaspard ne put la conduire à la messe, parce qu'il avait beaucoup à faire avant une absence de huit jours ; le reste de la matinée, elle le vit à peine pour la même raison. Pendant le dernier repas en commun, Mina pleura sans cesse. M. Féréor et Gaspard eurent beau vouloir la remonter, ils n'y réussirent pas.

M. FÉRÉOR

Mais songe donc, ma pauvre enfant, que nous reviendrons dans huit jours ! Huit jours sont bien vite passés.

MINA

Oui, mon père, quand ils sont passés ; mais quand ils sont à venir ?

M. FÉRÉOR

Et puis, vois la figure de Gaspard, et combien tu l'attristes par ce chagrin déraisonnable.

MINA

Est-ce vrai, Gaspard, que c'est mon chagrin qui t'afflige ?

GASPARD

Oui, très vrai, ma petite Nina. Si tu supportais mieux mon absence, je partirais tranquille ; mais il est certain que de te laisser affligée comme tu l'es, est une vraie douleur pour moi qui t'aime si tendrement, et qui suis si malheureux de te voir souffrir.

MINA

Mon bon cher Gaspard, pardonne-moi ; tu as raison, c'est déraisonnable à moi ; je serai très bien, tu verras ; et vous serez content de moi,

mon père. D'abord, j'irai voir ma mère, je l'aiderai à faire son ménage ; j'irai promener avec Lucas et ma bonne. J'irai voir M. le curé ; il me mènera chez des pauvres... Ah ! mon Dieu, je n'ai plus d'argent ! Ma bonne m'a prêté dix francs hier, et je les ai donnés à la femme d'un pauvre homme qui s'est noyé il y a huit jours, et chez laquelle m'avait menée M. le curé. Elle pleurait à faire pitié, cette pauvre femme. J'ai pleuré avec elle ; je n'ai pu lui donner que dix francs ; elle a deux petits enfants tout jeunes et si gentils !

GASPARD

Chère petite, pourquoi ne pas m'avoir demandé de l'argent ? il ne faut pas t'en laisser manquer. Mon père, me permettez-vous de dire à la caisse qu'on donne à Mina tout ce qu'elle demandera ?

M. FÉRÉOR

Certainement, mon fils ; tes ordres et les miens ne se contrediront jamais.

MINA

Merci, mon père ; merci, cher Gaspard ; je ferai la charité en votre nom, et je ferai prier tout le monde pour vous et pour Gaspard. Une chose qui me manquera bien là-bas, c'est mon piano, surtout en l'absence de Gaspard ; j'aurais joué et chanté tous les soirs les morceaux qu'il aime tant. Je penserai à toi, mon Gaspard, et je compterai les heures qui me séparent encore de toi.

GASPARD

Et surtout ne t'afflige pas.

MINA

Non, non, sois tranquille ; je comprends que huit jours sont bien vite passés.

Le déjeuner était fini. Il fallut s'occuper des préparatifs du départ. Gaspard monta avec Mina pendant que M. Féréor donnait ses derniers ordres. Mina éclata en sanglots quand il fallut donner le dernier baiser à Gaspard ; elle ne pouvait se décider à le quitter.

GASPARD

Mina, ma bien-aimée, tu m'as promis du courage ; tu me désoles par ton affliction. Que veux-tu que je devienne loin de toi, te sachant dans le désespoir, comme si nous ne devions jamais nous retrouver ?

MINA

Gaspard, mon cher Gaspard, je serai très raisonnable, je te le promets ; d'abord, je te laisse aller... (elle détacha ses bras du cou de Gaspard), et puis je mets mon chapeau et je pars. Ma bonne, nous partons ! cria-telle.

GASPARD

Ta bonne est en bas qui t'attend.

Mina serra encore Gaspard dans ses bras, et descendit soutenue par lui. Elle embrassa M. Féréor qui descendait aussi ; il la fit monter en voiture après l'avoir laissé donner un dernier baiser à son mari ; la bonne monta après elle, la voiture partit et Mina pleura ; mais sa bonne sut la raisonner, l'encourager, la distraire, et Mina arriva au châtelet sans trop de larmes. Elle fut reçue avec empressement par André et le premiers commis ; elle s'installa avec sa bonne dans la chambre occupée par Gaspard quand il y venait ; elle avait positivement refusé de prendre celle de M. Féréor que lui offrait André. Après avoir aidé sa bonne à tout ranger, elle lui demanda de l'accompagner chez sa belle-mère.

Elles y arrivèrent au moment où Lucas allait partir pour les champs. Mina courut à lui.

MINA

C'est moi, Lucas, dit-elle en l'embrassant. Oh ! Lucas, si vous saviez comme je suis malheureuse !

LUCAS

Malheureuse, charmante petite sœur ! Et pourquoi ?

MINA

Vous riez, Lucas ? Ce n'est pas bien, car je suis réellement malheureuse. Gaspard est parti... avec mon beau-père.

LUCAS

Et ensuite ?

MINA

Ensuite il reviendra..., mais dans huit jours !

LUCAS

Mais tout ça ne me dit pas pourquoi vous êtes malheureuse, chère petite sœur.

MINA

Comment, vous ne comprenez pas ? Parce que je serai huit jours sans voir Gaspard !

LUCAS

Ce n'est que ça ? Ah ! ah ! ah ! Pauvre petite sœur ! Ah ! ah ! ah ! Quel malheur ! Huit jours ! Ah ! ah ! ah ! Chère sœur, vous avez l'air indigné de me voir rire, mais je vous assure que ça n'a pas de bon sens. Qu'est-ce que c'est que huit jours ? Mais cela vous arrivera sans cesse. Quand on est dans les affaires comme Gaspard, on s'absente souvent.

MINA

Mon Dieu, que vais-je devenir si Gaspard me laisse souvent seule ?

LUCAS

Vous vous y habituerez, chère sœur. Maintenant, ne pleurez plus, et allons voir ma mère qui est au jardin. La dame qui est avec vous vient-elle aussi ?

MINA

Certainement ; c'est ma bonne, Mme Gauroy, qui m'a élevée, qui m'aime comme sa fille ; n'est-ce pas, ma bonne ?

LA BONNE

Oui, oui, tu le sais bien, chère enfant.

Ils allèrent tous au jardin, où ils trouvèrent la mère Thomas cueillant des pois pour le souper.

MINA

Bonjour, ma mère ; nous venons vous aider, ma bonne et moi. Je suis venue passer quelques jours au châtelet en l'absence de Gaspard, qui m'a laissée seule pour huit jours ; et je suis bien triste, ma mère.

LA MÈRE

De quoi donc, ma pauvre enfant ?

MINA

Mais, ma mère, de ne pas avoir Gaspard pendant huit jours.

LA MÈRE

Il n'y a pas de quoi être triste, ma fille.

MINA

Comment, ma mère ? huit jours !

LA MÈRE

Qu'est-ce que c'est que huit jours ? c'est si vite passé !

Mina sentit que cette répétition du raisonnement de Lucas était le vrai de sa position ; elle se repentit d'avoir donné de l'inquiétude et du chagrin à son mari pour n'avoir pas su être raisonnable. Elle prit la résolution de l'être plus à l'avenir.

Les pois furent bientôt cueillis. Lucas était retourné à son travail. Mina acheva son après-midi en aidant aux différents ouvrages de la ferme ; elle retourna au châtelet pour dîner ; la première chose qu'elle aperçut fut son piano et sa musique. Elle poussa un cri de joie.

« Comment se trouve-t-il ici ? dit-elle.

ANDRÉ

C'est monsieur qui a donné ordre qu'on l'apportât de suite, pour que madame l'ait avant dîner.

MINA

Bon Gaspard ! Comme c'est aimable à lui ! Merci bien, André ; qui est-ce qui l'a apporté ?

ANDRÉ

Ce sont des ouvriers terrassiers qui l'ont été chercher, madame, et qui l'ont apporté avec grand soin d'après les ordres de monsieur.

MINA

Remerciez-les bien pour moi, mon bon André ; et donnez-leur cette pièce de vingt francs. Croyez-vous que ce soit assez ? Mon mari me dit toujours que je ne donne pas assez.

ANDRÉ

C'est largement payé, madame. Ils seront bien contents. Ils auront leur journée tout de même ; c'est tout gain pour eux.

MINA

Merci, André. M'a-t-on fait à dîner ? J'ai bien faim.

ANDRÉ

Oui, madame ; le cuisinier est ici. Et pour le service, c'est Félix, celui qui sert monsieur, qui sera aux ordres de madame. J'y aiderai, si madame le désire.

MINA

Merci, mon bon André ; je serais bien fâchée de vous déranger. Félix sera plus que suffisant... André, voulez-vous dire qu'il mette le couvert de ma bonne, qui dînera avec moi. Vous avez l'air surpris ! ajouta-t-elle en souriant. C'est qu'elle m'a élevée, ma pauvre bonne ; elle m'aime autant que je l'aime, et je mangeais toujours avec elle avant mon mariage. »

André sourit.

« Je vais donner les ordres de madame. Je comprends parfaitement que madame traite ainsi une personne qui l'a élevée. On aime déjà bien madame ici, et on l'aimera plus encore quand on saura comment madame sait reconnaître les services qu'on lui a rendus. »

André sortit.

Mina mangea peu ; elle était triste ; le soir, elle joua du piano, chanta, écrivit une lettre à Gaspard, pria, pleura, se coucha, pleura encore un peu, et s'endormit pour ne s'éveiller qu'au grand jour, à sept heures du matin.

Elle se leva à la hâte, fit sa toilette et partit avec sa bonne pour entendre la messe. Elle alla ensuite chez le curé, lui parla des pauvres, apprit avec peine qu'il y avait plusieurs familles dans un véritable besoin, se les fit indiquer, et demanda au curé de venir déjeuner avec elle pour l'accompagner lui-même dans ses visites.

MINA

Il y aura ainsi un avantage pour vous comme pour moi, monsieur le curé ; je profiterai de votre compagnie ; et vous, vous gagnerez dans le cœur de ces pauvres gens, qui sauront que c'est à vous qu'ils devront leur bien-être.

LE CURÉ

Mais, mademoiselle, je ne sais pas à qui je dois cette gracieuse invitation et où je dois me rendre pour l'accepter ?

MINA

Au châtelet, chez mon père et chez mon mari qui sont absents. Je ne suis pas demoiselle ; je suis la femme de M. Gaspard Féréor.

LE CURÉ

Vous, madame ? Mais vous êtes plus que sa femme, vous me semblez devoir être son bon ange ! J'avais bien entendu parler, par les gens de l'usine, de votre bonté et de votre pitié, mais j'ignorais que ce fût Mme Féréor à laquelle j'avais l'honneur de parler.

Mina salua et rappela au curé son invitation.

« A midi, monsieur le curé, n'est-ce pas ? » dit-elle en s'en allant.

Le curé fut exact et satisfit aux nombreuses questions que lui adressa Mina ; elle apprit avec une pénible surprise que ni son beau-père ni son mari ne s'occupaient des pauvres de leur commune et des environs.

MINA

Et pourtant, dit-elle, Gaspard est bien bon ; il m'a donné mille francs pour les pauvres dès les premiers jours de mon mariage, et il m'a dit que je pouvais donner ce que je voudrais, cent, deux cent mille francs si je voulais.

LE CURÉ

C'est qu'avant vous, madame, il n'y pensait pas, et que votre charité a réveillé la sienne.

MINA

Je ne la laisserai pas s'endormir, monsieur le curé, soyez-en sûr. Nous viendrons au secours de tous les pauvres ; nous leur donnerons du travail, des vêtements, des logements, du bois, du pain. Nous exigerons que les enfants aillent à l'école et au catéchisme. Nous établirons des sœurs de charité, une salle d'asile, et bien d'autres choses ; vous serez

mon premier ministre ; et demandez sans vous gêner ; vous voyez comme mon mari est bon et généreux pour moi. Et vous lui payerez tout cela en priant beaucoup pour lui ; n'est-ce pas, mon cher monsieur le curé ? Je vous demande beaucoup de prières pour lui et pour mon pauvre beau-père qui est bien bon aussi, mais qui pense tant à ses affaires qu'il oublie le bon Dieu et ceux qui souffrent. Ce pauvre père, je l'aime bien. C'est lui le premier qui a été bon pour moi, qui m'a appelée sa fille, qui m'a embrassée, qui m'a tutoyée ; c'est bien bon, tout cela, n'est-ce pas, monsieur le curé ?

Le curé ne put s'empêcher de rire.

« J'avoue, madame, que je n'y trouve pas grand mérite. »

Mina sourit.

« C'est que vous ne savez pas tout ; vous ne savez pas que, lorsque Gaspard m'a épousée, il croyait que j'étais une grosse rousse, bête et maussade. Ah ! ah ! ah ! Je ris toujours quand je pense à cette drôle d'idée de Gaspard et de mon pauvre père. »

Le curé était fort surpris ; cette confidence dénotait un enfantillage qu'il ne s'expliquait pas.

LE CURÉ

Pardonnez-moi, madame, une question indiscrète. Quel âge avez-vous [1] ?

MINA

J'ai seize ans depuis trois mois.

LE CURÉ

C'est donc ça, dit le curé en souriant. Seize ans ! c'est bien jeune pour se marier !

MINA

Et comment mariée, encore ! Je ne voulais pas ; je croyais que Gaspard et son père étaient très méchants. Je n'ai dit oui que parce que mon père m'a maltraitée plus que jamais. Aussi j'avais une peur quand je suis descendue de voiture à la mairie ! Je tremblais si fort, que je pouvais à peine me soutenir quand Gaspard m'a donné le bras. Mais je vous raconte un tas de choses, monsieur le curé, et il est temps que nous allions voir nos pauvres. Attendez un peu, s'il vous plaît ; je vais appeler ma bonne.

— Quelle bonne et charmante enfant ! se dit le curé. Mais ce n'est qu'un enfant.

1. Il est curieux que le curé qui semble avoir marié Mina, ne la connaisse pas et ne sache pas son âge !

XXIX

HEUREUSE INFLUENCE DE MINA

Les visites de Mina furent productives pour les pauvres ; ils furent tous pourvus du nécessaire en attendant mieux. Le lendemain, elle passa l'après-midi chez sa belle-mère. En rentrant, elle eut l'agréable surprise d'avoir une lettre de Gaspard. Après bien des tendresses, il lui écrivait :

« Tes prières et ton exemple nous ont déjà fait un peu de bien, ma chère petite femme bien-aimée. Nous avons pensé aux pauvres à secourir et aux églises à réparer. Nous comptons établir partout des sœurs de charité, des salles d'asile, des écoles ; nous nous entendrons avec les curés pour faire régner l'aisance et la religion dans toutes nos propriétés. Ta prière dans la chambre de mon père nous a touchés plus que je ne puis te dire ; tu m'as fait faire des réflexions que je n'avais jamais faites. L'esprit de charité que tu as demandé pour nous commence à germer dans nos cœurs ; le mien, rempli d'amour pour toi, le sera bientôt, j'espère, de l'amour du Dieu bon qui m'a donné ma Mina chérie ; tu continueras ton œuvre, et tu feras de moi un vrai et bon chrétien. L'indifférent, l'égoïste, l'ambitieux Gaspard fera place au chrétien repentant... Adieu, ma bien-aimée ; jamais je ne pourrai te dire combien je t'aime, et combien j'éprouve de reconnaissance pour le bon Dieu et pour toi. Ce que c'est que d'épouser, par dévouement pour son bienfaiteur, une grosse rousse, bête et maussade ! Dans six jours je serai près de toi ; avec quel bonheur je serrerai contre mon cœur la chère petite enchanteresse qui y règne sans partage ! etc. »

Mina fut enchantée de cette lettre, qu'elle baisa mille fois et qu'elle voulut porter sur son cœur. Les huit jours de séparation finirent enfin. Mina dut retourner en ville.

On la vit partir avec un vif chagrin. La mère Thomas la regretta et la pleura même, tant elle avait gagné son affection par ses qualités attachantes. Le curé lui demanda instamment de revenir souvent. Elle le promit et retourna à la ville peu d'instants avant M. Féréor et Gaspard ; elle les attendait à la fenêtre. Quand elle les vit entrer dans la cour de l'hôtel, elle sauta plutôt qu'elle ne descendit l'escalier et se trouva dans les bras de Gaspard avant d'avoir franchi le perron. M. Féréor, plus lent dans ses mouvements, ne la rejoignit que lorsqu'elle eut été embrassée dix fois par son mari. Elle avait tant de choses à leur raconter, que le pauvre M. Féréor demanda grâce et alla se reposer dans son cabinet, où l'attendaient une multitude d'affaires ; c'était son repos et son occupation favorite. Ils se rejoignirent à l'heure du dîner. Le calme, le repos, le bon air de la campagne avaient rendu à Mina la fraîcheur de son teint, que tant de secousses, de douleurs et de larmes avaient légèrement altéré. M. Féréor lui en fit compliment ; elle lui

rendit compte de ses générosités, de l'emploi de son temps ; elle lui parla avec tant de feu du bon résultat de ses charités, que M. Féréor en fut touché et lui demanda de les continuer en son nom. Elle l'embrassa, se loua beaucoup des soins et des attentions qu'avaient eus pour elle tous les gens des usines et du village, et particulièrement André. Gaspard ne la quittait pas des yeux ; il était en extase devant elle. Quand elle remonta le soir dans sa chambre et qu'elle se dirigea avec Gaspard vers la petite table devant laquelle ils faisaient leurs prières, elle poussa une exclamation joyeuse en apercevant un joli meuble formant chapelle, contenant un magnifique crucifix, une charmante statue de la Sainte Vierge, un bénitier, des flambeaux. Tout le meuble était en sculptures représentant des scènes de la vie de N.-S. Jésus-Christ.

« Oh ! Gaspard, que tu es bon et aimable ! » s'écria Mina en l'embrassant tendrement.

Gaspard ne manqua pas aux promesses qu'il avait faites à Mina ; il devint de plus en plus religieux et charitable. Il chercha à réparer le tort qu'il avait fait jadis à quelques ouvriers intelligents que ses rapports trop sévères avaient empêchés d'avancer. Il protégea particulièrement André, qui obtint de M. Féréor le poste de confiance, très avantageux, qu'avait jadis occupé Gaspard. M. Féréor, amélioré par l'exemple et la tendresse de son fils et de sa fille, devint la providence du pays après en avoir été l'oppresseur. Mina obtint sans peine que les ouvriers eussent leur dimanche entièrement libre. Ils n'en travaillèrent que mieux, et reçurent souvent des gratifications qu'ils méritaient et dont ils furent reconnaissants. Tout le pays changea d'aspect ; les cafés se fermèrent faute de pratiques ; l'église devint trop petite pour la population qui s'y pressait. On ne trouvait plus dans la commune un seul individu qui ne fît pas ses Pâques et qui ne sût lire. Gaspard établit, par le conseil de Mina, pour l'usine et le village, une bibliothèque considérable et composée de livres instructifs, intéressants et amusants. Les autres propriétés de Gaspard jouirent des mêmes avantages ; la misère y était inconnue. Gaspard devint aussi un bon fils et un bon frère ; Mina resta toujours la fille et la sœur bien-aimée de la mère Thomas et de Lucas, qu'elle visitait souvent, et qu'elle continua à aider dans les soins du ménage. Celui de Mina s'augmenta de deux garçons ; le premier a quatre ans, le second en a deux ; M. Féréor les aime tendrement ; il est le meilleur des grands-pères, comme il avait toujours été pour Gaspard le meilleur des pères. Il a quatre-vingt-quatre ans, et il a le cœur plus jeune qu'il ne l'avait eu dans sa jeunesse ; il se trouve réellement heureux depuis qu'il a compris l'amour pour son prochain et pour son Dieu. Il répète souvent qu'il doit à Gaspard sa première affection, et à Mina le développement des sentiments de son cœur. Mina et Gaspard s'aiment comme aux premiers jours de leur union. Les affaires de M. Féréor et de Gaspard prospèrent plus que jamais. Gaspard jouit maintenant de son bonheur sans aucune réserve : ses pensées d'ambition ne viennent plus, comme par le passé,

jeter l'amertume au milieu de ses joies et de ses succès. Depuis le changement qu'a subi son cœur, il sent que la richesse et les honneurs ne procurent de véritables jouissances qu'autant qu'on les emploie à faire le bien.

Lucas s'est marié il y a deux ans ; sa femme est une bonne, grosse, forte fille, pieuse, active, d'une gaieté constante : ils font un excellent ménage, et ils ont un gros garçon dont Mina a demandé à être la marraine :

« Vous aurez le second, ma mère, disait-elle à la mère Thomas qui revendiquait ses droits ; donnez-moi ce premier enfant de Lucas. N'est-ce pas, mon bon Lucas, que vous voulez bien ? Dites oui, cher frère ; vous m'avez dit tant de fois que vous ne pouvez rien me refuser.

— Ma mère, me permettez-vous de donner mon consentement, dit Lucas à sa mère en riant. Voyez comme notre chère Mina vous regarde d'un air suppliant.

LA MÈRE

Fais comme veut Mina, mon ami. Qui peut lui résister ?

— Chère mère, que vous êtes bonne ! dit Mina en l'embrassant à plusieurs reprises. Merci, mon excellent frère, ajouta-t-elle en embrassant Lucas. Je serai donc la marraine de mon petit Georges, c'est le nom de mon beau-père et de mon fils aîné, ce sera celui de mon filleul. »

Gaspart riait et fut très content de cette conclusion.

« Pourquoi ne l'as-tu pas appelé Gaspard, chère enfant ?

— Parce qu'il n'y a qu'un Gaspard pour moi dans le monde ; et il n'y en aura jamais deux. »

M. Frölichein est mort depuis longtemps. Deux mois après le mariage de sa fille, il fut tué par une explosion en faisant des expériences chimiques absurdes. Personne chez lui ne le regretta ; Mina pria beaucoup pour lui, fit dire beaucoup de messes pour le salut de son âme, pour laquelle on conserve de justes inquiétudes, car il mourut comme il avait vécu, mauvais riche.

QUEL AMOUR D'ENFANT !

A MON PETIT-FILS

LOUIS DE SÉGUR-LAMOIGNON

Cher enfant, tu es fort et généreux comme un lion, doux comme un agneau et sage comme un ange. En lisant l'histoire de Giselle, tu te garderas bien de l'imiter ; au lieu d'être agneau, elle est loup ; au lieu d'être ange, elle est diable. Je ne crains donc pas que tu souffres de la comparaison avec cette méchante petite fille. Il faut en remercier ton papa et ta maman, qui t'élèvent si bien qu'on ne te voit pas de défauts, et que tes bonnes qualités ressortent dans toute leur beauté.

C'est ainsi que te juge ma vive tendresse.

Ta grand-mère qui t'aime,
COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine

I

GISELLE EST UN ANGE

M. et Mme de Néri [1] et leurs enfants étaient de retour à Paris depuis quelques jours. Blanche et Laurence de Néri, âgées l'une de dix-huit ans, l'autre de seize ans, avaient continué à demeurer avec leur frère et leur belle-sœur. Quatre ans auparavant, après la mort de leur mère, elles avaient demeuré chez leur sœur aînée Léontine de Gerville, âgée alors de vingt-trois ans ; mais le caractère intolérable de leur nièce Giselle, qui avait alors près de six ans, et la faiblesse excessive de Léontine et de son mari pour cette fille unique, avaient forcé Pierre de Néri à retirer ses sœurs de l'odieux esclavage dont elles souffraient. Ils avaient été passer un hiver à Rome ; M. de Néri retrouva à Paris sa sœur Léontine, qu'il aimait tendrement, et qu'il voyait presque tous les jours.

Un matin, que Gisèle avait fait une scène de colère en présence de son oncle, et que Léontine cherchait à persuader son frère de la sagesse et de la douceur de Giselle, Pierre ne put s'empêcher de lui dire :

« Je t'assure, Léontine, que tu es encore bien aveugle sur les défauts de Giselle ; elle est franchement insupportable.

LÉONTINE

Oh Pierre ! Comment peux-tu avoir une pensée aussi fausse ! Tout le monde la trouve changée et charmante.

1. Voir *Les Caprices de Gizelle,* ce roman y faisant suite.

PIERRE

Je veux bien croire qu'on te le dise ; mais, ce que je ne puis croire, c'est qu'on te parle franchement.

LÉONTINE

Si tu savais comme je suis devenue sévère ! Je la gronde, je la punis même toutes les fois qu'elle le mérite.

PIERRE, *souriant*

Très bien ; mais elle ne le mérite jamais.

LÉONTINE

Ceci est vrai ; elle est devenue douce, obéissante, tout à fait gentille. Mais tu es si sévère pour les enfants, que tu ne supportes ni leur bruit, ni leurs petits défauts...

PIERRE

En effet, je ne supporte pas leurs cris de rage ni leurs méchancetés ; mais quant à leurs jeux, leurs cris de joie, leurs petites discussions, non seulement je les supporte, mais je les aime et j'y prends part. Au reste, tant mieux pour elle et pour toi si je me trompe. J'ai promis à mes enfants de leur acheter des fleurs pour des bouquets qu'ils veulent donner à Noémi le jour de sa fête. Il est un peu tard, et je m'en vais. Au revoir, ma sœur. »

Léontine embrassa son frère, quoiqu'elle fût contrariée de son jugement sur sa *charmante* fille, et revint s'asseoir dans son fauteuil ; elle réfléchit quelques instants : petit à petit son visage s'assombrit.

« C'est triste, pensa-t-elle, de voir toute ma famille tomber sur ma pauvre petite Gisèle ! Parce que mon mari et moi, nous l'avons peut-être gâtée dans sa petite enfance, on se figure qu'elle doit être insupportable... Pauvre ange ! elle est si gentille ! »

Pendant que Mme de Gerville s'extasiait sur la gentillesse de sa fille, Pierre de Néri rentrait chez lui avec un bouquet de fleurs, qu'il alla faire voir à sa femme.

« Vois, Noémi, les jolies fleurs que j'apporte aux enfants. Ils auront de quoi faire une demi-douzaine de bouquets pour le moins.

NOÉMI

Elle sont charmantes, trop jolies pour les leur livrer ; les camélias sont ravissants. Donne-les-moi, mon ami ; c'est vraiment dommage de les faire abîmer par des enfants si jeunes.

PIERRE

Je n'ai rien à te refuser, ma bonne Noémi, prends les camélias et laisse-leur les lilas, les muguets et les giroflées.

— Merci, mon ami. »

Et Noémi s'empressa d'enlever les camélias et une belle branche de lilas blanc.

PIERRE

Assez ! assez ! Noémi ; les enfants n'auront plus rien si tu continues. »

Pierre emporta son bouquet. Quand il entra chez ses enfants, ils coururent à lui.

GEORGES

Papa, papa, nous attendons les fleurs ; en avez-vous trouvé ?

M. DE NÉRI

Je crois bien ! et de très jolies. Tenez, mes enfants, tenez ; voici de quoi faire une quantité de bouquets. »

Pierre posa sur une table les fleurs qu'il avait tenues cachées derrière son dos. Georges et Isabelle poussèrent un cri de joie.

« Quelles belles fleurs ! Merci, papa ; vous êtes bien bon ! »

Ils embrassèrent leur père, qui les laissa faire leurs bouquets et alla rejoindre leur mère.

Georges et Isabelle commencèrent à étaler les fleurs sur la table. Isabelle, qui avait trois ans, prenait et rejetait les giroflées ; elle en faisait tomber quelques-unes par terre.

GEORGES

Prends garde, Isabelle : tu fait tout tomber.

ISABELLE

Non, pas tout ; seulement un peu.

GEORGES

Mais tu les casses. Regarde, cette belle-là ; elle est tout abîmée.

ISABELLE

Ça fait rien, ça fait rien.

GEORGES

Si, ça fait beaucoup : c'est pour maman.

ISABELLE

Et moi ? J'en veux aussi, moi.

GEORGES

Tu auras les petites, qui sont maigres.

ISABELLE

Non ; je veux les grasses [1].

---

1. *Grasses* est ici employé au sens d'« épais ».

GEORGES

Les grasses sont pour maman.

ISABELLE

J'en veux, je te dis.

GEORGES

Et moi, je te dis : je ne veux pas ; je suis le plus grand, j'ai quatre ans et demi. »

Isabelle regarda Georges d'un air malin, saisit une poignée de muguet et s'enfuit du côté de sa bonne. Georges courut après elle pour lui arracher les fleurs ; Isabelle, se voyant prise, les cacha dans les plis de sa robe en criant :

« Au secours, ma bonne ! au secours ! »

La bonne savonnait dans un cabinet à côté ; elle accourut aux cris d'Isabelle, et la trouva luttant de toutes ses forces contre son frère, qui, sans lui faire de mal, la secouait, la culbutait, en cherchant à ravoir le muguet : Isabelle le défendait, en tenant sa robe à deux mains.

LA BONNE

Qu'y a-t-il donc ? Georges, pourquoi bousculez-vous votre sœur ? Et vous, Isabelle, qu'est-ce que vous tenez si serré dans vos mains ?

GEORGES, *pleurant à demi*

Elle prend les fleurs de maman ; elle les abîmes ; elle ne veut pas me les rendre.

ISABELLE, *pleurant à moitié*

Il veut prendre tout ; il me donne les maigres.

LA BONNE

Laissez votre sœur, mon petit Georges ; et vous, Isabelle, soyez sage ; rendez au pauvre Georges les fleurs que vous chiffonnez et que vous cassez en les serrant si fort. Pensez donc que c'est pour votre maman que Georges soigne ces fleurs. Vous lui faites de la peine en les abîmant. »

Georges lâcha Isabelle, et Isabelle laissa tomber les fleurs, fanées, écrasées à ne pouvoir servir. Quant Georges vit l'état dans lequel les avait mises sa sœur, il fondit en larmes. Isabelle, voyant son frère, se mit à sangloter de son côté. Elle se jeta au cou de Georges, lui demanda pardon, lui dit qu'elle ne le ferait plus. Georges, qui était très bon, l'embrassa, essuya ses yeux et retourna à ses fleurs. Isabelle le suivit, mais elle ne toucha à rien, et mit ses mains derrière son dos.

ISABELLE

Vois-tu, Georges, comme ça, je ne toucherai pas ; je n'ai plus de mains.

GEORGES

A la bonne heure ! Reste comme ça, et ne bouge pas. »

Georges commença à mettre ensemble les plus belles fleurs ; Isabelle les lui désignait avec son menton, gardant fidèlement ses mains derrière son dos. Ils avaient presque fini, quand la porte s'ouvrit, et leur cousine Giselle entra.

GISELLE

Vous voilà ici ! Je croyais que vous étiez partis pour vous promener.

GEORGES

Non ; nous faisons des bouquets pour maman. C'est demain sa fête.

GISELLE

Et toi, qu'est-ce que ma tante te donnera ?

GEORGES

A moi ? rien du tout. Ce n'est pas ma fête.

GISELLE

C'est drôle, ça. Papa et maman me font toujours des présents le jour de leur fête. Voyons tes fleurs. Elles sont très jolies ! Et comme elles sentent bon ! Où les as-tu cueillies ?

GEORGES

C'est papa qui nous les a apportées.

GISELLE

Aimes-tu ton papa ?

GEORGES

Beaucoup ; il est si bon !

GISELLE

Pas pour moi, toujours. Il me gronde continuellement.

GEORGES

Parce que tu es méchante. Papa ne nous gronde jamais, Isabelle et moi.

GISELLE

Qui est-ce qui t'a dit que j'étais méchante ?

GEORGES

C'est personne. Je le vois bien.

GISELLE

Petite bête, va ! Tu seras comme ton papa, qui trouve tout le monde méchant.

GEORGES

Non, pas tout le monde. Il trouve maman très bonne ; il trouve ma tante Laurence et ma tante Blanche très bonnes ; il me trouve très bon ; il trouve Isabelle très bonne.

GISELLE

Et pourquoi me trouve-t-il méchante ?

GEORGES

Je ne sais pas ; demande-lui. »

Laurence entra au moment où Giselle allait répondre. Georges et Isabelle coururent au-devant d'elle et l'embrassèrent à plusieurs reprises. Giselle fit un pas, puis s'arrêta.

« Bonjour, ma tante, dit-elle sèchement.

— Bonjour, Giselle. » Laurence voulut l'embrasser, mais Giselle la repoussa.

« Toujours aimable, dit Laurence en riant.

LAURENCE

Tu fais des bouquets avec Georges et Isabelle ?

GISELE, *d'un air grognon*

Non, je regarde.

LAURENCE

Je vais les aider, ces pauvres petits. Voyons, mon petit Georget, choisis-moi les plus belles fleurs. Et toi, mon petit Isabeau, va me chercher du fil chez ta bonne ; je vous ferai deux beaux bouquets, que vous donnerez demain à votre maman.

GISELLE

Et moi, qu'est-ce que je ferai ?

LAURENCE, *riant*

Toi, tu feras ce que tu faisais quand je suis entrée : tu regarderas.

GISELLE, *avec humeur*

Tu crois donc que ça m'amuse de regarder faire des bouquets ?

LAURENCE

Si cela t'ennuie, fais autre chose.

GISELLE, *avec humeur*

Et que veux-tu que je fasse ?

LAURENCE

Je n'en sais rien ; fais ce que tu voudras. Tu n'es pas facile à contenter.

GISELLE, *avec humeur*

Je vois bien que c'est toi qui dis à tout le monde que je suis méchante. Je le dirai à maman et à papa ; ils seront très fâchés contre toi, tu verras cela.

LAURENCE

Dis ce que tu voudras, ma pauvre fille. Quand j'avais treize ans et que je demeurais avec toi chez ta mère, après la mort de ma pauvre chère maman, j'avais peur de tes méchancetés, parce que ton père et ta mère nous grondaient et nous rendaient malheureuses, Blanche et moi ; mais à présent que nous demeurons chez mon frère et mon excellente belle-sœur, je ne m'effraye plus de ce que tu peux dire, et je te plains d'être aussi méchante à dix ans que tu l'étais à six.

GISELLE

Ce n'est pas vrai ; maman dit que je suis devenue très bonne.

LAURENCE

Ta pauvre maman t'aime tellement qu'elle te croit bonne. Demande à ton oncle Pierre s'il pense comme elle.

GISELLE, *avec colère*

Mon oncle Pierre est méchant lui-même ; il veut qu'on n'aime que ses enfants, et alors il tâche de me faire du mal.

LAURENCE, *vivement*

Mauvaise petite fille, tais-toi ou va-t'en.

GISELLE

Je ne m'en irais pas et je ne me tairai pas ; et je dis que mon oncle Pierre et ma tante Noémi sont très méchants et que je les déteste.

GEORGES

Je ne veux pas que tu dises que papa et maman sont méchants ; entends-tu, méchante ?

ISABELLE

Moi, veux pas non plus, méchante. »

Laurence pose ses fleurs sur la table et veut fait sortir Giselle, qui se débat, qui s'échappe et qui court à la table ; avant que Laurence

ait pu l'en empêcher, elle saisit les fleurs, les écrase dans ses mains, les jette par terre, les piétine, et chante d'un air moqueur et triomphant :

La bonne aventure ô gué !
La bonne aventure.

Georges et Isabelle restent immobiles et consternés ; Laurence appelle la bonne.

« Annette, voulez-vous aller chercher mon frère tout de suite, et enfermez-nous à double tour pour que Giselle ne s'échappe pas. »

La bonne obéit avec empressement ; Giselle comprit le danger qu'elle courait, et chercha inutilement un moyen d'y échapper. Elle n'eut pas le temps de réfléchir longtemps ; la bonne ramena M. de Néri presque immédiatement.

M. DE NÉRI

Qu'y a-t-il donc, Laurence ? Pourquoi m'envoies-tu chercher ? pourquoi les enfants pleurent-ils ?

LAURENCE

A cause d'une nouvelle méchanceté de Giselle. »

Laurence raconta à Pierre ce qui venait de se passer.

« Je t'ai fait appeler parce que je ne peux pas en venir à bout et qu'elle ne veut pas sortir d'ici.

M. DE NÉRI

Giselle, si tu étais ma fille, je te punirais de manière à t'empêcher de recommencer, mais comme tu n'es, grâce à Dieu, que ma nièce, je me bornerai à t'emmener chez moi, où tu resteras tout le temps que tu devais passer ici.

GISELLE, *tapant du pied*

Je ne veux pas aller chez vous ; vous me battriez ; je veux m'en aller.

PIERRE, *se retournant vers la bonne*

Combien de temps Giselle devait-elle rester ici ?

LA BONNE

Je crois que c'est une heure et demie, Monsieur ; sa bonne est chez la femme de chambre de Madame ; Monsieur veut-il que je l'appelle ?

M. DE NÉRI

Merci, Annette, c'est inutile ; vous lui direz seulement que, lorsqu'il sera temps de partir, elle vienne chercher Giselle dans mon cabinet de travail. » Et s'approchant de sa nièce :

« Voyons, marche devant moi, Giselle.

GISELLE, *pleurant*

Je ne veux pas aller chez vous ; je ne veux pas vous voir. »

M. de Néri ne dit rien, mais, s'approchant de Giselle, il lui saisit les mains, malgré ses cris et ses efforts ; il prit ses deux poignets avec une de ses mains et se dirigea vers la porte, traînant Giselle après lui ; il arriva ainsi jusqu'à son cabinet de travail, décrocha une courroie qui retenait ses fusils, enleva Giselle, la plaça dans un fauteuil et l'y attacha avec sa courroie, mais sans lui faire de mal.

« Maintenant, dit-il, crie, gigote, hurle, je ne m'inquiète plus de toi ; tu en as pour une heure environ. Réfléchis et tâche de comprendre combien ta méchanceté te profite peu ; combien tu offenses le bon Dieu, qui t'a donné tant de choses que les autres n'ont pas ; combien tu te rends malheureuse toi-même, et combien tu te fais détester par tout le monde. »

Pierre se remit à son bureau et continua son travail interrompu. Giselle eut beau crier, appeler, se démener, il ne leva seulement pas les yeux de dessus son papier. Au bout d'une heure, sa bonne vint la chercher : elle semblait consternée. Pierre délia Giselle et la laissa partir sans la regarder. Giselle lui lança un regard furieux, et se dépêcha de retourner à la maison, où elle raconta ses aventures à sa façon.

II

SINCÉRITÉ DU CHER ANGE

Georges et Isabelle, distraits par l'arrivée de leur papa et l'enlèvement de leur cousine, oublièrent un instant les fleurs.

GEORGES

Qu'est-ce que papa va lui faire ?

ISABELLE

Il va la fouetter, bien sûr, et avec de grosses verges.

GEORGES

Comme toi l'autre jour, quand tu m'as mordu jusqu'au sang.

ISABELLE

Et comme toi, quand tu as craché sur ma bonne.

GEORGES

Mais je n'ai pas craché après.

ISABELLE

Je n'ai plus mordu, moi aussi.

GEORGES, *tristement*

Et nos bouquets ? Nous n'avons rien à donner à maman.

LAURENCE

Si fait, mes chers petits ; j'avais mis sur la commode les deux plus beaux, que j'avais heureusement finis avant l'arrivée de Giselle. J'en faisais d'autres avec des petites fleurs qui restaient. Il y en a beaucoup qui ne sont pas écrasées ; vous donnerez ces deux beaux bouquets ; Blanche et moi, nous en donnerons deux plus petits que je vais finir.

GEORGES

Non, non, ma pauvre tante, prenez les gros et donnez-nous les petits. N'est-ce pas Isabelle ?

ISABELLE

Non ; moi je veux un gros ; toi, prends un petit...

GEORGES

Comment ? tu ne veux pas donner un gros bouquet à ma pauvre tante qui est si bonne ?

ISABELLE

Oui, je veux bien, le tien ; moi, je veux un gros ;

GEORGES

Et ma pauvre tante Blanche ?

ISABELLE, *hésitant*

Ma tante Blanche ?... Comment faire ? Prends, prends tout par terre ; c'est beaucoup ça.

GEORGES

C'est écrasé ; les fleurs sont cassées ; ce n'est pas joli.

LAURENCE

Mes chers petits, gardez vos gros bouquets. Vois-tu, mon bon petit Georges, toi et Isabelle vous êtes les enfants de maman ; Blanche et moi, nous ne sommes que les sœurs ; les enfants doivent donner le plus beau cadeau, parce que les mamans les aiment davantage que les sœurs. C'est mieux comme cela. »

Ce raisonnement persuada Georges, qui fut bien content de pouvoir donner à sa maman le plus beau bouquet. Laurence acheva de lier tout ce qui restait de fleurs fraîches et non cassées ; elle montra ensuite aux enfants à tout mettre en ordre, à balayer les débris de fleurs qui couvraient le plancher ; enfin, elle leur fit tout nettoyer et ranger.

Pendant ce temps, Giselle arrivait furieuse chez sa mère.

GISELLE

Maman, je ne veux plus aller chez mon oncle Pierre ni chez ma tante Laurence.

LÉONTINE

Pourquoi donc, ma petite chérie ?

GISELLE

Georges et Isabelle n'ont pas voulu me laisser faire des bouquets ; ma tante Laurence m'a battue, m'a enfermée ; elle a...

LÉONTINE, *indignée*

Battue ! enfermée ! Mon pauvre trésor ! Battue ! Et pourquoi donc ? Qu'avais-tu fait ?

GISELLE

Rien du tout, maman. J'ai seulement fait tomber quelques fleurs ; elle a dit que je l'avais fait exprès ; je m'ennuyais puisqu'on ne me laissait toucher à rien, et je me suis mise à chanter. Ma tante s'est fâchée, elle m'a poussée, j'ai crié ; ma tante a envoyé chercher mon oncle pour me fouetter...

LÉONTINE, *poussant un cri*

Te fouetter ! Mais c'est affreux ! Est-ce qu'ils t'ont réellement fouettée ?

GISELLE

Ils n'ont pas osé, parce que j'ai dit que je m'en plaindrais à vous et à papa. Alors mon oncle m'a grondée horriblement ; il a dit que si j'étais sa fille il me fouetterait à me faire mourir, mais qu'il avait peur de vous et de papa et qu'il était bien fâché de m'avoir pour nièce.

LÉONTINE

Mais c'est incroyable ! Je n'en reviens pas.

GISELLE

Alors mon oncle m'a prise ; il m'a traînée, malgré mes cris, dans toute la maison, en me tirant par les poignets, qui sont tout rouges encore ; il m'a entraînée dans un cabinet ; il m'a attachée avec des cordes en cuir qui me faisaient un mal affreux, et il m'a laissée là ; j'ai eu beau le supplier, lui demander grâce, il m'a laissée là pendant plus d'une heure. Quand il m'a détachée, j'étais presque évanouie, tant j'avais eu mal. Vous voyez bien, maman, pourquoi je ne veux plus retourner chez mon oncle. Je l'*aime* beaucoup pourtant, mais il est trop méchant. »

Léontine pleurait à chaudes larmes ; les souffrances qu'avait endurées sa malheureuse enfant, la cruauté de son frère et de sa sœur Laurence

la mettaient hors d'elle. Elle prit dans ses bras la douce, l'innocente Giselle et la couvrit de baisers.

« Chère petite victime d'une incroyable jalousie, dit-elle, tu n'iras plus chez ton oncle qu'avec moi, et je ne te quitterai pas d'un instant. Pauvre, pauvre enfant ! »

Les larmes de Léontine redoublèrent. Gisèle triomphante courut chez sa bonne pour lui recommander de dire comme elle.

LA BONNE

Mais, mademoiselle Gisèle, je ne sais pas ce qui s'est passé ; vous savez que j'étais avec la femme de chambre de madame votre tante.

GISELLE

Mais vous savez toujours comme je criais...

LA BONNE

Oh ! quant à ça, je puis l'affirmer.

GISELLE

Et comme j'étais attachée avec des cordes en cuir, si fort, que je ne pouvais pas bouger.

LA BONNE

Je crois bien que cette courroie ne vous serrait pas trop, et que vous n'étiez pas si à plaindre assise dans un bon fauteuil, ayant les mains libres.

GISELLE

Enfin je vous ordonne de dire comme moi et de ne pas faire à maman et à papa les réflexions que vous inventez sans savoir ce qui s'est passé.

LA BONNE

Soyez tranquille, mademoiselle Giselle, je ne vous contredirai pas. »

Quand Giselle fut partie, la bonne leva les épaules : « Elle est méchante tout de même, cette petite fille. Si je n'avais pas de si gros gages, je ne resterais pas deux jours avec elle ; mais j'ai ma pauvre mère à soutenir, je gagne ici huit cents francs ; j'ai souvent des cadeaux ; je ne retrouverais pas cela ailleurs, il faut que je reste ; ma mère ne manquera de rien tant que je serai chez Mme de Gerville. »

Giselle rentra au salon ; elle y trouva un ancien ami de la famille, M. Tocambel, qui ne se gênait pour personne et qui était d'une franchise rude, mais bienveillante.

« Bonjour, la belle enfant, dit-il à Giselle ; êtes-vous toujours méchante ? Avez-vous fait beaucoup de tapage aujourd'hui ?

GISELLE, *piquée*

Je ne suis plus méchante depuis longtemps, vous le savez bien.

M. TOCAMBEL

Mais je n'en sais pas un mot ; et je vois à vos jolis yeux rouges et à vos cheveux ébouriffés qu'il y a eu quelque chose cet après-midi.

GISELLE

Il y a eu que mon oncle Pierre a été plus méchant que jamais, et ma tante Laurence aussi.

M. TOCAMBEL

Mon enfant, ceci n'est pas possible. Je connais votre oncle et votre tante depuis qu'ils sont au monde ; ils ne peuvent pas être méchants. »

« Ah ! vous voici, mon vieil ami, dit Léontine qui entrait ; de quoi parliez-vous donc avec Giselle ?

M. TOCAMBEL

Nous causions d'une petite fée lutine qui est en guerre avec deux génies bienfaisants, que la petite fée métamorphose en malfaiteurs.

LÉONTINE, *riant*

La petite fée a donc une puissance plus grande que celle des génies ?

M. TOCAMBEL

Cela dépend d'une certaine poudre avec laquelle elle aveugle les gens qui croient y voir clair.

LÉONTINE

Vous parlez un peu en énigmes, mon ami. Mais moi, j'ai à vous parler sérieusement. Gisèle, va chez ta bonne, ma petite chérie ; j'irai te chercher dans une heure.

GISELLE

Oh ! ma petite maman, laissez-moi ici ; je vous aime tant.

LÉONTINE, *l'embrassant*

Mon cher amour, j'ai quelque chose à dire que tu ne dois pas entendre ; je t'en prie, va chez ta bonne.

GISELLE

Oh ! je sais bien ce que vous voulez dire à mon bon ami que j'aime tant ; vous voulez lui parler de mon oncle et de ma tante. »

Léontine fait un geste de surprise et dit à l'oreille de M. Tocambel : « Elle a deviné ; quel esprit a cette enfant ! »

Giselle, voyant que sa mère hésite, l'embrasse, la câline et dit d'une voix bien douce :

« Chère petite mère, pardonnez-leur ; vous êtes si bonne. Ne dites rien à mon bon ami ; cela lui ferait de la peine ; et il est si vieux, il ne faut pas le tourmenter.

M. TOCAMBEL

Giselle, votre maman vous a dit de vous en aller ; moi aussi, j'ai à lui parler, laissez-nous seuls.

GISELLE, *l'embrassant*

Mon bon ami, vous êtes fâché contre moi, et je sais bien pourquoi ; c'est parce que j'ai dit que vous êtes vieux. Pardonnez-moi, mon bon ami, j'ai eu tort ; je ne pensais plus que ma tante de Monclair m'avait recommandé de ne pas vous parler de votre âge ni de votre perruque ; elle dit que c'est un gazon que vous avez sur la tête. Ha, ha, ha ! C'est drôle, n'est-ce pas ?

M. TOCAMBEL, *sérieusement*

Giselle, votre tante a raison ; vous êtes trop jeune pour vous permettre des plaisanteries sur mon âge et sur mes cheveux ; et pas assez jeune pour ne pas comprendre que vous venez de faire une double méchanceté. Je n'ai pas de votre poudre dans les yeux, moi.

GISELLE

Moi ? Une méchanceté ! Contre qui donc ?

M. TOCAMBEL

Contre votre tante et contre moi ; et vous le savez très bien. Sortez à présent ; je vous le demande très sérieusement.

GISELLE, *pleurnichant*

Maman !

LÉONTINE, *l'embrassant*

Va, mon enfant ; obéis à notre meilleur et plus ancien ami. »

Giselle sortit en faisant semblant de pleurer, mais très satisfaite d'avoir chagriné M. Tocambel, qui avait deviné sa méchante intention et qui allait sans doute en parler à sa mère.

III

COURAGE DE LÉONTINE

Giselle ne se trompait pas ; à peine fut-elle partie que M. Tocambel, se tournant vers Léontine, lui dit :

« Parlez, mon enfant, je vous écoute.

LÉONTINE

Vous m'avez peinée, mon cher ami, par votre sévérité pour ma pauvre

Giselle. Je crains qu'elle n'ait compris toutes vos paroles ; elle est si intelligente ; elle en a beaucoup de chagrin, j'en suis bien sûre.

M. TOCAMBEL

Rassurez-vous, ma chère enfant ; bien loin d'avoir du chagrin, elle est contente de m'avoir *vexé,* comme elle le croit ; elle m'a peiné en effet, vous aussi, elle, par sa fausseté et ses intentions malicieuses ; et vous, par votre faiblesse et votre confiance aveugle en ses paroles.

LÉONTINE, *avec surprise*

Ma faiblesse ? Ma faiblesse ? Comment ? Au moment où j'use de sévérité à son égard, où je l'oblige à m'obéir malgré ses larmes, vous m'accusez de faiblesse ? Que fallait-il donc faire ?

M. TOCAMBEL

Il fallait ouvrir les yeux, mon enfant, et voir que sa feinte amitié pour moi, que sa demande en grâce pour son oncle et sa tante, que sa prétendue étourderie en parlant de mon âge et en rapportant les paroles de la tante Monclair, que ses larmes forcées, que tout cela était fausseté et mensonge. Aussitôt qu'il s'agit de Giselle, vous devenez aveugle à l'évidence, sourde à la vérité. Et à présent, ma chère enfant, dites-moi ce que vous aviez à me dire. »

Léontine, un peu émue, lui raconta la scène qui s'était passée chez son frère et le martyre de la malheureuse Giselle. M. Tocambel l'écouta attentivement ; quand elle eut tout dit, il leva les yeux sur elle, lui serra les mains et lui dit avec un sourire :

« Pauvre mère ! Comme vous voilà troublée pour un rien !

LÉONTINE

Pour un rien ! Vous appelez un rien d'avoir traîné mon enfant dans toute la maison, de l'avoir menacée du fouet, de l'avoir garrottée comme un malfaiteur, de l'avoir torturée ainsi pendant une grosse heure ! Tout cela n'est rien ? A moins de l'avoir tuée, je ne vois pas ce que Pierre aurait pu faire de mieux.

M. TOCAMBEL

Tout cela est faux, je le garantis. Vous connaissez Pierre tout aussi bien que je le connais ; vous savez qu'il est bon, qu'il est juste, qu'il vous aime, et qu'il est incapable d'un acte injuste et cruel.

LÉONTINE, *indignée*

Alors vous ne croyez pas ma fille ?

M. TOCAMBEL

Je ne la crois pas du tout. D'abord, elle est en colère contre son oncle et sa tante, qui l'ont probablement empêchée de faire quelque sottise. Ensuite, elle ne dit pas toujours les choses comme elles sont. Attendez pour juger votre frère qu'il vous ait raconté lui-même ce qui s'est passé.

LÉONTINE, *très vivement*

Et vous croyez que Pierre osera nier ses brutalités à l'égard de Giselle ?

M. TOCAMBEL

Je crois qu'il osera dire la vérité, ce qui n'est pas sans danger avec vous. Tenez, dans ce moment vous me détestez, vous voudriez me voir à cent lieues d'ici.

LÉONTINE, *sanglotant*

Je vous croyais un ami, et vous ne l'êtes pas ; je comptais sur vous, qui avez de l'influence dans la famille, pour protéger ma pauvre Giselle, et vous l'accablez de votre mépris et de vos faux jugements. Pauvre enfant ! Pauvre ange calomnié ! »

Léontine sanglota de plus belle ; M. Tocambel resta impassible. De temps en temps il prenait une prise de tabac ; il attendit ainsi que la crise fût passée. Quand Léontine cessa de pleurer, il lui parla sérieusement, mais avec douceur, de sa trop grande faiblesse pour sa fille, du mal qu'elle lui faisait et du triste avenir qu'elle lui préparait. Il parvint à la faire consentir à une explication avec son frère.

M. TOCAMBEL

Voulez-vous y aller avec moi ? Je vous donne toute ma fin de journée, s'il le faut.

LÉONTINE

J'aimerais mieux attendre ; je suis trop émue, trop troublée maintenant. Mais que dire à Giselle ? Je ne puis croire qu'elle ait mis, comme vous le pensez, de la fausseté, de la vengeance, de la méchanceté dans sa conduite de ce matin.

M. TOCAMBEL

Mon enfant, croyez-en ma vieille expérience. Giselle a besoin d'être réprimandée, punie et tenue avec sévérité, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la rendre bonne, douce et sincère. Quant à Pierre, si vous ne voulez pas y aller, j'y vais, moi, et je vous rapporterai ses explications.

LÉONTINE

Merci, mille fois merci. Et de toutes manières amenez Pierre avec vous. J'ai besoin de le voir. »

Léontine resta seule et réfléchit. Nous allons voir plus loin quel fut le résultat de ses réflexions.

IV

LA SÉVÉRITÉ DE LÉONTINE

Une heure après le départ de M. Tocambel la porte s'ouvrit. Pierre entra, s'avança vers Léontine qui s'était levée, la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises.

PIERRE

Pauvre sœur !... Comme te voilà triste et malheureuse ! Tu as donc réellement cru que j'avais torturé ta fille ?

LÉONTINE

Pierre, mon bon Pierre ! pardonne-moi ! Oui, je t'ai cru méchant, cruel pour ma pauvre Giselle ! J'ai cru... »

Les larmes lui coupèrent la parole ; elle serra son frère contre son cœur, et pleura la tête appuyée sur son épaule.

« Si tu savais, continua-t-elle, combien il m'est difficile et douloureux de croire Giselle coupable de mensonge, de méchanceté, de fausseté. J'aime tant cette enfant, la seule, hélas ! que le bon Dieu m'ait donnée.

PIERRE

Je comprends, chère Léontine, je comprends tout ; mais, dans l'intérêt même de Giselle, il faut que tu saches ce qui s'est passé ce matin ; tu verras ensuite ce que tu dois croire et ce qui te reste à faire. Asseyons-nous et écoute-moi. »

Pierre raconta exactement la scène qu'il avait eue avec Giselle, et ce qui s'était passé auparavant. Léontine pleura beaucoup. Quand il eut terminé son récit, elle l'embrassa affectueusement et lui dit :

« Mon bon Pierre, rends-moi un grand service : va chercher Giselle, amène-la-moi et reste là pour me donner le courage dont j'ai besoin et que je demande au bon Dieu. »

Pierre lui serra les mains et alla chercher Gisèle.

PIERRE

Ta mère te demande, Giselle ; viens au salon.

GISELLE

Pas avec vous, toujours.

PIERRE

Si fait, avec moi. Ta maman le veut.

GISELLE, *avec malice*

Maman le veut !... Elle le veut si je veux.

PIERRE

Tu te trompes, ma fille. Je te répète que ta maman le veut... Entends-tu ? Elle le *veut...* et tu vas venir. »

Le ton ferme de Pierre décida Giselle à obéir de bonne grâce ; elle ne voulait pas que sa mère la crût capable de résistance ouverte à la volonté de son oncle. Elle se leva et le suivit.

Giselle eut peur en entrant chez sa mère ; le doux et affectueux sourire avait fait place à une expression froide et sévère. Giselle s'arrêta au milieu de la chambre.

« Approche, Giselle. Pierre, viens t'asseoir près de moi. »

Léontine se recueillit un instant, le visage caché dans ses mains qui tremblaient visiblement.

« Giselle, dit-elle d'une voix pleine de tristesse et de douceur, Giselle, tu m'as trompée ; mon frère m'a tout raconté. Il a eu cent fois raison ; ta conduite a été très mauvaise ; elle m'a beaucoup affligée. Tu as perdu ma confiance ; à l'avenir je ne croirai plus à tes paroles ; je sais maintenant avec quel aplomb tu sais mentir. Ma trop grande indulgence fera place à la sévérité. Va dans ta chambre et reste avec ta bonne ; tu y dîneras seule ; je ne veux pas te voir jusqu'à demain.

GISELLE

Maman, ma bonne petite maman, je vous aime tant ! Pardonnez-moi, je ne savais plus ce que je vous disais en revenant de chez mon oncle ; je ne recommencerai pas, je vous assure. Croyez-moi, ma bonne petite maman, et laissez-moi avec vous. »

Giselle se jeta à genoux et baisa les mains de sa mère, qu'elle voyait fléchir et s'attendrir.

Léontine, irrésolue, regarda Pierre ; il lui serra la main et lui dit tout bas :

« Courage, ne cède pas. »

Léontine soupira, retira la main que baisait Giselle et lui dit avec froideur :

« Je ne te crois pas, Giselle. Obéis, et va-t'en. Quand je te verrai corrigée, je te rendrai ma confiance et ma tendresse. Pierre, mon ami, emmène-la et reviens près de moi. »

Pierre s'empressa de faire sortir Giselle, qui essaya de résister en se cramponnant à la robe de sa mère ; mais elle n'osa pas faire une scène de violence et se laissa emmener.

« C'est vous, dit-elle à son oncle, quand la porte fut refermée, c'est vous qui avez donné des conseils à maman. Sans vous elle n'aurait pas eu le courage de me renvoyer.

PIERRE

Tu ne te trompes pas, Giselle ; elle a écouté mes conseils et ceux de notre ancien ami M. Tocambel ; et, bien mieux, elle est décidée à les suivre à l'avenir ; ainsi je t'engage à changer de conduite et de

sentiments, si tu ne veux pas voir diminuer de jour en jour sa tendresse pour toi. »

Giselle ne répondit pas ; elle résolut de ramener sa mère par ses câlineries et de se faire protéger par son père.

Pierre revint près de sa sœur, qu'il trouva désolée et inquiète. Il la rassura sur l'état de Giselle, l'approuva, l'encouragea à tenir bon et la quitta au moment où M. de Gerville rentrait.

V

LES BOUQUETS

Le lendemain de cette journée si agitée, Georges s'éveilla de bonne heure.

« Ma bonne, dit Georges, allez vite éveiller mes tantes Blanche et Laurence, pour porter nos bouquets à maman.

LA BONNE

Pas encore, mon petit Georges ; il est trop tôt ; vos tantes dorment encore et votre maman aussi.

GEORGES

Je voudrais bien me lever, ma bonne, pour être habillé.

LA BONNE

Tout à l'heure, mon ami ; je prépare tout et je vais aller chercher de l'eau chaude. »

Quand la bonne fut sortie, Georges s'assit sur son lit et regarda Isabelle, qui dormait encore profondément.

GEORGES

Tiens, Isabelle qui dort... Isabelle, Isabelle ! »

Mais Isabelle ne bougeait pas.

« Il faut bien pourtant qu'elle donne son gros bouquet à maman... Isabelle !... Elle dort toujours !... Je vais l'éveiller. »

Georges se lève et va secouer Isabelle.

« Isabelle ! lève-toi. Il faut donner les bouquets à maman. »

Isabelle entrouvre les yeux et les referme en murmurant : « Je veux dormir.

GEORGES, *très haut*

Il faut te lever pour donner les bouquets.

ISABELLE, *engourdie*

Je veux dormir, laisse-moi.

GEORGES, *désolé*

Mon Dieu ! mon Dieu ! elle ne veut pas s'éveiller. Comment faire ?... *(Il lui crie dans l'oreille.)* Isabelle ! »

Isabelle se soulève à moitié, pousse Georges qui tombe assis par terre, et retombe endormie sur son oreiller.

GEORGES, *se relevant*

Méchante ! Tu m'as fait mal ! Je te dis qu'il faut porter les bouquets. Elle dort de nouveau ! »

Il hésite sur ce qu'il a à faire.

« C'est que j'ai froid, moi, en chemise et nu-pieds... Alors je vais me recoucher, et quand ma bonne sera revenue, elle réveillera la grosse Bébelle. »

Georges se recoucha, se réchauffa dans son lit. Quand sa bonne rentra, il dormait aussi profondément qu'Isabelle.

« Tant mieux, dit la bonne, il est trop matin pour ce pauvre petit. Je vais préparer leurs belles toilettes pour souhaiter la fête à leur maman. »

Deux heures se passèrent et les enfants dormaient toujours. Blanche et Laurence entrèrent chez eux ; il était huit heures.

BLANCHE

Comment ! ils dorment encore !

LA BONNE

Oui, mademoiselle. Georges s'était éveillé à cinq heures et demie, il voulait se lever et vous faire éveiller pour porter les bouquets ; j'ai été chercher de l'eau chaude ; quand je suis revenue, il s'était rendormi et dort encore. »

La voix de leurs tantes réveilla Georges et Isabelle ; ils se frottèrent les yeux et furent enchantés de voir leurs tantes. Georges sauta à bas de son lit et commença sa toilette, aidé de Laurence, tandis que Blanche s'occupait d'Isabelle.

« Pourquoi tu m'as poussé et m'as fait tomber ? dit Georges à Isabelle quand le plus fort de la toilette fut fait.

ISABELLE

J'ai pas poussé ; t'as pas tombé.

GEORGES

Je te dis que tu m'as poussé et que je suis tombé.

ISABELLE

Non ; te dis que non.

GEORGES

Menteuse ! C'est vilain de dire non.

ISABELLE

Moi pas menteuse ! Moi veux dire non.

GEORGES

Alors tu seras toujours une menteuse.

LA BONNE

Mais, Georges, quand donc Isabelle a-t-elle pu vous pousser, puisque vous dormiez encore quand vos tantes sont entrées ?

GEORGES

Quand je me suis levé pour la réveiller, elle ne voulait pas ; elle dormait toujours ; alors j'ai crié dans son oreille ; alors elle m'a poussé, je suis tombé et je m'ai fait du mal.

— Je comprends, dit Laurence en riant. Vois-tu, mon petit Georges, elle t'a poussé tout endormie sans savoir ce qu'elle faisait ; et, après, elle l'a oublié : elle ne ment pas en disant non.

GEORGES

A la bonne heure ! Alors tu n'es pas une menteuse ; je te pardonne.

ISABELLE

Merci, Georges. Je ne t'ai pas poussé alors.

GEORGES

Oui, tu m'as poussé ! mais je te pardonne.

ISABELLE

Non, je ne t'ai pas poussé. »

Georges allait se fâcher de nouveau, mais sa tante lui expliqua encore qu'Isabelle ayant tout oublié, elle était trop petite pour comprendre qu'elle l'avait réellement poussé sans le savoir. Cette explication calma l'indignation de Georges ; leur toilette était finie, leurs tantes allèrent chercher les bouquets.

GEORGES

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont beaux ! Merci ma bonne tante ! Comme vous les avez bien faits. Ils sont plus beaux qu'hier.

LAURENCE

C'est que j'ai ajouté quelques fleurs. »

En effet, Laurence avait remis dans les bouquets des enfants les camélias que Noémi avait trouvés si beaux la veille et qui ne couraient plus aucun risque, puisque les enfants ne devaient les avoir qu'au moment de les donner.

Georges et Isabelle se mirent en marche, se tenant par la main et

suivis de leurs tantes. Leur maman était encore en robe de chambre ; elle les reçut en les embrassant bien des fois, ainsi que ses bonnes sœurs.

Quand Noémi eut bien examiné et admiré les bouquets, elle dit aux enfants qu'elle allait mettre les fleurs dans des vases que leur papa venait de lui donner.

GEORGES

Je vais mettre de l'eau, maman.

ISABELLE

Et moi aussi, veux mettre de l'eau.

NOÉMI

Non, mes enfants, vous casseriez mes vases et vous répandriez de l'eau partout. Otez seulement les papiers qui enveloppent les bouquets, et donnez-les-moi ensuite. »

Laurence et Blanche aidèrent Noémi à placer les bouquets dans les vases ; les enfants tournaient autour ; ils étaient enchantés.

GEORGES

Maman, pourquoi vous voulez pas nous laisser mettre l'eau ? Giselle verse toujours l'eau de sa maman.

NOÉMI

D'abord Giselle est beaucoup plus grande que toi, mon petit Georges ; ensuite Giselle n'est pas obéissante ; elle prend de l'eau quand sa maman le lui défend ; moi, je ne veux pas que vous soyez désobéissants.

GEORGES

Mais si vous permettez, ce ne sera pas désobéissant. Je demande pourquoi vous ne permettez pas ?

NOÉMI

Parce que tu es trop petit ; tu n'as pas assez de force pour verser de l'eau d'un lourd pot à eau sans la répandre, et l'eau répandue mouille et abîme les meubles.

GEORGES

Oh ! je suis fort, moi.

NOÉMI

Ah bien ! puisque tu es si fort, prends mon pot à eau et verse-moi de l'eau dans le verre qui est sur la table. »

Georges, enchanté, courut au pot à eau, qui était plein, le saisit, en fit tomber la valeur d'un demi-verre sur sa blouse et l'apporta sans autre accident à sa maman.

GEORGES

Tenez, maman, prenez.

NOÉMI

Non, mon enfant, puisque tu es si fort, verses-en toi-même dans mon verre. »

Georges aurait mieux aimé ne pas verser lui-même ; il commençait à sentir que c'était trop lourd pour ses forces et il craignait de répandre de l'eau. Mais il ne voulut pas l'avouer et il leva le pot à deux mains. Malgré toutes ses précautions, il pencha le pot plus vite qu'il n'aurait voulu ; le verre se trouva en un instant si bien rempli que la table fut inondée, que l'eau coula de tous côtés et que les beaux habits de Georges furent trempés. Sa maman le regarda.

« Eh bien, Georges, avais-je raison de te dire que tu n'étais pas assez fort ? »

Le pauvre Georges était rouge et honteux. Sa mère lui prit le pot à eau des mains ; aidée de Laurence et de Blanche, elle épongea, essuya tout ce qui avait été mouillé.

Isabelle crut aider beaucoup en épongeant avec son petit mouchoir ; elle profita d'une si bonne occasion pour laver sa petite chaise en velours bleu.

BLANCHE

Ah ! mon Dieu, Isabelle ! Que fais-tu ? ta chaise est trempée.

ISABELLE

Elle est bien propre à présent ; voyez, ma tante ! Elle était très sale. Mon mouchoir, mes mains, tout est bleu.

LAURENCE

Quelle bêtise tu fais, Isabelle ! Ta jolie robe blanche est pleine de taches bleues.

ISABELLE

Ça ne fait rien, ça ne fait rien.

NOÉMI

Comment, ça ne fait rien ! Tu vas aller bien vite mettre une autre robe et te savonner les mains. Quant à toi, Georges, tu vas aller te changer de tout, car tu es trempé de partout. Voilà ce que c'est que de se croire si fort !

LAURENCE

Et de ne pas croire ta maman. »

Georges et Isabelle se retirèrent sans répondre et furent très mal reçus par leur bonne, qui leur avait mis leurs plus beaux habits pour la fête de leur maman.

Quand ils furent lavés et rhabillés, leur tante Laurence vint les chercher pour déjeuner avec leur mère.

LAURENCE

A cause de la fête de votre maman, nous allons tous prendre du chocolat. Votre papa est là aussi : nous vous attendons.

GEORGES

Est-ce que papa ne va pas me gronder ?

LAURENCE

Non, non, sois tranquille ; ta maman lui a expliqué ce qu'il était arrivé.

GEORGES

Qu'est-ce que papa a dit ?

LAURENCE

Il a dit que c'était bien fait ; que tu croyais toujours pouvoir faire comme les grandes personnes, et qu'il ne fallait pas t'écouter.

ISABELLE

Et moi, qu'est-ce qu'il a dit ?

LAURENCE

Il a dit que tu étais une petite folle de trois ans et qu'il ne fallait pas te gronder. »

Laurence les embrassa et les emmena, très contents ; la bonne seule resta de mauvaise humeur des belles toilettes perdues.

En entrant chez sa maman, Georges regarda son père d'un air craintif. Isabelle, voyant son frère intimidé, fit semblant d'avoir peur aussi et resta près de Georges les yeux baissés.

PIERRE, *riant*

Allons, allons, mes enfants, ne tremblez pas si fort. Vous avez fait des bêtises et des maladresses ; mais les bêtises ne sont pas des méchancetés. Venez, que je vous embrasse, et prenons notre chocolat, qui se refroidit. »

La gaieté revint subitement. Les enfants embrassèrent tout le monde ; leurs yeux brillèrent comme des escarboucles [1] quand leurs tasses se remplirent de chocolat ; un grand silence régna jusqu'à la fin du déjeuner, et un soupir de satisfaction annonça aux parents que les petits en avaient *assez*, ce qui veut toujours dire *trop* chez les enfants.

---

1. *Escarboucle* : nom donné autrefois à une variété de grenat foncé brillant d'un vif éclat.

PIERRE

A présent, mes enfants, allez courir dans le jardin, et soyez bien sages ; toi, Isabelle, ne fais pas la blanchisseuse, et toi, Georges, ne sois pas trop fort.

— Papa, je serai bien sage, dit Georges en embrassant son père.

— Papa, je serai bien sage », dit Isabelle en embrassant son père.

Et ils partirent en courant.

Le père les regardait par la fenêtre.

« Ils sont gentils, ces enfants ; très bons tous les deux. Isabelle est drôle ; elle imite Georges en tout ce qu'il fait et ce qu'il dit.

LAURENCE

J'espère bien que Giselle ne viendra pas troubler notre journée, aujourd'hui. »

VI

LÉONTINE DEVIENT TERRIBLE

A peine avait-elle achevé sa phrase, que Giselle ouvrit la porte.

« Ma tante, je viens vous souhaiter votre fête, dit-elle en s'avançant vers sa tante Noémi et lui présentant un magnifique bouquet.

NOÉMI

Merci, Giselle, de ta visite et de ton bouquet. Il est superbe.

GISELLE

Papa me l'a choisi pour remplacer les fleurs que j'ai brisées hier chez mes cousins. Et je suis bien fâchée, ma tante ; je vous en demande bien pardon, ainsi qu'à mon oncle. »

Giselle embrassa sa tante et baisa la main de son oncle.

GISELLE

C'est vous que j'ai le plus offensé, mon oncle. Je serais bien contente de vous entendre dire que vous me pardonnez.

PIERRE

Je te pardonne de tout mon cœur, ma pauvre Giselle, et je souhaite que ton repentir soit sincère. Est-ce ta maman qui t'a envoyée, ou bien es-tu venue de toi-même ? »

Giselle hésita un instant, et répondit :

« C'est maman, mon oncle ; je n'aurais pas osé venir, si elle ne me l'avait dit.

NOÉMI

Pourquoi n'aurais-tu pas osé, Giselle ? Tu sais combien ton oncle est bon ! Il t'a pardonné tant de fois, et il aime tant ta maman !

GISELLE

Oui, mais il n'aime pas papa.

PIERRE

Il ne faut pas croire cela, ma fille ; je suis moins lié avec lui qu'avec ta maman, qui est ma sœur et mon amie d'enfance : mais l'aimer moins ne veut pas dire que je ne l'aime pas. N'as-tu pas aussi des excuses à faire à ta tante Laurence ?

GISELLE

Maman ne me l'a pas dit.

PIERRE

Mais ton cœur, si tu en as un, doit te le dire. »

Giselle parut indécise ; pourtant elle s'approcha de sa tante Laurence et lui dit avec une répugnance visible :

« Pardonnez-moi, ma tante.

LAURENCE

Je te pardonne, ma pauvre fille ; et que le bon Dieu te vienne en aide, pour te corriger et regagner notre affection à tous !

GISELLE

Mon oncle, puis-je aller jouer avec Georges et Isabelle ?

PIERRE

Vas-y, ma petite, et sois sage ; ne les taquine pas ; songe que tu as quelques années de plus qu'eux.

GISELLE

Je serai bien sage, mon oncle. »

Giselle sortit. Pierre regarda sa femme et ses sœurs.

PIERRE

Que pensez-vous du repentir de Giselle ? »

Noémi sourit et ne répondit pas.

Blanche voulut parler et ne dit rien.

Laurence secoua la tête et dit :

« Je ne le crois pas sincère ni profitable ; elle a obéi à Léontine parce qu'elle a vu qu'elle devait céder. Il paraît que la pauvre Léontine a eu du courage cette fois-ci, et qu'elle a maintenu la pénitence.

PIERRE

Cette pauvre Léontine ! Dans quel état je l'ai trouvée hier ! Si elle pouvait continuer ce qu'elle a commencé, Giselle serait tout autre dans peu de mois.

LAURENCE

Elle a commencé tant de fois ! et jamais elle n'a persévéré. Giselle parvient toujours à faire ses volontés, et à se faire passer pour une innocente victime de notre cruauté.

NOÉMI

Il faut dire aussi que le père est si faible pour Giselle, qu'au lieu de soutenir Léontine, il la décourage sans cesse. Avec lui, Giselle a toujours raison.

PIERRE

Et toi, Blanche, tu ne dis rien ?

BLANCHE

Que veux-tu que je dise, mon bon Pierre ? Je vois bien que vous avez tous raison ; mais j'aime beaucoup Léontine, et il m'est très pénible de la blâmer. D'ailleurs, Giselle est si fausse, que... »

Georges interrompit Blanche en ouvrant brusquement la porte.

GEORGES

Papa, papa, venez vite, s'il vous plaît ; toute l'eau s'en va ; nous ne pouvons pas fermer le robinet.

PIERRE

Quel robinet ? Comment est-il ouvert ?

GEORGES

Le robinet du jardin, papa ; Giselle l'a ouvert ; elle ne peut plus le fermer.

PIERRE

Ta bonne n'est donc pas avec vous ?

GEORGES

Si, papa ; mais elle a emmené Isabelle pour lui mettre d'autres bas ; ils sont tout mouillés.

PIERRE

Giselle fait des siennes, à ce que je vois.

LAURENCE

Comme toujours ; elle ne fait que cela. »

Pierre sortit précipitamment avec Georges, qui courut en avant; quand ils arrivèrent au robinet que M. de Néri avait fait placer pour arroser les fleurs du jardin, le chemin était inondé. Giselle cherchait à tourner le robinet; elle l'avait ouvert avec peine; mais l'eau la gênait pour le fermer; elle coulait toujours aussi abondamment.

M. Néri le tourna sans difficulté.

M. DE NÉRI

Pourquoi as-tu ouvert ce robinet, Giselle? Tu sais que je l'avais défendu.

GISELLE

Ce n'est pas moi, mon oncle; c'est Georges.

GEORGES

Non : c'est toi qui as voulu.

GISELLE

C'est pour t'aider, parce que tu le voulais.

GEORGES

Ce n'est pas vrai. J'ai dit : "Papa défend"; tu as dit : "Ça ne fait rien; il ne saura pas."

GISELLE

Tu es un menteur. Tu dis ça pour me faire gronder par mon oncle.

GEORGES

Non, je ne suis pas menteur; c'est toi qui es une méchante. Papa, ce n'est pas moi, c'est Giselle qui ment.

M. DE NÉRI

Giselle, tu as fait une sottise; au lieu de l'avouer, tu fais un mensonge et une méchanceté; je ne veux pas que tu restes ici : va-t'en chez toi. »

Giselle devint rouge; ses yeux étincelaient de colère; elle fut sur le point de répondre avec emportement; mais elle n'osa pas. Elle partit sans dire un mot, et alla chercher sa bonne.

LA BONNE

Vous voilà déjà prête à partir, mademoiselle Giselle? Je croyais que vous deviez rester longtemps.

GISELLE, *sèchement*

J'aime mieux voir maman.

LA BONNE

Partons, alors; vous avez eu quelque mauvaise affaire, à ce que je vois.

GISELLE

Je n'ai rien eu du tout, et je vous prie de ne pas inventer des histoires pour me faire encore gronder.

LA BONNE

Mon Dieu, mademoiselle Giselle, je n'invente rien du tout ; je ne sais pas pourquoi vous vous mettez en colère. »

Giselle ne répondit pas et se mit en route, suivie de sa bonne, qui avait bien envie de se moquer de l'air furieux de Giselle, mais qui n'osa pas, de peur de la mécontenter et de perdre sa place. Il y avait eu déjà huit bonnes renvoyées par suite des plaintes de cet ange de douceur, et, comme nous le savons déjà, la bonne avait sa mère à soutenir et sa vie à gagner.

M. de Néri ramena Georges à sa bonne ; elle achevait d'habiller Isabelle, et avait beaucoup d'humeur de ces toilettes toujours à recommencer.

M. DE NÉRI

Annette, comment Isabelle s'est-elle mouillée ainsi, et pourquoi les avez-vous laissés jouer avec de l'eau ?

LA BONNE

Monsieur sait bien que Mlle Giselle était là ; avec elle, Monsieur doit savoir que tout va à l'envers, il n'est pas possible de se faire obéir : elle vous lance des sottises, et puis elle entraîne les enfants, qu'elle pousse à faire mal.

M. DE NÉRI

Giselle prétend que c'est Georges qui a voulu ouvrir le robinet du réservoir.

LA BONNE

En voilà une fameuse invention ! Je pense bien que Monsieur n'y croit pas.

M. DE NÉRI

Non certainement, parce que je sais que mon petit Georges ne ment jamais et que Giselle ment sans cesse. Tu vois, Georges, l'avantage de ne pas mentir ; on te croit toujours, et tu n'es jamais puni injustement.

GEORGES

Oui, papa, je suis très content ; je ne mentirai jamais.

ISABELLE

Oui, papa, très content ; mentirai jamais.

M. DE NÉRI

C'est bien, c'est bien, perroquette ; tu ne sais seulement pas ce que c'est que mentir.

ISABELLE

Oui, je sais. Mentir, c'est dire non. »

M. de Néri se mit à rire, embrassa Isabelle et Georges, et retourna chez sa femme et ses sœurs, auxquelles il raconta ce qui s'était passé. Ils se séparèrent pour aller faire leur toilette.

Giselle était rentrée ; elle alla chez sa mère.

« Ma bonne petite maman, dit-elle en l'embrassant à plusieurs reprises, j'ai demandé pardon à mon oncle, à mes tantes, comme vous me l'aviez ordonné, mais je crains qu'ils ne m'aient point pardonnée.

LÉONTINE

Pourquoi penses-tu cela, mon amour ? Ton oncle a été très bon pour toi hier.

GISELLE, *tristement*

Oui, maman ; devant vous il est bon, parce qu'il craint de vous faire de la peine ; mais quand je suis seule, il me parle et il me regarde si sévèrement, que cela me fait peur. Tous là-bas sont sévères pour moi, j'en suis bien triste. Tout à l'heure encore, j'ai aidé Georges à tourner un robinet pour remplir son petit arrosoir ; Isabelle s'est mouillée, en se mettant trop près du robinet ; mon oncle a cru que je l'avais fait mouiller par méchanceté et il m'a renvoyée. Ce sont eux qui mentent et on croit que c'est moi.

LÉONTINE

Ma pauvre petite chérie ! Ton oncle ne croit pas encore que tu sois corrigée ; mais je lui parlerai ; sois tranquille, ne te chagrine pas. »

Giselle fit semblant de pleurer.

LÉONTINE

Ne pleure pas, mon amour, ne pleure pas, je t'en prie.

GISELLE, *sanglotant*

Mon oncle ne vous croira pas ; il vous dira que j'ai été méchante ; vous le croirez, et vous me gronderez. Je suis si malheureuse quand vous me grondez ! Je vous aime tant, ma chère petite maman ! »

Giselle sanglota de plus belle ; Léontine était désolée ; elle l'embrassait, la serrait contre son cœur, l'appelait son cher ange, son cher amour ; enfin, elle lui promit de la croire, de ne pas écouter son oncle ni ses tantes, et de l'aimer comme auparavant.

Cette promesse arrêta le prétendu désespoir et les larmes feintes de Giselle ; elle embrassa sa mère et lui demanda une récompense pour lui avoir si bien obéi en demandant pardon à son oncle.

LÉONTINE

Quelle récompense veux-tu, ma petite chérie ?

GISELLE

Je veux que vous donniez un bal pour m'amuser.

LÉONTINE

Un bal ! Mais, ma chère petite bien-aimée, tu es trop jeune pour aller au bal !

GISELLE

Non, je ne suis pas trop jeune ; ma tante de Morlaix a dit l'autre jour qu'elle allait au bal à douze ans et qu'on l'admirait beaucoup.

LÉONTINE

D'abord, douze ans c'est plus âgé que toi qui en as dix. Et puis, ta tante le disait pour prouver qu'elle avait été très mal élevée et qu'elle était ignorante, parce qu'elle n'avait pas eu le temps d'apprendre.

GISELLE

Mais moi, je sais déjà beaucoup de choses ; et puis, je ne vous demande pas un bal tous les jours, seulement une fois, ma bonne chère maman ; vous seriez si bonne, je vous aimerais tant.

LÉONTINE

Ma pauvre petite, comment veux-tu que je donne un bal ? Et que dirait papa ? Et pour quelle raison donnerais-je un bal ?

GISELLE

Pour me faire plaisir, ma bonne petite maman. Est-ce que vous ne voulez pas faire plaisir à votre petite Giselle ?

« Quant à papa, il ne dira rien, si vous me laissez faire ; jé le câlinerai, je le supplierai, il voudra bien, j'en suis sûre. Voyons, petite mère, est-ce oui ?

LÉONTINE

Pas encore, mon enfant chérie, pas encore ; laisse-moi réfléchir et en parler à... à... à des amis.

GISELLE

A des amis ? c'est-à-dire à mon oncle Pierre et à cette vieille tête de gazon, M. Tocambel, répliqua Giselle en s'éloignant de sa mère et en fronçant le sourcil. Si vous leur en parlez, ils diront non, exprès pour me contrarier.

LÉONTINE

Ne crois pas cela, mon amour ; ils t'aiment beaucoup et...

GISELLE, *avec colère, tapant du pied*

Je vous dis que non ; ils ne m'aiment pas ; je le vois, je le sais. Et si vous leur en parlez, je ne vous aimerai pas non plus ; vous verrez ça.

LÉONTINE

Giselle, Giselle, quelle peine tu me fais, en me parlant ainsi !

GISELLE

Ah bah ! si je vous faisais de la peine, vous m'écouteriez et vous donneriez un bal pour me faire plaisir.

LÉONTINE

Je ne peux pas, mon enfant ; crois-moi, je ne peux pas. »

La porte s'entrouvrit, M. de Gerville parut.

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? Pourquoi mon cher amour de fille est-elle toute triste ? Et vous, Léontine, vous avez l'air fâché. Est-ce que vous grondez ma Giselle, par hasard ? ajouta-t-il en prenant un air sévère.

LÉONTINE

Non, Victor, pas du tout ; seulement je lui disais que... que...

GISELLE, *se jetant dans les bras de son père*

Oui, papa, mon cher papa. Maman me gronde parce que j'ai envie de danser, que je lui demande de donner un bal, un tout petit bal pour m'amuser.

— Un bal ! reprit M. de Gerville avec surprise.

LÉONTINE

Oui, mon ami, elle me demande un bal. Comment voulez-vous que je donne un bal ? Pour qui et pourquoi ? A quoi cela ressemblerait-il ? ce sera tout à fait ridicule ! Un bal à la fin du printemps, quand personne n'en donne plus.

M. DE GERVILLE

Oh ! ce ne serait pas une raison ; seulement, Giselle est bien jeune...

LÉONTINE

C'est ce que je lui disais justement. A son âge il faut travailler.

M. DE GERVILLE

Il est certain, cependant, qu'on ne peut pas toujours travailler ; il faut qu'elle s'amuse quelquefois. »

Giselle lui serre la main.

LÉONTINE

Mais vous savez, Victor, qu'un bal coûte très cher ; que nous sommes

un peu gênés, à cause de ce terrain que vous avez acheté et fait arranger en jardin, pour que Giselle ait de quoi s'amuser.

M. DE GERVILLE

Oh ! ceci pourrait s'arranger ; un bal d'enfants ne coûte déjà pas si cher ! »

Giselle lui baise la main.

LÉONTINE

Mais, mon ami, que diraient ma famille et mes amis de cette folie ? car c'en serait une.

M. DE GERVILLE

Parbleu ! ils diraient ce qu'ils voudraient ! Je me moque pas mal de leur approbation ! Faut-il leur demander des permissions ? N'avons-nous pas le droit de faire ce que nous voulons ? »

Giselle se jette à son cou, et l'embrasse avec tendresse en répétant :

« Mon bon, mon cher petit père, c'est vous qui m'aimez ; aussi je vous aime, je vous aime de toutes mes forces !

LÉONTINE, *avec tristesse*

Et moi, ma Giselle ? Est-ce que tu ne m'aimes pas autant que tu aimes papa ? »

Giselle, toujours attachée au cou de son père, jeta un regard froid et sec sur sa mère, se serra de nouveau contre son père et dit :

« J'aime papa, mon bon, mon cher papa. »

Et elle resta la tête appuyée sur l'épaule de son père, l'encourageant, de temps à autre, d'un baiser ou d'une caresse.

LÉONTINE

Je vous en prie, Victor, ne promettez rien à Giselle avant que j'aie consulté quelques amis.

M. DE GERVILLE

Qui voulez-vous consulter ?

LÉONTINE

D'abord, j'en parlerai à mon frère...

GISELLE, *bas à son père*

Oh, papa ! Mon oncle qui me déteste !

M. DE GERVILLE

L'avis de votre frère n'est rien pour moi.

LÉONTINE

Ensuite à mon vieil ami Tocambel.

GISELLE, *de même*

Celui-là est encore pis que mon oncle.

M. DE GERVILLE

Ce vieux fou, presque en enfance ! Ensuite ?

LÉONTINE

Ensuite, à ma tante de Monclair.

M. DE GERVILLE, *riant*

Voilà un conseil bien choisi ! Un enragé, un fou et une folle. Ha, ha, ha ! »

Giselle rit aussi avec affectation : « Ha, ha, ha ! »

LÉONTINE

Giselle, je te prie de ne pas rire de ce que je dis ; c'est très impertinent, et je te prie de te taire.

GISELLE

Papa rit si bien. Je fais comme mon cher bien-aimé papa. C'est si drôle ce que vous dites. Ha, ha, ha !

LÉONTINE

Giselle, va dans ta chambre, et sois assurée que tu n'auras pas de bal.

GISELLE

Je l'aurai si mon excellent et cher papa veut bien m'en donner un. Il est si bon ! je l'aime tant !

LÉONTINE

Victor vous voyez le mal que vous faites, par votre trop grande bonté pour cette enfant. Ah ! Pierre et mon vieil ami avaient bien raison ! Nous la gâtons et nous la perdons. Je vous en prie, Victor, faites-la obéir ; qu'elle sorte. »

M. de Gerville, après quelque hésitation, se leva et voulut poser Giselle à terre pour la renvoyer. Mais Giselle, s'accrochant à lui, l'embrassa, pleura, supplia tant et tant, qu'il finit par se rasseoir avec Giselle sur ses genoux.

LÉONTINE

Giselle, tu as entendu ce que je t'ai dit. Sors, et va dans ta chambre.

GISELLE

Papa, papa, au secours ! »

Léontine se leva, parla bas à son mari, prit Giselle qui commençait

à s'effrayer de la fermeté de sa mère, l'entraîna loin de son père, et la mena jusque dans la chambre de sa bonne.

« Gardez cette méchante enfant, dit Léontine, et faites-la travailler... si vous pouvez », ajouta-t-elle à mi-voix.

Léontine rentra dans sa chambre ; son mari était triste et pensif. Léontine s'assit près de lui.

« Victor, lui dit-elle, vous avez fait comme moi, mon ami, vous avez faibli ; mais j'ai été soutenue, au moment où je faiblissais, par le souvenir de mon frère, de notre ami dévoué Tocambel, et de leurs sages conseils. Cher Victor, nous perdons notre pauvre Giselle par trop d'amour et de faiblesse ; nous préparons son malheur et le nôtre. O Victor, je t'en supplie, écoute-moi, aide-moi, soutiens mon courage au lieu de l'affaiblir ; retiens-moi quand je faiblis, résiste aux volontés de Giselle, et tous deux écoutons les sages conseils de nos meilleurs amis. »

Victor serra sa femme dans ses bras.

« Je tâcherai, dit-il, je te le promets, mon amie ; je tâcherai. Où est-elle, cette chère petite ? Elle se désole sans doute.

LÉONTINE

Non, elle est tranquille ; elle a senti qu'elle devait céder. Laissons-la déjeuner dans sa chambre...

VICTOR

Pas avec nous ? Pauvre enfant ! Comme tu deviens sévère, Léontine !

LÉONTINE

Mon ami, elle m'a gravement manqué ! elle a été franchement impertinente, et c'est même ce qui m'a donné du courage... contre elle et contre toi », ajouta Léontine en souriant.

Un domestique vint annoncer qu'on était servi. Ils déjeunèrent sans Giselle.

VII

GISELLE TOUJOURS CHARMANTE

Dans l'après-midi, pendant que Giselle se promenait avec sa bonne aux Champs-Élysées, qu'elle taquinait les enfants avec lesquels elle jouait, et les bonnes de ces enfants, Léontine alla embrasser Pierre, Noémi et ses sœurs, et leur raconta son courage du matin et la demi-faiblesse qui avait précédé cette force extraordinaire.

Pierre et ses sœurs lui en firent leurs sincères compliments.

« Ce qui est assez singulier, dit Pierre, c'est que pendant que tu refusais ce bal que te demandait Giselle, nous arrangions, Noémi, tes

sœurs et moi, une petite matinée dans le jardin pour nos enfants et pour ceux de la famille et de nos amis qui sont encore à Paris. Nous ferons venir Guignol avec son Polichinelle ; ensuite, on tirera une loterie ; on dansera, on sautera ; puis on goûtera ou plutôt on dînera à six heures, et tout sera fini à huit heures. Tu vois, ma bonne Léontine, que ton courage est récompensé, puisque tu n'auras pas cédé à Giselle et que pourtant tu lui accorderas le plaisir qu'elle demande en l'amenant chez nous.

LÉONTINE

Que je te remercie, mon bon Pierre ! quelle joie tu me donnes, et quel bien cette leçon va faire à Giselle !

PIERRE

Pour la rendre plus complète, je t'engage à ne pas lui en parler tout de suite ! et même, quand elle connaîtra mon projet de fête, tu lui refuseras d'abord de l'y amener, à cause de son impertinence envers toi [1].

LÉONTINE

Et bien mieux, je ne céderai qu'au dernier jour à tes sollicitations pressantes.

NOÉMI

Et aux nôtres, à mes sœurs et à moi, pour qu'elle change d'idée sur les sentiments que nous avons pour elle.

LÉONTINE

Je te remercie, Noémi, et vous tous, mes chers, mes vrais amis. »

Quand Léontine rentra chez elle, elle alla chercher Giselle, qu'elle trouva boudant dans un coin et refusant le travail que voulait lui faire faire sa bonne.

LÉONTINE

Giselle, as-tu réfléchi, ma chère enfant, à ta conduite envers moi ?

GISELLE

Non, je n'en ai pas eu le temps.

LÉONTINE

Il ne faut pas longtemps pour comprendre qu'on a mal fait et pour le regretter.

GISELLE

Je n'ai pas mal fait. Ce n'est pas mal d'aimer papa et de le lui dire.

1. Les parents, eux, ont le droit de mentir !

LÉONTINE

Non, c'est au contraire très bien...

GISELLE

Alors pourquoi me grondez-vous ?

LÉONTINE

Je ne te gronde pas, mon enfant, je te parle. Ce qui est mal, c'est d'avoir l'air de ne plus m'aimer, de n'aimer que papa, de se moquer de ce que je dis, en un mot, d'être impertinente avec moi. Voilà ce qui est mal.

GISELLE

Vous me refusez ce qui m'amuse ; papa veut bien me l'accorder, et vous l'en empêchez. Croyez-vous que ce soit agréable ?

LÉONTINE

Non, ce n'est pas agréable ; mais ce n'est pas une raison pour être impertinente envers moi, qui t'aime tant et qui cherche toutes les occasions de te le prouver.

GISELLE

Oui, joliment ! En me grondant et en me punissant.

LÉONTINE

Ma pauvre Giselle, tu as encore de l'humeur, tu ne sais ce que tu dis.

GISELLE

Je crois bien que j'ai de l'humeur ! ma bonne n'a fait que me gronder tout le temps de la promenade. »

Léontine, enchantée de donner une satisfaction quelconque à Giselle, se retourna vers la bonne.

LÉONTINE

Pourquoi, Émilie, grondez-vous Giselle ? Elle a pourtant été assez punie pour que vous la laissiez tranquille pendant sa promenade.

LA BONNE

Mon Dieu, Madame, je ne pouvais pas faire autrement ; elle s'amusait à courir après toutes les balles des enfants et à les jeter dans les massifs entourés, dans lesquels Madame sait qu'il est défendu d'entrer ; de sorte que tous ces pauvres enfants pleuraient et criaient de tous les côtés ; les bonnes étaient furieuses ; elle me tombaient sur le dos ; je ne pouvais pourtant pas la laisser continuer ; on avait été chercher des sergents de ville ; Madame pense l'esclandre que cela aurait fait, de voir Giselle emmenée au poste par le sergent de ville.

LÉONTINE

Vous auriez pu la mener plus loin.

LA BONNE

C'est ce que j'ai fait, Madame, malgré ses injures et sa résistance ; mais plus loin elle a recommencé un autre jeu ; elle enlevait et lançait au loin les chapeaux des enfants qui se trouvaient à quelque distance de leurs bonnes ; les enfants couraient après leurs chapeaux, les bonnes couraient après les enfants, Giselle reprenait les chapeaux pour les lancer plus loin. Madame juge du désordre, des cris, et puis des reproches que j'avais à subir. Il a bien fallu gronder Mlle Giselle et l'emmener encore plus loin. Arrivée près des fontaines, la voilà qui imagine de puiser de l'eau avec sa main et d'en jeter sur les passants ; un monsieur, qui en avait reçu deux fois dans la figure, s'est fâché ; il a saisi l'oreille de Mademoiselle et la lui a secouée à me faire peur ; je croyais que l'oreille allait lui rester dans la main. Mlle Giselle a crié pendant un quart d'heure ; il s'est formé un rassemblement autour de nous ; c'est ce qui fait que j'ai abrégé la promenade et que je l'ai ramenée à la maison.

LÉONTINE

Oh, Giselle ! ce n'est pas gentil ce que tu as fait là, ma petite chérie. Et puis, c'est dangereux, comme tu vois. Il y a des gens qui sont si méchants, qui ne comprennent pas la moindre plaisanterie et qui se fâchent pour un rien.

GISELLE

C'est vrai ça ! Une autre fois je ne jouerai des tours qu'aux enfants très jeunes ; ceux-là du moins ne se défendent pas. Et les bonnes s'amusent à causer entre elles ; elles ne regardent pas aux enfants.

LÉONTINE

Joue le moins de tours possible, ma pauvre petite : les enfants se plaindraient à leurs bonnes, à leurs mamans, et personne ne voudrait plus jouer avec toi. Viens à présent travailler dans ma chambre ; tu n'as encore rien fait aujourd'hui !

GISELLE, *bâillant*

C'est si ennuyeux de travailler ! Et cette femme qui vient me donner des leçons est si ennuyeuse, si bête ! Elle gronde toujours.

LÉONTINE

Parce que tu ne fais pas grand-chose, ma chère petite : ta maîtresse craint qu'on ne l'accuse de te donner de mauvaises leçons si tu ne travailles pas et si tu ne fais aucun progrès.

GISELLE

Qu'est-ce que cela lui fait ?

LÉONTINE

Cela lui fait du tort ; elle n'aurait plus autant d'élèves, et elle n'aurait plus de quoi vivre.

GISELLE

Ah ! cela lui ferait du tort ! Alors, quand elle m'ennuiera, je ne ferai rien de bien, elle sera furieuse ; ce sera très amusant.

LÉONTINE

Ce sera fort triste, parce que ce sera très méchant de ta part. Mais tu ne le fera pas, j'en suis bien sûre ; ton bon cœur sera plus fort que l'ennui de ta leçon.

GISELLE

Vous verrez, vous verrez.

LÉONTINE

Allons, viens, ma Giselle ; Mlle Tomme doit être arrivée. »

Léontine sortit, emmenant Giselle qui se faisait un peu traîner. Mlle Tomme attendait son élève ; tout était prêt pour commencer la leçon.

VIII

LEÇON DE MADEMOISELLE TOMME

A peine Giselle s'était-elle mise au travail, que M. Tocambel et la tante Monclair vinrent voir Léontine.

MADAME DE MONCLAIR

Bonjour, Léontine. Bonjour, petite ; tu travailles ? que je ne vous dérange pas. Mademoiselle Tomme, continuez comme si je n'y étais pas. Et vous, père Toc, allez causer avec Léontine ; je vous rejoindrai tout à l'heure.

LÉONTINE

Mais, ma tante..., j'aurais peur...

MADAME DE MONCLAIR

Quoi ? De quoi as-tu peur ? Ce n'est pas de mon grand savoir ; Giselle est persuadée que je suis une vraie cruche d'ignorance. Va-t'en, va-t'en ; laisse-nous travailler. Commencez, mademoiselle Tomme, ne les écoutez pas. Et vous autres, allez-vous-en. »

M. Tocambel et Léontine sortirent ; Mlle Tomme commença.

« Mademoiselle Giselle, nous allons faire une petite répétition de la semaine passée. Prenons l'histoire de France, et puis l'histoire sainte.

« Comment appelez-vous le premier roi de France ?

GISELLE

Ce n'est pas difficile. C'est PHARAON.

MADAME DE MONCLAIR

Comment, Pharaon ? Tu veux dire Pharamond [1].

GISELLE, *avec assurance*

Non, ma tante ; Mlle Tomme m'a dit que c'était *Pharaon*.

MADEMOISELLE TOMME

Oh ! Mademoiselle Giselle ! vous savez que c'est *Pharamond*. Dites-moi qui était *Pharaon*.

GISELLE

Pharaon premier était roi de France et de Navarre ; il est vrai qu'il y a eu un autre Pharaon qui pêchait des poissons rouges dans un grand étang où il s'est noyé en se penchant par la fenêtre.

MADEMOISELLE TOMME, *indignée*

Oh ! oh ! Mademoiselle Giselle ! Devant votre tante !

GISELLE, *d'un air innocent*

Je dis ce que vous m'avez appris ! Quoi ? Que faut-il dire ? Je ne sais pas, moi.

MADAME DE MONCLAIR

Ha, ha, ha ! C'est très joli ! je vois que tu es encore plus forte que moi, comme ignorance. Laissons la France, mademoiselle Tomme, et passons à l'histoire sainte.

MADEMOISELLE TOMME, *très mortifiée*

Je ne sais pas ce qui prend à Mlle Giselle ; elle savait tout cela sur le bout des doigts jusqu'à Charles IX.

GISELLE

Ah oui ! Je sais très bien ! Le Charles qui a passé devant la barrière de grand-père quand il s'est en allé en Angleterre ; M. Tocambel y était, je crois. Et vous aussi, ma tante, n'est-ce pas ?

---

1. *Pharamond* : chef franc du ve siècle considéré comme le premier roi de la famille mérovingienne. Si son existence a été mise hors de doute, son règne n'a pu être établi.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*

Ha, ha, ha ! Passe à Adam et Ève, ma fille. Je vais t'interroger, moi ! Comment s'appelait le fils d'ABRAHAM ?

GISELLE, *réfléchissant*

Le fils d'Abraham !... Ah oui ; je sais. C'était NOÉ.

MADAME DE MONCLAIR, *riant de plus en plus fort*

De mieux en mieux. Et qui était ISAAC ?

GISELLE

Isaac ! c'était un vieux juif qui achetait et vendait toutes sortes de choses.

MADAME DE MONCLAIR

Bravo ! Laissez donc, mademoiselle Tomme. Cela va très bien. Qu'est devenu Joseph, le fils de Jacob ?

GISELLE

Joseph ? Je crois qu'il a été tué par les juifs parce qu'il a donné un tombeau pour ensevelir Notre-Seigneur Jésus-Christ.

MADAME DE MONCLAIR, *se levant*

Très bien, ma fille, très bien. Tu es forte sur l'histoire sainte. Mademoiselle Tomme, vous avez une élève qui vous fait honneur ; si vous en avez plusieurs de cette force, elles vous feront une réputation dans le monde savant. Ha, ha, ha ! très joli ! très amusant ! »

Mme de Monclair quitta Giselle et entra au salon riant de toutes ses forces, tandis que Mlle Tomme, interdite et désolée, se mit à pleurer en face de Giselle, radieuse du tour qu'elle avait joué à la pauvre maîtresse, dont les leçons l'ennuyaient.

M. TOCAMBEL

Pourquoi riez-vous donc si fort, baronne ? Qu'avez-vous entendu de si drôle ?

MADAME DE MONCLAIR

Ha, ha, ha ! si vous saviez ! Ha, ha, ha ! Quel dommage que vous n'ayez pas été là ! Une répétition, ha, ha, ha ! comme vous n'en avez jamais entendu, mon bon père Toc.

LÉONTINE

Est-ce que Giselle n'a pas bien répondu ?

MADAME DE MONCLAIR

Parfaitement ! Admirablement ! *Pharaon* premier roi de France !

Charles IX qui a passé il y a trente-six ans devant la barrière de ton père ! *Abraham*, père de Noé ! *Isaac*, vieux juif revendeur d'occasion ! *Joseph* qui a donné un tombeau pour ensevelir Notre-Seigneur ! Ha, ha, ha ! je n'avais jamais entendu chose pareille ! Bon Dieu ! quelle instruction ! quelle élève ! »

Mme de Monclair se leva.

« Il faut que je te quitte, Léontine : ma fille m'attend.

LÉONTINE

De grâce, ma tante, ne dites rien, ne racontez rien de ce que vous a dit Giselle ; vous feriez un tort sérieux à Giselle et à la pauvre Mlle Tomme.

MADAME DE MONCLAIR

Ah ! cette pauvre Tomme[1] ! Était-elle vexée ! C'est sa faute aussi ; pourquoi n'apprend-elle rien à Giselle ? Ha, ha, ha ! Une fille de dix ans qui répond tout ce qu'elle a répondu. Mais sois tranquille, je n'en parlerai pas ; elle perdrait ses moyens d'existence. La méthode doit être fameuse ! Ah bien ! ce n'est pas moi qui recommanderai la pauvre Tomme !

M. TOCAMBEL

Attendez, baronne, attendez. Laissez-moi entrer là-dedans pour éclaircir ce mystère. Cette pauvre Tomme, comme vous l'appelez, est une personne fort instruite ; je le sais, j'en suis certain. Il y a quelque chose là-dessous. »

M. Tocambel entra dans la chambre de Léontine, où travaillait Giselle, et en ferma la porte. Mme de Monclair se mit à la porte et y colla son oreille, riant encore et espérant entendre quelque chose d'amusant. Léontine resta dans son fauteuil, pensive et triste ; elle craignait de trop bien deviner la cause de la gaieté de sa tante et de la prétendue ignorance de Giselle. La peur de voir ses craintes vérifiées l'attristait profondément.

« Mon Dieu ! se disait-elle, Giselle serait-elle réellement méchante ? Ou bien n'est-ce qu'un enfantillage, une plaisanterie dont elle n'a pas prévu les conséquences pour Mlle Tomme ? »

Mme de Monclair ne riait plus ; elle écoutait encore ; enfin elle quitta son poste et revint s'asseoir près de sa nièce ; sa gaieté avait disparu.

« Léontine, dit-elle très sérieusement, prépare-toi à gronder Giselle ; elle a répondu tout de travers pour jouer un tour à sa maîtresse, dont les leçons l'ennuient. La pauvre Tomme pleure ; Giselle rit ; le père Toc gronde. Tu es faible, toi ; mais pour le coup, il faut que tu grondes ; c'est méchant ce qu'a fait ta fille. Pas de grâce pour les méchancetés.

1. Madame de Monclair appelle souvent les gens par leur nom de famille, un peu cavalièrement.

LÉONIE, *agitée*

Giselle est si jeune, ma bonne tante! elle n'a pas réfléchi que cette plaisanterie pouvait faire tort à sa maîtresse. Vous savez que les enfants aiment à rire et à faire rire. Elle aura voulu vous amuser.

MADAME DE MONCLAIR

Léontine, prends garde! Ne te laisse pas aller à ta trop grande indulgence! Gronde et punis quand il le faut. Les voici qui viennent. Je veux voir comment tu t'en tireras. »

M. Tocambel ouvrit la porte.

« Passez, mademoiselle Tomme. Parlez à Mme de Gerville.

MADEMOISELLE TOMME

Madame, permettez-moi d'expliquer devant madame votre tante ce qui s'est passé.

MADAME DE MONCLAIR

Ce n'est pas nécessaire, ma pauvre demoiselle, je comprends à présent, et ma nièce comprend aussi. Giselle vous a fait une malice que j'appelle une méchanceté et vous avez peur que je ne dise partout que vous êtes une ignorante. C'est cela, n'est-il pas vrai ?

MADEMOISELLE TOMME

Je crois que oui, madame ; seulement je me permettrai d'ajouter que je demande de cesser mes leçons à Mlle Giselle ; je les crois inutiles pour elle et fâcheuses pour moi.

MADAME DE MONCLAIR

Vous avez raison, ma chère demoiselle ; Giselle n'apprendra jamais rien, et vous ne gagnerez jamais rien avec cette petite. Parle donc, Léontine. Tiens, regarde dans la glace la figure que tu fais. Pâle et triste comme une condamnée à mort! Voyons, courage! Approche, Giselle.

LÉONTINE

Mademoiselle, pardonnez, je vous prie, une espièglerie que Giselle ne recommencera pas, je vous assure. Giselle, viens faire des excuses à Mlle Tomme qui est toujours si bonne pour toi, et promets-lui d'être à l'avenir bien sage et bien appliquée à tes leçons. »

Giselle s'approcha.

GISELLE, *avec une feinte humilité*

Mademoiselle, je vous promets d'être à l'avenir bien sage et bien appliquée à mes leçons.

MADEMOISELLE TOMME

C'est possible, mademoiselle Giselle, mais ce ne seront pas les miennes, car je répète que je ne vous les continuerai pas.

MADAME DE MONCLAIR

Vous avez bien raison, ma pauvre Tomme ; à votre place j'en ferais autant. Allez, allez, ma pauvre enfant ; je vous aurai d'autres élèves, soyez tranquille. »

Mlle Tomme remercia, salua et sortit.

Léontine sentit qu'elle avait eu tort de diminuer la faute de sa fille devant elle.

« Giselle, dit-elle sévèrement, devant Mlle Tomme, j'ai cherché à t'excuser, mais devant ma tante et notre ami je te dis que je suis très mécontente de toi ; je vois parfaitement que tu as mis de la malice dans les réponses que tu as faites devant ta tante, car je venais de te dire que ton ignorance ferait tort à Mlle Tomme. Tu mérites une punition sévère et tu l'auras. Nous devions tous dîner chez ton oncle Pierre pour la fête de ta tante : tu resteras à la maison, seule avec ta bonne. Va dans ta chambre ; tu m'as fait beaucoup de peine, j'espère que tu y réfléchiras quand tu seras seule, et que tu le regretteras. »

Giselle n'osa pas résister devant sa tante et devant M. Tocambel ; elle comprit que la soumission était le seul moyen de diminuer sa faute à leurs yeux, et elle obéit à sa mère sans hésiter.

Léontine se jeta dans son fauteuil et pleura.

MADAME DE MONCLAIR, *l'embrassant*

Allons, allons, ma fille, ne t'afflige pas ; c'est très bien. Tu avais mal commencé, tu as bien fini. Elle a bien parlé, n'est-ce pas, mon ami ? ajouta-t-elle en s'adressant à M. Tocambel. Dites-le-lui donc ; vous êtes là comme une statue. Encouragez-la ; faites comme moi.

M. TOCAMBEL

Ma bonne amie, si je ne parle pas, c'est que vous avez tout dit et très bien dit. Le chagrin de Léontine me fait peine à voir. Mais, ma pauvre enfant, consolez-vous ; vous avez bien agi dans l'intérêt de votre enfant. En continuant ainsi, vous la corrigerez de ses défauts, et vous serez heureuse de la voir devenir aussi bonne qu'elle est jolie.

LÉONTINE.

Merci, mon ami ; vos dernières paroles me vont au cœur.

MADAME DE MONCLAIR

Allons, ma petite, je m'en vais pour le coup. Au revoir chez Pierre à dîner. Ne nous apporte pas une figure d'enterrement. Père Toc, consolez-la. Entendez-vous bien ? si vous nous l'amenez triste et les yeux bouffis, je m'en prendrai à vous et à votre gazon. Et toi, Léontine, sois sage, ma petite ; et pense que ta fille sera un amour si tu le veux. Adieu. »

Mme de Monclair disparut ; M. Tocambel resta, causa avec Léontine et fit si bien qu'il la laissa faire sa toilette entièrement consolée.

« Je vous attendrai chez Victor, lui dit-il ; je le mettrai au courant et je l'empêcherai de défaire votre ouvrage. »

Quand Léontine eut achevé sa toilette, elle voulut aller voir Giselle ; mais elle ne la trouva pas dans sa chambre.

LA BONNE

Mademoiselle est chez Monsieur, qui est venu la chercher il y a un quart d'heure, Madame.

LÉONTINE

A-t-elle pleuré, la pauvre enfant ?

LA BONNE

Pas du tout, Madame ; elle m'a demandé de faire un savonnage pour sa poupée ; elle paraissait fort gaie. Est-ce que Madame l'a grondée ?

LÉONTINE

Je l'ai grondée et punie ; elle dînera ici, au lieu d'aller dîner avec moi chez mon frère.

LA BONNE

C'est donc pour cela qu'elle me disait de commander son dîner au cuisinier parce qu'elle s'ennuyait chez son oncle, qu'elle préférait dîner ici et jouer avec sa poupée ; elle m'a demandé de faire à la poupée une casaque d'été ; je vais la finir tout à l'heure.

LÉONTINE

Je vous remercie pour elle, Émilie ; vous êtes toujours très complaisante pour ma pauvre Giselle. Et à propos de casaque d'été, voici vingt francs pour en acheter une pour vous-même.

LA BONNE

Je remercie bien Madame de toutes ses bontés. Madame peut compter que je ferai toujours pour Mlle Giselle tout ce que je pourrai pour la contenter. »

Léontine alla chercher Giselle chez son mari ; elle la trouva sur les genoux de son père. M. Tocambel feuilletait un livre.

« Je vous attends, ma chère enfant, pour vous mener chez Pierre, dit-il en se levant.

LÉONTINE

Et vous, Victor, est-ce que vous ne venez pas ? Vous n'êtes pas encore habillé !

M. DE GERVILLE, *avec embarras*

Non, je reste à la maison ; j'ai mal à la tête, je suis fatigué. Excusez-moi auprès de Noémi et de Pierre.

LÉONTINE

Mais, Victor, ce ne sera pas aimable pour Pierre, qui nous réunit tous pour la fête de Noémi.

M. DE GERVILLE, *avec humeur*

Pas tous, puisque Giselle n'y va pas.

LÉONTINE

M. Tocambel a dû vous dire que Giselle avait mérité d'être punie...

M. DE GERVILLE

Oui, oui, il me l'a dit ; mais comme je ne veux pas que Giselle soit à l'abandon avec les domestiques, je reste avec elle.

LÉONTINE

Victor, je vous assure que Giselle...

M. DE GERVILLE

C'est bien ; je sais ce que vous allez dire. Mais je considère comme un devoir de ne pas négliger à ce point son enfant, et je veux rester à la maison afin de veiller sur elle.

GISELLE

Merci, mon bon cher papa ; avec vous je suis toujours sage et heureuse, et avec les autres, je ne sais pas pourquoi, je m'ennuie et je fais des bêtises ; et on croit que ce sont des méchancetés, comme tantôt avec Mlle Tomme, que j'aime beaucoup pourtant.

M. TOCAMBEL, *d'un air moqueur*

Vous aimez beaucoup de monde, ma belle enfant ; vous m'aimez beaucoup, vous aimez votre oncle Pierre, vos trois tantes, votre grand-tante de Monclair, et pourtant il n'y paraît pas. »

Giselle rougit, hésita un instant, embrassa son père et dit :

Je ne peux pas aimer tout le monde autant que j'aime papa, qui est si bon pour moi ; alors vous êtes tous jaloux de lui. N'est-il pas vrai, papa, ils sont jaloux ?

M. DE GERVILLE, *riant et embrassant Giselle*

Cela se pourrait bien, mon cher amour, et ils peuvent bien aussi être jaloux de toi, car je t'aime plus que tout au monde.

GISELLE

Même plus que maman ?

M. de Gerville hésita, mais, cédant aux caresses de sa fille et à ses instances, il répondit :

« Eh bien, oui, même plus que maman. »

Giselle sourit d'un air triomphant à sa mère, qui ne répondit que par un regard douloureux qu'elle jeta sur son mari et sur Giselle.

LÉONTINE

Adieu, Victor ; adieu, pauvre et chère enfant. Venez, mon ami, je suis prête, ajouta-t-elle en prenant le bras de M. Tocambel.

IX

GISELLE EST PUNIE... ET PARDONNÉE

Le dîner fut triste pour Léontine ; son frère et ses sœurs, auxquels elle avait tout raconté, la regardaient avec une tendre pitié. Mme de Monclair taquina le vieux Tocambel, qui ripostait avec esprit et gaieté. Ils finirent par distraire Léontine et par égayer tous les convives ; les trois jeunes cousins, amis de Blanche et de Laurence, Louis, Jacques et Paul, y aidèrent de leur mieux ; après dîner, ils demandèrent à Mme de Monclair de se mettre au piano ; Georges et Isabelle ne furent pas négligés : chacun s'empressa de les faire danser. La gaieté devint générale et gagna Léontine elle-même ; au bout de quelque temps, Mme de Monclair demanda à Léontine de la remplacer au piano.

« Mes vieux doigts sont fatigués, dit-elle ; ils ne peuvent plus aller assez vite, et mes vieilles jambes demandent à se dégourdir. Je veux danser aussi, moi ; Allons, père Toc, venez m'engager pour une contredanse ; faisons voir à cette jeunesse comment on dansait dans notre temps. Mettez-vous tous en place ; en avant deux [1] ; ce sont les vieux qui commencent. »

Mme de Monclair et M. Tocambel commencèrent un avant deux, élégant et classique ; la contredanse s'exécuta au milieu des rires et des bravos ; les pas de zéphyr [2], les pas de Basque [3], les pirouettes, les entrechats, les pas mouchetés, rien n'y manqua. Chacun fit de son mieux ; mais aucun ne put égaler la grâce, la légèreté, la souplesse du vieux couple.

« Ah ! je n'en puis plus, criait Mme de Monclair en exécutant le dernier chassé-croisé [4], je suis rendue. Pierre, viens m'aider à regagner un fauteuil, une chaise, n'importe quoi. Les vieux danseurs n'ont plus de force. »

A peine Mme de Monclair, soutenue par Pierre, fut-elle installée dans un bon fauteuil, que la porte s'ouvrit et qu'à la surprise générale Victor entra tenant Giselle par la main. Léontine poussa une exclamation de mécontentement, et quitta le piano.

---

1. *Avant deux* : seconde des cinq figures du quadrille.
2. *Pas de zéphyr* : voir note n° 2 page 71.
3. *Pas de Basque* : voir note n° 3 page 71.
4. *Chassé* : temps de danse qui consiste à déplacer un pied en le chassant avec l'autre, qui s'exécute sur une mesure à deux temps ou à trois temps. *Chassé-croisé* : chassé que le danseur fait sur sa droite en avançant le pied gauche, qui passe alors devant le pied droit à la quatrième position, puis est chassé par l'autre pied dans la même direction.

MADAME DE MONCLAIR

Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Un danseur et une danseuse de plus ! Léontine, tais-toi, ne bouge pas. Je vais tout arranger. Pierre, prends Giselle ; Victor, venez près de moi. Les trois cousins, prenez chacun une cousine. Père Toc, faites danser les petits et battez la mesure. En place les danseurs. Chassé-croisé ! »

Et avant que Giselle et Victor eussent compris ce qu'on allait faire, ils recommencèrent une contredanse semblable à la dernière. Léontine, un peu troublée, se trompa, manqua la mesure, mais personne n'y fit attention, tant on était animé à sauter, à tourner, à pirouetter. Giselle, troublée, en entrant, du tumulte et de l'exclamation de sa mère, fut entraînée par la gaieté des danseurs. Victor lui-même perdit sa gravité, et la contredanse n'était pas finie, que personne ne songeait ni à l'entrée imprévue de Giselle, ni à ses méfaits précédents. Léontine elle-même, enchantée de voir Giselle rire et danser, donnait à sa musique une vivacité, un éclat qui augmentait l'entrain général. A une contredanse en succéda une autre, puis une autre, puis un galop monstre, après lequel tous, d'un commun accord, demandèrent grâce.

Pendant qu'on prenait des rafraîchissements et des gâteaux, Léontine s'approcha de Mme de Monclair, qui était restée dans son fauteuil.

« Bonne, chère tante, lui dit-elle les yeux pleins de larmes, comme vous avez tout arrangé et tout fait pardonner ! Avec quelle bonté, avec quel esprit charmant ! Je suis bien, bien reconnaissante, ma chère tante. »

Léontine lui baisa la main ; sa tante l'embrassa.

« Il reste quelque chose à faire, dit-elle. Tu vas voir. Avez-vous bientôt fini de vous rafraîchir, vous autres jeunes ? Bon ; approchez tous, rangez-vous en ligne devant moi. Bien. A présent, que personne ne bouge et ne parle, et que tous m'écoutent.

« L'homme est mauvais par nature. La femme aussi, bien entendu. Mais hommes et femmes sont bons... quand ils le veulent. Voulez-vous être bons, tous, tant que que vous êtes ?

— Oui, oui, s'écrièrent-ils tous.

— Alors pardonnez-vous les uns les autres, afin que le bon Dieu vous pardonne. Que chacun de vous se réconcilie de bon cœur et ne pense plus au passé. Aimez-vous les uns les autres, et jetez-vous dans les bras les uns des autres. Une, deux, trois. »

Au trois, Mme de Monclair se jeta dans les bras de M. Tocambel, Léontine dans ceux de Victor, Pierre dans ceux de Giselle, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous se furent embrassés. On riait, on se poussait, on se culbutait ; les deux petits passaient de bras en bras ; le fort de la mêlée dura plus d'un quart d'heure. Quand l'ordre fut rétabli, Giselle était encore fortement serrée dans les bras de sa mère : toutes les deux pleuraient.

« Je ne veux pas qu'on pleure ! s'écria Mme de Monclair ; une pénitence pour les pleureurs ; on va jouer à colin-maillard : Léontine

et Giselle le seront. Vite, des mouchoirs, et à genoux pour qu'on vous bande les yeux. »

Léontine obéit après un dernier baiser déposé sur une dernière larme qui coulait sur la joue de Giselle ; on leur banda les yeux, et le jeu commença. Noémi emmena Georges et Isabelle, qui ne pouvaient plus se tenir sur leurs petites jambes ; elle les remit à leur bonne. A peine furent-ils couchés qu'ils s'endormirent profondément, pour ne s'éveiller que le lendemain à dix heures. Ils avaient dormi treize heures. La soirée continua gaie et bruyante.

Giselle revenait souvent près de sa mère, pour l'embrasser, pour lui dire un mot de tendresse, vraie, cette fois. Léontine éprouvait un bonheur qui se reflétait sur son visage, ordinairement triste et doux ; la tristesse avait disparu : la douceur seule y restait et embellissait sa physionomie.

« Comme Léontine est jolie ce soir ! dit M. Tocambel à sa vieille amie.

MADAME DE MONCLAIR

Parce que le bonheur maternel est sans mélange d'inquiétude. Et voyez aussi Giselle : elle est charmante, jolie et charmante !

M. TOCAMBEL

C'est vous, fée bienfaisante, qui avez amené ce changement.

MADAME DE MONCLAIR

Pourvu que le mauvais génie ne vienne pas nous gâter tout cela !

M. TOCAMBEL

Cela se pourrait bien. Il est terrible de faiblesse ; il arrête tous les bons mouvements de Léontine. Quelle idée habile et charmante vous avez eue ! Tout en riant, vous leur avez fait le plus beau sermon qu'ils pourront jamais entendre prêcher dans le cours de leur vie.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*

Taisez-vous, flatteur ! Gare au gazon !

M. TOCAMBEL

C'est bon, c'est bon, baronne ! J'en ai de rechange. »

La soirée se prolongea assez tard ; à dix heures on servit le thé, des glaces, des gâteaux et du chocolat. L'exercice avait réveillé l'appétit ; on fit honneur à la collation. A onze heures on se sépara.

« Ma tante, nous allons vous ramener chez vous, dit Léontine.

MADAME DE MONCLAIR

Du tout, du tout, mon enfant ; il fait si beau ! Je m'en vais à pied avec mon ami Tocambel. Vous allez me donner le bras, j'espère bien.

M. TOCAMBEL

Je n'en sais rien ; vous êtes si folle, que vous me ferez passer pour un fou, et, dans la rue, vous sentez que ce n'est pas agréable.

MADAME DE MONCLAIR

Voyez-vous ce délicat ! Allons, vite, donnez-moi votre bras, et partons.

M. TOCAMBEL

Je n'en puis plus ; mes jambes ne peuvent plus me porter.

MADAME DE MONCLAIR

Eh bien, je vous porterai ; vous serez mon bébé. Fameuse chevelure pour un bébé !

M. TOCAMBEL

Mais, baronne, je vous dis que je ne peux plus me tenir.

MADAME DE MONCLAIR

Laissez donc ! Vous n'avez que soixante-quatre ans ! Moi qui en ai quarante-six ! ce n'est qu'une différence de chiffres posés : vous voyez bien. »

Tout en résistant, M. Tocambel fut saisi par le bras et emmené moitié riant, moitié grommelant, par sa terrible, mais excellente amie et ennemie tout à la fois ; elle se plaisait à le tourmenter, et lui se plaisait à être tourmenté par cette aimable et encore charmante amie ; malgré ses quarante-six ans, elle avait conservé une gaieté, un éclat, une légèreté, une santé de vingt ans. Bonne avec tout le monde, amie fidèle et dévouée, elle avait des amis innombrables qu'elle taquinait sans les fâcher, dont elle riait sans les blesser. Riche et d'une position élevée, elle se mettait au service de tous ceux de son intimité qui avaient besoin de sa protection ou de sa bourse ; aussi était-elle reçue partout à bras et à cœur ouverts. M. Tocambel l'aimait et la vénérait ; jamais il ne passait une journée sans y aller au moins une fois, et plus souvent deux ou trois.

Ils arrivèrent à bon port, après s'être querellés tout le long du chemin ; M. Tocambel reçut même un ou deux pinçons au bras. Le dernier mot de Mme de Monclair fut :

« Je vous enverrai demain un faucheur pour tondre votre gazon, qui est trop long.

— Et moi, je vous enverrai demain mon tailleur pour vous coudre la langue », répliqua M. Tocambel en baisant la main que lui tendait son ennemie.

X

RECHUTE DE GISELLE

« Je viens savoir de tes nouvelles, Léontine, dit Pierre en entrant le lendemain, dans l'après-midi, chez sa sœur.

LÉONTINE, *l'embrassant*

Elles sont excellentes, mon ami. Giselle est charmante ; elle obéit au premier mot, elle a un air doux et heureux que je ne lui ai pas vu depuis longtemps. Victor est enchanté ; il s'attendait à être grondé hier soir en rentrant ; mais, au premier mot d'explication, je lui ai fermé la bouche en l'embrassant. "Merci, ma bonne Léontine, m'a-t-il dit ; j'ai fait une sottise ; tu ne me la reproches pas, et certainement je ne recommencerai plus." Je suis heureuse aujourd'hui. Dieu veuille que Giselle ne trouble pas ce calme dont je jouis si rarement !

PIERRE

Le bon Dieu t'exaucera, chère Léontine, si tu mets en pratique l'excellent proverbe : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

LÉONTINE

Et toi aussi, tu m'aideras, mon bon Pierre ; je suis si faible ! J'ai besoin d'être soutenue pour lutter contre Giselle et contre Victor.

PIERRE

Et contre toi-même, pauvre sœur. Je viens te dire que, d'après le succès de notre soirée d'hier, nous avons décidé, Noémi et moi, que notre fête dans le jardin aurait lieu dans huit jours ; le temps est au beau, Giselle aussi : profitons-en pour la raffermir dans ses bonnes résolutions. Noémi te demande de venir l'aider dans ses arrangements de fleurs, de meubles ; pour ses commandes de gâteaux, de glaces, etc., pour son dîner de cinquante couverts, et enfin pour tous les préparatifs de la fête. Elle compte sur ton bon goût et sur tes idées toujours heureuses dans ce genre d'arrangements.

LÉONTINE

Veux-tu que j'y aille de suite avec toi ?

PIERRE

Certainement ; je t'enlève jusqu'au dîner.

LÉONTINE

Très bien ; Giselle a fini ses leçons, elle est sortie avec sa bonne ;

son père l'attend aux Champs-Élysées pour la mener au Jardin d'Acclimatation : ils en ont jusqu'au dîner. »

La porte s'ouvrit ; la bonne entra.

LÉONTINE

Comment, Émilie, vous n'êtes pas sortie avec Giselle ? Je vous croyais partie depuis trois quarts d'heure.

LA BONNE

Je viens chercher Madame pour décider Mlle Giselle à s'habiller. Nous sommes en querelle depuis qu'elle a quitté Madame.

LÉONTINE

En querelle ! A propos de quoi ?

LA BONNE

Parce que Mademoiselle veut mettre sa belle robe de soie bleue et son chapeau de paille de riz garni de fleurs roses. J'ai beau lui dire que c'est trop élégant pour une simple promenade au Jardin d'Acclimatation, que sa belle toilette serait fanée et salie peut-être. Elle ne veut pas m'écouter, elle se fâche, elle pleure ; et je viens chercher Madame, car je ne puis en venir à bout. »

Léontine était consternée.

LÉONTINE

Pierre, que dois-je faire ? Mon Dieu, mon Dieu ! comme mon bonheur a peu duré !

PIERRE

Ne te décourage pas, ma pauvre Léontine. Crois-tu que Giselle puisse être corrigée en une journée de ses vieilles habitudes de révolte et d'entêtement ? Il faut du temps et de la fermeté. Ne cède pas ; elle cédera. Va la voir ; parle doucement, mais sérieusement ; qu'elle voie que ta volonté est plus forte que la sienne.

LÉONTINE

Pierre, viens avec moi, je t'en prie ; ta présence me donnera du courage.

PIERRE

Très volontiers, chère amie. Use de moi tant que tu voudras. »

Léontine, suivie de Pierre, entra chez Giselle ; elle était assise sur le plancher, en jupon, sans brodequins, nu-bras, les cheveux emmêlés, les yeux étincelants, les joues rouges, portant sur son visage l'expression d'une colère prête à faire explosion.

Léontine et Pierre se placèrent devant elle.

« Mon oncle ! s'écria Giselle ; toujours mon oncle !

LÉONTINE

Oui, Giselle, ton oncle, qui vient t'annoncer une fête qu'il veut nous donner jeudi prochain ; une fête très amusante, avec une loterie, un Guignol, un bal, etc. Mais je crains que tu ne puisses pas y aller.

— Pourquoi cela, maman ? » dit Giselle d'un air un peu effrayé. Sa colère était passée.

LÉONTINE

Parce que tu recommences tes méchancetés ; parce que tu ne veux pas obéir à ta bonne ; parce que, par ton entêtement à mettre une toilette qui te donnerait l'air d'une folle, tu fais attendre ton pauvre papa...

GISELLE

Oh ! papa ! il peut bien attendre ! Il s'amuse à voir passer les voitures.

LÉONTINE

Ce n'est pas poli, ce que tu dis là, pour papa. Je viens te faire savoir que tu mettras la robe et le chapeau que tu mets tous les jours, ou bien que tu ne verras pas la fête de ton oncle ; choisis... Et dépêche-toi, pour partir bien vite. »

Giselle ne dit rien ; seulement elle se leva et alla prendre la robe préparée par la bonne. Léontine resta quelques minutes pour la voir peignée, chaussée et habillée ; quand Giselle fut prête, Léontine voulut l'embrasser, mais Giselle détourna la tête et sortit sans regarder personne.

Léontine restait immobile, pensive et triste. Pierre la laissa réfléchir ; mais quand il vit une larme perler dans ses yeux, il lui prit les mains, l'embrassa et lui dit :

« Tu as très bien mené l'affaire, ma bonne Léontine, très habilement ; tu as présenté la fête comme appât pour faire passer la colère et pour te faire obéir ; tu as parlé avec fermeté ; aussi as-tu réussi mieux et plus vite que je n'osais l'espérer.

LÉONTINE

Tu trouves, Pierre ? Tu n'as donc pas vu comme elle m'a repoussée quand j'ai voulu l'embrasser ?

PIERRE

Je l'ai très bien vu et je m'y attendais. Il était difficile qu'il en fût autrement. Elle se voyait obligée de céder sur tous les points ; elle n'a pas même essayé de te résister ; évidemment elle a dû souffrir dans son orgueil et dans sa nature violente. Mais ce n'est rien du tout, cela. Ne t'en inquiète pas. Et quand je te dis que tu as remporté une victoire complète, tu peux me croire ; tu dois espérer au contraire que l'avenir ne sera pas sombre, comme nous le redoutions hier encore.

LÉONTINE

Tu trouves toujours moyen de me consoler, mon bon Pierre.

PIERRE

Parce que je te connais si bien ! Je devine si bien tes côtés faibles, tes impressions, tes découragements. La grande amitié que j'ai pour toi me rend clairvoyant.

LÉONTINE

Et moi, mes affections me rendent aveugles ; voilà la différence.

PIERRE

Tu commences à y voir clair ; et moi je commence à craindre que nous n'arrivions trop tard chez Noémi.

LÉONTINE

Tu as raison ; je cours chercher mon chapeau, mes gants, et je suis à toi. »

Léontine, qui avait repris son calme, revint après quelques instants, prête à partir. La visite à Noémi fut très utile. Laurence et Blanche furent appelées pour prendre part au conseil. Tout fut convenu, et Pierre fut chargé de courir les magasins avec Blanche pour les objets à mettre en loterie ; chaque enfant devait gagner deux lots, et on arrangea la distribution des billets de loterie de manière à ce que chacun eût ses deux lots.

Quand Léontine rentra, elle trouva Giselle dans le salon de fort mauvaise humeur. Elle n'avait pas trouvé son père aux Champs-Élysées ; elle n'avait rencontré aucune de ses amies, et elle avait été tout le temps en querelle avec sa bonne.

LÉONTINE

Eh bien, Giselle, as-tu trouvé ton père ?

GISELLE

Certainement non ; ma bonne m'avait fait perdre une heure en refusant de m'habiller.

LÉONTINE

C'est-à-dire que c'est toi qui refusais de t'habiller.

GISELLE

Ce n'est pas vrai.

LÉONTINE

Giselle, ce n'est pas joli de me répondre comme tu le fais. Tu étais si gentille ce matin, ma petite chérie ! Et j'étais contente ! Je t'en prie, chère enfant, ne recommence pas les scènes de ces derniers jours. Ne pense plus à ton caprice de robe bleue, et reprends ta gentille petite figure de ce matin. »

M. de Gerville entra, Giselle courut à lui.

M. DE GERVILLE

Te voilà, mon cher amour ! Pourquoi n'es-tu pas venue aux Champs-Élysées ? Je t'y ai attendue plus d'une heure.

GISELLE

Parce qu'on n'a pas voulu m'y mener à temps pour vous trouver.

M. DE GERVILLE, *vivement*

On n'a pas voulu ! »

M. de Gerville jette sur Léontine un regard mécontent.

« Est-ce vous, Léontine, qui avez empêché cette pauvre petite de sortir ?

LÉONTINE

Non, c'est elle-même qui s'est entêtée à ne pas vouloir s'habiller.

M. DE GERVILLE

Mais puisqu'elle dit qu'*on* n'a pas voulu la mener ?

LÉONTINE

La bonne voulait l'habiller convenablement ; Giselle voulait se mettre ridiculement ; quand on est venu me chercher, elle avait perdu une heure à se disputer avec sa bonne.

M. DE GERVILLE, *avec humeur*

Cette Émilie est insupportable. Vous lui laissez trop d'autorité, Léontine.

LÉONTINE

Mais, mon ami, elle n'en a pas assez, au contraire. C'est Giselle qui est insupportable avec sa bonne et qui ne lui obéit en rien.

M. DE GERVILLE

Vous êtes aimable pour votre enfant !

GISELLE

Maman ne m'aime plus du tout ; elle écoute mon oncle Pierre, qui est venu avec maman pour me forcer à mettre une vieille horrible robe. Je suis bien malheureuse, papa, quand vous n'y êtes pas.

M. DE GERVILLE, *la saisissant dans ses bras*

Ma pauvre chère enfant ! je ne te quitterai plus, je te suivrai partout. On n'osera pas te rendre malheureuse devant moi, j'espère. Mais dites-moi, Léontine, pourquoi votre frère se mêle-t-il de l'éducation de Giselle ? Est-ce que je m'occupe de ses enfants ? Je les trouve pourtant insupportables ; mais je ne me permets pas de les gronder, de les chasser, encore moins de les battre et de les garrotter.

LÉONTINE, *tristement*

Pierre ne s'en mêle que lorsque je le lui demande, mon ami ; et il fait du bien à Giselle en soutenant mon courage contre ses caprices.

M. DE GERVILLE

Je ne veux plus de cela, moi. Parce qu'il est dur comme un Arabe pour ses enfants, il est choqué de voir Giselle traitée avec humanité par vous, et il veut la mettre au régime du fouet, des pénitences et des gronderies. Dites-lui, Léontine, ce soir même, que je le prie de ne pas s'occuper de ma fille.

LÉONTINE

Dites-le vous même, Victor. Je ne me charge pas de votre commission. Et toi, Giselle, souviens-toi que pour aller à la fête que ton oncle veut bien te donner, il faut que tu sois sage ; ainsi je t'engage à devenir douce, polie et obéissante.

GISELLE

Papa m'y mènera, si vous ne voulez pas me mener. N'est-ce pas, mon cher petit papa, que vous ne laisserez pas votre petite Giselle pleurer à la maison pendant que maman dansera et s'amusera comme elle a fait hier ?

M. DE GERVILLE

Non, mon cher amour, non ; je te mènerai partout où l'on s'amuse, et je te ferai danser tant que tu voudras. »

Léontine avait pris le parti de ne plus répondre aux impertinences de Giselle, et aux injustes accusations de son mari. Pauvre Giselle, pensait-elle ; comme sa sagesse a peu duré ! Quel dommage ! Elle était si bonne et si gentille jadis !

XI

HABILETÉ DE MADAME DE MONÇLAIR

Léontine quitta le salon, laissant Victor gâter sa fille à son aise. « Que puis-je y faire ? mes reproches encouragent la résistance de Giselle ; elle devient très impertinente avec moi... c'est la punition de ma faiblesse. Le pauvre Victor l'éprouvera à son tour.

— Léontine, dit Mme de Monclair en entrant avec M. Tocambel, je te propose une excellente gouvernante ou maîtresse pour ta fille. Mlle Tomme était trop jeune, elle avait peur de Giselle ; celle que je t'ai trouvée ne se laissera pas manquer, et si tu veux la soutenir, tu

verras ta fille prendre les habitudes de soumission qu'elle n'a pas, mais qu'il faut lui donner.

LÉONTINE

Vous êtes bien bonne de vous occuper de moi et de Giselle, chère tante.

MADAME DE MONCLAIR

Quel air triste, ma chère enfant ! Qu'est-il arrivé depuis hier ?

LÉONTINE

Une nouvelle révolte de Giselle et une nouvelle faiblesse de Victor. Je ne sais plus comment faire, comment dire ! Je me suis retirée dans ma chambre pour faire cesser les impertinences de ma pauvre fille ; chacune de ses paroles moqueuses et insolentes me va au cœur ; j'en éprouve un chagrin mortel.

M. TOCAMBEL

Pauvre Léontine ! Que de fois je vous ai avertie ! Que de remontrances je vous ai adressées ! Que d'impatiences elles vous ont causées ! A présent le mal est fait ; le cœur de Giselle s'est endurci ; je crains qu'il n'y ait plus de remède. »

Léontine pleura amèrement.

MADAME DE MONCLAIR, *avec vivacité*

A quoi sert tout ce que vous dites ? A rien qu'à la faire pleurer. Au lieu de chercher à consoler la mère et à corriger l'enfant, vous soupirez : *Il est trop tard ! Je l'avais bien dit !* Est-ce ainsi qu'un bon homme de votre âge guérit les peines du cœur ? Vous savez bien qu'il n'est jamais trop tard ! Est-ce que le bon larron de l'Évangile n'était pas plus vieux que Giselle ? Ne s'est-il pas converti ? N'a-t-il pas été en paradis avec Notre-Seigneur ? Pourquoi Giselle ne ferait-elle pas comme le bon larron ? Voyons, répondez, qu'avez-vous à dire ?

M. TOCAMBEL

Que je ne suis pas Notre-Seigneur ; que ni Léontine, ni vous, ni moi, nous n'avons, comme lui, la puissance de changer les cœurs. J'ai à dire aussi que vous êtes d'une impétuosité qui trouble, qui terrifie, et que je ne suis pas de force à lutter contre votre déluge de paroles. La tête me tourne ; je ne sais plus où j'en suis.

MADAME DE MONCLAIR

C'est ça ! Quand vous avez fait une gaucherie, la tête vous tourne... contre moi. Restez là ; je vais vous ramener Giselle repentante. Et toi, Léontine, n'écoute pas ce qu'il dit et attends-moi. »

Mme de Monclair entra au salon ; Victor était embarrassé de ce qu'il avait dit et fait ; il ne regardait plus sa fille et ne lui répondait pas. Giselle était inquiète de l'air mécontent de son père.

MADAME DE MONCLAIR

Victor, je ne sais pas ce qui vous est arrivé, mais, à votre air, je vois que vous vous sentez coupable ; allez embrasser votre femme, qui pleure et qui vous aime. Je garde Giselle ; allez. »

Victor, enchanté d'échapper à Giselle et inquiet des larmes de Léontine, entra précipitamment chez elle. Pendant qu'il s'expliquait avec sa femme toujours prête à lui pardonner, Mme de Monclair faisait asseoir Giselle à côté d'elle.

MADAME DE MONCLAIR

Causons un instant, ma chère petite. Dis-moi, es-tu heureuse ? »

Giselle surprise, répondit pourtant franchement :

« Non, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

Pourquoi donc, mon enfant ?

GISELLE

Parce que maman me gronde, ma bonne me gronde ; maman me punit même depuis quelque temps.

MADAME DE MONCLAIR

Ah !... Tu es pourtant bien douce ?

GISELLE

Pas toujours, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

Bien bonne ?

GISELLE

Pas tout à fait, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

Bien obéissante ?

GISELLE

Pas quand je veux autre chose.

MADAME DE MONCLAIR

Voyons ! tu n'es ni douce, ni bonne, ni obéissante. Alors je ne m'étonne pas que ta maman et ta bonne te grondent quelquefois. Mais, du moins, tu es toujours polie avec maman et ta bonne ?

GISELLE

Oh non, ma tante ; pas quand elles m'ennuient.

MADAME DE MONCLAIR

Ah, ah ! Après avoir été ni douce, ni bonne, ni obéissante, tu n'es même pas polie. Alors je comprends que maman te punisse... Et cela doit bien t'ennuyer d'être grondée et punie ?

GISELLE

Je crois bien, ma tante. C'est assommant !

MADAME DE MONCLAIR

Tu as raison ! parfaitement raison ! Quand j'étais petite, cela m'ennuyait bien d'être grondée et surtout punie. C'est qu'il n'y a pas à dire : il faut bien céder ; un enfant n'est jamais le plus fort.

GISELLE

N'est-ce pas, ma tante, que vous comprenez comme cela m'ennuie ?

MADAME DE MONCLAIR

Ah ! si je le comprends ! Je crois bien que je le comprends !... et que je te plains ! »

Giselle était enchantée ; elle ne se méfiait plus de sa tante.

MADAME DE MONCLAIR

Veux-tu que je t'enseigne un moyen d'être très heureuse, et de n'être jamais grondée ni punie ?

GISELLE

Oh oui ! ma tante, dites-le-moi !

MADAME DE MONCLAIR

C'est le moyen que j'avais employé quand j'avais dix ans, comme toi. Plus je grandissais, et plus j'étais grondée et punie.

GISELLE

C'est comme moi ; maman devient de plus en plus sévère.

MADAME DE MONCLAIR

Tout juste comme moi ! Et tu peux voir par toi-même comme cela devait m'ennuyer. L'autre jour, comme c'était triste pour toi de ne pas dîner et t'amuser avec nous tous chez ton oncle !

GISELLE

Je crois bien ! j'étais furieuse !

MADAME DE MONCLAIR

Et comme ce serait terrible de ne pas aller à la fête de ton oncle !

GISELLE

Mais papa m'y mènera.

MADAME DE MONCLAIR

Tu ne sais donc pas ce qui pourrait t'arriver, si papa t'y menait malgré maman ? On te pendrait de force, on t'emporterait à la maison, et le lendemain on te mettrait dans une pension très sévère loin de Paris.

GISELLE, *effrayée*

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE MONCLAIR

Oui, ma pauvre fille, c'est comme cela. Pour empêcher tous ces malheurs, voici ce que tu as à faire. Quand maman ou ta bonne t'empêchent de faire une chose qui te plaît, ou veulent te faire faire ce qui te déplaît, dis en toi-même : "Il faut bien que j'obéisse puisque je suis un enfant." Si cela ne suffit pas, dis au bon Dieu : "Mon Dieu, donnez-moi le courage d'obéir". Tu verras que l'envie de résister s'en ira.

GISELLE

Mais, ma tante, quand je résiste, on me cède presque toujours.

MADAME DE MONCLAIR

Pas toujours, ma pauvre fille ; tu vois bien que maman n'a pas cédé ces jours derniers. Et plus tu grandiras, moins maman te cédera.

GISELLE

Mais papa oblige maman à me céder.

MADAME DE MONCLAIR

Pas toujours, pas toujours. Tu n'as pas dîné chez ton oncle l'autre jour ; tu n'a pas mis ta robe bleue ce matin... Heureusement pour toi, car tout le monde se serait moqué de ta belle toilette pour les singes et les autruches. Et c'est précisément quand papa te soutient contre maman que tu es la plus malheureuse ; car tu n'es pas bête, tu n'es pas méchante au fond, et ton pauvre cœur n'est pas tranquille. Quand tu te sentiras devenir méchante après avoir résisté, pense combien c'est affreux de ressembler au diable au lieu de ressembler au bon et doux Jésus, à la Sainte Vierge, à ton bon ange, et dis-toi : "Je ne veux pas être laide comme le diable, je veux être belle comme la Sainte Vierge."

GISELLE

Mais je ne suis pas laide quand je suis méchante ; je suis toujours jolie ; papa me l'a dit, et maman me le disait aussi il y a quelque temps.

MADAME DE MONCLAIR

Écoute, Giselle ; je te trouve jolie, moi ; eh bien, je t'assure que lorsque

tu es méchante, tu es laide et désagréable à regarder. Nous le disions tous l'autre jour chez ton oncle quand tu t'es repentie, tu es redevenue jolie à ne pas te reconnaître. Tu aimes mieux être jolie que laide, n'est-ce pas ?

GISELLE

Certainement, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

Eh bien, sois bonne, sois douce, et tu seras jolie. Mais n'oublie pas d'appeler à ton aide le bon Dieu, la Sainte Vierge et ton bon ange.

GISELLE

Oui, oui ! ma tante, j'y penserai.

MADAME DE MONCLAIR

Enfin, quand tu auras envie d'être impolie avec maman, pense que tout le monde te blâmera, te méprisera, et même te détestera, car rien n'est aussi révoltant que l'impertinence d'un enfant avec sa mère ou son père.

GISELLE

Oh, papa ! ça lui est égal, il n'en fait pas moins toutes mes volontés.

MADAME DE MONCLAIR

Ça ne lui est pas égal du tout, quoiqu'il ne te le dise pas, ma pauvre fille. Je te dis là beaucoup de petits secrets que je ne devrais pas te dire peut-être. Ainsi, tout à l'heure il était fâché contre toi ; tu as vu que je l'ai deviné tout de suite en entrant au salon. Il ne t'a seulement pas regardée quand il est parti si vite pour consoler maman qui pleurait, qui se désolait pour toi.

GISELLE

C'est ennuyeux tout de même de toujours obéir, toujours se contenir.

MADAME DE MONCLAIR

Ennuyeux ! C'est charmant au contraire. Essaie et tu verras. On a le cœur content, on est gai ; on s'amuse de la surprise et de l'air joyeux de tout le monde ; on voit que chacun cherche à vous faire plaisir. Je t'assure qu'on est très heureux ; je le sais bien, moi qui ai fait tout ce que tu as fait et tout ce que je te dis. Et puis, ce qui est très agréable, c'est qu'on s'habitue si bien à être bonne, douce, polie, obéissante, qu'on n'a plus de peine du tout à l'être. Tu verras, tu verras, essaye seulement.

GISELLE

Que dois-je faire alors, ma tante, à présent qu'ils sont tous en colère contre moi ? »

Mme de Monclair se leva, l'embrassa et lui dit affectueusement :
« Tu dois, en premier lieu, ma bonne petite, en parler poliment, ne jamais dire *il, elle,* en parlant de maman et de papa.

GISELLE

Et comment dire ?

MADAME DE MONCLAIR

Papa, maman. Ensuite tu vas aller embrasser maman, tu lui diras que tu veux être une bonne petite fille, douce, obéissante et polie ; tu sais comme la pauvre maman t'aime ; elle ne te laissera pas seulement achever ta phrase, tant elle t'embrassera. Puis tu prieras papa de ne pas te soutenir quand tu es mauvaise, et de laisser maman s'arranger avec toi. Il va être joliment surpris. Allons vite. Voilà que ta figure s'embellit déjà. N'oublions pas de demander au bon Dieu qu'il nous aide. »

Giselle, enchantée de sa tante et de ses bons conseils, et de pouvoir être jolie à volonté, commença par l'embrasser en lui disant : « Ma chère tante, que je vous aime ! »

MADAME DE MONCLAIR, *l'embrassant aussi*

Chère petite, je t'aime bien aussi, et tout le monde t'aimera, et le bon Dieu t'aimera... Mon bon Jésus, venez-nous en aide, ajouta-t-elle ; ma bonne Sainte Vierge, aidez-nous. »

Elle profita du bon mouvement de Giselle et entra avec elle chez Léontine tristement assise entre son mari et M. Tocambel.

MADADE DE MONCLAIR

Léontine, je t'amène une charmante fille, qui te rendra très heureuse. »

Giselle se jeta dans les bras de sa mère et commença la phrase que lui avait conseillée madame sa tante ; mais, comme l'avait prévu Mme de Monclair, Léontine serra si fort sa fille contre son cœur, et l'embrassa tant et tant, que Giselle ne put en dire que les premiers mots.

Quand Léontine lui rendit la liberté de ses mouvements, Giselle se retourna vers son père et dit tout au long la phrase convenue avec sa tante. La surprise avait rendu Victor immobile ; ses yeux étonnés, sa bouche entrouverte, l'immobilité de toute sa personne, firent éclater de rire Mme de Monclair ; Giselle ne put s'empêcher de partager un peu la gaieté de sa tante ; elle embrassa son père en riant.

M. DE GERVILLE

Comment, Giselle ! Comment, que dis-tu, que me demandes-tu ? Je crois avoir mal entendu.

GISELLE

Mon pauvre papa, je vous demande de laisser maman me gronder,

me punir à son idée, parce que je sais que je l'ai bien mérité quand elle le fait.

M. DE GERVILLE

Mais, ma pauvre petite, tu ne le mérites presque jamais. Si je ne te protège pas, tu seras très malheureuse.

« Oh, Victor ! » ne put s'empêcher de dire Léontine.

GISELLE

N'ayez pas peur, maman ; je sais que vous m'aimez beaucoup, et que lorsque papa me soutient contre vous, par excès de tendresse pour moi, c'est vous qui avez raison et moi qui ai tort.

M. TOCAMBEL, *baisant la main de Mme de Monclair*

Je vois, ma charmante amie, que vous avez eu un succès complet avec Giselle ; elle est changée déjà à ne pas la reconnaître.

MADAME DE MONCLAIR

Je crois bien ; elle est jolie comme un ange, et douce comme un agneau. Je n'en ferais pas autant avec vous ; il n'y a pas de danger que vous preniez une figure d'ange et un caractère d'agneau.

M. TOCAMBEL

Je crois, en effet, que je n'aurai pas cette chance tant que je serai sous votre terrible direction.

MADAME DE MONCLAIR

Terrible ! Laissez donc. Je suis trop bonne pour vous ; je vous mène trop doucement.

M. TOCAMBEL

Seigneur Dieu ! la douceur d'une lionne.

MADAME DE MONCLAIR

Giselle, t'ai-je dévorée ?

GISELLE, *riant*

Non, ma tante, vous m'avez embrassée.

MADAME DE MONCLAIR

Giselle, t'ai-je grondée ?

GISELLE, *riant*

Pour cela non ; vous m'avez parlé si doucement, avec tant de bonté, que je vous ai écoutée avec plaisir.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*

Vous voyez bien ! Giselle dit vrai ; et vous, vous dites faux. Aussi vous allez rester là sans bouger et sans parler. »

Mme de Monclair poussa légèrement M. Tocambel jusqu'au canapé, sur lequel elle le fit tomber. Il voulut se relever, mais le poignet encore vigoureux de Mme de Monclair le fit retomber et le cloua sur le canapé.

« Laissez-moi la paix ! Laissez-moi m'en aller, disait M. Tocambel, moitié riant, moitié impatienté.

MADAME DE MONCLAIR

Du tout ; vous resterez là. J'aurai besoin de vous tout à l'heure pour me ramener chez moi. Et je me tiens près de vous pour vous empêcher de vous sauver. On n'a pas idée d'un caractère aussi impérieux.

M. TOCAMBEL

Moi ! impérieux ! Avec vous ce serait bien impossible ; vous me mettriez en pièces. Puisqu'il faut toujours vous céder, quelque folle idée que vous ayez dans la tête !

MADAME DE MONCLAIR, *avec gaieté*

C'est bon, c'est bon ; taisez-vous, on n'entend que vous. Laissez-nous terminer nos affaires.

M. TOCAMBEL

Ce n'est toujours pas moi qui parle.

MADAME DE MONCLAIR

Comment, pas vous ? vous ne faites que cela.

M. TOCAMBEL

Donnez-moi la paix ! pour l'amour du ciel !

MADAME DE MONCLAIR

Donnez-moi la paix ! Vous redites toujours la même chose... Chut ! Plus un mot.

« Ma petite Giselle, ajouta-t-elle en se tournant vers sa nièce, tu es bien gentille ; je reviendrai te voir et nous causerons encore à nous deux...

LÉONTINE

Je pourrai assister à votre conversation, ma bonne tante ?

MADAME DE MONCLAIR

Pas du tout, ma fille ; tu n'as pas besoin d'entendre nos petits secrets. Et Victor encore moins. A présent je m'en vais. Sois sage, ma Léontine ; demande à Giselle ce qu'il faut faire pour être sage. Et vous, Victor,

sortez beaucoup ; soyez à la maison le moins possible, parlez à Giselle le moins possible quand elle est un peu..., un peu... agitée. Au revoir, mes enfants. »

Elle serra la main de Victor, embrassa Léontine qui la remercia vivement à voix basse, embrassa Giselle qui lui demanda à l'oreille : « Suis-je jolie, ma tante ? — Charmante », lui répondit Mme de Monclair. Puis elle voulut emmener son malheureux ami, mais il n'y était plus ; il avait profité des adieux de son amie pour s'échapper.

« Parti ? s'écria-t-elle en riant. Parti ? Ah bien ! il me le payera. Je vais le rattraper ; il ne peut pas être loin, et je vais le faire promener pendant une heure au pas accéléré, pour lui ôter à l'avenir l'envie de se sauver. »

Elle partit en pressant le pas et ne tarda pas à voir le malin Tocambel qui, lui aussi, pressait le pas et trottait de toute la vitesse de ses jambes ; Mme de Monclair arriva sur lui au moment où il tournait une rue et se croyait hors de toute atteinte.

Pan ! C'était un avertissement amical de Mme de Monclair.

M. TOCAMBEL

Aïe ! C'est bien de vous cela ! Vous m'avez brisé l'épaule ! Vous tombez sur les gens comme un aigle qui s'abat sur sa proie.

MADAME DE MONCLAIR

Je vous tiens, tout de même. Vous allez me mener chez Pierre avant de rentrer chez moi. Je vous apprendrai à me faire courir après vous, avec mes quarante-six ans !

M. TOCAMBEL

Beau mérite de rattraper un pauvre vieillard qui en a soixante-quatre, qui...

MADAME DE MONCLAIR

... qui marche comme sur des œufs cassés parce que monsieur veut faire petit pied. Voyez donc vos brodequins ; ils sont de deux pouces trop courts et d'un pouce trop étroits.

M. TOCAMBEL

Mon Dieu, baronne, laissez mes pieds tranquilles. Vous avez des idées tout à fait extraordinaires. »

Ils continuèrent leur chemin à pas redoublé, M. Tocambel demandant grâce, et Mme de Monclair le forçant à suivre son pas plus qu'accéléré et riant des soupirs et des gémissements de sa victime.

Chez M. et Mme de Gerville tout était rentré dans l'ordre en attendant de nouvelles agitations. Giselle fut toute la soirée d'une douceur charmante ; deux ou trois fois son sourcil se fronça et ses narines se gonflèrent, mais, les conseils de sa tante lui revenant à l'esprit,

elle se calma aussitôt et put jouir de la surprise de ses parents. M. de Gerville était presque effrayé de la sagesse de sa fille.

« Pourvu qu'elle n'en tombe pas malade, pensait-il. Elle prend sur elle d'une manière effrayante. Je la vois par moments rougir, puis pâlir. Pauvre petite ! Comme on la tourmente ! Et comme Léontine est devenue sévère, dure, méchante même pour cette chère enfant ! Pierre lui a donné de bien mauvais conseils. »

XII

RECHUTE

Deux jours se passèrent ainsi ; Giselle rayonnait de sagesse ; sa mère rayonnait de bonheur ; M. de Gerville s'assombrissait de plus en plus.

Le troisième jour, Giselle, qui n'avait pas oublié la fête promise par son oncle, demanda à sa mère quelle robe elle mettrait.

LÉONTINE

Je te fais faire une robe de mousseline blanche avec des rubans bleus.

GISELLE

Pourquoi bleus ? J'aime mieux des rubans blancs.

LÉONTINE

Tout blanc te donnerait l'air de revenir d'une première communion ; d'ailleurs le bleu te va très bien, chère petite.

GISELLE

Le bleu ne peut pas me bien aller, puisque j'ai les cheveux noirs.

LÉONTINE

Qu'est-ce que cela fait ? Le bleu va aussi bien aux brunes qu'aux blondes.

GISELLE

Je suis sûre que non ; et je ne mettrai certainement pas de rubans bleus.

LÉONTINE

Il faudra bien que tu les gardes, ma minette chérie, puisqu'ils sont achetés et passés dans les ourlets de ta robe.

GISELLE

Ça m'est bien égal. Qu'on les ôte et qu'on me mette des rubans blancs ou cerise.

LÉONTINE

Ta bonne n'aurait plus le temps de les changer, chère enfant ; il n'y a plus que deux jours d'ici à lundi.

GISELLE

Il y en a trois, puisque c'est aujourd'hui jeudi.

LÉONTINE

Parce que tu comptes le dimanche ; mais tu sais que ta bonne ne travaille pas le dimanche.

GISELLE

Elle n'a qu'à travailler ce dimanche-là.

LÉONTINE

Mais, Giselle, tu n'es pas raisonnable, chère enfant : je t'assure que ta robe sera charmante et qu'elle t'ira très bien.

GISELLE

Mais je vous dis que je ne la mettrai pas.

LÉONTINE

Oh ! Giselle ! mon enfant ! Tu as été si bonne depuis quelques jours ! Ne recommence pas tes méchancetés, je t'en supplie.

GISELLE

Je ne recommencerai pas si vous êtes bonne pour moi ; mais vous me tourmentez exprès, et cela m'ennuie à la fin. Ma tante m'avait dit que je serais heureuse et que tout le monde m'aimerait et me ferait plaisir ; et je vois au contraire que plus je suis douce et plus vous me contrariez ; papa n'ose plus me soutenir ; il a pitié de moi, je le vois bien ; parce qu'il m'aime, lui. Il ne ferait pas comme vous pour ma robe ; il m'en achèterait une autre.

LÉONTINE

Giselle, Giselle, tu n'es plus en ce moment ni douce, ni obéissante, ni polie.

GISELLE

Oh ! maman, chère maman, si vous m'aimez, accordez-moi ce que je vous demande. Faites acheter des rubans blancs, et faites recommencer ma robe.

LÉONTINE, *l'embrassant*

Giselle, ma Giselle chérie ; je t'aime, je ne demande qu'à te satisfaire ; mais j'ai peur que... (Léontine s'arrêta.)

GISELLE

Peur de quoi, maman ?... Dites, maman, dites... de quoi avez-vous peur ?

LÉONTINE

J'ai peur que..., que si je te cède aujourd'hui, je sois obligée de te céder pour toujours, et que les scènes d'autrefois recommencent de plus belle.

GISELLE

Non, non, ma bonne, ma chère maman, s'écria Giselle en serrant sa mère dans ses bras, en lui baisant les mains et les joues. Essayez seulement cette fois ; vous verrez. Je ne vous demanderai plus rien, jamais.

LÉONTINE

Puisque tu me le promets si positivement, enfant chérie, je veux bien céder à ton désir ; mais rappelle-toi que ce n'est qu'une fois, par exception.

GISELLE

Oui, bonne petite mère ; allez vite dire à ma bonne de changer les rubans. »

Léontine quitta Giselle, dont l'air triomphant lui faisait sentir qu'elle aussi était retombée dans son accès de faiblesse. Elle donna ses ordres à la bonne, qui ne répliqua pas ; elle savait combien il était inutile de lutter contre les volontés absolues de Giselle et la faiblesse des parents. Elle se prit à découdre les rubans.

LA BONNE

C'est pourtant dommage de perdre tout cela, Madame.

LÉONTINE

Ce ne sera pas perdu, Émilie. Prenez les rubans bleus pour vous ; vous en garnirez des bonnets.

LA BONNE

Je remercie bien Madame ; il y en a une quantité considérable ; j'ai de quoi porter du bleu pendant cinquante ans au moins. »

Léontine rentra un peu triste. Giselle courut à elle, l'embrassa, la câlina ; mais elle ne réussit pas à lui rendre sa gaieté.

Le matin de la fête, Giselle demanda à sa mère à quelle heure viendrait le coiffeur.

LÉONTINE

Le coiffeur ? Mais, chère enfant, je n'ai pas demandé de coiffeur ; ta bonne te coiffera tout aussi bien qu'un coiffeur.

GISELLE

Mais pas du tout. Ma tante Noémi fait venir un coiffeur pour mes tantes Blanche et Laurence.

LÉONTINE

Tes tantes sont de jeunes personnes de dix-huit et vingt ans, ma Giselle, et toi, tu es une petite fille. Tu es coiffée en boucles ; tu mettras ton filet à petites perles d'acier : ce sera plus joli et plus commode.

GISELLE

J'ai pourtant vu aux Champs-Élysées trois petites filles qui vont chez mon oncle et qui ont un coiffeur.

LÉONTINE

Ces petites filles sont ridicules, et je ne veux pas que tu sois ridicule.

GISELLE

Je ne serai pas ridicule du tout, et je veux un coiffeur.

LÉONTINE

Mais non, Giselle, je t'en prie, ne demande pas une chose absurde.

GISELLE

Ce n'est absurde du tout, et je vais le demander à papa. »

Et, avant que Léontine eût le temps de l'en empêcher, Giselle s'avança vers la chambre de M. de Gerville.

GISELLE, *se jetant au cou de son père*

Papa, mon cher papa, venez à mon secours.

M. DE GERVILLE

Qu'y a-t-il, mon ange chéri ? Qu'y a-t-il ?

GISELLE

C'est maman qui me contrarie toujours ; je lui demande de faire venir un coiffeur pour que je sois bien arrangée chez mon oncle, et maman ne veut pas ; elle veut que je mette mon filet et que je reste comme je suis tous les jours.

— C'est trop fort, en vérité ! s'écria M. de Gerville. Tu as bien fait, pauvre ange, de m'appeler à ton secours. Reste chez moi ; tu vas voir comme j'arrangerai tout cela. »

M. de Gerville sonna avec violence ; un domestique accourut.

« Joseph, allez vite chez un coiffeur, un bon coiffeur, le meilleur du quartier, et amenez-le pour coiffer Mlle Giselle. Qu'il apporte fleurs, rubans, tout ce qu'il faut. Dites-lui qu'il n'y a rien ici.

— Oui, M'sieur », répondit Joseph en dissimulant un sourire.

Un quart d'heure se passa, pendant lequel M. de Gerville questionna sa fille sur les sévérités dont elle souffrait. Giselle, mécontente de sa mère, exagéra beaucoup les *exigences* de Léontine et sa propre soumission, si bien que lorsque le coiffeur entra, M. de Gerville était outré contre sa femme, contre son beau-frère, contre l'innocent M. Tocambel et l'excellente Mme de Monclair.

« Coiffez ma fille, dit-il au coiffeur d'un ton bourru.

LE COIFFEUR

Comment faut-il coiffer mademoiselle ?

M. DE GERVILLE

Comme elle voudra. Mettez-lui tout ce qu'elle voudra.

LE COIFFEUR

Et quelle robe met mademoiselle ?

M. DE GERVILLE

Mousseline blanche, parbleu ! Quelle robe voulez-vous qu'elle mette ? »

Le coiffeur, intimidé par le ton irrité de M. de Gerville, ne fit pas d'autres questions, et ouvrit un grand carton de fleurs et de rubans.

« Qu'est-ce que mademoiselle prendra dans tout cela ? » dit-il.

Giselle, qui n'entendait rien aux coiffures ni aux fleurs, trouva charmant tout ce qu'elle voyait et finit par se décider pour une couronne de grosses roses blanches, de muguets et de lilas, terminée par un large ruban blanc qui faisait le nœud par-derrière et retombait comme une ceinture jusqu'à ses jarrets.

Le coiffeur avait vu de suite qu'il avait affaire à une petite fille gâtée ; il ne fit aucune objection et la coiffa selon le mauvais goût qu'elle avait montré dans le choix des fleurs.

Quand il eut fini, Giselle, après s'être regardée dans la glace, se fit voir triomphante à son père. Malgré son admiration pour Giselle, il ne put s'empêcher de trouver la coiffure ridicule et laide. Le coiffeur était parti.

« Ma pauvre petite, dit doucement M. de Gerville, je ne trouve pas que ce soit très joli.

GISELLE

Comment ? Pourquoi ?

M. DE GERVILLE

C'est un peu trop gros. Cette masse blanche te donne une figure toute drôle. »

En disant ces mots, M. de Gerville ne put s'empêcher de rire un peu. Giselle s'étonna d'abord, et puis se fâcha, ce qui augmenta l'aspect ridicule de sa personne ; ce petit visage rouge de colère, couronné par

une touffe énorme de lourdes fleurs blanches, offrait un aspect si bizarre que M. de Gerville fut pris d'un fou rire que ni la colère, ni les injures de Giselle ne purent calmer. Furieuse, désolée, oubliant qu'elle était en brouille avec sa mère, elle courut dans la chambre de Léontine, entra précipitamment et s'arrêta en se trouvant en face de sa mère, de M. Tocambel et de Mme de Monclair.

Tous trois partirent d'un éclat de rire devant la tête incroyable de Giselle. Cette dernière fondit en larmes ; mais sa douleur augmenta le ridicule de sa coiffure. Léontine eut pourtant le courage de prendre son sérieux, tandis que M. Tocambel riait aux éclats et que Mme de Monclair se tordait de rire dans son fauteuil.

LÉONTINE

Qui est-ce qui t'a coiffée si ridiculement, ma pauve enfant ?

GISELLE, *sanglotant*

C'est papa. Et puis, il s'est moqué de moi, et je ne veux pas qu'on se moque de moi.

MADAME DE MONCLAIR, *riant toujours*

C'est son père qui l'a coiffée ! Ha, ha, ha ! charmant, charmant ! Il faut que je lui fasse compliment sur son bon goût. Victor, Victor ! cria-t-elle en se dirigeant vers la chambre de son neveu.

VICTOR, *riant encore*

Quoi, ma tante ? Que voulez-vous ?

MADAME DE MONCLAIR

Venez, mon ami, venez vite.

Et, l'entraînant dans la chambre de Léontine :

« Contemplez votre ouvrage ! Quel bon goût ! quelle légèreté ! Et ce nœud qui lui bat les talons ! Parfait ! Je vous retiens pour le premier costume de folle que j'endosserai. Je ne vous connaissais pas ce talent de coiffeur. »

Victor ne comprenait pas bien les compliments moqueurs que lui adressait sa tante ; mais un regard jeté sur la malheureuse Giselle lui rendit son accès de gaieté.

LÉONTINE, *bas à son mari*

C'est donc une leçon que vous avez voulu donner à Giselle ? Je vous en remercie, Victor ; c'est la meilleure qu'elle puisse recevoir. »

Victor, encore plus surpris, demanda une explication, que Léontine s'empressa de lui donner. Victor, « honteux et confus (comme le corbeau de la fable), jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ». Il s'avoua coupable, convint que Léontine avait eu raison, que Giselle avait eu tort, reçut avec humilité les reproches de Mme de Monclair, les observations de Léontine, les apostrophes un peu moqueuses

de M. Tocambel, et se retira en promettant de ne plus se mêler de Giselle ni de ses caprices.

Giselle était humiliée et très mécontente. Elle arracha fleurs et rubans, les jeta par terre et allait les piétiner, quand Léontine se précipita pour les ramasser et les mettre en sûreté.

MADAME DE MONCLAIR, *sérieusement*

Giselle, tu n'as pas bonne mémoire, ma fille ; tu as oublié ma recette. »

Giselle ne répondit que par un regard furieux.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*

Que tu es laide, ma pauvre fille ! Que tu es laide !

GISELLE

Ce n'est pas vrai ! Je suis toujours jolie. Je le vois dans la glace.

MADAME DE MONCLAIR, *riant plus fort*

C'est que tu vois trouble. Moi qui y vois clair, je dis que tu es laide, désagréable à regarder ; de plus, je vois l'impertinence qui s'amasse sur ta langue, et je m'en vais. Venez, mon ami, dit-elle en s'adressant à M. Tocambel, allons chez Pierre et laissons Léontine se tirer d'affaire comme elle pourra. Ha, ha, ha ! quelle figure a cette Giselle ! »

Elle sortit en riant ; M. Tocambel la suivit, riant aussi. Giselle était furieuse. Léontine la regardait avec pitié.

LÉONTINE

Et moi qui te croyais corrigée, ma pauvre Giselle ! Ta physionomie même commençait à prendre une expression douce et agréable. Quand je t'ai cédé pour les rubans blancs, tu m'avais bien promis que tu ne demanderais plus rien quand je te refuserais.

GISELLE

C'est votre faute. Vous m'avez trop tourmentée !

LÉONTINE, *avec tristesse*

Je t'ai tourmentée, moi ? Oh ! Giselle, tu ne le penses pas ; pourquoi me fais-tu le chagrin de le dire ?

GISELLE

Papa me l'a dit ; et je le pense, et je le dirai toujours.

LÉONTINE

Papa te l'a dit ? Quand donc ? Ce n'est pas possible.

GISELLE

Il me l'a dit tout à l'heure. Il a dit que vous me rendiez malheureuse, et il a envoyé chercher le coiffeur pour me consoler. »

Léontine ne répondit pas ; elle tomba dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

Giselle, satisfaite et inquiète pourtant de l'effet qu'elle avait produit, s'approcha doucement de sa mère pour voir si elle pleurait réellement. Par une secousse légère elle écarta les mains de sa mère et vit son visage inondé de larmes. Un demi-remords entra dans son cœur, et fit place à la crainte d'une punition.

« Si maman m'empêchait d'aller chez mon oncle Pierre ! » pensa-t-elle.

« Maman ! dit-elle après un instant d'hésitation.

LÉONTINE

Que veux-tu, Giselle ?

GISELLE

Maman, ne soyez pas fâchée contre moi ; pardonnez-moi.

LÉONTINE, *avec tristesse*

Je te pardonne, Giselle. Que le bon Dieu te pardonne comme je le fais. »

Giselle ne répondit pas.

LÉONTINE

Va dire à ta bonne de t'habiller. Il est bientôt temps de partir. Ton oncle t'a prévenue qu'il fallait venir de bonne heure pour voir Guignol. »

Giselle sortit très contente ; elle avait craint un instant ce qu'elle appelait une *vengeance* de sa mère.

Léontine sonna sa femme de chambre et s'habilla de son côté.

XIII

LA LOTERIE

Quand elle fut prête, elle alla chercher Giselle et son mari ; ils montèrent tous trois en voiture sans parler. Victor était embarrassé vis-à-vis de sa femme, qu'il avait blâmée devant Giselle, et de sa fille, qu'il avait écoutée et gâtée au-delà de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Léontine était préoccupée et triste ; elle n'avait pas même regardé Giselle avant de monter en voiture. Giselle était vexée que sa mère ni même son père n'eussent pas admiré sa belle toilette.

Il y avait déjà plusieurs personnes quand ils entrèrent. Les enfants s'amusaient dans le jardin. M. de Néri et sa femme ne purent retenir une exclamation de surprise en apercevant Giselle. Elle avait fait ajouter

à sa robe une masse de rubans, en défendant à sa bonne d'en parler à sa mère. Elle avait emporté les fleurs qui avaient orné sa tête : elle en avait piqué une grande partie dans les mailles de son filet ; l'énorme nœud n'avait pas été oublié ; elle l'avait attaché à la nuque.

PIERRE, *riant*

Ma pauvre Léontine, pourquoi as-tu affublé Giselle de tous ces rubans et de ces fleurs ? »

Léontine, étonnée, se retourna, regarda Giselle un instant.

LÉONTINE

Ce n'est pas moi, mon ami ; c'est elle-même qui s'est rendue ridicule.

PIERRE

Il y a donc eu lutte grave, ma pauvre sœur ?

LÉONTINE

Plus grave que jamais. Je t'en reparlerai. »

Léontine alla embrasser ses sœurs et saluer les personnes de connaissance. Giselle s'était esquivée pour aller au jardin, où elle excitait le rire des enfants.

LE COUSIN JACQUES

Tu as l'air d'un Mont-Blanc, Giselle.

LE COUSIN LOUIS

Ou d'un fromage à la crème.

LE COUSIN PAUL

Ou d'une grosse boule de neige.

LAURENCE

Pourquoi donc es-tu tout en blanc ?

UNE AMIE

C'est qu'elle veut être comme une mariée probablement.

UNE AUTRE AMIE

Pourquoi t'a-t-on mis tant de rubans ?

UN PETIT GARÇON

Tiens ! C'est commode pour jouer au cheval ; les longs rubans par-derrière feront les guides. »

Le petit Georges s'écrie : « C'est vrai, ça ! » Il saisit les longs bouts pendants, les tire en disant : « Hue, dada ! Hue donc ! » Giselle se fâche, le repousse ; Georges tombe ; les enfants l'entourent et l'embrassent en disant :

« Sauvons-nous de Giselle ; elle va nous jouer quelques méchants tours comme aux Champs-Élysées. »

Ils s'éloignent et emmènent Georges. Giselle les suit ; ils se mettent à courir ; Giselle les poursuit ; ils l'entourent, font une ronde autour d'elle et chantent :

Tournons, tournons autour du Mont-Blanc,
Goûtons, goûtons si c'est un fromage.
Voyons, voyons ces longs rubans blancs.
Non, non fuyons, Giselle est en rage.

Giselle, en effet, était furieuse ; entourée par une ronde de vingt enfants, et voulant les éviter, elle se précipitait de droite à gauche pour pouvoir s'échapper ; mais la ronde tournait avec une telle rapidité qu'il lui était impossible de passer, ni même de saisir quelqu'un au passage. Les plus malins tiraient un ruban, attrapaient une fleur, qui leur restaient dans les mains ; *la queue* fut le premier trophée enlevé à l'ennemi ; au bout de cinq minutes ses dépouilles jonchaient le terrain.

Les cris de rage de Giselle, entremêlés des chants et des cris de joie des enfants, n'avaient pas d'abord attiré l'attention des grandes personnes restées dans les salons ; mais la prolongation de ce tumulte, au milieu duquel dominaient parfois les cris de fureur de Giselle, inquiéta M. de Néri. Il vint jeter un coup d'œil sur cette ronde qui tournait comme un ouragan, et vit de suite que ce jeu, amusant pour les uns, ne l'était pas pour tous. Il le fit arrêter, et en retira Giselle.

M. DE NÉRI

C'est un mauvais jeu, mes enfants ; il ne faut jamais s'amuser aux dépens de personne. Ce qui vous semble si drôle fait pleurer la pauvre Giselle.

LES ENFANTS

Nous ne voulions pas la faire pleurer, monsieur ; nous ne lui faisions pas de mal.

M. DE NÉRI

Vous ne vouliez pas, mais vous l'avez fait. Vous lui avez arraché tous ses rubans, sa belle queue, vous l'avez décoiffée, vous lui avez fait des trous à sa robe, et vous ne trouvez pas que vous lui ayez fait de mal ? Si vous recommencez chose pareille, il n'y aura de loterie que pour les enfants sages. »

Blanche et Laurence étaient arrivées ; elles cherchèrent à consoler Giselle, et l'emmenèrent pour la recoiffer et arranger sa robe chiffonnée et un peu déchirée.

Pierre alla raconter à Léontine ce qui venait de se passer ; la voyant très effrayée, il la rassura et lui dit que Blanche et Laurence s'occupaient de réparer le désordre de la toilette de Giselle ; il engagea Léontine à ne pas y aller, de peur d'exciter quelque impertinence, quelque scène de sa fille.

Et il promit que ses sœurs ne quitteraient plus le jardin, pour empêcher une nouvelle invention malheureuse des enfants réunis.

Giselle ne tarda pas à revenir avec ses tantes, qui l'avaient parfaitement coiffée et arrangée, de sorte qu'elle était très bien au lieu d'être ridicule. Elle-même le sentait ; son visage s'était éclairci ; sa colère avait fait place à un sourire satisfait ; elle reçut sans bouderie les regrets exprimés par les enfants et eut l'air de ne plus songer qu'à s'amuser.

Guignol ne tarda pas à tirer son rideau et commença sa représentation, qui excita, comme toujours, la joie et la gaieté : Guignol se surpassa ; Polichinelle fut plein d'esprit et de méchanceté ; le commissaire fut plus malin que jamais ; les autres personnages, y compris le diable, furent charmants, chacun dans son genre.

La représentation finit au grand regret de tous les spectateurs. Il y eut un ah ! général quand le rideau se rouvrit, et que Polichinelle et le diable apparurent tenant chacun un sac à la main.

Polichinelle n'a pas très bon ton, comme le savent tous ceux qui l'ont entendu ; il se mit à crier :

« Sac à papier ! arrêtez donc, vous autres ; mon ami le diable et moi, nous avons quelque chose à vous donner... Ventre-saint-gris [1] ! vous n'entendez pas ? Arrivez tous, chacun votre tour. Tendez la main. »

Les enfants défilèrent l'un après l'autre et reçurent chacun un billet de loterie noir du diable et deux billets rouges de Polichinelle.

Le diable, en donnant son billet, tirait la langue, une énorme langue rouge et pointue, ou bien il donnait une tape avec son billet, ou une chiquenaude sur le nez. Polichinelle, au contraire, promettait des lots superbes, demandait aux garçons de l'embrasser, et pestait contre son nez qui le gênait pour baiser la main des petites filles et des demoiselles.

Tout le monde était venu voir Guignol et la distribution des billets de loterie. Quand tous les enfants eurent leurs billets, Polichinelle fit voir encore quelques billets en disant :

« J'en ai encore à donner aux personnes aimables et sages. Mesdemoiselles Blanche et Laurence, par ici, par ici. Votre vieil ami Polichinelle vous attend, tout prêt à vous servir. Voilà, voilà ! »

Polichinelle donna des billets à Blanche et à Laurence qui riaient, et leur envoya un petit baiser, comme un de leurs plus anciens amis.

Polichinelle regarda et appela encore M. Tocambel.

« Par ici, mon frère ; par ici, cria-t-il. Tu vois bien que je suis ton jumeau. Beau nez, ma foi ! Il manque la bosse ; mais ça viendra ; le commencement y est.

— Polichinelle, mon frère, répondit M. Tocambel, donne-moi un billet et un bon ; traite-moi en frère, puisque tu m'appelles ainsi.

— Voilà, voilà ! frère. Un beau lot, tu verras. »

Polichinelle lui présenta un billet et disparut en riant comme un fou.

---

1. *Ventre-saint-gris* : juron que l'on trouve pour la première fois chez Marot (XVIe) et qui signifie « ventrebleu ». Cet euphémisme viendrait d'un nom fantaisiste de saint : saint gris !

Le diable, qui était mieux élevé, salua la compagnie à droite, à gauche, au milieu, et le rideau tomba.

La musique se fit entendre ; on se mit à danser des galops, des contredanses, des rondes ; quand les enfants se sentirent fatigués, on se mit à table ; un excellent dîner fut servi ; les enfants le mangèrent de bon appétit ; les parents furent servis après les enfants, pendant la loterie. Les lots étaient jolis ; les billets de Polichinelle gagnaient des choses charmantes ; les billets du diable gagnaient des lots absurdes : des verges, des carottes, des oignons, des navets, pommes de terre, cailloux, clous, vieux chiffons, etc. A la suite de tous les lots, arriva celui de M. Tocambel. Mme de Monclair voulut l'ouvrir elle-même malgré les réclamations de M. Tocambel.

« Je ne veux pas, disait-il ; vous allez me jouer quelque tour ; je vous dis que je veux ouvrir mon paquet moi-même ; donnez-moi cela, baronne ; cela m'appartient ; vous n'avez pas le droit d'y toucher.

MADAME DE MONCLAIR

Ah ! je n'ai pas le droit, mon bonhomme. Vous croyez cela. Je me le donne, moi. »

Cric, crac ! Le papier d'enveloppe fut déchiré, Mme de Monclair éleva le bras et fit voir à tout le monde une paire de brodequins en maroquin rouge, pour de très petits pieds de femme, dignes de chausser le pied de Cendrillon.

« Bravo ! cria-t-on. C'est charmant. Il faut les essayer. »

Quand Mme de Monclair abaissa le bras, on l'entoura pour examiner les petits brodequins, et l'on vit avec surprise que l'un d'eux contenait les ustensiles nécessaires à la toilette, et l'autre tout ce qu'il fallait pour écrire.

« Avez-vous de la chance ! lui dit Mme de Monclair en rendant à M. Tocambel sa paire de brodequins. J'aurai dû les garder, je suis réellement trop honnête.

— Voulez-vous me les donner ? mon bon ami, dit Giselle d'un air câlin.

M. TOCAMBEL

Non ! ma belle enfant ; je les garde pour moi.

GISELLE

Je vous en prie, mon bon ami, donnez-moi ces brodequins ; ils sont trop jolis pour vous.

M. TOCAMBEL

Comment, trop jolis pour moi ! Voyez-vous cela ! Sachez, ma belle enfant, qu'il n'y a rien de trop joli pour moi, du moment que votre oncle et votre tante l'ont jugé ainsi.

GISELLE

Vos brodequins sont plus jolis que ce que j'ai gagné, voulez-vous

changer ? Je vous donnerai ma glace à pied et mon beau couteau à papier en ivoire sculpté, et vous me donnerez vos jolis brodequins. Voyons, mon bon ami, décidez-vous.

M. TOCAMBEL

Mais je suis tout décidé ; je garde mon lot et je vous laisse les vôtres.

GISELLE

Je ne veux pas de mes lots, ils ne sont pas jolis ; on a choisi pour moi les plus laids. »

Les enfants qui l'entouraient l'assurèrent que son couteau à papier était très beau et que sa glace à pied montée en bronze était charmante.

GISELLE

Et à quoi ça me servira-t-il ? J'ai des glaces partout et des couteaux dans tous les coins.

GEORGES

Alors, veux-tu me donner ton couteau ? Je n'en ai pas, tout juste.

GISELLE

Non ; je veux le jeter.

THÉODORE

Oh ! je t'en prie, ne le jette pas, il est si joli ! Donne-le-moi plutôt que de le jeter.

GISELLE

Je ne veux le donner à personne, je veux le jeter.

THÉODORE

Ah bien ! je te suivrai partout, et quand tu le jetteras, je le ramasserai.

MICHEL

Et moi donc, je la suivrai aussi, et comme je suis leste, c'est moi qui l'aurai. »

Les autres enfants en dirent autant, de sorte que lorsque Giselle impatientée voulut s'en aller, elle fut escortée par une trentaine d'enfants qui la suivaient de près.

« Laissez-moi ! cria Giselle, je veux m'en aller.

LES ENFANTS

Nous ne t'empêchons pas de t'en aller ; seulement nous ne voulons pas laisser perdre tes jolis lots. »

Giselle essaya de courir, mais tous les enfants couraient après elle : plus Giselle s'impatientait et plus les enfants s'amusaient à la taquiner. Des deux côtés on commençait à se fâcher. Giselle, en voulant les faire

partir, donnait des tapes et disait des injures ; les enfants ripostaient et menaçaient de lui arracher ses lots de force.

Laurence s'approcha du groupe serré et bourdonnant comme une ruche d'abeilles.

LAURENCE

Que faites-vous donc, enfants ? Pourquoi Giselle a-t-elle l'air fâché ?

GISELLE

Ma tante, ils veulent me prendre mes lots.

JULIETTE

Ce n'est pas vrai ; nous voulons t'empêcher de les jeter et de les perdre.

LAURENCE

Pourquoi les jeter ? et à qui les jeter ?

JULIETTE

A personne ; Giselle veut jeter les lots qu'elle a gagnés, parce qu'elle est jalouse des brodequins de M. Tocambel.

GISELLE

Je ne suis pas jalouse du tout ; cela m'est bien égal.

THOMAS

Puisque tu les as demandés, cela ne t'est pas égal, tu vois bien.

GISELLE, *avec colère*

Laisse-moi tranquille ; je te dis que ça m'est égal.

LAURENCE, *avec douceur*

Giselle, Giselle, est-ce qu'on répond ainsi ? Sois gentille ; tu vois qu'ils s'amusent tous à te mettre en colère, parce qu'ils voient que tu te fâches pour un rien. Viens avec moi, Giselle ; nous irons rejoindre maman.

GISELLE

Non, je ne veux pas aller rejoindre maman.

LAURENCE

Mais c'est maman qui te fait dire de venir.

GISELLE

Qu'elle vienne me voir si elle veut ; moi je suis avec mes amis.

LAURENCE

Des amis avec lesquels tu te disputais joliment quand je suis venue.

GISELLE

Parce qu'ils sont bêtes et insupportables, mais je veux rester avec eux.

LAURENCE

Eh bien ! puisque tu ne veux pas venir, reste avec eux ; je m'en vais. »
Et Laurence alla rejoindre sa sœur.

MAURICE, *à Giselle*

Je te remercie bien de nous trouver bêtes et insupportables ! Vengeons-nous, mes amis, vengeons-nous !... A nous les lots ! »
Tous les enfants s'élancèrent comme pour monter à l'assaut ; Giselle, qui ne s'attendait pas à ce mouvement, fut en une seconde dépouillée de son couteau à papier et de sa glace à pied ; après quoi les vainqueurs furent attaqués par ceux qui avaient eu moins d'habileté et de bonheur ; au milieu des rires et des cris de joie, le couteau et la glace de Giselle passèrent de main en main jusqu'à ce que les deux objets fussent brisés en morceaux.

XIV

M. TOCAMBEL EST VOLÉ

Pendant ce jeu si amusant, Giselle avait couru dans le salon pour trouver son père, dont elle espérait du secours. Elle fut assez longtemps avant de le trouver. Il causait avec quelques amis et vantait tout juste les qualités charmantes de sa fille, lorsque Giselle, l'ayant enfin aperçu, courut à lui.

GISELLE

Papa, venez vite à mon secours ; ces méchants enfants m'ont arraché les lots que j'ai gagnés ; ils ne veulent pas me les rendre ; ils se battent entre eux pour les avoir et ils vont les casser.

M. DE GERVILLE

Tes tantes ne sont donc plus au jardin ?

GISELLE

Non, elles sont allées manger ; elles m'ont laissée seule au milieu de tous ces méchants. »
M. de Gerville suivit sa fille au jardin. Il eut quelque peine à arrêter le jeu des enfants, et à leur faire comprendre qu'il voulait ravoir le couteau et la glace de Giselle.
Une des petites filles en rapporta les restes à M. de Gerville.

HÉLÈNE

Voici tout ce que j'ai pu trouver, monsieur ; ils ont tout cassé à force de tirer dessus.

GISELLE

Vous voyez, papa, comme ils sont méchants. Je n'ai plus rien maintenant. Tout le monde a de jolies choses ; moi seule je n'ai rien.

M. DE GERVILLE

Pauvre petite ! Que faire ? Ces vilains enfants t'ont volé tes lots.

HÉLÈNE

Mais, monsieur, ils ne les ont pas volés ; c'est parce que Giselle n'en voulait pas et qu'elle voulait les jeter, qu'ils se sont précipités dessus.

M. DE GERVILLE

Comment, mademoiselle, Giselle pouvait-elle n'en pas vouloir, puisqu'elle pleure de ne plus les avoir ?

HÉLÈNE

Oh ! Monsieur ! cela ne veut rien dire ça ; nous la connaissons bien, allez. Elle pleure de colère ; aux Champs-Élysées et aux Tuileries elle fait toujours de même.

M. DE GERVILLE

Mademoiselle, il ne faut pas croire tout ce que ces enfants vous disent de Giselle.

HÉLÈNE

Ce n'est pas des choses qu'on m'a dites, monsieur ; c'est moi-même qui l'ai vu bien des fois. Ainsi, vous croyez qu'elle pleure pour avoir ses lots : pas du tout ; elle pleure parce qu'elle voulait avoir les brodequins de M. Tocambel, qui n'a pas voulu les lui donner.

M. DE GERVILLE

Les brodequins de M. Tocambel ! Comment, c'est-il possible ! Qu'en aurait-elle fait ?

HÉLÈNE

Ce sont des brodequins qu'il a gagnés, monsieur, et que Giselle voulait avoir. N'est-ce pas, Giselle ?

GISELLE

Laisse-moi tranquille. Tu es méchante comme les autres.

HÉLÈNE

Vous voyez, monsieur, comme elle est en colère.

M. DE GERVILLE

Il faut avouer, mademoiselle, que vous lui dites des choses bien désagréables et qui, je le crains, ne sont pas vraies par-dessus le marché.

HÉLÈNE

Oh ! pour vraies, elle le sont ; vous pouvez demander à tous nos amis. »

M. de Gerville lança à Hélène un regard indigné et emmena Giselle en lui disant :

« Viens, mon pauvre amour, mon ange chéri ; je te remplacerai ton couteau et ta glace ; en sortant d'ici, nous irons les acheter.

GISELLE

Je n'en veux pas ; c'est laid et ça ne me sert à rien.

M. DE GERVILLE

Comment, mon ange ? Je croyais que tu pleurais de chagrin de ne plus les avoir.

GISELLE

Non ; je pleurais parce que je voulais les brodequins de M. Tocambel et qu'il ne voulait pas me les donner. Tenez, tenez, papa, les voilà ! je les vois sur la table en bois de rose, dans le coin ! Il les a oubliés. Venez voir comme c'est joli. »

M. de Gerville se laissa entraîner près de la table pour voir les brodequins ; il les trouva charmants.

M. DE GERVILLE

Je t'en achèterai de tout pareils, cher amour ; l'adresse du marchand est dessous.

GISELLE

Non, papa, je ne veux pas les pareils ; je veux ceux-ci.

M. DE GERVILLE

Mais ils sont à M. Tocambel, cher amour ! il va venir les chercher.

GISELLE

Et il ne les trouvera plus, si je les emporte.

M. DE GERVILLE

Non, non, ma Giselle ; impossible, mon cher amour. Ce serait malhonnête.

GISELLE

Vous allez de suite en acheter chez le marchand et vous les mettrez ici.

M. DE GERVILLE

Il vaut mieux que j'aille les acheter pour toi, je les mettrai dans ta chambre.

GISELLE

Non, ils ne seront pas aussi jolis que ceux-ci ; je veux ceux-ci.

M. DE GERVILLE

Comment ferais-tu pour les emporter ? Tout le monde te les verrait dans les mains.

GISELLE

Oh non ! je ne suis pas bête, moi ; j'en mettrais un dans chacune de vos poches ; personne ne pourra les voir comme cela.

M. DE GERVILLE

Pas du tout ; je ne veux pas avoir l'air d'un voleur. »

Giselle eut beau supplier son père, il refusa de lui laisser prendre le lot de M. Tocambel et lui promit seulement d'aller de suite lui acheter des brodequins tout semblables.

Il sortit. Giselle resta seule ; les enfants étaient au jardin. Elle regarda encore les brodequins tant désirés, hésita un instant, puis, cédant à la tentation, elle les saisit et en mit un dans chacune de ses poches.

Pour son malheur, un des enfants l'avait vue saisir quelque chose et puis se sauver. Il alla voir ce qui manquait à la place que venait de quitter Giselle et il s'aperçut que c'étaient les brodequins de M. Tocambel qui étaient disparus. Il courut rejoindre ses amis et leur raconta ce qu'il venait de voir.

La nouvelle circula bien vite parmi les enfants ; chacun faisait ses réflexions sur ce vol *abominable* ; peu d'enfants y voulaient croire, lorsqu'un des plus grands et des plus futés proposa d'aller voir au petit salon si les brodequins y étaient encore.

« Ils y étaient il y a cinq minutes, dit-il ; c'est M. Tocambel lui-même qui les a posés sur la petite table en bois de rose, près de la cheminée.

— Allons voir, allons voir » s'écrièrent une douzaine de voix. Une partie des enfants s'élança dans le petit salon et n'y trouva plus les brodequins.

« Ils n'y sont plus ! Ils ont disparu tous les deux ! » crièrent-ils, en rejoignant les autres au jardin.

Tous les regards se portèrent sur Giselle, qui ne disait rien et qui se tenait assise sur un pliant sans regarder personne.

ROSALIE

Giselle, sais-tu ce que sont devenus les brodequins dont tu avais si envie ?

GISELLE

Comment veux-tu que je le sache ? On ne me les a pas donnés à garder.

FÉLICIE

André dit que c'est toi qui les as pris.

GISELLE

Quelle bêtise ! Et tu crois cela, toi ?

CONSTANCE

Mais..., écoute donc !... André dit qu'il t'a vue.

GISELLE

N'écoutez donc pas un petit menteur comme André.

ANDRÉ

Je ne suis pas un menteur. Je t'ai vue prendre quelque chose. »

Giselle, ne sachant que dire, poussa André et alla rejoindre sa mère au salon. Elle devinait que bientôt elle aurait besoin de protection.

La rumeur qu'avait causée parmi les enfants la nouvelle de la disparition des brodequins de M. Tocambel se propagea dans les salons et arriva jusqu'à M. Tocambel. Dès que les enfants, qui étaient à l'affût, surent que M. Tocambel se disposait à aller voir par lui-même si ses brodequins avaient été enlevés, ils accoururent en groupes divers près de lui et le suivirent en masse compacte pour voir ce qui allait se passer.

Du premier coup d'œil jeté sur la petite table du salon, M. Tocambel reconnut que son lot lui avait été véritablement enlevé.

M. TOCAMBEL

Qui peut avoir commis une action aussi basse ? ou plutôt qui peut avoir imaginé cette mauvaise plaisanterie ? »

Un bruit sourd de : *c'est Giselle* courut parmi les enfants et arriva jusqu'aux oreilles de M. Tocambel.

M. TOCAMBEL

Mes chers enfants, j'entends circuler le nom de Giselle. L'un de vous l'aurait-il vue toucher aux brodequins ?

PLUSIEURS VOIX

Non, monsieur.

M. TOCAMBEL

Pourquoi alors, mes enfants, vous permettez-vous une aussi grave accusation ? Savez-vous que ce serait un vol dont elle se serait rendue coupable ? Et puisqu'elle n'a pas touché à mon lot, rien ne doit vous faire croire qu'elle l'ait emporté.

ANDRÉ

C'est vrai, monsieur, mais...

M. TOCAMBEL

Mais quoi, mon ami ? Expliquez-vous sans crainte.

ANDRÉ

Monsieur, nous le croyons tous, à cause de ce qu'elle disait et de l'envie qu'elle en avait ; et nous qui la connaissons, nous savons que lorsqu'elle a envie de quelque chose, il faut qu'elle l'ait.

M. TOCAMBEL

C'est bien ; je vais aller lui parler ; mais je vous conseille sérieusement, mes enfants, de ne pas juger sans preuves, comme vous venez de le faire. »

M. Tocambel retourna dans le grand salon, accompagné de sa nombreuse suite, qui tenait à connaître la fin de l'affaire ; tous accusaient en eux-même Giselle.

« Giselle, dit M. Tocambel en la regardant fixement, je ne retrouve pas mes brodequins.

— Quel dommage ! répondit Giselle, ils étaient si jolis !

M. TOCAMBEL

C'est surtout dommage pour vous, Giselle, car pour moi, vous pensez bien que je ne me serais jamais servi d'objets aussi mignons.

GISELLE, *vivement*

A qui donc les auriez-vous donnés ?

M. TOCAMBEL, *souriant*

A vous, peut-être.

GISELLE

A moi ! s'écria Giselle en se levant et en se jetant dans ses bras. A moi ! Que vous êtes bon ! Comme je suis contente ! Je peux donc les garder ?

M. TOCAMBEL

Les garder ! Mais, ma pauvre Giselle, il n'y a plus rien à garder : ils ont disparu.

GISELLE

Oh ! on les retrouvera bien certainement ; alors ils seront à moi.

M. TOCAMBEL

Cela dépend comment et où les retrouvera. Mais comment reconnaître le voleur ?... où les chercher ? à qui les demander ?

GISELLE

Ce ne sera pas difficile ! je vous les retrouverai si vous voulez.

M. TOCAMBEL

Vous ? Vous savez donc où ils sont ! Vous savez qui les a pris ? »

Giselle s'aperçut que, dans sa joie d'avoir les brodequins tant désirés, elle s'était dévoilée et qu'il lui serait difficile de reculer. Elle rougit beaucoup et répondit avec hésitation :

« Non, je ne sais pas,... mais... ils se retrouveront, je pense.

M. TOCAMBEL

Je les chercherai, Giselle, et je crois que je les trouverai. Et vous, mes enfants, ajouta-t-il en se retournant vers sa nombreuse suite, n'accusez plus si légèrement. Ces brodequins auront été emportés avec d'autres objets, et je ne tarderai pas à les retrouver.

GISELLE

Est-ce que vous ne me les donnerez pas, mon bon ami ? Vous me les aviez promis.

— Non, répondit M. Tocambel en la regardant d'un œil sévère. Je veux les garder ; je ne vous les ai pas promis. »

Les enfants, satisfaits du dénouement, se dispersèrent dans le jardin. Giselle voulait rester, mais sa tante de Monclair l'obligea à rejoindre ses amis ou plutôt ses ennemis.

Quand M. Tocambel resta seul avec Léontine et sa tante de Monclair, il s'assit entre elles. Léontine lui serra les mains.

LÉONTINE

Merci mille fois, mon ami, de la manière délicate dont vous avez tout arrangé. J'avoue que, tout en devinant le voleur, je ne comprends rien à la manière d'agir de Giselle ; Quels ont pu être son motif et son but ? Une espièglerie, sans doute ; elle les aura cachés.

M. TOCAMBEL

J'espère avoir un peu arrangé la chose vis-à-vis des enfants, mais il en restera une impression fâcheuse pour Giselle, qui est évidemment la coupable. C'est ce que j'irai savoir demain.

LÉONTINE

Quand donc aurai-je le bonheur de la voir corrigée ?

MADAME DE MONCLAIR

Comment veux-tu qu'elle change comme d'un coup de baguette ? Tu l'as gâtée pendant dix ans ; et ton mari plus que toi encore. Crois-tu pouvoir changer en un jour une nature si mal dirigée ! »

Les parents avaient presque tous emmené leurs enfants. Noémi et Pierre étaient revenus près du cercle du salon, ils causèrent quelque temps de Giselle et de ses défauts auxquels Léontine ne croyait pas encore beaucoup ; tout le monde était parti ; il était huit heures. Noémi alla faire coucher ses enfants ; la bonne de Giselle l'avait déjà emmenée. Léontine acheva la soirée chez son frère avec sa tante et son vieil ami. Victor n'avait pas reparu.

XV

LES BRODEQUINS SONT RETROUVÉS
ÉCLAIR DE SAGESSE

Le lendemain, M. Tocambel entra chez M. de Gerville.

M. TOCAMBEL

Je viens vous demander à déjeuner, Victor ; mais avant d'entrer au salon chez Léontine, je suis venu réclamer les brodequins à Giselle.

M. DE GERVILLE, *avec embarras*

Vos brodequins ? Quels brodequins ?

M. TOCAMBEL

Ceux que j'ai gagnés hier et que Giselle a cachés sans doute ou emportés par mégarde.

M. DE GERVILLE, *de même*

Giselle ! Comment ça ? Je ne comprends pas.

M. TOCAMBEL, *riant*

Si fait, si fait, vous comprenez à peu près. Giselle a succombé à la tentation et je viens reprendre mon bien.

M. DE GERVILLE

Mon cher monsieur,... je suis bien fâché... que vous puissiez croire...

M. TOCAMBEL

Voyons, mon ami, finissons la plaisanterie. Vous êtes trop bon père, comme toujours. Je réclame mes jolis brodequins, et je viens demander à Giselle de me les rendre. Au revoir, mon cher ; à déjeuner. »

M. Tocambel sortit de chez M. de Gerville et alla chez Giselle.

« Giselle, dit-il en entrant, je vous prie de me rendre mes brodequins que vous avez emportés, j'en ai besoin.

GISELLE

Je ne les ai pas ; je ne peux pas vous les rendre.

M. TOCAMBEL

Mais vous les avez pris hier ; j'en suis sûr.

GISELLE

Si je les ai pris, je les garde ; ils ne sont plus à vous.

M. TOCAMBEL

Giselle, prenez garde à ce que vous faites. Je veux que vous me rendiez ce qui est à moi. Si vous me le refusez, je vais de ce pas chercher un sergent de ville, qui vous mènera chez le commissaire de police ; je déposerai ma plainte : on vous mettra en prison, ce qui ne sera pas agréable, je vous le garantis. »

Giselle, effrayée d'abord, se rassura par la pensée que M. Tocambel n'oserait pas faire ce qu'il disait. Elle ne voulut donc ni répondre ni bouger.

M. TOCAMBEL

Je reviens dans un instant, Giselle. Attendez-moi. »

Giselle attendit, en effet. Cinq minutes, dix minutes se passèrent ; M. Tocambel ne revenait pas. Au moment où elle s'applaudissait de n'avoir pas cédé, on frappa à la porte. Giselle poussa un cri ; un prétendu sergent de ville à grosses moustaches, à figure terrible, mais sans uniforme, entra ; M. Tocambel le suivait, dissimulant avec peine un sourire.

LE FAUX SERGENT

Est-ce là votre voleuse, monsieur ?

M. TOCAMBEL

Oui, sergent, c'est elle ; mais avant de l'arrêter, essayez de me faire ravoir les deux objets volés. Si elle les rend de bonne grâce, je renonce à ma plainte.

LE FAUX SERGENT

Mademoiselle, persistez-vous à refuser ce que vous demande monsieur ?

— Je vais les rendre », répondit Giselle, pâle d'effroi ; ses dents claquaient, ses jambes tremblaient. Elle se traîna à une armoire, l'ouvrit, retira de dessous un paquet de linge les brodequins de M. Tocambel, et les lui remit sans résistance.

Il les prit et sortit immédiatement, accompagné du prétendu sergent de ville.

M. TOCAMBEL

Votre apparition a produit un effet merveilleux, commissionnaire [1]. Voici les cinq francs que je vous ai promis. Merci bien de votre complaisance.

1. *Commissionnaires* : travailleurs patentés qui, dans les grandes villes, attendaient au coin des rues les commissions des passants. Ils portaient un insigne par lequel on les reconnaissait.

LE COMMISSIONNAIRE

Il n'y a pas de quoi, monsieur. Je suis tout à votre disposition pour d'autres occasions, s'il s'en présente.

M. TOCAMBEL

Je pense bien que je n'userai pas souvent de votre obligeance ; la petite vous a pris pour un vrai sergent de ville ; elle a eu une peur effroyable : c'est ce que je voulais. »

Le commissionnaire sortit ; M. Tocambel entra au salon, où il trouva Léontine préparant les cahiers de Giselle.

« Léontine, dit-il en entrant, j'ai été obligé de faire un coup d'État. Figurez-vous que Giselle a commencé par nier tout à l'heure avoir pris hier soir mon lot gagné. Ensuite, elle a refusé de me le rendre. Je ne voulais pourtant pas le laisser à Giselle après la mauvaise action dont elle s'est rendue coupable.

LÉONTINE, *inquiète*

Qu'avez-vous fait, alors ? Quel a été votre coup d'État ?

M. TOCAMBEL, *riant*

J'ai été chercher un sergent de ville...

LÉONTINE, *effrayée*

Ah ! mon Dieu !

M. TOCAMBEL

Ne vous effrayez donc pas ; soyez tranquille ; je suis convenu avec mon faux sergent, qui n'était qu'un commissionnaire, que ce ne serait que pour faire peur à un enfant méchant, et que, si nous ne réussissions pas, il s'en irait tout simplement. Effectivement, quand je l'ai ramené avec moi, Giselle a eu si peur qu'elle m'a rendu de suite mes brodequins. »

Une grande tape dans le dos fit retourner vivement M. Tocambel ; il vit Mme de Monclair qui le regardait avec irritation et colère, mais de ces colères riantes et amicales qui ne blessent ni n'effrayent.

MADAME DE MONCLAIR

A-t-on jamais vu un nigaud pareil ? Comment ? à votre âge, avec votre grosse tête, couronnée d'un si magnifique gazon, vous n'avez trouvé rien de mieux à faire que d'effrayer cette enfant à la rendre malade ; que d'attirer l'attention des commissionnaires de la rue sur la maison de Léontine ; que de faire jaser les concierges et les voisins sur la descente *de la police* chez M. de Gerville ? Je dis et je répète que c'est stupide, absurde, et que si j'étais Léontine, je vous ferais une scène à vous rendre fou.

M. TOCAMBEL

Il n'y a pas besoin de Léontine pour cela, baronne. Vous y réussirez mieux qu'elle, bien certainement.

MADAME DE MONCLAIR

Vous me le payerez, mon cher ; je ne suis pas encore au bout.

M. TOCAMBEL

Pour Dieu, laissez-moi partir. J'en suis fou d'avance.

MADAME DE MONCLAIR

Non, vous ne partirez pas ; vous déjeunerez ici avec nous, et nous vous agonirons de sottises à chaque bouchée que vous avalerez ; et vous resterez tout le temps que je voudrai ; et je vous emmènerai pour faire des courses, et vous resterez chez moi jusqu'à ce que vous ayez crié grâce.

M. TOCAMBEL

Grâce, grâce, cruelle amie et implacable ennemie ! s'écria M. Tocambel en ployant un genou devant elle et en lui baisant la main ; je demande grâce par avance. »

Un petit soufflet, une chiquenaude sur le nez et une saccade donnée à la perruque pour lui faire faire demi-tour du front à la nuque, furent la réponse et le pardon de Mme de Monclair.

« Et toi, ma pauvre Léontine, continua la tante, ne t'effraye pas des suites de l'absurde invention de notre absurde ami *(M. Tocambel voulut parler.)* Taisez-vous ; je dis absurde, je maintiens absurde. J'ai passé chez Giselle avant d'entrer chez toi, car j'avais su par ta concierge que le père Toc avait fait sa visite domiciliaire avec un commissionnaire qui passait pour un sergent de ville, *pour Mlle Giselle.* J'ai tout de suite deviné le pourquoi de la sottise qu'il avait faite, et j'ai voulu voir si Giselle n'avait pas été trop effrayée de cette étrange visite. Je l'ai trouvée en pleurs.

LÉONTINE

En pleurs ! ma Giselle ! ma pauvre chère enfant ! »

Et Léontine s'élança pour courir chez sa fille. Mme de Monclair l'arrêta.

MADAME DE MONCLAIR

Écoute-moi, ma fille. Tu verras que l'effet de terreur inventé par notre intelligent ami n'a pas fait le mal qu'il espérait.

M. TOCAMBEL

Mais c'est intolérable, ce que vous dites là, baronne ! Je n'y tiens pas, je m'en vais.

MADAME DE MONCLAIR

Vous écouterez, et vous resterez ; et laissez-moi parler ; et vous ne parlerez que lorsque je vous le permettrai. »

Mme de Monclair le fit asseoir de force et le surveilla de près.

« Je te disais, Léontine, que Giselle pleurait ; mais c'était l'effet de la colère, pas du tout de la frayeur ni de l'émotion. Elle regrettait ses brodequins.

M. TOCAMBEL

Comment, *ses* ? *Mes* brodequins, vous voulez dire.

MADAME DE MONCLAIR

Laissez-moi donc parler. Quel bavard vous faites ! »

Le pauvre Tocambel joignit les mains, leva les yeux au ciel d'un air tragi-comique et ne bougea plus.

« Elle voulait donc ravoir *ses* brodequins, quand elle me vit entrer ; je la mis de suite à l'aise ; elle me raconta la méchanceté de son bon ami qu'elle aime tant, son invention de sergent de ville ; Giselle est persuadée qu'il l'aurait emmenée en prison si elle n'avait pas rendu les brodequins. Elle était bien remise de sa frayeur ; seulement, elle pleurait *ses* brodequins, et je te préviens qu'elle veut demander à son père d'aller lui en acheter d'exactement pareils.

LÉONTINE

Merci, ma tante ; j'espère que Victor en trouvera : il demandera à Pierre l'adresse du magasin où il les a achetés.

MADAME DE MONCLAIR

Ha, ha, ha ! voilà une bonne idée ! Comment, Léontine ! au lieu de punir Giselle de sa conduite d'hier, de celle d'aujourd'hui, tu vas encourager Victor à céder à ce ridicule caprice et à récompenser le vol, le mensonge ?

LÉONTINE, *embarrassée*

Mais, ma tante, ce n'est pas récompenser le mal ; c'est seulement pour rendre à cette pauvre petite les lots que les méchants enfants lui ont enlevés et mis en pièce hier soir.

MADAME DE MONCLAIR

Léontine, tu sais comment les choses se sont passées ; Giselle ne mérite rien qu'une bonne punition, et je ne comprends pas que tu ne le sentes pas de toi-même, sans que je te le dise. Au reste, je t'ai prévenue, je t'ai dit mon avis ; fais comme tu voudras, et ne parlons plus du passé. Je délivre mon prisonnier. Allez, mon bon homme, et surtout ne vous échappez pas. J'aurai réellement besoin de vous.

M. TOCAMBEL

Ce dernier mot suffit pour me clouer à vos côtés, mon aimable ennemie. Je suis à vous jusqu'à la mort ! »

Le déjeuner était prêt, Victor entra avec Giselle, dont la mine rayonnante et un peu impertinente alarma Mme de Monclair et M. Tocambel.

« Je parie qu'il vient de faire une sottise, dit Mme de Monclair à l'oreille du père Toc.

M. TOCAMBEL

C'est bien mon avis ; l'air de Giselle annonce le triomphe.

MADAME DE MONCLAIR

Il lui aura promis des brodequins.

M. TOCAMBEL

Ou bien il les aura déjà donnés. »

On se mit à table ; Giselle avait un air goguenard que Léontine cherchait vainement à réprimer. La conversation était animée, grâce à l'inépuisable gaieté de Mme de Monclair et à la repartie vive et spirituelle de M. Tocambel.

A la fin du déjeuner on apporta un paquet, qu'on remit à Giselle, elle l'ouvrit avec empressement, poussa un cri de joie et éleva en l'air une paire de brodequins semblables à ceux qu'elle avait tant désirés.

Léontine se pencha vers sa tante et lui dit quelques mots tout bas.

« Montre-moi tes belles chaussures, Giselle », dit la tante en riant.

Giselle les lui donna.

MADAME DE MONCLAIR

Qui est-ce qui t'a acheté cela ?

GISELLE

C'est mon cher papa, pour me consoler des méchancetés qu'on m'a faites.

MADAME DE MONCLAIR

Charmant, charmant !... J'ai bien envie d'en avoir de pareils.

M. DE GERVILLE

Je vous donnerai l'adresse du marchand, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

C'est ce que j'ai bien envie de ceux-ci...

GISELLE, *inquiète*

Ah ! mais, c'est impossible, ma tante : ils sont à moi.

MADAME DE MONCLAIR

Qu'est-ce que cela fait ? Tu as bien pris hier ceux de M. Tocambel... Décidément je les garde ; ils sont trop jolis. »

Et Mme de Monclair les mit dans sa poche.

Giselle, surprise, consternée, ne savait quel parti prendre. Elle se tourna vers son père et dit d'une voix larmoyante : *Papa !*

M. de Gerville, reprenant courage à cet appel, s'adressa à sa tante :

« C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, ma tante ? La pauvre Giselle en est tout effrayée et interdite. Ayez la bonté, ma chère tante, de lui rendre *ses* brodequins.

MADAME DE MONCLAIR

Mais, mon ami, je fais ce que Giselle a fait hier, avec la différence que ce qu'elle a fait en cachette, je le fais ouvertement, devant vous. Si elle n'a pas mal fait, pourquoi ne ferais-je pas comme elle ? Et si elle a mal fait, pourquoi serait-elle récompensée, et pourquoi ne le serais-je pas comme l'a été Giselle ? Ou bien, pourquoi n'empêcherais-je pas Giselle de recevoir la récompense de sa mauvaise action ? Ces brodequins vous ont coûté trente francs, je le sais. Voici vos trente francs, dont je ne veux pas vous dépouiller ; et je garde les brodequins pour moi.

M. DE GERVILLE, *contenant son humeur*

Il me fera facile d'en acheter d'autres. Ne pleure pas, ma Giselle chérie ; tu les auras.

MADAME DE MONCLAIR

Giselle, si tu veux réparer le mal que tu as fait hier et ce matin, tu as un moyen très simple qui nous fera oublier à tous ton action honteuse. Refuse ce que t'offre la trop grande bonté de ton papa ; ce sera un acte courageux et généreux ! Tu te relèveras à tes propres yeux, ma pauvre enfant, et quand, plus tard, tu raconteras cette anecdote, tu pourras dire : "J'ai fait un beau trait dans mon enfance." »

Giselle, étonnée, restait indécise, regardait alternativement sa tante, son père et sa mère. Ces deux derniers baissaient les yeux.

MADAME DE MONCLAIR

Voyons, ma Giselle ; courage, mon enfant ; je n'y vais pas par quatre chemins : je dis franchement que tu es très coupable, qu'au lieu d'une récompense il te faut une punition ; que, personne n'osant te l'infliger, de peur de te chagriner, tu dois le faire toi-même courageusement, généreusement. Allons, chère enfant, un effort ! ce sera bientôt fait. »

Giselle hésita, pâlit visiblement, rassembla son courage et dit à son père :

« Papa, ma tante a raison : j'ai très mal fait, j'en suis honteuse. Ne m'achetez rien. Mon bon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers M. Tocambel, j'ai été bien méchante avec vous ; si vous voulez bien me pardonner cette fois, vous serez bien bon.

M. TOCAMBEL, *embrassant Giselle*

De tout mon cœur, ma chère, très chère enfant.

MADAME DE MONCLAIR

Bien, ma Giselle ; c'est bien, c'est beau ! je suis très contente de toi ; et, pour t'empêcher d'oublier ce jour, qui est un beau jour pour toi, garde le petit présent que je t'offre de grand cœur. Tu l'as gagné, et tu l'auras. »

Mme de Monclair remit à Giselle les brodequins qu'elle avait confisqués. Giselle, enchantée, remercia et embrassa sa tante à rendre jaloux Léontine et Victor, dont les gâteries coupables et maladroites arrêtaient les bonnes dispositions naturelles de leur fille.

MADAME DE MONCLAIR

Et à présent, mes enfants, que ma besogne est faite, que ma petite Giselle s'est réhabilitée, que j'ai du bien à en dire, je vous quitte avec mon fidèle ami et ses brodequins. Soyez sages tous les trois. Vous, père trop indulgent, toi, mère trop complaisante, imitez votre fille, qui a eu le courage d'écouter la voix de sa conscience et de s'infliger une punition qu'elle croyait méritée ; et toi, ma courageuse Giselle, continue à te traiter avec sévérité et justice, pour devenir parfaite. »

Mme de Monclair embrassa Giselle et sortit avec M. Tocambel, qu'elle se mit à persécuter aussitôt qu'ils eurent quitté l'appartement.

« J'aime beaucoup ma tante, dit Giselle au bout d'un instant.

M. DE GERVILLE

Et moi, cher amour, m'aimes-tu ?

— Certainement, papa, répondit Giselle avec froideur.

M. DE GERVILLE

Autant que ta tante, j'espère bien ?

— Oui, papa », dit Giselle avait hésitation.

Le père s'aperçut que Giselle avait hésité.

« Giselle, reprit-il avec inquiétude, est-ce que... tu m'aimerais moins que ta tante, par hasard ?

GISELLE, *embarrassée*

Je ne sais pas, papa. Je respecte beaucoup ma tante, et j'ai confiance en elle.

M. DE GERVILLE

Et moi, est-ce que je ne t'inspire pas la même confiance ?

GISELLE, *résolument*

Non, papa, vous me gâtez trop.

M. DE GERVILLE

Je te gâte ! je te gâte trop ! Mais ne vois-tu pas que, lorsque je cède à tes demandes, c'est par tendresse pour toi, pour te faire plaisir ?

GISELLE

Je le sais bien ; mais je sais bien aussi que j'ai tort ; et que vous ne me le dites pas ; et que, vous aussi, vous avez tort de me laisser faire ; et que vous me faites du mal au lieu de me faire du bien ; et c'est pourquoi je n'ai pas confiance en vous comme en ma tante.

M. DE GERVILLE

Alors, tu n'as pas confiance non plus en ta maman ?

GISELLE

Un peu, parce que quelquefois elle m'a empêchée de mal faire ; mais pas toujours, pas souvent.

M. DE GERVILLE

Oh ! Giselle, comme tu es ingrate pour nous, et surtout pour moi !

GISELLE

Non, papa, je ne suis pas ingrate ! Je vous aime beaucoup ; mais... Je ne sais comment expliquer ce que j'éprouve... Je vous aime, mais il me semble que je n'ai pas pour vous le respect que j'ai pour ma tante. »

M. de Gerville ne répliqua rien ; sa conscience lui faisait très bien comprendre que ce Giselle ne pouvait lui expliquer. Il avait perdu l'estime de sa fille ; elle l'aimait comme on aime quelqu'un de dévoué, de complaisant, qui se rend utile, mais auquel on ne pense pas quand on n'en a pas besoin.

Léontine n'avait rien dit ; son cœur lui faisait tout comprendre. Elle sentait ses torts, elle les déplorait, et la force lui manquait pour se réformer. Elle était un peu jalouse de l'influence de sa tante sur Giselle ; et pourtant sa raison lui faisait comprendre que si elle avait eu la même franchise, la même fermeté, sa fille l'aurait aimée et respectée comme Mme de Monclair.

Giselle examinait son père et sa mère ; quand elle vit des larmes dans les yeux de sa mère, elle alla près d'elle, l'embrassa.

« Maman, dit-elle, n'est-il pas temps que je prépare mes leçons pour Mlle Rondet ? elle va venir dans une heure.

LÉONTINE

Oui, ma Giselle ; tu es bien gentille d'y avoir pensé. Au revoir, Victor. Venez nous prendre à deux heures, pour nous mener à l'Exposition. »

Victor ne répondit pas ; il était resté les coudes appuyés sur la table, la tête soutenue dans ses mains. Léontine fit signe à Giselle de sortir et s'approcha de son mari.

« Victor, mon ami, tu souffres comme moi des paroles de Giselle ?

M. DE GERVILLE

Oh ! Léontine, que ces paroles ont été dures et terribles ! Après tout ce que nous avons fait pour elle !

LÉONTINE

Nous en avons trop fait, mon ami. Elle nous l'a dit elle-même ; tu l'as entendu. Elle ne nous respecte pas, parce que nous manquons à notre devoir en ne la dirigeant pas. Mais il est temps encore de retrouver son respect et son affection. Soyons plus fermes, plus sages.

M. DE GERVILLE, *impatienté*

Ce qui veut dire, Léontine, que tu veux la rendre malheureuse en la contrariant sans cesse. Je ne peux pas la gronder, lui tout refuser. Cela m'est odieux et impossible. »

Léontine expliqua à son mari ce qu'elle attendait de lui ; elle lui prouva que Giselle n'en serait que plus heureuse. Elle finit pas en obtenir la promesse de ne rien accorder de ce qu'elle aurait défendu ou refusé, de ne pas approuver ce qu'elle aurait blâmé. Léontine quitta son mari, après l'avoir rassuré sur l'affection de sa fille.

XVI

NOUVELLES MÉCHANCETÉS DU CHER ANGE
LA MÈRE FAIBLIT ENCORE

Les jours suivants se passèrent assez bien ; sauf quelques petites gâteries mystérieuses du père, sauf quelques faiblesses presque imperceptibles de la mère, tout alla régulièrement, Giselle ne se laissa pas aller à de grandes colères, à des impertinences trop marquées, à des résistances trop soutenues. Léontine redevenait triomphante ; elle recevait les compliments de sa tante, de son frère, de ses sœurs. Giselle perdait de sa physionomie arrogante, moqueuse, révoltée ; on commençait enfin à croire à une réforme complète. Le père redisait sans cesse : « Quel amour d'enfant ! » La mère l'appelait plus que jamais son cher ange, son cher amour. Et Giselle n'en abusait pas !

Mlle Rondet n'avait non plus porté aucune plainte contre Giselle. Un jour, jour fatal, Mlle Rondet entra chez Léontine d'un pas précipité, l'air mécontent, le regard irrité, les lèvres serrées.

Léontine trembla : « Hélas ! pensa-t-elle, il y a quelque chose de grave. »

« Que désirez-vous, chère mademoiselle ? lui demanda Léontine de son air le plus gracieux, de son sourire le plus bienveillant, afin de l'adoucir par avance.

MADEMOISELLE RONDET

Je prie madame de lire ce papier que j'ai trouvé en rangeant les cahiers de Mme Giselle. »

Léontine prit le papier et lut :

PORTRAIT DE MADEMOISELLE RONDET

« Mlle Rondet est une bête.
« Mlle Rondet est un hérisson.
« Mlle Rondet est une vipère.
« Mlle Rondet est un crapaud.
« Mlle Rondet est un bouledogue.
« Mlle Rondet est un diable. Elle est laide comme un diable, méchante comme un diable ; je la déteste comme un diable ; elle m'ennuie, elle m'embête, elle m'assomme. »

Léontine était atterrée. Comment expliquer cette nomenclature injurieuse ? Comment excuser Giselle et calmer Mlle Rondet ?

« Ma chère demoiselle, balbutia enfin Léontine, Giselle est si jeune ! C'est une espièglerie, un enfantillage ; pardonnez-le-lui, je vous en prie.

MADEMOISELLE RONDET

Je ne demande pas mieux que de lui pardonner, madame, mais il faut au moins qu'elle m'en témoigne ses regrets, et qu'elle redouble de docilité et d'application pour me faire oublier cette impertinence.

LÉONTINE

Mon Dieu, chère mademoiselle, il ne faut pas croire que ce soit de l'impertinence ; Giselle ne pensait pas que vous puissiez jamais voir ce papier ; c'est un enfantillage ; ne croyez pas qu'il y ait eu d'intention méchante, je vous en prie. Elle est devenue si bonne !

MADEMOISELLE RONDET

Elle est certainement améliorée, madame ; mais il y a du relâchement depuis deux ou trois jours ; elle n'obéit pas ; ses devoirs sont mal faits ; je suis obligée de gronder, et c'est probablement ce qui m'a valu cette jolie page de son écriture.

LÉONTINE

Je vais lui parler, chère mademoiselle ; et je vous l'enverrai repentante et docile. »

Mlle Rondet se retira à moitié satisfaite ; Léontine sonna.

« Dites à Giselle qu'elle vienne me parler de suite », dit Léontine.

Deux minutes après, Giselle entra.

GISELLE

Vous me demandez, maman ? Je suis accourue bien vite, comme vous voyez.

LÉONTINE

Tu es bien gentille, cher amour. Dis-moi, mon ange, pourquoi as-tu écrit tout ceci sur cette feuille que Mlle Rondet vient de m'apporter ? »

Léontine lui fit voir le papier.

GISELLE, *s'en emparant*

Ah mon Dieu ! elle l'a trouvé ? Pourquoi aussi va-t-elle fouiller dans mes tiroirs ? Je ne veux pas qu'elle les ouvre et je vais le lui défendre.

LÉONTINE

Giselle ! ma Giselle chérie ! Comment parles-tu ! *Lui défendre !* Est-ce que tu as le droit de lui défendre quelque chose ?

GISELLE

Je ne veux pas qu'elle touche à mes affaires.

LÉONTINE

Mais, chère enfant, il faut bien qu'elle regarde à tes cahiers, qu'elle les corrige en t'attendant, qu'elle voie s'ils sont bien rangés.

GISELLE

Est-elle bien furieuse ?

LÉONTINE

Furieuse, non, mais très mécontente ; elle compte que tu lui feras tes excuses.

GISELLE

Ah ! par exemple ! Des excuses ! Elle les attendra longtemps, mes excuses. Je dois porter ce papier aux Champs-Élysées ; toutes mes amies doivent apporter aussi les portraits de leurs maîtresses ; nous lirons tout ça ; ce sera très amusant.

LÉONTINE

Oh ! Giselle ! ne fais pas cela, mon enfant ! Ce serait très mal. Si les maîtresses viennent à le savoir, elles seront furieuses pour le coup et elles ne voudront plus vous donner de leçons.

LÉONTINE

Ah ! il n'y a pas de danger ; elles meurent de faim !

LÉONTINE

Vois comme tout cela est mauvais. Vous manquez toutes de respect et de reconnaissance envers vos maîtresses, parce que vous croyez qu'elles ont besoin de vos leçons pour vivre. D'abord cela n'est pas ; elles ont beaucoup d'autres élèves ; et quand cela serait, n'es-tu pas

honteuse de profiter de la pauvreté d'une personne bien élevée, instruite, complaisante, pour l'humilier, la peiner parce que tu la crois sans défense ?

GISELLE

Je ne dis pas, mais je ne veux pas lui faire d'excuses.

LÉONTINE

Mais, Giselle, comment veux-tu qu'elle continue à te donner des leçons, après avoir trouvé et lu ce papier ?

GISELLE

Qu'elle fasse semblant de l'avoir oublié.

LÉONTINE

C'est impossible, mon enfant ! Impossible ! Voyons, Giselle ! va lui dire en l'embrassant que tu es bien fâchée de lui avoir fait de la peine ; que c'était pour rire, pour t'amuser que tu as écrit ces bêtises.

GISELLE

Je ne veux pas l'embrasser ; elle sent trop mauvais.

LÉONTINE, *souriant*

Eh bien, ne l'embrasse pas. Dis-lui quelque chose d'aimable, qui ressemble à des excuses. »

Giselle ne répondit pas ; elle quitta sa mère d'un air boudeur et entra dans la chambre d'étude. Léontine écoutait et n'entendait rien. Quelques instants après, Mlle Rondet rentra.

« Madame, je viens vous annoncer qu'à mon grand regret il m'est impossible de continuer les leçons de Mlle Giselle...

LÉONTINE

Comment ? Pourquoi ? Giselle ne vous a-t-elle pas fait des excuses qui devaient lui faire pardonner son enfantillage ?

MADEMOISELLE RONDET

Les excuses de Mlle Giselle aggravent sa faute, madame. Elle m'a dit : "Mademoiselle, je suis bien fâchée que vous ayez trouvé et lu le papier que vous avez montré à maman. Vous n'auriez pas dû fouiller dans mes tiroirs ; je ne veux pas que vous touchiez à mes affaires. Ce n'est pas pour vous que j'avais écrit ce papier ; c'est pour mes petites amies des Champs-Élysées."

« Vous pensez bien, madame, que je ne puis accepter la position que j'aurais à l'avenir près de Mlle Giselle. Je vous prie donc, madame, de vouloir bien régler nos comptes, car je ne pense plus revenir chez vous.

— J'en suis désolée, chère demoiselle », répondit tristement Léontine.

Elle alla prendre de l'argent dans son bureau.

« C'est dix leçons que je vous dois, mademoiselle ; voici soixante francs. Croyez à tous mes regrets de perdre vos excellentes leçons pour ma fille. »

Mlle Rondet salua et sortit.

Léontine entra dans la chambre d'étude. Il n'y avait personne. Elle dit au domestique d'aller chercher Mlle Giselle.

« Mademoiselle Giselle, votre maman vous demande, dit le domestique en entrant chez Giselle.

GISELLE

Dites à maman que je suis sortie ; je pars à l'instant avec ma bonne.

LE DOMESTIQUE

Mais, Mademoiselle, puisque vous n'êtes pas encore sortie, il faut toujours que vous alliez parler à Madame qui vous demande.

GISELLE

Du tout, du tout, je sais pourquoi maman me demande, c'est à cause de cette sotte Mlle Rondet ; ce n'est pas pressé du tout. Allez, Henri, allez ; et dites bien ce que je vous dis, sans quoi... »

Giselle n'acheva pas ; un doigt menaçant compléta sa pensée.

« Sans quoi je vous ferai chasser, se dit en lui-même Henri. C'est toujours le même gentil caractère. »

Henri exécuta les ordres de Giselle et annonça que Mademoiselle était sortie.

« Sortie ! C'est singulier ! dit Léontine. Pourquoi s'est-elle tant pressée ? »

Léontine alla chez son mari. Il était occupé à faire des comptes.

LÉONTINE

Victor, nous voici encore dans un grand embarras grâce à Giselle. Mlle Rondet est partie.

M. DE GERVILLE

Qu'est-ce que cela fait ?

LÉONTINE.

Comment, ce que cela fait ? Giselle n'aura plus de leçons.

M. DE GERVILLE

Je ne vois pas grand mal à cela ; elle est raisonnable, elle peut travailler avec vous.

LÉONTINE

Impossible ! elle ne m'écoute pas.

M. DE GERVILLE

Alors rendez-lui Mlle Rondet.

LÉONTINE

Mais puisque Mlle Rondet ne veut plus venir ; Giselle a écrit cinquante sottises contre elle, et de plus elle ne veut pas lui faire des excuses.

M. DE GERVILLE

Que voulez-vous que j'y fasse ? Prenez une autre maîtresse.

LÉONTINE

Victor, que tu es désagréable ! Au lieu de me donner un conseil, tu prends la chose avec une indifférence incroyable.

M. DE GERVILLE, *l'embrassant*

Voyons, Léontine, ne me gronde pas et raconte-moi ce qui est arrivé. »

Léontine lui raconta en détail ce qui venait de se passer.

« Que faire maintenant ? Je ne veux pas laisser Giselle injurier ses maîtresses sans la punir.

M. DE GERVILLE

Punir ! punir ! tu n'as que ce mot à la bouche. La faire pleurer ! la tourmenter ! pour quelques drôleries écrites dans un moment d'humeur contre une sotte femme qui ne sait pas la prendre et qui ne lui passe rien. Laisse tout cela. La Rondet est partie ; cherches-en une autre et dis à Giselle de ne pas recommencer. Voilà tout.

LÉONTINE

Mais, Victor, si je ne la punis pas de son impertinence, Giselle recommencera avec une autre. Et puis elle en fera autant vis-à-vis de nous.

M. DE GERVILLE

Mais non, mais non ! sois donc tranquille ! Une maîtresse, ce n'est pas comme un père et une mère.

LÉONTINE

Ah ! Victor, tu as bien vite oublié ce que t'a dit Giselle il n'y a pas quinze jours !

M. DE GERVILLE

Je n'ai rien oublié ; mais je ne veux pas que ma fille soit malheureuse chez moi. Et je te prie sérieusement, Léontine, de ne pas prendre au tragique une espièglerie dont tous les enfants se rendent coupables.

— Que faire, mon Dieu, que faire ? s'écria tristement Léontine. Je vais aller voir Pierre et ma tante de Monclair. Ils me diront si je dois fermer les yeux ou punir. »

Et sans attendre la réponse de Victor, Léontine alla mettre son chapeau et son mantelet.

Elle ne tarda pas à arriver chez son frère, qu'elle mit au courant des nouveaux méfaits de Giselle. Pierre réfléchit quelque temps, ne sachant quel conseil donner devant la faiblesse persévérante de Victor et la volonté si chancelante de Léontine.

PIERRE

Il y aurait bien un moyen à employer ; mais c'est un grand parti à prendre ; ni Victor ni toi-même vous n'en aurez le courage.

LÉONTINE

Quoi donc ? Quoi donc, Pierre ? Que veux-tu dire ? De quel parti parles-tu ?

PIERRE

De mettre Giselle au couvent jusqu'après sa première communion ; elle a près de onze ans, elle aurait deux années de couvent qui lui feraient grand bien ; elle en sortirait corrigée de sa désobéissance, de sa violence et de son impertinence.

LÉONTINE

Jamais, jamais, Pierre ! Non, jamais je ne me séparerai de ma fille.

PIERRE

Dans ce cas il faut que tu te résignes ou bien à être plus que ferme, en raison des habitudes prises dès l'enfance de Giselle et qui sont difficiles à réformer ; ou bien à laisser Giselle faire toutes ses volontés et devenir de plus en plus mauvaise, impertinente et insupportable. Choisis entre les deux ; il n'y a pas d'autre résultat possible.

LÉONTINE

Pierre, tu es trop décourageant ; je vais aller voir ma tante de Monclair ; elle me donnera un conseil moins dur que le tien.

PIERRE

Essaye, ma bonne Léontine. Tant mieux si elle peut te venir en aide avec des moyens plus doux. Mais le mal est ancien ; il date presque de la naissance de Giselle ; la réforme n'est pas facile.

— Papa, papa, s'écria Georges qui entra en courant, Giselle est arrivée ; elle est pleine de boue et d'égratignures. Tous les enfants l'ont battue ; elle criait ; ma bonne l'a emmenée, elle est dans la chambre. »

Léontine poussa un cri et se précipita dans le corridor qui menait

chez les enfants ; Pierre la suivit ; Georges courut après ; cet événement si extraordinaire l'intéressait beaucoup.

Quand Léontine entra chez les enfants, on venait d'enlever à Giselle sa robe pleine de boue ; la bonne voulait lui laver le visage, mais Giselle criait, se débattait. Pierre la saisit, et malgré sa résistance il lui lava la figure à grande eau. Il vit alors qu'il n'y avait aucune blessure sérieuse, mais que les égratignures étaient en nombre considérable.

Léontine, plus morte que vive, voulut l'embrasser, la serrer dans ses bras, mais Giselle la repoussait et ne voulait même pas répondre à ses nombreuses questions.

La bonne de Georges et d'Isabelle parvint enfin à se faire entendre.

LA BONNE

Quand Mlle Giselle est arrivée aux Champs-Élysées, Monsieur, il y avait beaucoup d'enfants qui jouaient ; les miens en étaient ; Mlle Giselle avait apporté un papier, qu'elle a lu aux plus grands ; les uns riaient, les autres lui faisaient des reproches. Ensuite Mlle Giselle a proposé, à ce qu'il paraît, de faire les portraits des papas et des mamans ; les autres n'ont pas voulu. Mlle Giselle s'est mise à faire le portrait de son papa, mais je n'oserais pas le répéter, car c'est trop vilain ; elle a ensuite voulu faire celui des papas de ces enfants. Ils se sont fâchés, elle a continué malgré leur défense et leurs menaces. Ils se sont alors tous jetés sur elle pour la faire taire de force ; elle s'est roulée dans un endroit qu'on venait d'arroser et qui était plein de boue ; en se roulant elle continuait à crier des sottises sur les parents des enfants ; la colère les a pris ; ils ont voulu lui fermer la bouche avec leurs mains, et comme elle se débattait, elle a attrapé pas mal de coups d'ongle, comme Monsieur peut le voir sur sa figure.

PIERRE

Mais où était donc sa bonne quand tout cela a commencé ?

LA BONNE

Elle était allée faire une commission ; elle m'avait priée de garder Mlle Giselle avec les miens. C'est qu'elle n'est pas trop facile à garder. Elle s'échappe malgré vous. Et je ne pouvais pas laisser mes pauvres petits dans la foule, pour courir après elle ; de sorte que j'étais bien embarrassée quand je l'ai vue roulée et secouée par ces enfants, filles et garçons, qui étaient hors d'eux de colère d'entendre insulter leurs parents, et puis indignés qu'ils étaient déjà des injures dites à M. de Gerville et à la maîtresse Mlle Rondet, que plusieurs de ces enfants connaissent et aiment bien. J'ai confié mes enfants à un sergent de ville, un brave homme que mes enfants aiment beaucoup et qui les connaît depuis longtemps, et j'ai couru délivrer Mlle Giselle. Le sergent m'a aidée à les ramener ici, et je l'ai prié de prévenir la bonne que Mlle Giselle était chez nous.

LÉONTINE

Comment cette vilaine Émilie a-t-elle abandonné ma pauvre Giselle à ces méchants enfants ?

LA BONNE

Il paraît que c'est Mademoiselle qui lui avait donné l'ordre d'aller lui acheter quelque chose qu'elle voulait avoir. Du reste, ces enfants ne sont pas méchants, madame : ils jouent entre eux et avec les miens, très gentiment mais c'est que la colère les a pris quand ils ont entendu Mlle Giselle parler de leurs parents comme elle l'a fait.

LÉONTINE

Souffres-tu beaucoup, mon pauvre ange ?

— Horriblement, répondit Giselle qui ne souffrait que légèrement.

PIERRE, *avec indignation*

Tant mieux, méchante enfant. Je voudrais te voir souffrir bien réellement, et au lieu de ces égratignures qui ne sont rien, te voir défigurée, pour mettre ton visage en rapport avec ta vilaine âme et ton méchant cœur !

LÉONTINE

Oh ! Pierre, que tu es cruel !

PIERRE, *vivement*

Cruel ! pour une petite malheureuse qui a la méchanceté d'injurier son père cent fois trop bon pour elle, et de blesser les bons sentiments de ces pauvres enfants que j'aime et que j'estime pour avoir maltraité et battu ta méchante Giselle.

— Habillez Giselle, que je l'emmène ! dit Léontine hors d'elle. Nous ne pouvons pas rester ici.

PIERRE

Tu as raison. Va continuer ton œuvre chez toi, aidée de ton mari. Venez, mes chers petits, venez voir votre maman et vos bonnes tantes. »

Pierre sortit avec ses enfants sans même jeter un regard sur Léontine et sur Giselle. Aussitôt que Giselle fut habillée, Léontine l'emmena. Quand elle rentra à la maison son mari était sorti. La bonne n'était pas rentrée ; Léontine fut obligée de garder Giselle.

Elle aurait voulu pourtant se recueillir et penser froidement et sensément à la conduite de Giselle ; mais la présence de sa fille la troublait, et elle remit à plus tard la tâche de débrouiller les torts de chacun.

XVII

GISELLE VEUT ENTRER AU COUVENT

Giselle ne se sentait pas à l'aise ; sa mère ne lui avait encore rien dit, ni de son impertinence envers Mlle Rondet, ni de sa sortie précipitée avec sa bonne, ni des scènes qui s'étaient passées aux Champs-Élysées. Il était impossible qu'elle ne lui parlât pas ; elle craignait les interrogations et les reproches de sa mère, dont la physionomie indiquait la tristesse et le mécontentement.

Giselle était donc assise à l'autre bout de la chambre, loin de Léontine ; elle faisait semblant de lire, mais elle ne lisait pas.

Léontine, de son côté, paraissait fort occupée à parcourir un livre, mais elle pensait à Giselle, elle cherchait à se persuader que son cœur était bon, que son affection pour ses parents était vive et sincère, que les *petits* défauts de son caractère s'effaceraient par le raisonnement et les années. Elle se sentait très irritée contre Pierre, qu'elle trouvait cruel et absurde. Son conseil de mettre Giselle au couvent la révoltait.

Absorbée par ses pensées, elle ne vit pas et n'entendit pas sa tante Monclair entrer dans sa chambre. Voyant Léontine si absorbée, Mme de Monclair fit signe du doigt à Giselle de la suivre et de sortir sans bruit ; Giselle se leva doucement et suivit sa tante dans le salon.

MADAME DE MONCLAIR

Giselle, mets-toi là, et réponds-moi sincèrement. Je commence par te dire que je sais tout : j'ai vu Mlle Rondet chez la petite de Mouny qui était avec toi aux Champs-Élysées ; j'ai vu Lucie de Ternac, elle y était aussi. J'ai vu ton oncle Pierre et la bonne de tes cousins ; je suis donc au courant de tout ce qui s'est passé. Tu as très mal agi en tout et partout : avec Mlle Rondet, tu as agi méchamment, sottement, lâchement ; avec tes amis des Champs-Élysées, tu as été, à propos de leurs parents, grossière, méchante, mal élevée ; vis-à-vis de ton pauvre père, tu as été ingrate, révoltante, abominable. Voilà pour le passé. Je veux savoir maintenant ce que tu sens, ce que tu penses, ce que tu crains, ce que tu espères. Pour commencer par le commencement, dis-moi pourquoi tu as écrit ces injures contre Mlle Rondet.

GISELLE

Parce que je m'étais trop contenue pendant la dernière leçon ; elle m'avait ennuyée en me faisant recommencer vingt fois une phrase que j'avais mal faite, disait-elle. Elle m'avait taquinée tout le temps ; pour me venger, j'ai écrit ce papier qu'elle a trouvé dans mon tiroir.

MADAME DE MONCLAIR

Pourquoi l'as-tu fait voir à tes amies ?

GISELLE

Parce que je leur en avais parlé la veille ; elles ont trouvé l'idée drôle, et nous devions toutes lire ces portraits aux Champs-Élysées, ce matin.

MADAME DE MONCLAIR

Et aucune de vous n'a songé à la méchanceté d'une pareille lecture.

GISELLE

Non, ma tante ; je ne trouve pas que ce soit méchant. Elles nous ennuient tant ces maîtresses, qu'il faut bien s'en venger un peu.

MADAME DE MONCLAIR

Elles vous ennuient pour votre bien, en vous instruisant ; et vous les perdez de réputation en les calomniant. Pourquoi as-tu eu la même méchante pensée pour ton pauvre papa ?

GISELLE

Parce que..., je n'ose pas vous le dire, ma tante ; vous me gronderez.

MADAME DE MONCLAIR

Non, Giselle, non ; jamais je ne te gronderai pour une explication franche et vraie. Parle sans crainte ; tu es ici comme à confesse ; rien de ce que tu me diras ne sera redit qu'avec ton consentement et ne te vaudra le moindre reproche.

GISELLE

Hé bien, ma tante, c'est que je n'aime pas beaucoup papa ; il me gâte tellement que je n'aime pas à être avec lui ; je n'aime pas à me promener avec lui de peur de rencontrer mes amies, qui se moquent de ses gâteries. Je ne peux pas venir à bout de l'aimer ; il m'aime trop, et je sens qu'il me fait du mal. »

Mme de Monclair ne répondit pas ; elle resta quelques instants le visage caché dans ses mains ; Giselle crut l'entendre dire à mi-voix : Quelle punition !

« Et ta mère, dit enfin Mme de Monclair, ta pauvre mère, l'aimes-tu, Giselle ? »

Giselle rougit beaucoup et baissa la tête.

MADAME DE MONCLAIR

Dis-moi franchement, Giselle, aimes-tu ta mère ?

GISELLE

Un peu, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

Et pourquoi pas beaucoup ? Elle est pourtant bien bonne pour toi.

GISELLE

Certainement, ma tante, mais... vous allez me gronder, j'en suis sûre.

MADAME DE MONCLAIR

Non, non, ma fille ; n'aie pas peur. Je te jure que je ne te gronderai pas, quoi que tu dises !

GISELLE

Hé bien ! voilà, ma tante. Maman est très bonne, mais elle a peur de moi ; elle m'appelle son ange, son cher ange, son amour, quand elle sait très bien que je ne suis ni un ange ni un amour, mais elle a peur que je n'éclate, que je ne me mette en colère ; elle n'ose pas me gronder, me punir, me dire même que je fais mal ou que j'ai mal fait ; ce n'est pas autant que papa, mais c'est un peu comme papa ; et alors cela me déplaît ; je n'aime pas cela, et je me moque d'eux dans mon cœur et dans ma tête. Et alors cela m'empêche de les aimer tout de bon.

MADAME DE MONCLAIR

Mais, Giselle, comprends-tu combien ta conduite a été coupable aujourd'hui, et le chagrin qu'en éprouve ta mère et qu'en aura ton père ?

GISELLE

Oui, ma tante, je le sais bien ; cela m'est désagréable, mais cela ne m'afflige pas, si je pouvais m'en aller pendant quelque temps, j'en serais bien aise, parce que cela m'ennuie de les voir tristes, surtout maman. Pour papa cela m'impatiente.

MADAME DE MONCLAIR

Pauvre Giselle ! comme ton cœur est endurci ! Ma pauvre fille, veux-tu te corriger ? le veux-tu sincèrement ?

GISELLE

Oui, ma tante ; mais c'est difficile ! et c'est si agréable de faire toutes mes volontés, de n'être jamais contrariée !

MADAME DE MONCLAIR

Tu n'es pas contrariée, mais personne ne t'aime, ma pauvre enfant ; tes amis même te fuient ; ceux que tu as tant choqués aujourd'hui se sont concertés pour ne plus jouer avec toi ; ils veulent aller se promener ailleurs qu'aux Champs-Élysées pour ne pas te rencontrer ; est-ce une vie agréable que tu mèneras ?

GISELLE

Ce sera fort ennuyeux pour moi, ma tante ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Ce n'est pas ma faute si papa et maman m'ont gâtée et m'ont rendue mauvaise.

MADAME DE MONCLAIR

Giselle, Giselle, tais-toi, je t'en prie ; ne te rends pas plus mauvaise encore en rejetant tes fautes sur tes pauvres parents.

« Mais une dernière question. Veux-tu aller au couvent pour deux ans, jusqu'à ta première communion ?

GISELLE, *effrayée*

Au couvent ! Non, non, je ne veux pas aller au couvent ; c'est trop triste, trop ennuyeux. J'aime encore mieux rester avec maman. Ne conseillez pas à maman de me mettre au couvent ; je vous en supplie, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

Je ne le lui conseillerai pas, Giselle, parce que je suis sûre que tu n'y resterais pas.

GISELLE

Vous avez bien raison ; je m'en échapperais aussitôt que je trouverais une porte ouverte.

MADAME DE MONCLAIR

Ce n'est pas cela que j'entendais ; je voulais dire qu'on te renverrait du couvent.

GISELLE

Me renvoyer ! Ah ! par exemple ! si les religieuses croient que je me laisserai renvoyer comme une pauvresse !

MADAME DE MONCLAIR

Il faudrait bien t'en aller, si elles le voulaient.

GISELLE

Pas du tout ! Je m'arrangerai si bien qu'elles ne pourront pas me renvoyer.

MADAME DE MONCLAIR

C'est ce que nous verrons si tu y entres. Tu ne seras pas la plus forte, je t'en préviens.

GISELLE

Quand je veux quelque chose, ça se fait. Et si je veux entrer au couvent, on ne m'en fera pas sortir.

MADAME DE MONCLAIR

Tu en sortiras, ma fille, c'est moi qui te le dis. »

Mme de Monclair quitta le salon : « Je la tiens ! se dit-elle, pourvu

que les parents me laissent faire ! En la taquinant un peu sur sa sortie forcée du couvent, elle y entrera pour nous faire pièce et elle prendra l'habitude d'obéir, de céder, de travailler ; on lui parlera religion, charité, douceur et bonté ; et dans deux ans nous aurons une Giselle corrigée. »

« Léontine », dit Mme de Monclair en entrant chez sa nièce.

Léontine tressaillit et se retourna ; elle n'avait pas bougé depuis que Giselle était partie.

MADAME DE MONCLAIR

Léontine, il faut que tu obtiennes de ton mari de nous laisser faire pour ce qui touche à Giselle.

LÉONTINE

Ce ne sera pas difficile, ma tante ; il est découragé et très disposé à ne plus s'en mêler.

MADAME DE MONCLAIR

Très bien ; alors nous allons nous mettre à l'ouvrage. Veux-tu m'abandonner la direction de Giselle pendant deux ans ? »

Léontine pâlit. « Vous abandonner Giselle ! ma fille ! mon unique enfant ! Oh ! ma tante ! »

Léontine fondit en larmes.

Mme de Monclair calma ce chagrin par de douces paroles, mais fermes et sages. Elle lui raconta, mais sans tout dire, le résultat de sa conversation avec Giselle, la nécessité urgente de mettre Giselle au couvent, le moyen de l'y faire rester. Après un long débat, après beaucoup de larmes répandues, Léontine consentit enfin à seconder le plan de sa tante et l'autorisa à tout arranger avec Giselle.

MADAME DE MONCLAIR

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, je vais aller chercher Giselle, et tu vas voir que c'est elle qui t'obligera à la laisser entrer au couvent.

LÉONTINE

C'est impossible, ma tante : nous allons avoir une scène dans le sens contraire.

MADAME DE MONCLAIR

Tu vas voir. »

Mme de Monclair ouvrit la porte du salon. Giselle y était encore, pensive et l'air irrité.

« Giselle, ma pauvre fille, je crains que nous ne soyons obligées de céder ; ta maman a beaucoup de chagrin de se séparer d'avec toi ; elle craint que tu ne te fasses renvoyer du couvent avant un mois, et pour t'éviter cette humiliation elle préfère te garder et t'élever avec l'aide

de papa ; viens la voir, tu sera probablement obligée à rester ici ; au reste tu ne seras pas malheureuse, tu travailleras avec maman et tu te promèneras avec papa.

GISELLE

Je ne veux pas travailler avec maman ni me promener avec papa ; je veux aller au couvent.

MADAME DE MONCLAIR

Pour quoi faire, puisque tu te feras renvoyer.

GISELLE

Je ne me ferai pas renvoyer ; je vous l'ai déjà dit, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR, *allant à Léontine*

Voyons, Léontine, accorde-lui ce qu'elle te demande, puisqu'elle te promet de ne pas se faire chasser.

GISELLE

Je vous en prie, maman, essayez ; vous verrez que je serai si sage...

LÉONTINE

Toi, sage ! Allons donc ! c'est impossible !

GISELLE

Je veux entrer au couvent, et j'y entrerai.

LÉONTINE

Et que dira ton papa ?

GISELLE

Papa ne dira rien du tout, quand il saura que je le veux.

LÉONTINE

Écoute, si tu le veux absolument...

MADAME DE MONCLAIR

Bon, elle consent. Viens vite, Giselle, viens avec moi ; nous allons monter en voiture, nous irons visiter le couvent des Oiseaux [1] et celui du Sacré-Cœur, et si l'un des deux te plaît, nous prendrons nos arrangements, nous irons faire des emplettes pour ton trousseau et tes petites fantaisies, et nous viendrons donner une réponse à maman. »

Giselle, enchantée, embrassa fortement sa tante ; elle sentit un mouvement de pitié pour sa mère, se jeta à son cou et l'embrassa plusieurs fois en répétant :

1. *Couvent des Oiseaux* : appelé alors le Cours Saint-Germain, et situé rue de Varennes. L'ordre des religieuses des Oiseaux est l'ordre des chanoinesses de Saint-Augustin.

« Merci, merci, ma chère maman ; je vois à présent que vous m'aimez bien réellement ; je serai heureuse au couvent, je serai bonne, obéissante, et je ne me ferai pas renvoyer.

LÉONTINE

Je crois, moi, qu'avant quinze jours tu seras ici, bien heureuse d'être chassée de ton couvent.

MADAME DE MONCLAIR

Ne réponds pas, Giselle, ne réponds pas ; va vite mettre ton chapeau et reviens me chercher. »

Giselle disparut avec la légèreté d'un oiseau.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*

Eh bien, Léontine, qu'en dis-tu ?

LÉONTINE

C'est incroyable ! C'est merveilleux ! Je n'en reviens pas. Mais, ma tante, que c'est dur, que c'est douloureux de la voir si heureuse de me quitter !

MADAME DE MONCLAIR

Ne t'en plains pas, ne t'en plains pas, ma Léontine ; elle va chercher au couvent le cœur qui lui manque pour le moment ; elle comprend qu'elle est ignorante, qu'elle se fait détester par ses amies et sa famille, son amour-propre en souffre, et de plus elle s'ennuie ; elle te reviendra changée du tout au tout ; elle t'aimera de tout son cœur, et elle fera ta consolation au lieu d'être ton tourment. Et si elle te voit pleurer, dis-lui que c'est de chagrin et de la honte qu'elle se prépare en se faisant chasser.

GISELLE

Me voici, ma tante ; je suis prête. Partons vite. Adieu, maman ; au revoir.

MADAME DE MONCLAIR

Me voilà prête à te suivre. Au revoir, Léontine. Il est quatre heures : nous reviendrons vers sept heures ; je dînerai chez toi. »

Mme de Monclair et Giselle disparurent ; Léontine resta seule avec son chagrin et son remords. Elle résolut d'aller chez Pierre pour lui faire ses excuses de son irritation injuste du matin.

XVIII

SURPRISE ET INDIGNATION DE M. DE GERVILLE

Mme de Monclair et Giselle visitèrent les Oiseaux et le Sacré-Cœur : Giselle préféra les Oiseaux ; elles y retournèrent ; on leur en fit voir encore tous les détails ; la supérieure permit à Giselle de jouer avec les élèves, qui étaient en récréation pour la demi-heure du goûter.

Pendant que Giselle faisait connaissance avec ses futures compagnes, Mme de Monclair expliquait à la supérieure la position et le caractère de Giselle ; la supérieure, femme d'une grande intelligence et d'une haute piété, comprit de suite que ce n'était pas seulement une élève de plus à accepter, mais une bonne œuvre à faire. Elle promit d'y veiller avec le plus grand soin, d'user avec Giselle d'une grande fermeté et en même temps d'une grande douceur ; elle entra tout à fait dans la pensée de Mme de Monclair, de donner asile à Giselle le plus tôt possible afin de ne pas lui laisser le temps de changer d'idée. Il fut donc convenu qu'on l'amènerait à demander elle-même d'entrer au couvent dès le lendemain.

Quand la récréation fut terminée, Giselle s'était déjà liée intimement avec deux ou trois élèves de son âge ; elle grillait de les retrouver le plus tôt possible.

« Viens demain, je t'en prie, lui dirent ses nouvelles amies ; nous avons congé pour la fête de notre première maîtresse.

— Je viendrai, je viendrai, je vous le promets ; nous allons bien nous amuser. Adieu, mes bonnes amies, je vous aime déjà beaucoup.

— Et nous donc ! nous t'aimons beaucoup aussi. Nous serons bien heureuses ensemble ! Tu verras.

— Adieu, adieu. »

Giselle rejoignit sa tante, et elles partirent pour faire des emplettes.

Giselle était folle de joie ; elle baisait les mains de sa tante, elle la remerciait.

« Demain, dit-elle, je me lèverai de bonne heure.

MADAME DE MONCLAIR

Pour quoi faire ma fille ?

GISELLE

Pour entrer au couvent plus tôt.

MADAME DE MONCLAIR

Comment, pour entrer au couvent ? Tu ne pourras pas entrer au couvent demain.

GISELLE

Pourquoi cela, ma tante ?

MADAME DE MONCLAIR

Pour donner à maman et à papa le temps de te voir, de s'habituer à la pensée de se séparer de toi.

GISELLE

Oh ! quant à ça, le plus tôt sera le mieux. Ils pleureront, ils voudront me faire rester, peut-être. Je serais désolée. Je vous en prie, ma bonne tante, faites-moi entrer demain. Il y aura congé pour la première maîtresse ; ce sera amusant. Je veux absolument entrer demain matin.

MADAME DE MONCLAIR

Arrange-toi avec tes parents pour cela ; moi je ne demande pas mieux ; je viendrai te chercher quand tu voudras.

GISELLE

Merci, merci, bonne tante ; c'est vous que j'aime ; vous m'avez toujours fait du bien. »

Elles achetèrent au magasin du Louvre [1] ce qu'il fallait à Giselle pour son trousseau ; de là elles allèrent choisir des petits souvenirs que la tante engagea à Giselle à donner à ses parents et à sa bonne. Elles revinrent à la maison les mains pleines ; Giselle était radieuse ; Mme de Monclair était gaie et satisfaite. Léontine était encore seule ; son mari n'était pas rentré.

La joie de Giselle, son enthousiasme du couvent et de ses nouvelles amies, remplirent Léontine de tristesse. Mme de Monclair chercha en vain à la distraire ; la pensée de perdre sa fille pour deux ans lui faisait saigner le cœur ; elle contemplait Giselle avec amour et avec douleur. M. de Gerville rentra enfin : Giselle courut à lui.

« Papa, dit-elle en l'embrassant, m'aimez-vous ?

M. DE GERVILLE

Si je t'aime, mon amour, mon ange ! Oui, je t'aime, et t'aimerai toujours.

GISELLE

Alors, papa, voulez-vous m'accorder une chose qui me rendra bien heureuse ?

M. DE GERVILLE

Tout ce que tu voudras, cher ange. Parle, que demandes-tu ?

---

1. *Magasin du Louvre* : fondé en 1855 par Chauchard, c'est un des premiers magasins du monde. Limité par les rues de Rivoli, de Marengo, Saint-Honoré et la place du Palais-Royal, il était situé non loin de chez Sophie qui s'y rendait souvent.

GISELLE

Vous me le promettez, vous me le jurez ?

M. DE GERVILLE, *riant et l'embrassant*

Je te le promets, je le jure. Je te permets de ne plus m'aimer si je ne tiens pas mon serment.

GISELLE

Eh bien, mon cher papa, il faut que vous me permettiez d'entrer au couvent. »

La surprise et le saisissement firent tomber M. de Gerville dans un fauteuil.

M. DE GERVILLE

Au couvent ! Tu es folle, Giselle ! Au couvent ! Mais non ; c'est une plaisanterie ; c'est impossible ! C'est pour rire que tu me demandes une pareille folie.

GISELLE

Du tout, du tout, papa ; c'est très sérieux ! J'ai été au couvent ; c'est charmant, les élèves sont charmantes, tout est charmant ; et je veux y entrer demain.

M. DE GERVILLE

Comment ! Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne comprends pas.

GISELLE

Je dis que je veux entrer au couvent des Oiseaux, demain. »

M. de Gerville la regarda avec une telle surprise que Giselle éclata de rire.

GISELLE

J'ai prié ma tante de me mener au couvent demain, et j'irai.

M. DE GERVILLE

Je te le défends. Tu n'iras pas.

GISELLE

J'irai. Cela m'est bien égal que vous me le défendiez ; j'irai.

M. DE GERVILLE

Mais, Giselle, mon ange, mon trésor, si tu me quittes, je mourrai de douleur.

GISELLE

Du tout, du tout ; vous ne mourrez pas ; voyez comme maman est

raisonnable ! elle ne dit rien ; elle veut bien, elle. Vous me dites que vous m'aimez, et vous me refusez une chose que vous m'avez promise.

M. DE GERVILLE

Je ne t'ai jamais promis de te mettre au couvent.

GISELLE

Non, mais vous m'avez promis tout à l'heure de m'accorder ce que je vous demanderais. Je demande le couvent, et il faut que vous teniez votre promesse. »

Mme de Monclair s'approcha de Victor et lui dit tout bas :

« Cédez, cédez, Victor ; n'ayez pas peur ; elle n'y restera pas huit jours.

M. DE GERVILLE

Vous croyez, ma tante ?

MADAME DE MONCLAIR

C'est évident ; et si vous l'excitez, nous allons avoir une grêle d'impertinences et un déluge de larmes. »

Victor hésitait encore : Giselle se jeta à son cou, l'embrassa, le combla de caresses. Il dit *oui* enfin ; Giselle poussa un cri de triomphe. Léontine étouffa un gémissement ; M. de Gerville, étourdi, hors de lui, croyait rêver. Le domestique annonça le dîner ; ils passèrent tous dans la salle à manger machinalement, sans se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Pendant le dîner, Mme de Monclair fit si bien par ses plaisanteries, par ses persiflages bienveillants du beau parti que prenait Giselle, par ses recommandations de tenir les portes ouvertes pour que Giselle puisse rentrer à la maison sans esclandre, etc., que Victor et Léontine finirent par se persuader bien réellement que leur fille ne ferait qu'une absence de quelques jours. Le calme fut rétabli, la gaieté même revint. Quand Pierre, Noémi et ses sœurs vinrent le soir d'après la demande instante de Léontine, ils apprirent avec une surprise égale à celle de Victor l'entrée de Giselle au couvent ; le consentement facile des parents, la joie de Giselle leur semblaient incompréhensibles. Mme de Monclair entraîna Pierre dans un coin et lui expliqua comment elle avait tout préparé et arrangé.

PIERRE

C'est le plus grand service que vous ayez pu leur rendre à tous, ma chère tante. Si votre plan réussit, si Léontine et Victor ne détruisent pas l'ouvrage du couvent, vous aurez fait le bonheur de Léontine et de Giselle. »

Il fut donc convenu que le lendemain, à midi, Mme de Monclair viendrait chercher Giselle et la mènerait au couvent. M. de Gerville et sa femme devaient y aller le jour d'après pour voir comment elle

s'y trouvait et si elle comptait y rester. Giselle, très contente de l'arrangement, alla se coucher et recommanda bien à sa tante d'être exacte.

La soirée se passa en étonnement et en admiration de la fantaisie de Giselle, de l'habileté de Mme de Monclair, de la résignation de Victor et de Léontine, et de la satisfaction de tout le monde.

NOÉMI

Et que feras-tu de la bonne de Giselle, Léontine ? Veux-tu nous la passer ? Laurence et Blanche cherchent une femme de chambre pour remplacer la leur qui se marie.

LÉONTINE

Je compte garder Émilie ; Giselle sera peut-être revenue dans huit jours, et certainement avant un mois ; elle retrouvera sa bonne, qui est complaisante et excellente pour elle. »

Chacun sourit de l'espoir de Léontine ; car tous avaient compris que, quoi qu'il arrivât au couvent, Giselle y resterait parce qu'elle s'y trouverait plus heureuse qu'à la maison, et que l'amour-propre, qui la dominait au plus haut degré, s'y trouvait engagé.

Le lendemain fut un jour douloureux pour la pauvre Léontine et pour Victor.

La satisfaction de Giselle se manifesta même au moment du départ ; pas une larme, pas un soupir, pas un regret ne furent accordés à la mère dévouée, mais faible, au père complaisant mais déraisonnable.

Le père et la mère étaient encore sur le perron, essuyant les larmes qui s'échappaient malgré eux, quand Giselle poussa un soupir et dit à sa tante :

« Je plains pauvre maman, et pourtant je suis contente de ne plus être là. Je ne pouvais plus me contenir devant les tendresses excessives de papa et les baisers de maman.

MADAME DE MONCLAIR

Les tendresses de tes parents auraient dû te toucher, Giselle.

GISELLE

C'est vrai, ma tante, maman surtout ; mais si vous saviez comme c'est impatientant d'être sans cesse embrassée, réembrassée, regardée avec amour, adulée, approuvée à tort, adorée enfin, quand soi-même on est indifférente et ennuyée, vous ne vous étonneriez pas de me voir enchantée de la séparation. Ce n'est que pour deux ans d'ailleurs ; deux ans sont bien vite passés.

MADAME DE MONCLAIR

Je crois que tu ne diras pas de même dans deux jours ou deux semaines.

GISELLE

Vous croyez, ma tante? Vous verrez. »

Giselle fut reçue avec empressement; ses amies de la veille lui firent oublier jusqu'à sa tante, qu'elle laissa partir sans lui dire adieu. Le lendemain, la visite de son père et de sa mère ne lui fit que peu de plaisir, parce qu'elle perdait sa récréation avec ses amies, et qu'elle fut embrassée plus de cent fois. Sa première sortie lui fut agréable parce qu'elle fut questionnée, admirée par plusieurs amis de ses parents, et qu'elle fit tout ce qu'elle voulut du matin au soir; la rentrée fut joyeuse; son père, qui l'avait ramenée, fut consterné de la gaieté insouciante qu'elle témoigna. Il avait laissé Léontine et Pierre avec Mme de Monclair; quand il vint leur rendre compte de la manière dont s'était faite la séparation, il mit une telle froideur dans son récit, que Léontine lui reprocha son indifférence pour sa malheureuse enfant.

M. DE GERVILLE

Malheureuse! Ha, ha, ha! Elle est plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été; elle est enchantée de nous avoir quittés; elle ne pèse pas une once; Nous sommes bien bons de nous tourmenter pour cette petite ingrate.

LÉONTINE

Ingrate! Victor, c'est mal ce que tu dis.

M. DE GERVILLE

Oui, ingrate; je te le répète, une ingrate! Tu crois qu'elle t'aime? Pas plus que moi! Une petite fille sans cœur! voilà ce qu'elle est. Mes yeux sont bien ouverts sur son compte à présent. Qu'elle revienne à la maison! et tu verras si je la gâte! »

Léontine sentait que son mari disait vrai; elle pleura. Que pouvait-elle faire? Sa fille ne dépendait plus d'elle.

« Je suis mère sans enfant, dit-elle. Ah! si le bon Dieu nous avait accordé d'autres enfants, comme je le lui ai tant demandé, j'en aurais encore pour m'aimer et m'entourer.

M. DE GERVILLE

Ils auraient fait comme Giselle; c'est bien la peine de s'éreinter à élever ses enfants pour les voir tourner en cœurs de marbre!

MADAME DE MONCLAIR

Cela dépend de la manière de les élever, mon cher. Tout ce que vous venez de dire est très juste, sauf votre dernière réflexion. Je me suis tuée à vous dire que vous gâtiez Giselle, que vous la rendriez insupportable, que vous prépariez votre malheur; Pierre vous l'a dit vingt, cent fois. Noémi l'a dit; notre ami Tocambel l'a dit; tout le monde l'a pensé. Et vous avez continué envers et contre tous. Et vous criez, maintenant! Vous accusez Giselle! La voilà au couvent, hors

des atteintes de vos gâteries ; laissez-la s'élever là-bas ; elle vous reviendra charmante, aimable et respectueuse. Quant à vous aimer plus ou moins, cela dépendra de vous. »

Victor ne répondit rien ; il quitta le salon. Léontine comprit très bien la justesse du raisonnement de sa tante ; elle reprit courage et leur demanda à tous de l'aider à remonter son mari.

XIX

LES VACANCES FONT MAUVAIS EFFET

Les mois se passèrent ; M. de Gerville et sa femme n'espéraient plus voir revenir Giselle ; ils ne le désiraient même plus. Quand elle apportait à ses parents des notes assez satisfaisantes sur son travail, moins bonnes sur son caractère, qui perçait malgré ses efforts, mais, au total, des notes inespérées, sa conduite à la maison semblait démentir la satisfaction que témoignaient les dames du couvent. Elle retrouvait pour ses parents son ancienne impertinence, non insubordination, ses volontés absolues, ses caprices d'autrefois. Plus ses parents lui montraient de tendresse, plus elle leur témoignait de froideur ; plus ils cherchaient à lui complaire, plus elle montrait d'exigence. Avec Mme de Monclair et son oncle Pierre, on retrouvait la Giselle du couvent, assez docile, presque raisonnable. Cette différence était trop visible pour échapper à la maternité jalouse de Léontine ; elle s'en affligeait et ne savait quel moyen prendre pour obtenir de sa fille ce que les autres en recevaient sans l'avoir demandé.

Enfin, elle parut comprendre qu'elle en faisait trop, et que cet excès de complaisance lui faisait perdre le respect de sa fille sans gagner son affection ; elle voulut essayer d'une conduite différente.

Un jour de sortie, Giselle bâillait dans un coin du salon ; Léontine semblait ne pas y faire attention ; elle lisait.

« Maman ! dit enfin Giselle.

GISELLE

Que veux-tu, Giselle ?

GISELLE

Pourquoi m'appelez-vous *Giselle* ?

LÉONTINE

Et comment veux-tu que je t'appelle ?

GISELLE

Comme vous m'appelez toujours : *cher ange* ou *cher amour.*

LÉONTINE

Tu n'es ni un ange ni un amour ; je te donne le nom que tout le monde te donne. Mais que veux-tu ?

GISELLE

Je m'ennuie.

LÉONTINE

C'est ta faute ; ton papa t'a proposé de te mener au bois de Boulogne, ou sur les boulevards, pour voir toutes sortes de choses curieuses ; tu as tout refusé.

GISELLE

Parce que cela m'ennuie de sortir avec papa.

LÉONTINE

C'est aimable pour lui ce que tu dis là.

GISELLE

Ce n'est pas ma faute ; puisque je m'ennuie avec lui, pourquoi ne le dirais-je pas ? »

Léontine ne répondit pas ; elle reprit sa lecture.

« Maman », dit encore Giselle d'un air dolent.

Léontine ne répondit pas.

« Maman, reprit Giselle d'un air impatienté.

LÉONTINE

Laisse-moi lire ; tu m'interromps sans cesse.

GISELLE

Vous n'êtes plus bonne avec moi.

LÉONTINE

Je suis pour toi ce que tu es pour moi.

GISELLE

Qu'est-ce que je suis pour vous ?

LÉONTINE

Maussade et indifférente.

GISELLE

Je vois que vous ne m'aimez plus.

LÉONTINE

Je t'aime quand tu le mérites.

GISELLE

Et aujourd'hui, trouvez-vous que je le mérite ?

LÉONTINE

Non, pas du tout.

GISELLE

Alors je veux retourner au couvent, où tout le monde est content de moi.

LÉONTINE

Comme tu voudras ; j'écrirai à ces dames pour leur expliquer ta rentrée.

GISELLE

Je ne donnerai pas la lettre, je la jetterai.

LÉONTINE

Ce n'est pas à toi que je la remettrai, comme tu penses bien.

GISELLE

Mon Dieu, que je suis malheureuse à la maison ! » s'écria Giselle en fondant en larmes.

Léontine fut sur le point de courir à Giselle, qu'elle s'accusait de traiter trop durement, mais elle se contint et reprit son livre d'une main tremblante.

Giselle pleura, se roula, cria en vain. Léontine lisait toujours ; elle aussi pleurait, mais en silence, cachant ses larmes à son ingrate enfant.

Enfin, les pleurs de Giselle ne coulèrent plus ; elle s'aperçut que sa mère s'essuyait les yeux ; elle devina que la tendresse était la même et que la sévérité n'était qu'apparente. Cette pensée la consola, car elle avait été réellement inquiète ; elle aimait sa mère en raison de la fermeté qu'elle déployait.

Elle se leva, s'approcha doucement du fauteuil de Léontine, et, passant son bras autour de son cou, elle posa sa tête sur sa poitrine et dit d'une voix calme :

« Maman, ne pleurez pas : je ne retournerai pas au couvent avant ce soir ; je vous aime. »

Léontine, trop émue pour parler, l'embrassa, la serra dans ses bras, et recueillant toute sa force pour ne pas se laisser aller au bonheur et à la tendresse qui remplissaient son cœur, elle lui dit en souriant :

« C'est bien, chère enfant ; tu fais très bien.

GISELLE

Maman, voudriez-vous sortir un peu avec moi ?

LÉONTINE

Très volontiers, chère petite, maintenant que tu es sage. »

Et se levant sans l'embrasser encore et encore, comme s'y attendait Giselle, Léontine alla s'habiller pour sortir. Giselle, un peu pensive et désappointée, mit son chapeau et attendit patiemment que sa mère fût prête.

A partir de ce jour Giselle se contint davantage avec sa mère ; mais elle se revengea sur son père, qui continuait son système de gâterie. Giselle l'en récompensait par de l'humeur, de l'impertinence et une exigence toujours croissante.

Les vacances commencèrent bien, et finirent mal. Léontine se laissa aller à de petites concessions, puis à de plus grandes. On était allé passer quinze jours chez M. et Mme de Néri, où se trouvaient Mme de Monclair et M. Tocambel. Un jour Giselle voulut aller à une fête de village. Son père, sa mère et toute la société l'accompagnaient ; Pierre s'occupait principalement de ses enfants ; ils demandèrent à entrer dans des baraques où l'on montrait toutes sortes de bêtes féroces.

« Non, mes enfants, répondit M. de Néri ; ces bêtes sont mal enfermées quelquefois ; en s'en approchant de trop près, vous pourriez attraper un coup de griffe ou un coup de queue qui vous ferait beaucoup de mal. »

Georges et Isabelle, habitués à obéir, n'insistèrent pas et demandèrent à jouer à la loterie, ce que M. de Néri leur accorda avec plaisir. Pendant qu'ils gagnaient des tasses, des verres, des pains d'épices, Giselle demanda à son tour d'entrer dans la tente des bêtes féroces.

LÉONTINE

Non, Giselle, ce serait imprudent ; tu as entendu ce qu'a dit ton oncle à tes cousins. Allons voir autre chose.

GISELLE

C'est que j'ai bien envie de voir les bêtes féroces.

LÉONTINE

Tu en as vu de bien plus belles au Jardin des Plantes.

GISELLE

C'est égal, je veux voir celles qui sont ici. »

Léontine lutta quelque temps encore ; enfin, voyant une scène prête à éclater, M. de Gerville dit :

« Je vais t'y mener. Léontine, avec moi il n'y a aucun danger.

LÉONTINE

Mais s'il lui arrive quelque chose ?

M. DE GERVILLE

Il ne lui arrivera rien. Il y a une foule de gens qui entrent et qui en sortent vivants et sans blessures.

LÉONTINE

Je veux bien, Victor, puisque tu le veux. Mais prends bien garde, Giselle chérie ; ne t'approche pas de ces vilaines bêtes.

GISELLE

Soyez tranquille, maman ; j'y ferai bien attention. Venez, papa, venez vite ; j'aperçois mon oncle Pierre qui revient de notre côté. »

M. de Gerville se hâta de payer et d'entrer dans cette baraque infecte ; les animaux étaient d'une maigreur effrayante, leur poil était usé, ils avaient l'air de galeux mourants.

« Qu'ils sont laids ! qu'ils sont maigres ! s'écria Giselle.

M. DE GERVILLE

Je ne pense pas qu'ils soient bien dangereux. Ils ont l'air de mourir de vieillesse ou de faiblesse. »

Le rugissement d'un tigre qui se trouvait près de Giselle lui fit peur ; elle fit un saut en arrière, marcha sur quelque chose, trébucha et alla tomber sur la cage d'un ours noir caché par l'obscurité.

Le grognement de l'ours excita le tigre, qui recommença à rugir. Giselle, terrifiée, voulut se relever, mais elle se sentit retenue par sa robe, que les griffes de l'ours [1] avaient saisie à travers les barreaux de la cage ; il cherchait à attirer à lui Giselle, qui trébuchait à chaque nouvel effort de l'ours.

« Papa ! papa ! » criait Giselle.

Le tigre et l'ours continuaient leurs rugissments ; les autres animaux, excités par les exclamations des personnes présentes, faisaient un vacarme qui attira les gendarmes et la foule. M. de Gerville avait beau soutenir Giselle et chercher à la dégager : l'ours gagnait du terrain, la manche de la robe de Giselle était déchirée, les griffes de l'ours commençaient à effleurer sa peau ; un gendarme, voyant le péril que courait Giselle, tira son sabre et abattit un bout de la patte de l'ours, qui se réfugia en grondant au fond de sa cage. Giselle était tombée aussi par l'effet de la secousse : le sang de l'ours avait jailli sur elle, et quand son père la releva et l'emporta au-dehors, elle paraissait grièvement blessée au bras. Ce fut à ce moment que Léontine, effrayée par les cris qui se faisaient entendre dans la baraque, accourut au secours de Giselle. Quand elle vit son mari emportant sa fille qui avait le bras ensanglanté, elle poussa un cri et perdit connaissance. Tout le monde mit un empressement charitable à secourir Mme de Gerville et Giselle. Plusieurs personnes apportèrent de l'eau pour laver le bras de Giselle et pour mettre ses plaies à découvert. Pendant qu'on s'occupait de Giselle, Pierre bassinait le front et les tempes de Léontine : dès qu'elle ouvrit les yeux, il la rassura sur l'état de sa fille, qui avait assuré n'avoir

1. Sophie qui, enfant, avait failli être dévorée par un ours, développe ce thème dans *Diloy le chemineau*. Il est d'ailleurs exact qu'un ours s'était échappé de sa cage, aux environs de Pau, l'année où Sophie a écrit ce livre.

aucune blessure, ce qui fut constaté avec bonheur par les assistants. Quand chacun fut tranquillisé, on remercia le brave gendarme qui avait usé de son sabre avec tant d'adresse et d'à-propos. Les dames et les messieurs du château de Néri quittèrent la fête ; Giselle était trempée ; il faisait heureusement très chaud, le soleil l'avait séchée avant qu'elle fût rentrée.

MADAME DE MONCLAIR

Si tu avais écouté ta maman, Giselle, tu n'aurais pas été secouée par l'ours, ni couverte de son sang ; tu n'aurais pas causé à ta mère une frayeur terrible, et tu n'aurais pas troublé la fête pour tout le monde.

GISELLE

Je ne croyais pas qu'il y eût de danger, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR

Ton oncle Pierre l'avait dit pourtant.

GISELLE

C'est vrai ; aussi je n'aurais pas insisté, si papa ne m'avait offert de me faire entrer dans cette dégoûtante baraque.

M. DE GERVILLE

Je te l'ai offert parce que tu en avais envie, mon amour.

GISELLE, *sèchement*

Il ne faut pas toujours faire ce que je demande, vous le savez bien.

M. DE GERVILLE

Mais, cher amour...

GISELLE

Oh ! papa, je vous en supplie, ne m'appelez pas cher amour ; vous savez que je suis loin d'être un amour.

M. DE GERVILLE

Alors je t'appellerai mon ange, car tu l'es.

GISELLE

Encore moins ! Si vous saviez comme ces choses m'impatientent, je les mérite si peu !

— Cher ange, tu mérites ce qu'il y a de plus excellent », s'écria le père en voulant l'embrasser.

Giselle s'échappa et courut à sa tante : « Vous voyez, ma tante, s'il est possible que je sois sage et aimable. Cela m'ennuie tellement que je serai très contente de voir arriver la fin des vacances.

MADAME DE MONCLAIR

Ne dis pas de ces choses désagréables pour tes parents, Giselle. La trop grande tendresse de ton père ne t'oblige pas à faire l'enfant gâté, et tu pouvais parfaitement ne pas insister pour obtenir de lui ce que te refusait ta mère. »

Giselle ne répondit pas, elle continua à marcher près de sa tante, qui exerçait son innocente malice sur le pauvre Tocambel, qu'elle faisait courir, qu'elle secouait et taquinait à la grande joie de Giselle ; la gaieté de sa tante l'amusait beaucoup plus que les tendresses de ses parents.

La fin des vacances ne fut triste que pour M. et Mme de Gerville. Ils voulaient tous deux ramener Giselle au couvent ; mais elle demanda si instamment à sa tante de Monçlair, qui revenait ce jour-là à Paris, de ne pas les exposer à ce pénible voyage, et de lui épargner à elle-même d'être témoin des larmes de son père et de sa mère, que Mme de Monclair lui promit de les en détourner ; elle y parvint non sans peine en leur représentant le chagrin qu'aurait Giselle pendant tout le voyage.

LÉONTINE

Pourquoi, ma tante, ne pourrais-je pas accompagner Giselle au couvent avec vous ? Nous prendrions un compartiment tout entier et nous pleurerions à notre aise.

MADAME DE MONCLAIR

C'est précisément ce que je veux éviter et ce qui ferait mal à Giselle. Évitez-lui le chagrin de vous voir pleurer. Elle-même m'en a parlé ; elle le redoute beaucoup, et elle m'a priée d'arranger les choses pour que je sois seule à l'accompagner. Pierre, Noémi et tes sœurs resteront avec toi une quinzaine encore.

LÉONTINE

Et je reprendrai ma vie isolée et malheureuse.

MADAME DE MONCLAIR

Malheureuse, non ; tu as un mari qui t'aime ; un frère, des sœurs qui t'aiment ; une tante qui ne te déteste pas, ajouta-t-elle en riant. D'ailleurs, veux-tu que je te revienne après avoir terminé mes affaires à Paris ? Ma fille est en Algérie avec son mari, je suis seule avec le père Toc, que je ramènerai, n'est-ce pas, mon ami ? N'allez pas dire non, car vous reviendrez tout de même.

M. TOCAMBEL

Est-ce que j'ai la liberté de dire *non,* quand vous avez dit *oui* ? Je serais bientôt mis en pièces, grâce à votre douceur angélique.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*

Assez ; on ne vous demande pas tant de paroles. C'est convenu.

J'emmène Giselle et ma tête à perruque. Je laisse Giselle au couvent et je ramène le gazon, prêt pour la seconde coupe. Et il ne me quittera que lorsque je lui donnerai congé. »

Les choses s'arrangèrent comme l'avait dit Mme de Monclair et comme l'avait voulu Giselle. La séparation fut aussi calme que possible du côté de M. et Mme de Gerville ; ils avaient promis à Giselle de ne pas pleurer. Giselle était sérieuse ; le plaisir d'entrer au couvent, où elle se plaisait, était tempéré par la domination qu'elle y subissait forcément.

« Adieu, papa ; adieu, ma pauvre maman », cria-t-elle quand elle fut en voiture avec sa tante et M. Tocambel.

La voiture s'éloigna ; Léontine fondit en larmes ; son mari mêla les siennes à celles de sa femme ; il l'emmena dans sa chambre, et il réussit à la calmer en lui représentant le bonheur de Giselle de retrouver son couvent.

« C'est incroyable ! dit-il. Je ne comprends pas cet amour du couvent. Comment peut-elle préférer la domination si absolue de ces dames, à la liberté dont elle jouit chez nous ?

LÉONTINE

C'est probablement parce qu'elle a besoin de se sentir tenue. Nous lui laissons trop de liberté ; elle en abuse, et elle le sent ; elle est humiliée d'avoir fait des sottises. Au couvent, elle obéit ; ici, elle ordonne.

M. DE GERVILLE

Mais comment s'est-elle décidée à obéir, elle qui, malgré sa gentillesse, était toujours en révolte chez nous ?

LÉONTINE

Parce qu'elle est en nombreuse compagnie pour obéir ; l'exemple l'entraîne, la crainte de donner mauvaise opinion d'elle la retient, et l'habitude de l'obéissance la lui rend facile.

M. DE GERVILLE

Enfin, il faut patienter encore un an ! La première communion sera faite, et nous la reprendrons chez nous.

LÉONTINE

Si toutefois elle veut bien y rentrer.

M. DE GERVILLE

Comment, si elle veut ! Je saurai bien l'y obliger. Là-dessus je ne faiblirai pas !

LÉONTINE

Toi ! pauvre Victor ! tu obéiras à la première sommation de Giselle.

M. DE GERVILLE

Tu verras cela. N'en parlons pas d'avance seulement, pour qu'elle ne prenne pas le temps de se préparer à la résistance. »

Léontine sourit ; elle prévoyait que Giselle n'en ferait qu'à sa tête, et que le père lui céderait au premier mot.

XX

LUTTE ET VICTOIRE DE GISELLE

Une seconde année se passa comme la précédente ; la première communion sembla amener dans Giselle un changement marqué, même vis-à-vis de ses parents. Léontine ne pleurait plus sur l'indifférence de sa fille ; sans être tendre, Giselle était polie, aimable ; elle ne repoussait aucune des caresses, quelquefois excessives, de sa mère. Le père la trouvait froide, mais convenable ; elle ne le recherchait pas, mais elle n'évitait pas non plus les promenades qu'il lui proposait, les visites qu'il désirait faire avec elle. Aux vacances, il y eut bien quelques révoltes, quelques retours d'impertinence ; mais la faute était toujours suivie de repentir. Elle faisait des excuses, et cherchait visiblement à réparer le mal qu'elle avait fait.

Une lutte formidable s'engagea vers la fin des vacances, quand Giselle parla du départ prochain et que M. de Gerville lui déclara qu'il n'y aurait pas de départ cette année, qu'elle resterait avec eux, que le temps du couvent était fini.

Giselle était nonchalamment étendue dans un fauteuil ; elle bondit sur ses pieds et regarda son père avec une surprise mêlée d'indignation.

GISELLE

Vous ne voulez pas me laisser rentrer au couvent ? Est-ce une plaisanterie, ou parlez-vous sérieusement, papa ?

M. DE GERVILLE

Très sérieusement, chère enfant ; je ne veux plus vivre séparé de toi. J'ai besoin de te voir tous les jours, de t'embrasser, de te savoir près de moi.

GISELLE

Et moi, papa, j'ai plus besoin encore de vivre avec mes maîtresses, qui sont bonnes, fermes et douces. Si vous me reprenez, je redeviendrai méchante, insupportable ; vous me rendrez détestable, et ce sera votre faute, pourtant, et pas la mienne.

M. DE GERVILLE

Ma chère enfant, tout ce que tu dis ne me fait aucune impression. Je veux te garder. Tu es ma fille unique ; la vie nous est trop pénible sans toi : ta pauvre mère le trouve comme moi. Elle...

GISELLE, *s'animant*

Ce n'est pas possible. Maman est beaucoup plus courageuse que vous ; elle m'aime plus sagement que vous. Elle cherche mon véritable bien, et je suis sûre que si maman était seule, sans vous, elle me laisserait rentrer au couvent.

M. DE GERVILLE

Tu as, en effet, joliment gagné au couvent. Tu me dis autant d'impertinences que de mots. Tu témoignes une crainte de vivre avec nous qui prouve non seulement une indifférence complète, mais une aversion inexplicable, à laquelle je ne veux pas céder et que je veux vaincre par la force.

GISELLE, *se contenant*

Je n'ai pas d'aversion ni d'indifférence pour vous, papa, au contraire ; mais je vous crains. Je crains votre faiblesse, je crains la mienne ; je sens le mal que vous me faites, et je veux prendre des forces contre vous. Je sens que je suis encore trop jeune pour vivre sans direction. Je n'ai pas d'amis, je n'ai que des esclaves. Là-bas, j'ai des maîtresses qui savent me diriger, des compagnes qui ne craignent pas de me contrarier et de me faire céder. J'ai la conscience tranquille, je suis heureuse ; je m'amuse. Ici, je suis troublée, mécontente ; je m'ennuie. On m'adore, et... et... Enfin, je veux retourner au couvent et y rester encore pendant quelques années. »

M. de Gerville était comme pétrifié. Cette sortie vigoureuse de sa fille l'avait pris par surprise. Ses raisonnements au-dessus de son âge, l'audace de ses réflexions, la fermeté de son langage, la sagesse de ses motifs, le remplissaient d'étonnement et d'incertitude ; il n'avait aucun raisonnement à opposer aux siens ; les faits donnaient gain de cause à Giselle, et pourtant il ne voulait pas rester plus longtemps séparé d'elle. Après quelques instants de silence, il lui dit :

« Je réfléchirai, je verrai, j'en parlerai à ta mère.

GISELLE

Et si maman vous conseille de me laisser retourner au couvent ?

M. DE GERVILLE

Tu y retourneras. Mais, ne t'en flatte pas : elle n'y consentira pas. »

Giselle sourit d'un air incrédule et courut chez sa mère.

GISELLE

Maman, ma bonne maman, n'est-ce pas que j'ai raison quand je dis que vous m'aimez beaucoup et sagement ?

LÉONTINE

Tu as cent fois raison, ma Giselle chérie. Je t'aime beaucoup et j'espère t'aimer sagement.

GISELLE

Alors, maman, vous m'accorderez ce que je vais vous demander ?

LÉONTINE

Certainement, si tu demandes une chose raisonnable.

GISELLE

C'est non seulement raisonnable, mais très bien.

LÉONTINE

Alors, je te l'accorde volontiers.

GISELLE

Vous le jurez ?

LÉONTINE, *riant*

Non ; avant de prêter serment, je veux savoir ce que je promets.

GISELLE

C'est... Je crains que vous ne vouliez pas ; et cela me ferait tant de chagrin !

LÉONTINE

Raison de plus pour que je ne te refuse pas, ma pauvre enfant. Que désires-tu ? Dis-le ; tu sais que je t'accorde tout ce que je puis t'accorder sans trop de déraison.

GISELLE

C'est que... ce que je désire tant vous fâchera.

LÉONTINE

Jamais je ne me fâcherai de ce qui peut te satisfaire, cher trésor. Mon bonheur est de te voir heureuse.

GISELLE

Eh bien, maman, je viens vous demander, vous supplier de me laisser retourner au couvent.

LÉONTINE

Au couvent ! Tu aimes mieux vivre au couvent que vivre chez nous, avec nous ?

GISELLE, *embarrassée*

Oui, maman.

LÉONTINE, *avec tristesse*

Pourquoi, ma Giselle ? Tu ne nous aimes donc pas ?

GISELLE

Si fait, maman ; mais... vous allez être mécontente si je vous dis pourquoi.

LÉONTINE

Non, non, mon enfant ; parle franchement.

GISELLE

C'est que je m'ennuie ici. Je n'ai pas d'amis ; je ne vois presque personne que des oncles, des tantes ou des petits qui m'ennuient, comme Georges et Isabelle.

LÉONTINE

Mais, Giselle, pense donc que tu n'as que treize ans. Si je vois peu de monde à la campagne, c'est pour ne pas déranger ta vie calme et tes études. Tu avais de jeunes amies ; tu les as toutes repoussées ; et c'est toi-même qui refuses d'y aller, c'est toi qui m'empêches de les inviter.

GISELLE

C'est parce qu'elles sont toutes ennuyeuses et contrariantes. Au couvent, il y en a tant, que je peux choisir celles qui me plaisent. On joue toutes ensembles, on travaille ensemble ; c'est tout autre chose.

LÉONTINE

Écoute, Giselle, je ne veux pas te refuser avant d'en avoir causé avec ton père ; il désire vivement te ravoir à la maison, et je crois qu'il ne voudra pas te laisser partir.

GISELLE

Il m'a dit qu'il le voulait bien, si vous y consentiez.

LÉONTINE

Demain je te dirai ce que nous avons décidé.

GISELLE

Non, pas demain, tout de suite. Je vous en prie, maman chérie, tout de suite. »

Giselle embrassa, câlina, supplia tant sa mère, qu'elle consentit à en parler tout de suite à son mari.

GISELLE

Allez, allez vite, maman ; je vous attends. »

Léontine, quoique peinée de l'empressement de Giselle, alla chez son mari, qu'elle trouva préoccupé de la scène qu'il venait d'avoir avec sa fille.

Quand il eut entendu ce que Léontine avait à lui dire, il lui raconta à son tour la conversation qu'il avait eue avec Giselle, et il demanda à Léontine quel était son avis.

LÉONTINE

Je pense, Victor, que nous devons faire le sacrifice de Giselle pour un an encore, quelque pénible qu'il nous soit. Si nous la retenons de force, elle sera très mécontente ; elle nous le fera durement sentir. Tandis qu'en lui faisant la concession d'une année, elle en sera peut-être reconnaissante.

Peut-être, comme tu le dis, Léontine. Essayons cette fois encore. Je crains, en vérité, que Giselle... n'ait pas beaucoup de cœur.

LÉONTINE

Son cœur se développera, Victor, et le couvent finira par l'ennuyer. Seulement, aux vacances prochaines, tâchons de l'amuser, d'avoir du monde, des dîners, de petites soirées dansantes. Elle aura quatorze ans ; elle comprendra qu'on peut vivre gaiement chez ses parents.

M. DE GERVILLE

Très bien ; je ne demande pas mieux. Réglons notre vie sur les goûts et l'âge de notre fille ; en la rendant heureuse, en lui faisant aimer notre intérieur, nous aurons atteint notre but. »

Ils allèrent tous deux annoncer à Giselle qu'elle aurait encore un an de couvent. Elle fut contente, mais pas autant que l'annonçait son désir si fortement exprimé. C'est que la porte mal fermée de la chambre de son père lui avait donné l'idée de s'en approcher ; elle avait entendu la conversation et les projets de ses parents pour les vacances prochaines et elle regrettait de ne pouvoir les faire mettre à exécution cette année ; mais un changement de volonté n'était plus possible après l'insistance qu'elle avait mise à retourner au couvent. Elle résolut donc d'attendre le terme fixé par ses parents.

En les remerciant de leur complaisance à céder à ses vœux, elle leur promit de ne plus rien demander pour l'année suivante.

« Je serai même très contente de ne plus vous quitter, ajouta-t-elle. Je n'aurai plus besoin du couvent, et je serai très heureuse avec vous. »

Cette assurance causa une agréable surprise à Léontine et à M. de Gerville ; ils l'embrassèrent au point de la fatiguer. Quand le jour du départ arriva, elle témoigna du déplaisir de s'en aller. Ce regret, exprimé pour la première fois depuis trois ans, fut un vrai bonheur pour son père et pour sa mère, qui la ramenèrent pour la dernière fois à son couvent si désiré.

L'année ne se passa pas sans orages ; les notes de Giselle furent de moins en moins favorables ; on se plaignait de son caractère, de son indocilité ; elle fut en retenue plus d'une fois. Ses amies, ou plutôt ses compagnes, la trouvaient exigeante et volontaire. L'amour-propre excessif de Giselle empêchait le relâchement dans le travail et retenait seul les violences auxquelles elle se serait livrée sans la crainte de notes humiliantes et d'un renvoi probable.

XXI

GISELLE QUITTE LE COUVENT ET REDEVIENT TYRAN JULIEN ENTREPREND DE LA RÉFORMER

Lorsque l'époque des vacances arriva, elle quitta le couvent sans témoigner ni regret ni affection à personne. Elle se trouvait suffisamment instruite ; elle ne s'y amusait plus autant, elle espérait mener une vie plus gaie, plus agréable à la maison. Le bonheur qu'elle témoigna à son père, quand il vint la chercher, émut profondément M. de Gerville.

« Léontine avait raison, pensa-t-il : le cœur de ce cher ange s'est enfin ouvert pour nous. »

Quand Giselle arriva, elle fut reçue à cœur et à bras ouverts par sa mère, ses oncles, ses tantes, ses cousins et quelques amis que ses parents avaient engagés à passer le temps des vacances au château de Gerville. Sa tante Blanche, mariée depuis trois ans, s'y trouvait avec son mari, Octave du Milet. Laurence avait épousé depuis deux mois M. de Lacour, jeune homme accompli qui avait été également invité à passer à Gerville le mois que devaient y rester M. et Mme de Néri avec d'autres amis.

Tout ce monde éblouit et enchanta Giselle ; elle pensa qu'elle allait s'amuser, danser, faire des promenades agréables ; elle fut donc charmante pour sa mère, pour ses tantes, ses oncles, pour tout le monde. Elle plut beaucoup à toutes les personnes présentes. Giselle était fort jolie, brune, fraîche, gracieuse ; des yeux noirs qui semblaient être des yeux de velours, des traits fins, des lèvres vermeilles, une forêt de cheveux très noirs brillants comme de la soie, une physionomie animée, intelligente, une taille souple, élevée et déjà formée, malgré sa grande jeunesse. Sa conversation était gaie, vive, spirituelle ; son rire, frais et joyeux, était communicatif et donnait envie de rire, rien qu'à l'entendre. Telle était Giselle à quatorze ans, quand elle rentra chez ses parents ; cette figure charmante, quoique trop décidée, perdait tout son charme quand Giselle était irritée ou seulement mécontente ; les yeux de velours avaient un regard d'acier ; sa peau rougissait, sa gaieté faisait place à

un air maussade, grognon, furieux même, selon le degré de l'irritation qui la dominait.

Les premiers jours de son arrivée furent irréprochables ; mais un matin, en entrant au salon, où se trouvaient ses trois jeunes tantes, ses trois cousins, le mari de Laurence et quelques autres amis, Giselle trouva le fauteuil de sa mère occupé par Blanche.

GISELLE

Ma tante, voulez-vous me donner mon fauteuil ?

BLANCHE

Comment, ton fauteuil ! D'abord, c'est le fauteuil de ta mère ; ensuite une petite fille n'a pas son fauteuil dans un salon ; et enfin une nièce ne déplace pas sa tante, surtout quand la nièce n'a que quatorze ans.

GISELLE, *vivement*

Je ne suis pas une petite fille ; à quatorze ans on est une jeune personne. Et puis, je prends toujours le fauteuil de maman quand elle n'y est pas.

BLANCHE

Mais comme j'y suis, j'y reste.

GISELLE

Je le dirai à maman, et maman me le fera rendre.

BLANCHE

Ta maman sera, j'en suis sûre, plus polie que toi ; elle t'enverra promener.

GISELLE

Je voudrais bien voir cela ; maman m'écoute toujours. C'est vous qui êtes impolie, vous me parlez comme si j'avais sept ans.

BLANCHE

Parce que tu me fais oublier ton âge ; tu te comportes comme si tu avais sept ans.

GISELLE

Enfin je veux mon fauteuil, et je l'aurai.

BLANCHE

Tu n'auras pas mon fauteuil tant que je voudrai le garder. »

Le visage de Giselle était écarlate ; ses yeux commençaient à flamboyer.

« Blanche, soyez plus raisonnable que votre nièce, dit en riant un

ami des trois cousins, Julien de Montimer, et prenez le fauteuil que je vous amène ; il est meilleur que celui de Mlle Gerville.

— Au fait, dit Blanche, j'aime mieux céder pour éviter une défaite ; je vois à la figure de Giselle qu'elle s'apprête à me livrer bataille, et j'avoue que les combats ne me plaisent guère. »

En disant ces mots, Blanche se leva et prit le siège que lui offrait Julien.

Giselle était un peu honteuse ; elle s'assit dans le fauteuil de sa mère, mais elle s'y sentit mal à l'aise ; elle n'y resta que quelques instants. Julien, la voyant embarrassée et isolée, car tout le monde la blâmait, eut pitié de son embarras et s'approcha d'elle.

JULIEN

Votre triomphe ne vous a pas profité, mademoiselle ; vous ne paraissez pas contente de votre fauteuil.

GISELLE

C'est qu'ils m'ont tous abandonnée ; personne ne me regarde seulement.

JULIEN

Parce qu'on craint sans doute de voir votre visage, toujours riant et aimable, altéré par une irritation à laquelle nous ne sommes pas habitués.

GISELLE

Mais j'avais pourtant raison d'exiger une place qui est à moi.

JULIEN

Je ne le pense pas, mademoiselle ; j'ai trouvé les raisons de votre tante bonnes et vraies.

GISELLE

Vous trouvez donc qu'on doit me traiter comme une petite fille ?

JULIEN

Non, non ; à moins que vous ne le désiriez vous-même en agissant comme une petite fille. On pourrait dans ce cas oublier que vous êtes plus près de la jeune personne que de l'enfant. »

Giselle n'était pas très contente ; elle ne répondit pas et alla s'asseoir dehors sur la pelouse où jouaient Georges et Isabelle. Personne ne l'y suivit ; elle resta seule.

« Est-ce que Giselle est sujette à des accès d'humeur comme celui qu'elle vient d'avoir ? demanda Julien à Blanche.

BLANCHE

Elle est encore si jeune qu'elle ne raisonne pas toujours ses paroles et ses démarches ; mais son accès, comme vous l'appelez, n'a pas duré.

JULIEN

Est-il vrai que ses parents l'ont beaucoup gâtée dans son enfance ?

BLANCHE

Très vrai ; et ils la gâtent encore ; elle a eu le courage et le bon sens de vouloir entrer au couvent, sans quoi elle ne serait pas instruite et gentille comme elle l'est.

JULIEN

Ah ! c'est elle qui l'a voulu ? C'est très beau cela.

BLANCHE

Oui : c'est d'autant plus beau que ses parents en étaient désespérés. Il y a beaucoup de bon dans Giselle ; c'est pourquoi je demande toujours de l'indulgence pour les défauts qui lui restent et qui finiront certainement par disparaître. »

Blanche, dans sa grande bonté, jugeait sa nièce plus favorablement qu'elle ne le méritait ; elle continua à atténuer ses torts, les rejetant sur les vices de son éducation.

Cette conversation fit penser à Julien qu'il fallait beaucoup céder à Giselle et chercher à l'améliorer en la prenant par la douceur, tout en profitant de ses bons moments pour lui résister et la faire céder. Il venait très souvent chez M. et Mme de Gerville et dans toute la famille depuis le mariage de Blanche ; il était l'ami intime du mari de Blanche. Mais c'était la première fois qu'il se rencontrait avec Giselle, qui sortait rarement du couvent ; il n'avait pas encore été invité par M. et Mme de Gerville à venir à la campagne ; cette année, le retour de Giselle, le désir de l'amuser, de réunir du monde autour d'elle, lui donna l'idée de faire des invitations pour les vacances et les deux ou trois mois d'automne et de chasse.

Julien avait vingt et un ans, il était riche, il avait perdu ses parents fort jeune ; indépendant, aimable, spirituel et d'un caractère charmant tout le monde le voyait avec plaisir faire partie de l'intimité du château de Gerville. Il aimait l'occupation et il passait une grande partie de sa matinée et de l'après-midi à préparer un dernier examen de droit qu'il devait passer à la fin de l'automne et après lequel il devait entrer au conseil d'État.

Julien s'intéressait à Giselle ; témoin des gâteries dont souffraient le caractère et le cœur de cette jeune fille, il croyait pouvoir triompher de cette mauvaise éducation et rendre bonne une nature qui aurait pu le devenir, mais sur laquelle il s'abusait, au point où elle en était arrivée. Il était pourtant réellement parvenu, au bout d'un mois à acquérir de l'influence sur Giselle ; elle se contraignait en sa présence ; elle réprimait devant lui la violence de son caractère et ses impertinences envers son père, sa mère et ses tantes.

Blanche était ravie des progrès de sa nièce qu'elle ne voyait guère

qu'au salon et à la promenade. Léontine cachait soigneusement à ses sœurs et à son frère les incartades de sa fille ; l'amélioration produite par le couvent s'effaçait graduellement ; les volontés de Giselle devenaient de plus en plus difficiles à satisfaire.

Léontine tremblait que quelque violence échappée en public ne vînt trahir les défauts graves de Giselle et sa propre faiblesse ; quant à M. de Gerville, il ne se gênait pas pour gâter sa fille en présence de sa famille et de ses amis. On levait les épaules, et on admirait Giselle de ne pas abuser davantage de la condescendance de son père.

Un jour, M. de Gerville descendait dans la cour avec son beau-frère pour essayer des chevaux qu'il voulait acheter.

GISELLE

Où allez-vous avec mon oncle, papa ?

M. DE GERVILLE

Nous allons faire atteler des jeunes chevaux pour essayer de les dresser.

GISELLE

Je voudrais y aller avec vous, papa.

M. DE GERVILLE

Impossible, chère enfant ; ces chevaux peuvent être trop vifs, méchants, et il pourrait arriver un accident.

GISELLE

Pourquoi y allez-vous alors, papa ? Puisque c'est dangereux pour moi, c'est dangereux aussi pour vous et pour mon oncle.

M. DE GERVILLE

Non, ma chérie, parce que nous autres hommes nous savons nous tirer d'affaire ; nous ne perdons pas la tête, nous pouvons sauter hors de la voiture...

GISELLE

Et pourquoi ne sauterais-je pas aussi ?

M. DE GERVILLE

Parce que tes jupons se prendraient dans les roues ou gêneraient tes mouvements.

GISELLE

Je veux y aller tout de même, papa ; je vous en prie, emmenez-moi.

M. DE GERVILLE

Je t'en supplie, mon amour, n'insiste pas ; je t'assure que pour toi il y a du danger. »

Plus M. de Gerville cherchait à dissuader Giselle, plus elle insistait ; elle le suivit dans la cour, elle vit atteler les chevaux, et quand son père et son oncle montèrent dans le chariot, ils y trouvèrent Giselle montée avant eux.

M. DE NÉRI

Victor, faites-la descendre, je vous en prie ; elle court de vrais dangers, vous le savez bien. Je ne vous accompagne pas si Giselle y va.

— Ma Giselle, ma petite Giselle, je t'en supplie ! dit M. de Gerville.

GISELLE, *riant*

Il n'y a pas de Giselle, ni de petite Giselle qui tienne ; je reste où je suis. »

M. de Néri, fort embarrassé de ce qu'il devait faire, voulut prendre Giselle et la faire descendre de force, mais elle poussa des cris qui attirèrent quelques personnes, entre autres Julien et son ami, le mari de Blanche.

« Qu'il y a-t-il donc ? s'écrièrent-ils en accourant.

M. DE NÉRI

C'est Giselle qui veut absolument nous accompagner dans cet essai de chevaux, et nous avons beau lui dire qu'elle court de vrais dangers, elle ne veut pas nous écouter.

JULIEN

Tout le monde sait que Mlle Giselle est très courageuse et ne craint pas le danger ; mais quand elle saura que l'inquiétude que vous donnera sa présence peut avoir de funestes résultats pour son père et pour vous, monsieur de Néri, je suis sûr qu'elle sera la première à vouloir descendre.

GISELLE

Vous croyez, monsieur Julien, qu'il y a du danger pour papa et pour mon oncle, si je les accompagne ?

JULIEN

Certainement, mademoiselle, parce qu'au lieu de s'occuper des chevaux et d'avoir la tête bien libre en cas de danger, ils s'occuperont de vous et ils ne tiendront pas les chevaux comme il le faudrait.

— Alors je descends », dit Giselle en sautant à bas du chariot.

Julien triomphait en lui-même. Si on lui parlait raison, pensait-il, elle serait docile comme un agneau. Ils ne savent pas la prendre.

XXII

JULIEN RÉUSSIT

« Maman, dit Giselle peu de jours après, je voudrais bien monter à cheval.

LÉONTINE

Tu es trop jeune, chère enfant ; et, n'ayant jamais pris de leçon au manège, tu ne peux pas commencer par des promenades dans les champs.

GISELLE

Pourquoi cela ? Ils montent tous à cheval ici.

LÉONTINE

Les hommes, oui ; mais pas les femmes.

GISELLE

C'est la même chose ; si les hommes montent, les femmes peuvent bien monter aussi.

LÉONTINE

Non, c'est plus dangereux pour les femmes que pour les hommes.

GISELLE

Ah ! par exemple ! Je tiendrais mon cheval tout aussi bien que papa, mes oncles, mes cousins et tous ces messieurs.

LÉONTINE

Tu n'as pas dans les mains la force de ces messieurs pour tenir ton cheval ; ensuite les femmes sont assises de côté sur leur cheval ; elles sont moins solides à cheval que les hommes.

GISELLE

C'est égal ! il faut que je monte à cheval ; cela m'amusera beaucoup.

LÉONTINE

Non, cher amour, n'y pense pas ; tu as tant d'autres manières de t'amuser.

GISELLE

J'aime mieux monter à cheval ; j'irai faire des promenades dans la forêt.

LÉONTINE

Il n'y a pas ici de chevaux que tu puisses monter ; ils sont tous trop vifs.

GISELLE

Dites à papa de m'en acheter un.

LÉONTINE

Ce ne serait pas raisonnable, ma minette ; dans deux ou trois ans, nous verrons.

GISELLE

Non, je ne veux pas attendre si longtemps ; il faut que je commence demain.

LÉONTINE

Mais, Giselle, tu n'y penses pas ; d'abord il n'y a pas de selle de femme.

GISELLE

Si fait ; j'en ai vu une et même deux dans la sellerie ; le cocher m'a dit qu'elles avaient servi à mes tantes et à vous.

LÉONTINE

Quand même il y aurait dix selles, du moment qu'il n'y a pas de cheval convenable pour toi, c'est comme s'il n'y en avait pas.

GISELLE

Mais c'est ennuyeux, ca ! Vous me refusez tout ce que je vous demande.

LÉONTINE

Ma chère petite, c'est que tu me demandes des choses impossibles, dangereuses. Comment veux-tu que je te les accorde ?

GISELLE

Si papa me permet, le permettez-vous aussi ?

LÉONTINE

Je ne sais pas... Je crains...

GISELLE

Ne craignez rien, maman ; dites oui, ou je pleurerai toute la journée.

LÉONTINE

Mon Dieu, mon Dieu, Giselle, que tu es tenace dans tes volontés !

GISELLE

C'est parce qu'elles sont bonnes. Voyons, maman, dites oui, et je me laisserai embrasser toute la journée par vous et par papa.

— En vérité ! dit Léontine joyeuse et embrassant Giselle plus de vingt fois. Eh bien oui ! oui, si papa y consent, tu monteras à cheval ! mais laisse-moi t'embrasser encore... et encore. »

Giselle se laissa faire de bonne grâce et courut à la recherche de M. de Gerville.

Elle rencontra dans la cour Julien qui rentrait.

« Monsieur Julien, où est papa ? Dites-le-moi vite, j'ai besoin de lui parler.

JULIEN

Il est chez le garde ; mais c'est donc bien pressé, mademoiselle ?

GISELLE

Très pressé, extrêmement pressé ; il faut que vous m'aidiez. Venez avec moi ; courons vite pour trouver papa.

— Mais qu'est-ce donc, mademoiselle ? Et en quoi puis-je vous aider ? demanda Julien courant après Giselle.

— Vous allez le savoir quand nous aurons trouvé papa », répondit Giselle courant toujours.

Tout en courant, elle lui expliqua qu'elle voulait monter à cheval, et qu'il lui fallait un cheval et une selle. La conversation n'était pas facile en courant à perdre haleine ; aussi Julien l'écoutait sans répondre et s'étonnait de cette idée nouvelle qui avait jailli si impétueuse du cerveau de Gisèle.

Ils arrivèrent chez le garde cinq minutes après le départ de M. de Gerville.

GISELLE

Savez-vous, Renaud, où est allé papa ?

LE GARDE

Je crois, mademoiselle, qu'il est allé au moulin.

GISELLE

Courons au moulin, monsieur Julien. »

Et Giselle partit comme un trait.

« Mademoiselle, mademoiselle Giselle ! » criait Julien en courant après elle.

Mais Giselle ne l'écoutait pas et courait toujours.

JULIEN, *courant*

Mademoiselle !... Arrêtez un instant... Je ne peux pas vous suivre...

« Je n'en puis plus », cria-t-il une dernière fois en s'arrêtant essoufflé, suffoqué de sa course longue et rapide.

Giselle était hors de vue. Julien s'assit.

« Ma foi ! il m'est impossible de la suivre... Au fait, je n'ai pas besoin de me ployer à toutes ses fantaisies. Cette idée de poursuivre son père comme un lièvre à la course ! Elle veut monter à cheval, à ce qu'il paraît ; si j'étais son père, je lui refuserais joliment. C'est une folie ! Une enfant qui n'a jamais pris de leçons de manège et qui veut monter en pleine campagne des chevaux jeunes et fringants. Elle se cassera le cou ! J'espère bien que les parents ne seront pas assez faibles pour la laisser faire. Et s'ils ont la niaiserie d'y consentir, j'userai de mon influence pour lui faire abandonner cette folie. Elle m'écoute presque toujours, parce que je sais la prendre. C'est dommage que je ne sois pas son père : j'en ferais une personne aussi charmante au moral qu'elle l'est au physique ; telle qu'elle est, elle n'est pas supportable. »

Quand Julien fut de retour au château, il trouva tout le monde prêt à se mettre à table. Il expliqua la cause de son retard ; Giselle se moqua de sa paresse.

« Heureusement que je n'ai pas eu besoin de votre aide, monsieur Julien ; papa, qui est très bon, m'a accordé presque tout de suite ce que je lui demandais.

M. DE GERVILLE

Presque tout de suite, c'est une manière de parler ; c'est-à-dire que tu m'as tant tourmenté, que j'ai cédé de guerre lasse. Figurez-vous, Julien, qu'elle s'est pendue à mon cou, me serrant comme dans un étau et assurant qu'elle ne me lâcherait que lorsque j'aurais consenti à sa demande ; je l'ai embrassée dix fois, vingt fois ; à la fin j'en avais assez, et j'ai dit *oui* pour pouvoir respirer librement.

GISELLE

Et papa m'a promis que ce serait vous qui me donneriez mes premières leçons, monsieur Julien.

JULIEN

Je suis désolé, mademoiselle, de ne pouvoir ratifier la promesse de M. de Gerville ; je ne peux pas vous donner les leçons que vous réclamez.

GISELLE

Pourquoi cela ? Une heure par jour seulement.

JULIEN

Je travaille à mon examen de droit, mademoiselle, tout le temps que je ne consacre pas au salon et à la promenade de ces dames.

GISELLE

Vous n'êtes pas obligé de passer votre examen cette année ; vous pouvez le retarder de quelques mois.

JULIEN

Non, mademoiselle, je ne reculerai pas l'accomplissement d'un devoir pour un plaisir.

GISELLE

Vous ne travaillez pas par devoir à votre âge.

JULIEN

Pardon, mademoiselle, le devoir de tout homme est de se rendre utile à son pays le plus tôt possible.

GISELLE

Dites tout simplement que cela vous ennuie de me donner des leçons.

JULIEN

Ce n'est pas de l'ennui, mais un remords de conscience.

GISELLE

Comment, pourquoi un remords ?

JULIEN

Parce que je ne veux pas vous aider à vous tuer ou à vous estropier.

GISELLE

Me tuer, quelle folie ! comme si l'on se tuait en montant à cheval.

JULIEN

Oui, mademoiselle, dans les conditions où vous êtes, on risque beaucoup. Des chevaux vifs et ardents, une main faible et inhabile pour les mener, un maître inexpérimenté et sans autorité, la rase campagne pour manège, c'est plus qu'il n'en faut pour amener les plus graves accidents. »

Giselle ne dit plus rien ; elle regarda avec inquiétude sa mère, qui regardait à son tour d'un air reconnaissant le courageux Julien ; il affrontait sans crainte la colère de Giselle et il avait quelque chance de réussir à la faire changer d'idée.

Le reste de la société applaudit à la franchise de Julien, et s'unit à lui pour détourner M. et Mme de Gerville de céder à la fantaisie dangereuse de leur fille. Rien ne fut décidé à cause des regards courroucés de Giselle ; elle ne disait mot.

Après déjeuner Giselle s'approcha de Julien.

« Monsieur Julien, dit-elle, vous m'avez fait une méchanceté dont je vous garderai rancune.

JULIEN

J'en serai d'autant plus peiné, mademoiselle, que j'ai parlé en ami

sincère et dévoué, qu'il m'en a beaucoup coûté de vous contrarier, et que je vous aurais volontiers sacrifié mon travail, si je n'avais eu la vraie, la seule raison de mon refus, la crainte des dangers que vous alliez courir.

GISELLE

Est-ce bien sincère ce que vous dites ?

JULIEN

Aussi vrai que si je parlais devant le bon Dieu.

— Alors,... alors dit Giselle en perdant son air mécontent, je me rends à votre conseil ; je ne monterai pas à cheval.

— Merci, mademoiselle, dit Julien, touché de cet effort de raison. Merci, je vous suis plus dévoué que jamais.

— Maman, dit Giselle, tranquillisez-vous, je renonce à monter à cheval.

LÉONTINE

Quel bonheur ! Que tu es aimable et bonne, ma Giselle ! De quelle inquiétude tu me délivres !

GISELLE

Où est papa ? que je lui porte cette bonne nouvelle.

MADAME DE GERVILLE

Il est allé à la sellerie pour faire arranger la selle que tu devais avoir.

— Monsieur Julien, dit Giselle en se tournant vers lui avec un sourire, ayez l'obligeance de faire part à papa de mes changements de projets et dites-lui à qui il les doit.

JULIEN

Je laisse ce dernier soin à votre générosité, mademoiselle ; mais je vais m'acquitter avec bonheur de la première partie de votre commission. »

Giselle proposa à sa mère de rejoindre dans le jardin ses tantes et son oncle, ce que Léontine accepta avec un empressement joyeux.

GISELLE

Et vous ne m'embrassez pas, maman, pour me récompenser de ma sagesse ?

LÉONTINE

Je craignais de t'ennuyer, mon enfant chérie ; sois bénie, mille fois bénie de la bonne action que tu viens de faire. »

Et Léontine, profitant de l'invitation de sa fille, l'embrassa tendrement, mais avec mesure, de peur de la contrarier.

XXIII

GISELLE VEUT SE MARIER

La saison s'acheva ainsi, gaiement pour Giselle. La société se dispersa pourtant ; Julien partit à la fin d'octobre pour passer son examen ; Blanche et son mari restèrent un mois encore avec Léontine. Après le départ de Julien, Giselle se laissa aller davantage à ses caprices et à ses violences ; à mesure qu'elle s'amusait moins, son caractère difficile reprenait le dessus ; Léontine pleurait souvent ; M. de Gerville était sombre et taciturne ; Giselle était sans cesse mécontente et ennuyée. Ses éclairs de tendresse pour ses parents devenaient de plus en plus rares. La seule chose bonne dans laquelle elle persévérait était l'étude ; elle lisait beaucoup ; elle travaillait presque sans relâche à sa musique, parce que c'était un moyen de briller ; elle se promenait souvent pour prendre des vues, pour faire des études d'arbres, de premiers plans, de lointains ; le pays était joli, fort accidenté. Giselle dessinait bien. Revenue à la maison, elle achevait son dessin, soit à la sépia [1], soit à l'aquarelle. Son hiver à Paris fut moins agréable qu'elle ne s'y attendait ; elle espérait aller dans le monde, et sa mère l'avait déjà menée à un bal où Giselle fit sensation à cause de sa beauté. Mais Mme de Monclair, que Léontine s'était gardée de consulter, ayant appris que Giselle avait été en vue à un grand bal, qu'elle y avait fait beaucoup d'effet, s'effraya de cette imprudence de Léontine ; elle courut chez sa nièce, escortée par son fidèle ami Tocambel.

MADAME DE MONCLAIR

Qu'est-ce que j'apprends, Léontine ? Tu as mené Giselle au grand bal de l'ambassade d'Autriche, avant-hier ?

— Oui, ma tante, répondit Léontine embarrassée ; elle m'en a tant priée ; la pauvre petite n'avais jamais vu de grand bal...

MADAME DE MONCLAIR

Je crois bien, à quinze ans ! Dis donc, Giselle, tu veux déjà vieillir, enlaidir ?

GISELLE

Pas du tout, ma tante ! Mais je ne suis ni vieille, ni enlaidie depuis mon bal. Je m'y suis beaucoup amusée ; tout le monde me regardait ; j'ai dansé tout le temps, je me suis couchée à quatre heures du matin, j'ai dormi jusqu'à midi et je me porte très bien.

1. *Sépia* : dessin fait avec une matière colorante contenue dans la seiche.

MADAME DE MONCLAIR

Eh bien ! ma fille, si tu recommences souvent cette folie, tu seras fanée et ridée à dix-huit ans. Ce sera bien agréable ! Où as-tu jamais vu une enfant de quinze ans aller au bal et se coucher à quatre heures du matin ? Demande à ton ami Tocambel ce qu'il en pense.

GISELLE

Je sais que M. Tocambel blâme tout ce que je fais.

M. TOCAMBEL

Je ne blâme que ce qui n'est pas sage, Giselle ; il est vrai que vous faites et dites souvent des folies. Ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner raison quand vous avez tort.

LÉONTINE

Je vous assure, mon ami, que Giselle est plus raisonnable que vous ne le pensez. Un bal par hasard n'est pas une habitude.

M. TOCAMBEL

Pas encore ; mais le premier en entraîne un second, et ainsi de suite. »

Giselle n'était pas contente ; elle fronçait le sourcil et ne disait rien. Mme de Monclair et M. Tocambel finirent par obtenir de Léontine la promesse de ne plus mener Giselle à de grands bals.

Quand ils furent partis, Giselle se leva avec colère, lança par terre un livre qu'elle tenait à la main, et reprocha aigrement à sa mère sa faiblesse.

LÉONTINE

Ce n'est pas aujourd'hui que j'ai été faible, ma Giselle bien-aimée ; c'est le jour où j'ai consenti à te mener au bal. »

La discussion fut vive et longue ; enfin, Giselle se calma par la promesse que lui fit sa mère qu'elle irait au manège trois fois par semaine, et qu'elle aurait un joli cheval de selle à la campagne.

C'est au milieu des discussions, des emportements et des exigences de Giselle que se passèrent les deux années suivantes. Léontine et M. de Gerville vivaient dans la crainte continuelle de mécontenter leur fille ; ils passaient leur temps à lutter contre ses volontés les plus déraisonnables. Enfin, un jour elle déclara à sa mère qu'elle voulait se marier.

« J'ai dix-sept ans et demi ; je m'ennuie à la maison ; je suis fatiguée d'être contrariée du matin au soir et de devoir toujours obéir. Je veux commander à mon tour.

LÉONTINE

Et tu crois, ma pauvre enfant, qu'en te mariant, tu pourras commander, que tu seras dispensée d'obéir ?

GISELLE

Certainement. J'épouserai un homme qui me laissera libre de toutes mes actions.

LÉONTINE

Où est-il, cet homme modèle qui n'aura jamais d'autre volonté que la tienne ?

GISELLE

Il ne sera pas difficile à trouver ; j'épouserai M. Julien.

LÉONTINE

Il vient nous voir de moins en moins depuis un an. Je crains que tu ne te fasses des illusions sur lui.

GISELLE

Je suis sûre que non ; il est tout juste le mari qu'il me faut.

LÉONTINE

Il est certainement excellent et très raisonnable ; mais je crains qu'il ne redoute ton caractère trop vif et ton grand désir de t'amuser.

GISELLE

Faites-lui parler par ma tante Blanche ; vous le verrez accourir bien vite.

LÉONTINE

Je ne demande pas mieux ; ce serait certainement le meilleur choix que tu pourrais faire. Je vais faire savoir à Blanche que je désire lui parler. »

Blanche, demandée par sa sœur, ne tarda pas à arriver. Léontine était seule ; elle dit à sa sœur le désir que manifestait Giselle de devenir la femme de Julien.

LÉONTINE

Crois-tu, Blanche, que Julien y songe, de son côté ?

BLANCHE

Je ne sais pas. Il était grand admirateur de Giselle il y a un an encore ; mais, cet hiver, il n'en a plus parlé. Il l'a rencontrée bien des fois dans le monde, et il l'a beaucoup vue dans notre intimité à tous ; il m'a dit plusieurs fois qu'il trouvait le caractère de Giselle bien difficile. Il a été témoin de quelques scènes avec toi ; il craint qu'elle n'aime le monde et le plaisir avec déraison. Enfin, je ne sais pas du tout ce qu'il en pense maintenant. Je lui en parlerai dès ce soir, si tu veux, comme une idée qui me serait venue en apprenant que vous désiriez marier Giselle avant

de retourner à la campagne. S'il veut l'épouser, il me le dira tout de suite, d'autant qu'il sait que Giselle, jolie comme elle l'est, très riche, spirituelle, etc., ne tardera pas à faire un bon mariage.

LÉONTINE

J'ai déjà reçu ce matin une demande du duc de Palma. Je n'en ai encore rien dit ; car cet homme, quoique duc, fort riche et d'un extérieur remarquable, passe pour avoir très peu d'esprit et pour mener une vie très dissipée. Ce serait fatal pour Giselle.

BLANCHE

Tu as bien raison. Ce serait tout l'opposé de Julien, qui est si raisonnable, si bon chrétien, et si agréable à vivre. Ne parle pas de ce duc avant que l'affaire de Julien soit décidée. Si quelqu'un a de l'empire sur Giselle et peut la faire vivre sagement, c'est Julien. »

Le lendemain, Blanche arriva chez sa sœur.

LÉONTINE

Hé bien ! Blanche ? l'as-tu vu ? le veut-il ?

BLANCHE

Il le désirait très vivement, mais il craint le caractère de Giselle, qu'il aime malgré tout. Il te demande l'autorisation de la voir souvent pendant une quinzaine, au bout de laquelle, s'il croit pouvoir faire le bonheur de Giselle en même temps qu'il ferait le sien, il la demandera à elle-même, et puis à toi pour la forme, étant déjà convenu de tout avec toi.

LÉONTINE

Très bien. Dis-lui qu'il vienne le plus tôt possible, à cause du duc, qui la demande avec instance.

BLANCHE

Pourra-t-il venir souvent ?

LÉONTINE

Tous les jours, s'il le veut ; tantôt chez moi, tantôt chez toi ou chez Noémi ; nous nous arrangerons pour cela. »

Une heure après, Julien était chez Mme de Gerville. Giselle était sortie avec son père pour aller au manège. Léontine causa longuement et affectueusement avec Julien.

« Croyez bien, très chère madame, que si je ne vous fais pas d'ici dix jours la demande officielle de la charmante Giselle, c'est que j'aurai acquis la triste certitude d'être insuffisant à son bonheur.

LÉONTINE

Restez à dîner avec nous, mon cher Julien ; mais je crains que vous

ne vous ennuyiez tout seul, car j'ai à sortir pendant l'heure qui reste d'ici au dîner.

JULIEN

Si vous le permettez, je resterai ici à vous attendre en lisant. Une heure est bien vite passée, et je ne manque pas de sujets de réflexion.

LÉONTINE

Faites comme vous voudrez, mon ami ; ce que vous ferez sera toujours bien fait. »

Léontine sortit. Julien ne resta pas longtemps seul. Cinq minutes après, Giselle rentra en costume de cheval ; elle était éblouissante de fraîcheur et de beauté.

GISELLE

Bonjour, monsieur Julien ; je suis bien contente de vous voir ; vous avez été plusieurs jours sans venir.

JULIEN

C'est que j'ai eu beaucoup à travailler, mademoiselle ; je viens dîner avec vous, si vous voulez bien le permettre.

GISELLE

Avec le plus grand plaisir ; je vais m'habiller et je reviens dans cinq minutes.

« Quelle charmante personne ! se dit Julien. Quel dommage qu'elle ait été si mal élevée ! Je crains que l'habitude du plaisir et de la domination n'ait gâté à tout jamais son cœur, son esprit et son caractère. »

Giselle tint parole ; quelques instant après, elle était revenue près de Julien. Après quelques lieux communs, Julien lui demanda si elle s'était bien amusée depuis qu'il ne l'avait vue.

GISELLE

Beaucoup. J'ai été aux Italiens, à l'Opéra, j'ai dansé, j'ai monté à cheval.

JULIEN

Vous vous amusez donc du matin au soir ; vous vivez dans un tourbillon de plaisir.

GISELLE

Il faut bien que je me dépêche. On voudrait me marier ce printemps.

JULIEN

Ah ! déjà ! Et comment ferez-vous pour vivre sagement quand vous serez mariée ?

GISELLE

Je vivrai comme à présent ; mon mari me mènera dans le monde et partout.

JULIEN

Et s'il n'aime pas le monde ?

GISELLE

Il faudra bien qu'il l'aime, puisque je le lui demanderai.

JULIEN

Mais un mari peut ne pas être aussi docile à suivre vos volontés que l'ont été vos parents.

GISELLE

Oh ! je n'en suis pas inquiète ; nous nous arrangerons.

JULIEN

D'ailleurs, on n'est pas toujours à Paris, on se repose à la campagne.

GISELLE

C'est vrai ! J'aime beaucoup la campagne quand il y a du monde ; on s'amuse autant qu'à Paris.

JULIEN

Moi, je veux dire la campagne sans monde.

GISELLE

Comment ! en tête à tête avec son mari ?

JULIEN

Mais oui, c'est ce que j'appelle du repos.

GISELLE

Comment savez-vous si c'est amusant, puisque vous n'y allez jamais ?

JULIEN

Parce que je suis seul, et que c'est triste de vivre seul ; mais quand j'aurai près de moi une femme que j'aimerai et qui m'aimera, la vie que je préférerai et que je mènerai sept ou huit mois de l'année sera la vie tranquille de la campagne. »

Giselle le regarda avec surprise.

GISELLE

Mais vous mourrez d'ennui, et votre femme aussi. Jamais vous ne trouverez une femme qui voudra s'enterrer à la campagne pendant huit mois.

JULIEN

Peut-être que si.

GISELLE

Je sais bien que vous ne le ferez pas ; si je vous croyais, j'en serais effrayée.

JULIEN

Comment effrayée ? En quoi mes goûts peuvent-ils vous effrayer ?

GISELLE

Oh ! vous savez bien que je comprends parfaitement pourquoi vous dites tout cela. Ma tante Blanche vous a conseillé de me demander à maman parce qu'on veut me marier et qu'elle sait que je ne dirai pas non ; et vous voulez à présent voir ce que je dirai quand vous me menacez de me faire passer huit mois dans une terre assommante, en y vivant comme des sauvages.

JULIEN

Vous avez à peu près deviné, Giselle, et je suis très touché de la franchise avec laquelle vous m'annoncez votre consentement au projet de votre tante. Mais, pour être heureux en ménage, il faut que les goûts s'accordent ; il faut que les caractères s'assouplissent ; il faut le calme d'une affection dévouée, des deux côtés. C'est ce que vous trouverez en moi, Giselle ; mais vous, pensez-vous pouvoir arriver à cette affection qui engendre la douceur, la complaisance, le dévouement enfin ?

GISELLE

L'affection, oui, Julien ; mais je ne veux pas m'enterrer à la campagne pour vivre en ours.

JULIEN

Ce n'est pas non plus ce que je vous demanderais ; j'aime la société et j'en aurais, tant au-dehors qu'au-dedans ; mais je n'aime pas ce qu'on appelle le monde, le grand monde, les plaisirs ruineux du monde ; vous savez ce que je veux dire ?

GISELLE

Oui, oui, je le sais très bien, et ce qui m'ennuie, c'est que j'aime tout cela, moi ; mais écoutez, Julien, ne me pressez pas trop ; causons souvent bien franchement ; peut-être finirons-nous par nous accorder sur ce qui vous semble si discordant maintenant ; peut-être mon affection pour vous deviendra-t-elle plus vive, assez vive pour changer mes goûts et mêmes mes idées. Je sais que je suis très incomplète. On m'a tant gâtée ! On m'a tant habituée à dominer tout et tous ! Vous, vous êtes si raisonnable et si bon, vous pourrez peut-être me transformer.

— Dieu le veuille ! Giselle, dit Julien en lui baisant la main. Vous seriez si charmante si vous vouliez.

GISELLE

Je verrai, j'essayerai. Venez tous les jours causer avec moi ; vous me ferez plaisir. Je vous quitte pour aller voir papa ; il m'a dit qu'il voulait me parler ; je l'avais oublié. C'est votre faute », ajouta-t-elle en riant ; et elle courut chez son père.

« Quelle charmante enfant on a gâtée à plaisir ! dit Julien avec tristesse. Je ne me fais pas d'illusion ; je crains que le mal ne soit trop enraciné pour qu'elle puisse le détruire ; elle pourra s'améliorer, mais devenir la femme que je veux, la femme qu'il me faut, jamais ! je le crains beaucoup, jamais ! »

XXIV

GISELLE FAIT SON CHOIX

Pendant que Julien restait pensif et attristé, Giselle racontait gaiement à son père ce qui venait de se passer entre elle et Julien.

« C'est très heureux, papa, parce que je veux me marier, que M. Julien est un très beau parti et qu'il me plaît beaucoup.

M. DE GERVILLE

Tu en aurais un bien plus beau, si tu voulais ; c'est précisément ce que je voulais te dire, moi.

GISELLE

Un plus beau ? Qui donc ? Comment le savez-vous ?

M. DE GERVILLE

Je crois, qu'il est plus beau ! C'est le duc de Palma, qui a la tête tournée de toi et qui te demande en mariage.

GISELLE

Le duc de Palma que je rencontre partout ? Il est un peu vieux ce me semble, et puis un peu bête.

M. DE GERVILLE

Il n'est pas vieux ; il a à peine quarante ans ! à peu près mon âge. Il n'a pas un esprit extraordinaire, mais il n'est pas trop bête.

GISELLE, *riant*

Pas trop, mais assez pour être mené par le bout du nez. Cela, par exemple, me conviendrait beaucoup. Il encore très bien le duc de Palma.

M. DE GERVILLE

Certainement ; il est très bel homme.

GISELLE

Il a des équipages magnifiques.

M. DE GERVILLE

Je crois bien ; il a plus de cinq cent mille francs de revenus.

GISELLE

Avec tout cela, papa, j'aimerais mieux Julien.

M. DE GERVILLE

Pourquoi cela ? Il te fait toujours la leçon.

GISELLE

C'est précisément ce qui fait que je l'aime mieux que d'autres. J'ai confiance en lui.

M. DE GERVILLE

Je te laisse absolument libre de choisir celui que tu voudras, mon cher ange. Ne te presse pas, et ne te décide qu'après avoir pris le temps de réfléchir.

GISELLE

Je suis fâchée que vous m'ayez parlé de ce duc de Palma. J'aurais épousé Julien avec grand plaisir, et je crois qu'il serait parvenu à me rendre raisonnable.

M. DE GERVILLE

Tu n'as pas besoin de Julien pour être raisonnable, mon cher ange.

GISELLE

Je sais bien ce que je dis ; vous ne pouvez pas me juger ; mais moi je me juge très bien quand je suis dans mes moments sérieux.

M. DE GERVILLE

Que veux-tu que je réponde au duc ?

GISELLE, *riant*

Dites-lui qu'il attende.

M. DE GERVILLE

Mais ce n'est pas une réponse.

GISELLE, *sèchement*

C'est la mienne ; je n'en fais pas d'autre. »

Giselle rentra au salon d'un air triomphant.

« Ha, ha, ha ! Savez-vous ce que papa vient de me dire ? Le duc de Palma qui demande mon cœur et ma main !

JULIEN, *souriant*

Et qu'avez-vous répondu ?

GISELLE, *riant*

Rien du tout ; il peut bien attendre,... pas longtemps par exemple, car il n'en a pas assez à vivre pour en perdre beaucoup.

JULIEN, *avec inquiétude*

Vous ne pouvez pas devenir la femme de cet homme-là.

GISELLE

Pourquoi cela ?

JULIEN

Parce qu'il est trop vieux pour vous.

GISELLE

Oui, mais il est duc.

JULIEN

C'est un mauvais sujet.

GISELLE, *riant*

Mais il a cinq cent mille livres de rente ; et je le corrigerais d'ailleurs ; je le mènerais à la baguette.

JULIEN

Giselle, ne plaisantez pas sur un sujet aussi sérieux que le mariage.

GISELLE

Je ne plaisante pas sur le mariage, mais sur le mari qu'on me propose.

JULIEN

J'aime mieux cela, mais...

GISELLE, *souriant*

Mais vous êtes un peu jaloux ; vous avez un peu peur.

JULIEN

Pas du tout. Je vous estime trop pour supposer un instant que vous accepteriez un mari pareil. D'ailleurs vos parents n'y consentiraient jamais.

GISELLE

Ah ! bah ! si je le voulais, ils le voudraient aussi. Mais soyez tranquille ; je ne le voudrais pas. Je le crois du moins. »

Avant que Julien eût pu lui répondre, elle courut à sa mère qui entrait.

GISELLE

Maman, savez-vous une chose très drôle ?

LÉONTINE

Quoi donc, chère petite ?

GISELLE

Le duc de Palma qui me demande en mariage.

LÉONTINE, *étonnée*

Qui est-ce qui te l'a dit ? Ce n'est pas Julien, ajouta-t-elle en souriant.

JULIEN

Oh ! il n'y a pas de danger que Julien me dise de ces choses. Il ne parle que pour lui. C'est papa qui vient de me l'apprendre. »

Léontine ne répondit pas, mais elle parut fort contrariée ; elle regarda Julien, elle lui trouva l'air triste et inquiet.

Giselle plaisanta sur les années du duc, sur ses cheveux un peu grisonnants, mais elle ne continua pas, car elle s'aperçut que sa gaieté n'était pas partagée.

Pendant quelques jours, Julien continua à venir fort assidûment, soit chez Mme de Gerville, soit dans la famille, passer une partie de ses après-midi et toutes ses soirées avec Giselle ; tantôt elle semblait toute changée et disposée à accepter le genre de vie que lui offrait Julien, tantôt elle le persiflait, assurait que jamais elle ne se ferait à ses idées et à ses goûts, et lui conseillait de renoncer au mariage.

Le duc de Palma consentit à attendre à condition qu'il verrait souvent Giselle ; les faibles parents y consentirent avec les supplications instantes de Giselle et après une scène déplorable à laquelle assistèrent Mme de Monclair et M. Tocambel. On permit au duc de multiplier ses visites ; il venait donc plus souvent que jamais chez M. et Mme de Gerville, il s'occupait exclusivement de Giselle, lui parlait de ses terres, de ses bijoux, de la vie animée qu'il comptait faire mener à sa femme :

« Si je me marie, disait-il, ma femme n'aura rien à désirer, car elle aura tout ce qu'une femme peut posséder ; ses volontés seront les miennes ; je réglerai ma vie sur ses goûts ; elle sera la maîtresse souveraine de ma demeure, et je ne serai que son esclave dévoué. »

Cette perspective séduisait Giselle ; elle comparait la galanterie empressée du duc avec la sage réserve de Julien ; sa vanité plaidait pour le duc, sa raison et son cœur parlaient pour Julien ; mais, à la longue, la vanité l'emporta sur le peu de cœur qu'avait conservé Giselle, et un jour que le duc lui avait parlé ouvertement et qu'il l'avait pressée

très vivement de se décider, elle lui fit entendre que sa décision était déjà prise en sa faveur.

La joie du duc fut aussi insensée que sa passion ; il obtint l'autorisation de faire sa demande en forme, il lui passa au doigt une bague avec un rubis magnifique entouré de diamants ; et quand Julien vint faire le lendemain à Giselle une visite inaccoutumée à une heure matinale, elle lui dit avec embarras :

« Julien, j'ai quelque chose à vous dire.

JULIEN

Et moi aussi, ma chère Giselle ; je venais vous faire mes adieux.

GISELLE

Vous partez ?

JULIEN

Oui, je vous fuis : vous ne pouvez pas être ma femme ; je vous rendrais malheureuse, et je serais moi-même bien malheureux.

GISELLE

Je vous regrette, Julien ; croyez-moi, je vous regrette et je vous aime, mais... j'ai promis ma main au duc de Palma.

JULIEN

Giselle, malheureuse enfant, qu'avez-vous fait ? Vous ne l'aimez pas, vous ne l'aimerez jamais ; il est temps encore, refusez.

GISELLE

Il est trop tard, j'ai promis ; j'ai bien vu que je ne vous convenais pas. Je crois que je ne serai pas malheureuse. Voyez la magnifique bague qu'il m'a donnée ; voyez quel rubis admirable ! »

Julien ne regarda pas le rubis ; il regarda tristement Giselle, prit son chapeau et sortit en disant :

« Pauvre enfant ! adieu pour toujours ! »

Giselle resta stupéfaite. « Il est parti pour toujours », dit-elle ; et elle pleura.

XXV

GISELLE PLEURE, MAIS ELLE EST DUCHESSE ET MILLIONNAIRE

Giselle pleura longtemps ; elle regrettait Julien, elle regrettait de s'être engagée avec le duc, qu'elle n'aimait pas. Mais le premier moment passé, elle chercha à s'étourdir sur l'avenir qu'elle s'était préparé, en songeant

aux bijoux que lui donnerait son mari, à la vie heureuse qu'il lui ferait mener, au luxe dont elle serait entourée, à l'admiration dont elle serait l'objet. Elle compara cette existence à celle que lui aurait fait mener Julien, et dont elle exagéra à plaisir la monotonie et les privations.

« Décidément, dit-elle, je serai bien plus heureuse avec le duc ; il n'osera me rien refuser, et je serai enfin maîtresse de mes actions. »

Giselle se leva et alla se regarder dans la glace.

« Mon Dieu, quelle figure je me suis faite en pleurant ! j'ai les yeux rouges et bouffis ; si le duc me voit ainsi, que pensera-t-il ? Ce n'est pas aimable pour lui ; il croira que je regrette de m'être engagée. Il va venir, bien sûr. je vais aller me bassiner les yeux et tâcher de prendre un air riant. Pauvre Julien ! je l'aimais pourtant ; mais pas assez pour être l'esclave de ses volontés. Quel dommage qu'il ait des idées si absurdes, qu'il ne soit pas duc, et qu'il n'ait pas cinq cent mille livres de rente comme ce duc que je ne n'aime pas !... Il va me faire de beaux présents probablement, le duc. Je lui demanderai des rubis ; j'aime beaucoup les rubis. Et les opales ! comme c'est beau, entouré de diamants ! »

Giselle alla préparer son visage pour recevoir convenablement l'élu de sa vanité et non de son cœur. Avant de rentrer au salon, elle alla chez sa mère.

« Maman, savez-vous que Julien est parti ?

LÉONTINE

Oui, mon enfant ; il m'avait dit hier qu'il viendrait ce matin de bonne heure pour te faire ses adieux. Pauvre Julien ! il pleurait en me faisant les siens.

GISELLE

C'est bien sa faute ! Moi aussi j'ai pleuré. Avez-vous vu le duc ?

LÉONTINE

Je ne l'ai pas vu ; mais il nous a écrit à ton père et à moi pour demander ta main ; il ajoute que c'est avec ton consentement qu'il fait cette démarche décisive.

GISELLE

C'est vrai, maman ; je suis décidée à l'épouser, puisque vous m'avez permis de choisir. J'aurais bien mieux aimé Julien, mais il est trop exigeant, trop sévère.

LÉONTINE

C'est-à-dire trop raisonnable pour toi, ma pauvre enfant. Au reste, ton père a pris beaucoup d'informations sur le duc ; il paraît qu'il mène une vie très rangée depuis qu'il t'aime, c'est-à-dire depuis près d'un an ; on le dit très généreux et bon pour ses domestiques ; il donne

beaucoup aux pauvres ; il a un caractère excellent. Enfin, il y a tout lieu d'espérer que tu seras heureuse.

GISELLE

Voyez, maman, quelle bague il m'a donnée hier.

LÉONTINE

Déjà ? Tu n'aurais pas dû la recevoir.

GISELLE

C'était impossible, maman. Il m'a dit que c'était en mémoire de ma promesse ; que je devais porter cette bague en signe d'esclavage, non du mien, mais du sien, car ce serait lui qui serait mon esclave ; et il s'est mis à genoux devant moi, et il m'a baisé les mains. Je ne pouvais plus les lui arracher. Lui avez-vous répondu ?

LÉONTINE

Il a écrit qu'il viendrait lui-même chercher la réponse avant déjeuner ; je l'attends à chaque minute.

GISELLE

Faut-il que je reste ?

LÉONTINE

Je n'y vois pas d'inconvénient, puisqu'il s'est déjà expliqué avec toi.

GISELLE

Et que dit papa ?

LÉONTINE

Il a l'air content ; tu sais qu'il n'aimait pas beaucoup le pauvre Julien, parce qu'il te contrariait.

GISELLE

Oh ! maman, le duc va venir ; ne me parlez pas de Julien ; son souvenir me donne envie de pleurer.

— Monsieur le duc de Palma », annonça le valet de chambre.

Le duc entra au moment où Giselle essuyait furtivement ses yeux remplis de larmes. Il le vit et s'en effraya.

« Giselle pleure, s'écria-t-il ; ses vœux et les miens seraient-ils repoussés ?

— Rassurez-vous, mon cher duc, dit Léontine en se levant et lui tendant la main ; nous vous donnons Giselle avec plaisir ; mais une jeune personne ne prend pas une décision aussi grave sans donner quelques larmes à ses parents. Elle suit actuellement l'avis que donnait Victor Hugo à sa fille au moment de son mariage : "Sors avec une larme, entre avec un sourire."

— Merci, mille fois et éternellement merci, chère, très chère madame, répondit le duc en lui baisant la main. Giselle, continua-t-il, essuyez ces larmes, bien naturelles sans doute, mais qui me causent une vraie souffrance, puisque c'est moi qui les fais couler. Je vous jure qu'une fois ma femme, vous n'en verserez jamais par ma faute. »

Giselle voulut parler, mais elle ne put articuler une parole ; elle répondit par une légère pression de la main que tenait le duc dans les siennes. Il déclara qu'il ne quitterait plus sa Giselle bien-aimée, et que du matin au soir il serait à ses ordres.

Après le déjeuner, qui fut tragi-comique au milieu du sérieux un peu triste de M. et Mme de Gerville, du mélange de larmes et de sourires de Giselle et des extases admiratives du duc, ce dernier, suivant Giselle pas à pas, s'établit près d'elle et lui demanda si elle aimait les bracelets.

« Beaucoup, dit Giselle, mais je n'en ai jamais porté.

LE DUC

Votre bras est pourtant fait pour porter tout ce qu'il y a de plus beau. Permettez-moi de vous en essayez un qui est fait sur la mesure du poignet de Vénus de Médicis. »

Giselle sourit pendant que le duc tirait de sa poche un écrin en velours bleu et or ; il l'ouvrit et présenta aux yeux ravis de Giselle un bracelet de toute beauté, en diamants et rubis. Il le prit et l'attacha au bras de Giselle ; il allait parfaitement ; l'enchantement de Giselle, ses exclamations de joie récompensèrent largement le duc de son généreux présent. A partir de ce moment, Giselle se sentit toute consolée et ne songea plus à Julien ni aux quarante ans du duc. Chaque jour c'étaient de nouveaux cadeaux plus riches les uns que les autres ; il en faisait non seulement à Giselle, mais à toute sa famille et à ses jeunes amies, et y mettait une telle bonne grâce que Giselle commença à le trouver charmant, qu'elle attendait ses visites avec impatience et qu'il put se croire aimé.

Toute la famille, y compris Mme de Monclair, partagea la bonne impression qu'il avait produite ; les domestiques l'adoraient ; il leur donnait des pièces d'or avec une profusion qui leur faisait chanter ses louanges. Giselle se trouvait entourée de personnes qui la félicitaient sur son choix.

Le duc pressait beaucoup le mariage, et, à son grand ravissement, Giselle l'appuyait dans ses demandes, si bien qu'un mois après les derniers adieux de Julien, Giselle était duchesse de Palma.

Les premiers temps furent un enchantement continuel. Les parents de Giselle la voyaient peu ; ils vivaient tristement dans l'isolement et dans la crainte, car ils connaissaient trop bien Giselle pour ne pas prévoir que ses exigences finiraient par lasser la patience du duc. En effet, une première scène éclata, un jour que le duc souffrait d'un rhumatisme au bras et lui demandait de passer une soirée à la maison pour lui donner un peu de repos.

« Impossible, mon ami ; il faut absolument que vous me meniez au

petit bal de la cour. J'ai une toilette ravissante et des invitations pour tout le temps du bal, y compris le cotillon ; et puis j'ai promis de souper à la table des duchesses et princesses ; je ne peux pas manquer cette soirée, c'est impossible.

LE DUC

Mais, Giselle, je t'assure que je ne suis pas en état d'y aller. Je ne peux seulement pas lever le bras pour passer mon habit.

GISELLE

Alors, il faudra que j'y aille seule ; je ne peux pas manquer un petit bal à la cour.

LE DUC

Tu me laisseras donc tout seul, Giselle ? Moi, je sacrifierais tous les bals et les plaisirs du monde pour ne pas te quitter, pour te tenir compagnie.

GISELLE

Vous, je crois bien, vous avez dansé, vous vous êtes amusé pendant vingt ans ; et moi je commence, il n'y a que six mois que je suis mariée.

LE DUC

Mais, Giselle, ma bien-aimée Giselle, tu es bien jeune pour aller seule dans le monde. Écris un mot, mon amie, pour t'excuser. Je t'en prie, je t'en supplie.

GISELLE

Non, ce serait considéré comme une défaite ; tous ces messieurs diront que vous êtes jaloux.

LE DUC

Et quand ils le diraient, mon amie, ils ne seraient pas tout à fait dans le faux. »

La discussion continua quelques instants encore ; malgré les sollicitations les plus pressantes et les plus humbles, Giselle maintint sa volonté ; elle se coiffa, s'habilla et partit, croyant avoir beaucoup fait en s'étant laissé admirer pendant une demi-heure par son mari. Il resta seul et ne se coucha ni ne dormit jusqu'au retour de Giselle ; elle s'était beaucoup amusée ; il la reçut sans humeur et même avec tendresse ; elle l'en récompensa en lui racontant tous les plaisirs et les distinctions dont elle avait été l'objet ; elle l'embrassa, le cajola, l'assura qu'elle ne recommencerait pas ; que c'était à cause de la cour qu'elle avait cru devoir aller à ce bal. Elle fit si bien que le duc fut enchanté de sa femme, et qu'il l'aima et lui obéit plus que jamais.

Des scènes pareilles et bien plus vives se renouvelèrent souvent et finirent par amener du refroidissement. Deux ans après son mariage,

Giselle sortait seule pendant que son mari cherchait des distractions de son côté ; tous deux faisaient des dépenses folles qui mirent du désordre dans l'immense fortune du duc. Il n'en tint aucun compte, il joua pour s'étourdir et pour regagner au jeu ce que lui et sa femme avaient dissipé ; les choses en vinrent au point que le duc se trouva ruiné ; il abandonna Giselle qu'il n'aimait plus ; elle fut recueillie par ses parents, dont la vie s'écoulait dans les larmes et la désolation.

XXVI

GISELLE EST RUINÉE, MALHEUREUSE ET REPENTANTE

Dix ans après son mariage, Giselle était un soir tristement assise dans le salon de sa mère ; chassée par son mari qui lui reprochait sa ruine, abandonnée du monde qui avait blâmé ses prodigalités et toute sa conduite, repoussée par tous, ruinée, souffrante, elle avait trouvé un asile chez ses parents ; ses malheurs avaient amené un changement total dans son caractère. La raison avait enfin repris le dessus ; son cœur s'était ouvert à la tendresse filiale ; son repentir était sincère ; elle songeait avec horreur à tous les chagrins qu'elle avait donnés à ses parents et à son mari.

Ce soir-là Giselle était seule ; elle pleurait. Elle était en grand deuil de son mari, mort récemment à la suite d'une chute de cheval ; il avait consenti à la revoir à son lit de mort, et lui avait pardonné de bon cœur. Il avait expiré dans les bras de son confesseur et sa main dans celle de sa femme.

Cette fin si malheureuse avait profondément impressionné Giselle et avait consolidé son retour à des sentiments chrétiens, qui avaient été totalement perdus dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs.

Elle était donc seule et elle pleurait.

La porte s'ouvrit. Un homme entra précipitamment, croyant entrer chez Léontine. Giselle leva sur lui ses yeux baignés de larmes, poussa un cri et s'élança vers cet homme dont elle serra les mains avec force.

« Julien, mon cher Julien ! c'est le bon Dieu qui vous envoie ; vous que j'ai tant regretté, tant offensé ! Oh ! Julien, que je suis malheureuse ! Que de fois j'ai pensé à vous, au bien que vous m'auriez fait ! Quelle vie j'ai menée ! Que de douleurs j'ai causées ! Ah ! je vois clair maintenant dans ma conscience. J'ai causé le malheur de tous ceux qui m'ont aimée. J'ai causé en partie la ruine et la mort de mon mari. Ah ! Julien, pardonnez à la malheureuse Giselle, ne me repoussez pas ! Aidez à mon repentir. »

Giselle s'affaissa sur elle-même ; elle avait presque perdu connaissance. Julien, épouvanté, la releva, la plaça dans un fauteuil, saisit un

verre d'eau qui se trouvait sur la table et bassina le front et les tempes de Giselle. Elle ouvrit les yeux, le regarda avec reconnaissance.

JULIEN

Giselle, d'après quelques paroles que vous venez de dire, j'apprends un événement que j'ignorais, la mort de votre mari. Je savais votre ruine avant mon départ ; mais j'ai fait un long voyage, et mon premier soin à mon retour a été de venir voir votre pauvre mère que j'avais laissée bien malheureuse. Je vois avec bonheur que vous reconnaissez vos torts passés, et que vous êtes disposée à les réparer, ceux du moins qui sont encore réparables vis-à-vis de vos parents. Je vous remercie de la joie que vous a causé ma présence ; vous avez raison de compter sur ma vieille affection ; elle ne vous fera jamais défaut... mais comme vous êtes changée, ma pauvre Giselle ! Votre embonpoint, vos belles couleurs ont disparu. Je vous avais laissée dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté ; je ne vous ai pas revue depuis le jour où je vous ai fait mes adieux, ici, dans ce même salon où je vous retrouve vêtue de deuil et versant des pleurs. Pauvre Giselle ! vous avez donc bien souffert ?

GISELLE

J'ai eu un temps d'enivrement ; je me croyais heureuse. Après vous avoir pleuré quelques instants, je n'ai plus songé à vous, votre souvenir ne m'est revenu que dans le malheur. J'ai subi le joug d'une tendresse passionnée que je ne partageais pas ; j'en ai abusé au point de la détruire complètement. J'ai eu mille peines, mille soucis ; j'ai ruiné mon mari ; je l'ai précipité dans une vie désordonnée qui a causé sa mort. J'ai abandonné mes parents toujours trop bons pour moi. Et quand j'ai fait un retour sur moi-même, il était trop tard ; le bonheur ne devait plus être mon partage. J'ai vingt-sept ans, et la vie est déjà finie pour moi ! En vous retrouvant toutefois, je me sens un peu consolée. Il me semble que c'est un secours que m'a envoyé le bon Dieu pour revenir entièrement à lui. Et vous, Julien, qu'êtes-vous devenu pendant mes dix années de coupables folies et de malheur ? Je n'ai jamais osé parler de vous. Êtes-vous marié ? Avez-vous des enfants ?

JULIEN

Non, Giselle, j'ai longtemps vécu seul chez moi à la campagne ; je m'y suis occupé utilement et j'y ai fait du bien. Je suis peu venu à Paris ; j'avais peur de vous y rencontrer, et certes je ne m'attendais pas aujourd'hui à vous rencontrer veuve et repentante.

GISELLE

Oui, Julien ; bien repentante, bien changée ; mon passé me fait horreur.

JULIEN

Réparez le passé par l'avenir, ma chère Giselle. Soyez pour vos

parents la consolation et l'orgueil de leurs vieux jours ; tout vous sera pardonné. »

Mme de Gerville entra et fut aussi étonnée que l'avait été Giselle de retrouver Julien, qu'elle croyait encore en Orient. Elle le mit au courant des nouvelles de la famille. L'aimable et excellente Mme de Monclair était morte depuis deux ans, peu de temps après le départ de Julien pour l'Orient. Le vieil ami Tocambel, accablé de chagrin depuis la mort de cette charmante amie, était paralysé et tombé en enfance. Pierre et Noémi vivaient toujours dans une heureuse union. George venait de sortir de Saint-Cyr, Isabelle avait vingt ans et faisait ainsi que Georges le bonheur de ses parents. Blanche avait trois enfants ; Laurence en avait quatre.

« Giselle est avec nous depuis trois ans, ajouta Mme de Gerville ; elle a perdu son mari il y a dix mois, elle a été bien malade depuis ; vous trouverez en elle un changement complet ; elle nous tient compagnie et nous soigne avec un dévouement et une égalité d'humeur qui nous récompensent grandement de tout ce que nous avons souffert. Le monde n'a plus pour elle aucun attrait ; elle vit en famille sans désirer en sortir. Voilà ce que vous retrouvez après une absence de cinq ans, mon ami. Le calme partout.

GISELLE

Excepté dans mon cœur, chère maman. Je ne pourrai jamais me pardonner tout le mal que j'ai fait.

LÉONTINE

Le bonheur que tu donnes maintenant, ma Giselle, doit faire oublier tout ce que tu te reproches si amèrement...

GISELLE

Et si justement, maman. »

Julien ne se lassait pas de questionner Léontine et Giselle sur tous les événements dont il ignorait les détails ; il vint très assidûment partager les causeries de famille, et il vit avec satisfaction au bout de deux ans revenir la paix dans le cœur de Giselle ; elle reprenait, avec la santé, l'embonpoint et les couleurs qu'elle avait perdus ; ses entretiens avec julien la rendaient plus calme et moins triste. Il lui témoignait la même affection qui l'avait touchée jadis ; et celle qu'elle éprouvait pour lui était bien plus dévouée, plus vive, plus absolue.

« Hélas ! se dit-elle un jour, si je l'avais aimé ainsi quand j'avais dix-sept ans, je n'aurais jamais été duchesse de Palma. J'ai manqué mon bonheur par ma faute ; j'en ai été et je suis encore bien cruellement punie.

JULIEN

A quoi pensez-vous si tristement depuis quelque temps déjà, Giselle ? »

Giselle ne l'avait pas entendu entrer, elle tressaillit.

GISELLE

Je songeais au triste passé, Julien.

JULIEN

Encore ! Toujours ce passé qui vous revient. Pourquoi ne pas songer à l'avenir ?

GISELLE

Parce qu'il n'y a pas d'avenir pour moi ; parce que je l'ai perdu par ma faute ; parce que j'ai épousé par vanité, par égoïsme, un homme que je n'aimais pas, et que j'ai rejeté celui que je préférais, que j'ai regretté pendant des années et que je regretterai toujours. »

Giselle fondit en larmes.

« Giselle, dit Julien en lui prenant une de ses mains mouillée de pleurs, ma chère Giselle, j'aime votre douleur, parce qu'elle témoigne de votre changement, bien réel, bien complet ; mais j'aimerais bien mieux une douce gaieté et un esprit dégagé de toute inquiétude. L'homme que vous avez regretté, que vous vouliez bien aimer, n'est-il pas toujours là, désirant votre bonheur par-dessus toute chose, vous aimant toujours de toutes les forces de son cœur, vous demandant le bonheur d'une vie à deux, d'une vie d'époux chrétiens ? Si vous croyez pouvoir m'aimer encore comme je vous le demandais il y a dix ans, dites-le-moi, Giselle, et vous aurez comblé tous mes vœux.

GISELLE

Est-ce sérieux ce que vous dites, Julien ? Me croyez-vous digne encore de porter votre nom, de partager votre existence ?

JULIEN

Plus digne que jamais, ma Giselle bien-aimée. Je n'ai jamais parlé plus sérieusement qu'aujourd'hui.

GISELLE

Alors, mon ami, voici ma main ; le cœur est à vous sans partage. »

Julien baisa cette main si désirée et demanda à Giselle de lui laisser le plaisir d'annoncer cette bonne nouvelle à M. et Mme de Gerville ; ils ne tardèrent pas à accourir pour féliciter Giselle et pour l'embrasser avec tendresse. Le mariage fut annoncé à la famille, tous s'en réjouirent sans exception. Les parents de Giselle lui refirent la dot qui avait été perdue avec toute la fortune du duc. Julien était riche ; Giselle devait être fort riche après ses parents. Les prodigalités passées n'avaient plus de chances de retour.

XXVII

GISELLE, PURIFIÉE PAR SES LARMES, ARRIVE A UNE CONCLUSION

Le consentement de Giselle étant donné, le mariage eut lieu peu de temps après dans la château de Gerville ; les plus proches parents seuls y assistèrent ; il n'y eut ni fêtes ni réunions extraordinaires.

« Vous voici dépouillée de votre titre de duchesse, dit Julien à Giselle en revenant de la messe. Ne le regrettez-vous pas un peu ?

GISELLE

Je ne regrette qu'une chose, mon ami, c'est d'avoir consenti à le porter en vous sacrifiant à ma vanité. Que Dieu me pardonne cette grande faute de ma vie !

JULIEN

Vous l'avez effacée en prenant aujourd'hui mon nom, Giselle.

GISELLE

Plaise à Dieu que je n'en fasse pas un objet de blâme, comme je l'ai fait pour celui de ce pauvre duc !

JULIEN

Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet, chère Giselle : quand on a passé par les épreuves que vous avez supportées, et qu'on en sort avec le repentir si vrai et si profond que vous m'avez témoigné dès notre première entrevue, le cœur et l'âme reprennent une vie nouvelle. Ces repentirs sont rares, bien rares, il est vrai, mais ce n'est pas une grâce sans exemple et vous êtes là pour le prouver. Ce qui jadis n'apparaissait chez vous que par de rares intervalles, est devenu une pensée bien vraie, bien profonde ; vous avez appris à aimer Dieu et ses créatures. Je suis une de ces créatures favorisées, et j'en bénis le bon Dieu du fond de mon âme. »

Julien ne se trompa pas ; Giselle ne vit plus pour le monde ; elle se consacra tout entière au bonheur de son mari, de ses enfants et de ses parents, qui ne la quittent pas ; ils n'ont d'autre chagrin que le souvenir du passé, dont ils s'accusent avec raison. Les enfants, arrivés déjà au nombre de trois, sont parfaitement élevés. L'aîné, qui est une fille, annonçait une fâcheuse ressemblance de caractère avec sa mère, mais une répression ferme et sage efface tous les jours des aspérités d'humeur dont s'alarme Giselle ; Julien rit de ses frayeurs, parce qu'il compte sur l'éducation pour faire disparaître ce qui est défectueux.

M. et Mme de Néri ont marié leur fille Isabelle avec leur cousin Jacques, et tout annonce que le mariage sera heureux.

Georges veut faire comme son beau-frère Jacques et comme son cousin Julien, se marier un peu tard, pour être un mari raisonnable et un père éclairé ; il a vingt-sept ans, et se trouve encore trop jeune.

Quand Julien veut taquiner Giselle, il dit en parlant de sa petite Léontine : *Quel amour d'enfant !*

« Oh ! Julien, répond Giselle, je t'en prie, ne l'appelle pas ainsi ; si mon père et maman t'entendaient, ils seraient peinés ; tu sais que c'est le nom qu'ils me donnaient dans le temps où j'étais si méchante ! »

Julien riait ; mais, une fois qu'il l'avait répété sans voir sa belle-mère qui venait d'entrer, elle pleura si amèrement que Julien en fut désolé et qu'il promit à Giselle de ne plus jamais rappeler ce funeste souvenir.

LE MAUVAIS GÉNIE

I

UNE DINDE PERDUE

BONARD

Comment, polisson [1] ! tu me perds mes dindons au lieu de les garder !

JULIEN

Je vous assure, m'sieu Bonard [2], que je les ai pourtant bien soignés, bien ramassés ; ils y étaient tous quand je les ai ramenés des champs.

BONARD

S'ils y étaient tous en revenant des champs, ils y seraient encore. Je vois bien que tu me fais des contes ; et prends-y garde, je n'aime pas les négligents ni les menteurs.

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Il rentra les dindons pour la nuit, puis alla puiser de l'eau pour la ferme ; il balaya la cour, étendit les fumiers, et ne rentra que lorsque tout l'ouvrage fut fini. On allait se mettre à table pour souper. Julien prit sa place près de Frédéric, fils de Bonard.

Ce dernier entra après Julien.

BONARD, *à Frédéric*

Où étais-tu donc, toi ?

FRÉDÉRIC

J'ai été chez le bourrelier, mon père, pour faire faire un point au collier de labour.

1. Sophie avait d'abord écrit « petit drôle ».
2. Sophie avait d'abord appelé Bonard « M. Jean », puis l'avait orthographié « Bonnard ».

BONARD

Tu es resté deux heures absent ! Il y avait donc bien à faire ?

FRÉDÉRIC

C'est que le bourrelier m'a fait attendre ; il ne trouvait pas le cuir qu'il lui fallait.

BONARD

Fais attention à ne pas flâner quand tu vas en commission. Ce n'est pas la première fois que je te fais le reproche de rester trop longtemps absent. Julien a fait tout ton ouvrage ajouté au sien. Il a bien travaillé, et c'est pourquoi il va avoir son souper complet comme nous ; autrement, il n'aurait eu que la soupe et du pain sec.

MADAME BONARD

Pourquoi cela ? Il n'avait rien fait de mal, que je sache.

BONARD

Pas de mal ? Tu ne sais donc pas qu'il a perdu une dinde, et la plus belle encore !

MADAME BONARD

Perdu une dinde ! Comment as-tu fait, petit malheureux ?

JULIEN

Je ne sais pas, maîtresse. Je les ai toutes ramenées, le compte y était. Frédéric peut le dire, je les ai comptées devant lui. N'est-il pas vrai, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

Ma foi, je ne m'en souviens pas.

JULIEN

Comment ? Tu ne te souviens pas que je les ai comptées tout haut devant toi, et que les quarante-huit y étaient.

FRÉDÉRIC

Écoute donc, je ne suis pas chargé des dindes, moi ; ce n'est pas mon affaire, et je n'y ai pas fait attention.

MADAME BONARD

Par où aurait-elle passé, puisque tu n'as pas quitté la cour ?

JULIEN

Pardon, maîtresse, je me suis absenté l'espace d'un quart d'heure pour aller chercher la blouse de Frédéric, qu'il avait laissée dans le champ.

MADAME BONARD

As-tu vu entrer quelqu'un dans la cour, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

Je n'en sais rien, je suis parti tout de suite avec le collier pour le faire arranger.

MADAME BONARD

C'est singulier ! Mais, tout de même, je ne veux pas que mes dindes se perdent sans que je sache où elles ont passé. C'est toi que cela regarde, Julien. Il faut que tu me retrouves ma dinde ou que tu me la payes. Va la chercher dans les environs, elle ne doit pas être loin.

Julien se leva et courut de tous côtés sans retrouver la bête disparue. Il faisait tout à fait nuit quand il rentra ; tout le monde était couché. Julien avait le cœur gros, il monta dans le petit grenier où il couchait. Une paillasse et une couverture formaient son mobilier ; deux vieilles chemises et une paire de sabots étaient tout son avoir. Il se mit à genoux, tirant de son sein une petite croix en cuivre qui lui venait de sa mère :

« Mon bon Jésus, dit-il en la baisant, vous savez qu'il n'y a pas de ma faute si cette dinde n'est plus dans mon troupeau ; faites qu'elle se retrouve, mon bon Jésus. Que la maîtresse et M. Bonard ne soient plus fâchés contre moi, et que Frédéric se souvienne que mes dindes y étaient toutes quand je les ai ramenées ! Je suis seul, mon bon Jésus ; je suis pauvre et orphelin, ne m'abandonnez pas ; vous êtes mon père et mon ami, j'ai confiance en vous. Bonne Sainte Vierge, soyez-moi une bonne mère, protégez-moi. »

Julien baisa encore son crucifix et se coucha ; mais il ne s'endormit pas tout de suite ; il s'affligeait de paraître négligent et ingrat envers les Bonard, qui avaient été bons pour lui, et qui l'avaient recueilli quand la mort de ses parents l'avait laissé seul au monde.

De plus, il était inquiet de la disparition de cette dinde ; il ne pouvait s'expliquer ce qu'elle était devenue, et il avait peur qu'il n'en disparût d'autres de la même façon.

Le lendemain, il fut levé des premiers ; il ouvrit les poulaillers, il éveilla Frédéric, qui couchait dans un cabinet de la maison, et remplit d'eau les seaux qui servaient à Mme Bonard [1] pour les besoins du ménage.

Elle ne tarda pas à paraître.

MADAME BONARD

Eh bien ! Julien, as-tu retrouvé la dinde ? Pourquoi n'es-tu pas venu donner réponse hier soir ?

JULIEN

Je n'ai rien trouvé, maîtresse, malgré que j'aie bien couru. Et je n'ai pas donné réponse, parce que tout le monde était couché, et la maison était fermée quand je suis revenu.

1. Dans le début du manuscrit, on trouve « femme Bonnard ».

MADAME BONARD

Tu es donc rentré bien tard ? C'est de ta faute aussi ; si tu n'avais pas perdu une dinde, tu n'aurais pas eu à la chercher. Tâche que cela ne recommence pas ; je veux bien te le pardonner une première fois, mais, si tu en perds encore, tu la payeras.

Julien ne répondit pas. Que pouvait-il dire ? Lui-même n'y comprenait rien. Il résolut de ne plus faire les commissions de Frédéric, et de ne plus quitter ses dindes jusqu'à ce qu'elles fussent rentrées pour la nuit ; en attendant l'heure de les mener dans les champs, il fit son ouvrage comme d'habitude, et une partie de celui de Frédéric, qui était toujours le dernier au travail.

II

DEUX DINDES PERDUES

La semaine se passa heureusement pour Julien ; les dindes étaient au grand complet. Un soir, pendant que Julien curait l'étable des vaches, après avoir compté ses dindons en présence de Frédéric, ce dernier l'appela :

« Julien, va vite au moulin et rapporte-nous du son, il en faut pour les chevaux qui vont rentrer ; je n'en ai pas seulement une poignée.

JULIEN

Pourquoi n'y as-tu pas été après dîner ? M. Bonard te l'avait dit.

FRÉDÉRIC

Je n'y ai pas pensé ; j'avais les bergeries à nettoyer.

JULIEN

Et pourquoi n'y vas-tu pas toi-même ? Moi aussi j'ai mes étables à curer.

FRÉDÉRIC

Ah bien ! tu les finiras plus tard. Je suis pressé d'ouvrage ; mon père m'attend.

JULIEN

Je vais rentrer mes dindes et j'y vais.

FRÉDÉRIC

Tu vas encore perdre du temps après tes dindes ; je vais te les rentrer.

JULIEN

Tu sais que mon compte y est ; quarante-sept.

FRÉDÉRIC

Oui, oui ; prends vite une brouette pour ramener le sac de son. »

Julien hésita un instant ; mais prenant son parti, il saisit une brouette et partit en courant. Le moulin n'était pas loin. Une demi-heure après, Julien ramenait à Frédéric la brouette avec le son. Ses dindes étaient rentrées, il se remit à l'ouvrage ; tout était fini quand Bonard ramena les chevaux.

BONARD

As-tu rapporté du son, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

Oui, mon père ; le sac est à l'écurie.

BONARD

A-t-on fait bonne mesure ?

FRÉDÉRIC

Oui, mon père ; les deux hectolitres y sont grandement.

Bonard entra à l'écurie avec Frédéric ; il délia le sac, et avant qu'il ait pu y mettre la main, un gros rat en sortit et se mit à courir dans l'écurie.

BONARD

Qu'est-ce que c'est ? Un rat ! Comment un rat s'est-il niché dans le sac ? Attrape-le ; tue-le.

Frédéric commença la chasse au rat, mais il le manquait toujours. Bonard appela Julien.

« Viens vite nous donner un coup de main, Julien, pour tuer un rat. »

Julien accourut avec son balai ; il en donna un coup au rat, qui n'en courut que plus vite ; un second coup l'étourdit. Bonard l'acheva d'un coup de talon.

JULIEN

D'où vient-il donc, ce rat ?

BONARD

Il a sauté hors du sac. Comment y est-il entré ? c'est ce que je demande à Frédéric.

FRÉDÉRIC

Il y était sans doute avant qu'on ait mesuré le son.

BONARD

C'est drôle tout de même ! Comment s'y serait-il laissé enterrer sans essayer d'en sortir ?

Tout en parlant, Bonard mit les mains dans le sac pour en tirer du son. Il poussa une exclamation de surprise. Ce n'était pas du son, mais de l'orge qu'il retirait.

« Ah ça ! Frédéric, dis donc, tu me rapportes de l'orge quand je demande du son. »

Frédéric, aussi étonné que son père, ne répondait pas ; il regardait la bouche béante.

BONARD

Me répondras-tu, oui ou non ? Tu me dis qu'il y a bonne mesure et tu fais mesurer de l'orge pour du son ?

Bonard était en colère ; Julien, voulant éviter une semonce [1] à Frédéric, répondit pour lui.

« Ce n'est pas la faute de Frédéric, m'sieur Bonard, c'est la mienne. Quand j'ai été au moulin [2], j'étais pressé ; Frédéric m'avait dit [3] de me bien dépêcher pour que vous trouviez le son en rentrant. Ils m'ont donné un sac préparé d'avance ; il y en avait plusieurs ; ils se seront trompés, ils m'ont donné de l'orge pour du son.

BONARD, *à Frédéric*

Pourquoi as-tu envoyé Julien ? Pourquoi n'y as-tu pas été toi-même ? Pourquoi as-tu attendu jusqu'au soir ?

FRÉDÉRIC, *embarrassé*

J'avais de l'ouvrage, je n'ai pas trouvé le moment.

BONARD

Et pourquoi est-ce Julien qui y a été ? Tu as eu peur de te fatiguer, paresseux ! Va vite reporter ce sac et demande du son.

FRÉDÉRIC

Mais, mon père, on va souper. Je puis bien y aller après.

BONARD

Tu iras tout de suite... Entends-tu ! »

Frédéric, obligé d'obéir à son père, y mit toute la mauvaise grâce possible ; il marcha lentement, après avoir perdu du temps à chercher la brouette, à trouver un sac vide, à le secouer, à reprendre le sac d'orge, à le charger sur la brouette. Julien voulut l'aider, mais Bonard l'en empêcha.

---

1. Sophie avait d'abord écrit « punition ».
2. Sophie avait d'abord écrit « chercher du son ».
3. Sophie avait d'abord écrit « recommandé ».

« Le voilà enfin en route, dit Bonard quand Frédéric fut parti. Et toi Julien, je te défends à l'avenir de faire son ouvrage. Il devient paresseux, coureur ; il s'est lié avec ce mauvais garnement Alcide, le fils du cafetier ; je le lui ai défendu, mais il le voit tout de même, je le sais. Vient-il ici quand je n'y suis pas ?

JULIEN

Jamais m'sieu. Depuis que m'sieur l'a chassé, il y a bientôt trois mois, il n'est pas venu une seule fois.

BONARD

As-tu compté tes dindes ce soir ? Y sont-elles toutes ?

JULIEN

Oui, m'sieur, elles y sont ; j'en ai compté quarante-sept [1]. C'est Frédéric qui les a rentrées pendant que j'étais au moulin pour avoir du son.

BONARD

Je n'aime pas cet échange de travail ; c'était à toi de rentrer tes dindes, et Frédéric devait aller lui-même au moulin. Je te répète qu'à l'avenir je veux que chacun fasse son ouvrage ; tous ces mélanges et complaisances n'amènent rien de bon ; il en résulte que les uns n'en font pas assez et que les autres en font trop.

JULIEN

Je suis bien fâché de vous avoir mécontenté, m'sieur ; je croyais bien faire en obéissant au fils de m'sieur, car je sais bien que je suis le dernier dans la maison de m'sieur, qui a été si bon pour moi et qui m'a recueilli quand tout le monde me repoussait.

BONARD

Écoute, Julien, si tu es reconnaissant du bien que je te fais, tu me le témoigneras en ne favorisant pas la paresse de Frédéric. C'est un défaut dangereux qui mène à beaucoup de sottises, et je veux que Frédéric reste bon sujet.

— Je vous obéirai, m'sieur ; je sais que c'est mon devoir. »

Tout en causant, Bonard avait donné de l'avoine aux chevaux, pendant que Julien faisait la litière. Quand les chevaux furent servis et arrangés, Bonard rentra pour souper ; Julien le suivit de près.

MADAME BONARD

Ah ! te voilà, mauvais garnement ! Tu as encore perdu une dinde, et cette fois je ne te le passerai pas. Tu n'auras que de la soupe et du pain sec pour ton souper, et je te retiendrai le prix de la dinde sur

1. Il n'y avait dans le premier brouillon que trente-sept dindes.

les soixante[1] francs que te donne Bonard pour ton entretien ; ainsi, mon garçon, compte sur cinquante-six[2] francs au lieu de soixante pour cette année.

Julien était consterné. Toutes ses dindes y étaient (il en était bien certain) quand Frédéric l'avait envoyé au moulin, et personne n'avait pu ni les prendre ni les laisser courir... excepté... Frédéric lui-même.

Julien raconta à Mme Bonard comment les choses s'étaient passées, comment c'était Frédéric qui s'était chargé de faire rentrer les dindes, de les enfermer, et que, bien certainement, les quarante-sept s'y trouvaient, puisqu'il les avait comptées devant Frédéric[3].

« C'est impossible, lui répondit Mme Bonard, puisque c'est moi, moi-même, qui ai trouvé les dindes abandonnées dans la cour ; personne pour les garder et les rentrer ; c'est moi qui les ai comptées, et je n'en ai trouvé que quarante-six.

— Frédéric m'avait pourtant bien promis de les rentrer tout de suite, répondit tristement Julien, et je suis sûr que c'est bien quarante-sept dindons que je lui ai remis avant d'aller au moulin. »

Bonard écoutait et paraissait contrarié.

« Écoute, ma femme, dit-il, attendons Frédéric pour éclaircir l'affaire, et, en attendant, donne à Julien son souper complet ; il a expliqué la chose comme un honnête garçon, et il dit vrai, je te le garantis. C'est drôle tout de même que deux jeudis de suite il nous disparaisse une dinde et que Frédéric ne le voie pas.

MADAME BONARD

Quoi donc ? Que veux-tu dire ? Quelle est ton idée ? Car tu en as une, je le vois bien.

BONARD

Certainement, j'en ai une ; peut-être est-elle bonne, peut-être mauvaise.

MADAME BONARD

Mais quelle est-elle ? Dis toujours.

BONARD

Eh bien ! je dis que le jeudi est la veille du vendredi.

MADAME BONARD, *riant*

Voilà une idée neuve ! Nous n'avions pas besoin de toi pour faire cette découverte.

BONARD

Oui, mais tu oublies que le vendredi est jour de marché à la ville ;

---

1. 2. 3. Sophie hésitait souvent sur les chiffres et les noms : elle avait tout d'abord écrit « cinq francs » et non « soixante francs » (au lieu de cinquante-six, ce qui faisait un bien maigre salaire !). Frédéric s'appelait ici François.

qu'on y vend des volailles, et qu'un mauvais sujet a bientôt fait de saisir une dinde, de l'étouffer et de l'emporter.

MADAME BONARD

Ça, c'est vrai. Mais comment veux-tu qu'un étranger vienne jusque dans notre cour sans être vu, qu'il ait le temps de courir après les dindes et de faire son choix, pour mettre la main sur la plus grasse, la plus belle.

BONARD

C'est précisément là que j'ai mon idée : je te la dirai plus tard. Donne-nous à souper en attendant. »

La femme Bonard regarda son mari avec inquiétude ; elle commençait à avoir une crainte vague de l'idée de son mari ; elle se sentait troublée. Pourtant, elle ne dit rien et commença les préparatifs du souper. Elle posa sur la table une terrine de soupe bien chaude et un plat de petit salé aux choux dont le fumet réjouit le cœur de Julien et lui fit vivement apprécier la bonté de son maître[1].

« Sans m'sieur Bonard, pensa-t-il, je n'aurais pas goûté de ces excellents choux et du petit salé, tout ce que j'aime ! »

Frédéric rentra au moment où on se mettait à table. Il prit sa place accoutumée près de sa mère et mangea de bon appétit, mais sans parler, parce qu'il avait de l'humeur.

Au bout de quelques instants, surpris du silence général, il leva les yeux sur son père qui l'examinait attentivement, puis sur sa mère, dont la physionomie grave lui causa quelque appréhension. Il aurait bien voulu questionner Julien, mais on l'aurait entendu, et il ne voulait pas laisser deviner son inquiétude.

Quand le souper fut terminé, Frédéric se leva pour sortir ; Bonard le retint.

« Reste là, Frédéric ; j'ai à te parler. »

Frédéric se rassit.

BONARD

Tu sais qu'il manque une dinde dans le troupeau de Julien ?

FRÉDÉRIC, *troublé*

Non, mon père ; je ne le savais pas.

BONARD

Julien t'en a donné le compte quand tu l'as envoyé en commission.

FRÉDÉRIC

Je ne pense pas, mon père ; je ne m'en souviens pas.

---

1. La phrase continuait par « qui n'avait pas voulu le priver d'un mets si excellent », ce qui a été supprimé.

JULIEN

Comment, tu as oublié que nous les avons comptées ensemble au retour des champs, et qu'avant de partir pour le moulin je t'ai répété que le troupeau était au complet, qu'il y en avait quarante-sept.

FRÉDÉRIC

Je ne me le rappelle pas ; je n'y ai seulement pas fait attention.

JULIEN

C'est triste pour moi ; c'est la seconde fois que tu oublies, et cela me donne l'air d'un menteur, d'un négligent et d'un ingrat vis-à-vis de m'sieur et de Mme Bonard.

BONARD

Non, mon pauvre garçon, je ne te juge pas si sévèrement ; depuis un an que tu es chez moi, tu m'as toujours servi de ton mieux, et je te crois un bon et honnête garçon.

JULIEN

Merci bien m'sieur, si je manque à mon service, ce n'est pas par mauvais vouloir, certainement.

BONARD

Je reviens à Frédéric. Comment se fait-il que tu oublies deux fois de suite une chose assez importante pourtant ?

FRÉDÉRIC

Mais, papa, je ne suis pas chargé des dindes ; cela regarde Julien.

BONARD

Je le sais bien ; mais, par intérêt pour lui, qui est si complaisant pour toi, tu aurais dû faire attention à ce qu'il te disait pour le compte de ses dindes. Et puis, comment se fait-il que les deux fois que Julien n'a plus son compte pendant que tu l'envoies en commission, je vois rôder autour de la ferme ce polisson d'Alcide que je t'avais défendu de fréquenter ?

FRÉDÉRIC, *embarrassé*

Je n'en sais rien ; je ne le vois plus, vous le savez bien.

BONARD, *sévèrement*

Je sais, au contraire, que tu continues à le voir malgré ma défense, et qu'on vous a vus ensemble bien des fois. Mais, écoute-moi. Tu sais que je n'aime pas à frapper. Eh bien ! je te dis très sérieusement que je te punirai d'importance la première fois qu'on t'aura vu avec ce mauvais sujet. Je ne veux pas que tu fasses de mauvaises connaissances. Entends-tu ?

Frédéric baissa la tête sans répondre.

Bonard sortit pour faire boire ses chevaux. Julien aida Mme Bonard à laver sa vaisselle, à tout mettre en place ; Frédéric resta seul, pensif et troublé.

III

L'ANGLAIS ET ALCIDE

Peu de jours après, Julien était aux champs, faisant paître ses dindes, lorsqu'un homme [1] qu'il ne connaissait pas s'approcha du troupeau et le regarda attentivement. Il s'approcha de Julien.

L'HOMME

Eh ! pétite ! C'était à toi ces grosses hanimals ?

— Non m'sieur, répondit Julien, surpris de l'accent de l'étranger.

L'HOMME

Pétite, jé voulais acheter ces grosses hanimals ; j'aimais beaucoup les *turkeys.*

Julien ne répondit pas : il ne comprenait pas ce que voulait cet homme qui parlait si mal le français.

L'ANGLAIS

Eh ! pétite ! tu n'entendais pas moi ?

JULIEN

J'entends bien, m'sieur, mais je ne comprends pas.

L'ANGLAIS

Tu comprenais pas, petite nigaude ? Je disais j'aimais bien les *turkeys.*

JULIEN

Oui, m'sieur.

L'ANGLAIS

Eh bien ?

JULIEN

Eh bien ! m'sieur, je ne comprends pas.

L'ANGLAIS, *impatienté*

Tu comprenais pas *turkeys* ? Tu savoir pas parler, alors ?

---

1. Sophie avait d'abord écrit « un monsieur ».

JULIEN

Si fait, m'sieur, je parle bien le français, mais pas le turc.

L'ANGLAIS, *de même*

Pétite himbécile ! jé parlais français comme toi, jé parlais pas *turk*. Et jé té disais : Jé voulais acheter ces grosses hanimals, ces grosses *turkeys*.

JULIEN, *riant*

Ah ! bien, je comprends. M'sieur appelle mes dindes des Turcs. Et m'sieur veut les avoir ?

L'ANGLAIS

Eh ! oui, petite ! Combien elles coûtaient ?

JULIEN

Ils ne sont pas à moi, m'sieur ; je ne peux pas les vendre.

L'ANGLAIS

Où c'est on peut les vendre ?

JULIEN

A la ferme, m'sieur ; Mme Bonard.

L'ANGLAIS

Où c'est, madme Bonarde ?

JULIEN

Là-bas, m'sieur. Derrière ce petit bois, à droite, puis à gauche.

L'ANGLAIS

Oh ! moi pas connaître et moi pas trouver madme Bonarde. Viens, pétite, tu vas montrer madme Bonarde.

JULIEN

Je ne peux pas quitter mes dindes, m'sieur. Il faut que je les fasse paître.

L'ANGLAIS

Pêtre ? Quoi c'est, pêtre ?

JULIEN

Paître, manger. Je ne les rentre que le soir.

L'ANGLAIS

Moi, jé comprends pas très bien. Toi manger toutes les grosses *turkeys* ? Aujourd'hui ?

JULIEN

Non, m'sieur... Adieu, m'sieur.

Et Julien, ennuyé de la conversation de l'Anglais, le salua et fit avancer les dindons ; l'Anglais le suivit. Julien eut beau s'arrêter, marcher, aller de droite et de gauche, l'Anglais ne le quittait pas. Julien, un peu troublé de cette obstination, et craignant que cet étranger ne lui enlevât une ou deux de ses dindes, se dirigea du côté de la ferme pour appeler quelqu'un à son aide.

Au moment où il allait tourner au coin du petit bois, il aperçut un jeune garçon qui en sortait, se dirigeant aussi vers la ferme.

Julien appela.

« Eh ! par ici, s'il vous plaît ! Un coup de main pour rentrer plus vite mes dindes. »

Le garçon se retourna ; Julien reconnut Alcide. Il regretta de l'avoir appelé. Alcide accourut près de Julien, et à son tour reconnut l'Anglais qu'il salua.

ALCIDE

Que me veux-tu, Julien ? Tu ne m'appelles pas souvent, et pourtant je ne demande pas mieux que de t'obliger.

JULIEN

Tu sais bien, Alcide, que mon maître nous défend, à Frédéric et à moi, de causer avec toi. Si je t'ai appelé aujourd'hui, c'est pour m'aider à ramener à la ferme mes dindes qui s'écartent ; elles sentent que ce n'est pas encore leur heure.

ALCIDE

Et pourquoi es-tu si pressé de les rentrer ?

JULIEN

Parce que je me méfie de cet homme qui s'obstine à me suivre depuis deux heures ; je ne sais pas ce qu'il me veut. Je ne comprends pas son jargon.

ALCIDE

C'est un brave homme, va ; il ne te fera pas de mal, au contraire.

JULIEN

Comment le connais-tu ?

ALCIDE

Il demeure tout proche de chez nous, la porte à côté.

L'Anglais s'approcha.

« Bonjour, *good morning my dear*, dit-il s'adressant à Alcide ; jé voulais acheter ces grosses *turkeys*, et lé pétite, il voulait pas.

ALCIDE

Attendez, monsieur, je vais vous arranger cela.

« Dis donc, Julien, M. Georget te demande une de tes dindes ? Il t'en donnera un bon prix.

JULIEN

Est-ce que je peux vendre ces dindes ? Tu sais bien qu'elles ne sont pas à moi. Qu'il aille à la ferme parler à Mme Bonard, c'est elle qui vend les volailles. Je le lui ai déjà dit, et il s'obstine toujours à me suivre. Voilà pourquoi je t'ai appelé sans te reconnaître ; j'avais peur qu'il ne m'emportât une de mes bêtes pendant que je poursuivais celles qui s'écartent.

ALCIDE

Dis-moi donc, Julien, tu pourrais tout de même faire une fameuse affaire avec M. Georgey ; il ne regarde pas à l'argent ; il est riche, tu pourrais lui vendre une de tes dindes pour huit francs.

JULIEN

D'abord, je t'ai dit que c'est Mme Bonard qui les vend elle-même ; ensuite, quand je la lui vendrais huit francs, je ne vois pas ce que j'y gagnerais.

ALCIDE

Comment, nigaud, tu ne comprends pas que le prix d'une dinde étant de quatre francs, tu empocherais quatre francs et tu en donnerais autant à Mme Bonard.

JULIEN

Mais ce serait voler, cela !

ALCIDE

Pas du tout, puisqu'elle n'y perdrait rien.

JULIEN

C'est vrai ; mais, tout de même, cela ne me semble pas honnête.

ALCIDE

Tu as tort, mon Julien ; je t'assure que tu as tort. Laisse-moi faire ton marché, tu ne t'en seras pas mêlé ; c'est moi qui aurai tout fait, et nous partagerons le bénéfice. »

Julien réfléchit un instant ; Alcide l'examinait avec inquiétude ; un sourire rusé contractait ses lèvres.

ALCIDE

Eh bien ! te décides-tu ?

— Oui, dit résolument Julien, je suis décidé, je refuse ; je sens que ce serait malhonnête, puisque je n'oserais pas l'avouer à Mme Bonard.

ALCIDE

Mais, mon Julien, écoute-moi.

JULIEN

Laisse-moi ; je ne t'ai que trop écouté, puisque j'ai hésité un instant.

ALCIDE

Alors tu peux bien ramener ton troupeau sans moi ; ce ne sera pas moi qui te viendrai en aide.

JULIEN

Je ne te demande pas ton aide, je m'en tirerai bien tout seul. Allons, en route, mes dindes et ne nous écartons pas.

Julien fit siffler sa baguette, les dindes se mirent en route ; l'Anglais, qui attendait à quelque distance le résultat de la négociation d'Alcide, ouvrit une grande bouche, écarquilla les yeux, et allait se mettre à la poursuite de Julien et de son troupeau, quand Alcide lui fit signe de ne pas bouger lui-même, entra dans le fourré et se trouva en même temps que Julien au tournant du bois et près de la barrière. Profitant du moment où Julien quittait son troupeau pour ouvrir la barrière, il saisit une dinde qui était tout près du buisson où il se tenait caché, lui serra le cou et l'entraîna vivement dans le fourré.

Puis, se glissant de buisson en buisson jusqu'à ce qu'il eût gagné l'endroit où l'avait quitté Julien, il sortit du bois et se retrouva en face de l'Anglais.

Celui-ci n'avait pas bougé ; il se tenait droit, immobile. Quand il vit venir Alcide avec *la grosse animal* sous le bras, il fit un *oh !* de satisfaction.

M. GEORGEY

Combien que c'est, *my dear* ?

ALCIDE

Huit francs, monsieur.

M. GEORGEY

Oh ! les autres c'était six.

ALCIDE

Oui, monsieur, mais Julien n'a pas voulu donner à moins de huit, parce que la bête a quinze jours de plus que les deux dernières que vous avez mangées, et qu'elle est plus grosse.

L'Anglais tira huit francs de sa poche, les mit dans la main d'Alcide, et caressa la dinde en disant :

« Jé croyais, moi, que lé petite est un pétite scélérate qui vend ses *hanimals trop cher... Porte-moi mon turkey ; il allait salir mon inexpressible.*

ALCIDE

Monsieur veut que je lui porte son dindon ?

L'ANGLAIS

Yes, my dear.

ALCIDE

Mais, m'sieur, c'est impossible, parce que je pourrais rencontrer quelqu'un de chez les Bonard, et qu'on pourrait croire que je l'ai volé.

L'ANGLAIS

Jé né comprends pas très bien. Ça faisait rien, porte le *turkey.*

ALCIDE

Je ne peux pas, m'sieur ; on me verrait.

— Pas si haut, *my dear.* Jé ne souis pas sourde. Je te disais : Porte le *turkey.* Tu n'entendais pas ? »

Alcide chercha à lui faire comprendre pourquoi il ne pouvait le porter, et il profita d'un moment d'indécision de l'Anglais pour lui passer le dindon sous le bras et se sauver en courant.

L'Anglais, embarrassé de son dindon qui se débattait, le serra des deux mains pour l'empêcher de s'échapper. Le pauvre dindon, fortement comprimé, réalisa les craintes de son nouveau maître ; il salit copieusement *l'inexpressible,* c'est-à-dire le pantalon de M. Georgey. Celui-ci fit un *oh !* indigné, ouvrit les mains d'un geste involontaire, et lâcha le dindon qui s'enfuit avec une telle vitesse, que l'Anglais désespéra de l'attraper. Il se borna à le suivre majestueusement de loin et à ne pas le perdre de vue. Il ne tarda pas à arriver à la barrière.

Pendant ce temps, Julien faisait rentrer son troupeau ; Bonard était dans la cour.

« M'sieur, m'sieur, cria Julien en l'apercevant, je me presse de rentrer pour sauver mon troupeau.

BONARD

Qu'est-ce qui t'arrive donc ? As-tu fait quelque mauvaise rencontre ?

JULIEN

Je crois bien, m'sieur ; un homme tout drôle, qui parle charabia, qui voulait absolument avoir mes dindes. Et puis, m'sieur, j'ai rencontré bien pis que ça ; Alcide, qui allait du côté de la ferme, et que j'ai appelé pour m'aider à faire marcher mes bêtes.

BONARD

Pourquoi l'as-tu appelé ; je défends que vous lui parliez, toi et Frédéric.



« Tu grognes et pleures toujours, toi. Entre les deux j'aime mieux rire que pleurer. » (*Jean qui grogne et Jean qui rit.*) Gravure de Horace Castelli.



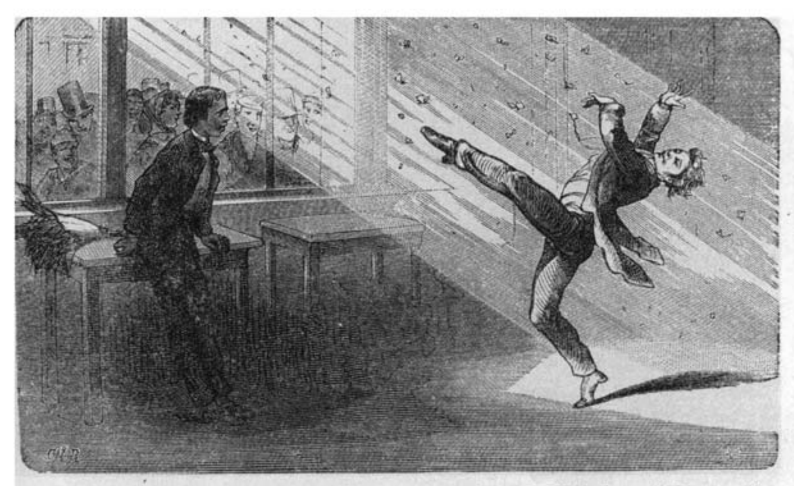


▲ « – Maladroit ! crie Pontois. / – Maladroit ! répète la dame du comptoir. / – Maladroit ! s'écrient les garçons épiciers. / – Malheureux ! s'écrie Simon. / – Pauvre Jeannot ! s'écrie Jean en courant à lui. » (*Jean qui grogne et Jean qui rit.*) Gravure de Horace Castelli.

◀ « Je vais vous donner une bouteille de cidre, mon ami ; c'est plus sain que l'eau quand on a beaucoup marché. » (*Jean qui grogne et Jean qui rit.*) Gravure de Horace Castelli.

▼ « Et quant à cette petite, mère Hélène, emmenez-la chez vous jusqu'à ce que sa mère revienne la chercher. »(*Jean qui grogne et Jean qui rit.*) Gravure de Horace Castelli.





▲ « M. Abel fait des entrechats, des pirouettes, des pas mouchetés, des pas de Zéphir, des pas de Basque. » (*Jean qui grogne et Jean qui rit.*) Gravure de Horace Castelli.

▼ « Le déjeuner se passa bien ; un silence complet régna au commencement ; quelques paroles furent prononcées après le troisième plat ; au cinquième, la conversation devint générale et bruyante ; on servit le champagne après le huitième plat, et chacun proposa un toast. »(*Jean qui grogne et Jean qui rit.*) Gravure de Horace Castelli.



« Je deviendrai savant ; je ferai des machines, des livres, je gagnerai beaucoup d'argent, j'aurai des ouvriers, je vivrai comme un prince. » (*La Fortune de Gaspard.*) Gravure de Gerlier.

▲ « Lucas reprit sa gaieté ; Gaspard resta sérieux, car il l'était par nature. » (*La Fortune de Gaspard.*) Gravure de Gerlier.

▼ « Cette femme, qu'il s'était représentée laide, commune, décidée comme un gendarme, se trouvait être une toute jeune fille de seize ans, jolie, belle, gracieuse, modeste, craintive. ». » (*La Fortune de Gaspard.*) Gravure de Gerlier.



▼ « Après avoir marché quelque temps, il s'assit dans le buisson de houx. » (*La Fortune de Gaspard.*) Gravure de Gerlier.







▲ « Giselle cherchait à tourner le robinet ; elle l'avait ouvert avec peine ; mais l'eau la gênait pour le fermer ; elle coulait toujours aussi abondamment. » (*La Fortune de Gaspard.*) Gravure de Gerlier.

◄ « – Elle prend les fleurs de maman ; elle les abîme ; elle ne veut pas me les rendre. / – Il veut prendre tout ; il me donne les maigres. » (*Quel amour d'enfant !*) Gravure d'Émile Bayard.

▼ « Pierre s'empressa de faire sortir Giselle, qui essaya de résister en se cramponnant à la robe de sa mère ; mais elle n'osa pas faire une scène de violence et se laissa emmener. »(*Quel amour d'enfant !*) Gravure d'Émile Bayard.





« Je veux danser aussi, moi. Allons, père Toc, venez m'engager pour une contredanse ; faisons voir à cette jeunesse comment on dansait de notre temps. Mettez-vous tous en place ; en avant deux ; ce sont les vieux qui commencent. » (*Quel amour d'enfant !*) Gravure d'Émile Bayard.



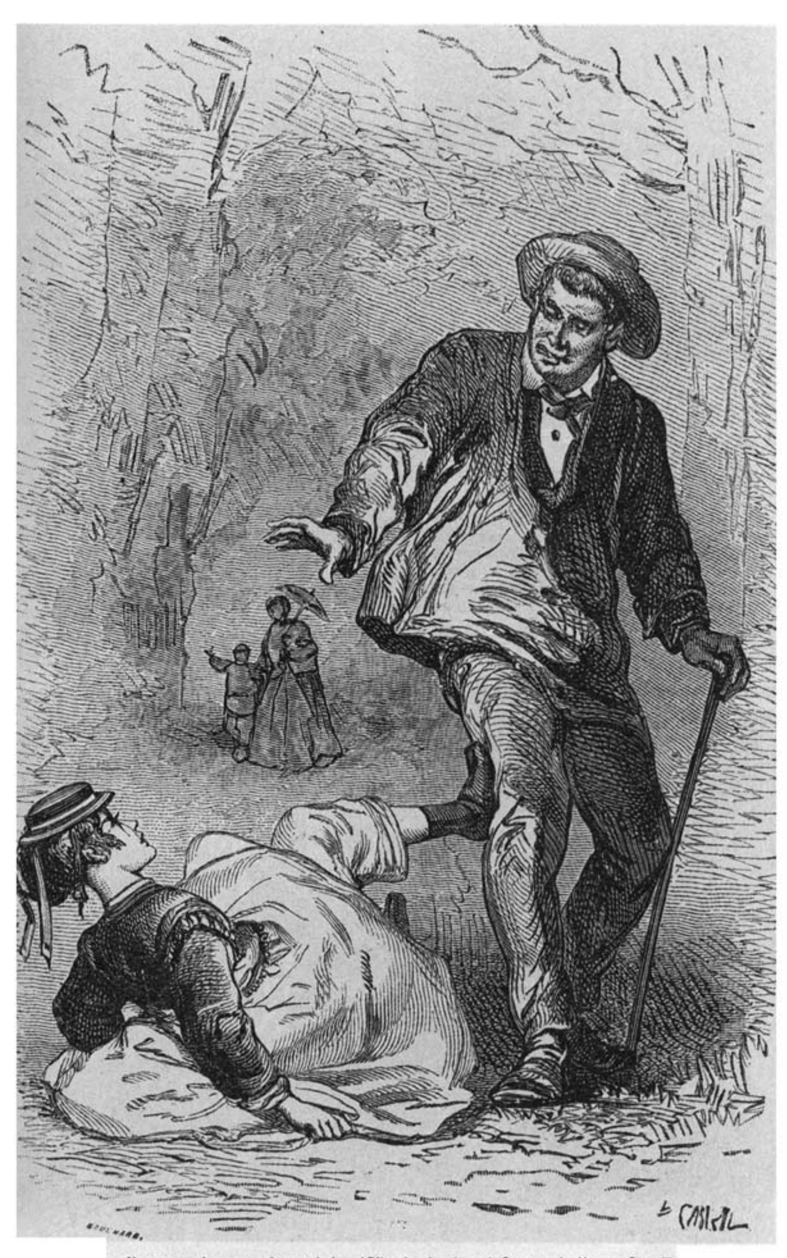


▲ « Elle était [...] en jupon, sans brodequins, nu-bras, les cheveux emmêlés, les yeux étincelants, les joues rouges, portant sur son visage l'expression d'une colère prête à faire explosion. » (*Quel amour d'enfant !*) Gravure d'Émile Bayard.

◄ « L'ours gagnait du terrain, la manche de la robe de Giselle était déchirée, les griffes de l'ours commençaient à effleurer sa peau. » (*Quel amour d'enfant !*) Gravure d'Émile Bayard.

▼ « Ce petit visage rouge de colère, couronné par une touffe énorme de lourdes fleurs blanches, offrait un aspect si bizarre que M. de Gerville fut pris d'un fou rire que ni la colère, ni les injures de Giselle ne purent calmer. » (*Quel amour d'enfant !*) Gravure d'Émile Bayard.





« Ne me touchez pas, vieux sale ! » (*Diloy le chemineau.*) Gravure de Horace Castelli.



▲ « Comment, mademoiselle Félicie, vous travaillez à la terre ? Vous n'avez donc pas de garçon jardinier pour faire ce travail de paysan ? » (*Diloy le chemineau.*) Gravure de Horace Castelli.



« Le baron : – Que voulez-vous, mon cher ? » (*Diloy le chemineau.*) Gravure de Horace Castelli. ►

▼ « Robillard, pressé de se mettre à table, emmena Mme d'Orvillet ; Félicie, livrée à elle-même, resta avec Clodoald et Cunégonde ; ils commencèrent leurs impertinentes plaisanteries, tout bas d'abord, tout haut ensuite, de manière à être entendus de leurs voisins. » (*Diloy le chemineau.*) Gravure de Horace Castelli.

▲ « Monsieur n'a-t-il pas été colonel au 40ᵉ de ligne, en Afrique ? » (*Diloy le chemineau.*) Gravure de Horace Castelli.

▼ « Un cri rauque, semblable à un rugissement, sortit enfin de la grosse poitrine de Futé-Castelsot ; il courut plutôt qu'il ne marcha vers son équipage ; sa femme et ses enfants le suivirent en silence, et ils repartirent pour ne jamais revenir. » (*Diloy le chemineau.*) Gravure de Horace Castelli.





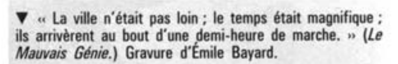
« – Bonjour Julien, tu gardes toujours tes dindons ? Belle occupation, en vérité ! / – J'aime mieux garder les dindons que les voler, répondit sèchement Julien. » (*Le Mauvais Génie.*) Gravure d'Émile Bayard.



▲ « Jé voulais manger des turkeys, toujours des turkeys. » (*Le Mauvais Génie.*) Gravure d'Émile Bayard.



◀ « Une minute, s'il vous plaît. Jé voulais mes habits sur mes épaules et mon inexpressible sur mes jambes. » (*Le Mauvais Génie.*) Gravure d'Émile Bayard.



▼ « La ville n'était pas loin ; le temps était magnifique ; ils arrivèrent au bout d'une demi-heure de marche. » (*Le Mauvais Génie.*) Gravure d'Émile Bayard.



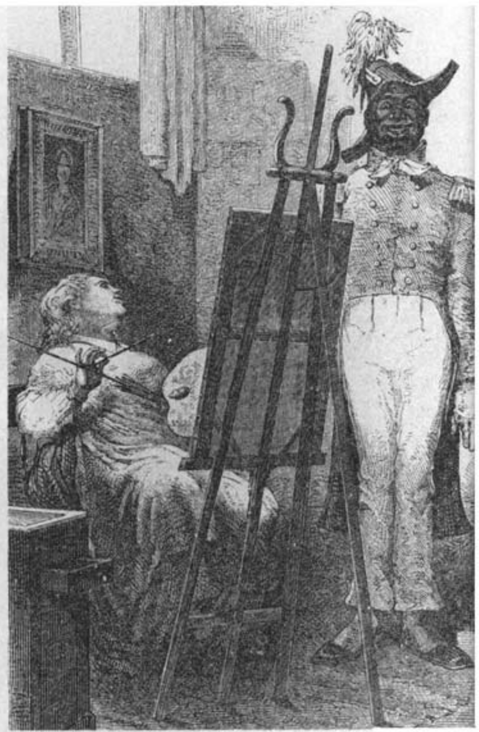


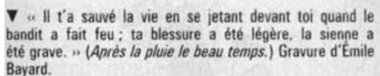
« Faites préparer ma chambre, j'emmène Geneviève et nous reviendrons dans deux heures avec ma malle et ma femme de chambre. Allons, viens, Geneviève, et ne prend pas ton air effaré : tu vois bien que ton oncle consent. » (*Après la pluie le beau temps.*) Gravure d'Émile Bayard.



▲ « Mlle Primerose joua au crocket aussi lourdement et maladroitement que le faisait supposer sa grosse taille. » (*Après la pluie le beau temps.*) Gravure d'Émile Bayard.

« Comment puis-je faire vos yeux quand vous les ▶ roulez de tous côtés ; le nez, quand vous tournez la tête à droite, à gauche ; la bouche quand vous parlez, quand vous montrez les dents en riant ? » (*Après la pluie le beau temps.*) Gravure d'Émile Bayard.





▼ « Il t'a sauvé la vie en se jetant devant toi quand le bandit a fait feu ; ta blessure a été légère, la sienne a été grave. » (*Après la pluie le beau temps.*) Gravure d'Émile Bayard.





« Ne pleure pas, mon pauvre Rame ; nous allons être bien heureux ! Tu ne vas plus jamais me quitter et tu sais que je t'aimerai toujours. » (*Après la pluie le beau temps.*) Gravure d'Émile Bayard.

JULIEN

C'est que je ne l'ai pas reconnu, m'sieur ; et puis, une fois qu'il m'a tenu, je ne pouvais plus le faire partir. »

Julien raconta à Bonard ce qui s'était passé entre lui et Alcide.

JULIEN

J'ai eu un mauvais mouvement, m'sieur ; comme une envie de faire ce que me conseillait Alcide.

BONARD

Qu'est-ce qui t'a arrêté ?

JULIEN

C'est que j'ai pensé que si monsieur et madame le savaient, j'en serais honteux, et que si je faisais la chose, ce serait en cachette de m'sieur. Alors je me suis dit : "Prends garde, Julien ; ce que tu n'oses pas montrer au grand jour n'est pas bon à voir. Et si m'sieur Bonard, qui a été si bon pour toi, te fait peur, c'est que tu mériterais châtiment." Et j'ai vu que j'avais eu une méchante envie, et j'en ai eu bien du regret, m'sieur, bien sûr ; et je me suis dit encore que, pour me punir, je vous raconterais tout.

BONARD

Tu as bien fait, Julien ; tu es un bon et honnête garçon. Mais, compte donc tes dindes pour voir s'il ne t'en manque pas ; il me semble avoir vu courir quelqu'un dans le bois il y a un instant.

— Oh ! m'sieur, elles y sont toutes ; je les comptais tout en marchant. »

Malgré l'assurance de Julien, Bonard fit le compte du troupeau.

BONARD

Je n'en trouve que quarante-cinq, mon garçon. Il t'en manque une.

JULIEN, *étonné*

Pas possible, m'sieur, puisque je viens de les compter en approchant de la barrière.

Au moment où ils allaient recommencer leur compte, des piaulements se firent entendre ; ils virent un dindon qui cherchait à passer à travers les claires-voies de la barrière. Julien courut lui ouvrir et s'écria joyeusement :

« La voici, m'sieur, c'est notre dinde ; elle a perdu des plumes et une partie de sa queue ; c'est bien sûr la nôtre. Mais comment a-t-on fait pour me l'enlever ? moi qui ne les ai pas quittées des yeux. »

Bonard prit la dinde, l'examina, la retourna de tous côtés, et ne vit rien qui pût faire connaître comment elle avait été prise sans que Julien ait pu voir le voleur. Il devina à peu près la vérité, mais il voulu s'en assurer avant d'en rien dire.

IV

RACLÉE BIEN MÉRITÉE

Au même instant, l'Anglais arriva et alla droit à Julien en se croisant les bras.

L'ANGLAIS

Pétite, tu étais malhonnête !

Julien, surpris, resta muet et immobile.

L'ANGLAIS

Pétite, tu étais oune malhonnête, tu volais mon turkey.

Bonard s'approcha de l'Anglais.

« Que voulez-vous, monsieur ? Pourquoi injuriez-vous Julien ?

L'ANGLAIS, *toujours les bras croisés*

Juliène ! C'était Juliène, cette pétite ? *Very well*... Juliène, tu étais une pétite malhonnête, une pétite voleur, une pétite... abominible.

BONARD

Ah ! çà ! monsieur, aurez-vous bientôt fini vos injures ?

L'ANGLAIS

Jé vous parlais pas, sir. Jé vous connaissais pas.

« Laissez-moi la tranquillité. Je parlais au pétite ; il était une pétite gueuse, et jé voulais boxer lui.

BONARD

Si vous y touchez, je vous donnerai de la boxe ; essayez seulement, vous verrez ! »

L'Anglais, pour toute réponse, se mit en position de boxer, et Bonard aurait reçu un coup de poing en pleine poitrine, s'il n'avait pas esquivé le coup en faisant un plongeon ; l'Anglais s'était lancé avec tant de vigueur contre Bonard, qu'il trébucha et alla rouler dans le jus du fumier, la tête la première.

Julien courut à son secours et l'aida à se relever, pendant que Bonard riait de tout son cœur.

L'Anglais était debout, ruisselant d'une eau noire et infecte.

« Oh *my goodness !* Oh ! *my God !* » répétait-il d'un ton lamentable, mais sans bouger de place.

Mme Bonard avait entendu quelque chose de la scène et de la chute ; elle sortit, et, voyant ce malheureux homme noir et trempé, elle vint à lui.

« Mon pauvre monsieur, s'écria-t-elle, comme vous voilà fait ! Entrez à la maison pour vous débarbouiller et nettoyer vos vêtements. »

L'Anglais la regarda un instant ; la physionomie de Mme Bonard lui plut ; il la salua avec grâce et politesse.

L'ANGLAIS

Madme était bien bonne. Jé remercie bien madme. J'étais un peu crotté. Jé n'osais pas salir lé parloir de madme.

MADAME BONARD

Entrez, entrez donc, mon bon monsieur ; ne vous gênez pas.

L'ANGLAIS, *lui offrant le bras*

Si madme voulait accepter lé bras.

MADAME BONARD, *riant*

Merci, mon cher monsieur, ce sera pour une autre fois ; à présent, vous n'êtes pas en état de faire vos politesses.

Mme Bonard se dépêcha de rentrer pour préparer de l'eau, du savon, un baquet et du linge. L'Anglais la suivit à pas comptés, mais auparavant, il se retourna vers Julien et lui tendit la main en disant :

« Jé té pardonnais, Juliène ; tu m'avais aidé, tu était un *good fellow.* »

Il fit deux pas, se retourna et ajouta :

« Mais tu était une pétite voleur si tu ne me rendais pas ma grosse turkey. »

Quand il entra dans la maison, Mme Bonard lui fit voir le baquet, le savon, le linge.

MADAME BONARD

Voilà, monsieur ; voulez-vous que je vous aide ?

L'Anglais la regarda d'un air indigné.

L'ANGLAIS

Oh ! madme ! *Fye !* Une dame laver un mossieur ! *Fye ! shocking !*

MADAME BONARD

Ah bien ! je n'y tiens pas ! Arrangez-vous tout seul. Je reviendrai chercher vos habits pour les nettoyer un peu.

Mme Bonard sortit, fermant la porte après elle, et rejoignit Bonard et Julien qui se lavaient à la pompe.

MADAME BONARD

Qui est cet homme ? A-t-il l'air drôle ! Comment a-t-il fait pour rouler dans cette saleté ?

Bonard lui raconta ce qui s'était passé ; ils en rirent tous deux, mais Mme Bonard voulut éclaircir l'affaire du dindon que réclamait l'Anglais.

« C'est tout clair, lui répondit Bonard ; Alcide aura sauté sur la

bête quand Julien ouvrait la barrière. C'est sans doute lui que j'ai aperçu courant à travers bois ; il aura vendu la dinde à l'Anglais ; celui-ci croit que c'est Julien qui avait chargé Alcide de la vente ; cet imbécile, maladroit comme tout, aura laissé échapper la dinde qui est revenue à la ferme en courant : il l'a suivie, et, la voyant dans la cour, il a cru que Julien la lui volait. Avec ça qu'il ne comprend rien, pas moyen de s'expliquer avec lui. »

Mme Bonard voulut tout de même se faire raconter l'affaire par Julien qui avait fini de se débarbouiller.

Pendant qu'ils s'expliquaient, Bonard rentra dans la salle et vit son Anglais vêtu d'une chemise si longue qu'elle lui battait les talons, les bras croisés devant ses habits qu'il contemplait tristement.

BONARD

Il est certain que vos beaux habits sont un peu abîmés, monsieur, mais, donnez-les-moi, il n'y paraîtra pas tout à l'heure.

Et, avant que l'Anglais ait eu le temps de décroiser et d'allonger ses bras, Bonard avait saisi et emporté les vêtements pour les rincer dans la mare qui se trouvait tout à côté.

L'Anglais eut beau crier :

« Oh ! *dear !* Oh ! *goodness !* Mes *papers* ! Prenez attention à mes *papers* ! Pas d'eau à mes *papers* ! *By God !* vous faisez périr mes *papers* ! »

Bonard n'y fit pas attention, et ne rapporta les vêtements que lorsqu'ils furent bien nettoyés... et bien trempés.

BONARD

Tenez, monsieur, voilà vos habits, un peu humides, mais propres. Oh ! je les ai bien tordus, allez, il n'y reste guère d'eau ; ils sécheront sur vous.

L'Anglais saisit la redingote, fouilla dans les poches et en retira précipitamment un gros portefeuille qu'il ouvrit en tremblant. Il en retira des papiers qui étaient dans un état déplorable. Il s'avança vers Bonard, les lui mit à deux pouces du visage, et dit d'une voix étouffée par l'émotion :

« Malhonnête ! Scélérate ! Vous avoir perdu les *papers* à moi ! Voyez, voyez, grosse malheureuse. Les *sketches* (dessins) de tous mes fabrications ! Les comprennement de tous mes machines ! Quoi je férai à présent ? Quoi je présenterai à mes amis d'Angleterre ? »

Bonard, qui le considérait comme un fou, ne se fâcha pas des injures ni de la colère injuste de l'Anglais. Il regarda les papiers à mesure que M. Georgey les déployait, et dit avec calme :

« Il n'y a pas de mal, monsieur l'Anglais, ce ne sera rien ! Il ne s'agit que de faire sécher tout cela ; il n'y paraîtra seulement pas. Je vais appeler ma femme, elle vous donnera un coup de main.

L'ANGLAIS

Arrêtez ! Moi savais pas que vous étiez le mari de madme. Une

minute, s'il vous plaisait. Jé voulais mes habits sur mes épaules et mon inexpressible sur mes jambes. Jé vous démandais des excuses, jé savais pas madme était votre femme, En vérité, j'étais bien repenti. »

Tout en parlant, M. Georgey s'était habillé ; il attendit en grelottant l'arrivée de Mme Bonard, que son mari avait été chercher. Quand elle entra, il s'épuisa en saluts, en excuses que n'écoutèrent ni le mari ni la femme.

« Allume vite du feu, Bonard. Ce pauvre monsieur tremble à faire pitié. Chauffe-le du mieux que tu pourras ; moi je vais mettre des fers au feu pour sécher et repasser ses papiers, auxquels il paraît tenir. »

L'Anglais se laissa tourner et retourner par Bonard devant un feu flamboyant ; Mme Bonard repassait et repliait les papiers pendant que l'Anglais était enveloppé de la vapeur qu'exhalaient ses habits humides. Il fallut une demi-heure pour réchauffer l'homme et sécher ses vêtements.

Lorsqu'il se sentit sec et chaud, il dit à Bonard d'un ton radouci et modeste :

« J'espérais avoir mon turkey, *my dear sir* (mon cher monsieur).

BONARD

Écoutez, mon bon monsieur, et tâchez de comprendre. La dinde que vous appelez *Turkey* (je ne sais pourquoi) n'est pas à vous, mais à moi. »

L'Anglais fait un mouvement.

BONARD

Permettez ; laissez-moi achever. C'est Alcide qui vous l'a vendue ?

L'ANGLAIS

Oh ! *yes !* Alcide. *Good fellow* ! il vendait à moi si bonnes turkeys !

BONARD

Eh bien ! Alcide me l'a volée et il vous l'a vendue.

L'ANGLAIS

Oh ! Alcide ! Si bonne *fellow* ! Et Fridrick aussi !

BONARD

Il vous en a déjà vendu deux autres, n'est-ce pas ?

L'ANGLAIS

Oh ! oui ! excellentes !

BONARD

Alcide les avait volées à Julien.

L'ANGLAIS

Oh ! *my goodness !* Comment ! Alcide était une malhonnête, une voleure ? Et le Fridrick aussi ?

BONARD

Combien vous les a-t-il vendues ?

L'ANGLAIS

Deux premièrs, six ; l'é grosse dernièr, houit. Il disait c'était plus grosse.

BONARD

Ce fripon vous a volé et moi aussi.

L'ANGLAIS, *inquiet*

Et jé mangeais plus vos grosses turkeys ?

BONARD

Si fait ; je vous en vendrai à quatre francs tant que j'en aurai.

L'ANGLAIS, *riant et se frottant les mains*

Oh ! *very well,* nous bonnes amis alorse. Oh ! lé fripone Alcide, lé fripone Fridrick ! Il m'avait vendu deux premièrs. Quand jé lé revois, jé lui fais tous deux une boxe terrible. *Good by,* master Bonarde. *Good by,* excellent madme Bonarde. Je viendrai beaucoup souvent. Mes *papers,* s'il vous plaisait.

MADAME BONARD

Voilà, monsieur ; ils sont bien secs, bien repassés, il n'y paraît pas ; un peu jaunes seulement.

L'ANGLAIS

Ça faisait riène du tout. *Good by.*

M. Georgey fit un dernier salut et s'en alla.

Bonard regarda sa femme qui s'essuyait les yeux.

BONARD

Tu pleures, femme ? Et tu as raison ; pour un rien je ferais comme toi. Frédéric, notre fils, un voleur !

MADAME BONARD

C'est Alcide qui l'aura entraîné, bien sûr ! A lui tout seul, il n'aurait jamais commis une si mauvaise action !

BONARD

Je l'espère. Et voilà ce qu'il a gagné à ne pas m'obéir ; je lui avais défendu bien des fois de fréquenter ce mauvais garnement d'Alcide... Quand il sera de retour, je lui donnerai son compte.

MADAME BONARD

Oh ! Bonard, ménage-le ! Pense donc qu'il a été entraîné.

BONARD

Un honnête garçon ne se laisse pas entraîner. Vois Julien ; il est bien plus jeune que Frédéric, il n'a que douze ans, et il a résisté, lui.

Pendant que le mari et la femme causaient tristement en attendant Frédéric, Julien avait rentré son troupeau et soignait les chevaux. Il vit la tête de Frédéric qui apparaissait derrière un tas de paille.

JULIEN, *riant*

Tiens ! qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi t'es-tu fourré là-dedans ?

FRÉDÉRIC

Chut ! Prends garde qu'on ne t'entende. J'ai aperçu l'Anglais dans la salle. Est-il parti ?

JULIEN

Oui, il vient de s'en aller. Pourquoi as-tu peur de cet Anglais ? Il a l'air tout drôle, mais il n'est pas méchant, malgré tout ce qu'il dit. D'où le connais-tu, toi ?

FRÉDÉRIC

Je ne le connais pas beaucoup, seulement pour l'avoir rencontré avec Alcide. Qu'est-ce qu'il a dit ? Pourquoi est-il venu ici ?

JULIEN

Je n'en sais trop rien ; il me demandait son *tarké* ; il paraît que c'est comme ça qu'il appelle les dindons.

FRÉDÉRIC

Oui, oui ; mais qu'a-t-il dit ?

JULIEN

Ma foi, je n'y ai pas compris grand-chose. Il voulait me boxer et puis ton père. Il demandait toujours son tarké ; il m'appelait voleur, malhonnête. Je crois bien qu'il n'a pas sa tête, il a un peu l'air d'un fou.

FRÉDÉRIC

A-t-il parlé de moi ?

JULIEN

Non, je ne pense pas ; mais qu'est-ce que cela te fait ?

FRÉDÉRIC

Tu es sûr qu'il n'a rien dit de moi ?

JULIEN

Je n'ai rien entendu toujours.

FRÉDÉRIC

Alors je peux rentrer ?

JULIEN

Pourquoi pas ? Mais qu'as-tu donc ? tu as l'air tout effaré.

FRÉDÉRIC

Papa est-il dans la salle ?

JULIEN

Je pense que oui ; je ne l'ai pas vu sortir.

Frédéric, rassuré, sortit de derrière la porte et se dirigea vers la maison. La porte s'ouvrit et Bonard parut.

« Suis-moi », dit-il à Frédéric d'une voix qui réveilla toutes ses craintes.

« Suis-moi, reprit-il ; viens à l'écurie. Et toi, Julien, va-t'en. »

Julien obéit, presque aussi tremblant que Frédéric.

Bonard ferma la porte et décrocha le fouet de charretier. Frédéric devint pâle comme un mort.

BONARD

Comment connais-tu cet Anglais qui sort d'ici ?

Frédéric ne répondit pas ; ses dents claquaient. Bonard lui appliqua sur les épaules un coup de fouet qui lui fit jeter un cri aigu.

BONARD

D'où connais-tu cet Anglais ?

FRÉDÉRIC, *pleurant*

Je l'ai... rencontré... avec Alcide.

BONARD

Pourquoi étais-tu avec Alcide, malgré ma défense ? Pourquoi, d'accord avec Alcide, as-tu volé mes dindons pour les vendre à cet Anglais ? Pourquoi m'as-tu laissé deux fois gronder Julien, le sachant innocent et te sentant coupable ?

FRÉDÉRIC, *pleurant*

Ce n'est... pas moi... mon père [1]... c'est Alcide.

Puis, se jetant à genoux devant son père, il lui dit en sanglotant :

« Mon père [2], pardonnez-moi, c'est Alcide qui a volé les dindons. J'ai seulement eu tort de le voir après que vous me l'avez défendu.

BONARD

Tu mens. Je sais tout ; avoue ta faute franchement. Raconte comment

1. 2. Dans le premier jet, Frédéric appelait le plus souvent M. Bonnard « papa ».

la chose est arrivée, et comment Alcide a pu vendre mes dindons à l'Anglais.

FRÉDÉRIC

Alcide était convenu de me rencontrer dans le petit bois le soir quand je serais seul ; il m'attendait. J'ai envoyé Julien les deux fois me faire une commission, pour qu'il ne me vît pas avec Alcide ; j'ai couru dans le bois ; je l'ai trouvé avec l'Anglais ; puis Alcide a disparu un instant ; il est revenu avec un dindon sous le bras. Avant que j'aie pu l'en empêcher, il a fait le marché avec l'Anglais, qui est parti de suite emportant le dindon. Alcide m'a donné deux francs, me demandant de n'en rien dire ; j'étais tout ahuri, je ne savais ce que je faisais ; Alcide s'est sauvé, et moi, je me suis en allé aussi.

BONARD

Et les deux francs ?

FRÉDÉRIC

Je n'ai pu les rendre, Alcide s'était sauvé.

BONARD

Et la seconde fois ?

FRÉDÉRIC

Ça s'est fait de même.

BONARD

Et tu t'es laissé faire, sachant ce qui allait arriver ? Et tu as encore empoché l'argent, sachant que c'était un vol ? Et tu n'as pas rougi de laisser accuser Julien une seconde fois ? Et tu n'as pas été honteux de voler ton père, ta mère, et de t'y faire aider par un vaurien, par un voleur comme toi-même ? Tu mens, tu augmentes ta faute et ta punition. »

Bonard empoigna Frédéric et lui administra une rude correction bien méritée. Il le rejeta ensuite sur le tas de paille et sortit de l'écurie.

V

TOUS LES TURKEYS

Quand Bonard rentra à la maison, il raconta à sa femme ce qui s'était passé entre lui et Frédéric. Mme Bonard pleura, tout en trouvant que son mari avait eu raison.

Pendant deux ou trois jours, tout le monde fut triste et silencieux

à la ferme ; petit à petit les Bonard oublièrent les torts graves de leur fils. Frédéric oublia la punition qu'il avait subie, et Julien oublia la conduite de Frédéric à son égard.

Tout marchait donc régulièrement dans la maison Bonard.

Quand M. Georgey fut revenu chez lui, il changea de vêtements, et alla dans le petit café tenu par le père d'Alcide.

M. GEORGEY

Mossieur Bourel [1], jé venais vous dire, votre jeune gentleman Alcide était un malhonnête.

BOUREL

Alcide ! Pas possible, monsieur Georgey. C'est un garçon de confiance.

M. GEORGEY

Jé disais, moi, c'était un garçon voleur ; il m'avait volé l'argent du *turkey* ; j'avais tiré, et mis dans les mains à lui, houite francs. Et quoi j'avais ? rien du tout. Lé turkey avait couru, que jé né pouvais pas lé rattraper ; et houite francs Alcide avait remportés dans sa poche. Et moi étais pas content ; et moi disais à vous, Alcide était une malhonnête.

Bourel ouvrir une porte du fond et appela :

« Alcide, viens donc t'expliquer avec M. Georgey ; il n'est pas content de toi. »

Alcide entra et dit d'un air hypocrite :

« Je suis bien fâché, monsieur Georgey, de vous avoir mécontenté ; tout ça, c'est la faute de Julien.

M. GEORGEY, *vivement*

Comment tu disais ? Julièn était une *good fellow.* Lui relevait moi dans lé boue noire et mal parfioumée. Et lé turkey c'était pas lui. M. Bonarde m'a dit c'était pas lui. C'était pas croyable comme tu étais malhonnête pour les turkeys.

ALCIDE

Monsieur, je vous assure que M. Bonard s'est trompé ; il croit Julien qui est un menteur ; moi, monsieur, je vous aime bien, et je ferai tout ce que vous voudrez pour vous contenter et vous bien servir.

M. GEORGEY

Moi voir cette chose plus tardivement, moi demander à Madme Bonarde.

ALCIDE

Mme Bonard ne dira pas vrai à monsieur, parce qu'elle ne m'aime pas et qu'elle ne croit que Julien.

---

1. « Bourel » s'appelait tout d'abord « Briduil ».

M. GEORGEY

Madme Bonarde était bien aimable ; elle disait toujours le vrai. *Good by,* mossieur Bourel, *Good by,* Alcide. Prends attention ! Jé n'aimais pas quand on trompait moi. »

M. Georgey sortit et rentra chez lui ; il appela sa servante.

« Caroline, jé voulais dîner, très vite ; lé midi il était passé. »

Cinq minutes après, Caroline apportait le dîner de M. Georgey.

CAROLINE

Monsieur devait acheter un dindon, et monsieur ne m'a rien apporté.

M. GEORGEY

C'était tous ces garçons qui faisaient des malentendements. Moi plus comprendre les raisonnements. J'avais donné houite francs pour une grosse, belle animal, et moi j'avais rien du tout. Pas de *turkey* dans lé cuisine, moins houite francs dans mon poche. Moi demander à madme Bonarde. C'était une aimable dame, madme Bonarde. Et moi demander toutes les choses à madme Bonarde.

Après avoir dîné, M. Georgey se mit à copier les papiers que lui avait repassés Mme Bonard ; ils étaient d'une couleur qui sentait trop le bain qu'ils avaient pris.

Tout en écrivant, il songeait à son turkey et aux moyens de le ravoir. Tout à coup une idée lumineuse éclaircit sa physionomie.

« Caroline, s'écria-t-il, Caroline, vous venir vite ; je voulais parler à vous. »

Caroline accourut.

CAROLINE

Qu'est-ce qu'il y a ? Monsieur se trouve incommodé ?

M. GEORGEY

Oui, *my dear* ; beaucoup fort incommodé par mon *turkey.* Vous allez tout de souite, très vitement, chez madme Bonarde ; vous demander à madme ma grosse *turkey,* et vous apporter le *turkey stranngIde.*

CAROLINE

Qu'est-ce que c'est, stranngIde ?

M. GEORGEY

Vous pas savoir quoi c'est *stranngIde* ? Vous, serrer lé gorge du turkey ; lui être morte et pas courir, pas sauver chez madme Bonarde.

CAROLINE

Ah ! monsieur veut dire étranglé.

M. GEORGEY

Yes, yes, my dear, stranngIé. Moi croyais fallais dire *stranngIde* ; c'était stranngIé. C'était lé même chose. Allez vitement.

Caroline partit en riant. Elle avait à peine fait dix pas qu'elle s'entendit encore appeler par la fenêtre.

M. GEORGEY

Caroline, *my dear,* vous acheter tous les turkeys de madme Bonard, et tous les semaines vous prendre deux turkeys, et moi manger deux turkeys.

CAROLINE

Combien faut-il les payer, monsieur ?

M. GEORGEY

Vous payer quoi demandait madme Bonard, et vous faire mes salutations. Allez, *my dear* ; vous courir vitement.

La tête de M. Georgey disparut ; la fenêtre se referma. Caroline marcha vite d'abord ; quand elle fut hors de vue, elle prit son pas accoutumé.

« Quand je perdrais quelques minutes, se dit-elle, les tarké, comme il les appelle, n'auront pas disparu. Mais, avec lui, c'est toujours vite, vite. Il n'a pas de patience. C'est un brave homme tout de même, et les Bourel le savent bien. Il l'attrapent joliment. C'est le garçon surtout que je n'aime pas. Il trompe ce pauvre M. Georgey que c'est une pitié. Je finirai bien par le démasquer tout de même. Tiens ! le voilà tout juste ; il sort du café Margot [1]. Où prend-il tout l'argent qu'il dépense ? Ce n'est toujours pas le père qui lui en donne, car il est joliment serré. Tiens ! voilà le petit Bonard qui le rencontre... Ils entrent dans le bois, qu'est-ce qu'ils ont à comploter ensemble ? Ça me fait l'effet d'une paire de filous. »

Tout en observant et en réfléchissant, Caroline était arrivée chez les Bonard ; elle ne trouva que la femme et lui fit tout de suite la commission de M. Georgey.

MADAME BONARD, *riant*

Ah ! c'est M. Georgey qu'il s'appelle ; mes dindes lui ont donné dans l'œil, à ce qu'il paraît. Il est un peu drôle, tout de même.

CAROLINE

Lui vendez-vous vos dindes ? Il les veut toutes.

MADAME BONARD

Toutes à la fois ? Que va-t-il faire de ces quarante-six bêtes qu'il faut nourrir et mener dans les champs ?

---

1. Le nom du café a été rajouté. Sophie sait que désigner les choses par leur nom les rend plus réelles.

CAROLINE

Non, non, il en veux deux par semaine ; mais il les retient toutes. Combien les vendez-vous ?

MADAME BONARD

Je les vends quatre francs ; mais s'il faut les lui garder trois ou quatre [1] mois encore, ce n'est pas possible, les bêtes me coûteraient cher à nourrir ; de plus, elles dépériraient et ne vaudraient plus rien.

CAROLINE

Il m'a pourtant bien recommandé de les acheter toutes.

MADAME BONARD

Écoutez ; pour l'obliger, je veux bien lui en garder une douzaine, mais je vendrai le reste à la foire du mois prochain [2]. Pas possible autrement ; elles sont toutes à point pour être mangées.

CAROLINE

Va-t-il être contrarié ! Il tient à vos dindes que c'en est risible ; les deux dernières que je lui ai servies, je croyais le voir étouffer, tant il en a mangé. Jamais il n'en avait eu de si tendres, de si blanches, de si excellentes, disait-il entre chaque bouchée.

MADAME BONARD

Est-ce qu'il vit seul ? Que fait-il dans notre pays ?

CAROLINE

Il vit tout seul. Il n'a que moi pour le servir. Il est venu, paraît-il, pour construire et mettre en train une usine pour un ami, le baron de Gerfeuil, qui n'y entend rien et qui l'a fait venir d'Angleterre [3]. Et il doit avoir beaucoup d'argent, car il en dépense joliment. Il travaille toujours ; il ne voit personne que les ouvriers et un interprète qui transmet ses ordres. C'est qu'on ne le comprendrait pas, sans cela.

MADAME BONARD

Il a un drôle de jargon. Et comment est-il ? Est-il bonhomme ? Il me fait l'effet d'être colère.

CAROLINE

Il est vif et bizarre ; mais c'est un brave homme. Je commence à m'y attacher, et ça me taquine de le voir attrapé comme il l'est sans

1. Le premier jet indiquait « deux mois ». Sophie a dû se renseigner sur le temps nécessaire à l'élevage d'une dinde !
2. Sophie avait d'abord écrit : « au marché de la semaine prochaine ».
3. Pratique courante au XIXe siècle. L'Angleterre avait commencé son industrialisation cinquante ans avant la France et les ingénieurs anglais avaient une précieuse expérience.

cesse par ces Bourel père et fils. Alcide surtout le plume à faire frémir ; c'est un mauvais garnement que ce garçon ; vous feriez bien de ne pas laisser votre Frédéric se rencontrer avec lui.

MADAME BONARD

Oh ! Frédéric ne le voit plus ; Bonard le lui a bien défendu.

CAROLINE

Mais je viens de les voir entrer ensemble dans le bois, près de chez vous.

MADAME BONARD, *effrayée*

Encore ! Oh ! mon Dieu ! si Bonard le savait ! Il le lui a tant défendu.

CAROLINE

Et il a bien fait, car une société comme ça, voyez-vous, madame Bonard, il y a de quoi perdre un jeune homme.

MADAME BONARD

Je le sais, ma bonne demoiselle Caroline, je ne le sais que trop, et je parlerai ferme à Frédéric, je vous en réponds. Mais, pour Dieu ! n'en dites rien à Bonard, il le rouerait de coups.

CAROLINE

Je ne dirai rien, madame Bonard ; mais... je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux que le père connaisse les allures de son fils. Ne vaut-il pas mieux que le garçon soit battu maintenant que de devenir un filou, un gueux plus tard.

MADAME BONARD

J'y penserai, j'y réfléchirai, ma bonne Caroline, je vous le promets. Mais gardez-moi le secret, je vous en supplie.

CAROLINE

Je veux bien, moi ; au fait, ça ne me regarde pas, c'est votre affaire. A revoir, madame Bonard ; donnez-moi une de vos dindes, que je l'emporte ; si je revenais les mains vides, mon maître serait capable de tomber malade [1].

MADAME BONARD

Mais je ne les ai pas, elles sont aux champs.

CAROLINE

Il faut que nous y allions ; je ne peux pas rentrer sans la dinde.

---

1. Sophie avait d'abord écrit « d'en mourir » ce qu'elle a sans doute trouvé, avec raison, un peu excessif !

MADAME BONARD

Écoutez ; allez le long du bois, tournez dans le champ à gauche, vous trouverez Julien avec les dindes, et vous ferez votre choix. Vous connaissez Julien, je pense ?

CAROLINE

Ma foi, non ; il n'y a pas longtemps que je suis dans le pays, je n'y connais pas beaucoup de monde.

MADAME BONARD

Vous le reconnaîtrez tout de même, puisqu'il n'y a que lui qui garde mes dindes dans le champ. Le long du bois, puis à gauche.

CAROLINE

C'est entendu ; et je payerai Julien ?

MADAME BONARD

Comme vous voudrez ; nous nous arrangerons.

Caroline partit ; elle prit le chemin que lui avait indiqué Mme Bonard, et trouva Julien avec son troupeau.

VI

LES PIÈCES D'OR DE M. GEORGEY

A mesure que Caroline approchait, Julien la regardait et s'inquiétait ; craignant quelque nouvelle aventure, il fit avancer ses dindons à grands pas. Mais Caroline marchait plus vite que les dindons ; elle ne tarda pas à les rejoindre. Elle examina attentivement les bêtes pour avoir la plus belle.

L'inquiétude de Julien augmenta ; il ne quittait pas des yeux Caroline, et fit siffler sa baguette pour lui faire voir qu'il était prêt à défendre à main armée le troupeau dont il avait la garde.

Caroline n'y fit pas attention ; elle ne se doutait pas de la méfiance dont elle était l'objet. Mais quand Julien la vit se baisser pour saisir la dinde qu'elle avait choisie, il lui appliqua un coup de sa baguette sur les mains et s'avança sur elle d'un air menaçant. Caroline poussa un cri.

JULIEN

Ne touchez pas à mes dindes, ou je vous cingle les doigts d'importance.

CAROLINE

Que tu es bête ! Tu m'as engourdi les doigts, tant tu as tapé fort. On ne plaisante pas comme ça, Julien.

JULIEN

Je ne veux pas que vous touchiez à mes bêtes ; allez-vous-en.

CAROLINE

Mais puisque j'en ai acheté une à Mme Bonard ! C'est elle qui m'a envoyée ici pour la choisir.

JULIEN

Ta ! ta ! ta ! je connais cela. Je ne m'y fie plus. On m'en a déjà volé deux ; je ne me laisserai pas voler une troisième fois.

CAROLINE

Tu es plus sot que tes dindes, mon garçon. J'ai fait le prix avec Mme Bonard ; voici quatre francs pour payer ta dinde, est-ce voler, cela ?

JULIEN

Je n'en sais rien, mais vous n'y toucherez pas que Mme Bonard ne m'en ait donné l'ordre. Est-ce que je sais qui vous êtes et si vous dites vrai ?

CAROLINE

Puisque je t'appelle par ton nom, c'est que quelqu'un me l'a dit ; et ce quelqu'un, c'est Mme Bonard. Voyons, laisse-moi faire, et voici les quatre francs.

JULIEN

Je ne vous laisserai pas faire, et je ne veux pas de vos quatre francs. Vous faites comme Alcide, qui m'offrait aussi quatre francs pour avoir un dindon qu'il revendait huit francs à son Anglais.

CAROLINE

Quel Anglais ? M. Georgey ? c'est mon maître.

JULIEN

Tant pis pour vous ; votre maître emploie des fripons comme Alcide à son service, je me moque bien de votre Anglais ; je ne connais que Mme Bonard, et je ne donne rien que par son ordre.

CAROLINE

Tu n'es guère poli, Julien ; je vais aller me plaindre à Mme Bonard.

JULIEN

Allez où vous voulez et laissez-nous tranquilles, moi et mes quarante-six bêtes.

CAROLINE

Quarante-six bêtes et toi, cela en fait bien quarante-sept ; et la plus grosse n'est pas la moins bête.

JULIEN

Tout ça m'est égal. Allez vous plaindre si cela vous fait plaisir ; dites-moi toutes les injures qui vous passeront par la tête, offrez-moi tout l'argent que vous avez, rien n'y fera ; vous ne toucherez pas à mes dindes.

CAROLINE

Petit entêté, va ! Tu me fais perdre mon temps à courir. Si je voulais, j'en prendrais bien une malgré toi.

JULIEN

Essayez donc, et vous verrez. »

Et Julien se campa résolument entre Caroline et son troupeau, les poings fermés prêts à agir, et les pieds en bonne position pour l'attaque ou la défense.

Caroline leva les épaules et s'en alla du côté de la ferme.

« Elle n'est pas méchante tout de même... pensa Julien ; c'est égal, je ne la connais pas, je dois prendre les intérêts de mes maîtres, et j'ai bien fait en somme. »

Caroline revint à la ferme et conta à Mme Bonard ce qui s'était passé. Mme Bonard rit de bon cœur.

« C'est un brave petit garçon, dit-elle ; il a eu peur qu'il ne lui arrivât une aventure comme avec Alcide, et il a bien fait.

CAROLINE

Grand merci ! Vous trouvez bien fait de m'avoir cinglé les doigts à m'en laisser la marque, de me...

MADAME BONARD

Écoutez-donc, c'est ma faute, j'aurais dû vous accompagner et lui expliquer moi-même notre marché. Venez, venez, Caroline, je vais vous faire donner votre dinde. »

Elles retournèrent au champ, et, à leur grande surprise, elles virent près de Julien M. Georgey riant et se tenant les côtes.

Quand elles approchèrent, il redoubla ses éclats de rire et ne put articuler une parole.

MADAME BONARD

Qu'y a-t-il, mon Julien ? Pourquoi M. Georgey est-il avec toi ? Pourquoi rit-il si fort ?

JULIEN

Il paraît qu'il était ici tout près, caché dans un buisson, pendant que je défendais mes dindes contre cette dame qui voulait m'en prendre une. Dès qu'elle a été partie, il a sauté hors du buisson, et il est arrivé à moi en courant ; il a voulu me saisir les mains, je me suis défendu avec ma baguette, je l'ai cinglé de mon mieux. Au lieu de se fâcher, il s'est mis à rire ; plus je cinglais, plus il riait, et le voilà qui rit encore à s'étouffer. Tenez, voyez, le voilà qui se roule... Je vais me sauver avec mes dindes... le voilà qui se calme : il ne disait qu'un seul mot, toujours le même : *tarké, tarké !*

Les rires de l'Anglais reprirent de plus belle.

MADAME BONARD

N'aie pas peur, mon Julien, reste là ; ce M. Georgey veut une bête de ton troupeau, qu'il appelle *tarké*. Et voici sa servante, Mlle Caroline, qui venait en acheter une ; c'est moi qui te l'envoyais.

JULIEN, *troublé*

Je ne savais pas, maîtresse. Je vous fais bien mes excuses, ainsi qu'à Mlle Caroline. Je craignais, ne la connaissant pas, qu'elle ne me volât une de vos dindes comme l'avait fait Alcide.

L'Anglais, voyant l'air confus de Julien, crut que Mme Bonard le grondait. Son rire cessa à l'instant ; il se releva et dit :

« Vous, madme Bonarde, pas gronder Juliène : Juliène il était une honnête pétite, une excellente pétite ; il avait battu mon Caroline beaucoup fort ; il avait poussé le *money* de Caroline ; il avait voulu boxer Caroline ; il avait battu moi. C'était très bien, parfaitement excellent. J'aimais beaucoup fort Juliène ; jé voulais lé prendre avec les turkeys. Il était un honnête garçone ; j'aimais les honnêtes garçones ; jé voyais pas bocoup honnêtes garçones. *Good fellow, you little dear*, ajouta M. Georgey en passant la main sur la tête de Julien. Oh ! oui, *good fellow*, toi venir avec les turkeys chez moi, dans mes services ? Oh ! *yes !* Disais vitement *yes*, pétite Juliène.

MADAME BONARD

Mais, monsieur, je ne veux pas du tout laisser venir Julien chez vous. Je veux le garder.

M. GEORGEY

Oh ! madme Bonarde ! Vous si aimable ! Vous si excellent ! J'aimais tant un honnête garçone !

MADAME BONARD

Et moi aussi, monsieur, j'aime les honnêtes garçons, et c'est pourquoi j'aime Julien et je le garde.

M. GEORGEY

Écoute, pétite Juliène, si toi venais chez moi, je donner beaucoup à toi. Tenez, pétite,voilà. »

M. Georgey tira sa bourse de sa poche.

M. GEORGEY

Tu voyais ? Il était pleine d'argent jaune. Moi té donner cinq jaunets. C'était bien beaucoup ; c'était une grosse argent.

Et il les mit de force dans la main de Julien. Mme Bonard poussa un cri ; Julien lui dit :

« Qu'avez-vous, maîtresse ? De quoi avez-vous peur ?

MADAME BONARD, *tristement*

Tu vas me quitter, mon Julien ! Moi-même, je dois te conseiller de suivre un maître si généreux !

M. GEORGEY

Bravo ! madme Bonarde, c'était beaucoup fort bien ! Viens, pétite Juliène, moi, riche, moi te donner toujours les jaunets.

JULIEN

Merci bien, monsieur, merci, je suis très reconnaissant. Voici vos belles pièces, monsieur, je n'en ai pas besoin ; je reste chez M. et Mme Bonard ; j'y suis très heureux et je les aime. »

Julien tendit les cinq pièces de vingt francs à M. Georgey, qui ouvrit la bouche et les yeux, et qui resta immobile.

MADAME BONARD

Julien, mon garçon, que fais-tu ? tu refuses une fortune, un avenir !

M. GEORGEY

Juliène, tu perdais lé sentiment, *my dear*. Pour quelle chose tu aimais tant master et madme Bonarde.

JULIEN

Parce qu'ils m'ont recueilli quand j'étais orphelin, monsieur ; parce qu'ils ont été très bons pour moi depuis plus d'un an, et que je suis reconnaissant de leur bonté. Ne dites pas, ma chère maîtresse, que je refuse le bonheur, la fortune. Mon bonheur est de vous témoigner ma reconnaissance, de vous servir de mon mieux, de vivre près de vous toujours.

— Cher enfant ! s'écria Mme Bonard, je te remercie et je t'aime ; ce que tu fais est beau, très beau.

Mme Bonard embrassa Julien, qui pleura de joie et d'émotion ; Caroline se mit aussi à embrasser Julien ; l'Anglais sanglota et se jeta au cou de Julien en criant :

« *Beautiful ! beautiful !* Pétite Juliène, il était une grande homme ! »

Et, lui prenant la main, il la serra et la secoua à lui démancher l'épaule. Julien lui coula dans la main ses cinq pièces d'or ; l'Anglais voulut en vain le forcer à les accepter, Julien s'enfuit et retourna à son troupeau, qui s'était éparpillé dans le champ pendant cette longue scène. Il courait de tous côtés pour les rassembler ; Caroline et Mme Bonard coururent aussi pour lui venir en aide, l'Anglais se mit de la partie et parvint à saisir deux des plus belles dindes ; il les examina, les trouva grosses et grasses, leur serra le cou et les étouffa.

M. GEORGEY

Caroline, Caroline, j'avais les turkeys ; j'avais strangled deux grosses ; ils étaient lourdes terriblement.

Les dindes étaient réunies ; Caroline accourut près de son maître et regarda celles qu'il tenait.

CAROLINE

Mais, monsieur, elles sont mortes ; vous les avez étranglées ?

M. GEORGEY, *souriant*

Yes, my dear ; jé voulais manger des turkeys, toujours des turkeys.

CAROLINE

Mais, monsieur, vous en avez pour huit jours.

M. GEORGEY

No, no, *my dear*, une turkey tous les jours... Taisez-vous, *my dear*. J'avais dit jé voulais, et quand j'avais dit jé voulais, c'était jé voulais. Demaine vous dites à master Bonarde, à madme Bonarde, à pétite Juliène, jé voulais ils dînaient tous chez moi, dans mon petite maison. Allez, *my dear*, allez tout de suite, vitement. Jé payais les turkeys démain.

M. Georgey s'en alla sans tourner la tête ; Caroline ramassa les deux dindes et alla faire part à Mme Bonard et à Julien de l'invitation de M. Georgey, Mme Bonard remercia et accepta pour les trois invités ; ils se séparèrent en riant.

Pendant ce temps, Frédéric était venu rejoindre Alcide dans le bois.

« Eh bien ! pauvre ami, es-tu bien remis de la rossée que t'a donnée ton père ?

FRÉDÉRIC

Oui, et je viens te dire que je ne peux plus te voir en cachette, mon père me surveille de trop près.

ALCIDE

Bah ! avec de l'habileté, on peut facilement tromper les parents.

FRÉDÉRIC

Mais, vois-tu, Alcide, je ne suis pas tranquille ; j'ai toujours peur qu'il ne me surprenne. J'aime mieux me priver de te voir et obéir à mon père.

ALCIDE

Voilà qui est lâche, par exemple ! Moi qui te croyais si bon ami, qui faisais ton éloge à tous nos camarades, tu me plantes là comme un nigaud que tu es. Quel mal faisons-nous en causant ? Quel droit ont tes parents de t'empêcher de te distraire un instant, après t'avoir fait travailler toute la journée comme un esclave ? Ne peux-tu pas voir tes amis sans être battu ? Faut-il que tu ne voies jamais que tes parents et ce petit hypocrite de Julien qui cherche à se faire valoir ?

FRÉDÉRIC

Julien est bon garçon, je t'assure. Il m'aime.

ALCIDE

Tu crois cela, toi ? Si tu savais tout ce qu'il dit et comme il se vante de prendre ta place ! Crois-moi, on te fait la vie trop dure. Voici la foire qui approche ; je parie qu'ils ne te donneront pas un sou, et il te faut de l'argent pour t'amuser. Il faut que nous en fassions [1], et nous en aurons. Veux-tu m'aider ?

FRÉDÉRIC, *hésitant*

Je veux bien, si tu ne me fais faire rien de mal.

ALCIDE

Sois tranquille. Mais, séparons-nous, de peur qu'on ne te voie ; je t'expliquerai ça dimanche quand nous nous reverrons ici. »

Et les deux amis se quittèrent.

Quand Bonard rentra du labour avec Frédéric qui était venu le rejoindre, et qu'il ne laissait plus seul à la maison que pour le travail nécessaire, Mme Bonard leur raconta les aventures de l'après-midi. Bonard rit beaucoup ; il fut touché du désintéressement et du dévouement de Julien.

« Merci, mon garçon, lui dit-il ; je n'oublierai pas cette preuve d'amitié que tu nous as donnée. Merci. »

Frédéric avait écouté en silence. Quand le récit fut terminé, il dit à Julien :

« Il est donc bien riche, cet imbécile d'Anglais ? Tu aurais dû garder son argent.

JULIEN

Il n'est pas imbécile, mais trop bon. Je pense qu'il est riche, mais

1. L'expression « faire de l'argent », si actuelle, avait déjà cours du temps de Sophie.

je n'avais pas mérité l'or qu'il m'offrait, et je ne voulais pas accepter son offre de le suivre.

FRÉDÉRIC

Je trouve que tu as été très bête dans toute cette affaire.

BONARD, *sèchement*

Tais-toi ! Tu n'as pas le cœur qu'il faut pour apprécier la conduite de Julien. »

VII

LE DINER DE M. GEORGEY

Le lendemain, Frédéric, qui était de mauvaise humeur de n'avoir pas été invité chez M. Georgey, s'en prit à Julien et recommença à le blâmer de n'avoir pas accepté l'or de l'Anglais.

JULIEN

Mais tu vois bien qu'il me le donnait pour entrer à son service, et je voulais rester ici.

FRÉDÉRIC

C'est ça qui est bête ! Chez l'Anglais, tu serais devenu riche, il t'aurait payé très cher ; tu aurais pu gagner sur les achats qu'il t'aurait fait faire.

JULIEN

Comment ça ? Comment aurais-je gagné sur les achats ?

FRÉDÉRIC

C'est facile à comprendre, Alcide me l'a expliqué. Tu achètes pour deux sous de tabac, tu lui en comptes trois ; tu prends un paquet de chandelles, trois francs, tu comptes trois francs cinquante ; et ainsi de suite.

JULIEN, *avec indignation*

Et tu crois que je ferais jamais une chose pareille !

FRÉDÉRIC

Tiens, par exemple ! Alcide le fait toujours. Il dit que c'est pour payer son temps perdu à faire des commissions, et c'est vrai, ça ; alors, c'est avec cela qu'il s'amuse, qu'il achète des cigares, des saucisses, toutes sortes de choses, et il ne s'en porte pas plus mal.

JULIEN

Non, mais il se gâte de plus en plus et devient de plus en plus malhonnête. Prends garde, Frédéric ! c'est un mauvais garçon ! Ne l'écoute pas, ne fais pas comme lui.

FRÉDÉRIC

Vas-tu me prêcher, à présent ? Je sais ce que j'ai à faire. Prends garde toi-même ! Si tu as le malheur d'en dire un seul mot à mon père et à ma mère, nous te donnerons une rossée dont tu te souviendras longtemps.

JULIEN

Tu n'as pas besoin de craindre que je te fasse gronder. Tu sais que je fais toujours mon possible pour t'éviter des reproches. Que de fois je me suis laissé gronder pour toi !

FRÉDÉRIC, *avec aigreur*

C'est bon ! je n'ai pas besoin que tu me rappelles les générosités dont tu te vantes. Avec tes belles idées, Alcide dit que tu resteras un imbécile et un pauvrard à la charité de mes parents, comme tu l'es depuis un an, ce qui n'est agréable ni pour eux ni pour moi, car tu as beau faire, tu resteras toujours un étranger qu'on peut chasser d'un jour à l'autre.

Julien rougit et voulut répondre, mais il se contint, et continua de balayer la cour, pendant que Frédéric sifflotait un air qu'il recommençait toujours.

Un autre sifflet, qui reprit le même air, se fit entendre dans le lointain. Frédéric se tut, prit un trait de charrue, le tordit pour le déchirer, tira dessus pour achever de le séparer en deux, et dit à Julien :

« Si mon père me demande, tu lui diras que j'ai été porter ce vieux trait à raccommoder chez le bourrelier. Tu vois qu'il est cassé ; regarde bien, pour dire ce qui en est si mon père te questionne.

— Je vois », répondit Julien tristement.

Frédéric s'en alla avec le trait.

« Je sais bien où il va, se dit Julien. Un rendez-vous avec son ami Alcide. Ce malheureux Frédéric ! comme il est changé depuis quelque temps ! Cet Alcide lui a fait bien du mal !

— Julien, Julien ! voici l'heure de t'habiller pour aller dîner chez M. Georgey, cria Mme Bonard. Il faut te faire propre, mon garçon. Mets ta blouse des dimanches ; donne-toi un coup de peigne, un coup de savon, et viens me trouver dans la salle [1]. Je t'y attends. »

Julien avait fini son ouvrage ; il posa le balai dans l'écurie et courut se débarbouiller à la pompe.

« Je me nettoierai aussi bien à grande eau que si j'usais le savon [2]

1. Sophie avait d'abord écrit « chambre ». « Salle » est un mot plus populaire.
2. Le savon restait rare et cher dans la France rurale du XIXe siècle, où la propreté corporelle était un raffinement quelque peu suspect.

de Mme Bonard. Frédéric a dit vrai. Je suis à la charité de M. et Mme Bonard, je dois faire le moins de dépense possible. »

Julien soupira ; puis il se lava, se frotta si bien, qu'il sortit très propre de dessous la pompe ; il démêla ses cheveux bien lavés avec le peigne de l'écurie qui servait aux chevaux, mit du linge blanc, une vieille blouse déteinte, mais propre, ses souliers ferrés, et alla retrouver dans la salle Mme Bonard qui l'attendait en raccommodant du linge. Elle l'examina.

MADAME BONARD

Bien ! tu es propre comme cela. La blouse n'est pas des plus neuves, mais tu en achèteras une à la foire prochaine.

JULIEN

M. Bonard ? Est-ce qu'il ne vient pas ?

MADAME BONARD

Il va nous rejoindre chez l'Anglais ; il a été marchander un troupeau d'oies.

Ils se mirent en route ; Julien parlait peu, il était triste.

MADAME BONARD

Qu'est-ce que tu as, mon Julien ? Tu ne dis rien ; tu es tout sérieux, comme qui dirait triste.

JULIEN

Je ne crois pas, maîtresse, je n'ai rien qui me tourmente.

MADAME BONARD

Tu es peut-être honteux de ta blouse ?

JULIEN

Pour ça non, maîtresse ; elle est encore trop belle pour ce que je vaux et pour l'ouvrage que je fais chez vous.

MADAME BONARD

Qu'est-ce que tu dis donc ? Tu travailles du matin au soir ; le premier levé, le dernier couché.

JULIEN

Oui, maîtresse ; mais quel est l'ouvrage que je fais ? A quoi suis-je bon ? A me promener toute la journée avec un troupeau de dindes ? Ce n'est pas un travail, cela.

MADAME BONARD

Et que veux-tu faire de mieux, mon ami ? Quand tu seras plus grand, tu feras autre chose.

JULIEN

Oui, maîtresse ; mais en attendant, je mange votre pain, je bois votre cidre, je vous coûte de l'argent ; c'est une charité que vous me faites, et je ne puis rien pour vous, moi ; voilà ce qui me fait de la peine.

Julien passa le revers de sa main sur ses yeux. Mme Bonard s'arrêta et le regarda avec surprise.

MADAME BONARD

Ah çà ! qu'est-ce qui te prend donc ? Où as-tu pris toutes ces idées ?

JULIEN

On me l'a dit, maîtresse ; de moi-même je n'y avais pas pensé ; je suis trop bête pour l'avoir compris tout seul.

MADAME BONARD

Si je savais quel est le méchant cœur qui t'a donné ces sottes pensées, je lui dirais ce que j'en pense, moi. Ce n'est pas toi qui es bête, c'est l'imbécile qui t'a fait croire tout ce que tu viens de me débiter. Nomme-le-moi, Julien ; je veux le savoir.

JULIEN

Pardon, maîtresse ; je ne peux pas vous le dire, puisque vous trouvez qu'il a mal fait.

MADAME BONARD

Bon garçon, va ! Mais n'en crois pas un mot, c'est tout des mensonges. J'ai besoin de toi, et tu me fais l'ouvrage d'un homme, et tu prends mes intérêts, et je serais bien embarrassée sans toi.

JULIEN

Merci bien, maîtresse, vous avez toujours été bonne pour moi.

Ils continuèrent leur chemin et arrivèrent bientôt chez M. Georgey ; le père Bonard les attendait à la porte.

CAROLINE

Entrez, entrez, madame Bonard ; mon maître est ici dans la salle.

Caroline ouvrit la porte de la salle où M. Georgey les attendait.

M. GEORGEY

Bonjour, *good morning*, pour lé société. J'avais une faim terrible pour lé turkey. Vitement, Caroline ; jé sentais lé parfumerie du *turkey*, ça me faisait un creusement dans lé *stomach*.

— Et vous allez bien, monsieur ! dit Mme Bonard pour dire quelque chose.

M. GEORGEY

Oh ! *yes ? perfectly well !*

MADAME BONARD

Julien s'est fait beau pour venir chez vous, monsieur ; nous sommes tous bien reconnaissants...

M. GEORGEY

Oh ! *dear !* taisez-vous. Quand je sentais lé turkey, moi pas dire rien du tout pour le creusement du *stomach* ; moi penser au turkey et pas entendre riène qué l'e friturement du graisse... A table tout lé société. J'entendais lé turkey.

Caroline arrivait en effet avec la dinde cuite à point, exhalant un parfum qui fit sourire l'Anglais ; ses longues dents se découvrirent jusqu'aux gencives [1], ses yeux brillèrent comme des escarboucles, et il commença à dépecer la superbe bête qui pesait plus de dix livres. Il en distribua largement aux convives, prit sa part, un quart d'heure après il n'en restait rien que la carcasse.

M. GEORGEY, *avec calme*

La deuxième turkey, Caroline.

Chacun se regarda avec surprise. Caroline sourit de leur étonnement.

M. GEORGEY, *vivement*

La deuxième turkey, j'avais commandé. Quand j'avais commandé un fois, jé voulais pas commander un autre fois ; c'était un troublement pour lé *stomach*.

Caroline se dépêcha d'apporter la seconde dinde. L'Anglais la découpa et voulu en servir de larges parts comme la première fois ; mais Mme Bonard partagea son énorme morceau avec son mari.

M. GEORGEY

Oh ! quoi vous faisez, madme Bonarde ? Vous pas manger tout ? Vous pas trouver excellent le turkey graissé par vous ?

MADAME BONARD

Si fait, monsieur, mais nous ne pouvons plus manger, Bonard et moi ; Vous nous en aviez déjà servi un gros morceau.

M. GEORGEY, *à mi-voix*

C'était drôle ! C'était très beaucoup drôle !... Toi, pétite Juliène, toi, ma pétite favorisé, tu veux encore et toujours ? Véritablement ?

JULIEN

Oui, monsieur ! C'est si bon la dinde ! Je n'en avais jamais mangé [2].

---

1. Le cliché de l'Anglais aux dents de cheval ne date pas d'hier !
2. Jusqu'au milieu du XXe siècle, on mangeait à la ferme fort peu de volailles produites sur l'exploitation. C'étaient des produits de luxe qui, vendus aux citadins sur les marchés, étaient une précieuse source d'argent liquide, entre les récoltes.

M. GEORGEY

Jamais... mangé turkey... Pétite malheureuse ! Jé té donnais turkey, moi. Donné lé plateau... Un pièce... un autre pièce... un tr...

— Miséricorde! s'écria Mme Bonard en riant et en enlevant l'assiette des mains de M. Georgey ; vous allez tuer mon pauvre Julien.

M. GEORGEY

No, no, turkey jamais tuer ; turkey léger... étouffait jamais le *stomach*.

Il recommença à manger de plus belle. Il resta à peine la moitié du second dindon.

M. GEORGEY

Enlevez, Caroline ; donnez lé... lé... lé *hare*... Vous pas comprendre lé *hare* ?... La longue animal... Comment vous lé dites ? Une, une lévrière ?

CAROLINE

Ah ! je comprends. Monsieur veut dire le lièvre.

M. GEORGEY

Yes, yes, my dear, lé lévrier. Je disais bien, pourquoi vous pas comprendre ? C'était par grognement ; vous voulais pas me donner à manger l'autre turkey, et vous *furious* pour cette chose. Allez *my dear*, allez vitement chercher le lévrier, et vous êtes bonne garçone comme pétite Juliène.

Caroline, qui n'était pas du tout furieuse sortit en riant et rapporta un lièvre magnifique avec une sauce de gelée de groseilles.

M. GEORGEY

Madme Bonarde, *my dear*, vous manger un petit pièce de lévrier.

MADAME BONARD

Volontiers, monsieur, mais pas beaucoup, très peu.

M. Georgey lui en coupa un morceau de deux livres.

MADAME BONARD

Je ne pourrai jamais avaler tout cela, monsieur ; je vais partager avec mon mari.

M. GEORGEY

Madme Bonarde, cela était une beaucoup petit pièce ; povre m'sieur Bonarde n'avoir riène du tout.

M. Georgey eut beau insister, ils déclarèrent en avoir plus qu'ils n'en pouvaient avaler. Julien en mangea de manière à contenter M. Georgey, qui le regardait avec une satisfaction visible. Il les fit boire en proportion de ce qu'ils avaient mangé ; après le lièvre on avait servi des petits pois,

puis une crème à la vanille. Julien avalait, avalait ; l'Anglais riait et se frottait les mains. Bonard riait et chantait ; Mme Bonard sentait sa tête tourner et s'inquiétait. Caroline sautillait, riait, versait à boire et parlait comme une pie.

M. GEORGEY

Stop, Caroline, *my dear.* Jé voulais plus donner à boire ; ils étaient tous en tournoiement. Vous, Caroline, taisez-vous et courez vitement apporter le *coffey,* et laissez-nous en tranquillité.

Caroline rentra peu d'instants après avec le café ; M. Georgey en fit boire deux tasses à chacun de ses convives.

M. GOERGEY

C'était très bon pour enlever le tournoiement, *my dear.* Après le *coffey* nous parler tout lé jour ; quand lé lune est arrivée, jé rentrer vous dans lé maison à vous.

MADAME BONARD

Pardon, monsieur, il faut que je m'en aille tout à l'heure ; nous avons à faire chez nous.

M. GEORGEY

Quoi vous avoir à faire ? Frédéric il était là.

BONARD

Mais il ne fera pas du tout ce qu'il y a à faire dans la ferme, monsieur. Les vaches, les chevaux, les cochons à soigner. Et puis les dindes qui n'ont pas été au champ.

M. GEORGEY

Alors nous tous partir à la fois, et moi aider pour les turkey avec ma petite Juliène, et moi converser avec lé pétite Juliène. Jé commençais.

« Écoute mon raison, pétite Juliène. Tu avais battu Caroline pour les turkeys, c'était très fort joli ; tu avais dit *no, no,* pour son *money,* c'était plus excellent encore. Tu avais battu moi, fort, très fort, c'était admirable, et jé dis admirable !

« Alors j'avais dit dans mon cervelle : Pétite Juliène était une honnête créature ; quoi il faisait avec madme Bonarde ? Il gardait les turkeys. Ce n'était pas une instruction, garder turkeys et batter moi et Caroline. Jé voulais faire bien à pétite Juliène ; jé lé voulais. Quand jé disais, jé lé voulais, jé faisais. Écoutez encore.

« Jé une grande multitude dé *money.* Jé donnais à pétite Juliène des habillements ; jé payais lé master dé lecture et dé l'écriture, et de compteries, et dé dessination, et jé lé prenais pour mon fabrication, et pour mon dessinement, et jé lé prenais pour mon comptement, et pour mon caissement ; et jé lé faisais une grande instruction, et jé lui

avais un grande fortune. Voilà, pétite Julième. Tu voulais ? Madme Bonarde voulait ? Moi jé voulais, tout lé monde voulait.

Tout le monde se regardait, et personne ne savait que répondre. Refuser de si grands avantages pour Julien était une folie et un égoïsme impardonnable. Mais perdre Julien était pour les Bonard un vrai et grand chagrin. Ils se taisaient, ne sachant à quoi se résoudre.

Julien pensait, de son côté, qu'il ne trouverait jamais une si bonne occasion d'assurer son avenir tout en débarrassant les Bonard de la charge qu'ils s'étaient imposée en le recueillant dans son malheur ; le souvenir du reproche de Frédéric le poursuivait et le rendait malheureux.

« Que pourrai-je jamais faire pour ne plus être à la charité de mes excellents maîtres ? se disait-il. N'ont-ils pas Frédéric pour les aider à la ferme ? Il est grand, fort robuste. Et moi qui n'ai que douze ans, qui suis petit, chétif, sans force, à quoi pourrai-je être employé ? »

Et il se décidait à accepter l'offre de M. Georgey lorsque se présentait à son esprit le chagrin de quitter M. et Mme Bonard, l'apparence d'ingratitude qu'il se donnerait en acceptant la première offre qui lui était faite par un inconnu, un étranger, un homme qu'il connaissait à peine, qui semblait être, il est vrai, brave homme, généreux, mais dont les idées originales, le langage bizarre, pouvaient amener des choses fort pénibles et tout au moins très désagréables.

M. Georgey ne disait plus rien ; il les examinait tous. Enfin, Mme Bonard trouva un moyen pour gagner du temps.

« Monsieur, dit-elle, Julien fera comme il voudra, mais il faut que vous me le laissiez jusqu'à ce que mes dindons soient vendus à la foire.

M. GEORGEY

Quand c'est lé foire ?

MADAME BONARD

Dans trois semaines, monsieur.

M. GEORGEY

Very well, my dear ; dans les trois sémaines jé vénais demander Julième.

— Mais je n'ai encore rien dit, maîtresse », s'écria Julien.

Et il éclata en sanglots.

Pendant quelques instants, l'Anglais le regarda pleurer. Puis il lui passa plusieurs fois la main sur la tête, et dit d'une voix attendrie et très douce :

« Povre pétite Julième ! Bonne pétite Julième ! pleurer par chagrinement dé quitter master et madme Bonarde ? C'était très joli, très attachant *Don't cry*... mon pétite Julième. Toi être consolé, moi t'aimer beaucoup fort ; toi aider Caroline, aider moi, misérable homme tout solitaire qui vois pas personne pour affectionner ; moi qui cherchais une honnête garçone pour rendre heureux et qui trouvais personne.

« Pleure pas, pétite Julième, toi faire comme ton volonté. Jé té faisais demain et tous les matinées un rencontrement avec les turkeys. Quand il fera trois sémaines, toi diras à moi oui ou non. »

Georgey lui secoua fortement la main. Julien leva sur lui ses yeux baignés de larmes, baisa la main qui serrait encore la sienne, essaya de parler, mais ne put articuler une parole.

VIII

FAUSSETÉ D'ALCIDE
BONS CONSEILS DE JULIEN

Tout le monde se leva ; les Bonard et Julien pour retourner à la ferme ; l'Anglais pour les reconduire.

MADAME BONARD

Vous venez avec nous, monsieur ?

M. GEORGEY

Yes, madme Bonarde ; jé promenais en votre compagnie. Moi, aimais beaucoup prendre une promenade en votre compagnie. Moi voulais voir les turkeys. Jé avais un peu beaucoup peur Frédéric mangeait les turkeys dans l'absentement de pétite Julième.

MADAME BONARD, *riant*

Oh ! monsieur, Frédéric ne mangera pas quarante-quatre dindons, malgré qu'il soit un peu gourmand.

M. GEORGEY

Frédéric était gourmand ! *Fy !* C'était laide, c'était affreuse, c'était horrible d'avoir lé gourmandise. Petite Julième n'avait pas lé gourmandise. Il aimait turkey, mais pas lé gourmandise.

Les Bonard ne purent s'empêcher de rire ; Julien lui-même sourit en regardant rire ses maîtres.

M. GEORGEY

Quoi vous avez, madme Bonarde ? J'avais dit un sottise ? Eh ! j'étais content alors. Pétite Julième il riait, il avait fini lé pleurnichement.

M. Georgey se mit à rire aussi ; mais il avait à peine eu le temps d'ouvrir la bouche et de montrer ses longues dents, que Bonard, qui marchait un peu en avant, s'écria :

« Ah ! coquin ! Je t'y prends, enfin ! »

Et il s'élança dans le bois.

Tout le monde s'arrêta avec surprise ; Bonard avait disparu dans le

fourré. M. Georgey était un peu en arrière ; il n'avait pas encore tourné le coin du bois.

MADAME BONARD

Qu'y a-t-il donc ? Julien, as-tu vu quelque chose ?

JULIEN

Rien du tout, maîtresse. Je ne sais pas ce que c'est.

M. GEORGEY

My goodness ! Jé voyais ! Jé voyais ! Il courait ! Il sautait lé fosse ! Il tombait ! Eh ! vitement ! Master Bonard il arrivait ! Oh ! *very well !* il était au fondation dé fosse. Ah ! ah ! ah ! master Bonard il s'arrêtait. Master Bonard il voyait pas !... Il rentrait dans lé buissonnement. C'était sauvé ! Bravo ! bravo ! *my dear !* c'était très joli. Alcide il était beaucoup fort habile.

MADAME BONARD

Que voyez-vous donc, monsieur Georgey ? Qu'est-ce que c'est ? Je ne vois rien, moi.

M. Georgey lui expliqua avec beaucoup de peine qu'étant resté en arrière, il avait vu ce qui s'était passé au tournant du petit bois. Alcide en était sorti en courant, poursuivi par M. Bonard qui se trouvait encore dans le plus épais du taillis ; Alcide, se voyant au moment d'être pris, avait sauté dans le fossé ; s'y était couché tout de son long, caché par un saule dont les branches retombaient sur le fossé ; que M. Bonard, sorti du bois, n'avait plus trouvé Alcide et revenait sans doute à la ferme à travers bois.

Mme Bonard ne trouva pas la chose aussi plaisante et hâta le pas pour rejoindre son mari. Julien la suivit, malgré les appels réitérés de M. Georgey, qui restait à la même place et qui voulait aller chercher Alcide dans son fossé.

Mme Bonard arriva à la ferme en même temps que son mari.

MADAME BONARD

C'est-il vrai, Bonard, que tu as vu Alcide ? Pourquoi as-tu couru après lui ?

BONARD

Parce que je croyais avoir aperçu Frédéric ; je voulais le prendre sur le fait.

MADAME BONARD

Étaient-ils vraiment ensemble ? M. Georgey n'a vu qu'Alcide tout seul qui est tombé dans le fossé en sortant du bois.

BONARD

Je n'ai plus vu personne. Mais nous allons bien voir si Frédéric est

à la ferme. Si je ne le trouve pas, c'est qu'il doit être encore avec ce coquin d'Alcide, et qu'ils se sont sauvés chacun de leur côté. Va voir à l'étable pendant que je vais voir à l'écurie.

Bonard entra dans l'écurie et aperçut Frédéric couché sur des bottes de foin et profondément endormi.

« C'est étonnant, se dit-il ; j'aurais juré qu'ils étaient deux. »

Il s'approcha de Frédéric, le poussa légèrement ; Frédéric entrouvrit les yeux, se souleva à demi et retomba endormi.

BONARD, *à mi-voix*

Il dort tout de bon ! C'est singulier tout de même.

Et il s'en alla en refermant la porte.

A peine fut-il sorti que Frédéric se releva.

« J'ai eu une fameuse peur ! Une seconde de plus, j'étais pris. C'est-il heureux que je me sois trouvé caché par un buisson et que j'aie pu rentrer par la porte de derrière avant le retour de mon père. Alcide se sera échappé, je suppose. A-t-il détalé ! Ha ! ha ! ha !

« Et ces diables de chevaux qui n'ont pas dîné ! Heureusement qu'ils ne parleront pas... Il faut que je revoie Alcide avant la foire, tout de même ; nous ne sommes convenus de rien ; et, comme il dit, il nous faut de l'argent pour nous amuser. »

Frédéric secoua les brins de foin restés attachés à ses vêtements, sortit de l'écurie et entra dans la maison, où il parut étonné de trouver tout le monde rentré.

FRÉDÉRIC

Ah ! vous voilà de retour ? Y a-t-il longtemps ?

BONARD

Quelques instants seulement. Je t'ai trouvé dormant dans l'écurie ; je n'ai pas voulu te réveiller, pensant que tu avais eu du mal à faire seul tout l'ouvrage de la ferme et que tu étais fatigué.

FRÉDÉRIC

Ça, c'est vrai, j'étais très fatigué...

MADAME BONARD, *sèchement*

Tu n'avais pourtant pas tant d'ouvrage ! Les animaux à nourrir ; ton dîner à chauffer et à manger ; voilà tout.

FRÉDÉRIC

C'est que les cochons m'ont fait joliment courir ; ils avaient passé dans le bois, et de là ils étaient au moment d'entrer dans l'orge ; ils y auraient fait un joli dégât, vous pensez !

MADAME BONARD, *de même*

Par où donc ont-ils passé ? tout est bien clos.

FRÉDÉRIC, *embarrassé*

Par où, je ne puis vous dire ; le fait est qu'il y étaient.

MADAME BONARD

Les as-tu enfermés ?

FRÉDÉRIC

Je crois bien ; mais après qu'ils m'ont fait courir plus d'une heure.

MADAME BONARD

C'est bon, tais-toi !

BONARD

Qu'as-tu donc femme ? tu as l'air tout en colère contre Frédéric ; il n'a pas fait pourtant grand mal en se reposant une heure.

MADAME BONARD

Bah ! il n'était pas fatigué ; il n'avait pas besoin de se reposer.

BONARD

Qu'en sais-tu ?

MADAME BONARD

Je sais ce que je sais. Frédéric, va me chercher des pommes de terre et le morceau de porc [1] frais dans la cave.

Frédéric, étonné du ton sec de sa mère, sortit tout troublé et alla à la cave, mais pour n'y rien trouver, puisqu'il venait de manger avec Alcide ce que sa mère demandait.

« Que vais-je dire ? se demanda-t-il. Alcide me conseille de nier que j'y aie touché ; mais ils ne le croiront pas. Cet Alcide est par trop gourmand ; j'avais beau lui dire de n'y pas toucher ; de nous contenter de ce qu'on m'avait laissé (et il y en avait grandement pour deux), il m'a fallu lui céder. Il m'aurait battu ! C'est qu'il me tient, à présent. J'ai partagé avec lui le profit des dindons, et je ne peux plus m'en dépêtrer. Avec cela qu'il me mène toujours à mal et que je ne suis guère heureux depuis que je l'ai écouté ; j'ai toujours peur de mes parents, de Julien, d'Alcide lui-même... Il est méchant cet Alcide ; il serait capable de me dénoncer, de dire que c'est moi qui l'ai mal conseillé, et je ne sais quoi encore. Quand il me fait ses raisonnements, il me semble qu'il dit vrai ; mais quand je me retrouve seul, je sens qu'il a tort... Pourquoi l'ai-je écouté, mon dieu ! Pourquoi n'ai-je pas fait comme Julien !

JULIEN, *accourant*

Frédéric ! Frédéric ! Mme Bonard te demande ; elle s'impatiente ; elle

1. Le porc est presque la seule viande consommée à la campagne jusqu'au milieu du XXe siècle parce que cet animal s'élève pratiquement sans frais, sur les déchets de la ferme.

dit qu'il lui faut sa viande tout de suite pour qu'elle ait le temps de la préparer pour ce soir. »

Frédéric ne savait que dire. Julien le regardait avec étonnement.

« Qu'as-tu donc ? Es-tu malade ?

FRÉDÉRIC

Non, pas malade, mais embarrassé ; je ne trouve pas le morceau de porc ; je ne sais que faire.

JULIEN, *l'examinant*

Mais qu'est-il devenu ?

FRÉDÉRIC

Je n'en sais rien ; quelqu'un l'aura pris.

JULIEN

Pris ! Ici, dans la cave ! C'est impossible ! Dis-moi vrai ; tu l'as mangé ? »

Frédéric ne répondit pas.

JULIEN

Tu l'as mangé, et pas seul, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC, *effrayé*

Tais-toi ! si on t'entendait !

JULIEN

Écoute, Frédéric, je sais qu'Alcide était avec toi tantôt ; je devine qu'il t'a donné de mauvais conseils, comme il fait toujours. Sais-tu ce qu'il faut faire ? Avoue la vérité à ta mère ; elle est si bonne ; elle te pardonnera si elle voit que tu te repens sincèrement.

FRÉDÉRIC

Je n'oserai jamais ; mon père me battrait.

JULIEN

Non ; tu sais que ce qui le met en colère contre toi, c'est quand il voit que tu mens ; mais si tu lui dis la vérité, il te grondera, mais il ne te touchera pas. »

Pendant que Frédéric hésitait, Mme Bonard s'impatientait.

« Je n'aurai pas le temps de faire cuire ma viande... dit-elle. Je vais y aller moi-même ; ce sera plus tôt fait. »

Elle arriva en effet au moment où Julien disait sa dernière phrase.

MADAME BONARD

Qu'est-ce qu'il y a ? Encore une de tes sottises, Frédéric ?

Frédéric tressaillit et resta muet.

JULIEN

Parle donc ! Dis à Mme Bonard ce que tu me disais tout à l'heure, que tu es bien fâché, que tu ne recommenceras pas.

Frédéric continuait à se taire ; Mme Bonard, étonnée, regardait tantôt l'un, tantôt l'autre.

MADAME BONARD

Où est le morceau de porc frais ? L'aurais-tu mangé en compagnie de ce gueux d'Alcide ?

JULIEN

Tout juste, maîtresse ; et c'est ce que Frédéric n'ose vous dire, malgré qu'il en ait bonne envie et qu'il le regrette bien. Et il promet bien de ne pas recommencer.

MADAME BONARD

C'est-il bien vrai ce que dit Julien ?

FRÉDÉRIC

Oui, maman, très vrai ; Alcide m'a obligé de lui laisser manger le morceau que vous aviez préparé pour ce soir, et il m'a obligé à le partager avec lui.

MADAME BONARD

Obligé ! obligé ! c'est que tu l'as bien voulu. Mais enfin, puisque tu l'avoues, que tu ne mens pas comme d'habitude, je veux bien te pardonner et n'en rien dire à ton père. Mais ne recommence pas, et ne fais plus de causerie avec ce méchant Alcide qui te mène toujours à mal. Julien, cours vite chercher quelque chose chez le boucher, et reviens tout de suite.

Julien y courut en effet et rapporta un morceau de viande que Mme Bonard se dépêcha de mettre au feu [1]. Bonard ne se douta de rien, car il était parti pour travailler, et quand il rentra, la soupe était prête, la viande cuite à point et le couvert mis. Mme Bonard profita de son tête-à-tête avec Frédéric pour lui parler sérieusement, pour lui démontrer le mal que lui faisait Alcide, et les chagrins qu'il leur préparait à tous. Frédéric promit de ne plus voir ce faux ami, et fut très satisfait de s'en être si bien tiré.

---

1. Dans le brouillon, le « morceau de viande » était un « foie de veau » et Mme Bonard le mettait au feu avec des oignons, du lard, des pommes de terre et une gousse d'ail.

IX

IL A JULIEN

Pendant quelques jours tout alla bien ; Frédéric fuyait Alcide ; Julien menait ses dindes aux champs, M. Georgey venait l'y rejoindre tous les jours à deux heures, s'asseyait près de lui, ne disait rien de ses projets et se faisait raconter tous les petits événements de la vie de son protégé ; son enfance malheureuse, la misère de ses parents, la triste fin de son père mort du choléra [1], et de sa mère, morte un an après de chagrin et de misère ; son abandon, la charitable conduite de M. et de Mme Bonard, et leur bonté à son égard depuis plus d'un an qu'il était à leur charge.

M. GEORGEY

Et toi, pauvre pétite Julière, toi étais pas heureuse ? demanda-t-il un jour.

JULIEN

Je serais heureux, monsieur, si je ne craignais pas de gêner mes bons maîtres. Ils ne sont pas riches ; ils n'ont que leur petite terre pour vivre, et ils travaillent tous deux aux point de se rendre malades parfois.

M. GEORGEY

Et Frédéric ? Il était une fénéante ?

JULIEN, *embarrassé*

Non, m'sieur : mais... mais...

M. GEORGEY

Très bien, très bien, pétite julière, jé comprenais ; jé voyais lé vraie chose. Toi voulais pas dire mal. Et Frédéric il était une polissonne, une garnement mauvaise, une voleur, une...

JULIEN, *vivement*

Non, non, monsieur ; je vous assure que...

M. GEORGEY

Jé savais, jé disais, jé croyais. Tais-toi, pétite Julière... Prends ça, pétite Julière, ajouta-t-il en lui tendant une pièce d'or. Prendez, jé

1. Il y eut en France, au XIXe siècle, de grandes épidémies de choléra très meurtrières, telles que celle décrite par Jean Giono dans *Le Hussard sur le toit*. Elles ne seront vaincues que lorsque les travaux de Pasteur seront admis et développés.

disais : prendez, répéta-t-il d'un air d'autorité auquel Julien n'osa pas résister. C'était pour acheter une blouse neuf.

M. Georgey se leva, serra la main de Julien, et s'en alla d'un pas grave et lent sans tourner la tête.

Le lendemain, M. Georgey revint s'asseoir comme de coutume près de Julien, pour l'interroger et le faire causer. En le quittant, il lui tendit une nouvelle pièce d'or que Julien refusa énergiquement.

JULIEN

C'est trop, m'sieur, c'est trop ; vrai, c'est beaucoup trop.

M. GEORGEY

Pétite Juliène ; jé voulais. C'était pour acheter lé *inexpressible* (pantalon).

Et, comme la veille, il le força à accepter la pièce de vingt francs.

Le surlendemain, même visite et une troisième pièce d'or.

« C'était pour acheter une gilète et une couverture pour ton tête. Jé voulais. »

Pendant deux jours encore, M. Georgey lui fit prendre de force sa pièce de vingt francs. Julien était reconnaissant, mais inquiet de cette grande générosité.

Tous les jours il remettait sa pièce d'or à Mme Bonard en la priant de s'en servir pour les biens du ménage.

JULIEN

Moi, je n'ai besoin de rien, maîtresse, grâce à votre bonté ; et je serais bien heureux de pouvoir vous procurer un peu d'aisance.

MADAME BONARD

Bon garçon ! Je te remercie mon enfant ; je n'oublierai point ce trait de ton bon cœur.

Mme Bonard l'embrassa, mit sa pièce d'or dans un petit sac et se dit :

« Puisse l'Anglais remplir ce sac ; ce serait une fortune pour cet excellent enfant ! Quel malheur que Frédéric ne lui ressemble pas ! »

La veille du jour de la foire, M. Georgey vint à la ferme Bonard.

« Madme Bonarde, dit-il en entrant, combien il reste de turkeys à vous ?

MADAME BONARD

Vous en avez mangé douze, monsieur ; il m'en reste trente-quatre.

M. GEORGEY

Madme Bonarde, vous vouloir, s'il plaît à vous, les conserver pour moi ?

MADAME BONARD

Mais, monsieur, je ne puis les garder si longtemps ; leur nourriture coûterait trop cher.

M. GEORGEY

Madme Bonarde, moi aimer énormément beaucoup le turkey ; moi payer graine et tout pour leur graissement, et moi payer dix francs par chacune turkey.

MADAME BONARD

Oh ! non, monsieur, c'est trop. Du moment que vous payez la nourriture, six francs par bête c'est largement payer.

M. GEORGEY

Madme Bonarde, moi pas aimer ce largement ; moi aimer lé justice et moi vouloir forcément, absolument payer dix francs. Jé voulais. Vous savez, jé voulais.

MADAME BONARD

Comme vous voudrez, monsieur ; je vous remercie bien, monsieur ; c'est un beau présent que vous me faites et que je ne mérite pas.

M. GEORGEY

Vous mériter tout à fait bien. Vous êtes excellente pour ma pétite Julième, et moi vous demander une grande chose par charité. Donnez-moi lé pétite Julième. Jé vous demande très fort. Donnez-moi lé petite Julième.

MADAME BONARD

Mais, monsieur, je veux que mon Julien ne change pas sa religion ; les Anglais ne sont pas de la religion catholique comme nous.

M. GEORGEY

Oh ! *yes !* moi Anglais catholique, moi du pays d'Irlande ; lé pétite Julième catholique comme moi. Vous voyez pas moi, à votre église comme vous ?... Pourquoi vous pas dire rien ? Jé vous démande lé pétite Julième. »

Mme Bonard pleurait et ne pouvait répondre.

M. GEORGEY

Vous pas comprendre, lé pétite julième très fort heureuse avec moi. Lui apprendre tout ; avoir l'argent beaucoup ; avoir lé bonne religion catholique. Tout ça excellent.

MADAME BONARD

Vous avez raison, monsieur ; je le sais, je le vois... Prenez-le, monsieur, mais après la foire.

M.GEORGEY

Bravo, madme Bonarde, vous bonne créature ; moi beaucoup remercier vous. Jé viendrai lé jour de lendemain du foire. Adieu, bonsoir.

M. Georgey s'en alla se frottant les mains ; en passant devant le champ où Julien gardait les dindons, il lui annonça le consentement de Mme Bonard, lui promit de le rendre très heureux, de lui faire apprendre toutes sortes de choses, et de le laisser venir chez les Bonard tous les soirs.

Julien ne pleura pas cette fois ; il commençait à avoir de l'amitié pour l'Anglais, qui avait été si bon pour lui ; il comprenait que chez M. Georgey il ne serait à charge à personne, qu'il y recevrait une éducation meilleure que chez Mme Bonard. Et puis, il craignait un peu de se laisser gagner par le mauvais exemple de Frédéric et par les détestables conseils d'Alcide, qu'il ne pouvait pas toujours éviter.

Julien se borna donc à soupirer ; il remercia M. Georgey et lui promit de se tenir prêt pour le surlendemain. M. Georgey lui secoua la main, lui dit qu'il le reverrait à la foire, et s'en alla très content.

A peine fut-il parti qu'Alcide sortit du bois.

ALCIDE

Bonjour, Julien, tu gardes toujours tes dindons ? Belle occupation, en vérité !

— J'aime mieux garder les dindons que les voler, répondit sèchement Julien.

ALCIDE

Ah ! tu m'en veux encore, à ce que je vois. Ne pense plus à cela, Julien ; j'ai eu tort, je le sais, et je t'assure que je ne recommencerai pas. Viens-tu à la foire demain [1] ?

JULIEN

Je n'en sais rien ; c'est comme Mme Bonard voudra. Je n'y tiens pas beaucoup, moi.

ALCIDE

Tu as tort : ce sera bien amusant ; des théâtres, des drôleries, des tours de force de toute espèce.

JULIEN

Tu ne verras rien de tout cela, toi, puisque tu n'as pas d'argent.

1. Les foires rurales avaient une importance beaucoup plus grande que maintenant dans la vie des paysans. C'était, avec l'église, le lieu des rencontres ; on y faisait l'essentiel de ses ventes et de ses emplettes et on y trouvait les seuls divertissements accessibles.

ALCIDE

Bah ! on trouve toujours moyen de s'en procurer. Et puis, je suis convenu avec Frédéric d'y conduire l'Anglais ; il nous régalera.

JULIEN

Alcide, tu vas faire quelque tromperie à ce bon M. Georgey. Je ne veux pas de ça, moi.

ALCIDE

Quelle tromperie veux-tu que je lui fasse ? Ce n'est pas que ce soit difficile, car il est bête comme tout ; on lui fait accroire tout ce qu'on veut.

JULIEN

Il n'est pas bête ; il est trop bon. Si tu l'as trompé avec tes dindons, c'est parce qu'il a eu confiance en toi et qu'il t'a cru honnête.

ALCIDE, *en ricanant*

Tu m'ennuies avec tes dindons, tu répètes toujours la même chose ! Si tu crains que nous ne trompions ton Anglais, viens avec lui ; tu nous empêcheras de l'attraper, tu le protégeras contre nous.

JULIEN

Ma foi, je ne dis pas non ; et ce serait une raison pour aller à cette foire dont je ne me soucie guère pour mon compte.

ALCIDE

Vas-y ou n'y va pas, ça m'est égal. Frédéric et moi nous irons avec l'Anglais, tu peux bien y compter.

Alcide mit ses mains dans ses poches et s'en alla en sifflant :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

Julien le suivit des yeux quelque temps.

« J'irai, se dit-il. Je vais demander à Mme Bonard d'y aller. J'irai avec le bon M. Georgey, et peut-être lui serai-je utile. »

Alcide se disait de son côté :

« Il ira, bien sûr qu'il ira. Il se figure qu'il nous empêchera de faire nos petites affaires. Mais il est certain qu'il nous y aidera sans le savoir... Ce Frédéric est embêtant tout de même. S'il avait bien voulu m'écouter, nous n'aurions pas eu besoin de ce grand nigaud d'Anglais pour nous amuser... Ce n'était pourtant pas si mal de chiper à ses parents une pièce de dix francs. Le bien des parents n'est-il pas le nôtre ? Avec cela qu'il est seul enfant et que ses parents ne lui donnent jamais rien pour s'amuser... Mais, faute de mieux, l'Anglais fera notre affaire. Nous le griserons et puis nous verrons... Si Julien y va avec lui... Nous le

griserons aussi, nous lui ferons faire ce que nous voudrons [1] et nous lui mettrons tout sur le dos. Et puis, d'ici à demain, je trouverai peut-être le moyen de me procurer l'argent. Vive la joie ! Vive le vin, la gibelotte et le café ! Je ne connais que ça de bon, moi ! »

X

LE COMPLOT

Julien revint avec ses dindes ; il les compta, les renferma, leur donna du grain et rentra à la maison. Il n'y trouva que Frédéric ; Bonard labourait encore, Mme Bonard était à la laiterie.

« Tu ne vas pas à la foire demain ? demanda Frédéric à Julien.

JULIEN

Si fait, je crois bien que j'irai. Je le demanderai ce soir à Mme Bonard.

FRÉDÉRIC, *surpris*

Comment ? Tu disais hier que tu resterais à la maison.

JULIEN, *avec malice*

Oui, mais j'ai changé d'idée.

FRÉDÉRIC

Qu'est-ce qui gardera les dindes si tu t'en vas ?

JULIEN

Ils ne mourront pas pour rester un jour dans la cour avec du grain à volonté.

FRÉDÉRIC

Mais il faudra bien que quelqu'un reste pour garder la maison.

JULIEN

Ah bien ! on t'y fera rester sans doute.

FRÉDÉRIC, *indigné*

Moi !... par exemple ! Moi, le fils de la maison ! Pendant que toi tu irais t'amuser ! Toi qui es ici par charité pour servir tout le monde !

JULIEN, *attristé*

Je n'y resterai pas longtemps ! Ce ne sera pas moi qui te ruinerai.

---

1. Sophie avait d'abord prosaïquement écrit : « nous lui ferons faire les cent coups » !

FRÉDÉRIC

Et où iras-tu ? Qu'est-ce qui voudra de toi ?

JULIEN

Ne t'en tourmente pas. Je suis déjà placé.

FRÉDÉRIC

Placé ! Toi placé ? Et chez qui donc ?

JULIEN

Chez M. Georgey. Le bon M. Georgey, qui veut bien me garder chez lui. »

Frédéric retomba sur sa chaise dans son étonnement. Julien serait à la place qu'il ambitionnait, qu'espérait Alcide ! Une place si pleine d'agréments près d'un homme si facile à tromper ! Et c'était ce petit sot, ce petit pauvrard qui profiterait de tous ces avantages [1] !

« Il faut que je voie Alcide, se dit-il ; il faut que je le prévienne ; il a de l'esprit, il est fin, il trouvera peut-être un moyen de le perdre dans l'esprit de l'Anglais... Heureusement que nous avons encore une journée devant nous. »

Julien examinait la figure sombre de Frédéric et se disait :

« Il n'est pas content, à ce qu'il paraît ; Il ne veut pas que j'aille à la foire, il a peur que je ne les empêche de tromper ce pauvre M. Georgey. Raison de plus pour que j'y aille. »

Ils restèrent quelques minutes sans rien dire, sans se regarder. Mme Bonard rentra pour servir le souper. Tous deux se levèrent. Frédéric allait parler, mais Julien le prévint.

« Maîtresse, dit-il en s'avançant vers elle, j'ai quelque chose à vous demander, une chose que je désire beaucoup.

MADAME BONARD

Parle, mon enfant ; tu ne m'as jamais rien demandé. Je ne te refuserai pas, bien sûr.

JULIEN

Maîtresse, j'ai bien envie d'aller demain à la foire.

MADAME BONARD

Tu iras, mon ami, tu iras. J'allais te dire de t'y préparer ; tu as bien des choses à acheter pour être vêtu proprement. Et ce n'est pas l'argent qui te manque, tu sais bien.

JULIEN

Avec tout ce que vous m'avez déjà acheté, maîtresse, je n'ai guère

---

1. La société paysanne n'était guère plus solidaire que les autres groupes sociaux. Il y avait place pour le misérable chez le moins pauvre, mais on l'exploitait et on lui faisait sentir sa misère.

plus de dix francs ; à cinq francs par mois, il faut du temps pour gagner de quoi se vêtir.

MADAME BONARD

Dix francs ! Tu vas voir ce que tu as. »

Et, ouvrant l'armoire, elle en tira un petit sac en toile, le dénoua et étala sur la table cinq pièces de cinq francs et trois francs soixante centimes de monnaie.

« Tu vois, mon ami, dit-elle, tu es plus riche que tu ne le pensais.

JULIEN

Ce n'est pas à moi ces cinq pièces d'or, maîtresse. Vous savez que je vous les ai laissées pour le ménage.

MADAME BONARD

Et tu crois, pauvre petit, que j'aurais consenti à te dépouiller du peu que tu possèdes et que tu dois à la générosité de M. Georgey. Non, ce serait une vilaine action que je ne ferai jamais.

JULIEN

Merci, maîtresse ; je suis bien reconnaissant de votre bonté pour moi. Je puis donc aller à la foire ?

MADAME BONARD

Certainement, mon ami ; et je t'accompagnerai pour t'acheter ce qu'il te faut.

FRÉDÉRIC

Et moi, maman, puis-je y aller dès le matin ?

MADAME BONARD

Non, mon garçon, tu resteras ici pour garder la maison et soigner les bestiaux jusqu'à mon retour. Je partirai de bon matin, tu pourras y aller après midi. »

Mme Bonard remit l'argent dans le sac, rattacha la ficelle, le remit en place, ôta la clef et la posa dans sa cachette, derrière l'armoire. Puis elle se mit à faire les préparatifs du souper. Julien l'aidait de son mieux. Frédéric resta pensif ; au bout de quelques instants, il se leva et sortit.

MADAME BONARD

Où vas-tu, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

Je vais voir si mon père est rentré avec les chevaux et s'il a besoin de moi.

MADAME BONARD

C'est très bien, mon ami. Cela fera plaisir à ton père.

« Cela m'étonne, continua-t-elle quand il fut parti ; en général, il ne fait tout juste que ce qui lui a été commandé. Je serais bien heureuse qu'il changeât de caractère. Maintenant que nous allons te perdre, mon Julien, il va bien falloir qu'il travaille davantage. Son père le fera marcher pour le gros de l'ouvrage, mais pour le détail, il faudra que Frédéric y pense de lui-même et le fasse.

JULIEN

Il le fera, maîtresse, il le fera ; moi parti, il ne comptera plus sur mon aide, et il s'y mettra de tout son cœur.

MADAME BONARD

Que le bon Dieu t'entende, mon Julien, mais je crains bien d'avoir à te chercher un remplaçant sous peu de jours. »

Julien ne répondit pas, car il le pensait aussi. Il continua à s'occuper du souper. Une demi-heure après, Bonard entra.

BONARD

Le souper est prêt ? Tant mieux ! J'ai une faim à tout dévorer.

MADAME BONARD

A table, alors. Voici la soupe. Donne ton assiette, Bonard ; et toi aussi Julien. Et Frédéric, où est-il donc ? Tu l'as laissé à l'écurie ?

BONARD

Je ne l'ai pas vu ; je croyais le retrouver ici.

MADAME BONARD

Comment ça ? Il est allé il y a plus d'une demi-heure au-devant de toi pour t'aider à rentrer et à arranger les chevaux.

BONARD

Je n'en ai pas entendu parler. Il y a longtemps que je suis revenu, puisque je leur ai fait manger leur avoine, je les ai fait boire, je leur ai donné leur foin, j'ai arrangé leur litière ; il faut plus d'une demi-heure pour tout cela.

MADAME BONARD

C'est singulier ! Va donc voir, Julien. »

Julien se leva et alla à la recherche de Frédéric ; mais au lieu de regarder dans la ferme, il prit le chemin du village.

« Bien sûr se dit-il, qu'il aura été prendre ses arrangements avec Alcide pour changer leurs heures. Il croyait aller à la foire dès le matin, et le voilà retenu jusqu'à midi. »

En effet, il rencontra Frédéric revenant avec Alcide.

« Que viens-tu faire ici ? lui dit Alcide avec brusquerie. Viens-tu nous espionner ?

JULIEN

Je venais chercher Frédéric, parce que M. et Mme Bonard m'ont envoyé voir où il était. On est à table depuis quelque temps !

ALCIDE

C'est-il vexant ! Ce mauvais garnement va te dénoncer. Prends garde !

JULIEN

Je ne l'ai jamais dénoncé ; vous le savez bien tous les deux. Pourquoi commencerais-je aujourd'hui, à la veille de quitter la maison ?

ALCIDE

Qu'est-ce que tu vas dire ?

JULIEN

Je n'en sais rien, cela dépend ; si on m'interroge, je dirai la vérité, bien sûr. Qu'il rentre le premier, il parlera pour lui-même ; alors on ne me demandera rien.

FRÉDÉRIC, *inquiet*

Qu'est-ce que je dirai ?

ALCIDE

Tu diras que tu as été aux champs par la traverse ; que, voyant la charrue dételée et restée dans le sillon, tu as pensé que ton père était rentré par l'autre chemin. Que tu as rencontré un ouvrier qui t'a dit que ton père était chez le maréchal pour faire ferrer un cheval, et que tu en revenais quand tu as rencontré Julien.

FRÉDÉRIC

Bon, je te remercie ; tu as toujours des idées pour te tirer d'affaire. »

Et, sans faire attention à Julien, Frédéric courut pour arriver à la maison le premier.

Quand il entra, il commença son explication avant qu'on ait eu le temps de l'interroger. Et il ajouta :

« Sans entrer chez le maréchal, j'ai bien vu, mon père, que vous n'y étiez pas, et je suis revenu en courant, pensant que vous ne seriez pas fâché d'avoir un coup de main.

BONARD

Merci, mon garçon ; mais quel est l'imbécile qui t'a fait le conte du cheval déferré ?

FRÉDÉRIC, *embarrassé*

Je ne sais, mon père ; c'est sans doute un des nouveaux ouvriers de l'usine [1], car je ne l'avais pas encore vu dans le pays.

BONARD

Mais comment me connaît-il ?

FRÉDÉRIC

Il ne vous connaît pas, je pense. Quand je lui ai demandé s'il vous avait rencontré (car il venait comme de chez nous), il m'a répondu qu'il venait de voir passer un homme avec deux chevaux [2] dont l'un était déferré ; alors j'ai pensé que vous étiez chez le maréchal.

BONARD

Allons, c'est très bien ; mais où est Julien ?

FRÉDÉRIC

Il est resté en arrière ; le voilà qui arrive. »

Julien entra.

MADAME BONARD

Viens achever ton souper, mon pauvre Julien, je suis fâchée de t'avoir fait courir pour rien. Mangez tous les deux, vous devez avoir faim ; l'heure est avancée.

Frédéric et Julien ne se le firent pas dire deux fois ; ils mangèrent la soupe, de l'omelette au lard, du boudin et des groseilles : un souper soigné [3] ; c'était le dernier que devait faire Julien chez eux.

XI

DÉPART POUR LA FOIRE

Le lendemain matin, comme Julien finissait son ouvrage, Mme Bonard vint le chercher pour aller à la foire. Ils se mirent en route.

MADAME BONARD

Dis donc, Julien, si nous prenions M. Georgey en passant devant

1. En Normandie, vers 1860, les petites usines métallurgiques s'installent au milieu des campagnes, utilisant ce gisement de main-d'œuvre qu'est l'excédent de la population rurale. Une de ces usines était installée à Aube, au bas du parc des Nouettes, château de l'auteur.
2. Dans le brouillon, il y avait trois chevaux, un blanc et deux gris.
3. Repas typique : uniquement des produits du jardin et de la ferme.

sa porte ? Il ne va pas pouvoir s'en tirer tout seul à la foire ; il se fera attraper, voler, bien sûr.

JULIEN

Maîtresse, si vous voulez, nous y passerons seulement pour lui dire qu'il m'attende, que je viendrai le chercher vers midi.

MADAME BONARD

Et pourquoi pas l'emmener tout de suite, puisque nous y allons ?

JULIEN

Maîtresse, c'est que... c'est que... j'aimerais mieux que nous ayons fini nos emplettes sans lui.

MADAME BONARD

Pourquoi cela ?

JULIEN

Parce que... je crains... que... que... qu'il ne veuille tout payer. Et il m'a déjà tant donné, que j'en serais honteux.

MADAME BONARD

Tu as raison, Julien. C'est une bonne et honnête pensée que tu as là.

Mme Bonard lui donna une petite tape sur la joue, et ils continuèrent leur chemin.

Julien monta chez M. Georgey pendant que Mme Bonard se reposait en causant avec Caroline, qui s'apprêtait aussi pour la foire.

« Monsieur, dit Julien en entrant, pardon si je vous dérange...

M. GEORGEY

Pas dérangement du tout, pétite Juliène. Moi satisfait voir toi ; jé voulais aller au foire avec toi.

JULIEN

Oui, monsieur ; je venais tout juste vous demander de m'attendre jusqu'à midi, je viendrai vous prendre.

M. GEORGEY

Moi aimer plus aller dans lé minute. Moi voulais acheter une multitude de choses.

JULIEN

Il y aura plus de marchands à midi, monsieur.

M. GEORGEY

Alors moi garder toi, pétite Juliène ; nous mangerons un turkey auparavant lé foire.

JULIEN, *embarrassé*

Je ne peux pas, monsieur ; il faut que je m'en aille.

M. GEORGEY

Quoi c'est cet impatientement ? Pourquoi il fallait partir toi seul ?

JULIEN, *avec hésitation*

Parce que Mme Bonard m'attend à la porte, monsieur, et que...

M. GEORGEY

Oh ! *my goodness !* Madme Bonarde attendait et moi pas savoir ! C'était beaucoup malhonnête, pétite Juliène. »

Et, avant que Julien eût pu l'en détourner, M. Georgey était descendu.

M. GEORGEY

Oh ! *dear !* Madme Bonarde ! Moi étais fâché fort ; vous rester devant mon porte et moi pas savoir. Oh ! pétite Juliène, c'était très fort ridicoule ! Moi faire excuses, pardon. Entrez madme Bonarde, s'il vous plaît.

MADAME BONARD

Je ne peux pas, monsieur ; il faut que je mène Julien faire des emplettes, et que nous soyons de retour à midi.

GEORGEY

Et lé petite nigaude Juliène disait pas à moi les emplettes. Il disait rien. Jé allais manger une pièce. Caroline, Caroline ! vitement thé crème, *toast.* Beaucoup toast, beaucoup tasses, beaucoup crème. Vitement, Caroline.

Caroline se dépêcha si bien, qu'un quart d'heure après, le thé et les accompagnements du thé étaient apportés dans la salle. M. Georgey força Mme Bonard et Julien à se mettre à table et à manger. Comme ils n'avaient encore rien pris, ce petit repas improvisé fut avalé avec plaisir. M. Georgey mangea une douzaine de *toast,* c'est-à-dire des tartines de pain et de beurre grillées ; chacune d'elles était grande comme une assiette. Quatre de ces tartines eussent étouffé tout autre, mais M. Georgey avait un estomac vigoureusement constitué ; il n'éclata pas, il n'étouffa pas, et il se leva satisfait et pouvant sans inconvénient attendre l'heure du dîner. Un petit verre de malaga acheva de le réconforter, et, prenant son chapeau, il sortit avec Mme Bonard et Julien, après avoir pris la précaution de glisser dans sa poche une poignée de pièces d'or.

La ville n'était pas loin ; le temps était magnifique ; ils arrivèrent au bout d'une demi-heure de marche. Pendant qu'ils achètent, que M. Georgey paye, qu'il fait d'autres emplettes pour son compte, châles, robes, fichus, bonnets, pour Mme Bonard, vêtements, chaussures,

chapeau, etc., pour Julien, présents d'espèces différentes pour d'autres qu'il voulait récompenser des petits services qu'il en avait reçus, Frédéric et Alcide se rencontraient à la ferme.

XII

VOL AUDACIEUX

« Eh bien ! dit Alcide en arrivant, sont-ils tous partis ?

FRÉDÉRIC

Tous partis jusqu'à midi ; il est dix heures, nous avons deux heures devant nous.

ALCIDE

C'est bon ; on fait bien des choses en deux heures. Julien est à la foire avec ta mère, m'as-tu dit hier ; l'Anglais les rejoindra, bien sûr, ou plutôt Julien l'aura pêché quelque part.

FRÉDÉRIC

Et toute notre partie est manquée. Julien va empêcher l'Anglais de nous amuser, de payer pour nous. Ce sera assommant !

ALCIDE

Laisse donc ! Nous empaumerons Julien ; il n'est pas si saint qu'il le paraît ; trois ou quatre verres de vin et nous le tenons.

FRÉDÉRIC

Mais, pour commencer, nous n'avons pas d'argent.

ALCIDE

J'y ai pensé ; il faut en faire. Il est possible que Julien prévienne l'Anglais et qu'il l'empêche de nous inviter à l'accompagner. Et moi qui pense à tout, j'ai pris mes précautions. Les dindes sont ici, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC

Mais oui, puisque l'Anglais veut les manger toutes ; on les lui garde.

ALCIDE, *riant*

Et ce sera toi qui les garderas ; ce sera bien amusant.

FRÉDÉRIC

Ne m'en parle pas ; j'en suis en colère rien que d'y penser. Avec cela, mon père qui sera toujours sur mon dos.

ALCIDE

Eh bien ! je vais t'aider à diminuer leur nombre pour qu'ils soient plus tôt mangés ; tu vas voir.

FRÉDÉRIC

Tu ne vas pas en tuer, j'espère. Je ne veux pas de ça, moi.

ALCIDE

Tu me prends donc pour un nigaud. Attends-moi un instant que j'aille chercher mon homme.

FRÉDÉRIC

Quel homme ! Je veux savoir ; je veux... »

Alcide était bien loin, il avait couru à la barrière ; deux minutes après, il rentrait avec un gros homme en sabots et en blouse.

« Tenez, monsieur Grandon, voici les dindes ; elles sont belles, bien engraissées, bonnes à manger, comme vous voyez. Choisissez-en deux, comme nous sommes convenus. »

L'homme examina les dindes.

« Oui, elles sont en bon état ; et combien la pièce ?

ALCIDE

Dame ! voyez ce que vous voulez en donner.

GRANDON

Trois francs ; c'est-il assez ?

ALCIDE

Trois francs ! Vous plaisantez, monsieur Grandon ? Elles valent quatre francs comme un sou ; et vous les revendrez cinq à six francs pour le moins.

GRANDON

Ceci est une autre affaire ; la vente ne te regarde pas. C'est pour les faire manger que je les achète et pas pour les revendre ; trois francs cinquante si tu veux, pas un liard de plus.

ALCIDE

Je tiens à quatre francs, pas un centime de moins ; on m'a commandé de tenir à quatre francs, payés comptant.

GRANDON

Allons, va pour quatre francs, mais j'y perds ; vrai, j'y perds.

ALCIDE, *ricanant*

Ceci est une autre affaire ; le gain ou la perte ne me regardent pas. Quatre francs, payés de suite.

GRANDON

Passe pour quatre francs, mauvais plaisant.

ALCIDE

Deux dindes à quatre francs, ça fait... ça fait ? Combien que ça fait, Frédéric ? »

Frédéric ne répondit pas ; la surprise le rendait muet ; l'audace d'Alcide l'épouvantait ; il n'osait plus lutter, et il tremblait de ce qui pouvait arriver de ce vol impudent.

GRANDON, *riant*

Ça fait sept francs, parbleu ! Tu ne sais donc pas compter ?

ALCIDE

Si fait, monsieur Grandon, si fait ; je vois bien, ça fait sept francs, comme vous dites.

GRANDON

C'est bien heureux ! Tiens, voici tes sept francs, j'emporte les bêtes ; je suis en retard. »

Il ouvrit la barrière, se dépêcha de placer dans une cage à volaille les deux gros dindons, monta dans sa carriole et partit au grand trot, de peur que le vendeur ne s'aperçût que les dindes étaient payées trois francs cinquante au lieu de quatre.

Alcide compta son argent, les sept francs y étaient bien.

« Tu vois, dit-il, que nous sommes riches, que nous avons de quoi nous amuser, et que te voilà délivré de la garde de deux de ces assommantes bêtes... Qu'as-tu donc ? tu ne dis rien.

FRÉDÉRIC

Alcide, qu'as-tu fait ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Que puis-je dire pour m'excuser ?

ALCIDE

Es-tu bête ! es-tu bête ! Tu n'as pas plus d'imagination que ça ? Tu vas venir de suite avec moi ; nous allons prendre la traverse pour arriver à la ville par les champs, et nous n'y entrerons qu'après midi, quand nous serons sûrs que ta mère est revenue à la ferme.

FRÉDÉRIC

Mais ça ne dit pas comment les deux dindes seront disparues ?

ALCIDE

Parfaitement ; tu diras que tu es parti un peu plus tôt, pensant que ta mère ne tarderait pas à rentrer, que les dindes étaient dans la cour quand tu es parti. Que des chemineaux auront guetté ton départ pour voler les dindes et les vendre à la foire.

FRÉDÉRIC

Des chemineaux auraient plutôt enlevé l'argent qui se trouve dans l'armoire de la salle.

ALCIDE

De l'argent ? Il y a de l'argent ? Tu as raison, des chemineaux ne font pas les choses à demi. Tu es sûr qu'il y a de l'argent ?

FRÉDÉRIC

Très sûr ; cent vingt-trois francs [1], je crois, que maman a comptés hier soir et qui appartiennent à Julien.

ALCIDE

A Julien ? Cent vingt-trois francs ! Pas possible !

FRÉDÉRIC

J'en suis sûr ; c'est son imbécile d'Anglais qui lui a donné cent francs.

ALCIDE

C'est beaucoup trop pour un mendiant comme Julien, et, comme tu le disais, les chemineaux ne peuvent pas l'avoir laissé sans l'enlever. Montre-moi où est l'argent ?

FRÉDÉRIC, *effrayé*

Qu'est-ce que tu vas faire ?

ALCIDE

Tu vas voir, je vais te sauver. Va donc, dépêche-toi. Il faut que nous soyons partis dans un quart d'heure ; ta mère n'a qu'à rentrer plus tôt. »

Frédéric voulut résister aux volontés d'Alcide, mais celui-ci le prit par le collet et le fit marcher jusqu'à l'armoire dans la salle.

« Où est la clef ? » dit-il d'un ton impératif.

Frédéric tremblait ; il tomba sur une chaise.

ALCIDE

Donne-moi la clef ou je te donne une rossée qui te préparera à celle que tu recevras de ton père, s'il te soupçonne d'avoir... d'avoir... pris tout cela. Sans compter que je dirai à ton père que je t'ai battu parce que tu m'as proposé de voler cet argent, dont moi je ne pouvais pas soupçonner l'existence. »

Frédéric, stimulé par cette menace et par une claque, lui fit voir la cachette de sa mère pour la clef. Alcide ouvrit l'armoire, trouva facilement le sac, le vida, prit soixante-trois francs qui y étaient restés, y laissa dix centimes, remit la clef dans sa cachette, saisit une pince, brisa un panneau de l'armoire et arracha la serrure.

1. Le premier jet ne comportait que « cent dix-huit francs ».

ALCIDE

A présent, viens vite, il n'y a pas de temps à perdre ; on croira que les voleurs ne trouvant pas la clef, ont tout brisé ; de cette façon, on ne te soupçonnera pas, toi qui connais la cachette. Courons vite, nous nous amuserons joliment ; je garderai le reste de l'argent, nous en avons pour longtemps, et nous n'aurons plus besoin de l'Anglais. »

Et, entraînant le malheureux Frédéric terrifié, qui avait plus envie de pleurer que de s'amuser, ils coururent prendre le chemin de traverse et disparurent bientôt derrière une colline.

Ils s'arrêtèrent quelque temps dans un bois. Alcide eut peur que le visage consterné de son ami n'attirât l'attention. Il chercha à le remonter.

« Allons, Frédéric, lui dit-il, remets-toi. De quoi t'effrayes-tu ? Ce n'est pas un grand crime que d'être parti quelques minutes avant l'heure. Pouvais-tu prévoir qu'on viendrait voler dans la ferme, tout juste pendant ces quelques minutes d'absence ? Tu diras à tes parents que c'est un bonheur que tu sois parti plus tôt, parce que les voleurs t'auraient peut-être tué ; tu diras qu'ils étaient probablement plusieurs pour avoir pu briser une serrure aussi forte. Tu prendras un air effrayé, indigné ; tu chercheras les traces des voleurs ; tu diras que tu te souviens à présent avoir vu passer des chemineaux, etc., etc.

FRÉDÉRIC, *tremblant*

Ils ne me croiront peut-être pas ?

ALCIDE

Il est certain que si tu prends l'air que tu as maintenant, ils devineront de suite que tu leur fais un conte ; il faut arriver gaiement, comme un garçon qui vient de s'amuser, grâce à l'Anglais, lequel a voulu tout payer ; n'oublie pas ça, c'est important. Et quand on te parlera du vol, tu prendras l'air consterné et tu t'écrieras : "Quel bonheur que je n'y aie pas été ! Ces coquins m'auraient tué pour que je ne les dénonce pas !" N'oublie pas ça non plus.

FRÉDÉRIC

Oui, oui, je comprends. Mais c'est une bien mauvaise action que tu m'as fait commettre ; j'ai des remords.

ALCIDE

Imbécile ! A qui avons-nous fait tort ?

FRÉDÉRIC

A mon père et à ma mère d'abord ; et puis à ce pauvre Julien qui me fait pitié, à présent que nous lui avons volé tout ce qu'il possédait.

ALCIDE

D'abord, Julien n'y perdra rien, car son richard d'Anglais, qui l'a

pris en amitié, je ne sais pourquoi, lui donnera le double de ce qu'il a perdu. Pas à tes parents non plus, qui sont assez riches pour perdre deux dindons ; ils n'en mourront pas, tu peux être tranquille. D'ailleurs, comme je te l'ai dit plus d'une fois, est-ce que leur bien ne t'appartient pas ? N'es-tu pas leur seul enfant ? Ne sera-ce pas toi qui auras un jour la ferme et tout ce qu'ils possèdent ? Et s'ils ne te donnent jamais un sou pour t'amuser, n'as-tu pas droit de prendre dans leur bourse ? Est-ce qu'un garçon de dix-sept ans doit être traité comme un enfant de sept ? Tu as donc pris ce qui est à toi. Où est le mal ?

— C'est pourtant vrai ! s'écria le faible Frédéric ; jamais on ne me donne rien !

ALCIDE

Tu vois bien que j'ai raison. Ils veulent que tu vives comme un mendiant. Ne te laisse pas faire. A dix-sept ans on est presque un homme. Voyons, n'y pense plus et continuons notre chemin tout doucement pour ne pas arriver trop tôt à la ville.

Nous avons encore une demi-heure de marche, et je crois bien qu'il n'est pas loin de midi. »

Ils continuèrent leur chemin.

XIII

TERREUR DE MADAME BONARD

Tout d'un coup, au tournant d'une haie, Frédéric poussa un cri étouffé.

ALCIDE

Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

FRÉDÉRIC, *tremblant*

Je crois reconnaître maman, là-bas, sur la route ; elle est arrêtée à causer avec quelqu'un.

ALCIDE

Vite, derrière la haie ; ils nous tournent le dos ; ils ne nous ont pas vus.

Ils se jetèrent tous deux à plat ventre, rampèrent à travers un trou de la haie et se blottirent derrière dans un épais fourré.

Pendant quelques instants ils n'entendirent rien ; puis un bruit confus de rires et de voix arriva jusqu'à eux, puis des paroles très distinctes.

« Comme vous marchez vite, madame Bonard ! Je puis à peine vous suivre ; ça me coupe la respiration.

MADAME BONARD

C'est que j'ai peur de faire attendre mon pauvre garçon, madame Blondel. Je lui avais promis d'être de retour avant midi, et voilà que j'entends sonner midi à l'horloge de la ville ; je ne serai pas revenue avant la demie.

MADAME BLONDEL

Ah ! bah ! il restera plus tard ce soir ; une demi-heure de perdue ce n'est pas la mort.

MADAME BONARD

C'est qu'il n'est pas très docile, voyez-vous, madame Blondel ; il est capable de s'impatienter et de partir, laissant la ferme et les bestiaux à la garde de Dieu.

MADAME BLONDEL

Tout le pays est à la foire, il ne viendra personne.

MADAME BONARD

Et les chemineaux qui courent tout partout, qui volent, qui tuent même, dit-on !

MADAME BLONDEL

Laissez donc ! Tout ça, c'est des bourdes qu'on nous fait avaler... Mais nous voici arrivées ; nous n'avons pas rencontré Frédéric, il n'est donc pas parti. »

Elles entrèrent dans la cour de la ferme.

MADAME BONARD

Tiens ! où est donc Frédéric ? Je pensais le trouver à la barrière.

MADAME BLONDEL

C'est qu'il est dans la maison, sans doute.

Mme Bonard entra la première ; elle ôta son châle, le ploya proprement et voulut le serrer dans l'armoire. Elle poussa un cri qui épouvanta Mme Blondel.

MADAME BLONDEL

Qu'y a-t-il ? vous êtes malade ? Vous vous trouvez mal ?

Mme Bonard s'appuya contre le mur ; elle était pâle comme une morte.

« Volés ! volés ! dit-elle d'une voix défaillante. L'armoire brisée ! la serrure arrachée ! »

Mme Blondel partagea la frayeur de son amie, toutes deux criaient, se lamentaient, appelaient au secours, mais personne ne venait ; comme l'avait dit Mme Blondel, tout le pays était à la foire.

Ce ne fut que longtemps après qu'elles visitèrent l'armoire et qu'elles s'assurèrent du vol qui avait été commis.

MADAME BONARD

Pauvre Julien ! Tout son petit avoir ! Ils ont tout pris ! Je m'étonne qu'ils ne nous aient pas entièrement dévalisés ; ils n'ont touché ni aux robes ni aux vêtements.

MADAME BLONDEL

C'est qu'ils en auraient été embarrassés. Qu'auraient-ils fait du linge et des habits qui auraient pu les faire découvrir ?

MADAME BONARD

Mais Frédéric, où est-il ?... Ah ! mon Dieu ! Frédéric, mon pauvre enfant, où es-tu ?

MADAME BLONDEL

Il se sera blotti dans quelque coin.

MADAME BONARD

Pourvu qu'on ne l'ait pas massacré !

MADAME BLONDEL

Ah ! ça se pourrait ! Ces chemineaux, c'est si méchant [1] ! Ça ne connaît ni le bon Dieu [2] ni la loi.

Mme Bonard, plus morte que vive, continua à crier, à appeler Frédéric, à courir de tous côtés, cherchant dans les greniers, dans les granges, dans les étables, les écuries, les bergeries. Son amie l'escortait, criant plus fort qu'elle, et lui donnant des consolations qui redoublaient le désespoir de Mme Bonard.

« Ah ! ils l'auront égorgé... ou plutôt étouffé, car on ne voit de sang nulle part... Quand je vous disais que ces chemineaux c'étaient des démons, des satans, des rien du tout, des gueux, des gredins !... Et, voyez cette malice ! ils l'auront jeté à l'eau ou enfoui quelque part pour qu'il ne parle pas. »

Après avoir couru, cherché partout, les consolations de Mme Blondel produisirent leur effet obligé ; Mme Bonard, après s'être épuisée en cris inutiles, fut prise d'une attaque de nerfs que son amie chercha vainement à combattre par des seaux d'eau sur la tête, par des tapes dans les mains, par des plumes brûlées sous le nez ; enfin, voyant ses efforts inutiles, elle reprit son premier exercice, elle poussa des cris à réveiller un mort. La force de ses poumons finit par lui amener du secours ; Bonard, qui revenait tout doucement de la foire après avoir bien, très bien vendu ses bestiaux, entendit le puissant appel de Mme Blondel ; fort effrayé, il pressa le pas et entra hors d'haleine dans la maison. Peu s'en fallut

1. Les « chemineaux » étaient la peur des campagnes. Sous ce vocable se regroupaient non seulement les vagabonds mais les nomades, les marchands ambulants, tous gens qui n'étaient pas du village.

2. « Ni l'empereur » a été supprimé.

qu'il ne joignît ses cris à ceux de Mme Blondel ; sa femme était étendue par terre dans une mare d'eau [1], le visage noirci et brûlé, les membres agités par des mouvements nerveux. Mais Bonard était homme, il agissait au lieu de crier [2] ; il releva sa femme, l'essuya de son mieux, la coucha sur son lit, lui enleva ses vêtements mouillés, lui frotta les tempes et le front avec du vinaigre, et la vit enfin se calmer et revenir à elle.

Mme Bonard ouvrit les yeux, reconnut son mari et sanglota de plus belle.

BONARD

Qu'as-tu donc, ma femme, ma bonne chère femme ?

MADAME BONARD

Frédéric ! Frédéric ! ils l'ont assassiné, égorgé, étranglé, enfoui dans un fossé !

BONARD, *avec surprise*

Frédéric ! Assassiné, étranglé ! Mais qu'est-ce que tu dis donc ? Je viens de le quitter riant comme un bienheureux dans un théâtre de farces, en compagnie de Julien, de M. Georgey, et, ce que j'aime moins, d'Alcide ; mais M. Georgey a voulu les régaler tous et leur faire tout voir.

MADAME BONARD, *joignant les mains*

Dieu soit loué ! Dieu soit béni ! Mon bon Jésus, ma bonne Sainte Vierge, je vous remercie ! Je croyais que les voleurs l'avaient tué.

BONARD

Les voleurs ! Quels voleurs ? Mon Dieu, mon Dieu ! mais tu n'as plus ta tête, ma pauvre chère femme !

Mme Blondel prit la parole et lui expliqua ce qui avait causé leur erreur et le désespoir de Mme Bonard. La longueur de ce récit eut l'avantage de donner aux Bonard le temps de se remettre.

Mme Bonard se leva, se rhabilla, montra à son mari l'armoire et la serrure brisées. Ils firent des suppositions, dont aucune ne se rapprochait de la vérité, sur ce vol qu'ils ne pouvaient comprendre ; ils firent une revue générale à l'intérieur et au-dehors ; bêtes et choses étaient à leur place. Quand ils arrivèrent au dindonnier et qu'ils eurent compté les dindons, les cris des femmes recommencèrent.

« Taisez-vous, les femmes, leur dit Bonard avec autorité ; au lieu de crier, remercions le bon Dieu de ce que nos pertes se bornent à

---

1. Sophie avait d'abord écrit : « Sa femme était étendue par terre, noyée dans une mare d'eau infecte et noirâtre » (Mme Blondel avait puisé du jus de fumier à la place de l'eau).
2. L'un des rares hommes efficaces dans l'œuvre de Sophie.

deux dindes, à quelque argent, et que les craintes de ma femme ne se trouvent pas réalisées. »

Les femmes se turent. Bonard continua :

« D'ailleurs, ces dindes ne sont peut-être pas perdues ; elles se seront séparées dans le bois, et tu vas les voir revenir probablement avant la nuit. »

Mme Bonard, déjà heureuse de savoir son fils en sûreté, accepta volontiers l'espérance que lui offrait son mari.

Quant à la femme Blondel, le calme de Mme Bonard lui rendit bientôt le sien, qu'elle n'avait perdu qu'en apparence.

Mme Bonard ayant complètement repris sa tranquillité d'esprit, commença à trouver mauvais que Frédéric fût parti avant son retour et eût livré la ferme et les bestiaux au premier venu.

« Et puis, dit-elle, on n'a jamais entendu parler de vol à l'intérieur dans aucune maison ; qu'est-ce qui a pu être assez hardi pour venir briser une porte et une serrure dans une ferme qu'on sait être habitée ?

MADAME BLONDEL

Et puis, comment aurait-on pu deviner qu'il y avait une somme d'argent dans cette armoire ?

MADAME BONARD

Et pourquoi s'est-on contenté de prendre l'argent et n'a-t-on pas emporté du linge et des habits ?

MADAME BLONDEL

Et si Frédéric n'est parti qu'à midi, comme vous le lui aviez recommandé, comment des voleurs ont-ils pu avoir le temps de commettre ce vol ?

MADAME BONARD

Et si les dindons ont été volés, comment ne les aurait-on pas tous emportés ?

MADAME BLONDEL

Et comment supposer que des voleurs se soient entendus pour venir dévaliser votre ferme, juste pendant la demi-heure où il n'y avait personne ?

MADAME BONARD

Et comment...

BONARD

Assez de suppositions, mes bonnes femmes ; quand nous parlerions jusqu'à demain, nous n'en serions pas plus savants. Frédéric reviendra avant la nuit ; nous allons savoir par lui ce qu'il a vu et entendu. Et

demain j'irai porter ma plainte au maire et à la gendarmerie ; ils sauront bien découvrir les voleurs. »

Cette assurance mit fin aux réflexions des deux amies. Mme Blondel continua son chemin pour se rendre au village, où elle alla de porte en porte raconter l'aventure dont elle avait été témoin. Mme Bonard s'occupa des bestiaux et de la recherche de ses dindes perdues. Bonard alla soigner ses chevaux, faire ses comptes et calculer les profits inespérés qu'il avait faits de la vente de ses génisses, vaches, et poulains.

Quand le travail de la journée fut terminé, le mari et la femme se rejoignirent dans la salle pour souper et attendre le retour de Frédéric et de Julien.

XIV

DINER AU CAFÉ

Pendant ces agitations de la ferme, Frédéric et Alcide avaient rejoint à la ville M. Georgey et Julien. Ils ne reconnurent pas Julien au premier coup d'œil. M. Georgey lui avait acheté un habillement complet en beau drap gros bleu, un chapeau de castor, des souliers en cuir verni ; il avait l'air d'un monsieur.

Le premier sentiment des deux voleurs fut celui d'une jalousie haineuse de ce qu'ils appelaient son bonheur ; le second fut un vif désir d'obtenir de M. Georgey la même faveur.

ALCIDE

Comment, c'est toi, Julien ? Qu'est-ce qui t'a donné ces beaux habits ? Je n'en ai jamais eu d'aussi beaux, moi, qui suis bien plus riche que toi !

FRÉDÉRIC

Es-tu heureux d'être si bien vêtu ! Je serais bien content que mes parents m'eussent traité aussi bien que toi. Mais ils ne me donnent jamais rien ; ils ne m'aiment guère, et je suis sans le sou comme un pauvre.

M. GEORGEY

C'était lé petite Julièn̂e soi-même avait acheté tout.

Julien voulut parler. M. Georgey lui mit la main sur la bouche.

M. GEORGEY

Toi, pétite Julièn̂e, pas dire une parole. Jé pas vouloir. Jé voulais silence.

ALCIDE

Je parie, monsieur, que c'est vous qui avez tout payé. Vous êtes si bon, si généreux !

FRÉDÉRIC

Et vous aimez tant à donner ! Et on est si heureux quand vous donnez quelque chose !

M. GEORGEY

C'était lé vérité vrai ? Alors moi donner quelque chose à vous si vous être plus jamais malhonnêtes. Vous trois vénir après mon dos. Jé donner dans lé minute. Pétite Juliène, toi mé diriger pour une excellente dîner. Et après, jé donner un étonnement, un surprise à les deux.

ALCIDE

J'ai un de mes cousins qui tient un excellent café, monsieur. Si vous voulez me suivre, je vous y mènerai.

M. GEORGEY

No. Moi voulais suivre pétite Juliène. Marchez, Juliène.

Julien obéit ; il marcha devant ; les deux autres suivirent M. Georgey, et tous les quatre arrivèrent à un des meilleurs cafés de la ville. M. Georgey prit place à une table de quatre couverts ; ses compagnons s'assirent auprès et en face de lui.

M. GEORGEY

Garçone !

UN GARÇON

Voilà m'sieur ? Quels sont les ordres de m'sieur ?

M. GEORGEY

Un excellent dîner.

LE GARÇON

Que veut monsieur ?

M. GEORGEY

Tout quoi vous avez.

LE GARÇON

Nous avons des potages aux croûtes, au vermicelle, à la semoule, au riz. Lequel demande m'sieur ?

M. GEORGEY

Toutes.

LE GARÇON, *étonné*

Combien de portions, m'sieur ?

— Houit. Deux dé chacune.

Le garçon, de plus en plus surpris, apporta deux portions de chaque potage.

M. GEORGEY

Deux à moi Georgey, deux à pétite Julième, deux à les autres.

Le garçon posa devant M. Georgey et les trois garçons les assiettées de potage.

M. GEORGEY

Mange, pétite Juliène ; mangez, les autres.

JULIEN

Monsieur... monsieur... mais... c'est beaucoup trop.

M. GEORGEY, *d'un ton d'autorité*

Mange, pétite Juliène ; jé disais mange.

Julien n'osa pas désobéir, il mangea ; les deux autres convives en firent autant.

M. GEORGEY

Garçon.

LE GARÇON

Voilà, m'sieur.

M. GEORGEY

Quoi vous avez ?

LE GARÇON

Du bouilli, du filet aux pommes, du dindon...

— Oh ! *yes* ! vous donner lé turkey ; et pouis du *claret* (bordeaux) blanc, rouge ; *bourgogne* blanc, rouge.

Le garçon apporta deux ailes de dindon et quatre bouteilles du vin demandé.

M. GEORGEY

Quoi c'est ? Deux bouchées pleines ! Jé voulais une turkey toute... Vous pas comprendre. Une turkey, une dindone toute, sans couper aucune chose.

Et il avala du vin que lui versa Alcide ; M. Georgey remplit le verre de Julien.

« Toi boire, pétite Juliène », dit-il en vidant son verre qu'Alcide s'empressa de remplir de nouveau, tandis que Frédéric remplissait celui de Julien.

Le garçon, émerveillé, alla chercher une dinde entière. M. Georgey donna à Frédéric et à Alcide les deux portions apportées d'abord, coupa le dindon entier, en mit une aile énorme devant Julien, et mangea le reste sans s'apercevoir que toute la salle et les garçons le regardaient avec étonnement.

M. GEORGEY

Garçone !

LE GARÇON

Voilà, m'sieur !

M. GEORGEY

Quoi vous avez ?

LE GARÇON

Des perdreaux, du chevreuil...

M. GEORGEY

Oh ! *yes !* Moi voulais perdreaux six ; chévrel, un jambe.

LE GARÇON

M'sieur veut dire une cuisse ?

M. GEORGEY

Oh ! *dear ! shocking !* Moi pas dire cé parole malpropre. On disait : *un jambe* [1]...

Le garçon alla exécuter sa commission au milieu d'un rire général. Quand les plats demandés furent apportés, M. Georgey donna un perdreau à Julien, un à Frédéric et à Alcide, et en mangea lui-même trois. Il avala d'un trait la bouteille de vin qu'il avait devant lui, après en avoir versé dans le verre de Julien, coupa trois tranches de chevreuil qu'il passa à ses convives et mangea le reste. Alcide remplissait sans cesse le verre de l'Anglais, qui buvait sans trop savoir ce qu'il avalait. Alcide commença à mélanger le vin blanc au vin rouge pour le griser plus sûrement, Julien buvait le moins qu'il pouvait.

M. Georgey appela :

« Garçone !

LE GARÇON

Voilà m'sieur !

M. GEORGEY

Apportez vitement *champagne, madère, malaga, cognac.* Vitement ; j'étouffais, j'avais soif. »

---

1. Sophie continue de se gausser des pruderies victoriennes.

M. Georgey ne s'apercevait pas du manège d'Alcide, du mélange des vins, et du nombre de verres qu'il lui versait sans cesse.

Le reste du dîner fut à l'avenant ; M. Georgey demanda encore des bécasses, des légumes, quatre plats sucrés, des fruits de diverses espèces, des compotes, des macarons, des biscuits, un supplément de vin.

Quand il demanda la carte, qui était de quatre-vingt-dix francs, il dit :

« C'était beaucoup, mais c'était une bonne cuisson. Moi revenir... Voilà. »

Il posa sur la table cent francs [1], se leva et se dirigea vers la porte en chancelant légèrement.

LE GARÇON

Si m'sieur veut attendre une minute, je vais apporter la monnaie à m'sieur.

M. GEORGEY

Moi attendais jamais.

Et il sortit. Julien le suivit, chancelant plus que l'Anglais. Alcide dit au garçon :

« Apportez-moi le reste ; c'est moi qui lui garde sa monnaie. »

Le garçon rapporta à Alcide les dix francs restants ; celui-ci les mit dans sa poche.

LE GARÇON

Et le garçon, m'sieur !

ALCIDE

C'est juste. Frédéric, donne-moi deux sous.

Frédéric les lui donna ; Alcide les mit dans la main du garçon, qui eut l'air fort mécontent et qui grommela :

« Quand je verrai le maître, je lui dirai la crasserie de ses valets. »

Malgré que M. Georgey fût habitué à boire copieusement [2], la quantité de vin qu'il avait avalé et le mélange des vins firent leur effet ; il n'avait pas ses idées bien nettes. Julien qui ne buvait jamais de vin, se sentit mal affermi sur ses jambes ; ils marchaient pourtant, suivis de Frédéric et d'Alcide ; plus habitués au vin et plus sages que Julien, ils avaient peu bu et conservaient toute leur raison. Ils dirigèrent la marche du côté du théâtre, où ils firent entrer M. Georgey et Julien. Alcide paya les quatre places, se promettant bien de rattraper son argent avec profit. C'était là que les avait vus Bonard entre deux et trois heures de l'après-midi. On jouait des farces ; tout le monde riait. Après les farces vint une pièce tragique. Alcide profita de l'attention des spectateurs, dirigés sur la scène, et de l'assoupissement de M. Georgey

2. C'est-à-dire cinq « napoléons ». Le napoléon vaut actuellement environ 500 F.
2. Sophie avait d'abord écrit crûment : « Monsieur Georgey avait trop bu ».

et de Julien, pour glisser doucement sa main dans la poche de l'Anglais et en retirer une poignée de pièces d'or qu'il mit dans son gousset, après en avoir glissé une partie dans la poche de Julien.

« Pourquoi fais-tu cela ? demanda Frédéric.

ALCIDE

Chut ! tais-toi. Je te l'expliquerai tout à l'heure. »

La pièce continua ; quand elle fut finie et que chacun se leva pour quitter la salle, M. Georgey et Julien dormaient profondément. Personne n'y fit attention ; la salle se vida. Alcide et Frédéric étaient partis.

Vers huit heures du soir, la salle s'éclaira et commença à se remplir une seconde fois. M. Georgey se réveilla le premier, se frotta les yeux, chercha à se reconnaître, se souvint de tout et fut honteux de s'être enivré devant trois jeunes garçons et surtout devant Julien, dont il devait être le maître et le protecteur à partir du lendemain.

Il chercha Julien ; il le vit dormant paisiblement près de lui.

« Quoi faire ? se demanda-t-il. Quel racontement je lui dirai ! Quoi dire, *my God !* Quoi j'expliquerai ! Pauvre pétite Julième ! C'était moi qui lui avais donné lé boisson !... Jé suis très terriblement en punissement ! »

Pendant qu'il rougissait, qu'il s'accusait, qu'il secouait légèrement Julien, celui-ci fut réveillé par le bruit que faisaient les arrivants et par les efforts de M. Georgey. Il regarda de tous côtés, vit M. Georgey debout, sauta sur ses pieds.

« Me voilà, m'sieur. Je vous demande bien pardon, m'sieur. Je ne sais ce qui m'a pris. Je suis prêt à vous suivre, m'sieur. »

M. Georgey se leva sans répondre ; il sortit, suivi de Julien. Il faisait déjà un peu sombre, mais la lune se levait ; la route était encombrée de monde ; M. Georgey marchait sans parler.

« M'sieur, lui dit enfin Julien, je vois que vous êtes fâché contre moi... Je vous demande bien pardon, m'sieur. Je sais que j'ai eu tort. Je ne bois jamais de vin, m'sieur ; je n'aurais pas dû en accepter autant. Je vous assure, m'sieur, que je suis bien honteux, bien triste. Jamais, jamais, je ne recommencerai, m'sieur. Je vous le jure.

M. GEORGEY

Pauvre pétite Julième ! Moi pas du tout en colère, pauvre pétite. Seulement, de moi-même j'étais furieuse et j'étais en rougissement. Jé avais fait une actionnement mauvaise, horrible ; j'étais une stupide créature ; et toi, povre pétite Julième, pas mal fait, pas demander excuse, pas rien dire mauvais pour toi-même. Voilà lé barrière de madme Bonarde ; bonsoir, *good by, little dear ;* bonsoir. Jé revenir demain.

XV

RÉVEIL ET RETOUR DE JULIEN

M. Georgey continua sa route, laissant Julien à la barrière.

Julien entra, alla à la maison, et trouva les Bonard inquiets de lui et de Frédéric. Il faisait tout à fait nuit ; il était neuf heures.

« Ah ! vous voilà, enfin ! dit Mme Bonard ; je commençais à m'inquiéter. Où est Frédéric ? j'ai à lui parler.

JULIEN, *d'un air embarrassé*

Je ne sais pas, maîtresse ; il y a longtemps que je ne l'ai vu.

MADAME BONARD

Et pourquoi vous êtes-vous séparés !

JULIEN, *baissant la tête*

Maîtresse, c'est que... je me suis endormi au théâtre, et M. Georgey ne m'a éveillé qu'à huit heures.

MADAME BONARD

Endormi ! Éveillé à huit heures ! par M. Georgey ! Qu'est-ce que cela signifie ?

JULIEN, *éclatant en sanglots*

Oh ! maîtresse, cela signifie que je suis un malheureux, indigne des bontés de M. Georgey ; je me suis enivré ; c'est pourquoi je me suis endormi. Oh ! maîtresse, pardonnez-moi ; je vous jure que je ne recommencerai pas.

MADAME BONARD

Mon pauvre garçon, je te pardonne d'autant plus volontiers que tu ne t'es pas grisé tout seul, sans doute, et que M. Georgey t'aura payé ton vin.

JULIEN

Oui, maîtresse.

MADAME BONARD

C'est donc lui qui t'a grisé !

JULIEN

Oh ! non, maîtresse, il dînait ; il ne faisait pas attention à moi ; je buvais quand je n'aurais pas dû boire. Et moi qui avais été à la foire pour l'empêcher d'être trompé !

MADAME BONARD

Trompé par qui ?

JULIEN

Par... par... Alcide.

MADAME BONARD

Mais il n'était pas avec vous, Alcide.

JULIEN

Pardon, maîtresse, il nous a rejoints avec Frédéric.

BONARD, *frappant du poing sur la table*

Avec Frédéric ? Encore ! Quand je l'avais tant défendu !

MADAME BONARD

Et sont-ils restés ensemble ?

JULIEN

Je ne sais pas, maîtresse ; je ne les ai plus vus quand je me suis réveillé.

BONARD

C'est égal, mon garçon, ne t'afflige pas ; tu n'y as pas mis de méchanceté, tu ne savais pas que ce vin te griserait. Tu as l'air fatigué ; va te coucher.

MADAME BONARD

Ote tes beaux habits neufs, d'abord. Je vais les serrer ici à côté. »

Julien ôta sa redingote, puis son gilet. Il mit les mains sur les poches.

« Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc ?... De l'argent !... De l'or !... D'où vient ça ? Ce n'est pas à moi !... Je n'y comprends rien.

MADAME BONARD

De l'or ! Comment as-tu de l'or dans tes poches ? Et que de pièces ! »

Elle et son mari comptèrent les pièces ; il y en avait dix, plus quelques pièces d'argent. Ils étaient stupéfaits.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Julien, on va croire que je les ai volées ! Mais quand et comment tout cet or a-t-il pu venir dans ma poche. Je ne me souviens de rien que d'avoir dîné et puis dormi au théâtre.

BONARD

Écoute, Julien, M. Georgey n'était-il pas un peu gris comme toi ?

JULIEN, *avec hésitation*

Je crois bien que oui, monsieur... Un peu, car ses jambes n'étaient

pas solides ; il marchait un peu de travers dans la rue. Alcide et Frédéric le soutenaient.

BONARD

C'est peut-être lui qui t'a mis tout cela lui-même dans ta poche.

JULIEN

Je ne peux pas garder ça, m'sieur. Si c'est lui, bien sûr il ne savait guère ce qu'il faisait. J'étais près de lui, il se sera trompé de poche ; il aura voulu mettre dans la sienne et il l'a mis dans la mienne... Oh ! m'sieur, laissez-moi lui reporter cet argent tout de suite, qu'il ne croie pas qu'il a été volé.

BONARD

Tu le lui reporteras demain, mon ami ; il est trop tard aujourd'hui. Tu le trouverais couché, et, comme il a trop bu, il ne serait pas facile à éveiller.

JULIEN

Ce pauvre M. Georgey ! Ce n'est pas sa faute. Je me souviens, à présent, qu'Alcide le pressait toujours de boire, et qu'il lui mêlait du vin blanc avec du rouge ; et puis il lui a fait boire à la fin du cidre en bouteilles, qui moussait comme son champagne : c'est ça qui lui aura porté à la tête ! Ce pauvre M. Georgey ! C'est donc pour cela qu'il me demandait pardon le long du chemin en revenant ; il paraissait honteux. Et moi, qui me méfiais d'Alcide et qui allais à la foire pour empêcher qu'il ne fût attrapé ! Je l'ai laissé enivrer et... voler peut-être.

MADAME BONARD

Volé !... Comment ?... tu crois que... qu'Alcide...

JULIEN, *avec précipitation*

Non, non, maîtresse, je ne crois pas ça ; je ne crois rien, je ne sais rien. J'ai parlé trop vite. »

Bonard et sa femme gardèrent le silence ; ils engagèrent Julien à aller se coucher. Il leur souhaita le bonsoir et alla regagner son petit grenier.

Arrivé là, il pria et pleura longtemps.

« Ce que c'est, pensa-t-il que le mauvais exemple et de mauvais camarades ! Sans eux, je n'aurais pas la honte de m'être enivré ; le pauvre M. Georgey n'aurait pas non plus à rougir de sa journée de foire ! Pauvre homme ! C'est dommage ! il est si bon !... Et comme Alcide a gâté Frédéric ! Mes malheureux maîtres ! Il leur donnera bien du chagrin ! Et moi qui m'en vais ! Ils n'auront personne pour les aider, les soigner... Et de penser qu'il faut que je m'en aille pour ne pas leur être à charge ! Ah ! si je n'avais pas eu cette crainte, je ne les aurais jamais quittés. Mes bons maîtres ! s'ils étaient plus riches ! mais le Bon Dieu fait tout pour notre bien, dit M. le curé ; il faut que je me soumette. »

Et, tout en pleurant, Julien s'endormit.

XVI

LES MONTRES ET LES CHAINES

Pendant ce temps, qu'avaient fait Alcide et Frédéric ?

A la fin du spectacle, ils s'en allèrent tout doucement, de peur de réveiller M. Georgey et Julien. Quand ils se trouvèrent hors du théâtre, Frédéric demanda à Alcide :

« Pourquoi as-tu mis des pièces d'or dans la poche de Julien ? Où les as-tu prises ?

ALCIDE

Dans la poche de l'Anglais, parbleu !

FRÉDÉRIC

Comment ? tu l'as volé ?

ALCIDE

Tais-toi donc, imbécile ! Tu cries comme si tu parlais à un sourd. On ne dit pas ces choses tout haut. J'ai pris, je n'ai pas volé.

FRÉDÉRIC

Mais puisque tu as pris dans sa poche sans qu'il s'en doutât.

ALCIDE

Eh bien ! je les ai prises pour empêcher un autre de les prendre. Il était ivre, tu sais bien ; il dormait et soufflait comme un buffle. Le premier mauvais sujet venu pouvait le dévaliser et peut-être même l'égorger. Ainsi, en lui vidant ses poches, je lui ai probablement sauvé la vie.

FRÉDÉRIC

Ah ! Je comprends. Tu veux lui rendre son argent.

ALCIDE

Je ne lui rendrai pas ses jaunets ; pas si bête ! Il nous avait promis de nous faire un présent, il ne nous a rien donné ; je lui ai épargné la peine de chercher ; nous achèterons nous-mêmes ce qui nous convient le mieux.

FRÉDÉRIC

Mais pourquoi en as-tu mis dans la poche de Julien ?

ALCIDE

Pour faire croire que c'est Julien qui a dévalisé celle de l'Anglais, dans le cas où celui-ci s'apercevrait de quelque chose.

FRÉDÉRIC

Mais c'est abominable, ça ! Après avoir volé Julien, tu fais une vilaine chose et tu veux la rejeter sur ce pauvre garçon !

ALCIDE

Tu m'ennuies avec tes sottes pitiés, et tu es bête comme un oison. D'abord l'Anglais, qui est un imbécile fieffé, ne pensera pas à compter son argent ; il croira qu'il a tout dépensé ou qu'il a perdu ses pièces par un trou que j'ai eu soin de lui faire au fond de sa poche. Et, s'il se plaint, on lui dira que c'est Julien qui aura cédé à la tentation ; on fouillera dans les habits de Julien, on trouvera les pièces d'or ; l'Anglais, qui l'aime, ne dira plus rien : il emmènera son *povre pétite Juliène,* et on n'y pensera plus.

FRÉDÉRIC

Mais mon père et ma mère y penseront, et ils croiront que Julien est un voleur.

ALCIDE

Qu'est-ce que cela te fait ? Ce Julien est un petit drôle, c'est ton plus grand ennemi ; il travaille à prendre ta place dans la maison et à t'en faire chasser. Crois bien ce que je te dis. Tu le verras avant peu.

FRÉDÉRIC

Comment ? Tu crois que Julien...

ALCIDE

Je ne crois pas, j'en suis sûr. C'est un vrai service d'ami que je te rends... Mais parlons d'autre chose. As-tu envie d'avoir une montre ?

FRÉDÉRIC

Je crois bien ! Une montre ! C'est qu'il faut beaucoup d'argent pour avoir une montre ! Et toi-même, tu n'en as pas, malgré tout ce que tu as chipé à tes parents et à d'autres.

ALCIDE

Je n'en ai pas parce que je n'ai jamais eu une assez grosse somme à la fois. Mais à présent que nous avons de quoi, il faut que chacun de nous ait une montre. Allons chez un cousin horloger que je connais.

FRÉDÉRIC

Mais si on nous voit des montres, on nous demandera qui nous les a données.

ALCIDE

Eh bien ! la réponse est facile. Le bon Anglais, l'excellent M. Georgey.

FRÉDÉRIC

Et si on lui demande à lui-même ?

ALCIDE

Est-ce qu'il sait ce qu'il fait, ce qu'il donne ? D'ailleurs, il ne comprendra pas, ou bien on ne le comprendra pas.

FRÉDÉRIC

J'ai peur que tu ne me fasses faire une mauvaise chose et qui n'est pas sans danger, car si nous sommes découverts, nous sommes perdus.

ALCIDE, *ricanant*

Tu as toujours peur, toi. Tu as près de dix-sept ans, et tu es comme un enfant de six ans qui craint d'être fouetté. Est-ce qu'on te fouette encore ?

— Non, certainement, répondit Frédéric d'un air piqué. Je n'ai pas peur du tout et je ne suis pas un enfant.

ALCIDE

Alors, viens acheter une montre, grand benêt ; c'est moi qui te la donne. »

Frédéric se laissa entraîner chez le cousin horloger. Alcide demanda des montres ; on lui en montra plusieurs en argent.

« Des montres d'or, dit Alcide en repoussant avec mépris celles d'argent.

— Tu es donc devenu bien riche ? répondit le cousin.

ALCIDE

Oui ; on nous a donné de quoi acheter des montres en or.

L'HORLOGER

C'est différent. En voici à choisir.

ALCIDE

Quel prix ?

L'HORLOGER

En voici à cent dix francs ; en voilà à cent vingt, cent trente et au-delà.

ALCIDE

Laquelle prends-tu, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

Je n'en sais rien ; je n'en veux pas une trop chère.

L'HORLOGER

En voici une de cent vingt francs, monsieur, qui fera bien votre affaire.
— Et moi, dit Alcide, je me décide pour celle-ci, elle est fort jolie. Combien ?

L'HORLOGER

Cent trente, tout au juste.

ALCIDE

Très bien ; je la prends.

L'HORLOGER

Une minute, on paye comptant ; je ne me fie pas trop à ton crédit.

ALCIDE

Je paye et j'emporte. Voici de l'or ; ça fait combien à donner ?

L'HORLOGER

Ce n'est pas malin à compter ; cent vingt et cent trente, ça fait deux cent cinquante. Voici vos montres et leurs clefs ; plus un cordon, parce que vous n'avez pas marchandé. »

Alcide tira de sa poche une multitude de pièces de vingt francs ; il en compta dix, puis deux ; puis deux pièces de cinq francs que lui avait rendues le garçon de café et rempocha le reste.

L'HORLOGER

Tu as donc fait un héritage ?

ALCIDE

Non, mais j'ai un nouvel ami, riche et généreux, qui a voulu que nous eussions des montres. A revoir, cousin.

L'HORLOGER

A revoir, tâche de m'amener ton ami.

ALCIDE

Je te l'amènerai ; ce sera un vrai service que je t'aurai rendu, car la vente ne va pas fort, ce me semble.

L'HORLOGER

Pas trop ; d'ailleurs, plus on a de pratiques et plus on gagne. »

Les deux fripons s'en allèrent avec leurs montres dans leur gousset ; Alcide était fier et tirait souvent la sienne pour faire voir qu'il en avait une. Frédéric, honteux et effrayé, n'osait toucher à la sienne de peur qu'une personne de connaissance ne la vît et n'en parlât à son père.

« A présent, dit Alcide, allons voir les autres curiosités. »

Et il se dirigea vers le champ de foire où se trouvaient réunies les baraques et les tentes à animaux féroces ou savants, les faiseurs de tours, les théâtres de farces et les danseurs de corde. Ils entrèrent partout ; Alcide riait, s'amusait, causait avec les voisins. Frédéric avait la mine d'un condamné à mort, sérieux, sombre, silencieux. Sa montre lui causait plus de frayeur que de plaisir ; sa conscience, pas encore aguerrie au vice, le tourmentait cruellement. Sans la peur que lui inspirait son méchant ami, il serait retourné chez l'horloger pour lui rendre sa montre et reprendre l'argent qu'il aurait reporté à M. Georgey.

Toute la salle riait aux éclats des grosses plaisanteries d'un Paillasse en querelle avec son maître Arlequin. Alcide avait à ses côtés deux jeunes gens aimables et rieurs avec lesquels il causait et commentait les tours d'adresse et les bons mots du Paillasse. Alcide y aurait volontiers passé la nuit ; jamais il ne s'était autant amusé. Mais Arlequin et Paillasse avaient épuisé leur gaieté et leur répertoire ; ils saluèrent, sortirent, et la salle se vida. Dans la foule pressée de courir à de nouveaux plaisirs, Alcide se trouva séparé de ses aimables compagnons, et il eut beau regarder, chercher, il ne put les retrouver.

« C'est ennuyeux, dit-il à Frédéric, me voici réduit à ta société qui n'est pas amusante. Tu ne dis rien, tu ne regardes rien, tu ne t'amuses de rien. J'aurais bien mieux fait de venir sans toi.

FRÉDÉRIC

Plût à Dieu que je ne t'eusse pas accompagné à cette foire maudite. depuis ce matin, je n'ai eu que du chagrin et de la terreur.

ALCIDE

Parce que tu es un imbécile et un trembleur ; tu n'as pas plus de courage qu'une poule ; si je t'avais écouté, nous serions partis et revenus les poches vides ; nous nous serions mis à la suite de ce sot Anglais et de son petit mendiant ; nous n'aurions pas eu nos montres ni tout ce que nous allons encore acheter.

FRÉDÉRIC

Oh ! Alcide, je t'en prie, n'achète plus rien ; cette montre me fait déjà une peur terrible.

ALCIDE

Ah ! ah ! ah ! quel stupide animal tu fais ! Suis-moi ; je vais te mener chez un brave garçon qui nous complétera nos montres.

FRÉDÉRIC

Que veux-tu y mettre de plus ? Elles ne sont que trop complètes et trop chères.

ALCIDE

Tu vas voir. Et cette fois, si tu n'es pas content, je te plante là, et tu deviendras ce que tu pourras.

FRÉDÉRIC, *avec résolution*

Si tu me laisses seul, j'irai chez M. Georgey, je lui rendrai sa montre, et je lui raconterai tout.

ALCIDE

Malheureux, avise-toi de faire ce que tu dis, et je mets tout sur ton compte ; et je m'arrangerai de façon à te faire arrêter et te faire mettre en prison ; et ce sera toi qui auras tout fait. Et mon cousin l'horloger dira comme moi, pour avoir ma pratique et celle de mon riche et généreux ami. »

L'infortuné Frédéric, effrayé des menaces d'Alcide, lui promit de se taire et de prendre courage.

Ils entrèrent chez un bijoutier.

LE BIJOUTIER

Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs ?

ALCIDE

Des chaînes de montre, s'il vous plaît.

LE BIJOUTIER

Chaînes de cou ou chaînes de gilet ?

ALCIDE

Chaînes de gilet. *(Bas à Frédéric.)* Parle donc, imbécile ; on te regarde.

— Chaînes de gilet, répéta Frédéric timidement.

LE BIJOUTIER

Voilà, messieurs. En voici en argent... *(Alcide les repousse.)* En voici en argent doré. *(Alcide repousse encore.)* En voici en or.

ALCIDE

A la bonne heure. Choisis, Frédéric, il y en a de très jolies. »

Ils en prirent quelques-unes, les laissèrent et les reprirent plusieurs fois. Le bijoutier ne les perdait pas de vue ; l'air effronté d'Alcide et la mine troublée, effarée de Frédéric, lui inspiraient des soupçons.

« Ça m'a tout l'air de voleurs, pensait-il.

ALCIDE

Choisis donc celle qui te plaît, Frédéric ; veux-tu celle-ci ? »

Alcide lui en présenta une. Frédéric la prit en disant :

« Je veux bien », d'une voix si tremblante, que le bijoutier mit instinctivement la main sur ses bijoux et les ramena devant lui.

LE BIJOUTIER

Vous savez, messieurs, dit-il, que les bijoux se payent comptant.

ALCIDE

Certainement, je le sais. Combien cette chaîne ?

LE BIJOUTIER

Quatre-vingts francs, monsieur.

— Voilà, dit Alcide en jetant sur le comptoir quatre pièces de vingt francs. Et celle-ci ?

— Quatre-vingt-cinq francs, monsieur, répondit le bijoutier avec une politesse marquée.

— Voilà ! dit encore Alcide.

Il voulut tirer sa montre pour la rattacher à la chaîne, il ne la trouva plus ; elle était disparue. Il eut beau chercher, fouiller dans tous ses vêtements, la montre ne se retrouva pas.

« Vous avez été volé, monsieur, lui dit le bijoutier ; soupçonnez-vous quelqu'un ?

— Au théâtre, j'étais entre deux jeunes gens qui m'ont fait mille politesses, et auxquels j'ai donné, sur leur demande, l'heure de ma montre, répondit Alcide d'une voix tremblante.

LE BIJOUTIER

Il faut aller porter plainte au bureau du commissaire de police, monsieur.

— Merci, monsieur ; viens, Frédéric. »

Frédéric, voyant la figure consternée de son ami, saisit avec bonheur l'occasion de se débarrasser de sa montre.

FRÉDÉRIC

Tiens, prends la mienne, Alcide, je n'y tiens pas.

ALCIDE, *avec surprise*

La tienne ? Et toi, donc ? Que feras-tu de ta chaîne ?

FRÉDÉRIC

Prends-la avec la montre que le bijoutier a accrochée après. Prends, prends tout ; tu me rendras service.

ALCIDE

Si c'est pour te rendre service, c'est différent. Merci ; je la garde en souvenir de toi.

FRÉDÉRIC

Vas-tu porter plainte ?

ALCIDE

Pas si bête ! Pour ébruiter l'affaire et me faire découvrir ! Il faudrait donner mon nom, le tien, celui de l'horloger. On me demandera où j'ai pris l'or pour payer les montres, et tout serait découvert. Les coquins ! Ils avaient l'air si aimables !

XVII

LES GENDARMES ET M. GEORGEY

« Qu'est-ce qui se passe donc par là, sur le champ de foire ? demanda Frédéric qui avait repris de la gaieté depuis qu'il s'était débarrassé de sa montre et de la chaîne. On dirait que les gendarmes ont arrêté quelqu'un.

ALCIDE

Allons voir, tout le monde y court ; il doit y avoir quelque chose de curieux. »

Ils se dépêchèrent et vinrent se mêler à la foule.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Alcide à un brave homme qui parlait et gesticulait avec animation.

UN HOMME

Ce sont deux vauriens que les gendarmes viennent d'arrêter au moment où ils enlevaient la montre d'un drôle d'original qui baragouine je ne sais quelle langue. On ne le comprend pas, et lui-même ne comprend guère mieux ce qu'on lui demande. »

Ils avancèrent ; Alcide se haussa sur la pointe des pieds et vit avec effroi que l'original était M. Georgey, et que les voleurs étaient ses deux aimables compagnons.

« Sauvons-nous, dit-il à Frédéric ; c'est M. Georgey et les deux gredins qui m'ont probablement aussi volé ma montre. Si l'Anglais nous voit, il va nous appeler ; nous serions perdus. »

Frédéric voulut s'enfuir ; Alcide le retint fortement.

« Doucement donc, maladroit, tu vas nous faire prendre si tu as l'air d'avoir peur ; suis-moi ; ayons l'air de vouloir nous faufiler d'un autre côté. »

Ils parvinrent à sortir de la foule ; pendant qu'ils échappaient ainsi au danger qui les menaçait, Alcide trouva moyen de couler dans la poche de Frédéric la seconde chaîne et l'or et l'argent qui lui restaient. Quand ils se furent un peu éloignés, ils pressèrent le pas.

En passant devant un café très éclairé, Alcide regarda à sa montre l'heure qu'il était.

« Onze heures ! dit-il. Rentrons vite. »

Mais, au même moment, il se sentit saisir au collet. Il poussa un cri lorsqu'en se retournant il vit un gendarme. Frédéric, qui marchait devant, fit une exclamation :

« Les gendarmes ! »

Et il courut plus vite. Un instant après, il se sentit arrêté à son tour.

LE GENDARME

Ah ! tu te sauves devant les gendarmes, mon garçon ; mauvais signe ! Il faut que tu viennes avec ton camarade, qui a une si belle montre avec une si belle chaîne ; le tout est mal assorti avec sa redingote de gros drap et ses souliers ferrés.

FRÉDÉRIC

Lâchez-moi, monsieur le gendarme. Je suis innocent, je vous le jure. Je n'ai rien sur moi, ni montre, ni chaîne.

LE GENDARME

Nous allons voir ça, mon mignon ; tu vas venir avec nous devant monsieur l'Anglais, qui a déclaré avoir été volé de tout son or, de sa montre et de sa chaîne.

Frédéric tremblait de tous ses membres ; le gendarme le soutenait en le traînant. Alcide, non moins effrayé, payait pourtant d'effronterie ; il soutenait que sa montre et sa chaîne lui avaient été données par l'excellent M. Georgey ; il indiquait l'horloger qui la lui avait vendue, le bijoutier qui venait de lui vendre sa chaîne.

Son air assuré, ses indications si précises, ébranlèrent un peu les gendarmes ; celui qui l'escortait lui dit avec plus de douceur :

« Eh bien ! mon ami, si tu es innocent, ce que nous allons savoir tout à l'heure, tu n'as rien à craindre des gendarmes. Nous voici près d'arriver. M. Georgey, comme tu l'appelles, saura bien te reconnaître et nous dire que tu ne lui as rien volé, non plus que ton camarade, qui dit avoir les poches vides. »

Ils arrivaient en effet devant le commissaire de police qui venait constater le vol. Quand les gendarmes eurent amené devant lui les deux amis, il commanda qu'on les fouillât. Alcide n'avait rien de suspect, mais Frédéric, qui avait protesté n'avoir rien dans ses poches, poussa un cri de détresse quand le gendarme retira de la poche de côté de sa redingote une chaîne et plusieurs pièces d'or et d'argent.

« Tu es plus riche que tu ne le croyais, mon garçon », lui dit le gendarme.

L'exclamation de Frédéric attira l'attention de M. Georgey ; il se retourna, reconnut Frédéric et Alcide, et s'écria :

« Lé petite Bonarde ! Oh ! *my goodness !* »

Le pauvre M. Georgey resta comme pétrifié.

LE GENDARME

Veuillez, monsieur, venir reconnaître si l'or et la chaîne que nous avons trouvés dans la poche de ce garçon sont à vous. »

M. Georgey s'approcha. Il jeta un coup d'œil sur les pièces d'or qui étaient des guinées anglaises. C'étaient les siennes, il n'y avait pas à en douter. Que faire ! La pauvre Mme Bonard et son mari se trouvaient déshonorés par le vol de leur fils ! Son parti fut bientôt pris. Il fallait sauver l'honneur des Bonard.

« Jé connaissais, c'était lé pétite Bonarde. J'avais donné les jaunets au pétite Bonarde, et lui avais acheté lé chaîne. C'était très joli... ajouta-t-il en examinant la chaîne. Jé savais, jé connaissais. Lui venir avec moi, jé donnais tout.

LE GENDARME

Et l'autre garçon, monsieur ? N'est-ce pas votre montre et votre chaîne qu'il a dans son gousset ?

M. GEORGEY

No, no, c'était une donation. J'avais donné, j'avais donné tout. No, no, ma horloge pas comme ça. Une chiffre. Une couronne baronnet. C'était les deux grands coquins avaient volé. J'étais sûr, tout à fait certain. »

On amena les deux voleurs devant M. Georgey, et on lui présenta la montre et le porte-monnaie avec lesquels ils se sauvaient quand ils furent arrêtés.

M. GEORGEY

C'était ça ! C'était ma horloge ! Jé connais. Voyez voir, chiffre G.G. ; ça était pour dire : Georges Georgey. Voyez voir, couronne baronnet ; c'était moi, sir Midleway... C'était très fort visible... Le porte argent, c'était mon. Je connais. C'était mon petite nièce avait fait. Voyez voir, G.G., c'était pour dire Georges Georgey. Couronne baronnet, ça était pour dire : sir Midleway... Jé connais ; c'était Alcide, ça. Laissez, laissez tous les deux garçons, jé emmener eux ; il était noir, il était à moitié la nuit. *Good by,* sir. Venez, Alcide ; Fridric, marchez avant moi ; »

Les deux voleurs, trop heureux d'en être quittes à si bon marché, ne se firent pas répéter l'ordre de M. Georgey ; s'échappant du milieu de la foule, ils rejoignirent l'Anglais et marchèrent devant lui en silence.

Quand ils furent hors de la ville, Alcide, qui avait retrouvé son effronterie accoutumée, commença à vouloir s'excuser aux yeux de M. Georgey.

« Vous êtes bien bon, monsieur, d'avoir défendu Frédéric et moi contre ces méchants gendarmes...

M. GEORGEY

Tenez vos langues, malhonnête, voleuse ; je vous défendais les paroles.

ALCIDE

Mais, monsieur, je vous assure...

M. GEORGEY

Je disais : tenez lé langue. Jé voulais pas écouter votre voix horrible : voleur, gueuse, grédine. Moi tout dire à madme Bonarde, à master Bonarde, à papa Alcide. Ah ! tu avais volonté voler moi ! Tu croyais Georgey une imbécile comme toi ? Tu croyais moi disais des excuses

pour toi ? Moi savoir tout ; moi parler menteusement pour madme Bonarde, par lé raison de Fridric voleur avec toi. Moi avoir pitié povre madme Bonarde. Moi savoir madme Bonarde, master Bonarde, moree par la honte de Fridric. Voilà comment moi avoir parlé contrairement au vérité. Et toi, coquine, mé rendre à la minute lé montre, lé chaîne, lé guinées tu avais volé à moi Georgey.

ALCIDE

C'est Frédéric, monsieur, ce n'est pas moi...

M. GEORGEY

Menteuse ! grédine ! Donner sur lé minute à moi tout le volement. »

M. Georgey saisit Alcide qui se débattit violemment, mais qui fut bien vite calmé par les coups de poings du vigoureux Anglais. La montre et sa chaîne passèrent en un instant de la poche d'Alcide dans celle de M. Georgey. Frédéric n'attendit pas son tour et remit lui-même en sanglotant la chaîne et tout l'or et l'argent que lui avait rendus le gendarme.

« Oh ! monsieur, s'écria-t-il, ne croyez pas que ce soit moi qui vous ai volé. C'est Alcide qui a tout fait et qui m'a poussé à mal faire. Je ne voulais pas, j'avais peur ; il m'a forcé à le laisser faire, à acheter la montre et la chaîne ; il m'a coulé votre or dans la poche quand nous avons été dans cette foule qui arrêtait les deux voleurs. Je ne l'ai su que lorsque les gendarmes m'ont fouillé. Pardonnez-moi, monsieur ; ne dites rien à mon père, il m'assommera de coups.

M. GEORGEY

Il faisait très bien, et jé voulais dire. C'était trop horrible. »

Alcide voulut aussi demander grâce et accuser Julien ; mais l'Anglais le fit taire en lui boxant les oreilles.

M. GEORGEY

Jé défendais à toi, scélérate, de parler une parole. Jé voulais dire à les deux parents et jé dirai. Demain, jé dirai. Va dans ton maison, et toi, Fridric, va dans lé tien. Jé rentrais chez moi. Caroline, vitement, un lumière ; jé voulais aller dans le lit.

Georgey repoussa les deux garçons, entra chez lui, ferma la porte à double tour et monta dans sa chambre. Caroline l'entendit longtemps encore se promener en long et en large et parler tout haut.

« Il devient fou, pensa-t-elle : il l'était déjà à moitié, la foire l'a achevé. »

XVIII

COLÈRE DE BONARD

Frédéric et Alcide restaient devant la porte de M. Georgey, muets et consternés : Frédéric pleurait, Alcide, les poings fermés, les yeux étincelants de colère, réfléchissait au moyen de se tirer d'affaire en jetant tout sur Frédéric.

FRÉDÉRIC

Qu'allons-nous devenir, mon Dieu, si M. Georgey va tout raconter à nos parents ! Donne-moi un bon conseil, Alcide, toi qui m'as entraîné à mal faire et qui as toujours de bonnes idées pour t'excuser.

ALCIDE

J'en ai une pour moi ; je n'en ai pas pour toi.

FRÉDÉRIC

Comment, tu vas m'abandonner, à présent que je suis dans la crainte, dans la désolation !

ALCIDE

Je m'embarrasse bien de toi. Tu es un imbécile, un lâche. C'est ta sotte figure effrayée qui a attiré l'attention des gendarmes et qui nous a fait prendre. Maudit soit le jour où je t'ai mis de moitié dans mes profits.

FRÉDÉRIC

Et maudit soit le jour où je t'ai écouté, où je t'ai aidé dans tes voleries ! Sans toi, je serais heureux et gai comme Julien ; je n'aurais peur de personne et je serais aimé de mes parents comme jadis.

ALCIDE

Vas-tu me laisser tranquille avec tes jérémiades. Va-t'en chez toi, tu n'as que faire ici.

Au moment où il disait ces mots, un seau d'eau lui tomba sur la tête et il entendit une voix qui disait :

« Coquine ! Canaille ! »

Alcide, suffoqué d'abord par l'eau, ne put rien distinguer, mais, un instant après, il se tourna de tous côtés et ne vit rien ; il leva les yeux vers la fenêtre de M. Georgey, elle était fermée, le rideau était baissé, on n'y voyait même pas de lumière. Il était seul. Frédéric même avait disparu. Surpris, un peu effrayé, il prit le parti de rentrer chez lui et de se coucher ; l'horloge du village sonnait deux heures.

Frédéric courait de toute la vitesse de ses jambes pour arriver chez ses parents qu'il croyait trouver endormis depuis longtemps. Il ouvrit la barrière, se dirigea vers l'écurie où il comptait passer la nuit, et vit, à sa grande frayeur, de la lumière dans la salle dont la porte était ouverte. Il n'y avait pas moyen d'éviter une explication.

« Je vais tâcher, pensa-t-il, de faire comme Alcide ; l'effronterie lui réussit toujours. »

Il entra. Mme Bonard poussa un cri de joie ; Bonard, qui sommeillait les coudes sur la table, se réveilla en sursaut.

FRÉDÉRIC

Comment, mes pauvres parents, vous m'attendez ? J'en suis désolé ; si j'avais pu le deviner, je ne me serais pas laissé entraîner par la dernière représentation au théâtre ; et puis ce bon M. Georgey, avec lequel je suis revenu, m'a fait manger dans un excellent café. Tout cela m'a attardé ; je vous croyais couchés depuis longtemps et bien tranquilles sur mon compte.

MADAME BONARD

Pendant que tu t'amusais, Frédéric, nous nous faisions du mauvais sang ; nous nous tourmentions, te croyant seul avec ce mauvais sujet d'Alcide, car M. Georgey nous avait ramené Julien vers neuf heures.

Frédéric parut troublé ; la mère pensa que c'était le regret de les avoir inquiétés.

BONARD

Et sais-tu ce qui nous est arrivé pendant que tu t'amusais ?

Frédéric ne répondit pas.

BONARD

Nous avons été volés... Tu ne dis rien. Tiens, regarde l'armoire, on l'a brisée ; on a pris l'argent du pauvre Julien ; on a emporté nos deux plus belles dindes. Pourquoi es-tu parti avant le retour de ta mère ?... Mais parle donc ! Tu es là comme un oison, à écarquiller tes yeux. Qui est le voleur ? Le connais-tu ? l'as-tu vu ?

FRÉDÉRIC

Je n'ai rien vu. Je ne sais rien ; j'étais parti... Je croyais... Je ne savais pas.

BONARD

Va te coucher. Tu m'impatientes avec ta figure hébétée. Demain tu t'expliqueras. M. Georgey t'aura fait boire comme ce pauvre Julien. Va-t'en.

Frédéric ne se le fit pas répéter ; il alla dans sa chambre, plus inquiet encore que lorsqu'il était arrivé. Il se coucha, mais il ne put dormir. Au petit jour, il tendit l'oreille, croyant toujours entendre M. Georgey.

L'heure de se lever était arrivée ; Bonard alla soigner les chevaux ; Julien, levé depuis longtemps, l'aidait de son mieux ; Frédéric n'osait quitter son lit et faisait semblant de dormir.

Enfin, vers huit heures, sa mère entra, le secoua. Frédéric, feignant d'être réveillé en sursaut, sauta à bas de son lit.

FRÉDÉRIC

Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Les voleurs ?

MADAME BONARD

Il faut te lever, Frédéric. Ton père a déjeuné avec nous, puis il est parti pour aller faire sa déclaration à la ville. Voyons, habille-toi et viens manger ta soupe.

Frédéric se leva. Il n'avait pas prévu que son père porterait plainte du vol commis à la ferme ; toutes ses craintes se réveillèrent. Il tremblait, ses dents claquaient.

MADAME BONARD

Quelle drôle de mine tu as. De quoi as-tu peur ?

FRÉDÉRIC

De rien, de rien. Ce n'est pas moi qui vous ai volé. Ce sont les chemineaux.

MADAME BONARD

Comment le sais-tu ? Tu les as donc vus ?

FRÉDÉRIC

Je n'ai rien vu. Comment les aurais-je vus ? De quoi aurais-je peur ? Où est Julien ? Est-ce que M. Georgey est venu ?

MADAME BONARD

Non. Pourquoi viendrait-il ?

FRÉDÉRIC

Pour le vol. Vous savez bien.

MADAME BONARD

Mais en quoi cela regarde-t-il M. Georgey ?

FRÉDÉRIC

Je n'en sais rien. Est-ce que je peux savoir ? Puisque je n'y étais pas.

MADAME BONARD

Tiens, tu ne sais pas ce que tu dis. Viens manger ta soupe, il est tard.

FRÉDÉRIC

Je n'ai pas faim.

MADAME BONARD

Tu es donc malade ? Tu es pâle comme un mort. Voilà ce que c'est que de trop s'amuser et rentrer si tard. Viens manger tout de même. Il ne faut pas rester à jeun, tu prendrais du mal ; l'appétit te viendra en mangeant.

Frédéric, obligé de céder, suivit sa mère et trouva Julien qui balayait la salle et rangeait tout. Ils se regardèrent tous deux avec méfiance. Frédéric craignait que Julien n'eût deviné quelque chose ; Julien avait réellement des soupçons qu'il ne voulait pas laisser paraître.

Frédéric finissait sa soupe quand M. Georgey parut. Julien courut à lui.

« Je suis content de vous voir, monsieur. Hier soir, en me déshabillant, j'ai trouvé beaucoup de pièces d'or dans la poche de mon habit : elles ne sont pas à moi. Elles doivent être à vous ; j'étais tout près de vous, je pense que vous vous êtes trompé de poche ; au lieu de mettre dans la vôtre, vous avez mis dans la mienne.

M. GEORGEY

No, no, jé n'avais mis rien ; jé n'avais touché rien. Jé avais dormi comme toi, povre pétite Julièné. Je comprénais, jé savais. C'était lé malhonnête, les coquines Alcide, Fridric ; ils avaient volé moi et mis une pétite somme dans lé gilet de toi, pour dire : C'était Julièné le voleur de Georgey. »

Mme Bonard ne pouvait en croire ses oreilles, elle tremblait de tout son corps.

M. GEORGEY

Où master Bonard ! Jé avais à dire un terrible histoire à lui et à povre madme Bonarde... Ah ! lé voilà master Bonard. Venez vitement. Jé avais à dire à vous votre Fridric il était un voleur horrible ; Alcide, une coquine davantage horrible, abominable.

Bonard, qui venait d'entrer, devint aussi tremblant que sa femme ; Frédéric, ne pouvant s'échapper, était tombé à genoux au milieu de la salle. Julien était consterné. Personne ne parlait.

M. Georgey raconta de son mieux ce qui lui était arrivé depuis qu'ils avaient rencontré Alcide et Frédéric. Il dit comment il avait trouvé sa poche vidée en rentrant chez lui ; comment il était retourné à la ville pour porter plainte ; qu'en cherchant Alcide et Frédéric, il avait été encore volé par deux jeunes gens qu'on avait arrêtés, et sur lesquels on avait trouvé sa montre, sa bourse et une autre montre dont les gendarmes cherchaient le propriétaire, et qui était celle qu'Alcide et Frédéric venaient d'acheter.

Il parla avec émotion de sa douloureuse surprise quand il avait vu

Frédéric amené par des gendarmes en compagnie d'Alcide ; quand il avait vu Frédéric ayant dans sa poche une chaîne d'or et des guinées qui étaient précisément celles qu'on lui avait volées à lui Georgey.

Il raconta sa généreuse résolution de sauver l'honneur de ses amis Bonard. Il avait dû en même temps, quoique à regret, certifier l'innocence d'Alcide, puisque les deux garçons avaient été arrêtés ensemble ; il expliqua comment il avait déclaré leur avoir tout donné et comment, après cette déclaration, il les avait emmenés avec lui. Il raconta comment Alcide avait dû couler des pièces d'or dans la poche de Julien pour rejeter le vol sur lui.

« J'avais dit toutes les choses horribles au papa Alcide, ajouta M. Georgey. Le papa avait donné à Alcide un bâtonnement si terrible, que lé misérable il était resté couché sur la terre. Je croyais Fridric pas si horrible ; il avait écouté l'Alcide abominable. Jé croyais il avait du chagrinement, du repentissement, qu'il ferait plus jamais une volerie si méchant. Mais j'avais dit à vous, pour que le povre madme Bonarde, et vous master Bonard, vous savoir comment a fait votre garçone. C'était très fort vilaine, et lé povre Juliène avoir rien fait mauvais. Ce n'était pas sa faute avoir pris beaucoup dé boisson dé vin ; c'était moi lé criminel, lé malheureuse, avoir fait ivre lé povre pétite. J'avais donné méchant exemple au pétite. J'avais un honte terrible, j'avais un chagrinement horrible ; jé prenais résolution jamais boire davantage plus un seul *bottle* vin. Jé promettais, jé assurais, jé jurais. Un seul bouteille. J'avais fait jurement à mon cœur. »

Mme Bonard sanglotait. Bonard avait laissé tomber sa tête dans ses mains et gémissait. Frédéric, atterré, plus pâle qu'un linge, s'était affaissé sur ses genoux et n'osait bouger. Julien pleurait en silence.

M. Georgey les regardait avec pitié.

« Povres parents ! j'avais devoir de parler. Pour les turkeys, moi j'avais rien dit ; et moi avais fait découverte que les deux étaient pétites voleurs. J'avais croyance qué plus jamais voler des turkeys, et j'avais acheté tous les turkeys pour empêchement voler eux. Mais je ne pouvais pas faire un cachement d'hier ; c'était trop mauvais.

— Et le vol de l'armoire, s'écria tout à coup Bonard en s'élançant sur Frédéric et le saisissant par les cheveux : dis, parle ; avoue, scélérat !

— C'est Alcide, répondit Frédéric d'une voix défaillante.

BONARD

Tu l'as vu, tu le savais !

— J'y étais, répondit Frédéric de même.

BONARD

Pourquoi as-tu brisé au lieu d'ouvrir ?

FRÉDÉRIC

C'est Alcide, pour faire croire que c'étaient des voleurs.

BONARD, *avec désespoir*

Et moi qui ai porté plainte ! Et les gendarmes qui vont venir ! Et mon nom qui sera déshonoré ! Misérable, indigne de vivre ! je ne peux plus te voir ; je ne veux pas être déshonoré par toi ! Et ta pauvre mère ! Montrée au doigt ! Mère d'un voleur ! Voleur ! Voleur ! Mon fils voleur ! »

Et Bonard, fou d'épouvante et de douleur, saisit une lourde pince, et, levant le bras, allait le frapper d'un coup peut-être mortel, lorsque M. Georgey, s'élançant sur lui, l'étreignit de ses bras vigoureux, et, malgré sa résistance, l'entraîna dans la chambre voisine. Frédéric était tombé sans connaissance ; Julien soutenait Mme Bonard, à moitié évanouie sur sa chaise.

L'Anglais avait fermé à double tour la porte de la chambre, de peur que Bonard ne lui échappât.

M. GEORGEY

Craignez pas, povre créature ; pas de déshonorement, moi tout arranger ; moi dire comme hier : C'était moi.

BONARD

C'est impossible, impossible ; on va faire une enquête ; je ne veux pas qu'on vous croie un voleur, un scélérat ! Personne ne le croirait, d'ailleurs. Vous, riche, briser un meuble pour voler un pauvre homme ! C'est impossible ! Personne ne vous croirait.

M. GEORGEY

Croirait très parfaitement. Jé disais : Moi Georgey voulais habillement de pétite Julième pour lé foire. Moi Georgey pas trouvé lé clé. Moi Georgey beaucoup fort entêté, moi voulais ; jé voulais habillements. Moi Georgey riche. Moi casser fermeture, moi prendre habillements et argent pour amuser pétite Julième et les autres, car moi oublier emporter jaunets dans ma poche. Moi révenir de foire trop tardivement hier. Moi révenir en lé jour d'aujourd'hui pour raconter, demander excuse et faire payement pour dédommager. Et jé fais payement avec les jaunets du pocket dé la pétite Julième. C'était très bien, ça. Moi payer bon dîner à gendarmes et tout sauvé.

A mesure que M. Georgey parlait, le visage de Bonard s'éclaircissait. Quand M. Georgey eut terminé son explication, le pauvre Bonard, rempli de reconnaissance, se précipita à genoux devant le généreux Anglais, et joignant les mains, s'écria :

« Oh ! monsieur, vous me sauvez plus que la vie ! Vous sauvez notre honneur à tous ! Vous sauvez mon misérable fils ! Vous me sauvez d'un crime ! Je n'aurais pu le voir sans le maudire, sans le tuer peut-être. Oh ! monsieur, soyez béni ! Toute ma vie je vous bénirai comme mon bon ange, mon sauveur !

M. GEORGEY

No, no, *my dear !* c'était trop pour une povre homme solitaire,

ridicoule. Jé savais que jé faisais des sottises, beaucoup, que les autres riaient de moi. Jé savais. Jé savais. Ils faisaient justice. »

Quand Bonard fut tout à fait remis, M. Georgey lui permit de rentrer dans la salle pour consoler et rassurer Mme Bonard.

« Quant à Frédéric, dit Bonard, faites-le partir, que je ne le voie plus.

M. GEORGEY

Non, master Bonarde, c'était pas bon, c'était mauvais. Fridric très désolé. Fridric très fort repentissant ; Fridric toujours votre garçon. Vous lui gronder pour vous faire agrément ; vous lé taper un peu, mais faut pas chasser ; c'était mauvais, c'était méchanceté. Voyez bon Dieu, pardonnait toujours. Vous, papa comme bon Dieu, et vous pardonner. Entrer vitement. »

M. Georgey ouvrit la porte, poussa dans la salle Bonard, qui hésitait encore. Frédéric était toujours étendu sans mouvement. Julien était occupé de Mme Bonard, qui continuait ses sanglots. Bonard alla à elle.

« Rassure-toi, console-toi, ma pauvre femme, il n'y aura pas de déshonneur ni d'enquête. Notre sauveur, le généreux M. Georgey, a tout arrangé. »

Bonard lui expliqua les intentions de M. Georgey. Quand Mme Bonard eut bien compris la généreuse résolution de l'Anglais, elle, à son tour, se jeta à ses pieds, lui embrassa les genoux, lui adressa les remerciements les plus touchants. Le pauvre M. Georgey cherchait en vain à terminer une scène qui l'embarrassait ; il n'y put parvenir qu'en lui montrant le corps de son fils étendu sur le plancher.

« Et je l'avais oublié dans mon chagrin ! » s'écria Mme Bonard en s'élançant sur le corps inanimé de son fils.

Avec l'aide de Julien et de M. Georgey, Frédéric fut relevé. Déshabillé, couché, frictionné de vinaigre, il ouvrit enfin les yeux, regarda d'un air effaré les personnes qui l'entouraient ; en jetant les yeux sur son père, il poussa un cri d'effroi, se débattit un instant et perdit encore connaissance.

« Master Bonarde pas rester, dit M. Georgey, Fridric avait un épouvantement très gros. Madme Bonarde seule rester avec pétite Juliène. »

XIX

LA MALADIE

M. Georgey emmena Bonard, qu'il eut de la peine à calmer ; tantôt il s'accusait d'avoir tué son fils, tantôt il parlait de le chassser, de le rouer de coups. M. Georgey, impassible, le laissait dire. Il attendait les gendarmes.

« Jé voulais dire moi-même, disait-il. Jé voulais faire explication moi seul. »

Il allait sans cesse dans la chambre à côté, savoir des nouvelles de Frédéric et en rapporter à Bonard. La connaissance était revenue, mais il paraissait ne rien comprendre et ne pas savoir ce qu'il disait. Il croyait toujours voir Alcide près de son lit ; il suppliait qu'on le chassât.

« Il va me faire du mal ; j'ai peur... Il est si méchant !... Au secours ! il veut m'entraîner ; il m'entraîne... au secours ! Il appelle les gendarmes ! Il veut faire prendre Julien... On croit que Julien a volé. Pauvre Julien ! On le garrotte, on le mène en prison... Arrêtez ! arrêtez ! Ce n'est pas lui, c'est Alcide !... Je vous jure que c'est Alcide... Je l'ai vu... il me l'a dit... Il ment, il ment... Ne l'écoutez pas, gendarmes... Voyez, voyez comme il verse du vin blanc et du rouge à M. Georgey... Il veut l'enivrer... pour le voler. Voyez-vous comme il le vole ?... Voyez-vous comme il met des pièces d'or dans la poche de Julien... Mais dites-lui... empêchez-le... Mon Dieu, mon Dieu ! quel malheur que j'aie écouté Alcide !... »

Frédéric retombait épuisé sur son oreiller. Il semblait parfois s'endormir, mais il recommençait à crier, à se débattre et à faire connaître, par ses propos incohérents, tout ce qui s'était passé entre lui et Alcide. Mme Bonard ne savait que faire. M. Georgey dit à Julien d'aller chercher le médecin. Julien y courut.

Pendant qu'il faisait sa commission, les gendarmes se présentèrent pour faire leur enquête sur le vol commis la veille chez Bonard.

Georgey alla au-devant d'eux et leur serra la main à l'anglaise en riant.

« Vous voir lé vol et lé brisement !... Voilà ! »

Et il montra du doigt l'armoire.

« Vous voir lé voleur ?... Voilà ! »

Et il se désigna lui-même du doigt.

LE BRIGADIER

Comment, monsieur ! Vous, le voleur ? Ce n'est pas possible.

M. GEORGEY

Ça était très possible, pourquoi ça était.

M. Georgey se mit à rire de la mine stupéfaite des gendarmes. Il leur expliqua le soi-disant vol, comme il l'avait promis à Bonard, et l'indemnité qu'il venait de lui offrir ; Julien avait posé les pièces d'or sur la table : elles y étaient encore.

« Voilà, dit M. Georgey ; jé donnais deux cents francs.

LE BRIGADIER

Il n'y a plus rien à dire, monsieur ; du moment que vous payez si largement le dégât, je ne pense pas que M. Bonard réclame autre chose.

M. GEORGEY

Master gendarme, moi vous dire un autre chose ; lé jeune garçon

qué vous attraper hier dans lé ville, c'était lé garçon dé M. Bonard. Lé povre fils il était si choqué, si désolé, vous croire il était un voleur, qué il était en désespération, malade et imbécile ; il croyait toujours être un voleur ; il voyait toujours votre apparition subite. Venez voir ; voyez pauvre madme Bonarde ; faut pas attraper si vite. C'était dangereux, bon pour faire un garçon mort. »

M. Georgey ouvrit la porte, fit entrer les gendarmes au moment où Frédéric criait :

« Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi !... Monsieur le gendarme, ce n'est pas moi !... Lâchez-moi, je vais mourir... Au secours ! tout le monde... Ce n'est pas moi !

— Venez vitement, dit M. Georgey en les tirant par leurs habits. Vous lui faisez épouvantement. N'ayez pas de peur, madme Bonard. Lé physicien il allait vénir. C'était bon lé physicien ; il guérissait toutes les choses. »

Les gendarmes se retirèrent et témoignèrent à Bonard tout leur intérêt et leurs regrets. M. Georgey les accompagna.

« Voilà pour boire et manger, dit-il en leur tendant une pièce d'or.

LE BRIGADIER

Pardon, monsieur, si nous refusons ; c'est une insulte que de nous offrir de l'argent pour avoir fait notre devoir. Bien le bonsoir, monsieur.

M. GEORGEY

J'étais bien beaucoup chagrine de offenser vous, courageuse soldat, répondit M. Georgey. Jé voulais pas ; lé vérité vrai, je voulais pas.

LE BRIGADIER

Je le pense bien, monsieur ; vous êtes étranger, vous ne connaissez pas nos usages et nos caractères français.

M. GEORGEY

Moi connaissais bien caractre français ; c'était généreuse, c'était très grande, c'était très aimable, et d'autres choses. Jé connaissais, jé savais. Bonsoir, gendarmes française. »

Les gendarmes partirent en riant. M. Georgey rentra.

« Jé restais pour écouter lé physicien. Jé voulais savoir quelles choses il fallait pour Fridric. »

Il s'assit et ne bougea plus.

Julien ne tarda pas à revenir accompagné du médecin. M. Georgey le fit entrer tout de suite chez Frédéric.

M. Boneuil tâta le pouls du malade, examina ses yeux injectés de sang, écouta sa parole brève et saccadée.

« Il doit avoir eu une vive émotion, une grande frayeur. Depuis quand est-il dans cet état ?

MADAME BONARD

Depuis trois ou quatre heures, monsieur. »

L'interrogatoire et l'examen continuèrent quelque temps encore ; le résultat de la consultation fut une saignée[1] immédiate, des sinapismes aux pieds, et diverses autres prescriptions auxquelles se conforma scrupuleusement Mme Bonard.

M. Georgey se retira avec M. Boneuil ; il l'interrogea ; le médecin comprenait mal ses questions, auxquelles il faisait des réponses que M. Georgey ne comprenait pas du tout. La conversation continua ainsi jusqu'à la porte de M. Georgey, qui salua et rentra.

CAROLINE

Monsieur ne ramène donc pas Julien ?

M. GEORGEY

No, *my dear ;* madme Bonarde elle avait lé nécessité de lui.

CAROLINE

Et quand l'aurons-nous ?

M. GEORGEY

Jé pas savoir. Physiciène savoir ; moi pas comprendre lé parole sans compréhension de cette mosieur Bonul. Lui parlait, parlait comme un *magpie.*

CAROLINE

Qu'est-ce que c'est, monsieur, un *magpie* ?

M. GEORGEY

Vous pas comprendre ? C'est étonnant ! Vous rien savoir. Un magpie c'était une grosse oison qui avait des plumets blancs et noirs, qui parlait beaucoup toujours. On disait dé femmes : elle parlait comme une *magpie.*

CAROLINE

Ah ! monsieur veut dire une pie !

M. GEORGEY

Très justement ! Un pie ! C'était ça tout justement ; comme vous, Caroline.

M. Georgey, fatigué de sa journée de la veille et de sa matinée, voulut rester chez lui pendant quelque temps à travailler à ses plans et à ses modèles de mécaniques. Il alla seulement tous les jours, matin et soir, savoir des nouvelles de Frédéric ; il ne manquait jamais de demander à Julien quand il viendrait.

Quand Frédéric sera guéri, monsieur, et quand Mme Bonard n'aura plus besoin de moi, répondait toujours Julien.

---

1. Cette étrange manière de la saignée rappelle qu'au début du second Empire, la médecine n'était pas encore très éloignée de celle de M. Purgon.

La maladie fut longue, la convalescence plus longue encore. La présence de Bonard faisait retomber Frédéric dans un état nerveux qui obligea le médecin à défendre au père de se faire voir jusqu'au rétablissement complet de son fils.

Un jour, deux mois après la foire, Julien entra précipitamment chez Mme Bonard.

« Maîtresse, savez-vous la nouvelle ? Alcide vient de s'engager. C'est son père qui l'y a obligé. Il lui a donné le choix ou d'être soldat ou d'être chassé sans argent, sans asile. Il a mieux aimé partir comme soldat. »

Les yeux de Frédéric s'animèrent.

« Il a bien fait ; je voudrais bien faire comme lui.

MADAME BONARD

Toi ! Y penses-tu, mon pauvre enfant ? C'est un métier de chien d'être soldat [1].

FRÉDÉRIC

Pas déjà si mauvais. On voit du pays ; on a de bons camarades.

MADAME BONARD

Ne va pas te monter la tête. Je ne veux pas que tu sois soldat, moi. Ton père ne le voudrait pas non plus. Pour te faire tuer dans quelque bataille !

FRÉDÉRIC

Mon père ! Ça lui est bien égal. Que je vive ou que je meure, que lui importe ? Sans M. Georgey, il y a longtemps que je ne serais plus.

MADAME BONARD

Frédéric, ne parle pas comme ça. N'oublie pas ce qui s'est passé. »

Frédéric se tut, baissa la tête et resta triste et silencieux. Depuis sa maladie on ne le voyait plus sourire ; on entendait à peine sa voix ; il mangeait peu, il dormait mal, il travaillait mollement. Jamais il ne parlait à son père ni de son père. Il évitait de se trouver avec lui et même de le regarder ; il semblait que la vue de Bonard lui causât une sensation pénible, douloureuse même.

---

1. C'était vrai à l'époque, mais guère plus que d'être ouvrier agricole ou d'usine.

XX

L'ENGAGEMENT

Julien avait enfin rempli son engagement avec M. Georgey. Trois mois après la fameuse foire qui avait été témoin de si fâcheux événements, Frédéric put reprendre son travail et Julien commença le sien chez M. Georgey.

Son nouveau maître le fit aller à l'école ; Julien avait de la mémoire, de la facilité, de l'intelligence et de la bonne volonté ; il apprit en moins d'un an à lire, à écrire, le calcul, les premiers éléments de toutes les choses que M. Georgey voulait lui faire apprendre. Tout le monde était content de lui ; il aidait à tout ; il était actif, complaisant, prévenant même ; il servait M. Georgey avec un zèle et une fidélité qui étaient vivement appréciés par le brave Anglais. Bien des fois M. Georgey avait voulu récompenser généreusement Julien de ses services ; Julien avait toujours refusé ; et quand son maître insistait, sa réponse était toujours la même.

« Si vous voulez absolument donner, monsieur, donnez à Mme Bonard ce que vous voulez me faire accepter et ce que je suis loin de mériter.

— *Very well, my dear,* répondait M. Georgey ; moi porter à madme Bonarde. »

Et il remettait en effet à Mme Bonard des sommes dont nous saurons plus tard le montant, car M. Georgey lui avait défendu d'en parler, surtout à Julien qu'il aimait et qu'il voulait mettre à l'abri de la pauvreté.

« Il refuserait, disait-il, et moi voulais pas lé abandonner sans fortune. Moi voulais Juliène manger des turkeys. »

Un jour il trouva Mme Bonard seule, pleurant au coin de son feu.

M. GEORGEY

Quoi vous avez, povre madme Bonarde ? Pourquoi vous faisez des pleurements ?

MADAME BONARD

Ah ! monsieur, j'ai bien du chagrin ! Je ne peux plus me contenir. Il faut que je pleure pour me soulager le cœur.

M. GEORGEY

My God ! pour quelle chose le cœur à vous était si grosse ?

MADAME BONARD

Parce que, monsieur, mon mari et Frédéric ne peuvent plus se supporter depuis ce jour terrible où vous avez empêché un si grand

malheur. Le père ne peut pas voir le fils sans qu'il se sente pris d'une colère qui devient de plus en plus violente. Et le fils a pris son père en aversion, sans pouvoir vaincre ce mauvais sentiment. Je suis dans une crainte continuelle de quelque scène épouvantable. Ce matin, ils ont eu un commencement de querelle que j'ai arrêtée avec difficulté. Frédéric voulait s'engager comme soldat ; le père lui disait qu'un voleur n'était pas digne d'être militaire. Ils se sont dit des choses terribles. J'ai heureusement pu les séparer en entraînant Frédéric ; mais si une chose pareille se passait en mon absence, vous jugez de ce qui pourrait en arriver.

L'Anglais ne répondit pas ; il réfléchissait et la laissait pleurer... Tout à coup il se leva et se plaça devant elle les bras croisés.

« Madme Bonarde, dit-il d'une voix solennelle, avez-vous croyance... c'est-à-dire confidence à moi ?

MADAME BONARD

Oh ! oui, monsieur, toute confiance, je vous assure.

M. GEORGEY

Mille merci, madme Bonarde. Alors vous tous sauvés et satisfaits.

MADAME BONARD

Comment ? Que voulez-vous faire ? Comment empêcherez-vous le père de rougir de son fils, et le fils de garder rancune à son père ?

M. GEORGEY

Jé pouvais très bien. Vous voir bien vite.

MADAME BONARD

Mais, en attendant, s'ils se reprennent de querelle ?

M. GEORGEY

Reprendre rien, du tout rien. Où il est Fridric ?

MADAME BONARD

Il bat le blé dans la grange [1].

M. GEORGEY

Très bon, très bon. Jé voulais voir lui vitement. Vous appeler Fridric. »

Mme Bonard, qui avait réellement confiance en M. Georgey, se dépêcha d'aller chercher Frédéric et l'amena dans la salle.

1. Les premières « machines à battre » datent de la fin du second Empire. Jusque-là, le procédé ordinaire pour séparer le grain de la paille était de frapper les gerbes avec un lourd fléau.

M. GEORGEY

Fridric, il y avait deux années toi pas heureuse, M. Bonarde pas heureuse, madme Bonarde pas heureuse. Moi voulais pas. Moi voulais tous heureuse. Toi venir avec moi, toi prendre logement avec moi. Et moi t'arranger très bien. Bonsoir, madme Bonarde ; demain jé dirai tout mon intention. Viens, Fridric, viens vitement derrière moi.

M. Georgey sortit, Frédéric, très surpris, le suivit machinalement sans comprendre pourquoi il s'en allait. Mme Bonard, non moins étonnée, le laissa partir sans savoir ce que voulait en faire M. Georgey, mais fort contente de le voir quitter la maison, et très assurée que c'était pour son bien.

En route, M. Georgey expliqua à Frédéric, tant bien que mal, ce qu'il venait d'apprendre.

M. GEORGEY

Il fallait pas rester là, Fridric. Il fallait devenir soldat, une bonne et brave militaire française. Toi avais envie. Lé père voulait pas, moi jé voulais et toi voulais. Toi demeurer avec pétite Juliène ; moi écrire lé lettre pour toi faire une bonne engagement. Jé connaissais une brave colonel ; moi lui faire recommandation pour toi. Quand lé colonel dira *yes,* jé enverrai toi avec des jaunets pour toi être heureuse là-bas... Tu voulais ? Dis si tu voulais. Tu avais dix-houit ans, tu pouvais.

FRÉDÉRIC

J'en serais bien heureux, monsieur ; mais mon père ne voudra pas, il me refusera la permission.

M. GEORGEY

Jé disais tu avais dix-houit années. Jé disais tu pouvais sans permission. Dis si tu voulais.

FRÉDÉRIC

Oui, monsieur ; je veux, je le veux, bien certainement. Je ne peux plus vivre chez mon père, j'y suis trop malheureux. Il ne me parle que pour m'appeler voleur, coquin, scélérat. Il me fait des menaces terribles pour m'empêcher de recommencer, dit-il. Ma pauvre mère pleure toujours ; mon père la gronde. La maison est un enfer.

M. GEORGEY

C'était mauvais, oune enfer ; il fallait oune paradis, et moi lé voulais. Toi devenir oune brave militaire ; toi gagner lé croix ou lé médaille, et toi revenir toute glorieuse. Lé papa devenir glorieuse, la maman fou de bonheur et toi contente et honorable.

— Merci, monsieur, merci, s'écria Frédéric rayonnant de joie. Depuis plus d'un an, je mène la vie la plus misérable, et c'est à vous que je devrai le bonheur.

M. Georgey regardait avec satisfaction Frédéric, dont les yeux se remplissaient de larmes de reconnaissance.

M. GEORGEY

C'était très bien, *my dear.* Toi rester encore bonne créature ; Alcide il était parti, toi jamais voir cette coquine, cette malhonnête. C'était très bien.

M. Georgey rentra avec Frédéric.

M. GEORGEY

Caroline, Fridric prendre logement ici. Lui rester oune semaine. Vous, préparer oune couchaison.

CAROLINE

Mais, monsieur, je n'ai ni chambre ni lit à lui donner.

M. GEORGEY

Vous cherchez dans lé bourg vitement.

CAROLINE

Mais, monsieur, personne ici n'a de lit à prêter.

M. GEORGEY

Jé demandais pas prêter ; jé demandais acheter. Allez vitement acheter lé lit dé la coquine Alcide.

CAROLINE

Combien faudra-t-il le payer, monsieur ?

M. GEORGEY

Caroline, vous mettez en colère moi. Payez quoi demandera lé coquine dé père. Allez vitement ; j'étais tout en bouillonnement.

Caroline disparut pour exécuter l'ordre de M. Georgey ; elle savait que la contrariété le mettait dans des colères terribles, et, malgré qu'il n'eût jamais frappé ni même injurié personne, elle avait une grande frayeur de ses yeux étincelants, de ses dents serrées, de ses poings crispés, de ses mouvements brusques, des coups qu'il frappait sur les meubles. Le marché fut débattu et pas conclu.

BOUREL

Pour qui donc demandez-vous le lit d'Alcide ?

CAROLINE

C'est pour quelqu'un qui est pressé.

BOUREL

Il ne vaut pas grand-chose, je vous en préviens ; il n'est pas neuf, il s'en faut.

CAROLINE

Aussi, je ne pense pas que vous m'en demandiez un grand prix. Vous le donnerez bien pour vingt à vingt-cinq francs ?

BOUREL

Ce n'est guère, vingt-cinq francs ; mais sans couvertures, alors.

CAROLINE

Que voulez-vous que nous fassions d'un lit sans couvertures ?

BOUREL

Nous, dites-vous ? C'est donc pour vous, c'est-à-dire pour votre maître.

CAROLINE

Certainement, et il est pressé.

BOUREL

Ah ! c'est pour M. Georgey ? Et il est pressé ! Il m'en donnera bien cent francs.

CAROLINE

Cent francs pour une patraque de lit ! Quatre planches et une méchante paillasse ! Vous plaisantez, père Bourel.

BOUREL

Je ne plaisante pas. Cent francs ou rien.

Caroline hésita. Si elle revenait sans lit, elle amènerait une crise de colère. D'un autre côté, payer cent francs un vieux lit vermoulu qui se composait d'une paillasse, d'un traversin et de deux mauvaises couvertures, c'était par trop se laisser duper.

« Ma foi non, c'est trop fort aussi. Gardez votre lit ; j'en aurai un ailleurs. »

Et Caroline sortit.

BOUREL, *criant*

Mam'selle Caroline, mam'selle Caroline, revenez donc ; je le donne pour quatre-vingts... pour soixante... pour quarante. Revenez donc. Ne soyez pas si prompte... Je vous le porterai et je vous le monterai par-dessus le marché.

Caroline revint sur ses pas.

CAROLINE

Apportez-le, dans ce cas, et dépêchez-vous, Monsieur est impatient.

BOUREL

Le temps de démonter le lit et je serai chez vous.

Caroline rentra triomphante ; elle raconta à son maître comment elle lui avait fait gagner soixante francs.

M. Georgey rit de bon cœur.

« Tenez, Caroline, voilà cent francs.

CAROLINE

C'est quarante, monsieur, puisque j'ai marchandé.

M. GEORGEY

Vous faire marchandement pour vous, moi marchandais pas, jamais.

CAROLINE

Mais, monsieur, c'est soixante francs que vous me donnez. C'est trop.

M. GEORGEY

Jé disais c'était pas trop pour récompensement. L'honnête c'était rare beaucoup ; jé payais cher lé rare. Et soixante francs c'était pas trop... Moi pas voulais voir cette malhonnête. Faisez tout l'affaire tout seul. »

Caroline se retira, rouge de joie, avec force remerciements et révérences.

M. GEORGEY

C'était assez, *my dear,* Allez-vous là-bas. Fridric aussi là-bas. Quand pétite Juliène est retourné, vous direz à lui monter.

Ils s'arrangèrent de leur mieux en bas. Caroline fit placer le lit de Frédéric dans un cabinet noir près de la cuisine ; ce n'était que pour peu de jours ; il déclara s'y trouver très bien.

Une heure après, quand Julien monta chez M. Georgey, il le trouva écrivant une lettre.

M. GEORGEY

Ah ! pétite Juliène, jé voulais savoir tes connaissances. Jé voulais voir tes écritures.

Julien lui fit voir ses cahiers qu'il apportait de chez le maître d'école. M. Georgey les examina.

M. GEORGEY

C'était très parfaitement bien. L'écrivement il était très joli ; lé dessination il était très fort régularisé. Lé calculement il était parfaitement exactement.

JULIEN

C'est que voilà plus d'un an, monsieur, que je prends des leçons.

M. GEORGEY

Et jé voulais toi prendais une année encore, et alors toi pouvais rétourner avec master et madme Bonarde. Ça était mieux qué faire

des dessinations, des fabrications comme jé voulais. Eux tout seuls, tout tristes, eux t'aimer beaucoup fort ; toi heureuse chez madme Bonarde ; moi laisser à toi argent ; toi pas être un chargé, mais un richesse. Tu devenais rouge ? Tu étais contente.

JULIEN

Oui, très content, monsieur ; mais vous, monsieur, que j'aime et auquel je dois tant, il faudra donc que je vous quitte ?

M. GEORGEY

Oui, *my dear.* Moi avoir fini ici l'établissement du fabrication. Moi faisais pour m'amuser, pour voir lé pays, pour faire des progressions dé fabrications dans lé France. Moi étais riche, très fort riche. J'avais pas besoin pour moi. Toi avoir instrouction assez dans une année encore ; moi laisser à madme Bonarde argent pour ton vivotement et pour ton établissement.

JULIEN

Je ne sais comment vous remercier, monsieur, de toutes vos bontés pour moi. Je voudrais ne jamais vous quitter, monsieur. Je voudrais bien aussi rentrer chez M. et Mme Bonard, si bons pour moi. Mais Frédéric, monsieur ? Il ne m'aime pas beaucoup, vous savez ; il ne sera pas content que je rentre chez lui.

M. GEORGEY

Fridric il avait quitté chez lui ; il se faisait soldat français. Il était dans lé bas, chez Caroline ; va demander explication à lui.

Julien, surpris de savoir Frédéric chez M. Georgey et n'osant le questionner à ce sujet, descendit dans la salle à manger et y trouva Frédéric seul. Caroline s'occupait du ménage. Julien apprit alors ce qui s'était passé le matin entre M. Bonard et son fils ; il comprit les terreurs de Mme Bonard, et le moyen qu'avait trouvé M. Georgey pour les faire cesser.

JULIEN

Mais as-tu réellement envie de t'engager, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

C'est le seul moyen pour moi d'échapper au mépris et à la colère de mon père ! Si tu savais comme je suis malheureux depuis près de deux ans que j'ai repris mon travail avec mon père ! J'ai fait de bien grandes fautes, c'est vrai ; mais je les ai tant regrettées ! J'en ai eu un si grand chagrin, que mon père aurait dû avoir pitié de moi et me les pardonner comme a fait ma mère. Quand je serai soldat, on ne pensera plus à moi ; et si j'ai le bonheur d'être tué dans un combat, on me pardonnera peut-être. J'ai été voir plusieurs fois notre bon curé ; il a cherché à me consoler. Il trouve que je ferais bien de partir pour l'armée.

JULIEN

Je trouve aussi que ta pensée est bonne ; mais que deviendront tes pauvres parents, ta pauvre mère, surtout ?

FRÉDÉRIC

Tu leur resteras, Julien : ils t'aiment beaucoup, et ils ont bien raison. Ah ! si j'avais fait comme toi ! Si j'avais repoussé les conseils de ce méchant Alcide ! Si je t'avais écouté !

Frédéric tendit la main à Julien qui la serra dans les siennes.

FRÉDÉRIC

Mon cher Julien ! j'ai été jaloux de toi parce que tu étais bon ! Je t'ai détesté parce que tu avais refusé de faire comme moi ! Pardonne-moi, Julien ! Sois mon ami, mon frère ! Je t'aime, à présent.

Julien se jeta dans les bras de Frédéric.

JULIEN

Oui, Frédéric, je suis ton ami, ton frère. Je garderai ta place pour ton retour.

Ils causèrent longtemps encore. Frédéric sentit son cœur soulagé après cette conversation ; sa tristesse se dissipa, et il se raffermit dans ses bons sentiments.

Tous deux servirent M. Georgey pendant son dîner, et tous deux s'efforcèrent de lui témoigner leur reconnaissance par mille petits soins que M. Georgey recevait avec plaisir et affection.

XXI

LES ADIEUX

Cinq à six jours après [1], Caroline apporta à M. Georgey une lettre timbrée de Lyon. Il la lut et appela Frédéric.

« Voilà, dit-il, c'était lé réponse du colonel. »

Frédéric prit la lettre et lut :

« Mon cher Georgey, envoyez-moi de suite le jeune homme dont vous me parlez, et auquel vous prenez un si vif intérêt. J'en aurai soin ; soyez tranquille sur son avenir. Il faudra qu'il passe six mois au dépôt du régiment. Après ce temps, je me le ferai envoyer en Algérie, où nous sommes pour quelques années encore. J'espère que vous n'oublierez pas la visite que vous m'avez promise. Vous trouverez ici de quoi satisfaire votre goût pour les manufactures de toute espèce. Adieu, mon ami ;

1. Initialement : « Trois jours après ».

mille amitiés reconnaissantes pour les services que vous m'avez rendus et que je n'oublierai jamais.

« BERTRAND DUGUESCLIN [1],
colonel du 102e chasseurs d'Afrique. »

M. GEORGEY

Demain, il fallait partir, Fridric.

FRÉDÉRIC

Demain ! Déjà ! Julien, mon bon Julien, va dire à ma pauvre mère qu'elle vienne m'embrasser ce soir et demain encore.

M. GEORGEY

C'est moi qui allais dire à madme Bonarde. Toi gardais pétite Julième pour consolation.

M. Georgey prit son chapeau et sortit.

« Comme il est bon, M. Georgey ! dit Frédéric d'un air pensif. C'est pour que je ne reste pas seul qu'il va lui-même parler à maman. Et moi qui le trompais, qui le laissais voler par ce mauvais Alcide !

JULIEN

Ne pense plus au passé, Frédéric ; tu sais qu'un soldat doit être courageux d'esprit et de cœur aussi bien que d'action. Tu vas partir pour nous revenir tout changé [2] ; ainsi, laisse tes vieux péchés, ne songe qu'à l'avenir.

FRÉDÉRIC

Je tâcherai ; mais, Julien, avant de tout quitter, de tout oublier, il faut que j'écrive à mon père pour emporter son pardon. Apporte-moi de quoi faire mes lettres. »

Julien lui apporta papier, plume et encre, et se mit lui-même à faire un devoir pendant que Frédéric écrivait ce qui suit :

« Mon père, je pars pour signer un engagement ; le bon M. Georgey m'ayant assuré qu'à dix-huit ans votre permission n'était pas nécessaire, je me borne à vous demander votre pardon pour le passé, votre bénédiction pour l'avenir. Je serai malheureux tant que je ne me sentirai pas remonté dans votre affection et votre estime. Je vous réponds que désormais votre nom sera dignement porté par votre fils infortuné,

« FRÉDÉRIC,
soldat au 102e chasseurs d'Afrique. »

Il écrivit une seconde lettre au bon curé, une autre à M. Georgey, pour leur exprimer une dernière fois son repentir et sa reconnaissance ;

1. L'ascendance russe de Sophie a dû jouer pour le choix de cet étrange patronyme. Un Français de souche n'aurait sans doute pas donné un nom illustre de l'histoire de France à l'un de ses personnages.
2. La rédemption par le métier des armes ! Cette opinion largement illusoire est encore répandue.

il écrivit enfin une lettre que Julien devait remettre après son départ à Mme Bonard.

Quelque temps se passa avant le retour de M. Georgey. Il arriva enfin ; l'heure du dîner l'avait rappelé.

M. GEORGEY

Madme Bonarde vénir après souper des animals. J'avais dit doucement, pour pas la faire trop surpris, trop affligée. J'avais dit comme ça :

« Madme Bonarde, vous excellente créature ; vous très douce, pas murmurant à bon Dieu. Alors j'avais à dire une chose crouelle, mais pas encore ; faut laisser habituer vous au pensée cruel. »

« Madme Bonarde avait prié, avait pleuré, avait supplié moi lui apprendre chose cruelle. Mais moi, je regardais à l'horloge et je disais :

« No, madme Bonarde, c'était impossible, je attendrai oune heure entier dé soixante minutes. »

« J'avais du chagrinement, du gros cœur dé voir les larmoiements terribles dé la povre madme Bonarde ; mais jé voulais pas ; j'avais prévenu, oune heure. Et c'était oune heure.

« Quand l'horloge avait sonné, jé m'étais levé ; j'avais été debout devant madme Bonarde, j'avais croisé lé bras, les deux, et j'avais dit :

« Madme Bonarde. »

« Elle répondait rien. C'était très émouvant. Jé dis encore :

« Madme Bonarde. »

« Elle répondait rien. Jé regardais, et jé voyais qu'elle pleurait si énormément fort, que pouvait pas dire un parole. Jé dis lé troisième fois :

« Madme Bonarde, jé voulais, jé devais dire à vous qué Fridric, votre garçone... devinez quoi ?

« — Est mort ! elle répondait.

« — No, no, jé dis ; pas morte, pas morte.

« — Il est très malade, elle dit.

« — No, no, pas malade, jé dis.

« — Alors, quoi donc ? Dites, parlez ; vous me faites mourir !

« — Fridric, jé dis, il allait très bien, il était très excellente ; mais il devait partir demain pour soldat ; aller très loin ; lui voulait vous vénir lé voir, lui donner les embrassements, lé bénédictions, lé consolations, cé soir et encore demain. »

« Elle pleurait pas, elle disait :

« Quoi encore ?

« — Rien », jé dis.

« Et puis elle mé disait j'étais oune cruel, j'avais méchanceté ; elle très colère. Moi jé disais :

« Quoi vous avez ? J'avais fait exprès. Fridric s'en aller pour lé guerre, pour lé boulète, c'était affreux ! »

« Moi lui dire rien, c'était un tourmentement terrible ; elle croire Fridric morte.

« Pas du tout. Fridric seulement partir.

« Madme Bonarde alors content, parfaitement heureux. Vous voyez, les deux, j'avais fait parfaitement. »

Frédéric et Julien qui, dans le commencement du récit de M. Georgey, s'étaient sentis irrités contre lui, se mirent à rire à la fin, et n'eurent pas le courage de lui reprocher d'avoir fait souffrir inutilement Mme Bonard. Frédéric le remercia même et attendit avec impatience l'arrivée de sa mère. Elle vint plus tôt qu'il ne l'espérait, parce que son mari avait été au loin pour une vente de foin qu'il devait terminer en soupant chez son acheteur. Elle demanda à M. Georgey la permission de dîner chez lui pour rester le plus longtemps possible avec Frédéric.

M. GEORGEY

Et votre mari, madme Bonarde ? lui pas venir ?

MADAME BONARD

Non, monsieur ; je n'ai pas osé lui en parler.

M. GEORGEY

J'étais étonné, très étonné. Master Bonarde faisait mal ; et jé croyais il faisait toujours bien.

MADAME BONARD

Il attend peut-être une demande de Frédéric.

FRÉDÉRIC

C'est à quoi j'ai pensé, maman, et je lui ait écrit une lettre que vous lui remettrez ce soir, n'est-ce pas ? La voici.

MADAME BONARD

Tu as bien fait, mon enfant ; je la lui remettrai certainement aussitôt qu'il sera rentré.

Mme Bonard était si contente d'avoir été rassurée sur son fils après la terrible inquiétude que lui avait causée l'ingénieuse idée de M. Georgey, qu'elle éprouvait plus de joie que de tristesse ; le souper fut assez gai. Frédéric et Julien étaient heureux de la voir si résignée. Caroline avait soigné le repas ; le vin était bon ; M. Georgey, fidèle à sa promesse, n'en but qu'une bouteille et n'en laissa boire qu'une à ses convives. Ce jour-là tout le monde mangea ensemble, car c'était le dernier repas que faisait Frédéric avec sa mère et avec Julien.

Le soir, ils reconduisirent Mme Bonard chez elle. M. Georgey était reparti pendant qu'elle faisait ses adieux à Frédéric, en lui promettant une dernière visite pour le lendemain de bonne heure avant son départ. Julien demanda à Frédéric s'il ne voulait pas faire un tour dans les champs.

« Non, répondit Frédéric, je retrouverais partout des souvenirs

d'Alcide et des mauvaises actions qu'il m'a fait commettre ; rejoignons M. Georgey, et revenons avec lui par la route ordinaire. »

La nuit fut agitée pour Frédéric et pour Julien. Le lendemain de bonne heure, Caroline leur apporta à déjeuner. Quand ils eurent mangé, Frédéric alla faire ses adieux à M. Georgey, qui lui serra la main, mit dedans un petit rouleau de pièces d'or, et lui promit d'aller le voir pendant sa visite à son ami le colonel Duguesclin, en Algérie. Frédéric lui adressa un dernier remerciement, lui baisa la main et sortit les yeux pleins de larmes. Il trouva en bas sa mère qui arrivait.

« Et mon père ? demanda-t-il.

MADAME BONARD, *hésitant*

Ton père te remercie de ta lettre ; il a voulu venir avec moi, mais au dernier moment il n'a plus voulu. Il a dit qu'il craignait de s'emporter ; qu'ils sentait bien qu'il avait tort, mais que c'était plus fort que sa volonté. Il m'a chargée de te dire qu'il te pardonnait, qu'il t'envoyait sa bénédiction. »

Frédéric fut consolé par ces dernières paroles et embrassa sa mère plus de dix fois. Les adieux furent pénibles. Julien accompagna son nouvel ami jusqu'à la ville et ne le quitta qu'à la gare du chemin de fer, au moment où il montait en wagon. Il revint tout triste ; M. Georgey lui donna congé jusqu'au soir, pour consoler la pauvre Mme Bonard.

XXII

LES MAUVAIS CAMARADES

Une année se passa encore sans aucun événement important. Au bout de ce temps, il fut convenu que Julien rentrerait chez ses anciens maîtres, et que M. Georgey partirait pour faire un voyage dans le midi de la France, puis pour l'Afrique, où il projetait d'établir de nouvelles manufactures. Il avait reçu deux ou trois lettres du colonel Duguesclin, qui lui donnait d'excellentes nouvelles de Frédéric ; il était compté parmi les meilleurs soldats du régiment. Il y avait eu deux ou trois petits combats dans lesquels il s'était distingué ; il avait été nommé avec éloge deux fois dans l'ordre du jour, et le colonel ne doutait pas qu'il ne fût nommé brigadier, puis maréchal des logis très prochainement.

Ces lettres changèrent entièrement les dispositions fâcheuses de Bonard à l'égard de son fils ; au lieu d'en rougir, il en devint fier et ne laissait pas échapper une occasion de parler de son fils et des éloges que faisait de lui son colonel.

Quand M. Georgey dut partir pour l'Algérie, Bonard lui envoya une lettre pleine d'affection et d'encouragement pour Frédéric, le bénissant,

l'appelant son cher fils, la gloire de son nom, l'espoir de ses vieux jours, etc.

Pendant cette année, que devenait Alcide ? Le hasard l'avait fait entrer dans le même régiment que Frédéric ; seulement, et pour le grand bonheur de ce dernier, l'escadron d'Alcide fut envoyé dans une autre garnison assez éloignée.

Mais un jour, jour fatal qui se trouva être celui du départ de M. Georgey pour l'Afrique, l'escadron de Frédéric reçut l'ordre de joindre l'autre. Huit jours après ils étaient réunis, et Frédéric reconnut avec effroi qu'Alcide faisait partie du régiment. Alcide, lui, fut enchanté de cette découverte ; il résolut de s'appuyer sur Frédéric, qu'il savait bien vu du colonel, et dont l'excellente réputation au régiment corrigerait la sienne qui était très mauvaise.

« Quand on nous verra amis, pensa-t-il, on me considérera davantage et on ne me fera plus faire toutes les corvées du service. Il faudra tout de même que je ménage ce Frédéric. Pas un mot du passé ; il m'éviterait si je lui en parlais. Non, non, pas si bête. Je ferai l'honnête homme, le saint homme même, au besoin. Je le flatterai, je lui ferai faire connaissance avec mes amis, en lui disant que ce sont de braves jeunes gens qui ont besoin de bons conseils, de bons exemples ; que nous lui demandons de nous diriger, de nous compter parmi ses amis. Je saurai bien l'empaumer ; il est faible, et, une fois pris, nous profiterons de l'argent que lui envoie son imbécile d'Anglais pour faire des parties. C'est ça qui est amusant ! Et nous n'avons pas le sou, nous autres, pauvres diables ! Il faut que je fasse la leçon aux amis. Qu'ils n'aillent pas se trahir devant lui ! Ils perdraient tout, les gredins ! »

Alcide alla en effet à la recherche de ses camarades, leur expliqua qu'il fallait viser à la bourse de Frédéric, et que pour cela il fallait paraître sages, tranquilles, bons soldats, en un mot.

« Quand il sera pris, une fois seulement, en manquement de service, nous le tiendrons et nous le ferons marcher. Le tout, c'est de savoir s'y prendre. »

Il continua ses recommandations et ses explications, les autres finirent par l'envoyer promener.

« Est-ce que tu nous prends pour des imbéciles, pour nous mâcher la besogne comme tu le fais ! Nous saurons bien l'entortiller sans que tu t'en mêles.

ALCIDE

Non, vous ne le connaissez pas ; vous ne saurez pas le prendre ; il vous échappera, et j'en porterai la peine ; il connaît bien le proverbe : *Qui se ressemble s'assemble.*

GUEUSARD

Fais comme tu voudras ; mais je dis, moi, qu'il faut commencer par lui faire payer la bienvenue, et l'enivrer si nous pouvons.

GREDINET

Et le dévaliser après, son Anglais le remplumera ;

ALCIDE

Et tu crois, imbécile, qu'il se laissera faire comme un oison, sans même ouvrir le bec pour crier ?

FOURBILLON

Qu'il crie, qu'il piaille, je m'en moque pas mal, quand j'aurai vidé son gousset.

RENARDOT

Et quand il crierait, qu'est-ce que cela nous fait ? Il ne portera pas plainte, puisqu'il se sera grisé avec nous.

ALCIDE

Faites comme vous voudrez ; seulement, vous ferez fausse route, c'est moi qui vous le dis.

GUEUSARD

C'est ce que nous allons voir. Voilà l'ouvrage de la caserne fini ; tu vas nous présenter et lever le premier le lièvre de la bienvenue.

ALCIDE

Je n'en soufflerai pas un mot. Ce serait tout perdre... Mais, tenez, le voilà qui débusque dans la cour. Suivez-moi. »

Alcide, suivi de sa bande, se dirigea vers Frédéric qui venait prendre l'air ; la journée avait été brûlante, chacun cherchait à respirer avant l'heure de la retraite.

ALCIDE

Bonjour, mon brave Frédéric. Nous voici enrôlés dans le même régiment, et bien différents de ce que nous étions quand nous nous sommes quittés. Voici des amis que je te présente. Ils ont, comme moi, entendu parler de toi.

FRÉDÉRIC

De moi ? A propos de quoi donc ?

ALCIDE

Comment ! tu es donc seul à ne pas savoir qu'il n'est bruit que de toi dans le régiment ? Ton nom est dans toutes les bouches. Quand nous voulons faire l'éloge d'un des nôtres, nous disons : « Brave comme Bonard, exact comme Bonard, bon chrétien comme Bonard, généreux comme Bonard. » N'est-il pas vrai, camarades ? Je ne blague pas, moi.

TOUS

Oui, oui, très vrai ! Ça a passé en proverbe dans l'escadron.

FRÉDÉRIC

Merci de votre bonne opinion, camarades. Je suis heureux de vous connaître. Et toi, Alcide, je compte bien que nous vivrons en bonne amitié et en bons soldats, en vrais chrétiens.

ALCIDE

C'est bien ma pensée ; nous emboîterons tous le même pas.

GREDINET

Nous serons la crème de l'escadron, toi, Bonard, à notre tête.

RENARDOT

Oui, soyons tous les grenadiers de Bonard, et ce sera notre gloire.

FOURBILLON

Fumes-tu quelquefois ?

FRÉDÉRIC

Non, ce n'est pas mon habitude.

FOURBILLON

Tant pis, je t'aurais demandé un cigare ; j'ai un mal de dents à me rendre fou, et pas un centime pour en acheter un.

FRÉDÉRIC

Qu'à cela ne tienne. Je n'ai pas de cigares, mais j'ai de quoi en acheter. Combien t'en faut-il ?

FOURBILLON

Cela dépend des camarades. S'ils veulent fumer en ton honneur, pour fêter ta bienvenue, et si tu es généreux, comme on le dit, tu lâcheras bien deux cigares par tête.

FRÉDÉRIC

Deux, c'est trop peu ; mettons-en quatre ; nous sommes dix ; mais comme je n'en suis pas, cela fait vingt cigares. A combien la pièce ?

GUEUSARD

Pour en avoir de passables, faut bien y mettre quinze centimes ; ça fait trois francs.

FRÉDÉRIC

Tiens, voilà cinq francs. Va à la provision.

GUEUSARD

Tu mérites bien ta réputation, brave camarade. J'y cours, et vous ne m'attendrez pas longtemps.

ALCIDE, *bas à Frédéric*

Tu as bien fait, Frédéric, ce sont de pauvres gens qui n'ont pas le sou comme moi ; ils sont reconnaissants ; tu les mèneras tous à la baguette si tu les fournis de temps à autre.

Ce fut le premier essai d'Alcide et de ses compagnons. Ils continuèrent à dégarnir la bourse de Frédéric en lui faisant sans cesse de nouvelles demandes. Tantôt c'était des cigares, tantôt une bouteille de vin, tantôt une petite perte au jeu à payer. Frédéric, méfiant dans les commencements, se laissa aller quand il vit Alcide si complètement changé en apparence, si honteux de son passé, qu'il rappelait adroitement et indirectement sans que personne autre que Frédéric pût le comprendre. Il ne s'apercevait pas que ces prétendus amis le circonvenaient de plus en plus et le séparaient des autres camarades dont ils lui disaient sans cesse du mal.

Un jour, le colonel le rencontra entouré de la bande d'Alcide ; il l'appela.

LE COLONEL

Comment ça va-t-il, mon cher ? Il y a longtemps que je ne t'ai vu. Pourquoi donc fais-tu société avec ces gens-là ? Ce sont les plus mal notés du régiment. Prends garde ! Je te porte intérêt, tu le sais, et je n'aime pas à te voir fréquenter de mauvais sujets. J'ai mes rapports ; je sais que tu leur donnes de l'argent, que tu es souvent avec eux, qu'ils boivent et te font boire quelquefois. Je te le répète, prends garde qu'ils ne t'entraînent à mal.

FRÉDÉRIC

Je vous remercie bien de votre bon avis, mon colonel. Je croyais avoir là de bonnes relations. Je les vois bien doux, bien rangés, exacts à leur service ; je ne m'en étais pas méfié. Mais votre avertissement ne sera pas perdu, mon colonel, et dès aujourd'hui je m'en séparerai.

LE COLONEL

Ils sont donc bien changés, pour que tu en aies si bonne opinion. Malgré les apparences, n'oublie pas mon conseil. Au revoir, mon ami, je ne te perdrai pas de vue.

Le colonel s'éloigna, les amis d'Alcide se rapprochèrent.

ALCIDE

Qu'est-ce qu'il t'a dit le colonel ? Il nous regardait en te parlant.

FRÉDÉRIC

Il m'a dit quelque chose qui ne me fait pas plaisir et qui vous regarde tous.

GREDINET

Quoi donc ? Tu as l'air contrarié, en effet.

FRÉDÉRIC

On le serait à moins. Il m'a dit de prendre garde aux camarades mal notés dans le régiment.

RENARDOT

Eh bien ! en quoi cela nous regarde-t-il ?

FRÉDÉRIC

En ce qu'il m'a dit que vous en étiez.

ALCIDE

Ah bah ! Tu ne l'as pas cru, je pense.

FRÉDÉRIC

Mon colonel m'a toujours donné de bons avis, et je me suis toujours bien trouvé de les avoir écoutés.

ALCIDE

Tu veux donc nous lâcher ! C'est ça qui serait un méchant tour ; tu nous manquerais trop.

FRÉDÉRIC

Je ne vous manquerai pas en ce que vous me trouverez toujours prêt à vous obliger et à vous venir en aide. Mais je vous fréquenterai moins, pour obéir à mon colonel.

Alcide regarda les camarades et cligna de l'œil. Ils comprirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour exécuter leurs projets, et avoir de Frédéric tout ce qu'ils pourraient en tirer.

ALCIDE

Je respecte ta soumission, mon ami, et nous de notre côté, nous t'éviterons au lieu de te chercher. Mais accorde-nous une dernière soirée. Nous nous réunirons dans la chambre et nous viderons une ou deux bouteilles à la santé du colonel, quelque injuste qu'il soit à notre égard.

Frédéric, surpris et satisfait d'une obéissance qu'il n'espérait pas, consentit volontiers à cette soirée d'adieux ; il promit de les rejoindre dans la chambrée aussitôt après l'exercice. Et ils se quittèrent amicalement.

XXIII

LE MAUVAIS GÉNIE

Quand les amis furent seuls, ils se regardèrent tous avec consternation.

ALCIDE

Le Jocrisse nous échappe. Je vous avais dit que vous alliez trop vite en besogne ; on nous a vus trop souvent ensemble ; nous l'avons mené trop souvent à la cantine. Il fallait aller plus doucement, l'enivrer sans qu'il s'en doutât, et nous aurions eu le magot.

GUEUSARD

Ce qui est différé n'est pas perdu ; nous avons encore la soirée.

ALCIDE

Que veux-tu que nous en fassions à présent que le voilà prévenu ?

GREDINET

Laisse-moi faire ; je me charge de lui faire avaler plus qu'il ne lui en faut pour faire passer ses jaunets dans notre poche.

ALCIDE

Essayons ; c'est notre dernière journée, nous n'avons plus à le ménager.

De concert avec Alcide, Gueusard et Gredinet se chargèrent du vin et de l'eau-de-vie. Ils allèrent en demander à la cantine pour le compte de l'ami Bonard ; on savait qu'il payait bien, et on livra aux deux amis tout ce qu'ils demandèrent, dix bouteilles de vin du Midi, du plus fort, et six bouteilles d'eau-de-vie et de liqueurs *travaillées* avec de l'esprit-de-vin [1], et autres ingrédients nuisibles.

Après l'exercice, Frédéric se rendit à la chambrée, comme il l'avait promis ; les amis y étaient déjà.

ALCIDE

Tu es exact, et tu l'as toujours été.

FOURBILLON

Je ne m'étonne pas que le colonel t'ait pris en gré [2] ; tu fais le meilleur soldat du régiment.

1. Alcool à brûler utilisé pour remonter le degré de l'eau-de-vie.
2. Expression vieillie.

RENARDOT

Et ce n'est pas seulement le colonel qui t'aime, tous tes supérieurs ont de l'amitié pour toi.

GUEUSARD

Tu iras loin, c'est moi qui te le dis.

ALCIDE

Ma foi, je ne serais pas étonné que nous ayons un jour à te présenter les armes et à t'appeler mon général.

GREDINET

Et le jour n'est pas loin où nous t'appellerons mon maréchal des logis.

ALCIDE

Et ce ne sera que justice de la part du colonel ; il mérite bien que nous buvions un coup à sa santé.

TOUS

C'est ça ! A la santé du colonel ! Vive le colonel !

Frédéric ne put refuser la santé du colonel ; il avala son verre avec empressement ; les flatteries de ses amis l'avaient bien disposé.

GREDINET

Ce sont tes parents qui seront fiers ! les vois-tu te voyant arriver avec les galons de maréchal des logis ?

ALCIDE

Ces chers parents ! Seront-ils heureux et fiers ! Il faut boire à leur santé. Vivent M. et Mme Bonard !

Frédéric, attendri par la pensée du retour au pays avec les galons de maréchal des logis, but encore volontiers un verre à la santé de ses parents.

RENARDOT

Et comme le lieutenant-colonel parle de toi ! Il semblerait que tu sois son fils, tant il te regarde avec plaisir.

GUEUSARD

C'est que tu es joli garçon ! En grande tenue, dans le rang, il n'y en a pas de plus beau que toi.

ALCIDE

Et nous qui oublions de boire à sa santé ! Vive le lieutenant-colonel ! A sa santé !

Un troisième verre fut vidé à la santé de cet excellent chef. Frédéric parlait, riait, remerciait. Un quatrième verre fut avalé à la santé du capitaine, puis un cinquième pour le lieutenant. La tête de Frédéric commençait à s'échauffer. Les amis passèrent ensuite à l'eau-de-vie, dont Frédéric ne soupçonnait pas la force. Puis vinrent les chants, les rires, les cris. Alcide était ivre ; ses amis l'étaient plus encore ; ils l'étaient au point d'avoir oublié le magot dont ils avaient voulu s'emparer. Frédéric qui avait conservé assez de raison pour se ménager, était un peu moins ivre que les autres, mais il n'avait plus ses idées nettes. Le tapage devint si fort qu'il attira l'attention du maréchal des logis ; on s'apprêtait à sonner la retraite.

« Que diantre se passe-t-il donc là-haut ? Quel diable de bruit font-ils ? Il faut que j'aille voir. »

Le maréchal des logis monta, entra et vit des bouteilles vides par terre, les hommes dansant, criant, chantant à qui mieux mieux.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Arrêtez ! Arrêtez tous ! Et tous à la salle de police !

ALCIDE

Ce n'est pas toi qui m'y feras aller, face à claques, gros joufflu. Essaye donc de me faire bouger. Je suis bien ici ; j'y reste.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

C'est ce que nous allons voir, ivrogne. Tu n'iras pas à la salle de police, mais au cachot.

Le maréchal des logis voulut prendre Alcide au collet, mais celui-ci le repoussa.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Fais attention ! Un soldat qui porte la main sur son supérieur, c'est la mort !

Et il fit encore un mouvement pour emmener Alcide.

ALCIDE

Va te promener avec ta mort ; je me moque pas mal d'une canaille comme toi.

Et Alcide lui asséna un coup de poing qui le fit chanceler.

« A moi, le poste ! s'écria le Maréchal des logis.

— A moi, les amis ! A moi, Frédéric ! s'écria Alcide. Vas-tu laisser coffrer ton ami ? »

Frédéric, qui n'avait pas encore bougé, s'élança au secours d'Alcide, et, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, lutta avec le maréchal des logis pour dégager son faux ami.

Le poste accourut.

« Ces deux hommes au cachot, dit le maréchal des logis. Les autres à la salle de police. »

Alcide cria, jura, se débattit, mais fut facilement terrassé et emmené. Frédéric se laissa prendre sans résistance ; l'instinct de la discipline militaire le fit machinalement obéir, mais malheureusement trop tard.

Quand les hommes du poste reconnurent Frédéric, ce fut une surprise et une consternation générales. Le maréchal des logis lui-même partagea cette impression ; il ne l'avait pas reconnu avant l'arrivée du poste.

« Impossible de le sauver, pensa-t-il, maintenant que les hommes l'ont vu et l'ont emmené au cachot. Il faut que je fasse mon rapport. Je l'adoucirai de mon mieux. Mais comment s'est-il trouvé au milieu de ces ivrognes, faisant avec eux un tapage infernal, et ivre comme eux ? C'est incroyable ! Un si bon soldat ! Jamais de consigne ! Jamais à la salle de police !... Ils l'auront grisé ! Pauvre garçon ! Va-t-il avoir du chagrin demain, quand il aura cuvé son vin et qu'il se réveillera au cachot ! »

Le maréchal des logis sortit triste et pensif ; il alla faire son rapport au lieutenant de semaine. Le lieutenant au capitaine. Le soir même, le colonel fut informé de ce qui s'était passé.

« Pauvre garçon ! s'écria-t-il. Mauvaise affaire ! Impossible à arranger. Une lutte entre un soldat et son maréchal des logis ! C'est la mort, ou tout au moins vingt ans de boulet. Pour l'autre, cela ne m'étonne pas. Un mauvais drôle ! Toujours sur la liste de punition ! Ce matin même j'avais prévenu Bonard de se méfier de ces mauvais garnements. Et il m'avait promis de se séparer d'eux. Pauvre garçon ! Et mon ami Georgey ! Il va être bien peiné. Il me l'avait tant recommandé. »

Le soir même, la fatale nouvelle se répandit dans les deux escadrons. On ne parla pas d'autre chose dans toutes les chambrées. Chacun plaignit Frédéric ; Alcide n'en fut que plus détesté, car on supposa avec raison que c'était lui qui avait fait boire Bonard et qui avait causé son malheur.

XXIV

LES PRISONNIERS

Frédéric, enfermé au cachot aux trois quarts ivre, ne comprenant pas encore sa position, se jeta sur la paille qui servait de lit aux prisonniers, et s'endormit profondément ; il ne s'éveilla que le lendemain, quand le maréchal des logis vint le voir et l'interroger.

FRÉDÉRIC

Ah ! c'est vous, maréchal des logis ! Je suis heureux de vous voir. Pourquoi donc suis-je au cachot ? Qu'ai-je fait ? Je ne me souviens de rien, sinon qu'ils m'ont fait boire tant de santés, y compris la vôtre,

maréchal des logis, que ma tête est partie. J'ai peur d'avoir fait quelque sottise, car ce n'est pas pour des riens qu'un soldat se trouve au cachot.

— Pauvre garçon ! dit le maréchal des logis en lui serrant la main. Pauvre Bonard ! Si j'avais pu te reconnaître plus tôt je t'aurais sauvé ; mais le poste était arrivé, t'avait empoigné... Il était trop tard.

FRÉDÉRIC

Me sauver ! Mon Dieu ! Maïs qu'ai-je donc fait, maréchal des logis ? Dites-le-moi, je vous en supplie.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Tu as porté la main sur moi. Tu as lutté contre moi !

FRÉDÉRIC

Sur vous ? Sur vous, maréchal des logis, que j'aime, que je respecte ! Vous, mon supérieur ! mais c'est le déshonneur, la mort !

Le maréchal des logis ne répondit pas.

FRÉDÉRIC, *se tordant les mains*

Malheureux, malheureux ! Qu'ai-je fait ? La mort, plutôt que le déshonneur ! Mon maréchal des logis, ayez pitié de moi, de mes pauvres parents ! C'est pour eux, pas pour moi... Et mon excellent colonel qui m'avait prévenu le matin que j'avais de mauvaises relations ! Et moi qui voulais lui obéir, qui ne devais plus les voir ! Ils m'ont demandé une dernière soirée, une soirée d'adieu. Et moi, qui ne bois jamais, je me suis laissé entraîner par eux à boire des santés pour ceux que j'aime. Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi, de mes pauvres parents !... Lever la main sur mon maréchal des logis !... Mais c'est affreux, c'est horrible ! J'étais donc fou ! Oh ? malheureux, malheureux !

Le pauvre Frédéric tomba sur sa paille ; il s'y roula en poussant des cris déchirants.

« Mon père, mon père ! Il me maudira ! Pauvre mère ! Que va-t-elle devenir ? Grâce, pitié. Tuez-moi, mon maréchal des logis ; par grâce, tuez-moi !

LE MARÉCHAL DES LOGIS, *ému*

Mon pauvre garçon, prends courage ! On t'aime dans le régiment ; c'est la première faute que tu commets ; tu as été entraîné. Espère, mon ami. Le conseil de guerre sera composé d'amis. Ils t'acquitteront peut-être.

FRÉDÉRIC

Vous cherchez à m'encourager, mon maréchal des logis. Vous êtes bon ! Je vous remercie. Mais le code militaire ? C'est la mort que j'ai méritée. Et avant la mort, la dégradation ; la honte pour moi, pour les miens ! Oh ! mon Dieu !

LE MARÉCHAL DES LOGIS

J'ai fait mon rapport le plus doux possible pour toi, mon ami. Pour Bourel, c'est autre chose.

FRÉDÉRIC

Alcide ? Il vous a touché ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Touché ! Tu es bien bon ; repoussé, battu, il m'a appelé *canaille*, et il m'a asséné un coup de poing dans l'estomac qui a failli me jeter par terre. Celui-là, qui est un gredin, un mauvais soldat, je ne l'ai pas ménagé, j'ai dit toute la vérité. Il est sûr de son fait, lui ; la mort sans rémission.

FRÉDÉRIC

Alcide ! La mort ! Le malheureux ! quel mal il m'a fait ! il a toujours été mon mauvais génie, un Satan acharné à ma perte.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Au revoir, mon pauvre Bonard. Quand tu seras plus calme, je reviendrai avec le lieutenant pour savoir le détail de ce qui s'est passé avant mon arrivée. Espère, mon ami, ne te laisse pas abattre. Les officiers auront égard à ta bonne conduite, à ta bravoure. Le colonel, le premier, fera ce qu'il pourra pour toi.

FRÉDÉRIC

Merci, mon maréchal des logis ; merci du fond du cœur. »

En sortant de chez Bonard, le maréchal des logis entra dans le cachot d'Alcide.

« Que voulez-vous ? dit ce dernier d'un ton brusque.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Je veux voir si tu as regret de ta conduite d'hier. Le repentir pourrait améliorer ta position et disposer à l'indulgence.

ALCIDE, *d'un ton bourru*

Me prenez-vous pour un imbécile ? Est-ce que je ne connais pas le code militaire ? Croyez-vous que je ne sache pas que je serai fusillé ? Ça m'est bien égal. Pour la vie que je mène dans votre sale régiment, j'aime mieux mourir que traîner le boulet. Chargez-moi, inventez, mentez, je me moque de tout et de tous.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Je vous engage à changer de langage, si vous voulez obtenir un jugement favorable.

ALCIDE

Je ne changerai rien du tout ; je sais que je dois crever un jour ou

l'autre. J'aime mieux une balle dans la tête que le choléra ou le typhus qu'on attrape dans vos méchantes casernes. Laissez-moi tranquille et envoyez-moi à manger ; j'ai faim. »

Le maréchal des logis lui jeta un regard de mépris et le quitta.

« J'ai faim ! » répéta Alcide avec colère pendant que le maréchal des logis sortait.

« Qu'on porte à manger à ces hommes. Du pain et de l'eau à celui-ci. Du pain et de la soupe à Bonard », dit le maréchal des logis au soldat qui l'accompagnait.

Il ajouta :

« Quel gueux que ce Bourel ! »

Dans la journée, le colonel voulut aller lui-même avec le lieutenant voir et interroger Frédéric. Ils le trouvèrent assis sur son lit et pleurant.

Le colonel ému s'approcha. Frédéric releva la tête, et, en reconnaissant son colonel, il se leva promptement.

FRÉDÉRIC

Oh ! mon colonel, quelle bonté !

LE COLONEL

J'ai voulu t'interroger moi-même, mon pauvre garçon, pour pouvoir comprendre comment un bon et brave soldat comme toi a pu se mettre dans la triste position où je te trouve. Le maréchal des logis m'a raconté ce qui s'est passé pendant sa visite de ce matin. Sois sûr que si nous pouvons te tirer de là, nous en serons tous très heureux. Explique-moi comment, après ma recommandation et ta promesse, tu t'es encore réuni à ces mauvais sujets, et comment tu as partagé leur ivresse.

Frédéric lui raconta en détail ce qui s'était passé entre lui et ses camarades, et comment il avait perdu la tête à la fin de l'orgie, au point de n'avoir conservé aucun souvenir de la scène avec le maréchal des logis.

LE COLONEL

C'est fâcheux, très fâcheux ! Je ne puis rien te promettre ; mais tes antécédents te vaudront l'indulgence du conseil, et tu peux compter sur moi pour le jugement le plus favorable.

FRÉDÉRIC

Que Dieu vous bénisse, mon colonel. Au lieu de reproches, de paroles sévères, je reçois de vous des paroles d'encouragement et d'indulgence. Oui, que le bon Dieu vous bénisse, vous et les vôtres, et qu'il ne vous fasse jamais éprouver les terreurs de la mort déshonorante dont je suis menacé par ma faute.

Le colonel ému tendit la main à Frédéric, qui la baisa avec effusion. La porte du cachot se referma, et il se retrouva seul livré à ses réflexions.

Quand on vint le soir lui apporter son dîner, il demanda au soldat s'il pouvait recevoir la visite de l'aumônier de la garnison.

« J'en parlerai au maréchal des logis, qui t'aura la permission, bien sûr. Jamais on ne la refuse à ceux qui la demandent », répondit le soldat.

Le soir même, en effet, l'aumônier vint visiter le pauvre prisonnier ; ce fut une grande consolation pour Frédéric, qui lui ouvrit son cœur en lui racontant ses torts passés, sa position vis-à-vis de son père, etc. Il lui découvrit, sans rien dissimuler, son désespoir par rapport à ses parents, sa rancune, haineuse par moments, contre Alcide, auteur de tous ses maux. Le bon prêtre le consola, le remonta et le laissa dans une disposition d'esprit bien plus douce, plus résignée. Quant à Alcide, il conserva tous ses mauvais sentiments.

« Je n'ai qu'un regret, disait-il, c'est que Frédéric n'ait pas donné une rossée soignée à ce brigand de maréchal des logis ; il eût été certainement condamné à mort comme moi, ce qui reste incertain pour lui, puisqu'il a seulement lutté contre ce gueux. »

XXV

VISITE AGRÉABLE

Huit ou dix jours après cet événement, le colonel, seul dans sa chambre, lisait attentivement les interrogatoires des accusés et toutes les pièces du procès. Il vit avec surprise qu'Alcide accusait Frédéric de deux vols graves commis au préjudice de M. Georgey et d'un pauvre orphelin reçu par charité chez Bonard père. Il lut avec un chagrin réel le demi-aveu de Frédéric, qui en rejetait la faute sur Alcide. Il ne pouvait comprendre que ces vols n'eussent pas été poursuivis par les tribunaux ; il comprenait moins encore qu'un garçon capable de deux actions aussi lâches que criminelles, fût devenu ce qu'était Frédéric depuis son entrée au régiment, l'exemple de tous ses camarades.

« Comment Georgey a-t-il pu s'attacher à un voleur et me le recommander en termes aussi vifs et aussi affectueux ? »

Pendant qu'il se livrait à ses réflexions, il entendit un débat à la porte d'entrée entre sa sentinelle et une personne qui voulait pénétrer de force dans la maison. Il écouta...

« Dieu me pardonne, s'écria-t-il, c'est Georgey ! Je reconnais son accent. Il veut forcer la consigne. Il faut que j'y aille, car ma sentinelle serait capable de lui passer sa baïonnette au travers du corps pour maintenir la consigne. »

Le colonel se leva précipitamment, ouvrit la porte et descendit. M. Georgey voulait entrer de force, et la sentinelle lui présentait la pointe de sa baïonnette au moment où le colonel parut.

« Georgey !... s'écria-t-il. Sentinelle, laisse passer. »

Le soldat releva son fusil et présenta arme.

LE COLONEL

Entrez, entrez, mon ami.

M. GEORGEY

Une minute, s'il vous plaisait. Soldat, vous avoir bien fait ; moi j'étais une imbécile, et vous étais bon soldat français. Voilà. Et voilà une petit récompense.

M. Georgey lui présenta une pièce de vingt francs. Le soldat ne bougea pas ; il restait au port d'arme.

M. GEORGEY

Quoi vous avez, soldat français. Pourquoi vous pas tendre lé main ?

— Arme par terre ! commanda le colonel. Tends la main et prends.

Le soldat porta la main à son képi, la tendit à M. Georgey en souriant et reçut la pièce d'or.

Le colonel riait de la surprise de M. Georgey.

« Entrez, entrez, mon cher Georgey ; c'est la consigne que j'avais donnée qui vous retenait à la porte.

M. GEORGEY

Bonjour, *my dear* colonel. Bonjour. J'étais heureuse de vous voir. Lé pauvre soldat français, il comprenait rien ; jé parlais, il parlait ; c'était lé même chose. Jé pouvais pas vous voir.

LE COLONEL

Vous voici entré, mon ami ; je vous attendais, votre chambre est prête. Voulez-vous prendre quelque chose en attendant le dîner ?

M. GEORGEY

No, *my dear*. J'avais l'estomac rempli et j'avais apporté à vous des choses délicieux. Pâtés de gros foies, pâtés de *partridge* (perdrix) très truffés, pâtés de saumon délicieux ; turkeys grosses, grosses et truffés dans l'estomac ; oisons chauffés dans lé graisse dans des poteries ; c'était admirable. »

Le colonel riait de plus en plus à mesure que M. Georgey énumérait ses succulents présents.

LE COLONEL

Je vois, mon cher, que vous êtes toujours le même ; vous n'oubliez pas les bonnes choses, non plus que vous n'oubliez jamais vos amis.

M. GEORGEY

No, *my dear*, jamais. J'avais aussi porté une bonne chose à Fridric ; un langue fourré, truffé, fumé ; un fromage gros dé soixante livres ; c'était très excellent pour lui, salé, fourré, fumé. Lui manger longtemps.

Le colonel ne riait plus.

« Hélas ! mon cher Georgey, votre pauvre Frédéric m'inquiète beaucoup. je m'occupais de lui quand vous êtes entré.

M. GEORGEY

Quoi il avait ? Pourquoi vous disez povre Fridric ? Lui malade ?

LE COLONEL

Non, il est au cachot depuis dix jours.

M. GEORGEY

Fridric au cachot ? Pour quelle chose vous mettre au cachot lé Fridric, soldat français ?

LE COLONEL

Une mauvaise affaire pour ce pauvre garçon. Il s'est laissé entraîner à s'enivrer par un mauvais drôle de son pays, nommé Alcide Bourel.

M. GEORGEY

Alcide ! *My goodness !* Cé coquine abominable, cé gueuse horrible ! il poursuivait partout lé povre Fridric ?

LE COLONEL

Ils étaient six, ils ont fait un train d'enfer ; le maréchal des logis y est allé, Alcide l'a injurié, frappé ; Frédéric a lutté contre le maréchal des logis pour dégager Alcide. Le poste est arrivé ; tous deux ont été mis au cachot, où ils attendent leur jugement.

M. GEORGEY

Oh ! *my goodness !* Lé povre Fridric ! Lé povre madme Bonarde ! Fridric morte ou déshonnorable, c'était lé même chose... Et lé master Bonarde ! il avait un frayeur si terrible du déshonoration !... Colonel, vous étais un ami à moi. Vous me donner Fridric et pas faire de jugement.

LE COLONEL

Ah ! si je le pouvais, mon ami, j'aurais étouffé l'affaire. Mais Alcide est arrêté aussi ; les autres ivrognes sont à la salle de police. Le poste les a tous vus ; il a dégagé le maréchal des logis qu'Alcide assommait à coups de poings. »

Ils causèrent longtemps encore, M. Georgey cherchant les moyens de sauver Frédéric, le colonel lui en démontrant l'impossibilité. Quand il parla à son ami de l'accusation de vol portée par Alcide contre Frédéric, M. Georgey sauta de dessus sa chaise, entra dans une colère épouvantable contre Alcide. Lorsque son emportement se fut apaisé, le colonel l'interrogea sur cette accusation d'Alcide. M. Georgey raconta tout et n'oublia pas le repentir, la maladie, la profonde tristesse de Frédéric et son changement total.

Le colonel remercia beaucoup M. Georgey de tous ces détails, et lui promit d'en faire usage dans le cours du procès.

M. GEORGEY

Jé ferai aussi usage; jé voulais parler pour Fridric! Jé voulais plaidoyer pour cette povre misérable.

LE COLONEL, *souriant*

Vous? Mais, mon cher, vous ne parlez pas assez couramment notre langue pour plaider! Il aura un avocat.

M. GEORGEY

Lui avoir dix avocats, ça fait rien à moi. Vous pouvez pas défendre moi parler pour une malheureuse créature très fort insultée. L'Alcide était une scélérate; et moi voulais dire elle était une scélérate, une menteur, une voleur et autres choses.

LE COLONEL

Parlez tant que vous voudrez, mon cher, si Frédéric y consent; seulement je crains que vous ne lui fassiez tort en voulant lui faire du bien.

M. GEORGEY

No, no, jé savais quoi jé disais; j'étais pas une imbécile; jé dirai bien.

L'heure du dîner arrêta la conversation. M. Georgey mangea comme quatre, et remit au lendemain sa visite au prisonnier.

Frédéric végétait tristement dans son cachot. Ses camarades profitaient pourtant de l'amitié que lui témoignaient les officiers et le maréchal des logis pour lui envoyer toutes les douceurs que peuvent se procurer des pauvres soldats en garnison en Algérie; son morceau de viande était plus gros que les leurs; sa gamelle de soupe était plus pleine, sa ration de café un peu plus sucrée. On lui envoyait quelques livres; la cantinière soignait davantage son linge; sa paillasse était plus épaisse; tout ce qu'on pouvait imaginer pour adoucir sa position était fait. Frédéric le voyait avec reconnaissance et plaisir; il en remerciait ses camarades et ses chefs. L'aumônier venait le voir aussi souvent que le lui permettaient ses nombreuses occupations; chacune de ses visites calmaient l'agitation du malheureux prisonnier.

Un matin, lendemain de l'arrivée de M. Georgey, la porte du cachot s'ouvrit, et Frédéric vit entrer l'excellent Anglais suivi d'un soldat qui apportait un panier rempli de provisions. Frédéric ne put retenir un cri de joie; il s'élança vers M. Georgey, et, par un mouvement machinal, irréfléchi, il se jeta dans ses bras et le serra contre son cœur.

M. GEORGEY

Povre Fridric! J'étais si chagrine, si fâché! Jé savais rien hier. Jé savais tout lé soir; lé colonel avait tout raconté à moi. Jé avais apporté un consolation pour l'estomac; et lé scélérate Alcide avoir rien du tout, pas une pièce.

Frédéric, trop ému pour parler, lui serrait les mains, le regardait avec des yeux humides et reconnaissants.

M. Georgey profita du silence de Frédéric pour exhaler son indignation contre Alcide, son espoir de le voir *fusillé en pièces.*

« Jé apportais à vous des nouvelles excellentes de madme Bonarde, de master Bonarde, dé pétite Julième. »

Frédéric tressaillit et pâlit visiblement. M. Georgey, qui l'observait, rentra sa main dans sa poche ; il avait apporté des lettres du père et de la mère. M. Georgey savait ce qu'elles contenaient ; Bonard remerciait son fils d'avoir honoré son nom ; il racontait les propos des gens du pays, les compliments qu'on lui adressait, son bonheur en apprenant que son fils avait été mis deux fois à l'ordre du jour ; et d'autres choses de ce genre qui eussent été autant de coups de poignard pour le malheureux Frédéric. La lettre de Mme Bonard, beaucoup plus tendre, était pourtant dans les mêmes sentiments d'orgueil maternel.

« Si lé povre infortuné était justifié, se dit M. Georgey, jé remettrai après. Si la condamnation sé faisait, jé brûlerai. »

Ils restèrent quelques instants sans parler. Frédéric cherchait à contenir son émotion et à dissimuler sa honte ; M. Georgey cherchait les moyens de le faire penser à autre chose. Enfin, il trouva.

« J'avais vu lé colonel ; il m'avait dit c'était pas grand-chose pour toi. Lé maréchal des logis dira c'était rien, c'était lui qui avait poussé ; toi avais poussé Alcide seulement ; toi étais excellente créature et lé autres t'aiment tous. Et lé jugement être excellent. »

Frédéric le regarda avec surprise.

FRÉDÉRIC

J'ai pourtant entendu la lecture de l'acte d'accusation qui dit que j'ai lutté contre le maréchal des logis.

M. GEORGEY

Quoi c'est lutter ? Ce n'était rien du tout. Ce n'était pas taper.

FRÉDÉRIC

Que Dieu vous entende, monsieur. Je vous remercie de votre bonne intention.

— Tiens, Fridric, voilà une grosse panier ; il y avait bonnes choses pour manger. Tu avais curiosité ? Tu volais voir ? jé savais. Voilà.

M. Georgey retira trois langues fourrées et fumées.

« Une, ail. Une, truffes. Une, pistaches ; tous trois admirables. Une pâté, une jambon. »

Il posa le tout sur la paillasse. Frédéric sourit ; il était touché de la bonté avec laquelle cet excellent homme cherchait à le consoler. Il prit un air satisfait et le remercia vivement d'avoir si bien trouvé des distractions à son chagrin. M. Georgey fut enchanté, lui raconta beaucoup d'histoires du pays, de la ferme, de Julien, et il laissa Frédéric réellement remonté et content de toutes ces nouvelles du pays.

XXVI

CONSEIL DE GUERRE

Peu de jours après, le conseil de guerre s'assembla pour juger Alcide et Frédéric. Frédéric fut amené et placé entre deux chasseurs. Il était d'une pâleur mortelle ; ses yeux étaient gonflés de larmes qu'il avait versées toute la nuit. Sa physionomie indiquait l'angoisse, la honte et la douleur.

Alcide fut placé à côté de lui. Son air effronté, son regard faux et méchant, son sourire forcé, contrastaient avec l'attitude humble et triste de son compagnon.

On lut les pièces nécessaires, l'acte d'accusation, les dépositions, les interrogatoires, et on appela le maréchal des logis pour déposer devant le tribunal. Il accusa très énergiquement Alcide, et il parla de Frédéric en termes très modérés.

LE PRÉSIDENT

Mais avez-vous été touché par Bonard ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Touché pour se défendre, oui, mais pas pour attaquer.

LE PRÉSIDENT

Comment cela ? Expliquez-vous.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

C'est-à-dire que lorsque Bourel l'a appelé, il est arrivé, mais en chancelant, parce que le vin lui avait ôté de la solidité. Quand il a approché, je l'ai poussé, il a voulu s'appuyer sur Bourel, et il s'est trompé de bras et de poitrine, je suppose, car c'est sur moi qu'il a chancelé. Je l'ai encore repoussé ; il est revenu tomber sa tête sur mon épaule. Puis le poste est accouru ; on les a empoignés tous les deux ; mais il y a une différence entre pousser et s'appuyer.

— C'est bien ; vous pouvez vous retirer », dit le président en souriant légèrement.

Le maréchal des logis se retira en s'essuyant le front ; la sueur inondait son visage. Frédéric lui jeta un regard reconnaissant.

Les hommes du poste déposèrent dans le même sens sur ce qu'ils avaient pu voir.

Quand les témoins furent entendus, on interrogea Alcide.

LE PRÉSIDENT

Vous avez appelé le maréchal des logis face à claques, gros joufflu, *canaille* ?

ALCIDE

C'est la vérité ; ça m'a échappé.

LE PRÉSIDENT

Vous l'avez poussé ?

ALCIDE

Je l'ai poussé et je m'en vante ; il n'avait pas le droit de me prendre au collet.

LE PRÉSIDENT

Il en avait parfaitement le droit, du moment que vous lui résistiez et que vous étiez ivre. Mais, de plus, vous lui avez donné un coup de poing.

ALCIDE

Il n'était pas bien vigoureux. Je n'avais pas toute ma force. Le vin, vous savez, cela vous casse bras et jambes.

LE PRÉSIDENT

Vous avez appelé vos camarades à votre secours, et spécialement Frédéric Bonard ? Pourquoi appeliez-vous, si vous n'aviez pas l'intention de lutter contre votre maréchal des logis ?

ALCIDE

Je ne voulais pas me laisser frapper ; l'uniforme français doit être respecté.

LE PRÉSIDENT

Est-ce par respect pour l'uniforme que vous frappiez votre supérieur ?

ALCIDE

Si je l'ai un peu bousculé, Bonard en a fait autant.

LE PRÉSIDENT

Il ne s'agit pas de Bonard, mais de vous.

ALCIDE

Si je parle de lui, c'est que je n'ignore pas qu'on veut tout faire retomber sur moi pour excuser Bonard.

LE PRÉSIDENT

Je vous répète qu'il n'est pas question de Bonard dans les demandes que je vous adresse, mais de vous seul. De votre propre aveu, vous avez donné un coup de poing à votre chef, vous l'avez traité de *canaille*, et vous avez appelé vos amis dans l'intention évidente de vous délivrer par la force. Avez-vous quelque chose à dire pour votre excuse ?

ALDICE

Quand j'aurais à dire, à quoi cela me servirait-il, puisque vous êtes tous décidés d'avance à me faire fusiller et à acquitter Bonard qui est un hypocrite, un voleur... C'est un jugement pour rire, ça.

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous ; vous ne devez pas insulter vos juges ni accuser un camarade. Je vous préviens que vous rendez votre affaire plus mauvaise encore...

ALCIDE

Ça m'est bien égal, si je parviens à faire condamner ce gueux de Bonard, ce voleur, ce...

M. Georgey se lève avec impétuosité et s'écrie :

« Jé demandais lé parole.

LE PRÉSIDENT

Vous aurez la parole, monsieur, quand nous en serons à la défense. Veuillez vous asseoir. »

M. Georgey se rassoit en disant :

« Jé demandais excus ; cé coquine d'Alcide m'avais mis en fureur. »

Alcide se démène, montre le poing à M. Georgey en criant :

« Vous êtes un menteur ! c'est une ligue contre moi !

LE PRÉSIDENT

Reconduisez le prisonnier à son banc. »

Deux soldats emmènent Alcide qui se débat, et qu'on parvient difficilement à calmer.

LE PRÉSIDENT

Bonard, c'est avec regret que nous vous voyons sur le banc des accusés ; votre conduite a toujours été exemplaire. Dites-nous quel a été le motif de votre lutte contre votre maréchal des logis.

FRÉDÉRIC, *d'une voix tremblante*

Mon colonel, j'ai eu le malheur de commettre une grande faute ; je me suis laissé entraîner à boire, à m'enivrer. Je me suis trouvé, je ne puis expliquer comment, dans l'état de dégradation qui m'amène devant votre justice. Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé entre moi et mon maréchal des logis. Je me fie entièrement à lui pour vous faire connaître l'étendue de ma faute ; je l'aime, je le respecte, et depuis quinze jours j'expie, par mon repentir et par mes larmes le malheur de lui avoir manqué.

LE PRÉSIDENT

Ne vous souvenez-vous pas d'avoir été appelé par Bourel pour le défendre contre le maréchal des logis ?

FRÉDÉRIC

Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT

Vous ne vous souvenez pas d'avoir engagé une lutte contre le maréchal des logis ?

FRÉDÉRIC

Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT

Allez vous asseoir. »

Frédéric, pâle et défait, retourne à sa place. On appelle les témoins ; ils atténuent de leur mieux la part de Frédéric dans la lutte.

Les camarades d'Alcide avouent le complot imaginé par lui, les moyens de flatteries et d'hypocrisie qu'ils avaient employés, l'achat de vins et liqueurs pour enivrer plus sûrement leur victime ; le projet de vol, que leur propre ivresse et l'arrivée du maréchal des logis les avaient empêchés de mettre à exécution. Les interruptions et les emportements d'Alcide excitent l'indignation de l'auditoire.

Après l'audition des témoins, les avocats prennent la parole ; celui d'Alcide invoque en faveur de son client, l'ivresse, l'entraînement ; il promet un changement complet si les juges veulent bien user d'indulgence et lui accorder la vie.

L'avocat de Frédéric rappelle ses bon précédents, son exactitude au service, sa bravoure dans les combats, les qualités qui l'ont fait aimer de ses chefs et de ses camarades ; il le recommande instamment à la bienveillance de ses chefs, tant pour lui que pour ses parents, que le déshonneur de leur fils atteindrait mortellement. Il plaide son innocence ; il prouve que Frédéric a été victime d'un complot tramé par Bourel pour se rendre maître de l'argent que possédait Bonard et le perdre dans l'esprit de ses chefs. Il annonce que M. Georgey, ami de Frédéric, se chargeait d'expliquer l'indigne accusation de vol lancée par Alcide Bourel.

M. Georgey monte à la tribune des avocats. Il salut l'assemblée et commence :

« Honorbles sirs, jé pouvais pas empêcher une indignation dé mon cœur quand cé Alcide malhonnête avait accusé lé povre Fridric comme une voleur. Jé savais tout, jé voyais tout ; c'était Alcide lé voleur. Fridric était une imprudente, une bonne créature ; il avait suivi lé malhonnête ami ; il croyait vrai ami, bone ami ; il savait rien des voleries horribles dé l'ami ; Fridric comprenait pas très bien quoi il voulait faire lé malhonnête ; et quand il comprenait, quand il disait : *Jé voulais pas,* c'était trop tardivement ; Alcide avait volé moi... Et Fridric voulait pas dire : *C'était lui, prenez-lé pour la prison.* Et quand lé bons gendarmes français avaient arrêté le malhonnête Alcide, cette gueuse avait coulé

dans lé poche de lé povre Fridric, montre, chaîne, or et tout. Quand j'étais arrivé, jé comprenais, jé savais. J'avais dit, pour sauver Fridric, c'était moi qui avais donné montre, or, chaîne. Lé gendarmes français avaient dit : "C'était bon ; il y avait pas dé voleur." Et j'avais emmené les deux garçons ; et j'avais foudroyé Alcide et j'avais chassé lui. Et Fridric était presque tout à fait morte de désolation du arrêtement des gendarmes. Et lé père infortuné et lé mère malheureuse étaient presque morte de l'honneur perdu une minute. Voilà pourquoi Fridric il était soldat. Et vous avez lé capacité de voir il était bon soldat, brave soldat, soldat français dans lé généreuse, brave régiment cent et deux. Et si cette scélérate Alcide avait réussi déshonorement, à la mort du povre Fridric, lui contente, lui enchanté, lui heureuse. Et les povres master Bonarde, madme Bonarde, ils étaient mortes ou imbéciles du grand, terrible désolation. Quoi il a fait, lé povre accusé ? Rien du tout. Maréchal des logis disait : "Rien du tout." Seulement tomber à l'épaule du brave, honorble maréchal des logis français. Et pourquoi Fridric tomber sur l'épaule ? Par la chose qué lé grédine Alcide avait fait ivre lé malheureuse, avec du vin abomin'ble, horrible. C'était un acte de grande scélérate, donner du vin horrible. Et lé povre malheureuse il était dans un si grand repentement, dans un si grand chagrinement ! *(Montrant Frédéric et se retournant vers lui).* Voyez, lui pleurer !... Povre garçon, toi pleurer pour ton honneur, pour tes malheureux parents ! Toi, brave comme un lion terrible, toi, courageuse et forte toujours, partout ; toi, à présent, abattu, humilié, honteuse ! Tes povres yeux, allumés comme lé soleil en face des ennemis... tristes, abaissés, ternis... Povre Fridric ! Rassure ton povre cœur ; tes chefs ils étaient justes ; ils étaient bon ; ils savaient tu étais une honneur du brave régiment ; ils savaient tu voulais pas faire mal ; ils savaient ta désolation. Eux t'ouvrir les portes du tombeau. Eux te dire : Sors, Lazare ! Prends la vie et l'honneur. Tu croyais être morte à l'honneur. Nous té rendons la vie avec l'honneur. Va combattre encore et toujours pour les gloires dé notre belle France. Va gagner la croix dé l'honneur. Va crier à l'ennemi : Dieu et la France ! »

Un murmure d'approbation se fit entendre lorsque M. Georgey descendit de la tribune. Frédéric se jeta dans ses bras. M. Georgey l'y retint quelques instants. Le conseil se retira pour délibérer sur le sort des deux accusés ; l'attente ne fut pas longue.

Quand ils rentrèrent dans la salle :

« Frédéric Bonard, dit le président, le tribunal, usant d'indulgence à votre égard, en raison de votre excellente conduite et de vos antécédents ; eu égard à votre sincère repentir, vous acquitte pleinement, à l'unanimité, et vous renvoie de la plainte. »

Frédéric se leva d'un bond, tendit les bras vers le colonel. Son visage, d'une pâleur mortelle, devint pourpre et il tomba par terre comme une masse.

M. Georgey s'élança vers lui ; une douzaine de personnes lui vinrent en aide, et on emporta Frédéric que la joie avait failli tuer. Il ne tarda

pas à revenir à la vie ; un flot de larmes le soulagea, et il put témoigner à M. Georgey une reconnaissance d'autant plus vive, qu'il avait craint ne pouvoir éviter au moins cinq ans de fer ou de boulet.

Quand le tumulte causé par la chute de Frédéric fut calmé, le président continua :

« Alcide Bourel, le tribunal, ne pouvant user d'indulgence à votre égard en raison de la gravité de votre infraction à la discipline militaire, et conformément à l'article *** du code pénal militaire, vous condamne à la dégradation suivie de la peine de mort. »

Un silence solennel suivit la lecture de cette sentence. Il fut interrompu par Alcide, qui s'écria, en montrant le poing au tribunal :

« Canailles ! je n'ai plus rien à ménager ; je puis vous dire à tous que je vous hais, que je vous méprise, que vous êtes un tas de gueux...

— Qu'on l'emmène, dit le colonel. Condamné, vous avez trois jours pour l'appel en révision ou pour implorer la clémence impériale.

ALCIDE, *vociférant*

Je ne veux en appeler à personne ; je veux mourir ; j'aime mieux la mort que la vie que je mènerais dans vos bagnes ou dans vos compagnies disciplinaires. »

En disant ces mots, Alcide s'élança sur le maréchal des logis, et, avant que celui-ci ait pu se reconnaître, il le terrassa en lui assénant des coups de poing sur le visage. Les gendarmes se précipitèrent sur Alcide et relevèrent le maréchal des logis couvert de sang. Quand le tumulte causé par cette scène fut calmé, on fit sortir Alcide. Le colonel ordonna qu'il fût mis aux fers.

Les officiers qui composaient le tribunal allèrent tous savoir des nouvelles de Frédéric. La scène qui suivit fut touchante ; Frédéric hors de lui, ne savait comment exprimer sa vive reconnaissance.

LE COLONEL

Remets-toi, mon brave garçon, remets-toi ; nous avons fait notre devoir ; il faut que tu fasses le tien maintenant. Bientôt, sous peu de jours peut-être, nous aurons un corps d'Arabes sur les bras. Bats-toi comme tu l'as fait jusqu'ici ; gagne tes galons de brigadier, puis de maréchal des logis, en attendant l'épaulette et la croix. »

Tout le monde se retira, laissant avec Frédéric M. Georgey, qui avait reçu force compliments, et qui put se dire qu'il avait contribué à l'acquittement de son protégé.

Quand M. Georgey et Frédéric apprirent la nouvelle violence d'Alcide, le premier se frotta les mains en disant :

« Jé savais. C'était une hanimal féroce, horrible. Lui tué par une fusillement ; c'était très bon. »

Frédéric, inquiet de son maréchal des logis, alla savoir de ses nouvelles ; il le trouva revenu de son étourdissement et soulagé par la quantité de sang qu'il avait perdu par suite des coups de poing d'Alcide.

Pendant que Frédéric était au cachot, il avait à peine touché aux provisions de M. Georgey ; il proposa à sa chambrée de s'en régaler à leur repas du soir.

« Mais pas de vin, dit-il. Un petit verre en finissant ; voilà tout. J'ai juré de ne jamais boire, ni faire boire plus d'un verre à chaque repas. »

Les camarades applaudirent à sa résolution, et le repas du soir n'en fut que plus gai ; les provisions de M. Georgey eurent un succès prodigieux ; Frédéric fut obligé de les retirer pour empêcher les accidents.

« Nous serons bien heureux, dit-il, de les retrouver demain, mes amis.

LES CAMARADES

Au fait, ton acquittement vaut bien deux jours de fête.

FRÉDÉRIC

Tous les jours de ma vie seront des jours de fête et d'actions de grâce au bon Dieu et à mes excellents chefs.

LE BRIGADIER

Notre bon aumônier était-il content ! Comme il remerciait le colonel et les autres officiers qui t'ont jugé !

UN CAMARADE

Et ce gueux d'Alcide a-t-il crié, juré ! Quelle canaille !

FRÉDÉRIC

Prions pour lui, mes bons amis ; j'ai demandé à M. l'aumônier une messe pour la conversion de ce malheureux. Puisse-t-il se repentir et mourir en paix avec sa conscience ! »

XXVII

BATAILLE ET VICTOIRE

Le colonel avait prévu juste. Trois jours après le jugement, un signal d'alarme réveilla le régiment au milieu de la nuit. Un avant-poste annonça qu'un flot d'Arabes approchait ; en peu d'instants les deux escadrons furent sur pied et en rang ; les Arabes débusquaient sans bruit d'un défilé dans lequel le colonel ne voulut pas s'engager, sachant que l'ennemi couronnait les crêtes. Ils croyaient surprendre la place ; mais ce furent eux qui se trouvèrent surpris et enveloppés avant d'avoir pu se reconnaître. On en fit un massacre épouvantable ; on y fit des prodiges de valeur. Le colonel s'étant trouvé un instant entouré seul

par un groupe d'Arabes, Frédéric accourut et sabra si bien de droite et de gauche qu'il réussit à le dégager, à blesser grièvement et à faire prisonnier le chef de ce groupe. Dans un autre moment, il vit son maréchal des logis acculé contre un rocher par six Arabes contre lesquels il se défendait avec bravoure. Frédéric tomba sur eux à coups de sabre, en étendit trois sur le carreau, blessa et mit en fuite le reste, et emporta le maréchal des logis qui était blessé à la jambe et ne pouvait marcher. Le lendemain, il fut encore mis à l'ordre du jour et il reçut les galons de brigadier.

M. Georgey triomphait des succès de son protégé et dit au colonel après la bataille :

« J'avais toujours regardé dans une lunette d'approche. J'avais vu tout dé sur mon toit.

LE COLONEL

Comment ? Où étiez-vous donc ?

M. GEORGEY

J'avais monté bien haut sur lé toiture. Jé voyais très bien. C'était très joli en vérité. Fridric venait, allait, courait, tapait par tous les côtés. C'était un joli battement. Moi avais jamais vu batailler. C'était beau les soldats français. C'était comme un régiment dé lions. J'aimais cette chose. Jé disais bravo les lions ! »

L'exécution d'Alcide eut lieu huit jours après ce combat. Il mourut en mauvais sujet et en mauvais soldat, comme il avait vécu. Il refusa d'écouter l'aumônier. Ses dernières paroles furent des injures contre ses chefs et contre Frédéric. Personne ne le regretta au régiment.

M. Georgey resta deux mois avec le colonel, puis il alla près d'Alger pour établir des fabriques. Il y réussit très bien ; deux ans après il alla passer quelque temps à Alger.

XXVIII

LE RETOUR

Un jour qu'il visitait un des hôpitaux français, en traversant une des salles, il s'entendit appeler ; il approcha du lit et reconnut Frédéric ; mais ce n'était que l'ombre du vigoureux soldat qu'il avait quitté deux ans auparavant. Maigre, pâle, affaibli, Frédéric pouvait à peine parler. Il saisit la main de son ancien défenseur et la serra dans les siennes.

M. GEORGEY

Quoi tu avais ! malheureuse ? Toi étais ici dans l'hôpital ?

FRÉDÉRIC

J'y suis depuis trois mois, monsieur ; je suis bien malade de la fièvre qui ne veut pas me quitter. Si je pouvais changer d'air, retourner au pays, il me semble que je guérirais bien vite.

M. GEORGEY

Il fallait, mon brave Fridric ; il fallait.

FRÉDÉRIC

Mais je ne peux pas, monsieur ; c'est difficile à obtenir, et je ne connais personne qui puisse faire les démarches nécessaires.

M. GEORGEY

Et lé brave colonel ?

FRÉDÉRIC

Le régiment a été envoyé à Napoléonville [1], monsieur. J'en suis bien loin.

M. GEORGEY

Et quoi tu es ? brigadier toujours ?

FRÉDÉRIC

Non, monsieur, je suis maréchal des logis et porté pour la croix ; mais je crains bien de ne jamais la porter.

M. GEORGEY

La croix ! Maréchal des logis ! C'était joli ! très joli ! Maréchal des logis et la croix à vingt et un ans ! Jé démandais pour toi ; jé obtiendrai ; jé t'emmener avec moi ! Jé té mener à madme Bonarde.

Frédéric lui serra les mains ; son visage rayonna de bonheur. Il le remercia chaudement.

Huit jours après, M. Georgey lui apportait un congé d'un an. Il s'occupa ensuite du passage sur un bon bâtiment et des provisions nécessaires pour le voyage. Quinze jours plus tard, M. Georgey et Frédéric débarquaient à Toulon. Ils n'y restèrent que vingt-quatre heures pour y prendre quelque repos. Frédéric écrivit à sa mère pour lui annoncer son arrivée avec M. Georgey.

Trois jours plus tard, ils entraient dans la ferme des Bonard. L'entrevue fut émouvante. Mme Bonard ne pouvait se lasser d'embrasser, d'admirer son fils et de remercier M. Georgey. Le père ne se lassait pas de regarder ses galons de maréchal des logis. Julien était tellement embelli et fortifié qu'il était à peine reconnaissable. Frédéric fut beaucoup admiré ; il avait grandi d'une demi-tête ; il avait

1. Il s'agit sans doute d'Orléansville débaptisée, puis rebaptisée.

pris de la carrure ; ses larges épaules, son teint basané, ses longues moustaches lui donnaient un air martial que Julien enviait.

« Et moi qui suis resté de si chétive apparence ! dit Julien en tournant autour de Frédéric.

FRÉDÉRIC

Tu te crois chétif ? Mais tu es grandi à ne pas te reconnaître. Pense donc que tu n'as que dix-sept ans. Tu es grand et fort pour ton âge.

BONARD

Le fait est qu'il nous fait l'ouvrage d'un homme. Et toujours prêt à marcher ; jamais fatigué.

— Pas comme moi à son âge », dit Frédéric en souriant.

Il devint pensif ; le passé lui revenait.

M. GEORGEY

Allons, maréchal des logis, pas parler dé dix-sept ans. Parlé dé vingt-deux, c'était plus agréable. Voyez, papa Bonarde, combien votre garçon il était superbe. Et ses magnifiques galons ! Et moi qui voyais arriver lé galons sur mon toit.

BONARD

Comment, sur votre toit ? Quel toit ?

M. GEORGEY

C'était lé toiture du colonel. Jé voyais dé mon lunette. Il sé battait furieusement ! C'était beau ! magnifique ! Fridric il tapait sur les mauricauds ! Les mauricauds, ils tombaient, ils tortillaient. C'était lé serpents contre les lions. Et Fridric était après brigadier. Et une autre combattement, il était maréchal des logis.

Frédéric voulut changer de conversation, mais M. Georgey revenait toujours aux batailles, aux traits de bravoure, aux hauts faits de Frédéric ; le père était tout oreilles pour M. Georgey ; la mère était tout yeux pour son fils.

Quand on eut bien causé, bien questionné et bien dîné, quand Frédéric eut bien fait connaître ce qu'il devait à son excellent protecteur, sauf l'affaire du conseil de guerre que M. Georgey l'avait engagé à ne confier qu'à sa mère, Bonard voulut faire voir son maréchal des logis dans le bourg. Il lui proposa d'aller chez M. le curé.

M. GEORGEY

Et aussi, jé voulais avoir lé logement pour moi. Quoi faisait Caroline ?

MADAME BONARD

Votre logement est tout prêt, monsieur ; nous avons une belle chambre pour vous à la ferme ; grâce aux douze mille francs que vous

avez laissés à Julien, grâce à votre générosité envers lui et envers nous, nous avons bien agrandi et amélioré la maison. Si vous désirez avoir Caroline, elle viendra très volontiers ; elle est chez sa mère ; elles font des gants [1].

M. GEORGEY

Oh ! *yes !* Jé voulais très bien. Jé voulais voir mon logement chez vous.

M. Georgey fut promené dans toute la maison. Il y avait en haut deux grandes et belles chambres ; Julien en avait une près de lui ; il en restait deux pour Caroline et pour quelque autre visiteur. En bas demeuraient Bonard et sa femme et Frédéric.

En redescendant dans la salle, Frédéric jeta un regard furtif du côté de l'ancienne armoire brisée ; il vit avec une vive satisfaction qu'elle n'y était plus. M. Georgey, après le départ de Frédéric, avait acheté un beau dressoir-buffet qui avait remplacé l'armoire fatale brûlée par son ordre.

Pendant plusieurs jours Bonard triomphant mena son fils chez toutes ses connaissances et dans la ville, où il cherchait tous les prétextes possibles pour le faire passer devant la demeure des gendarmes ; les galons de Frédéric lui valaient le salut militaire des simples gendarmes et une poignée de main du brigadier. Le père saluait avec son fils et s'arrêtait volontiers pour causer et dire un mot des combats racontés par Georgey.

Frédéric ne voulut pourtant pas rester oisif ; il travailla comme Julien et son père ; ce fut pour Bonard un avantage réel ; il ne prenait plus d'ouvrier, tout le travail se faisait entre eux.

Caroline, qui était rentrée avec joie chez son ancien maître, aidait Mme Bonard dans les soins du ménage et ceux du bétail.

M. Georgey vivait heureux comme un roi, entouré de gens qu'il aimait et qui éprouvaient pour lui autant d'affection que de reconnaissance. Il résolut de se fixer dans le pays. Il acheta tout près des Bonard une jolie habitation au bord d'une rivière très poissonneuse où il pouvait se donner le plaisir de la pêche, et dont il voulut profiter pour y établir une usine. Caroline devint sa femme de ménage sous la direction de sa mère, qui était entrée avec elle au service de M. Georgey.

La fin du congé de Frédéric approchait, il ne restait plus que trois mois de cette bonne vie de famille ; il regrettait souvent de ne pouvoir la continuer jusqu'à la fin de sa vie.

« Mais, disait-il, il faut que je fasse mon temps ; j'ai encore trois années de service. »

Mme Bonard pleurait ; Frédéric cherchait à la distraire, mais plus le moment approchait, plus la tristesse augmentait, et plus Frédéric se sentait disposé à la partager.

« Ah ! si j'avais dix-huit ans, disait Julien, comme je partirais à ta

1. Travail semi-industriel fait à domicile, très répandu alors.

place ! Et avec quel bonheur je vous donnerais à tous ce témoignage de ma reconnaissance.

FRÉDÉRIC

Tu aimerais donc la vie de soldat ?

JULIEN

Non, pas à présent. Mais si c'était pour t'en débarrasser, je l'aimerais plus que tout autre état. »

M. Georgey ne disait rien ; quelquefois il vantait l'état militaire. « C'était si magnifique ! disait-il. C'était si glorieux ! »

Un jour, au moment du dîner, M. Georgey présenta une lettre à Frédéric.

M. GEORGEY

C'était lé colonel ; il demandait lé nouvelles de ta santé.

FRÉDÉRIC

Que c'est bon à lui ! Excellent colonel !

JULIEN

Qu'est-ce qu'il te dit ? Lis-nous cela.

FRÉDÉRIC, *lisant*

« Mon cher Bonard, je t'expédie ta libération du service et la croix que tu as si bien gagnée. Je veux te donner moi-même cette bonne nouvelle et te dire que je te regrette, toi qui étais une des gloires du régiment ; tes chefs et tes camarades te regrettent comme moi. Mais puisque le médecin déclare, d'après ce que me dit Georgey, que tu ne peux retourner en Afrique sans danger pour ta vie, je n'hésite pas à t'accorder ta libération du service. La voici bien en règle. Adieu, mon ami ; j'espère bien te revoir en pékin un jour ou l'autre.

« Ton ancien colonel du 102ᵉ chasseurs d'Afrique,

« BERTRAND DUGUESCLIN. »

Frédéric eut de la peine à aller jusqu'au bout ; la joie, la surprise, la reconnaissance lui étranglaient la voix. Quand il eut fini, il regarda M. Georgey qui souriait, et, se levant, il prit une de ses mains, la serra vivement et la porta à ses lèvres. Il voulut parler, mais il ne put articuler une parole ; de grosses larmes coulaient de ses yeux. M. Georgey se leva, le serra dans ses bras.

M. GEORGEY

C'était rien ; ce était rien ! Jé n'avais pas beaucoup de peine à faire lé chose. Seulement, j'avais fait dé écritures. Madme Bonarde, il était bien joyeux.

MADAME BONARD

Oh ! monsieur ! notre cher et respectable bienfaiteur ! Comment vous remercier ? Que faire pour vous témoigner notre reconnaissance ?

M. GEORGEY

Il fallait être bien heureuse et puis donner un pitit portion amitié pour le pauvre Georgey tout seul, sans famille.

— Nous serons toujours vos plus sincères amis, vos serviteurs dévoués ; nous vous ferons une famille, cher, excellent bienfaiteur, répondit Mme Bonard en se jetant à ses genoux. Vous avez rendu le fils à sa mère. La mère n'oubliera jamais ce qu'elle vous doit.

La joie de Bonard était à son comble ; voir son fils décoré et sergent, le voir rester au pays et jouir sans cesse de sa gloire comblait tous ses vœux.

A partir de ce jour, ce fut un bonheur sans mélange ; jamais M. Georgey n'éprouva le désir de quitter ses amis et de reprendre ses anciennes relations. Il trouvait au milieu des Bonard tout ce qu'il avait désiré, du calme, de l'affection, des sentiments honorables, des goûts simples, une reconnaissance sans bornes.

Il a augmenté sa maison d'une jeune sœur de Caroline, bonne active et agréable ; elle a dix-neuf ans. Frédéric trouve en elle les qualités nécessaires au bonheur intérieur. Mme Bonard désire vivement l'avoir pour belle-fille. M. Georgey dit sans cesse des paroles qu'il croit fines et qui désignent clairement que ce mariage lui serait fort agréable. Frédéric sourit, Pauline rougit et ne paraît pas mécontente ; tout le monde s'attend à voir une noce avant deux mois.

Frédéric a vingt-quatre ans ; il aura du bien, il est beau garçon, religieux, laborieux. Depuis la mort de son *mauvais génie,* comme il appelait Alcide, il n'a jamais failli. Il sera bon mari et bon père, car il est bon fils, bon ami et surtout bon chrétien.

Julien compte passer sa vie près de ses bienfaiteurs, qui espèrent le garder toujours. Il parle souvent avec M. Georgey de l'avantage qu'il y aurait à profiter de la petite rivière qui traverse sa propriété, pour établir une fabrique de fil de fer et de laiton. M. Georgey ne dit pas non ; il sourit, il fait des plans qu'il explique à Julien, et ils passent des soirées entières à former des projets qui seront probablement exécutés bientôt.

P.-S. J'apprends que Frédéric est marié depuis huit jours, que M. Georgey a donné en présent de noces à Frédéric la somme de dix mille francs, et cinq mille à Pauline. Il a commencé à construire une manufacture dont il donnera la direction et les produits à *pétite Juliène.*

Ils sont tous aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde.

DILOY LE CHEMINEAU

I

FÉLICIE

MADAME D'ORVILLET

Voici le beau temps revenu, mes enfants ; nous pouvons sortir.

LAURENT

Où irons-nous, maman ?

MADAME D'ORVILLET

Allons faire une visite aux pauvres Germain ; le petit Germain était malade la dernière fois que nous l'avons vu ; nous irons savoir de ses nouvelles.

FÉLICIE

Ce n'est pas la peine d'y aller nous-mêmes ; il vaut mieux y envoyer un des gens de la ferme.

MADAME D'ORVILLET

C'est bien plus aimable d'y aller nous-mêmes. Notre visite leur fera plaisir à tous.

LAURENT

Et puis, ils ont des cerisiers magnifiques ; les cerises doivent être mûres, nous en mangerons ; c'est si bon des cerises !

FÉLICIE

Oui, mais c'est si loin ! J'aime bien mieux qu'on nous en apporte chez nous.

LAURENT

Qu'est-ce que tu dis donc ? Ce n'est pas loin du tout ; c'est à dix minutes d'ici. En y allant nous-mêmes, nous mangerons bien plus de cerises et nous choisirons les plus belles.

MADAME D'ORVILLET

Voyons, Félicie, ne fait pas la paresseuse ; est-ce qu'une petite fille de près de douze ans doit trouver fatigante une promenade d'un quart d'heure, que ton frère de sept ans et sa sœur de cinq ans font sans cesse sans y penser ? Préparez-vous à sortir ; je vais revenir vous chercher dans cinq minutes. Anne est chez sa bonne, il faudrait la prévenir ; va la chercher, Félicie. »

Mme d'Orvillet sortit, et Félicie ne bougea pas de dessus le fauteuil sur lequel elle était nonchalamment étendue.

LAURENT

Félicie, tu n'as pas entendu que maman t'a dit d'aller chercher Anne ?

FÉLICIE

Je suis fatiguée.

LAURENT

Fatiguée ! Tu n'as pas bougé depuis une heure... Mais lève-toi donc, paresseuse ; tu vas voir que tu seras grondée.

FÉLICIE

Vas-y toi-même.

LAURENT

Ce n'est pas à moi que maman l'a dit.

FÉLICIE

Parce que tu es trop bête pour trouver quelqu'un.

LAURENT

Alors, pourquoi veux-tu que j'y aille ?

FÉLICIE

Laisse-moi tranquille ; je te dis que je suis fatiguée ; c'est bien la peine de se déranger pour ces gens-là.

LAURENT

Comme c'est vilain d'être orgueilleuse ! Je vais aller chercher Anne, mais je ne reviendrai pas t'avertir, et tu resteras seule à la maison ; tu t'ennuiras, et tu n'auras pas de cerises.

FÉLICIE

Tu ne penses qu'à manger, toi ; avec des cerises on te ferait marcher pendant deux heures.

LAURENT

J'aime mieux ça que d'être..., je ne veux pas dire quoi, d'être comme toi. »

Mme d'Orvillet rentre avec son chapeau et prête à partir.

« Eh bien ! vous n'êtes pas encore prêts, mes enfants ! Où est Anne ?

FÉLICIE, *se levant de dessus son fauteuil*

Je ne sais pas, maman ; je vais voir.

MADAME D'ORVILLET

Je t'avais dit d'y aller ; pourquoi as-tu attendu jusqu'à présent ?

LAURENT

Elle dit qu'elle est fatiguée, et elle n'a pas bougé depuis que nous sommes rentrés.

MADAME D'ORVILLET

Tu es donc malade, Félicie ? Pourquoi te sens-tu si lasse sans avoir rien fait de fatigant ?

FÉLICIE

Je ne suis pas malade, maman, mais je voudrais ne pas sortir.

MADAME D'ORVILLET

Pourquoi cela ? Toi qui aimes à faire de grandes promenades et qui es bonne marcheuse. »

Félicie rougit, baisse la tête et ne répond pas.

LAURENT, *bas, s'approchant de sa sœur*

Je parie que je devine... Veux-tu que je dise ? »

Félicie lui pince légèrement le bras et lui dit tout bas :

« Tais-toi. »

MADAME D'ORVILLET

Qu'est-ce qu'il y a donc ? Pourquoi ris-tu, Laurent ? Et toi, Félicie, pourquoi as-tu l'air embarrassée ?

LAURENT

Je ne peux pas vous le dire, maman : Félicie serait furieuse.

MADAME D'ORVILLET

Alors c'est quelque chose de mal.

FÉLICIE

Pas du tout, maman ; c'est Laurent qui a des idées bêtes et qui...

LAURENT

Ah ! j'ai des idées bêtes ? Comment sais-tu qu'elles sont bêtes, puisque tu ne les connais pas ?

FÉLICIE

Ce n'est pas difficile à deviner.

LAURENT

Si tu devines, c'est que j'ai bien deviné ; et puisque tu me dis des sottises, je vais dire mon idée à maman. C'est par orgueil que tu fais semblant d'être fatiguée, pour ne pas aller savoir des nouvelles du petit Germain.

FÉLICIE, *très rouge*

Ce n'est pas vrai, c'est parce que je suis réellement fatiguée. »

La maman commençait à croire que Laurent avait trouvé la vraie cause de la fatigue de Félicie, mais elle n'eut pas l'air de s'en douter.

MADAME D'ORVILLET

Puisque tu es réellement fatiguée, tu resteras à la maison à te reposer ; j'irai voir les Germain avec Laurent et Anne ; de là nous irons faire une visite au château de Castelsot...

FÉLICIE, *vivement*

Vous irez à Castelsot ? Je voudrais bien y aller aussi ; j'aime beaucoup Mlle Cunégonde et M. Clodoald.

MADAME D'ORVILLET

Comment veux-tu y aller, fatiguée comme tu l'es ? C'est deux fois aussi loin que la maison de Germain.

FÉLICIE

Je me sens mieux maintenant ; je crois que marcher me fera du bien.

MADAME D'ORVILLET

Non, non, mon enfant, il faut te bien reposer ; ce soir, tu feras une petite promenade dans les champs ; ce sera bien assez.

FÉLICIE

Oh ! maman, je vous en prie ! Je vous assure que je me sens très bien.

MADAME D'ORVILLET

Tu seras mieux encore ce soir. Va rejoindre ta bonne. Viens, Laurent ; allons chercher la petite Anne et partons. »

Félicie, restée seule, se mit à pleurer.

« C'est ennuyeux que maman ne m'ait pas dit qu'elle irait chez Cunégonde et Clodoald ; je parie qu'elle l'a fait exprès pour me punir. Si j'avais pu le deviner, je n'aurais pas fait semblant d'être fatiguée. Ces visites chez les bonnes gens du village sont si ennuyeuses ! Et puis, comme le disait Cunégonde l'autre jour, ils ne sont pas élevés comme nous ; ils sont ignorants, sales ; ils n'osent pas bouger. Anne et Laurent prétendent qu'ils sont amusants, moi je les trouve ennuyeux et bêtes... Mais, tout de même, j'aurais été chez les Germain si j'avais su que maman voulait aller à Castelsot en sortant de chez eux... Qu'est-ce que je vais faire toute seule à présent ?... Mon Dieu, que je suis donc malheureuse !... *(Félicie bâille.)* Je m'ennuie horriblement... Je vais appeler ma bonne. »

Félicie ouvre la porte et appelle :

« Ma bonne !... ma bonne !... Elle ne vient pas... Ma bonne !... Viens vite ! je suis toute seule !... Elle ne m'entend pas ! Je crois qu'elle le fait exprès ! Ma bonne ! ma bonne !

LA BONNE, *arrivant*

Qu'est-ce qu'il y a donc ? C'est vous, Félicie ; par quel hasard êtes-vous ici toute seule ? Je vous croyais sortie avec votre maman.

FÉLICIE

On m'a laissée toute seule.

LA BONNE

Pourquoi cela ? Pourquoi votre maman ne vous a-t-elle pas emmenée ?

FÉLICIE

Parce qu'elle croyait que j'étais fatiguée.

LA BONNE

Fatiguée de quoi donc ? Qu'avez-vous fait pour être fatiguée ?

FÉLICIE

Rien du tout. C'est que je ne voulais pas aller chez les Germain, et j'ai dit que j'étais fatiguée. Et puis maman a dit qu'elle irait chez Mme la baronne de Castelsot ; elle n'a pas voulu m'emmener, et elle m'a laissée toute seule avec toi. Cela ne m'amuse pas, tu penses bien.

LA BONNE

Ni moi non plus, je vous assure. Mais pourquoi ne vouliez-vous pas aller chez les Germain ?

FÉLICIE

Parce que c'est humiliant d'aller faire des visites à ces gens-là, qui sont des gens de rien.

LA BONNE

Je ne vois rien d'humiliant d'aller chez ces *gens-là*, comme vous les appelez ; ce sont de très braves gens, bien meilleurs à voir que les Castelsot, qui sont de vrais sots ; ils portent bien leur nom.

FÉLICIE

Je te prie de ne pas parler si impoliment de M. le baron et de Mme la baronne de Castelsot ; ce sont des gens comme il faut, et j'aime beaucoup M. Clodoald et Mlle Cunégonde.

LA BONNE

Des petits insolents, orgueilleux, mal élevés, qui vous donnent de très mauvais conseils. On les déteste dans le pays, et on a bien raison... Et qu'allez-vous faire à présent ?

FÉLICIE

Je ne ferai rien du tout ; je ne veux pas causer avec toi, parce que tu parles mal de mes amis.

LA BONNE

Je ne vous demande pas de causer avec moi ; je n'y tiens guère ; depuis quelque temps vous avez toujours des choses désagréables à dire. Ce n'est pas comme Anne et Laurent, qui sont aimables et polis ; ils ne méprisent personne, ceux-là. Vous devriez faire comme eux, au lieu de prendre conseil de vos amis de Castelsot.

FÉLICIE

Anne et Laurent n'aiment que les pauvres gens ; et moi, je ne veux pas jouer avec des gens mal élevés et au-dessous de moi.

LA BONNE

S'ils sont au-dessous de vous pour la fortune, ils sont au-dessus pour la bonté et la politesse. C'est très vilain de mépriser les gens parce qu'ils sont pauvres ; vous vous ferez détester de tout le monde si vous continuez.

FÉLICIE

Cela m'est bien égal que ces gens-là me détestent ; je n'ai pas besoin d'eux et ils ont besoin de nous.

LA BONNE, *sévèrement*

Mademoiselle Félicie, souvenez-vous de la fable du Lion et du Rat. Le pauvre petit rat a sauvé le lion en rongeant les mailles du filet dans lequel le lion se trouvait pris, et dont il ne pouvait pas se dépêtrer malgré toute sa force. Il pourra bien vous arriver un jour d'avoir besoin d'un de ces pauvres gens que vous méprisez aujourd'hui.

FÉLICIE

Ha ! ha ! ha ! je voudrais bien voir cela. Moi avoir besoin des Germain ou des Mouchons, des Frolet, des Piret ? Ha ! ha ! ha ! »

La bonne leva les épaules et la regarda avec pitié. Elle s'assit sur une chaise et se mit à travailler à l'ouvrage qu'elle avait apporté. Félicie bouda et s'assit à l'autre bout de la chambre ; elle bâilla, s'ennuya et finit par appeler sa bonne.

« Viens donc m'amuser, ma bonne ; je m'ennuie.

LA BONNE

Tant pis pour vous ; je ne suis pas obligée de vous amuser. D'ailleurs je suis trop au-dessous de vous pour jouer avec vous.

FÉLICIE

Maman te paye pour nous servir et pour nous amuser.

LA BONNE

Votre maman paye mes services et je la sers de mon mieux, parce qu'elle me traite avec bonté, qu'elle me témoigne de l'amitié et qu'elle me parle toujours avec politesse. Je fais plus que je ne dois pour Anne et Laurent, qui m'aiment et qui sont gentils. Mais pour vous, qui êtes impolie et méchante, je ne fais tout juste que ce qui regarde mon service, et, comme je viens de vous le dire, mon service ne m'oblige pas à vous amuser.

FÉLICIE

Je le dirai à maman, et je lui dirai aussi comment tu parles de mes amis de Castelsot.

LA BONNE

Dites ce que vous voudrez, et soyez sûre que, de mon côté, je raconterai à votre maman tout ce que vous venez de me dire.

FÉLICIE

Quand je verrai mes amis, je leur dirai de ne jamais te prendre à leur service, si tu veux te placer chez eux.

LA BONNE

Si jamais je quitte votre maman, ce n'est pas chez eux que je me présenterai, vous pouvez bien les en assurer. »

Félicie continua à dire des impertinences à sa bonne, qui ne lui répondit plus et ne l'écouta pas. Après deux grandes heures d'ennui et de bâillements, elle entendit enfin la voix de sa maman qui entrait, et courut au-devant d'elle.

II

LA VISITE AUX GERMAIN

MADAME D'ORVILLET

Eh bien ! Félicie, comment es-tu à présent ? Toujours fatiguée ?

FÉLICIE

Non, maman, pas du tout ; je voudrais bien sortir.

MADAME D'ORVILLET

Je ne peux pas te promener, parce que je suis très fatiguée à mon tour ; mais tu peux sortir avec ta bonne.

FÉLICIE

Je ne veux pas sortir avec ma bonne : elle est d'une humeur de chien ; elle n'a fait que me gronder tout le temps ; elle n'a pas voulu jouer avec moi, ni m'aider à m'amuser.

MADAME D'ORVILLET

Je parie que tu lui as dit quelque impertinence, comme tu fais si souvent.

FÉLICIE

Non, maman ; seulement je n'ai pas voulu qu'elle dise du mal de mes amis de Castelsot ; c'est cela qui l'a mise en colère.

MADAME D'ORVILLET

Cela m'étonne, car je ne l'ai jamais vue en colère. Et quant à tes amis, tu sais que je n'aime pas à t'y mener souvent, à cause de leur sotte vanité. »

Félicie rougit et détourna la conversation en demandant où étaient Laurent et Anne.

MADAME D'ORVILLET

Ils sont restés chez les Germain ; ils s'y amusaient tant, que je les y ai laissés ; ta bonne ira les chercher dans une demi-heure.

FÉLICIE

Ils s'y amusent ? Qu'est-ce qu'ils font donc ?

MADAME D'ORVILLET

Ils aident à cueillir des cerises que les Germain m'ont vendues pour

faire des confitures. Si tu veux y aller, je dirai à ta bonne de t'y mener tout de suite.

FÉLICIE

Je veux bien ; je n'ai pas goûté, tout justement. »

Mme d'Orvillet entra dans sa chambre et y trouva la bonne, qui travaillait encore.

MADAME D'ORVILLET

Valérie, j'ai laissé les enfants chez les Germain ; Félicie a envie d'aller les y rejoindre, voulez-vous l'y mener et les ramener tous dans une heure ?

LA BONNE

Très volontiers, madame ; je crois que Félicie est assez punie par l'ennui qu'elle a éprouvé depuis deux heures.

MADAME D'ORVILLET

Punie, de quoi donc ? Est-ce qu'elle a été méchante ?

LA BONNE

Pas précisément méchante, mais pas très polie ; et puis, elle m'a avoué qu'elle avait fait semblant d'être fatiguée, pour éviter l'humiliation de faire une visite aux Germain, qu'elle trouve trop au-dessous d'elle.

MADAME D'ORVILLET

Je m'en doutais ; c'est pourquoi je n'ai pas voulu l'emmener quand elle a changé d'idée. Où prend-elle ces sottes idées, que n'ont pas Laurent et Anne, quoiqu'ils soient bien plus jeunes qu'elle.

LA BONNE

Je crois, madame, que les Castelsot y sont pour quelque chose ; elle aime beaucoup à voir Mlle Cunégonde et M. Clodoald ; et madame sait comme ils sont orgueilleux et impertinents.

MADAME D'ORVILLET

Vous avez raison ; elle les verra de moins en moins.

LA BONNE

Madame fera bien ; l'orgueil se gagne, comme les maladies de peau ; en visitant les malades, on gagne leurs maladies. »

Félicie entra et dit avec humeur :

« Est-ce que ma bonne refuse de me mener chez les Germain ? Elle trouve peut-être que ce n'est pas dans son service, comme elle me disait tout à l'heure.

– Félicie ! répondit la maman avec sévérité, pas d'impertinence. Je veux que tu sois polie avec ta bonne, qui est chez moi depuis ta naissance

et qui vous a tous élevés. Tu dois la respecter, et je veux que tu lui obéisses comme à moi.

LA BONNE

Mademoiselle Félicie, il entre dans mon service d'obéir à votre maman et de lui être agréable. Je suis prête à vous accompagner. »

La bonne et Félicie sortirent et se mirent en route pour rejoindre Laurent et Anne. Félicie ne parlait pas, la bonne non plus ; Félicie s'ennuyait et ne savait comment faire pour rendre à sa bonne sa gaieté accoutumée ; elles arrivèrent donc silencieusement dans le petit pré qui précédait la maison des Germain ; Félicie put entendre les cris de joie que poussaient les enfants ; elle courut à la barrière qui séparait le jardin d'avec la prairie, et vit le petit Germain et son père grimpés dans un cerisier ; Laurent et Anne ramassaient les cerises qui tombaient comme grêle autour d'eux. La mère Germain les aidait de son mieux.

« Nous arrivons pour vous aider ! cria la bonne en ouvrant la barrière.

— Ma bonne ! ma bonne ! s'écrièrent à leur tour les enfants, en courant au-devant d'elle. Viens vite ! nous avons bientôt fini, mais nous sommes fatigués.

LAURENT

Nous en avons cueilli et ramassé près de vingt livres.

ANNE

Et maman en a demandé beaucoup.

LA BONNE

Le petit Germain va donc bien ?

MÈRE GERMAIN

Très bien, mademoiselle ; bien des remerciements ; la potion que Mme la comtesse lui a donnée l'autre jour a enlevé la toux comme avec la main.

LA BONNE

J'en suis bien aise ; madame a toujours des recettes excellentes.

MÈRE GERMAIN

Pour ça, oui, mademoiselle ; et c'est qu'elle les donne sans les faire payer ; pour nous autres pauvres gens, c'est une grande chose ; quand on a de la peine à gagner sa vie, on regarde à tout ; la moindre dépense extraordinaire nous gêne.

FÉLICIE

Trois ou quatre sous ne peuvent pas vous gêner ?

MÈRE GERMAIN

Pardon, mam'selle ; quatre sous c'est le sel de la semaine, ou bien le pain d'un repas ; il ne faut pas que ça se répète souvent pour gêner.

FÉLICIE

Mais vous gagnez de l'argent ; ainsi les cerises que vous abattez, vous vous gardez bien de les donner, vous les vendez à maman.

MÈRE GERMAIN, *tristement*

Mon Dieu ! oui, mam'selle ; il le faut bien. Je serais bien heureuse de vous les offrir, mais votre maman ne voudrait pas les accepter, parce qu'elle sait bien que nous faisons argent de tout, et que nous le faisons par nécessité. »

Laurent et Anne paraissaient mal à l'aise ; la bonne parlait bas à Félicie, qui la repoussait du coude. Le père Germain et son fils étaient descendus de l'arbre ; la joie avait disparu ; Félicie regardait les pauvres Germain de son air hautain : tout le monde se sentait gêné.

Enfin, la mère Germain prit un panier de cerises et en offrit à Félicie.

« Si mademoiselle voulait bien goûter de nos cerises. Elles sont bien mûres. »

Félicie en saisit une poignée sans remercier, et s'assit au pied d'un arbre pour les manger commodément.

« Et vous autres, dit-elle à Laurent et à Anne, vous n'en mangez pas ?

LAURENT

Nous en avons déjà mangé.

FÉLICIE, *d'un air moqueur*

Les avez-vous comptées ?

LAURENT

Non ; pourquoi les compter ?

FÉLICIE, *ricanant*

Pour savoir combien maman devra payer.

LA BONNE

Oh ! Félicie, vous êtes encore plus méchante que je ne le croyais !

ANNE

Pourquoi es-tu venue ? Tu aurais dû rester à la maison.

LAURENT

Depuis que tu es arrivée, on ne rit plus, on ne cause plus ; tu as gâté notre plaisir. »

Félicie continua à manger ses cerises ; Laurent et Anne cherchèrent à égayer le petit Germain, qui regardait ses parents avec inquiétude. La bonne s'avança vers le père et la mère Germain, et, les emmenant à l'écart :

« Ne vous affligez pas, mes bons amis, leur dit-elle, des paroles impertinentes de cette petite fille. Si madame était ici, elle la punirait d'importance ; mais je les lui redirai, et je vous réponds qu'elle saura bien l'empêcher de recommencer.

MÈRE GERMAIN

Je vous en prie, mademoiselle Valérie, n'en dites rien à madame ; je serais bien chagrine que Mlle Félicie fût punie à cause de moi ; elle dit tout cela sans y penser, sans méchante intention.

LA BONNE

Si fait, si fait ; je la connais, elle se plaît à humilier les gens ; il faut qu'elle soit humiliée à son tour.

PÈRE GERMAIN

Oh ! mademoiselle Valérie, quel bien retirerons-nous de la voir humiliée ? Si elle a parlé sans vouloir nous blesser, elle ne mérite pas d'être punie, et si elle a voulu nous chagriner, c'est qu'elle n'a pas bon cœur, et la punition ne la changera pas.

LA BONNE

C'est égal, je m'en plaindrai tout de même à sa mère. Son cœur n'en deviendra peut-être pas meilleur, mais elle n'osera toujours pas recommencer. »

III

LE CHEMINEAU [1]

Félicie avait mangé ses cerises ; elle appela sa bonne.

« Ma bonne, il faut nous en aller ; il y a longtemps que nous sommes ici ; maman a dit que nous soyons revenus dans une heure.

LAURENT

Oh non ! pas encore, ma bonne ; nous ramasserons encore des cerises oubliées, et puis nous les mettrons sur des feuilles de chou, dans deux grands paniers, pour que Germain nous les apporte. N'est-ce pas, Germain, vous voulez bien les porter ? C'est trop lourd pour nous.

1. Dans les campagnes on appelle *chemineaux* les ouvriers étrangers au pays, qui travaillent aux chemins de fer. (N.d.A.)

GERMAIN

Pour ça, oui, et de grand cœur, mon bon petit monsieur Laurent.

FÉLICIE

Tout cela sera trop long ; il faut nous en aller tout de suite.

LAURENT

Va-t'en seule si tu veux, nous restons avec ma bonne.

FÉLICIE

Je veux que ma bonne vienne avec moi.

LAURENT

Non, elle ne s'en ira pas ; elle n'est pas obligée de t'obéir... Anne, aide-moi à retenir ma bonne. »

Laurent se cramponna à la robe de sa bonne ; Anne fit de même de l'autre côté. La bonne se mit à rire et les embrassa en disant :

« Vous n'avez pas besoin de me retenir de force, mes enfants, je n'ai pas envie de m'en aller. Vous avez encore un bon quart d'heure à rester ici. Félicie nous attendra.

FÉLICIE

Je n'attendrai pas et je m'en irai seule.

LA BONNE

Et votre maman vous grondera ; sans compter que vous pouvez faire quelque mauvaise rencontre en chemin.

FÉLICIE

Ça m'est bien égal ; je ne crains personne.

LA BONNE

Mais, tout de même, vous nous attendrez ; je ne veux pas que vous vous en alliez seule, et je ne veux pas que Laurent et Anne soient privés pour vous de leur quart d'heure de récréation. »

Félicie jeta sur sa bonne un regard moqueur et courut à la barrière, qu'elle ouvrit ; elle se précipita dans un chemin tournant bordé de haies, qui menait jusqu'au château ; quand la bonne arriva à la barrière, Félicie avait disparu.

La bonne revint près des deux enfants.

« Au fait, dit-elle, je ne peux pas la retenir de force, et je ne peux pas laisser mes deux pauvres petits pour courir après elle ; elle court plus vite que moi. Je ne pense pas qu'il lui arrive d'accident ; il n'y a pas à se tromper de chemin ; d'ailleurs une petite fille de près de douze ans peut bien se tirer d'affaire, quand elle s'obstine à faire la grande dame.

GERMAIN

Tout de même, mademoiselle Valérie, j'ai bonne envie de lui faire escorte sans qu'elle s'en doute, en suivant l'autre côté de la haie jusqu'à l'avenue du château.

LA BONNE

Je veux bien, père Germain : je serai plus tranquille quand je vous saurai là. Emportez, par la même occasion, un de nos paniers de cerises qui est prêt ; nous vous préparerons l'autre pour un second voyage ; c'est lourd à porter, vous en aurez assez d'un à la fois. »

Germain alla chercher le panier et se dirigea par le même chemin qu'avait pris Félicie, mais de l'autre côté de la haie.

Il marcha assez longtemps et sans se dépêcher, pour ne pas trop secouer ses cerises ; il ne rattrapait pas Félicie. A plus de moitié chemin il crut entendre des cris ; il s'arrêta, prêta l'oreille.

« Bien sûr, c'est quelqu'un qui crie. Pourvu que ce ne soit pas un malheur arrivé à Mlle Félicie ! Ce n'est pas que je lui porte grande amitié, mais sa maman en souffrirait, et je l'aime bien, celle-là. »

Le père Germain s'était dépêché ; il n'entendait plus crier ; à un tournant du chemin il aperçut un chemineau qui arrivait en chancelant à sa rencontre.

« Mon brave homme, dit-il quand ils se furent rejoints, j'ai entendu crier tout à l'heure ; sauriez-vous ce que c'est ?

LE CHEMINEAU, *d'une voix avinée*

Si je le sais ! Je crois bien que je le sais ! Ha ! ha ! ha ! elle en a eu et c'était bien fait.

PÈRE GERMAIN, *inquiet*

Qui ça, *elle* ? Qu'est-il arrivé ?

LE CHEMINEAU

Elle ! La petite, donc. Elle avait beau gigoter, me cracher à la figure, elle l'a eu tout de même.

GERMAIN

Mais quoi ? Qu'a-t-elle eu ? Expliquez-vous donc, que je vous comprenne.

LE CHEMINEAU

Il y a qu'une petite demoiselle courait ; le chemin était juste pour passer, à cause d'un tas de fagots versés au milieu du passage. La petite était embarrassée pour enjamber les fagots. Moi qui suis bonhomme et affectionné aux enfants, je lui prends les mains pour lui venir en aide ; elle me dit :

« — Ne me touchez pas, vieux sale !

« Elle arrache ses mains des miennes ; la secousse la fait tomber. Moi qui suis bonhomme et affectionné aux enfants, je lui pardonne sa sottise et veux la relever ; elle me détale un coup de pied en plein visage en criant :

« — Je ne veux pas qu'un paysan me touche ; laissez-moi, malpropre, grossier, dégoûtant !

« Ah mais ! c'est que, moi qui suis bonhomme, je commençais à ne pas être trop content. Plus je la tirais, plus elle m'agonisait de sottises, plus elle jouait des pieds et des mains.

« — Finissez, mam'selle, que je lui dis, je suis bonhomme et j'affectionne les enfants, mais quand ils sont méchants, je les corrige, toujours par affection.

« — Osez me toucher, rustre, et vous verrez.

« Puis la voilà qui se met à me cracher à la figure. Pour le coup, c'était trop fort ; je casse une baguette, j'empoigne la petite et je la corrige. Quand je vois qu'elle en a assez, je la pose à terre.

« — Vous voyez, mam'selle, que je lui ai dit, comme j'affectionne les enfants. Vous voilà corrigée ; je suis bonhomme je n'ai pas été trop fort ; ne recommencez pas.

« Elle est partie comme une flèche, et voilà. »

Le chemineau riait ; Germain était consterné. Ce chemineau, qu'il ne connaissait pas, était évidemment ivre et n'avait pas son bon sens. Il oublierait sans doute ce qui s'était passé.

Germain pensa que pour lui-même le mieux était de n'en pas parler.

« Mlle Félicie ne s'en vantera pas, je suppose ; elle serait trop humiliée d'avouer qu'elle a été battue par un chemineau ; monsieur et madame en seraient désolés. Décidément je n'en dirai rien. »

Et le brave Germain continua son chemin. En approchant de l'avenue du château, il trouva Félicie assise au pied d'un arbre. Il s'approcha d'elle.

FÉLICIE, *durement*

Que voulez-vous ? Pourquoi venez-vous ici ? Pourquoi êtes-vous venu avant ma bonne ?

GERMAIN

J'apporte un panier de cerises, mademoiselle. Il y en a un second ; ils étaient un peu lourds, j'ai mieux aimé faire deux voyages que les mettre ensemble sur une brouette ; les cerises n'aiment pas à être secouées, vous savez. Où faut-il les porter ?

FÉLICIE, *de même*

Je n'en sais rien ; demandez aux domestiques. Pourquoi me regardez-vous ? Pourquoi m'avez-vous suivie ? Avez-vous rencontré quelqu'un ?

GERMAIN

Personne que je connaisse, mademoiselle. Et mademoiselle n'a besoin de rien ?

FÉLICIE

Je n'ai besoin de personne ; j'attends ma bonne. Laissez-moi. »

Le père Germain salua et continua son chemin.

« Si j'avais une fille comme Mlle Félicie, pensa-t-il, c'est elle qui en recevrait ! Le chemineau a bien fait de boire un coup de trop ; s'il avait été dans son bon sens, il n'aurait jamais osé..., et pourtant elle le méritait bien. »

Félicie resta assise au pied de son arbre, réfléchissant sur ce qui s'était passé ; parfois des larmes de rage s'échappaient de ses yeux.

« Pourvu qu'on ne le sache pas ! se disait-elle. Je mourrais de honte !... Moi, fille du comte d'Orvillet, battue par un paysan !... Jamais je ne sortirai seule... Ma bonne aurait dû me reconduire ; c'est très mal à elle de m'avoir laissée revenir seule... Et ces imbéciles de Germain qui n'avaient rien à faire, ils auraient bien pu m'accompagner... Et comme c'est heureux que ce Germain ne soit pas venu cinq minutes plut tôt, pendant que ce brutal paysan me battait ! Il aurait été enchanté ; il l'aurait raconté à tout le village. C'est si grossier, ces paysans ! Clodoald me le disait bien l'autre jour. Ils ne sentent rien, ils ne comprennent rien... Aïe ! le dos et les épaules me font un mal ! Je ne peux pas me redresser... J'ai mal partout. Ce méchant homme ! Si je pouvais me venger, du moins... Mais je ne peux pas ; il faut que je me taise... Tout le monde se moquerait de moi. »

Félicie se mit à pleurer, le visage caché dans ses mains. Elle ne vit pas approcher sa bonne, son frère et sa sœur, qui s'étaient arrêtés devant elle et qui la regardaient pleurer.

LAURENT

Qu'est-ce que tu as donc ? Pourquoi pleures-tu ? »

Félicie se leva avec difficulté.

FÉLICIE

Je ne pleure pas, pourquoi veux-tu que je pleure ?

ANNE

Mais ton visage est tout mouillé, pauvre Félicie.

FÉLICIE, *embarrassée*

Je m'ennuie. Vous avez été si longtemps à revenir.

ANNE

Pourquoi n'es-tu pas rentrée à la maison ?

FÉLICIE, *de même*

J'avais peur que maman ne... ne... grondât ma bonne pour m'avoir laissée revenir seule.

LAURENT

Mais ce n'était pas la faute de ma bonne. C'est toi qui t'es sauvée ; ma bonne ne pouvait pas nous laisser chez Germain pour courir après toi.

LA BONNE

Si c'est pour moi que vous pleuriez, Félicie, vous pouvez sécher vos larmes, car je n'ai rien fait pour être grondée, et je ne crains rien.

LAURENT

Dis tout simplement la vérité : c'est toi qui as peur d'être grondée.

FÉLICIE

Pas du tout ; tu m'ennuies.

LAURENT, *riant*

Parce que je te dis la vérité.

LA BONNE

Allons, rentrons, mes enfants ; je crois que nous sommes en retard. »

Félicie se remit à marcher, mais elle allait lentement et restait en arrière.

LAURENT

Avance donc ! Comme tu vas lentement ! Maman ne sera pas contente ; tu vas nous faire arriver trop tard. »

Anne se retournait de temps en temps.

ANNE

Ma bonne, je t'assure que Félicie a mal ; je crois qu'elle est tombée et qu'elle ne veut pas le dire. »

La bonne regarda Félicie.

LA BONNE

Non ; elle boude et fait semblant d'être fatiguée, comme tantôt avec votre maman.

Ils arrivèrent enfin ; Mme d'Orvillet gronda un peu, parce qu'on était en effet en retard d'une demi-heure. Personne ne dit rien ; la bonne ne parla pas de ce qui s'était passé chez les Germain, ni de l'escapade de Félicie.

IV

LE CHEMINEAU S'EXPLIQUE

Trois jours après on alla en promenade du coté de Castelsot; Mme d'Orvillet n'y avait pas été le jour de la visite de Germain ; à moitié chemin on rencontra M. et Mme de Castelsot avec leurs enfants.

LE BARON

Bien heureux de vous rencontrer, chère comtesse, nous allions chez vous.

LA BARONNE

Et vous veniez sans doute chez nous : j'espère que vous voudrez bien entrer à Castelsot pour vous reposer et prendre quelques rafraîchissements. »

Mme d'Orvillet hésitait à accepter l'invitation, lorsque Laurent s'écria :

« C'est ça, j'ai une faim et une soif terribles ; nous goûterons au château ; les goûters sont si bons là-bas, bien meilleurs que chez nous. »

Mme de Castelsot, flattée de l'éloge et de la comparaison, insista auprès de Mme d'Orvillet, qui fut obligée d'accepter.

Aussitôt après l'arrivée, on servit aux enfants un goûter magnifique ; les parents restèrent assis devant le château. Après quelques instants de conversation, ils virent un homme qui s'approchait avec embarras, tenant son chapeau à la main. Il salua.

« Pardon, excuse, messieurs, mesdames.

LE BARON

Que voulez-vous, mon cher ?

L'HOMME

Je viens faire des excuses à monsieur le baron pour... pour... l'inconvenance dont je me suis rendu coupable l'autre jour.

LE BARON

Comment ? Quelle inconvenance, mon cher ? Je ne vous ai jamais vu.

L'HOMME

Ça, c'est la vérité, monsieur le baron ; mais tout de même je vous ai gravement offensé ; c'est que, voyez-vous monsieur le baron, je n'avais pas tout à fait ma tête ; j'avais bu un coup de fil en quatre, et... et... je ne savais trop ce que je faisais quand j'ai corrigé votre petite demoiselle.

LE BARON, *indigné*

Corrigé ma fille ? Quand donc ? Comment auriez-vous osé... ? C'est impossible. Vous ne savez pas ce que vous dites, mon cher.

LE CHEMINEAU, *très humblement*

Pardon, excuse, monsieur le baron ; si votre petite demoiselle n'a pas porté plainte, c'est une grande bonté de sa part. Je suis un bonhomme, très affectionné aux enfants, mais, comme j'ai dit, j'avais du fil en quatre dans la tête, et, quand la jeune demoiselle m'a débité un tas d'injures et m'a craché en plein visage, j'ai dit : "C'est un enfant mal éduqué, ça : il faut la corriger." Et j'ai fait comme j'aurais fait pour ma propre fille, je vous le jure, monsieur le baron, sans aucune méchanceté ; j'ai pris une baguette de la main droite, l'enfant de la main gauche, et je l'ai corrigée comme je l'aurais fait de ma fille, monsieur le baron, croyez-le bien... Ça m'est resté dans la tête. Quand j'ai eu repris mon bon sens, j'ai compris que j'étais un animal, que j'avais fait une grosse sottise. Je me suis informé du château ; on m'a indiqué le vôtre, monsieur le baron, et que c'était sans doute votre demoiselle que j'avais corrigée. Et je suis venu le plus tôt que j'ai pu pour vous faire mes excuses, ainsi qu'à Mme la baronne. Voilà l'histoire en toute vérité, monsieur le baron. »

Le baron et la baronne étaient atterrés ; Mme d'Orvillet était fort embarrassée de se trouver témoin d'une pareille découverte. Les enfants, qui avaient tout entendu, étaient non moins étonnés. Félicie était au supplice ; Cunégonde était furieuse ; Clodoald était profondément humilié ; Laurent et Anne étaient effrayés.

Personne ne parlait. Le chemineau allait se retirer, fort content de n'avoir reçu aucun reproche pour son *inconvenance,* comme il l'appelait, lorsque M. de Castelsot, rouge de colère, se leva, et montrant le poing au chemineau :

« Misérable, canaille, lui dit-il, tu mens ; tu n'a pas touché à ma fille ; tu n'aurais jamais osé. Un gueux comme toi porter la main sur la fille du baron de Castelsot ! c'est impossible.

LE CHEMINEAU

Pardon, monsieur le baron, c'est possible, puisque je l'ai fait. J'ai eu tort, je ne dis pas non, mais j'en ai fait l'aveu à monsieur le baron ; j'avais bu un coup, et tout le monde sait que lorsqu'un homme a bu, il ne faut pas lui en vouloir comme s'il avait tout son bon sens. Je ne suis pas un misérable ni une canaille ; je suis un bonhomme, affectionné aux enfants, et si monsieur veut bien me laisser voir la petite demoiselle, je lui renouvellerai mes excuses en toute humilité.

LE BARON

Mauvais drôle ! Oui, je ferai venir ma fille pour te confondre, pour prouver que tu es un gredin, un vaurien, un coquin, un menteur !...

Cunégonde, cria-t-il en s'approchant de la fenêtre de la salle à manger, viens vite ; j'ai besoin de toi. »

Cunégonde accourut à l'appel de son père, le visage enflammé de colère, le regard courroucé.

CUNÉGONDE

J'ai tout entendu, mon père : cet homme est un menteur effronté ; je ne l'ai jamais vu, je ne lui ai jamais parlé et, s'il avait osé me toucher, je l'aurais fait saisir par la gendarmerie et nous l'aurions fait condamner aux galères. »

Le chemineau l'avait examinée avec la plus grande surprise, et il avait en effet reconnu que Cunégonde n'était pas la petite fille qu'il avait rencontrée et *corrigée.*

LE CHEMINEAU

Bien des pardons, mam'selle. En effet, vous avez raison, malgré que je n'aie pas tort. Ce n'est pas vous que j'ai rencontrée et corrigée. On m'a trompé ; je suis bonhomme et j'en conviens. Retirez donc vos injures, monsieur et mademoiselle, comme je retire mes excuses. Bien le bonsoir la compagnie. Je n'y ai pas eu d'agrément, quoique j'ai fait pour le mieux. Je ne vous ai pas donné d'agrément non plus, faut être juste. Ça se comprend ; un bonhomme de chemineau qui corrige une demoiselle, les gendarmes n'ont rien à y voir, et on ne condamne pas aux galères un homme qui a commis une inconvenance. Mais c'est tout de même drôle. »

Et, tournant le dos, il se retira précipitamment pour éviter une nouvelle fureur de M. le baron et de Mlle la baronne.

Le baron resta fort ému ; la baronne, droite et silencieuse, retenait sa colère à cause de la présence de Mme d'Orvillet, qui ne savait trop si elle devait parler ou garder le silence. Elle essaya enfin quelques paroles consolantes pour remettre le calme dans les esprits.

« L'excuse de cet homme, dit-elle, est dans son ivresse ; il s'est figuré avoir commis la faute dont il est venu s'accuser ; et, au total, il m'a l'air d'un bon homme. Il a cru bien faire en faisant cet acte d'humilité.

LE BARON, *colère*

C'est un gredin, et, s'il ose jamais se présenter chez moi, je ferai lâcher mes trente chiens sur lui.

MADAME D'ORVILLET

Vos trente chiens mettraient le pauvre homme en pièces, et vous vous feriez une mauvaise affaire.

LE BARON, *avec surprise*

Avec qui donc une affaire ?

MADAME D'ORVILLET, *sèchement*

Avec le procureur impérial [1].

LE BARON, *avec dédain*

Pour un manant [2] de cette espèce ?

MADAME D'ORVILLET, *sévèrement*

Ce manant est un homme, monsieur, un homme comme vous.

LE BARON

Comme moi ? Ha ! ha ! ha ! comme moi ?

MADAME D'ORVILLET, *de même*

Oui, monsieur, comme vous, avec la différence que vous êtes riche, qu'il est pauvre ; que vous êtes fier de la position que vous a donnée le bon Dieu ; qu'il est humble et modeste ; qu'il vient vous faire des excuses parce qu'il croit vous avoir manqué ; qu'il reçoit vos injures sans vous les rendre, et que...

LE BARON, *indigné*

J'aurais bien voulu voir qu'il eût osé me répondre sur le même ton !

MADAME D'ORVILLET

Qu'auriez-vous fait ?

LE BARON, *hésitant et se calmant*

Je l'aurais... je l'aurais... Ma foi, je ne l'aurais pas touché, parce qu'il est quatre fois fort comme moi, mais j'aurais appelé mes gens pour lui donner une raclée.

MADAME D'ORVILLET

Que vous auriez chèrement payée, car là encore vous vous faisiez une mauvaise affaire.

LE BARON

Allons, allons, comtesse, vous voyez des affaires partout.

MADAME D'ORVILLET

Je les vois là où elles sont, monsieur. En France, la loi protège tout le monde ; il n'est pas permis de maltraiter un homme sans en être puni par la loi. »

Cunégonde était rentrée dans la salle à manger.

---

1. *Procureur impérial* : Magistrat chargé du Ministère public auprès d'un tribunal de première instance.

2. *Manant* : autrefois, habitant d'un bourg ou d'un village. Par extension, personne grossière.

CUNÉGONDE

Je savais bien que ce paysan mentait ; il a été obligé d'avouer son mensonge. C'est un coquin que cet homme.

LAURENT

Pourquoi coquin ? Il n'y a rien de coquin dans ce qu'il a dit.

CUNÉGONDE

Comment, un misérable qui ose inventer une chose aussi abominable ?

LAURENT

Le pauvre homme était ivre, il l'a dit lui-même ; il a rêvé, et en se réveillant il a cru que le rêve était vrai. Voilà tout.

CLODOALD

Mais aujourd'hui il n'est pas ivre ; pourquoi est-il venu raconter ce tas de mensonges ?

LAURENT

Parce que c'est un brave homme ; il se repentait d'avoir battu votre sœur, et il a cru bien faire de venir en demander pardon.

ANNE

C'est très bien ce qu'il a fait.

CLODOALD

Vous trouvez, mademoiselle ? C'est bien désagréable pour nous.

ANNE

Pourquoi désagréable ?

CLODOALD

Parce qu'il va répéter partout qu'il a battu ma sœur, et qu'un baron de Castelsot ne peut supporter une pareille injure.

LAURENT

Et que ferez-vous alors ?

CLODOALD, *avec dignité*

Je ne ferai rien, monsieur.

LAURENT, *riant*

Alors ce n'est pas la peine de tant crier.

Clodoald et Cunégonde jetèrent sur Laurent et sur Anne un regard de mépris et se retournèrent vers Félicie.

CLODOALD

Vous, mademoiselle, qui n'avez rien dit encore, vous pensez comme nous, j'en suis bien sûr.

— Tout à fait, monsieur Clodoald », répondit Félicie, qui avait fini par se remettre de l'émotion que lui avait causée cette scène.

C'est ainsi que se termina l'aventure du chemineau, dont personne ne dit mot tant qu'on fut chez les Castelsot.

Mais, pendant la promenade du retour, Laurent et Anne en parlèrent beaucoup.

V

LE CHEMINEAU ET L'OURS

« Maman, ne trouvez-vous pas, dit Laurent, que ce pauvre chemineau est très bon, très honnête ? Moi je l'aime beaucoup.

MADAME D'ORVILLET, *souriant*

Ce qu'il a fait en venant faire des excuses est certainement d'un brave homme, mais c'est un peu bête.

LAURENT

Pourquoi cela, maman ?

MADAME D'ORVILLET

Parce qu'il devait penser que c'était honteux pour la petite Castelsot d'avoir été frappée par un chemineau, et surtout d'avoir, par ses grossièretés, mis cet homme en colère à ce point.

LAURENT

Mais je trouve, maman, que puisqu'il a eu tort, il a bien fait de demander pardon.

MADAME D'ORVILLET

Il aurait très bien fait s'il avait pu réparer le mal qu'il avait fait ; mais à quoi pouvaient servir ses excuses ? A rien, qu'à humilier les parents et la petite fille en faisant connaître cette ridicule histoire. C'est si vrai que, sans lui, nous n'en aurions jamais entendu parler, non plus que M. et Mme de Castelsot. Et toi, Félicie, qui ne dis rien, que penses-tu de ce pauvre homme ?

FÉLICIE

Moi, je trouve que c'est un abominable homme qu'on devrait enfermer.

MADAME D'ORVILLET

Ah ! mon Dieu ! comme tu es sévère ! Comme tu prends vivement parti pour les Castelsot !

FÉLICIE

C'est parce que je les aime et que je comprends combien c'est désagréable pour Cunégonde.

LAURENT

Ta Cunégonde aurait joliment mérité que l'histoire lui fût réellement arrivée. J'aurais été très content de voir son orgueil puni. »

Un cri de Félicie interrompit Laurent. Chacun se retourna de son côté ; elle s'était arrêtée, le visage bouleversé, les mains jointes, les yeux fixés sur un objet à demi étendu le long du bois qui bordait la route.

A ce cri, l'objet qui effrayait tant Félicie se redressa lentement, et on reconnut le chemineau qui les occupait tant depuis une heure. Il se leva tout à fait, regardant avec surprise et une espèce de terreur Félicie, restée immobile au milieu du chemin.

Elle vit qu'il la reconnaissait. Pour la première fois de sa vie, son orgueil plia devant la peur ; elle le regarda d'un air suppliant, les mains toujours jointes.

Le chemineau, qui avait compris la faute qu'il avait faite au château des Castelsot et qui était bonhomme, comme il le disait, lui adressa un sourire d'intelligence, et s'approchant de Mme d'Orvillet.

« Je demande bien pardon à madame de ce qui s'est passé au château de M. le baron ; je croyais bien faire et j'ai fait une sottise, paraîtrait-il. Au fait, j'aurais dû comprendre que c'était l'idée d'un homme pris de vin, et que tout ça n'était qu'un rêve.

MADAME D'ORVILLET

Je ne vous en veux pas mon ami ; vous ne m'avez manqué en rien. Merci de votre bonne intention et bonsoir.

LE CHEMINEAU

Pardon, excuse, madame, si je vous demande la permission de vous accompagner jusque chez vous. Vous êtes seule avec des enfants, ce n'est peut-être pas prudent.

MADAME D'ORVILLET

Merci, mon ami ; nous avons l'habitude de nous promener dans ces bois, et nous n'y courons aucun danger.

LE CHEMINEAU

Madame ne sait donc pas que depuis hier soir il y a un ours échappé d'une ménagerie, qui court les bois ; on l'a vu par ici ce matin, et je m'étais mis en observation pour le ravoir ; il y a cinquante francs de récompense pour celui qui en débarrassera le pays, et cent francs pour le ramener vivant.

MADAME D'ORVILLET, *effrayée*

Je n'en savais rien ; je vous remercie de m'en avertir, et j'accepte volontiers votre compagnie. Mais vous n'avez aucune arme pour vous défendre.

LE CHEMINEAU

Pardon, madame, j'ai mon gourdin et tout ce qu'il me faut en poche. »

Les enfants, effrayés, se serrèrent contre leur mère.

LAURENT

Courons vite, maman, nous sommes encore loin.

LE CHEMINEAU

Restez tout près de votre maman, monsieur et mesdemoiselles. Je marcherai derrière vous. Comme ça, il n'y aura pas de danger. »

Ils se remirent en route, n'osant plus parler, regardant à droite et à gauche, s'attendant sans cesse à voir sortir l'ours de derrière un buisson.

Leur attente ne fut pas longue ; au détour d'un sentier, ils se trouvèrent en face de l'animal féroce ; tout le monde s'arrêta ; l'ours poussa un rugissement et se dressa sur ses pattes de derrière. Le chemineau s'élança entre lui et Mme d'Orvillet.

« N'avancez pas ! cria-t-il. Laissez-moi faire. »

L'ours resta un instant indécis ; prenant son parti, pressé par la faim, il fit un pas vers le chemineau, qui lui assena un coup de massue sur la tête ; l'ours chancela un instant, reprit son aplomb, ouvrit son énorme gueule ; mais, avant qu'il eût allongé les pattes de devant pour saisir le chemineau, celui-ci lui enfonça dans la gueule ouverte un petit pieu en bois très dur, pointu par les deux bouts.

L'ours voulut refermer la gueule pour dévorer le bras du chemineau, mais les pointes du pieu s'enfoncèrent dans la langue et dans le palais. Plus l'ours faisait d'efforts pour refermer la gueule, plus les pointes s'enfonçaient dans les chairs.

Sans perdre un instant, profitant du mouvement des pattes de devant que l'ours avait ramenées à la gueule, pour se débarrasser du pieu, le chemineau lui lança un nœud coulant qui, étranglant à moitié l'animal, lui fit perdre la respiration, lui ôta ses forces, et il roula par terre.

Le chemineau ne lâcha pas la corde ; les mouvements de l'ours serraient de plus en plus le nœud coulant ; le chemineau, pendant ce temps, ne cessait de l'assommer avec son gourdin, se gardant bien de frapper sur la tête, pour l'avoir vivant et gagner ainsi les cent francs promis.

Mme d'Orvillet et les enfants, terrifiés, regardaient avec anxiété le combat de l'ours contre le chemineau, qui recevait de temps à autre un coup des griffes terribles de l'animal. Enfin, les mouvements

convulsifs cessèrent ; il resta étendu, râlant, presque étranglé, la gueule en sang. Le combat était fini, le chemineau restait vainqueur ; il lâcha un peu le nœud coulant, tira de sa poche une chaîne, la roula autour du cou de l'animal, fixa à un des chaînons le crochet qui était à un des bouts de la chaîne, et fixa l'autre bout à l'anneau de son gourdin, préparé exprès pour la circonstance, retira de dedans sa ceinture une petite barre de fer pointue, et, lâchant tout à fait le nœud coulant, laissa l'ours respirer librement, mais sans lui enlever le pieu qui maintenait la gueule ouverte.

LE CHEMINEAU

Bon ! te voilà pris, mon garçon, et prêt à rentrer en cage. Je t'ai soigné, je t'ai donné de l'air ; il n'y a que le bâillon qui te gêne, mais tu le garderas jusqu'à ce que je t'aie ramené à la ville. A mon tour, maintenant... Gredin d'ours, m'a-t-il arrangé les jambes ; de la hanche au talon il a laissé ses marques partout. Heureusement qu'il a les griffes coupées. S'il les avait eues, il m'aurait enlevé la peau de haut en bas.

MADAME D'ORVILLET

Mon pauvre homme, vous perdez tout votre sang ; laissez-moi vous bander cette blessure à la jambe ; le sang coule en abondance.

LE CHEMINEAU

Que madame s'abaisse jusqu'à me bander la jambe ! je ne souffrirai pas cela.

MADAME D'ORVILLET

C'est bien le moins, mon ami, que je vous témoigne ma reconnaissance pour nous avoir sauvés, mes enfants et moi. Laissez-moi faire. Je vous assure que vous avez besoin d'être soigné. »

Sans attendre sa réponse, Mme d'Orvillet tira son mouchoir, le déchira en deux, et, malgré l'opposition du pauvre chemineau, elle lui tamponna et lui banda la jambe pour arrêter l'écoulement du sang ; une autre blessure au genou saignait aussi beaucoup ; Mme d'Orvillet n'avait plus de mouchoir.

« Voici le mien, maman, dit Laurent en le présentant à sa mère.

— Et le mien aussi », dit Anne en faisant comme son frère.

Mme d'Orvillet les approuva d'un sourire, fit, comme pour la première blessure, un tampon du petit mouchoir de Laurent, et la lui banda avec celui d'Anne.

« Écoutez, mon ami, lui dit-elle, vous n'êtes pas en état de marcher jusqu'à la ville. Restez ici ; nous allons nous dépêcher de rentrer ; je vous enverrai une carriole ; vous y monterez avec votre ours, et on vous mènera où vous voudrez.

LE CHEMINEAU

Bien des remerciements, ma bonne chère dame ; je crois, en effet,

que je n'irai pas loin... Allons, Martin, sois sage, ne bouge pas, et tu iras en voiture retrouver ton maître, qui va te donner des coups de trique pour t'apprendre à courir les bois. Je t'en ai donné une bonne dose, mais cela ne comptera pas ; nous n'en dirons rien au maître. »

Mme d'Orvillet sourit, donna une poignée de main au bon chemineau, et s'éloigna en disant :

« Je vous enverrai la voiture aussitôt que je serai arrivée ; ce n'est pas loin ; nous en avons pour dix minutes. »

Le chemineau remercia encore, salua et s'assit près de son ennemi, ne quittant pas le gourdin ni sa baguette en fer.

« Ne bouge pas ; au premier mouvement que tu fais, je t'assomme avec ma baguette et je te pique avec la pointe. »

L'ours semblait avoir compris ; les reins brisés par le gourdin, la gueule ensanglantée par le pieu, il resta étendu, grognant douloureusement, mais ne cherchant pas à se relever.

Une demi-heure après, la carriole était arrivée ; on eut de la peine à y faire entrer l'ours ; le chemineau se plaça derrière lui, pour le tenir en respect, disait-il. Mme d'Orvillet lui avait envoyé une bouteille de bon vieux vin, qui lui fit grand bien, et un paquet de linge pour panser ses blessures. Elle avait recommandé qu'on le menât chez un médecin, et qu'ensuite on le ramenât jusque chez lui.

L'ours fut rendu au maître, qui le débarrassa de son bâillon, le roua de coups et le renferma dans sa cage avec du pain et de l'eau pour toute nourriture.

Le chemineau reçut les cent francs promis, fut visité et pansé par le médecin et ramené chez lui ; le charretier lui fit accepter le paquet de linge et une bourse contenant cinquante francs.

Le chemineau bénit Dieu de sa journée ; sa femme pleura de joie ; ses enfants pleurèrent de lui voir du sang ; le calme se rétablit ; le chemineau raconta ses aventures, sauf la rencontre de la petite demoiselle battue, et ils passèrent une heureuse nuit.

VI

RÉCIT DES ENFANTS A LEUR BONNE

Quand les enfants furent rentrés, Laurent et Anne coururent chez leur bonne.

LAURENT

Ma bonne, ma bonne, tu ne sais pas ? Un ours énorme a voulu nous manger dans le bois.

ANNE

Et un bonhomme excellent a fouetté Cunégonde et a tué l'ours.

LA BONNE, *riant*

Comment ? Qu'est-ce que vous dites donc ? Un ours dans nos bois ? Un bonhomme qui a fouetté Cunégonde ? Qui a tué l'ours ? C'est impossible mes enfants.

LAURENT

Je t'assure, ma bonne ; c'est très vrai ! Demande à maman ; un ours énorme et enragé.

ANNE

Je t'assure, ma bonne. Il a fouetté Cunégonde ! Elle était dans une colère terrible.

LA BONNE, *riant*

L'ours a fouetté Cunégonde ? Il a bien fait ! Il ne fallait pas le tuer pour cela.

ANNE

Mais non ; c'est le bonhomme.

LAURENT

Mais non, Anne, il ne l'a pas fouettée.

ANNE

Je te dis que si. Je l'ai bien entendu.

LAURENT

Maman a dit qu'il avait rêvé. Et il a voulu nous manger ; et le bonhomme...

LA BONNE, *riant plus fort*

Le bonhomme a voulu vous manger ?

LAURENT

Mais non, ma bonne ; tu ne comprends pas. C'est l'ours.

LA BONNE

Mais où était l'ours ?

LAURENT

Dans le bois. Et le bonhomme l'a piqué, l'a battu, l'a attaché avec des cordes. Et puis il est tombé.

LA BONNE

Qui ? le bonhomme ?

LAURENT

Mais non ; l'ours. Et le bonhomme avait du sang plein les jambes ; et je n'ai plus de mouchoir ; j'en voudrais un pour me moucher, parce que j'ai pleuré. Et Anne aussi, et maman aussi.

LA BONNE

Tout le monde a donc pleuré ? Je ne comprends pas un mot de votre histoire. Vous avez rêvé tout cela, mes enfants.

LAURENT

Je te dis que non ; tu ris parce qu'un méchant ours a voulu nous manger ? C'est très vilain à toi.

LA BONNE

Mon pauvre petit, si un ours avait voulu vous manger, j'en serais très effrayée ; mais il n'y a pas d'ours dans ce pays-ci.

LAURENT

Demande à maman : tu verras que c'est vrai. Donne-moi un mouchoir, mon nez coule.

ANNE

Et moi aussi, mon nez coule. »

La bonne leur donna à chacun un mouchoir ; elle ne riait plus ; elle commençait à comprendre qu'ils avaient couru un danger quelconque ; elle pensa que les enfants avaient pris un gros chien pour un ours, et continua à les interroger.

LA BONNE

Voyons, mon petit Laurent, dis-moi d'abord où était cet ours.

LAURENT

Il était dans le bois, au bord du chemin, et il a crié très fort.

LA BONNE

Et qui était ce bonhomme qui a tué l'ours ?

ANNE

C'est celui qui est venu demander pardon parce qu'il avait fouetté Cunégonde.

LA BONNE

Et pourquoi l'a-t-il fouettée ?

ANNE

Parce qu'elle lui a dit des sottises, qu'elle lui a craché à la figure. Le bonhomme s'est fâché, et il l'a fouettée avec une baguette.

LAURENT

Il a dit qu'il était ivre et qu'il demandait bien pardon. Et Cunégonde a dit que ce n'était pas vrai ; et le bonhomme a dit aussi que ce n'était pas vrai, qu'il ne la connaissait pas ; et il est parti, et nous l'avons trouvé assis dans le bois ; et il attendait un ours ; et il a demandé pardon à maman ; et il a dit à maman qu'il voulait venir avec nous pour tuer l'ours qui s'est échappé, et qu'on lui donnerait cent francs. Et l'ours est venu, et nous avons eu bien peur. Et le bonhomme a enfoncé un piquet dans la bouche de l'ours ; et puis il lui a serré le cou avec une corde, et l'ours est tombé. Et le bonhomme lui a attaché une grosse chaîne et un bâton ; et il lui a ôté la corde.

ANNE

Et tu ne dis pas que le pauvre homme avait du sang.

LAURENT

Attends donc, je n'ai pas fini. Et le pauvre bonhomme avait beaucoup de sang qui coulait. Et maman a déchiré son mouchoir ; elle lui a attaché la jambe ; et puis il avait des trous au genou, et maman n'avait plus de mouchoir, et j'ai donné le mien.

ANNE

Et moi aussi, j'ai donné le mien.

LAURENT

Attends donc, tu m'empêches de parler.

ANNE

Tu dis trop lentement.

LAURENT

Je dis aussi vite que je peux. Et Anne a donné le sien ; et maman a attaché le genou. Et le bonhomme a remercié maman.

ANNE

Et maman aussi a remercié le bonhomme.

LAURENT

Mais laisse-moi donc parler ; tu m'interromps toujours.

ANNE

C'est que tu ne dis pas tout, je veux raconter aussi, moi.

LAURENT

Eh bien, raconte, alors... Voyons... raconte.

ANNE

Tu n'as pas dit que Félicie n'a pas donné son mouchoir ; nous pleurions, elle ne pleurait pas ; elle n'a pas dit merci au pauvre homme.

LAURENT

Mais maman a dit merci pour nous ; et maman lui a dit qu'il reste bien tranquille avec l'ours ; qu'elle lui enverrait la carriole.

ANNE

Et quand nous sommes revenus à la maison, maman est allée dire à Saint-Jean [1] qu'il attelle bien vite la carriole et qu'il ramène le bonhomme avec son ours.

LA BONNE, *les embrassant*

Mes pauvres petits, je comprends à présent que, sans ce brave homme, vous eussiez été peut-être dévorés par ce méchant ours. Je remercie le bon Dieu de vous avoir fait rencontrer cet excellent homme et de vous avoir sauvés d'un si grand danger.

LAURENT ET ANNE, *l'embrassant*

Ne pleure pas, ma bonne, ne pleure pas, tu vois que nous sommes biens portants ; nous n'avons pas de sang comme le pauvre homme. »

La bonne les embrassa encore à plusieurs reprises.

Mme d'Orvillet entra en ce moment.

« Je vois, ma bonne Valérie, que les enfants vous ont raconté notre terrible aventure. Je viens vous demander du linge pour les blessures du bon chemineau qui nous a sauvés ; ma femme de chambre est sortie, c'est pressé. Faites-en un bon paquet, et ajoutez-y une bouteille de notre vieux vin de Saint-Georges ; le pauvre homme a perdu beaucoup de sang, ce vin lui redonnera des forces.

LA BONNE

J'y vais, madame, et si madame veut bien le permettre, j'y ajouterai quelque argent. Cet homme est pauvre, sans doute.

MADAME D'ORVILLET

C'est ce que j'ai pensé, Valérie ; voici cinquante francs dans cette bourse, que le charretier lui remettra quand il l'aura ramené chez lui. »

La bonne courut exécuter les ordres de Mme d'Orvillet.

MADAME D'ORVILLET

Félicie n'est pas avec vous ? Où est-elle donc ?

LAURENT

Je ne sais pas, maman ; elle n'est pas venue ici.

---

1. Prénom du domestique de l'auteur.

MADAME D'ORVILLET

Elle est sans doute dans ma chambre. »
Mme d'Orvillet sortit suivie des enfants.
Elle trouva effectivement Félicie assise dans un fauteuil.

MADAME D'ORVILLET

Que fais-tu là toute seule, Félicie ?

FÉLICIE

Je me repose, maman.

LAURENT

Pourquoi n'es-tu pas venue chez ma bonne avec nous ?

FÉLICIE

Je n'avais pas besoin de ma bonne ; je n'avais rien à lui demander.

LAURENT

Mais tu nous aurais aidés à raconter notre histoire. D'abord elle ne comprenait rien ; elle riait parce qu'elle croyait que l'ours avait fouetté Cunégonde...

FÉLICIE

Comme c'est bête !

LAURENT

Ce n'est pas bête du tout ; nous racontions mal. Elle croyait ensuite que nous avions rêvé, comme le bonhomme qui a rêvé qu'il a fouetté Cunégonde.

FÉLICIE

Il n'a pas dit fouetté, il a dit battu.

LAURENT

C'est la même chose, battue ou fouettée.

FÉLICIE

Non, ce n'est pas la même chose.

LAURENT

Ah bah !... C'est égal, tu aurais dû venir chez ma pauvre bonne, qui nous aime tant. N'est-ce pas, maman ?

MADAME D'ORVILLET

Certainement, mon cher petit ; si Félicie aimait sa bonne comme elle devrait l'aimer, elle aurait senti comme vous le besoin de lui raconter

le danger qu'elle a couru, et la reconnaissance qu'elle devrait avoir pour ce bon chemineau.

FÉLICIE

Je ne dois rien, moi, à cet homme ; il a voulu prendre l'ours pour gagner cent francs, et pas du tout pour me sauver.

MADAME D'ORVILLET

Ce que tu dis là est très mal. Ce pauvre homme a pris la peine de nous avertir et de nous accompagner ; et, sans lui, l'ours se serait jeté sur nous et nous aurait peut-être dévorés.

FÉLICIE

Il nous a accompagnés pour avoir les cent francs. Ces paysans ne pensent qu'à gagner de l'argent.

LAURENT

Tu es une ingrate ; ce pauvre homme ne pensait qu'à nous rendre service.

FÉLICIE

Laisse-moi donc tranquille ; je déteste cet homme grossier qui fait semblant d'être bonhomme.

LAURENT

Il ne fait pas semblant ; il est très bon, et nous irons demain savoir de ses nouvelles.

FÉLICIE

Ah ! par exemple ! c'est trop fort ! Aller savoir des nouvelles d'un chemineau, et d'un méchant chemineau comme celui-là !

MADAME D'ORVILLET

Félicie, je te prie de te taire ; tu dis autant de sottises que de paroles. Tu as un orgueil qui me fait une vraie peine ; nous irons demain savoir des nouvelles de ce bon chemineau, et je veux que tu viennes avec nous.

FÉLICIE

Oh ! maman, je vous en prie, laissez-moi à la maison. J'ai peur de ce vilain homme ; je suis sûre qu'il nous fera du mal.

LAURENT

Tu as donc peur qu'il ne te fouette tout de bon, comme dans son rêve ? »

Félicie devint rouge comme une cerise. Elle n'osa plus dire un mot, et sa mère lui répéta l'ordre de l'accompagner le lendemain dans sa visite.

VII

MYSTÈRE DÉVOILÉ ET RENCONTRE IMPRÉVUE

Le lendemain, en effet, on s'apprêtait à partir ; Félicie, désolée, avait encore supplié sa mère de la laisser à la maison ; Mme d'Orvillet, qui pensait que c'était l'orgueil qui poussait Félicie à refuser sa visite à un pauvre chemineau, ne voulut pas céder à ce mauvais sentiment et lui ordonna de se taire et d'aller mettre son chapeau.

La bonne entra chez Mme d'Orvillet quelques instants après.

LA BONNE

Si madame savait dans quel état est Félicie ; elle pleure et se désole ; je crois que madame ferait aussi bien de ne pas la forcer d'aller chez ce chemineau.

MADAME D'ORVILLET

Non, Valérie, je ne veux pas lui céder dans cette occasion ; son orgueil augmente avec l'âge, et surtout depuis que nous avons ces Castelsot pour voisins ; je veux le rompre quand il est temps encore.

LA BONNE

Mais madame ne sait pas tout. J'ai appris hier une chose que je crois devoir faire connaître à madame, et qui lui fera excuser la répugnance de Félicie à se retrouver en face de cet homme.

MADAME D'ORVILLET

Quoi donc ? Qu'est-ce que c'est ?

LA BONNE

C'est que l'histoire de la petite demoiselle battue est bien vraie ; seulement, il s'est trompé de château ; au lieu de la petite Castelsot, c'est Félicie qui a reçu la correction.

MADAME D'ORVILLET, *stupéfaite*

Félicie ! Mais c'est impossible ! Elle ne sort jamais seule ! D'ailleurs elle s'en serait plainte.

LA BONNE

Son amour-propre l'aura empêchée d'en parler. Madame va voir ce qui est arrivé. »

La bonne raconta alors tout ce qui s'était passé chez les Germain

et comment elle avait trouvé Félicie en larmes assise à l'entrée de l'avenue.

« J'ai cru d'abord qu'elle pleurait de contrariété de n'avoir pas été obéie quand elle a voulu nous forcer à partir de chez les Germain ; mais j'ai observé qu'elle souffrait en marchant, en remuant les bras ; le lendemain, en lui lavant le cou et les épaules, j'ai vu qu'elle avait des bleus partout ; elle m'a dit qu'elle était tombée sur des pierres ; mais je trouvais singulier qu'une chute eût amené de pareilles contusions. Quand les enfants m'ont raconté hier l'histoire du chemineau et de son prétendu rêve, tout cela m'est revenu, et j'ai été parler à Germain dans l'après-midi. Comme il l'avait suivie, il devait savoir ce qui lui était arrivé. Il m'a semblé embarrassé ; j'ai vu qu'il y avait quelque chose qu'il me cachait. Je l'ai pressé de questions. Alors il m'a avoué qu'il avait entendu crier ; qu'il avait rencontré le chemineau à moitié ivre, qui lui raconta qu'il avait corrigé une petite demoiselle impertinente, toute l'histoire que madame l'a entendu redire chez les Castelsot... Germain n'avait pas voulu en parler, de peur d'humilier Félicie. Mais madame comprend que c'est en effet pénible pour Félicie de se trouver en présence de cet homme qui l'a battue ; elle doit craindre qu'il ne dise quelque chose qui la fasse reconnaître. »

Mme d'Orvillet était désolée du récit de la bonne. Elle resta quelque temps sans parler ; enfin, elle dit avec une vive émotion :

« Mon Dieu ! quelle affaire elle s'est attirée par ses insolences ! C'est affreux pour elle ; et je conçois, en effet, sa répugnance à se retrouver en la présence de ce malheureux homme, qu'on ne peut pourtant pas trop accuser, puisqu'il était ivre. Mais comment ne m'en a-t-elle pas parlé ? Si ne l'avais su, j'aurais agi tout autrement. Et puis nous l'aurions soignée, car elle a dû beaucoup souffrir.

LA BONNE

Elle n'en a rien dit, non plus que moi, car elle savait bien qu'elle serait grondée pour s'être sauvée seule, malgré moi. Quant à la soigner, madame, je l'ai fait sans en parler à personne. Je lui ai mis de l'huile de mille-pertuis [1] et dès le lendemain elle ne souffrait presque plus. »

Mme d'Orvillet réfléchit quelques instants.

« Je vais aller seule chez ce pauvre homme ; je lui dois cette visite à cause du grand service qu'il nous a rendu. J'espère qu'il ne me parlera pas de Félicie. Il doit l'avoir reconnue ; j'ai bien remarqué qu'il l'avait beaucoup regardée, et avec surprise, avant de s'approcher de moi. Il aura probablement eu la délicatesse de ne rien dire qui pût l'humilier. Ce pauvre chemineau me paraît être bon homme, et j'espère qu'il a compris que, dans de pareilles aventures, il vaut mieux se taire que parler... Envoyez-moi les enfants, Valérie ; je veux leur annoncer que je ne les emmène pas, et qu'ils sortiront avec vous. »

---

1. *Mille-pertuis* : s'écrit d'ordinaire millepertuis. Plante dont les fleurs, après cuisson, servaient à préparer une huile efficace contre les maux d'oreilles.

Cinq minutes après, les enfants arrivaient chez Mme d'Orvillet.

« Mes chers enfants, leur dit-elle, j'ai pensé que vous pourriez gêner le pauvre blessé, qui est sans doute misérablement logé et qui ne pourrait pas seulement faire asseoir tant de monde ; ainsi, je vais y aller seule ; je vous laisse avec votre bonne. »

Laurent et Anne ne parurent pas mécontents de ce changement de projet. Félicie en fut enchantée. Mme d'Orvillet se fit accompagner par Saint-Jean, qui connaissait la demeure du chemineau ; les enfants s'amusèrent à planter des fleurs et des arbustes dans leur petit jardin.

Félicie donnait des ordres ; Laurent et Anne les exécutaient, aidés de leur bonne, qui faisait le gros de l'ouvrage. Félicie trouvait au-dessous d'elle de toucher à une bêche, à un arrosoir ; tout au plus consentait-elle à tenir les fleurs et les arbustes pendant qu'on les plantait.

Un instant seulement elle s'abaissa jusqu'à planter elle-même un pied de reines-marguerites qu'elle s'était réservé pour son jardin particulier. Pendant qu'elle enterrait le pied de la fleur, elle entendit un éclat de rire à peu de distance ; elle se retourna vivement et rougit beaucoup en reconnaissant Cunégonde et Clodoald.

CLODOALD, *ricanant*

Comment, mademoiselle Félicie, vous travaillez à la terre ? Vous n'avez donc pas de garçon jardinier pour faire ce travail de paysan ? »

Avant que Félicie interdite eût trouvé une excuse à cette humble occupation, la bonne répondit :

« Nous ne sommes pas si fiers, mon petit monsieur, nous nous amusons à embellir notre jardin, sans déranger le jardinier de son ouvrage.

CLODOALD

La fille de M. le comte d'Orvillet pourrait, ce me semble, avoir des occupations plus dignes de son rang.

LA BONNE

Nous n'avons pas de ces sottes idées, monsieur Clodoald, et nous daignons nous amuser quand l'envie nous en prend. Allons, Félicie, achevez de planter votre belle reine-marguerite ; nous avons assez à faire d'achever la plantation des nôtres.

FÉLICIE, *embarrassée*

Ma bonne, je voudrais bien que Laurent et Anne le fissent pour moi. Je n'ai pas l'habitude de ces choses et je m'y prends mal. Pardon, monsieur Clodoald, de vous avoir laissé venir dans le jardin des enfants ; je ne vous savais pas ici.

CLODOALD

Nous venions savoir de vos nouvelles, mademoiselle ; on nous avait dit qu'en retournant chez vous hier, vous aviez été attaqués par un ours échappé d'une ménagerie.

FÉLICIE

Oui, c'est vrai, mais nous n'avons pas été blessés, heureusement.

CUNÉGONDE

C'est bien heureux, en effet. Comment vous êtes-vous sauvés ? C'est si fort un ours.

FÉLICIE

Nous avons couru jusqu'à la maison.

LAURENT

Pourquoi ne dis-tu pas que c'est le bon chemineau qui nous a sauvés ?

CUNÉGONDE

Quel chemineau ?

LAURENT

Celui qui est venu faire des excuses pour avoir battu Cunégonde.

CLODOALD

Ce misérable menteur ? Je n'aurais jamais accepté le secours d'un pareil coquin.

LAURENT, *d'un air moqueur*

Vous auriez mieux aimé que l'ours nous eût mangés ?

CLODOALD, *embarrassé*

Certainement non. Mais il ne vous aurait pas touchés. C'est si poltron un ours !

LAURENT

Vous ne diriez pas cela si vous aviez vu le combat du pauvre chemineau contre cet ours.

ANNE

Le pauvre homme avait du sang plein les jambes.

CLODOALD

C'est bien fait ; il n'a que ce qu'il mérite.

ANNE

C'est méchant ce que vous dites.

LAURENT

Et que fallait-il faire au lieu d'accepter le chemineau pour nous défendre ?

LA BONNE, *riant*

Il fallait faire un salut à l'ours et lui dire : Monsieur l'ours, nous sommes les enfants du comte d'Orvillet ; vous n'oserez pas nous toucher, bien certainement ; mangez ce chemineau qui n'est qu'un paysan et laissez-nous passer. »

Les enfants rient ; Félicie même ne peut s'empêcher de rire ; Clodoald paraît très vexé ; Cunégonde lance des regards flamboyants à la bonne.

« Venez, Félicie, dit-elle ; allons dans le parc.

LA BONNE

Ne vous éloignez pas trop, Félicie.

LAURENT, *riant*

Cunégonde, n'oubliez pas le rêve du pauvre chemineau. Si le rêve n'était pas un rêve, qu'est-ce que vous feriez ?

CUNÉGONDE, *en colère*

Je vous ferai fouetter par votre maman, pour vous punir de votre impertinence.

LAURENT

Si le chemineau vous fouette tout de bon, appelez-nous.

LA BONNE

Taisez-vous, mes enfants ; il ne faut pas rire de ce qui est désagréable aux autres. Et cette histoire ne peut pas être agréable à Mlle Cunégonde. »

Félicie était au supplice ; elle s'éloigna avec ses amis.

FÉLICIE

Je déteste cet abominable chemineau.

CUNÉGONDE

On devrait l'enfermer pour le punir de son invention.

CLODOALD

Il faut que papa le fasse chasser du pays.

CUNÉGONDE

Où est votre maman ? Nous voudrions lui dire bonjour.

FÉLICIE

Elle est allée faire une visite à ce misérable.

CUNÉGONDE

Une visite ? A un grossier paysan ?

CLODOALD

A un menteur, un insolent pareil ? En voilà une idée !

FÉLICIE

Et maman voulait nous y mener. Mais je n'ai pas voulu.

CLODOALD

Vous avez bien fait. Moi, je me ferais tuer plutôt que de faire des politesses à des gens comme ce chemineau. Mais comment votre maman, la comtesse d'Orvillet, vous mène-t-elle chez tous les misérables du village ?

FÉLICIE

C'est que maman a des idées si bizarres sur les pauvres et les ouvriers ; elle dit qu'ils valent souvent mieux que nous, qu'ils sont nos frères.

CLODOALD

Nos frères ? Ha ! ha ! ha ! la drôle d'idée ! Alors le chemineau est ton frère, Cunégonde. Il est votre frère, Félicie. Il sera l'oncle de nos enfants. Ha ! ha ! ha ! je ne croyais pas que votre maman eût des idées si singulières.

CUNÉGONDE, *ricanant*

Et moi, je ne pensais pas que Félicie eût une famille si peu convenable.

UNE GROSSE VOIX

Savez-vous, mon petit monsieur (que je ne connais pas), que vous mériteriez une schlague [1] soignée pour vous être permis de parler ainsi de Mme d'Orvillet devant sa fille ; et que, si vous recommencez, vous aurez affaire à moi.

FÉLICIE

Dieu ! mon oncle ! »

Clodoald s'était retourné ; il vit un grand bel homme d'une quarantaine d'années et d'apparence distinguée. Ne sachant à qui il avait affaire, il comprima sa colère et répondit avec fierté :

« Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes ; moi, je suis le jeune baron de Castelsot, et je ne veux pas qu'on me parle comme à un chemineau.

LE MONSIEUR

Allons, allons, petit, tais-toi et ne recommence pas. Tu veux savoir qui je suis, toi, baron (prétendu) de Castelsot (bien nommé). Je suis le général comte d'Alban, frère de Mme d'Orvillet, oncle de cette petite

1. *Schlague* : vient de l'allemand *schlagen* : battre. Il s'agissait d'une peine infligée dans l'armée et dans les écoles, en Allemagne, et qui consistait à frapper la personne à coups de baguette.

sotte de Félicie que voici. J'en ai rossé de plus forts et de plus sots peut-être que toi, mon garçon ; ainsi gare à toi. Ne recommence pas, je te le répète. Et toi, Félicie, je te défends de parler de ta mère comme tu viens de le faire ; tu sais que je ne mâche pas mes paroles, et je te dis que tu es une petite sotte, une orgueilleuse et vaniteuse. Où est ta mère ? »

Félicie, interdite, n'osa pas répliquer à son oncle ; elle répondit avec embarras :

« Elle est allée voir un pauvre, elle ne tardera pas à rentrer.

LE GÉNÉRAL

C'est très bien. Je viens passer un mois avec elle. Je veux voir Laurent et Anne ; où les trouverai-je ?

FÉLICIE

Dans leur petit jardin, mon oncle ; je vais vous y mener, si vous voulez.

LE GÉNÉRAL

Non, je te remercie ; je connais bien le jardin, je l'ai assez souvent bêché et pioché avec vous. Reste avec tes charmants amis. Monsieur le baron, ajouta-t-il en faisant un profond salut, j'ai l'honneur de vous saluer, ainsi que votre digne sœur, Mlle de Castelsot. »

Et il s'en alla en riant.

VIII

LE BON ONCLE D'ALBAN

Félicie, humiliée de l'algarade de son oncle, resta immobile. Clodoald et Cunégonde étaient d'autant plus irrités qu'ils n'avaient osé riposter à un homme d'un grade et d'un rang aussi élevés. Ils restèrent donc silencieux tous les trois jusqu'à ce que M. d'Alban se fût éloigné. Quand ils se crurent en sûreté, Clodoald dit à voix basse :

« Vous avez un oncle qui n'est pas agréable, mademoiselle Félicie.

FÉLICIE

Chut ! S'il vous entendait, il nous ferait une scène terrible.

CUNÉGONDE, *bas*

Ces militaires sont si grossiers ! Ils croient toujours parler à leurs soldats. Et si on leur répond, ils se croient insultés et ils se jettent sur vous comme des bouledogues.

FÉLICIE, *bas*

Prenez garde ; il est capable d'avoir fait un détour dans le bois et de nous suivre le long des broussailles.

CLODOALD, *à mi-voix*

C'est agréable pour vous d'avoir cet oncle pendant un mois !

FÉLLICIE

Et quand il dit un mois, c'est plutôt deux ou trois. Il aime beaucoup maman, qui l'aime beaucoup aussi, et, comme il y a deux ou trois ans qu'il n'est venu à la campagne, il va vouloir rester le plus longtemps possible.

CUNÉGONDE

Il y a trois ans que vous ne l'avez vu ?

FÉLICIE

Non, nous l'avons vu tous les hivers à Paris ; mais il n'y est pas venu beaucoup, parce qu'il est obligé de rester en Afrique. »

Ils continuèrent à s'éloigner, et, pour plus grande sûreté, ils sortirent du bois et s'assirent sur un banc au milieu de la prairie.

FÉLICIE

Ici, nous sommes en sûreté ; nous pouvons causer à notre aise au moins. »

Pendant qu'ils se vengeaient de l'oncle en se moquant de lui et en disant tout le mal possible, M. d'Alban arrivait dans le petit jardin où les enfants continuaient à travailler avec ardeur. La bonne le vit venir ; elle allait avertir les enfants, mais le général lui fit signe de se taire, il s'approcha doucement et, saisissant Laurent et Anne dans ses bras, il les embrassa plusieurs fois avant qu'ils eussent pu revenir de leur surprise.

« Mon oncle Albert ! mon cher oncle ! » s'écrièrent ensemble les enfants.

Le général donna une poignée de main à la bonne.

« Bonjour, ma bonne Valérie, je suis content de vous retrouver près de ces chers enfants.

LA BONNE

Bonjour, monsieur le comte, je suis bien heureuse de vous revoir, et ici surtout, car à Paris on ne vous voit qu'en passant.

LAURENT

Mon oncle, moi aussi je suis bien content ; vous resterez bien longtemps, n'est-ce pas ?

ANNE

Oh oui ! mon oncle, restez très, très longtemps.

LE GÉNÉRAL

Oui, oui, je resterai un mois.

LAURENT

Un mois ? Ce n'est pas assez ; il faut rester tout l'été.

ANNE

Ou plutôt cent ans.

LE GÉNÉRAL

Ha ! ha ! ha ! Tu n'y vas pas de main morte. Sais-tu compter ?

ANNE

Oui, mon oncle, je sais compter jusqu'à cent.

LE GÉNÉRAL

Et sais-tu ce que c'est qu'un an ?

ANNE

Oh oui ! mon oncle, puisque j'ai cinq ans. Un an, c'est beaucoup de jours ; presque cent jours, je crois.

LAURENT

Un an, c'est trois cent soixante-cinq jours ; ainsi tu vois que tu as dit une bêtise à mon oncle.

ANNE

Tu crois cela, toi ? N'est-ce pas mon oncle, que je n'ai pas dit une bêtise ?

LE GÉNÉRAL

Tu as voulu dire une chose très aimable, ma bonne petite, mais tu as dit une chose impossible. Cent ans, c'est si longtemps, si longtemps, que nous serions tous morts de vieillesse avant d'y arriver. Mais sois tranquille, je resterai le plus que je pourrai. Voyons, mes enfants, racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis que je ne vous ai vus. »

Les enfants se mirent à lui raconter les événements les plus importants de leur vie, comme les premières fraises mûres dans les bois, une chasse au hérisson, la naissance de quatre petits chiens de garde charmants, les cerises des Germain.

ANNE

Et puis, Laurent, tu ne dis pas l'histoire du méchant ours.

LE GÉNÉRAL

Un ours ! un vrai ours ! vivant ?

ANNE

Oui, mon cher oncle, un vrai ours, qui nous a un peu mangés.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Un peu, seulement ? Pourquoi n'a-t-il pas mangé tout ?

LAURENT

Anne dit des bêtises, mon oncle. L'ours ne nous a pas mangés ; il a seulement voulu nous manger. »

Laurent raconta à son oncle l'aventure de l'ours et du chemineau, interrompue souvent par Anne et expliquée par la bonne.

Le général y prit beaucoup d'intérêt ; il approuva beaucoup la visite de sa sœur et parut ne pas bien comprendre le rêve du chemineau, malgré les explications de la bonne.

LE GÉNÉRAL

Écoutez, Valérie, je sais bien ce que c'est qu'un homme ivre, j'en ai assez vu dans ma vie pour connaître leurs habitudes. Un homme ivre oublie souvent ce qui lui est arrivé dans son état d'ivresse, mais il ne prend pas un rêve pour une chose vraie et il ne va pas faire des excuses, très pénibles pour lui, sans être bien sûr qu'il les doit... Je parie qu'il a donné, pour tout de bon, une raclée à cette sotte petite fille que j'ai rencontrée en arrivant.

LAURENT

Ah ! vous les avez rencontrés, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL

Oui, je les ai rencontrés ; ils disaient tous les trois des sottises, dont je les ai joliment grondés.

LAURENT

Et vous croyez que le chemineau a réellement battu Cunégonde ?

LE GÉNÉRAL

Ma foi, je le croirais assez ; et, franchement, j'en aurais fait autant, sans frapper si fort pourtant. Mais je le saurai ; j'irai voir ce chemineau, qui me plaît, et je lui ferai raconter son affaire.

LAURENT

Et vous nous direz ce qu'il vous aura répondu, mon oncle.

LE GÉNÉRAL

Oui, oui. Si Cunégonde a été battue par ce brave homme, tu le sauras, je te le promets.

LAURENT

Je serai bien content si on l'a battue tout de bon. Elle est méchante. Il faut la punir.

ANNE

Et si on ne l'a pas battue, mon oncle, voulez-vous la fouetter pour le bon chemineau ?

LE GÉNÉRAL

Oh non ! par exemple ! Je ne suis pas ivre ni brutal, comme le chemineau, qui n'aurait pas fait ce qu'il a raconté s'il avait été dans son bon sens ; je la taquinerai seulement ; elle sera assez vexée si je m'y mets. »

La bonne était mal à son aise ; elle n'osait pas dire au général l'histoire vraie telle qu'elle l'avait sue par Germain, et pourtant elle aurait voulu qu'il n'eût pas dit devant les enfants tout ce qu'il venait de dire, et surtout elle ne voulait pas lui laisser faire l'enquête qu'il avait annoncée ; elle se décida à en prévenir Mme d'Orvillet. En attendant, elle fit cesser les questions et les réflexions des enfants en leur disant :

« Mes chers petits, je crains que votre oncle ne vous trouve bien méchants de désirer tant de mal à Cunégonde ; pensez donc quelle terrible chose ce serait pour elle et pour ses parents si c'était vrai et si cela se savait. Il ne faut jamais souhaiter de mal à personne. Rien ne déplaît autant au bon Dieu et n'afflige nos bons anges gardiens comme le manque de charité.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Ha ! ha ! Valérie, c'est aussi pour moi que vous dites cela. Et vous avez raison ; nous avons été méchants tous les trois : moi, en croyant et peut-être en espérant que le rêve n'était pas un rêve, et vous, mes enfants, en désirant qu'il fût vrai ; et, pour nous punir, nous n'en parlerons plus jusqu'à ce que je sache par le chemineau ce qui en est.

LAURENT ET ANNE

Mais alors vous nous le direz, mon oncle.

LE GÉNÉRAL

Oui, je vous l'ai promis. À présent, je vais m'établir dans ma chambre. Vous allez m'y mener. Valérie me fera voir celle que je dois occuper.

LA BONNE

Celle que vous habitez toujours, monsieur le comte. D'après votre dernière lettre, madame espérait bien vous revoir un de ces jours ; elle l'a fait arranger toute prête à vous recevoir. »

Le général, accompagné des enfants, alla s'installer dans sa chambre. Les enfants l'aidèrent à défaire ses malles, et ils y aidèrent si bien qu'au

bout d'un quart d'heure tout était pêle-mêle sur les meubles et même par terre. L'oncle commença par en rire, mais, voyant qu'il ne s'en tirerait pas avec ces deux aides de camp, il leur dit d'aller chercher son valet de chambre et de le laisser s'arranger sans leur secours.

« Et pendant que nous mettrons tout en place, mes enfants, amusez-vous à défaire avec votre bonne ces deux paquets qui sont pour vous. Toi, Laurent, tu trouveras dans le tien un équipement complet de zouave, et toi, ma petite Anne, tu as une jolie poupée avec un trousseau complet. Valérie y trouvera aussi un châle et de l'étoffe pour une robe. »

Les enfants embrassèrent leur oncle avec des cris de joie, et, tout occupés de leurs paquets, ils oublièrent sa commission. Mais l'oncle, se doutant de l'oubli, appela lui-même son valet de chambre, et en une demi-heure tout fut mis en place.

IX

INVITATION DE ROBILLARD

A peine avait-il fini, que Mme d'Orvillet, avertie de l'arrivée de son frère, entra chez lui et se jeta à son cou.

MADAME D'ORVILLET

Quel bonheur de t'avoir enfin ici, mon ami, et pour longtemps, j'espère.

LE GÉNÉRAL

Oui, ma bonne sœur, pour un mois au moins.

MADAME D'ORVILLET

Un mois ? Tu veux dire deux ou trois.

LE GÉNÉRAL

Comme tu voudras ; nous avons le temps d'y penser. »

Après quelques questions et observations, Mme d'Orvillet demanda à son frère :

As-tu vu les enfants ?

LE GÉNÉRAL

Je crois bien ; nous nous sommes embrassés bien des fois ; ils m'ont raconté un tas d'histoires, dont une assez drôle qui regarde *Mlle la baronne de* CASTELSOT et que je leur ai promis d'éclaircir.

MADAME D'ORVILLET

Ce n'est pas Félicie qui te l'a racontée ?

LE GÉNÉRAL

Non, c'est Laurent et Anne.

MADAME D'ORVILLET

Quelle figure faisait Félicie pendant ce temps ?

LE GÉNÉRAL

Félicie n'y était pas. Nous avions eu une entrevue orageuse dans le bois, où elle se promenait avec ces deux petits imbéciles que je n'avais jamais vus chez toi et que je voudrais n'y jamais rencontrer.

MADAME D'ORVILLET

Comment ! encore ces petits Castelsot ! Je n'aime pas que Félicie les voie si souvent ! Ils lui donnent de sottes idées d'orgueil...

LE GÉNÉRAL

Qu'elle avait déjà, il faut le dire. Avons-nous eu des querelles à ce sujet ! Aussi je crois bien qu'elle ne m'aime guère et qu'aujourd'hui elle doit être furieuse contre moi, et ses amis Castelsot encore plus.

MADAME D'ORVILLET

Pourquoi cela ? Est-ce qu'ils ont été grossiers avec toi ? »

Le général raconta à sa sœur ce qui s'était passé dans le bois ; elle en fut mécontente et surtout peinée, et parla à son frère de l'inquiétude que lui causait la hauteur impertinente de Félicie vis-à-vis de ceux qu'elle croyait être au-dessous d'elle.

LE GÉNÉRAL

Tu as raison de t'en inquiéter ; et puis elle se fera détester de tout le monde.

MADAME D'ORVILLET

On la déteste déjà ; elle blesse tout le monde ; jusqu'à sa bonne, qu'elle cherche sans cesse à humilier.

LE GÉNÉRAL

La bonne ! Cette excellente Valérie qui les a tous élevés, qui les aime comme elle aimerait ses propres enfants ! Écoute, Hélène, sais-tu ce que tu devrais faire ? La mettre servante dans une ferme ? Je te réponds qu'elle perdrait bien vite ses grands airs.

MADAME D'ORVILLET, *riant*

Comme tu y vas, Albert. Trouve-moi un moyen moins terrible.

LE GÉNÉRAL, *riant aussi*

Je n'insiste pas. Mais avant tout je veux la détacher de ses sots amis

(dont je raconterai l'origine et l'histoire quand nous serons plus posés), et je commencerai dès demain, en allant voir ton chemineau et en sachant de lui s'il a réellement donné une rossée à *Mlle la baronne.*

MADAME D'ORVILLET, *effrayée*

Oh ! mon ami, je t'en supplie, pas un mot de cela.

LE GÉNÉRAL

Pourquoi donc ? Ce serait un moyen de tenir cette petite sotte.

MADAME D'ORVILLET, *avec agitation*

Je t'en prie, Albert. Si tu savais ! N'en parle à personne, je te le demande en grâce.

LE GÉNÉRAL, *surpris*

Qu'est-ce qu'il y a donc ? Comme te voilà agitée ! Tu pleures, je crois ? »

Mme d'Orvillet avait effectivement les yeux pleins de larmes ; elle raconta à son frère ce que la bonne avait appris de Germain.

Le général écouta l'histoire du chemineau avec la plus grande surprise et resta pensif quelques instants.

« Sais-tu, dit-il, que j'admire la délicatesse de ce pauvre homme et de ce bon Germain qui gardent le secret parce qu'ils sentent l'humiliation qui retomberait sur nous tous si cette histoire était connue. C'est beau, cela. Je comprends aussi la frayeur de Félicie et sa répugnance à se trouver face à face avec cet homme ; orgueilleuse comme elle est, elle se sent en sa puissance et elle est obligée de lui savoir gré de sa discrétion. D'après ce que tu viens de me confier, tu penses bien que je n'en ouvrirai plus la bouche. Aïe ! aïe ! continua M. d'Alban en se grattant l'oreille, comment me tirerai-je d'affaire avec les enfants ? »

Et il raconta à sa sœur comment il avait promis de leur rendre compte de ce qu'il saurait par le chemineau.

MADAME D'ORVILLET

Rien de plus facile que de t'en tirer ; tu n'as qu'à dire que tu n'as rien appris par le chemineau.

LE GÉNÉRAL

Oui, oui, j'arrangerai cela. »

« Le père Robillard demande à parler à madame, dit un domestique en ouvrant la porte.

LE GÉNÉRAL

Il vit encore, ce bon Robillard ? Je serais bien aise de le voir.

MADAME D'ORVILLET

Veux-tu que je le fasse venir ici ? Il nous dira ce qu'il a à nous demander.

LE GÉNÉRAL

Très bien. Faites-le monter, Flavien. »

Le domestique sortit et revint peu d'instants après, amenant le père Robillard.

LE GÉNÉRAL, *lui serrant la main*

Eh ! vous voilà, mon vieux ! Et me voilà encore une fois dans le pays ! Je suis bien aise de vous voir. Et comment cela va-t-il ?

PÈRE ROBILLARD

Vous me faites bien de l'honneur, monsieur le comte. Pas mal pour le moment. Vous avez bonne mine, monsieur le comte, ça me fait plaisir.

MADAME D'ORVILLET

Et qu'avez-vous à me dire, mon bon père Robillard ?

PÈRE ROBILLARD

Je venais demander à madame la comtesse si elle voulait bien nous faire l'honneur de venir assister à la noce de ma petite-fille Amanda.

LE GÉNÉRAL

Ah ! vous la mariez donc ? Et à qui ?

PÈRE ROBILLARD

Au fils du boucher Moutonet. Un brave garçon, doux comme un mouton ; ça n'a pas de résistance, pas de volonté. Juste ce qu'il fallait à Amanda, qui aime à commander. Ce sera une maîtresse femme, allez ; tout comme sa grand-mère...

LE GÉNÉRAL

Qui vous a mené rondement pendant les trente-huit ans que vous avez été fermier chez mon père et après lui chez ma sœur.

PÈRE ROBILLARD

Et les choses n'en allaient pas plus mal, monsieur le comte ; elle vous menait son monde, il fallait voir. Amanda est tout comme elle. Et si monsieur le comte veut bien nous faire l'honneur d'assister à la noce, il en jugera bien par lui-même.

LE GÉNÉRAL

Très volontiers, mon brave homme. A quand la noce ?

PÈRE ROBILLARD

Dans huit jours, monsieur le comte ; de demain en huit.

LE GÉNÉRAL

Très bien, mon ami ; nous y viendrons. A quelle heure ?

PÈRE ROBILLARD

Moutonet viendra vous chercher, monsieur, madame. Et les enfants aussi ; nous comptons bien sur eux.

MADAME D'ORVILLET

La mairie est un peu loin pour les enfants.

PÈRE ROBILLARD

Moutonet les portera ; que cela ne vous inquiète pas.

MADAME D'ORVILLET

Mais pour revenir ?

PÈRE ROBILLARD

Moutonet les portera également au retour.

MADAME D'ORVILLET

Mais ce pauvre Moutonet aura assez à faire, sans...

PÈRE ROBILLARD

Que madame soit tranquille. Amanda lui commandera : il faudra bien qu'il le fasse. C'est lui qui a la charge de tout le gros ouvrage. »

Après un quart d'heure de conversation, le père Robillard se retira ; M. d'Alban et Mme d'Orvillet se mirent à rire.

LE GÉNÉRAL

Pauvre Moutonet ! je ne voudrais pas être à sa place.

MADAME D'ORVILLET

Amanda a toujours été impérieuse. Elle va s'en donner avec son pauvre Moutonet. »

X

EMBARRAS DE FÉLICIE

Quand on retourna dans le salon pour le dîner, les enfants apprirent avec des transports de joie qu'ils étaient invités à la noce de Moutonet et d'Amanda. Félicie seule n'en témoigna aucune satisfaction.

FÉLICIE

Je ne vois pas la nécessité d'aller assister au mariage de deux paysans.

MADAME D'ORVILLET

Robillard a été trente-huit ans à notre service ; c'est un brave et digne homme que nous aimons tous ; et je trouve très ridicule de le traiter de *paysan* avec ton air hautain qui me déplaît tant.

FÉLICIE

Et comment voulez-vous que je dise ?

MADAME D'ORVILLET

Tu peux dire : le fermier ; ce serait mieux dit.

FÉLICIE

Mais Moutonet est un *paysan.*

MADAME D'ORVILLET

Pas davantage. Il est boucher, comme son père ; d'ailleurs pourquoi dire *paysan,* qui est un terme de mépris, au lieu de dire *ouvrier* ?

FÉLICIE

Clodoald et Cunégonde appellent tous les gens du village des *paysans.*

LE GÉNÉRAL

Sac à papier ! Veux-tu bien ne pas nous parler de ces deux petits drôles, et ne pas répondre à ta mère comme tu le fais.

FÉLICIE

Qu'est-ce que je dis de mal ?

LE GÉNÉRAL

Tu prends un air impertinent que je ne supporterai pas ; entends-tu, chipie !... Silence ! ou je te flanque à la porte. »

Félicie, obligée de se taire, comprima sa colère, mais elle résolut de se venger en n'assistant pas à la noce.

« Je n'irai certainement pas, pensa-t-elle. Si Clodoald et Cunégonde me voyaient à une noce de paysans, ils se moqueraient de moi. »

On ne parla pas de la noce devant Félicie ; mais, le matin du mariage, elle déclara à sa mère qu'elle se sentait très souffrante et qu'elle demandait à ne pas sortir.

MADAME D'ORVILLET

Qu'as-tu donc, Félicie ?

FÉLICIE

Un affreux mal de tête.

MADAME D'ORVILLET, *froidement*

Il faut te coucher, ma fille : va te déshabiller et mets-toi dans ton lit. »

Félicie, enchantée de se trouver débarrassée de la noce, alla vite se recoucher. A peine était-elle dans son lit que sa bonne lui apporta une lettre de Cunégonde. Félicie lut avec consternation les lignes suivantes :

« Ma chère Félicie, dites-moi si vous mettez une robe de soie ou une simple robe blanche pour la noce des Robillard. Ils nous ont invités ; maman nous emmène ; ce sera très amusant ; d'abord il y aura un très bon dîner ; papa leur a prêté sa fille de cuisine : et puis nous nous moquerons bien de tous ces paysans, n'est-ce pas ? Ce sera très amusant. Nous danserons entre nous pour ne pas toucher leurs mains sales.

« Répondez-moi vite, ma chère Félicie ; que faut-il mettre ?

« Votre amie,

« CUNÉGONDE DE CASTELSOT. »

« Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ? se dit Félicie. Comment pouvais-je croire que mes amis consentiraient à assister à ce sot mariage ? Et comment faire pour y aller à présent ?... Je ne peux pas me trouver guérie en cinq minutes... Que faire ? Mon Dieu ! que faire ? »

« Le domestique demande la réponse, dit la bonne en rentrant ; il est très pressé. »

Félicie prit son parti, demanda du papier, un crayon et écrit :

« Robe blanche ; je n'ai pas le temps d'en écrire davantage.

« Votre amie,

« FÉLICIE D'ORVILLET. »

La bonne prit le papier, le lut.

LA BONNE

Qu'est-ce que c'est, robe blanche ? Pour qui une robe blanche ?

FÉLICIE

Porte vite, ma bonne, porte vite ! je te l'expliquerai tout à l'heure. »

Félicie retomba sur son oreiller, et ferma les yeux.

Cinq minutes après, elle était levée ; elle s'habillait en toute hâte, lissait ses cheveux, mettait la chaussure fine et la robe blanche, préparées de la veille, et s'apprêtait à aller chez sa mère quand la bonne rentra.

LA BONNE

Comment ! vous voilà levée ! Et le mal de tête ?

FÉLICIE

Il s'est passé en dormant ; je vais dire à maman que je puis aller avec elle à la noce.

LA BONNE

Ah ! vous allez à la noce à présent ? Cela m'étonne ; vous étiez si décidée à ne pas y aller.

FÉLICIE, *sèchement*

J'ai changé d'idée. »

Félicie sortit, laissant sa bonne très surprise.

« Il y a quelque chose là-dessous, pensa-t-elle. Elle n'avait pas mal à la tête ; ceci est certain ; c'était un prétexte pour ne pas aller à la noce ; et la voici qui change d'idée en cinq minutes, qui s'habille sans m'appeler et qui court chez sa mère, de peur qu'on ne parte sans elle. Je suis sûre que la lettre de Castelsot y est pour quelque chose ; au reste, c'est tant mieux pour moi ; je pourrai rejoindre mes chers petits à la noce Moutonet et Robillard, et je débarrasserai madame, qui pourra se reposer. »

La bonne se mit à faire le lit ; elle trouva un papier dans les draps ; elle l'ouvrit : c'était la lettre de Cunégonde.

« Voilà l'explication du mystère ! Les Castelsot y vont : il faut qu'elle y aille aussi. »

Félicie était allée chez sa mère, qu'elle trouva prête à partir avec le général et ses enfants.

MADAME D'ORVILLET

Te voilà, Félicie ? Par quel hasard ?

FÉLICIE

Maman, j'ai dormi et je me suis réveillée guérie ; alors j'ai pensé que je ferais bien de vous accompagner.

MADAME D'ORVILLET

Si c'est un remords de conscience, tu fais bien ; seulement tu ferais mieux de l'avouer franchement au lieu de mentir, ce qui est très mal. Tu penses bien que je n'ai pas cru à ton mal de tête, que je ne crois pas à ton sommeil ni à ta guérison merveilleuse. Si je te permets de nous accompagner, c'est pour ta bonne, qui pourra nous rejoindre, au lieu de te garder.

LE GÉNÉRAL

Et si nous t'emmenons, c'est à la condition que tu ne prendras pas tes grands airs et que tu seras polie pour tout le monde.

— Oui, mon oncle », répondit humblement Félicie, qui tremblait qu'on ne la laissât à la maison.

On descendit le perron.

« Et la voiture ? demanda Félicie. Elle n'est pas prête !

MADAME D'ORVILLET

Nous allons à pied.

FÉLICIE

Pourquoi cela ?

MADAME D'ORVILLET

Pour laisser au cocher et au domestique leur liberté ; ils ont tous congé jusqu'au soir.

FÉLICIE

Ce sera bien désagréable d'arriver à pied, comme des pauvres.

MADAME D'ORVILLET

Ce sera beaucoup mieux que d'empêcher nos pauvres domestiques de s'amuser.

FÉLICIE

Ce n'est pas une grande fatigue que d'atteler une voiture.

LE GÉNÉRAL, *poussant Félicie*

Ah çà ! vas-tu finir avec tes raisonnements, toi ? Marche en avant avec ton frère et ta sœur, et tais-toi. »

Félicie ne parla plus, ne s'arrêta pas, mais elle n'en pensa pas moins, maudissant l'empire de son oncle dans la maison, et la bonté *absurde* de sa mère, qui préférait le plaisir des domestiques au bien-être de ses enfants. Elle se consola par la certitude de retrouver à la noce ses amis Castelsot, et se promit de se revenger sur les *paysans* de la contrainte qu'on lui imposait.

Ils rencontrèrent à moitié chemin le pauvre Moutonet suant comme une grotte, pâle, exténué.

MOUTONET

Bien des excuses, messieurs, mesdames, je me suis pressé tant que j'ai pu, mais j'ai couru et veillé une partie de la nuit. Vers le matin je me suis un peu assoupi ; le temps de m'habiller, de prendre les ordres et me voici en retard.

MADAME D'ORVILLET

Pas du tout, mon ami ; nous venions au-devant de vous, comme vous voyez ; il n'y a pas de temps perdu.

MOUTONET

Si ces dames et ces messieurs voulaient bien me garder le secret et ne pas parler à Amanda du retard, cela m'éviterait du désagrément.

LE GÉNÉRAL

Sois tranquille, mon garçon ; nous ne dirons rien. Mais tu t'enfonces dans une mauvaise route, mon ami : un mari qui a peur de sa femme, c'est risible, parole d'honneur.

MOUTONET

Ce n'est pas que j'aie peur, monsieur le comte, c'est que je l'aime bien et que je ne veux pas la mécontenter.

LE GÉNÉRAL

Ta ! ta ! ta ! je connais cela ; j'en ai vu plus d'un ; quand la femme gronde, le mari ploie le dos, et la femme tape dessus. Et tu sais ce qui arrive à un homme battu par sa femme ?

LAURENT

Quoi donc, mon oncle ? Qu'est-ce qui arrive ?

LE GÉNÉRAL

Le village se rassemble, on place le mari de gré ou de force sur le dos d'un âne, le visage du côté de la queue, et on le promène dans tous les hameaux de la commune.

LAURENT

Mais c'est très amusant, cela ; moi, cela m'amuserait beaucoup.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Ah bien ! quand tu te marieras, tu pourras te procurer ce plaisir.

ANNE

Moi, je n'aimerais pas cela. Ne faites pas cela, Moutonet ; ne laissez pas Amanda vous battre.

MOUTONET, *riant*

Il n'y a pas de danger, mademoiselle ; Amanda a l'air comme ça un peu rude ; mais quand on la connaît, il n'y a qu'à ne pas la contrarier ; elle est bonne et douce, elle fait tout ce qu'on veut. Je l'aime bien, allez ; c'est tout à fait une bonne ménagère. »

Le général et Mme d'Orvillet se mirent à rire ; Moutonet rit plus

fort qu'eux. Félicie le regardait avec dédain. L'oncle lui tapa sur l'épaule.

« Pas de grands airs ! » dit-il.

Félicie baissa les yeux ; tout le monde se remit en marche.

XI

LA MAIRIE ET LE REPAS DE NOCE

Quand ils arrivèrent, le cortège de la noce débouchait sur la route par couples. Amanda seule n'avait pas d'homme pour lui donner le bras. Moutonet se précipita à son poste près de sa fiancée, et, après les saluts, les compliments d'usage, on se dirigea vers la mairie.

En l'absence du maire, M. d'Orvillet, qui était aux eaux des Pyrénées pour sa santé, ce fut l'adjoint qui fit le mariage civil. Une distraction de Moutonet, qui examinait furtivement le visage un peu irrité d'Amanda, l'empêcha de répondre promptement à la question de l'adjoint : « Simplice-Parfait-Fortuné Moutonet, consentez-vous à prendre pour épouse Amanda-Olivette-Prudence Robillard ? »

Le silence du marié fit lever les yeux à l'adjoint. Amanda pinça le bras de Moutonet, qui frémit sous le pinçon vigoureux de sa douce fiancée.

« Aïe ! Oui ! oui ! oui ! » s'écria-t-il d'une voix éclatante.

Ce fut un rire général, auquel les parents eux-mêmes se joignirent.

« Et vous, Amanda-Olivette-Prudence Robillard, consentez-vous à prendre pour époux Simplice-Parfait-Fortuné Moutonet ?

— Oui ! » répondit sans hésiter, d'une voix retentissante et vibrante de colère, la robuste fiancée.

Un nouvel éclat de rire partit de tous les côtés. La cérémonie s'acheva au milieu d'une gaieté bruyante, à laquelle ne participèrent pas les mariés. Moutonet regardait Amanda d'un œil suppliant, et Amanda lui répétait sur tous les tons :

« Tu me le payeras !... Tu ne l'emporteras pas en paradis !... Tu verras si je sais me venger !... Je t'apprendrai à me faire des affronts. »

Le pauvre Moutonet était plus mort que vif ; ses excuses les plus humbles, faites à voix basse, ne firent qu'exaspérer Amanda, qui se sentait observée et qui comprenait le ridicule de sa position.

Quand les actes de mairie furent présentés pour être signés, l'adjoint dit à haute voix :

« Ceux d'entre vous qui ne savent pas signer devront faire une croix en place de signature. »

Quand le général s'avança et prit la plume :

L'ADJOINT

Une croix suffira, monsieur, si vous avez de la difficulté à signer.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Je signe assez facilement ; je vais toujours essayer.

L'ADJOINT

Mais, monsieur, il ne faut pas faire de gribouillage sur les registres. Mettez une croix, ce sera plus sûr. »

Le général avait signé, mais en riant de si bon cœur que la plume, se trouvant secouée et trop pleine d'encre, en laissa échapper une grosse goutte.

L'ADJOINT

Là ! Je le disais bien ! Ce que c'est que de vouloir en faire plus qu'on ne sait. Voilà un registre déshonoré. »

Pour le coup, le rire devint si général que M. d'Alban, sa sœur et bien d'autres en avaient les larmes aux yeux.

Le pauvre adjoint était visiblement vexé ; il fut abîmé de quolibets ; il comprit enfin sa sottise et se perdit tout honteux dans la foule.

Le cortège se remit en marche pour arriver à l'église. Chacun avait repris son sérieux. Amanda ne s'adoucissait pas ; Moutonet, tremblant et confus, semblait un condamné à mort.

On arriva, on se plaça ; la cérémonie du mariage commença. Cette fois Moutonet répondit OUI avec un empressement des plus satisfaisants, et Amanda d'une voix radoucie qui fit relever à Moutonet sa tête abattue.

Après la messe on se dirigea vers un grand hangar où le dîner était prêt à être servi. Chacun prit sa place. On fit asseoir le général à la droite de la mariée, le petit Laurent à la gauche, Anne près de Laurent ; la bonne (arrivée pendant qu'on était à la mairie) fut placée près d'Anne. Mme d'Orvillet eut la place d'honneur, près du vieux Robillard, en face de son frère, qui avait à sa gauche la vieille mère Robillard.

Les Castelsot étaient arrivés au milieu de la messe. Félicie, d'abord enchantée d'être au rendez-vous avant eux, pour qu'ils ne la vissent pas arriver à pied, commença à s'inquiéter quand on fut sorti de la mairie ; à l'église son inquiétude augmenta ; mais au milieu de la messe, quand on entendit le roulement d'une voiture et la voix impérieuse de M. de Castelsot, qui se faisait faire place pour arriver au premier rang, l'agitation de Félicie cessa, et le mécontentement de Mme d'Orvillet commença ; elle crut comprendre les motifs de la conduite de Félicie ; elle fit tous ses efforts, après la messe, pour l'empêcher de faire bande à part avec les Castelsot ; mais, obligée de garder son rang dans le cortège de la noce, elle n'y réussit pas. Félicie d'un bond avait rejoint ses amis ; elle évita de jeter les yeux du côté de sa mère, devinant les signes qu'elle lui adresserait, et ne voulant pas y obéir.

Robillard, pressé de se mettre à table, emmena Mme d'Orvillet ; Félicie, livrée à elle-même, resta avec Clodoald et Cunégonde ; ils commencèrent leurs impertinentes plaisanteries, tout bas d'abord, plus haut ensuite, de manière à être entendus de leurs voisins.

CUNÉGONDE

Allez-vous dîner avec tout ce monde-là, Félicie ?

FÉLICIE

Je ne sais pas trop ; ce sera difficile de faire autrement, à moins de ne pas dîner...

CUNÉGONDE

Ah ! mais non, par exemple ! Un dîner excellent, apprêté par notre fille du château ! Je veux en goûter et en manger.

CLODOALD

Il y a moyen de tout arranger : faisons-nous servir à part ; je vais en dire un mot à maman. »

Clodoald parla en effet à sa mère et à son père ; ils jetèrent un coup d'œil dédaigneux sur les convives ; ils virent que les places d'honneur étaient prises par Mme d'Orvillet et M. d'Alban.

« Il n'y a plus de places convenables pour nous, dit d'un air sec le baron Castelsot ; mais, comme dit mon fils Clodoald, on nous servira à part, et les premiers, comme de droit. »

Mme la baronne approuva en balançant la tête, et, au moment où arrivait la soupe en plusieurs soupières, pour que chacun pût se servir à l'aise, le baron appela :

« Hé ! par ici donc ! Nous dînons à part. Des assiettes ! des couverts ! des serviettes !

MOUTONET

Monsieur le baron, il y a des places vides tout près de vous, au bout de la grande table.

LE BARON

Pour qui me prends-tu, mon garçon ? Crois-tu que j'irai me mêler, avec ma femme et mes enfants, à tous ces manants, pour attendre qu'on veuille bien me servir après les rustres que le hasard aura placés avant nous ? Je dîne seul, en famille ou pas du tout, et j'emmène ma cuisinière. »

Le jeune Moutonet courut avertir son grand-père, qui parut fort contrarié, se gratta la tête, se leva de table après avoir fait ses excuses à Mme d'Orvillet, et alla consulter sa femme.

MÈRE ROBILLARD

Tu te troubles pour un rien. Te voilà tout révolutionné pour une

niaiserie. Je vais arranger tout cela. Va reprendre ta place ; mange tranquillement et ne t'occupe de rien.

PÈRE ROBILLARD

Mais, ma bonne amie, mais...

MÈRE ROBILLARD

Je te dis de me laisser faire ; tu n'entends rien à rien.

PÈRE ROBILLARD

Pardon, ma bonne amie, mais...

MÈRE ROBILLARD

Ah çà ! vas-tu te taire enfin ? Me prends-tu pour une imbécile à qui il faut mâcher les paroles ? »

Amanda s'était retournée quand sa grand-mère avait élevé la voix ; elle se leva précipitamment et courut à elle.

« Avez-vous besoin de moi, bonne maman ? Qu'a-t-il fait, bon papa ? Faut-il que je le remmène ?

MÈRE ROBILLARD

Oui, prends-le, ma fille, et fais-le taire ; il n'en finit pas avec ses mauvaises raisons. »

La vieille Robillard courut à son tour du côté des Castelsot, qui attendaient, avec un mécontentement digne mais visible, qu'on leur servît le dîner apprêté par leur cuisinière.

MÈRE ROBILLARD

Faites excuse, monsieur le baron, madame la baronne, mesdemoiselles et monsieur, Robillard n'entend rien à rien ! Il n'attendait pas l'honneur que lui font M. le baron, Mme la baronne, ces demoiselles et le jeune monsieur, de partager notre joie et notre repas. Il n'a rien préparé pour cet honneur !

LE BARON

Il devait bien penser que si je lui donnais mes gens, auxquels vous n'aviez aucun droit, il devait me donner à déjeuner et à dîner ? C'est déjà un assez grand dérangement pour nous, sans qu'on l'augmente en nous faisant mourir de faim.

MÈRE ROBILLARD

Mon Dieu ! monsieur le baron, veuillez l'excuser ; il n'a pas beaucoup d'intellect, vous le savez, et quand je ne me mêle pas des choses, rien ne va. »

Tout en parlant et en écoutant, la mère Robillard avait débarrassé une table des verres, bouteilles et assiettes qui la couvraient ; elle y avait mis une nappe blanche, en faisant observer qu'elle pensait à tout ; elle

mit cinq couverts, tout ce qui était nécessaire pour le service et courut chercher une soupière bien pleine de soupe.

Félicie et ses deux amis triomphaient. La mère Robillard attacha au service de leur table un des jeunes Moutonet (car ils étaient cinq frères, tous de la pure race des MOUTON ; le langage incorrect des villageois, et un peu de malice peut-être avaient fait dégénérer les *Mouton* en *Moutonet*). Ce jeune Moutonet, le plus jeune des frères et l'aîné de cinq sœurs, avait quinze ans, c'est-à-dire qu'il avait sept ans de moins que son frère Simplice-Parfait-Fortuné, le nouveau marié. Il n'avait pas osé refuser l'honneur de servir les seigneurs de Castelsot, mais son attitude témoignait de ses regrets ; sans cesse il tournait la tête et souriait d'un air d'envie en regardant les malices innocentes des jeunes gens qui servaient sous les ordres de Moutonet (Simplice-Parfait-Fortuné) ; les vengeances de jeunes convives, les poussades, les rires, les tours, les maladresses, tout enfin ce qui compose la gaieté d'une noce.

XII

LE CHEMINEAU ET LE GÉNÉRAL EN PRÉSENCE

Tout en mangeant, Félicie et ses amis continuaient leurs plaisanteries moqueuses, leurs observations méchantes sur les personnes présentes, sans même épargner le marié et sa famille.

CLODOALD

Savez-vous, jeune Moutonet, de quelle race était votre ancêtre, le premier Mouton établi dans le pays ?

MOUTONET JEUNE, *d'un air naïf*

Non, monsieur, je ne l'ai jamais demandé.

CLODOALD

Est-ce de père en fils que vous avez cette chevelure si frisée qui rappelle votre nom ?

MOUTONET JEUNE

Je pense que oui, monsieur ; tous les Moutonet vivants sont frisés comme moi ; il y a bien des gens qui nous l'envient ; on n'a pas besoin de passer par les mains du coiffeur, avec des cheveux tout frisés comme ça.

FÉLICIE

Je n'ai pas de fourchette pour manger mon poulet.

MOUTONET JEUNE

Pardon, mam'selle ; vous en avez une près de vous.

FÉLICIE

Mais c'est une fourchette sale !

MOUTONET JEUNE

Pardon, mam'selle. La mère Robillard l'a mise toute propre tout à l'heure.

FÉLICIE

Mais je viens de manger avec.

MOUTONET JEUNE

Eh bien, mam'selle ; ce n'est pas ça qui l'a salie ! Mam'selle ne me fera pas croire qu'une demoiselle propre comme mam'selle salisse les couverts en mangeant avec.

FÉLICIE

Ce n'est certainement pas moi, mais la sauce, la graisse.

MOUTONET JEUNE

Oh, mam'selle ! tout ça n'est pas de la saleté ! C'est bien bon au contraire.

FÉLICIE, *avec impatience*

Que ce paysan est bête ! Donnez-moi une fourchette propre.

MOUTONET JEUNE

Oui, mam'selle. »

Le Moutonet jeune prit la fourchette sale, l'essuya avec un bout de chiffon qui était dans un coin et la rendit à Félicie.

FÉLICIE, *en colère*

Sale paysan ! Faut-il être dégoûtant pour faire des choses comme cela !

MOUTONET JEUNE

Dame ! mam'selle, nous autres c'est comme ça que nous faisons.

CUNÉGONDE

Il n'y a pas moyen de manger avec des couverts si dégoûtants.

MOUTONET JEUNE

J'en suis bien désolé, mam'selle, mais je ne sais qu'y faire. Je vais demander à la mère Robillard. »

Moutonet jeune disparut et ne revint plus. Il s'était faufilé parmi les garçons qui aidaient au service de la grande table, et il se consola des impertinences de Félicie par les rires et par la franche gaieté de ses compagnons.

La mère Robillard ne tarda pas à revenir, rouge et essoufflée, pour savoir ce qu'il y avait et pourquoi Moutonet jeune était tout triste.

LA BARONNE

Votre Moutonet est un imbécile, madame ; il n'entend rien au service.

MÈRE ROBILLARD

Quant à imbécile, il ne l'est pas, sauf votre respect, madame la baronne. Et quant au service, il ne connaît peut-être pas celui de vos châteaux, mais il est bien futé pour celui qu'on doit faire chez lui ; il vous égorge et vous apprête un mouton ou un veau, comme un homme.

LE BARON

Je ne vous ai pas demandée, madame, pour faire l'éloge de ce petit sot, mais pour nous faire servir notre dîner par quelqu'un de capable.

MÈRE ROBILLARD

Ah bien ! monsieur le baron, je ne saurais trouver mieux. Un autre ne se serait peut-être pas accommodé si longtemps des moqueries de ces demoiselles et de votre petit monsieur. J'ai beaucoup à faire, voyez-vous ; c'est moi qui donne le dîner ; tout retombe sur moi. »

« Mère Robillard ! criait-on de tous côtés, du cidre, s'il vous plaît. Et puis, on manque de verres par ici. »

Elle répondait :

« Ah bien ! qu'on boive deux dans le même verre ; quant au cidre, allez, vous autres jeunes garçons, mettre une nouvelle pièce en perce. Moutonet vous fera voir où ce qu'elle est. Pardon, excuse, madame la baronne, si je vous laisse ; tout retombe sur moi ; je ne puis m'absenter. Mais je vais voir à ce que vous soyez servis par quelqu'un d'intelligent. »

La mère Robillard partit, laissant la table Castelsot très courroucée du peu de respect qu'on lui témoignait. La brave vieille, bien qu'elle fût impatientée de l'exigence de ces Castelsot, s'occupa pourtant à leur chercher un serviteur intelligent et obligeant. En attendant, Moutonet (Simplice-Parfait-Fortuné) porta différents mets sur leur table, et ils se résolurent à manger sans changer de couverts.

Le dîner était déjà assez avancé, quand le nouveau serviteur des Castelsot parut. A son aspect, les trois enfants se levèrent en criant. Le baron et la baronne se dressèrent également dans une violente indignation.

Le chemineau (car c'était lui), qui ne s'attendait pas à paraître devant Félicie et les Castelsot, resta ébahi. Tout le monde s'était retourné et

levé, se demandant ce qu'il y avait. M. d'Alban comprit de suite l'embarras de la situation, quand il entendit l'exclamation de sa sœur : « Le chemineau ! »

Il se leva, se dirigea vers le chemineau et, lui serrant la main, il dit haut, de manière à être entendu de tout le monde :

« Je suis bien aise de vous retrouver ici, mon brave homme, pour vous exprimer ma reconnaissance du grand service que vous avez rendu à ma sœur et à ses enfants en les sauvant des griffes et des dents de l'ours. Comment cela va-t-il maintenant ? Vous avez été grièvement blessé ? »

Le chemineau s'était remis pendant le discours du général ; il remercia à son tour des bontés qu'on lui avait témoignées.

Tout en parlant, il examinait attentivement M. d'Alban.

LE CHEMINEAU

Pardon, monsieur, si je vous fais une question, comme on dit, saugrenue. Monsieur est-il militaire ?

LE GÉNÉRAL

Certainement, depuis vingt-trois ans.

LE CHEMINEAU

Monsieur n'a-t-il pas été colonel au 40e de ligne, en Afrique ?

LE GÉNÉRAL

Pendant dix ans, mon ami.

LE CHEMINEAU

Monsieur est donc M. le comte d'Alban ?

LE GÉNÉRAL

Tout juste, mon cher ; comment me connaissez-vous ?

LE CHEMINEAU

Monsieur se souvient-il d'un colon qui a aidé, un jour, monsieur le comte à se débarrasser de trois Arabes qui l'avaient attaqué un peu rudement ?

LE GÉNÉRAL

Si je m'en souviens ! Je me vois encore aux prises avec ces coquins qui me labouraient les côtes avec leurs sabres. Sans ce brave colon qui est venu à mon secours en se jetant sur eux comme un lion, et qui les a travaillés à son tour avec une serpe, j'étais un homme mort. Et vous étiez donc là ? Vous avez assisté au combat ?

LE CHEMINEAU

C'était moi le colon, monsieur.

— Vous ? c'était vous ? s'écria le général en lui serrant les mains, au grand scandale des Castelsot et de Félicie, et aux acclamations de tous les assistants. Mon ami ! mon brave ami ! Mais vous êtes donc destiné à être le sauveur de toute ma famille ! Je suis heureux de vous rencontrer, mon ami. Comment m'avez-vous reconnu ? Je vous ai si peu vu ! On m'a emporté presque tout de suite.

— C'est moi-même qui vous ai emporté, monsieur, avant que vous eussiez repris connaissance. Les Arabes étaient blessés et en fuite ; il n'y avait plus de danger pour vous, mais vous étiez sans connaissance ; vous n'avez donc pas pu voir mon visage, mais j'ai bien vu le vôtre pendant une heure que je vous ai porté. »

Cette scène avait mis un peu de désordre dans le repas ; Mme d'Orvillet s'était levée de table et était venue remercier le brave chemineau. Laurent et Anne regardaient tout ébahis ; ils coururent à lui et l'embrassèrent. Le bon chemineau ne savait comment assez remercier de la reconnaissance qu'on lui témoignait ; il regardait Félicie du coin de l'œil ; il souffrait pour elle de son embarras. Mme d'Orvillet ne savait si elle devait l'appeler ou la laisser comme dans l'oubli. Le général fit cesser l'indécision.

« Viens, Félicie, il faut que, toi aussi, tu remercies ce brave homme qui m'a sauvé la vie. Tous, nous lui devons beaucoup. »

Félicie ne bougea pas ; son oncle alla à elle, lui prit la main et lui dit à l'oreille en l'embrassant :

« Je sais ce qui te retient, je sais tout ; il faut que tu viennes, sans quoi on pourrait deviner... les Castelsot surtout. »

Félicie devint pourpre, mais elle n'hésita pas à suivre son oncle et à aller serrer la main du chemineau ; elle voulut parler, mais l'humiliation était trop grande pour son courage, l'effort avait été trop violent, elle éclata en sanglots. Tout le monde crut que c'était la reconnaissance qui la faisait pleurer ; on lui sut gré de ce bon sentiment. Mais l'oncle et le chemineau, qui devinaient la cause de son émotion, la plaignaient. Le chemineau lui dit tout bas :

« Pardon, mademoiselle, pardonnez-moi, je ne savais ce que je faisais. »

Pour faire finir cette scène, le général prit le bras du pauvre chemineau et présenta cet homme à toute la société comme son sauveur ; il demanda qu'on lui fît à table une place près de lui ; chacun s'empressa d'y aider en se resserrant un peu, en apportant une chaise, un couvert, en rapportant les plats déjà mangés.

Au commencement, le chemineau fut un peu confus de l'honneur qu'on lui faisait, mais il ne tarda pas à se remettre et il se mit à manger de bon appétit et à boire en homme altéré.

XIII

IMPERTINENCE DE FÉLICIE

Il y avait deux heures qu'on était à table ; les enfants n'avaient plus faim, ils étaient fatigués de rester assis ; la mère Robillard les fit sortir et les mena à la table où était préparé le dessert réservé pour les enfants du château. Là ils recommencèrent à manger gâteaux, noisettes, fruits, macarons, sucre d'orge et autres gourmandises toujours fort appréciées des enfants ; le petit Germain avait bien envie d'approcher, mais il n'osait pas.

« Germain, Germain ! s'écria Anne, viens manger avec nous de très bonnes choses. »

Germain accepta l'invitation avec joie ; d'autres petites têtes se montrèrent et reçurent le même accueil ; de sorte qu'en peu d'instants on entendit partir de ce coin des rires, des cris de joie, des conversations animées.

La mère Robillard y amena aussi Félicie et les petits Castelsot. Ils regardèrent avec dédain.

« Un joli dessert, dit Félicie, de vieux gâteaux au beurre rance...

LAURENT

Pas du tout, ils sont excellents et tout frais.

FÉLICIE

Tu trouves tout bon, toi ; pourvu que tu manges, tu es content.

LAURENT

Et toi, tu trouves tout mauvais. Moi, je suis toujours content ; toi, tu es toujours grognon.

ANNE

Veux-tu goûter des sucres d'orge ? ils sont très bons.

FÉLICIE

Fi donc ! C'est commun, des sucres d'orge ! Tous les gamins de Paris en mangent toute la journée.

LAURENT

C'est qu'ils ont bon goût ; ils aiment les bonnes choses.

FÉLICIE, *examinant chaque assiettée*

Et tout cela est sale, tout le monde y a touché ; on voit la trace des doigts.

LAURENT

Et avec quoi veux-tu qu'on y touche ? Avec les pieds ? avec les dents ?

FÉLICIE, *vexée*

Comme c'est bête, ce que tu dis ! »

Tous les enfants riaient aux dépens de Félicie : ils admiraient beaucoup les ripostes de Laurent et se réjouissaient de son esprit, qui leur semblait supérieur à tout ce qu'ils avaient entendu.

FÉLICIE

Tu es en bonne compagnie avec tous ces petits imbéciles qui t'admirent et qui rient sans savoir pourquoi.

LAURENT

Si fait, si fait, ils savent bien pourquoi ; parce que je te colle et que tu n'as rien à me répondre ; n'est-ce pas, mes amis ? »

Un rire général, mais étouffé, fut la réponse qu'obtint Laurent.

FÉLICIE

Je te fais mon compliment de ton succès ; c'est tout à fait ridicule.

LAURENT

Vois comme je me contente de peu. Je suis très content de faire rire mes amis et je ne me trouve pas ridicule. Bien mieux, c'est toi que je trouve ridicule et même sans esprit.

FÉLICIE, *en colère*

Tais-toi, je ne veux pas que tu me dises des sottises.

LAURENT

Tu m'as bien dit que j'étais bête ; pourquoi ne te dirais-je pas que tu n'as pas d'esprit ? C'est beaucoup moins que d'être bête.

FÉLICIE

Il n'y a pas moyen de causer avec un imbécile comme toi.

LAURENT

Pourquoi cela ?

FÉLICIE

Parce que ce que tu dis est si bête qu'on ne sait comment y répondre.

LAURENT

Tiens ! mais ce n'est pas si bête alors, puisqu'un grand esprit comme le tien ne peut pas me répondre.

FÉLICIE

Clodoald, Cunégonde, aidez-moi, je vous en prie, à faire taire ce méchant gamin, qui a quatre ans de moins que moi, et qui veut me tenir tête.

CUNÉGONDE

Si nous pouvions faire cesser les rires de tous ses amis, ce serait mieux encore. »

Laurent prend Anne par la main, repousse ses amis contre la table de friandises et se place devant eux avec Anne en criant :

« Essayez donc, tâchez de nous faire taire : vous verrez si c'est facile. A nous tous, nous vous rosserions et nous n'en ririons que mieux.

CLODOALD, *piqué*

Si vous croyez que nous allons nous compromettre avec ces enfants de rien !

LAURENT

Rions, mes amis, rions. Ha ! ha ! ha ! ha ! *(Tous rient.)*

CUNÉGONDE, *en colère*

Et si vous croyez que nous daignons nous fâcher contre ces petits gueux ?

LAURENT

Rions. Ha ! ha ! ha ! ha ! *(Tous rient.)*

CLODOALD, *furieux*

Et si vous croyez que vos rires sont spirituels !

LAURENT

Ils sont jaloux, mes amis, rions. Ha ! ha ! ha ! ha ! *(Rires plus prolongés.)*

CUNÉGONDE

Ils sont à fouetter, en vérité.

LAURENT

Mademoiselle Cunégonde, faites venir le chemineau, il rêvera tout haut. Rions ! » *(Rires de plus en plus éclatants.)*

Clodoald, Cunégonde et Félicie deviennent pâles, de colère ; Clodoald s'élance d'un bond sur Laurent, qui roule par terre ; Germain se jette entre lui et Clodoald, qu'il repousse ; Clodoald, âgé de quatorze ans et beaucoup plus grand que Germain, le repousse à son tour. Laurent se précipite sur Clodoald ; Anne lui pince les jambes ; Clodoald crie et se débat ; les autres enfants s'enhardissent et arrivent successivement

au secours de Laurent, d'Anne et de Germain ; Cunégonde et Félicie accourent pour défendre Clodoald. Au milieu de cet engagement, arrivent le général et le chemineau. Le général saisit Clodoald par les cheveux et le tire un peu rudement en arrière ; Clodoald hurle ; Cunégonde crie, Félicie pleure et appelle au secours ; le chemineau, croyant qu'elle est attaquée, la saisit dans ses bras et l'emporte à quelques pas plus loin. Félicie se figure qu'il veut l'enlever et lui abîme la figure à coups de poing et à coups d'ongles. Le général envoie Clodoald rouler à dix pas d'un coup de pied bien visé ; il chasse Cunégonde, qui se jetait sur Laurent et sur Anne.

LE GÉNÉRAL

Bon ! voici le terrain déblayé ; pas de tués, pas de blessés. Qu'est-ce qui est arrivé ?

ANNE

C'est Félicie, Cunégonde et Clodoald !

LE GÉNÉRAL

Qu'ont-ils fait ?

LAURENT

Félicie a fait l'orgueilleuse avec ces pauvres garçons, qui sont très bons ; elle a dit que le dessert était une saleté, que mes amis étaient des imbéciles ; Clodoald a dit qu'ils étaient des gueux ; ils ont dit je ne sais quoi encore ; et moi, j'ai voulu défendre mes amis, qui n'osaient rien dire. Et Clodoald a voulu nous battre parce que nous riions ; et Germain est venu à mon secours ; mais, comme il est petit comme moi, Clodoald l'a jeté par terre ; il voulait le battre.

ANNE

Moi, je lui ai pincé les mollets.

LAURENT

Alors je me suis relevé et les autres sont venus à notre secours ; et puis vous êtes arrivé, mon oncle, ce qui est bien heureux.

LE GÉNÉRAL

Oui, je causais avec mon brave Georges Diloy (le chemineau) ; ta bonne, qui vous avait quittés un quart d'heure avant pour prendre les ordres de ta maman, a entendu du bruit et nous sommes venus par ici pour voir ce que c'était. La voilà qui arrive tout justement et voici Félicie qui débusque par l'autre côté. Tiens, elle est accompagnée par Diloy ! D'où viens-tu donc en si bonne compagnie, Félicie ?

FÉLICIE

Je cherche maman et ma bonne : je veux m'en aller.

LE GÉNÉRAL

T'en aller ? Mais on n'a pas encore commencé à danser. J'entends le violon qui se prépare.

LAURENT

On va danser, on va danser ; venez vite, mes amis, venez tous, on va danser.

ANNE

Je veux danser avec Germain. N'est-ce pas, Germain, tu vas danser avec moi ?

GERMAIN

J'en serai bien content, mademoiselle.

LE GÉNÉRAL

Moi, je danse la première contredanse avec la mariée.
Et toi, Diloy, n'oublie pas que tu danses avec ma sœur.

LAURENT

Félicie danse avec Clodoald.

DILOY

Et Mlle Cunégonde ?

LAURENT

Eh bien, avec moi ; et puis j'en prendrai d'autres. »
Félicie alla rejoindre sa mère et lui dit qu'elle voulait s'en aller.

MADAME D'ORVILLET

Pourquoi donc cela, ma fille ?

FÉLICIE

Parce que ce vilain chemineau m'a prise dans ses bras pour me préserver de la bataille, disait-il. Moi, je ne veux pas qu'il me touche : c'est un vilain homme que je déteste et je ne veux plus le voir.

MADAME D'ORVILLET

Écoute, Félicie, la haine que tu lui témoignes est très coupable ; ce pauvre homme a voulu te rendre service, j'en suis sûre ; il est si désolé et si honteux de ce qui lui est arrivé avec toi, qu'il cherche toutes les occasions possibles de se rendre utile pour se faire pardonner.

FÉLICIE, *rougissant*

Je suis bien fâchée que vous sachiez ce qu'a osé faire ce misérable ; quelqu'un vous l'a dit, pour que vous puissiez le savoir.

MADAME D'ORVILLET

Non, ma pauvre fille, personne ne le sait ; c'est le chemineau lui-même qui me l'a raconté en me demandant pardon presque en pleurant. Sois sûre qu'il ne le dira à personne au monde et qu'il serait bien heureux d'avoir ton pardon.

FÉLICIE

Il ne l'aura pas ; je ne lui pardonnerai jamais.

MADAME D'ORVILLET

C'est bien mal, Félicie, de conserver de la rancune dans ton cœur. Tu te laisses aller à un mauvais sentiment. Tâche de te vaincre là-dessus. Nous partirons à la fin du jour ; jusque-là essaye de t'amuser ; va joindre ta bonne. Moi, il faut que je danse trois ou quatre contredanses [1] après quoi je me reposerai près des vieux Robillard. »

Félicie s'éloigna sans répondre, chercha en vain les Castelsot, qui étaient repartis furieux, et finit par s'asseoir près de sa bonne, qui alla danser à la même contredanse que les petits, mais qui, dans les intervalles, revenait prendre sa place.

« Voulez-vous venir danser, mam'selle ? dit un des Moutonet ; on va commencer un beau galop.

— Je n'ai pas de danseur, répondit sèchement Félicie.

MOUTONET SECOND

Je viens vous inviter, mam'selle.

FÉLICIE

Je ne danse pas avec les paysans.

MOUTONET SECOND

Tiens, pourquoi cela ?

FÉLICIE

Parce que cela ne me plaît pas.

MOUTONET JEUNE

Ce n'est pas gentil ce que vous dites là, mam'selle.

FÉLICIE

Je n'ai pas besoin de vos leçons. Laissez-moi tranquille.

MOUTONET SECOND

Bien volontiers, mam'selle ; c'est mon frère qui m'avait dit d'aller

1. *Contredanse* : de l'anglais *country dance* (danse à la campagne). En usage en Angleterre, cette danse a été importée en France sous la Régence.

vous inviter, moi je voulais danser avec la Michelette ; pourvu qu'elle ne soit pas prise à présent. »

Moutonet second courut à Michelette, qui, heureusement, n'était pas encore engagée. Félicie resta assise, grognant et boudant.

Après le galop, qui dura longtemps parce que tout le monde s'en amusait beaucoup, Amanda vint savoir pourquoi Félicie n'avait pas dansé.

FÉLICIE, *maussadement*

Je n'avais pas de danseur.

AMANDA

Comment ? Je vous avais envoyé Moutonet (Albert), mon beau-frère.

FÉLICIE

Je l'ai refusé !

AMANDA, *surprise*

Pourquoi donc cela, mademoiselle ?

FÉLICIE

Parce que je ne danse pas avec les paysans.

AMANDA

Vous êtes donc plus grande dame que votre maman, qui danse avec tous nos garçons ; et votre oncle danse bien, lui aussi, avec nous autres filles.

FÉLICIE

Je suis ce que je suis et je n'ai pas besoin de vos conseils.

AMANDA

Moi, je croirais que vous en avez besoin, mam'selle, et moi, qui ne suis pas une grande dame bien éduquée, je ne ferais pas tout ce que vous faites depuis ce matin ; j'accepterais de bon cœur ce qui m'est donné de bon cœur, et je ne me ferais pas un plaisir d'humilier le monde, comme vous l'avez fait pour mes beaux-frères et pour d'autres.

FÉLICIE

Vous êtes une insolente ; vous oubliez qui je suis.

AMANDA

Ah ! pour ça non, je ne l'oublie pas ; et si je l'oubliais, vous me le rappelleriez bien vite. Vous êtes tout l'opposé de votre maman, de votre oncle, de M. Laurent et de Mlle Anne. Aussi tout le monde les aime bien, eux ; et chacun de nous se jetterait au feu pour eux.

FÉLICIE

Ce qui veut dire que vous ne le feriez pas pour moi.

AMANDA

Ah ! ma foi non ! On vous laisserait vous en tirer toute seule. Et on aurait raison.

FÉLICIE

Je ne veux pas que vous me disiez d'impertinences. Laissez-moi.

AMANDA

Avec plaisir, mam'selle, et je m'en vas raconter à toute la noce les gentillesses que vous nous dites et que vous nous faites.

XIV

FÉLICIE SE RADOUCIT

Amanda s'était retirée ; elle tint fidèlement sa promesse ; elle alla de groupe en groupe, de garçon en garçon ; chacun se retournait et regardait Félicie d'un air narquois ; les danses continuèrent sans que personne s'approchât d'elle.

Laurent, Anne et même la bonne s'amusaient, sautaient, riaient ; M. d'Alban partageait la gaieté générale, Mme d'Orvillet causait, se rendait aimable et gracieuse pour tout le monde ; toute la jeunesse se livrait à la joie ; Félicie seule, abandonnée de tout le monde, avait un air ennuyé ; sa figure exprimait le dédain, et personne ne s'aventurait à lui parler ni même à l'approcher.

Mme d'Orvillet, qui ne la perdait pas de vue, avait observé et deviné ce qui s'était passé ; deux ou trois fois elle voulut s'en aller pour emmener Félicie, mais les vieux Robillard lui demandèrent si instamment de rester encore un peu de temps, qu'elle n'eut pas le courage de leur refuser. Depuis que Félicie était seule sans parler à personne, Mme d'Orvillet était plus tranquille. Au moins, pensa-t-elle, son orgueil ne blessera plus ces pauvres gens ; elle a si bien fait l'impertinente avec Amanda, que tout le monde en est informé, et qu'on ne veut plus s'y risquer.

La bonne regardait de temps en temps du côté de Félicie ; la voyant à sa même place, elle donna ses soins aux deux petits qui galopaient, qui dansaient, qui mangeaient, buvaient et s'amusaient comme des rois. Chacun s'occupait d'eux, les admirait, les embrassait ; ils ne s'étaient jamais tant amusés.

Le chemineau avait été pris pour aider au service ; il versait à boire,

rinçait les verres, lavait la vaisselle, et rendait tous les bons offices en son pouvoir ; lui aussi jetait de temps en temps un coup d'œil sur Félicie ; il entendait ce qu'on disait d'elle autour de lui, et il aurait bien voulu qu'elle fût autrement ; mais il n'osait pas s'approcher d'elle, encore moins lui parler ; il sentait qu'elle lui en voulait toujours, et il ne cessait de se reprocher son aventure avec elle.

« Madame est bien bonne de me l'avoir pardonné, se disait-il ; et ce bon M. d'Alban, qui m'en a parlé aussi sans colère ; c'est qu'il me plaignait au lieu de me gronder ; il m'a bien recommandé de ne jamais me laisser aller à boire ; et bien sûr que je ne recommencerai pas, j'ai eu trop de chagrin d'avoir été pris de vin ce jour-là pour recommencer une chose pareille. Cette pauvre petite demoiselle ! Me déteste-t-elle ! Et de penser que c'est la nièce de ce bon M. le comte ! C'est ça qui me chagrine le plus. Que puis-je faire, mon bon Dieu, pour me rapatrier [1] avec elle ?... C'est qu'elle a une manière de vous regarder et de vous parler qui n'encourage pas ; ça vous glace malgré vous... Bon, j'ai une idée. » Diloy dit quelques mots à voix basse à M. d'Alban qui venait demander un verre de cidre.

« Tu crois ? lui répondit le général.

— Je pense que oui, monsieur ; la pauvre petite demoiselle s'ennuie parce qu'elle n'a pas de danseur. Et si vous vouliez bien la faire danser, elle serait bien contente, j'en suis certain.

— C'est facile à faire, je vais voir. Félicie, que fais-tu donc là toute seule ? s'écria le général, qui s'approcha d'elle. Tu n'as pas l'air de t'amuser ? Viens par ici, on va commencer un galop monstre, je serai ton danseur si tu n'en as pas.

— Je veux bien, mon oncle », dit Félicie en se levant.

La musique commença un galop ; les danseurs se précipitèrent sur leurs danseuses pour ne pas perdre une minute de plaisir ; le général enleva Félicie, et tous les couples, violon en tête, partirent en courant, tournant, riant ; ils furent hors de vue en un instant ; Laurent, Anne, la bonne, tout le monde en était ; Mme d'Orvillet resta seule avec les vieux Robillard et d'autres amis de leur âge.

« Bon, je l'ai fait partir tout de même ! s'écria le chemineau en se frottant les mains.

MADAME D'ORVILLET

Qui avez-vous fait partir, mon bon Diloy ?

DILOY

Mlle Félicie, qui ne dansait pas, madame. Son oncle l'a enlevée, les voilà qui galopent tout comme les autres.

MADAME D'ORVILLET

Ah ! c'est vous ! Je vous en remercie, Diloy.

---

1. *Rapatrier* : ramener dans sa patrie mais aussi réconcilier avec la patrie et, par extension, réconcilier en général.

MÈRE ROBILLARD

Que madame ne croie pas que Mlle Félicie ait manqué de danseurs si elle avait voulu les accepter ; nous ne l'aurions certainement pas laissée dans l'oubli ; c'est qu'elle en avait refusé et on n'a plus osé.

MADAME D'ORVILLET

Je le sais bien, ma bonne mère Robillard, et je suis bien aise que vous me donniez l'occasion de vous dire combien je regrette que ma fille se soit si mal comportée aujourd'hui. Je l'ai bien vu, sans que personne s'en fût plaint : mais j'espère que vous ne lui en voudrez pas.

MÈRE ROBILLARD

Oh ! madame ! Nous n'avons rien à pardonner. Nous savons qu'un enfant est un enfant, et qu'on ne peut pas exiger d'un enfant la raison d'une personne faite.

MADAME D'ORVILLET

Je le sais, mais il y a certains défauts qui sont plus pénibles que d'autres et j'en souffre pour Félicie autant que pour les personnes qu'elle blesse.

MÈRE ROBILLARD

Mlle Félicie ne nous a pas blessés, madame ; sans la famille du château de Castelsot, que Mlle Félicie a voulu imiter, on n'aurait eu rien à dire.

MADAME D'ORVILLET

Je l'espère ; mais j'espère aussi qu'elle ne recommencera pas et qu'elle verra peu cette famille à l'avenir. »

Tout le monde garda le silence, et Mme d'Orvillet attendit patiemment le retour du galop.

Ce ne fut qu'une demi-heure après, qu'on entendit les sons lointains du violon et un bruit semblable à une charge de cavalerie. Ce bruit grandit de minute en minute, et enfin apparut le galop dans un tourbillon de poussière. Il arriva comme une avalanche dans la prairie où se faisait la noce. Musiciens et danseurs tombèrent exténués sur l'herbe, haletants, en nage, ne pouvant ni bouger ni parler.

Cinq minutes après, tout le monde fut sur pied, prêt à recommencer ; un souper attendait la société. Mais il se faisait tard, les enfants n'en pouvaient plus, et Mme d'Orvillet déclara qu'il fallait partir.

« Quel dommage ! s'écria Félicie, c'était si amusant ! et je n'ai dansé qu'une fois !

MADAME D'ORVILLET

Si tu avais commencé plus tôt, tu aurais dansé, comme les autres, quinze ou vingt fois. Il est tard, Laurent et Anne sont à bout de forces, il faut nous en aller. Sais-tu, mon frère, si la voiture est arrivée ? je l'ai fait demander il y a une heure à peu près.

LE GÉNÉRAL

Oui, elle est là ; je l'ai vue sur la route en revenant.

MADAME D'ORVILLET

Alors, partons ; faites vos adieux, mes enfants, et remerciez bien des soins qu'on a eus de vous. »

Les enfants embrassèrent à droite et à gauche. « Adieu Marthe, adieu Aloïs, adieu Célina, adieu Romain, adieu Germain, adieu », adieu, etc., etc.

« Adieu monsieur Laurent, adieu mademoiselle Anne », répondaient des petites voix de tous côtés.

Personne ne dit : « Adieu, mademoiselle Félicie. » Adoucie par le plaisir du galop, elle le sentit et en eut un léger regret.

« Au revoir et pas adieu, mon brave Diloy, cria le général ; viens donc que je te serre la main. »

Le bon chemineau accourut tout joyeux ; Mme d'Orvillet lui dit aussi un adieu amical ; à la surprise générale, Félicie lui tendit la main et dit : « Adieu, Diloy, je vous remercie. »

Avant de monter en voiture, M. d'Alban embrassa Félicie. « Tu veux donc devenir une bonne fille ? lui dit-il. — Je tâcherai, mon oncle », répondit Félicie.

Quant au pauvre chemineau, il avait fortement serré de ses deux mains celle de Félicie et lui avait dit d'une voix émue :

« Oh ! mademoiselle, que vous êtes bonne ! Que je vous remercie ! »

La voiture s'éloigna. Quand on arriva, Anne dormait si profondément que sa bonne la prit, la déshabilla, la coucha sans qu'elle ouvrît les yeux. Laurent ne dormait qu'à moitié, il y voyait encore un peu ; sa maman l'aida à se déshabiller, à faire une très courte prière et à se coucher.

XV

CONVERSATIONS UTILES

Félicie était restée dans le salon avec son oncle ; il s'assit, lui prit la main, la fit asseoir près de lui.

« Ma chère petite, tu as eu un bon mouvement, tu y as cédé, c'est bien, très bien. Je vois que ton cœur est moins mauvais que je ne le croyais. Sais-tu ce qui te fait mal ? Ce sont ces petits Castelsot, qui sont bêtes, ridicules, détestables et détestés. Crois-tu que je ne me sois pas aperçu chez les Robillard, et que tout le monde n'ait pas vu leurs airs ridicules, leurs moqueries méchantes ?

FÉLICIE

Mais non, mon oncle, je vous assure que vous vous trompez...

LE GÉNÉRAL

Non, non, ma fille, je ne me trompe pas, et tous ont vu et entendu comme moi. Je dis donc que ces gens-là sont une peste pour toi ; tu sais qu'on fuit les pestiférés, de peur d'attraper leur peste. Fuis-les, crois-moi.

FÉLICIE

Mais, mon oncle, ce sont les seuls du pays que je voie avec plaisir et qui m'amusent.

LE GÉNÉRAL

Tu crois cela parce que tu ne fais attention qu'au titre et à la fortune. Sais-tu ce qu'était ce fier baron de Castelsot ? Le fils du maître d'hôtel d'un de mes amis, le duc de La Folotte, ruiné maintenant par ses gens. Le père de ton baron a tant volé, que le fils s'est trouvé riche et a pu jouer à la Bourse, où il a gagné des sommes énormes, plus d'un million, m'a dit mon ami. Il a acheté un titre ; sa femme est la fille de l'homme d'affaires du même duc et aussi voleur que le père du baron ; elle a hérité de ses parents d'une somme considérable, trois ou quatre cent mille francs, et ils sont venus s'établir dans ce pays, où personne ne les connaît. Ils ont donné au château qu'ils ont bâti le nom de CASTELSOT, qu'ils ont pris eux-mêmes ; leur vrai nom est FUTÉ. Voilà ce que sont tes amis. Tu vois s'ils sont dignes de toi. Ils te flattent, ils te donnent de mauvais conseils et de mauvais exemples ; ils sont détestés dans tout le pays et ils te font détester. Tu t'ennuies partout parce que tu dédaignes tout le monde. Il faut absolument te tirer de là et rompre toute amitié avec ces mauvais garnements. »

Félicie était atterrée. Profondément humiliée de son intimité avec des enfants de voleurs, elle commençait déjà à les détester. L'indignation se peignait sur sa figure.

Son oncle l'examinait en souriant.

« Je vois, ma fille, que tu es disposée à suivre mon conseil et que tu ne te laisseras plus diriger par ces deux petits sots.

FÉLICIE, *avec indignation*

Je ne veux plus leur parler ni les voir, mon oncle. Mais comment maman a-t-elle fait connaissance avec ces vilaines gens ?

LE GÉNÉRAL

Ta mère ne savait pas les détails que je te donne ; ils sont venus chez elle ; ta mère, qui est toujours polie et aimable, les a bien accueillis, ils sont revenus souvent ; elle a cherché à les éviter, parce que leur orgueil lui déplaisait ; mais toi, tu cherchais à les rencontrer, tu les attirais, et ta mère, par complaisance pour toi, s'est laissé entraîner à les voir plus qu'elle n'aurait voulu. Il sera facile de ne plus les engager et de refuser leurs invitations.

FÉLICIE

Tant mieux ; et quand ils viendront, je me sauverai.

LE GÉNÉRAL

Tu auras tort ; il ne faut être grossier pour personne. Tu peux leur témoigner de la froideur, mais sans impolitesse. Et à présent, ma fille, va rejoindre ta bonne.

FÉLICIE

Mais, mon oncle, j'ai faim, j'ai si peu mangé ; c'était si sale chez les Robillard...

LE GÉNÉRAL

Sale, non ; c'était propre et très bon ; mais, ajouta-t-il en riant, tu faisais, comme tes amis, la dégoûtée et la difficile ; une autre fois tu te comporteras mieux. Va demander à manger à ta bonne, on te servira quelque chose. »

Le général embrassa Félicie, qui était tout étonnée de voir son oncle si bon pour elle. En le quittant, elle lui dit, après quelque hésitation :

« Je vous remercie de votre bonté, mon oncle ; à l'avenir je tâcherai d'être polie pour ce pauvre Diloy qui vous a sauvé la vie.

LE GÉNÉRAL

Tu feras bien, ma petite, et tu me feras grand plaisir. Tu n'auras pas à te repentir de ta bonne résolution. »

Félicie se retira très contente ; elle se sentit plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Un quart d'heure après, Mme d'Orvillet vint rejoindre son frère au salon.

MADAME D'ORVILLET

Que s'est-il donc passé entre toi et Félicie ? Elle a dit deux fois que tu avais été bien bon pour elle et qu'elle ne serait plus méchante pour ce pauvre Diloy. J'ai été aussi étonnée qu'enchantée de ce changement de langage. Comment as-tu fait pour l'adoucir à ce point ?

LE GÉNÉRAL

D'abord en dansant avec elle ce galop effréné, ensuite en perdant les Castelsot dans son esprit. Tu sais ce que je t'ai raconté de ces gens-là ; je lui ai ouvert les yeux sur leur naissance, sur leur fortune, il n'en a pas fallu davantage pour exciter son indignation et pour lui faire prendre tout de suite les sentiments opposés à ceux de ses amis... qui ne le sont déjà plus. C'est pour ne pas faire comme eux qu'elle a résolu d'être polie pour Diloy. Je parie que, la première fois qu'ils se rencontreront, elle leur rendra les impertinences dont ils ont abreuvé hier les pauvres Robillard et Moutonet.

MADAME D'ORVILLET

Ce serait très mal à elle ; j'espère qu'elle ne le fera pas. »

M. d'Alban causa longtemps avec sa sœur de Félicie et des événements de la journée. Ils cherchèrent les moyens de tirer Diloy et sa famille de la misère dans laquelle ils étaient plongés.

« Il doit venir me voir demain, dit le général ; nous en causerons avec lui, et nous verrons ce qu'il sait faire et quelle est la position qui pourrait lui convenir.

MADAME D'ORVILLET

Quel malheur qu'il ait eu cette affaire avec Félicie ! J'aurais pu l'occuper chez moi sans cela.

LE GÉNÉRAL

Oui, mais il n'y faut pas songer ; ce serait trop désagréable pour cette pauvre fille.

MADAME D'ORVILLET

Et pour lui-même aussi ; il en est si confus qu'il y penserait sans cesse et qu'il pourrait en laisser échapper quelque chose. »

Avant de se séparer, M. d'Alban demanda à souper. Mme d'Orvillet tint compagnie à son frère.

LE GÉNÉRAL

A présent, Hélène, nous pouvons aller nous coucher ; mon dîner était bien loin. Je n'aurais pas dormi avec l'estomac creux comme je l'avais. Félicie a-t-elle mangé ?

MADAME D'ORVILLET

Oui, elle a mangé plus que nous encore ; elle avait à peine dîné à deux heures ; elle mourait de faim. »

Le lendemain après déjeuner, on annonça Diloy, qui attendait M. d'Alban sur le perron.

MADAME D'ORVILLET

Fais-le venir ici, Albert ; nous causerons plus tranquillement, pendant que les enfants jouent dehors avec leur bonne.

LE GÉNÉRAL

Très bien, chère amie. Amenez Diloy par ici, Flavien. »

Le domestique revint avec Diloy, qui n'osait pas entrer dans le beau salon ; les enfants se préparaient à sortir ; en apercevant Félicie, Diloy s'arrêta tout court.

FÉLICIE

Mon oncle vous attend, Diloy ; n'ayez pas peur : nous sommes tous bons amis, ajouta Félicie. N'est-ce pas, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL, *lui souriant avec bonté*

Oui, grâce à toi, ma chère enfant.

DILOY

Oh ! mademoiselle ! c'est-y possible ? Jamais je n'oublierai cette bonté ; vos bonnes paroles me font un bien dont je ne saurais assez vous remercier. »

Félicie s'aperçut que le brave homme avait les yeux pleins de larmes. Elle lui sourit gracieusement et sortit. Mme d'Orvillet la suivit, l'embrassa à plusieurs reprises et la pressa contre son cœur.

« Continue comme tu as commencé, chère enfant, et tu retrouveras toute notre tendresse. »

En rentrant au salon, elle trouva Diloy encore tout ému.

MADAME D'ORVILLET

Vous voyez, mon ami, que Félicie ne vous garde plus rancune ; ainsi n'y pensez plus et parlons de l'avenir au lieu de songer au passé.

LE GÉNÉRAL

Assois-toi, mon brave garçon, et causons de ton avenir, comme dit ma sœur. Voyons, assois-toi ; n'aie pas peur. »

Diloy obéit et prit une chaise.

LE GÉNÉRAL

Qu'est-ce que tu fais et qu'est-ce que tu sais faire ?

DILOY

Ma foi, monsieur le comte, je gagne ma vie comme je peux. Faute de mieux, je travaille aux chemins de fer.

LE GÉNÉRAL

Mais ce n'est pas un état.

DILOY

C'est vrai, monsieur le comte, mais c'est du pain pour moi et pour mes quatre enfants.

LE GÉNÉRAL

Que fait ta femme ?

DILOY

Avec quatre jeunes enfants, monsieur le comte, elle ne peut pas aller en journée ; elle fait le ménage et elle soigne les enfants.

LE GÉNÉRAL

Combien gagnes-tu ?

DILOY

Deux à trois francs par jour, ça dépend de l'ouvrage qu'on fait et de l'entrepreneur.

LE GÉNÉRAL

Que pourrais-tu faire de mieux ? As-tu un état, un métier quelconque ? Que faisais-tu en Algérie quand j'y étais ?

DILOY

Avant de me marier j'étais jardinier. Quand je me suis rencontré avec monsieur le comte, près d'Alger, j'étais jardinier chez un colon qui s'établissait. Il vendait des légumes, des fruits.

LE GÉNÉRAL

Connais-tu bien l'état de jardinier ?

DILOY

Quant à ça, je m'en flatte. Mon père était jardinier chez M. le marquis de Lataste ; et il n'avait pas son pareil dans le pays. Il fallait voir nos légumes et nos fruits ; les plus beaux des environs.

LE GÉNÉRAL

Pourquoi n'y es-tu pas resté ?

DILOY

Mon père est venu à mourir, monsieur le comte ; j'étais trop jeune : je n'avais pas encore tiré à la conscription. M. le marquis m'a renvoyé et on m'a offert cette place en Algérie. Je suis parti ; mon maître s'y est ruiné. Je m'étais marié ; j'avais déjà deux enfants ; je suis revenu en France ; j'ai vécu comme j'ai pu et je me suis trouvé ici dans le pays, travaillant au chemin de fer.

LE GÉNÉRAL

Si nous te trouvions une place de jardinier, cela te conviendrait-il ?

DILOY

J'en serais bien heureux, monsieur le comte ; mais ce n'est pas facile à trouver.

LE GÉNÉRAL

Cela se trouve pourtant ; nous allons nous en occuper, ma sœur et moi.

DILOY

Je remercie monsieur le comte ; ce serait un grand bonheur pour moi de me trouver placé tranquillement avec ma femme et mes enfants.

LE GÉNÉRAL

Eh bien, mon ami, cela viendra un jour ou l'autre. En attendant, continue ton métier de chemineau, et, si tu te trouves gêné, viens nous trouver, ma sœur et moi ; nous te viendrons en aide.

DILOY

Je suis bien reconnaissant à monsieur le comte de ses bontés pour moi. Tant que j'aurai de l'ouvrage, j'espère bien ne pas avoir à importuner monsieur et madame. Le bon Dieu ne m'a jamais fait défaut ; jusqu'à présent ma femme et mes enfants n'ont manqué de rien.

MADAME D'ORVILLET

Mais, mon pauvre ami, vous manquez de tout ! Vous n'avez rien dans votre ménage.

DILOY

Pourvu que nous ayons du pain et de quoi nous couvrir, nous n'en demandons pas davantage. Avec les cent francs que m'a valu mon ours, nous avons payé notre loyer, le boulanger, ce que nous devions au boucher, à l'épicier, au sabotier, et nous avons encore devant nous les cinquante francs que madame la comtesse a bien voulu nous donner. »

M. d'Alban et sa sœur admiraient la modération du pauvre chemineau, qui se trouvait satisfait de si peu. Ils continuèrent à causer jardinage et travail ; et, en quittant, M. d'Alban voulut donner deux pièces de vingt francs au brave homme, qui les refusa, assurant toujours qu'il ne manquait de rien, qu'il avait de l'argent devant lui.

Quand ils furent seuls, Mme d'Orvillet dit à son frère :

« Albert, tu avais une idée en le questionnant sur ses talents du jardinier ; je crois la deviner.

LE GÉNÉRAL

C'est vrai, j'ai mon idée ; mais il nous faut y réfléchir, à cause de l'aventure de cette pauvre Félicie. Je dis *nous,* parce que je vois que tu as la même pensée que moi.

MADAME D'ORVILLET

Oui ! et c'est l'effort méritoire de Félicie qui me l'a donnée.

LE GÉNÉRAL

Nous lui en parlerons à la première occasion. »

« Voici une lettre pour madame », dit la bonne en entrant.

Mme d'Orvillet prit la lettre, la lut et dit :

« Voilà du monde qui nous arrive, Valérie. Ce sont mes nièces Gertrude et Juliette avec leur tante de Saintluc. Vous leur ferez préparer les chambres en face de la mienne ; elles arrivent demain.

LA BONNE

Je vais avertir la femme de chambre de madame.

MADAME D'ORVILLET

Très bien ; prévenez aussi Baptiste pour que tout soit prêt aujourd'hui ; elles seront ici demain matin avant onze heures. »

La bonne sortit.

LE GÉNÉRAL

Je suis très content de cette visite pour Félicie ; Gertrude est si bonne, si raisonnable, et puis elle a tant d'esprit et de gaieté qu'elle se fera aimer de ta fille et qu'elle lui fera certainement du bien.

MADAME D'ORVILLET

Et pour nous-mêmes Mme de Saintluc nous sera d'une société fort agréable.

LE GÉNÉRAL

C'est une femme charmante ; elle a été veuve très jeune, je crois ?

MADAME D'ORVILLET

Quinze jours après son mariage, M. de Saintluc a été pris d'une fièvre pernicieuse, et il est mort après une maladie de trois jours.

LE GÉNÉRAL

L'a-t-elle beaucoup regretté ?

MADAME D'ORVILLET

Elle a été affligée pendant quelque temps ; mais tu sais que ce mariage lui a été imposé par sa mère ; elle n'aimait guère son mari ; et puis elle l'avait si peu connu, que son chagrin n'a pas été de très longue durée.

LE GÉNÉRAL

Et par quel hasard est-ce elle qui nous amène Gertrude, et pas notre sœur ?

— Parce qu'Amélie est partie pour les Pyrénées avec son mari ; et sa belle-sœur, Mme de Saintluc, lui a proposé de nous amener Gertrude, pour la distraire du chagrin de sa séparation avec sa mère.

LE GÉNÉRAL

Très bien ! Cela me fera plaisir de les revoir. Je n'ai pas vu Mme de Saintluc depuis son mariage, c'est-à-dire depuis dix ans ; et quant à Gertrude, elle avait dix ans la dernière fois que je l'ai vue.

MADAME D'ORVILLET

Elle en a quatorze à présent ; c'est une jeune personne tout à fait exceptionnelle pour tout ce qui est beau et bien. Le plus charmant caractère ; le cœur le plus aimant, le plus dévoué ; l'esprit le plus intelligent, le plus aimable, le plus enjoué ; les goûts les plus raisonnables ; la piété la plus sage, la plus éclairée.

LE GÉNÉRAL

Peste! quel portrait tu fais de notre nièce! Si elle avait vingt ans de plus, je l'épouserais tout de suite ; je serais sûr d'être le plus heureux des hommes.

MADAME D'ORVILLET, *riant*

Oui ; mais, comme elle a quatorze ans et qu'elle est ta nièce, il faut que tu cherches ailleurs.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Ou bien que je ne cherche pas du tout. J'aime mieux cela ; au moins je vis tranquille, je vais où je veux, et je vis comme cela me convient. Je n'aime pas à être tenu.

MADAME D'ORVILLET

Allons rejoindre les enfants. mon ami. nous ferons une grande promenade.

LE GÉNÉRAL

Et en revenant, nous préparerons une pêche dans le petit étang pour demain.

MADAME D'ORVILLET

Tu as raison ; nous nous donnerons un plat de poisson. Gertrude, Juliette et nos enfants seront enchantés. »

Tout fut préparé pour la pêche du lendemain ; l'étang se trouvait à quelques centaines de pas du château. Les enfants furent très joyeux de cette bonne pensée de leur oncle et de l'arrivée de leurs cousines Gertrude et Juliette qu'on leur annonça pour le lendemain.

XVI

ARRIVÉE DE GERTRUDE

Félicie n'était pas très contente de l'arrivée de Gertrude, dont la simplicité, la bonté, la douceur contrastaient avec sa hauteur et ses habitudes impérieuses. Laurent et Anne étaient très heureux de revoir leurs cousines, Juliette surtout, qui n'avait que huit ans et qui serait leur compagne de jeux.

Longtemps avant l'heure de l'arrivée, les enfants étaient dans l'agitation de l'attente. Laurent demanda à sa bonne s'il y avait des joujoux dans la chambre de Juliette.

LA BONNE

Non, mon cher petit ; il n'y a rien du tout : vous lui prêterez les vôtres quand elle viendra jouer avec vous.

LAURENT

Mais dans sa chambre elle s'ennuiera.

LA BONNE

Vous verrez cela avec elle, quand elle sera arrivée.

LAURENT

Je voudrais bien lui en donner un peu d'avance. Voyons, Anne, qu'est-ce que nous porterons chez Juliette ?

ANNE

Demandons à maman la belle poupée de cire et le beau trousseau que m'a donnés mon oncle quand il est arrivé.

LAURENT

C'est ça ! Et moi, je vais lui donner... Quoi donc ? Mon grand cheval ?...

LA BONNE

Ce n'est pas un joujou de fille.

LAURENT

C'est vrai !... Et mon théâtre avec des personnages ?

ANNE

Ce serait très bien ; elle jouera des comédies.

LAURENT

Et toi, Félicie, qu'est-ce que tu leur donneras ?

FÉLICIE

Je ne leur donnerai rien du tout. Gertrude est trop grande et Juliette est trop petite.

LAURENT

Si tu mettais chez Gertrude des livres ? Par exemple les huit volumes de *La Semaine des enfants* [1] ?

FÉLICIE

Non ; c'est trop beau ; elle les abîmerait.

---

1. *La semaine des enfants* : l'auteur se fait un peu de publicité, car presque tous ses livres sont parus en feuilletons dans cette revue. (Voir tome I, Dictionnaire.)

LAURENT

Oh ! pauvre Gertrude ! elle n'aura donc rien ?

FÉLICIE

Elle n'a besoin de rien ; elle apportera avec elle ce qu'il lui faut.

LAURENT

Tu es avare. Ce n'est pas gentil ça.

FÉLICIE

Je ne suis pas avare, mais je ne veux pas qu'on me salisse mes beaux livres.

LAURENT

Je te dis qu'elle les soignera très bien.

FÉLICIE

Et moi je te dis que je ne veux pas les donner ; donne tes affaires si tu veux : moi je garde les miennes.

ANNE

Alors, puisque tu es si méchante, je vais lui donner JEAN BOURREAU et LES DÉFAUTS HORRIBLES.

FÉLICIE

Ce sera joliment bête ! Gertrude qui a quatorze ans et qui fait la grande dame !

ANNE

Non ; elle ne fait pas la grande dame ; elle est très bonne, bien meilleure que toi.

FÉLICIE

Tu cherches toujours à me dire des choses désagréables.

ANNE

Et toi donc ? Tu en dis à tout le monde.

FÉLICIE

Ce n'est pas vrai.

ANNE

Si, c'est vrai. Le pauvre chemineau, tu as été très méchante pour lui.

FÉLICIE

Je te prie de ne plus me parler de ce chemineau, cela m'ennuie.

LAURENT

Tiens ! hier tu lui as donné la main.

FÉLICIE, *embarrassée*

Ce n'était pas pour lui, c'était pour faire plaisir à mon oncle.

LAURENT

Pas du tout, pas du tout ; c'est parce que tu as été bonne une minute, et parce que tu t'es rappelé qu'il t'a sauvée de l'ours. Et à présent voilà que tu l'oublies de nouveau et que tu redeviens méchante.

FÉLICIE

Dieu ! que ces enfants sont insupportables !

LA BONNE

Voyons, mes enfants. Laissez votre sœur tranquille ; elle a eu un bon mouvement, j'espère qu'elle en aura d'autres encore, mais il ne faut pas la taquiner là-dessus. Et puis, il ne faut pas l'obliger à donner ses livres à Gertrude parce que vous donnez vos joujoux à Juliette. Quand vos cousines seront ici, je suis bien sûre que Félicie ne refusera pas de prêter ses livres à Gertrude, mais il ne faut pas l'y obliger d'avance.

FÉLICIE

Certainement que je veux bien les prêter, mais plus tard.

LA BONNE

Alors c'est très bien ; et que chacun reste maître de ses affaires. »

Laurent et Anne portèrent chez Juliette (qui devait avoir la même chambre que sa sœur) le théâtre et la poupée qui étaient chez leur maman. Ils avaient à peine fini leurs arrangements, qu'on entendit le roulement de la voiture qui arrivait. Ils se précipitèrent tous vers le perron et s'y trouvèrent au moment où l'on ouvrait la portière.

Mme d'Orvillet et le général les aidèrent à descendre de voiture ; Gertrude et Juliette furent embrassées dix et vingt fois.

LAURENT

Comme tu es grandie, Juliette !

JULIETTE

Et toi donc ! je ne t'aurais pas reconnu. Anne est aussi très grandie.

FÉLICIE

Gertrude a la tête de plus que moi.

GERTRUDE

Tu me rattraperas bientôt. D'ailleurs j'ai presque trois ans de plus que toi.

FÉLICIE

Oui, tu n'es plus une petite fille : tu es une demoiselle.

GERTRUDE

Une demoiselle qui est aussi petite fille que toi et que Laurent pour le jeu et les courses dans les champs.

LAURENT

Ah ! tu joues encore ?

GERTRUDE

Comment, si je joue ? Demande à Juliette : c'est moi qui suis à la tête de tous les jeux et des dînettes du voisinage.

ANNE

Et Félicie qui ne veut plus jouer avec nous, parce que nous sommes trop petits et trop bêtes pour elle. »

Félicie devint rouge et embarrassée ; Gertrude rougit aussi pour elle et s'écria :

« Tu verras que Félicie apprendra à jouer et à courir tout comme nous. Je lui montrerai différents jeux très amusants.

LE GÉNÉRAL, *embrassant Gertrude*

Je vois que tu es toujours la bonne, l'excellente Gertrude d'il y a trois ans, lorsque je t'ai quittée.

GERTRUDE

On m'a fait cette réputation, que je ne mérite guère, mon oncle ; on est trop bon pour moi ; mais je fais tous mes efforts pour arriver un jour à la mériter. »

On alla au salon ; après quelques instants de conversation et après avoir admiré les fleurs qui ornaient les vases et les corbeilles, Mme de Saintluc demanda à monter dans sa chambre pour se débarrasser de son chapeau et de son mantelet.

Gertrude et Juliette la suivirent, accompagnées par les enfants. Laurent et Anne s'empressèrent de faire voir à Juliette la poupée et son trousseau, le théâtre, etc.

« Et toi, pauvre Gertrude, dit Anne, tu n'as rien. Je t'ai seulement donné JEAN BOURREAU et LES DÉFAUTS HORRIBLES ; c'est très amusant, mais je n'ai plus rien.

GERTRUDE, *l'embrassant*

Merci, ma bonne petite Anne ; tu es bien gentille. Cela m'amusera beaucoup.

— Veux-tu que je te l'explique tout de suite ? dit Anne, enchantée de la reconnaissance de Gertrude.

GERTRUDE, *souriant*

Merci, chère petite ; pas à présent, parce que je vais me lisser les cheveux, me laver les mains, et qu'ensuite on va déjeuner. Mais plus tard, tu m'aideras à comprendre les images.

ANNE

Oui, oui, je t'aiderai beaucoup, parce que je les connais très bien. »

Laurent et Anne emmenèrent Juliette dans leur chambre pour voir Valérie et les joujoux. Gertrude et Félicie restèrent seules. Félicie était un peu gênée au commencement.

FÉLICIE

Es-tu fatiguée, Gertrude ?

GERTRUDE

Fatiguée ? pas du tout ; nous sommes parties à huit heures et nous sommes arrivées à onze. Le voyage n'est pas long.

FÉLICIE

Et à quelle heure t'es-tu levée ?

GERTRUDE

A six heures, comme d'habitude. J'ai été à la messe de sept heures, comme toujours ; j'ai déjeuné et nous sommes parties.

FÉLICIE

Avec qui vas-tu à la messe ?

GERTRUDE

Avec ma tante de Saintluc quand maman ne peut m'y mener. Pauvre maman ! la voilà bien loin de moi. Pourvu que je ne lui manque pas trop ! Elle est si bonne ; elle m'aime tant ! »

Les yeux de Gertrude se remplirent de larmes ; elle voulut sourire à Félicie pour ne pas l'attrister, mais, au lieu de sourire, ce furent des larmes qui coulèrent, et elle pleura.

Félicie la regardait avec surprise.

« Tu pleures pour un mois de séparation ? lui dit-elle.

GERTRUDE

Je n'ai jamais quitté maman, et je l'aime tant ! »

Félicie ne disait rien. Gertrude essuya ses yeux et chercha à reprendre sa gaieté.

GERTRUDE

Tu as raison ; c'est bête ! Tu vois comme je suis enfant ; entre nous deux, c'est toi qui es la plus raisonnable. »

Félicie, flattée, l'embrassa. La cloche du déjeuner sonna.

FÉLICIE

Tu n'as plus qu'un quart d'heure pour t'arranger.

GERTRUDE

Vite, vite, de l'eau, du savon. »

Elle ouvrit son sac de toilette, en retira ce qu'il lui fallait, lava ses yeux, se lissa les cheveux, remit son filet, se lava les mains après avoir secoué la poussière de sa robe, et fut prête à descendre, gaie et souriante.

Elles retrouvèrent au salon toute la société. Le général la prit par la main et l'emmena dans une embrasure de fenêtre.

« Ma petite Gertrude, tu as pleuré ? Est-ce que Félicie... ?

GERTRUDE, *vivement*

Non, non, mon oncle, c'est que j'ai pensé à pauvre maman, et alors...

LE GÉNÉRAL

Et alors ton cœur s'est fondu, et tu vas recommencer si je continue bêtement à t'interroger. »

Le général l'embrassa encore.

« Sais-tu que tu pourras faire beaucoup de bien à notre pauvre Félicie ?

GERTRUDE

Comment cela, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL

Par ton exemple et tes conseils. Je te parlerai de cela plus tard, quand nous serons seuls.

GERTRUDE

Est-ce qu'elle a toujours un peu... de fierté ?

LE GÉNÉRAL

Plus que jamais, mon enfant.

GERTRUDE

Ce ne sera rien, mon oncle ; cela passera, vous verrez...

LE GÉNÉRAL

Cela passera peut-être, toi aidant. »

On annonça le déjeuner.

« Tant mieux, dit le général en offrant le bras à Mme de Saintluc ; je meurs de faim.

MADAME DE SAINTLUC

C'est nous qui vous faisons déjeuner trop tard.

LE GÉNÉRAL

Pas du tout ; onze heures et demie est l'heure accoutumée, et c'est pour cela que j'ai si faim.

MADAME DE SAINTLUC, *souriant*

Ah oui ! l'exactitude militaire. »

XVII

GERTRUDE EST CHARMANTE

On fit tellement honneur au déjeuner, que Mme d'Orvillet s'excusa en riant de n'avoir pas commandé pour quinze au lieu de huit.

« J'aurais dû prévoir l'effet du grand air et du bon air de ce pays, et compter chaque convive double.

MADAME DE SAINTLUC

Mais nous n'avons pas déjà tant mangé, il me semble.

MADAME D'ORVILLET

Parlez pour vous, Pauline ; nous autres, petits et grands, nous avons dévoré.

LE GÉNÉRAL

Voyons, pas de calomnies et comptons nos plats... vides à présent, mais qui contenaient :

huit litres de potage ;
un filet de bœuf de dix livres ;
seize côtelettes sur purée de pois ;
un pâté de volaille pour vingt ;
une casserole de haricots verts ;
une tarte aux cerises, immense ;
fromage, fruits, compotes ;
café, thé, chocolat.

Des rires prolongés accueillent ce menu, vrai quant au nombre, mais grossi quant à l'énormité des plats.

MADAME D'ORVILLET, *riant*

Comme tu exagères, Albert !

LE GÉNÉRAL

Je dis la pure vérité et j'admire les reproches que tu t'adresses. Nous sommes à demi étouffés, et tu trouves qu'il n'y en a pas encore assez ?

MADAME D'ORVILLET

Si vous êtes satisfaits, je suis contente. Mes enfants, allez vous promener pendant une heure ; après quoi, nous irons pêcher.

LAURENT

Nous préparerons les vers pour les lignes pendant que vous vous reposerez, maman.

JULIETTE

Quels vers ? Où les prendras-tu ?

LAURENT

Dans le potager ; en bêchant on en trouve une quantité.

JULIETTE

Allons, allons, ce sera très amusant.

FÉLICIE

Est-ce que tu vas y aller aussi, Gertrude ?

GERTRUDE

Certainement, je les aiderai. Je me charge de bêcher.

FÉLICIE

Mais c'est dégoûtant ; il faut faire faire cet ouvrage par le jardinier.

ANNE

Ce sera bien plus amusant de le faire nous-mêmes.

LAURENT

Et puis, il faut laisser déjeuner le pauvre jardinier.

FÉLICIE

Il pourrait bien déjeuner plus tard ; il ne mourra pas pour attendre une heure.

GERTRUDE

Mais pourquoi faire attendre ce pauvre homme, puisque nous pouvons bêcher nous-mêmes. Viens, ma bonne Félicie, donne-moi le bon exemple. *(Tout bas.)* J'ai besoin que tu m'encourages, car je trouve comme toi que ces vers sont un peu dégoûtants à ramasser. *(Haut.)* Allons, c'est Félicie qui est notre chef ; elle nous mène, obéissons-lui. »

Félicie hésita un instant ; cédant au sourire encourageant de Gertrude, elle se mit pourtant à la tête de la bande, qui partit en courant, devançant son chef.

GERTRUDE

Merci, Félicie ; je fais comme toi, je me dévoue. »

Félicie se mit à courir, Gertrude la suivit ; on se mit au travail ; chacun bêcha, ramassa les vers. Gertrude fit semblant d'admirer le courage de Félicie et de vouloir l'imiter, tandis que, par le fait, c'était elle qui entraînait sa cousine.

L'heure était passée ; il était temps de rejoindre les parents. Il y avait une boîte pleine de vers, mais les mains étaient sales ; Gertrude donna l'idée de les laver dans le bassin.

« Commençons nous deux, Félicie, puis nous ferons laver les mains aux petits... Petits, ajouta-t-elle, notre chef vous ordonne d'attendre que nos mains soient lavées, pour ne pas salir vos habits pendant que nous vous tiendrons.

LAURENT

Pourquoi ça nous tenir ?

GERTRUDE

Pour que vous ne fassiez pas la culbute dans le bassin en vous lavant les mains. »

Tout se fit avec ordre ; quand les mains de Gertrude et de Félicie furent propres et essuyées avec leurs mouchoirs, elles firent avancer les petits en ligne ; ils barbotèrent tant qu'ils voulurent, et tous se mirent à courir pour rejoindre leurs parents, qui étaient prêts et qui les appelaient.

Un domestique fut chargé de porter les lignes, la boîte de vers et un seau pour y mettre le poisson. On se mit en route, les enfants courant en avant et jouant, sautant à qui mieux mieux, Gertrude en tête.

Le général jeta un regard connaisseur sur l'étang et ses bords ; il reconnut tout de suite les meilleurs endroits, y plaça Gertrude, Juliette, Laurent et Anne, et donna à Félicie le poste le moins avantageux.

« Quant à moi, dit-il, je promènerai ma ligne de tous côtés et je surveillerai les pêcheurs, de crainte d'accident. »

Gertrude prit un poisson au bout de cinq minutes, puis un second et un troisième, pendant que Laurent et Anne, quoique aidés par leur bonne, n'en avaient qu'un, et Félicie pas un seul ; le poisson ne mordait même pas à son hameçon.

« On m'a donné la plus mauvaise place, dit-elle d'un air mécontent.

GERTRUDE

Veux-tu la mienne ? Je suis fatiguée.

FÉLICIE

Fatiguée ! Déjà ? Tu n'es pas forte sur la pêche.

GERTRUDE

Non, j'ai toujours été maladroite.

LE GÉNÉRAL

Et pourtant tu as déjà pris trois poissons.

GERTRUDE

Parce qu'ils se sont entêtés à se laisser prendre, mon oncle ; je ne tire jamais à temps. S'il en venait un gros, je suis sûre que je le laisserais échapper ; Félicie, qui est adroite, s'en tirera beaucoup mieux que moi. »

Et Gertrude passa sa ligne à Félicie, qui la prit avec empressement.

« Bonne fille ! lui dit le général. Ta tante Hélène a bien raison.

GERTRUDE

En quoi, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL, *souriant*

En quelque chose qui te regarde, mais que je ne te dirai pas. Viens faire un tour de promenade avec moi : il fait un temps magnifique, et j'ai beaucoup de choses à te dire. »

Le général voulait en effet mettre Gertrude au courant du défaut principal du caractère de Félicie, et des conséquences fâcheuses d'un orgueil que la société des petits Castelsot avait beaucoup augmenté.

Le général raconta à Gertrude plusieurs traits d'impertinence de sa cousine et des Castelsot, dont il lui fit l'histoire. Pendant ce récit, un homme, venant à leur rencontre, salua et se rangea pour laisser passer l'oncle et la nièce.

LE GÉNÉRAL

Ah ! c'est toi, mon brave Diloy ; je suis bien aise de te rencontrer pour te faire connaître à ma nièce Gertrude, la meilleure fille que j'aie jamais rencontrée. »

Gertrude salua d'un air gracieux.

LE GÉNÉRAL

Sais-tu, ma fille, qui je te présente ? Un homme qui, par son courage, m'a sauvé la vie il y a quelques années, en Algérie. »

Et M. d'Alban lui raconta en peu de mots l'histoire des trois Bédouins.

Gertrude dit à Diloy d'une voix émue :

« Je ne sais pas encore votre nom, mon brave homme, mais je vous regarde comme de la maison. Jamais je n'oublierai ce que nous vous devons.

LE GÉNÉRAL

Tu lui dois plus que tu ne penses ; il en a secouru d'autres que moi ; je te raconterai cela. Ce brave Diloy ! Il ne se sauve pas devant le danger, celui-là !

GERTRUDE

Diloy ! C'est un nom que je n'oublierai certainement pas.

DILOY

Vous êtes trop bonne, mam'selle ; oh oui ! bien bonne. Cela se voit à votre figure si aimable.

LE GÉNÉRAL

Où allais-tu comme ça, mon ami ?

DILOY

Je venais dire à monsieur le comte qu'on me propose du travail ; avant d'accepter, je voudrais consulter monsieur le comte, qui me dirait si c'est du solide, du bon.

LE GÉNÉRAL

Bien, mon ami ; peux-tu attendre une heure ?

DILOY

Mon Dieu oui, monsieur le comte ; aussi bien, ma demi-journée est perdue à cause de ce monsieur qui m'a demandé, et qu'il m'a fallu aller voir.

LE GÉNÉRAL

Bien ; en m'attendant, va, je t'en prie, du côté de l'étang ; tu y trouveras ma sœur et les enfants, qui pêchent à la ligne ; tu leur donneras un coup de main s'ils en ont besoin ; et, en cas d'accident... je compte sur toi, ajouta le général en lui tendant la main.

DILOY

Quant à ça, monsieur le comte n'a pas à s'inquiéter ; moi qui suis affectionné aux enfants, je ne les laisserai pas avoir du mal ; monsieur le comte a raison de compter sur moi. Au revoir, monsieur le comte et mademoiselle.

— Au revoir bientôt, Diloy, dit Gertrude avec un sourire.

— En voilà une qui est aimable ! murmura Diloy en s'en allant.

GERTRUDE

Mon oncle, qui donc ce bon Diloy a-t-il encore sauvé ?

LE GÉNÉRAL

Parbleu ! rien que ta tante Hélène, Félicie, Laurent et Anne. »

Et il raconta à Gertrude la visite du chemineau au château de Castelsot, la rencontre dans la forêt, le combat contre l'ours et l'ingratitude de Félicie, un peu atténuée par son bon mouvement de la veille.

« L'excellent, le brave homme ! s'écria Gertrude. Mais je ne comprends pas deux choses, mon oncle : d'abord la visite chez les Castelsot, et puis l'aversion de Félicie.

LE GÉNÉRAL

Aïe, aïe! je me suis fourvoyé... Pour te faire comprendre le tout, je dois commettre une indiscrétion... Et pourtant il ne faut pas te laisser croire Félicie plus mauvaise qu'elle ne l'est... Ma foi, tant pis, je vais te dire tout. Tu es discrète, j'en suis sûr. Es-tu discrète ?

GERTRUDE

J'espère que oui, mon oncle ; il me semble que je ne parlerai jamais de ce que vous m'aurez dit sous le sceau du secret.

LE GÉNÉRAL

Bon ; alors je vais t'expliquer ce que tu ne peux pas comprendre. »

M. d'Alban lui raconta la rencontre fatale de Félicie avec le chemineau ; les regrets de ce dernier ; ses excuses, son vif désir de réparer le mal qu'il avait fait ; sa discrétion, sa conduite délicate, le ressentiment de Félicie, l'effort qu'elle avait fait la veille et l'avant-veille pour parler amicalement à cet homme qui s'était oublié dans son ivresse au point de la frapper ; ensuite, sa rencontre à lui avec le brave Diloy à la noce des Robillard ; toutes les impertinences de Félicie et des Castelsot, et enfin sa dernière conversation avec Félicie au retour de la noce et le lendemain.

« Pauvre Félicie ! dit Gertrude. Je comprends ce qu'elle a dû éprouver ; c'est beau à elle d'avoir pardonné une si grande offense et une si terrible humiliation.

LE GÉNÉRAL

Qu'aurais-tu fait, toi, à sa place ?

GERTRUDE, *avec hésitation*

Je ne sais pas trop, mon oncle... Vous savez que je n'ai pas le même caractère que Félicie...

LE GÉNÉRAL, *vivement*

Oh ! pour cela, non !... Mais aurais-tu pardonné et oublié ? c'est-à-dire bien pardonné ? du fond du cœur ?

GERTRUDE, *rougissant*

Mon oncle... je ne peux jamais garder rancune à personne... surtout si je vois qu'on regrette le mal qu'on a fait. Oh ! alors, non seulement je me sens obligée de pardonner, mais je me sens attirée d'affection vers mon ennemi, et je l'aime comme un ami. »

Son oncle la saisit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises en disant :

« Cœur admirable ! Admirable nature ! Hélène avait bien raison. »

Gertrude ne demanda plus en quoi sa tante avait raison ; elle devinait et rougissait, ne croyant pas mériter ces éloges.

XVIII

ENCORE LE CHEMINEAU SAUVEUR

Pendant que M. d'Alban causait avec sa nièce, Diloy était arrivé à l'étang ; il dit à Mme d'Orvillet que c'était par ordre de M. d'Alban qu'il venait offrir ses services ; les deux petits le reçurent avec joie.

« Qui est ce brave homme ? demanda Juliette.

ANNE

C'est le bon chemineau.

JULIETTE

Quel chemineau ? Qu'est-ce que c'est qu'un chemineau ?

LAURENT

Un chemineau, c'est un homme qui travaille au chemin de fer.

JULIETTE

Et pourquoi dis-tu *bon* chemineau ? Qu'est-ce qu'il a de si bon ?

ANNE

Tu ne sais donc pas qu'il nous a sauvés de l'ours ?

JULIETTE

Non ; quel ours ?

ANNE

L'ours échappé qui voulait nous manger.

JULIETTE

Ah ! mon Dieu ! Raconte-moi cela. Je ne sais rien, moi.

ANNE

Laurent va te raconter, moi, je ne sais pas très bien. Raconte, Laurent.

LAURENT

Eh bien, voilà. Le chemineau était couché dans le bois où nous passions avec maman.

JULIETTE

Quel bois ? Il y a donc des ours par ici ?

LAURENT

Je crois bien ! Un ours énorme, avec une bouche énorme, des griffes

énormes. Et le chemineau dit à maman : "Il y a un ours par ici ; un ours échappé."

JULIETTE

D'où était-il échappé ?

LAURENT

De sa cage où on le montrait. Et le chemineau dit qu'il va venir avec nous pour tuer l'ours.

ANNE

Qui voulait nous manger.

LAURENT

Et voilà que nous allons ; nous avions bien peur, comme tu penses.

ANNE

Et maman aussi.

LAURENT

Laisse-moi parler, tu m'empêches. Et voilà l'ours qui hurle et qui arrive, et le chemineau se jette devant nous, et l'ours se jette sur lui ; tu juges comme nous avions peur !

ANNE

Et maman aussi.

LAURENT

Mais tais-toi donc. Le chemineau n'a pas peur ; il se jette sur l'ours et lui enfonce dans la bouche un petit bâton pointu qui entre dans sa langue et dans son palais. L'ours ne peut plus fermer la bouche ; il crie horriblement ; le chemineau lui jette une corde qui l'étrangle ; l'ours donne des coups de griffes au bon chemineau qui le bat tant qu'il peut avec un autre bâton très gros. L'ours tombe et griffe toujours ; le chemineau le bat toujours. L'ours fait semblant d'être mort.

ANNE

Il était mort tout de bon.

LAURENT

Mais non, puisqu'il est encore vivant. Le chemineau lui met une chaîne ; il tire tant qu'il peut ; l'ours ne crie plus, ne bouge plus. Le chemineau lâche un peu la chaîne et lui attache les pattes avec la corde. L'ours grogne et bouge un peu ; le chemineau le bat encore horriblement ; le pauvre chemineau est couvert de sang.

ANNE

Les jambes seulement.

LAURENT

C'est bien assez, les jambes. Alors nous pleurons.

ANNE

Et maman aussi. Pas Félicie.

LAURENT

Laisse-moi donc raconter.

ANNE

Tu oublies toujours maman.

LAURENT

Je n'oublie pas ; j'aurais dit après.

ANNE

Il vaut mieux dire tout de suite.

LAURENT

Non, ça dérange. Alors maman lui attache nos mouchoirs autour des jambes.

JULIETTE

A l'ours ?

LAURENT

Non, au chemineau. Maman attache le mouchoir.

ANNE

Pas celui de Félicie.

LAURENT

Ça ne fait rien ; laisse-moi parler. Puis maman nous prend par la main.

ANNE

Pas Félicie.

LAURENT

Mon Dieu, Anne, que tu es ennuyeuse ! Félicie courait après nous. Et maman envoie Saint-Jean avec la carriole pour ramener l'ours et le pauvre chemineau tout en sang.

JULIETTE

Pourquoi n'a-t-on pas tué l'ours ?

LAURENT

Parce que le maître avait promis cent francs pour qu'on lui ramène son ours, et le pauvre chemineau, qui est pauvre, voulait gagner cent francs.

ANNE

Et puis encore, tu oublies que le chemineau a sauvé mon oncle des méchants Bédouins.

JULIETTE, *effrayée*

Comment ! vous avez aussi des Bédouins par ici ?

LAURENT

Non, c'était en Algérie. Comment veux-tu, Anne, que je raconte tout à la fois ? Et puis, j'ai oublié l'histoire des Bédouins ; je ne sais plus comment il l'a sauvé.

ANNE

Ah bien, mon oncle le dira à Juliette.

JULIETTE

C'est très effrayant, tout cela. Le vilain ours ! Pauvre chemineau ! Je voudrais bien le voir.

LAURENT

Viens, il est là avec Félicie. »

Diloy était en effet près de Félicie, qui se tenait tout au bord de l'étang, et qui se penchait en avant pour allonger sa ligne. Elle avait été contrariée de voir approcher le chemineau ; ses bons sentiments étaient déjà effacés ; elle avait repris son ancienne irritation contre lui.

Quand Diloy lui dit : « Bonjour, mam'selle ; c'est votre oncle qui m'envoie pour vous aider », Félicie ne lui répondit pas et le regarda de son air hautain.

DILOY

Prenez garde de tomber, mam'selle ; vous êtes bien près du bord, et vous êtes bien penchée en avant.

FÉLICIE

Je n'ai pas besoin qu'on me conseille ; je sais pêcher.

DILOY

Je ne me permets pas de vous donner des conseils, mademoiselle. Je vous préviens seulement du danger.

FÉLICIE

Il n'y a pas de danger, et maman et ma bonne sont là pour venir à mon secours si j'en ai besoin.

DILOY

Mais si vous tombez à l'eau, mademoiselle, ce ne serait pas votre maman ni votre bonne qui pourrait vous repêcher ; l'eau est profonde à cet endroit : il y en a plus de deux mètres.

FÉLICIE

Je vous prie de ne pas vous inquiéter de moi. Laissez-moi ; vous faites peur au poisson avec votre grosse voix.

DILOY

Qu'est-ce qui vous a donc retourné contre moi, mademoiselle ? Hier vous aviez été si gentille et si bonne. »

Au moment où Félicie se tournait avec violence vers le pauvre chemineau, son pied glissa ; elle eut à peine le temps de pousser un cri terrible :

« Diloy ! au secours ! »

Et elle disparut au fond de l'étang.

Diloy s'élança après elle, la rattrapa dans ses bras ; mais le bord était trop escarpé, il dut nager jusqu'à un endroit où il était possible d'aborder. Il eut soin de soutenir Félicie d'une main, tandis qu'il nageait de l'autre bras ; il la déposa sur l'herbe au milieu des cris des enfants, de Mmes d'Orvillet et de Saintluc qui accouraient au secours de Félicie.

Elle n'avait pas perdu connaissance ; elle était seulement étourdie par l'eau et par la terreur. Quand elle fut remise et sur pied, elle regarda autour d'elle et se jeta dans les bras du pauvre chemineau qu'elle venait de repousser si durement ; elle l'embrassa à plusieurs reprises.

« Diloy ! mon bon Diloy ! sans vous j'étais perdue ! C'est bien vous qui m'avez sauvée ! »

Le pauvre Diloy, heureux du service qu'il avait rendu et de la reconnaissance que lui témoignait Félicie, l'assurait qu'il n'avait fait que son devoir, et la trouvait bien bonne de lui adresser des remerciements.

M. d'Alban et Gertrude avaient entendu le cri de Félicie, ceux des enfants, et de la bonne et de Mme d'Orvillet. Ils accouraient en toute hâte et furent surpris de voir Félicie ruisselant d'eau. En quelques mots on leur expliqua ce qui était arrivé.

« Oh ! Félicie, lui dit Gertrude, quelle terreur j'ai éprouvée en entendant ton cri d'angoisse ! »

Et Gertrude serra les mains de Diloy dans les siennes.

« Bon Diloy, de quel malheur vous nous avez préservés ! »

Mme d'Orvillet pleurait ; à son tour elle remercia avec émotion le sauveur de sa fille. Les enfants voulurent tous l'embrasser. Le pauvre

homme était si ému qu'il ne pouvait prononcer une parole. Le général lui secoua vivement la main, et, lui prenant le bras :

« Viens, mon ami, viens boire un verre de vin chaud pour te remonter, et changer de vêtements. Ces dames vont s'occuper de notre petite Félicie.

DILOY

Vous êtes mille fois trop bon, monsieur le comte, je ne mérite pas tout cela. Ce n'est pas une grande affaire que de repêcher un enfant quand on sait nager.

LE GÉNÉRAL

Viens toujours, mon ami ; je vais envoyer un homme à cheval demander d'autres vêtements à ta femme.

DILOY

C'est inutile, monsieur le comte ; je me sécherai bien au feu de la cuisine, si vous voulez bien le permettre.

LE GÉNÉRAL

Ce serait trop long, mon ami ; il te faut des vêtements secs.

DILOY, *avec embarras*

Mais, monsieur le comte, c'est que... c'est que... je n'en ai pas de rechange.

LE GÉNÉRAL, *surpris*

Pas de rechange ! Tu n'en as pas d'autres chez toi ?

DILOY

Non, monsieur le comte ; j'ai sur mon dos tout ce que je possède.

LE GÉNÉRAL, *attendri*

Pauvre homme ! Viens, mon ami, viens toujours, nous arrangerons cela. »

Tout le monde rentra au château. Pendant que Mme d'Orvillet faisait boire à Félicie une tasse de tilleul avec quelques gouttes d'arnica et qu'on en faisait prendre à tous les enfants pour les remettre de la frayeur qu'ils avaient eue, M. d'Alban fit allumer un bon feu dans la cuisine, fit avaler à Diloy un grand verre de vin chaud sucré, et fit apporter un de ses vêtements, complet en drap gris. Il obligea Diloy, malgré sa résistance, à enlever tous ses vêtements mouillés ; et, après l'avoir fait frictionner avec une flanelle, il lui fit endosser une belle chemise et l'habillement complet qu'avait apporté son valet de chambre. Le tout allait parfaitement à Diloy, qui était grand et mince comme M. d'Alban. Diloy se confondit en remerciements et en excuses du mal qu'on se donnait pour lui ; malgré son embarras, il ne pouvait dissimuler la joie qui éclatait sur son visage en se voyant si beau.

LE GÉNÉRAL

Là ! Te voilà superbe ! Ce seront tes habits du dimanche ; je me charge du reste. Maintenant, viens chez moi : nous allons parler affaires. »

Diloy suivit M. d'Alban, qui donna ordre à son valet de chambre de prévenir sa sœur qu'il l'attendait ; elle ne tarda pas à venir, et ils commencèrent leur conférence.

XIX

BEAU PROJET DÉTRUIT PAR FÉLICIE

LE GÉNÉRAL

Voyons, mon brave garçon, assois-toi et dis-moi quelle est la place qu'on t'a offerte ?

DILOY

C'est chez un fabricant de chaussons, monsieur le comte ; on m'offre le logement, le chauffage et deux francs cinquante par journée de travail.

LE GÉNÉRAL

De combien d'heures la journée ?

DILOY

Douze heures, monsieur le comte.

LE GÉNÉRAL

C'est deux de trop. As-tu les dimanches et fêtes ?

DILOY

Ce n'est pas de droit. On peut exiger que je travaille dans les temps pressés.

LE GÉNÉRAL

Et c'est toujours temps pressés pour MM. les fabricants. Et les enfants, les occupe-t-on ?

DILOY

Quand ils ont dix ans, monsieur le comte, on leur donne de l'ouvrage à cinquante centimes par jour.

LE GÉNÉRAL

Le travail est-il fatigant, difficile ?

DILOY

Sauf qu'on est assis tout le temps du travail, ce n'est pas trop dur.

LE GÉNÉRAL

Et les enfants, travaillent-ils dehors ?

DILOY

Non, monsieur le comte, à l'atelier ; ils ne sortent pas.

LE GÉNÉRAL

Et ont-ils leur dimanche ? Peuvent-ils aller au catéchisme, à l'école, dans la semaine ?

DILOY

Pas quand on a besoin d'eux.

LE GÉNÉRAL

Et on aura toujours besoin d'eux. Écoute, Diloy, plutôt que d'entrer là-dedans et y fourrer tes enfants, reste chemineau et travaille à la terre. Tu perdras tes enfants ; ils n'auront aucune religion, aucune instruction ; ils seront chétifs et malingres. Toi-même tu y perdras ta religion, que tu ne pourras guère pratiquer.

DILOY

J'ai déjà pensé à cela, monsieur le comte : c'est pourquoi j'ai voulu vous en parler avant d'accepter. Pour moi, le bon Dieu me donnerait de la force ; mais les enfants ! ces pauvres enfants dont je réponds ; j'ai leur âme à garder, et dans ces maisons de fabrique on rencontre tant de mauvais sujets, que ça fait peur.

LE GÉNÉRAL

Surtout quand le chef est un homme sans foi ni loi. Je connais ce chef de fabrique, M. Bafont. C'est un gueux qui ne croit à rien, qui ne songe qu'à gagner de l'argent. Il se moque de l'ouvrier et de sa moralité ; lui-même mène une conduite pitoyable, et je te conseille de refuser ses offres.

DILOY

C'est ce que je ferai, monsieur le comte. Ce conseil me va et je le suivrai. »

Diloy se leva pour partir.

LE GÉNÉRAL

Attends donc, mon brave garçon. Tu es bien pressé ; nous avons aussi quelque chose à te proposer. C'est ma sœur qui va t'en parler.

MADAME D'ORVILLET

Vous nous avez dit hier, mon ami, que vous connaissiez l'état de jardinier. J'en cherche un ; le mien est trop vieux pour continuer son travail ; croyez-vous pouvoir le remplacer ?

DILOY

Je serais bien, bien heureux, ma bonne chère dame, de me trouver à votre service ; et quant à savoir l'état de jardinier, légumes, fruits, fleurs, arbres, j'en réponds ; mais... je craindrais. »

Diloy baissa la tête et ne continua pas.

LE GÉNÉRAL

Quoi, mon garçon, que craindrais-tu ?

DILOY

J'aurais peur que Mlle Félicie...

LE GÉNÉRAL

Félicie ? Je réponds d'elle à présent. Depuis deux jours elle est tout autre.

DILOY, *tristement*

Elle ne m'a pas encore pardonné, monsieur le comte. Si monsieur le comte l'avait vue et entendue quand, d'après les ordres de monsieur le comte, je suis venu près d'elle, à l'étang, il verrait bien que la pauvre petite a beau faire effort, elle a toujours sur le cœur mon inconvenance du mois dernier.

LE GÉNÉRAL

Je ne savais pas cela. Mais tu as bien vu comme elle s'est jetée dans tes bras, comme elle t'a embrassé quand tu l'as tirée de l'eau, et cela, c'est bien de son propre mouvement : personne ne le lui a seriné.

DILOY

Je sais bien, monsieur le comte, et j'en suis bien heureux et reconnaissant. Mais je crains la réflexion pour elle. Qu'est-ce que je suis ? Un pauvre *paysan,* comme elle dit, une brute qui l'a fortement offensée, qui l'a battue. Elle ne l'oubliera pas, allez.

LE GÉNÉRAL

Elle l'a oublié ; tout cela est resté au fond de l'eau. Tu n'es plus pour elle que son sauveur, celui de sa mère, de son frère, de sa sœur et le mien. Que veux-tu de plus ? Ce sont de brillants états de service, va ; et c'est pourquoi nous voulons, ma sœur et moi, te garder avec nous, chez nous, jusqu'à la fin de tes jours et de ceux de tes enfants.

MADAME D'ORVILLET

Écoutez, mon ami, revenez nous voir demain pour terminer ; vous

verrez que Félicie vous a bien sincèrement pardonné et qu'elle vous verra avec plaisir entrer chez nous.

DILOY

Que le bon Dieu vous entende et m'exauce, ma bonne chère dame ! Ce serait le bonheur de toute ma vie et l'avenir assuré de ma brave femme et de nos chers enfants. Il faut donc que je revienne demain ?

MADAME D'ORVILLET

Oui, certainement, demain à midi ; vous déjeunerez au château, je vous ferai voir vos futurs logements, et nous prendrons nos derniers arrangements. »

Diloy, convaincu enfin par les paroles si positives de Mme d'Orvillet, laissa éclater sa joie autant que le lui permettait son respect pour ses *futurs maîtres.* Peu s'en fallut qu'il ne se jetât au cou de M. d'Alban et qu'il ne baisât les mains de Mme d'Orvillet. Il sortit pourtant d'un pas modéré ; mais, quand il fut hors du château, M. d'Alban et sa sœur, qui se trouvaient près de la fenêtre, le virent bondir et courir comme un cerf pour arriver plus tôt près de sa femme et lui faire part de ses espérances. Il n'osait encore lui dire que c'était une affaire conclue, mais il le croyait et il en était comme fou de joie.

« J'irai brûler un cierge à Notre-Dame de Bonne-Espérance, dit-il à sa femme, et demain, avant d'aller conclure, j'irai faire une petite prière à l'église.

LA FEMME

Et au bon saint Gilles et à la bonne sainte Suzanne.

DILOY

Et je demanderai à M. le curé un Évangile qu'il dira sur ta tête. »

Pendant que M. d'Alban et Mme d'Orvillet payaient leur dette de reconnaissance en assurant l'avenir et le bonheur du brave Diloy, les enfants causaient tous de l'aventure de Félicie.

LAURENT

Je voudrais bien que maman gardât chez nous ce bon Diloy ; il serait si content.

FÉLICIE, *vivement*

Je ne crois pas qu'il en ait envie ; il aimera bien mieux qu'on lui donne de l'argent.

LAURENT

Et toi, Gertrude, qu'est-ce que tu crois ?

GERTRUDE

Je ne sais pas du tout ce que je dois croire, puisque je ne connais pas Diloy.

LAURENT

Ne trouves-tu pas qu'il a l'air très bon et qu'il nous aime beaucoup ?

GERTRUDE

Je trouve, en effet, qu'il a l'air de vous être très dévoué et très attaché ; ce qu'il a fait le prouve bien, du reste.

LAURENT

Tu vois, Félicie ?

FÉLICIE

Cela ne prouve pas qu'il ait envie de rester chez nous. Je crois qu'il trouve plus agréable de rester chemineau.

LAURENT

Nous verrons cela. Je le lui demanderai.

FÉLICIE

Je te prie, Laurent, de ne pas lui en parler.

LAURENT

Pourquoi ça ? Nous saurons alors ce qu'il aime mieux.

FÉLICIE

Cela engagerait maman à le prendre ; avec cela que mon oncle l'aime beaucoup.

LAURENT

Et toi, tu ne l'aimes pas. Ce pauvre homme ! il t'a sauvée deux fois !

ANNE

Pourquoi ne l'aimes-tu pas ? Il est si bon ! Et pourquoi l'as-tu embrassé, si tu ne l'aimes pas ?

FÉLICIE, *rougissant*

Je l'ai fait sans y penser, parce que j'avais eu très peur. C'est une bêtise que j'ai faite.

GERTRUDE

Oh non ! ma bonne Félicie, ce n'est pas une bêtise ; c'est un bon mouvement de ton cœur et tu as très bien fait de t'y laisser aller.

FÉLICIE

Tu ne trouves pas ridicule que j'aie embrassé un pauvre chemineau ?

GERTRUDE

Bien au contraire ; tu lui dois trop pour ne pas le traiter avec amitié, et j'ai vu que tout le monde t'approuvait.

FÉLICIE

Tu crois qu'on ne se moquera pas de moi ?

GERTRUDE

Se moquer de toi ? Dans un pareil moment ? Personne ne peut avoir un assez mauvais cœur pour rire d'une action belle et touchante. »

Félicie commençait à être ébranlée ; elle avait confiance en Gertrude et elle éprouvait même de l'amitié pour cette aimable cousine. Elles continuèrent leur conversation, qui fut interrompue par M. d'Alban.

LE GÉNÉRAL

Ma petite Félicie, ta maman te demande ; elle t'attend dans ma chambre.

FÉLICIE

Viens-tu, Gertrude ?

GERTRUDE

Ma tante a peut-être quelque chose de particulier à te dire ; je craindrais de vous gêner.

LE GÉNÉRAL

Rien que tu ne puisses entendre, ma bonne fille. Je crois même qu'elle sera bien aise que tu viennes avec Félicie.

GERTRUDE

Dans ce cas, je serais très contente de faire une visite à ma tante et à vous, mon bon oncle », ajouta-t-elle en l'embrassant.

Ils trouvèrent Mme d'Orvillet seule, Mme de Saintluc était encore dans sa chambre.

MADAME D'ORVILLET

Ah ! te voilà avec Félicie, ma bonne Gertrude ; je suis bien aise que tu assistes à notre conseil, car nous allons traiter une question très importante. Viens m'embrasser, ma petite Félicie. Je suis bien contente de toi ; tu as montré du cœur, et je ne doute pas que tu ne sois contente de l'idée dont je veux te parler.

FÉLICIE, *riant*

A moi, maman, vous allez me demander conseil ?

MADAME D'ORVILLET, *souriant*

Certainement, et je me soumettrai à ta décision. Mon idée dépend

donc de toi. Tu sais les services énormes que nous a rendus Diloy ; l'aversion que tu avais pour lui a disparu entièrement, je pense, devant son dévouement et l'affection qu'il paraît avoir pour toi. Tu souris et tu doutes ; mais tu aurais tort de ne pas y croire. Aujourd'hui encore il t'en a donné une bonne preuve. Ton oncle et moi, nous voulons lui en témoigner notre reconnaissance et nous avons pensé à le garder ici comme jardinier : seulement, comme je ne veux pas t'imposer une chose qui pourrait t'être pénible (tu sais pourquoi), je veux que tu me dises franchement si ce projet te plaît ou te déplaît. »

Félicie garda le silence et resta immobile et les yeux baissés.

MADAME D'ORVILLET

Eh bien ! mon enfant, quelle est ton impression ?

FÉLICIE

Je ne sais pas, maman, je ne peux pas dire.

MADAME D'ORVILLET

Comment ! Tu ne sais pas s'il te serait agréable ou désagréable de voir Diloy établi chez nous comme jardinier ?

FÉLICIE, *hésitant et très bas*

Si, maman, je sais que cela me serait très désagréable.

MADAME D'ORVILLET

Je n'entends pas bien ; tu dis agréable, n'est-ce pas ?

FÉLICIE

Non, maman, très désagréable.

MADAME D'ORVILLET, *tristement*

Alors, ma pauvre fille, la question est décidée. Je le regrette pour toi, qui te montres ingrate, et pour lui, qui eût été si heureux ; mais je ne t'en veux pas ; ton cœur n'est pas encore ce que j'espérais ; cela viendra, je pense. En attendant, nous allons chercher une autre position pour Diloy. Va, mon enfant, va t'amuser avec ta cousine. »

Félicie sortit avec Gertrude.

XX

FÉLICIE RACCOMMODE CE QU'ELLE A BRISÉ

GERTRUDE

Pourquoi as-tu dit cela à ma tante, Félicie ? Et si tu avais réfléchi avant de donner ta réponse, tu aurais parlé tout autrement. Toi-même quand tu as été sauvée par ce pauvre homme, tu as été très juste, très bonne, très naturelle ; ma tante devait penser que tu serais la première à te réjouir de son charitable projet, et voilà que tu le rejettes presque avec dureté.

FÉLICIE

Tu ne me blâmerais pas si tu savais ce qui s'est passé.

GERTRUDE

Je n'ai pas besoin de connaître le passé pour savoir qu'il t'a sauvé la vie, que tu dois en être reconnaissante et que ma tante et mon oncle sont très peinés de ton refus.

FÉLICIE

Écoute, Gertrude, j'ai en toi une grande confiance et je vais te confier ce qui ne doit être su de personne ; c'est un grand secret ; promets-moi de ne pas en parler ; maman et mon oncle le savent, mais personne d'autre.

GERTRUDE

Je te le promets bien volontiers, ma bonne Félicie. Sois tranquille ; ce ne sera pas moi qui trahirai ta confiance, dont je suis très fière. »

Félicie lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle et le chemineau et l'aversion très prononcée qu'elle lui avait témoignée depuis.

FÉLICIE

J'espérais ne jamais revoir cet homme ; je le rencontre partout. Je ne voulais lui rien devoir, et voilà qu'il me rend deux très grands services. Ce matin j'ai été touchée de son dévouement, je me suis repentie de l'avoir si mal traité ; j'ai voulu tout réparer ; mais, les premiers moments passés, j'ai été honteuse de m'être jetée dans ses bras, de l'avoir embrassé devant tout le monde ; et, quand maman m'a parlé, j'ai pensé qu'une fois établi dans la maison il me traiterait avec familiarité, qu'il me reparlerait du passé, qu'il m'humilierait sans cesse. Ne le crois-tu pas ? Et ne trouves-tu pas, maintenant que tu sais tout, que j'ai raison ?

GERTRUDE

Ma pauvre Félicie, ton aventure avec ce chemineau est très désagréable, mais pas autant que tu le crois. D'abord il était ivre, il était dans son tort ; ensuite, étant ivre, il a abusé de sa force pour battre un enfant, second tort. »

Félicie triomphait et sentait augmenter son amitié pour Gertrude. Celle-ci continua :

« Il l'a si bien senti quand son ivresse a été passée, qu'il n'en a parlé à personne, qu'il s'est cru obligé, en conscience, de venir faire des excuses à ceux qu'il croyait avoir offensés ; il était honteux de son emportement ; il cherchait à réparer sa faute, et c'est pourquoi il s'est si bravement conduit dans l'attaque de l'ours ; tout cela prouve que c'est un honnête homme, un brave homme, qui se croit plus coupable qu'il ne l'est réellement.

« Il est honteux de ce qu'il a fait, et tu penses bien qu'il cherche et qu'il cherchera à le faire oublier ; il n'en parlera jamais, parce qu'il craindra de se faire du tort et de te faire du tort. Il s'est attaché à toi parce que c'est toi qui as eu à te plaindre de lui. Il est reconnaissant de ton pardon, qu'il a tant désiré d'obtenir, parce qu'il a senti combien tu devais faire d'efforts pour l'accorder. Si tu acceptes l'idée de ma tante, il te sera de plus en plus dévoué et reconnaissant.

« Au total, je crois que ce pauvre chemineau est un excellent homme et qu'il sera un excellent serviteur. Et si j'étais toi, je dirais à ma tante de le prendre bien vite pour jardinier. Il est évident qu'elle le désire ainsi que mon oncle.

FÉLICIE

Mais, à présent que j'ai dit non, je ne peux plus dire oui.

GERTRUDE

Pourquoi pas ? tu as dû répondre sans avoir cinq minutes pour réfléchir. A présent que tu as réfléchi, tu réponds sagement après avoir vu ce qu'il y avait de mieux à faire.

FÉLICIE

Si tu savais combien il m'en coûte de faire un si grand effort pour un homme qui est tellement au-dessous de moi et qui ne me sera d'aucune utilité. »

Gertrude réprima le sentiment de mécontentement que lui donnait cette réponse orgueilleuse et égoïste de Félicie, et reprit doucement :

« Je crois, ma pauvre Félicie, que là encore tu te trompes ; ce brave homme n'est pas au-dessous de toi, car il a des sentiments excellents et généreux ; il est modeste, il est honnête, il est bon, reconnaissant. Ce n'est pas parce qu'il est ouvrier qu'il est moins que nous. Rappelle-toi que Notre-Seigneur a été ouvrier, un pauvre charpentier ; que presque tous les saints apôtres étaient de pauvres gens. Et quant à ce que tu dis qu'il ne te sera jamais utile, vois s'il t'a été inutile aujourd'hui et le jour du combat de l'ours.

FÉLICIE

C'est vrai ce que tu dis là ; mais je ne suis pas encore décidée. J'attendrai. »

Gertrude ne voulut pas trop la pousser à changer sa réponse à sa mère ; elle l'embrassa et lui dit :

« C'est ça, réfléchis bien. Avant de te décider, veux-tu venir avec moi à la messe demain matin ? Nous prierons ensemble le bon Dieu de t'indiquer ce que tu dois faire, et tu diras ensuite à ma tante ce que tu auras décidé. »

Félicie, flattée d'être traitée par Gertrude comme son égale d'âge et de raison, accepta avec empressement l'offre de sa cousine qu'elle aimait de plus en plus. Elle lui reparla plus d'une fois dans la journée de son *affaire,* comme elle l'appelait ; Gertrude l'écouta toujours avec douceur et lui parla avec amitié ; ses conseils, pleins de raison, firent quelque impression sur Félicie.

Pendant que les deux cousines causaient, M. d'Alban marchait à grands pas dans sa chambre.

« Cette petite fille est une péronnelle, une petite sotte, dit-il enfin. Tu es trop bonne pour elle, Hélène. Tu n'aurais pas dû la consulter ; tu aurais dû faire la chose comme tu l'entends et ne pas sacrifier ce pauvre Diloy au sot orgueil de cette petite fille sans cœur.

MADAME D'ORVILLET

J'aurais peut-être mieux fait, Albert ; mais le pauvre Diloy en eût souffert le tout premier. J'espère que Félicie changera d'avis.

LE GÉNÉRAL

Je n'espère rien du tout, à moins que ma bonne petite Gertrude ne parvienne à lui donner un peu de son cœur et de sa raison. Diable de petite fille ! Il y a deux heures à peine qu'elle se jette, à notre barbe à tous, dans les bras de cet homme ; qu'elle l'embrasse comme du pain... Et puis elle vous reprend ses airs de pimbêche, de princesse offensée, et vlan !... elle vous lance un *non* bien conditionné. Et tout cela parce que tu as la niaiserie de la consulter.

MADAME D'ORVILLET, *souriant*

Mon pauvre ami, tu as raison, mais songe au caractère de Félicie. Tu oublies son aventure avec Diloy et combien elle en a été humiliée.

LE GÉNÉRAL

Je n'oublie rien du tout, et je suis bien sûr que Gertrude aurait agi tout différemment.

MADAME D'ORVILLET

Je le crois comme toi, mon ami. Mais Gertrude a presque trois ans de plus et...

LE GÉNÉRAL

Et un caractère d'ange, un cœur d'or, un esprit, une...

MADAME D'ORVILLET, *tristement*

C'est précisément pour cela qu'il ne faut pas la comparer à ma pauvre Félicie, qui n'a rien de tout cela. »

Le général s'arrêta, regarda sa sœur, et, voyant des larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, il s'assit près d'elle, l'embrassa tendrement et dit :

LE GÉNÉRAL

Pardonne-moi, ma bonne Hélène ; je t'ai chagrinée, je t'ai parlé durement, toi si douce et si bonne. C'est que je suis d'une colère contre cette petite sotte ! Elle nous empêche de nous attacher à tout jamais ce brave Diloy, de lui témoigner notre reconnaissance, de faire son bonheur ! Ce pauvre garçon ! va-t-il être désappointé, lui aussi !

MADAME D'ORVILLET

Cher Albert, ne te décourage pas trop, peut-être que Gertrude fera changer d'idée à Félicie ; elles vont en parler, c'est bien sûr ; Gertrude a déjà quelque influence sur ma pauvre fille : espérons encore.

LE GÉNÉRAL

Je ne demande qu'à espérer, ma bonne amie. Mais, comme je n'espère guère, voyons un peu, en attendant, ce que nous pourrions faire pour Diloy. »

Le frère et la sœur continuèrent à causer, mais plus tranquillement ; ils firent plusieurs projets, mais aucun ne remplissait leur but comme celui qu'avait rejeté Félicie.

A chaque projet manqué, le général reprenait sa colère, que Mme d'Orvillet parvenait toujours à dissiper.

Un petit coup fut légèrement frappé à la porte.

« Entrez ! » dit le général d'une voix terrible, car il était dans un mauvais moment.

« C'est toi, mon enfant, dit-il d'une voix radoucie en voyant apparaître la bonne et douce figure de Gertrude. Entre, entre, entre, n'aie pas peur.

GERTRUDE

Je venais vous donner une bonne nouvelle, mon oncle et ma tante. J'espère, je suis presque sûre que demain Félicie vous donnera une réponse toute différente de celle qui vous a tant peinés il y a une heure. »

Mme d'Orvillet l'embrassa et la fit asseoir entre elle et son frère.

Gertrude leur raconta sa conversation avec Félicie et leur projet de messe pour le lendemain.

Le général, enchanté, l'embrassa si fort que ses joues en furent toutes rouges.

LE GÉNÉRAL

Tu es la meilleure fille que j'aie jamais vue, ma chère petite Gertrude. Demain, complète ton ouvrage.

GERTRUDE

Le bon Dieu l'achèvera, mon oncle.

MADAME D'ORVILLET

Merci, mon enfant ; tu nous as rendu un bien grand service, sans compter Diloy, au bonheur duquel tu auras contribué.

— Je suis heureuse d'avoir pu vous être agréable, ma bonne tante, ainsi qu'à mon oncle, que j'aime beaucoup.

— Et qui t'aime joliment, ma chère petite Gertrude ! »

XXI

LE GÉNÉRAL EXÉCUTE LES CASTELSOT

Quelques instants après cette bonne nouvelle apportée par Gertrude, un domestique vint annoncer que M. et Mme de Castelsot étaient au salon avec leurs enfants.

LE GÉNÉRAL

Ces geux-là ! ils osent venir me sachant ici !

« Viens, Hélène, je vais leur faire leur paquet et leut ôter le goût de revenir chez toi.

MADAME D'ORVILLET

Oh ! Albert, je t'en prie, ne leur fais pas d'impertinences ; ils ne t'ont pas reconnu à la noce Robillard ; laisse-les tranquilles. Ne descends pas, je t'en prie.

LE GÉNÉRAL

Du tout, du tout, je veux les voir, leur parler. Je ne leur dirai pas la moindre impertinence ; je leur parlerai très poliment ; mais je veux les empêcher de revenir chez toi. Gertrude, va chercher Félicie, et viens avec elle et les enfants au salon. »

Gertrude sortit, et, quelques instants après, le général descendit, en riant des supplications et des terreurs de sa sœur, qui le suivait de près.

Quand ils entrèrent, le général alla droit au baron.

LE GÉNÉRAL

Par quel hasard es-tu dans notre voisinage, Futé ? Ton père t'a laissé

un joli magot, que tu as joliment augmenté, à ce que m'a dit ton ancien maître, le pauvre duc de La Folotte, que vous avez tous mené grand train ; et toi, Clarisse, tu as donc épousé Futé, rusée que tu es. Ta dot était belle, ce me semble. Ce pauvre duc ! C'est sur lui que vous vivez pourtant ! »

Gertrude et Félicie entrèrent.

« Félicie, viens donc voir tes amis ; Gertrude, je te présente les petits Futé ; leurs deux grands-pères étaient, l'un maître d'hôtel, l'autre homme d'affaires du pauvre duc de La Folotte, qui avait grande confiance en eux : ce qui fait qu'il s'est trouvé ruiné et que les deux valets se sont trouvés enrichis.

« C'est qu'ils sont riches à millions ! Voyons, Futé, avoue-moi cela ; combien as-tu de fortune ? Deux millions ? Trois millions ? »

Tout le monde semblait pétrifié. Les Castelsot étaient pâles de fureur, de terreur, de honte. Immobiles, les yeux écarquillés, les dents serrées, les mains crispées, ils n'avaient la force ni de parler ni de bouger. Les enfants Castelsot, rouges, humiliés, désolés, n'osaient pourtant pas remuer. Mme d'Orvillet était dans un embarras mortel ; elle avait beau tirer la redingote de son frère pour le faire finir, lui lancer des regards suppliants, il n'en continuait pas moins.

Gertrude remarquait l'embarras de sa tante et commençait à s'inquiéter.

Félicie seule regardait d'un air satisfait et dédaigneux ses amis d'hier.

Le général, content de l'attitude terrifiée des Castelsot, leur dit en finissant, les sourcils froncés et le ton sévère :

« Vous ne m'avez reconnu ni l'un ni l'autre à la noce Robillard, et je n'ai pas voulu vous parler en public. Aujourd'hui vous venez chez ma sœur. Comme elle ne compte pas confier ses affaires ni sa maison à des gens qui ont fait fortune aux dépens de leur premier maître, vous n'avez rien à faire ici. Va-t'en, Futé, et que je ne te revoie plus ici, non plus que toi Clarisse. Emmenez vos deux petits gredinets, qui vous ressemblent trop pour être reçus dans une maison honnête... Allons, partez ! »

Et comme Castelsot ne bougeait pas :

« Vas-tu déguerpir, mauvais garnement ? »

Un cri rauque, semblable à un rugissement, sortit enfin de la grosse poitrine de Futé-Castelsot ; il courut plutôt qu'il ne marcha vers son équipage ; sa femme et ses enfants le suivirent en silence, et ils repartirent pour ne jamais revenir.

Mme de Saintluc, qui avait entendu arriver la voiture et la vit repartir, descendit au salon pour savoir quels étaient ces visiteurs si pressés qui repartaient au bout d'un quart d'heure ; elle trouva tout le monde consterné ; M. d'Alban seul riait en regardant filer l'élégante calèche et les laquais poudrés.

« Qu'est-il donc arrivé, monsieur d'Alban ? Quelle visite avez-vous reçue ? Excepté vous, tout le monde me semble pétrifié. »

M. d'Alban se mit à rire.

« C'est moi qui suis la tête de Méduse ; j'ai mis en fuite les habitants de Castelsot, et vous voyez l'effet que j'ai produit sur les nôtres. »

Le général lui raconta ce qui venait de se passer, et la mit au courant des antécédents de la famille Castelsot.

« Je les connais depuis ma jeunesse ; j'ai connu La Folotte au collège de Vaugirard ; il a quelques années de plus que moi. J'ai vu souvent chez lui ses gens d'affaires et leurs enfants, qui sont les Castelsot ; les parents avaient volé le vieux duc, les enfants continuèrent à plumer le fils, jusqu'à ce que la fortune eût passé presque tout entière dans les mains des Futé. Je viens de les mettre à la porte très poliment ; n'est-ce pas, Hélène ?

MADAME D'ORVILLET, *souriant*

Si tu appelles cela poliment, je ne suis pas de ton avis.

LE GÉNÉRAL

Et toi, Gertrude, qu'en dis-tu ?

GERTRUDE

Mon oncle, je trouve que vous les avez menés un peu rondement, tout en ayant raison.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Je les ai roulés un peu vivement en dehors de votre chemin, pour que Félicie n'ait plus à subir la mauvaise influence de ses amis Futé. Je crois que tu ne les regrettes pas beaucoup, Félicie ?

FÉLICIE

Je suis enchantée de ce que vous avez fait, mon oncle ; m'en voilà débarrassée. Leurs mines effarées me faisaient plaisir à regarder. Les cheveux du père étaient hérissés à la fin. Ha ! ha ! ha ! qu'ils étaient drôles !

LE GÉNÉRAL, *fronçant le sourcil*

Tu es un peu méchante, Félicie ! Tu les aimais tant il y a deux jours ! et aujourd'hui tu ris de leur humiliation.

FÉLICIE, *avec hauteur*

C'est que vous m'avez appris ce qu'ils étaient, mon oncle ; et je ne veux pas que des Futé puissent se dire ou même se croire mes amis.

LE GÉNÉRAL

Les grands airs ! Prends garde aux grands airs !... Les Futé honnêtes eussent été très agréables à voir ; ce sont les Futé voleurs et impertinents que j'ai chassés. N'oublie pas, Félicie, qu'un ouvrier honnête est plus estimable qu'un prince sans foi et sans moralité. »

Le général proposa une promenade avant le dîner ; tout le monde

voulut en être, même Laurent et Anne, qui ne quittaient pas leur cousine Juliette. La promenade fut agréable. Gertrude courut avec les enfants ; elle les aida à cueillir des bluets [1], des coquelicots ; elle entraîna Félicie à gravir des fossés, à les descendre en courant, à faire des guirlandes. Pendant un repos d'une demi-heure sous un groupe de chênes magnifiques, Gertrude et, à son exemple, Félicie firent aux enfants des couronnes et des colliers de bluets et de coquelicots. Félicie s'amusa, ne se plaignit pas une fois de la fatigue et ne demanda pas à rentrer.

Le lendemain, à sept heures, Gertrude, Félicie et Mme de Saintluc allèrent à la messe du village. Gertrude, sans vouloir *prêcher* sa cousine, disait souvent quelques mots pour réveiller les bons sentiments de Félicie, qui pria et réfléchit pendant la messe. Gertrude pria et pleura ; le souvenir de sa mère ne la quittait pas : elle priait pour son retour et pleurait son absence. Quand elles sortirent de l'église, elles se trouvèrent près du chemineau.

FÉLICIE

Vous ici, Diloy ? Par quel hasard ?

DILOY

Je suis venu entendre la messe, mam'selle, et brûler un cierge devant l'image de la bonne Sainte Vierge, pour lui demander sa protection dans une affaire bien importante pour moi.

FÉLICIE

Quelle affaire ?

DILOY

Je ne peux pas vous le dire, mam'selle, mais il s'agit pour moi d'être heureux ou malheureux. Si l'affaire réussit, je suis le plus heureux des hommes ; si elle manque, c'est que j'ai mérité punition, et je quitterai le pays pour aller travailler ailleurs. »

Félicie rougit beaucoup ; elle comprit que sa mère et son oncle lui avaient parlé de leur projet, et elle sentit péniblement qu'elle seule s'opposait au bonheur de cet homme qui lui avait sauvé la vie.

Touchée enfin de son humble résignation, elle se rapprocha de lui et resta un peu en arrière de Mme de Saintluc et de Gertrude.

Diloy, dit-elle en souriant, je connais votre affaire ; je crois qu'elle se fera. Venez avec moi jusque chez maman ; elle cherche un jardinier, je lui en présenterai un.

DILOY

Vous, mademoiselle Félicie ? Vous ! serait-il possible ? Vous auriez la bonté de consentir... ?

1. *Bluet* ou bleuet.

FÉLICIE

Chut ! Diloy, chut ! vous savez que nous avons un secret à garder entre vous et moi. J'ai été méchante pour vous, mais je ne le serai plus, je vous le promets.

DILOY

Chère petite demoiselle, voyez où ce que nous sommes ; pouvez-vous, à cette même place où je me suis couvert de honte par ma brutalité, me redire que vous me pardonnez ?

— Très volontiers, mon ami. De tout mon cœur je vous pardonne, et cette fois c'est bien sincèrement, pour tout de bon. Pour preuve, donnez-moi la main pour m'aider à passer sur ce tas de pierres. Cette place est toujours encombrée... Merci, Diloy, dit-elle quand le tas de pierres fut franchi. C'est ça que j'aurais dû faire la première fois que je vous ai rencontré... Vous ne parlez pas, Diloy ; qu'avez-vous donc ?

DILOY, *d'une voix tremblante*

J'ai le cœur si plein, mam'selle, que je n'ose parler, de peur d'éclater. Je suis si touché de vous voir si bonne, si gentille, je me sens si reconnaissant, si heureux, que je ne trouve pas de paroles pour m'exprimer. Et ça fait mal, ça étouffe.

— Gertrude, cria Félicie, attends-nous. Que je t'annonce une bonne nouvelle. J'ai trouvé un jardinier pour maman, et je le lui amène.

GERTRUDE, *l'embrassant*

Comme tu as bien fait, ma bonne Félicie ! Quel plaisir tu vas faire à ma tante et à mon oncle ! »

Ils revinrent le plus vite possible à la maison ; Félicie courut tout de suite chez sa mère, suivie de Diloy ; elle entra comme un ouragan. Il était près de neuf heures ; Mme d'Orvillet et M. d'Alban déjeunaient.

FÉLICIE

Maman, maman, je vous amène un jardinier dont vous serez très contente, et que j'aimerai beaucoup et toujours. »

Mme d'Orvillet et le général poussèrent ensemble un cri de joyeuse surprise ; ils se levèrent précipitamment, embrassèrent tendrement Félicie, et s'approchèrent de Diloy, qui voulut parler et se couvrit les yeux de ses mains, il pleurait.

Quand il put dominer son émotion, il découvrit son visage baigné de larmes.

« Pardon, chère dame ; pardon, monsieur le comte ; bien pardon ; chère demoiselle ; je suis mieux, je n'étouffe plus. »

Il resta quelques instants sans parler, puis il se leva, demanda encore pardon et voulut sortir.

LE GÉNÉRAL

Eh bien ! eh bien ! où vas-tu, mon garçon ? Nous ne sommes convenus de rien ; tu ne sais rien, et tu pars comme cela sans dire gare ?

DILOY

Monsieur le comte, permettez-moi de prendre l'air un quart d'heure seulement. Je ne sais plus où j'en suis. Pensez donc quel bonheur je vais avoir, moi qui ai toujours vu souffrir ma pauvre femme, mes chers enfants ; pensez à la reconnaissance, à la joie qui m'étouffent. Pardon, monsieur le comte, pardon ; je serai de retour dans un quart d'heure. »

Et Diloy sortit précipitamment.

Le général, Mme d'Orvillet et Félicie même se sentaient émus du bonheur de cet excellent homme. Félicie fut embrassée à plusieurs reprises ; elle quitta sa mère pour aller retrouver Gertrude, qui était chez Mme de Saintluc ; elle y reçut de nouveaux compliments sur sa conduite ; ensuite Gertrude lui dit qu'elle allait travailler, écrire à sa mère et faire travailler sa sœur jusqu'au déjeuner. Félicie revint près de sa mère pour prendre ses leçons ; Laurent prit la sienne chez sa bonne, et tout rentra dans le calme.

XXII

FÉLICIE S'EXÉCUTE ELLE-MÊME

Diloy fut exact ; au bout d'un quart d'heure, le général le vit arriver, prêt à accepter toutes les conditions de Mme d'Orvillet ; l'affaire fut bientôt conclue ; Diloy promit d'entrer dans trois jours avec sa femme et ses enfants. Mme d'Orvillet prévint son vieux jardinier de déménager avec sa femme dans la maison qu'elle leur permettait d'occuper leur vie durant et qui était prête à les recevoir ; ils devaient avoir une rente suffisante pour vivre sans travailler, ce qui, joint à leurs économies, leur donnait une position très aisée.

Le lendemain, Félicie proposa pour l'après-midi une promenade en voiture, que Gertrude accepta avec plaisir, du consentement de Mme de Saintluc ; Juliette, Laurent, Anne et la bonne devaient être de la partie ; mais, quand Félicie demanda à Mme d'Orvillet de faire atteler la grande calèche, elle reçut pour réponse que c'était impossible.

FÉLICIE

Pourquoi impossible, maman ? Les chevaux ne font rien.

MADAME D'ORVILLET

Ils ont, au contraire, beaucoup à faire. On fait le déménagement de nos vieux Marcotte, et on va chercher à la ville de la literie et des meubles pour Diloy, qui n'en a pas. Tu vois qu'hommes et chevaux seront pris aujourd'hui et demain.

FÉLICIE

C'est très ennuyeux ! J'avais promis à Gertrude de lui faire voir

l'entrée de la forêt où nous avions rencontré l'ours, et où Diloy a si courageusement combattu contre lui. Ces Marcotte pourraient faire leur déménagement tout seuls.

MADAME D'ORVILLET

Comment veux-tu qu'un pauvre vieux de soixante-douze ans et une vieille femme de soixante-neuf puissent enlever et emporter des lits, des armoires, tout un mobilier, enfin ?

FÉLICIE

Ils peuvent attendre un jour ou deux. Pourquoi faut-il que nous nous gênions pour ces gens-là ?

MADAME D'ORVILLET

D'abord parce que je veux que ce soit ainsi. Ensuite parce que ces *gens-là* sont de vieux serviteurs, qu'ils sont pressés de s'établir chez eux, et que c'est un devoir pour nous de chercher à contenter de braves gens qui se sont usés à notre service.

FÉLICIE, *avec humeur*

Vous faites toujours ce qui plaît aux gens, sans penser à ce qui nous plaît à nous.

MADAME D'ORVILLET

Je pense à votre bien-être du matin au soir, mais je ne veux pas vous habituer à être égoïstes et à ne songer qu'à votre plaisir sans vous occuper des gens qui nous servent et qui ont, comme nous, besoin de repos, de distractions et d'innocents plaisirs. Tous nos gens sont charitables et bons ; ils se font une fête d'aider les vieux Marcotte à se bien installer chez eux et de nettoyer et meubler le futur logement de Diloy. Je ne veux pas les priver de ce plaisir, qui est en même temps un acte de charité.

FÉLICIE

Mais notre promenade ne durerait pas plus de deux ou trois heures.

MADAME D'ORVILLET

Et le temps d'atteler, de s'habiller, de dételer, d'arranger les chevaux, de nettoyer les harnais, de laver la voiture, c'est toute la journée perdue.

FÉLICIE

Mais alors on pourrait...

MADAME D'ORVILLET

Assez, Félicie, renonce à ta promenade et n'insiste plus. Je t'ai expliqué mes raisons ; il faut t'y soumettre.

FÉLICIE, *tapant du pied*

C'est insupportable !

MADAME D'ORVILLET

Sais-tu ce qui est insupportable dans tout cela ? C'est toi, ma pauvre fille, avec ton insistance qui frise l'impertinence. »

Félicie allait encore répliquer ; sa mère lui imposa silence et la renvoya de chez elle.

Félicie se mit à la recherche de Gertrude pour lui communiquer son humeur contre sa mère, contre les vieux Marcotte, contre toute la maison.

Pendant que Gertrude cherchait à la calmer et à lui faire comprendre le respect qu'elle devait avoir pour les désirs de sa mère, pendant qu'elle l'exhortait à avoir plus de soumission à ses volontés, plus de charité, ou tout au moins plus de complaisance pour les gens de la maison, M. d'Alban était entré vivement chez sa sœur.

« Hélène, dit-il presque avec colère, je ne comprends pas ta manière d'agir avec Félicie. Je lisais dehors, près de ta fenêtre, j'ai entendu toute ta conversation avec cette sotte fille. Tu es aussi sotte qu'elle, et je suis aussi en colère contre toi que contre elle.

MADAME D'ORVILLET, *souriant*

Et qu'ai-je donc fait, mon ami, pour m'attirer ta colère ?

LE GÉNÉRAL, *très vivement*

Ce que tu as fait ? Parbleu ! le contraire de ce que tu devais faire. Au lieu de lui expliquer longuement, avec une douceur imperturbable, tes motifs d'agir, tu aurais dû, à la première objection, la mettre à la porte avec un bon coup de pied... à la chute des reins. Elle ne serait pas revenue à la charge, et tu n'aurais pas reçu ses impertinences.

MADAME D'ORVILLET

Et qu'y aurais-je gagné, mon ami ? De la mettre en colère, de ne pouvoir pas lui ouvrir les yeux sur l'injustice de son exigence et sur les obligations des maîtres envers leurs serviteurs.

LE GÉNÉRAL

Et tu crois qu'elle a compris tout cela ? Elle t'en veut à mort.

MADAME D'ORVILLET

Je crois qu'après le premier moment passé, elle réfléchira à ce que je lui ai dit, et qu'elle ne recommencera pas à l'avenir. Je n'ai pas cédé, au total, et j'espère avoir agi sagement. »

Le général la regarda un instant ; la douceur de cette voix, de cette physionomie le toucha ; il l'embrassa et lui dit :

« Tu es un ange ; tu es cent fois meilleure et plus sage que moi. Tu as raison, tu as bien fait ; pardonne-moi ma vivacité ; je t'aime, et je respecte ta vertu.

MADAME D'ORVILLET

Je suis heureuse de ta tendresse, cher Albert ; tu m'as toujours aimée, et moi aussi je t'ai toujours aimé bien tendrement.

LE GÉNÉRAL, *l'embrassant encore*

Au revoir, ma bonne sœur ; je vais continuer ma lecture sous ta fenêtre. »

Gertrude finit, moitié riant, moitié sérieusement, par persuader Félicie que sa mère avait raison.

« De plus, ajouta Gertrude, tout le monde dans la maison sait que c'est toi qui fais entrer Diloy ; c'est sur toi que se reportera la reconnaissance des Marcotte, qui sont enchantés de s'établir tranquillement chez eux, et celle de Diloy et de sa famille, qui raconte à tout le monde son bonheur ; et enfin, celle de tous les domestiques, qui t'en savent gré et qui ne manqueront pas de dire et de penser que, sans toi, ils n'auraient pas ces deux jours de courses, d'agitation et aussi de travail *agréable*, puisque c'est une œuvre de charité qu'ils font volontairement.

« Et puis, sais-tu une chose ? Si nous nous y mettions tous ? nous nous amuserons bien plus qu'à cette promenade en voiture (que nous pouvons faire d'ailleurs dans trois ou quatre jours). Nous chargerons les charrettes, nous porterons des paquets, nous aiderons la mère Marcotte à ranger là-bas ; tu verras comme ce sera amusant !

— C'est vrai..., dit Félicie en sautant de joie. Mais, ajouta-t-elle après quelques instants de réflexion, ne trouvera-t-on pas extraordinaire que nous aidions au déménagement d'un jardinier ?

GERTRUDE

Pourquoi donc ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire ?

FÉLICIE

Nous, les demoiselles du château, nous mêler aux domestiques ? Faire le travail des ouvriers ?

GERTRUDE

Ha ! ha ! ha ! quelles drôles d'idées tu as, Félicie ! Qu'est-ce que cela fait ? Quel mal ferons-nous ?

FÉLICIE

Nous nous abaisserons, et cela nous fera du mal, parce qu'on ne nous respectera plus.

GERTRUDE

Tu crois cela ? Et moi je crois que nous nous grandirons, au contraire, que cela nous fera du bien, et qu'on nous respectera plus qu'avant, parce que nous aurons rendu des services, et qu'il faut toujours chercher à rendre service.

FÉLICIE

Je veux bien essayer.

GERTRUDE

Et tu ne le regretteras pas. Tu verras que cette journée sera la plus amusante que nous aurons passée. Allons le dire à ma tante, cela lui fera grand plaisir. »

Les deux cousines coururent chez Mme d'Orvillet ; Gertrude avait encouragé Félicie à parler la première.

« Maman, dit Félicie en entrant, je vous remercie bien de nous avoir refusé la voiture pour faire notre promenade... Gertrude a une très bonne idée et qui nous amusera beaucoup. Nous aiderons tous à faire les paquets des Marcotte, à les charger et les décharger, à mettre tout en place dans leur nouvelle demeure, et à tout préparer dans la maison du jardinier pour Diloy.

MADAME D'ORVILLET

C'est en effet une très bonne pensée, ma petite Gertrude ; je t'en remercie pour Félicie, qui éprouvera plus de satisfaction à faire cette bonne œuvre que ne lui en aurait donné sa promenade en voiture.

FÉLICIE

Oh oui ! maman ! Et je vous demande bien pardon de vous avoir si mal répondu tantôt.

MADAME D'ORVILLET

Je te pardonne de tout mon cœur, ma chère enfant. Je vous donne congé toute la journée ; votre seule leçon aujourd'hui sera une leçon de charité, et c'est Gertrude qui sera et qui est déjà le professeur... Va prévenir ta bonne et les petits ; ils seront enchantés.

GERTRUDE

Je vais aussi demander à ma tante de Saintluc de me donner congé, pour ne pas quitter Félicie.

MADAME D'ORVILLET

Tu feras très bien, ma bonne petite.

— Je demande à être de la partie, cria une voix en dehors de la maison.

GERTRUDE

Qui est-ce donc ? Qu'est-ce qui veut nous aider à nous amuser ?

MADAME D'ORVILLET, *riant*

C'est ton oncle d'Alban, qui s'est établi à lire sous mes fenêtres. »

Gertrude mit la tête à la fenêtre et aperçut en effet son oncle.

« Attends-moi, lui cria-t-il ; je monte chez ma sœur. »

En effet, il entra quelques secondes après.

« Bonjour, mon oncle, lui dirent ses deux nièces en allant à lui.

LE GÉNÉRAL, *les embrassant*

Bonjour, mes enfants. Nous allons travailler ensemble après déjeuner. Cela me fera plaisir. Merci, ma bonne petite Gertrude, d'avoir eu cette bonne pensée.

GERTRUDE

Je n'y ai pas de mérite, mon oncle, Félicie l'a eue comme moi.

LE GÉNÉRAL

Hem ! hem ! Viens, que je dise un secret. »

Et, emmenant Gertrude à la fenêtre, il lui dit tout bas :

« J'ai entendu toute ta conversation avec Félicie ; ta fenêtre est près de celle-ci ; j'étais dessous. Tu comprends que je n'en ai pas perdu un mot. »

Gertrude rougit légèrement, et lui dit à son tour bien bas :

« N'en dites rien, mon cher oncle ; je vous en prie, n'en parlez pas.

LE GÉNÉRAL, *haut*

C'est bien, mon enfant. Va prévenir ta tante de Saintluc. Il est onze heures. Nous allons déjeuner dans une demi-heure, et, quand les domestiques auront mangé à leur tour, nous commencerons.

MADAME D'ORVILLET

Eh bien, Albert, tu vois que Félicie a fait ses réflexions.

LE GÉNÉRAL

Oui, mais aidée vigoureusement par cette excellente Gertrude. Parole d'honneur, cette enfant est un ange, un trésor.

MADAME D'ORVILLET

J'espère qu'elle restera longtemps ici ; elle changera ma pauvre Félicie...

LE GÉNÉRAL

Du noir au blanc. Mais elle ne vaudra jamais Gertrude.

MADAME D'ORVILLET

Peut-être. Il y a du bon en Félicie.

LE GÉNÉRAL

Pas beaucoup ; elle peut devenir très bien, mais, je le répète, elle ne vaudra jamais l'autre. »

Toute la maison fut en l'air au bout d'un quart d'heure. Les trois

petits avaient couru partout, dans le jardin, dans l'écurie, à la cuisine, pour annoncer qu'après le déjeuner, tout de suite après, tout le monde, même leur oncle, irait aider au déménagement et à l'installation des Marcotte, et le lendemain à celle des Diloy.

M. d'Alban et Mme d'Orvillet allèrent voir la maison du jardinier ; ils la trouvèrent très sale ; on envoya Saint-Jean prévenir les maçons de venir tout de suite blanchir à la chaux les plafonds et les murs ; on commencerait dès que les meubles seraient enlevés. Ils avertirent les Marcotte de mettre en paquets leur linge et leurs effets, pour être prêts à charger sur la charrette.

Mme d'Orvillet donna ses ordres à la cuisine pour que le déjeuner des gens fût servi en même temps que celui des maîtres. Il fut convenu que tous les plats seraient posés d'avance sur la table, et que les enfants feraient le service des assiettes et des couverts. Les enfants couraient, allaient, venaient, se démenaient.

XXIII

LE DÉMÉNAGEMENT
LES MARCOTTE SE QUERELLENT

MÈRE MARCOTTE

Enfin, la cloche sonna ; les trois petits avaient demandé instamment à attendre l'arme au bras, c'est-à-dire la serviette sous le bras, l'assiette à la main. Ils étaient postés à la porte d'entrée, quand Mme d'Orvillet, M. d'Alban donnant le bras à Mme de Saintluc, Gertrude et Félicie firent leur entrée dans la salle à manger.

Les petits serviteurs, prenant leur rôle au sérieux, ne voulaient pas se mettre à table, mais, le général ayant commandé *arme bas*, ils furent désarmés par Gertrude et Félicie, et on les obligea à prendre leur part du repas. Après le premier plat, on demanda d'autres assiettes.

Juliette, Laurent et Anne se précipitèrent pour faire leur service ; Anne cassa une assiette, dans son empressement à servir sa mère ; Laurent en fit rouler deux, mais sans les casser. Juliette profita du désordre causé par ces accidents pour remplacer lestement toutes les assiettes sales. Quand les morceaux furent ramassés, Laurent et Anne n'eurent plus rien à faire qu'à se remettre à table et continuer leur repas. Il s'acheva assez tranquillement ; il n'y eut d'autres accidents qu'une bouteille de vin répandue sur la nappe, une salière renversée, et la chute d'Anne avec sa chaise ; mais, comme elle ne s'était fait aucun mal, tout le monde rit de son accident, et elle demanda à continuer son service en mangeant debout, pour être prête à donner ce que demandaient les convives.

« N'est-ce pas, maman, que nous servons très bien ? dit Anne en finissant son déjeuner.

MADAME D'ORVILLET

Sauf les accidents, c'était très bien, mon enfant.

LAURENT

Les accidents, ce n'était pas notre faute ; n'est-ce pas, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL, *gaiement*

Certainement non. Si les assiettes n'étaient pas rondes, elles ne rouleraient pas.

JULIETTE

Et le vin répandu, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL, *souriant*

Si le vin n'avait pas été liquide, il ne se serait pas répandu.

FÉLICIE

Et la chaise d'Anne, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL, *riant*

Si la chaise n'avait pas eu de pieds, elle ne serait pas tombée. »
Tout le monde se mit à rire et on se leva de table.

LAURENT

Allons-nous partir, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL

Pas encore, mon ami ; donne-nous le temps de faire une petite causette, et laisse les gens ôter le couvert et tout ranger.

LAURENT

Eh bien, Juliette, sais-tu ce que nous allons faire ? Nous irons tous chez les Marcotte, et nous les aiderons à faire leurs paquets.
— Oui, oui, allons vite, s'écrièrent Juliette et Anne.

LE GÉNÉRAL

Halte-là ! Petits malheureux ! vous allez leur tout bouleverser, comme vous avez fait chez moi le jour de mon arrivée en m'aidant à déballer.

GERTRUDE

Non, mon oncle ; ils ne feront aucun dégât, car nous allons y aller, Félicie et moi, et nous veillerons à ce qu'on ne dérange pas au lieu d'arranger.

LE GÉNÉRAL

Dans ce cas, on peut y aller ; partout où tu es, tout marche bien.

GERTRUDE, *embrassant son oncle*

Prenez garde de me gâter, mon oncle ; vous avez trop bonne opinion de moi ; je finirai par n'avoir plus confiance en vous, et ce serait très mal à moi.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Tu n'y entends rien ; je cherche à prouver, au contraire, la grandeur de mon intelligence en te jugeant comme je le fais. Mais je dois humblement avouer que ta tante d'Orvillet m'y a beaucoup aidé avant même ton arrivée... Et à présent, ma bonne fille, que je me suis expliqué, je te laisse aller. Empêche les petits de tout mettre sens dessus dessous. Cours vite, car tu es rouge comme une cerise ; l'air te fera du bien. »

Gertrude et Félicie suivirent les enfants qui étaient déjà partis.

« C'est étonnant, dit Félicie d'un air un peu piqué, comme mon oncle t'aime ! Il te fait toujours des compliments ; à l'entendre, il n'y a de parfait que toi.

GERTRUDE

C'est parce que je viens d'arriver, tu vois bien ; il veut me mettre à l'aise. Je crains bien que dans quelques jours il ne pense autrement.

FÉLICIE

Non, je parie qu'il te croit réellement parfaite.

GERTRUDE

Ce serait donc parce qu'il est si bon qu'il me juge d'après lui-même.

FÉLICIE

Tu trouves qu'il est très bon ? Je ne trouve pas, moi. Il gronde souvent et bien rudement, comme font toujours les militaires.

GERTRUDE

Ah bien ! mon tour viendra bientôt ; ce sera toi qui me consoleras alors, car j'aurais beaucoup de chagrin d'être grondée par lui.

FÉLICIE

Pourquoi ça ?

GERTRUDE

Parce que je l'aime beaucoup et parce que, s'il me gronde, c'est que je l'aurai mérité.

FÉLICIE

Il n'y a pas de quoi avoir du chagrin ; moi, cela ne me fait rien quand on me gronde : cela m'ennuie, voilà tout.

LAURENT, *accourant*

Mais arrivez donc, arrivez donc, voilà les Marcotte qui se disputent, et nous ne pouvons rien faire. »

Ils entrèrent tous chez les Marcotte et ils les trouvèrent en face l'un de l'autre, criant à qui mieux mieux.

MARCOTTE

Je te dis que t'es sotte comme tout. Je ne veux point que tu mettes ma belle redingote en paquet.

Et je te dis que je la mettrons tout de même. T'as pas plus d'intelligence qu'un bourri. Crois-tu que je vas promener tes habits un à un d'ici à notre maison ?

MARCOTTE

Si tu ne les prends point, je les porterai, moi, et chaque voyage te vaudra une bonne gifle.

MÈRE MARCOTTE, *se rapprochant de son mari*

Ah ! tu crois ça, toi ? Est-ce que je n'avons pas bec et ongles pour me défendre contre toi, vieux serin ?

MARCOTTE, *avançant vers sa femme*

Je saurai bien te réduire, vieille criarde.

GERTRUDE, *se mettant entre eux*

Mes amis, pourquoi vous querellez-vous ainsi ? Ce n'est pas bien.

MARCOTTE

Quoi donc que je puis faire, mam'selle ? Cette sotte femelle veut me gâter ma belle redingote ; je l'ai prise la fourrant zà force dans un paquet de linge sale.

MÈRE MARCOTTE

T'es un menteur ; c'était du linge tout blanc et je la fourrais bien gentiment.

MARCOTTE

Tu appelles ça gentiment, que tu tapais dessus comme une gerbe de blé.

MÈRE MARCOTTE

Et toi qui me tapais sur le dos comme un vieux scélérat que tu es.

MARCOTTE

Pourquoi que tu ne voulais pas m'écouter ?

MÈRE MARCOTTE

Et pourquoi que tu t'en mêlais ? Est-ce l'affaire d'un homme, ça, de plier du linge et des habits ?

MARCOTTE

Est-ce l'affaire d'une femme, ça, que de chiffonner zet endommager la redingote de son mari ? Je n'en ai point une douzaine de rechange, moi, et je ne veux point qu'on me l'abîme.

GERTRUDE

Mes bons amis, je vous en prie ; je vais tout arranger. Je me charge de votre redingote, mon bon père Marcotte ; elle vous gênerait pour l'ouvrage, et moi, qui n'ai rien à faire, je la porterai bien soigneusement sur mon bras.

MARCOTTE

Oh ! mam'selle Gertrude, c'est trop de bonté. Tu vois bien, femme, ce que tu fais ? Voilà que t'obliges mam'selle Gertrude à porter ma redingote.

MÈRE MARCOTTE

Moi ! mon bon Dieu ! Faut-y être menteur !

GERTRUDE

Ma pauvre mère Marcotte, ne vous fâchez pas, je vous en prie. Le pauvre Marcotte a cru bien dire.

MÈRE MARCOTTE

Ne croyez point ça, mam'selle. Il n'en fait jamais d'autres. Il n'a pas plus de cœur qu'une limace ; il ne songe qu'à injurier le pauvre monde.

MARCOTTE

En voilà une fameuse ! Quand je vous dirai, mam'selle, que cette femme me dégoise [1] des sottises toute la journée, que si je ne me respectais, je lui donnerais des raclées soignées.

GERTRUDE

Mon Dieu, mon Dieu, mes pauvres amis, si vous saviez comme vous me faites de la peine ! »

Marcotte et sa femme se retournèrent indignés l'un vers l'autre et dirent ensemble, d'un accent de reproche :

« Tu vois bien ! cette bonne petite demoiselle Gertrude...

1. *Dégoiser* : parler avec volubilité et de manière étourdie.

GERTRUDE

Assez, assez, mes amis ; nous sommes venus tous pour vous aider à faire vos paquets ; ma tante et mon oncle vous aideront aussi ; toute la maison va venir.

MÈRE MARCOTTE

Héla ! En voilà-t'y, de la bonté ! Nous pensions demander aux voisins Legras de venir nous aider et nous pensions en avoir pour deux jours.

LAURENT

Vous coucherez là-bas ce soir, mère Marcotte.

MÈRE MARCOTTE

C'est-t'y possible ! Tu vois, Marcotte, quand je te disions que nous avions de bons maîtres.

MARCOTTE

Et quand je te disions qu'il n'y a pas leurs pareils dans le monde !

MÈRE MARCOTTE

Et quand je te disions qu'ils ne nous laisseraient manquer de rien !

GERTRUDE

Bien, mes amis ; à présent aidons aux paquets. Félicie viens m'aider à retirer le linge de dedans les armoires. Juliette, Laurent et Anne, courez vite chercher des paniers, de grandes resses [1], nous y mettrons le linge et les habits. »

Les petits partirent en courant ; Gertrude et Félicie eurent bientôt vidé l'armoire ; elles arrangèrent le linge dans une caisse pour être emporté. Les enfants revinrent, traînant chacun deux grandes resses. Gertrude étala un torchon au fond de chaque resse, y plaça les vêtements de Marcotte de manière à le rassurer complètement sur le sort de ses beaux habits du dimanche ; la belle redingote s'y étalait au-dessus des gilets et des pantalons.

Dans un autre panier elles mirent les vêtements de la mère Marcotte. Les deux vieux regardaient avec admiration l'ordre et la promptitude que mettait Gertrude, seule d'abord, ensuite aidée de Félicie, à tout ranger sans rien chiffonner, rien abîmer. Les petits présentaient les objets à serrer, apportaient de la ficelle, du papier, etc.

1. *Resses* : grands paniers rustiques.

XXIV

FÉLICIE REPREND SES GRANDS AIRS

Après une heure de travail, pendant laquelle les trois petits s'étaient beaucoup amusés et Félicie s'était trouvée satisfaite, le général et ces dames, suivis de tous les domestiques de la maison, firent leur entrée dans le potager, et, un moment après, tout était plein de mouvement et de bruit. Le général donnait des ordres aux domestiques ; les enfants regardaient, croyaient aider, sautaient sur les meubles, grimpaient sur la charrette, faisaient des petits paquets, se poussaient, se bousculaient et s'amusaient comme des rois. Quand le chargement de la charrette fut terminé, tout le monde accompagna cette première partie du mobilier et voulut aider au déchargement. Le général dut arrêter ce trop grand zèle ; il garda le monde nécessaire pour monter les lits, les armoires, et renvoya la charrette pour faire un second chargement. Les enfants et la bonne y montèrent ; Laurent prit le fouet et les guides, et on se dirigea lentement vers le jardin.

« Veux-tu mener à ton tour ? dit Laurent à Félicie, assise dans la charrette.

FÉLICIE, *avec dédain*

Non, je te remercie ; je ne suis pas habituée à l'office de charretier.

ANNE

C'est très amusant.

FÉLICIE

Moi, cela me déplaît.

LAURENT

Pourquoi cela ? On tire les guides, on fouette le cheval.

FÉLICIE

Et puis on verse dans le fossé quand on tire mal ou quand on fouette trop fort.

LAURENT

Mais moi je ne tire pas mal et je fouette tout doucement.

LA BONNE

Le charretier marche à côté du cheval et le fait aller au milieu du chemin : il n'y a pas de danger.

LAURENT

Hue ! Huhau ! Hue ! A dia !

FÉLICIE

Tais-toi donc, tu vas nous verser. Je veux descendre.

LAURENT

Il n'y a pas de danger, je te dis. Hue ! Huhau ! Hue !
— Je veux descendre ! cria encore Félicie.

LAURENT

Non, tu ne descendras pas. Hue ! Hue donc. »

Le cheval pressa le pas, le charretier resta en arrière. Félicie criait, Laurent et Anne riaient ; Juliette avait un peu peur.

La bonne et Gertrude, voyant qu'il n'y avait aucun danger, cherchaient à calmer Félicie. Gertrude demanda à la bonne de faire monter le charretier près de Laurent pour rassurer Félicie. La bonne l'appela.

« Montez avec nous, Philippe : Mlle Félicie a peur. »

Philippe grimpa dans la charrette.

FÉLICIE, *se levant*

Je ne veux pas que le charretier soit avec nous.

LA BONNE

Pourquoi cela ? Sa présence vous rassurera.

FÉLICIE

Non, je ne veux pas qu'il soit près de moi. J'ai supporté beaucoup de choses aujourd'hui, mais c'est trop fort aussi. Qu'est-ce qu'on dirait de me voir près d'un paysan ?

LA BONNE

Personne ne dira rien. Un paysan est un homme comme un autre. On ne vous regardera seulement pas.

FÉLICIE

Je te dis que c'est ridicule. Je ne veux pas. Arrêtez, Philippe : je veux descendre. »

Le charretier arrêta le cheval ; Félicie sauta à bas de la charrette. Gertrude la suivit.

« Allez, mon bon Philippe, dit-elle. Nous vous rejoindrons au potager.

JULIETTE

Pourquoi ne restes-tu pas avec nous ?

GERTRUDE

Parce que j'aime mieux tenir compagnie à Félicie pour qu'elle ne soit pas seule.

FÉLICIE

A la bonne heure ! Tu fais comme moi ; tu ne veux pas te trouver près de ce charretier en blouse et en sabots.

GERTRUDE

Oh ! pas du tout ; cela me serait bien égal. Philippe est si poli, si complaisant, qu'il ne me fait pas peur du tout. Je suis descendue pour ne pas te laisser seule. Ta bonne est obligée de rester près des petits... Mais pourquoi as-tu dit tout haut devant le pauvre Philippe que tu ne voulais pas rester avec lui dans la charrette ? Tu lui as fait de la peine. Ce pauvre homme est devenu tout rouge.

FÉLICIE

Tant mieux ! Il a compris qu'il n'aurait pas dû se permettre de monter avec nous.

GERTRUDE

Oh ! Félicie, pourquoi as-tu de pareilles idées ? Pourquoi te figures-tu que tu es tellement au-dessus de ces pauvres gens qu'ils ne doivent même pas t'approcher, encore moins te toucher ? Vois mes tantes et mon oncle, comme ils sont polis, soigneux pour tous leurs domestiques, pour les gens du village ; comme ils s'intéressent à eux. Et vois aussi comme on les aime ! Est-ce qu'on les respecte moins parce qu'ils se font aimer ? Bien au contraire.

FÉLICIE

Je ne peux pas faire de même. Ça me déplaît ; ça me gêne. Leurs mains sales me dégoûtent ; ils sentent mauvais ; leurs cheveux sont mal peignés ; enfin, je déteste qu'ils me touchent.

GERTRUDE

Pauvre Félicie ! Je te plains. Personne ne t'aimera, et tu ne seras pas heureuse. »

Félicie ne répondit pas, Gertrude ne dit plus rien. Elle vit qu'une fois encore l'accès de bonté de Félicie était passé.

« Il faut du temps et de la patience..., pensa-t-elle. Mais pourquoi change-t-elle tout d'un coup sans rime ni raison ?... Pourvu qu'elle ne fasse pas demain quelque chose de désagréable à ce pauvre Diloy ! »

Le déménagement continua, mais avec moins d'entrain pour les enfants.

Félicie gênait tout le monde ; elle avait repris ce que son oncle appelait ses grands airs. Au dernier voyage, Félicie déclara qu'elle était fatiguée

et qu'elle rentrait à la maison ; personne ne chercha à la retenir, pas même Gertrude, et elle se dirigea vers la maison d'un air assez maussade.

Gertrude s'assit dehors, à l'ombre d'un sapin, et se laissa aller à ses réflexions.

« Je suis désolée, pensa-t-elle ; je sens que je n'aime plus autant Félicie que les premiers jours de mon arrivée. Elle a des idées si opposées aux miennes ! Il faut toujours la ménager, la flatter même un peu ; et puis je crains qu'elle ne soit un peu jalouse de ce que mon oncle me dit d'aimable... Comme il est bon, mon oncle ! Je l'aime beaucoup. Il est si gai avec cela, si aimable !... Quel dommage que pauvre maman ne soit pas ici !... Comme c'est long un mois !... Mais que puis-je faire pour changer Félicie, pour diminuer son orgueil ? Par moments elle a l'air d'être corrigée, excellente, et puis, sans qu'on sache pourquoi, elle change, elle devient froide et hautaine. »

Gertrude réfléchissait depuis assez longtemps, lorsqu'elle entendit venir quelqu'un ; elle leva les yeux et vit son oncle qui venait s'asseoir près d'elle.

GERTRUDE

C'est vous, mon cher oncle ? Je pensais à vous tout justement.

LE GÉNÉRAL

Je viens me reposer un instant près de toi. Et que penses-tu, mon enfant ?

GERTRUDE

Je pensais que si vous pouviez m'aider à corriger Félicie de son orgueil, j'en serais bien heureuse.

LE GÉNÉRAL

Est-ce qu'elle a encore fait quelque sottise ? Dieu ! que cette péronnelle m'ennuie, et combien j'admire ta tante d'Orvillet qui ne s'impatiente jamais contre elle, qui supporte ses impertinences, qui lui explique ses raisons pour ne pas lui accorder ses demandes, et qui la traite toujours avec la même douceur !

GERTRUDE

C'est que ma tante voit qu'il y a du bon dans Félicie, et qu'avec de la douceur elle finira par la rendre bonne.

LE GÉNÉRAL

J'en doute, moi. Cette Félicie est une pécore et restera pécore. Si elle pouvait te ressembler seulement un peu !

GERTRUDE

Mon bon oncle, j'ai quelque chose à vous demander.

LE GÉNÉRAL

Demande, ma fille, demande ; accordé d'avance.

GERTRUDE

Merci, mon oncle. Je vous demande donc instamment de ne pas dire du bien de moi devant Félicie, et de ne pas me témoigner plus d'amitié qu'à elle.

LE GÉNÉRAL, *souriant*

Ah ! ah ! la pécore est jalouse ! Je veux bien ne pas dire devant elle ce que je pense, mais, quant à lui témoigner la même affection qu'à toi, c'est impossible, absolument impossible. Ce ne serait pas juste, ce ne serait pas bien.

GERTRUDE

Oh ! mon oncle, je vous en prie ; vous venez de me promettre de m'accorder ce que je vous demanderais.

LE GÉNÉRAL

Je vais te prouver tout de suite que tu demandes l'impossible. M'aimes-tu, toi ?

GERTRUDE, *vivement*

Oui, mon oncle ; beaucoup, beaucoup.

LE GÉNÉRAL

Et crois-tu que Félicie m'aime ?

GERTRUDE, *hésitant*

Pas tant que je vous aime ; mais pourtant...

LE GÉNÉRAL

Elle me déteste, je le vois bien. Et crois-tu que je l'aime ?

GERTRUDE

Hélas ! non, mon oncle.

LE GÉNÉRAL

Et enfin, une dernière question. Crois-tu que je t'aime ?

GERTRUDE

Oh oui ! mon oncle ; j'en suis bien sûre.

LE GÉNÉRAL, *l'embrassant*

Et tu as raison, chère enfant ; je t'aime parce que tu es bonne, pieuse, charitable, excellente en un mot. Et comment veux-tu que je traite avec

la même amitié la nièce que j'aime et qui m'aime, et celle que je n'aime pas et qui ne m'aime pas ? Je te le demande à toi-même. Ce serait-il juste et bien ?

GERTRUDE

Pas tout à fait, mon oncle, mais ce serait bien beau.

LE GÉNÉRAL

Chère enfant, ce qui est injuste ne peut pas être beau. Ce serait, de plus, un mauvais exemple et une mauvaise leçon pour Félicie elle-même. Il faut qu'elle voie enfin qu'elle éloigne d'elle tout le monde et qu'elle se prépare une vie très malheureuse. »

Le général embrassa encore Gertrude et se leva pour continuer avec les enfants et les domestiques la surveillance du déménagement et de l'installation des Marcotte.

LE GÉNÉRAL

Viens avec moi, ma petite Gertrude ; tu nous aideras et tu empêcheras ces Marcotte de se quereller ; ils ne font pas autre chose depuis qu'ils sont là-bas. »

XXV

GERTRUDE REMET LA PAIX CHEZ LES MARCOTTE

Gertrude prit le bras que lui offrait son oncle, et ils se dirigèrent vers la maisonnette des vieux jardiniers. La charrette portant sa dernière charge, augmentée des trois enfants et de la bonne, les rattrapa près de la maison.

« Mon oncle ! mon oncle ! crièrent les enfants, montez avec nous sur la charrette ; on est très bien.

LE GÉNÉRAL, *souriant*

Merci, mes petits amis ; j'aime mieux me trouver sur mes jambes que me sentir secoué comme vous l'êtes, perchés sur toutes ces caisses.

ANNE

C'est très amusant, mon oncle ; essayez, vous allez voir.

LE GÉNÉRAL

Ce n'est pas la peine, nous arrivons. »

En effet, on était à la porte de la maison.

Les enfants descendirent, aidés par leur oncle et par Philippe.

« Merci, mon oncle ; merci, Philippe, dirent-ils tous l'un après l'autre.

LE GÉNÉRAL

A la bonne heure ! Voilà de bons enfants qui disent merci quand on les aide !... A présent, que tout le monde se mette à décharger la voiture, nous allons tout mettre en place.

GERTRUDE

Et moi, mon oncle, je vais aider à tout serrer dans les armoires et les bahuts.

LE GÉNÉRAL

C'est cela, ma fille. Et vous, petits, gare à vous ! Gare aux meubles !

LAURENT

Nous allons nous reposer sous les pommiers, n'est-ce pas, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL

Très bien ! allez vous reposer de vos grandes fatigues. Valérie, restez avec eux, de crainte qu'ils ne se jettent dans les meubles et dans les jambes du cheval. »

Le déchargement fut bientôt terminé, et les meubles furent mis en place. Gertrude continua à surveiller l'humeur querelleuse des vieux époux, qui se chicanaient à propos de rien. Gertrude intervenait, décidait pour le mieux et de manière à les satisfaire.

MARCOTTE

Et notre souper, que tu n'as seulement pas préparé !

MÈRE MARCOTTE

Et comment que tu veux que je le prépare ? Où ce que je l'aurais préparé ? Sur le dos du cheval, sur les caisses ? sur la belle redingote ?

MARCOTTE

Tu n'as seulement pas une miche de pain, et j'ai l'estomac creux.

MÈRE MARCOTTE

Eh bien ! tu iras en chercher chez le boulanger quand nous aurons tout rangé.

MARCOTTE

C'est là ! toujours moi, toujours le bonhomme pour courir de droite et de gauche !

MÈRE MARCOTTE

Et qui veux-tu que ce soit ? Je ne puis point y aller, d'abord ; je sommes trop lasse.

MARCOTTE

Et moi donc? que les jambes me rentrent dans le ventre; je n'arriverons seulement pas à moitié chemin.

MÈRE MARCOTTE

Eh bien! tu y resteras, mon vieux, voilà tout; pas d'embarras comme ça.

— Ma bonne mère Marcotte, dit Gertrude tout en serrant le linge, vous n'arrangez pas très bien les choses pour le pauvre père Marcotte. Moi qui suis jeune et forte et qui ne suis pas fatiguée, je vais faire bien mieux : je vais courir à la maison, et je vous rapporterai un pain et une bouteille de vin.

MÈRE MARCOTTE

Ma bonne petite demoiselle, je ne supporterai point ça; mon homme peut bien y aller; il geint toujours, mais il va tout de même. Il ne faut point l'écouter.

GERTRUDE

Ah! mère Marcotte, vous n'êtes pas bonne pour lui. Voyez comme il a l'air fatigué! Moi, cela m'amuse de courir, cela me fait du bien... Voilà le linge bien rangé dans le bahut; les draps par ici, les serviettes au milieu, les tabliers, les torchons à l'autre bout. Je vais donc aller chercher votre pain, et je reviens dans un quart d'heure. »

Gertrude partit en courant, sans attendre la réponse des Marcotte, qui restèrent un instant ébahis.

MÈRE MARCOTTE

Vois-tu, fainéant! Voilà que tu fais courir cette bonne petite demoiselle du bon Dieu pour faire ton ouvrage. C'est gentil, ça! Que va dire madame? Et M. le comte?

MARCOTTE

Vas-tu me laisser tranquille, enfin, vieille serpe! Prends garde que la main me démange et que je ne gratte sur ton dos.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? dit le général en entrant.

MÈRE MARCOTTE

Il y a, monsieur le comte, que cette bonne petite demoiselle Gertrude est partie en courant pour nous chercher du pain, parce que mon homme prétend qu'il n'a plus de forces et qu'il boulerait en chemin. C'est-y une raison à donner, ça, quand tout le monde se met à l'ouvrage pour lui et qu'il n'a qu'à tourner ses dix doigts.

LE GÉNÉRAL

Gertrude est allée elle-même vous chercher du pain?

MÈRE MARCOTTE

Oui, monsieur le comte, sans que j'aie pu l'en empêcher. Et ce fainéant, qui n'a pas plus bougé qu'un homme de bois !

LE GÉNÉRAL

Gertrude est une bonne fille, et vous, mère Marcotte, vous êtes trop dure pour votre pauvre mari. Songez donc qu'il a soixante-douze ans, et qu'à cet âge on ne fait pas la journée d'un homme de quarante... Père Marcotte, laissez crier votre femme, et venez nous faire voir où il faut placer votre pipe [1] de cidre. »

Marcotte suivit le général avec empressement. Les gens du château lui arrangèrent son tonneau de cidre sur chantier. Ensuite on lui tassa son bois dans la petite cave ; on plaça les bourrées [2] et les fagots dans le grenier ; ce fut la fin de l'emménagement, et tout le monde repartit. Le général dit aux domestiques d'aller se rafraîchir au château avec quelques bouteilles de vin, et lui-même partit tout doucement pour aller à la rencontre de Gertrude. Il la vit accourir de loin avec un pain de quatre livres sous le bras, une bouteille de vin à la main, et une terrine couverte dans l'autre.

— Ma bonne fille, lui dit le général, pourquoi n'as-tu pas dit à un des gens d'apporter tout cela ? Dans quel état tu es ! Tu es en nage, ma pauvre enfant.

— C'est que j'ai toujours couru, mon oncle, répondit Gertrude. Ces pauvres Marcotte se querellaient si fort ! j'ai eu peur qu'ils ne se fâchassent pour tout de bon, et les gens étaient tous occupés à la charrette. Ils avaient assez à faire. »

Le général lui essuya le front, couvert de sueur, et le lui baisa.

« Excellente enfant ! Comme ta tante avait raison ! »

Il lui enleva de force sa terrine et sa bouteille, et il l'accompagna jusque chez les Marcotte.

LE GÉNÉRAL

Qu'as-tu donc dans cette lourde terrine ?

GERTRUDE

Du bouillon, mon oncle, avec quelques morceaux de bœuf. Ils n'auront plus qu'à réchauffer leur dîner, qui se trouve tout cuit d'avance.

LE GÉNÉRAL

Tu as pensé à tout, ma bonne petite.

GERTRUDE, *vivement*

C'est ma tante qui a fait ajouter la terrine, mon oncle ; je lui avais demandé la permission d'emporter du pain et du vin ; ma tante, qui

---

1. *Pipe* : ancienne mesure de capacité des liquides. Cette mesure variait selon les régions.
2. *Bourrées* : bottes de menus branchages.

est si bonne et qui pense à tout, elle, m'a dit de faire porter aux Marcotte un dîner complet. Vous voyez que ce n'est pas moi.

LE GÉNÉRAL

Qu'est devenue Félicie ?

GERTRUDE, *embarrassée*

Elle était chez ma tante, elle est venue un peu avec moi.

LE GÉNÉRAL

T'a-t-elle aidée à porter tes provisions ?

GERTRUDE, *avec hésitation*

Je... je... je lui ai dit que ce n'était pas lourd, mon oncle, que je les porterais bien seule.

LE GÉNÉRAL

Et elle t'a laissée faire ?

GERTRUDE

Il le fallait bien, mon oncle, puisque je le voulais.

LE GÉNÉRAL, *riant*

Ah ! c'est vrai ! j'oublie que tu es si méchante, qu'on n'ose pas te résister. »

Ils arrivaient chez les Marcotte, qu'ils trouvèrent contemplant de bonne amitié les agréments de leur nouveau logement. Ils déposèrent les provisions ; elles furent reçues avec autant de reconnaissance que de joie. Gertrude retira encore de sa poche deux œufs et un petit paquet de sel et de poivre, puis elle se sauva, pour éviter de nouveaux remerciements.

En revenant, son oncle l'interrogea sur ses occupations habituelles, sur la vie qu'elle menait à la campagne ; elle parla avec animation de sa tendresse pour ses parents, surtout pour sa mère, qu'elle n'avait jamais quittée ; elle pleurait en en parlant, et son oncle, peiné d'avoir excité ce chagrin, changea de conversation et lui raconta plusieurs anecdotes intéressantes de ses campagnes d'Afrique. Gertrude revint enchantée de son oncle. En arrivant, elle lui dit :

« Quand maman sera de retour, mon oncle, demandez-lui de rester bien longtemps ici. Je suis sûre qu'elle y sera aussi heureuse que moi. Et puis vous viendrez un peu chez nous en Bretagne, mon oncle ; c'est un si beau pays !

— Certainement ; je ne retournerai pas en Afrique sans vous avoir fait une visite. »

XXVI

INSTALLATION DES DILOY

Une demi-journée avait suffi aux maçons pour blanchir à la chaux les plafonds et les murs de la future habitation des Diloy ; tout y était blanc et propre ; dans l'après-midi, tout le monde se mit à l'ouvrage pour y placer le mobilier. Félicie voulut bien y aider avec les autres ; elle chercha même à l'embellir en demandant à sa mère de petits rideaux pour les croisées et différents objets de ménage.

Laurent et Anne, de leur côté, voulurent apporter de petites chaises d'enfant, une petite table, de vieux joujoux.

« Tiens, dit Laurent, mettons tout cela dans notre petite charrette. Viens, Anne ; viens, Juliette ; aidez-moi à descendre les joujoux et à les charger sur la charrette. Prends ce cheval de bois, Juliette ; il est trop lourd pour Anne.

ANNE

Et moi, qu'est-ce que je porterai ?

LAURENT

Prends cette boîte de maisons, et moi je descendrai la vaisselle, les petits pots, les assiettes, les verres.

ANNE

Comme ils vont être contents, ces pauvres petits chemineaux !

LAURENT

Il ne faut plus dire chemineau : Diloy n'est plus chemineau.

ANNE

Et comment faut-il dire ?

LAURENT

Il faut dire jardinier ; les petits jardiniers.

ANNE

Alors ils nous aideront à notre jardin ?

LAURENT

Certainement ; et nous nous amuserons bien avec eux. »

Quand le chargement de la petite charrette fut complet, Laurent se mit à traîner. Juliette et Anne poussèrent par-derrière, et on se mit en marche au grand trot pour arriver plus vite. Laurent accrocha une

grosse pierre qu'il n'avait pas vue, et il tomba : la charrette versa avec tout son chargement. Laurent ne s'était pas fait beaucoup de mal, il avait seulement un genou un peu écorché ; il se releva promptement ; les trois enfants regardaient avec consternation les effets dispersés dans l'herbe et sur le chemin.

JULIETTE

Qu'est-ce que nous allons faire ? T'es-tu fait mal, Laurent ?

LAURENT

Non, très peu... Il faut charger de nouveau.

JULIETTE

Si nous appelions Gertrude et Félicie ? Je crois que nous avions mal chargé. Nous avions mis la table et les chaises par-dessus. Il fallait les mettre dessous.

LAURENT

C'est vrai ; cela sera moins haut.

JULIETTE

Alors recommençons. »

Ils allaient se mettre courageusement à l'ouvrage quand Gertrude arriva.

ANNE

Gertrude ! Gertrude ! veux-tu nous aider à recharger tout cela ? Nous avons versé en chemin.

GERTRUDE

Pauvres enfants ! Je vais vous aider, ce sera bientôt fait... Et pendant que nous remettrons tout cela dans la charrette, va chercher une corde, mon petit Laurent, pour fixer les meubles ; nous les attacherons comme on fait aux voitures de foin pour empêcher les bottes de tomber.

FÉLICIE, *d'une des fenêtres du château*

Gertrude ! Gertrude ! où es-tu ? Viens vite.

GERTRUDE, *criant*

Je ne peux pas ; qu'est-ce que tu veux ?

FÉLICIE, *de même*

Trouver un petit rideau qui me manque ; j'en ai besoin tout de suite.

GERTRUDE, *de même*

Attends un quart d'heure ; j'ai à faire.

FÉLICIE

Je suis pressée ; arrive tout de suite.

GERTRUDE

Impossible ; moi aussi, je suis très pressée.

FÉLICIE

Mais où es-tu donc ? Je ne te vois pas.

GERTRUDE

Dans le chemin du potager.

FÉLICIE

Qu'est-ce que tu fais ?

GERTRUDE

Je charge une charrette de meubles. »

« Qu'est-ce qu'elle dit donc ? pensa Félicie. On a apporté de la ville, hier et ce matin, tous les meubles pour Diloy. Il ne peut pas y avoir une charrette de meubles dans le chemin du potager ; d'ailleurs il n'est pas assez large pour les charrettes. Je vais aller voir moi-même. »

Félicie descendit et trouva Gertrude, Juliette et même la petite Anne très affairées à rassembler les joujoux éparpillés.

FÉLICIE

Comment, Gertrude ! c'est ça qui t'empêche de venir me joindre ? C'est ça que tu appelles un travail pressé. Ha ! ha ! ha ! quelle bêtise !

JULIETTE

C'est une bêtise pour toi, mais c'est très important pour nous.

FÉLICIE, *à Gertrude*

Laisse donc cela, et viens avec moi.

GERTRUDE

Non, Félicie, j'ai promis à ces pauvres petits de les aider, et je veux finir de tout arranger. Ils ont déjà versé une fois, parce que le mobilier était mal chargé.

FÉLICIE

Eh bien ! ils verseront une seconde fois ; il n'y a pas grand mal.

JULIETTE

Tu es méchante, Félicie ! Quand ça verse, ça casse ; tiens, vois, deux assiettes et un verre cassés.

FÉLICIE

Eh bien ! il en reste bien assez pour vous amuser.

ANNE

Ce n'est pas pour nous ; c'est pour les petits Diloy.

FÉLICIE

Les petits Diloy ! Tout ça pour des petits enfants de chemineau ! »
Laurent venait d'arriver, traînant une corde.

LAURENT

D'abord, Diloy n'est plus un chemineau ; ensuite il a sauvé mon oncle, il a sauvé maman, il a sauvé Anne, il a sauvé moi et il a sauvé toi, et deux fois encore ! Et nous voulons lui faire plaisir pour qu'il voie que nous l'aimons.

FÉLICIE

Maman et mon oncle l'ont bien assez récompensé en lui donnant de l'argent, des habits et la place de jardinier.

GERTRUDE

Ce qui n'empêche pas, ma bonne Félicie, que nous autres tous, qui n'avons pu rien faire pour lui, nous sommes bien contents de pouvoir lui témoigner notre reconnaissance.

FÉLICIE

Fameux cadeau ! Des joujoux cassés !

GERTRUDE

Ce n'est pas tant les joujoux que la pensée aimable de Laurent, d'Anne et de Juliette, qui fera plaisir à ce bon Diloy.

FÉLICIE

D'abord, toi et Juliette, vous ne lui devez rien du tout.

GERTRUDE

Tu appelles rien d'avoir secouru ceux que nous aimons ?

FÉLICIE

Qui donc, ceux que vous aimez ?

GERTRUDE

Vous tous et puis mon oncle.

FÉLICIE

Oh ! mon oncle ! un militaire !

LAURENT

Tu comptes mon oncle pour rien ? Parce qu'il est militaire, fallait-il le laisser tuer par ces trois méchants Arabes ?

ANNE

Mon oncle, c'est bien plus que toi. Toi, tu es méchante et tu grognes toujours ; et mon oncle est excellent ; tout le monde l'aime et il nous aime tous... excepté toi.

FÉLICIE

Oh ! tu n'as pas besoin de me dire que mon oncle ne m'aime pas : je sais qu'il me déteste.

GERTRUDE

Tu as bien tort, Félicie, de le dire et de le croire. Comment mon oncle, qui est si bon, pourrait-il détester la fille de sa sœur ? »

Tout en causant ou plutôt en discutant, Gertrude, aidée de Juliette et d'Anne, avait tout ramassé et replacé dans la petite charrette.

GERTRUDE

A présent, Laurent, donne-moi la corde.

LAURENT

La voici ! Comme je n'ai trouvé personne à la ferme, j'ai pris nos deux cordes à sauter, que j'ai attachées ensemble.

FÉLICIE

Une de ces cordes est à moi. Je ne veux pas qu'on prenne ma corde pour des petits paysans. Rends-la-moi.

LAURENT

Oh ! Félicie, je t'en prie, laisse-la-nous ; c'est seulement pour mener la charrette jusqu'à la maison de Diloy. Personne ne la touchera, je t'assure.

FÉLICIE

Non, je ne veux pas. Tu n'as qu'à demander une corde à mon oncle ; puisqu'il est *si bon,* il t'en donnera une.

LAURENT

Mais où veux-tu qu'il en prenne une à présent ? Il nous la faut tout de suite.

GERTRUDE

Félicie, tu es fâchée, et je t'assure que tu n'as pas raison. Tu as assez d'esprit pour comprendre que tu nous fais de la peine sans que nous

ayons rien fait pour te fâcher. Voyons, ma bonne Félicie, prête-nous ta corde ; je te promets de la rapporter dans un quart d'heure ; veux-tu ? ajouta Gertrude en allant à elle et en l'embrassant. Me la refuseras-tu, à moi qui suis ton amie ? »

Félicie comprenait qu'elle jouait un rôle ridicule ; elle commençait à en être embarrassée ; elle saisit le moyen que lui offrait Gertrude et répondit :

« Prends tout ce que tu voudras. Je ne tiens pas à ma corde ; c'était pour taquiner Laurent et Anne que je voulais la ravoir. Ils me prennent toutes mes affaires, et je n'aime pas cela.

GERTRUDE

Merci, Félicie. Tu es bien bonne », ajouta-t-elle après un instant d'hésitation.

Laurent sauta de joie et se mit à arranger la corde pour retenir tout le chargement. Avec l'aide de Gertrude, ce fut bientôt fait ; les trois enfants repartirent au grand trot et arrivèrent sans autre accident à la maison du jardinier.

Le soir, on fit dire à Diloy qu'il pouvait arriver avec sa femme et ses enfants dès le lendemain matin. Ils ne manquèrent pas au rendez-vous. Gertrude et les enfants allèrent les y recevoir. Félicie avait d'abord refusé de les accompagner ; mais un bon mouvement la fit rougir de son ingratitude. Elle avait sincèrement pardonné à Diloy l'aventure dont il avait témoigné tant de honte et de regret ; elle trouva elle-même que c'était mal à elle de ne pas se trouver à son arrivée, et elle ne tarda pas à rejoindre les autres.

Il était temps ; cinq minutes après, les enfants, qui s'étaient postés en sentinelle à la porte du potager, accoururent en criant :

« Les voilà, les voilà ! Ils arrivent.

LAURENT

Diloy a une caisse sur l'épaule ; la femme porte un gros paquet.

ANNE

Et les enfants portent de petits paquets.

JULIETTE

Ils vont lentement ; ils ont l'air très fatigués. »

Ils se rangèrent tous à la porte et laissèrent approcher la famille Diloy. Quand elle fut tout près, les enfants poussèrent de grands cris et se précipitèrent sur les petits Diloy, dont l'aîné avait huit ans, le second six, le troisième quatre et le dernier deux ans.

Les enfants furent effrayés de ces cris et se mirent à pleurer ; les deux derniers criaient de toutes leurs forces et se débattaient contre Laurent et Anne, qui les tiraient en poussant des cris de joie.

« N'ayez pas peur ; venez voir les joujoux. »

La mère les rassurait, les poussait pour les faire entrer ; Diloy était

tout confus de la terreur de ses enfants. Gertrude et Félicie lui dirent amicalement bonjour ainsi qu'à sa femme. Puis Gertrude obtint de Laurent et d'Anne de ne pas forcer les enfants à entrer.

LAURENT

Il faut qu'ils voient les joujoux, pourtant ; ils seront bien contents.

GERTRUDE

Tout à l'heure, mon cher petit. Il faut les laisser s'habituer à nous tout doucement.

FÉLICIE

Entrez, entrez, Diloy ; faites entrer votre femme avec vos enfants pour qu'ils voient leur nouvelle maison. »

On parvint enfin à mettre les enfants en présence des joujoux ; les cris et les pleurs s'arrêtèrent. Laurent mis la bride d'un grand cheval sans tête entre les mains du garçon de huit ans. Anne posa sa poupée sans pieds dans les bras de la fille de six ans. Juliette fit prendre une charrette à trois roues au petit garçon de quatre ans, et une boîte de petites maisons au tout petit de deux ans. Un quart d'heure après, le tumulte du premier moment était apaisé ; les enfants de Diloy jouaient, ceux du château les faisaient jouer ; une boîte de chocolat que leur donna Juliette acheva de les mettre à l'aise.

Gertrude et Félicie, pendant ce temps, faisaient tout voir au mari et à la femme.

GERTRUDE

Cette chambre-ci est votre salle et cuisine en même temps. Voici de la vaisselle dans ce dressoir ; voilà les ustensiles de cuisine ; des cruches et des seaux pour l'eau. Voilà la huche pour le pain et la farine ; voilà un placard à provisions.

FÉLICIE

Voilà la chambre et une autre à côté avec les lits des garçons. Voici une armoire pleine de linge ; voilà un bahut avec des vêtements pour vous tous. Voilà une table, des chaises, enfin tout ce qu'il vous faut ; des cuvettes, des pots à eau, tout enfin.

GERTRUDE

Et s'il vous manque quelque chose, vous le demanderez à ma tante ; mais il me semble qu'elle a pensé à tout.

DILOY

Mon Dieu, mon Dieu, faut-y que vous soyez tous bons pour nous établir comme ça ! Oh ! mes chères, mes bonnes demoiselles, jamais nous n'aurons assez de reconnaissance de tout ce que vous faites pour

nous. Mais regarde donc, Marthe, tout ça est-y beau ? Trop beau pour nous. Et ce crucifix ! Et cette Sainte Vierge ! »

La femme Diloy pleurait à chaudes larmes ; elle ne put dire une parole.

GERTRUDE

Quand vous voudrez témoigner votre reconnaissance à ma tante, à mon oncle et à Félicie, mon bon Diloy, faites-le au pied de ce crucifix et de cette statuette de la Sainte Vierge. C'est notre présent particulier, à Félicie et à moi ; vous prierez ici pour nous, et vous y ferez prier vos enfants. »

La femme Diloy se jeta à genoux devant le crucifix et sanglota tout en remerciant Dieu de son bonheur.

Félicie et Gertrude se retirèrent ; Gertrude avait compris que les Diloy préféraient rester seuls au milieu de cette émotion si vive ; elles appelèrent les enfants et eurent de la peine à leur faire quitter les quatre petits Diloy.

XXVII

ENTHOUSIASME DU GÉNÉRAL

Quand ils furent sortis du potager, les petits coururent prévenir Mme d'Orvillet et M. d'Alban de l'arrivée des Diloy. Gertrude et Félicie restèrent encore quelque temps dehors.

FÉLICIE

Gertrude, pourquoi as-tu dit aux Diloy que je leur faisais cadeau avec toi de ce crucifix et de cette statuette de la Sainte Vierge ; je ne savais seulement pas que tu les avais achetés et que tu voulais les leur donner.

GERTRUDE

Je l'ai dit pour les attacher plus encore à toi. Je suis sûre que Diloy t'aime beaucoup, et que ce souvenir de toi lui fait grand plaisir. Notre-Seigneur crucifié est l'emblème du pardon ; donné par toi, ce crucifix lui rappelle que tu lui as pardonné son acte de brutalité envers toi.

FÉLICIE, *touchée*

Gertrude, comme tu es bonne ! réellement bonne ! Comme c'est bon à toi de vouloir me faire aimer plus que toi par ce pauvre Diloy ! Ce qui me surprend, c'est que je suis bien aise qu'il m'aime, et que je ne le regarde plus comme un paysan.

GERTRUDE

C'est parce qu'il t'a fait du bien et que tu en es reconnaissante malgré toi... Ma chère Félicie, si tu le voulais, tout le monde t'aimerait. Cela te serait si facile !

FÉLICIE

Tu trouves que c'est facile parce que tu es toujours avec les paysans, que tu es habituée à leur saleté, à leur grossièreté, à leur langage commun. Mais moi, qui vais chez tous ces gens-là le moins possible, je ne peux pas leur témoigner de l'amitié ou même de l'intérêt comme toi. L'idée ne me vient pas de les traiter amicalement comme tu le fais. Je sais bien que tu fais semblant, mais...

GERTRUDE, *très vivement*

Semblant ! Tu crois que je fais semblant ? Pas du tout, c'est que je les aime très réellement ; je m'afflige de leurs chagrins ; je m'inquiète de leurs maladies, de leurs souffrances ; je suis heureuse de leurs joies ; je voudrais les voir tous heureux. Je les vois avec plaisir ; je m'intéresse à leurs affaires. Je compte sur leur affection ; je les considère comme des amis, et, sauf la fortune, comme nos égaux en tous points.

FÉLICIE, *étonnée*

C'est impossible ce que tu dis là. Tes égaux, des paysans ignorants ! des gens qui ne savent rien, qui travaillent à la terre !

GERTRUDE, *avec animation*

S'ils travaillent, c'est pour gagner leur vie, pour faire vivre leurs familles, pour élever leurs enfants. S'ils sont ignorants, c'est qu'ils n'ont eu ni le temps ni les moyens de savoir. Ils en ont d'autant plus de mérite à être bons, à remplir leurs devoirs ; bien plus de mérite que nous, qui tenons du bon Dieu de quoi vivre, et les moyens de nous instruire de nos devoirs.

FÉLICIE

Mais tu es folle, Gertrude ! Où as-tu trouvé ces idées bizarres ?

GERTRUDE

Je les ai trouvées dans l'Évangile, dans les paroles et les exemples de Notre-Seigneur et des apôtres, dans les *Vies des saints*, dans le catéchisme. C'est là que j'ai appris à voir des frères dans tous les hommes et à aimer en eux, non pas leurs richesses et leurs gloires, mais leurs vertus. »

Gertrude était très émue ; son visage s'était embelli par les sentiments qui l'animaient. Qui l'eût vue ainsi l'eût trouvée charmante, belle même, quoiqu'elle ne fût pas régulièrement jolie.

Félicie, qui était au contraire belle et régulière, n'avait aucun charme,

sauf les rares moments où un bon sentiment faisait disparaître la froideur hautaine qui la déparait. Mais ce n'étaient que des éclairs, tandis que Gertrude était constamment embellie par l'expression douce, bonne, intelligente et affectueuse de son regard. Il en résultait que l'une était belle et désagréable, l'autre pas jolie et charmante.

Mme d'Orvillet, Mme de Saintluc et le général se promenaient dans une allée couverte qui longeait le chemin qu'avaient suivi les deux cousines ; on les voyait parfaitement à travers le feuillage qui abritait à leurs yeux l'oncle et ces dames.

Gertrude s'était arrêtée dans le feu de sa conversation ; elle restait immobile, contemplant sa cousine avec douceur et pitié. Félicie souriait d'un air incrédule.

« Regarde-les donc, dit le général à voix basse.

— Comme Gertrude est bien ! répondit de même Mme d'Orvillet.

LE GÉNÉRAL

Superbe ! Je ne l'ai jamais vue ainsi. Ce que c'est qu'une belle âme ! »

Ils restèrent en contemplation sans bouger, sans parler. Petit à petit l'émotion de Gertrude se fit jour ; ses yeux se remplirent de larmes.

La physionomie de Félicie s'adoucissait ; son regard hautain faisait place à l'attendrissement, et, d'un mouvement inattendu, presque involontaire, elle se jeta au cou de Gertrude.

« Oh ! Gertrude ! que tu es bonne ! J'ai honte de moi-même quand je me compare à toi. Tu es un ange, et je me sens un vrai démon auprès de toi. Ce que tu as dit est vrai ; je le vois, je le sens ; j'ai voulu lutter contre la vérité, mais quelque chose en toi, que je ne peux définir, m'oblige à la reconnaître.

GERTRUDE

Ma bonne et chère Félicie ! Quel bonheur tu viens de me donner ! Tu veux décidément te faire aimer ?

FÉLICIE

Oui, comme toi, ma chère Gertrude. Je t'imiterai en tout : je tâcherai, du moins ; je te consulterai sur tout. Quel malheur que tu ne restes pas toujours ici ! Quand tu seras partie, je n'aurai plus personne pour me diriger.

GERTRUDE

Et ma bonne tante ! Et mon excellent oncle ! Le meilleur des hommes, le plus indulgent, le plus aimable. Ma tante, le modèle des mères, toujours bonne, toujours dévouée, toujours sage dans ses conseils. Bénis Dieu, ma Félicie, d'avoir des guides, des exemples pareils !

FÉLICIE

Tu as raison, mais je suis plus à mon aise avec toi. Tu es ma *semblable* ; eux sont mes supérieurs. Je les crains un peu.

GERTRUDE

Tu les craignais quand tu faisais mal ; mais, quand tu seras devenue ce qu'ils sont eux-mêmes, tu les aimeras trop pour les craindre, et ils t'aimeront trop pour te gronder.

LE GÉNÉRAL, *bas*

Je n'y tiens plus, il faut que je les embrasse.

MADAME D'ORVILLET, *le retenant*

Non, non, Albert, n'ayons pas l'air d'avoir entendu leur conversation ; elles seraient gênées, Félicie surtout. Rentrons sans bruit...

LE GÉNÉRAL

Ou plutôt continuons notre promenade ; je serais bien aise de marcher pour me remettre de l'émotion que ces petites filles m'ont fait éprouver. »

Mme de Saintluc appuya la proposition du général, et ils ne revinrent qu'une heure après. Mme de Saintluc était fort contente de l'admiration du général pour Gertrude ; elle raconta divers traits de sa bonté, de sa raison, de son dévouement, qui augmentèrent encore la grande estime et l'affection du général pour cette charmante nièce. Mme de Saintluc fit aussi un grand éloge de Juliette.

« Mais, dit-elle, Gertrude est tellement au-dessus de son âge, elle est si intelligente, si aimante, si gaie, si spirituelle, si charmante enfin, qu'elle fait tort à sa sœur par la comparaison.

LE GÉNÉRAL

Amélie a de la chance d'avoir une fille si parfaite.

MADAME DE SAINTLUC

Et vous, général, vous avez de la chance d'avoir une nièce pareille.

LE GÉNÉRAL, *souriant*

Oui, je ne suis pas mal partagé ; j'ai un très joli choix de nièces et un gentil neveu. Et je dois ajouter que les mères sont assez bien choisies ; Hélène et Amélie sont des mères modèles et des sœurs incomparables. Quand je suis chez Hélène, il semble que je sois chez moi.

MADAME D'ORVILLET, *souriant*

A présent que j'ai eu ma part de tes éloges, Albert, je crois que nous ferions bien d'aller voir Diloy et sa famille.

— Tu as raison, Hélène ; je les avais oubliés. »

Ils trouvèrent les Diloy au comble du bonheur. Ils avaient tout vu, tout examiné ; ils avaient trouvé des vêtements, des étoffes en pièces pour Marthe et pour les enfants ; toute la famille était dans la joie ; Anne et Laurent étaient revenus jouer avec les petits ; ils avaient

emmené les deux aînés dans leur jardin, et tous y travaillaient déjà activement à tout arracher, tout bouleverser, pour y replanter fleurs et légumes.

Quand le général et Mme d'Orvillet vinrent chez Diloy, il leur présenta ses deux plus jeunes enfants.

LE GÉNÉRAL

Ils sont gentils, ces mioches ; et où sont les deux aînés ?

DILOY

M. Laurent et mam'selle Anne les ont emmenés, monsieur le comte. Je m'en vas les chercher tout à l'heure.

LE GÉNÉRAL

As-tu vu Félicie et Gertrude ?

DILOY

Pour ça, oui, monsieur le comte ; ces bonnes petites demoiselles nous attendaient ici dans la salle. Les gentilles petites demoiselles ! Mam'selle Félicie a été bien aimable. Voyez, monsieur le comte, ce beau crucifix et cette jolie bonne Vierge ; ce sont elles deux qui m'ont fait ces jolis cadeaux. Je les garderai bien précieusement toute ma vie durant, bien sûr.

« Quand j'aurai mangé un morceau, monsieur le comte, je ferai ma tournée dans le jardin pour voir au plus pressé.

LE GÉNÉRAL

Tu feras bien, car le vieux Marcotte ne faisait plus grand-chose ; le jardin a été bien négligé, et il y a beaucoup à faire. Le garçon jardinier est un bon travailleur, mais il n'entend rien aux ensemencements, aux arbres fruitiers et aux fleurs. »

XXVIII

LE GÉNÉRAL PROCLAMÉ FAMEUX LAPIN

Au bout de quelques jours le jardin fut nettoyé, débarrassé des mauvaises herbes ; il avait déjà pris un aspect tout différent. La femme et les enfants Diloy aidaient tant qu'ils pouvaient ; mais Gustave et Marie, les deux aînés, étaient souvent dérangés par Juliette, Laurent et Anne, qui avaient aussi besoin d'ouvriers pour mettre leur jardin en état. Ils invitaient souvent leur oncle à venir voir leurs belles fleurs et leurs légumes.

LAURENT

Dans huit jours, mon oncle, vous mangerez une salade de chez nous ; n'est-ce pas, Gustave ?

GUSTAVE

Pour ça, oui monsieur Laurent ; mais il faut arroser tous les jours, pour que la sécheresse ne prenne pas la laitue. Ça aime l'eau, la laitue.

LAURENT

Seulement, mon oncle, il nous faudrait un tonneau plein d'eau ; nous sommes obligés d'aller remplir nos arrosoirs à la pompe de la ferme ; c'est fatigant. »

Le lendemain ils trouvèrent un petit tonneau avec un robinet sur une petite charrette. Il n'y avait plus qu'à traîner la charrette jusqu'à la pompe pour que le tonneau se trouvât rempli par le robinet de la pompe. Et, comme ce jeu leur plaisait, ils arrosèrent leur jardin au point d'en faire un marécage. Les laitues pourrirent au lieu de *pommer,* et les fleurs se flétrirent.

Les enfants s'inquiétaient, mais ils arrosaient toujours, malgré les représentations de leur bonne.

Un jour le général, accompagné de Gertrude et de Félicie, vint faire une visite au jardin.

« Je viens voir ma salade, que j'attends toujours et qui n'arrive pas, dit-il en approchant.

LAURENT

Je ne sais pas ce qu'elle a, mon oncle : elle ne pousse pas comme il faut.

FÉLICIE

Ah ! mon Dieu ! quelle boue ! Il n'y a pas moyen d'approcher de vos salades ; c'est plein d'eau.

LE GÉNÉRAL

Vous arrosez trop, petits nigauds ! Vous voyez bien que tout est pourri par la racine.

ANNE

Gustave nous a dit que la laitue aime l'eau.

GERTRUDE

Mais vous lui en avez trop donné.

JULIETTE

Comment faire alors ?

LE GÉNÉRAL

Ma foi, je n'en sais rien, à moins de tout rebêcher et ressemer. »

Laurent était désolé ; Juliette et Anne le consolaient.

GERTRUDE

Attendez ; j'ai une idée qui est bonne, je crois. Il faut entourer le jardin d'un fossé ; toute l'eau s'y écoulera, et vos fleurs et légumes ne pourriront plus.

LE GÉNÉRAL

Gertrude a raison. Il faut se mettre au fossé.

JULIETTE

Ce sera bien long pour nous, mon oncle.

GERTRUDE

Nous allons vous aider. N'est-ce pas, mon oncle, que vous voudrez bien ?

LE GÉNÉRAL

Tout ce que tu voudras, ma fille ; tu sais que je ne te refuse jamais rien. Laurent, va demander à Diloy qu'il nous prête de grandes bêches.

LAURENT

Et j'appellerai aussi Gustave.

LE GÉNÉRAL, *riant*

C'est ça ; un bon ouvrier de plus. »

Laurent partit comme une flèche et revint peu d'instants après, accompagné de Diloy.

DILOY

Monsieur le comte demande des bêches ? J'en apporte trois ; mais ce ne sera-t-il pas trop lourd à manier pour les enfants ?

LE GÉNÉRAL

C'est moi qui vais en prendre une, mon cher ; Gertrude prendra l'autre. Et toi, Félicie, te sens-tu disposée à prendre la troisième, pour nous aider ?

FÉLICIE, *après quelque hésitation*

Je veux bien, mon oncle : c'est un peu lourd...

DILOY

Vous ne pouvez pas vous servir d'un outil si grossier, ma bonne petite demoiselle, ni Mlle Gertrude non plus. Laissez-moi faire ; je vais chercher mon garçon, qui bêche bien, et à nous deux nous aurons bientôt fait votre ouvrage.

LAURENT

Merci, merci, Diloy ; commencez tout de suite, je vais courir chercher Ferdinand. »

Il disparut aussitôt et ne tarda pas à revenir avec Ferdinand.

Pendant son absence, le général avait expliqué à Diloy le travail conseillé par Gertrude ; Diloy l'approuva beaucoup et commença tout de suite le tracé du petit fossé ; il le finissait lorsque Laurent arriva.

« Tiens, Ferdinand, il faut un fossé autour du jardin ; quarante centimètres de largeur et trente de profondeur. Et vite, c'est un ouvrage pressé, ajouta-t-il en riant.

— D'abord, dit-il tout en bêchant, tout ce qui est pour les enfants est toujours pressé. Ils n'ont pas, comme nous, la patience d'attendre.

LE GÉNÉRAL

Et tu crois, mon brave garçon, que je resterai les bras croisés comme un oison à te regarder faire ! Je prends ma bêche et je commence à l'autre bout. »

Gertrude voulut également aider avec une bêche des enfants ; Félicie finit par s'y mettre aussi.

DILOY

La bonne terre doit être jetée sur les planches, ça les exhaussera et ça n'en fera que mieux.

LAURENT

Et nos salades qui seront enterrées !

ANNE

Et nos pauvres fleurs !

DILOY

Quant aux fleurs, mam'selle, ça ne leur fera pas de mal. Mais, pour les salades, il faut les arracher, et lestement, car nous y arrivons tout à l'heure.

JULIETTE

Arrachons tout ; que chacun prenne une rangée. Aide-nous, Gertrude ; aide aussi, Félicie. »

Gertrude et Félicie jetèrent leurs bêches, qui n'avançaient pas beaucoup le fossé, et se mirent avec les autres à arracher les salades. Laurent et Juliette voulurent les garder pour les éplucher, et servir à leur oncle les feuilles encore fraîches.

GERTRUDE, *riant*

Une jolie salade que mangera mon pauvre oncle !

LAURENT

Tiens ! les feuilles sont très bonnes.

FÉLICIE

Il n'y a pas de cœur ; les feuilles sont vertes. Ce sera détestable.

ANNE

Ce sera très bon. Qu'est-ce que ça fait que les feuilles sont vertes. » Hier j'en ai donné un peu aux lapins ; ils ont tout mangé ; ils ont trouvé ça très bon. »

Tout le monde partit d'un éclat de rire.

ANNE

Pourquoi riez-vous ? C'est très vrai.

GERTRUDE

Mais mon oncle n'est pas un lapin.

ANNE

Je sais bien ! Et pourtant, l'autre jour, Diloy disait, en parlant de mon oncle, qui est si brave et si bon : « M. le comte est un fameux lapin [1] ! Tu vois. »

Le pauvre Diloy cessa un instant de bêcher ; il était tout confus. Le général interrompit aussi son travail pour rire plus à son aise. Gertrude, Félicie, Juliette et Laurent riaient aux éclats. Les rires redoublaient devant l'air étonné d'Anne.

« Ma pauvre petite Anne, dit enfin le général, je te remercie bien de ton explication pour ma salade, que je mangerai avec autant d'appétit que tes lapins.

ANNE

N'est-ce pas, Diloy, vous avez dit que mon oncle est un fameux lapin ?

— Mon Dieu, oui, mam'selle, répondit humblement le pauvre Diloy tout confus ; et j'en demande bien pardon à monsieur le comte. Je n'avais pas l'intention d'offenser monsieur le comte, bien sûr. Je serais bien désolé que monsieur le comte pût croire que je lui ai manqué de respect, moi qui suis tout dévoué à monsieur le comte, et qui lui suis attaché comme à un bienfaiteur.

LE GÉNÉRAL

Sois donc tranquille, mon brave garçon ; est-ce que je puis jamais avoir une pensée pareille ? Mais c'est que tu m'as fait au contraire un fier compliment. Ce n'est pas chose facile ni commune que d'arriver à être un *fameux lapin*. Mes hommes appelaient le maréchal Pélissier un fameux lapin, et je t'assure qu'il ne s'en fâchait pas quand il le savait ; il riait de bon cœur et remerciait de la bonne opinion qu'on avait de lui.

1. *Fameux lapin* : se disait d'un homme rusé ou courageux.

DILOY

Merci bien, monsieur le comte, de me rassurer ; j'aurais été si désolé de mécontenter monsieur le comte !

LE GÉNÉRAL

Je ne suis pas si facile à fâcher, mon ami... Et notre fossé donc ! Vite, à l'ouvrage. A l'ouvrage, enfants... Eh bien, eh bien ! qu'est-ce que tu as, ma petite Anne ? Pourquoi pleures-tu si fort, ma pauvre fille ?

ANNE, *sanglotant*

Félicie... m'a dit... que je suis... une méchante... que j'ai fait... de la... peine... à... Diloy... et à vous.

LE GÉNÉRAL, *la prenant dans ses bras et l'embrassant*

Pas du tout, ma pauvre petite, tu n'as fait de peine à personne. Où diable, Félicie, as-tu été chercher cela pour faire pleurer cette enfant ?... Console-toi, ma petite Anne ; tu as très bien fait. Arrache tes salades ; vous ne serez pas prêts à temps pour Diloy. Il travaille, il bêche. C'est lui qui est un fameux lapin. »

En deux heures le fossé fut terminé, et on le vit avec bonheur se remplir tout doucement d'eau. Les ouvriers étaient en nage, y compris le général ; il fit apporter une bouteille d'*anisette* et du café noir tout bouillant, qu'il fit avaler à *tous les ouvriers.* Il distribua ensuite de l'anisette selon l'âge et le sexe.

Les enfants, qui ne prenaient jamais de café noir, s'en régalèrent avec délices ; ils auraient voulu avoir tous les jours leur oncle dans leur jardin.

L'heure des leçons était arrivée ; quand ils retournèrent à leur jardin, ils firent des cris de joie en voyant leur fossé plein d'eau et deux petits ponts que Diloy venait de leur établir.

XXIX

LE GÉNÉRAL SE LOGE ET S'ÉTABLIT

Les jours, les semaines se passèrent ainsi, tranquilles et heureux. Le caractère de Félicie, quoique amélioré, grâce à l'influence de Gertrude, apportait seul quelque trouble dans les parties de plaisir et les occupations quotidiennes des enfants ; les rechutes étaient fréquentes et graves parfois ; la bonne Gertrude ne se décourageait pas.

Après le retour de M. et de Mme de Soubise des eaux des Pyrénées, Gertrude tint moins souvent compagnie à Félicie, pour ne pas quitter sa mère, qui s'occupait elle-même de l'éducation de ses filles. La tendresse et la soumission de Gertrude pour sa mère eurent une

heureuse influence sur Félicie ; Mme d'Orvillet la trouvait de plus en plus docile, quelquefois, même plus affectueuse.

Un événement qui contribua à l'amélioration de Félicie fut une grave maladie de Diloy ; les soins dont il fut entouré par toute la famille d'Orvillet, la sollicitude, l'affection qu'on lui témoigna firent une favorable impression sur Félicie ; elle ne dédaigna pas d'imiter Gertrude et de s'établir avec elle des heures entières près du pauvre malade, pendant que Marthe prenait un peu de repos. La maladie fut longue et dangereuse. Le bon vieux curé vint plusieurs fois visiter Diloy ; ses paroles pieuses et pleines de charité ne furent pas perdues pour Félicie ; elle sut aussi apprécier les sentiments de foi du pauvre Diloy. Résigné à tout, sincèrement soumis à la volonté du bon Dieu, il était sans cesse occupé de la crainte qu'on ne se fatiguât pour lui. La reconnaissance éclatait dans toutes ses paroles, et, quand il entra en convalescence, il l'exprima si vivement, que Félicie en fut sincèrement touchée, et qu'elle comprit enfin qu'un pauvre *paysan* pouvait avoir des sentiments aussi élevés, aussi délicats que les gens du grand monde ; et, bien qu'elle n'arrivât jamais au degré de bonté de sa mère, de son oncle et de Gertrude, elle ne choqua plus les gens du village par ses airs de hauteur et par ses paroles dédaigneuses.

Trois mois après le commencement de notre récit, Félicie fit sa première communion ; le résultat en fut très satisfaisant ; elle continua à accompagner chaque matin Gertrude et ces dames à la messe, et à faire avec Gertrude des lectures pieuses. Peu de temps après cette première communion, Mme de Soubise et Mme de Saintluc parlèrent de départ, mais le général leur demanda si instamment de prolonger d'un mois leur séjour, qu'elles y consentirent.

« Je désire vivement, dit-il, vous recevoir chez moi avant votre départ.

— Comment, chez toi ! lui répondit sa sœur Amélie. Tu n'as de chez toi qu'en Afrique ?

LE GÉNÉRAL

C'est ce que nous verrons avant quinze jours, répondit le général en souriant.

— Que veut-il dire ? demanda Mme de Soubise à Mme d'Orvillet quand elles furent seules.

MADAME D'ORVILLET

Je crois que je devine. Les Castelsot ont quitté le pays ; leur aventure s'était répandue ; on les montrait du doigt et on ne les appelait plus que M. et Mme Futé. Leur propriété est en vente ; je crois qu'Albert va l'acheter.

MADAME DE SOUBISE

Et que fera-t-il donc tout seul dans ce grand château ?

MADAME D'ORVILLET, *souriant*

Il compte bien ne pas y être seul. Je crois encore qu'il pourrait bien se marier.

MADAME DE SOUBISE

Se marier ! Avec qui donc ? Je ne vois personne à marier dans le voisinage, que cette sotte et riche veuve, Mme CHIPE DE VIEUX.

MADAME D'ORVILLET

Oh non ! Il a meilleur goût que cela. Comment, tu n'as rien remarqué ? rien deviné ?

MADAME DE SOUBISE

Rien du tout. Il ne nous quitte pas ; il ne vit que pour nous et pour nos enfants. Il est admirable pour Gertrude.

MADAME D'ORVILLET

Et puis encore ?

MADAME DE SOUBISE

Voilà tout. Mais dis-moi donc ce que c'est, qui c'est.

MADAME D'ORVILLET

Tu n'as pas remarqué comme il est aimable pour ta belle-sœur Pauline ? avec quel enthousiasme il en parle ? avec quel empressement il la recherche ? comme ils sont toujours ensemble ?

MADAME DE SOUBISE

C'est vrai ! Tu as raison ! Je le vois, maintenant que tu me le dis ; et bien des fois je me suis réjouie qu'Albert témoignât tant d'amitié à Pauline, que j'aime de tout mon cœur ; elle est aussi bonne et aimable que charmante ; elle mène une vie bien isolée, bien triste : ni père, ni mère, ni mari, ni enfants. Je serais enchantée qu'elle devînt la femme d'Albert ; et son mari en sera bien heureux ; il aime tant sa pauvre sœur et Albert !

MADAME D'ORVILLET

Je te dirai même que Pauline m'en a parlé, et qu'elle s'attend à une demande en règle très prochainement. »

Pendant que les sœurs causaient des projets du général, celui-ci avait demandé à Mme de Saintluc la permission de lui faire une visite dans sa chambre.

« Certainement, mon cher général ; avec le plus grand plaisir. »

Le général s'assit en face de Mme de Saintluc.

« Chère madame, lui dit-il, me permettez-vous de vous parler très franchement ?

MADAME DE SAINTLUC

Très volontiers ; vous savez ce que j'aime particulièrement en vous, c'est votre grande franchise.

LE GÉNÉRAL

Je vais donc vous dire franchement que je veux acheter la terre des Castelsot. Qu'en dites-vous ?

MADAME DE SAINTLUC

Vous ferez très bien ; c'est une belle et jolie propriété.

LE GÉNÉRAL

Mais quand je l'aurai, je m'y ennuierai beaucoup tout seul.

MADAME DE SAINTLUC

Je le crois sans peine ; vous aimez trop votre famille pour vivre en ermite.

LE GÉNÉRAL

Mais si je me mariais, je ne serais plus seul, et nous vivrions près d'Hélène.

MADAME DE SAINTLUC

Vous dites *nous* ? Qui fera le *nous* ?

LE GÉNÉRAL

Celle que j'épouserais et que j'aimerais de tout mon cœur.

MADAME DE SAINTLUC

Et qui se trouverait très heureuse de contribuer à votre bonheur.

LE GÉNÉRAL

Vous croyez ?

MADAME DE SAINTLUC

J'en suis sûre.

LE GÉNÉRAL

Vous m'avez donc compris ?

MADAME DE SAINTLUC, *souriant*

Parfaitement ; la chose est trop claire pour que je puisse ne pas comprendre.

LE GÉNÉRAL

Alors vous voulez bien habiter Castelsot ?

MADAME DE SAINTLUC

Avec vous, oui.

LE GÉNÉRAL, *lui baisant la main*

Ma chère Pauline ! ma bonne Pauline ! Je serai donc heureux à mon tour ! Vous n'aurez pas peur de mes vivacités ?

MADAME DE SAINTLUC

Oh non ! Elles sont toujours aimables ; et vous les réparez si bien !...

LE GÉNÉRAL

Mes quarante ans ne vous effraient pas ?

MADAME DE SAINTLUC

Non, puisque j'en ai vingt-sept.

LE GÉNÉRAL

Vous ne craindrez pas de me suivre en Algérie ?

MADAME DE SAINTLUC

Je vous suivrai partout avec plaisir.

LE GÉNÉRAL

C'est donc une chose convenue ?

MADAME DE SAINTLUC

Mais il me semble que la chose est bien décidée.

LE GÉNÉRAL

Merci, chère amie, merci, dit le général en lui baisant encore la main. Vous me permettez de l'annoncer à mes sœurs et à ma chère petite Gertrude ? Si vous vouliez venir aussi ?

MADAME DE SAINTLUC

Je vais y aller avec vous ; ce sera mon premier acte d'obéissance. »

Le général offrit son bras à Mme de Saintluc : ils entrèrent en riant chez Mme d'Orvillet. Mme de Soubise y était encore.

LE GÉNÉRAL

Nous venons vous annoncer une nouvelle, une bonne nouvelle, mes chères amies. Je vous présente ma femme.

— Une sœur de plus, dirent-elles toutes deux en l'embrassant.

— Cher Albert, comme tu fais bien ! lui dit Mme d'Orvillet en l'embrassant à son tour.

LE GÉNÉRAL

Appelle Gertrude, Amélie, que je lui annonce tout de suite mon heureux mariage. Mais ne lui dis rien.

AMÉLIE

Sois tranquille ; tu seras le premier à le lui apprendre. »

Amélie sortit et rentra presque aussitôt avec Gertrude.

« Gertrude, ma chère petite Gertrude, dit le général en l'embrassant tendrement, je me marie ; ta tante Pauline veut bien être ma femme.

— Ma tante Pauline ! Oh ! qu'elle fait bien ! Comme elle sera heureuse ! » répondit Gertrude en se jetant au cou de son oncle et en l'embrassant à plusieurs reprises.

Des bras de son oncle elle passa dans ceux de sa tante.

« Ma bonne chère tante, il y a longtemps que je prie le bon Dieu de vous accorder ce bonheur. Mon oncle est si bon ! Et il vous aimera tant, que vous n'aurez plus rien à désirer. »

XXX

TOUT EST FINI ; N'EN PARLONS PLUS

Tout le monde se trouvant satisfait, on hâta les préparatifs du mariage. Le général alla avec Mme de Saintluc voir une dernière fois le château des Castelsot en compagnie de ses sœurs, beaux-frères, nièces et neveu.

On trouva l'ensemble très beau ; les choses de mauvais goût étaient faciles à changer. Le général acheta la terre, qu'il paya six cent mille francs, et lui rendit son nom, qui était VALJOLI.

Il fit, aussitôt après, les démarches nécessaires pour se faire remplacer en Algérie et se faire mettre en disponibilité.

« J'ai vingt-deux ans de service et presque autant de campagnes, dit-il ; je ne me sens pas le courage de quitter ma femme et ma famille. S'il y a une guerre sérieuse, je demanderai un commandement, jusque-là je vivrai tranquille chez moi. »

Quinze jours après, il s'installa à Valjoli avec sa charmante femme en sortant de la messe de mariage. Un grand déjeuner était préparé pour la famille. Un bouquet magnifique, offert par Diloy, occupait le milieu de la table. Les enfants s'amusèrent beaucoup ; ils coururent partout, visitèrent tous les recoins du château. Le jardinier les laissa cueillir des fleurs en quantité ; ils en firent des bouquets pour leur bonne. On les ramena en voiture ; ils traversèrent le bois où s'était passée la rencontre de Diloy et de l'ours. Ce souvenir leur causait toujours de l'émotion.

Le soir, en se mettant à table, chacun soupira en pensant au général et à sa femme.

« Quel dommage que mon oncle nous ait quittés ! dit Gertrude en soupirant. Et ma tante Pauline aussi. Ils vont bien nous manquer.

MADAME DE SOUBISE

C'est vrai, chère enfant ; mais ils sont si heureux, que nous ne pouvons les regretter beaucoup.

GERTRUDE

Aussi mes regrets ne sont que pour notre vie à nous, maman, qui sera moins agréable sans eux. »

Peu de jours après le mariage du général, M. et Mme de Soubise et leurs enfants retournèrent chez eux en Bretagne. Félicie regretta sa cousine, mais pas assez vivement pour se trouver attristée de son départ. Il y avait en elle un fond d'égoïsme et de jalousie que réveillait sans cesse la grande affection que tout le monde, sans exception, témoignait à Gertrude.

Quand elle resta seule, elle ralentit ses bonnes œuvres, ses visites de charité aux gens du village, aux pauvres, aux malades. Elle continua pourtant à témoigner un certain intérêt aux Diloy, et à leur rendre de temps en temps de petits services.

A son retour à Paris, on la trouva fort embellie, car son visage avait changé d'expression ; il avait pris beaucoup plus de douceur et de bonté. Elle a dix-sept ans maintenant, et ceux qui ne la connaissent pas intimement la trouvent très jolie.

Gertrude vient d'épouser le fils du duc de La Folotte, jeune homme charmant âgé de vingt-cinq ans, fort raisonnable, et qui avait aidé son père à refaire une grande partie de son ancienne fortune. C'est le général qui a organisé ce mariage ; il réunissait souvent les jeunes gens à *Valjoli*. Le jeune duc ne fut pas longtemps à reconnaître les charmantes qualités de Gertrude. Il vint un matin déclarer au général qu'il désirait vivement unir sa vie à celle de Gertrude, et que, si elle n'y donnait pas son consentement, il irait s'engager comme soldat en Algérie.

Le général lui promit de parler à Mme de Soubise et à Gertrude elle-même le plus tôt possible, c'est-à-dire avant la fin du jour. Le consentement de Mme de Soubise fut donné une heure après. De chez sa sœur, le général alla chez sa nièce, qu'il trouva peignant une vue de Valjoli.

LE GÉNÉRAL

Gertrude, ma fille, veux-tu te marier ?

— Cela dépend du mari que vous m'aurez choisi, mon oncle, répondit Gertrude en rougissant.

LE GÉNÉRAL

Oh ! quant à cela, c'est un mari de premier choix : tout ce qu'il faut

pour te rendre heureuse. Bon chrétien, bon fils, garçon sage et rangé, joli garçon, de l'esprit, de l'instruction, des goûts tranquilles ; il t'aime comme un fou. En veux-tu ?

GERTRUDE

D'après le portrait que vous en faites, mon oncle, ma réponse est facile à deviner, si toutefois maman veut bien y consentir.

LE GÉNÉRAL

C'est fait ; elle a dit oui.

GERTRUDE

Alors je dis comme elle, mon oncle.

LE GÉNÉRAL

Et tu ne demandes seulement pas son nom ?

GERTRUDE

En faisant son éloge, vous l'avez nommé, mon oncle.

LE GÉNÉRAL

Bravo ! voilà qui est bien répondu. Ne bouge pas d'ici. Je reviens dans deux minutes. »

Le général sortit précipitamment. Il ne tarda pas à rentrer, suivi du jeune duc.

« La voilà, mon ami ; tout le monde a dit oui. Arrangez-vous ensemble maintenant. »

Et il sortit, laissant le duc en face de Gertrude, tous deux fort embarrassés.

Gertrude avait encore sa palette et ses pinceaux à la main. Le jeune homme restait debout à la contempler, aussi embarrassé qu'elle du tour que leur jouait le général.

Un sourire de Gertrude coupa court à cet embarras, et ils s'entendirent probablement très bien, car, une heure après, ils allaient ensemble chez Mme de Soubise, qui les reçut dans ses bras.

Ce fut une fête générale à Valjoli et à Orvillet. Un mois après, le mariage se fit en grande pompe à Valjoli. Les deux villages furent invités à la noce. Gertrude en fit les honneurs avec une grâce charmante. Félicie fut assez aimable ; les Robillard, les Moutonet furent particulièrement soignés. On dansa jusqu'à la nuit ; Félicie, cette fois, dansa la première contredanse avec Diloy ; Anne dansa avec les six Moutonet. Laurent et Anne s'en donnèrent à cœur joie ; les petits Diloy les accompagnaient partout avec le jeune Germain.

Le général a deux enfants : l'aîné, Pierre, qui a quatre ans, tient le poêle [1] sur la tête des jeunes mariés pendant la cérémonie ; le second,

1. *Poêle* : voile que l'on porte au-dessus des mariés dans certaines cérémonies et que deux membres de la famille tiennent par les bouts (généralement les parents).

Paul, regardait et battait des mains ; tous deux sont charmants comme père et mère.

Les Castelsot ont disparu, mais on sait qu'ils se sont ruinés, qu'ils ont quitté la France, et qu'ils sont allés refaire fortune en Californie. Le bruit a couru qu'ils avaient été pris par les Indiens et massacrés.

Le pauvre Moutonet est plus mouton que jamais. Amanda règne et gouverne dans le ménage. Elle est même parvenue à se faire craindre de sa belle-mère, de son beau-père Moutonet, et de tous les Moutonet du pays, garçons et filles.

Laurent a fait sa première communion l'année dernière ; lui et Anne sont de charmants enfants ; leur bonne les aime tendrement.

Juliette est très gentille ; elle est de plus très jolie, aussi jolie que Félicie et Anne ; mais elle n'a pas ce charme de Gertrude qui attire tout le monde.

Diloy est le plus heureux des hommes ; il a fait de son jardin un potager merveilleux qu'on vient voir de dix lieues à la ronde ; il aime de plus en plus ses excellents maîtres. Sa femme est la plus heureuse des femmes ; les enfants sont très gentils ; Gustave aide déjà son père au jardinage ; le père cherche à en faire un jardinier de premier ordre pour le placer chez le général qui en a un assez médiocre, mais qu'il garde pour attendre les vingt ans de Gustave.

Le général est à la veille de marier son vieux valet de chambre avec Valérie, qui hésite à cause de Laurent et d'Anne. Elle demande trois ans encore. Le général ne lui accorde que la fin de l'année. Mme d'Orvillet l'engage à se marier et à ne pas sacrifier tout son avenir à un dévouement inutile, Laurent et Anne n'ayant plus besoin de ses soins et restant dans le voisinage. On est presque sûr que Valérie acceptera.

APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS

I

LES FRAISES

GEORGES

Geneviève [1], veux-tu venir jouer avec moi ? Papa m'a donné congé parce que j'ai très bien appris toutes mes leçons.

GENEVIÈVE

Oui, je veux bien ; à quoi veux-tu jouer ?

GEORGES

Allons dans le bois chercher des fraises.

GENEVIÈVE

Alors je vais appeler ma bonne.

GEORGES

Pourquoi cela ? Nous pouvons bien aller seuls, c'est si près.

GENEVIÈVE

C'est que j'ai peur...

GEORGES

De quoi as-tu peur ?

---

1. Sophie avait d'abord appelé Geneviève Valérie, puis Brigitte, et enfin Gertrude. Ce n'est qu'au chapitre IX qu'elle opte définitivement pour Geneviève.

GENEVIÈVE

J'ai peur que tu ne fasses des bêtises, tu en fais toujours quand nous sommes seuls.

GEORGES

Moi, je ne fais pas de bêtises ; c'est toi qui en dis.

GENEVIÈVE

Comment ! tu ne fais pas de bêtises ? Et ce fossé où tu m'as fait descendre ? Et je ne pouvais plus en sortir ; et tu as eu si peur que tu as pleuré.

GEORGES

J'ai pleuré parce que tu pleurais et que cela m'a fait peur. Tu vois bien que je t'ai tirée du fossé.

GENEVIÈVE

Et ce petit renard que tu as tiré d'un trou ! Et la mère qui est accourue furieuse et qui voulait nous mordre !

GEORGES

Parce que tu t'es jetée devant moi pendant que je tenais le petit renard qui criait...

GENEVIÈVE

Je me suis jetée devant toi pour que le gros renard ne te morde pas. Et tu as été obligé de lâcher le petit renard tout de même.

GEORGES

C'était pour t'empêcher d'être mordue ; la mère était furieuse ; elle déchirait ta robe.

GENEVIÈVE

Oui ; mais tu vois que tu fais des bêtises tout de même.

GEORGES

Je t'assure que je n'en ferai plus, ma petite Geneviève ; nous cueillerons tranquillement des fraises ; nous les mettrons sur des feuilles dans ton panier et nous les servirons à papa pour le dîner.

GENEVIÈVE

Oui ! c'est très bien ! c'est une bonne idée que tu as là. Mon oncle aime beaucoup les fraises des bois ; il sera bien content.

GEORGES

Partons vite alors ; ce sera long à cueillir. »

Georges se précipita hors de la chambre, suivi par Geneviève ; tous deux coururent vers le petit bois qui était à cent pas du château. D'abord ils ne trouvèrent pas beaucoup de fraises ; mais, en avançant dans le bois, ils en trouvèrent une telle quantité, que leur panier fut bientôt plein.

Enchantés de leur récolte, ils s'assirent sur la mousse pour couvrir de feuilles le panier ; après quoi Geneviève pensa qu'il était temps de rentrer.

A peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils entendirent la cloche sonner le premier coup du dîner.

« Déjà, dit Georges ; rentrons vite pour ne pas être en retard.

GENEVIÈVE

Je crains que nous ne soyons en retard tout de même, car nous sommes très loin. As-tu entendu comme la cloche sonnait dans le lointain ?

GEORGES

Oui, oui. Pour arriver plus vite, allons à travers bois ; nous sommes trop loin par le chemin.

GENEVIÈVE

Tu crois ? mais j'ai peur de déchirer ma robe dans les ronces et les épines.

GEORGES

Sois tranquille ; nous passerons dans les endroits clairs, sur la mousse. »

Geneviève résista encore quelques instants, mais, sur la menace de Georges de la laisser seule dans le bois, elle se décida à le suivre et ils entrèrent dans le fourré ; pendant quelques pas ils marchèrent très facilement ; Georges courait en avant, Geneviève suivait. Une ronce accrochait de temps en temps Geneviève, qui tirait sa robe et rattrapait Georges ; bientôt les ronces et les épines devinrent si serrées que Georges lui-même passait difficilement. Geneviève avait déjà entendu craquer sa robe plus d'une fois, mais elle avançait toujours ; enfin elle fut obligée de traverser un fourré si épais qu'elle se trouva dans l'impossibilité d'aller plus loin.

« Georges, Georges ! cria-t-elle, viens m'aider ; je ne peux pas avancer ; je suis prise dans des ronces.

GEORGES

Tire ferme ; tu passeras.

GENEVIÈVE

Je ne peux pas ; les épines m'entrent dans les bras, dans les jambes. Viens, je t'en prie, à mon secours. »

Georges, ennuyé par les cris de détresse de Geneviève, revint sur ses pas. Au moment où il la rejoignit, le second coup de cloche se fit entendre.

GENEVIÈVE

Ah ! mon Dieu ! le second coup qui sonne. Et mon oncle qui n'aime pas que nous le fassions attendre. Oh ! Georges, Georges, tire-moi d'ici ; je ne puis ni avancer ni reculer. »

Geneviève pleurait. Georges s'élança dans le fourré, saisit les mains de Geneviève et, la tirant de toutes ses forces, il parvint à lui faire traverser les ronces et les épines qui l'entouraient. Elle en sortit donc, mais sa robe en lambeaux, ses bras, ses jambes, son visage même pleins d'égratignures. Aucun des deux n'y fit attention ; le bois s'éclaircissait, le temps pressait ; ils arrivèrent à la porte au moment où M. Dormère les appelait pour dîner.

Quand ils apparurent rouges, suants, échevelés, Geneviève traînant après elle les lambeaux de sa robe, Georges le visage égratigné et son pantalon blanc verdi par le feuillage qu'il lui avait fallu traverser avec difficulté, M. Dormère resta stupéfait.

M. DORMÈRE[1]

D'où venez-vous donc ? Que vous est-il arrivé ?

GEORGES

Nous venons du bois, papa ; il ne nous est rien arrivé.

M. DORMÈRE

Comment, rien ? Pourquoi es-tu vert des pieds à la tête ? Et toi, Geneviève, pourquoi es-tu en loques et égratignée comme si tu avais été enfermée avec des chats furieux ? »

Georges regarde Geneviève et ne répond pas.

Geneviève baisse la tête, hésite et finit par dire :

« Mon oncle,... ce sont les ronces,... ce n'est pas notre faute.

M. DORMÈRE

Pas votre faute ? Pourquoi as-tu été dans les ronces ? Pourquoi y as-tu fait aller Georges, qui te suit partout comme un imbécile ? »

Geneviève espérait que Georges dirait à son père que ce n'était pas elle, mais bien lui qui avait voulu aller à travers bois. Georges continuait à se taire ; M. Dormère paraissait de plus en plus fâché. Geneviève, espérant l'adoucir, lui présenta le panier de fraises et dit :

« Nous voulions vous apporter des fraises des bois, que vous aimez beaucoup, mon oncle. Si vous voulez bien en goûter, vous nous ferez grand plaisir.

M. DORMÈRE

Je ne tiens pas à vous faire plaisir, mademoiselle, et je ne veux pas de vos fraises. Emportez-les. »

Et d'un revers de main M. Dormère repoussa le panier, qui tomba par terre ; les fraises furent jetées au loin. Geneviève poussa un cri.

M. DORMÈRE

Eh bien, allez-vous crier maintenant comme un enfant de deux ans ? Laissez tout cela ; allez vous débarbouiller et changer de robe. Viens dîner, Georges ; il est tard. »

M. Dormère passa dans la salle à manger avec Georges pendant que Geneviève alla tristement retrouver sa bonne, qui la reçut assez mal.

LA BONNE

Encore une robe déchirée ! Mais, mon enfant, si tu continues à déchirer une robe par semaine, je n'en aurai bientôt plus à te mettre, et ton oncle sera très mécontent.

GENEVIÈVE

Pardon, ma bonne ; Georges a voulu revenir à travers le bois ; les ronces et les épines ont déchiré ma robe, ma figure et mes mains. Et mon oncle m'a grondée.

LA BONNE

Et Georges ?

GENEVIÈVE

Il n'a rien dit à Georges ; il l'a emmené dîner.

LA BONNE

Mais est-ce que Georges n'a pas cherché à t'excuser ?

GENEVIÈVE

Non, ma bonne ; il n'a rien dit.

— C'est toujours comme ça, murmura la bonne ; c'est lui qui fait les sottises, elle est grondée, et lui n'a rien. »

Pélagie débarbouilla le visage saignant de Geneviève, lui enleva quelques épines restées dans les égratignures, la changea de robe et l'envoya dans la salle à manger.

En traversant le vestibule, Geneviève fut étonnée de n'y plus trouver ni panier ni fraises ; les dalles en marbre [1] blanc étaient nettoyées, lavées.

« Qui est-ce qui a nettoyé tout cela ? se demanda Geneviève. J'en suis bien aise tout de même, parce que mon oncle n'y pensera plus. Il n'aime pas qu'on salisse le vestibule, et il m'aurait encore grondée. »

Quand elle prit sa place à table, le dîner était très avancé ; on en était aux légumes ; Geneviève avala bien vite sa soupe, un plat de viande, et les rattrapa au plat sucré. Son oncle ne disait rien, Georges la regardait en dessous pour voir si elle lui en voulait ; mais Geneviève

1. Sophie avait d'abord choisi le mot « carrelage ».

n'avait jamais de rancune, elle lui sourit quand elle rencontra ses regard embarrassés.

Au dessert on servit des fraises du potager ; elle regarda son oncle.

M. DORMÈRE, *avec ironie*

Vous voyez, mademoiselle, qu'on n'a pas besoin de votre aide pour avoir des fraises qui sont bien meilleures que les vôtres.

GENEVIÈVE

Je le sais bien, mon oncle, mais nous avons pensé que vous préfériez les fraises des bois.

M. DORMÈRE

Pourquoi dites-vous *nous* ? Vous cherchez toujours à mettre Georges de moitié dans vos sottises.

GENEVIÈVE

Je dis la vérité, mon oncle. N'est-ce pas, Georges, que c'est toi qui m'as demandé d'aller dans le bois chercher des fraises ?

GEORGES, *embarrassé*

Je ne me souviens pas bien. C'est possible.

GENEVIÈVE

Comment, tu as oublié que ?...

M. DORMÈRE, *impatienté*

Assez, assez ; finissez vos accusations, mademoiselle. Rien ne m'ennuie comme ces querelles, que vous recommencez chaque fois que vous avez fait une sottise qui vous fait gronder. »

Geneviève baissa la tête en jetant un regard de reproche à Georges ; il ne dit rien, mais il était visiblement mal à l'aise et n'osait pas regarder sa cousine.

II

LA VISITE [1]

Après le dîner, M. Dormère se retira au salon et se mit à lire ses journaux qu'il n'avait pas achevés ; les enfants restèrent dehors pour jouer. Mais Geneviève était triste ; elle restait assise sur un banc et ne

1. Sophie hésite souvent sur les titres de chapitres. Celui-ci s'appela d'abord « Les voisins ».

disait rien. Georges allait et venait en chantonnant ; il avait envie de parler à Geneviève, mais il sentait qu'il avait été lâche et cruel à son égard.

Pourtant, comme il s'ennuyait, il prit courage et s'approcha de sa cousine.

« Veux-tu jouer, Geneviève ?

GENEVIÈVE

Non, Georges, je ne jouerai pas avec toi : tu me fais toujours gronder.

GEORGES

Je ne t'ai pas fait gronder : je n'ai rien dit.

GENEVIÈVE

C'est précisément pour cela que je suis fâchée contre toi. Tu aurais dû dire à mon oncle que c'était toi qui étais cause de tout, et tu m'as laissé accuser et gronder sans rien dire. C'est très mal à toi.

GEORGES

C'est que,... vois-tu, Geneviève,... j'avais peur d'être grondé aussi ; j'ai peur de papa.

GENEVIÈVE

Et moi donc ? J'en ai bien plus peur que toi. Toi, tu es son fils, et il t'aime. Moi, il ne m'aime pas, et je ne suis que sa nièce.

GEORGES

Oh ! Geneviève, je t'en prie, pardonne-moi : une autre fois je parlerai : je t'assure que je dirai tout.

GENEVIÈVE

Tu dis cela maintenant ! tu as dit la même chose le jour où le renard a déchiré ma robe avec ses dents. Je ne te crois plus.

GEORGES

Ma petite Geneviève, je t'en prie, crois-moi et viens jouer. »

Geneviève, un peu attendrie, était sur le point de céder, quand une voiture parut dans l'avenue et, arrivant au grand trot, s'arrêta devant le perron.

Une jeune dame élégante descendit de la calèche, suivie d'une petite fille de huit ans [1], de l'âge de Geneviève, d'un petit garçon de douze ans [2], de l'âge de Georges, et d'une grosse petite dame d'environ trente ans [3], laide, couturée de petite vérole, mais avec une physionomie aimable et bonne qui la rendait agréable.

---

1. 2. 3. Sophie hésite souvent sur les âges qu'elle donnera à ses personnages : dans le premier jet, la petite fille a sept ans, puis dix ans ; le petit garçon « deux ans de plus que Georges » ; la « grosse petite dame » quarante ans et « un air commun mais bonne femme ».

Ce fut elle qui s'approcha la première de Geneviève.

« Bonjour, ma petite ; comme vous êtes gentille ! Où est donc votre oncle ? Bonjour, Georges. Ah ! comme vous voilà vert ! Une vraie perruche ! Vert de la tête aux pieds. Comment vous laisse-t-on habillé si drôlement ? Ha, ha, ha ! Viens donc voir, Cornélie. Un vrai gresset. Vois donc, Hélène ; ne va pas te mettre comme cela, au moins. »

Mme de Saint-Aimar s'approcha à son tour, embrassa Georges très affectueusement et dit :

« Mais il est très gentil comme cela ! A la campagne, est-ce qu'on fait dix toilettes par jour ? C'est très bien de ne pas avoir de prétentions ; il sera tombé dans l'herbe probablement.

GENEVIÈVE

Non, madame, c'est en m'aidant à me tirer des ronces qui me déchiraient, que le pauvre Georges s'est sali et un peu écorché.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Comme c'est gentil ce que vous dites là, Geneviève. Vois, Louis, comme elle est généreuse ; comme elle excuse gentiment ceux qu'elle aime ! Charmante enfant ! »

Elle embrassa encore Geneviève et entra avec sa grosse cousine dans le salon.

« Bonjour, cher monsieur, dit-elle en tendant la main à M. Dormère. Nous venons d'embrasser vos enfants ; ils sont charmants.

MADEMOISELLE PRIMEROSE [1]

Bonjour, mon cousin. Quelle drôle de mine a votre garçon ! Comment la bonne le laisse-t-elle arrangé en gresset ? Voulez-vous que j'aille la chercher pour le rhabiller ?

MADAME DE SAINT-AIMAR

Qu'est-ce que cela fait, Cunégonde, que l'enfant ait un peu verdi sa veste et son pantalon ? Laisse-le donc tranquille.

M. DORMÈRE

Je vous demande pardon de sa tenue, chère madame ; je crois que ma cousine a raison de vouloir lui faire changer de vêtements...

MADAME DE SAINT-AIMAR

Mais non, mais non, cher voisin ; Geneviève nous a bien gentiment expliqué que c'était par bonté pour elle, pour la tirer d'un fourré de ronces, qu'il avait mis du désordre dans ses vêtements ; c'est très honorable.

1. Sophie avait d'abord appelé Mlle Primerose « Mlle de Grassetaille ».

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Laissez-moi faire, mon cher cousin. Je vais arranger tout cela. »

La cousine Primerose, sans attendre la réponse de M. Dormère, sortit du salon et monta lestement chez la bonne.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bonjour, ma chère Pélagie ; je viens vous avertir que Georges n'est pas tolérable avec ses habits tout verts. Il faut que vous le fassiez changer de tout ; la petite est très propre ; vous la soignez celle-là, c'est bien ; mais vous négligez trop le garçon ; il est tout honteux de sa verdure ; il ne lui manque que des plumes pour être perruche ou perroquet.

PÉLAGIE

Je ne savais pas, mademoiselle, que Georges eût besoin d'être changé. La petite était rentrée avec sa robe en lambeaux, mais Georges n'est pas venu.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ah ! pourquoi cela ?

PÉLAGIE

Je n'en sais rien, mais je vais le chercher.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

J'y vais avec vous, ma bonne Pélagie ; nous lui ferons raconter la chose. »

Mlle Primerose, enchantée d'apprendre du nouveau pour en faire quelque commérage, descendit l'escalier plus vite que la bonne et parut au milieu des enfants, qui jouaient au crocket [1].

« Venez vite, cria-t-elle à Georges ; votre bonne vous cherche pour vous habiller. Mais venez donc ; vous nous raconterez ce qui vous est arrivé.

GEORGES

Il ne m'est rien arrivé du tout ; je n'ai rien à raconter, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Si j'en crois un mot, je veux bien être pendue. Va, va t'habiller ; nous nous passerons bien de toi, mon garçon. Je vais prendre ton jeu au crocket ; et sois tranquille, je te gagnerai ta partie. »

Georges, étonné et ennuyé, obéit pourtant à la bonne, qui l'appelait. Pendant sa courte absence, Mlle Primerose ne perdit pas son temps ; en jouant au crocket aussi lourdement et maladroitement que le faisait supposer sa grosse taille, elle questionna habilement Geneviève et apprit ainsi ce qui s'était passé, excepté le mécontentement de M. Dormère et le vilain rôle qu'avait joué Georges en présence de son père.

1. Sophie avait d'abord écrit « croquet » à la française.

Quand Georges revint, elle lui remit son maillet du crocket.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je n'ai pas eu de bonheur, mon ami ; j'ai perdu votre partie. Mais j'ai gagné à votre absence de savoir toute votre aventure du bois et des fraises. »

Georges devint très rouge ; il lança un regard furieux à la pauvre Geneviève. Mlle Primerose retourna au salon, pendant que les enfants recommençaient une partie de crocket.

« Mon cher cousin, dit-elle en entrant au salon, je viens justifier le pauvre Georges ; je sais toute l'histoire : il ne mérite pas d'être grondé pour avoir sali ses habits ; au contraire, il mérite des éloges, car c'est en secourant Geneviève, qui ne pouvait sortir des ronces où elle était imprudemment entrée, qu'il s'est verdi à l'état de gresset.

M. DORMÈRE

Je le sais, ma cousine, et je n'ai pas grondé Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais... qui avez-vous donc grondé, car vous avez grondé quelqu'un ?

M. DORMÈRE

J'ai grondé Geneviève, qui méritait d'être grondée.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qu'a-t-elle donc fait, la pauvre fille ?

M. DORMÈRE

C'est elle qui a poussé, presque obligé Georges à entrer dans le bois pour manger des fraises, comme si elle n'en avait pas assez dans le jardin, et plus tard c'est elle qui a voulu revenir au travers des ronces.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ta, ta, ta. Qu'est-ce que vous dites donc, mon pauvre cousin ; c'est au contraire elle qui ne voulait pas, et c'est Georges qui l'a voulu. Je vois que vous n'êtes pas bien informé de ce qui se passe chez vous. Moi qui suis ici depuis une demi-heure, je suis plus au courant que vous.

M. DORMÈRE

Me permettez-vous de vous demander, ma cousine, par qui vous avez été si bien informée ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Par Geneviève elle-même.

M. DORMÈRE

Je ne m'étonne pas alors que l'histoire vous ait été contée de cette

manière ; Geneviève a toujours le triste talent de tout rejeter sur Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais au contraire ; elle a parlé de Georges avec éloge, avec grand éloge, et si je vous en ai parlé, c'est qu'elle m'avait avoué que vous n'étiez pas content et je croyais que c'était Georges que vous aviez grondé. Et par le fait il le méritait un peu, quoi qu'en dise Geneviève. »

M. Dormère, un peu surpris, ne répondit pas, pour ne pas accuser Georges, dont il comprit enfin le silence. Mlle Primerose retourna près des enfants pour tâcher de mieux éclaircir l'affaire, qui lui semblait un peu brouillée du côté de Georges.

Elle trouva Geneviève en larmes ; Georges boudait dans un coin ; Louis et Hélène cherchaient à consoler Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, eh bien, qu'y a-t-il encore ? qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est rien, ma cousine ; je me suis fait mal à la jambe, répondit Geneviève en essuyant ses larmes.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et pourquoi Georges boude-t-il tout seul près du mur ?

HÉLÈNE

Parce que, Louis et moi, nous lui avons dit qu'il était un méchant et que nous ne voulions plus jouer avec lui.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pourquoi lui avez-vous dit cela ?

LOUIS

Parce qu'après avoir dit beaucoup de choses désagréables à la pauvre Geneviève, qui ne lui répondait rien, il lui a donné un grand coup de maillet dans les jambes. Hélène et moi, nous nous sommes fâchés ; nous avons chassé Georges et nous sommes revenus consoler la pauvre Geneviève qui pleurait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Méchant garçon, va ! Tu mériterais que j'aille raconter tout cela à ton père, qui te croit si bon.

GENEVIÈVE, *effrayée*

Non, non, ma cousine, ne dites rien à mon oncle : il punirait le pauvre Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Punir Georges ! ton oncle ! Laisse donc ! il le gronderait à peine.

GENEVIÈVE

Et puis, ma cousine, Georges n'a pas fait exprès de me taper. J'étais trop près de sa boule, et il m'a attrapé la jambe au lieu de la boule.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ça m'a l'air d'une mauvaise excuse. Voyons, Georges, parle ; est-ce vrai ce que dit Geneviève ?

GEORGES, *très bas*

Oui, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Alors pourquoi n'es-tu pas venu l'embrasser et lui demander pardon ?

GEORGES

Je n'ai pas eu le temps ; Louis et Hélène se sont jetés sur moi en me disant : "Méchant, vilain, va-t'en !" Et ils m'ont chassé.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tant mieux pour toi si tu dis vrai. Et si tu mens, tu es encore plus méchant que ne le croient Louis et Hélène. Allons, embrassez-vous et que tout soit fini. »

Geneviève alla au-devant de Georges qui s'approchait d'elle pour l'embrasser ; et la cousine, au lieu de retourner au salon, monta chez la bonne pour la questionner sur Georges, dont elle commençait à n'avoir pas très bonne opinion.

Les enfants recommencèrent à jouer au crocket, mais le jeu fut moins gai. Georges comprenait qu'on n'avait pas cru ce qu'il disait : il se sentait mal à l'aise. Louis et Hélène conservaient leur humeur contre Georges ; et Geneviève était triste de le voir méchant et menteur. Louis et Hélène la vengeaient en donnant tort à Georges dans tous les coups incertains du jeu.

Une heure après, Mme de Saint-Aimar demanda sa voiture et partit avec Mlle Primerose, Louis et Hélène. M. Dormère accompagnait ces dames.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Ainsi donc, à après-demain [1], nous vous attendons à déjeuner avec vos enfants ; soyez exact : à onze heures et demie.

M. DORMÈRE

Je n'y manquerai pas, chère madame. Adieu, ma cousine.

---

1. Sophie avait d'abord écrit : « A revoir après-demain », expression ancienne qu'elle affectionnait particulièrement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Adieu, mon cousin ; et soyez de plus belle humeur : aujourd'hui vous avez l'air d'un pacha [1] qui va faire couper des têtes.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Quelles idées vous avez, Cunégonde. M. Dormère a, comme toujours, l'air aimable et bon.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Surtout dans ce moment-ci, où il fronce le sourcil comme un sultan. »

La voiture partit, et Mlle Primerose raconta à son amie [2] la méchanceté de Georges et ce qu'elle croyait être une excuse mensongère. Mme de Saint-Aimar prit parti pour Georges, tout en se gardant d'accuser Geneviève.

Une discussion un peu vive s'engagea entre les deux amies : toutes deux commençaient à se fâcher.

MADAME DE SAINT-AIMAR, *vivement*

Je persiste à croire Georges aussi bon que sa cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et moi, ma chère, mon opinion est que Geneviève est un ange de bonté et de douceur, et que Georges est méchant et ne perd pas une occasion de lui faire du tort et de dire du mal de cette pauvre enfant à mon cousin, qui est injuste et trop sévère pour elle.

LOUIS

Moi aussi, je crois cela.

HÉLÈNE

Et moi aussi ; et je n'aime pas Georges.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Taisez-vous, petits nigauds ; je ne veux pas que vous parliez ainsi d'un voisin que j'estime et de son fils que j'aime.

LOUIS

Je n'ai pas dit de mal, maman ; j'ai seulement dit : "Moi aussi."

MADAME DE SAINT-AIMAR

C'est comme si tu avais répété tout ce qu'a dit Cunégonde.

---

1. *Pacha* : du persan *bacha*. Le pacha était l'un des principaux chefs militaires des gouverneurs de province de l'empire turc. Ne désignant pas une fonction spéciale mais servant de titre honorifique, ce mot a été repris familièrement par la marine pour désigner le commandant de bord qui se prélasse pendant que ses hommes travaillent.
2. Le manuscrit portait le nom de « Cornélie » à la place du mot « amie ».

HÉLÈNE

Mais si Mlle Primerose...

MADAME DE SAINT-AIMAR

Tais-toi, je te dis. Je ne veux pas que vous disiez ni répétiez des choses qui peuvent me brouiller avec M. Dormère. Ses terres touchent aux miennes ; c'est commode pour se voir, et j'y tiens. »

Personne ne répondit ; Mlle Primerose lança aux enfants [1] des regards qui semblaient dire : « Continuez à penser comme moi, mes enfants ; Georges est méchant et M. Dormère est injuste [2]. »

III

ENCORE LES FRAISES [3]

Le surlendemain, la bonne mit aux enfants leurs beaux vêtements ; ils avaient encore une heure à attendre : Geneviève se mit à lire et Georges s'amusait à ouvrir tous les tiroirs de sa cousine et à examiner ce qu'ils contenaient. En ouvrant une petite armoire il poussa une exclamation de surprise.

GEORGES

Geneviève, viens voir ; nous ne comprenions pas pourquoi cela sentait si bon ici ; le panier de fraises d'avant-hier est enfermé dans ton armoire de poupée. »

Geneviève accourut et trouva en effet les fraises un peu écrasées, mais proprement rangées sur des feuilles dans le panier.

GENEVIÈVE

Tiens ! Qui est-ce qui a mis ces fraises dans ce tiroir ? Et comment sont-elles dans le panier, puisque mon oncle les a jetées par terre ? Ma bonne, sais-tu qui les apportées et serrées là-dedans ?

LA BONNE

Oui, et j'ai oublié de te [4] le dire. C'est Julie, la fille de cuisine ; elle passait devant la porte juste au moment où Monsieur a jeté le panier.

1. Même dans son dernier livre, qui date de 1868, Sophie continue d'écrire « enfans » et non « enfants » ce que ses correcteurs rectifient impitoyablement.

2. Le paragraphe se terminait par : « Nous avons raison tous les trois. »

3. Ce chapitre avait d'abord été intitulé « La matinée manquée ».

4. Dans toute son œuvre Sophie jongle habilement avec le *tu* et le *vous*, s'en servant pour marquer la dépendance, le respect, la familiarité, le mépris. Ici, le tutoiement de la bonne est employé naturellement. Il marque un changement dans l'expression des rapports humains, ce qui est très spécifique de la fin du second Empire où la hiérarchie s'estompe.

Quand il est entré avec Georges dans la salle à manger, elle a pensé que vous seriez bien aises de les retrouver ; elle les a proprement ramassées avec une cuiller, ce qui a été facile à faire, puisque le panier était tombé sens dessus dessous avec les fraises ; elle n'a laissé que celles qui se sont trouvées écrasées et qui touchaient au pavé ; elle a tout nettoyé et elle me les a données quand j'ai été dîner.

GENEVIÈVE

Oh ! merci, ma bonne. Comme Julie est bonne ! Dis-lui que je la remercie bien.

GEORGES

Nous allons les manger.

GENEVIÈVE

Non, pas à présent ; cela nous empêcherait de déjeuner chez Mme de Saint-Aimar.

GEORGES

Quelle bêtise ! Comment des fraises nous empêcheraient-elles de déjeuner ?

GENEVIÈVE

Je ne sais pas ; mais tu sais que mon oncle nous défend de manger si tôt avant les repas.

GEORGES

Mais pas des fraises. Voyons, je commence. »

Et Georges en prit avec ses doigts une pincée, qu'il mit dans sa bouche.

GEORGES

Excellentes ! Je n'en ai jamais mangé de si bonnes. A ton tour.

GENEVIÈVE

Non ; je t'ai dit que je n'en mangerai pas.

GEORGES

Tu en mangeras. Je te les ferai manger.

GENEVIÈVE

Je te dis que non.

GEORGES

Je te dis que si. »

Georges en prit une seconde pincée et voulut les mettre de force dans la bouche de Geneviève, qui se mit à courir en riant. Georges l'attrapa et lui mit dans la bouche ouverte les fraises qu'il tenait ; elle voulut

les cracher, mais Georges lui ferma la bouche avec sa main ; elle fut obligée de les avaler ; Georges mangea le reste des fraises, ses mains en étaient pleines ; il se lava la bouche et les mains ; à peine avait-il fini, que M. Dormère les appela. Georges descendit en courant. Geneviève saisit son chapeau et le suivit de près. M. Dormère inspecta d'abord la toilette de Georges et la trouva très bien. Il examina ensuite celle de Geneviève.

Au premier coup d'œil il aperçut les traces des fraises.

M. DORMÈRE

Qu'est-ce que cela ? Tu en as donc mangé ?

GENEVIÈVE

Non, mon oncle ; je n'ai pas voulu en manger.

M. DORMÈRE

Tu mens joliment, ma chère amie. Pourquoi alors as-tu des taches de fraises sur ta figure, sur les mains, sur ta robe même ?

— Mon oncle, je vous assure, dit Geneviève les larmes aux yeux, que je ne voulais pas en manger. C'est Georges qui...

M. DORMÈRE

Bon, voilà encore Georges que tu vas accuser. Tu ne me feras pas croire que lorsque je vois ta bouche, tes mains, ta robe tachées de fraises, c'est Georges qui les a mangées. J'ai défendu qu'on mangeât avant les repas. Tu m'as désobéi ; tu mens par-dessus le marché ; tu accuses ce pauvre Georges : tu vas être punie comme tu le mérites. Voici la voiture avancée ; remonte dans ta chambre, je n'emmène que Georges. »

M. Dormère monta en voiture avec son fils, et la voiture partit pendant que la malheureuse Geneviève pleurait à chaudes larmes dans le vestibule. Au bout de quelques instants elle remonta chez sa bonne.

« Qu'y a-t-il encore, ma pauvre enfant ? » s'écria la bonne en allant à elle et l'embrassant. Geneviève se jeta dans les bras de sa bonne et sanglota sans pouvoir parler. Enfin elle se calma un peu et put raconter ce que lui avait dit son oncle.

LA BONNE

Et Georges n'a pas expliqué à ton oncle que c'était lui qui avait tout fait et que c'est lui qui t'a mis de force les fraises dans la bouche pendant que tu riais ?

GENEVIÈVE

Non, ma bonne ; il n'a rien dit.

LA BONNE

Et pourquoi n'as-tu pas expliqué toi-même à ton oncle comment les choses s'étaient passées ?

GENEVIÈVE

Je n'ai pas eu le temps ; j'ai été saisie ; et mon oncle est monté en voiture avant que j'aie pu lui dire un mot.

LA BONNE

Pauvre petite ! Ne t'afflige pas trop ; nous tâcherons de passer une bonne matinée, meilleure peut-être que celle de Georges.

GENEVIÈVE

C'est impossible, ma bonne ; j'aurais tant aimé voir Louis et Hélène ! Ils sont si bons pour moi ! Quand pourrais-je les voir maintenant ? Pas avant huit jours peut-être.

LA BONNE

Dès demain je t'y mènerai en promenade pendant que Georges prendra ses leçons avec son père [1]. Et puisque tu les aimes tant, je t'y mènerai souvent ; mais n'en dis rien à Georges, parce qu'il voudrait nous accompagner et qu'il obtiendrait un congé de son père. Nous allons déjeuner à présent ; je vais demander à la cuisinière de te faire des crêpes ; et, en attendant le déjeuner, allons chercher des fraises au potager. »

Geneviève, à moitié consolée, se déshabilla, mit sa robe de tous les jours et descendit avec sa bonne. Elles cueillirent des fraises superbes ; le jardinier donna à Geneviève des cerises qu'il avait cueillies le matin ; elle fit un excellent déjeuner avec sa bonne : un bifteck aux pommes de terre, des œufs frais, des asperges magnifiques et des crêpes ; au dessert, elle mangea des fraises et des cerises, qu'elle partagea avec sa bonne [2].

1. Georges prend des leçons mais on ne se soucie pas d'apprendre quoi que ce soit à Geneviève, qui n'est qu'une fille. Sophie va souligner cette injustice et y remédier, grâce à la très moderne Mlle Primerose, qui va prendre son instruction en main. Le ministre Victor Duruy vient de promulguer une loi sur l'éducation des filles. Cette loi, suspecte à beaucoup de catholiques, a cependant les faveurs de Sophie.

2. Passage supprimé : « Elle se préparait à sortir quand on entendit un tambour et un flageolet. Geneviève descendit en courant pour voir ce que c'était ; elle remonta plus vite encore qu'elle n'était descendue.

GENEVIÈVE

« Ma bonne, ma bonne, viens vite, c'est un ours et un singe ; ils vont faire des tours.

« La bonne suivit Geneviève ; et le gardien de l'ours lui fit faire tous ses tours. Saluer, danser, faire des culbutes, grimper aux arbres, jouer à la boule. Quand l'ours manquait quelque tour, le petit singe sautait sur son dos, lui tirait les oreilles ou lui donnait un soufflet. Une fois le singe ramassa une baguette et donna à l'ours un coup qui lui attrapa le bout du nez ; l'ours se fâcha, grogna et allongea sa patte pour griffer le singe. Mais le grognement avait fait deviner au singe que son camarade n'était pas content. Il avait sauté à terre et il courait. L'ours courut après mais le singe, qui était leste, se dépêcha d'arriver à un arbre qui était tout près ; il s'élança dessus et grimpa si lestement que l'ours lourd et maladroit n'était pas à moitié de l'arbre quand le singe était déjà tout en haut, sur une petite branche trop faible pour supporter l'ours.

« — Ah mon Dieu, s'écria Geneviève effrayée, l'ours va manger le pauvre petit singe.

Elle sortit ensuite ; elle s'amusa à cueillir des fleurs et à faire des bouquets pendant que sa bonne travaillait près d'elle [1].

Quand Geneviève revint à la maison, elle trouva Georges et son père rentrés.

IV

LA BONNE SE PLAINT DE GEORGES

M. Dormère ne parla pas à Geneviève de ce qui s'était passé le matin ; il fut avec elle froid et sévère, comme toujours ; avec Georges il fut au contraire plus affectueux que d'habitude. Après avoir fait une petite promenade dans le potager et la basse-cour, il dit à Georges d'aller jouer avec sa cousine.

Georges, qui craignait les reproches que pouvaient lui faire Geneviève et sa bonne, demanda à son père de rester avec lui.

« Tu es bien aimable, mon ami, de préférer ma société à celle de ta cousine, mais j'ai à travailler, et je veux [2] être seul », répondit M. Dormère en l'embrassant.

Georges alla donc, quoique avec répugnance, rejoindre Geneviève. Elle lisait et n'interrompit pas sa lecture ; la bonne ne lui dit rien non plus, elle continua à travailler.

Georges s'assit et bâilla. Quelques instants après, il bâilla encore avec bruit et poussa un profond soupir. Enfin il se décida à parler.

« Tu n'es guère aimable aujourd'hui », dit-il à Geneviève.

Il n'obtint aucune réponse ; elle lisait toujours.

« — Non mamzelle répondit le gardien en souriant, le singe ne se laissera pas manger ; il est perché sur une petite branche sur laquelle l'ours ne se risquera pas ; il sait bien qu'elle casserait et qu'il dégringolerait plus vite qu'il ne voudrait.

« En effet l'ours s'était arrêté ; il allongeait tantôt une patte, tantôt l'autre pour attraper son ennemi, mais celui-ci était trop loin ; il se sentait en sûreté et il commença à agacer l'ours. Il lui fit d'abord des grimaces affreuses, puis il se mit à arracher des feuilles qu'il jetait au nez de l'ours, puis des petites branches qui mettaient l'ours en colère. Geneviève s'amusait beaucoup des mines du singe et de ses terreurs.

« Enfin le gardien ayant mis par terre des noix sèches et des carottes pour les faire revenir, l'ours commença le premier à descendre de l'arbre ; le singe le suivit, mais avec précaution pour ne pas se trouver à la portée des griffes de l'ennemi. Quand l'ours fut par terre, il se précipita sur les carottes qu'il se mit à dévorer. Le singe faisait une mine désolée, n'osant pas approcher malgré son envie de goûter aux carottes. Mais l'ours le regardait de travers et se dépêcha de tout manger. Quand il eut fini il se trouva suffisamment vengé et retourna tranquillement près de son maître qui reprit sa chaîne.

« On apporta d'autres carottes et des noix pour le pauvre singe ; il se régala à son tour ; la bonne donna 1 franc à l'homme, et une provision de carottes et de noix sèches pour ses bêtes. Ils s'en allèrent tous faire leur tour dans le village. Geneviève, sa bonne et la cuisinière les accompagnèrent ; le singe les amusa longtemps avec ses gambades et ses grimaces. »

1. Ce court paragraphe remplace le passage supprimé (voir note précédente).

2. Sophie avait d'abord écrit « je préfère ». En écrivant « je veux » elle supprime une répétition désagréable.

GEORGES

Tu es donc décidée à rester muette ?

GENEVIÈVE

Très décidée.

GEORGES

Et pourquoi cela ?

GENEVIÈVE

Pour être moins exposée à tes méchancetés.

GEORGES

Quelles méchancetés t'ai-je faites ?

GENEVIÈVE

Je n'ai pas besoin de t'apprendre ce que tu sais aussi bien que moi.

GEORGES

Je sais que papa n'a pas voulu t'emmener parce que tu étais sale.

GENEVIÈVE

Et pourquoi étais-je sale ?

GEORGES

Parce que tu n'as pas eu l'esprit de te débarbouiller avant de descendre.

GENEVIÈVE

Et qui est-ce qui m'a barbouillée ?

GEORGES

Ce n'est pas moi, toujours.

GENEVIÈVE, *sautant de dessus sa chaise*

Pas toi ! pas toi ! Et tu oses le dire devant ma bonne, qui a vu que tu m'avais poursuivie pour me forcer à désobéir à mon oncle.

GEORGES

Je ne t'ai pas forcée à désobéir ; j'ai voulu te faire manger ces fraises qui étaient excellentes ; ta bouche était ouverte et j'y ai mis les fraises ; tu as craché comme une sotte et tu t'es salie : c'est ta faute.

GENEVIÈVE, *indignée*

Tais-toi, tu sais que tu mens ; tu m'as assez fait de mal aujourd'hui, laisse-moi tranquille. Je ne veux pas jouer avec toi parce que tu trouves toujours moyen de me faire gronder.

GEORGES

Moi ! par exemple ! Je ne dis jamais rien ; c'est papa qui te gronde, parce que tu trouves toujours moyen de faire des sottises.

LA BONNE

Georges, je suis fâchée pour toi de tout ce que tu as dit à ma pauvre Geneviève depuis que tu es entré. Tu sais très bien qu'un mot de toi ce matin aurait justifié ta cousine ; tu as eu assez peu de cœur pour ne pas le dire ; tu es parti tranquillement, gaiement, laissant ta pauvre cousine, que tu savais innocente, sangloter dans le vestibule pour la punition injuste que tu lui as seul attirée.

GEORGES

La punition n'est pas grande, c'était très ennuyeux là-bas ; Louis et Hélène gémissaient sans cesse après Geneviève ; ils ne jouaient pas avec moi ; ils sont allés se promener avec papa, Mlle Primerose et d'autres personnes qui étaient là, et moi je me suis ennuyé horriblement.

LA BONNE

C'est bien fait, monsieur ; c'est le bon Dieu qui vous a puni, et c'est ce qui arrive toujours aux méchants.

GEORGES

Je dirai à papa comme vous me traitez, et il vous grondera joliment toutes les deux.

LA BONNE

Ah ! c'est ainsi que vous le prenez ! Je vais de ce pas chez Monsieur, pour justifier Geneviève en lui racontant la scène de ce matin, en lui expliquant la promenade dans le bois de l'autre jour, et nous verrons qui sera grondé.

GEORGES, *effrayé*

Oh non ! Pélagie, ne dites rien [1] à papa, je vous en prie ; je ne recommencerai pas, bien sûr.

LA BONNE

Si vous aviez témoigné du repentir, je vous aurais peut-être pardonné cette fois encore et je n'aurais rien dit ; mais, après des heures de réflexion, vous revenez dans des sentiments plus mauvais : vous osez vous justifier avec une fausseté dont votre cousine même est indignée malgré sa grande bonté et son indulgence. Non, monsieur, je ne vous ferai pas grâce, et je vais trouver votre père ; j'espère qu'il me croira et qu'il vous punira comme vous le méritez. »

1. Si Pélagie tutoie sa jeune maîtresse Geneviève, Georges, en revanche vouvoie la bonne de celle-ci.

Georges pleurait et suppliait ; Geneviève se joignit à lui, mais la bonne fut inflexible.

« Ma chère enfant, dit-elle à Geneviève, je manquerais à mon devoir si je ne te justifiais pas aux yeux de ton oncle ; tu as perdu tes parents, il faut qu'il sache la vérité ; je n'ai que trop pardonné et trop attendu pour l'éclairer. Dans l'intérêt même de Georges et de son avenir, je dois l'informer de tout et je le ferai. »

Et, sans attendre de nouvelles supplications, elle sortit et descendit chez M. Dormère [1].

Pélagie entra résolument chez M. Dormère, qui écrivait. Il se retourna, parut surpris et contrarié en la voyant.

« Que me voulez-vous ? lui dit-il d'un ton froid.

PÉLAGIE

Monsieur, je viens remplir un devoir très pénible et dont j'ai trop tardé à m'acquitter. Mais il s'agit de Georges et je ne doute pas que vous ne m'écoutiez jusqu'au bout.

M. DORMÈRE

Parlez, Pélagie ; je vous écoute. Vous savez la tendresse que j'ai pour Georges, et l'intérêt que je porte à tout ce qui le regarde.

PÉLAGIE

C'est pour cela, Monsieur, que je vous demande de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire. »

Pélagie commença alors le récit de ce qui s'était passé le matin ; elle fit voir à M. Dormère la fausseté de la conduite de Georges, l'injustice de la punition de Geneviève ; elle lui expliqua l'aventure de la robe déchirée, lui fit remarquer la générosité de Geneviève dans cette occasion comme dans bien d'autres.

« Voilà, ajouta-t-elle, ce que je voulais enfin faire connaître à Monsieur ; ce qui m'y a décidée, ce sont les menaces que Georges a proférées tout à l'heure encore contre Geneviève et contre moi-même, à la suite des reproches que je lui ai adressés. Je ne pouvais laisser plus longtemps Geneviève victime des faussetés de Georges. La pauvre petite est orpheline ; elle n'a d'autre soutien que moi ; j'ai promis à sa mère mourante de me consacrer à cette enfant aussi longtemps qu'elle aurait besoin de moi. En révélant à Monsieur les injustices pour ainsi dire involontaires qu'il commet, je crois remplir un devoir sacré. »

M. Dormère avait écouté le récit de Pélagie sans l'interrompre. Quand elle eut fini, il resta quelques instants plongé dans de pénibles réflexions. Enfin il se leva, s'élança vers Pélagie, lui tendit la main et serra fortement la sienne.

M. DORMÈRE

Je vous remercie, Pélagie ; merci du service que vous rendez à mon fils et à moi-même. Oui, j'ai été un peu faible pour mon fils, et trop

sévère pour la pauvre petite orpheline confiée à mes soins par la tendresse de mon frère et de ma malheureuse belle-sœur. Envoyez-moi Georges ; je veux lui parler seul. »

Pélagie se retira ; elle monta dans sa chambre, où elle retrouva Georges inquiet et tremblant. Geneviève cherchait à le rassurer ; mais elle-même partageait les craintes de son cousin. Elle trouvait Georges très coupable et ne pensait pas que son oncle pût lui pardonner son manque de cœur et sa fausseté.

LA BONNE

Votre père vous demande, Georges ; descendez dans son cabinet de travail.

GEORGES

Est-il bien en colère contre moi ?

LA BONNE

Vous le saurez quand il vous aura parlé.

GEORGES

Qu'est-ce que vous lui avez raconté ? de quoi lui avez-vous parlé ?

LA BONNE

Il vous le dira lui-même. »

Georges, voyant qu'elle ne voulait lui rien dire, se décida à descendre chez son père. Il entra doucement, s'avança lentement vers lui et le regarda attentivement. Il s'arrêta à moitié chemin, effrayé par l'expression froide et sévère de son visage.

M. DORMÈRE

Avancez, Georges. J'ai à vous parler. »

Georges s'approcha en tremblant.

M. DORMÈRE

Vous savez que Pélagie sort d'ici, qu'elle m'a parlé de vous ?

GEORGES

Oui, papa.

M. DORMÈRE

Je n'ai pas besoin alors de vous répéter ce qu'elle avait à me dire ; elle m'a appris ce que j'ignorais, vos discussions avec votre cousine dans bien des circonstances où c'était vous qui méritiez d'être réprimandé et où vous avez laissé accuser Geneviève, sans dire un mot pour sa défense.

GEORGES, *reprenant courage*

Mais, papa, vous ne m'avez pas questionné ; si vous m'aviez fait des questions, je vous aurais répondu. Geneviève ne disait rien non plus.

M. DORMÈRE

Est-ce une raison pour me laisser gronder et punir Geneviève, sans faire le moindre effort pour la justifier quand vous saviez qu'elle n'était pas seule coupable !

GEORGES

Papa, c'est que..., c'est que... je croyais..., je ne savais pas...

M. DORMÈRE, *vivement*

C'est que vous avez agi sans réflexion, et qu'il en résulte que vous ne pouvez plus vivre agréablement chez moi avec votre cousine ; et comme je ne peux pas la renvoyer, puisqu'elle n'a d'autre asile que ma maison, vous m'obligez à un sacrifice bien pénible pour moi, celui de me séparer de vous [1]. Tu [2] es mon seul enfant, Georges, et je me vois forcé de te mettre au collège deux ou trois ans plus tôt que je ne le voulais. Il faut que je me mette à la recherche d'un collège, et, quelque parfait qu'il soit, tes moindres fautes y seront punies par tes maîtres, et tes espiègleries seront réprimées rudement par tes camarades. J'espère que le temps et la réflexion t'habitueront à la vie de collège ; mais je crains que tu ne regrettes plus d'une fois la vie douce que tu menais ici sous ma direction indulgente. Va annoncer à Geneviève et à sa bonne ton prochain départ.

GEORGES

Oh ! papa, je vous en supplie !

M. DORMÈRE

Non, mon enfant, je ne changerai pas de résolution ; pour toi-même, pour ton bonheur, il faut que tu ailles au collège. Va, mon pauvre Georges ; j'ai à écrire pour des affaires pressées. »

M. Dormère embrassa Georges et le fit sortir de chez lui. Georges, remonté par la tendresse de son père, monta lentement l'escalier et entra chez Geneviève, qui l'attendait avec impatience.

GENEVIÈVE

Eh bien, qu'est-ce que mon oncle t'a dit ? qu'est-ce que tu lui as répondu ?

---

1. 2. Encore le jeu habile du tutoiement et du vouvoiement, mis en relief par la proximité des deux pronoms. M. Dormère vouvoie son fils pour le réprimander mais le tutoie aussitôt pour lui montrer son affection. Ce procédé souvent employé par Sophie dans ses premiers livres, parvient ici à sa perfection littéraire.

GEORGES

Je n'ai rien répondu, puisqu'il ne m'a rien demandé. Il m'a dit qu'il allait me mettre au collège dans quelques jours.

GENEVIÈVE, *effrayée*

Au collège ! Oh ! pauvre Georges [1] ! ce sera horrible !

GEORGES

Pas du tout, ce ne sera pas horrible. Ce sera au contraire très agréable. Dans le premier moment j'ai eu peur comme toi, mais j'ai réfléchi que j'aurais des camarades, avec lesquels je pourrais jouer tout à mon aise, comme on joue entre garçons, que je ne serais plus obligé de travailler tout seul, et que je ne serais plus grondé et ennuyé toute la journée par ta bonne.

GENEVIÈVE, *vivement*

Ma bonne ! Elle est excellente ma pauvre bonne !

GEORGES

Pour toi peut-être, mais pas pour moi, qu'elle déteste ; et je la déteste aussi joliment.

GENEVIÈVE

Oh ! Georges, comment peux-tu ?...

GEORGES, *avec humeur*

Laisse-moi tranquille ; tu m'ennuies aussi, toi. Je suis enchanté de m'en aller loin de vous tous. »

La bonne, qui entra, mit fin à la conversation. Georges prit un livre et ne voulut plus dire un mot. Geneviève apprit à sa bonne le départ prochain de Georges pour un collège ; Pélagie approuva beaucoup ce parti qu'avait pris M. Dormère.

« De toute façon, dit-elle, ce sera très avantageux pour Georges. Et toi, ma petite Geneviève, tu en seras bien plus heureuse. »

Geneviève pensait de même et pourtant elle regrettait son compagnon de jeu, qu'elle n'avait pas quitté depuis trois ans, car elle n'avait que cinq ans quand elle perdit ses parents. Son père était mort à la suite d'une chute de cheval, et, six mois après, sa mère était morte de chagrin.

---

1. On se souvient, dans *Les Bons Enfants* de la réflexion de Sophie : « Au collège ! pauvre Léonce ! »

V

LE DÉPART DE GEORGES [1] DÉCIDÉ

Quand la cloche sonna le dîner, les enfants descendirent dans la salle à manger. M. Dormère les y rejoignit bientôt. A la grande surprise de Geneviève, il s'approcha d'elle et lui sourit amicalement.

M. DORMÈRE

Eh bien, Geneviève, tu sais que je vais te séparer de ton cousin ?

GENEVIÈVE

Oui, mon oncle, il me l'a dit, et je suis bien fâchée de le quitter.

M. DORMÈRE

Je croyais au contraire que tu serais très contente, car vous n'êtes pas toujours de bon accord.

GENEVIÈVE

Nous nous disputons quelquefois, mon oncle, c'est vrai ; mais nous sommes bien contents de jouer ensemble ; n'est-ce pas, Georges ?

GEORGES

Oui, mais j'aime mieux jouer avec des garçons.

M. DORMÈRE

Tu n'es donc pas triste d'entrer au collège ?

GEORGES

Non, papa ; je suis fâché de vous quitter, voilà tout. Dans quel collège me mettrez-vous, papa ?

M. DORMÈRE

Je ne sais pas encore, mon pauvre ami ; je m'informerai demain s'il y a de la place pour toi au collège des pères jésuites [2].

GEORGES

Celui où est mon cousin Jacques [3] ?

---

1. Dans le premier jet de l'auteur, Georges s'appelle Charles. Tout se passe comme si Sophie naviguait d'un roman à l'autre reprenant des feuillets de celui-ci pour écrire celui-là, confondant ses héros tant ils lui sont tous et chacun inspirés par le même souffle.
2. Il s'agit des jésuites de Vaugirard, où le petit-fils de Sophie, Jacques de Pitray, a fait ses études secondaires.
3. Le cousin s'appelait d'abord d'Abrantes !

M. DORMÈRE

Précisément ; on dit que les enfants y sont très heureux, et qu'ils aiment beaucoup les pères.

GEORGES

Jacques les aime bien ; il dit qu'ils sont bons comme de vrais pères ; mais mon cousin Rodolphe[1] dit qu'il faut travailler énormément.

M. DORMÈRE

Il faut travailler partout, mon ami.

GEORGES

Mais Rodolphe est puni très souvent.

GENEVIÈVE

Je crois bien, il ne fait rien ; il t'a dit à sa dernière sortie qu'il n'apprenait pas ses leçons et qu'il ne les apprendrait pas, car cela l'ennuyait trop.

GEORGES

C'est qu'il en a trop à apprendre, et il est découragé.

GENEVIÈVE

Jacques a justement les mêmes choses à apprendre, et il trouve qu'il n'y en a pas trop.

GEORGES

Parce que Jacques est *un fort* ; il est toujours premier ou second.

M. DORMÈRE

Écoute, mon ami. Si Jacques est premier ou second, c'est parce qu'il travaille bien, de tout son cœur ; fais comme lui, tu seras aussi *un fort* et tu seras heureux comme lui.

GEORGES

Et s'il n'y a pas de place chez les pères jésuites, où me mettrez-vous, papa ?

M. DORMÈRE

Je ne sais pas ; je verrai.

GEORGES

Vous vous dépêcherez un peu, papa, n'est-ce pas ?

---

1. Réminiscence probable de Rodolphe de Maistre, fils de Joseph de Maistre, qui avait demandé Sophie en mariage quand elle avait quinze ans.

M. DORMÈRE

Tu es donc bien pressé de me quitter !

GEORGES

Non, papa, mais je voudrais jouer avec des camarades ; je m'ennuie avec Geneviève. »

M. Dormère parut contrarié, mais il ne répondit pas. Geneviève était étonnée ; le dîner ne fut pas gai. Georges seul parlait pour expliquer à sa cousine combien sa vie de collège serait plus amusante que celle qu'il avait menée jusqu'ici. Geneviève répondait à peine, parce qu'elle voyait que son oncle était de plus en plus contrarié.

Quelques jours se passèrent ainsi. M. Dormère fit une petite absence pour parler au père recteur. Il y avait encore deux places vacantes, et tout fut convenu pour que Georges pût être reçu au collège la semaine suivante.

Au retour de M. Dormère, quand Georges apprit qu'il entrerait sous peu de jours au collège, il ne put cacher sa joie et il reprocha à Geneviève de ne pas la partager.

GENEVIÈVE

Comment veux-tu que je me réjouisse de te voir partir ?

GEORGES

Tu devrais être enchantée, puisque tu dis toi-même que je te fais toujours gronder.

GENEVIÈVE

Mais je ne pense plus au passé ; je pense seulement que je ne te verrai plus. Et puis mon pauvre oncle est tout triste ; cela me fait de la peine.

GEORGES

Que tu es bête ! Qu'est-ce que cela te fait, puisqu'il ne t'aime pas et que tu ne l'aimes pas non plus ?

GENEVIÈVE

Oui, je l'aime, parce qu'il est mon oncle et qu'il est souvent bon pour moi. Et je crois qu'il m'aime un peu. »

Quand le départ de Georges fut décidé, M. Dormère mena ses enfants faire des visites d'adieu. Mme de Saint-Aimar, Mlle Primerose et les deux enfants étaient assis devant le château quand M. Dormère arriva.

Après les premières paroles de politesse M. Dormère dit :

« Je viens vous annoncer, chère madame et chère cousine, le départ de Georges...

— Le départ de Georges ! s'écria Mme de Saint-Aimar. Où le menez-vous donc ?

M. DORMÈRE

Au collège des pères jésuites, chère madame.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bon Dieu ! Pourquoi cela ? Mais c'est très mal de renvoyer de chez vous votre fils, votre seul enfant ! Ce pauvre garçon, je le plains de tout mon cœur.

M. DORMÈRE

Vous avez tort, ma cousine ; car il en est enchanté ; il me presse de l'y faire entrer le plus tôt possible.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais c'est incroyable ! Comment ! il n'est pas au désespoir ?

M. DORMÈRE

Pas le moins du monde, puisque je vous dis qu'il voudrait déjà y être.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne le croirai que lorsqu'il me l'aura dit lui-même. Georges, Georges ! Où est-il donc ? Les voilà tous partis ! Je cours les chercher et savoir par moi-même si vous dites vrai. »

Mlle Primerose partit précipitamment en répétant toujours : « C'est impossible ! absolument impossible ! »

Après un quart d'heure de course, essoufflée, hors d'haleine, elle rejoignit enfin les enfants ; elle se précipita sur Georges, le serra dans ses bras en l'embrassant.

« Georges, mon pauvre Georges ! Est-il vrai que ton père veuille te mettre au collège ! Malheureux enfant ! mais c'est impossible ! T'arracher de la maison paternelle ! Te séparer de Geneviève, ta sœur d'adoption, ta meilleure amie ! Non, pauvre victime, je ne permettrai pas une pareille cruauté. Viens avec moi te jeter aux pieds de ton père et implorer sa pitié. »

Georges, surpris, presque effrayé de cette douleur qui lui paraissait ridicule, se débattait de toutes ses forces, mais il ne pouvait parvenir à se débarrasser des gros bras vigoureux de Mlle Primerose. Les autres enfants, même Geneviève, riaient tout bas et ne comprenaient pas l'indignation et la douleur de Mlle Primerose. Georges venait de leur exprimer sa satisfaction d'entrer au collège ; Louis et Hélène approuvaient beaucoup l'idée de M. Dormère ; Geneviève, tout en témoignant ses regrets de se séparer de son cousin, trouvait sa joie naturelle et ne comprenait pas plus que ses amis les exclamations désolées de Mlle Primerose.

Georges parvint enfin à se dégager à moitié.

« Lâchez-moi donc, ma cousine, criait-il ; vous m'étouffez ! »

Il donna une dernière saccade ; la secousse fit trébucher Mlle Primerose et fit tomber Georges sur l'herbe tout de son long. Il se releva, s'éloigna de quelques pas pour ne pas se trouver saisi une seconde fois, et la regarda avec surprise.

GEORGES

Qu'avez-vous donc, ma cousine ? Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser entrer au collège ? Je ne veux pas du tout demander à papa de me garder chez lui.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu ne veux pas ? Tu veux nous quitter ? Mais que deviendras-tu au collège, petit malheureux ?

GEORGES

Ce que deviennent ceux qui y sont, ma cousine ; je travaillerai, je jouerai, je me promènerai : je serai très heureux.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Heureux ! Dans une prison ?

GEORGES, *riant*

Ha, ha, ha ! Une prison ! Je veux aller dans cette prison, moi, et je vous prie en grâce, ma cousine, de ne pas m'empêcher d'y entrer. »

Mlle Primerose était stupéfaite.

« C'est incroyable ! Ils sont fous, en vérité ! Le père est calme comme un chef de sauvages, et le fils tend le cou pour être mis à la chaîne.

« C'est bien, mon ami ; faites comme vous voudrez ; je ne me mêlerai plus de vos affaires. Allez, allez, je ne vous retiens plus.

— Merci, ma cousine ! » s'écria Georges ; et il s'éloigna en courant. Les trois enfants le suivirent ; elle put entendre leurs éclats de rire qui se prolongèrent une grande distance.

« Faites donc du bien aux gens malgré eux, dit-elle en s'en allant lentement du côté de la maison. J'y ai gagné d'avoir des douleurs dans les bras... Est-il fort ce garçon ! J'avais une peine à le retenir... Et quelle ingratitude ! Au lieu de me remercier, il me rit au nez ; et tous les trois se moquent probablement de ma bonté... Au fait, le père a raison : que faire d'un pareil sans-cœur ? Et le père n'en a guère plus que le fils. Ma foi, je ne m'en mêle plus. »

En finissant ces réflexions, Mlle Primerose entra au salon, où elle trouva M. Dormère causant tranquillement avec Mme de Saint-Aimar.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous aviez raison, mon cousin, Georges a un courage héroïque, à moins que...

M. DORMÈRE

A moins que quoi, ma cousine ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

A moins que..., mais non, je ne veux pas vous dire ce que je pense ; c'est inutile.

M. DORMÈRE

Si votre pensée est bonne, ma cousine, pourquoi ne voulez-vous pas m'en faire profiter ?

MADEMOISE PRIMEROSE

Parce que... vous-même, vous n'avez peut-être pas... Non, décidément, j'aime mieux me taire... C'est plus sûr.

M. DORMÈRE

Comment, plus sûr ? C'est donc bien désagréable pour moi, que vous n'osez pas me le dire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oh ! je n'ose pas,... c'est une manière de parler. Si je le voulais, je vous le dirais bien. Mais il y a certaines personnes auxquelles,... avec lesquelles... ; enfin... décidément je me tais..., et pour ne pas parler, je me sauve. »

Mlle Primerose fit une lourde pirouette et rentra dans sa chambre.

« Cet homme n'a pas plus de cœur qu'un tigre, pensa-t-elle ; il chasse son fils avec une insouciance, une gaieté. C'est incroyable ! C'est ce que je voulais lui dire... et ce que j'ai eu raison de garder pour moi. »

Peu de temps après, les enfants rentrèrent ; M. Dormère demanda sa voiture et ils firent leurs adieux.

VI

RAMORAMOR

Pendant la visite de M. Dormère chez Mme de Saint-Aimar, un événement extraordinaire se passait au château de Plaisance : c'est ainsi que s'appelait la demeure de M. Dormère.

Les domestiques causaient dans la cuisine, quand ils virent arriver un nègre[1] d'une quarantaine d'années, vêtu en matelot, grand, vigoureux, à l'air vif et décidé. Il entra sans en demander la permission, ôta son chapeau, s'assit et examina les visages qui l'entouraient.

« Bon ça, dit-il en se frottant les mains ; tous bonnes figures. Vous donner à manger à moi. Ramoramor avoir faim ; Ramoramor être fatigué. Moi pas voir moussu Dormère ; moi pas voir petite mam'selle ; pas voir bonne mam'selle Pélagie ; et moi venir pour ça.

— Vous êtes fou, mon bonhomme, dit un domestique ; qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? que voulez-vous ?

1. *Nègre* : ce mot n'avait pas la connotation péjorative qu'il a aujourd'hui.

LE NÈGRE

Moi avoir dit : Moi Ramoramor ; moi veux manger ; moi veux voir moussu Dormère ; voir petite maîtresse, mam'selle Geneviève ; moi voir bonne à petite maîtresse. Et moi avoir faim.

LE DOMESTIQUL

Vous ne comptez pas vous établir ici, je pense, mon cher. Ce n'est pas une auberge chez nous.

LE NÈGRE

Moi veux rester ici toujours ; moi rester avec petite maîtresse.

LE DOMESTIQUE

Il faut chasser cet homme ; il est fou !

LA CUISINIÈRE

Non, Pierre ; il n'a l'air ni fou ni méchant. Je vais lui donner à manger ; et puisqu'il connaît Monsieur et Mlle Geneviève, il faut qu'il attende leur retour.

LE NÈGRE, *riant*

Vous brave femme ; et moi vous être ami. »

La cuisinière se mit aussi à rire et plaça sur la table un reste de gigot, des pommes de terre, de la salade, la moitié d'un pain et un broc de cidre. Le nègre riait et découvrait ses dents blanches, que son visage noir d'ébène faisait paraître plus blanches encore. Il mangea et but avec un appétit qui fit rire les domestiques ; bientôt il ne resta plus rien de ce que lui avait servi la cuisinière. Ils entourèrent le nègre et lui firent une foule de questions [1]. Ramoramor tournait la tête à droite et à gauche, mais il n'avait pas le temps de répondre à une demande qu'on lui en adressait une autre. Il frappa un grand coup de poing sur la table et cria d'une voix de stentor :

« Silence, tous ! Moi ai pas dix bouches pour répondre à dix à la fois. Moi va dire quoi j'ai fait. Moi Ramoramor servait moussu, madame Dormère, moi servais petite mam'selle Geneviève ; moi aimais beaucoup petite mam'selle, très bonne, très douce pour pauvre nègre ; moi portais petite mam'selle quand petite mam'selle être fatiguée. Moi partir avec maîtres à moi, petite mam'selle et mam'selle Pélagie ; tous monter sur un grand vaisseau. Aller longtemps, longtemps. Vaisseau arrêter ; moi nager et aller à terre ; vaisseau partir, laisser Ramoramor tout seul ; moi vouloir rattraper maîtres, et moi monter sur vaisseau plus grand ; mais grand vaisseau tromper pauvre moi et aller en arrière très longtemps, très longtemps ; moi m'ennuyer et devenir matelot ; moi arriver enfin dans la France ; capitaine dit : "Voilà France ; va chercher maîtres à toi. Toi brave matelot et moi payer toi." Bon capitaine mettre dans la main à moi beaucoup pièces jaunes pour tois ans. Moi ôter

1. Fin de la phrase supprimée : « sans attendre la réponse ».

chapeau, dire adieu et aller chercher moussu Dormère, madame Dormère, petite mam'selle. Moi pas trouver et marcher toujours ; moi arriver ici pas loin et demander moussu Dormère. "C'est ici, dit bonne femme ; pas loin sur grand chemin vous trouver maison à moussu Dormère." Moi dire merci à bonne femme et marcher et demander moussu Dormère ; et moi enfin arriver chez moussu Dormère, et moi veux voir maîtres et petite maîtresse et mam'selle Pélagie ; et maîtres bien contents voir pauvre Ramoramor, et moi bien content et embrasser beaucoup fort petite mam'selle.

— Je vois que vous êtes un brave homme, dit la cuisinière ; je vais appeler Mlle Pélagie. »

La cuisinière monta et redescendit quelques instants après avec Pélagie ; quand elle aperçut le nègre, elle jeta un cri : « Rame ! » s'écria-t-elle en s'élançant vers lui. Le nègre bondit de son côté, la saisit dans ses bras et l'embrassa avec un bonheur qu'il exprima ensuite par des rires, des sauts, des gestes multipliés.

Tout le monde riait ; Pélagie interrogeait, Ramoramor répondait à tort et à travers. Pendant cette scène de reconnaissance [1], la voiture de M. Dormère s'arrêta devant le perron.

Les domestiques, entendant la voiture, se précipitèrent tous dehors pour assister à l'entrevue du nègre avec Geneviève.

« Qu'est-ce que cela ? dit M. Dormère. Pourquoi sont-ils tous là ? »

Les enfants étaient descendus de voiture et regardaient. Le nègre s'élança au-devant d'eux ; Geneviève, en le voyant, se jeta dans ses bras. Après l'avoir embrassée [2] avec des cris de joie, le nègre posa enfin Geneviève par terre.

GENEVIÈVE

Rame, mon pauvre Rame ! comment, c'est toi ! Quel bonheur de te revoir ! Où donc as-tu été si longtemps ? Pourquoi nous as-tu quittés ?

RAME

Pauvre petite mam'selle, chère petite mam'selle, comme vous grandie ! Rame plus porter petite maîtresse. Où donc maîtres à moi ? moussu Dormère, madame Dormère ?

— N'en parle pas, Rame, dit Pélagie qui était près de lui : ils sont morts tous les deux. Geneviève est chez son oncle, M. Dormère.

LE NÈGRE, *consterné*

Morts ! morts ! Pauvres maîtres ! Pauvre petite mam'selle ! »

Toute la joie du nègre avait disparu ; une grosse larme roula le long de sa joue. Geneviève pleura aussi ; la vue du nègre lui avait rappelé sa petite enfance et ses parents.

« Que diable veut dire tout cela ? dit enfin M. Dormère, qui avait

---

1. « Cette scène de reconnaissance » a remplacé « ce tumulte ».
2. « Plusieurs fois » et « serrée dans ses bras » a été supprimé.

été tellement surpris de cette scène qu'il était resté immobile ainsi que Georges.

— Monsieur, dit Pélagie en s'avançant vers M. Dormère, c'est le pauvre Ramoramor, ce nègre si fidèle, si dévoué, dont le frère et la belle-sœur de Monsieur lui ont parlé tant de fois. Il était au service de M. et Mme Dormère pendant les cinq années qu'ils sont restés en Amérique ; il s'est embarqué avec eux, n'ayant jamais voulu les quitter ; il a disparu pendant le retour, et jamais personne dans le bâtiment n'a su ce qu'il était devenu. Et le voici arrivé sans que je sache comment il a pu nous retrouver.

M. DORMÈRE

Ah ! c'est lui qu'on appelait Rame ! Je me souviens que mon frère m'en a parlé souvent. Et où allez-vous, mon ami ? Vous êtes marin, à ce que je vois.

RAME

Moi plus marin, Moussu ; moi aller nulle part ; moi rester ici.

M. DORMÈRE

Comment ! rester ici ? Chez qui donc ?

LE NÈGRE

Chez petite maîtresse, mam'selle Geneviève.

M. DORMÈRE

Mais Geneviève n'est pas chez elle ; elle est chez moi.

LE NÈGRE

Ça fait rien, Moussu. Moi rester chez vous.

M. DORMÈRE

Si cela me convient. J'ai assez de domestiques, mon cher ; je n'ai pas d'ouvrage pour vous.

LE NÈGRE, *effrayé*

Oh ! Moussu. Moi faire tout quoi ordonnera moussu. Moi pas demander argent, pas demander chambre, moi demander rien ; seulement moi servir petite maîtresse, voir petite maîtresse. Moi manger pain sec, boire l'eau, coucher dehors sur la terre et moi être heureux avec petite maîtresse ; moi tant aimer petite maîtresse, si douce, si bonne pour son pauvre Rame. »

Le pauvre nègre avait l'air si suppliant, si humble, que M. Dormère fut un peu [1] touché de ce grand attachement. Geneviève, le voyant

1. Sophie, assez avare habituellement de ce genre de qualificatif, s'en sert ici pour mieux marquer le décalage entre la pauvreté d'émotion de M. Dormère et la richesse de celle de Geneviève.

indécis, joignit ses supplications à celles de Rame ; elle pleura, elle se mit aux genoux de son oncle ; du côté des domestiques, M. Dormère entendait des exclamations étouffées : « Pauvre homme ! — Il est touchant. — Cela fait de la peine. — C'est cruel de le renvoyer. — Je n'aurais jamais ce cœur-là. — Quel brave homme ! — Et la petite demoiselle, comme elle pleure ! Ça fait pitié vraiment. »

M. DORMÈRE

Voyons, Geneviève, ne pleure pas. Je veux bien le garder, mais que ce soit pour ton service particulier avec Pélagie ; et qu'il ne vienne surtout pas m'ennuyer par des querelles avec mes domestiques.

GENEVIÈVE

Merci, mon oncle, mille fois merci. Jamais je n'oublierai cette bonté de votre part, mon oncle, ajouta-t-elle en lui baisant la main.

M. DORMÈRE, *l'embrassant*

C'est bien, Geneviève ; tu es une bonne fille ; va installer ton ami [1], et vous, Pélagie, faites-lui donner une chambre et tout ce qu'il lui faut.

PÉLAGIE

Merci, Monsieur. Je réponds que Rame sera reconnaissant toute sa vie de ce que Monsieur fait pour lui aujourd'hui. »

Geneviève baisa encore la main de son oncle et courut à son cher Rame, qui pleurait de joie de la retrouver et de chagrin de la mort de ses anciens maîtres.

GENEVIÈVE

Ne pleure pas, mon pauvre Rame ; nous allons être bien heureux ! Tu ne vas plus jamais me quitter et tu sais que je t'aimerai toujours.

LE NÈGRE

Oh ! oui mam'selle ; Rame être bien heureux à présent ! Pauvres maîtres à Rame ! moi pleurer pas exprès, petite maîtresse ; bien sûr, pas exprès. »

Et le pauvre nègre l'embrassait encore, la serrait contre son cœur en pleurant de plus belle. Il ne tarda pourtant pas à se consoler ; les domestiques, touchés de son attachement pour ses maîtres, lui témoignèrent leur satisfaction du consentement de M. Dormère ; il leur offrit à tous ses services.

« Rame toujours votre ami, dit-il ; aujourd'hui vous bons ; lui pas oublier jamais. Rame toujours là, prêt pour courir, pour travailler, pour aider, tous, tous. »

Pélagie et Geneviève emmenèrent Rame dans leur appartement ; ils

---

1. M. Dormère veut, par ce mot, mieux marquer son dédain, et pour sa nièce, et pour le serviteur, ainsi que pour l'affection qui les lie. En réalité, c'est Sophie qui, par-delà le dialogue des deux personnages, montre les véritables sentiments qu'ils ont l'un pour l'autre.

causèrent longtemps. Rame raconta son histoire ; Pélagie et Geneviève racontèrent la leur depuis trois ans qu'ils étaient séparés.

Enfin il fallut descendre pour dîner : Geneviève embrassa une dernière fois son cher Rame, qui jadis avait été son ami et celui de ses parents plutôt que leur serviteur.

Pélagie arrangea avec Rame la chambre où il devait demeurer et qui tenait à leur appartement. Rame défit sa petite valise, se débarbouilla, démêla ses cheveux crépus, changea de linge, brossa ses habits de matelot et revint rayonnant près de Pélagie. Elle le mit au courant de la position de Geneviève dans la maison, du peu d'affection que lui portaient son oncle et Georges.

« Heureusement, ajouta-t-elle, qu'elle n'a pas à souffrir de privations d'argent, car ses parents lui ont laissé une grande fortune, et Monsieur, qui est son tuteur, me donne tout ce que je lui demande pour elle. Ainsi, mon pauvre Rame, ne vous gênez pas quand vous aurez besoin d'argent ou d'effets d'habillement ; je vous fournirai tout ce qui vous sera nécessaire. »

VII

HOSTILITÉS DE GEORGES CONTRE RAME

Quand Ramoramor s'était retiré avec Pélagie et Geneviève, Georges avait suivi son père dans sa bibliothèque, qui était en même temps son cabinet de travail. Il s'assit pensif dans un fauteuil.

« Papa, dit-il, pourquoi avez-vous gardé ce vilain nègre [1] ?

M. DORMÈRE

Pour faire plaisir à Geneviève, qui paraissait désolée de devoir le quitter [2].

GEORGES

Bah ! Geneviève a vécu sans lui depuis trois ans qu'elle est chez nous ; elle s'en serait bien passée comme auparavant.

M. DORMÈRE

Et puis par pitié pour ce pauvre homme qui lui est si attaché.

1. Les préjugés racistes envahissent la littérature, à cette époque. En réaction, Sophie montre sa désapprobation sur ce thème, en insistant : Georges Dormère n'est pas méchant parce qu'il est raciste, il est méchant *donc* raciste.

2. « Et puis par pitié pour ce pauvre homme lui-même » a été supprimé.

GEORGES

Il serait retourné dans son pays. Il est affreux ce nègre ; d'abord, moi, je ne veux pas qu'il me touche.

M. DORMÈRE

Sois tranquille, il n'aura rien à faire pour toi ; tu ne le verras même pas.

GEORGES

Alors il faut que vous lui défendiez de servir à table ; avec ses vilaines mains noires, il est dégoûtant.

M. DORMÈRE

Il ne servira pas à table ; je ne compte pas en faire mon maître d'hôtel.

GEORGES

C'est ennuyeux tout de même qu'il soit chez nous.

M. DORMÈRE

Mon cher ami, tu as tort de prendre ce pauvre homme en aversion ; pense donc qu'il a fidèlement servi mon frère et sa femme pendant cinq ans, qu'ils m'en ont raconté de beaux traits de dévouement et d'attachement.

GEORGES

Mais, papa, ce n'est pas une raison pour le garder chez vous.

M. DORMÈRE

Je trouve que c'est une raison suffisante ; je veux qu'il reste près de Geneviève et je te prie de ne plus m'en parler ; c'est un mauvais sentiment que tu témoignes : je voudrais t'en voir de meilleurs, surtout au moment de nous séparer. »

Georges ne dit plus rien ; il prit un livre et fit semblant de lire, jusqu'au moment où la cloche du dîner sonna.

Geneviève entra dans la salle à manger en même temps que son oncle ; elle courut à lui le visage rayonnant de bonheur et lui baisa la main.

M. DORMÈRE

Tu es donc bien contente d'avoir ton Rame, ma chère petite ?

GENEVIÈVE

Oh oui ! mon oncle ; si contente que je sens mon cœur qui saute dans ma poitrine. Tu verras, Georges, comme il est bon et complaisant ! Quand tu auras envie de quelque chose, tu n'auras qu'à le lui demander ; il te l'aura tout de suite.

GEORGES, *avec humeur*

Je n'ai besoin de rien et je ne lui demanderai rien. D'ailleurs c'est bête ce que tu dis ; est-ce que ce nègre qui n'a rien, qui n'est pas chez lui, mais chez papa, peut m'avoir un cheval, un éléphant, un fusil, un meuble ?

GENEVIÈVE, *riant*

Mais non, ce n'est pas cela ; je veux dire : te dénicher un nid, te faire une jolie canne avec une baguette cueillie dans le bois ; des choses comme ça. »

Georges leva les épaules sans répondre. Geneviève n'y fit pas attention ; elle crut l'avoir convaincu et elle se mit à raconter avec animation quelques-unes des aventures de Ramoramor. M. Dormère souriait ; Georges lui disait de temps en temps une parole désagréable, comme : « Il est joliment bête, ton nègre ! » ou bien : « Ce que tu racontes n'est ni drôle ni amusant. — Tu ennuies papa avec tes sottes histoires. — Auras-tu bientôt fini avec ton noiraud ? »

Geneviève finit par s'apercevoir de la mauvaise humeur de Georges ; elle s'arrêta tout court et le regarda avec surprise.

GENEVIÈVE

Qu'as-tu donc, Georges ? Tu as l'air fâché ! Est-ce que je t'ai dit quelque chose de désagréable ? Qu'est-ce que c'est ? Dis-moi, Georges ; dis, je t'en prie.

GEORGES

Je te prie de me laisser tranquille ; tu m'ennuies depuis que nous sommes à table, avec ton vilain Rame. Je n'aime pas les nègres, moi [1], et surtout celui-là ; ainsi je te prie de ne plus m'en rabâcher les oreilles. »

Geneviève devint rouge comme une cerise ; les larmes lui vinrent aux yeux ; elle se tut.

M. DORMÈRE, *sévèrement*

Georges, tu réponds grossièrement et sottement à ta cousine ; je te prie, à mon tour, de ne pas prendre ce ton avec elle.

GEORGES

Bon, voilà que vous me grondez à cause de ce vilain nègre.

M. DORMÈRE

Taisez-vous, monsieur, ou sortez de table. »

Georges aurait voulu sortir de table, mais on allait servir des glaces aux fraises et puis des cerises, qu'il ne voulait pas laisser échapper. Il se tut donc et ne souffla plus un mot. Geneviève garda aussi le silence,

1. « Je n'aime pas les nègres », serait une affirmation, le « moi » y ajoute un sentiment de supériorité.

et M. Dormère pensa qu'il était trop dur pour son fils, que c'était mal de le reprendre si sévèrement pour des propos d'enfant.

« C'est singulier, se disait-il, que ce soit toujours Geneviève qui amène des désagréments à mon pauvre Georges ; cette petite fille, qui est bonne pourtant, brouille tout mon intérieur ; elle est cause que, deux ou trois jours avant le départ de Georges, je suis obligé de lui faire du chagrin en le grondant. Pauvre Georges ! »

VIII

GEORGES SE DESSINE DE PLUS EN PLUS

D'après ce que Pélagie avait dit à Rame des sentiments de Georges pour Geneviève, le bon nègre ne se trouvait pas bien disposé pour Georges. Lorsqu'ils se rencontrèrent le lendemain, Rame ôta son chapeau, mais sans dire un mot. Il accompagnait sa petite maîtresse et ne la quittait pas des yeux.

GENEVIÈVE

Georges, veux-tu venir au potager ? nous cueillerons des fraises pour le goûter.

GEORGES

Je veux bien, mais seul avec toi. Je ne veux pas que ton nègre vienne avec moi.

GENEVIÈVE

Il ne sera pas avec toi ; c'est moi que le bon Rame va accompagner.

GEORGES

Alors va-t'en de ton côté ; je n'ai pas besoin d'être gardé comme un enfant de deux ans.

GENEVIÈVE

Alors bonsoir ; j'aime mieux être gardée, moi. Avec Rame, je peux aller partout. »

Geneviève s'approcha du nègre.

GENEVIÈVE

Rame, n'allons pas au potager ; viens avec moi au bout du bois ; nous pêcherons des écrevisses dans le ruisseau.

GEORGES

Mais moi aussi je veux pêcher des écrevisses.

GENEVIÈVE

Puisque tu ne veux pas venir avec Rame.

GEORGES

Dans le potager ; mais aux écrevisses, je veux bien.

GENEVIÈVE

Viens alors, décide-toi. Je pars. »

Geneviève donna la main à Rame et l'emmena dans le bois, traversé par un ruisseau ; les arbres étaient très serrés ; le chemin pour y arriver était frais et charmant. Ils étaient suivis par Georges, qui avait envie de pêcher, mais qui aurait voulu se débarrasser du protecteur de Geneviève ; il avait de l'humeur et il n'osait pas trop la témoigner.

« Si je dis seulement un mot désagréable à Geneviève, pensa-t-il, son vilain nègre serait capable de me dire des sottises. Geneviève, qui se sent soutenue à présent, va être insupportable ; il faudra que je fasse toutes ses volontés ; elle prend déjà des airs d'indépendance : "Je veux ; je ne veux pas ; je m'en vais", etc. Je ne comprends pas que papa ait laissé cet affreux homme demeurer dans notre maison. Heureusement que je pars après-demain. Et quand je reviendrai en vacances, je le ferai tellement enrager, qu'il faudra bien qu'il s'en aille. »

Pendant que Georges faisait ces réflexions, Geneviève et Rame parlaient à qui mieux mieux. On arriva ainsi au bout du pré, près d'un joli bosquet taillé dans le bois.

« A présent, dit Geneviève, cherchons les écrevisses.

GEORGES

Avec quoi vas-tu les prendre ?

GENEVIÈVE

Ah ! mon Dieu, tu as raison ! J'ai oublié les pêchettes, la viande et tout.

GEORGES, *triomphant*

Voilà ce que c'est que de t'en aller comme une folle avec un nègre qui ne sait rien, et sans me prévenir, sans que j'aie pu préparer ce qu'il faut pour la pêche des écrevisses.

GENEVIÈVE

Comme c'est ennuyeux ! Qu'allons-nous faire ?... Georges, veux-tu aller dire à Lucas [1] de nous... ?

1. Il s'agit peut-être de Lucas Thomas, le jeune frère de Gaspard dans *La Fortune de Gaspard*. Ces interférences entre les personnages des différents romans ne sont pas rares et se multiplient avec les livres. Il est probable qu'avec le temps l'œuvre de Sophie serait devenue plus homogène.

GEORGES

Non certainement, je ne veux pas. Vas-y toi-même. Quant à envoyer ton nègre, c'est inutile, parce qu'on ne l'écouterait pas.

LE NÈGRE, *riant*

Avoir pas chagrin, petite maîtresse ; Rame avoir écrevisses pour sa chère petite mam'selle.

GENEVIÈVE

Comment feras-tu, mon pauvre Rame ? Tu n'as rien pour les prendre.

RAME

Moi pas avoir besoin rien. Prendre écrevisses tout seul.

GENEVIÈVE

Comment vas-tu faire ?

RAME

Voilà ! Eau pas profonde ; moi entrer, écrevisses mordre jambes ; moi prendre vite, une, deux, dix, vingt. Petite maîtresse avoir beaucoup.

GEORGES

Tiens ! c'est une bonne idée ça ; allons, vite dans l'eau, le nègre.

GENEVIÈVE

Non, non, Rame ; je ne veux pas que tu te fasses mordre pour moi ; cela te fera mal et je ne veux pas.

RAME

Pas mal du tout, petite maîtresse ; moi sais bien. »

Et il se mit à défaire ses souliers.

GEORGES

Laisse-le faire ! puisqu'il veut bien.

GENEVIÈVE

Rame veut se faire piquer pour que j'aie des écrevisses : je ne le veux pas.

GEORGES

Et moi je veux ; je suis plus maître que toi : Rame est chez papa, il n'est pas chez toi. Je lui ordonne d'aller dans l'eau. »

Le nègre ne bougeait plus.

RAME

Moi obéir à petite maîtresse. Quoi ordonne à Rame ?

GENEVIÈVE

Je te défends de te faire mordre, Rame ; je t'en prie, Rame, mon cher Rame, ne le fais pas. »

Rame embrassa sa chère petite maîtresse et dit :

« Rame obéir à petite maîtresse. »

Et il remit un de ses souliers déjà ôté.

GEORGES

Puisque je vous ai ordonné d'aller dans l'eau, pourquoi remettez-vous vos souliers ?

RAME, *froidement*

Rame obéir à petite maîtresse.

GEORGES

Insolent ! Je le dirai à papa ; nous verrons ce qu'il dira, lui ; je vous arrangerai bien, allez !

GENEVIÈVE, *effrayée*

Oh non ! Georges ; ne dis rien à mon oncle ; tu vas mentir et mon oncle te croira.

GEORGES

Je dirai ce que je veux, et je mentirai si je veux, et je ferai chasser ce nègre si je veux, et toi avec lui si tu m'ennuies trop. »

Geneviève fondit en larmes. Rame, désolé, regardait Georges avec une colère qu'il n'osait pas faire paraître et qui augmentait le triomphe de Georges.

« Adieu, pleureuse, adieu, nègre ; je vais trouver papa, s'écria Georges en riant d'un air méchant.

— Tu n'auras pas loin à aller », dit une voix tout près d'eux.

Georges se retourna avec frayeur.

« La voix de papa, dit-il.

M. DORMÈRE, *sortant du bosquet*

Oui, c'est moi ; j'entends que tu me cherches ; qu'est-ce que tu veux ?

GEORGES, *troublé*

Rien, papa ; rien du tout.

M. DORMÈRE

Tu avais pourtant quelque chose à me raconter, ce me semble.

GEORGES

Non, papa ; non. Où étiez-vous donc ?

M. DORMÈRE

Dans ce bosquet où je lisais. Voyons, raconte-moi ce que tu voulais me faire savoir tout à l'heure. — Parle donc, puisque nous voici tous réunis. »

Georges avait peur ; il devinait que son père avait tout entendu ; et il se taisait, ne sachant comment s'excuser.

M. DORMÈRE

Puisque tu ne veux pas parler, c'est moi qui te dirai que j'ai entendu tout ce qui s'est passé depuis un quart d'heure ; tu t'es très mal comporté vis-à-vis de ce pauvre nègre tout dévoué à Geneviève ; très mal vis-à-vis de ta cousine, à laquelle tu as parlé grossièrement et méchamment. Tu pars après-demain, c'est pourquoi je ne t'inflige aucune punition, mais je te défends de jouer avec ta cousine, que tu ne cesses de tourmenter, et de parler à ce brave homme, que tu insultes par tes paroles et tes gestes dédaigneux. Tu me causes beaucoup de chagrin, mon pauvre Georges ; Dieu veuille que le collège te change ! Maintenant suis-moi. »

M. Dormère s'éloigna tristement avec Georges tout confus. Quand ils furent loin, le nègre dit :

« Moussu Dormère, pas mauvais. A fait bien, a dit bien avec moussu Georges ; a fait mal avec petite maîtresse.

GENEVIÈVE

Comment cela, mon bon Rame ? En quoi a-t-il fait mal ?

RAME

Mam'selle pleurait ; devait embrasser petite mam'selle, comme Rame embrasse. Moussu Dormère parti sans regarder, sans consoler. Pas bien ça, pas bien, pas aimer petite mam'selle. »

Et il hochait la tête d'un air mécontent.

GENEVIÈVE

Ce n'est pas sa faute, mon pauvre Rame : je ne suis pas sa fille.

RAME, *attendri*

Mam'selle pas fille à Rame, et Rame l'aimer fort, tant que lui avoir cœur. Rame mourir pour petite maîtresse.

GENEVIÈVE

Mon bon Rame, comme je t'aime aussi ! »

Rame ramena Geneviève à Pélagie et ils repartirent tous les trois pour la pêche aux écrevisses, après avoir fait un paquet de tout ce qu'il fallait pour en prendre. Ils y restèrent une partie de l'après-midi, et Rame rapporta un grand panier plein d'écrevisses.

IX

GEORGES ENTRE AU COLLÈGE

La veille du départ de Georges pour le collège, M. Dormère et les enfants venaient de déjeuner ; il était une heure et ils se promenaient devant le château, quand ils virent arriver Mlle Primerose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bonjour, mon cousin ; bonjour, mes enfants ; je viens faire mes adieux au futur collégien... Ah ! on est un peu triste aujourd'hui ; personne ne parle. C'est très bien. Il faut toujours un peu pleurer quand on se quitte. Je n'aime pas les gens qui rient toujours. Qui est-ce qui mène Georges ? Est-ce vous, mon cousin ?

M. DORMÈRE

Certainement, ma cousine ; je ne me séparerai de mon fils que le plus tard possible.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

A la bonne heure. Vous étiez si gai l'autre jour, que je venais vous offrir de vous éviter l'ennui du voyage en accompagnant Georges moi-même.

M. DORMÈRE

Merci, ma cousine ; je ne céderai à personne cette triste satisfaction.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et toi, Geneviève, y vas-tu ?

GENEVIÈVE

Si mon oncle veut bien le permettre, ma cousine ; cela me fera grand plaisir de connaître la maison où va demeurer Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Emmenez-vous Geneviève, mon cousin ?

M. DORMÈRE

Je ne demande pas mieux ; il y a à peine deux heures de chemin de fer ; le voyage ne la fatiguera pas. Nous reviendrons ici le soir même pour dîner.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je vois ? Un homme tout noir ! Un nègre, Dieu me pardonne ! Il vient ici ! Prenez garde ; il approche. »

En effet Rame s'approchait. Il ôta son chapeau et, à la grande surprise de Mlle Primerose, il prit la main de Geneviève.

RAME

Moi venir voir si petite maîtresse besoin de Rame ?

GENEVIÈVE

Pas à présent, mon bon Rame ; va chez Pélagie, je t'appellerai.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qu'est-ce que c'est que cela, grands dieux ! Où avez-vous pêché cet homme noir, mon cousin ? et comment ose-t-il prendre la main de Geneviève ?

M. DORMÈRE

C'est un ancien et fidèle serviteur de mon frère et de ma belle-sœur ; il est arrivé depuis trois jours ; il paraît fort attaché à ma nièce, qu'il a soignée et portée dans ses bras pendant sa petite enfance, et je lui ai permis de rester près d'elle. Il est attaché à son service particulier.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, en voilà du nouveau ! Quel chevalier d'honneur ! Comment l'appelez-vous ?

GEORGES

Il s'appelle Ramor.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ra ? rat mort ! Drôle de nom. Je voudrais bien l'entendre parler ; ça parle si drôlement ces nègres.

GENEVIÈVE

Voulez-vous le voir, ma cousine ? Il est allé chez ma bonne. Il est si bon ! Il m'aime tant ! Papa et maman l'aimaient beaucoup ; il était toujours avec moi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oui, certainement, ma petite Geneviève ; je veux faire connaissance avec lui.

GENEVIÈVE

Montons alors chez ma bonne ; vous le verrez bien à votre aise. »

Mlle Primerose, enchantée, suivit Geneviève chez Pélagie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bonjour, ma bonne Pélagie ; je viens vous voir et dire bonjour à ce monsieur nègre. Bonjour, monsieur Ra-ra-mort.

RAME

Bonjour, madame. Moi pas moussu ; moi Rame ; pauvre nègre, pas moussu.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comme c'est bien ce qu'il dit là ! Vous aimez beaucoup maîtresse ?

RAME

Oh oui ! Moi aimer, moi servir petite maîtresse, toujours, toujours !

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qui aimez-vous encore, excellent serviteur ?

RAME

Moi aimer qui aime petite maîtresse ; moi pas aimer, moi haïr qui fait mal à petite maîtresse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Dieu ! quels yeux il fait ! C'est effrayant. Et dites-moi, mon cher monsieur Rame, aimez-vous Georges ?

RAME, *froidement*

Moi connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comment ! vous ne le connaissez pas ! le cousin de Geneviève ?

RAME, *de même*

Moi connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et M. Dormère ? Vous le connaissez bien ! L'aimez-vous ?

RAME

Moi connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ah ! je vois ce que c'est. Vous voyez que Georges et M. Dormère n'aiment pas Geneviève ?

RAME, *avec colère*

Moi a dit : Connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il me fait peur avec ses yeux étincelants. Connais pas. Connais pas. Je comprends ce que cela veut dire : Connais pas. — Voyons, mon

excellent ami, ne vous fâchez pas : moi j'aime beaucoup petite maîtresse ; ainsi il faut aimer moi aussi, mon bon Rame, et pas faire des yeux terribles à moi mam'selle Primerose.

RAME, *riant*

Vous, m'am'selle ? Vous, Rose ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oui, mon cher Rame ; je suis *mam'selle* comme Geneviève ; et pas *Rose,* mais *Primerose.* Et j'aime beaucoup ma petite cousine Geneviève ; n'oubliez pas cela. »

Rame jeta un regard interrogateur sur Pélagie et sur Geneviève. Mlle Primerose se mit à le questionner sur une foule de choses. Geneviève finit par s'ennuyer de cette longue conversation et bâilla. Aussitôt Rame s'approcha d'elle et lui prit la main en disant :

« Petite maîtresse ennuyée. Rame plus parler.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *à demi-voix*

Tiens ! il n'est guère poli ce fidèle serviteur. — C'est mal élevé ces nègres ! — *(Haut.)* Allons, je m'en vais. Viens-tu, Geneviève ?

GENEVIÈVE

Non, ma cousine, je reste avec Rame, qui va me faire des meubles pour ma poupée avec son couteau. »

Mlle Primerose descendit seule et rejoignit M. Dormère et Georges qui enveloppait divers objets que son père venait de lui donner pour le collège.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous faites vos derniers préparatifs de départ, mon cousin. Je ne veux pas vous déranger, je m'en vais ; au revoir, mon cousin ; adieu, Georges. J'ai causé avec votre Ramor... Je ne peux pas m'habituer à ce nom. C'est un drôle de corps ; il a des yeux si brillants que c'est effrayant par moments. Je viendrai causer avec lui quelquefois, car je m'ennuie souvent là-bas chez les Saint-Aimar. Cornélie n'est pas toujours de bonne humeur. M. de Saint-Aimar est sans cesse absent. — Je viendrai souvent chez vous, mon cousin, et puis j'emmènerai quelquefois Geneviève ; vous voudrez bien, n'est-ce pas ? Adieu : je m'en vais. Bon voyage. Quand vous irez voir Georges, vous me préviendrez, n'est-ce pas ? Je vous accompagnerai. Adieu, Georges ; amuse-toi bien et sois bon garçon. Ne va pas bourrer[1] tes camarades comme tu bourres Geneviève. Une fille, cela n'a pas de défense ; mais les garçons ! Ce sont de vrais diables ; n'oublie pas cela ; ils te battraient comme plâtre. Sais-tu pourquoi on dit : battre comme plâtre ?...

1. *Bourrer* : mot ancien pour « maltraiter », qui est à l'origine du substantif « bourreau ».

M. DORMÈRE, *impatienté*

Adieu, adieu, ma cousine ; nous sommes un peu pressés ; nous avons beaucoup à faire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est ce que je vois ; je voudrais seulement expliquer à Georges...

M. DORMÈRE

Je lui expliquerai, ma cousine. Adieu. »

Mlle Primerose comprit enfin qu'elle était importune et s'en alla.

« Il n'est guère poli, se dit-elle ; je parie qu'il ne saura rien expliquer à Georges ; c'est pourtant intéressant ce que j'avais à lui dire ; c'est ainsi qu'on fait l'éducation des enfants ; on leur apprend un tas de choses tout en causant. Mais celui-ci ne saura jamais rien avec ce père maussade. C'est un vrai ours que ce cousin. Au reste, qu'ils s'arrangent comme ils voudront ; je ne m'en mêle plus. »

Le lendemain, M. Dormère et Georges s'apprêtaient pour aller gagner le chemin de fer. Geneviève mettait son chapeau dans sa chambre.

GEORGES

Papa, je suis fâché que vous emmeniez Geneviève : elle va vous gêner pour vos courses à Paris.

M. DORMÈRE

C'est bien ce que je pense, mais elle a demandé à nous accompagner ; je croyais que cela te ferait plaisir.

GEORGES

Moi ! pas du tout, papa ; au contraire, elle me gêne. Et puis le nègre voudra la suivre bien certainement [1]. Nous allons avoir encore une scène ; vous verrez cela.

M. DORMÈRE

Je ne veux pas te contrarier, mon pauvre garçon ; je peux lui dire que j'ai des affaires à Paris. — Va l'appeler ; je le lui annoncerai tout doucement. »

Georges partit en courant :

« Geneviève, Geneviève, lui cria-t-il ; tu n'as pas besoin de mettre ton beau chapeau. Papa ne t'emmène pas.

GENEVIÈVE, *étonnée*

Pourquoi cela ?

---

1. La fin de la phrase a été supprimée : « et je déteste cette figure noire qui me regarde avec des yeux si méchants ».

GEORGES

Parce que tu le gênerais ; il a des affaires à Paris, et puis il aime mieux être seul avec moi.

GENEVIÈVE, *tristement*

Mais mon oncle m'avait dit hier...

GEORGES

Hier n'est pas aujourd'hui ; il a changé d'idée. Je vais te dire adieu, car nous partons.

GENEVIÈVE, *embrassant Georges à plusieurs reprises*

Adieu, Georges, adieu. Je suis fâchée de te quitter si brusquement. Tiens, Georges, prend ce petit souvenir de moi ; il te sera utile là-bas. Je voulais te le donner au collège. »

Geneviève tira de sa poche [1] un joli portefeuille en cuir de Russie [2], qu'elle lui mit dans la main. Georges, touché de cette aimable attention, embrassa affectueusement Geneviève et s'en alla, un peu repentant de cette dernière méchanceté qu'il venait de lui faire.

M. DORMÈRE

Eh bien, Geneviève ne descend pas pour nous dire adieu ?

GEORGES

Non, papa ; elle m'a dit adieu en haut, et elle m'a donné un joli portefeuille. »

Ils montèrent en voiture. Georges voulut voir le dedans de son portefeuille. Il l'ouvrit et vit avec autant de plaisir que de surprise qu'il contenait un petit couteau, des ciseaux, un porte-plume, un porte-crayon, une petite lime, une pince, plusieurs compartiments pour mettre des papiers, et puis un compartiment plein de timbres-poste, un autre avec une petite pelote d'épingles, enfin une petite glace et un petit peigne en écaille.

GEORGES

Oh ! que c'est joli, papa ! Voyez donc comme Geneviève est bonne ! Comme tout cela va me servir au collège !

M. DORMÈRE

Oui, c'est très joli et très utile. C'est fort aimable à Geneviève ; je regrette que nous ne l'ayons pas emmenée. Cette pauvre enfant, elle croit peut-être que c'est un caprice de ma part ?

---

1. « Tira de sa poche » a remplacé « elle prit sur sa commode ».
2. *Cuir de Russie* : cuir traité à l'huile de bouleau, qui est imputrescible et qui a une odeur très agréable. Le choix de cette matière attribuée à un cadeau révèle l'attachement de Sophie à son pays natal.

GEORGES

Non, papa ; je lui ai dit que vous étiez bien fâché, mais que vous aviez des affaires importantes à régler ; elle a bien compris qu'elle vous gênerait.

M. DORMÈRE

Pauvre enfant ! Heureusement qu'elle a son Rame et Pélagie qui l'aiment bien et qui vont la consoler. »

Trois heures après, M. Dormère et Georges arrivèrent rue de Vaugirard, au collège des pères jésuites. Georges se trouva un peu intimidé au premier moment, mais l'accueil que lui firent les bons pères le rassura promptement et il demanda lui-même à faire connaissance avec ses futurs camarades. Ils étaient en pleine récréation ; M. Dormère et Georges furent un peu ahuris par les cris qui partaient de tous côtés, mais, quand ils surent que c'étaient des cris de joie, Georges demanda à en prendre sa part. Le père qui l'accompagnait le présenta à ses camarades, parmi lesquels il aperçut Jacques et Rodolphe ; Georges fut immédiatement entraîné et mis au courant du jeu qui excitait les rires et les cris de tous les enfants. Quand la cloche annonça la fin de la récréation, chacun courut prendre son rang pour entrer à l'étude.

« Allons, Georges, dit le père qui causait avec M. Dormère, venez dire adieu à monsieur votre père, et ne pleurez pas trop, si vous pouvez.

GEORGES

Je n'ai pas envie de pleurer, père.

LE PÈRE

Ah ! ah ! Vous avez déjà pris le langage de nos enfants ! Père, au lieu de : mon père ; c'est très bien : je vois que nous n'aurons pas beaucoup de peine à vous habituer au collège.

GEORGES

Oh non ! père ; je suis très content.

LE PÈRE

J'espère que, nous aussi, nous serons très contents, que vous travaillerez bien, que vous serez bien sage.

GEORGES

Oui, oui, père ; vous verrez, vous verrez. Où faut-il que j'aille ?

LE PÈRE

Quand vous aurez dit adieu à monsieur votre père, je vous mènerai au P. de Lanoix, qui vous mettra au courant.

GEORGES

Je voudrais être auprès de mon cousin Jacques.

LE PÈRE

Ah ! Jacques est votre cousin ! Je vous en félicite, car c'est un de nos meilleurs élèves.

M. DORMÈRE

Je vois, mon révérend père, que je puis m'en aller sans causer de peine à mon fils. Adieu, Georges ; adieu, mon ami. Je viendrai te voir dimanche prochain. »

M. Dormère embrassa son fils plusieurs fois.

GEORGES, *froidement*

Adieu, papa, au revoir ; soyez tranquille, je suis très content. »

Et il se retourna vers le père pour s'en aller. M. Dormère soupira, salua le père.

LE PÈRE

Vous n'accompagnez pas votre père jusqu'à la porte, Georges ?

GEORGES

C'est que je voudrais bien rejoindre mes camarades.

M. DORMÈRE

Va, va, mon ami. Ne vous donnez pas la peine de me reconduire, mon révérend père ; je trouverai bien la porte tout seul. Adieu, Georges. »

M. Dormère se retira. Le père fronça un peu le sourcil, mais ne dit rien au nouvel élève, qu'il alla remettre entre les mains du P. de Lanoix.

Quand M. Dormère remonta dans sa voiture, une larme mouilla sa paupière ; la froideur de l'adieu de son fils l'avait péniblement impressionné. « Serait-il ingrat ? se demanda-t-il. Moi qui l'aime tant et qui ai toujours été si indulgent pour lui ! Avec quelle insouciance il m'a quitté... Geneviève aurait témoigné plus de cœur [1]. »

M. Dormère termina une ou deux affaires chez son notaire, dîna au restaurant et repartit pour Plaisance vers huit heures. Il était de retour à dix heures. Geneviève était couchée depuis longtemps. Il ne la revit que le lendemain.

---

1. Le passage qui suit a été supprimé : « C'est malheureux que je n'aie pu m'attacher à cette petite fille. J'ai beau faire, je ne l'aime pas. Elle a toujours été cause de mille désagréments pour mon pauvre Georges. C'est encore elle qui m'a forcé à mettre ce pauvre enfant au collège deux ou trois ans plus tôt que je ne le voulais. C'est elle qui est cause que toute ma maison et même le voisinage sont injustes pour Georges qu'on n'aime pas, tandis qu'ils sont tous en extase devant elle. Pourquoi, je n'en sais rien. »

X

GENEVIÈVE SANS GEORGES

Le lendemain, quand Geneviève alla voir son oncle, sa première question fut pour Georges.

GENEVIÈVE

Bonjour, mon oncle. Comment avez-vous laissé le pauvre Georges ? A-t-il beaucoup pleuré ?

M. DORMÈRE

Pas du tout pleuré. Georges a plus de courage que tu ne le penses ; il a été très bien.

GENEVIÈVE

Mais il était bien triste, ce pauvre garçon ?

M. DORMÈRE

Non, pas trop ; il sait prendre sur lui.

GENEVIÈVE

A-t-il vu ses camarades ?

M. DORMÈRE

Certainement ; ils ont été fort aimables pour lui.

GENEVIÈVE

J'en suis bien contente. Je craignais qu'ils ne fussent froids.

M. DORMÈRE

Pourquoi cela ? Tout le monde n'est pas si difficile que toi. Ils l'ont trouvé très bien.

GENEVIÈVE

Mais, mon oncle, je trouve Georges très bien, moi aussi.

M. DORMÈRE

Excepté quand tu t'en plains.

GENEVIÈVE

Moi, mon oncle, je ne me suis jamais plainte de Georges.

M. DORMÈRE

Ne fais donc pas l'innocente. Ce n'est pas à moi que tu t'en plaignais,

mais à ta bonne, qui allait le raconter à tout le monde ; de sorte que Georges passait pour un méchant qui te rendait malheureuse.

GENEVIÈVE

Je vous assure, mon oncle, que vous vous trompez et que j'aime beaucoup Georges.

M. DORMÈRE

C'est bon, n'en parlons plus. Qu'as-tu fait hier pour t'amuser ?

GENEVIÈVE

Mon oncle, j'étais triste du départ de Georges ; je pensais à vous, et je n'étais pas en train de m'amuser.

M. DORMÈRE

A moi ? Pourquoi pensais-tu à moi ?

GENEVIÈVE

Parce que je savais, mon oncle, que vous aviez du chagrin du départ de Georges, et j'en étais attristée pour vous.

M. DORMÈRE

Ma chère amie, au lieu de t'affliger pour moi après le départ de mon fils, tu aurais mieux fait de ne pas rendre cette séparation nécessaire.

GENEVIÈVE, *étonnée*

Comment aurais-je pu l'empêcher, mon oncle ?

M. DORMÈRE

En n'ayant pas sans cesse des discussions avec Georges ; en ne le poussant pas à mille petites sottises qu'il n'aurait pas faites sans toi, en ne te plaignant pas de lui à ta bonne, à tes amis. Tu as rendu la vie insupportable à Georges, et j'ai dû dans son intérêt me séparer de mon fils unique [1].

GENEVIÈVE, *pleurant*

Oh ! mon oncle, je vous assure que je n'ai rien fait de ce que vous supposez. J'ai au contraire évité de me plaindre de Georges, et d'en mal parler ; et si ma bonne et mes amis voyaient qu'il ne me traitait pas toujours très bien, ce n'est pas ma faute, je vous assure.

M. DORMÈRE

Tant mieux pour toi si tu as fait comme tu dis. Je t'engage à sécher tes larmes ; je déteste de voir pleurer. Va avec ta bonne, tu me retrouveras à déjeuner. »

1. M. Dormère reporte sur Geneviève son désappointement car il est incapable de supporter la vérité concernant son fils.

Geneviève quitta son oncle ; elle pleura quelque temps dans le vestibule, assise sur la dernière marche de l'escalier. Quand elle retira le mouchoir qu'elle tenait sur ses yeux, elle vit Rame debout devant elle, qui la regardait si tristement que ses pleurs redoublèrent ; elle se jeta dans ses bras sans parler.

RAME

Pauvre petite maîtresse ! Pauvre petite mam'selle ! Rame malheureux ; lui pas pouvoir empêcher petite maîtresse avoir du chagrin. Moi savoir quoi c'est ; moi vouloir beaucoup punir méchant Moussu, mais moi pas oser. Moussu chasser Rame, et moi alors, plus voir petite maîtresse ! Pauvre moi, pauvres nous ! »

Rame se mit à pleurer avec Geneviève. Tout à coup il entendit s'ouvrir la porte du cabinet de travail de M. Dormère. S'il trouvait le nègre s'affligeant avec Geneviève, il serait certainement en colère et il accuserait sa nièce d'avoir raconté ses chagrins à son fidèle serviteur. Il n'y avait pas un moment à perdre ; il saisit Geneviève dans ses bras, monta l'escalier en deux bonds et fut hors de vue avant que M. Dormère eût eu le temps d'arriver dans le vestibule.

Rame déposa sa petite maîtresse dans la chambre de Pélagie, sortit avec précipitation, descendit quatre à quatre l'escalier de service, qui donnait dans la cuisine, et se mit à essuyer vivement de la vaisselle.

Après le départ de sa nièce, M. Dormère avait regretté les reproches qu'il lui avait adressés ; il se souvint plus nettement des paroles de Pélagie et de l'impression défavorable à Georges qu'elles avaient produite sur son esprit. Il réfléchit à la fausseté des accusations qu'il avait prononcées contre sa nièce, à l'isolement de la pauvre Geneviève qui n'avait pour la défendre et pour l'aimer que sa bonne et le pauvre nègre. Il résolut de réparer son erreur par quelques bonnes paroles et il quitta son cabinet pour monter chez Geneviève. Au bas de l'escalier il aperçut un mouchoir ; il le ramassa ; c'était celui de Geneviève : il était trempé des larmes de la pauvre enfant.

M. DORMÈRE

Pauvre petite ! comme je la traite ! J'avais pourtant promis à mon frère et à ma belle-sœur de l'aimer comme ma fille, de la garder, de la rendre heureuse. O mon frère, ma sœur, pardonnez-moi ! Je tiendrai ma parole à l'avenir. »

M. Dormère monta et entra chez Pélagie. Geneviève était assise près d'elle ; sa bonne l'embrassait ; Geneviève pleurait encore.

M. DORMÈRE

Chère petite, voici ton mouchoir que je te rapporte. Je l'ai trouvé au bas de l'escalier et tout mouillé de tes larmes. Ma pauvre enfant, je suis bien fâché de t'avoir affligée à ce point ; je retire toutes mes accusations, je crois tout ce que tu m'as dit et je rends justice à ton

aimable caractère et à ton bon cœur. Je ferai mon possible pour te rendre heureuse. »

Geneviève, d'abord effrayée par la vue de son oncle, demeura interdite en l'entendant ; jamais il ne lui avait adressé des paroles aussi aimables et aussi affectueuses. M. Dormère s'aperçut de sa surprise et se reprocha plus vivement encore sa froide indifférence. Il s'approcha d'elle et l'embrassa avec tendresse. Geneviève fondit en larmes, jeta ses bras au cou de son oncle et lui rendit ses baisers en disant d'une voix entrecoupée par ses larmes :

« Merci, mon oncle ; merci mille fois de votre bonté.

— Ne pleure plus, ma fille, ne pleure plus ; tout est fini, n'est-ce pas ? Tu resteras une bonne fille comme tu as toujours été et tu trouveras en moi un meilleur oncle que je ne l'ai été jusqu'ici. »

M. Dormère l'embrassa une dernière fois et retourna dans son cabinet de travail.

Quand il fut parti, Geneviève essuya ses yeux ; sa bonne les lui fit bassiner dans de l'eau fraîche, et acheva de la consoler en lui proposant d'aller passer l'après-midi avec ses amis de Saint-Aimar.

Geneviève demanda à sa bonne d'aller chercher Rame pour le rassurer ; Pélagie voulut descendre, mais elle rencontra Rame qui montait tout doucement pour savoir des nouvelles de sa petite maîtresse.

PÉLAGIE

Voici tout justement Rame qui montait, Geneviève ; raconte-lui toi-même ce que t'a dit ton oncle.

GENEVIÈVE

Viens vite, Rame, mon cher Rame. Mon oncle a été très bon ; il est très fâché de m'avoir fait pleurer ; il m'a presque demandé pardon et il m'a promis qu'il m'aimerait beaucoup.

RAME

Moi pas croire oncle : lui méchant ; lui jamais aimer petite maîtresse ; moi jamais aimer lui.

GENEVIÈVE

Oh ! Rame, ne dis pas cela ; je t'assure qu'il a été très bon ; demande à ma bonne. Ne sois plus fâché, Rame ; je t'en prie, tâche de l'aimer, tu me feras tant plaisir !

RAME

Moi peux pas ; oncle trop mauvais ; toujours mauvais.

GENEVIÈVE

Tu veux donc me faire de la peine, mon bon Rame, toi qui m'aimes tant ?

RAME

Oui, moi aime petite maîtresse ; mais moi dis : Oncle pas aimer petite mam'selle : oncle jaloux. Tous aimer petite maîtresse ; tous pas aimer garçon Georges ; oncle pas pardonner, jamais. »

Geneviève se mit à rire, embrassa Rame, le cajola, le supplia si bien, qu'il consentit à promettre d'aimer M. Dormère ; mais l'air dont il fit la promesse fit sourire Pélagie, qui se disait que Rame avait trouvé le motif de l'antipathie de M. Dormère et que Geneviève en serait victime tant qu'elle resterait chez lui.

XI

PREMIÈRE SORTIE DE GEORGES

Le premier mois de l'absence de Georges se passa bien. M. Dormère allait le voir une fois par semaine, le dimanche et chaque fois il en revenait de mauvaise humeur et disposé à trouver mal tout ce que disait et faisait Geneviève. Il cherchait à dissimuler son peu d'amitié pour elle, mais Pélagie et Rame ne s'y trompaient pas et en causaient souvent entre eux.

Geneviève allait deux ou trois fois par semaine voir ses amis Louis et Hélène de Saint-Aimar ; Pélagie et Rame l'accompagnaient toujours. Tous les trois étaient reçus avec une grande joie ; Rame amusait beaucoup Louis et Hélène, qui lui témoignaient une grande amitié et qui étaient touchés de son dévouement plein de tendresse pour sa petite maîtresse. Il inventait toutes sortes de jeux pour passer agréablement le temps.

Mlle Primerose était enchantée quand elle apercevait de sa fenêtre la petite cousine et son escorte. Elle courait vite au-devant d'eux et les questionnait avec une si grande habileté, qu'elle se trouvait bientôt au courant de tout ce qui s'était dit et fait dans le château de Plaisance. Rame avait des histoires sans fin à lui raconter, tant du passé que du présent ; elle était au courant de la vie de Geneviève, de ses parents, de M. Dormère, comme si elle ne les eût jamais quittés. L'intérêt qu'elle portait aux histoires de Rame lui valut son amitié ; elle avait l'air de beaucoup plaindre Geneviève et elle blâmait avec vivacité Georges et M. Dormère.

Malheureusement elle laissa voir à M. Dormère plus d'une fois le fond de sa pensée ; il ne manqua pas de croire que Geneviève avait porté ses plaintes à Mlle Primerose ; que ce pauvre Georges était accusé à tort et sans pouvoir se défendre, à cause de son éloignement ; il pensa que c'était bien mal à Geneviève de perdre ainsi le malheureux Georges dans l'esprit de ses amis ; il s'irritait de plus en plus contre elle et lui

témoignait une froideur que Geneviève ne pouvait s'expliquer, car la pauvre enfant faisait tout son possible pour plaire à son oncle et ne laissait pas échapper une occasion de dire du bien de Georges.

Un mois se passa ainsi, sans que Geneviève pût obtenir de son oncle la permission de l'accompagner quand il allait voir son fils à Vaugirard. Un jour qu'elle le lui demandait pour le lendemain, qui était un mercredi, M. Dormère lui répondit :

« Il est inutile que tu y ailles ; Georges doit sortir demain ; on sort par extraordinaire à six heures du matin ; je vais coucher ce soir à Paris ; je serai au collège demain à six heures ; nous irons déjeuner au café du chemin de fer et nous prendrons le train de sept heures ; nous serons ici vers neuf heures. J'amènerai aussi ton cousin Jacques, qui n'a personne pour le faire sortir.

GENEVIÈVE

Que je suis contente, mon oncle, de revoir Georges et Jacques ! Me permettez-vous d'engager Louis et Hélène à déjeuner ?

M. DORMÈRE

Certainement, cela fera grand plaisir à Georges. »

Geneviève courut chez sa bonne pour lui annoncer cette heureuse nouvelle.

GENEVIÈVE

Allons vite, ma bonne, engager Louis et Hélène à venir passer la journée de demain avec nous.

LA BONNE

Je ne demande pas mieux, ma chère petite ; je vais prévenir Rame pour qu'il nous accompagne. Il faut nous dépêcher, il est tard. »

Dix minutes après, ils partaient tous les trois pour le château de Saint-Aimar.

A moitié chemin Geneviève s'arrêta essoufflée. Elle se jeta au pied d'un arbre pour se reposer.

RAME

Petite maîtresse fatiguée ? moi porter ; petite maîtresse pas lourde.

GENEVIÈVE

Non, non, Rame ; je ne veux pas : tu as déjà très chaud ; je suis assez grande pour marcher longtemps.

RAME

Petite maîtresse trop fatiguée, tout mouillée, tout rouge.

GENEVIÈVE

Ce n'est rien cela ; reposons-nous un peu : ma pauvre bonne aussi est rouge et fatiguée.

LA BONNE

C'est que nous avons été trop vite ; nous n'avons pas besoin de nous tant dépêcher. »

Pélagie s'assit près de Geneviève ; Rame voulut rester debout.

Après quelques minutes de repos ; ils continuèrent leur route, mais plus doucement ; ils ne tardèrent pas à arriver. Hélène et Louis jouaient sur l'herbe.

« Mes amis, mes amis, venez demain à Plaisance ! » leur cria Geneviève du plus loin qu'elle les vit.

LOUIS ET HÉLÈNE, *courant à Geneviève*

Pourquoi demain ? Qu'est-ce qu'il y a ?

GENEVIÈVE

Georges sort demain ; Jacques vient avec lui. Ils arrivent à neuf heures avec mon oncle, qui va coucher ce soir à Paris.

LOUIS

Je vais demander à maman ; attendez-moi. »

Mlle Primerose, entendant causer, mit la tête à la fenêtre ; elle descendit précipitamment.

« Qu'est-ce que c'est ? dit-elle. Pourquoi est-on si agité ?

GENEVIÈVE

C'est pour demain, ma cousine. Georges sort.

HÉLÈNE

Et Jacques aussi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qu'est-ce que ça fait ! Il n'y a pas de quoi courir et crier comme si le feu était à la maison.

HÉLÈNE

Geneviève nous invite à déjeuner et à dîner.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne demande pas mieux ; je vous y mènerai. — Tu as l'air effrayée, Geneviève. Est-ce que ton oncle t'a défendu de m'inviter ?

GENEVIÈVE, *embarrassée*

Non, ma cousine ; il ne m'a rien dit, mais je crains..., peut-être que..., j'ai peur qu'il ne me gronde ; il n'aime pas que j'invite sans sa permission.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Très bien. Je comprends. Il ne veut pas de moi. Il a peur que je

ne voie des choses qu'il veut cacher ; c'est encore pour son méchant Georges ; mais je le saurai tout de même. — Ah ! il me croit donc bien bête, bien aveugle... J'y vois, j'y vois, et mieux qu'il ne le voudrait. — Écoute, ma pauvre enfant, tu ne peux pas vivre avec cet homme ; tu es trop malheureuse ! J'irai lui parler.

GENEVIÈVE, *effrayée*

Je vous en prie, je vous en supplie, ma bonne cousine, n'en parlez pas à mon oncle ; il serait très en colère contre moi, il croirait que je vous ai porté plainte contre lui. Je vous assure qu'il est très bon pour moi, que je suis très heureuse. Et puis j'ai ma bonne et mon cher Rame qui me consolent de tout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ils te consolent ? Tu as donc besoin d'être consolée ? Tu es donc malheureuse ? Je ne veux pas de cela, moi. »

Geneviève était désolée. Mlle Primerose était fort irritée et persistait à vouloir parler sérieusement, disait-elle, à M. Dormère. Pélagie eut beaucoup de peine à la calmer et à obtenir d'elle un silence absolu au sujet de Geneviève.

La visite de Geneviève ne fut pas longue, parce qu'elle craignit en la prolongeant de faire attendre son oncle pour le dîner ; elle repartit avec Pélagie et Rame, en recommandant à ses amis de venir de très bonne heure.

Le lendemain elle se leva de grand matin pour cueillir des fleurs et les arranger dans les vases de la chambre de Georges. A neuf heures précises, elle entendit la voiture qui ramenait son oncle et les deux collégiens. Elle descendit l'escalier et embrassa affectueusement Georges et Jacques.

GENEVIÈVE

Comme tu as bonne mine, Georges ; et comme tu es grand, Jacques ; il y a longtemps que je ne t'ai vu.

JACQUES

Oui, il y a près de trois mois : depuis que tu es partie pour la campagne.

GENEVIÈVE

Georges, viens voir dans ta chambre les jolis bouquets que j'ai mis dans tes vases. »

Tous les trois montèrent.

JACQUES

Ils sont jolis en effet. Quelles belles roses ! Et quelle odeur délicieuse !

GEORGES

Tu aurais pu t'éviter la peine de les cueillir et de les arranger ; tu sais que je ne me soucie pas des fleurs.

GENEVIÈVE

Mais elles sont si jolies ! Je pensais que cela te ferait plaisir.

GEORGES

Papa n'aime pas qu'on prenne ses fleurs ; cela dégarnit le jardin.

GENEVIÈVE

Oh ! il y en a tant ! D'ailleurs, j'ai demandé hier à mon oncle la permission d'en cueillir, et il m'a dit de prendre tout ce que je voudrais, puisque c'était pour toi.

JACQUES

Je serais bien content d'avoir de si jolies fleurs dans ma chambre.

GEORGES

Oh ! toi, tu es toujours content de tout.

JACQUES

C'est pour cela que je suis toujours gai et heureux.

GENEVIÈVE

Et toi, Georges, es-tu heureux au collège ?

GEORGES

Oui, très heureux ; les pères sont très bons ; seulement je trouve qu'ils font trop travailler.

JACQUES

Tu dis cela parce que tu n'as pas encore pris l'habitude de travailler. Quand tu seras habitué, tu ne trouveras pas que ce soit trop.

GEORGES

Rodolphe ne dit pas comme toi.

JACQUES

Je crois bien, un paresseux fini ; un vrai cancre, qui ne veut pas travailler. Je te conseille de ne pas l'écouter ; tu te feras punir si tu fais comme lui.

GEORGES

Tu es ennuyeux, toi ; tu prêches toujours.

JACQUES

Je ne te prêche pas ; je te donne un bon conseil.

GEORGES

Je n'ai pas besoin de conseils ; je sais ce que je dois faire.

JACQUES

Fais comme tu voudras ; seulement je vois bien que tu écoutes trop Rodolphe, et comme tu es mon cousin, je serais fâché de te voir faire comme lui. — Dis donc, Geneviève, je voudrais bien voir Rame, ce bon nègre qui t'aime tant.

GENEVIÈVE

Comment sais-tu cela ?

JACQUES

C'est Georges qui me l'a dit ; il m'a dit que Rame ne te quittait jamais, qu'il faisait tout ce que tu voulais, qu'un jour même il avait voulu se faire manger les pieds par des écrevisses pour te faire plaisir.

GENEVIÈVE, *avec indignation*

Pour me faire plaisir ! Et tu as cru cela ! Pauvre Rame ! Je te raconterai cela. Il est excellent mon pauvre Rame, mais je ne veux pas qu'il souffre pour moi. Je serais bien méchante si j'avais fait ce qu'a dit Georges. — Viens le voir ; il est chez ma bonne. Viens-tu, Georges ?

GEORGES, *avec dédain*

Non, merci ; je vais vous attendre au potager. »

Geneviève amena Jacques chez Pélagie ; Rame y était en effet.

« Bonjour, Pélagie, bonjour, Rame, dit Jacques en entrant.

GENEVIÈVE

Mon bon Rame, voici Jacques ; il faut que tu l'aimes beaucoup, car il est très bon.

RAME

Si moussu Jacques aimer petite maîtresse, moi aimer moussu Jacques.

GENEVIÈVE

Oui, oui, Rame, il m'aime beaucoup ; n'est-ce pas, Jacques ?

— Oui certainement, répondit Jacques en l'embrassant et en riant. Qu'est-ce qui ne t'aimerait pas ? tu es si bonne !

RAME, *riant*

Bon ça ! Moussu Jacques, bonne figure ; gentil moussu. Rame l'aimer bien sûr.

« Et moussu Georges ? Lui pas venir à château ?

JACQUES

Il est venu avec moi : je crois qu'il est au potager. Veux-tu venir, ma petite Geneviève ?

GENEVIÈVE

Oui, certainement. J'irai partout avec toi. — Il ne faut pas que tu viennes, mon pauvre Rame.

JACQUES

Pourquoi cela ? laisse-le venir ; je serais bien content de le voir.

GENEVIÈVE

Non, Jacques ; Georges ne l'aime pas, il ne serait pas content.

JACQUES, *étonné*

Georges ne l'aime pas ! Pourquoi cela ? Il a l'air si bon, et il t'aime tant. »

Rame riait en montrant ses dents blanches et se frottait les mains.

RAME

Bon petit moussu ! Lui comprendre ; lui bon cœur. Pas comme moussu Georges ; lui pas aimer Rame. Rame trop aimer petite maîtresse ; lui jaloux ; lui pas aimer petite maîtresse ; lui faire gronder petite maîtresse, faire pleurer petite maîtresse : Rame pas aimer lui. »

Jacques, de plus en plus étonné, sortit avec Geneviève et lui demanda pourquoi Georges ne l'aimait pas.

« Je ne sais pas, dit tristement Geneviève ; j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour lui, mais il ne m'aime pas ; c'est peut-être parce que je ne suis pas assez bonne, assez complaisante ; ce n'est pas sa faute s'il ne peut pas m'aimer. Tu sais, Jacques, qu'on n'aime pas qui on veut ni quand on veut. N'y pense pas ; je suis fâchée que Rame t'ait dit cela. »

Jacques hocha la tête et lui demanda l'histoire des pieds de Rame mangés par les écrevisses. Geneviève lui raconta ce qui s'était passé à cette occasion, mais en cherchant à ne pas donner mauvaise opinion de Georges.

« Je comprends, dit Jacques, et je devine ce que tu ne me dis pas. Je voyais bien que Georges se moquait de Rame et je ne comprenais pas pourquoi ; je vois à présent, je comprends. N'en parlons plus et tâchons d'être bien aimables, pour l'obliger à nous aimer.

GENEVIÈVE

Je ferai ce que je pourrai, Jacques, je t'assure ; j'écouterai tes conseils, car je vois que tu es bon. »

En attendant Louis et Hélène, qui n'arrivaient pas, ils allèrent au potager et rejoignirent Georges qui avait la bouche remplie par un gros

abricot[1] et le menton et les joues barbouillés par le jus ; c'était le quatrième qu'il mangeait, et il n'avait pas choisi les plus petits. Il n'y eut aucune querelle, aucune discussion. M. Dormère vint les joindre, et ils firent une bonne promenade dans les bois.

L'heure du déjeuner était arrivée ; voyant que leurs amis ne venaient décidément pas, ils rentrèrent et se mirent à table. Le déjeuner était bon et copieux ; les enfants mangèrent comme des affamés, à l'exception de Georges, que ses quatre abricots avaient à demi rassasié. M. Dormère paraissait très heureux d'avoir son fils, il était très aimable pour Jacques et beaucoup plus affectueux pour Geneviève.

Dans l'après-midi, pendant que Rame faisait un arc et des flèches pour Jacques et pour Geneviève, M. Dormère emmena Georges dans le potager.

M. DORMÈRE

Je vais te donner deux beaux abricots que j'ai gardés pour toi, mon ami, et tu en emporteras deux autres pour te rafraîchir en route.

GEORGES

Mais Jacques les verra, papa ; il faudra que je lui en donne un.

M. DORMÈRE

Non ; j'en donnerai deux petits à Jacques ; les tiens sont remarquablement bons et beaux. »

Quand ils arrivèrent près de l'espalier, M. Dormère ne trouva plus les beaux abricots.

« Eh bien, dit-il, avec surprise, que sont-ils devenus ? Il n'en reste plus que des petits. — Jules, Jules, venez par ici ; où sont les quatre beaux abricots que j'avais fait garder pour mon fils ?

LE JARDINIER

Je ne sais pas, Monsieur ; ils y étaient ce matin.

M. DORMÈRE

Vous laissez donc cueillir mes fruits ?

LE JARDINIER

Jamais, Monsieur ; personne n'entre au jardin.

M. DORMÈRE

Mais comment ces magnifiques abricots ont-ils disparu ! Quelqu'un est-il venu au potager ?

LE JARDINIER

Personne, Monsieur, excepté les enfants. M. Jacques est resté avec

---

1. *Abricot* : ce fruit très prisé à cette époque tient ici le rôle de fruit défendu, remplaçant les poires volées par Sophie dans *Les Petites Filles modèles*.

moi pour me voir semer des pois ; Mlle Geneviève a été rejoindre M. Georges qui examinait les espaliers.

M. DORMÈRE

Est-ce toi, Georges ? Avoue-le, si c'est toi ; tu sais que tu as la permission de prendre tout ce que tu voudras.

GEORGES, *avec hésitation*

Non, papa, ce n'est pas moi.

M. DORMÈRE

Mais alors c'est donc Geneviève.

LE JARDINIER, *vivement*

Mlle Geneviève ne touche jamais à rien, Monsieur ; je suis bien sûr que ce n'est pas elle.

M. DORMÈRE, *sèchement*

Je ne vous demande pas votre avis ; gardez vos réflexions pour vous. Ce qui est certain, c'est que les abricots n'y sont plus.

LE JARDINIER

Mais voici les noyaux, Monsieur ; encore tout frais, au pied de l'espalier.

M. DORMÈRE

C'est vrai. Cueillez dans les autres arbres six abricots bien mûrs. »

Le jardinier en apporta six très bons, mais beaucoup moins beaux que ceux qui avaient été mangés par Georges. M. Dormère lui en fit manger deux et garda les autres pour les partager avec Jacques.

« Geneviève a certainement mangé ceux que j'avais gardés pour mon pauvre Georges, se dit-il avec humeur. Vilaine petite fille ! »

En revenant près du château, Georges vit Jacques et Geneviève qui lançaient des flèches.

GEORGES

Tiens ! Rame leur a fait des arcs et des flèches, et moi je n'en ai pas.

M. DORMÈRE

Tu vas en avoir, mon pauvre enfant.

GEORGES

Mais Rame ne voudra pas m'en faire, papa ; il me déteste.

M. DORMÈRE

Il faudra bien qu'il le fasse si je le lui ordonne. Mais, pour ne pas te faire attendre, je vais te faire donner celui de Geneviève. »

M. Dormère s'approcha de Geneviève.

M. DORMÈRE

Donnez votre arc et vos flèches à Georges, mademoiselle. C'est un jeu de garçon et qui ne vous convient pas.

JACQUES

Mon oncle, nous jouons au pays des Amazones [1] ; Geneviève est une Amazone et prend une leçon d'arc.

GENEVIÈVE

Cela ne fait rien, Jacques, puisque mon oncle désire que je donne mon arc à Georges. Tiens, Georges, il est excellent ; les flèches passent au-dessus du grand sapin. »

Georges prit l'arc et les flèches avec un peu d'embarras. Jacques le regarda avec étonnement.

« Mon oncle, dit-il en se retournant vers M. Dormère, permettez-vous que nous continuions notre jeu d'Amazone ? Geneviève tirera avec mon arc.

— Fais comme tu veux, mon ami, répondit M. Dormère un peu honteux de son injustice.

— Merci, mon oncle, dit Geneviève avec sa bonne humeur habituelle. Merci, Jacques, tu es bien bon ; nous tirerons chacun à notre tour. »

Après avoir joué quelque temps encore, M. Dormère prévint Georges et Jacques qu'il était temps de partir :

« Voici bientôt cinq heures, dit-il ; nous n'avons que le temps d'aller au chemin de fer ; nous serons à Paris à sept heures ; nous dînerons au restaurant ; je vous ramènerai au collège à huit heures et demie et je serai de retour ici avant onze heures. »

Jacques et Georges firent leurs adieux à Geneviève ; Jacques serra la main à Pélagie et à Rame et s'apprêtait à monter en voiture, quand M. Dormère lui mit deux abricots dans la main en disant :

« Tu les mangeras en route, mon ami.

JACQUES

Et Georges et Geneviève ?

M. DORMÈRE

Georges en a deux comme toi ; quant à Geneviève, elle a mangé ce matin les quatre beaux abricots que j'avais fait réserver pour Georges, ainsi elle en a eu sa large part.

GENEVIÈVE

Je n'en ai pas mangé un seul, mon oncle, je vous assure. Je savais

1. *Amazone* : mot qui sera bientôt très cher aux féministes. Ici les petites filles ont encore besoin d'un alibi culturel pour pouvoir faire comme les garçons.

que vous les réserviez pour Georges et je me serais bien gardée d'y toucher. D'ailleurs, mon oncle, vous savez que jamais je ne touche à un fruit du potager sans votre permission.

M. DORMÈRE

Ce que je sais, c'est que tu as mangé ceux dont je te parle. Le jardinier m'a dit que tu t'étais promenée le long des espaliers avec Georges, et nous avons trouvé par terre les quatre noyaux des abricots.

JACQUES, *avec vivacité*

Mais, mon oncle, c'étaient les noyaux des abricots que Georges avait mangés avant que nous fussions entrés ; il en avait encore plein la bouche, le jus des abricots coulait sur son menton, quand nous sommes arrivés.

M. DORMÈRE

Comment, Georges ? Tu m'as dit que tu n'en avais pas mangé.

GEORGES

Non, papa, je n'en ai pas mangé ; il dit cela pour excuser Geneviève.

JACQUES, *avec colère*

Ah çà ! dis donc, toi ; vas-tu m'accuser de mentir quand c'est toi qui mens ?

« Et je vais prouver à mon oncle que tu mens et que tu laisses lâchement accuser Geneviève. Tire de ta poche le mouchoir avec lequel tu t'es essuyé la bouche : je parie que mon oncle va y trouver les traces de ton abricot. Et si tu en as mangé un, tu peux bien avoir mangé les quatre. »

Georges devint rouge ; il eut peur et voulut monter en voiture sans répondre à Jacques ; mais celui-ci le tira vigoureusement par le bras.

JACQUES, *avec fermeté*

Tu ne t'en iras pas comme cela, je te dis ; montre-moi ton mouchoir.

M. DORMÈRE

Donne-le, Georges ; ce sera le moyen de te justifier si tu es innocent.

JACQUES

Et de te convaincre si tu es coupable. »

En disant ces mots, Jacques entra sa main dans la poche de Georges tremblant, en tira le mouchoir, le déploya, et chacun put voir les traces orangées et très visibles des abricots du matin.

JACQUES

Eh bien, mon oncle, qu'est-ce qui a dit vrai ?

M. DORMÈRE

C'est toi, mon ami, bien certainement.

JACQUES

Et Geneviève aussi, que vous soupçonniez, mon oncle.

M. DORMÈRE, *tristement*

Tu as raison et j'ai eu tort. Je ne pouvais croire que Georges pût mentir aussi effrontément. »

M. Dormère embrassa Geneviève comme pour lui demander pardon de son injustice et il monta en voiture ; Jacques l'embrassa aussi avec triomphe en lui disant tout bas :

« Comme je suis content d'avoir pu te justifier ! »

Geneviève l'embrassa bien fort :

« Combien je te remercie, mon bon, mon cher Jacques ! »

Rame, qui était près de Geneviève, saisit la main de Jacques et la baisa à plusieurs reprises. Georges était déjà monté dans la voiture ; Jacques s'y plaça à son tour, et la voiture s'éloigna. Aussitôt qu'elle fut hors de vue, Rame commença à témoigner son bonheur à la manière accoutumée des nègres ; il sautait, pirouettait, poussait des cris discordants.

« Bon, bon, bon, moussu Jacques, criait-il. — Ah ! coquin moussu Georges ! — Lui puni ! lui rouge ; lui effrayé. — Moussu Dormère attrapé. — Bon moussu Jacques ! Rame aimer bon moussu Jacques. — Petite maîtresse contente ! — Pauvre petite maîtresse ! Quand petite maîtresse avoir maison, moi chasser moussu Georges avec fouet, moi laisser entrer moussu Jacques toujours ; lui aimer petite maîtresse ; lui bon, lui excellent ! lui en colère contre coquin moussu Georges ; lui briller les yeux comme Rame ; lui beau en colère. Hop ! Hap ! Houp ! Vivat moussu Jacques !

— Assez, assez, Rame, dit Pélagie en arrêtant Rame au milieu d'un bond de trois pieds. Il ne faut pas parler comme cela des maîtres.

RAME, *continuant à danser et à tourner*

Moi, pas maîtres moussu Dormère, moussu Georges ; moi veux maîtres petite mam'selle et moussu Jacques. Moi esclave à moussu Jacques.

GENEVIÈVE

Finis, je t'en prie, mon bon Rame ; si mon oncle savait tout ce que tu dis, il serait fâché contre toi, contre moi et contre Pélagie. »

Rame s'arrêta tout court. Il baisa la main que lui tendait Geneviève.

« Rame plus rien dire, Rame très fâché faire gronder pauvre petite maîtresse. »

Geneviève et Pélagie montèrent dans leur chambre ; Rame les suivit pour préparer le couvert, car Geneviève avait demandé à dîner dans sa chambre avec Pélagie.

Après le dîner, qui se passa gaiement, et une promenade avec sa bonne, Geneviève se coucha le cœur léger et plein de reconnaissance pour Jacques qui avait si courageusement pris sa défense.

XII

MADEMOISELLE PRIMEROSE CHANGE DE LOGEMENT[1]

Le lendemain de la sortie de Georges et de Jacques, Geneviève, qui avait pensé plusieurs fois à l'invitation qu'avaient acceptée ses amis de Saint-Aimar, demanda à sa bonne pourquoi ils n'étaient pas venus la veille.

LA BONNE

Je n'en sais rien ; leur mère n'aura peut-être pas voulu les laisser venir sans elle.

GENEVIÈVE

Peut-être sont-ils malades. Si nous y allions dans l'après-midi, ma bonne ?

LA BONNE

Très volontiers ; nous partirons vers deux heures. »

Geneviève se mit au travail ; sa bonne, qui était assez instruite, lui donnait des leçons de lecture, d'écriture, de calcul et de couture. Un peu avant déjeuner, Geneviève descendit chez son oncle ; il fut assez froid avec elle et ne lui parla ni de Georges ni de Jacques.

Ils déjeunèrent en silence ; à peine avaient-ils fait quelques pas devant le château qu'ils virent arriver Mlle Primerose. M. Dormère alla au-devant d'elle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bonjour, mon cousin ; j'espère que j'ai été discrète hier.

M. DORMÈRE

Pourquoi n'êtes-vous pas venue, ma cousine ? j'aurais été charmé de vous voir.

MADEMOISE PRIMEROSE

Je ne pouvais pas le deviner, du moment que vous ne me faisiez rien dire. Avec un homme comme vous, il faut être prudent et discret.

1. Ce chapitre s'intitulait initialement « Les vacances de Georges ».

M. DORMÈRE, *souriant*

Un homme comme moi ! Que suis-je donc pour que vous soyez obligée à tant de discrétion ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous êtes l'homme le plus impérieux que j'aie jamais vu. Avec vous il faut toujours des permissions pour tout.

M. DORMÈRE

Qui est-ce qui vous a ainsi prévenue contre moi ? Serait-ce ?...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bon, voilà que vous allez accuser tout le monde. Comme si je n'avais pas de bons yeux et de bonnes oreilles.

M. DORMÈRE

Trop bons, ma cousine, puisqu'ils voient et entendent ce qui n'est pas. Pourquoi Louis et Hélène ne sont-ils pas venus voir Georges hier ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Parce que j'ai conseillé à leur mère de ne pas les laisser venir.

M. DORMÈRE

Pourquoi cela ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pourquoi ? pourquoi ? Parce qu'ils auraient pu vous gêner.

M. DORMÈRE

Me gêner, moi ? Mais c'est Georges qu'ils venaient voir et pas moi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est égal ; je sais ce que je dis.

M. DORMÈRE, *se tournant vers sa nièce*

Geneviève, est-ce que tu n'as pas invité tes amis à venir déjeuner avec Georges ?

GENEVIÈVE

Oui, mon oncle. Ils m'ont dit qu'ils viendraient.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *faisant une révérence moqueuse*

Mais moi, monsieur, je n'ai pas été invitée et j'ai...

M. DORMÈRE

Et vous vous êtes fâchée ? C'est très mal ; vous savez bien que vous

venez quand vous voulez. Depuis le nombre d'années que je vous connais, je ne suis pas en cérémonie avec vous. Si vous désiriez accompagner les enfants, pourquoi ne l'avez-vous pas dit à Geneviève ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je l'ai dit, mais elle n'a pas osé m'inviter sans l'autorisation du pacha de Plaisance.

M. DORMÈRE

C'est bête à Geneviève, elle a voulu faire la victime, comme toujours.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais pas du tout. C'est vous qui allez, comme toujours, tomber sur elle avec votre tyrannie accoutumée.

M. DORMÈRE

Tyrannie ! Moi, tyran ! Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma cousine ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je n'ai rien, monsieur, je n'ai rien ; c'est l'esprit de justice que je possède malheureusement plus que vous, qui me fait bouillir devant l'oppression tyrannique, je répète le mot.

M. DORMÈRE

Mais, ma cousine, je vous demande encore une fois : qu'avez-vous ? Est-ce pour me dire toutes ces belles choses que vous venez me voir aujourd'hui ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pas du tout ; elles me sont échappées malgré moi ; je viens vous faire une visite d'amitié.

M. DORMÈRE, *avec ironie*

En effet, vous me témoignez une grande amitié.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Plus que vous ne le pensez, mon cher. Voyons, causons comme de vieux amis. Voulez-vous me donner Geneviève pour la journée, avec Pélagie et Rame ?

M. DORMÈRE

Très volontiers ; depuis le départ de mon pauvre Georges, je suis habitué à être seul.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Seul ! allons donc ! C'est parce que vous le voulez bien que vous êtes

seul. C'est votre faute, je ne vous plains pas. Vous avez Geneviève qui est charmante, et Rame qui est très amusant. Et puis moi, qui viendrais chez vous tant que vous voudriez. Je m'ennuie chez Cornélie ; malgré notre amitié d'enfance, elle m'assomme horriblement avec son air froid, ses airs de reine et son caractère impérieux. Tenez, pour parler franchement, je venais vous demander si vous vouliez me garder une quinzaine de jours dans votre pachalik [1].

M. DORMÈRE

Tant que vous voudrez, si vous ne vous ennuyez pas du tête-à-tête.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

M'ennuyer ! Il n'y a pas de danger ; je ne m'ennuie jamais quand je peux parler à mon aise. Faites préparer ma chambre, j'emmène Geneviève et nous reviendrons dans deux heures avec ma malle et ma femme de chambre.

« Allons, viens, Geneviève, et ne prends pas ton air effaré : tu vois bien que ton oncle consent. »

Geneviève avait été effrayée de tout ce qu'avait dit Mlle Primerose et de son projet de passer quinze jours à Plaisance ; elle regardait son oncle et ne bougeait pas, attendant sa permission.

M. DORMÈRE

Va, ma fille, va chercher ton chapeau pour accompagner ta cousine et revenir avec elle. Dis à ta bonne de préparer l'appartement de Mlle Primerose. »

Geneviève monta chez sa bonne.

GENEVIÈVE

Ma bonne, mon oncle te fait dire de préparer un appartement pour ma cousine Primerose.

PÉLAGIE

Mlle Primerose ! Pourquoi cela ? est-ce qu'elle est malade ?

GENEVIÈVE

Non, ma bonne ; c'est pour passer quinze jours ici avec sa femme de chambre.

PÉLAGIE

En voilà une idée ! Elle va nous faire des cancans, des histoires à n'en plus finir.

GENEVIÈVE

Veux-tu me donner mon chapeau, ma bonne ? Il faut que

1. *Pachalik* : division administrative de l'empire ottoman. Après avoir traité son cousin de pacha, Mlle Primerose traite sa maison de « royaume du pacha » !

j'accompagne Mlle Primerose à Saint-Aimar pour aller chercher sa malle et sa femme de chambre.

PÉLAGIE

Tiens, ma pauvre Geneviève, voici ton chapeau ; prends garde aux questions de Mlle Primerose ; réponds-y le moins possible ; tu sais comme elle est bavarde, elle fait des affaires d'un rien et répète tout à sa manière.

GENEVIÈVE

Oui, ma bonne, sois tranquille : je ne lui parlerai de rien et surtout pas de Georges. »

Geneviève prit son chapeau, embrassa sa bonne et descendit.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Partons vite, ma petite cousine, et revenons plus vite encore, pour que ton oncle ne soit pas seul trop longtemps. Au revoir, mon cousin, nous reviendrons bientôt. »

Mlle Primerose partit presque en courant, traînant après elle Geneviève, qui avait peine à la suivre.

M. Dormère, resté seul, se demanda s'il aurait le courage de supporter le bavardage assommant de Mlle Primerose.

« Au total, se dit-il, je pourrai m'en aller quand elle m'ennuiera trop ; le soir je lui ferai faire une partie de piquet [1] ou de trictrac [2] ; dans la journée elle bavardera avec Geneviève, Pélagie, Rame et tous ceux qu'elle pourra ramasser ; elle pourra m'être utile pour Geneviève ; elle est fort instruite, elle lui donnera des leçons d'histoire, de musique, etc.

« Je crois que ce sera mieux pour moi que de vivre seul. Geneviève n'est rien comme société ; je ne puis vaincre mon antipathie contre cet enfant ; elle n'aime pas mon pauvre Georges, qui ne peut plus la souffrir : et c'est tout simple, il est toujours grondé à cause d'elle. — Et j'ai encore dix années au moins à passer avec elle, car je ne puis pas raisonnablement la marier avant dix-huit ou dix-neuf ans. »

Geneviève pendant ce temps répondait à peine aux questions de Mlle Primerose, qui ne cessait de l'interroger sur Georges, sur Jacques, sur ce qu'ils avaient dit, sur ce qu'ils avaient fait. Malgré toutes les précautions de Geneviève, Mlle Primerose s'aperçut bien vite de sa préférence pour Jacques et du silence qu'elle gardait pour Georges ; aussi se promit-elle de faire parler Rame, toujours enchanté de raconter ce qui avait rapport à sa chère petite maîtresse.

1. *Piquet* : jeu de cartes, très prisé au XIXe siècle.
2. *Trictrac* : jeu de dés et de dames, très ancien, se jouant sur un tableau divisé en deux compartiments.

XIII

AIGRES ADIEUX DES DEUX AMIES

Mme de Saint-Aimar fut surprise du prompt retour de Mlle Primerose, qui en général prolongeait ses visites jusqu'à l'heure du dîner quand elle allait à Plaisance.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Comment ! déjà de retour, Cunégonde, je ne t'espérais pas de sitôt.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne resterai pas longtemps ; M. Dormère m'attend.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Est-ce que tu ne viens pas de chez lui ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Certainement, puisque voici sa nièce que j'amène. Mais je viens chercher ma malle et ma femme de chambre.

MADAME DE SAINT-AIMAR, *étonnée*

Pourquoi cela ? Pour aller où ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pour aller passer une quinzaine de jours chez mon pauvre cousin, qui est tout seul et qui meurt d'ennui.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je n'en savais rien ; c'est en le voyant l'œil morne et la tête baissée que j'ai eu l'idée de l'égayer en lui tenant compagnie. Voilà tout. Je laisse Geneviève aux enfants ; je monte pour faire ma malle, prévenir Azéma, et nous partons. »

Mme de Saint-Aimar, un peu surprise, mena Geneviève chez ses enfants. Mlle Primerose bousculait Azéma pour aller plus vite.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Allons donc, Azéma ; dépêchez-vous. Vous êtes d'une lenteur désespérante.

AZÉMA

Mademoiselle emporte-t-elle ses belles robes de soie ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Certainement, et les chapeaux, et les coiffures, et les chaussures, et les manteaux de toutes saisons. — Vite, vite, Azéma, vous allez comme une tortue. — Allons, voilà qu'elle marche de côté comme un crabe ! Mais nous n'en finirons pas, ma chère.

AZÉMA

Je fais ce que je peux, Mademoiselle ; je suis en nage à force de me dépêcher.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Plus vite, plus vite encore. Mes livres, mon papier, mon buvard, mes tapisseries, mes crayons, mes couleurs, mes pinceaux, fourre tout cela dans la malle et vivement.

AZÉMA

Mais Mademoiselle jette tout sur les mantelets, les fichus ! Tout va être écrasé, chiffonné à ne pas pouvoir servir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pas du tout ; il n'y a pas loin à aller ; il n'est pas nécessaire d'emballer comme pour un voyage en Chine ; mettez, mettez toujours. »

A force d'entasser robes, chaussures, livres, papiers, parfumeries, etc., la caisse se trouva pleine ; il restait encore une foule d'objets.

AZÉMA

Tout est plein, Mademoiselle, et il reste encore bien des choses à emballer, linge, coiffures, statuettes, etc.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, allez me chercher une seconde malle ou caisse, cela m'est égal ; allez vite. »

Azéma sortit et rentra en courant et traînant après elle une autre caisse presque aussi grande que la première.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est bien. Voici encore quelques effets ; vous aviez oublié mes robes de chambre, mes boîtes de bijoux, ma toilette de voyage, mes boîtes de couleurs ; mettez les boîtes au fond.

AZÉMA

Mademoiselle emporte donc tout ce qu'elle a apporté pour l'été et l'automne ? Il me semble que pour quinze jours...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Est-ce que je sais le temps que je passerai là-bas ? Peut-être y

resterai-je trois mois, six mois ; cela dépendra du bien que je pourrai faire à la pauvre petite et à mon pauvre cousin, qui est si seul. — Là ! A présent appelez du monde pour descendre mes caisses.

AZÉMA

Mademoiselle me permettra de faire ma caisse avant de partir ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Certainement ; je vous donne dix minutes.

AZÉMA

Comment Mademoiselle veut-elle que j'aie tout fini dans dix minutes ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous croyez ? Eh bien, je vous donne un quart d'heure ; pas une minute de plus. »

Azéma sortit en levant les épaules et en se disant : « Je ne serai pas prête avant une heure d'ici ; il faudra bien qu'elle attende. »

Quand Mlle Primerose descendit pour faire ses adieux à son amie, elle s'aperçut qu'elle avait oublié de demander la voiture.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comment, Cornélie, tu n'as pas fait atteler ?

MADAME DE SAINT-AIMAR

Mais non, tu ne m'as rien dit ; je croyais que tu avais la calèche de M. Dormère.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pas du tout ; je suis venue à pied. Fais atteler bien vite ; tu aurais bien pu me demander si j'avais besoin de la voiture ; il était clair que je n'emporterais pas mes malles sur mon dos. Tu es toujours comme cela, tu ne penses à rien.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Et toi tu disposes de tout comme si tu étais chez toi ; tu mets le désordre dans toute la maison.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Puisque c'est ainsi, je suis bien aise de ne plus y être.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Ce sera un repos pour moi, car tu brouilles tout, et partout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je te remercie du compliment ; je ne le mériterai pas de sitôt. J'ai tout emporté pour m'établir confortablement chez mon cousin Dormère, qui est plus gracieux que toi.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Je t'en félicite, mais je plains le pauvre M. Dormère.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Que tu es aimable, gracieuse, charmante!

MADAME DE SAINT-AIMAR

Je suis sincère, voilà tout. Adieu, Cunégonde.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Adieu, Cornélie, et pour longtemps.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Comme tu voudras. »

Mme de Saint-Aimar rentra dans l'appartement, pendant que Mlle Primerose courait à l'écurie pour presser le cocher.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comment, Félix, pas encore attelé; c'est odieux d'attendre si longtemps.

LE COCHER

J'ai fait de mon mieux, mademoiselle; mais il y a à peine un quart d'heure qu'on m'a prévenu. Ma voiture était à moitié lavée, je n'étais pas habillé; mes chevaux n'avaient pas fini de manger; ils n'avaient pas encore bu; ce n'est pas trop d'une heure pour tout cela.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ah! mon Dieu! que d'embarras pour faire une course de vingt minutes à peine! Dépêchez-vous, mon cher; allez plus vivement; vous êtes d'un nian-nian insoutenable. Je reviens dans un quart d'heure; il faut que les chevaux soient attelés.

— Il faut, il faut, murmura le cocher mécontent; je n'irai pas me tuer ni atteler tout de travers pour satisfaire ses caprices, bien sûr. Elle attendra, voilà tout. »

Mlle Primerose appela sa femme de chambre :

« Azéma! Azéma!

— Mademoiselle? répondit Azéma passant la tête hors d'une fenêtre du second.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mes malles ne sont pas descendues; où sont-elles?

AZÉMA

Chez Mademoiselle; je finis la mienne; je descends dans l'instant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais dépêchez-vous donc ! C'est affreux de me faire attendre si longtemps. »

Enfin les malles furent terminées, descendues, la voiture fut avancée ; on ficela les malles ; Mlle Primerose, oubliant Geneviève, monta dans la voiture encombrée de paquets ; Azéma se plaça à côté du cocher avec une boîte sous ses pieds, un ballot sur ses genoux, un coussin sous son bras, et ils se mirent en route pour Plaisance.

M. Dormère reçut Mlle Primerose à son arrivée.

« Et Geneviève ? dit-il.

— Geneviève ! s'écria Mlle Primerose ; je l'ai oubliée : elle joue avec les enfants. »

M. Dormère, étonné et un peu mécontent, appela Pélagie et Rame ; et s'adressant au cocher qui aidait à décharger les malles :

« Attendez un instant, je vous prie ; vous emmènerez Pélagie et Rame qui ramèneront Geneviève à pied. »

Et il lui glissa une pièce de cinq francs dans la main.

Le cocher ôta son chapeau et proposa de ramener Mlle Geneviève en voiture.

« Non, merci, Félix ; elle reviendra à pied : c'est si près par la traverse. »

Les malles étaient déchargées ; les domestiques les montèrent avec Azéma dans l'appartement de Mlle Primerose, qui restait un peu confuse de son oubli. La voiture de Mme de Saint-Aimar était partie emmenant Pélagie et Rame, indigné que sa petite maîtresse eût été oubliée.

M. DORMÈRE

Entrez donc, ma cousine ; venez prendre possession de votre chambre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mon cousin, je suis désolée, honteuse d'avoir oublié cette pauvre enfant ; j'ai été si bousculée, si tourmentée à Saint-Aimar, mon amie a été si disgracieuse, que je ne savais où j'en étais. Je n'avais plus la tête à moi.

M. DORMÈRE

N'y pensez plus, ma cousine, je vous en prie ; Geneviève y aura gagné de passer une heure de plus avec ses amis et de faire une charmante petite promenade en compagnie de sa bonne et de son cher Rame. Elle n'est pas si à plaindre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Non, mais je n'en suis pas moins coupable ; oublier votre nièce !

M. DORMÈRE

Vous ne l'oublierez pas une autre fois. »

M. Dormère prit le bras de Mlle Primerose et la mena dans un joli appartement ayant vue sur la rivière et le parc ; il y avait un salon, une chambre à coucher avec cabinet de toilette et une chambre pour la femme de chambre avec armoires à robes, à linge et tout ce qu'il fallait pour serrer toute espèce de choses.

XIV

INSTALLATION DE MADEMOISELLE PRIMEROSE ÉDUCATION DE GENEVIÈVE

Quand la confusion de Mlle Primerose fut passée, elle examina son appartement.

« A la bonne heure, s'écria-t-elle, voilà un joli appartement, et bien meublé, et tout ce qu'il faut sous la main. Venez donc voir, Azéma... Azéma ! où êtes-vous ? — Serait-elle sortie, par hasard ? Je parie qu'elle est restée dans la cuisine à jacasser avec toutes ces femmes. Je ne comprends pas ces bavardes qui parlent, parlent comme des pies, à propos de rien, qui disent cent paroles pour une. Cette Azéma, elle ne vous laisse pas dire un mot ; il faut toujours que ce soit elle qui ait la parole. Et si du moins elle vous apprenait quelque chose ! mais non ; jamais rien. »

Mlle Primerose continua à parler ainsi toute seule jusqu'à l'arrivée d'Azéma ; ce fut alors un flux de paroles bien autre que ce qu'elle reprochait à la pauvre fille, qui n'eut pas le temps de placer un mot.

Pendant que Mlle Primerose rangeait ses affaires dans la chambre, Geneviève revenait à Plaisance avec Pélagie et Rame, celui-ci outré de l'oubli de Mlle Primerose.

« Moi jamais laisser aller petite maîtresse seule avec cousine, marmottait-il tout bas. Elle parler, parler et penser à rien. Oublier petite maîtresse ! »

Quand Geneviève fut de retour, que Mlle Primerose l'entendit revenir, elle courut pour la recevoir ; Rame se précipita au-devant de Mlle Primerose et voulut l'empêcher d'avancer en se mettant devant Geneviève.

« Laissez-moi passer, Rame, dit Mlle Primerose.

RAME

Non, vous pas passer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qu'est-ce qui vous prend donc ?

RAME

Vous oublier petite maîtresse.

— Imbécile ! » s'écria Mlle Primerose en lui donnant un léger coup de poing dans l'estomac pour le faire reculer.

RAME

Rame pas bouger. Rame pas content. »

Geneviève avait ri d'abord en voyant la contestation de Mlle Primerose avec Rame ; mais quand elle vit l'obstination qu'il mettait à barrer le passage, elle lui prit le bras en disant :

« Laisse passer ma cousine, mon bon Rame ; tu vois bien qu'elle est fâchée de m'avoir oubliée. Voyons, Rame, écoute-moi, ne sois pas entêté. Veux-tu me faire de la peine en étant impoli pour ma cousine ? »

Rame abaissa les bras et se rangea, en disant d'un ton radouci :

« Moi faire comme veut petite maîtresse. »

Geneviève s'approcha de Mlle Primerose qui était rouge de colère ; elle lançait à Rame des regards furieux et ne songeait plus à embrasser Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je vais vous faire gronder, monsieur Rame ; je dirai à mon cousin que vous êtes un grossier.

RAME

Et Rame plus raconter d'histoires à mam'selle Primerose ; pas dire quoi dit moussu Dormère, pas raconter quoi fait moussu Georges, moussu Jacques. Mam'selle Primerose plus rien savoir. Voilà. »

« C'est qu'il le ferait comme il le dit, pensa Mlle Primerose. C'est méchant, ces nègres. »

Elle tendit la main à Rame ; il se mit à rire.

RAME

Moi savoir quoi vous aimer et moi pas peur. Mais moi pas serrer main qui donne coup dans estomac à Rame. »

Mlle Primerose rit aussi et s'en retourna avec Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vois-tu, Geneviève, comme ma chambre est jolie ? Tu viendras prendre des leçons chez moi ; je t'apprendrai l'histoire, la géographie, le dessin, la musique, tout ce que tu ne sais pas.

GENEVIÈVE

Oh ! que je serai contente, ma bonne cousine ! J'ai tant envie d'apprendre et je ne sais rien. »

Mlle Primerose acheva de s'installer et prépara les objets nécessaires pour les leçons que Geneviève demandait à commencer dès le lendemain.

Mlle Primerose passa la première soirée à parler à M. Dormère de son désir de donner quelque instruction à Geneviève, mais il lui fallait,

disait-elle, la permission de son cousin, qui la lui donna avec empressement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous voulez donc bien, mon cousin, que je lui apprenne l'histoire, dont elle ne sait pas le premier mot ?

M. DORMÈRE

Sans doute, ma cousine ; cela va sans dire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous comprenez, mon cousin, que l'histoire est une étude nécessaire pour une petite fille. Personne n'en a soufflé mot à cet enfant. Si je n'étais pas là pour la lui apprendre, elle serait ignorante comme une cruche [1]. Il faudra aussi que je lui apprenne le calcul ; elle ne sait seulement pas que deux et deux font quatre, la pauvre enfant. Vous permettez, mon cousin, n'est-ce pas ?

M. DORMÈRE, *impatienté*

Oui, oui, trois fois oui, ma cousine ; tout ce que vous voudrez : le chinois si vous voulez.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oh ! le chinois ! Je n'en sais pas un mot ; comment voulez-vous que je lui apprenne le chinois ? Quelles idées vous avez en éducation ! A quoi lui servirait le chinois ? C'est absurde, le chinois. C'est fort heureux que vous ne vous soyez pas mêlé de l'éducation de Geneviève. Cette invention de lui apprendre le chinois !

M. DORMÈRE, *de même*

Mais, ma chère cousine, c'est une plaisanterie que j'ai faite afin de vous faire voir que j'avais toute confiance en vous pour lui apprendre tout ce que vous voudrez.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il ne faut jamais plaisanter sur l'éducation. C'est une chose très sérieuse que l'enseignement. — A propos, je dois vous prévenir que

---

1. Le passage suivant a été supprimé : « Car, soit dit un passant, vous ne lui apprenez rien du tout que la patience, car vous n'êtes pas aimable pour elle et je ne comprends pas comment vous, qui n'avez rien à faire du matin au soir, vous n'avez pas imaginé de lui donner quelques leçons.

M. DORMÈRE

« Quand mon pauvre Georges était ici je m'occupais de lui et il me prenait tout mon temps disponible.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est cela ; votre pauvre Georges (qui n'était pas pauvre du tout, mais très heureux) vous occupait si bien que vous n'aviez pas le temps de penser à la pauvre, vraiment pauvre orpheline. Heureusement que je suis veuve et que je corrige votre oubli. »

si je ne reste ici que quinze jours, je n'aurai le temps de lui rien apprendre. Dans l'intérêt de Geneviève, il faut que je vous demande de me garder plus longtemps.

M. DORMÈRE

C'est une bonne pensée dont je vous remercie, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Combien de temps puis-je passer chez vous ?

M. DORMÈRE

Tant que vous voudrez ; six mois, un an, dix ans si vous voulez.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Quelle exagération ! Dix ans ! Comme si je pouvais répondre de rester dix ans chez vous !

M. DORMÈRE

Enfin, ce sera le temps que vous jugerez nécessaire, ma cousine ; c'est vous qui déciderez la question. »

La conversation continua sur ce ton pendant une heure. Enfin M. Dormère, ennuyé, fatigué, à bout de patience, lui proposa une partie de piquet, qu'elle accepta avec plaisir. Le lendemain et les jours suivants, il eut soin de proposer la partie de piquet ou de trictrac après la première demi-heure de leur tête-à-tête. Il invitait souvent des voisins pour dîner et passer la soirée [1].

La paix était faite depuis longtemps entre Mlle Primerose et Rame. Quand celui-ci vit Geneviève si contente des leçons que lui donnait Mlle Primerose, Rame perdit le peu de ressentiment qu'il conservait contre la grosse cousine et vint souvent écouter les leçons et admirer les progrès de sa petite maîtresse. Ce qui l'intéressait le plus, c'était le dessin ; Geneviève fit en peu de temps des progrès extraordinaires. Mlle Primerose dessinait et peignait fort bien ; Geneviève aimait beaucoup le dessin, et chaque leçon était un progrès.

Un jour, Mlle Primerose voulut faire le portrait de Geneviève. Rame le vit quand il n'était que commencé, mais la ressemblance y était déjà ; il le reconnut et témoigna sa joie en battant des mains, en sautant et en criant :

« Petite maîtresse, petite maîtresse à Rame ! »

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Chut ! taisez-vous, Rame, il ne faut pas le dire avant que ce soit fini.

---

1. Le passage suivant a été supprimé : « Mlle Primerose menait donc une vie très agréable ; elle allait souvent avec Geneviève chez Mme de Saint-Aimar qui les recevait toujours avec plaisir et un mois fut bien vite passé. Rame n'était pas toujours content parce qu'il voyait moins Geneviève ; mais il l'accompagnait toujours dans ses promenades, car il avait conservé le souvenir de l'oubli de Mlle Primerose et il ne se fiait qu'à lui même pour mener et ramener sa petite maîtresse.

Je veux faire une surprise à M. Dormère, qui ne sait pas que nous dessinons.

RAME

Moussu Dormère pas savoir ; Rame savoir. Rame bien content. Moi dire à mam'selle Pélagie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Non, non, à personne ; M. Dormère le saurait.

RAME

Quoi ça fait moussu Dormère saurait ? Moi dire à Moussu : Moussu pas parler ; pas dire à personne : mam'selle Primerose pas vouloir ? Quoi ça fait ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Cela fait qu'il le saurait, et je ne veux pas qu'il le sache.

RAME

Moi comprends pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est égal ; je ne veux pas que vous le disiez.

RAME

Moi pas comprendre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ne comprenez pas, mon cher, mais taisez-vous. Faites comme si vous ne le saviez pas.

RAME

Moi savoir pourtant. Moi peux pas pas savoir, puisque moi savoir [1].

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Dieu ! qu'il est impatientant ! Geneviève, fais-lui comprendre qu'il se taise.

GENEVIÈVE

Mon bon Rame, toi tu sais que ma cousine fait mon portrait, parce que tu es mon ami ; mais les autres ne sont pas mes amis, et nous ne le leur dirons pas. Tu sais bien que les amis ne disent pas tout aux autres, parce qu'ils ont des secrets ; eh bien, c'est un secret, et toi seul tu le sais parce que tu es mon ami. Comprends-tu ?

---

1. Cette profondeur dans la naïveté rappelle celle de Gribouille. Ici, le parler « petit nègre » ajoute un charme supplémentaire.

RAME

Oui, moi comprendre petite maîtresse. Moi dire rien à personne.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est très bien ; quand j'aurai fini Geneviève, je ferai votre portrait à vous.

RAME

A moi ? à Rame ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oui, à vous-même.

RAME

Comment mam'selle faire noir ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Avec de la couleur ; je peindrai votre portrait.

RAME

Pourquoi mam'selle pas faire rose et blanc petite maîtresse ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Parce que c'est long à faire ; et à cause de ses leçons, Geneviève n'a pas le temps. »

Rame ne dit plus rien, mais il pensa qu'il regarderait faire Mlle Primerose et qu'il saurait bien peindre comme elle, avec de la couleur, le portrait de Geneviève.

M. Dormère était assez content d'avoir chez lui sa cousine Primerose ; elle l'ennuyait quelquefois par son bavardage, mais toutes ses matinées et ses après-midi étaient prises par les leçons qu'elle donnait à Geneviève et par ses propres occupations, de sorte qu'il ne la voyait guère qu'aux heures des repas et le soir [1].

Elle égayait le salon par sa gaieté et le sans-gêne qui ne l'abandonnaient jamais. Elle riait même en se fâchant [2] ; on la voyait généralement avec plaisir ; et pour elle-même la vie qu'elle menait était fort agréable.

1. Phrase supprimée : « La première soirée s'était passée à écouter le détail des leçons qu'elle donnerait à Geneviève sans son consentement à lui. »
2. Portrait à peine déguisé de l'auteur elle-même.

XV

SECONDE SORTIE DE GEORGES ET DE JACQUES

Un mois environ après l'installation de Mlle Primerose à Plaisance, M. Dormère amena, un mercredi matin, Georges et Jacques ; c'était leur dernière sortie avant les vacances. Quand Geneviève entendit la voiture, elle s'élança à la porte du vestibule pour les recevoir. Georges, descendu le premier, l'embrassa assez froidement ; Jacques la reçut plus affectueusement et l'embrassa à plusieurs reprises.

JACQUES

Tu n'es pas venue nous voir une seule fois avec mon oncle, Geneviève. Pourquoi cela ? »

Geneviève allait répondre ; mais Mlle Primerose prit la parole.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Parce qu'elle ne fait pas ce qu'elle veut mon ami. Son oncle ne veut jamais l'emmener.

M. DORMÈRE

Vous savez, ma cousine, que j'ai des affaires à terminer, des personnes à aller voir, et que Geneviève me gênerait beaucoup.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je sais qu'elle est toujours gênante. Une fille ! c'est bon à mettre de côté. Une vieille fille est souvent utile pourtant ; comme moi, par exemple ; j'instruis la bonne petite Geneviève ; je lui apprends beaucoup de choses, allez. Elle en sait autant que toi, Georges, maintenant, excepté le latin.

GEORGES

En un mois ? Elle sait tout ce que je sais !

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Certainement, monsieur ; plus peut-être. »

Georges rit d'un air moqueur. Jacques lui dit tout bas :

« Ne ris donc pas comme cela ; ce n'est pas poli. »

Geneviève est un peu embarrassée ; Mlle Primerose devient rouge.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Si vos pères vous voyaient, monsieur, vous seriez joliment puni.

GEORGES, *d'un air moqueur*

Et quelle punition me donneriez-vous, mon excellente cousine ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

La plus sévère, monsieur. Je parie que tu es puni sans cesse.

GEORGES

Est-ce qu'on peut être au collège sans punition ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oui, on le peut ; et la preuve c'est que ton cousin Jacques n'est jamais puni.

GEORGES

Comment le savez-vous ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je le vois à sa figure, à son air gentil et aimable. Et toi tu as la physionomie d'un voyou.

GEORGES

Ha ! ha ! ha ! Est-elle drôle la grosse cousine ! Si vous voyiez votre figure, vous ririez de vous-même.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais comme, au lieu de la mienne, je vois la tienne, j'aurais plutôt envie de pleurer que de rire.

GEORGES

Je suis donc bien laid ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Aussi laid et désagréable que ton cousin est charmant.

GEORGES

Salue donc, Jacques ; tu n'entends pas les compliments que te fait ma cousine ?

JACQUES

J'entends des choses qui me font de la peine pour toi. Tu dois du respect à Mlle Primerose et tu es grossier comme si tu étais un garçon mal élevé.

GEORGES

Vas-tu me faire la morale, toi ? tu n'es pas encore un des pères.

JACQUES

Si j'avais le bonheur de l'être, je ne te ferais pas de morale ; je ferais autre chose.

GEORGES, *se moquant*

Que ferais-tu, père Jacques ?

JACQUES

Je t'enverrais aux arrêts pour deux heures.

GEORGES, *de même*

Oh ! oh ! le père Jacques se fâche.

JACQUES

Non, je ne me fâche pas ; je te plains.

GEORGES

Et Geneviève me plaint aussi sans doute ?

GENEVIÈVE

Oui, beaucoup, pauvre Georges. »
Mlle Primerose rit aux éclats.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Te voilà attrapé, mon garçon. Tout le monde contre toi. Remercie donc Jacques de la bonne leçon qu'il t'a donnée. Aux arrêts, mon garçon, aux arrêts ! C'est une bonne idée. Et maintenant que Geneviève a un protecteur, je vais amuser ton père du récit de tes gracieusetés. Au revoir, mes bons enfants ; soyez indulgents pour le voyou. Ha ! ha ! ha ! »

Elle sortit en riant et alla raconter à M. Dormère la conversation qui venait d'avoir lieu. M. Dormère ne prit pas la chose au sérieux, grâce aux rires de Mlle Primerose ; il crut que le tout était un badinage ; il n'eut de mécontentement que contre Geneviève qui avait, pensa-t-il, pris sérieusement cette plaisanterie et cherché à se faire des amis aux dépens de ce pauvre Georges.

Aussi quand il la revit au moment du déjeuner, il fut avec elle si froid et si sombre que Geneviève fut terrifiée et que Jacques lui demanda s'il était souffrant.

M. DORMÈRE

Non, mon ami, je vais très bien.

JACQUES

Georges, as-tu donné à mon oncle la note que le père t'avait remise pour lui ?

GEORGES, *rougissant*

Non, j'ai oublié ; mais ce n'est rien d'important.

M. DORMÈRE

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

GEORGES

C'est pour annoncer que les vacances commencent le 7 août.

JACQUES

Je croyais que c'était une lettre du père recteur [1].

GEORGES

Pas du tout ; pourquoi veux-tu que le père recteur se plaigne de moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

JACQUES

Je n'en sais rien ; je ne dis pas du tout que le père recteur se plaigne de toi ; seulement il me semblait que le père t'avait dit : "N'oubliez pas ; elle est importante pour vous" ; et comme je ne t'ai pas vu la remettre à ton père, je craignais que tu ne l'eusses oubliée.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et comment sais-tu que le père recteur se plaint de toi ?

GEORGES

Je ne sais pas ; j'ai dit cela comme autre chose.

M. DORMÈRE

Mais où est-elle cette note, mon cher enfant ? Cherche donc dans tes poches. »

Georges fouille dans ses poches et ne trouve rien.

GEORGES

Je l'ai perdue ; je ne la retrouve pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Elle est peut-être tombée dans la voiture.

GEORGES

Non, c'est impossible ; nous l'aurions vue. »

Rame passe sa tête à la porte et demande s'il peut entrer.

M. DORMÈRE

Que voulez-vous ?

RAME

Donner papier à moussu Dormère.

---

1. Sophie avait d'abord écrit : « la note trimestrielle ».

M. DORMÈRE

Entrez, alors. Quel papier ? »
Rame entre.

RAME

Moi aller à chemin de fer ; moi voir le moussu chef ; lui, donner à moi lettre : "Quoi c'est ? moi dis. — C'est lettre à moussu Dormère." Moi prendre et moi apporter. »

Rame tendit la lettre ; M. Dormère l'ouvrit, fronça le sourcil et regarda Georges qui était rouge et embarrassé.

M. DORMÈRE

C'est bien ; merci. »

M. Dormère ne dit plus rien. Il relut la lettre, la mit dans sa poche et jeta sur Georges un regard de reproche.

Le déjeuner continua silencieux et triste ; Jacques avait reconnu la lettre que le père avait remise à Georges et qui était décachetée. Mlle Primerose se douta de ce que c'était ; Georges craignait les reproches de son père, et Geneviève avait peur de l'air sévère de son oncle.

Quand on fut sorti de table, M. Dormère dit à Georges de le suivre dans son cabinet ; Mlle Primerose emmena Jacques et Geneviève dans le parc.

Quand M. Dormère fut en tête à tête avec son fils :

« Georges, lui dit-il, comment as-tu osé ouvrir cette lettre, la lire et la jeter dans le wagon pour me la cacher ?

GEORGES

Papa, j'avais peur que vous ne fussiez fâché contre moi ; je voulais ne vous la donner qu'en vous quittant.

M. DORMÈRE

Tu mens, mon pauvre Georges ; tu mens. Si tu avais voulu me la donner, tu ne l'aurais pas jetée dans le wagon ou dans la gare ; tu l'aurais soigneusement mise au fond de ta poche. Mais comment as-tu osé décacheter une lettre à mon adresse ? »

Georges baissa la tête et ne répondit pas.

M. DORMÈRE

Tu as vu que le bon père, pour nous éviter la honte de ton renvoi, me prévient que tu ne seras plus admis après les vacances ; il se plaint de ta paresse, de ta constante mauvaise volonté, des punitions fréquentes qu'on est obligé de t'infliger, privation de promenades, de récréations, pensums. Rien n'y fait ; il juge que tu ne seras jamais un bon élève, que ton instinct te porte à te lier avec les plus mauvais, et que tu es d'un mauvais exemple pour tes camarades ; enfin il me dit clairement que leur décision est prise à ton égard et que c'est à ma considération qu'ils te gardent jusqu'aux vacances. Oh ! Georges, pourquoi t'es-tu

mis dans cette triste position dont je m'afflige pour toi comme pour moi ?

GEORGES

Papa, je suis sûr que je serai bien mieux dans un autre collège, que je travaillerai beaucoup mieux. On est si sévère chez les jésuites, on a tant à travailler, qu'il est impossible d'arriver à tout faire ; on est puni pour un rien, on mange mal, on ne joue pas assez ; si je restais là, je suis sûr que je mourrais ou que je tomberais malade.

M. DORMÈRE

Ce que tu dis là, Georges, c'est ce que disent tous les mauvais élèves ; si c'était vrai, comment ton cousin Jacques serait-il toujours dans les premiers ? Comment sa santé, délicate jadis, se serait-elle fortifiée au point où elle l'est ? Comment se trouverait-il si heureux au collège, qu ce serait pour lui un grand chagrin de n'y pas retourner ? Commen aimerait-il autant tous les pères du collège, et particulièrement ceu des classes qu'il a déjà faites ?

« Non, non, mon pauvre Georges, tu es mal à Vaugirard parce qu tu n'es pas digne d'y être admis ; et je crains bien qu'il n'en soit d même de tous les collèges ; tu n'y seras ni plus heureux ni plus estimé — Tu es mon seul fils, j'espérais en toi pour mon bonheur à venir et tu ne me causes que du chagrin. »

Georges ne disait rien ; il restait immobile, dans l'attitude d'un garço qui est grondé, mais qui n'éprouve aucun repentir ; il n'eut pas un parole affectueuse pour son père ; et quand M. Dormère, découragé lui dit tristement : « Tu peux aller jouer, Georges ; je n'ai plus rie à te dire », il se leva et quitta l'appartement avec un air visiblemen satisfait.

Pendant les reproches trop doux que M. Dormère adressait à so fils, Mlle Primerose s'éloignait avec Jacques et Geneviève.

« Mes enfants, dit-elle gaiement, il est clair que Georges a fait un vilaine action ; je suis sûre qu'il a ouvert et lu la lettre ; il a vu qu'o se plaignait de lui et il a perdu, c'est-à-dire jeté, la lettre, de peur d'êtr grondé.

GENEVIÈVE

Oh ! ma cousine, j'espère que vous vous trompez ; Georges n'est pas capable d'une si mauvaise action.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et comment a-t-il su qu'on se plaignait de lui ? Comment a-t-il perdu un lettre que le père lui avait annoncée comme importante ? Va, va, ma fille, tu es trop bonne, trop indulgente pour ce garçon.

GENEVIÈVE

Ma cousine, je suis sûre que Jacques ne le juge pas aussi sévèrement que vous le faites. Que crois-tu, toi, Jacques ?

JACQUES, *après un peu d'hésitation*

Je crois... que Mlle Primerose a raison.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu vois bien, Geneviève. Et Jacques le connaît à fond. On se connaît vite au collège. »

Jacques sourit et ne répondit pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je parie que M. Dormère va faire comme toujours ; il lui dira à la doucette : "Mon Georges, tu as eu tort. Ce n'est pas bien, mon pauvre enfant. Tu me fais de la peine, mon ami. Je t'aime tant, mon petit Georges. Sois sage à l'avenir ; ne recommence pas, mon chéri."

« Et voilà la seule réprimande qu'il aura. Et moi je veux le punir. Je veux vous emmener chez Mme de Saint-Aimar pour qu'il ne nous trouve pas. Dépêchons-nous ; marchons un peu rondement ; il ne pourra pas nous trouver ; il n'osera pas aller chez les Saint-Aimar ; il cherchera, il pestera, il sera furieux ; ce sera une juste et trop légère punition de son horrible conduite. »

Jacques trouva l'idée excellente et doubla le pas tout en encourageant Geneviève, qui s'apitoyait sur Georges et demandait grâce pour lui. Mlle Primerose, enchantée de son invention pour punir Georges, marchait aussi vite qu'elle pouvait, et se retournait souvent pour voir si elle ne l'apercevait pas. Bientôt ils furent hors de vue et ils ne tardèrent pas à arriver à Saint-Aimar, où ils furent reçus avec des cris de joie ; les enfants étaient très contents de voir Jacques avec Geneviève.

LOUIS

Comme tu as bien fait de venir, Jacques ! Nous devions aller à Plaisance à ta dernière sortie, mais Mlle Primerose a empêché maman de nous y envoyer parce qu'elle n'avait pas été invitée.

HÉLÈNE

Et Georges, où est-il ? »

Geneviève était embarrassée d'expliquer son absence ; Mlle Primerose répondit pour elle.

« Il est resté avec son père ; c'est bien naturel, quand on ne sort qu'une fois par mois.

HÉLÈNE

C'est très bien à lui ; est-ce que nous ne le verrons pas ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous le verrez si vous voulez venir dîner avec nous. M. Dormère emmène les garçons à cinq heures ; votre maman vous enverra chercher le soir. Je vais le lui demander. Nous nous en irons à trois heures. »

Les enfants se réjouirent tous de cet arrangement. Jacques dit à Geneviève :

« J'aime bien mieux que nous ne nous retrouvions pas seuls avec Georges. Il va être furieux contre toi, contre moi, contre le pauvre Rame, et nous aurions des discussions à propos de tout ; et comme je ne veux pas souffrir qu'il te tourmente, il pourrait bien y avoir quelque chose de plus qu'une simple discussion ; cela ferait de la peine à mon oncle ; il est très bon pour moi, je serais désolé de le mécontenter.

GENEVIÈVE

Tu as bien raison ; Louis et Hélène seront très utiles pour empêcher Georges de se trop laisser aller. Et à présent, faisons une partie de crocket. »

Ils passèrent tous les quatre deux bonnes heures à jouer ensemble ; après un repos d'un quart d'heure dont ils profitèrent pour faire un copieux goûter, ils prirent congé de Mme de Saint-Aimar ; elle promit à ses enfants de leur envoyer la voiture à huit heures avec leur bonne, et ils partirent tous en courant. Le retour dura plus d'une demi-heure, parce qu'ils s'arrêtaient souvent pour cueillir des fleurs et des joncs à tresser, pour gravir des fossés, pour cueillir des noisettes.

En approchant du château de Plaisance, ils aperçurent Georges qui dormait sur l'herbe, à l'ombre d'un gros chêne.

Mlle Primerose leur fit signe de ne pas faire de bruit ; elle s'approcha tout doucement et lui posa sur l'estomac une poignée de noisettes déjà cassées et vides. Puis, emmenant les quatre enfants dans un massif, ils se cachèrent pour assister au réveil de Georges. Ils poussèrent tous ensemble un *hou ! hou !* lamentable ; Georges s'éveilla, regarda autour de lui, ne vit personne et aperçut les noisettes sur son estomac.

« Qui est-ce qui m'a mis cela ? s'écria-t-il avec colère ; je ne vois personne ; serait-ce un sot tour de Rame, par hasard ? Il rôdait autour de moi quand je me suis endormi. Précisément, je le vois qui passe sa vilaine tête par la porte de l'office...

« Rame ! appela-t-il d'une voix formidable.

RAME, *s'approchant à pas lents*

Quoi moussu veut ?

GEORGES

Approchez, vilain nègre. »

Rame avança de quelques pas.

Georges ramassa les noisettes, et quand Rame fut à sa portée, il lui jeta en plein visage la poignée de coquilles. Rame, surpris, fit un saut en arrière.

RAME

Quoi c'est, moussu Georges ?

— C'est votre présent que je vous rends, insolent, impertinent, grossier ! »

Rame, de plus en plus étonné, le regardait avec de grands yeux effarés ; il crut que Georges devenait fou.

GEORGES

Là là ! moussu Georges. Moi chercher moussu Dormère. Là là ! Pas bouger. Rame bon. Rame pas faire mal. Vous perdu tête ; Rame pas se fâcher. »

Georges crut à son tour que le nègre se moquait de lui ; il sauta sur ses pieds et voulut frapper Rame, quand il entendit un grand éclat de rire et vit Mlle Primerose sortir du massif.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Arrêtez, chevalier de la triste figure. C'est moi et pas Rame qui vous ai apporté ces noisettes pour que vous ayez votre part de notre promenade.

GEORGES

C'est vous ! Est-ce bien vrai ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comment, si c'est vrai ! puisque je te le dis. Crois-tu que je sache mentir comme toi ?

GEORGES

Je ne mens pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vraiment ? Dis-moi donc comment tu as fait pour perdre la lettre à ton père et pour l'avoir perdue après l'avoir lue.

GEORGES

Laissez-moi tranquille ; où sont Jacques et Geneviève ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ils sont où tu ne les trouveras pas, mon garçon ; et je ne te laisserai pas tranquille tant que tu auras tes airs malhonnêtes ; je veux t'apprendre les égards que tu me dois, et je me plaindrai au besoin au père recteur ; mais ce ne sera pas toi que je chargerai de ma lettre, tu peux en être bien sûr.

GEORGES

Je vous prie, ma cousine, de ne pas écrire au père recteur ; il se moquerait de vous, et il ne s'occupe pas de ce que font les élèves en sortie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il s'occupe de tout, mon cher, et il est trop bien élevé pour se moquer de moi. Ainsi, je te laisse pour lui écrire ; et je n'oublierai pas l'histoire de la lettre à ton père.

GEORGES, *effrayé*

Oh non ! ma cousine ; je vous en supplie, ne lui écrivez pas. Je ne voulais pas être malhonnête, je vous assure ; je n'étais pas encore bien éveillé ; je ne savais pas ce que je disais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu me fais pitié, malheureux enfant ; tu es menteur et plat. Je te pardonne à cause de ton père, que tu affliges assez pour que je n'augmente pas son chagrin. Mais si tu fais ou si tu dis la moindre méchanceté à Geneviève, à Jacques et à Rame, d'ici à ton départ, j'écris au père recteur comme je te l'ai dit. »

Mlle Primerose s'en alla ; Rame la suivit. Georges resta seul, irrité et honteux. — Les enfants avaient tout entendu. Ils restaient cachés par délicatesse, pour que Georges n'eût pas à rougir devant eux. Jacques fit un signe à ses amis et sortit du massif, tout doucement, suivi par eux, du côté opposé à celui où était Georges ; ils firent le tour du château et arrivèrent à lui par l'autre bout de la pelouse.

« Te voilà enfin, dit Jacques ; où as-tu été ?

GEORGES

Je vous ai attendus, puis cherchés ; je ne savais pas où vous étiez ; je me suis horriblement ennuyé.

GENEVIÈVE

Nous avons été avec Mlle Primerose faire une promenade du côté de Saint-Aimar, et nous avons ramené Louis et Hélène.

GEORGES

Vous auriez bien pu m'attendre.

GENEVIÈVE

Écoute donc ; mon oncle t'a appelé ; nous ne savions pas combien de temps il te garderait, et nous avons dû suivre Mlle Primerose qui voulait nous amuser.

JACQUES

A présent que nous voilà réunis, profitons du temps qui nous reste pour faire une partie de cache-cache dans les bois, ou de colin-maillard.

— Cache-cache ! crièrent-ils tous.

LOUIS

Lequel de nous l'est ?

GEORGES

Ce sera Geneviève.

JACQUES

Du tout ; nous allons tirer au sort. Rangeons-nous tous en rond : je compte :

Pin pa ni caille,
Le roi des papillons,
Se faisant la barbe,
Se coupa le menton.
Un, deux, trois, de bois ;
Quatre, cinq, six, de buis ;
Sept, huit, neuf, de bœuf ;
Dix, onze, douze, de bouse ;
Va-t'en à Toulouse. »

A chaque syllabe Jacques touchait quelqu'un du doigt, sans s'oublier. Celui sur lequel tomba la dernière syllabe *louse* le fut. C'était Jacques lui-même.

« Je demande une chose : celui qui *le sera* aura Rame pour l'aider, parce que seul on ne pourra jamais attraper personne dans le bois. Le but est le gros chêne.

TOUS

C'est cela, appelons Rame.

— Rame, Rame ! » se mirent-ils à crier tous ensemble.

Rame parut.

« Quoi vouloir à Rame ? Petite maîtresse demander Rame ?

GENEVIÈVE

Viens, viens, mon bon Rame ; aide-nous à jouer. Jacques *l'est* ; nous allons nous cacher dans le bois et les massifs et tu aideras Jacques à nous attraper.

RAME

Moi content aider moussu Jacques ; moi courir fort. »

Louis, Georges, Hélène et Geneviève allèrent se cacher. Ils donnèrent le signal ; Jacques et Rame partirent ; bientôt on entendit des cris et des rires retentir dans le bois ; on vit Jacques et Rame poursuivre leur gibier dans la prairie, puis rentrer dans le bois. Geneviève et Hélène, un peu favorisées par Rame, atteignirent le but. La poursuite dura longtemps pour les garçons ; enfin Jacques réussit à saisir Louis pendant que Rame ramenait son prisonnier Georges.

Ils recommencèrent plusieurs fois ce jeu si amusant à la campagne quand il y a des prairies et des bois. L'heure les força de finir ; M. Dormère appelait Georges et Jacques pour faire leurs préparatifs de départ. La voiture était avancée.

Ils rentrèrent haletants et fatigués ; Mlle Primerose conseilla un ou deux petits verres de malaga ou de frontignan muscat avec des biscuits.

« Cela vous empêchera de prendre froid », dit-elle.

Le conseil fut trouvé excellent ; chacun trempa deux ou trois biscuits dans les petits verres, qui pour les garçons furent remplis deux fois.

Ils se dirent tous adieu, Jacques avec un regret partagé par Geneviève et ses amis, car il devait passer les vacances chez ses parents. Les adieux de Georges furent plus gracieux que d'habitude ; il les embrassa tous, y compris Mlle Primerose, et il daigna même faire un signe de tête à Rame. La voiture partit ; Geneviève et ses amis rentrèrent pour se reposer jusqu'au dîner ; ils jouèrent à des jeux tranquilles ; ils dînèrent de bon appétit. A huit heures, la voiture de Mme de Saint-Aimar vint prendre ses enfants avec leur bonne ; et Geneviève reprit le lendemain sa vie paisible et occupée.

XVI

PORTRAIT DE RAME — L'HABIT ROUGE

M. Dormère reprit, pour ne plus les perdre, sa froideur et son antipathie pour Geneviève. Il en voulait à Rame d'avoir apporté la lettre du Père Recteur, tout en comprenant l'injustice de ce sentiment. Rame aimait tendrement Geneviève, qui lui rendait son amitié, et M. Dormère s'en prenait à Geneviève de l'aversion de Rame contre Georges.

Bien des fois Mlle Primerose s'interposait, avec sa terrible franchise, entre Geneviève et son oncle qui la grondait sans cesse et ne lui accordait aucun plaisir, aucune distraction ; il ne voulut même plus qu'elle dînât à table les jours où il y avait du monde ; il lui défendit enfin de paraître au salon quand il y avait quelqu'un [1].

---

1. Ici, un long passage a été supprimé, qui nous semble une peinture très autobiographique de Sophie elle-même : « Où est donc Geneviève, dit Mlle Primerose un jour où on se mettait à table sans elle. Il y avait ce jour-là trois ou quatre personnes à dîner. Personne ne répondit.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Pierre, dites à Rame de prévenir Mlle Geneviève qu'on est à table.

M. DORMÈRE

« Pardon, ma cousine, si je donne un contre-ordre à Pierre ; c'est moi qui ai dit à Geneviève de dîner dans sa chambre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Pourquoi cela ? Elle a été aussi sage que d'habitude, et elle a travaillé avec une ardeur qui mérite récompense.

M. DORMÈRE

« Une petite fille est toujours gênante pour la conversation ; elle ennuie ou bien elle interrompt par de sottes questions.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Ce n'est pas de Geneviève que vous voulez parler sans doute ; je ne l'ai jamais entendue interrompre une conversation, et encore moins adresser de sottes questions.

M. DORMÈRE

« C'est que vous avez jugé les siennes avec l'indulgence qui vous est habituelle.

Mlle Primerose continuait l'éducation de Geneviève et tâchait de lui faire accepter sans trop de chagrin les fréquentes et injustes remontrances de son oncle, ainsi que la froideur qu'il lui témoignait de plus en plus.

Mlle Primerose acheva le portrait de Geneviève et entreprit celui de Rame peint à l'huile. Il était difficile de le faire poser convenablement, car il avait tellement envie de voir, qu'à chaque instant il quittait sa place pour juger de la ressemblance ; le jour où elle couvrit de noir le visage et les mains, il se laissa aller à une joie si bruyante et si exaltée que Mlle Primerose fut obligée de le gronder sérieusement.

« Rame, si vous continuez à remuer et à rire aux éclats, je laisserai là ma peinture ; je ne finirai pas votre portrait et vous resterez sans nez et avec les yeux pochés. Ce sera joli.

RAME

Oh ! bonne mam'selle ; moi peux pas ! Moi rire pas par méchanceté ; moi si content ! moi peux pas tenir la bouche fermée. Bien sûr, bonne

---

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *riant*

« Je ne suis pas indulgente du tout ; au contraire. Voyez par vous-même quand je vous traite de Pacha, de Sultan, de Tyran, vous ne m'accusez pas de trop d'indulgence.

M. DORMÈRE, *souriant*

« Pas pour moi, sans doute, mais pour ceux que vous défendez en m'injuriant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Mon cher, quand je vous parle si franchement, c'est que vous le méritez, croyez-le bien ; et c'est par intérêt pour vous.

M. DORMÈRE

« Veuillez chère cousine prendre un intérêt moins vif à une pauvre personne et dans cette occasion-ci ; permettez-moi d'éviter à Geneviève l'ennui de vos conversations trop sérieuses pour son âge et gênées par sa présence.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Vous êtes le maître ici, tout vous obéit, à commencer par moi.

M. DORMÈRE

« Vous, ma cousine ? Vous me faites trop d'honneur. Je ne croyais pas avoir tant de puissance.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Beau mérite, avec une nature douce et docile comme la mienne, n'est-ce pas, messieurs, ajouta-t-elle en s'adressant aux trois convives ; vous qui me connaissez, qu'en dites-vous ?

« Mademoiselle, répondit l'un d'eux en riant, nous vous connaissons pour une très aimable et très agréable dame mais pas précisément du genre agneau.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Et dans quell genre me rangez-vous, s'il vous plaît ?

M. D'AUSEL

« Mais ce serait plutôt le genre gracieux et attrayant du chat qui griffe en faisant pattes de velours.

« Mlle Primerose se mit à rire avec tous les convives, et continua ses escarmouches qui détournèrent l'attention de dessus l'exil de Geneviève. »

mam'selle, moi être bien sérieux. Moi voudrais tant voir comment mam'selle fait yeux à Rame, et nez à Rame, et bouche à Rame.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais comment puis-je faire vos yeux, quand vous les roulez de tous côtés ; le nez, quand vous tournez la tête à droite, à gauche ; la bouche, quand vous parlez, quand vous montrez les dents en riant ?

RAME

Ça fait rien, ça fait rien, mam'selle ; vous faire les dents ; les dents à moi jolies, blanches.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous n'y entendez rien ; taisez-vous, je ne vous demande que cela. — Bien, ne bougez pas. — Tenez-vous donc tranquille, je vous dis. — Regardez-moi toujours ; je fais les yeux. »

Au bout de cinq minutes, Rame changea de position.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, que faites-vous ? Vous voilà tourné de l'autre côté.

RAME

Ça fait rien. Moi fatigué ; moi veux voir comme écrit petite maîtresse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais c'est impossible ! Remettez-vous comme vous étiez.

RAME

Pourquoi impossible ? Moi pas changer tête, yeux, figure ; moi toujours Rame.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Alors je ne ferai plus rien, si vous ne voulez pas m'écouter.

GENEVIÈVE

Rame, reste tranquille, je t'en prie. Tu peux bien rester tranquille pendant une heure.

RAME

Moi rester tranquille un an pour petite maîtresse.

GENEVIÈVE, *riant*

Merci, Rame ; quand j'aurai fini mon devoir de calcul, je te le dirai ; tu pourras voir et bouger ; j'en ai pour une heure. »

L'heure se passa merveilleusement ; Rame ne bougea presque pas ; sauf quelques petits sauts, quelques bâillements et mouvements nerveux, il posa très bien.

« C'est fini », dit enfin Geneviève.

D'un bond, Rame fut auprès de Mlle Primerose ; il battit les mains, il rit aux éclats, il fit des pirouettes dans son admiration.

RAME

Petite maîtresse venir voir. Comme Rame joli ! Comme Rame a beaux yeux ; tout blanc, tout noir [1] !

GENEVIÈVE

A présent, va te reposer, mon pauvre Rame ; va boire un verre de vin ; pendant ce temps ma cousine me donnera un nouveau devoir à faire. »

Rame sortit en gambadant.

Mlle Primerose se leva [2].

« Je vais me reposer aussi un instant. Je me suis tant dépêché que j'en ai le poignet fatigué. »

Tous les jours les mêmes scènes recommençaient. Pourtant, lorsqu'au bout de cinq ou six jours la tête fut terminée, se détachant sur un beau ciel bleu sans nuages, Rame fut enchanté. Mais sa joie ne fut pas de longue durée. Il devint triste.

« Pauvre Rame ! s'écria-t-il.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pourquoi pauvre Rame ? Qu'y a-t-il encore ?

RAME

Pauvre Rame, pas d'habit. Tête coupée, pas de corps.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *riant*

Mais, imbécile, tu ne comprends donc pas que je ferai le corps après avoir fini la tête ? Tu n'as pas encore compris que je ne peux pas tout faire à la fois ! Aujourd'hui je commencerai le cou et les épaules ; demain je le finirai.

---

1. Passage supprimé : « Puis, s'arrêtant tout à coup, Rame devint sérieux, il hocha la tête : "Pauvre Rame, pas nez, peut pas respirer. Pauvre Rame, pas bouche, peut pas parler, peut pas manger. lui mourir bientôt. Et lui regarder avec grands yeux brillants. Ferme yeux, pauvre Rame ; toi va mourir."

GENEVIÈVE, *riant*

Tu vois bien Rame que ce n'est qu'un portrait ; ce n'est pas toi. Toi tu parles, tu vis ; le portrait ne bouge pas.

RAME

Moi n'aime pas portrait sans nez, sans bouche. Moi veux tout comme moi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien pose encore une heure et tu auras un nez et une bouche. Je ne peux pas tous faire à la fois. Vas te promener un peu et reviens poser ; tu seras content. »

2. Sophie avait écrit : « Mademoiselle Primerose éclata de rire : — Il voudrait que tout fût fait à la fois ce pauvre homme. »

GENEVIÈVE

Et tu auras un superbe habit. Comment le veux-tu ?

RAME

Moi veux rouge avec or, comme capitaine anglais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais tu auras l'air d'un danseur de corde, mon brave homme.

RAME, *avec fierté*

Rame pas danseur. Dans pays à Rame, grand chef mettre habit rouge avec or. Habit superbe ! Grand chef tuer capitaine anglais et prendre habit. Rame veut habit comme grand chef.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, tu l'auras, mon ami. Tu seras en grand chef comme celui de ton pays.

RAME

Et moi envoyer portrait à pays, et tous croire Ramoramor grand chef à Blancs.

GENEVIÈVE

Et sais-tu ce que je ferai, Rame ? Je demanderai à ma bonne de te faire faire un superbe habit rouge avec *or*, et tu le mettras les jours de grandes fêtes. »

Pour le coup, Rame ne put contenir sa joie [1] ; il sauta, pirouetta, cria, chanta. Jamais on ne l'avait vu dans une joie pareille. Il courut chez Pélagie dans une si grande exaltation de bonheur, qu'elle le crut fou et qu'elle ne se rassura que lorsque Mlle Primerose et Geneviève lui eurent raconté ce qui s'était passé.

Rame, de son côté, annonça à toute la maison qu'il allait être grand chef tout rouge et or. Personne ne comprit ses explications entremêlées de bonds et de rires ; mais il fit un tel tapage et tout le monde autour de lui riait si fort et l'interrogeait d'une façon si bruyante que M. Dormère, qui se promenait dans les environs, vint voir ce qui se passait dans la cuisine. Quand on lui eut appris la cause de ce bruit, il se mit à rire lui-même de la figure que ferait le nègre en grand chef de sauvages, et il monta chez Mlle Primerose pour avoir l'explication plus complète de la grande joie de Rame.

La première chose qu'il vit en entrant, ce fut le portrait du nègre.

M. DORMÈRE

Qui est-ce qui a fait cela ?

---

1. Passage supprimé : « Il manqua étouffer Geneviève en l'embrassant, il se précipita sur Mlle Primerose et la serra contre son cœur. »

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est moi, mon cousin, pour ne pas perdre l'habitude du pinceau.

M. DORMÈRE

Mais c'est très bien. C'est frappant ! — Et c'est une fort belle peinture. — Très belle, je vous assure. — Je ne connais pas d'amateurs qui eussent pu si bien réussir. Je ne vous connaissais pas ce beau talent, ma cousine ; je vous en fais mon sincère compliment. — Comme c'est bien rendu ! — Et bien posé. Rien n'y manque.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Que l'habit, mon cousin. Figurez-vous que Rame a demandé et que je lui ai promis de l'habiller en rouge et or.

M. DORMÈRE

C'est ce que j'ai appris en bas à la cuisine, où ils sont groupés autour de Rame qui saute et qui crie ; à eux tous ils font un tapage infernal.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je n'ai jamais vu un homme si heureux ! Il a manqué de nous étouffer dans un élan de joie.

M. DORMÈRE

Je trouve seulement que Geneviève aurait dû me consulter avant de promettre à son nègre un vêtement aussi coûteux.

GENEVIÈVE

Je vous demande bien pardon, mon oncle ; c'est vrai ; j'aurais dû vous en demander la permission ; mais j'ai parlé sans réfléchir, et la grande joie de mon pauvre Rame m'a empêchée de sentir que j'avais eu tort.

M. DORMÈRE

C'est ainsi que vous faites sans cesse des sottises ; vous agissez et vous parlez toujours sans réflexion.

GENEVIÈVE, *timidement*

Excusez-moi, je vous en prie, mon oncle ; j'espère que vous voudrez bien m'accorder la permission que j'aurais dû vous demander plus tôt.

M. DORMÈRE

Il faut bien que je l'accorde, à présent que toute la maison est instruite de votre générosité ; au reste, je ne suis pas encore décidé, je vous donnerai demain ma réponse définitive. »

M. Dormère sortit, laissant Geneviève consternée et Mlle Primerose interdite.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, voilà un fameux père Rabat-Joie ! Est-il mauvais, cet homme-là ! Il se plaît à te tourmenter, ma pauvre enfant. Je suis sûr qu'il ne te refusera pas ; il ne peut pas te refuser. Il sait que je ne lui laisserais ni paix ni relâche tant qu'il vivrait, et que tout le monde saurait dans le voisinage qu'il a refusé à sa nièce Mlle Dormère, qui a soixante mille livres de rente en belles et bonnes terres, une dépense de trois cents francs au plus, pour récompenser le dévouement, les soins affectueux d'un ancien et fidèle serviteur de ses parents, qui le lui avaient recommandé en mourant. D'ailleurs, ma chère enfant, si ton oncle avait l'indignité de te refuser cette satisfaction, je payerais l'habit rouge de ma bourse.

GENEVIÈVE

Oh ! ma cousine, que vous êtes bonne ! mille fois trop bonne pour moi. Aussi je ne puis vous dire combien je suis reconnaissante des bontés que vous me témoignez. Jamais je n'oublierai tout ce que je vous dois. Quant à mon oncle, il a raison de trouver que j'aurais dû lui demander la permission de faire une si grosse dépense avant de la promettre ; j'ai eu tort, et il veut me le faire sentir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Le reproche qu'il t'a adressé aurait suffi, ma chère petite ; l'humble aveu que tu en as fait avec tant de douceur aurait dû le toucher. Et quant à moi, ne crains pas que cette dépense puisse me gêner. Sans avoir une fortune égale à la tienne, à la sienne, j'en ai assez pour que quelques centaines de francs ne puissent pas me gêner. Ainsi rassure-toi et n'y pense plus. »

Mlle Primerose embrassa Geneviève, qui lui rendit dix baisers pour un ; elle reprit bientôt son calme et ses leçons.

XVII

GENEVIÈVE FORTEMENT ATTAQUÉE, BIEN DÉFENDUE

Le soir du même jour, Mlle Primerose était seule avec M. Dormère.

« Mon cousin, lui dit-elle, ce n'est pas sérieusement, je pense, que vous avez déclaré à Geneviève vouloir réfléchir au bel habit rouge qu'elle a promis à Rame ?

M. DORMÈRE

Très sérieusement, ma cousine ; je ne veux pas que Geneviève se

permette de pareils actes d'indépendance. Je suis son tuteur, elle ne doit faire aucune dépense sans mon autorisation. Cet habit est une sottise, un ridicule et une inutilité. Vous en conviendrez, je pense.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

D'abord, mon cher ami, ce n'est pas une sottise, c'est un témoignage de reconnaissance pour les services dévoués de ce fidèle serviteur. Ce n'est pas un ridicule, c'est une élégance permise à un nègre [1]. Ce n'est pas une inutilité, car il n'est jamais inutile de procurer un vif plaisir à un excellent serviteur qui ne demande jamais rien et qui se dévoue du matin au soir au service de ses maîtres. — Vous êtes son tuteur, mais vous ne devez pas être son tyran. Vous ne pouvez pas exiger qu'à chaque dépense faite par elle ou pour elle, elle vienne vous en demander la permission. Avec la fortune qu'elle a et dont elle n'use jamais, vous devez avoir moins de répugnance à lui passer de rares et innocentes fantaisies.

M. DORMÈRE

Ce qui veut dire que vous trouveriez un refus de ma part une tyrannie révoltante ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *très vivement*

Certainement, et plus que révoltante, coupable. Et sachez d'avance que si vous lui refusez cette dépense, elle sera faite tout de même, parce que ce sera moi qui la lui payerai. Et sachez bien aussi que tout le monde le saura, que je le raconterai à tous ceux qui vous connaissent ; que vous êtes déjà fortement blâmé de votre sévérité à l'égard de cette malheureuse enfant. Tout le pays la connaît, tout le monde l'aime ; elle est bonne, elle est pieuse, elle est douce, charitable, jolie, gracieuse, intelligente ; elle a toutes les qualités que le père le plus exigeant serait heureux de trouver dans sa fille ; vous seul restez froid, indifférent, aveugle devant tant de charmes. Si vous continuez ainsi, je vous préviens que vous vous perdrez dans l'opinion de tous vos voisins et amis.

M. DORMÈRE

Mon Dieu, ma cousine, quelle volubilité, quelle animation et quelle sévérité dans vos jugements ! Vous faites d'une niaiserie une affaire importante.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Niaiserie pour vous, mais pas pour Geneviève, dont la vie d'enfant se compose de petites joies et de petits chagrins, petits pour nous, grands pour elle. En un mot, est-ce oui ou non ? Décidez-vous, je lui ai promis la réponse demain matin.

1. Ici nulle condescendance. Sophie relativise seulement les rituels vestimentaires.

M. DORMÈRE

Oui, oui, cent fois oui ! Si j'avais prévu cette grande colère et ces menaces bien inutiles, j'aurais commencé par consentir à tout. Vous êtes vraiment terrible dans vos mécontentements.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est ainsi que je suis, mon cher ! Je prends tout vivement et je ne ménage pas mes paroles, ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas les gens [1].

M. DORMÈRE

On peut dire, dans ce cas, que vous êtes une terrible amie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Terrible peut-être, mais sincère et fidèle. Et à présent, allez vous coucher ; je vais en faire autant ; il est tard et j'ai beaucoup à faire. Adieu, mon cousin, bonne nuit. Je vous enverrai Geneviève demain. »

Mlle Primerose se retira.

M. Dormère était assez mécontent des reproches de Mlle Primerose ; mais il sentit qu'ils étaient justes, et il résolut de changer de procédé quant aux dépenses de Geneviève.

Quand elle entra chez lui le lendemain, il lui parla le premier.

« Mlle Primerose m'a dit, Geneviève, que tu étais inquiète de mon consentement pour l'habit rouge de Rame. Rassure-toi, tu l'auras ; et à l'avenir, pour t'éviter l'ennui de me demander des permissions, je donnerai à Pélagie dix mille francs par an pour ta dépense personnelle, pour Rame et Pélagie ; tu t'arrangeras avec ta bonne pour tes charités, ta toilette, les gages de ta bonne, ceux de Rame et son habillement, tes livres, ta musique, toute ta dépense enfin.

GENEVIÈVE

Je vous remercie bien, mon oncle ; je vais le dire à Pélagie, qui sera bien contente ainsi que ma cousine.

M. DORMÈRE

Oui, va, ma fille, et habitue-toi à avoir de l'ordre dans tes dépenses. »

Geneviève quitta son oncle en le remerciant, en lui promettant de ne faire aucune dépense déraisonnable, et alla faire part de cette généreuse décision de son oncle à Pélagie et à Mlle Primerose. Elles s'en réjouirent avec elle, et il fut décidé qu'on ferait venir tout de suite le tailleur pour le bel habit rouge de Rame.

---

1. Ici encore, Sophie se décrit elle-même.

XVIII

PORTRAIT DE RAME CORRIGÉ PAR GEORGES

Quand le temps des vacances arriva, M. Dormère revint à Plaisance avec Georges, les mains vides de prix, tandis que le père de Jacques l'emmenait chargé de lauriers ; il avait eu des prix dans toutes les compositions, et il avait reçu les compliments et les éloges que méritaient son excellente conduite, son travail persévérant et son exacte obéissance. Cette année il revenait encore une fois l'un des meilleurs élèves de Vaugirard [1]. Geneviève regretta que Georges ne fût pas comme Jacques, mais elle fit son possible pour lui faire le meilleur accueil. Elle lui fit voir ce qu'il ne connaissait pas, et entre autres choses le portrait achevé de Rame.

« Qu'est-ce que c'est que ce vêtement de paillasse ? dit Georges en éclatant de rire.

GENEVIÈVE, *embarrassée*

C'est le bel habit de fête que mon oncle a bien voulu accorder à Rame ; il est si heureux quand il le met, qu'il fait plaisir à voir [2].

GEORGES

C'est un habit de bouffon, ma chère ; je m'étonne que papa ait consenti à une chose aussi ridicule, et que ma cousine Primerose ait bien voulu le peindre ainsi costumé.

GENEVIÈVE

Ma cousine a fait voir ce portrait à plusieurs personnes du voisinage. Elles l'ont trouvé très beau.

GEORGES

Il est horrible, ridicule ; s'il était à moi, je le couperais en morceaux immédiatement.

GENEVIÈVE

Heureusement qu'il n'est pas à toi, mais à moi, car ma cousine a bien voulu me le donner.

GEORGES

Beau trésor à conserver ! Tiens, je m'en vais, il me fait mal au cœur à regarder. »

---

1. Nouvelle allusion de Sophie à son petit-fils Jacques de Pitray.
2. Sophie avait d'abord écrit : « il fait plaisir à regarder ».

Et il sortit de l'appartement.

Geneviève soupira. « Il est toujours le même, pensa-t-elle ; il n'est pas meilleur qu'il n'était. Pourquoi ne ressemble-t-il pas au bon Jacques ? Comme je serais heureuse ! — Je vais passer de tristes vacances, je le crains bien. »

Elle avait raison, la pauvre enfant ; il ne se passait pas de jour qu'elle n'eût à souffrir du mauvais cœur et du mauvais caractère de Georges. Il devenait plus malveillant et plus jaloux de jour en jour. Sans cesse il se plaignait à son père de Geneviève, de Pélagie, de Rame et même de Mlle Primerose qu'il détestait et qui lui disait ses vérités sans se gêner.

Quelques jours avant la fin des vacances, Georges refusa d'accompagner Mlle Primerose et Geneviève dans une promenade qu'elles allaient faire dans les champs. Rame devait les suivre, comme toujours. — Un quart d'heure après leur départ, Georges entra sans bruit chez Mlle Primerose, retroussa ses manches, prit les pinceaux et la palette chargée de couleurs, grimpa sur une chaise et se mit à barbouiller le portrait de Rame, tout en parlant haut comme si le pauvre nègre pouvait l'entendre :

« Attends, coquin, dit-il, je vais te peindre, moi ; je vais te faire des cornes comme à un diable que tu es [1]. — Je vais te barbouiller ton habit de noir. — Là ! te voilà bien maintenant ! Tu ne seras plus fier et tu ne danseras plus devant ton horrible portrait. — Je suis content d'avoir pu t'arranger ainsi. Il y avait longtemps que j'attendais le moment. »

A peine eut-il fini ce dernier mot, qu'il entendit un cri semblable à un rugissement. Il se retourna avec effroi : il n'y avait personne. Dans les premiers moments de sa frayeur il resta immobile, ne sachant d'où provenait ce cri terrible qui n'avait rien d'humain.

Il se dépêcha de tout mettre en place et il se sauva dans sa chambre, inquiet, écoutant les bruits du dehors. Une demi-heure se passa sans qu'il entendît rien d'alarmant. Enfin un cri suivi de plusieurs autres cris retentit dans le bois. Georges écoutait ; les cris se rapprochaient, mais devenaient plus faibles. Enfin des voix confuses s'y mêlèrent ; il distingua celle de Mlle Primerose couvrant celle plus douce de Geneviève. Il reconnut aussi la voix de Rame entrecoupée de gémissements. Tout s'apaisa en approchant du château ; plusieurs personnes montèrent précipitamment l'escalier et se dirigèrent vers l'appartement de Mlle Primerose.

« Je suis perdu, se dit-il ; quelqu'un m'aura vu et aura été avertir la grosse Primerose, la sotte Geneviève et cet imbécile de nègre. — On n'a pas pu me reconnaître, j'espère. — Quand je me suis retourné, il n'y avait plus personne. — Je dirai que ce n'est pas moi. — Ils croiront

1. Dans le premier jet, le diable a aussi une langue rouge. Sophie insiste à plusieurs reprises mais la langue sera supprimée.

ce qu'ils voudront ; je soutiendrai que je ne suis pas sorti de ma chambre. — Vite un livre devant moi. »

En prenant le livre, il s'aperçut qu'il avait de la couleur aux mains ; il se dépêcha de les savonner, de les brosser, jusqu'à ce qu'il ne restât plus de traces de couleur. Mais... on ne pense pas à tout quand la conscience est troublée ; il oublia de vider la cuvette colorée de rouge et de noir, et de retourner le bas de ses manches, qui avaient touché à la couleur et qui en avaient en dedans ainsi que les manches de sa chemise. Il reprit son livre et attendit.

Pendant qu'il préparait son mensonge en faisant disparaître les traces de sa méchanceté, Rame, car c'était lui qui avait surpris Georges et qui s'était enfui en poussant ce cri terrible, Rame sanglotait devant son portrait.

RAME

Vous venir voir, mam'selle Primerose, vous voir, petite maîtresse : pauvre Rame diable, pauvre Rame des cornes, Rame plus habit rouge grand chef. Pauvre Rame ! Rame mourir de chagrin ! »

Geneviève pleurait du désespoir de son pauvre Rame ; Mlle Primerose était consternée.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu es sûr que c'est Georges qui a fait cela ? Tu l'as vu ?

RAME

Moi voir moussu Georges monté sur chaise et faire noir habit. Moi pousser grand cri et courir chercher mam'selle Primerose et petite maîtresse. Quoi faire, bonne mam'selle ? Comment laver ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *avec joie*

Laver ! la bonne idée ! Vite, un torchon, de l'huile. Je vais tout raccommoder !

RAME

Voilà torchon. Comment torchon raccommoder ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu vas voir. Va vite demander à Pélagie trois vieux chiffons et de l'huile. »

Mlle Primerose décrocha le tableau, le posa sur son chevalet et avec le torchon se mit à enlever la couleur encore toute fraîche du visage, puis de l'habit, et le tout reprit sa couleur ; elle acheva le nettoyage avec les torchons et l'huile qu'apporta Rame. En un quart d'heure il ne restait rien des couleurs de Georges ; et celles de dessous, qui étaient bien sèches, reparurent aussi belles qu'auparavant.

Rame témoigna sa joie en se jetant aux genoux de Mlle Primerose

et en lui baisant les pieds. Geneviève était enchantée du bonheur de Rame et embrassait Mlle Primerose en la remerciant mille fois.

« A présent, dit Mlle Primerose, je vais me laver les mains ; j'irai ensuite raconter à M. Dormère l'abominable méchanceté de son cher Georges, et nous verrons s'il osera la lui pardonner. »

Geneviève, cette fois ne demanda pas grâce pour son cousin ; elle avait été indignée du chagrin qu'il avait causé au pauvre Rame, et elle-même trouvait que Georges méritait une punition sévère.

XIX

FAIBLESSE PATERNELLE

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *entrant chez M. Dormère*

Eh bien, mon cousin, votre Georges vient de faire une jolie méchanceté.

M. DORMÈRE, *souriant*

A Geneviève sans doute ? Il lui a emmêlé un écheveau de laine ou déchiré une robe ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Non ; je ne vous aurais pas dérangé pour si peu de chose ; ce n'est pas à Geneviève qu'il a joué un tour abominable, mais à moi.

M. DORMÈRE

A vous, ma cousine ? Comment aurait-il osé ? Il y a sans doute quelque erreur ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Aucune erreur n'est possible, monsieur, et quant à oser, votre méchant Georges ose tout. Pourquoi n'oserait-il pas ? Il sait si bien qu'il n'y a rien à craindre.

M. DORMÈRE

Mais qu'est-ce donc, ma cousine ? Veuillez m'expliquer...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ce sera facile à comprendre. Vous connaissez le portrait que j'ai fait de Rame ?

M. DORMÈRE

Certainement, et peint avec beaucoup de talent. Est-ce que Georges se serait permis de le blâmer ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ce ne serait pas un grand crime : d'abord il n'y connaît rien et son jugement m'importe peu ; et puis chacun est libre d'avoir son goût.

M. DORMÈRE

Mais qu'a donc fait Georges ? Je ne devine pas en quoi il a pu vous fâcher à propos de ce portrait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il a imaginé d'abîmer mon travail qui représentait un homme qu'il déteste, qui appartenait à Geneviève qu'il cherche à chagriner de toutes façons, et qui était fait par moi qu'il n'aime pas davantage. M. Georges est monté sur une chaise après avoir pris ma palette, mes couleurs et mes pinceaux ; il a barbouillé la figure de Rame, il lui a peint deux cornes sur la tête, il a couvert de noir son bel habit rouge ; et pendant qu'il était à ce beau travail, il a été surpris par Rame, qui n'était pas sorti avec nous et qui l'a pris sur le fait ; ainsi il ne pourra pas nier cette fois.

M. DORMÈRE, *irrité*

Georges a fait cela ? Rame est-il bien sûr que ce soit lui ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Puisqu'il l'a vu, de ses deux yeux vu ! Rame a jeté un cri et il a couru dans le parc pour m'avertir ; nous sommes revenues avec lui et nous avons tous vu ce que je viens de vous dire.

M. DORMÈRE, *avec colère*

C'est trop fort, en vérité ! Ce n'est pas supportable. Où est-il ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je n'en sais rien : vous pensez bien que, se voyant découvert, il n'est pas resté là à m'attendre. Il se sera sauvé quelque part. »

M. Dormère sortit de son cabinet, suivi de Mlle Primerose, et commença par entrer chez Georges, qu'il trouva, à sa grande surprise, endormi, la tête et les bras appuyés sur son livre.

« Georges ! » s'écria M. Dormère.

Georges s'éveilla en sursaut, se frotta les yeux comme quelqu'un qui a peine à les ouvrir et répondit d'une voix endormie :

« Quoi, papa ? Je dormais ; j'étais fatigué de lire.

M. DORMÈRE

Pourquoi as-tu abîmé le portrait de Rame peint par ma cousine ?

GEORGES

Abîmé ! le portrait de Rame ! Moi ? Comment ? Quand ?

M. DORMÈRE

Tout à l'heure, monsieur ; et Rame vous a vu barbouillant ce portrait.

GEORGES

Rame ! Où donc ? Je n'ai pas vu Rame. Je n'ai pas vu le portrait.

M. DORMÈRE

Vous étiez chez Mlle Primerose quand Rame y est entré.

GEORGES

Je n'ai pas été chez ma cousine ; je ne comprends rien ; je ne sais pas ce que vous voulez dire, papa. »

M. Dormère commençait à douter et à regarder Mlle Primerose avec étonnement. La cousine, qui connaissait la fausseté de Georges, s'étonnait aussi, non pas de l'accusation, dont elle ne doutait pas, mais de l'impudence de Georges et du calme avec lequel il niait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comment, Georges, vous osez nier avec autant d'assurance ce que Rame vous a vu faire et ce que j'ai fait ?

GEORGES

Mais qu'est-ce qu'il m'a vu faire ? C'est cela que je vous demande, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il vous a vu, monté sur une chaise, barbouillant son portrait de noir et de rouge.

GEORGES

Ah ! par exemple ! Il n'osera pas le répéter devant moi.

— C'est ce que nous allons voir », dit Mlle Primerose avec indignation.

Elle sortit précipitamment.

M. DORMÈRE, *serrant les deux mains de Georges*

Georges, je t'en supplie, dis-moi la vérité ; à moi seul ; à moi ton père, qui t'aime, qui te crois, qui te pardonnera si tu avoues franchement ta faute, laquelle, au total, est plus une espièglerie qu'une méchanceté. Dis-moi, mon fils, est-ce Rame qui s'est trompé en croyant te reconnaître, ou si c'est toi qui me trompes en niant la vérité ? »

Georges eut un instant d'hésitation, il fut sur le point d'avouer sa faute, de se jeter au cou de son père dont la bonté le touchait.

GEORGES

Papa, dit-il, papa, Rame..., Rame s'est trompé ; il a pris un autre pour moi. Je vous jure que je ne l'ai pas vu depuis le déjeuner.

— Je te crois, mon ami, je te crois. J'entends ma cousine ; je la détromperai, car elle est persuadée que c'est toi.

GEORGES

Et chassez ce vilain Rame, mon cher papa, qui cherche toujours à me nuire près de vous.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Voici Rame que je vous amène, mon cousin. Interrogez-le vous-même ; vous jugerez après.

M. DORMÈRE

Rame, quand avez-vous vu Georges et qu'avez-vous vu ?

RAME

Moussu Dormère, moi entrer chez mam'selle Primerose, moi voir moussu Georges monté sur grande chaise rouge ; lui tenir dans les mains pinceaux, palette à mam'selle Primerose ; moi voir pauvre Rame avec cornes, avec habit laid, noir ; moi effrayé voir Rame diable, moi pousser grand cri, et moi courir vite chercher mam'selle Primerose et petite maîtresse. Voilà quoi voir moi Rame.

M. DORMÈRE

Mon cher, Georges n'a pas bougé de sa chambre ; vous vous êtes trompé, ce n'était pas Georges.

RAME

Moi assure moi avoir vu moussu Georges ; moi jure c'était moussu Georges. Lui faire Rame diable.

M. DORMÈRE

Et moi je vous dis que vous êtes un menteur et que je ne crois pas un mot de ce que vous dites ; et comme je ne veux pas que mon fils soit victime de votre méchanceté, je vous chasse de chez moi et je vous défends d'y jamais rentrer.

— Petite maîtresse ! petite maîtresse ! » s'écria douloureusement le pauvre Rame ; et il se jeta aux pieds de Mlle Primerose en implorant sa protection.

GEORGES, *triomphant*

Et puis, papa, si j'avais peint tout cela, comme dit Rame, j'aurais de la couleur aux mains, et voyez les miennes ; elles sont propres et sans couleur. »

Rame restait atterré des paroles de M. Dormère et de l'impudence de Georges. Mlle Primerose n'était pas moins indignée, mais elle n'avait aucune preuve pour justifier le pauvre Rame et démontrer les mensonges de Georges. Se tournant de tous côtés pour trouver quelques traces de couleurs, elle aperçut la cuvette pleine d'eau rouge et noire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qu'est-ce que c'est ? il y a de la couleur dans cette eau sale. »

Georges tressaillit et rougit, mais ne répondit pas. Mlle Primerose s'approcha de lui, saisit ses mains et, les regardant attentivement, elle aperçut sous les manches de la veste celles de la chemise qui étaient tachées de noir et de rouge. Elle retourna promptement les manches de drap : le dedans avait de la couleur rouge et noire toute fraîche, la chemise également.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qu'est-ce que c'est, monsieur Dormère ? Est-ce de la couleur ? Qu'en pensez-vous ? »

M. Dormère, éclairé sur la vérité, repoussa rudement Georges, qui tomba dans un fauteuil en cachant son visage avec ses mains.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Parlez, monsieur Dormère, parlez. Lequel des deux mérite d'être chassé ? »

M. Dormère ne répondit pas d'abord, mais, sur l'insistance de Mlle Primerose qui tenait à ce que justice fût faite, il se leva ; son visage pâle et altéré répondit par avance à l'interrogation de Mlle Primerose.

« Laissez-moi, de grâce, dit-il, laissez-moi seul avec Georges. — Reste, toi, continua-t-il en s'adressant à Georges qui cherchait à sortir. Mais, avant de laisser partir ta cousine et Rame, demande-leur pardon. — Tout de suite. — Obéis-moi. — A genoux ! » Et, appuyant ses mains sur les épaules de Georges, il le força à se mettre à genoux et à répéter les paroles d'excuses que lui dictait son père.

« A présent, dit M. Dormère, laissez-moi, ma cousine, et emmenez votre pauvre Rame. »

S'approchant de Mlle Primerose, il lui dit très bas :

« Je vous prie, ma chère cousine, de ne parler de tout cela à personne ; et dites à Rame de ne pas en parler dans la maison. »

Mlle Primerose lui serra la main en signe d'assentiment et sortit avec Rame.

Quand M. Dormère resta seul avec Georges, il lui dit avec tristesse :

« Vois, Georges, ce que tu as amené par ton indigne conduite. Au lieu d'expier ta méchanceté par un aveu complet de ta faute, tu mens, tu laisses accuser un domestique auquel je suis forcé de te faire faire des excuses. Oh ! Georges, quelle honte pour toi et pour moi ! Crois-tu que je n'aie pas partagé ton humiliation ? Pourquoi ne m'as-tu pas tout avoué quand je te l'ai demandé avec une tendresse qui aurait dû t'ôter toute crainte ? Je ne peux plus te mettre en présence de Mlle Primerose et de Rame, ce malheureux Rame que tu voulais me faire chasser. Ce soir je t'emmène à Paris ; nous irons achever les vacances chez un de mes oncles et tu iras continuer tes études à Arcueil [1], dans le collège

1. Il s'agit de l'école Albert-le-Grand, à quatre kilomètres de Sceaux.

des pères dominicains. Mais, Georges, réfléchis sur ta conduite, et si tu veux que je te pardonne, promets-moi de ne plus me causer des chagrins qui me rendent si malheureux.

GEORGES

Oui, papa, je vous le promets ; vous serez content de moi à l'avenir, croyez-le. »

M. Dormère embrassa Georges, qui avait retrouvé son calme depuis qu'il se sentait délivré de la crainte d'une punition plus sévère qu'il savait avoir méritée. — Le reste de l'après-midi fut employé à tout préparer pour le départ. Vers cinq heures, la voiture, chargée de leurs malles, alla les attendre sur la grande route ; ils prirent le chemin de fer et arrivèrent à Paris deux heures après.

Vers l'heure du dîner, un domestique apporta une lettre pour Mlle Primerose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

De qui cette lettre, Pierre ?

PIERRE

De Monsieur, qui m'a commandé de la remettre à Mademoiselle à six heures.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

De M. Dormère ! Que peut-il avoir à m'écrire ? »

Mlle Primerose lut la lettre avec la plus grande surprise. Elle lui annonçait le départ, l'absence de Georges, son entrée au collège d'Arcueil et la résolution de M. Dormère de vivre seul à l'avenir. Il la priait instamment de placer Geneviève dans un pensionnat dont il laissait le choix à sa cousine. Il ajoutait que Rame devait chercher à se pourvoir d'une place ou d'une occupation quelconque, car il ne rentrerait lui-même à Plaisance que lorsqu'il serait assuré de n'y plus trouver ceux qui avaient occasionné à son fils et à lui-même une humiliation qu'il ne pourrait jamais oublier.

XX

PLAISANCE DEVIENT DÉSERT

La lecture de cette lettre causa à Mlle Primerose une surprise et un mécontentement qu'elle se sentit le besoin impérieux [1] de communiquer à quelqu'un ; elle appela Geneviève et Pélagie.

1. Le mot « impérieux », plus fort, a remplacé le « ne put s'empêcher » du brouillon.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, chère petite, et vous, Pélagie, voilà du nouveau ! — Une nouvelle incroyable. Savez-vous la sottise que fait mon absurde cousin, le seigneur Dormère ? Il est parti ! parti avec son gredin de Georges.

PÉLAGIE

Parti ! Pour où donc ? Et pourquoi ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Parti pour je ne sais où, ma chère. Et pourquoi ? Il ne le dit pas, mais c'est pour son gredin de Georges, j'en suis sûre.

GENEVIÈVE

Et quand mon oncle reviendra-t-il ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ah ! voilà le plus abominable de l'affaire. Il reviendra quand moi, Pélagie, Geneviève et Rame aurons quitté la maison pour n'y plus revenir.

GENEVIÈVE

Ah ! mon Dieu ! il me chasse ? il nous chasse tous ? Et pourquoi ? Qu'avons-nous fait ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Voilà ce que vous ne savez pas, pauvres infortunées, et ce que je sais, moi. Il nous chasse parce que Georges est, comme je l'ai dit, un gredin, un gueux fieffé, un abominable coquin.

GENEVIÈVE

Mais qu'a fait Georges ? Je ne comprends pas, moi.

PÉLAGIE

Ni moi non plus ; je n'y comprends pas un mot.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est que j'avais gardé le secret d'une scène terrible que nous avons eue chez Georges. »

Mlle Primerose, enchantée de pouvoir se décharger d'un secret, raconta dans tous ses détails, avec les explications les plus accablantes [1] pour Georges, toute la scène qui s'était passée à trois heures. Elle fit partager son indignation à Pélagie et même à Geneviève, que la douleur de Rame avait beaucoup affligée.

GENEVIÈVE, *pleurant*

Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir, mon pauvre Rame,

1. Sophie avait d'abord écrit : « les plus accablantes explications ».

Pélagie et moi ? Et vous, ma cousine, qui avez été si bonne pour moi, qui m'avez fait tant de bien, que j'aime tant, vous allez donc nous quitter ? Je ne vous verrai plus ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *d'un air décidé*

Non, non, ma chère petite ; sois tranquille ; je te verrai, tu me verras, tu verras Rame et Pélagie. J'ai aussi mes petits projets, moi ; et je vexerai ce seigneur pacha qui veut nous vexer pour venger son cher fils de la honte qu'il s'est attirée par sa scélératesse. Ah ! mon beau cousin ! vous voulez nous punir, nous affliger tous du même coup de filet ! Du tout, du tout. Je ne vous laisserai pas faire ; je suis là, moi. — Voici ce que je vais faire. — Je vais prendre une maison à Auteuil [1], à la porte de Paris. Je vais m'y installer avec toi, avec Pélagie, Azéma et Rame. Tu iras en pensionnaire externe chez les Dames de l'Assomption ; tu mangeras et tu coucheras chez moi ; tu seras tranquille, heureuse. Ton oncle enragera, et je me moquerai de lui, je ne perdrai pas une occasion de le faire enrager.

GENEVIÈVE, *l'embrassant*

Merci, ma bonne cousine, de votre bonne pensée ; mais mon oncle le voudra-t-il ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il faudra bien qu'il le veuille ; j'ai sa lettre qui m'autorise à faire de toi ce que je voudrai. Et je veux cela, moi ; il ne peut pas m'en empêcher.

PÉLAGIE

Mais, mademoiselle, permettez-moi de vous faire observer que ce sera un établissement bien cher ; votre fortune pourra-t-elle suffire à la dépense ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Soyez tranquille là-dessus, ma bonne Pélagie ; d'abord, j'ai vingt mille livres de rente à moi ; et puis, ne doit-il pas payer, lui, l'entretien de sa pupille ? Je lui ferai payer quinze mille francs par an pour elle et ses gens ; et nous verrons s'il osera les refuser, avec la fortune qu'elle possède. Je suis contente d'avoir trouvé cela. Azéma, Azéma, venez vite ! »

Azéma entra. « Que veut Mademoiselle ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je veux, ma chère, que vous alliez demain matin à Paris. Vous irez

1. Auteuil, qui fait aujourd'hui partie du XVIe arrondissement, avait été aux XVIIe et XVIIIe siècles un lieu très prisé des philosophes et des hommes de lettres : Molière, La Fontaine, Boileau, d'Aguesseau (aïeul de l'époux de Sophie), Condorcet y firent de longs séjours.

à Auteuil ; vous courrez toutes les rues qui se trouvent près du couvent de l'Assomption ; vous entrerez dans toutes les maisons à louer. Il m'en faut une qui puisse contenir une dame avec une petite fille de dix à douze ans, une bonne, une femme de chambre et un domestique ; il faut une salle à manger, un salon, des chambres à coucher, une salle d'étude et le reste.

« Vous comprenez ?

AZÉMA

Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Si vous trouvez une maison avec un jardin, ce sera mieux.

AZÉMA

Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il faut une cuisine, une antichambre, cave à vin, cave à bois, grenier. Vous comprenez ?

AZÉMA

Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est bien, vous prendrez le chemin de fer de sept heures, demain matin ; vous reviendrez le soir ; plus tôt, si vous avez trouvé ce que je vous demande. Vous comprenez ?

AZÉMA

Ce n'est pas difficile à comprendre, Mademoiselle ; à moins d'être une idiote, ce que je ne suis pas, Dieu merci.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous pourriez vous dispenser de dire tant de paroles inutiles. Un "oui, Mademoiselle" aurait suffi. Mais je ne peux pas vous corriger de cette mauvaise habitude de parler, parler toujours, dire cent paroles pour une.

AZÉMA

Mais je ne parle pas comme dit Mademoiselle. D'abord cela me serait difficile, car c'est Mademoiselle qui a toujours la parole ; c'est à peine si je puis placer un mot.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Peut-on s'abuser à ce point ! Moi qui ne parle presque pas, au point que je me reproche souvent de ne pas assez parler.

AZÉMA

Mademoiselle peut avoir la conscience tranquille sur ce point ; elle parle assez, Dieu merci !

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous devenez impertinente, Azéma. Voilà ce que c'est que de trop parler ; on finit toujours par dire des sottises. Comme il est vrai qu'on ne connaît jamais assez ses défauts ! »

Azéma n'osa pas répliquer ; elle quitta la chambre. Mlle Primerose expliqua plus longuement ses intentions à Geneviève et à Pélagie, qui chercha vainement à placer quelques mots. Mlle Primerose, excitée par l'irritation qu'elle éprouvait de la conduite de M. Dormère, parla jusqu'au dîner, qui vint heureusement interrompre le bavardage de cette excellente mais bizarre personne.

XXI

ANNÉES DE PENSIONNAT ET DE COLLÈGE

Le projet de Mlle Primerose s'exécuta heureusement ; elle alla voir une maison que lui indiqua Azéma et qui se trouvait tout près de l'Assomption ; les dames du pensionnat consentirent à recevoir Mlle Dormère en externe avec la modification du repas du midi. Geneviève devait arriver à huit heures du matin et ne rentrer chez sa cousine qu'à six heures pour dîner ; elle jouissait ainsi des récréations avec ses compagnes. Rame ou Pélagie la menaient et la ramenaient ; Pélagie était chargée de faire la cuisine.

Geneviève se trouvait parfaitement heureuse. Mlle Primerose la menait chez son oncle une ou deux fois par mois ; elle y rencontrait quelquefois Jacques, qui la voyait aussi chez elle à Auteuil, mais pas Georges, dont les jours de sortie ne s'accordaient pas avec les siens ; ni l'un ni l'autre ne le regrettèrent.

Pendant les sept années que Geneviève passa au couvent, elle n'alla pas une seule fois passer les vacances à Plaisance ; son oncle menait Georges aux eaux et chez des parents ou des amis. Tous les ans Geneviève allait avec Mlle Primerose, Rame et Pélagie, soit aux bains de mer, soit en Suisse, près de Genève, où Mlle Primerose avait une vieille tante qui l'aimait beaucoup et qui avait pris Geneviève en grande amitié.

Georges pendant ce temps devenait de plus en plus paresseux, insubordonné et méchant. La première communion, qui avait donné à Geneviève une bonne et solide piété, n'avait produit aucun effet sur le cœur et l'âme de Georges. Quand il quitta son collège d'Arcueil à

l'âge de dix-huit ans, son père l'établit à Paris pour achever ses études. Il profita de sa liberté non pour travailler, mais pour dépenser de l'argent et faire des sottises ; il allait souvent au spectacle, il donnait à ses amis des déjeuners et des dîners aux restaurants les plus élégants ; il devenait enfin un dépensier et un mauvais sujet. Malgré les libéralités de son père, il avait des dettes qu'il n'osait pas avouer.

La conduite de Jacques avait été bien différente. Après avoir brillamment fait ses classes au collège de Vaugirard, il travailla avec la même ardeur à passer son examen de bachelier ; il fut reçu avec distinction. Il fit ensuite son droit, passa de brillants examens et fut reçu docteur ès lettres.

Pendant ces dix années il ne négligea jamais sa petite cousine et amie Geneviève et Mlle Primerose. Au collège il trouvait toujours le temps, à chaque sortie, d'aller passer une heure ou deux avec elles. Et quand il quitta le collège et qu'il eut plus de liberté, il ne passait jamais plus de deux jours sans aller les voir, et il leur consacrait toujours la journée du dimanche ; de cette sorte l'amitié des deux enfants ne subit aucune interruption et devint une amitié fraternelle des plus tendres.

Quant à Georges, il n'avait pas vu Geneviève depuis les dix années qu'ils s'étaient séparés à Plaisance ; elle avait dix-huit ans, et depuis deux ans elle avait quitté le couvent.

Au bout de ce temps M. Dormère engagea Mlle Primerose et Geneviève à venir passer un mois ou deux à Plaisance.

« Georges y sera aussi, dit-il ; vous referez connaissance. Te voilà tout à fait jeune personne, Geneviève ; Georges a vingt-trois ans [1] ; il n'y a plus à craindre les querelles d'autrefois.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Nous acceptons avec plaisir, mon cousin. Geneviève désire beaucoup se retrouver à Plaisance ; elle sera fort contente d'y trouver son cousin. Mais, mon cousin, j'ai une demande à vous faire.

M. DORMÈRE

Elle est accordée d'avance, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Permettez-moi d'amener Rame et Pélagie pour notre service particulier.

M. DORMÈRE, *souriant*

Mais cela va sans dire, ma cousine ; le pauvre Rame peut-il vivre sans "petite maîtresse" ? »

On convint d'arriver à Plaisance huit jours après le commencement des vacances, quand Georges serait libéré de ses cours. Geneviève se réjouit beaucoup de l'invitation de son oncle et attendit avec impatience

1. Sophie a rajeuni son personnage qui, dans le manuscrit, avait 29 ans.

le jour du départ. Rame fut enchanté de se retrouver à Plaisance avec Geneviève, qu'il n'appelait plus *petite maîtresse,* mais *jeune maîtresse* ou *jolie maîtresse.* Geneviève lui avait défendu de l'appeler *jolie maîtresse,* mais pour la première fois il refusa de lui obéir.

RAME

Bonne petite maîtresse, laisser Rame dire *jolie maîtresse ;* vous si jolie ! Tout le monde dire : Oh ! la jolie mam'selle ! Oh ! Rame heureux avoir si jolie maîtresse. Rame fier, Rame content dire : jolie maîtresse.

GENEVIÈVE

Fais comme tu voudras, mon pauvre Rame ; mais c'est ridicule, je t'assure.

RAME

Quoi ça fait à Rame ? Moi rire de moqueur ridicule. Moi dire : jolie maîtresse. »

Tout ce que put obtenir Geneviève fut que Rame ne l'appellerait pas *jolie maîtresse* en lui parlant à elle-même ou en sa présence.

Quand Geneviève et Mlle Primerose arrivèrent à la station de Plaisance, elles trouvèrent M. Dormère qui les attendait à la gare avec sa voiture ; elles furent très sensibles à cette attention, et l'en remercièrent affectueusement.

M. DORMÈRE

C'est bien naturel que je vienne vous chercher moi-même pour vous réinstaller chez moi. Georges vous attend à la maison.

GENEVIÈVE

Je serai bien contente de le revoir, mon oncle ; il y a si longtemps que je ne l'ai vu.

M. DORMÈRE

Lui aussi attend ton arrivée avec impatience. »

Peu d'instants après, elles descendirent de voiture ; Georges n'y était pas. M. Dormère en fut contrarié.

« Où peut-il être ? dit-il avec un peu d'humeur.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mon cher ami, est-ce qu'on sait jamais où sont les jeunes gens ? Ils sont toujours où ils ne doivent pas être. Comment vouliez-vous que Georges nous attendît à la porte, planté là, comme une borne ? Laissez-le donc faire à sa fantaisie, nous le retrouverons tout à l'heure.

GENEVIÈVE

Et c'est pour le mieux, mon oncle ; nous sommes couvertes de poussière, et si vous permettez, nous monterons chez nous pour nous arranger.

M. DORMÈRE, *l'embrassant*

Va, ma fille, tu as peut-être raison ; un peu de coquetterie féminine ne sied pas mal à une jeune personne.

GENEVIÈVE

Oh ! mon oncle, ce n'est pas par coquetterie ce que j'en dis. Mais je n'aime pas être couverte de fumée de charbon et de poussière.

M. DORMÈRE

Tu as raison, je te le répète ; je vais à la recherche de Georges. »

Pendant que ces dames prenaient le chemin connu de leur appartement et que Pélagie et Rame défaisaient leurs paquets, M. Dormère se mit à la recherche de Georges, qu'il trouva finissant sa toilette dans sa chambre.

M. DORMÈRE

Que fais-tu donc, Georges ? Mlle Primerose et Geneviève sont arrivées ; j'avais annoncé que tu les attendais avec impatience, et, au lieu de te trouver au perron, je te trouve faisant ta toilette.

GEORGES

C'est pour me présenter avec tous mes avantages, mon père. Je ne vois pas pourquoi je me serais assommé à faire le pied de grue devant le perron comme un suisse qui garde la porte. J'aurai tout le temps de les voir pendant les deux mois qu'elles doivent passer ici.

M. DORMÈRE

Si tu n'es pas plus galant que cela, mon ami, tu feras manquer mes projets.

GEORGES

Ah ! vous avez des projets ? Quels sont-ils ? Vous ne m'en aviez rien dit.

M. DORMÈRE

Et je ne t'en aurais pas parlé encore, si je ne voyais que tu commences mal et que tu ne comprends pas de quelle importance sont les premières impressions.

GEORGES

Mais c'est, au contraire, pour que la première impression soit bonne, que je me fais beau pour les éblouir.

M. DORMÈRE

D'abord tu n'as pas besoin de te faire beau ; tu sais très bien que tu es beau naturellement. Geneviève, qui ne t'a pas vu depuis dix ans, te trouvera certainement très beau ; mais il s'agit d'être, en même temps, aimable, empressé...

GEORGES

Ah ! c'est Geneviève qu'il s'agit d'éblouir ? Pourquoi cela ?

M. DORMÈRE

Parce que mon projet est de te faire épouser Geneviève, qui est un superbe parti.

GEORGES

Est-elle jolie, agréable, distinguée ?

M. DORMÈRE

Elle est très jolie, pleine de charme et de distinction.

GEORGES

Comment est-elle ? Grande, petite, maigre, grasse, blonde ou brune ?

M. DORMÈRE

Elle est grande, mince, élancée ; elle a l'embonpoint nécessaire pour être très bien ; elle a des cheveux blond cendré, pas trop blonds, sur la limite du châtain clair ; elle a de grands yeux bleu foncé, charmants, doux, vifs et intelligents ; des traits fins, un teint charmant, légèrement coloré, de petits pieds, de petites mains blanches et fines, une tournure distinguée ; enfin dans toute sa personne il y a un charme, une grâce, une élégance qui en font une des plus charmantes femmes que j'aie jamais vues.

GEORGES

Quel portrait séduisant ! Et quelle fortune a-t-elle ?

M. DORMÈRE

Ses parents lui ont laissé soixante mille livres de rente ; depuis je l'ai augmentée de quatre cent mille francs, en plaçant ses revenus.

GEORGES

Elle a vécu à vos crochets tout ce temps-là ?

M. DORMÈRE

Non, je donnais pour son éducation quinze mille francs par an sur ses revenus.

GEORGES

Au fait, c'est un joli parti ; il vaut la peine qu'on s'en occupe un peu.

M. DORMÈRE

Mais tu comprends que pour la faire consentir à t'épouser, il faut

lui plaire ; et que si tu la négliges, tu ne lui plairas pas. N'oublie pas, mon ami, que tu as bien des choses de ton enfance à lui faire oublier ou du moins pardonner.

GEORGES

Quant à cela, je ne suis pas inquiet ; elle est bonne et douce ; je suis sûr qu'elle a déjà tout oublié et depuis longtemps.

M. DORMÈRE

Ne t'y fie pas trop, mon ami ; les impressions d'enfance s'effacent difficilement et celles que tu lui as laissées ne doivent pas t'être favorables.

GEORGES

C'est bon, c'est bon. Soyez tranquille, mon père ; quand elle me verra, ses impressions changeront, j'en réponds.

XXII

GEORGES ET GENEVIÈVE

Georges avait terminé sa toilette ; il se regardait avec complaisance dans son armoire à glace, et son air satisfait laissait voir qu'il était sûr de son succès.

Il quitta son père pour aller chez Geneviève ; il frappa à la porte ; une voix douce lui dit : « Entrez. »

Georges entra et s'arrêta un instant à la porte.

GENEVIÈVE, *courant à lui*

C'est toi, Georges ? Je suis contente de te revoir ! Il y a si longtemps ! »

Georges l'embrassa à plusieurs reprises avant de parler. Il semblait ému.

GEORGES, *très ému*

Geneviève ! Ma cousine, ma sœur, avec quel bonheur je te retrouve ! J'ai tant pensé à toi ! Je suis si heureux de notre réunion ! »

Il s'arrêta, regarda autour de lui et continua d'un air pénétré :

« Cette chambre me rappelle des souvenirs bien pénibles. C'est ici que j'ai commis une action dont le souvenir et la honte m'ont si longtemps poursuivi. Je sentais si bien que j'avais mérité ton mépris !

GENEVIÈVE

Comment ! tu y penses encore depuis tant d'années ? Quelle folie,

Georges ! Crois-tu que je te juge sur les actes de ton enfance, que j'aie pu t'en conserver de la rancune ? Tout cela me revient comme un rêve. Il faut que tu l'oublies comme moi et que nous commencions une nouvelle vie d'amitié sans nous souvenir du temps de notre enfance. »

Mlle Primerose entra ; Georges s'avança vivement vers elle et l'embrassa avec tendresse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *étonnée*

Tu m'aimes donc, toi ? Je croyais que tu me détestais toujours.

GEORGES, *avec animation*

Moi, vous détester ? Ah ! ma cousine, ne me jugez pas d'après mon triste passé ; depuis des années je désire vous revoir, vous renouveler volontairement les excuses que mon père m'a forcé de vous faire la dernière fois que je vous ai vue ; j'attendais avec impatience le jour où nous nous retrouverions dans cette même demeure où vous m'avez connu si méchant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *froidement*

Tout cela est très bien, mon ami. Mais pourquoi alors n'es-tu pas venu me voir à Auteuil ?

GEORGES

Hélas ! ma cousine, mes journées étaient si occupées ; des cours à suivre, des examens à préparer ; il ne me restait plus de temps pour mes amis.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *d'un ton moqueur*

Laisse donc ! Crois-tu que j'ignore tes déjeuners, tes dîners fins, tes spectacles, tes parties de plaisir ? Voyons, finissons cette comédie ; je n'ai pas dix-huit ans comme Geneviève ; ne joue pas l'attendrissement, le repentir. Je devine ce que tu veux ; tu ne l'auras pas, c'est moi qui te le dis. — Laisse-nous finir nos petits arrangements ; nous irons te rejoindre au salon à l'heure du dîner. »

Georges ne répondit pas et sortit fort irrité contre la cousine Primerose, qui lui inspirait la même antipathie que dans son enfance.

« Si on pouvait l'éloigner, pensa-t-il, la faire partir ! Cette vieille folle dérangera les projets de mon père, et je n'aurai pas Geneviève. Et cette petite sotte qui ne me défend pas, qui ne dit pas un mot en ma faveur ! Mais elle est jolie, très jolie ; elle a quatre-vingt mille livres de rente ; il faut absolument qu'elle consente à devenir Mme Dormère. »

Georges alla raconter à son père son insuccès près de Mlle Primerose.

« Figurez-vous, mon père, dit-il en terminant son récit, qu'elle a eu la méchanceté de rappeler le mauvais tour que je lui ai joué en barbouillant le portrait de son horrible nègre. Je ne savais quelle contenance tenir. C'est désagréable cela.

M. DORMÈRE

Et Geneviève, comment t'a-t-elle reçu ?

GEORGES

Très bien, très amicalement ; elle ne pense à rien, elle ; elle a tout oublié.

M. DORMÈRE

C'est l'important. Sois aimable pour elle : elle t'aimera.

GEORGES

Je ne demande pas mieux, moi. Mais si jamais je l'épouse, je mets à la porte cette vieille cousine, et je défendrai à Geneviève de la voir.

M. DORMÈRE

Nous n'en sommes pas encore là, mon ami. Commence par plaire à la petite.

GEORGES

Je ferai mon possible ; vous pouvez y compter. Elles vont descendre ; l'heure du dîner approche. »

M. Dormère et son fils passèrent au salon, où ils attendirent ces dames.

Au premier coup de cloche, Mlle Primerose et Geneviève descendirent. Après avoir dit quelques mots à son oncle, Geneviève s'approcha de Georges, qui se tenait un peu à l'écart en examinant attentivement sa cousine.

GENEVIÈVE

Tu as perdu l'habitude des accès de franchise de notre cousine, mon pauvre Georges ; tu as l'air un peu préoccupé ; ne lui garde pas rancune, je t'en prie, et surtout ne pense pas que je partage ses ressentiments sur ton long oubli. C'était tout naturel ; nous vivions si séparés : moi petite fille, toi jeune homme déjà et occupé d'études sérieuses.

GEORGES

Je te remercie de me rassurer sur tes sentiments à mon égard ; mais ce n'était pas à ma cousine Primerose que je pensais. C'est à toi dont j'admirais la grâce, l'élégance, la distinction. Je ne t'avais pas bien vue ce matin, tant j'étais saisi ; à présent que je te vois mieux, je comprends qu'on ne se lasse pas de te voir et de t'entendre. Jusqu'au charme de la voix, tout y est.

GENEVIÈVE, *sérieusement*

Georges, ne dis pas de ces folies dont je n'ai pas l'habitude et qui me déplaisent.

GEORGES

Pourquoi te déplaisent-elles ?

GENEVIÈVE

Parce que je n'aime pas l'exagération, même quand elle est à mon profit. Ne sois pas comme un *monsieur* avec une *demoiselle* étrangère ; soyons comme des anciens quoique jeunes amis, sans cérémonie comme on doit l'être entre frère et sœur.

GEORGES

Puisque tu le veux, je tâcherai ; mais tu ne me défends pas de te regarder ?

GENEVIÈVE

Oh ! quant à cela, tant que tu voudras : cela ne me fait rien du tout.

GEORGES

Et tu me permettras d'aller chez toi, de causer avec toi, toutes les fois que je pourrai me reposer de mon travail ?

GENEVIÈVE

Tant que tu voudras, mon ami, comme du temps de notre enfance. Je ne me gêne pas avec toi ; si j'ai à lire, ou à écrire, ou à peindre, tu ne me dérangeras en aucune façon. — Mais où est donc mon oncle ?

GEORGES

Il est sans doute allé faire voir à ma cousine Primerose les changements qu'il a faits à son cabinet de travail, qui n'est plus dans sa bibliothèque.

GENEVIÈVE

Ah ! Où est-il à présent ?

GEORGES

A côté, dans ce qui faisait ma chambre.

GENEVIÈVE

Et toi, où es-tu ?

GEORGES

Dans un appartement qu'il a fait arranger pour moi dans l'ancienne serre, qui touchait à la bibliothèque.

GENEVIÈVE

Je n'ai encore rien vu de tout cela ; après dîner, nous irons nous promener et voir les changements dont tu parles.

GEORGES

Je suis à tes ordres, quand et comme tu voudras. »

Le dîner fut annoncé. M. Dormère et Mlle Primerose rentrèrent dans le salon et on se mit à table. Geneviève fut très gaie, très animée ; elle avait perdu la crainte que lui donnait jadis la présence de son oncle. M. Dormère était émerveillé de l'esprit, de l'amabilité de sa nièce, dans laquelle il cherchait vainement la petite fille craintive et la pensionnaire timide d'autrefois ; il la trouvait charmante, et il était heureux de penser que cette jeune personne accomplie serait un jour sa belle-fille.

Mlle Primerose était contente du succès qu'obtenait sa jeune cousine, qu'elle avait si bien dirigée et qui lui devait une grande partie de ce qu'elle était. Georges parlait peu ; il redoutait les railleries et la clairvoyance de Mlle Primerose et se contentait de ne pas quitter Geneviève des yeux et d'applaudir à toutes ses paroles.

Après dîner, on fit une longue promenade, après laquelle Mlle Primerose fit la partie de piquet avec M. Dormère, pendant que Geneviève crayonnait dans son album, tout en causant avec Georges.

« Sais-tu dessiner ? lui demanda-t-elle.

GEORGES

Non, pas beaucoup ; assez pour faire des figures d'algèbre et de mathématiques et pour lever un plan.

GENEVIÈVE

Mais c'est très utile cela. Aimes-tu la musique ? Joues-tu d'un instrument quelconque ?

GEORGES

Non, je n'ai jamais eu le temps de me laisser aller à mon attrait pour la musique.

GENEVIÈVE

C'est dommage ! La musique est une bien agréable distraction. »

La soirée se passa ainsi sans ennui ; les jours suivants furent variés par quelques voisins que M. Dormère avait invités pour leur présenter sa nièce. Mme de Saint-Aimar fut la première à accourir avec Hélène et Louis ; les amis d'enfance se revirent avec joie ; Mme de Saint-Aimar fit mille compliments à M. Dormère et à son ancienne ami Cunégonde Primerose de la beauté, de la grâce, du charme de Geneviève.

MADAME DE SAINT-AIMAR

En vérité, monsieur Dormère [1], vous devez être fier de votre nièce, et toi, Cunégonde, de ton élève, car c'est toi qui l'as élevée.

---

1. Il est étonnant de voir Mme de Saint-Aimar s'adresser à un homme en lui donnant son nom. Une aristocrate ne parle pas ainsi. Il ne peut s'agir d'une négligence car Sophie le savait fort bien. Peut-être Mme de Saint-Aimar veut-elle ainsi marquer un certain dédain pour son voisin de propriété. A moins que Sophie ait voulu « faire bourgeois » ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *gaiement*

Oui, c'est bien moi, et moi seule. Sans moi mon cousin aurait eu une petite pensionnaire gauche, timide, ignorante ; car vous vous rappelez, mon cher, qu'elle ne savait rien que lire, un peu écrire et compter jusqu'à cent quand vous me l'avez donnée. *Donnée* est le mot, car il ne s'en est pas plus occupé que d'un vieux chien. Ah ! mais il n'y a pas à froncer les sourcils ! C'est comme je vous le dis. Osez nier que c'est moi qui l'ai débrouillée, que c'est moi qui ai inventé de m'établir à Auteuil, de la mettre demi-pensionnaire à l'Assomption, de lui donner de bons maîtres de musique, de dessin, de littérature, d'allemand, d'italien. C'est-il vrai cela, mon beau cousin ? Dites.

M. DORMÈRE

Très vrai, ma cousine, très vrai ; je ne l'ai jamais contesté. Je n'aurais certainement pas si bien réussi, et je conviens avec grande reconnaissance et satisfaction que vous avez fait une œuvre admirable.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Avec l'aide du bon Dieu et de Geneviève elle-même, qui avait une riche nature : esprit, bonté, douceur, elle avait tout. Je n'ai eu qu'à développer et entretenir.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Et la beauté que tu oublies, Cunégonde ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oh ! la beauté est agréable, mais ce n'est pas elle qui fait le bonheur.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Et maintenant qu'elle a dix-huit ans, pensez-vous à la marier, monsieur Dormère ?

M. DORMÈRE

Non, pas encore ; dans un an ou deux. »

Mme de Saint-Aimar parut satisfaite de cette réponse ; elle avait depuis dix ans songé à marier Louis avec Geneviève et Hélène avec Georges.

M. Dormère sortit un instant pour donner des ordres à quelqu'un qui l'attendait ; les deux amies restèrent seules.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Cunégonde, tâche de faire rencontrer le plus souvent possible Geneviève avec Louis : je voudrais tant qu'elle devînt ma belle-fille ! Elle est charmante, très riche ; ce serait un excellent mariage pour Louis.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il faut que ces choses viennent toutes seules, Cornélie ; je sais que

depuis leur enfance tu entretiens ce projet. Et un autre aussi pour Hélène et Georges ; mais si tu pousses à la roue, tu feras manquer les deux.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Qui t'a dit que j'y songe depuis longtemps et que j'y pousse maladroitement ? C'est une pensée qui m'est venue en retrouvant Geneviève si charmante.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ta, ta, ta, je te connais et je t'ai devinée depuis des années.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Et au lieu d'y aider, tu vas contrarier mon projet ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne contrarierai rien du tout, ma chère ; Louis est un charmant jeune homme, et je serais très heureuse de lui voir épouser Geneviève. Mais d'autres ont aussi des projets, et ceux-là, par exemple, je n'y aiderai pas, au contraire.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Qui donc ? Est-ce que quelqu'un se présente ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Personne ne se présente encore, mais on prépare affaire.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Qui donc et avec qui ? Pense donc que je suis ta plus ancienne amie ; tu peux bien me confier ce que tu en sais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Écoute ; mais promets-moi le secret le plus absolu.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Je te le jure.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, apprends que M. Dormère garde Geneviève pour Georges.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Georges ! son cousin germain ! qu'elle ne pouvait souffrir, à cause de ses méchancetés ! Georges dont tu m'as dit un mal sérieux et qui, m'a-t-on dit, fait sottises sur sottises depuis qu'il a quitté le collège.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tout cela n'empêche pas que le père, qui est resté aveugle sur le compte de son fils, et qui sait que Geneviève a une fortune considérable,

qu'elle fera un très bel effet dans sa maison comme sa belle-fille, ne soit très décidé à ne la marier qu'avec Georges et qu'il refusera son consentement pour tout autre mariage.

MADAME DE SAINT-AIMAR

Mais si Geneviève refuse Georges ? si elle aime mon fils, il faudra bien que M. Dormère consente. Et dans tous les cas, quand elle aura vingt et un ans, elle épousera qui elle voudra.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je t'ai prévenue, n'est-ce pas ? Fais maintenant comme tu voudras, mais prends garde de risquer le bonheur du pauvre Louis. Ne lui en parle pas c'est plus sage, et cela n'empêchera pas ce qui doit arriver. »

Mme de Saint-Aimar ne répondit pas ; elle resta pensive et garda son idée, tout en retardant l'exécution.

XXIII

ÉVÉNEMENT FATAL

Quinze jours se passèrent sans aucun changement dans aucune des situations ; seulement Geneviève, ennuyée des assiduités de Georges et des compliments exagérés qu'il lui adressait, commença à l'éviter autant qu'elle le pouvait sans blesser son oncle ni Georges lui-même. Elle témoignait au contraire une grande tendresse à M. Dormère et cherchait à se rendre aussi utile que possible.

Un jour qu'il parlait de mettre de l'ordre dans sa bibliothèque et de la fatigue que lui causait ce travail, auquel Georges avait refusé de prendre part, elle proposa à son oncle de l'aider. M. Dormère accepta son offre avec plaisir. Ils commencèrent à ranger les livres d'après une nouvelle nomenclature. La bibliothèque contenait cinq à six mille volumes. Ils occupaient à peu près la moitié de la pièce, et ils en étaient séparés par des arcades formées par quatre grosses colonnes ; les premières colonnes de chaque bout étaient appliquées contre le mur, qui formait encore un renfoncement d'un mètre au moins, de sorte qu'une personne qui rangeait les livres dans ces compartiments s'y trouvait complètement masquée.

Un matin, M. Dormère et Geneviève travaillaient activement à changer de tablettes les volumes mal placés. M. Dormère lisait les noms de ces volumes et les présentait à Geneviève, qui les rangeait dans le renfoncement, un peu obscur, à un des bouts de la bibliothèque, lorsqu'on frappa à la porte ; M. Dormère l'ouvrit et vit entrer le clerc de son notaire.

LE CLERC

Je vous apporte, monsieur, les vingt-cinq mille francs que vous avez demandés à M. Merville.

M. DORMÈRE

Ah ! très bien ; je les attendais pour payer la bâtisse que j'ai fait faire l'année dernière pour mon fils. Veuillez compter les billets que je recevrai et dont j'ai le reçu tout préparé. Pardon si je vous reçois en homme pressé ; je le suis en effet, parce que j'ai un travail à finir. »

Le clerc de notaire tira de son portefeuille les billets de banque ; ils étaient en deux paquets de dix et un de cinq ; il les remit à M. Dormère, qui lui en donna le reçu sans les avoir recomptés, le salua et sortit. M. Dormère déposa le paquet sur le bureau, et reprit son travail avec Geneviève, qui attendait dans son renfoncement. Ils rangèrent encore pendant une demi-heure.

Un domestique vint frapper à la porte.

M. DORMÈRE

Qu'est-ce que c'est ? Entrez.

LE DOMESTIQUE

La note du menuisier ; il attend dans le vestibule la réponse de Monsieur.

M. DORMÈRE

Donnez. — (M. Dormère examina la note.) — Faites-le passer dans mon cabinet. Je vais lui parler. »

Le domestique sortit.

M. DORMÈRE

Geneviève, je te laisse ; il faut que je revoie cette note avec le menuisier ; il me porte des prix exorbitants. Si je n'ai pas fini dans une demi-heure, tu pourras t'en aller, mais tu retireras la clef de la bibliothèque, à cause de l'argent que je laisse sur la table.

GENEVIÈVE

Oui, mon oncle ; soyez tranquille, je ne l'oublierai pas. »

M. Dormère sortit ; Geneviève resta seule. Peu d'instants après, elle entendit un léger bruit à la porte ; elle regarda par la fente qui existait entre la colonne et le mur et vit Georges qui passait la tête et qui appelait son père. N'entendant pas de réponse, il entra.

GEORGES, *se parlant à lui-même*

Tiens, ils sont sortis. Je croyais Geneviève ici avec mon père. — Tant mieux, au reste ; je commence à m'ennuyer de faire la cour à cette petite fille qui me bat froid depuis quelques jours. Mais je ne veux pas la

lâcher ; avec l'aide de mon père, il faudra bien qu'elle m'épouse et me rende maître de ses quatre-vingt mille livres de rente. — Avec cela j'ai des dettes qui m'ennuient. Je dois bien six à sept mille francs ; et comment les payer ? Mon père serait furieux s'il le savait. Je vais l'attendre pour lui faire presser le mariage. C'est pourtant ennuyeux de m'enchaîner si jeune, mais il le faut. J'ai besoin d'argent. »

Tout en se parlant à lui-même, George s'approcha du bureau et aperçut les billets de banque.

« Tiens ! que de billets ! Combien y en a-t-il donc ? » Il compta les billets.

« Vingt-cinq ! Que je serais heureux d'avoir tout cela ! — Mais quelle imprudence de les laisser traîner dans une pièce où tout le monde peut entrer. — Le premier venu peut les emporter... Et on ne saurait seulement pas qui les a pris... C'est pourtant vrai... Si j'en prenais quelques-uns ?... Mon père ne s'en apercevrait pas... Il ne sait seulement pas combien il y en a... Il n'a pas beaucoup d'ordre, ce cher papa... Si je lui donnais une leçon ! Il serait plus soigneux à l'avenir... Et puis ne suis-je pas son fils unique ? Tout ce qu'il a m'appartient. Je ne ferai de tort à personne. »

Georges regarda encore autour de lui ; ne voyant personne, n'entendant d'autre bruit que les battements précipités de son cœur, il prit les billets, en fit un paquet de dix, qu'il cacha dans la poche de son habit, remit le reste en un seul paquet dans le bureau et sortit sur la pointe des pieds, tremblant d'être rencontré.

Il rencontra en effet dans le corridor Mlle Primerose, qui l'arrêta, il la regarda d'un air effaré.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Où vas-tu comme cela à pas précipités ? Qu'as-tu donc ? Tu as un air tout bouleversé ! Où est Geneviève ? Lui serait-il arrivé quelque chose ?

GEORGES, *effaré*

Quoi ? Qui ? Quoi arrivé ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je n'en sais rien ; mais tu as quelque chose d'extraordinaire ! Es-tu malade ?

GEORGES

Non..., oui..., je ne sais pas..., je ne me sens pas bien. Je vais dans ma chambre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Viens chez moi, que je te fasse prendre quelque chose. En effet, tu es tout pâle.

GEORGES

Non, non, merci..., merci, ma cousine ; ce n'est rien... J'ai trop travaillé... Je vais me reposer jusqu'au déjeuner. »

Georges la quitta en pressant le pas, rentra chez lui et s'enferma dans sa chambre.

« Dieu ! que j'ai eu peur ! Quel guignon d'avoir rencontré cette assommante femme ! Dieu sait ce qu'elle va dire à mon père. — Pourvu qu'il ne soupçonne rien. Cette femme est si bavarde... Heureusement que j'ai le temps de me préparer. »

Pendant que Georges se préparait, en effet, à répondre à tout, la malheureuse Geneviève était plus morte que vive ; elle avait tout vu, tout deviné d'après quelques mots échappés à Georges, et plus elle entendait et voyait, plus elle tremblait d'être enfin aperçue ; elle retenait sa respiration, elle comprimait les battements de son cœur, le tremblement de ses membres. Enfin, quand elle vit la porte se refermer, qu'elle entendit les pas de Georges qui s'éloignait, elle sortit du coin obscur où elle s'était cachée et chercha à gagner un fauteuil ; elle y parvint malgré ses genoux tremblants qui se dérobaient sous elle et elle tomba presque inanimée dans ce fauteuil.

« Quel monstre ! se dit-elle. Voler son père ! ce père si bon pour lui, si indulgent !... — Et mon oncle, que va-t-il penser quand il s'apercevra qu'il lui manque dix mille francs ? Pourvu qu'il ne croie pas... » Et, se levant précipitamment à cette pensée qu'elle pourrait être accusée du vol, elle poussa un cri d'horreur et retomba en faiblesse. Elle se remit promptement de son effroi. « Mon Dieu, mon Dieu, protégez-moi ! s'écria-t-elle. — Mon Dieu, vous ne permettrez pas que mon oncle ait cette horrible pensée !... Non, non, c'est impossible !... Impossible ! » répéta-t-elle.

S'apercevant alors qu'elle se trouvait dans le fauteuil occupé par Georges quelques instants auparavant, elle le quitta brusquement, s'élança hors de la bibliothèque, mais elle eut encore assez de réflexion pour fermer la porte à double tour et en retirer la clef, qu'elle emporta dans sa poche.

Elle rentra dans sa chambre et fondit en larmes.

« Que faire ? dit-elle. Que répondre à mon oncle ? Je ne veux pas lui dénoncer son fils ; oh non ! plutôt mourir que dire à un père : "Votre fils que vous aimez est un voleur, un scélérat." A qui demander conseil ? Je n'ai personne, personne. Oh ! Jacques, où est-il ? Pourquoi n'est-il pas ici pour me protéger comme dans mon enfance ? Voilà un cœur honnête, une âme élevée, généreuse, tout le contraire de cet infâme Georges. Il me donnerait un bon conseil. Que faire, mon Dieu ? que faire ? Je ne peux pas rester ici, en présence de ce misérable... Je ne peux pas m'en aller... Sous quel prétexte ? Que dirait ma cousine qui se trouve si bien ici ?... Lui avouer tout, serait le dire à toute la terre... Non, elle ne doit rien savoir. »

XXIV

SCÈNE TERRIBLE

Geneviève, voyant approcher l'heure du déjeuner, se lava les yeux, but un peu d'eau fraîche, pria ardemment le bon Dieu, la Sainte Vierge, son bon ange de venir à son secours et se sentit un peu remise.

Le déjeuner fut sonné. Geneviève descendit au salon ; elle y trouva réunis son oncle, sa cousine et Georges souriant et empressé. Elle eut besoin de toute sa force pour ne pas laisser paraître l'horreur qu'il lui inspirait.

Mlle Primerose ne tarda pas à s'apercevoir du trouble de Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Qu'as-tu, ma petite ? Tu es pâle, tu as les yeux rouges.

GENEVIÈVE

Je n'ai rien, ma cousine, qu'un peu mal à la tête ; le repos le fera passer.

M. DORMÈRE

Pourvu que ce ne soit pas la fatigue de notre travail de bibliothèque qui t'ait fait mal ! A propos, as-tu pensé à retirer la clef en t'en allant ?

GENEVIÈVE

Oui, mon oncle ; la voici, ajouta-t-elle en la lui remettant.

M. DORMÈRE

Comme ta main tremble, ma pauvre enfant ! Tu es réellement indisposée.

GENEVIÈVE

Ce ne sera rien, mon oncle ; ne vous en inquiétez pas. »

Georges la regarda d'un air étonné. Il lui offrit un verre de vin ; elle le repoussa avec un regard qui le troubla.

GEORGES

T'es-tu fatiguée avant le déjeuner, Geneviève ? Réponds-moi. Ta pâleur m'effraye.

GENEVIÈVE

Je vous dis que ce ne sera rien. Ce sera passé après déjeuner.

GEORGES

Que veut dire cela ? pensa Georges. Elle ne me tutoie pas ; elle m'a

regardé d'un air... Se douterait-elle de quelque chose ?... Aurait-elle vu ?... C'est impossible ; il n'y avait personne... J'étais seul. Et puis, quand même elle se douterait de quelque chose, elle est bonne, et elle ne le dirait pas... D'ailleurs mon père ne le croirait pas. »

Georges acheva de se rassurer en se confirmant dans la certitude que personne ne pouvait l'avoir vu, puisqu'il était seul.

Le déjeuner parut à Geneviève d'une longueur insupportable. Mlle Primerose l'observait avec attention et inquiétude. On sortit enfin de table et on passa au salon. M. Dormère sortit en disant :

« Je vais à la bibliothèque pour serrer l'argent que m'a apporté le notaire ; il faut que je paye le menuisier ; il m'a apporté une note de plus de trois mille francs et il m'attend en déjeunant. »

Aussitôt que M. Dormère fut sorti, Mlle Primerose, qui se doutait que Georges était pour quelque chose dans le trouble de Geneviève, s'approcha de lui et lui dit à mi-voix :

« Georges, qu'a Geneviève ? Je parie que tu lui as dit quelque sottise que tu ne devais pas lui dire.

GEORGES

Moi, ma cousine ; je ne l'avais pas encore vue aujourd'hui. Je suis, comme vous, inquiet de son état, mais sans en connaître la cause.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Parle-lui ; demande-lui qu'elle te le dise ; peut-être aura-t-elle plus de confiance en toi qu'en nous autres. »

Georges s'approcha de Geneviève, assise ou plutôt tombée dans un fauteuil. Il voulut lui prendre la main ; elle la retira vivement.

GENEVIÈVE

Ne me touchez pas ; je vous le défends.

GEORGES

Ah ! Geneviève, quel chagrin tu me causes par ces dures paroles. A moi, ton cousin, ton ami, peut-être mieux encore.

GENEVIÈVE

Je vous ai défendu de me toucher, monsieur ; je vous défends encore de me tutoyer. Vous n'êtes et ne serez jamais pour moi que ce que je ne puis empêcher, un cousin.

GEORGES

Mais, Geneviève, au nom du ciel, dis-moi ce que tu as contre moi pour me traiter ainsi. »

Avant que Geneviève eût pu répondre, M. Dormère rentra fort troublé.

M. DORMÈRE

Geneviève, te souviens-tu du montant de la somme que m'a apportée le clerc du notaire ?

GENEVIÈVE

Oui, mon oncle ; c'était vingt-cinq mille francs.

M. DORMÈRE

Figure-toi que je n'en trouve plus que quinze mille. »

Geneviève ne répondit pas.

M. DORMÈRE

Geneviève..., quelqu'un est-il entré pendant que tu étais seule dans la bibliothèque ? »

Geneviève ne répondit pas.

M. DORMÈRE

Geneviève, que veut dire ce silence ? Je t'adjure de me dire si quelqu'un est entré dans la bibliothèque après que j'en suis sorti.

GENEVIÈVE, *d'une voix éteinte*

Oui, mon oncle.

M. DORMÈRE

Qui était-ce ?

GENEVIÈVE, *de même*

Je ne puis vous le dire, mon oncle.

M. DORMÈRE, *irrité*

Comment, tu ne peux pas me le dire ? Tu dois me le dire ; je veux que tu me le dises.

GENEVIÈVE

Je ne dois pas et je ne veux pas vous le dire, mon oncle.

M. DORMÈRE, *de même*

Tu veux donc te faire complice de ce vol en refusant de me nommer le voleur ?

GENEVIÈVE

Moi, complice d'un vol ! Moi ! Oh ! mon oncle !

M. DORMÈRE

Écoute. Encore une question à laquelle tu dois répondre sous peine de me faire porter plainte contre ce clerc qui a déposé les billets sans que je les aie recomptés après lui.

GENEVIÈVE

Pauvre homme ! il est bien innocent. Il est parti après avoir compté et déposé les vingt-cinq billets sur votre table.

M. DORMÈRE

Crois-tu que les dix billets qui me manquent aient été pris par la personne que tu as vue entrer ?

GENEVIÈVE, *après quelque hésitation*

Oui, mon oncle.

M. DORMÈRE

L'as-tu vue les prendre, les emporter ?

GENEVIÈVE

Oui, mon oncle, après les avoir comptés.

M. DORMÈRE

Et tu ne veux pas me la nommer ? Tu veux me laisser soupçonner tous les gens de ma maison, plutôt que de dévoiler un misérable, un voleur, qui me volera encore probablement. »

Geneviève ne répondit pas.

Pendant cet interrogatoire Georges était plus mort que vif. Il comprenait enfin que Geneviève avait tout vu et entendu, et qu'un mot d'elle pouvait le perdre à jamais près de son père ; il tremblait qu'elle ne prononçât ce mot ; sa fermeté le rassura un peu, mais ne finirait-elle pas par céder devant une insistance à laquelle pouvaient se joindre de la colère et des menaces !

Un silence, effrayant pour le coupable, dura quelques minutes ; après quoi M. Dormère se tournant vers Mlle Primerose et Georges, leur dit d'une voix très agitée :

« Ma cousine, Georges, faites-lui comprendre qu'en voulant faire de la générosité, elle fait un mal réel ; comment puis-je vivre tranquille sachant que j'ai dans ma maison un voleur, un assassin peut-être, car il n'y a pas loin d'un vol aussi impudent à un meurtre ? Et comment puis-je faire à des gens honnêtes, à d'anciens serviteurs comme Rame, Julien, Pierre et les autres, l'injure et l'injustice de les soupçonner, de les chasser, pour une action si vile, si abominable ? — Je ne puis pourtant pas rester dans cette incertitude ; parlez-lui, faites-lui comprendre la faute qu'elle commet. »

Mlle Primerose s'approcha de Geneviève, la pria, la supplia de parler, de nommer le voleur. Geneviève résista à toutes les supplications ; elle pleura, elle sanglota en embrassant sa cousine qui pleurait avec elle, mais elle persista dans son refus.

M. Dormère, outré de cette inexplicable persistance, dit avec colère :

« Eh bien, mademoiselle, puisque vous vous obstinez à taire un nom

qu'il vous serait si facile de prononcer, je vais prendre un moyen qui me répugne, mais auquel vous me forcez d'avoir recours : je vais de ce pas déposer ma plainte et mettre l'affaire entre les mains du procureur impérial. »

Et il s'avança vers la porte. Geneviève poussa un cri, s'élança vers lui, se jeta à ses genoux en lui barrant le passage et s'écria :

« Au nom de Dieu, au nom de tout ce qui vous est cher, n'exécutez pas votre menace. Mon oncle, écoutez-moi, voyez-moi, la fille du frère que vous aimiez, prosternée à vos pieds, vous suppliant de ne pas salir l'honneur de votre maison.

M. DORMÈRE

Ma maison ? En quoi ma maison serait-elle entachée par une plainte en justice ? Ma maison ! »

Il réfléchit un instant ; un sentiment de colère se peignit sur son visage ; repoussant Geneviève avec une violence qui la fit tomber la face contre terre, il s'écria :

« Malheureuse ! c'est ton Rame ! Je le chasse ! je le livre aux tribunaux !

GENEVIÈVE

Rame ! Rame ! Mon Dieu, ayez pitié... »

Geneviève n'acheva pas et perdit connaissance.

« Vous êtes cruel, monsieur ! s'écria à son tour Mlle Primerose, en relevant Geneviève et en la posant sur un canapé.

M. DORMÈRE

Cruel ! cruel envers une malheureuse qui se rend complice d'un vol pour sauver un misérable !

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ne flétrissez pas de ces accusations un ange de vertu, de courage, de dévouement.

M. DORMÈRE

Et qui donc puis-je accuser, si ce n'est Rame ? D'après ses propres aveux, une seule personne est entrée dans cette malheureuse bibliothèque, et elle refuse de me dire le nom de cette personne qui, dit-elle, a volé les dix mille francs qui me manquent.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Cela veut-il dire que ce soit Rame qui les ait pris ou plutôt *volés*, car le mot est juste ?

M. DORMÈRE

Cela veut dire que si elle avait nié avoir vu entrer quelqu'un, il devenait trop clair que c'était un ami ou elle-même qui était la voleuse.

Et, une fois cet aveu échappé à sa frayeur, elle n'a pu nommer personne, parce qu'il eût été trop facile de la confondre en la confrontant avec l'individu désigné par elle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *avec mépris*

Toujours injuste, toujours aveugle ; vous l'avez été, vous l'êtes et vous le serez. — Veuillez m'envoyer Rame pour m'aider à la monter dans ma chambre, et si vous touchez à Rame, si vous dites un mot de votre injuste soupçon, vous tuez votre nièce ; voyez si vous avez le courage de supporter ce remords de toute votre vie : c'est la dernière parole que je vous adresse.

M. DORMÈRE

Georges, aide Mlle Primerose à transporter cette fille chez elle. »

Georges voulut s'approcher. Mlle Primerose l'empêcha d'avancer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ne la touchez pas, monsieur ; elle vous l'a défendu. Sortez et appelez Rame. »

Georges s'empressa de quitter l'appartement ; M. Dormère le suivit.

Peu d'instants après, Rame entra ; quand il vit Geneviève étendue sur le canapé, pâle comme une morte et sans mouvement, il se précipita vers elle en poussant un cri.

« Petite maîtresse morte ! Petite maîtresse pas bouger. Morte, morte !

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pas morte, mais évanouie, mon bon Rame ; emportez-la dans ma chambre et envoyez-moi Pélagie. »

Rame prit Geneviève dans ses bras et l'emporta en courant, suivi de Mlle Primerose. Arrivé dans sa chambre, il la déposa doucement sur le lit, sortit en pleurant et appela Pélagie à grands cris.

Pélagie accourut très effrayée.

« Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle. Pourquoi pleures-tu, Rame ? Où est Mademoiselle ?

RAME, *sanglotant*

Froide, pâle, bouge pas, regarde pas. Morte, morte, dans sa chambre. »

Pélagie poussa un cri à son tour ; elle aperçut Geneviève inanimée, et, la croyant réellement morte, comme le disait Rame, elle se jeta sur elle, la couvrit de larmes et de baisers.

« Ma fille, mon enfant, disait-elle, ma joie, mon bonheur, ma vie, est-il vrai que le bon Dieu t'ait appelée à lui, que je ne verrai plus ton charmant regard, que je n'entendrai plus ta douce voix ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Que dites-vous là, Pélagie ? Elle n'est pas morte ; elle a perdu

connaissance. Aidez-moi à la faire revenir ; déshabillez-la. Rame, mon ami, apportez-nous des bouteilles d'eau chaude pour la réchauffer. Pélagie, bassinez-lui les tempes, le front avec du vinaigre, tandis que je lui fais respirer de l'alcali et que je vous aiderai à la déshabiller. »

XXV

MALADIE DE GENEVIÈVE

Pélagie, un peu rassurée par les assurances de Mlle Primerose, s'occupa activement à faire revenir la pauvre Geneviève de son évanouissement ; un gémissement plaintif annonça enfin son retour à la vie ; peu après, elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle ; la connaissance lui revint.

« Pourquoi suis-je ici ? dit-elle d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine. C'est vous, ma cousine ? Te voilà, ma bonne ? Pourquoi suis-je couchée ? Où est mon oncle ?... Mon oncle ? répéta-t-elle en interrogeant ses souvenirs. Mon oncle ?... Ah ! je me souviens... *Malheureuse ! c'est ton Rame !* » Et, retombant sur son oreiller, elle éclata en sanglots. « Mon oncle ! Oh ! mon oncle !... Il croit, il croit... Mais c'est impossible... Je ne peux pas..., il me tuerait... Rame, Rame en prison ! C'est horrible, affreux ! Ma bonne cousine, sauvez-le..., dites-lui que c'est... Non, non, ne dites pas... Ce serait lui qui mourrait... C'est un monstre, un infâme !... Et il ne dit rien..., il m'assassine et il ne parle pas... »

Pélagie, frappée de terreur, interrogeait du regard Mlle Primerose, qui pleurait et soutenait dans ses bras la malheureuse enfant.

PÉLAGIE

Mon Dieu ! mais qu'est-il donc arrivé, mademoiselle ? De qui parle ma pauvre enfant ? On a voulu l'assassiner ? Qui donc ? Serait-ce son méchant oncle ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Non, non ; pas l'assassiner ; mais il a perdu de l'argent, beaucoup d'argent, et il croit que c'est Rame qui le lui a volé, et il veut le livrer à la justice.

PÉLAGIE

Oh ! l'horreur ! Ce n'est pas possible ! Lui qui le connaît, comment croirait-il ?... Il est donc fou ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je l'espère ; ce serait moins affreux que cette accusation insen-

sée. — Voici Rame qui apporte de quoi la réchauffer ; elle est comme un glaçon. »

Rame remit les bouteilles à Pélagie ; un coup d'œil jeté sur Geneviève lui démontra qu'elle vivait, mais qu'elle était en proie à un violent chagrin, elle sanglotait à faire pitié même à un indifférent. Rame se jeta à genoux près du lit de sa jeune maîtresse [1].

RAME

Petite maîtresse ! chère petite maîtresse !... vous pas pleurer ! Rame peut faire rien ; Rame seulement pleurer quand bonne petite maîtresse avoir chagrin... Moi quoi faire pour consoler chère jeune maîtresse ?

GENEVIÈVE

Mon bon Rame, tu me consoles par ton affection. Aime-moi, mon cher Rame, aime-moi toujours. Et toi, ma bonne Pélagie, tu pleures aussi ? — Et vous, ma chère cousine, qui avez été une mère pour la malheureuse Geneviève, vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas ? Vous ne croirez pas mon oncle ? Pauvre homme, il ne sait pas ; ce n'est pas sa faute.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il me tuerait plutôt que de me faire consentir à ce qu'il veut faire et que j'empêcherai, sois-en sûre, ma chère enfant. C'est un méchant homme. Je ne lui pardonnerai jamais.

GENEVIÈVE

Pardonnez-lui, ma bonne cousine ; je vous le répète : il ne sait pas ce qu'il fait ; les apparences justifient sa cruelle supposition.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Non, je ne lui pardonnerai pas, et je soupire après le moment où ma langue sera déliée pour lui dire ce que je crois avoir deviné.

GENEVIÈVE

Ma cousine, prenez garde d'accuser un innocent, en devinant on se trompe souvent.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais on devine juste quelquefois.

GENEVIÈVE

Voyez comme mon oncle a été cruel et injuste en devinant. Promettez-moi de ne pas l'imiter, pour ne pas me causer d'affreux désespoirs.

---

1. Passage supprimé : « et couvrit de baisers sa main qui pendait hors du lit ».

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne promets rien.

GENEVIÈVE

Vous voulez donc augmenter mes terreurs ? Hélas ! je suis déjà assez accablée pour que mes amis n'augmentent pas ma souffrance.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, je te le promets, à moins que ton bonheur ne m'oblige en conscience à rompre le silence que je garde par ta volonté expresse, et bien malgré moi, je t'assure.

GENEVIÈVE

Merci, chère cousine, merci. »

Geneviève parut se calmer ; elle demanda à rester seule.

Mlle Primerose rentra donc dans sa chambre, accompagnée de Pélagie et de Rame, auxquels elle raconta ce qui s'était passé. L'indignation et la douleur de Rame furent à leur comble. La pensée d'être pour quelque chose dans le cruel état de Geneviève le mettait hors de lui. Mlle Primerose et Pélagie finirent par obtenir de lui du calme, sous peine de ne pouvoir plus approcher de Geneviève : « La vérité finira par être connue, mon bon Rame ; cette sotte accusation, à laquelle personne ne croira, tombera d'elle-même, et le vrai coupable sera dévoilé. » Enfin ils convinrent entre eux trois qu'il fallait garder le silence là-dessus, et même éviter d'en parler devant Geneviève, de peur de renouveler la terrible émotion qu'elle venait d'éprouver.

L'indignation de Pélagie et de Rame subsistait pourtant. Rame, qui ne manquait pas de pénétration, laissa échapper un soupçon contre Georges et un projet de vengeance, que Mlle Primerose se hâta d'arrêter, en lui faisant observer qu'il s'exposait à être séparé violemment de sa maîtresse si M. Dormère ou son fils en avait la moindre connaissance.

« Au reste, ajouta-t-elle, ayez seulement un peu de patience, mon pauvre Rame ; nous ne resterons pas longtemps dans cette maison où notre pauvre Geneviève a toujours été malheureuse. Aussitôt qu'elle sera rétablie de l'affreuse secousse d'aujourd'hui, nous partirons pour Paris, et de là pour Rome.

RAME

Bon ça, mam'selle Primerose. Bonne idée. Nous aller à Rome ; plus jamais voir moussu Dormère et coquin moussu Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Rame, ne vous habituez pas à parler comme cela de cet homme, et, ce qui vaut mieux encore, n'en parlez pas du tout. Geneviève l'a en horreur ; elle n'aimera pas à entendre prononcer ce nom. Quand nous serons partis d'ici, tâchons d'oublier Plaisance et ses habitants. »

Rame hocha la tête.

« Moi oublier jamais ; moi toujours dans la tête coquins, canailles qui faire petite maîtresse pleurer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais du moins n'en parlez pas, mon cher : ce n'est pas difficile cela.

RAME

Mam'selle Primerose sait bien pas facile, pas parler.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Surtout ne dites rien à Azéma ; elle est si bavarde. » Pélagie sourit et sortit avec Rame, elle entra doucement chez Geneviève, qui pleurait encore, mais qui était plus calme.

XXVI

LETTRES DE MADEMOISELLE PRIMEROSE

A l'heure du dîner, M. Dormère fit prévenir *ces dames* par Pélagie qu'on les attendait pour dîner.

« Dîner ! s'écria Mlle Primerose. Voilà qui est impudent, par exemple ! Dîner avec lui et son coquin de fils ! Attendez, je vais répondre à son invitation. »

Elle prit une plume et écrivit :

« Monsieur,

« Votre nièce est très malade et ne dînera pas. Je me trouve aussi insultée que ma pauvre Geneviève. Il n'est pas dans nos usages que les victimes dînent avec *leurs* bourreaux.

« CUNÉGONDE PRIMEROSE. »

Elle cacheta et envoya la lettre. M. Dormère la lut, fronça le sourcil, et la passa à son fils, qui rougit et la rendit sans mot dire.

« Dites à Mlle Primerose que je vais envoyer mon médecin à ma nièce. »

Cinq minutes après, il reçut un second billet, ainsi conçu :

« Monsieur,

« Laissez-nous tranquilles ; je ne veux pas de médecin. *Timeo Danaos et dona ferentes* [1].

« CUNÉGONDE PRIMEROSE. »

Il n'y eut pas d'autre message.

---

1. « Je crains les Grecs et leurs présents. » (Virgile, *Enéide*.) (N.d.A.)

Mlle Primerose disait vrai en écrivant à M. Dormère que Geneviève était malade. Elle refusa effectivement le dîner que lui servit Rame et que Mlle Primerose et Pélagie la pressaient de manger. Mlle Primerose le mangea seule, car l'indignation et le chagrin n'avaient pas diminué son appétit ; les deux billets qu'elle avait envoyés à M. Dormère étaient, disait-elle, un commencement de vengeance.

« Je n'en resterai pas là ; il en verra bien d'autres. »

Elle parlait, mais Geneviève n'apportait aucune attention à ses paroles ; elle souffrait de la tête et obtint non sans difficulté, à la fin de la journée, que Mlle Primerose la laissât seule avec sa bonne. La nuit fut d'une agitation affreuse ; vers le matin, Pélagie appela Rame, qui n'avait pas quitté la porte de sa jeune maîtresse, et lui demanda d'aller chercher le médecin.

« L'agitation ne fait qu'augmenter, dit-elle ; elle a de la fièvre ; il faut absolument qu'on fasse venir le médecin. Louez un cabriolet dans le village, mon pauvre Rame, afin de ne pas déranger les gens et les chevaux de M. Dormère, et ramenez avec vous le médecin ; ce sera plus tôt fait. »

Rame jeta un regard douloureux sur sa jeune maîtresse et sortit avec empressement. Une heure s'était à peine écoulée qu'il rentrait avec le médecin.

M. BOURDON

Mlle Geneviève est malade ? Qu'a-t-elle donc ?

PÉLAGIE

Elle est bien malade, monsieur ; toute la nuit elle a été dans une agitation qui m'a fait peur.

M. BOURDON

A-t-elle eu une frayeur, une impression violente ?

PÉLAGIE

Oh oui ! monsieur, terrible, affreuse ! Elle a été longtemps sans connaissance, et elle n'a pas retrouvé de calme depuis. »

M. Bourdon lui tâta le pouls. « Une fièvre terrible. — La tête est brûlante. — Elle a des mouvements nerveux. — Parle-t-elle ? Vous reconnaît-elle ?

PÉLAGIE

Elle parle beaucoup, mais elle ne dit rien de suivi. Depuis quelque temps elle ne semble pas me reconnaître. »

Pélagie pleurait ; le médecin, qui était un brave homme, parut touché. Il examina encore attentivement la malade ; elle recommença ses paroles entrecoupées. Celles qui revenaient le plus souvent étaient : « Malheureuse ! c'est ton Rame ! » Elles lui causaient toujours un redoublement de sanglots et de gémissements plaintifs. — Puis elle criait :

« Mon oncle !... Rame ! Rame en prison ! Chassez cet infâme !... Chassez-le, c'est un monstre ! Il ne parle pas... Il veut me tuer. »

M. Bourdon, surpris de ces paroles incohérentes mais significatives, questionna encore Pélagie, dont les réponses embarrassées lui prouvèrent qu'il y avait un mystère qu'elle ne voulait pas lui faire connaître. Il restait fort incertain, ne connaissant pas la cause précise du mal et ne sachant quel remède y apporter, lorsque Mlle Primerose vint à son secours. Elle avait entendu le bruit d'une voiture, elle avait reconnu la voix de Rame, et elle craignait que Geneviève ne fût plus mal. Apercevant le médecin, elle questionna Pélagie, qui lui raconta comment s'était passée la nuit et qu'elle avait jugé nécessaire d'avoir l'avis du médecin.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pensez-vous qu'il y ait du danger, monsieur ?

M. BOURDON

Je ne puis encore rien dire, madame ; comme j'ignore ce qui a amené la maladie, je ne puis agir qu'avec la plus grande précaution et, comme on dit, en tâtonnant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comment ? Pélagie ne vous a pas raconté ?...

PÉLAGIE

J'ai dit que Mademoiselle avait eu une grande commotion, je n'ai pas cru devoir en dire davantage.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Est-il possible de faire des mystères au médecin ! Heureusement que je suis là pour réparer votre discrétion exagérée. »

Mlle Primerose raconta alors à M. Bourdon tout ce qui s'était passé, depuis l'agitation du déjeuner jusqu'à la terrible accusation et la menace qu'avait formulée M. Dormère, dont elle flétrit avec animation l'odieuse conduite ; sans accuser directement Georges, elle parla de lui comme d'un misérable, digne de tout mépris ; elle ajouta que M. Dormère voulait lui faire épouser sa nièce, mais que Geneviève n'y consentirait jamais, vu qu'elle le détestait et le méprisait profondément.

M. Bourdon tira du récit de Mlle Primerose une conclusion peu favorable à Georges et à M. Dormère. Peut-être soupçonna-t-il ce que Mlle Primerose avait deviné, mais il n'en laissa rien paraître ; il remercia Mlle Primerose de sa confiance et lui promit la plus grande discrétion.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne vous demande pas du tout la discrétion que vous me promettez ; parlez, racontez, commentez, ce sera pour le mieux.

M. BOURDON

Mais, madame, peut-être que cette histoire ébruitée ferait quelque tort à Mlle Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tort ! à Geneviève ! Elle est assez connue pour ne pas craindre qu'on l'accuse d'une chose aussi ridicule que favoriser le vol d'un bon et fidèle serviteur comme Rame ; personne ne croira qu'un ange comme elle, qui a quatre-vingt mille livres de rente, qui est charmante, qui a plus d'argent qu'elle n'en a besoin, qui a été élevée par moi, fasse la sottise de laisser voler son oncle, et si bêtement encore. Il faut être imbécile comme M. Dormère pour faire une supposition pareille. Vous comprenez maintenant, docteur, la terrible impression qu'elle a dû ressentir : voyez ce que vous avez à faire.

M. BOURDON

Je vais lui prescrire une potion calmante, et si ce moyen innocent ne suffit pas, je la saignerai avant dîner et vous lui mettrez des sinapismes aux pieds. »

M. Bourdon écrivit son ordonnance, recommanda qu'on donnât de l'air, qu'on entretînt de l'humidité à la tête au moyen d'eau fraîche, et qu'on lui donnât de l'eau froide pour toute boisson.

Rame ramena le médecin chez lui et alla prendre chez le pharmacien la potion prescrite.

XXVII

HORRIBLE FAUSSETÉ DE GEORGES

En quittant Geneviève, M. Bourdon trouva M. Dormère qui l'attendait à la porte. Il avait entendu la voiture, il avait su, par Mlle Primerose, qu'elle avait amené le médecin, et il l'avait attendu pour savoir au juste l'état de sa nièce.

M. BOURDON

Il me paraît inquiétant, monsieur. Il semblerait que la pauvre enfant a entendu accuser injustement d'une faute grave quelqu'un qu'elle affectionne particulièrement et auquel elle doit beaucoup, ce qui l'a tellement indignée et épouvantée qu'elle a eu un très long évanouissement, indice d'une commotion cérébrale, et d'autant plus grave qu'elle était imprévue.

M. DORMÈRE

Comment, imprévue ?

M. BOURDON

Je veux dire, monsieur, que l'accusation qui est la cause du mal était imprévue. Quand on a vraiment connaissance d'une faute, on prévoit l'accusation, on s'y attend. Le saisissement n'est pas le même que lorsqu'on entend une personne qui vous est chère faussement accusée d'une faute dont une belle, bonne, franche nature est incapable.

M. DORMÈRE

La croyez-vous en danger ?

M. BOURDON

Oui, monsieur. Si la saignée que je vais pratiquer dans quelques heures ne dégage pas la tête, nous courons le danger d'une maladie cérébrale.

M. DORMÈRE

Mais elle a sa connaissance ? elle parle ?

M. BOURDON

Non, monsieur ; elle parle, mais sans savoir ce qu'elle dit. Ainsi elle répète souvent avec un accent de désespoir qui fait mal à entendre : *Malheureuse ! c'est ton Rame !* Et puis : *Rame en prison !... c'est un infâme !... c'est un monstre... il ne parle pas !... il ne dit rien, il veut me tuer...* Cela prouve la grande surexcitation du cerveau et l'indignation profonde amenée par une fausse accusation. »

M. Bourdon pensa en avoir dit assez pour ouvrir les yeux à M. Dormère ; il salua et partit.

M. Dormère resta pensif et immobile : un doute commençait à se faire dans son esprit.

« Aurais-je réellement accusé à faux ce malheureux ? Ce serait horrible pour elle ! Et si elle meurt ? Pauvre enfant ! je l'aurais assassinée ; ce serait la digne fin de la protection et de la tutelle dont m'avait chargé la tendresse confiante de mon frère, de ma sœur. Pauvre petite ! elle n'a été heureuse que pendant les années qu'elle a passées loin de moi, quand je l'ai chassée sans m'inquiéter de son avenir... Mais pourquoi a-t-elle dit : *l'honneur de votre maison* ? C'est elle-même qui m'aurait dévoilé ce Rame... Elle seule... et Georges ! ajouta-t-il avec une angoisse qui fit trembler tous ses membres. — Mais non ; je suis fou !... Georges était là ! Il n'a rien dit... C'est impossible ! Georges ! qui est mon fils, qui dispose de tout ce que j'ai. C'est une idée absurde. Georges ! Que c'est bête d'avoir de pareilles pensées ! Georges ! Ha, ha, ha ! — Il faut que je l'appelle, que je le consulte ; je veux qu'il sache ce qu'a dit ce médecin... Je suis fâché d'avoir parlé à ce médecin... Un reste de pitié absurde pour avoir des nouvelles qui m'importaient peu. »

M. Dormère, malgré ses raisonnements, avait conservé du doute et de l'agitation ; il entra chez Georges, qu'il trouva encore dans son lit.

« Comment, paresseux, dit-il en riant, pas levé à neuf heures ?

GEORGES

C'est que j'ai mal dormi, mon père ; je suis fatigué.

M. DORMÈRE

Et moi aussi j'ai mal dormi. La scène d'hier m'a tellement bouleversé ! Sais-tu qu'il me vient des doutes sur la culpabilité de Rame. — Et toi ? »

M. Dormère regarda fixement Georges, qui pâlit et rassembla son courage pour répondre.

GEORGES

Et moi aussi, mon père ; et ce ne sont pas des doutes que j'ai ; c'est une conviction profonde de l'innocence de Rame.

M. DORMÈRE, *inquiet*

Qu'est-ce qui te donne cette conviction ?

GEORGES

D'abord le caractère de cet homme, sa conduite toujours franche et honnête ; et puis, mon père, vous le dirai-je ? oserai-je vous l'avouer ?

M. DORMÈRE, *pâle et agité*

Parle, parle, dis tout. Je pardonne tout, pourvu que je sorte du trouble affreux dans lequel me jette cette incertitude.

GEORGES

Eh bien, mon père, c'est que j'aime Geneviève, sa douleur m'afflige ; je ne puis vivre sans elle ; je mourrai si vous ne me la donnez pas, si vous ne l'acceptez pas pour votre fille.

M. DORMIÈRE

Ma fille ! Avec son voleur qu'elle ne quittera jamais ! Tu es fou, Georges.

GEORGES

Oui, mon père, je suis fou, je suis fou d'elle, et je sais, je crois qu'elle est un ange, et que je ne serai heureux qu'avec elle.

M. DORMÈRE

Mon Dieu ! il ne me manquait plus que cela pour m'achever ! Georges épousant une folle, une sotte, escortée d'un voleur.

GEORGES

Arrêtez, mon père ; ne parlez pas ainsi de la créature la plus parfaite que la terre ait portée. Qui vous dit qu'elle soit une folle et une sotte ? Ne voyez-vous pas qu'en vous taisant le nom du voleur, elle veut sauver quelqu'un qu'elle aime ? Qui vous dit que ce quelqu'un n'est pas Pélagie, à laquelle elle croit devoir une grande reconnaissance ?

— Pélagie ! s'écria M. Dormère. Tu l'as trouvé ! Voilà le mystère ! Oh ! Georges, mon ami, de quel poids tu me délivres ! Pélagie..., c'est cela ; tout est expliqué. Pauvre généreuse enfant, comme je l'ai fait souffrir ! Épouse-la, mon ami ; je suis heureux que tu l'aimes, tu sais que c'était mon plus vif désir... Mais tu ne sais pas qu'elle est très malade, en danger même, à ce que dit le médecin.

GEORGES

En danger ? Ah ! mon père, qu'avez-vous fait ! »

M. Dormère se cacha la figure dans ses mains. Et Georges fut consterné, non du danger de Geneviève, mais de la crainte de perdre ses quatre-vingt mille livres de rente.

Georges questionna son père sur ce que lui avait dit le médecin. M. Dormère lui répéta mot pour mot les paroles de M. Bourdon ; chacune d'elles s'était gravée dans son souvenir et avait éveillé les remords... et le doute.

GEORGES

Vous voyez, mon père, combien votre accusation était injuste et cruelle.

M. DORMÈRE

Oui, Georges, je le vois, et pour première réparation je vais faire chasser Pélagie, ce qui terminera toute l'affaire. »

Georges ne s'attendait pas à ce nouveau coup. C'était un moyen sûr de faire parler Geneviève. Il fallait à tout prix empêcher son père de suivre cette fatale idée.

GEORGES

Chasser Pélagie ! sur une supposition ! Vous voulez donc achever de la tuer ? C'est indigne, c'est barbare ! Pourquoi alors ne pas faire arrêter ma cousine Primerose et Rame ? Ils peuvent avoir aussi bien volé vos dix mille francs que Pélagie. Je vous répète que c'est la tuer à coup sûr que d'arrêter Pélagie, qu'elle aime plus que tout au monde.

M. DORMÈRE

Mais, mon ami, toi-même n'as-tu pas dit que Pélagie était la voleuse ? Comment veux-tu que je garde chez moi une coquine pareille !

GEORGES

Mon père, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Si vous faites la moindre tentative contre Pélagie ou Rame, je quitte votre maison pour n'y plus revenir, et je vais immédiatement déclarer à votre procureur impérial que c'est moi qui vous ai volé. Maintenant que vous voilà prévenu, faites comme vous voudrez. Je vais m'habiller pour être prêt à vous suivre chez le procureur impérial. »

M. Dormère était atterré. Il n'avait qu'un parti à prendre : celui de garder le silence et laisser passer le vol sans autre réclamation.

« Je ferai ce que tu voudras, Georges, dit-il ; tu es cruel dans tes menaces.

GEORGES

Moins cruel, mon père, que vous ne l'avez été pour celle que j'aime et qui sera ma femme, je vous le répète ; c'est le seul moyen de la tranquilliser ; ainsi ne résistez pas, car, si vous me refusez, vous me ferez mourir. »

M. Dormère quitta la chambre de Georges et se retira chez lui dans une agitation, un chagrin difficiles à décrire.

La potion du médecin ne produisit aucune amélioration dans l'état de Geneviève. Quand M. Bourdon revint vers quatre heures, il trouva la fièvre augmentée, le délire toujours le même. Il n'hésita pas à lui faire une forte saignée et à mettre des sinapismes [1] aux pieds pour dégager la tête. Il ordonna le repos le plus complet et promit de revenir le lendemain de bonne heure.

La soirée et la nuit furent plus calmes ; quand M. Bourdon la revit le lendemain, il trouva une grande amélioration dans son état ; le danger avait disparu. Mais il recommanda le plus grand calme autour d'elle et le silence le plus complet. — Pélagie et Rame ne quittèrent pas l'appartement pendant tout le temps que dura la maladie, qui fut longue et qui laissa Geneviève dans un état de faiblesse inquiétante. Jusqu'à son entier rétablissement, c'est-à-dire pendant plus d'un mois, Pélagie continua à passer ses jours et ses nuits près de sa chère enfant. Rame les passait dans la chambre à côté, couchant par terre en travers de la porte de sa jeune maîtresse.

M. Dormère et Georges montaient matin et soir pour savoir de ses nouvelles ; Mlle Primerose refusa constamment de les voir et de leur parler et chargeait Rame de les tenir au courant. Mais Rame répondait toujours :

« Moi pas savoir. »

M. DORMÈRE

Comment, vous ne savez pas si elle va mieux ou plus mal ?

RAME

Moi pas savoir.

M. DORMÈRE

Mais vous savez ce qu'a dit le médecin ?

RAME

Moi pas savoir. »

---

1. Il s'agit probablement ici de cataplasmes tièdes de farine de lin saupoudrés de farine de moutarde.

M. Dormère fut obligé de s'adresser au médecin, et il sut enfin par lui qu'elle pouvait se lever et prendre quelque nourriture.

Mlle Primerose était un jour dans sa chambre, occupée à dessiner, quand elle vit la porte s'ouvrir et M. Dormère entrer chez elle. Elle arrêta un cri prêt à s'échapper.

« Sortez, sortez, monsieur, dit-elle d'une voix étouffée. Si elle vous entendait, elle retomberait dans son premier état. Sortez, vous dis-je ! » Et elle le poussa vers la porte.

M. DORMÈRE

Mais je veux savoir...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Vous ne saurez rien ; allez-vous-en.

M. DORMÈRE

Je suis d'une inquiétude affreuse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tant mieux ! Sortez.

M. DORMÈRE

Je ne peux pas vivre ainsi pourtant...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, mourez, mais allez-vous-en.

M. DORMÈRE

C'est vraiment incroyable...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est vraiment trop odieux de venir l'achever par une rechute.

M. DORMÈRE

Je vous en prie, chère cousine, écoutez-moi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne veux pas vous écouter et je ne suis pas votre chère cousine. Je vous déteste, vous me faites horreur !

M. DORMÈRE

Je vous enverrai Georges ; peut-être le recevrez-vous.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Votre coquin de Georges ! Je le recevrai à coups de balai s'il s'avise de se montrer. »

Elle poussa M. Dormère en dehors de la porte et la ferma à double

tour. Il fut obligé de descendre ; il raconta à Georges le peu de succès de sa démarche.

GEORGES

Il faut attendre, mon père, que vous puissiez la voir elle-même. Cette vieille cousine est un vrai dragon ; il n'y a rien à espérer d'elle. Dans quelques jours vous entrerez sans la permission de Mlle Primerose, en passant par la chambre de Pélagie. »

Quatre jour après, sachant Geneviève assez bien remise pour pouvoir aller et venir dans son appartement, Georges résolut d'accomplir un projet hardi, celui d'écrire à Geneviève pour demander sa main comme moyen de la réhabiliter entièrement dans l'esprit de M. Dormère. Voici ce qu'il lui écrivit.

XXVIII

LETTRE DE GEORGES. DÉPART DE GENEVIÈVE

« Geneviève, votre maladie m'a navré ; j'ai plus souffert que je ne puis le décrire. C'est moi qui suis votre bourreau ; le chagrin, le remords me rongent le cœur. Pour achever mon malheur, je vous aime comme je ne vous ai jamais aimée ; vous êtes devenue l'objet de toutes mes pensées.

« Plus vous avez déployé de courage, de générosité en ne me dénonçant pas à mon père, plus j'ai maudit l'indigne faiblesse qui m'avait fermé la bouche pendant cette scène terrible dans laquelle vous avez si héroïquement refusé de me nommer comme le vrai coupable.

« Ces quarante jours de souffrance m'ont cruellement puni de ma faiblesse, et ont développé une tendresse dont je ne me croyais pas susceptible et dont la vivacité m'effraye.

« Une légère espérance me soutient. Je suis parvenu à enlever à mon père l'horrible et injuste soupçon qu'il vous a exprimé avec tant de barbarie ; pour achever de lui ouvrir les yeux sur l'innocence de votre fidèle Rame, je lui ai avoué mon amour et mon ardent désir d'unir ma vie à la vôtre en conservant Rame comme le plus fidèle et le plus dévoué de vos amis. Cette déclaration a achevé de dissiper ses derniers doutes. En effet, comment supposer que je veuille lui donner une fille entachée dans son honneur par sa complicité d'un vol si odieux. C'est donc une réhabilitation complète que je vous offre en vous suppliant d'accepter ma main et mon cœur. Croyez que ma vie entière sera consacrée à expier cette grande faute de ma jeunesse.

« Oserais-je espérer que vous ne repousserez pas mon humble demande, et que, dans la noble générosité dont vous avez usé à mon égard, votre cœur était intéressé à me sauver du déshonneur.

« J'attends votre réponse avec une anxiété dont vous ne pouvez avoir aucune idée ; puisse-t-elle me conduire à vos pieds, pour entendre de votre bouche le pardon tant désiré.

« Votre fidèle et dévoué
« GEORGES. »

Ce fut Rame que Georges chargea de remettre cette lettre à sa maîtresse.

GEORGES

Si vous saviez, mon pauvre Rame, comme je suis touché des soins que vous avez donnés à ma chère Geneviève !

RAME

Pourquoi *chère* Geneviève ? Avant pas *chère.* Pourquoi *touché* ? Moi pas soigner vous, pas pour vous ; moi aimer jeune maîtresse et moi malheureux quand jeune maîtresse pleurer, quand jeune maîtresse souffrir ; et moi soigner jeune maîtresse pour elle, pour moi, pas pour vous.

GEORGES

Je le sais, mon bon Rame ; et voilà pourquoi je vous aime, et je vous demande de lui remettre cette lettre qui lui fera plaisir, j'en suis sûr. »

Rame hocha la tête d'un air de doute. Il prit la lettre, la retourna dans tous les sens, avec hésitation, comme s'il craignait qu'elle ne contînt quelque maléfice, puis il dit :

« Et si moi la donner à mam'selle Primerose ?

GEORGES

Non, non, Rame, ne faites pas cela. Geneviève serait très fâchée contre vous ; elle seule doit la lire. Vous verrez comme elle sera contente. Me promettez-vous de la lui donner à elle et à personne d'autre ?

RAME

Si jeune maîtresse contente, moi donner tout de suite. »

Et Rame entra chez Geneviève. Georges l'entendit dire :

« Moussu Georges envoyer lettre à jeune maîtresse ; lui, dire : jeune maîtresse très contente.

GENEVIÈVE

Moi contente d'une lettre de lui ? Donne, mon bon Rame que je voie ce qu'il écrit. »

Rame sortit ; il ne trouva plus Georges, qui s'en était allé dès qu'il avait su que Geneviève acceptait sa lettre.

Geneviève resta quelques instants sans la décacheter.

« Comment ose-t-il m'écrire, et que peut-il avoir à me dire ? »

Elle l'ouvrit pourtant ; un sourire de mépris, puis d'indignation, accompagna la première partie de la lettre ; mais quand elle arriva à la dernière page, elle fut saisie d'une véritable colère.

« Il ose me proposer d'être sa femme ! Il a l'indignité de supposer

que je l'aime ! lui un misérable, un voleur, un scélérat, sans honneur, sans pitié, sans cœur ! un lâche qui n'a pas eu le courage de me sauver des indignes accusations de son père ! qui m'a su mourante et qui n'a pas eu pitié de mon désespoir ? Oh ! le lâche ! l'infâme, le monstre !

« Lui répondrai-je ? Aurai-je le courage de lui adresser ma réponse ? Il le faut. Il mérite d'être éclairé sur mes sentiments à son égard. »

Geneviève prit une plume et, d'une main tremblante, écrivit les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Je vous méprise trop pour répondre sérieusement à la honteuse proposition que vous osez m'adresser. Je ne vous dis pas les motifs de ce refus, dicté par mon indignation et par ma juste antipathie ; vous ne les comprendriez pas, ayant abjuré tout sentiment d'honneur et de moralité. En quittant Plaisance, je n'emporterai aucun sentiment de haine. Je ne ressens pour vous que le plus profond mépris et le plus grand éloignement. Veuillez à l'avenir ne plus m'importuner de vos lettres et sous aucun prétexte, de votre présence.

« GENEVIÈVE DORMÈRE. »

Geneviève appela Rame, qui était sorti, par extraordinaire ; elle alla jusque chez sa bonne et la pria de faire remettre cette lettre à M. Georges.

PÉLAGIE

Comment, Geneviève, tu lui écris ?

GENEVIÈVE

Je lui réponds, ma bonne ; il a eu l'insolence de m'offrir de l'épouser pour me réhabiliter dans l'esprit de mon oncle. Je ne veux pas lui faire attendre la réponse ; elle est ce que tu peux deviner sans trop de peine.

PÉLAGIE

Donne alors, donne vite, que je la fasse porter tout de suite.

« Rame, Rame, appela-t-elle en entrouvrant la porte qui donnait sur l'escalier de l'office. Venez vite, Mademoiselle a besoin de vous. »

Deux secondes après, Rame accourait tout effrayé.

« Petite maîtresse malade ? demanda-t-il.

GENEVIÈVE

Non, Rame, je ne suis pas malade ; c'est une lettre à remettre à M. Georges.

RAME

Moi voir jeune maîtresse pas contente.

GENEVIÈVE

Je suis très mécontente, mais pas malade, mon bon Rame. Je serai contente quand tu auras remis ma lettre. »

Rame partit en courant ; il frappa à la porte de Georges, lui remit la lettre et remonta bien vite chez Geneviève, qui ne lui fit aucune question.

XXIX

COLÈRE DE MM. DORMÈRE PÈRE ET FILS [1]

Quand Geneviève rentra chez elle, elle voulut brûler la lettre de Georges, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de son oncle ou de quelque personne malveillante. Elle la chercha, mais elle ne la trouva pas. Après avoir cherché partout, elle eut la pensée que Mlle Primerose l'avait peut-être aperçue et emportée ; elle entra chez sa cousine, qui n'y était pas. Pélagie lui dit qu'elle était sortie depuis longtemps pour aller donner des nouvelles de Geneviève aux Saint-Aimar, qui en étaient toujours fort occupés, et qui étaient venus tous les jours savoir comment elle allait.

Ce n'était donc pas Mlle Primerose qui avait commis l'indiscrétion dont elle était du reste fort capable, ayant conservé l'habitude de lire les lettres que recevait son élève.

Geneviève eut alors la pensée que Georges lui-même avait eu l'audace de venir chez elle et qu'ayant vu sa lettre laissée ouverte sur la table, il l'avait prudemment emportée pour la brûler.

Geneviève n'y pensa donc plus et ne s'en inquiéta pas. Elle demanda à Pélagie et à Rame de ne pas parler à Mlle Primerose de la lettre de Georges ni de la réponse qu'elle y avait faite. Elle prévint aussi ses fidèles amis qu'elle demanderait à Mlle Primerose de retourner à Paris le plus tôt possible, sous prétexte de changer d'air pour achever de se remettre.

« Et surtout, mes bons amis, préparez tout sans qu'on le sache dans le château, pour m'éviter une entrevue avec mon oncle ; je n'aurais pas encore la force de la supporter. »

Pélagie et Rame lui promirent que personne n'en saurait rien.

Quand Mlle Primerose rentra, elle était si fatiguée qu'elle se jeta dans un fauteuil et demanda un verre de vin et des biscuits pour se remonter.

GENEVIÈVE

Ma bonne cousine, pendant votre absence je me suis demandé ce que nous faisions ici ; nous y sommes prisonnières, n'osant sortir, de crainte de nous rencontrer avec mon oncle et son fils, ne voyant personne, mangeant chez nous comme des recluses, osant à peine prendre l'air à nos fenêtres, de peur d'être aperçues. Je sens pourtant

1. Ce chapitre s'appelait initialement « Départ pour Paris ».

que j'ai besoin d'air et de mouvement ; et surtout j'éprouve le vif désir de quitter cette maison, de changer l'air. Si nous pouvions retourner chez nous à Paris, je me sentirais soulagée d'un poids qui m'oppresse ; je respirerais plus librement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Que je suis contente de ce que tu me dis, ma chère enfant ! J'attendais, pour te parler de départ, que tu fusses en état de supporter un déplacement ; puisque tu partages mon désir de quitter cet horrible château, pour n'y jamais revenir, nous partirons quand tu voudras.

GENEVIÈVE

Demain, ma cousine, demain ; d'autant plus que je sais par Rame que demain mon oncle et son fils vont dîner chez les Saint-Aimar.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Très bien, mon enfant, très bien. Commençons nos préparatifs. Pélagie fera nos malles ; je vais envoyer Rame chez M. Bourdon pour payer ses visites ; il passera chez le pharmacien, chez tous les marchands auxquels on peut devoir quelques petites notes ; il commandera un omnibus pour demain six heures, et nous partirons par le train de sept heures pendant que les Dormère seront absents. »

Tout fut fait comme l'avait dit Mlle Primerose[1].

---

1. Passage supprimé : « Elle redoutait les bavardages d'Azéma ; pour les éviter elle l'appela et lui dit : — Azéma, j'ai ici une quantité de choses qui m'embarrassent et dont je ne me servirai pas. Vous allez emballer tout cela. Je ne garderai que ce qu'il me faut pour quelques jours. Faites tout cela aujourd'hui ; Geneviève et moi nous enverrons ces malles par la petite vitesse. Nous serons ainsi débarassés d'une foule d'objets qui nous sont inutiles et qui encombrent nos armoires et nos tiroirs.

AZÉMA

« Mademoiselle a de la place pour tout serrer ; il y a tant d'armoires et de commodes ici ; elles sont à moitié vides.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« J'aime mieux me débarasser de tout cela ; je déteste de remettre au dernier jour.

AZÉMA

« Mais puisque Mademoiselle reste encore quelques jours, elle a bien le temps sans se presser.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« Que vous êtes ennuyeuse avec vos raisonnements Azéma ! Il faut toujours que vous résistiez à mes ordres ; et toujours avec des paroles interminables.

AZÉMA

« Ce n'est pas pour résister aux ordres de Mademoiselle ; c'est seulement...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

« C'est seulement pour bavarder, je le sais bien. En voilà assez. Faites ce que je vous dis et taisez-vous.

« Azéma alla chercher les malles en grommelant. Pendant qu'elle emballait, Mlle Primerose fit ses comptes, donna ses instructions à Rame, à Pélagie. Tout fut terminé avant la fin de la journée. »

Le lendemain, M. Dormère et Georges montèrent en voiture à cinq heures ; à six heures bien précises l'omnibus arriva ; toutes les malles furent descendues ; elles avaient été achevées par Pélagie dans l'après-midi ; Rame et le cocher les chargèrent sur l'omnibus ; Mlle Primerose descendit soutenant Geneviève, qui était encore d'une grande faiblesse ; elles firent leurs largesses aux domestiques de M. Dormère, qui témoignèrent beaucoup de regret de les voir partir et qui dirent chacun leur phrase pour indiquer qu'ils savaient que Mlle Geneviève avait souffert, qu'on avait été bien mal pour elle, qu'une personne comme il faut ne pouvait s'accommoder de la société d'un homme comme M. Georges ; qu'il finirait mal, que Monsieur regretterait un jour sa faiblesse, etc.

Mlle Primerose profita de l'occasion pour lancer quelques propos significatifs pour M. Dormère, qui était plus imbécile que méchant, sur Georges, qui finirait ses jours au bagne, qui déshonorerait son nom, etc.

Elle céda enfin aux instances réitérées de Geneviève et monta en omnibus avec Pélagie, Azéma et Rame.

A neuf heures elles étaient arrivées chez elles, et Geneviève, moins fatiguée qu'on ne pouvait le craindre, était à dix heures installée dans sa chambre et couchée.

Le soir de ce même jour, quand M. Dormère rentra avec Georges, son valet de chambre s'empressa de lui dire :

« Monsieur ne sait pas ce qui s'est passé en son absence ?

M. DORMÈRE

Non, quoi donc ?

JULIEN

Ces dames sont parties une heure après Monsieur.

M. DORMÈRE

Parties ? Ce n'est pas possible.

JULIEN

C'est pourtant bien vrai, Monsieur. A six heures, un omnibus du chemin de fer est venu emporter les malles, qui étaient faites d'avance sans que personne s'en fût douté ; ces dames nous ont fait leurs adieux, elles sont montées en omnibus avec les femmes et Rame, et elles sont parties. Mlle Geneviève était si pâle, si maigre, elle paraissait si faible, que nous en étions bouleversés. Monsieur sait combien nous lui sommes tous attachés ; elle est si bonne, si douce, si aimable ! Ces dames ont été très généreuses ; elles ont largement payé des services que nous étions trop heureux de leur rendre. »

Julien aurait pu parler longtemps encore sans que M. Dormère ni Georges songeassent à l'interrompre ; ils étaient atterrés par ce départ si imprévu. M. Dormère avait sincèrement désiré voir sa nièce, pour

lui exprimer son chagrin de son injuste accusation et du mal qu'il lui avait fait. Georges voyait la fortune de Geneviève lui échapper définitivement. Malgré la lettre si froidement méprisante qu'il en avait reçue la veille, il espérait encore la ramener à lui et la forcer à l'épouser avec l'aide de son père. Quand Julien fut sorti, ce fut Georges qui parla le premier.

« C'est un tour de la cousine Primerose, dit-il avec emportement. Vous ne pouvez pas supporter cela, mon père. Comme tuteur vous avez le droit de garder votre pupille, et vous devez en user.

M. DORMÈRE

Tu oublies, Georges, qu'elle a dix-huit ans ; et que j'ai perdu mes droits par l'abandon que j'en ai fait à ma cousine Primerose, ensuite par l'injure que je viens de lui faire au moment de cette scène. Elle a un subrogé tuteur [1] auquel elle s'adresserait pour m'échapper ; et toute cette affaire serait naturellement portée devant les tribunaux. Rappelle-toi aussi que Mlle Primerose est là, qu'elle nous hait et qu'elle pousserait les choses de toute la puissance de sa haine. Elle ne pardonne pas, celle-là.

GEORGES

Les misérables ! Comme elles nous ont joués ! Et cette Geneviève ! ce prétendu agneau, qui prend part à une pareille action.

M. DORMÈRE

Le chagrin te rend injuste, mon ami ; que vois-tu de coupable, de mauvais dans ce départ ?

GEORGES

C'est une inconvenance, une impertinence vis-à-vis de vous, mon père.

M. DORMÈRE

Inconvenance oui, impertinence non. »

Julien rentra :

« Voici une lettre à l'adresse de Monsieur, que je viens de trouver sur la table de Mlle Primerose. »

M. Dormère lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Geneviève me demande de l'emmener ; elle redoute beaucoup une entrevue qui ne peut plus être évitée. Dans son état de faiblesse, votre présence pourrait lui occasionner une rechute qui serait mortelle. Je l'emmène donc avec bonheur, heureuse de quitter votre toit inhospitalier. Je vous salue.

« CUNÉGONDE PRIMEROSE. »

---

1. *Subrogé tuteur* : personne nommée par les juges et les parents pour protéger les droits du pupille contre le tuteur lui-même.

Une seconde petite lettre était de Geneviève.

« Mon oncle,

« Pardonnez-moi de vous quitter sans vous avoir vu. Je sens que je n'aurais pas la force de supporter votre présence. La scène terrible qui m'a mise si près de la mort est encore trop récente pour que l'impression en soit effacée. Permettez-moi de vous dire, mon oncle, qu'en vous quittant je n'emporte aucun ressentiment et que je vous pardonne du fond du cœur tout ce qui s'est passé.

« Votre nièce respectueuse,
« GENEVIÈVE. »

M. Dormère donna à Georges les deux lettres et se retira dans sa chambre sans prononcer une parole.

Georges s'en alla aussi dans sa chambre, furieux contre Geneviève, contre Mlle Primerose, contre son père qu'il trouvait faible et absurde.

« Il n'a jamais su se conduire, ni conduire les autres ; avec moi jadis, il s'est comporté comme un enfant, ajoutant foi à tout ce que je lui disais ; et pourtant il savait que je mentais ; au lieu de me punir, de me fouetter au besoin, il m'excusait, me soutenait, il m'embrassait. C'est stupide ! Aussi je ne l'aime ni ne le respecte [1].

« Je n'aime pas cette petite Geneviève, mais je dois convenir que mon père a toujours été très mal pour elle. Dernièrement encore, cette scène était absurde ; il accuse son cher Rame sans savoir pourquoi ; c'était bête, c'était sot. A quoi pouvaient servir au nègre ces dix mille francs ? Et lorsque dans son épouvante pour moi (car c'était pour moi qu'elle résistait) elle a l'imprudence de lui parler de l'honneur de sa maison, il ne devine pas que c'est moi qui suis le premier de sa maison. — Rame eût été plus fin.

« Il a tout perdu par cette sotte accusation. Il me fait manquer une fortune superbe... Mais... il me le payera ; je ferai si bien rouler ses écus que je serai vengé de l'éducation absurde qu'il m'a donnée [2]. »

Georges continua longtemps encore à former des projets de vengeance contre son père ; et pour commencer, il résolut de s'en aller aussi dès qu'il le pourrait et de courir l'Allemagne.

---

1. Gisèle, déjà, dans *Quel amour d'enfant !* jugeait aussi sévèrement ses parents faibles. Sophie ne craint nullement d'accuser les parents devant les enfants, ni que ces enfants jugent leurs parents eux-mêmes, ce qui est audacieux à une époque où l'autorité des parents repose sur la certitude de leur perfection.

2. Georges « punit » son père, de ne pas l'avoir puni lui-même. Même les parents doivent expier leurs fautes.

XXX

RETOUR DE JACQUES

Quelques jours après son retour à Paris, Geneviève se trouva plus calme qu'elle ne l'avait été depuis sa maladie. Un matin, Mlle Primerose entra chez elle de bonne heure ; elle la trouva levée et disposée à reprendre son ancienne habitude d'aller tous les jours à la messe ; mais Mlle Primerose s'y opposa, la trouvant encore trop faible. Geneviève obéit avec sa docilité accoutumée ; elle fit sa toilette et passa au salon.

Elle s'était mise à ranger avec sa tante les livres, papiers, musique, tout ce qui était nécessaire pour reprendre leurs occupations accoutumées. Un peu avant le déjeuner, Geneviève était seule ; elle entendit frapper à la porte.

« Entrez », dit-elle.

La porte s'ouvrit et elle vit entrer un charmant jeune homme avec de jolies moustaches et une barbiche au menton ; elle le reconnut sur-le-champ et s'élança vers lui en criant :

« Jacques, Jacques, c'est toi ! »

Oubliant dans sa joie [1] son âge et celui de Jacques, elle se jeta à son cou en l'embrassant tendrement.

GENEVIÈVE

Jacques, cher Jacques, que je suis heureuse de te revoir !

JACQUES

Et moi donc, ma bonne, ma chère Geneviève ! voici près d'un an que je ne t'ai vue. J'ai fait, comme tu sais, un long et intéressant voyage en Orient, et m'en voici revenu depuis deux mois, que j'ai passés chez mes parents à la campagne ; tu étais absente. Mais comme tu es maigre et pâle, ma pauvre Geneviève ; es-tu malade ?

GENEVIÈVE

Je l'ai été, Jacques ; j'ai manqué mourir.

JACQUES

Mourir ! Oh ! mon Dieu ! et moi qui n'en ai rien su. Que t'est-il donc arrivé ? »

Geneviève voulut répondre, mais les larmes lui coupèrent la parole ; elle dit en sanglotant :

« J'ai été bien malheureuse, Jacques... ; si tu savais... »

Elle ne put continuer ; les sanglots l'étouffaient. Jacques était désolé

1. Supprimé : « les convenances du monde ».

et cherchait à la consoler en lui prodiguant les plus affectueux témoignages de son amitié.

JACQUES

Ma Geneviève ! mon amie ! si tu savais combien je suis désolé de te voir ainsi ! C'est donc bien affreux, pour que le souvenir seul te mette dans un pareil état ?

GENEVIÈVE

Affreux, horrible ; appelle ma cousine Primerose, elle te dira ce que je n'ai pas encore la force de te raconter. »

Jacques, très ému du chagrin de Geneviève, courut frapper à la porte de Mlle Primerose, qui répondit : « Entrez » ; et qui, reconnaissant Jacques, se jeta à son cou, comme Geneviève, et l'embrassa à plusieurs reprises. Sans lui donner le temps de parler, Jacques la supplia d'entrer au salon pour calmer Geneviève qui ne cessait de pleurer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pauvre petite ! c'est qu'elle est encore bien faible et mal remise de la terrible secousse que lui ont donnée son abominable oncle et ce scélérat de Georges.

JACQUES

Encore ce Georges ! Toujours Georges dans les chagrins de ma pauvre Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais c'est bien la dernière fois, par exemple, car nous ne remettrons jamais les pieds chez ces gens-là, et jamais nous ne reverrons ce monstre de Georges.

JACQUES

Mais qu'a-t-il fait ? De grâce, chère mademoiselle, ne me laissez pas en suspens ; et comment mon oncle, qui est bon homme, a-t-il pu contribuer au chagrin de Geneviève ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bon homme ! Un sot, un imbécile, un animal, dont Georges ferait un meurtrier au besoin. »

Jacques ne put s'empêcher de sourire à cette explosion de colère de Mlle Primerose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Écoute, Jacques, je ne veux pas te raconter cette scène horrible devant elle ; je lui ferais un mal affreux en lui rappelant une abomination dont elle a failli mourir ; tu va déjeuner avec nous ; après déjeuner, Geneviève se reposera, tu viendras dans ma chambre et tu sauras tout. »

Jacques n'osa pas insister, malgré sa vive inquiétude, car il savait Georges capable de tout. Pour ne pas déranger Geneviève, Mlle Primerose voulut qu'on déjeunât dans le salon. Lorsque Rame entra et qu'il vit Jacques, il courut à lui au risque de tout briser, et, posant rudement son plateau par terre, il prit les mains de Jacques, les serra et les baisa sans que Jacques pût l'en empêcher.

RAME

Moussu Jacques ! Bon moussu Jacques ! Rame content voir moussu Jacques. — Jeune maîtresse heureuse voir moussu Jacques. — Jeune maîtresse aimer moussu Jacques. — Elle plus triste, plus pleurer.

JACQUES

Merci, mon bon Rame, de ce que vous me dites d'affectueux. Moi aussi, je suis heureux de vous retrouver avec ma chère Geneviève.

RAME

Oui, moi sais bien ; pas comme coquin, scélérat, moussu..., moi pas dire nom ; petite maîtresse pas vouloir, mais moussu Jacques savoir qui scélérat, coquin. »

Jacques sourit, Mlle Primerose éclata de rire, Geneviève elle-même sourit.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Voyons, mon cher, mettez-nous le couvert et servez-nous un bon déjeuner : nous avons tous faim, car nous sommes tous heureux. »

Geneviève soupira, Jacques la regarda tristement et laissa aussi échapper un soupir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Hé bien ! qu'est-ce que c'est ? Est-ce pour soupirer que nous sommes réunis ici, hors de cet horrible château de Plaisance ? Il porte joliment son nom ! c'est Déplaisance qu'on aurait dû le nommer. Et les habitants ! ils sont gentils. Je les ferais fourrer en prison si j'étais gendarme ou préfet.

RAME, *gravement*

Mam'selle Primerose, vous pas raison ; domestiques bons. Julien bon, Pierre bon, cocher bon, cuisinière très bon ; elle donner bonnes choses à Rame ; Fanchette, la fille, très bon ; toujours rire et donner sucre et café à Rame.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *riant*

Mettez votre couvert, mon ami, et tenez votre langue ; vous êtes comme Azéma, qui parle comme une pie.

RAME, *se fâchant*

Moi pas pie, moi pas Azéma, moi Ramoramor, grand chef avec habit rouge plein d'or. »

Mlle Primerose partit encore d'un éclat de rire. Geneviève rit aussi, pour la première fois depuis sa maladie. Jacques, en la voyant rire, se laissa aller à un accès de gaieté. Rame, joignant les mains, s'écria en sautant et en pirouettant :

« Petite maîtresse rire, petite maîtresse contente ! Moussu Jacques, petite maîtresse rire ! Première fois, bon moussu Jacques. Moi heureux ! Hourra, moussu Jacques !

GENEVIÈVE, *riant toujours*

Tais-toi donc, mon bon Rame ; tu vas faire monter les sergents de ville. »

Et Geneviève continua son bon rire frais et gai [1].

RAME

Chère, chère, jolie maîtresse ! Vous toujours rire ; moi apporter bouillon et poulet. »

Mlle Primerose se pâmait [2]. Rame sortit en courant et ne tarda pas à revenir accompagné de Pélagie qui venait dire bonjour à Jacques ; elle lui demanda la permission de lui serrer la main [3] à quoi Jacques consentit avec son amabilité accoutumée.

Le déjeuner s'était annoncé triste d'abord ; il fut gai et agréable à tous. Rame ne quittait pas des yeux sa maîtresse, qui mangeait de bon appétit, qui causait et qui souriait souvent. De temps en temps Rame se frottait les mains, riait tout bas et marmottait :

« Petite maîtresse manger bien ; — petite maîtresse content. — Petite maîtresse rire. — Bon moussu Jacques ! Rame heureux. »

Quand le déjeuner fut terminé, Mlle Primerose arrangea Geneviève sur un canapé, lui dit de se reposer et emmena Jacques ; avant qu'il partît, Geneviève l'appela.

« Jacques, lui dit-elle affectueusement, tu reviendras me voir avant de t'en aller ?

JACQUES

Certainement, ma bonne chère Geneviève, je ne partirai pas sans t'avoir revue. »

Et il sortit pour aller rejoindre Mlle Primerose, qui attendait le moment de lui parler avec autant d'impatience que Jacques en éprouvait de l'entendre parler.

---

1. Passage supprimé : « Rame n'y tint pas ; il se précipita près d'elle lui saisit les mains et les baisa à plusieurs reprises. »

2. *Se pâmer* : de *spasmare*, avoir un spasme. Ce mot a vieilli dans son sens propre. En supprimant le mot « rire » Sophie évite une répétition disgracieuse et lui donne un sens plus fort.

3. Sophie avait écrit « l'embrasser » au lieu de « lui serrer la main ».

La conversation dura plus d'une heure ; Jacques, très ému, ne se lassait pas d'écouter et d'interroger. Quand elle fut arrivée au jour qui précéda leur départ de Plaisance, elle se leva, ouvrit une cassette dont elle portait toujours la clef sur elle, en tira une lettre et dit :

« Lis maintenant cette lettre ; elle achèvera de te faire connaître la scélératesse de ce monstre. Geneviève ne sait pas que je l'ai lue, que je l'ai gardée ; ne lui en parle pas. »

Jacques, déjà bouleversé du récit que lui avait fait Mlle Primerose, lut cette lettre de Georges avec une indignation, une colère qu'il eut peine à maîtriser. Quand il l'eut finie, il la jeta par terre, la repoussa du pied et, se jetant dans un fauteuil, la tête pressée dans ses deux mains comme s'il eût craint qu'elle n'éclatât, il dit d'une voix étouffée :

« Monstre ! odieux scélérat ! Ah ! je n'ai pas de mots pour exprimer mon indignation, mon horreur ! »

Il resta longtemps immobile, étouffant sous le poids de son émotion.

« Et cette admirable, héroïque Geneviève, résistant aux instances de ce misérable que je n'ai plus le courage d'appeler mon oncle ! Et elle a la force de se taire devant le silence ignominieux de cet être à cœur de tigre ! Et cette lettre insultante, odieuse, elle la cache, elle la dissimule ! Mon Dieu mon Dieu, donnez-moi la force de vaincre la violence de mes sentiments ! Que je n'oublie jamais cette parole du Seigneur sur la croix :

« "Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font."

« Oh ! mes chers et saints pères ! soyez bénis, vous qui avez fait de moi un chrétien ; un chrétien qui pardonne et qui prie. »

Il cacha sa figure dans ses mains ; Mlle Primerose vit quelques larmes couler à travers ses doigts ; puis il se calma, essuya ses yeux et se leva [1].

« Jamais, dit-il à Mlle Primerose, je ne saurai assez vous exprimer ma reconnaissance de tout ce que vous avez fait pour elle. Vous avez été, depuis dix ans, sa protectrice, sa mère [2]. Que serait-elle devenue sans vous ? Mon respect, ma reconnaissance, ma vive affection vous sont acquis tant que Dieu me laissera un souffle de vie. »

Mlle Primerose, touchée des sentiments que lui manifestait Jacques, y répondit très amicalement. Elle avait ramassé la lettre foulée aux pieds de Jacques et la remit soigneusement dans sa cachette.

JACQUES

Comment gardez-vous une pareille monstruosité, chère mademoiselle ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mon ami, c'est une pièce très importante à conserver. Geneviève est encore sous la coupe du père jusqu'à vingt et un ans. On ne sait pas ce que peuvent inventer des êtres pareils ; c'est la seule arme que nous

1. « Embrassa à plusieurs reprises Mlle Primerose » a été supprimé.
2. « Mon cœur est à vous à la vie et à la mort » a été supprimé.

ayons. Il faut la garder, le bon Dieu l'a fait tomber dans mes mains. Geneviève ne s'en doute pas, heureusement. »

Jacques lui baisa la main et sortit. Il entra dans le salon ; il vit Geneviève endormie sur le canapé. Il s'avança doucement près d'elle, longtemps il la regarda avec respect et admiration ; puis il s'approcha, prit une de ses mains restée étendue et la baisa tendrement.

« Généreuse, admirable et bien chère amie, dit-il à voix basse, je t'ai toujours aimée et je t'aimerai toujours. Tu trouveras en moi, jusqu'au dernier jour de ma vie, un ami fidèle et dévoué [1]. »

Il replaça doucement la main de Geneviève sur le canapé et voulut sortir ; Geneviève s'éveilla.

GENEVIÈVE

C'est toi, Jacques ? comme tu es pâle ! C'est ma cousine, n'est-ce pas, qui t'a ainsi troublé ? Pauvre Jacques ! C'est terrible, n'est-ce pas ? Assieds-toi près de moi et causons.

JACQUES

O Geneviève ! ma Geneviève chérie ! Comme tu as souffert ! Et quelle héroïque, admirable générosité tu as montrée ! — Quel courage ! — Et ce scélérat, ce monstre qui se tait, qui entend son père te torturer par ses questions, osant accuser ton ami, ton plus dévoué serviteur, et il ne dit rien. Il vole, et il te laisse la lourde charge de le défendre par ton généreux silence !

— Jacques, Jacques ! s'écria Geneviève effrayée, pourquoi penses-tu que ce soit lui ? Qui te l'a dit ?

JACQUES

Mais, mon amie, tout le monde l'aurait deviné ; il faut être absurdement et sottement aveugle comme son père pour ne pas deviner que c'était lui.

GENEVIÈVE

Jacques, ne le dis pas à mon oncle, promets-le-moi.

JACQUES

Il suffit que tu le désires, ma Geneviève, pour que j'aie la bouche close là-dessus. Mais c'est cruel : cruel pour toi, cruel pour ceux qui t'aiment. »

Jacques se leva.

« Il faut que je m'en aille ; j'ai tant à faire pour moi, pour mon père.

1. Passage supprimé : « Il la regarda longtemps. Quel charme, quelle douce bonté dans ce charmant visage ! Heureux l'homme qui sera choisi par elle pour faire le bonheur de sa vie ! ce n'est pas à moi qu'est réservée cette heureuse destinée ; elle est riche ; je n'ai qu'une fortune médiocre ; pour rien au monde je ne voudrais être soupçonné d'aspirer à sa fortune. Et puis je vais aller combattre pour mon Dieu et son Église ; je vais défendre le saint-père et la cité sainte sur laquelle il doit régner. Geneviève n'est pas pour moi. »

GENEVIÈVE

Avec qui es-tu ici ? où loges-tu ?

JACQUES

Je suis seul ; à l'hôtel.

GENEVIÈVE

Alors viens dîner avec nous.

JACQUES

Très volontiers, si je ne te fatigue pas.

GENEVIÈVE

Me fatiguer ! quelle folie ! Au contraire, je me sens si bien quand tu es là ! »

Jacques sourit, lui serra la main et sortit.

XXXI

BONHEUR DE GENEVIÈVE

Geneviève passa un heureux après-midi ; le retour inattendu de son ami d'enfance, qu'elle ne croyait pas revoir avant l'automne, avait effacé en partie le souvenir de son triste séjour chez son oncle ; une seule inquiétude troublait sa joie : ce voyage de Rome, qu'elle avait désiré et attendu avec impatience, la séparerait encore de Jacques.

« C'est mon seul ami, disait-elle, le seul confident de mes pensées, de mes joies, de mes douleurs. Ma cousine Primerose, malgré sa bonté, son indulgence pour moi, ne m'inspire aucune confiance sous certains rapports : sans Jacques, je me sens isolée comme si j'étais seule au monde. Et puis j'ai peur de ce méchant Georges, de mon oncle qui s'est mis dans la tête de faire passer ma fortune à son fils. Je l'ai bien vu, bien compris pendant mon séjour à Plaisance.

« Si Jacques était avec moi, je n'aurais peur de personne ; il me protégerait contre eux et contre tous. »

Ces réflexions l'attristèrent un peu ; elle chercha à se distraire en s'occupant ; elle dessinait bien et faisait très bien des portraits à l'aquarelle [1].

Quand elle eut déballé et arrangé couleurs, pinceaux, papier, palette, etc., elle regarda la pendule ; il était six heures.

---

1. Passage supprimé : « Elle prépara ce qu'il lui fallait pour faire le portrait de Jacques. "J'aurais au moins sa chère image ; je tâcherais de rendre sa charmante physionomie, son regard intelligent si doux, si bon. Et quand je serai séparée de lui, je le copierai et le recopierai sans cesse." »

« Il ne vient pas : c'est singulier ; il sait que nous dînons à six heures et demie. »

Enfin la porte s'ouvrit et Jacques entra.

GENEVIÈVE

Te voilà enfin, mon ami ; je t'attends depuis longtemps.

JACQUES

Depuis longtemps ? Il est à peine six heures.

GENEVIÈVE

Six heures passées, monsieur ; et tu sais que nous dînons à six heures et demie.

JACQUES

Eh bien, je ne suis donc pas en retard.

GENEVIÈVE

Je te trouve toujours en retard, Jacques, quand je t'attends. »

Jacques sourit [1].

JACQUES

J'ai beaucoup à faire, ma bonne petite Geneviève ; je ne t'ai pas encore dit que je suis obligé de te quitter dans quinze jours ou un mois, pour longtemps et peut-être pour toujours. »

Geneviève devint pâle, tremblante [2].

GENEVIÈVE

Partir ! Pour toujours ! Oh ! Jacques, je suis vouée au malheur ! »

Elle tomba en sanglotant [3] dans un fauteuil. Jacques, très ému lui-même, chercha à la consoler de son mieux.

Il s'assit près d'elle ; Geneviève, encore affaiblie par sa maladie, n'avait pas la force nécessaire pour commander à ses impressions ; elle continua à pleurer amèrement.

GENEVIÈVE

Partir ! Pour toujours ! M'abandonner ! Jacques, tu es cruel.

JACQUES

Ma Geneviève chérie, cette séparation ne m'est pas moins cruelle

---

1. Supprimé : « et l'embrassa ».
2. Supprimé : « et tomba sur le canapé ».
3. Le brouillon de Sophie était rédigé ainsi : « Elle tomba en sanglotant dans les bras de Jacques. Jacques, très ému lui-même, chercha à la consoler de son mieux. Il la plaça sur le canapé et s'assit près d'elle ; Geneviève, encore affaiblie par sa maladie, n'avait pas la force nécessaire pour commander à ses impressions. Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jacques et continua de pleurer amèrement ! »

qu'elle l'est à toi ; mais le devoir doit passer avant le bonheur : Rome est plus menacée que jamais [1] !

« Le saint-père Pie IX appelle les chrétiens catholiques pour défendre le siège de la foi ; je me suis engagé dans les zouaves pontificaux [2], et je dois partir dans quinze jours ou un mois. »

Geneviève s'était calmée à mesure que Jacques parlait. Quand il eut fini, elle poussa un cri de joie, et, prenant à deux mains la tête de Jacques qu'elle serra contre sa poitrine :

« C'est à Rome que tu vas ! Oh bonheur ! Mon Dieu, je vous remercie ! Jacques, Jacques ; moi aussi, je vais à Rome. Nous partirons avec toi. Je ne te quitterai pas. Je serai près de toi. »

Ce fut au tour de Jacques de s'extasier sur son bonheur, de témoigner sa joie avec une vivacité qui prouva à Geneviève la tendresse qu'il lui portait. Ils se mirent à faire de beaux projets pour leur voyage, leur séjour à Rome, oubliant que Jacques y allait pour combattre, et peut-être pour tomber martyr de sa foi. Mais aucune pensée pénible ou effrayante ne vint gâter leur bonheur du moment ; ils ne cherchaient pas à pénétrer dans un avenir plus éloigné.

Pendant qu'ils causaient de la vie charmante qu'ils mèneraient à Rome, Mlle Primerose rentra.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mes pauvres enfants, je vous ai fait attendre ! Je vous demande bien pardon. J'avais tant à courir, tant à parler.

JACQUES

Attendre ! Pas du tout, chère madame. Il n'est pas tard.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Il est presque sept heures et demie, mes enfants. Vous n'avez donc pas faim ?

GENEVIÈVE

Non, pas du tout, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pas faim ? Mais qu'as-tu, Geneviève ? Comme tu as l'air animé.

GENEVIÈVE

Je crois bien, ma cousine. Je suis si heureuse ! Figurez-vous que

1. La phrase continuait : « par les bandits qui veulent détruire le trône de notre Roi, notre père en Dieu, le saint pape Pie IX ».

2. *Zouaves pontificaux* : corps de troupe des États pontificaux, créé en 1860 par le général Lamoricière pour défendre les États du pape, et commandé par le baron de Charette. Leur uniforme était le même que celui des zouaves de France, mais de couleur gris fer, avec un képi à la place du turban. Le corps était constitué de volontaires recrutés dans les grandes familles françaises.

Jacques va à Rome ; il est zouave pontifical. Il part dans quinze jours environ, et nous partirons avec lui.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Dans quinze jours ? C'est bien peu de temps pour mes affaires. Comme vous arrangez tout cela, vous deux !

GENEVIÈVE

Ma bonne cousine, terminez tout bien vite, je vous en supplie. Voyez quel avantage ce sera pour nous d'avoir en voyage un homme pour nous protéger, vous venir en aide, et un zouave surtout. »

Jacques et Mlle Primerose se mirent à rire de l'anxiété de Geneviève et de son air suppliant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je tâcherai, ma chère petite ; je ferai ce que je pourrai, je vous le promets à tous deux. Mais dînons vite ; je meurs de faim, moi ; je n'ai pas, comme toi, un Jacques pour me faire oublier les heures. Jacques, va voir, mon ami, pour qu'on serve tout de suite. »

Le dîner ne tarda pas à être annoncé ; Mlle Primerose le trouva un peu trop cuit, mais, comme c'était elle qui s'était fait attendre, elle n'osa pas trop s'en plaindre ; les perdreaux rôtis surtout la firent gémir.

« Quel dommage ! disait-elle, de si beaux perdreaux ! C'est sec comme une poule bouillie. Pauvre Jacques, je te plains de manger ces bêtes desséchées. Mais c'est ma faute : ils m'ont attendue une heure. »

Jacques n'en mangeait pas moins de fort bon appétit.

Après dîner, Mlle Primerose demanda à Geneviève ce qu'elle comptait faire de ses couleurs et pinceaux ?

« Je veux faire le portrait de Jacques, ma cousine. Je tiens beaucoup à l'envoyer à sa mère avant le départ pour Rome.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Très bien, ma fille ; mais Jacques trouvera-t-il le temps de poser ?

JACQUES

En me levant de bon matin pour terminer mes affaires, j'aurai toujours trois ou quatre heures à donner à Geneviève. »

Les choses ainsi arrangées, ils descendirent tous au jardin pour prendre l'air. Ils parlèrent de leur voyage.

Il fut convenu que Jacques irait passer huit jours chez ses parents, qui étaient encore à la campagne, et qu'il viendrait joindre Mlle Primerose et Geneviève vers le 5 ou 6 septembre pour se mettre en route le 8, jour de la nativité de la Sainte Vierge et anniversaire du beau fait d'armes de la prise de Malakoff en Crimée [1]. C'était Mlle Primerose qui avait indiqué ce jour.

---

1. Il a été déjà question de la prise de Malakoff dans *L'Auberge de l'Ange gardien* : c'est là en effet que Moutier a gagné sa médaille militaire.

Le lendemain, Geneviève se leva très gaie, après avoir passé une très bonne nuit ; elle alla entendre au couvent la messe avec Mlle Primerose, elle déjeuna de fort bon appétit et elle se mit à esquisser de mémoire le portrait de Jacques.

Pendant qu'elle dessinait, Mlle Primerose se mit à travailler près d'elle.

« Geneviève, dit-elle, tu sais que j'ai été voir Mme de Saint-Aimar la veille de notre départ.

GENEVIÈVE

Oui, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais je n'ai pas eu le temps de te faire sa commission. Elle m'a chargée de te dire que son fils Louis t'aimait de tout son cœur et qu'il te demandait en mariage.

GENEVIÈVE

Lui aussi ! Pauvre garçon ! je l'aime beaucoup ; il est très bon, et Hélène aussi est très bonne.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Alors accepterais-tu la proposition de Mme de Saint-Aimar ?

GENEVIÈVE

D'épouser Louis ? Certainement non.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pourquoi cela, puisque tu l'aimes beaucoup ?

GENEVIÈVE

Je l'aime comme un ami que je vois avec plaisir, mais je ne l'aimerais pas du tout comme mari.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu dis pourtant qu'il est très bon.

GENEVIÈVE

Certainement il est bon ; mais je ne suis pas obligée d'épouser tous ceux qui sont bons.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais Louis n'est pas tout le monde ; il est, comme Jacques, ton ami d'enfance.

GENEVIÈVE

Comme Jacques ! Oh ! ma cousine ! comment pouvez-vous comparer ? Comme Jacques ! Ce n'est pas du tout la même chose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne vois pas la grande différence ; il est d'une bonne famille comme Jacques, joli garçon comme Jacques, très bon, avec une fortune supérieure à celle de Jacques, t'aimant beaucoup comme Jacques.

GENEVIÈVE, *vivement*

Tout cela est possible, mais je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais, et il ne m'aime pas comme m'aime Jacques ; je le vois, je le sens, je le sais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Alors tu refuses ?

GENEVIÈVE

Très positivement ; et s'il continue à m'aimer trop, je ne l'aimerai plus du tout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Oh, oh ! Comme te voilà fâchée ! Tu es rouge de colère ! Écoute ; je te propose une chose qui me paraît très bien : parles-en à Jacques, consulte-le ; tu te décideras d'après ce qu'il te dira.

GENEVIÈVE

Oui, s'il me conseille de refuser ; non, s'il me conseille d'accepter.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Mais si tu refuses ainsi de bons partis, tu finiras par rester vieille fille.

GENEVIÈVE

Tant mieux ; je me ferai sœur de charité et j'irai soigner les zouaves de Rome.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Très bien, ma fille ; c'est une très belle vocation, contre laquelle je ne lutterai certainement pas. Au reste, voici tout juste notre conseiller qui arrive. Bonjour, Jacques ; déjeunes-tu avec nous ?

JACQUES

Si vous voulez bien le permettre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Avec grand plaisir ; tu manges chez nous, c'est convenu. Je vais voir Pélagie et je reviens. »

XXXII

JACQUES ET GENEVIÈVE S'ENTENDENT A L'AMIABLE

Quand Mlle Primerose fut partie, Jacques s'approcha vivement de Geneviève.

JACQUES

Tu ne me dis rien, Geneviève ? Mais comme tu as l'air triste ? Qu'y a-t-il, mon amie ? Une nouvelle contrariété ?

GENEVIÈVE

Je crois bien, et une très grande ! Ne voilà-t-il pas ma cousine qui veut que je me marie !

JACQUES *inquiet*

Que tu te maries ! à dix-huit ans ! mais c'est trop jeune, beaucoup trop jeune !

GENEVIÈVE

N'est-ce pas, mon bon Jacques ? A la bonne heure ! tu es raisonnable, toi.

JACQUES

Mais qui veut-elle te faire épouser ?

GENEVIÈVE

Louis de Saint-Aimar ! Et sais-tu ce qu'elle dit : que c'est mon ami d'enfance comme toi, qu'il est bon comme toi, et enfin qu'il m'aime autant que tu m'aimes. »

Jacques avait approché une chaise et s'était assis près de Geneviève. A cette dernière assertion de Mlle Primerose, il saisit la main de Geneviève et s'écria.

« Ce n'est pas vrai ! C'est impossible !

GENEVIÈVE, *affectueusement*

N'est-ce pas, mon ami, que c'est impossible ? Je le lui ai déjà dit, parce que je vois et je sens combien tu m'aimes, et que ce Louis ne peut pas m'aimer comme toi qui es mon frère, mon ami, le bonheur de ma vie.

JACQUES

Oh ! Geneviève, que tes paroles me font de bien ! Comme je t'aime, ma Geneviève, ma sœur, mon amie !

GENEVIÈVE

N'est-ce pas que tu me conseilles de refuser ce mariage qui me rendrait si malheureuse en me séparant de toi ? Réponds-moi, Jacques : dis-moi que je ne peux pas, que je ne dois pas y consentir.

JACQUES

Chère Geneviève, en fait de mariage, il faut suivre l'impulsion de son cœur d'accord avec la raison [1]. Si Louis ne te plaît pas...

GENEVIÈVE

Il me déplaît horriblement depuis que je sais qu'il prétend m'aimer ; s'il persiste, je le détesterai.

JACQUES, *souriant*

Non, ne le déteste pas : ce ne serait pas juste ; il ne persistera pas ; je le sais trop honnête et trop ton ami pour ne pas abandonner son projet quand il saura que tu le repousses.

GENEVIÈVE

Merci, Jacques ; merci, mon ami. Je ferai part de ton excellent conseil à ma cousine. »

Mlle Primerose rentra.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ah ! voilà Mlle Geneviève qui a repris son air doux et calme comme d'habitude. Quand tu es arrivé, elle avait un air presque furieux. Elle t'a consulté, à ce que je vois.

GENEVIÈVE

Et Jacques est de mon avis, ma chère cousine ; et je vous demande de vouloir bien écrire le plus tôt possible à Mme de Saint-Aimar que je ne veux pas me marier...

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Parce que tu veux te faire sœur de charité pour soigner les zouaves pontificaux. C'est bien ce que tu me disais, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE

Oui, ma cousine ; mais il est inutile d'en faire part à Mme de Saint-Aimar..

MADEMOISELLE PRIMEROSE

D'autant que ton projet ne s'exécutera pas, j'en réponds. Mais allons déjeuner, nous en recauserons après. »

---

1. Idée audacieuse pour l'époque et dans le milieu de Sophie. Elle prône aux enfants le mariage d'amour !

En effet, après le déjeuner, qui fut très gai, on reprit la conversation, et Mlle Primerose s'amusa à les taquiner en leur proposant à tous deux des mariages qu'elle trouvait charmants, excellents. Après une heure de cet exercice, elle dit à Geneviève :

« Voyons, nous perdons notre temps à dire des niaiseries. Toi, Geneviève, tu vas te remettre à ton portrait ; seulement toi, Jacques, tu feras bien de te mettre en face d'elle et non à côté : ce serait poser dans le genre de Rame, qui voulait toujours voir ce que faisait *petite maîtresse,* tout en posant. Mais, avant de commencer la séance, j'ai à te consulter, Jacques, sur une affaire très importante. Comme tu as fait ton droit, tu sauras me donner un bon conseil.

JACQUES

Très volontiers, chère mademoiselle ; je suis à vos ordres.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne le garderai pas longtemps, Geneviève ; prépare, en attendant, le fond du dessin. »

XXXIII

EXPLICATION COMPLÈTE

Quand Mlle Primerose fut chez elle avec Jacques, elle lui dit :

« C'est vrai, Jacques, que j'ai à te parler sérieusement ; prends ce fauteuil et réponds-moi franchement. Devines-tu pourquoi Geneviève refuse si vivement de se marier ? »

Jacques hésita quelques instants.

JACQUES

Elle ne me l'a pas dit.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, moi je te le dirai : elle refuse et elle refusera avec irritation toute proposition de mariage, parce qu'il n'y en a qu'une qu'elle accepterait avec bonheur, mais qui ne lui a pas été faite : c'est la tienne.

JACQUES

La mienne ! moi ! Je ne peux pas la faire, je ne la ferai pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pourquoi cela, monsieur le nigaud ?

JACQUES

Parce qu'elle est riche et que je ne le suis pas ; je ne veux pas que

ma femme et sa famille puissent me soupçonner d'avoir fait un mariage d'argent.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Que tu es bête, mon pauvre garçon ! Qui pourra te soupçonner d'un aussi ignoble sentiment ? En voyant Geneviève, qui pourra douter que tu n'aies été subjugué par tant de charmes ? Qui pourra ignorer que vous vous aimez depuis l'enfance, que votre tendresse a grandi avec vous, et que Geneviève elle-même t'aime autant que tu l'aimes ? Qu'importe que tu sois moins riche qu'elle ? Tu lui apportes bien d'autres avantages cent fois plus précieux qu'une fortune dont elle n'aurait que faire ; par-dessus tous les autres, une belle réputation méritée depuis ton enfance, et des qualités personnelles devenues si rares maintenant et qui assurent le bonheur d'une femme.

JACQUES

Chère, chère mademoiselle, que vous me rendez heureux ! Vous croyez vraiment que je puis espérer d'être agréé par ma chère bien-aimée Geneviève ? qu'elle ne me repoussera pas comme elle l'a fait pour les autres propositions très belles que vous lui avez fait connaître ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

J'en suis certaine, mon ami. Il y a longtemps que je vois se développer en vous deux ce sentiment que j'ai favorisé de mon mieux ; j'aurais voulu attendre un an ou deux pour vous ouvrir les yeux, mais l'aventure de Plaisance rend le mariage, c'est-à-dire l'émancipation de Geneviève, plus urgent. Il faut donc, d'une part, qu'il soit décidé, sans pourtant le faire connaître à personne, qu'à Pélagie et à Rame ; ensuite, qu'il ne se fasse que lorsque la position romaine actuelle sera plus nette. Enfin il faut qu'en allant faire tes adieux à tes parents, tu leur en parles, tu obtiennes leur permission et qu'ils s'occupent d'avance à avoir les papiers nécessaires pour faire promptement le mariage dans un cas pressé. Il ne faut jamais attendre au dernier moment. »

Jacques ne répondit qu'en embrassant tendrement Mlle Primerose et lui promettant de rendre Geneviève la plus heureuse des femmes. Il alla rejoindre sa future fiancée pendant que Mlle Primerose allait s'occuper de voir les hommes d'affaires et le subrogé tuteur de Geneviève.

Lorsque Jacques rentra dans le salon, son visage exprimait un tel bonheur que Geneviève en fut frappée.

GENEVIÈVE

Que t'a dit ma cousine, Jacques ? Tu as un air ravi, heureux ; qu'est-ce que c'est ?

JACQUES

C'est le bonheur de ma vie, la fin de toutes mes anxiétés, ma

Geneviève chérie, et c'est à genoux que je dois te demander de ratifier les paroles de ta cousine. »

Et, se mettant effectivement à genoux près de Geneviève étonnée, il ajouta :

« Elle m'a dit, Geneviève, que tu m'aimais...

GENEVIÈVE

Comment ! c'est une nouvelle pour toi ?

JACQUES

Je sais bien que tu m'aimes ; mais elle a ajouté que tu avais refusé Louis et d'autres qu'elle t'a nommés parce que..., parce que...

GENEVIÈVE

Mais parle donc, Jacques ; tu me mets à la torture.

JACQUES

Parce que tu n'aimais que moi, et que si je t'adressais la même demande que Louis, tu l'accepterais sans hésiter.

GENEVIÈVE

Toi ! toi ! et tu as pu en douter ? »

Jacques la serra avec transport contre son cœur.

GENEVIÈVE, *avec malice*

Tu ne me trouves donc plus trop jeune pour me marier ? Je n'ai pourtant pas beaucoup vieilli depuis le déjeuner.

JACQUES

Je voulais, sans m'en rendre compte, éloigner le plus possible un événement fatal pour moi, puisqu'il t'enlevait à ma tendresse ; j'aurais trouvé des obstacles à tout ; je trouvais surtout que tu n'avais pas encore assez vécu pour moi seul.

GENEVIÈVE

Et je n'aurais jamais consenti à vivre pour un autre que toi, mon ami ; cette vive affection devait rester dans l'avenir ce qu'elle a été jusqu'ici, concentrée sur toi seul. »

Il ne fut plus question de portrait ce jour-là ; ils avaient devant eux trois ou quatre heures de liberté pour causer plus confidentiellement encore de leur avenir si heureusement décidé. Ils convinrent qu'ils ne déclareraient pas leur mariage avant que l'affaire de Rome fût résolue.

« Il y aura, dit Jacques, de durs moments à passer ; nous combattrons jusqu'à ce que Dieu nous rappelle tous à lui, ou bien jusqu'à l'anéantissement de ses ennemis, qui amènera la délivrance du saint-père et de Rome. Tu prieras pour nous, ma Geneviève...

GENEVIÈVE, *tristement*

Pour toi surtout, Jacques, afin que le bon Dieu te préserve dans les terribles combats que tu auras à soutenir pour sa cause. »

Jacques, voyant Geneviève attristée, chercha à détourner ses pensées de dessus cette lugubre perspective ; il lui parla du petit séjour qu'il comptait faire chez ses parents, de leur consentement assuré à son mariage.

GENEVIÈVE

Ton père dit toujours pourtant qu'il ne veut pas que tu te maries trop jeune, et tu n'as que vingt-trois ans ; c'est bien jeune pour un homme.

JACQUES, *riant*

Et dix-huit ans ! c'est bien jeune pour une femme.

GENEVIÈVE

Aussi tu diras à ton père que nous ne nous marierons pas tout de suite, que nous attendrons deux ans. Puisque nous serons ensemble, nous ne nous quitterons pas, nous pouvons bien attendre.

JACQUES

Sans aucun doute ; j'aurais alors vingt-cinq ans et toi vingt. Ce sera un âge très raisonnable, et je suis sûr que mon père et ma mère n'y feront aucune objection. Et s'il y avait encore quelque petite hésitation, je chargerais mes frères et mes sœurs de plaider notre cause, de leur donner toutes sortes de bonnes raisons ; et ils consentiront à tout ; ils m'aiment, ils te connaissent et t'admirent beaucoup ; je suis tranquille de ce côté.

GENEVIÈVE

Et tes affaires pressées que tu avais hier ?

JACQUES

Oh ! j'aurai le temps. Ce matin je me suis levé à cinq heures ; j'en ai dépêché plusieurs. Avant dîner, il faudra que j'aille au comité pontifical des zouaves, afin de terminer mon engagement et me faire donner mes instructions. Demain je passerai deux bonnes heures à Vaugirard pour voir mes chers pères ; je leur raconterai mon bonheur, auquel ils prendront une part bien sincère, car ils sont si bons, si paternels, et ils m'ont conservé une si bonne affection ! Ils me béniront ; cette bénédiction me portera bonheur en attendant celle du saint-père ».

Jacques quitta Geneviève longtemps avant le retour de Mlle Primerose ; dès qu'il fut parti, elle appela Pélagie et Rame.

« Mes bons amis, dit-elle, venez, que je vous apprenne une grande nouvelle. Je me marie. »

Pélagie devina sans peine que c'était Jacques qui était le mari choisi par Geneviève, elle la prit dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois :

« Sois bénie, ma chère enfant ; tu ne pouvais mieux choisir ; tu seras heureuse ; le bon Dieu bénira cette union. »

Rame ne bougeait pas ; il regardait tristement sa chère maîtresse et ne disait rien.

GENEVIÈVE

Tu ne me parles pas, mon bon Rame ; tu n'es pas content de mon bonheur ?

RAME

Moi content si jeune maîtresse content ; mais moi penser à pauvre moussu Jacques. Lui tant aimer petite maîtresse ! Lui malheureux, pauvre moussu Jacques !

GENEVIÈVE

Jacques malheureux ! Il est enchanté : c'est lui qui sera mon mari.

RAME

Moussu Jacques ! Oh bonne petite maîtresse ! Rame heureux, Rame toujours rester avec jeune maîtresse [1] comme avant, Rame toujours aimer jeune maître. »

Geneviève remercia affectueusement [2] ce bon et fidèle serviteur qui avait toujours été pour elle un ami dévoué et qui ne vivait que pour elle.

Rame pleurait et ne pouvait ni exprimer ni contenir sa joie. Il étouffait et ne pouvait parler.

GENEVIÈVE

Calme-toi, mon bon Rame, et, au lieu de pleurer, réjouis-toi avec moi. Si tu savais comme je suis heureuse et comme mon cher Jacques est heureux ! Nous partirons ensemble pour Rome dans quinze jours ou un mois et nous y resterons avec lui tant qu'il y restera. »

Geneviève expliqua à Pélagie et à Rame quels étaient leurs projets, et que le mariage n'aurait lieu qu'après la campagne qui se préparait. Elle se mit ensuite à lire et à faire de la musique en attendant Jacques et Mlle Primerose. Jacques arriva exactement à six heures, mais Mlle Primerose se fit attendre comme la veille.

Pélagie grogna un peu, mais elle soigna son dîner en prévoyant le retard.

Quand Mlle Primerose rentra enfin à sept heures comme la veille, elle se jeta sur un fauteuil.

---

1. Sophie avait écrit : « Rame demander embrasser vous » et non « Rame toujours rester avec jeune maîtresse. »
2. Supprimé : « se jeta au cou de ».

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ouf ! Je suis fatiguée ! Il fait une chaleur ! Eh bien, mes enfants, qu'avez-vous décidé ?

— Chère cousine, dit Geneviève en embrassant Mlle Primerose, Jacques a changé d'avis : il ne me trouve plus trop jeune pour me marier, et il consent à risquer son bonheur en subissant mon joug.

JACQUES

Geneviève, tu es une petite méchante. Si tu disais : Jacques m'a s tendrement demandé d'accepter son cœur et sa vie, que j'y ai consent tu serais plus près de la vérité.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

La vérité est que vous vous aimez à qui mieux mieux, et qu vous êtes enchantés tous les deux que j'aie débrouillé votre affaire, qu sans moi aurait traîné indéfiniment. Moi aussi, je suis enchantée. I y a si longtemps que j'y pense que j'en étais ennuyée ; je n'aime pa à voir traîner les choses. Ainsi voyez-vous, mes enfants, moi, si j m'écoutais, je finirais tout avant le départ pour Rome ; mais je n m'écoute pas, et nous attendrons le bon plaisir de ces messieurs le révolutionnaires.

« Quand ils auront fait leur coup et que ces messieurs les zouave et autres généreux défenseurs du pape auront exterminé ces bandit nous nous marierons, et la vieille Primerose, satisfaite de son œuvre ira végéter dans quelque coin solitaire.

JACQUES

Vous, chère mademoiselle ! Vous, nous quitter ! Non, jamais Geneviève ni moi, nous n'y consentirons pas. »

Mlle Primerose, attendrie, se leva et, les prenant tous deux dans se bras, elle les embrassa tendrement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Chers enfants, vous n'êtes et vous ne serez jamais ingrats. J'accept votre offre et j'avoue que j'y comptais. Mais je me réserve mo indépendance pour m'absenter quelquefois ; ainsi je me donnerai l plaisir d'aller à Saint-Aimar pour taquiner votre imbécile d'oncle, e rire un peu des projets manqués de ma chère amie Saint-Aimar, qu voulait pour son fils notre charmante Geneviève et sa belle fortune et pour Hélène, elle désirait et désire encore ce triple gredin de George et sa belle fortune. Ha, ha, ha ! je vais joliment les taquiner tous ; il le méritent bien, allez. Ils vont enrager ! Cela m'amuse ; c'est m manière de punir les sots et les coupables. »

XXXIV

AFFAIRES TERMINÉES
CORRESPONDANCE AIGRE-DOUCE

Le lendemain, Mlle Primerose rentra un peu troublée, longtemps avant le dîner.

« Mes enfants, dit-elle à Geneviève et à Jacques qui l'attendaient en causant, il faut que j'écrive à votre coquin d'oncle pour avoir son consentement au mariage de Geneviève ; je viens de chez le notaire qui est son subrogé tuteur ; il m'a dit avoir su par M. Dormère que j'emmenais Geneviève à Rome, que son oncle comptait s'opposer à ce départ et reprendre sa nièce chez lui jusqu'à sa majorité, qu'il en avait le droit et qu'il en userait. Vous devinez comment j'ai reçu cette communication. J'ai raconté alors dans tous ses détails à ce notaire, qui est un brave homme, les procédés soi-disant paternels [1] de cet homme abominable ; j'ai terminé par le récit du vol commis par son fils et attribué au pauvre Rame ; et comme il ne pouvait croire à de pareilles iniquités, j'ai tiré de mon portefeuille la lettre écrite par cet horrible Georges et je la lui ai fait lire. Il en a été aussi indigné que nous l'avons tous été.

GENEVIÈVE

Quelle lettre, ma cousine ? Comment se trouve-t-elle entre vos mains ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Celle que ce monstre a osé t'écrire pour te demander ta main ; tu l'as laissée dans ta chambre. Je l'ai vue, j'ai reconnu l'écriture, je l'ai lue et je l'ai emportée en remerciant Dieu d'avoir mis entre mes mains une preuve (la seule que nous ayons) de la scélératesse de ce misérable. Je suis ressortie aussitôt pour que tu ne puisses deviner que c'était moi qui la tenais. — J'ai raconté à ton subrogé tuteur ta cruelle et longue maladie qui t'avait mise si près de la mort. Il est convenu que M. Dormère, après une pareille conduite [2], devait être dépossédé de sa tutelle, mais qu'il faudrait pour cela que je lui intentasse un procès qui amènerait le déshonneur de son fils. Que pour éviter ce malheur, il valait mieux lui écrire pour avoir son autorisation tant pour le voyage à Rome que pour le mariage avec Jacques, et il m'a conseillé de le faire le plus tôt possible et dans les termes les plus doux, sans reproches et sans témoigner aucune incertitude de son consentement. Il viendra demain chez moi pour voir Geneviève et Jacques et faire connaissance

1. Sophie avait d'abord écrit : « l'affection soi-disant paternelle ».
2. Sophie avait d'abord écrit « accusation ».

avec sa pupille et son fiancé. Je lui ai laissé la lettre de ce scélérat de Georges, afin qu'il la garde comme pièce de conviction [1]. Je vais écrire tout de suite à votre misérable oncle, et nous verrons s'il osera me refuser. »

Mlle Primerose sortit.

GENEVIÈVE

Mon Dieu, mon Dieu ! encore des chagrins, des inquiétudes.

JACQUES

Ne t'effraye pas, ma bien-aimée Geneviève ; notre oncle ne peut pas refuser son consentement ; quand il connaîtra la lettre de son infâme Georges, il se gardera bien de provoquer un procès qui lui démontrera clairement ce qu'est son fils. J'avoue que j'éprouve une grande satisfaction en pensant à ses regrets, à ses remords quand il verra si évidemment comment il a payé ton noble et généreux silence. Je ne puis te dire jusqu'à quel point je me sens indigné, révolté quand j'arrête ma pensée sur la conduite de mon oncle et de son fils à ton égard. Toi si douce, si bonne, si vraie [2] ! Aussi je bénis l'excellente Mlle Primerose de s'être chargée de toi ; je sais qu'elle a des défauts ; qui est-ce qui n'en a pas ? Mais quand je vois son dévouement, son affection, je ne puis qu'excuser ses imperfections et sentir augmenter pour elle ma tendresse et ma reconnaissance.

GENEVIÈVE

Mon bon, mon cher Jacques, que tu es bon ! Comme j'ai raison de t'aimer de toutes les forces de mon cœur. »

Mlle Primerose rentra tenant une lettre à la main.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tenez, mes enfants, voici ce que je lui écris ; vous êtes intéressés dans cette affaire ; je désire avoir votre approbation :

« Mon cousin,

(J'ai eu de la peine à lui donner ce nom.)

« Je vous écris comme au tuteur de ma chère Geneviève ; sa santé très ébranlée demande un changement d'air, de climat et une suite de distractions ; j'ai pensé à un séjour à Rome [3], et je désire avoir votre consentement (toujours comme tuteur) pour ce long voyage. — Je vous adresse par la même lettre une seconde demande plus importante encore. Elle aime depuis son enfance votre neveu Jacques de Belmont ; leur tendresse est réciproque, et cette union est considérée par eux et par moi comme devant faire le bonheur de leur vie. Je ne doute pas de votre consentement, mais je désire l'avoir par écrit, pour agir à coup

1. *Pièce de conviction* : forme vieillie de « pièce *à* conviction ».
2. La simplicité du mot ajoute à sa force : « vraie » signifie ici plus vraie encore que sincère.
3. Souvenir très précis de Sophie partie elle aussi à Rome alors que sa santé était comme celle de son héroïne, « très ébranlée ».

sûr. Ayez l'obligeance de me répondre courrier par courrier, car j'ai hâte d'emmener Geneviève dans un climat approprié à son état de santé.

« Veuillez croire que cette lettre, importune, je le crains, m'est dictée par une absolue nécessité, et agréez l'assurance de tous mes sentiments.

« CUNÉGONDE PRIMEROSE. »

JACQUES

Très bien, très bien, chère mademoiselle ; elle est polie tout en étant froide comme elle doit l'être. Il ne peut pas vous refuser ; vous aurez une bonne réponse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Que Dieu t'entende, mon ami ! Moi qui le connais depuis près de quarante ans, je crois qu'elle sera mauvaise ; mais ne nous en effrayons pas : nous avons des armes, et le brave notaire le persuadera, la lettre et la loi à la main. »

Le lendemain, le subrogé tuteur de Geneviève vint déjeuner. Il parut très content de sa pupille et de Jacques, approuva chaleureusement l'engagement dans les zouaves pontificaux, et demanda à Geneviève de lui raconter la scène du vol de Georges.

Geneviève fut très émue de cette demande et supplia son tuteur de la dispenser de ce pénible récit.

LE NOTAIRE

Je suis fâché, ma chère petite pupille, de vous obliger à recueillir ces douloureux souvenirs, mais c'est nécessaire, croyez-moi. Il faut que je sache tout, car j'aurai une rude opposition à vaincre. »

Geneviève, pâle et tremblante, raconta dans tous les détails les paroles et les actions de Georges ; elle expliqua comment elle était cachée à ses regards par le renfoncement de la bibliothèque et par la colonne. Pour lui faire mieux comprendre ce qui lui paraissait peu clair, elle voulut crayonner le plan de la bibliothèque, mais sa main tremblante laissait échapper le crayon.

« Jacques, dit-elle, toi qui connais la bibliothèque, dessine-la, je t'en prie ; je ne peux pas. »

Jacques, ému lui-même de l'émotion de Geneviève, traça le plan d'une main mal assurée ; mais le notaire le comprit et pria Geneviève de continuer son récit, sans en rien omettre. Elle redit les paroles que Georges avait laissé échapper en parlant d'elle et continua jusqu'à la fin.

LE NOTAIRE

Comment ne vous êtes-vous pas montrée quand il a manifesté le désir de s'emparer d'une partie de l'argent de son père ?

GENEVIÈVE

Le peu de mots qu'il avait dits en parlant de moi m'avaient tellement

révoltée, que je ne voulais pas subir devant lui la honte de les avoir entendus. L'idée ne me vint pas, jusqu'au dernier moment, qu'il aurait l'infamie de voler son père ; et quand je le vis compter dix billets de mille francs et les mettre dans sa poche, il était trop tard ; j'eus peur et je me suis sentie si tremblante, si prête à défaillir, que je ne pus ni parler, ni faire un mouvement. Ce ne fut que quelques minutes après son départ précipité que j'eus la force de m'approcher du fauteuil pour y tomber. »

Geneviève fondit en larmes ; Jacques se précipita vers elle et lui prit les mains, qu'il baisa affectueusement.

LE NOTAIRE

Pauvre petite ! je comprends la terrible émotion que vous avez dû éprouver. Je vous remercie de votre courage en me donnant tous les détails de ce crime, car c'est véritablement un crime qu'il a commis ; mais je trouve qu'il est encore surpassé par son attitude dans la scène que vous a fait subir votre oncle. Et oser ensuite écrire la lettre que j'ai entre les mains ! Son père la lira ; c'est une justice à rendre.

GENEVIÈVE, *les mains jointes et d'un air suppliant*

O monsieur ! Mon pauvre oncle, vous le tuerez : il aime tant son fils !

LE NOTAIRE

Non, ma chère enfant ; il n'en mourra pas, et il mérite cette punition que vous avez voulu lui épargner par votre héroïque silence. — Les misérables ! — Soyez tranquilles sur votre avenir, mes jeunes amis. Je ferai disparaître tous les obstacles que vous redoutez. Adieu ; je vais préparer l'acte de désistement de la tutelle de votre oncle ; l'excellente Mlle Primerose restera maîtresse de vous diriger comme elle l'a fait jusqu'à présent, avec un cœur de mère. Je reviendrai vous voir le plus souvent que je pourrai. »

Le notaire salua Mlle Primerose, baisa la main de Geneviève, serra fortement celle de Jacques et sortit.

XXXV

NOUVELLE INQUIÉTUDE

Le lendemain de la visite du notaire, Mlle Primerose reçut de M. Dormère la lettre suivante :

« Ma cousine,

« Je reçois votre lettre et je m'empresse d'y répondre par un refus absolu à vos deux demandes. Votre voyage à Rome est complètement inutile pour la

santé de ma nièce ; le changement d'air que vous jugez nécessaire me décide à la rappeler à Plaisance ; veuillez lui dire que dans huit jours je l'enverrai chercher ; mon fils Georges l'accompagnera jusque chez moi. Veuillez aussi lui faire savoir que je n'ai besoin ni de son nègre, ni de sa bonne, qui se permettent de tenir sur le compte de mon fils des propos que je ne puis tolérer. Je me charge de lui procurer une femme de chambre qui saura conserver le respect qu'un domestique doit à ses maîtres. Quant à ce mariage dont vous me parlez, c'est, des deux côtés, un enfantillage qui ne demande qu'un *non* très accentué et irrévocable. Vous connaissez aussi bien que ma nièce mes intentions à l'égard de son mariage ; elles s'exécuteront plus tard, à moins qu'elle ne m'oblige à la faire renfermer dans un couvent jusqu'à sa majorité. Recevez, ma cousine, l'assurance de tous mes sentiments.

« L. DORMÈRE. »

Le visage de Mlle Primerose exprima une telle irritation, que Jacques et Geneviève s'empressèrent de lui demander ce qu'était cette lettre qui paraissait l'impressionner si vivement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est la réponse de M. Dormère ; elle est telle que je vous l'avais annoncée, mais plus méchante et plus sotte que je ne le supposais. Je ne le croyais pas aussi ignoble. Je vais la porter à notre bon notaire et je lui demanderai d'aller lui-même à Plaisance dès demain, pour en finir avec ces misérables, et il se chargera de ma réponse, que je vais écrire immédiatement. »

Avant de quitter le salon, Mlle Primerose donna la lettre à Jacques, qui la lut tout haut à Geneviève.

JACQUES

C'est abominable, odieux ! Et voilà l'homme auquel tu voulais sacrifier, ma Geneviève, ton bonheur et le mien [1].

GENEVIÈVE, *pleurant*

Oh ! Jacques, mon ami, ne me laisse pas emmener ; j'en mourrais.

JACQUES

Ne t'effraye pas, mon amie ; jamais, moi vivant, je ne te laisserai au pouvoir de ces misérables. D'ailleurs, n'oublie pas que ton subrogé tuteur est là pour t'arracher de ces mains infernales et que la lettre que Mlle Primerose a eu le bonheur de trouver et de garder nous sauvera tous. »

Pendant que Jacques cherchait à calmer les terreurs de la pauvre Geneviève, Mlle Primerose écrivait à son odieux cousin la lettre suivante :

« Monsieur,

« Il y a trop longtemps que je vous connais dépourvu d'esprit, de délicatesse et de cœur, pour n'avoir pas prévu un refus : mais vous avez dépassé toutes

1. Sophie avait écrit « ta réputation, ton bonheur, et le mien ».

mes prévisions. La pensée infernale que vous avez conçue de livrer votre nièce à un infâme scélérat, ou de l'enfermer dans un couvent, n'aura pas son exécution. Le subrogé tuteur de Geneviève vous porte les preuves de votre propre infamie quand vous avez osé accuser le serviteur de votre innocente et trop généreuse nièce de vous avoir soustrait vos dix mille francs qu'elle savait vous avoir été *volés* par votre misérable fils. Si vous ne signez pas, *séance tenante,* votre désistement de votre odieuse tutelle et la reddition de vos comptes de tutelle, je déposerai après-demain ma demande motivée chez le procureur impérial ; et votre nom sera justement déshonoré ainsi que votre personne et celle de votre fils, ce qu'avait voulu empêcher ma noble Geneviève en vous cachant le nom du voleur et en vous suppliant, prosternée à vos pieds, de *sauver l'honneur de votre maison.*

« Je ne veux plus avoir affaire directement à vous et je vous défends de m'écrire.

« CUNÉGONDE PRIMEROSE. »

Mlle Primerose apporta sa lettre au salon et dit à Jacques de la lire à haute voix.

Aux premières lignes, Jacques s'arrêta.

« Chère mademoiselle, dit-il en souriant, ce n'est pas d'un style doux et conciliant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Nous ne sommes plus au jour de la conciliation, mon ami. Je parle net parce qu'il le faut. Continue jusqu'au bout. »

Quand Jacques eut fini, Geneviève prit la parole à son tour.

« Chère cousine, c'est bien dur pour mon pauvre oncle d'apprendre si brusquement la terrible vérité.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et tu crois que c'est moi qui la lui apprends, bonne personne que tu es. Il y a longtemps qu'il l'a devinée, mais il ne veut pas l'avouer, par orgueil et par lâcheté. Tu oublies donc le plan infâme de ce misérable pour t'amener à épouser forcément son scélérat de fils. Et tout cela uniquement pour avoir ta fortune ! »

Geneviève baissa la tête, et une larme s'échappa de ses yeux.

« Ma cousine, elle pleure ! s'écria Jacques tristement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, mon ami, console-la, et vois toi-même si, pour dissiper ce chagrin... stupide, je dois l'avouer, tu préfères la voir enlever à ta tendresse par deux brigands qui la feront mourir à force de larmes trop motivées. »

Jacques prit sa place accoutumée près de Geneviève sur le canapé, et, pendant qu'il cherchait à effacer les traces de ce petit chagrin, ce qui ne lui fut pas difficile, Mlle Primerose avait mis son chapeau et

était partie pour son exécution. Elle fit voir la réponse de M. Dormère au brave notaire, qui en fut aussi indigné que Mlle Primerose ; il se chargea de sa lettre.

« Je n'ai pas d'affaire pressée aujourd'hui, dit-il, je vais partir tout de suite pour Plaisance ; j'emporte avec votre lettre celle de Georges, et je viendrai ce soir à neuf heures vous donner les actes que vous demandez et qui délivreront votre charmante élève de la tutelle dont elle aurait tant souffert sans vous. »

Il mit ses papiers dans son portefeuille ; Mlle Primerose lui offrit de le mener au chemin de fer dans sa voiture et ils partirent ensemble. Le dernier mot de Mlle Primerose fut :

« Surtout n'oubliez pas de lui donner ma lettre tout de suite en arrivant. Que ce soit moi qui lui porte son premier coup d'assommoir. »

Elle raconta son expédition en revenant chez elle et la promesse du tuteur de leur donner la réponse ce soir même.

« Et vous autres, ajouta-t-elle, vous n'avez pas bougé depuis mon départ ; vous êtes restés là comme des paresseux, à ne rien faire.

JACQUES

Nous avons causé, chère mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *riant.*

Causé pendant deux heures ?

GENEVIÈVE

Oui, chère cousine, nous avions beaucoup de choses à décider, à arranger...

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *hochant la tête*

Ah ! Geneviève, Geneviève, moi qui t'ai si bien élevée à ne jamais perdre ton temps, à ne pas rester inoccupée, tu vas devenir une paresseuse, une bavarde.

JACQUES, *lui baisant la main*

Ne grondez pas, chère mademoiselle, nous sommes encore dans une position si agitante [1], si incertaine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Incertaine ? Allons donc ; tu sais bien qu'avec moi les questions ne restent jamais incertaines, qu'elles sont vite et nettement tranchées. Tu es inquiet, n'est-ce pas, pauvre enfant ? Tu crains que je ne donne Geneviève à Louis ou à ce coquin de Georges. Bêta, va ! causez, je vous laisse. Ne permets pas à Geneviève de se tuer de travail, au moins. »

Mlle Primerose sortit en riant. « Pauvres enfants, se dit-elle, sont-ils

1. *Agitante* : on dirait aujourd'hui « instable ».

heureux ! — Je suis contente de ma lettre. Je puis dire comme Titus : "Je n'ai pas perdu ma journée." Seront-ils vexés ces deux coquins là-bas ! Je suis fâchée de ne pas voir la figure que fera le père quand il saura que son cher fils est un voleur. »

Mlle Primerose se mit à son bureau et rangea des papiers d'affaires.

XXXVI

LA PUNITION

M. Dormère était seul ; il se promenait avec agitation dans sa bibliothèque.

« Georges devient intolérable ; il me dépense un argent fou. Il va sans cesse à Paris, où il fait cinq cents sottises : je le sais par mes amis. Et puis il devient tellement menteur que je ne puis ajouter foi à rien de ce qu'il dit. Je suis seul, toujours seul. Mes voisins mêmes ne viennent plus me voir ; ils me jettent tous à la tête cette Geneviève qu'ils osent plaindre à ma barbe, et ce malheureux Georges dont ils disent un mal affreux ! Hélas ! ma vieillesse ne sera pas heureuse. Quand je tiendrai cette sotte Geneviève, je saurai bien la forcer à épouser Georges. Et quand il m'aura ruiné, il aura du moins la fortune de cette péronnelle. »

La porte s'ouvrit ; Julien annonça :

« Le notaire de Monsieur. »

M. DORMÈRE

Bonjour, mon cher ; par quel hasard arrivez-vous si tard ? Venez-vous dîner avec moi ?

LE NOTAIRE

Non, monsieur, je viens vous apporter quelques papiers importants. Mais je dois, avant tout, vous remettre une lettre de Mlle Primerose.

M. DORMÈRE

Que me veut cette bavarde ?

LE NOTAIRE

Lisez, monsieur, vous verrez. »

M. Dormère ouvrit la lettre...

« Joli style ! elle est vexée, furieuse, tant mieux. Je lirai plus tard ces sottises. Voyons vos papiers. »

LE NOTAIRE

Pardon, monsieur. Veuillez d'abord terminer la lettre.

M. DORMÈRE

Quelle insistance ! »

M. Dormère continua la lecture de cette lettre. A mesure qu'il avançait, son visage se décomposait et devenait tantôt pourpre, tantôt d'une pâleur mortelle. Il la lut pourtant jusqu'à la fin, puis il se renversa dans son fauteuil et resta quelques instants sans pouvoir articuler une parole. Enfin il dit d'une voix rauque et tremblante :

« La preuve, monsieur... ; la preuve...

LE NOTAIRE

La voici, monsieur. Je dois vous prévenir que, redoutant un premier mouvement, j'ai gardé l'original signé de votre fils et je ne vous en apporte qu'une copie. »

Le notaire tendit la lettre, M. Dormère la saisit et ne put d'abord la lire, tant il était troublé par l'émotion et la colère. Il se remit pourtant et parvint à la déchiffrer jusqu'au bout.

LE NOTAIRE

Eh bien, monsieur, êtes-vous convaincu maintenant de l'infamie de votre fils, de la grandeur d'âme et de l'héroïsme de votre nièce ?

M. DORMÈRE

Ah ! par pitié, ne m'accablez pas... Mon fils..., mon Georges que j'ai tant aimé... Et n'avoir rien dit..., pas un mot, pendant que cette fille se compromettait pour lui.

LE NOTAIRE

Pas pour lui, monsieur. Pour vous !...

M. DORMÈRE

Pour moi !... Que n'ai-je pu l'aimer..., elle se serait dévouée pour moi... Elle aurait épousé Georges.

LE NOTAIRE

Jamais, monsieur ; elle avait pour lui trop de mépris et d'antipathie.

M. DORMÈRE

Que faire, mon Dieu, que faire ?... Quel coup ! — Mais non, je ne puis croire... Faites venir Georges ; il est chez lui. »

Le notaire sortit et rentra peu d'instants après avec Georges.

GEORGES, *d'un air dégagé*

Vous me demandez, mon père ?

M. DORMÈRE

Oui, monsieur. Lisez cette lettre de votre cousine Primerose. » Il lui donne la lettre.

GEORGES, *après avoir lu*

Vous ne croyez pas, je pense, aux sottises que vous raconte Mlle Primerose ?

M. DORMÈRE

Vous niez ce dont elle vous accuse ?

GEORGES, *avec calme*

Complètement ; sa lettre est absurde.

M. DORMÈRE

Nierez-vous aussi la vôtre ? »

Il lui présente la copie de sa lettre.

Georges la prit, visiblement troublé ; il se remit pourtant en la lisant et la rendit avec calme.

GEORGES, *souriant*

C'est une lettre forgée, mon père ; ce n'est ni mon écriture ni ma signature.

LE NOTAIRE

Mais j'ai l'original entre les mains, monsieur, j'en ai fait tirer une copie.

GEORGES

Pourquoi cette précaution, monsieur ?

LE NOTAIRE

Parce que j'ai craint, monsieur, que vous ou monsieur votre père vous ne la détruisiez pour enlever à votre malheureuse cousine la seule preuve qu'elle pût produire de votre culpabilité.

GEORGES

Quelle admirable prévoyance dans une jeune personne soi-disant mourante.

LE NOTAIRE

Ce n'est pas à elle, monsieur, qu'en revient l'honneur ; c'est à Mlle Primerose, qui vous connaît à fond. »

Georges s'inclina d'un air moqueur.

LE NOTAIRE

Maintenant, monsieur, veuillez me permettre de continuer l'affaire que j'ai à terminer avec monsieur votre père, auquel j'ai quelques questions à adresser.

« Consentez-vous à renoncer à la tutelle de Mlle Geneviève Dormère ?

M. DORMÈRE

Non, monsieur, je refuse.

LE NOTAIRE

Veuillez, monsieur, réfléchir avant de prendre une aussi grave décision. En cas de refus, dont vous voudrez bien me donner acte, je dois déposer demain, au greffe du tribunal, la demande faite par moi, subrogé tuteur de votre nièce, de vous enlever juridiquement vos droits et votre titre de tuteur et de vous faire rendre vos comptes de tutelle ; je me réserve à en donner les motifs. Je vous attaque en calomnie contre le serviteur dévoué de votre nièce que vous avez accusé de vous avoir volé dix mille francs, et j'apporte pour preuve la lettre de votre fils, écrite et signée par lui. M. Georges sera conduit en prison à ma requête, pour procéder au jugement en cour d'assises et constater que c'est bien lui qui est le voleur et non pas le pauvre nègre de votre nièce.

« Je reviendrai dans une heure savoir votre décision ; j'irai pendant ce temps dîner au village. »

Le notaire se retira emportant son portefeuille.

Quand il fut parti, M. Dormère regarda son fils et dit avec colère :

« Misérable ! qu'as-tu fait ? Mentiras-tu jusqu'au dernier moment ?

GEORGES

Signez, mon père, signez tout ce qu'il voudra. J'avoue tout ce dont on m'accuse ; cela me sauvera de la prison.

M. DORMÈRE

Lâche ! menteur ! tu as déshonoré mon nom ! Je te chasse ; je te déshérite.

GEORGES

Très bien ; mais il me faut avoir de quoi vivre honorablement. Donnez-moi de l'argent et je vous quitterai volontiers ; autrement je reste ; j'emprunte sur mon héritage futur cinq à six cent mille francs ; après quoi je pars pour ne jamais revenir et je vous laisse pour adieu ma malédiction comme récompense de la belle éducation que vous m'avez lâchement et sottement donnée.

M. DORMÈRE

Je signerai tout ; mais va-t'en ; ta vue me fait mal.

GEORGES

Donnez-moi de l'argent ; sans cela je ne pars pas.

DORMÈRE

Prends tout ce que tu voudras et laisse-moi finir seul ma misérable vie [1]. »

M. Dormère serra son front dans ses mains. « Le misérable ! dit-il. Pourquoi l'ai-je connu si tard !

GEORGES

Parce que vous n'avez pas voulu me connaître plus tôt, mon père [2].

M. DORMÈRE, *hors de lui*

Va-t'en, malheureux ! Délivre-moi de ta présence.

GEORGES

Adieu, mon père ; vous n'entendrez plus parler de moi ; je ne reviendrai que comme héritier de votre fortune. »

Georges sortit ; il passa dans le cabinet de son père ; les tiroirs étaient ouverts ; il enleva ce qu'il trouva d'actions au porteur, de billets de banque, d'or et d'argent ; il prit la cassette des diamants et bijoux de sa mère, divers objets précieux qu'avait son père ; il sonna pour avoir sa malle, la remplit de tous ses effets en mettant la cassette au fond, fit atteler la voiture et partit pour le chemin de fer. Ce fut sa dernière entrevue avec son père.

Une demi-heure après, le notaire revint ; M. Dormère signa sans objection ce qu'il lui présenta et resta dans un état de torpeur et d'anéantissement complet [3].

---

1. Passage supprimé :

GEORGES

« Pardon, mon père, il me faut une donation par écrit ; vous savez, quand il n'y a rien d'écrit... A moins que vous ne préfériez faire un éclat. J'irai ce soir-même me constituer prisonnier en déclarant que vous poursuivez votre fils pour avoir volé 10 000 F et pour avoir laissé accuser de ce vol un ami de ma cousine Geneviève, votre nièce et pupille.

M. DORMÈRE

« Combien veux-tu ?

GEORGES

« Cinq cent mille francs mon père.

M. DORMÈRE

« Cinq cent mille francs ! Tu es fou !

GEORGES

« Il est inutile de marchander, mon père, je ne rabattrai pas un sou. »

2. La phrase continuait par : « Me donnerez-vous ce que je vous demande ? »
3. La phrase se poursuivait par : « qui semblait présager un accident grave ».

XXXVII

DÉCISION IMPRÉVUE

On attendait avec impatience des nouvelles de Plaisance ; le notaire fut exact au rendez-vous.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Eh bien, cher monsieur, quelles nouvelles ?

LE NOTAIRE

Victoire complète, mais pas sans combat. Pour ne pas vous faire languir, voici l'acte de résiliation de la tutelle et le consentement au mariage, qu'il a signé sans savoir ce qu'il signait. Voici les comptes de la tutelle, parfaitement en règle ; je les ai parcourus en wagon. Vous avez, ma chère pupille, quatre-vingt-dix mille francs de rente. Vous devriez en avoir plus de cent, avec les économies et les intérêts depuis douze ans ; mais si vous m'en croyez, nous ne ferons pas de chicanes là-dessus. M. Dormère est dans un état d'accablement qui lui ôterait la force de supporter un nouveau coup.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Racontez-nous donc, cher monsieur, comment il a reçu votre communication et ma lettre.

LE NOTAIRE

Votre lettre n'a pas produit un effet agréable à la lecture des premières lignes.

IADEMOISELLE PRIMEROSE

C'est bien ce que je voulais : le faire enrager d'abord, et l'atterrer ensuite.

LE NOTAIRE

Vous avez parfaitement réussi. Il est devenu de toutes les couleurs ; il est resté très pâle et accablé, au point de ne pouvoir parler. Il a demandé *la preuve* d'une voix altérée. Je la lui ai présentée. »

Le notaire continua son récit à la grande satisfaction de Mlle Primerose. Quand il arriva aux dénégations de Georges, elle s'écria :

« Impudent menteur ! effronté scélérat ! »

Mais lorsque le notaire en fut à la signature des actes et à la disparition de Georges, elle voulut savoir ce qui s'était passé entre le père et le fils.

« Je ne puis vous le dire ; mais probablement quelque chose de très

vif, car, en prenant mon billet de chemin de fer, à sept heures, j'ai vu Georges descendre de la calèche de son père, avec deux grosses malles qu'il a fait enregistrer en prévenant les employés d'y veiller avec soin, parce que l'une d'elles, qu'il désigna, contenait [1] des papiers et des objets de valeur [2].

« Son père l'aura chassé et il aura voulu profiter de l'état de stupeur de son père pour faire main basse sur tout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Voilà le fruit de l'éducation insensée et coupable que lui a donnée ce malheureux homme. Jolie vieillesse qu'il s'est préparée !

« A présent, cher monsieur, j'ai aussi des affaires à régler ; aurez-vous l'obligeance de passer dans ma chambre pour que nous en causions à notre aise ?

LE NOTAIRE

Je suis à vos ordres, mademoiselle. »

Ils quittèrent le salon, laissant Geneviève et Jacques causer de ce qui les intéressait.

« Geneviève, dit Jacques timidement, j'ai quelque chose à te demander.

GENEVIÈVE, *riant*

Et on dirait que tu as peur.

JACQUES

Oui, j'ai peur... que tu ne me refuses.

GENEVIÈVE

Moi, que je te refuse une chose qui te ferait plaisir ! Oh ! Jacques.

JACQUES

Geneviève, tu sais que je pars demain soir pour faire mes adieux à mes parents ?

---

1. Sophie avait écrit : « contenait pour plus de cent mille francs de diamants et bijoux ; il avait de plus sur lui une sacoche bourrée de billets de banque et de rouleaux d'or, et non des papiers et des objets de valeur ».

2. « Ah mon Dieu ! continuait Mlle Primerose, Il aura volé son père en s'en allant. M. Domère a la mauvaise habitude de ne rien perdre ; les clefs sont après tous les tiroirs ; rien de plus facile que de voler ; je sais que sa femme avait de très beaux diamants et de magnifiques bijoux. Son fils aimé fait main basse sur tout cela. Mais ce passage a été supprimé, reprenant à : « Son père... »

LE NOTAIRE

« J'avoue que c'est ce que j'ai pensé. Je n'ai jamais vu un homme plus audacieusement effronté et menteur que ce Georges. »

GENEVIÈVE

Oui... ; après ? — Parle donc, mon Jacques chéri ; tu sais si je t'aime et si je puis rien te refuser.

JACQUES

Eh bien, si mes parents consentaient à ce que nous nous mariions avant le départ pour Rome, me l'accorderais-tu ? »

Geneviève sauta de dessus sa chaise.

« Avant, avant quinze jours ? dit-elle avec surprise.

JACQUES, *tristement*

Tu vois bien ! voilà que tu me quittes au premier mot que je t'en dis. »

Geneviève reprit immédiatement sa place.

GENEVIÈVE

Je ne te quitte pas, Jacques ; je ne te quitte pas ; seulement... je suis étonnée... ; je ne m'attendais pas.

JACQUES

Me refuseras-tu la première prière que je t'adresse, ma Geneviève ?

GENEVIÈVE

Puis-je te refuser ce que tu désires, mon Jacques bien-aimé ? Il en sera ce que tu voudras. Ma volonté ne s'opposera jamais à la tienne.

JACQUES

Mais le veux-tu ?

GENEVIÈVE

Oui, je le veux puisque tu le veux, mais trouves-tu que ce soit raisonnable ? nous sommes si jeunes tous les deux.

JACQUES

Nous sommes jeunes, sans doute. Mais notre position, la tienne surtout, n'est ni franche ni stable.

GENEVIÈVE

Comment, pas stable ? Il est convenu que je serai ta femme, que tu seras mon mari. Que veux-tu de plus assuré que cette position ?

JACQUES

L'avenir peut nous échapper, mon amie ; tu n'as ni père ni mère, personne qui te protège que moi et Mlle Primerose ; suppose que Mlle Primerose vienne à mourir, tu restes seule avec un jeune zouave de vingt-trois ans ; je ne puis convenablement venir demeurer avec toi, et tu ne peux pas vivre seule. Que deviendrons-nous ?

GENEVIÈVE, *souriant*

Tu fais des suppositions improbables, mon pauvre Jacques ! Pourquoi veux-tu que Mlle Primerose meure ?

JACQUES

Je suis loin de le vouloir, mais enfin c'est possible.

GENEVIÈVE

Nous pouvons tous mourir aussi.

JACQUES

Voilà qui est improbable, pour le coup. Mais tu ne veux pas : n'en parlons plus.

GENEVIÈVE

Si fait, parlons-en encore. Et quant à moi, je te jure que si tes parents, ma cousine Primerose et mon subrogé tuteur le trouvent bon, j'en serai très heureuse. Tu sais que tout mon cœur est à toi, et qu'unir ma vie à la tienne est mon vœu le plus ardent.

JACQUES

Je me soumets à ta décision, ma Geneviève. Prenons conseil d'abord de Mlle Primerose et de ton subrogé tuteur ; s'ils trouvent des inconvénients à notre prompt mariage, j'en abandonnerai la pensée, je n'en parlerai pas à mes parents, et nous suivrons notre premier projet.

GENEVIÈVE

Merci, mon ami ; je sens que c'est plus raisonnable. »

Mlle Primerose et le notaire ne tardèrent pas à rentrer ; dès qu'ils furent assis, Jacques commença son attaque, qui surprit beaucoup de notaire et qui fit sourire Mlle Primerose. Jacques développa ses raisons avec tant de véhémence que Mlle Primerose se mit à rire bien franchement et que Geneviève ne put s'empêcher de l'imiter ; le notaire ne disait rien et réfléchissait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Voyons grave notaire, quel est votre avis ? Parlez franchement.

LE NOTAIRE

Ma foi, répondit-il, je n'y vois pas d'inconvénients. Si véritablement les suppositions de Jacques se réalisent, si Mlle Primerose subit avant l'âge la loi commune des hommes, que deviendrait en effet ma pupille ? Et si, comme le prévoit Jacques, il se trouvait blessé dans un combat, il ne peut convenablement s'établir entre une jeune personne et une demoiselle dont il n'est pas parent. Le mariage rendrait la position convenable et naturelle.

« Et votre avis à vous, mademoiselle ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Le mien est conforme au vôtre, mon cher notaire.

LE NOTAIRE

Et le vôtre, ma pupille ?

GENEVIÈVE

Le mien est de faire ce que veut Jacques.

LE NOTAIRE

Alors la question me semble tranchée.

JACQUES

Sauf l'approbation de mes parents.

LE NOTAIRE

C'est juste. C'est un complément nécessaire pour procéder au contrat. Et à présent qu'on n'a plus besoin ni du notaire ni du tuteur, je vous présente mes hommages et je m'en vais après avoir embrassé la charmante mariée. »

Geneviève s'avança joyeusement en lui tendant la main et reçut sur le front le baiser paternel de son subrogé tuteur.

Jacques lui serra les deux mains avec une chaleur de reconnaissance qui fit pousser un cri au pauvre notaire. Il sortit en riant et en se secouant les mains. Jacques le suivit, lui fit des excuses de sa vigoureuse étreinte et lui adressa quelques questions encore sur les actes nécessaires.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Te voilà tout interdite, ma pauvre enfant. Tu ne voulais donc pas que nous disions oui ?

GENEVIÈVE

Ma cousine, je ne sais ce que je voulais, ni ce que je veux. Un refus m'eût beaucoup chagrinée, et votre consentement m'effraye plus qu'il ne me satisfait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Pourquoi cela, mon enfant ? Les motifs que nous a donnés Jacques sont réellement sages et prudents. J'espère qu'aucune de ses prévisions ne se réalisera, mais s'il avait vu juste dans l'avenir, quels regrets n'aurions-nous pas tous de ne l'avoir pas écouté !

GENEVIÈVE

C'est vrai, chère cousine ; aussi je ne m'y oppose pas. Je trouve seulement que c'est un peu promptement décidé.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Bah ! A quoi servent les lenteurs, les délais ?... Ce qui me fait penser que j'ai remis à plus tard à serrer mes papiers. J'y vais et je ne reviens plus, parce que je suis fatiguée ; il est dix heures et demie. »

Mlle Primerose embrassa Geneviève et sortit. Un instant après, Jacques entra.

JACQUES

Tu es seule, Geneviève ? Laisse-moi te bien embrasser, ma femme mon amie. »

Il embrassa tendrement Geneviève.

GENEVIÈVE

Pars-tu toujours demain, Jacques ?

JACQUES

Plus que jamais ; j'ai hâte de tout décider. Je partirai même dès le matin.

GENEVIÈVE

Je ne te verrai donc pas demain ?

JACQUES

Non, ma Geneviève, mais je reviendrai bientôt. Mes parents comprendront que nous avons bien des préparatifs à faire.

GENEVIÈVE

Adieu donc, mon Jacques. Que c'est triste de me séparer de toi, même pour peu de jours !

JACQUES

Dans quinze jours nous ne nous quitterons plus. Adieu, mon amie, adieu. »

Geneviève l'accompagna jusqu'à la porte et lui dit encore un dernier adieu.

« Comme ce salon est triste sans Jacques, pensa-t-elle en rentrant. Au fait, il a raison de nous avoir tant pressés : c'est trop pénible d'être séparés. »

En se couchant, elle prévint sa bonne du nouveau projet qui avait été décidé ; Pélagie l'approuva fort et alla en faire part au fidèle Rame, qui s'en réjouit avec elle.

XXXVIII

LE MARIAGE

Deux jours après, Geneviève reçut une lettre de Jacques ; il avait enlevé facilement le consentement de ses parents, qui désiraient depuis longtemps que l'amitié d'enfance finît par un heureux mariage. Mais le délai de quinze jours leur parut bien court.

« Et les papiers ! dit le père, les actes, les publications ?

JACQUES

Tout sera fait, mon père ; j'ai tout prévu.

— Et la corbeille ? dit la mère.

JACQUES

Vous la donnerez plus tard, ma mère, Geneviève a tout ce qu'il lui faut.

LE PÈRE

Et un appartement pour nous, pour assister à ton mariage ?

JACQUES

Je m'en charge, mon père ; vous en aurez un tout prêt.

— Puisque tu as réponse à tout, dit le père, marie-toi quand tu voudras. »

Les frères, les sœurs étant prévenus et enchantés, Jacques repartit le lendemain pour profiter du peu de temps qui lui restait pour tout préparer.

Geneviève était à sa table de dessin, essayant de faire de mémoire le portrait de Jacques, quand la porte s'ouvrit et Jacques lui-même entra. Il courut à elle, elle courut à lui, et ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

« Jacques ! Geneviève ! » fut le seul cri qu'ils échangèrent en même temps. Mlle Primerose l'entendit, accourut et se mit à accabler Jacques de questions ; il répondit à tout de la manière la plus satisfaisante, fit part à Geneviève du bonheur de ses parents, de ses frères et sœurs, et annonça qu'il allait s'occuper, aussitôt après le déjeuner, des publications nécessaires.

JACQUES

Je rapporte mon acte de naissance ; le notaire a le tien, Geneviève ; nous serons affichés à la mairie demain samedi, publiés à l'église dimanche ; mon père en fera autant chez lui à la campagne. J'irai dans l'après-midi chez le notaire, de là à la paroisse, puis à mon bureau

d'engagement de zouave ; ensuite j'irai chercher un appartement. Ils arrivent tous, même ma vieille bonne qui m'aime tant et qui veut assister au mariage de son cher Jacquot, comme elle m'appelle encore. Demain j'irai chez mes chers pères, à Vaugirard, leur annoncer mon prochain mariage ; je courrai encore pour l'appartement et pour quelques commissions de ma mère ; après quoi je reviendrai, dès que je serai libre, me reposer auprès de toi, ma Geneviève ; c'est près de toi que seront toujours mon repos et mon bonheur.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu as tant de choses à faire, mon pauvre garçon, que je vais hâter le déjeuner ; et, pendant que tu seras absent, je sortirai avec Geneviève pour quelques commandes et emplettes indispensables.

GENEVIÈVE

Quelles emplettes, chère cousine ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Une espèce de trousseau, ma fille ; des robes, des chapeaux...

GENEVIÈVE

Je n'ai pas besoin de grand-chose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Comment ! Vas-tu te marier avec ta vieille robe de soie bleue, par hasard, ou la robe de jaconas [1] que tu portes à présent ?

GENEVIÈVE

Non, certainement ! La robe de noce, à la bonne heure ; mais j'ai, du reste, ce qu'il me faut.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Ne te faut-il pas des toilettes plus élégantes que celles que tu as, une foule de choses qui te seront nécessaires à Rome et même ici ?

GENEVIÈVE

Faites comme vous voudrez, ma cousine, pourvu que je ne perde pas une minute de Jacques.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Tu ne perdras rien du tout ; sois tranquille. »

On déjeuna un peu à la hâte. Mlle Primerose, tout en mangeant, fit à Geneviève un inventaire si considérable de ce qu'il lui fallait pour

1. *Jaconas* : étoffe de coton plus épaisse que de la mousseline, plus légère que de la percale, que Sophie emploie souvent, dans ses écrits, sans doute à cause de l'harmonie du mot.

le matin, pour l'après-midi, pour les dîners, pour les soirées, que Geneviève demanda grâce et se refusa absolument à de telles dépenses pour sa personne. Jacques riait et soutenait Mlle Primerose.

GENEVIÈVE

Veux-tu donc, Jacques, que je sois de ces folles qui dépensent huit ou dix mille francs par an pour leur toilette ?

JACQUES

Tu ne seras jamais de ces folles, ma Geneviève, mais laisse ta bonne cousine te monter convenablement. Tu sais par une longue expérience qu'elle a beaucoup d'ordre ; elle ne t'entraînera pas dans des dépenses inutiles.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Voilà qui est parler sagement *(imitant Geneviève), mon Jacques chéri.* — A la bonne heure ! tu as confiance dans la vieille cousine, toi. — Allons, sortons de table ; nous sommes tous pressés. Viens en voiture avec nous ; nous te déposerons chez le notaire. »

Ils partirent donc ensemble et se séparèrent pour se retrouver à l'heure du dîner. Ils avaient heureusement accompli leurs courses ; Jacques avait trouvé un appartement tout meublé pour ses parents ; au bureau du comité des zouaves, on lui dit que son départ devait être retardé de quinze jours, à cause de la multitude des engagements volontaires. Ce retard lui fut très agréable ainsi qu'à Geneviève et à sa cousine.

Huit jours après, M. et Mme de Belmont arrivèrent avec leurs enfants. Ce fut une grande joie pour les deux familles. Malgré le peu de temps qui restait à Mme de Belmont avant le mariage, elle offrit à Geneviève une très jolie corbeille, composée de beaux bijoux, de dentelles. Le mariage se fit le matin, à dix heures, sans cérémonie, sans invitations sans tout ce qui fait de ce jour une corvée générale [1]. On déjeuna et on dîna en famille. Deux jours après, M. et Mme de Belmont retournèrent à la campagne ; l'heureux Jacques et l'heureuse Geneviève passèrent encore dix jours à Paris, et partirent pour Rome avec Mlle Primerose, Pélagie, le fidèle Rame et Azéma.

A son arrivée, Jacques fut présenté au saint-père [2], qui lui donna sa sainte et paternelle bénédiction, accompagnée de paroles flatteuses pour lui et pour sa jeune femme. Jacques fut cantonné à Rome, et put consacrer ainsi à Geneviève tout le temps qui n'était pas employé aux manœuvres et aux devoirs du service. Ils visitaient souvent ensemble les grandes et belles curiosités chrétiennes qui font de Rome la ville par excellence, le grand foyer de la foi catholique et le point de mire de tous les voyageurs. Mlle Primerose et Geneviève allaient rarement

1. Sophie ne ménage pas ses mots pour dire que les mondanités l'ennuient !
2. Souvenir personnel de Sophie qui, lors de son voyage à Rome, avait été présentée à Pie IX par son fils Gaston.

dans le monde. Rome contenait alors peu d'étrangers ; presque tous avaient fui, dans la crainte d'un conflit sanglant et décisif entre les hordes révolutionnaires italiennes et les troupes du pape, peu nombreuses, mais animées d'une foi ardente et d'un amour profond qui en décuplaient la force.

L'hiver se passa pourtant sans combats sérieux ; quelques faits d'armes, toujours glorieux pour les braves troupes pontificales, ne furent que le prélude nécessaire des deux grandes batailles de Mentana [1] et de Monte Rotondo [2], qui couvrirent d'une gloire immortelle ces jeunes soldats héroïques et fidèles, toujours un contre dix.

Jacques avait plus d'une fois dû quitter Rome pour prendre part à des escarmouches, où il se fit toujours remarquer par une bravoure et un entrain tout français.

Geneviève avait supporté ces séparations et ces inquiétudes avec le courage d'une femme chrétienne. Mais quand, à l'automne suivant, vint l'annonce d'une campagne et de batailles en règle, et la nécessité d'une séparation immédiate, sa douleur fut plus forte que sa volonté ; elle donna libre cours à ses larmes.

« Ma Geneviève, ma bien-aimée, lui dit Jacques au moment du départ, n'affaiblis pas mon courage par la pensée de ta douleur. Ne perdons pas notre confiance dans le Dieu tout-puissant qui m'a fait tant de fois protégé contre les balles ennemies ; souviens-toi de la bénédiction toute particulière que nous avons reçue ensemble du saint-père ; il nous a promis de prier pour nous. Que ce souvenir soutienne tes forces, ma bien-aimée !

GENEVIÈVE

Oh ! Jacques, mon amour, ma vie, tu seras seul dans ces terribles combats ; personne pour veiller sur toi ; personne pour te ramasser si tu tombes victime de ton courage. »

« Pardon, petite maîtresse ; Rame zouave, Rame veiller sur jeune maître. Rame pas laisser tuer jeune maître. Moi pas quitter, moi mourir pour jeune maître. »

Geneviève jeta les yeux sur Rame aux premières paroles qu'il avait prononcées ; il était vêtu en zouave ; car il avait été s'engager en demandant la faveur de ne jamais quitter son jeune sergent ; elle lui fut facilement accordée. Il était déjà connu dans le corps des zouaves ; on savait l'histoire de son dévouement pour Geneviève, et chacun lui portait intérêt.

Geneviève quitta Jacques pour se jeter dans les bras de Rame :

« Mon bon Rame, mon ami fidèle et dévoué, merci, mille fois merci ; je t'aime, mon cher Rame ; plus que jamais, ton dévouement me rassure, me console ; que Dieu daigne te bénir et te ramener près de moi avec mon bien-aimé Jacques ! »

---

1. La bataille de Mentana, entre l'armée pontificale, commandée par le général de Failly, et les garibaldiens, eut lieu le 3 novembre 1867. Elle dura quatre heures.
2. La bataille du Monte Rotondo eut lieu peu après la bataille de Mentana.

Rame pleurait et baisait les mains de sa chère jeune maîtresse avec une reconnaissance égale à son dévouement.

« Adieu, mon amie, ma femme chérie, dit Jacques en la serrant contre son cœur ; prie pour moi, pour nous ; je t'aime. — Adieu. »

Et il s'arracha des bras de Geneviève. Elle poussa un cri douloureux : « Jacques, mon Jacques ! » Et elle s'affaissa évanouie sur le tapis. Jacques revint à elle, la prit dans ses bras, la posa sur un canapé, l'embrassa encore dix fois, cent fois, appela Pélagie et s'éloigna suivi de Rame, qu'il remercia d'un serrement de main.

Chacun sait la glorieuse histoire de cette courte campagne, qui se termina par les deux magnifiques et meurtriers combats de Mentana et de Monte Rotondo. Pendant trois jours, quatre mille hommes, qui composaient l'armée pontificale, luttèrent sans repos contre quinze à vingt mille révolutionnaires bien armés, bien repus et commandés par des officiers italiens.

La victoire des pontificaux fut complète, grâce à la courageuse intervention de nos braves soldats français, heureusement arrivés et débarqués à temps pour compléter la déroute honteuse des misérables bandits.

Le combat était fini ; les saintes sœurs de charité, de saints prêtres et prélats continuaient à parcourir le champ de bataille pour ramasser les blessés, les secourir et les porter aux ambulances. Mgr B..., aumônier en chef des zouaves pontificaux, n'avait pas quitté le lieu du combat ; dès le commencement il courait à ceux qui tombaient, les bénissait, leur donnait la dernière absolution ; il indiquait aux sœurs les blessés qui pouvaient encore profiter de leurs soins. Vainement on lui représentait que les balles pleuvaient autour de lui, qu'il pouvait en être atteint.

« Mes braves troupes font leur métier, répondait-il ; laissez-moi faire le mien. Ils meurent pour leur Dieu ; moi je les fais vivre pour le bonheur éternel. »

XXXIX

GRAND CHAGRIN

A la fin de la bataille, Mgr B...[1] s'approcha d'un monceau de cadavres, parmi lesquels quelques blessés respiraient encore. Après en avoir confessé et absous plusieurs, il reconnut le corps de Rame qui recouvrait un zouave. Il frémit, car il connaissait et affectionnait beaucoup Jacques et Geneviève. Il retira vivement le pauvre nègre, qui ne donnait que de faibles signes de vie : une balle lui avait traversé

1. Il s'agit de monseigneur Bastide, grand ami des Ségur.

la poitrine ; sous rame était Jacques inondé de sang, mais respirant encore.

« Jacques, s'écria-t-il, Jacques ! » Il appela deux soldats français qui cherchaient comme lui à sauver les blessés.

« Mes bons amis, emportez avec soin ce pauvre jeune homme blessé ; c'est un Français, un brave comme vous ; portez-le à l'ambulance des sœurs ; emportez aussi ce pauvre nègre qui respire encore. Attendez ; il saigne, il a une blessure à la poitrine ; je vais bander la plaie avec mon mouchoir pour arrêter le sang. »

Les soldats exécutèrent les ordres de Mgr B... Jacques fut porté à l'ambulance, où il reçut les premiers soins. Il ouvrit les yeux et les referma aussitôt en murmurant le nom de Geneviève.

Quand Mgr B... eut achevé sa tâche, il demanda une voiture ; un grand nombre de dames et de seigneurs romains avaient envoyé tous leurs équipages pour le transport des blessés. Il fit déposer Jacques dans une de ces voitures, y monta avec lui et dit au cocher de le mener piazza Colonna, palazzo Brancadoro [1]. Il donna ordre qu'on portât le nègre à l'hôpital pour y être soigné. Arrivé dans la cour, il monta promptement, prévint Mlle Primerose qu'il ramenait Jacques blessé, qu'elle eût à préparer Geneviève à ce douloureux événement pendant qu'il ferait monter le blessé sur un matelas.

Mlle Primerose dit à Pélagie de préparer un lit pour coucher Jacques et entra chez Geneviève, qu'elle trouva affaissée sur ses genoux aux pieds de son crucifix.

« Geneviève, lui dit-elle en l'embrassant, tes prières ont été exaucées : le bon Dieu a préservé Jacques de la mort.

GENEVIÈVE

Préservé ! Merci, mon Dieu ! merci, ma bonne Sainte Vierge ! s'écria-t-elle en se prosternant jusqu'à terre. La bataille est-elle gagnée ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Complètement ; déroute complète des ennemis de Dieu ; mais beaucoup de morts, de blessés. Jacques n'a pu échapper à une blessure. Tu vas le voir tout à l'heure ; mais sois calme : l'agitation pourrait lui faire du mal.

GENEVIÈVE

Jacques blessé ! Mon pauvre Jacques ! Le blessure est-elle dangereuse ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Je ne sais ; elle n'est probablement pas très grave, puisqu'on peut l'amener jusqu'ici. Mais quand tu le reverras, sois calme, mon enfant ; de toi, de ton courage, dépend sa prompte guérison.

---

1. *Piazza Colonna, palazzo Brancadoro* : palais où logeait Sophie pendant le séjour qu'elle fit à Rome en 1853 et 1854, alors que son fils Gaston était auditeur de rote.

GENEVIÈVE

Je serai calme ; j'aurai du courage. Je veux le voir ; où est-il ?

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Monseigneur B... le fait apporter. Pélagie lui prépare son lit. »

Au même instant Mgr B... entra ; il n'avait pas pensé qu'il était taché de sang ; ses vêtements en étaient imbibés.

Geneviève alla vers lui en chancelant. « Du sang ! dit-elle. C'est le sang de Jacques !

MONSEIGNEUR B...

Non, mon enfant ; c'est celui de bien d'autres blessés que j'ai relevés. Ayez du courage ; j'ai envoyé chercher un chirurgien ; j'espère que ce ne sera rien. Voulez-vous voir votre mari ? Il est couché dans son lit ; Pélagie est près de lui. Mais du calme ; pas d'agitation, pas de larmes. Sa vie peut-être en dépend.

GENEVIÈVE

Sa vie ! Oh ! Jacques ! On ne me dit pas tout.

MONSEIGNEUR B...

Vous en savez tout autant que moi, mon enfant, je vous le jure. D'ailleurs, entrez, vous verrez vous-même.

— Et Rame ? dit-elle avant d'entrer.

MONSEIGNEUR B...

Rame vit encore ; il a reçu dans la poitrine la balle qui était destinée à Jacques et qui n'a touché Jacques que faiblement après avoir traversé le corps du fidèle serviteur. »

Geneviève étouffa un cri, pleura amèrement pendant quelques instants, essuya ses yeux et s'avança d'un pas tremblant vers la porte, l'ouvrit, approcha du lit où était étendu Jacques, pâle, respirant à peine, les yeux fermés. A cette vue Geneviève jeta sur Mgr B... un regard si douloureux qu'il en fut ému. Il s'approcha d'elle et lui donna tout bas les motifs les meilleurs qu'il put trouver, de consolation et d'espérance ; il la fit asseoir dans un fauteuil près du lit de son mari ; la main de Jacques était découverte ; elle se pencha et la baisa doucement.

Mgr B... l'avertit qu'il était obligé de la quitter pour retourner à ses blessés des hôpitaux.

« Du courage, répéta-t-il, et pas d'agitation ; s'il veut boire, de l'eau fraîche, pas autre chose. Le chirurgien va venir ; ayez du linge prêt pour le pansement. »

Et il sortit.

Le chirurgien ne tarda pas à arriver ; il examina la plaie, retira la balle qui y était restée, mais pas à une grande profondeur, et déclara

qu'il ne trouvait pas de gravité à la blessure ; qu'il fallait de grands soins, beaucoup de calme, de silence, de repos. Il banda la plaie après l'avoir pansée et humectée de baume du Commandeur [1] pour empêcher l'inflammation ; il recommanda de l'humecter toutes les heures, mais sans rien déranger aux linges et aux bandes.

Il pansa aussi une blessure au front, produite par un coup de sabre, et une autre, résultant d'un coup de baïonnette au bras gauche. Il ordonna de l'eau fraîche pour boisson et promit de revenir le lendemain.

Geneviève assista et aida elle-même avec Pélagie au pansement des blessures de Jacques ; il ouvrit plusieurs fois les yeux pendant l'opération, reconnut sa femme et lui adressa un regard de tendresse et de douleur qui manqua faire perdre à la malheureuse Geneviève le courage qu'elle avait conservé.

Quand le pansement fut terminé, Jacques voulut parler, mais le médecin lui défendit d'articuler un seul mot. Jacques obéit et referma les yeux. Geneviève ne le quitta pas d'un instant ; elle resta immobile près de lui, tantôt assise dans un fauteuil, tantôt à genoux, priant et remerciant Dieu et mêlant le pauvre Rame à ses prières ; le souvenir de cet ami dévoué et si gravement blessé lui fit verser bien des larmes silencieuses, qu'elle dissimulait de son mieux.

Le lendemain, le chirurgien trouva les blessures en très bon état et certifia que dans quinze jours Jacques serait en pleine convalescence. La présence continuelle de sa bien-aimée Geneviève contribua beaucoup à hâter sa guérison. Au bout de quinze jours il lui fut permis de quitter son lit pour passer quelques heures dans un fauteuil. Dès qu'il avait pu parler, il avait demandé où était Rame.

GENEVIÈVE

Notre pauvre Rame est blessé assez gravement, mon bien-aimé Jacques ; la balle qui t'était destinée a traversé la noble poitrine de notre ami avant d'arriver jusqu'à toi ; il t'a sauvé la vie en se jetant devant toi quand le bandit a fait feu ; ta blessure a été légère, la sienne a été grave [2] ; il est à l'hôpital sous la garde de Mgr B... Un de tes camarades t'a vu tomber ; il avait vu le mouvement de Rame quand il s'est jeté devant toi en te prenant dans ses bras. Ton camarade a tué le bandit, mais trop tard pour prévenir le coup fatal. »

Jacques fut très ému en apprenant ce malheur. Quand il put recueillir ses souvenirs, il raconta que lui, Rame et trois de ses camarades se trouvèrent, à la fin du combat, enveloppés par une bande assez nombreuse de révolutionnaires [3].

« Nous nous battions en désespérés ; nous en tuâmes un grand nombre ; ma blessure au bras gauche ne m'en laissait plus qu'un pour

---

1. *Baume du Commandeur* : baume chargé de substances résineuses et balsamiques, de l'aloès, de l'angélique et du millepertuis.
2. Sophie avait d'abord écrit « mortelle ». Rame, en effet, mourait, dans la première version.
3. Sophie avait écrit « garibaldiens ».

me défendre ; Rame ne me quittait pas : il frappait, il tuait en faisant le moulinet avec son sabre ; le coup de sabre que j'ai reçu sur la tête m'a inondé de sang, j'étais aveuglé ; c'est alors que je me suis senti saisi par Rame en même temps que j'ai entendu un coup de feu et que je suis tombé, entraînant dans ma chute Rame qui ne m'avait pas quitté. J'ai perdu connaissance avant d'avoir pu me dégager ; je n'ai eu que le temps de me recommander au bon Dieu et à la Sainte Vierge, qui m'a préservé de la mort. — Pauvre Rame[1] ! as-tu de ses nouvelles ?

GENEVIÈVE

Tous les jours, mon ami. Elles sont de plus en plus rassurantes ; le grand danger est passé ; la plaie est presque fermée. Ma cousine Primerose va le voir tous les jours et lui donner de tes nouvelles. »

Au bout de deux mois Rame était guéri et rentré chez ses jeunes maîtres. Jacques était bien rétabli, et se préparait à se remettre en route pour Paris, en congé de convalescence. Avant son départ, il alla avec Geneviève recevoir une dernière bénédiction du saint-père, dont il portait la décoration et dont il avait reçu le grade d'officier. Le saint-père remit à Geneviève son portrait en camée [2] pour avoir aidé par ses tendres soins à sauver un de ses chers zouaves.

Mlle Primerose, dont nous n'avons pas parlé, se voyant inutile près de Jacques, s'était vouée tout ce temps à soigner les blessés des hôpitaux ; elle y mettait un zèle, une activité, un entrain qui la firent remarquer entre toutes. Sa gaieté imperturbable ne l'abandonnait jamais ; elle donnait du courage aux pauvres blessés en les faisant rire malgré eux ; elle se chargeait de donner de leurs nouvelles à leurs familles, d'envoyer des secours à ceux qui manquaient du nécessaire, etc. Sa présence était une bonne fortune pour les salles où elle s'arrêtait ; à chaque lit on l'appelait ; elle avait une consolation pour chacun.

« Vous voilà bien mieux aujourd'hui, mon brave caporal ! Vous allez passer sergent en sortant d'ici.

— Hélas ! madame, j'ai perdu un œil tout de même.

— Eh bien, mon ami, il vous en reste un qui est bon. Un bon œil vaut mieux que deux mauvais. Allons, ne perdez pas courage ; vous serez encore le beau zouave ! »

---

1. Rame étant mort Sophie avait écrit : « Jacques, Jacques, jusqu'ici j'ai retenu mes larmes, de crainte de t'agiter, de te faire mal. A présent que tu connais sa glorieuse fin, laisse-moi soulager ma douleur en versant des larmes contenues depuis si longtemps.

« Geneviève s'appuya sur le sein de Jacques et donna un libre cours à ses sanglots ; lui aussi mêla ses larmes à celles de sa femme ; il essaya pourtant de la calmer et lui promit qu'aussitôt après sa guérison, ils iraient visiter la place où leur ami était tombé et où on l'avait fait inhumer, qu'il y serait élevés une croix et un monument sur lequel seraient inscrits son nom et son héroïque dévouement. » Ce passage a été remplacé par : « As-tu de ses nouvelles ? »

2. *Camée* : sorte de silex onyx, dont on se sert pour la gravure à cause des effets que l'on peut obtenir en tirant parti des couches superposées de ses couleurs.

Le caporal borgne riait et reprenait courage.

« Et vous, mon ami, comment va la jambe ?

— J'en souffre toujours ; je n'ai pas dormi de la nuit.

— Ce n'est pas étonnant quand on a une jambe coupée.

— Oui ; me voilà estropié pour la vie.

— Mais vous n'en serez pas moins leste ; une jambe de bois vous fait avancer tout comme une jambe de chair et d'os. Avec votre uniforme de zouave et votre jambe de bois, vous allez faire un effet superbe au pays. Toutes les femmes [1] voudront vous épouser ; vous n'aurez qu'à choisir. Et votre femme sera fière d'avoir été choisie par le zouave à jambe de bois. Vous verrez cela. »

Et ainsi de suite ; pendant qu'elle en soignait un, elle en faisait rire plus de dix.

Lorsqu'elle fit sa dernière visite, et qu'elle annonça son prochain départ, ce fut un témoignage général de regrets et de reconnaissance ; elle parla à tous ces pauvres blessés, elle demanda leurs commissions.

« Ne vous gênez pas, leur dit-elle ; lettres, paquets pourvu qu'ils ne soient pas gros comme des montagnes, je me charge de tout et je ferai tout parvenir à son adresse. Écrivez les noms lisiblement et envoyez-moi tout cela avant deux jours ; je pars le troisième. Adieu, mes chers, mes braves amis ; priez pour moi, pour mon jeune zouave blessé et sa jeune femme.

« Je prierai bien pour vous tous ; je ferai dire des messes pour le repos de l'âme de vos glorieux compagnons, dont l'histoire gardera le souvenir ainsi que le vôtre ; car si vous n'êtes pas tous restés sur le champ de bataille, ce n'est pas de votre faute : vous avez fait tout ce qu'il fallait pour cela. Les avez-vous fait courir ces bandits [2] ! Vous étiez pourtant un contre dix. — Braves soldats ! Vivent les immortels zouaves et les pontificaux ! »

Elle salua de la main, essuya ses yeux pleins de larmes et sortit.

Trois jours après, elle partit avec Jacques, Geneviève, Pélagie et Azéma [3] ; le pauvre Rame était encore faible et pâle. De peur qu'il ne se fatiguât, Jacques le faisait aider par un zouave qui s'était attaché à Jacques et qui lui avait demandé d'entrer à son service, vu qu'il avait fini son temps et que le saint-père n'avait plus besoin de lui [4].

---

1. Sophie avait d'abord écrit : « Toutes les jeunes filles ».

2. Sophie avait d'abord écrit : « ces brigands de garibaldiens ».

3. Sophie avait d'abord écrit : « Rame manquait à l'appel. Il était bien imparfaitement remplacé par un zouave. »

4. Le manuscrit se terminait ici par : « Nous avons, dit-il, si bien tapé cette vermine garibaldienne, que le saint-père n'en reverra pas de longtemps ; et s'ils reviennent un jour, nous sommes là pour les faire encore courir et les tuer comme à Mentana. »

XL

FIN DE M. DORMÈRE, DE GEORGES ET DU LIVRE

Le voyage fut long, à cause des ménagements que demandaient encore la santé de Jacques et celle de Rame ; mais ils arrivèrent tous sans accident et s'établirent dans leur maison d'Auteuil, que Mlle Primerose avait achetée pour Jacques et Geneviève par l'entremise du subrogé tuteur.

Elle avait été arrangée à neuf. Le jeune ménage était logé au premier avec Pélagie. Le rez-de-chaussée était préparé avec les salons pour Mlle Primerose [1].

Ils apprirent en arrivant que M. Dormère avait été frappé de paralysie le soir même du départ de Georges.

Tous les trois allèrent le voir à Plaisance ; au lieu du bel homme bien conservé, à cheveux noirs, à tournure élégante, ils trouvèrent un vieillard à cheveux blancs, paralysé des jambes et ne pouvant faire un mouvement sans l'aide de deux domestiques.

Il pleura beaucoup quand il les revit, demanda dix fois pardon à Geneviève et à Mlle Primerose de ses affreux procédés à leur égard. Il les supplia de ne pas l'abandonner.

« Je suis si malheureux, dit-il ; toujours seul, le cœur déchiré par les souvenirs du passé, rongé de remords, de regrets, volé et abandonné par le fils ingrat que j'ai tant aimé ; n'ayant pas une pensée consolante, mourant d'ennui autant que de chagrin ; perdant la vue à force de verser des larmes. Ayez pitié de moi ; vous êtes assez vengés. Geneviève, Jacques, vous étiez bons jadis ; soyez-le encore pour votre malheureux oncle, qui reconnaît trop tard son injustice et qui vous en demande pardon avec larmes. »

Geneviève pleurait, Jacques était très ému ; tous deux s'agenouillèrent près de lui et mêlèrent leurs larmes aux siennes.

« Mon oncle, dit Jacques, permettez-nous de vivre près de vous ; Geneviève ne me démentira pas ; elle est toujours l'ange que vous avez méconnu jadis.

MADEMOISELLE PRIMEROSE

Et moi, mon pauvre cousin, je joins ma demande à celle de mes enfants ; je les aiderai dans leur besogne ; je veillerai sur votre ménage, je serai votre secrétaire, votre femme de charge, tout ce que vous voudrez.

---

1. Passage supprimé : « Le portrait de Rame avait été placé dans la chambre de Geneviève ; Mlle Primerose en fit une copie en habit de zouave qu'elle fit mettre dans le salon pour que Geneviève l'ait toujours sous les yeux. »

M. DORMÈRE

Excellente cousine, chers enfants, soyez bénis de votre offre généreuse. Oui, venez, venez tous chez moi, ne me quittez pas. Dieu récompensera votre dévouement. »

Après un séjour de deux heures, Jacques, Geneviève et Mlle Primerose s'en allèrent, lui promettant de revenir le lendemain dans l'après-midi. Il les remercia, en pleurant, du pardon qu'ils voulaient bien lui accorder, et qu'il ne méritait pas, disait-il.

Ils vinrent en effet le lendemain et changèrent, par leur présence, l'affreuse vie qu'il s'était faite, en une vie sinon agréable, du moins calme et tolérable.

Il se plaisait à faire revenir Mlle Primerose sur le passé, à lui raconter et expliquer ce qu'il ignorait encore, à lui dévoiler les infamies de Georges. Il aimait à entendre parler du bonheur de Jacques et de Geneviève, de leur amour naissant. Il connut la part brillante qu'avait prise Jacques aux glorieuses batailles de Mentana et de Monte Rotondo ; le beau dévouement de Rame pour préserver le mari de sa chère petite maîtresse ; il gémit de son injustice à l'égard de cet admirable serviteur.

Les jours s'écoulaient ainsi paisibles et presque heureux. Les seuls moments amers étaient ceux qui le reportaient sur son fils, lequel, depuis son départ, ne lui avait pas donné signe de vie.

Six mois après, il reçut une lettre cachetée de noir. Il l'ouvrit ; elle était du consul de France à la Vera-Cruz et lui annonçait que son fils Georges Dormère était mort de la fièvre jaune, qu'il l'avait chargé de transmettre à son père l'expression de son repentir pour sa conduite à son égard, qu'il avait demandé et reçut les derniers sacrements, qu'il était mort dans de bons sentiments, demandant pardon dans son délire à tous ceux qu'il avait offensés, particulièrement à une demoiselle ou dame Geneviève, etc.

Une heure après, M. Dormère était frappé d'une nouvelle attaque d'apoplexie, qui termina sa vie et ses souffrances après deux jours de lutte.

Le notaire, immédiatement averti, se transporta sur-le-champ à Plaisance ; il trouva dans le bureau du cabinet de travail un testament qui laissait à Jacques toute sa fortune, y compris le château de Plaisance, à charge à Jacques de faire à Mlle Primerose une rente viagère de vingt mille francs.

« Si je laisse ma fortune à Jacques, disait-il, au lieu de ma nièce chérie, Geneviève, c'est pour égaliser leurs fortunes ; ma cousine Primerose trouvera dans la rente que je lui laisse une expiation de mon injustice et de mon ingratitude à son égard pendant les longues années qu'elle a consacrées à l'éducation et au bonheur de ma nièce. »

Le chagrin de Jacques et de Geneviève fut vif ; Mlle Primerose trouvait dans cette fin prématurée du père et du fils une terrible expiation de la faiblesse du père qui avait contribué ainsi à la dépravation du fils. Elle vit toujours avec ses jeunes cousins, qu'elle se plaît à appeler ses enfants. Tous, y compris Rame et Pélagie, sont aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde et reconnaissent la vérité du proverbe : APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS.

LA SANTÉ DES ENFANTS

AVERTISSEMENT

Ce petit livre est un des premiers ouvrages de médecine populaire écrit par une femme.

Paru en 1855, c'est-à-dire avant les découvertes majeures de la médecine d'aujourd'hui : aseptie, antibiotiques, pharmacopée chimique, vaccinations, etc., il doit être en dépit de son réel bon sens considéré comme un document historique. S'il peut nous permettre de mieux comprendre une époque et un auteur il ne doit en aucun cas être pris pour un manuel de médecine pratique capable de soulager ou de guérir les petits malades de notre époque.

C.B.

I

INTRODUCTION

Je n'ai pas la présomption de vouloir faire un livre de médecine ; je désire seulement combler une lacune qui existe dans l'éducation des jeunes personnes, en les faisant participer aux fruits de ma longue expérience et de quelques études sur l'éducation physique des enfants. — Que de fois ai-je vu de pauvres mères pleurer des enfants qu'elles auraient conservés, si elles avaient su prévenir la maladie, ou tout au moins aider aux prescriptions du médecin, par des soins éclairés ! Moi-même j'en ai perdu un [1] par ignorance des symptômes du mal qui me l'a enlevé, et par une alimentation reconnue trop tard détestable. Mes premiers enfants ont fait des maladies graves qui ont nécessité des remèdes douloureux. J'aurais tout évité si j'avais eu les notions d'hygiène et de médecine que j'ai eues plus tard et que je dois à un homme de talent et de conscience [2].

Mes filles mariées ont profité de ma tardive expérience et ont préservé leurs enfants des maux dont je n'avais pas su préserver les miens. J'ai pensé qu'en publiant ce petit écrit, je rendrais service à bien des jeunes mères ; j'espère que chacune pourra comprendre et mettre en pratique les moyens très simples que je recommande pour les maladies ou les indispositions les plus communes à l'enfance.

Je commencerai par les causes et les premiers symptômes de ces maladies.

L'absence du médecin, ou quelquefois même l'impossibilité d'en avoir

1. Renaud de Ségur, le deuxième enfant de Sophie, né en décembre 1822, mort à six semaines selon certains biographes, à trois mois selon d'autres. Au XIXe siècle, un enfant sur 3 mourait avant l'âge de cinq ans. Sur les 8 enfants de Sophie, 1 seul est décédé.

2. Il s'agit du Dr Mazier, de L'Aigle, pour qui Sophie avait une grande admiration.

un à la campagne, peuvent donner une utilité réelle à ces conseils dictés par l'expérience.

II

MALADIES DES ENFANTS

Des deux causes générales des maladies des enfants

Il y a des maladies qu'on ne peut ni prévenir, ni empêcher, comme les maladies causées par des humeurs héréditaires, les maladies de peau ou épidémiques.

Il y en a qui peuvent être conjurées et prévenues.

Deux causes amènent presque toutes les maladies :

Le refroidissement ;

Une nourriture trop forte ou mauvaise.

Du refroidissement

Il faut, pour éviter les refroidissements, couvrir l'enfant, mais non l'étouffer sous une multitude de vêtements ; ne pas assez couvrir est mauvais ; couvrir trop est détestable.

Si l'enfant est en robe (à l'anglaise [1]) dès sa naissance, mettez-lui en été sa chemise, une robe de flanelle, une robe de percale ; en dessous, une couche de fil, des bas de laine et des chaussons.

En hiver, ajoutez sur la robe de flanelle une robe de futaine [2] ou finette [3], un fichu de mousseline autour du cou, et une couche de flanelle sur la couche de fil.

Si l'enfant est à la française (en langes [4]), mettez sur la chemise une brassière de flanelle, une autre en futaine ou en percaline doublée, un fichu de mousseline autour du cou.

Enveloppez-le d'une couche, d'un lange de molleton de laine, d'un autre en molleton de coton.

Ne serrez pas l'enfant.

Laissez-lui les jambes libres [5].

---

1. La pratique anglaise laisse plus de liberté aux mouvements. Elle comprend une chemise de flanelle, une robe sans manches, ouverte devant, deux couches triangulaires l'une en toile, l'autre en laine, et des chaussons de laine.
2. Tissu dont la chaîne est en fil et la trame en coton.
3. Étoffe de coton croisée.
4. Carré de laine, d'étoffe épaisse ou molletonnée, dans lequel on enveloppe l'enfant. Signifie aussi la couche qui enveloppe l'enfant sous le linge.
5. Il était encore courant à l'époque de serrer les jambes de l'enfant pour qu'il ne puisse pas gigoter. Rousseau s'était fort heureusement élevé contre cette habitude, qui entravait la croissance.

Relevez le bout du lange sans gêner le mouvement des jambes.

Évitez les épingles ; des cordons aux langes comme aux brassières.

Mettez sur la tête un béguin en toile ou batiste, un bonnet de percale ou jaconnas [1] par-dessus.

L'hiver vous pouvez ajouter entre les deux bonnets un béguin de flanelle, mais seulement pendant les deux ou trois premiers mois de l'existence de l'enfant.

Trop couvrir la tête est mauvais ; il est très important de couvrir les membres inférieurs, surtout les pieds et les jambes.

Chez l'enfant toute la vie se porte vers la tête.

S'il a des humeurs [2], c'est à la tête qu'elles se portent ; s'il a la fièvre, c'est la tête qui se prend. Dégagez donc toujours la tête et attirez toujours vers les pieds.

Ne tenez pas l'enfant dans une chambre trop chaude ; la chaleur de l'appartement le rend susceptible de refroidissement.

Ayez soin de renouveler l'air de la chambre de l'enfant, au moins deux fois par jour. S'il fait froid, s'il gèle, ouvrez cinq minutes seulement pendant que l'enfant est absent, mais ouvrez tous les jours matin et soir.

Quand vous promenez l'enfant en hiver, enveloppez-le bien d'un manteau ouaté, couvrez la tête d'un capuchon, préservez le cou et la nuque du froid et du vent.

Sortez l'enfant toutes les fois qu'il fait beau.

Ne le sortez pas quand il fait du brouillard ou un vent fort et froid.

Le brouillard dispose au croup [3], aux irritations d'entrailles [4] ; le vent froid, aux rhumes, aux maux de gorge.

Défendez à la nourrice de changer l'enfant à l'air en hiver ; le froid qui tombe sur le ventre et les jambes est mauvais. Il vaut mieux que l'enfant reste mouillé pendant une heure que risquer un refroidissement.

Laissez l'enfant circuler dans l'appartement, dans la maison en l'enveloppant d'un châle ou d'un manteau ; il s'habitue ainsi à changer de température et il devient moins sujet à prendre froid, à s'enrhumer.

Ne permettez pas, je le répète, que la chambre de l'enfant soit trop chauffée.

Dans les premiers mois de la naissance, faites-y entretenir *un feu couvert toute la nuit* qui conserve dans la chambre à peu près la même température le jour comme la nuit.

Faites chauffer les couches de l'enfant quand vous le changez.

Qu'il perde cette habitude en prenant des forces ; à cinq ou six mois il n'est plus nécessaire de chauffer le linge.

---

1. *Jaconnas ou Jaconas* : étoffe de coton très légère, originairement fabriquée à Jagganath, en Inde.
2. *Écoulements corporels* : sueurs, morve, etc.
3. *Croup* : laryngite diphtérique dont les enfants mouraient souvent par asphyxie, le vaccin n'existant pas encore.
4. On croyait alors que le brouillard transportait des miasmes auxquelles on attribuait les maladies infectieuses.

En résumé, tenez l'enfant dans une chaleur modérée.
Évitez les grandes transitions de chaud et de froid.
Couvrez-le assez pour qu'il n'ait pas froid.
Habituez-le graduellement à l'air extérieur.
Ne couvrez pas trop la tête.
Couvrez bien les membres inférieurs, et le cou.

Des cris des jeunes enfants

Quand un enfant crie, la nourrice l'apaise en lui donnant le sein ; ce moyen employé si souvent redouble les cris de l'enfant en lui chargeant l'estomac, ajoutant ainsi une souffrance à celle qui le faisait crier.

Un enfant qui tète toutes les heures, ne crie pas dans l'intervalle parce qu'il a faim, mais pour une autre cause qu'il faut rechercher.

Souvent il a des coliques parce qu'il a eu froid ; chauffez une couche ou un morceau de laine et appliquez-le-lui sur le ventre ; s'il s'apaise, c'est que vous avez trouvé la cause de ses cris ; recommencez le remède si les cris recommencent.

Souvent l'enfant crie parce qu'il est trop serré dans ses vêtements ; examinez si un lange ou un cordon ne le gêne pas. Quand on a la mauvaise habitude de se servir d'épingles, il peut arriver qu'une épingle pique l'enfant ; il faut y regarder.

De la nourriture

Il est non seulement inutile mais préjudiciable à la santé de l'enfant de lui donner soit de la bouillie, soit de la soupe avant quatre ou cinq mois [1].

Quand on commence à faire manger l'enfant, il faut donner d'abord une demi-tasse à thé, au plus, de bouillie ou soupe ; on augmente au bout d'un mois, et graduellement on arrive, quand l'enfant a un an, à lui faire manger deux assiettes de soupe par jour, et des croûtes de pain dans l'intervalle.

Quand un enfant est sevré, donnez-lui trois soupes et deux tasses de lait réparties dans la journée.

Ne donnez jamais à manger la nuit ; au plus à boire de l'eau sucrée, ou de l'eau rougie [2], ou de l'eau panée [3], selon les habitudes de l'enfant.

Autant que possible, abstenez-vous de donner la nuit ni à manger ni à boire, à moins que l'enfant ne soit malade.

On croit donner des forces à un enfant en le faisant manger beaucoup,

---

1. On donne aujourd'hui soupe et bouillie dès l'âge d'un mois. Mais il est vrai que l'on utilise moins longtemps le lait maternel. Et que les aliments sont aseptisés.
2. On mettait souvent alors du vin, ou même de l'eau-de-vie dans les biberons.
3. Eau dans laquelle on a laissé tremper des croûtes de pain.

souvent et des choses succulentes ; on se trompe cruellement. Le moindre mal qui en résulte est une fatigue d'estomac qui se fait sentir plus tard par de fréquentes indigestions, par ce qu'on appelle délicatesse d'estomac.

Souvent les conséquences sont plus graves ; votre enfant a sans cesse le dévoiement [1] ; il est pâle, grognon, c'est un enfant chétif au lieu d'être fort et gros, comme il annonçait devoir l'être en naissant. Il a des humeurs, des croûtes [2] sur la figure, des écoulements d'oreilles ; son humeur est triste ; il est maussade et désagréable. Pourquoi ? Parce qu'il surcharge son estomac, qu'il digère mal et qu'il est dans un état de malaise perpétuel.

Il est aussi dangereux d'alimenter trop fortement un enfant que de le mal nourrir ; il s'ensuit un trouble profond dans les organes de la digestion qui peut amener le rachitisme.

Ne donnez de la viande aux enfants que vers dix-huit mois ou deux ans, quand ils peuvent la mâcher [3]. N'en donnez qu'une fois par jour les premiers six mois. Donnez-leur des soupes grasses [4], des panades [5], des œufs frais, des pommes de terre, des légumes sains, comme lentilles, haricots verts, chicorée, épinards, carottes. Pas de choux, de navets, de haricots secs, de pois, qui sont lourds et venteux.

Le laitage est bon pour les enfants, en petite quantité.

La pâtisserie ne vaut rien habituellement ; on peut en donner par exception, c'est-à-dire une ou deux fois par mois.

Les bonbons de toute espèce sont détestables, surtout entre les repas.

Un enfant de deux ans et au-dessus peut manger sans inconvénient quatre fois par jour ; le matin en se levant une soupe, soit grasse, soit au lait, soit une panade, selon son goût ; ou bien du café de gland [6] avec du lait, ou bien, s'il le préfère, une bonne tartine de pain et de beurre.

Vers onze heures, une soupe et une côtelette de mouton ou autre viande, coupée bien menu pour suppléer au défaut de mastication de l'enfant.

Si l'enfant le préfère, de la viande suivie d'un plat de légumes.

Les pommes de terre sous la cendre avec un peu de beurre, de riz à la créole [7] (sauté dans du beurre), sont des mets excellents pour les enfants et qu'ils aiment généralement.

Deux plats à ce second repas suffisent grandement, surtout si on laisse toute liberté sur la quantité de pain. Le pain sec peut se donner toujours sans inconvénient quand l'enfant n'est pas malade.

---

1. Diarrhée.
2. Les croûtes, appelées « croûtes de lait » sont beaucoup moins fréquentes depuis que l'on donne au bébé du lait écrémé et pasteurisé.
3. On donne maintenant de la viande très finement hachée vers l'âge de deux mois, plus tard il est vrai qu'il y a vingt ans.
4. Les soupes grasses sont exclues du régime alimentaire actuel.
5. Les panades ont été remplacées par des bouillies dont la composition est plus élaborée.
6. Cette boisson n'existe plus guère.
7. On préfère aujourd'hui pour les enfants le riz cuit à l'eau.

Vers deux heures, un repas léger ; soit une tasse de lait avec du pain à discrétion, soit du pain et des confitures, soit du pain et des fruits de la saison, en quantité modérée.

Vers six heures, une soupe, un plat de viande, un plat de légumes, du dessert.

Ne laissez pas veiller les enfants ; jusqu'à quatre ou cinq ans, couchez-les à sept heures l'automne et l'hiver ; entre sept et huit en été, selon le plus ou moins de disposition au sommeil.

Donnez très rarement des choses fortes en vinaigre, des salaisons, de la cochonnaille, de la salade, des épices, du vin pur, du café.

Défendez autant que possible les petites mangeailles entre les repas. C'est difficile à éviter toujours, mais que la règle soit de ne manger qu'aux repas [1].

En résumé, une nourriture simple, suffisante pour contenter l'appétit, et à des heures réglées.

Utilité de la médecine préventive

Il vaut mieux prévenir le mal que le guérir.

Les moyens préventifs sont simples, faciles et ne demandent qu'une surveillance maternelle, c'est-à-dire intelligente.

C'est pourquoi je vais, pour différentes indispositions, indiquer les moyens d'arrêter le mal au début.

Il est bien entendu que je ne prétends pas traiter ici des maladies graves pour lesquelles les soins d'un médecin sont indispensables, mais seulement des symptômes qui peuvent les faire redouter.

Disposition des enfants à avoir la tête prise

Chez les enfants, la tête est l'organe le plus constamment menacé.

Quand un enfant a la fièvre, la tête se prend généralement.

On reconnaît que la tête se prend, lorsque l'enfant a le regard lourd, c'est-à-dire quand il tourne péniblement l'œil, qu'il le fait avec effort ;

Quand la pupille est plus dilatée que d'habitude ;

Quand les battements du cœur et la force du pouls sont en désaccord, le cœur battant très fort et le pouls étant petit quoique vif ;

Quand la tête est chaude ;

Quand l'enfant est disposé à l'assoupissement ;

Quand le visage est rouge et brûlant ;

Quand l'enfant ne s'amuse de rien, s'irrite de tout et n'accepte aucune distraction.

Lorsque tous ou la majorité de ces symptômes sont réunis, vous pouvez craindre que la tête ne s'engage [2] ; alors, si l'enfant a un an

1. La mère de Sophie avait déjà établi cette règle pour ses enfants, mais on sait que Sophie enfant s'abreuvait à l'écuelle de son chien Pouti, et mangeait le pain des chevaux.

2. Sophie, comme ses contemporains, confond cause et effets : elle décrit la fièvre, qu'elle localise à la tête, et cherche à soulager les symptômes, non l'infection qui les provoque.

et plus, faites-lui prendre un bain de pieds d'eau chaude et de savon. (J'indiquerai à la fin comment il faut faire administrer les bains de pieds, les cataplasmes, etc.)

Pendant le bain de pieds, mouillez la tête de l'enfant avec une éponge pleine d'eau fraîche, mais pas trop froide.

Laissez la tête découverte, ou tout au moins ne mettez qu'un petit béguin de batiste ou de toile fine.

Si le bain de pieds ne soulage pas l'enfant, vous mettrez à chaque pied un cataplasme de farine de graine de lin [1] saupoudré de camphre [2] que vous laisserez une bonne demi-heure.

Vous continuerez à mouiller de temps à autre la tête de l'enfant.

Vous reconnaîtrez qu'il y a du mieux lorsque l'enfant reste éveillé ;

Qu'il accepte la distraction ;

Qu'il est moins rouge ;

Que le regard reprend de la vivacité ;

Que l'œil se meut sans effort pour regarder ce qui se passe autour de lui ;

Que les mouvements de la tête, des mains, sont plus vifs ;

Que le pouls reprend de la force et que les battements du cœur perdent de la leur ;

Que la tête et le front sont moins chauds ;

Alors il ne reste plus qu'à maintenir les pieds chauds, la tête fraîche.

Il ne faut donner aucune nourriture pendant plusieurs heures jusqu'à ce que la fièvre soit passée, la tête complètement dégagée.

Donner à boire soit de l'eau panée, soit de l'eau de riz, soit de l'eau de gruau [3].

(J'indiquerai la manière de les faire à la fin du livre.)

Achevez de dégager la tête en donnant un demi-lavement de lait tiède [4].

Si l'enfant est trop jeune pour prendre des bains de pieds, commencez tout de suite par les cataplasmes et l'eau fraîche sur la tête et le front.

Pour tenir les pieds chauds après le cataplasme, enveloppez chaque pied d'une flanelle double. Quand l'enfant est posé dans son lit, mettez-lui aux pieds une bouteille de grès pleine d'eau très chaude et bien bouchée. Placez-la de manière qu'elle ne touche pas aux pieds de l'enfant qu'elle pourrait brûler.

Maintenez la chambre dans une bonne température, pas trop chaude, donnez de l'air s'il ne fait pas froid dehors ; l'air est toujours bon pour les enfants, surtout quand la tête est prise ou menacée.

Soignez le régime pendant quelques jours.

Tenez le ventre libre au moyen de lavements moitié lait et moitié eau.

---

1. La graine de lin contient, sous le tégument mucilagineux, un embryon huileux. Sa farine était employée pour préparer des cataplasmes.
2. Le camphre est encore utilisé de nos jours comme stimulant, antiseptique, sédatif et antispasmodique.
3. *Gruau* : amidon.
4. Sophie considérait sans doute le lait tiède comme un adoucissant.

Délicatesse de l'estomac, des entrailles

Donnez à votre enfant une nourriture saine, pas trop abondante ; garantissez-le du froid, surtout aux extrémités et au ventre ; garantissez-le de l'humidité aux pieds ; il aura un bon estomac et par conséquent de bonnes digestions.

Si toutefois la dentition ou un refroidissement amenait un vomissement et un dérangement d'entrailles, donnez à l'enfant pendant la durée de l'indisposition :

Une nourriture légère, pas de soupes grasses ; des panades, du riz cuit à l'eau et au sel et sauté dans du beurre frais, des tartines de pain et de beurre, du pain sec à volonté et autres mets sains et légers.

Faites boire soit de l'eau de riz, soit de l'eau de gomme [1], soit de l'eau panée, fraîche et légèrement sucrée ; on peut en donner trois ou quatre verres par jour ; mais si l'enfant n'a pas soif, il ne faut pas le forcer à boire.

Si le dévoiement persiste, prenez un blanc d'œuf cru et aussi frais que possible ; mettez-y une grande cuillerée de sirop de gomme ou de sucre râpé, battez-le jusqu'à ce qu'il soit en mousse ; alors, ajoutez un verre d'eau fraîche en continuant de battre et en versant l'eau tout doucement.

Faites-en prendre à l'enfant une cuillerée toutes les heures, en ayant soin de battre chaque fois [2].

Interrompez quand le dévoiement est arrêté depuis plusieurs heures.

Mettez sur le ventre une feuille de coton cardé que vous ferez tenir en la bâtissant sur un ruban.

Frictionnez légèrement le ventre avec de l'huile tiédie [3].

Tenez les pieds bien chauds.

Donnez matin et soir une tasse d'eau de gruau un peu sucrée, chaude ou froide, selon le goût de l'enfant.

S'il y a des coliques, de fréquentes garde-robes [4] avec peu de matières et des glaires, donnez une cuillère à bouche d'huile de ricin dans une petite tasse de bouillon ; la purgation amenée par l'huile de ricin [5] arrêtera l'irritation d'entrailles commençante. Quand le dévoiement est fini, augmentez progressivement la nourriture ; et quand, au bout d'un jour ou deux, vous reviendrez à la viande, commencez par du mouton rôti ou grillé ; une côtelette, une tranche de gigot, du filet de mouton sans graisse, est la nourriture la plus légère et la plus saine. Ne donnez du poulet que lorsque les entrailles seront remises ; gardez-vous du veau, c'est la pire des viandes [6].

---

1. L'eau de gomme est adoucissante.
2. *Battre* : bien mélanger.
3. Si les huiles et les graisses n'ont plus actuellement la faveur des médecins, la peau est cependant reconnue comme une zone d'absorption et d'échanges privilégiée.
4. *Garde-robes* : mot élégant et démodé désignant les selles.
5. L'huile de ricin est encore employée en médecine comme purgatif.
6. Cette prévention contre le veau est revenue en force avec le « veau aux hormones ».

S'il y a disposition aux coliques et dérangements d'entrailles, continuez l'eau de gruau pendant dix ou quinze jours.

Croup. — Moyens préservatifs. — Moyens curatifs

Le croup véritable est fort rare, tandis que sa première phase ou le faux croup [1] est malheureusement très fréquent ; je vais indiquer les moyens de reconnaître et combattre le faux croup.

Il se manifeste par une toux enrouée qui ressemble au chant d'un jeune coq ou à l'aboiement d'un chien enroué.

Des observations faites pendant quinze ans par un médecin plein de talent et de tact médical, le Dr Mazier [2], constatent : Que le croup ne se déclare jamais que la nuit ;

Que le croup provient d'un courant d'air qui vient frapper la figure ou le cou de l'enfant pendant son sommeil.

Des centaines d'expériences ont confirmé cette observation.

Placez le lit de votre enfant de manière que les portes en s'ouvrant et en se fermant ne fassent pas soufflet sur lui quand il dort, que les fenêtres soient assez éloignées pour qu'il ne sente pas l'air qui en vient ; placez-le enfin hors de tout filet d'air, et il n'aura jamais le croup. Évitez de mettre le lit de l'enfant contre le mur, car les courants d'air suivent toujours les murs.

Si, malgré ces précautions, l'enfant se réveillait avec une toux croupale, commencez par changer le lit de place ; une crevasse dans le mur, une fente suffisent pour donner le croup [3].

Ensuite mettez à la plante des pieds des cataplasmes de farine de lin, saupoudrés d'une bonne pincée de camphre en poudre.

(J'indiquerai plus loin la manière de faire les cataplasmes et de réduire le camphre en poudre.)

Si la toux croupale disparaît et fait place à une toux ordinaire, ne faites plus rien que tenir les pieds chauds au moyen d'une bouteille d'eau bouillante et faire boire chaud soit de l'eau sucrée, soit de l'eau gommée.

Si au bout d'un quart d'heure la toux persiste ainsi que l'enrouement, délayez un grain d'émétique [4] dans un verre d'eau sucrée tiède et faites-en prendre à l'enfant deux cuillères à café toutes les cinq minutes jusqu'à ce qu'il vomisse.

Quand il aura vomi deux ou trois fois, si la respiration devient plus facile, la voix plus claire, la toux plus naturelle comme une simple toux de rhume, laissez l'enfant dormir ; mettez-lui seulement une bouteille

---

1. *Le faux croup* : première phase de la diphtérie.
2. Le Dr Mazier n'avait pas la notion d'infection microbienne.
3. On craignait encore beaucoup à cette époque les courants d'air. Non seulement les maisons étaient moins régulièrement chauffées, mais on croyait que l'air transportait les maladies.
4. Vomitif composé de tartrate, d'antimoine et de potassium. Il ne semble pas que cela soit un excellent remède contre le croup.

d'eau chaude aux pieds et enveloppez-les de laine après avoir retiré les cataplasmes.

Le lendemain, donnez une nourriture très légère et tenez l'enfant chaudement mais sans excès, et hors des courants d'air.

Dans les croups les plus violents, l'enfant a grande chance d'être sauvé quand il a vomi [1].

Pour empêcher une rechute, changez l'enfant de chambre, ou tout au moins changez son lit de place.

Quand une toux croupale prend un enfant de jour, soyez sûr qu'il a avalé quelque chose qui s'est logé dans la cavité du larynx ; j'en ai été témoin plus d'une fois [2].

Dans ce cas, il faut faire vomir l'enfant avec l'eau émétisée prise d'après l'indication ci-dessus, et si cela ne suffit pas pour amener des vomissements, alternez avec du sirop d'ipécacuana [3] pris par demi-cuillerée de quart d'heure en quart d'heure ; quand l'enfant vomit, penchez-le vivement en avant pour que le corps étranger sorte plus facilement.

Continuez à faire vomir jusqu'à ce que la toux prenne le caractère d'une toux ordinaire, et que la respiration soit facile.

Attendez-vous à une toux prolongée de quelques jours, à cause de l'irritation causée par le séjour d'un corps étranger dans la cavité du larynx.

Soignez alors l'enfant comme pour un rhume ordinaire.

Convulsions

C'est une erreur de croire que le dévoiement préserve les enfants des convulsions ; j'ai toujours vu le contraire chez mes enfants ; les convulsions arrivaient à la suite d'un dérangement mal soigné.

J'ai indiqué dans un chapitre précédent les moyens à employer quand la tête de l'enfant commençait à se prendre.

Si on les a négligés ou que malgré ces moyens l'enfant soit pris de convulsions, commencez par lui mettre dans la bouche une petite pincée de sel de cuisine [4].

Mettez-lui le plus tôt possible les pieds dans un bain d'eau de savon ; réchauffez souvent l'eau et laissez l'enfant les pieds dans le bain pendant vingt minutes. Pendant ce bain, bassinez la tête et le front avec de l'eau fraîche et laissez-la découverte.

Ayez soin de mettre la main jusqu'au poignet dans le bain pour vous assurer qu'il n'est pas trop chaud et ne peut pas brûler les pieds de l'enfant.

---

1. Cette notion est fausse. Les vomissemenets n'améliorent rien du tout.
2. Les symptômes sont les mêmes mais le diagnostic est différent ; Sophie confond les deux, mais sa conclusion est juste.
3. *Sirop d'ipécacuana* : vomitif extrait de l'ipéca.
4. Sans doute pour éviter la déshydratation.

Si le bain de pieds et le sel ne suffisent pas, mettez sur les cuisses et le ventre des ventouses sèches [1]. J'indiquerai plus loin le moyen de les appliquer.

Si enfin les convulsions continuent, mettez l'enfant dans un bain tiède d'eau de son ; à défaut de son, de l'amidon ou du lait [2].

Pendant le bain, humectez la tête d'eau fraîche et mettez à ses pieds une bouteille d'eau très chaude.

Si enfin les convulsions persistaient encore, mettez à chaque cheville interne une petite sangsue [3] que vous laisserez saigner pendant une heure au plus. (J'indiquerai plus loin la manière d'appliquer les sangsues et d'arrêter le sang.)

Les convulsions qui dépendent d'un état inflammatoire du cerveau exigent un traitement médical très énergique.

Elles sont précédées d'un état maladif de la tête avec des symptômes graves et alarmants, et nécessitent les soins d'un médecin.

Mal de gorge. — Angine couenneuse [4] : symptômes ; moyens curatifs

L'angine couenneuse, qui semble être implantée en France, a des symptômes particuliers qui la font facilement reconnaître.

L'enfant se plaint de mal de gorge, mais pas d'une manière vive.

Le léger mal de gorge s'accompagne d'une altération extraordinaire du visage. La fièvre par sa violence n'est pas en harmonie avec le mal de gorge ; l'haleine est fétide.

La gorge est rouge à l'intérieur à la place des amygdales.

Il y a de l'enflure à l'extérieur.

Si vous laissez marcher le mal, il se forme sur les amygdales, à l'intérieur, une tache blanche semblable à une goutte de lait.

Si l'enfant a moins de deux ou trois ans, le traitement est difficile et pénible, parce qu'il faut agir par la force [5].

Si l'enfant a assez d'intelligence pour comprendre ce qu'on lui dit, et assez de docilité pour le faire, on peut avoir l'espérance d'arrêter cette terrible maladie au début.

Voici le traitement :

Tenir l'enfant au lit, les pieds bien chauds.

Faire prendre matin et soir un bain de pieds d'eau de savon, pendant un quart d'heure ; prendre garde que l'enfant n'ait froid pendant le bain.

---

1. Révulsif puissant mais qui n'est plus guère employé de nos jours, car il est douloureux et dangereux (risque de brûlures).
2. L'eau tiède est calmante. L'addition de son, d'amidon ou de lait y ajoute encore, comme aujourd'hui les « bains moussants ».
3. Les sangsues, dont la salive contient un principe anticoagulant, étaient encore souvent employées pour provoquer des émissions sanguines.
4. Angine diphtérique, ou à fausses membranes.
5. Voici une preuve de la douceur de Sophie avec les enfants, ce qui était peu courant à l'époque. On est loin ici de son prétendu « sadisme ».

Recoucher l'enfant dans un lit bassiné [1] et mettre aux pieds une bouteille d'eau chaude.

Faire boire souvent une boisson acidulée ; la plus agréable est la limonade pas trop sucrée et cuite, c'est-à-dire faite avec de l'eau bouillante qu'on jette sur des tranches de citron dont on a enlevé la peau.

Faire gargariser au moins trois fois par jour avec de l'eau fortement vinaigrée ; vous mettez un quart de vinaigre contre trois quarts d'eau.

Les enfants ne pouvant pas conserver longtemps la même gorgée, il faut leur en faire prendre trois ou quatre, qu'ils crachent successivement.

Il est inutile de faire chauffer l'eau ; il vaut même mieux qu'elle soit un peu fraîche.

S'il n'y a pas d'amélioration au bout d'une demi-journée, faites faire de l'eau d'orge [2], faites aciduler fortement par un pharmacien avec l'*acide muriatique* [3] et sucrer avec du miel.

Si l'enfant n'aime pas le miel, sucrez avec du sucre, ou pas du tout si l'enfant le préfère.

Il faut tâcher que l'enfant n'avale pas ce gargarisme ; pourtant s'il en avalait un peu, il n'y aurait pas de mal sérieux à redouter ; quelques coliques peut-être.

Si l'enfant est trop jeune ou trop indocile pour se gargariser, prenez un petit bâton, comme un crayon ou un pinceau ; fixez au bout un tampon de charpie gros comme une petite noisette, trempez dans le gargarisme et passez dans la gorge de l'enfant, principalement sur les parties malades.

Ayez soin de fixer la charpie de manière qu'elle ne puisse se détacher du bâton, et ne serrez pas le bout ni le milieu, pour qu'elle puisse s'imbiber d'une plus grande quantité de gargarisme.

Recommencez trois fois par jour jusqu'à ce que les symptômes fâcheux soient disparus.

S'il y a déjà une ou plusieurs taches blanches dans la gorge, vous prendrez au lieu du gargarisme du jus de citron, et vous y tremperez votre tampon.

Il faut alors procéder différemment pour bassiner la gorge.

Vous commencez par appuyer un côté du tampon sur la place blanche ; vous tournez le tampon sur l'escarre [4] pour l'enlever et pour bien humecter ensuite la place de l'escarre avec le jus de citron.

Si un caustique plus énergique devient nécessaire, il ne peut être employé que par un médecin.

S'il y a plusieurs taches blanches, vous recommencez pour chacune

---

1. Les lits étaient alors chauffés avec une bassinoire, bassin de métal, le plus souvent du cuivre, rempli de braises, comportant un couvercle perforé.
2. Adoucissant.
3. Acide chlorhydrique.
4. Terme impropre qui signifie ulcération. Sophie ignore que la disparition de la tache blanche ne fait pas disparaître la maladie.

la même opération, en ayant soin de tremper chaque fois votre tampon dans le jus de citron.

Souvent une seule opération suffit, mais il est plus prudent de la recommencer dix ou douze heures après.

Pour faire cette opération il faut être quatre ; une personne maintient les mains de l'enfant ; une autre lui maintient la tête ; une troisième cautérise d'une main et de l'autre maintient, avec le manche d'une cuillère, la langue de l'enfant ; la quatrième personne tient la bougie pour éclairer la gorge.

Agissez avec promptitude et sans prévenir l'enfant. Ne lui donnez pas le temps de se reconnaître ; plus vous irez vite, mieux l'enfant s'en trouvera.

Que tout soit prêt d'avance.

Tant que l'enfant a le visage altéré, l'haleine fétide, et la fièvre, il faut ne donner aucune nourriture, faire boire souvent et continuer le traitement.

S'il n'y a pas de garde-robe, donnez tous les jours un lavement d'eau et de lait.

Quand tous les mauvais symptômes ont disparu, qu'il ne reste plus que de la fièvre, si l'enfant demande à manger, vous pouvez lui donner du bouillon à l'oseille [1] ou aux herbes, et peu d'heures après, une petite croûte de pain sec.

Pour les tout petits enfants, le traitement est indiqué ; il faut tout faire par la force.

Une chose très utile dans la prévision de l'angine et de tout mal de gorge, c'est d'apprendre aux enfants dès quinze ou dix-huit mois à se gargariser ; ils le feront s'ils vous le voient faire [2].

J'ai eu récemment encore occasion de bénir l'heureuse prévoyance qui m'avait fait apprendre à mes petits-enfants à se gargariser. Je le faisais devant eux tous les matins, à ma toilette, et ils l'ont fait par imitation ; une de mes petites-filles a été prise d'une angine couenneuse qui a été arrêtée dès son début par l'habileté de l'enfant à se gargariser et par sa docilité extraordinaire.

Je ne pense pas qu'on puisse prévenir l'angine couenneuse, mais on peut prendre des précautions préservatrices.

Il faut éviter de sortir les enfants par les temps de brouillard, par un vent froid, et par l'humidité du soir.

Il faut couvrir le cou et surtout la nuque [3].

Il faut éviter le froid et l'humidité aux pieds.

Il faut assez couvrir les enfants pour qu'ils n'aient froid nulle part.

L'angine couenneuse est contagieuse.

Tant que la maladie dure, empêchez que les enfants sains ne soient

1. L'oseille était employée comme rafraîchissant.
2. Idée très moderne de l'éducation par l'exemple.
3. Correspondance avec la médecine chinoise ; le point d'entrée du « Fong » se situe à l'entrée de la nuque.

en contact d'air et d'haleine avec l'enfant malade ; qu'ils couchent, qu'ils jouent dans une autre chambre et qu'ils ne se servent pas des verres ou des cuillères qui ont servi à l'enfant malade.

Il est utile, tant pour l'enfant malade que pour les personnes qui le soignent, de tenir les fenêtres ouvertes le plus possible. Si la saison trop froide ne le permet pas, renouvelez l'air, soit par des portes ouvertes, soit en ouvrant une fenêtre pendant quelques secondes seulement, trois ou quatre fois par jour ; mettez sur la tête et la figure de l'enfant un mouchoir pendant que la fenêtre est ouverte, pour qu'il ne sente pas l'air froid.

Mal de gorge commun

Le mal de gorge provient toujours de froid aux pieds ou au cou, principalement à la nuque.

Quand l'enfant a mal à la gorge sans les symptômes de l'angine couenneuse indiqués dans le chapitre précédent, faites prendre un bain de pieds d'eau de savon, tenez l'enfant chaudement, couvrez le cou, les pieds et les jambes ; faites boire souvent, tiède, n'importe quoi, eau sucrée, eau pure, eau de groseille, de cerise, de gomme ; c'est indifférent.

S'il y a de la fièvre, couchez l'enfant après le bain de pieds, mettez aux pieds une bouteille d'eau chaude.

S'il n'y a pas d'amélioration après douze heures, mettez à la plante des pieds un cataplasme de farine de lin camphré [1].

Si l'enfant est échauffé, donnez un lavement d'eau tiède et de lait.

Ces moyens suffisent pour faire passer le mal de gorge dans son début.

Si l'enfant est raisonnable, vous hâterez beaucoup la guérison en lui donnant un gargarisme d'eau acidulée de vinaigre.

Rhume de cerveau

Le rhume de cerveau vient d'humidité aux pieds, de froid à la nuque, au front.

Il se manifeste par des éternuements ; plus tard le nez coule, le dessous du nez rougit, les yeux pleurent, souvent la fièvre survient.

Pour préserver des rhumes de cerveau, il faut éviter de sortir les enfants par le vent froid, surtout le vent d'est [2] ;

Il faut leur couvrir les pieds, la nuque et la tête, en faisant revenir le bonnet ou le chapeau un peu sur le front.

Malgré ces précautions, on ne préserve pas toujours du rhume de cerveau.

Aussitôt que vous entendez l'enfant éternuer, mettez-lui sur le bas

---

1. Voyez à la fin du volume, comment il faut faire ces cataplasmes. (N.d.A.)
2. Le vent d'est est le vent le plus froid, celui qui vient de Sibérie, où la Russie envoyait ses bagnards !

du front touchant aux sourcils, sur les sourcils, sur le nez jusqu'aux narines, dessus et de côté, un corps gras quelconque, soit du cold-cream, soit de l'huile d'amandes douces, soit de l'huile d'olive, soit de la pommade à cheveux, soit même de la chandelle ou du beurre, si vous n'avez pas autre chose [1].

Remettez le corps gras chaque fois que vous vous apercevez qu'il a été soit essuyé par l'enfant, soit absorbé par la peau.

Lavez bien le lendemain avec de l'eau tiède et du savon, essuyez et recommencez si le rhume de cerveau dure encore.

S'il fait du vent, ne laissez pas l'enfant sortir.

Le meilleur des corps gras pour les rhumes de cerveau, est le *baume tranquille* [2], mais il a une odeur et une couleur désagréables qui répugnent quelquefois.

Rhume de poitrine ou toux

Les enfants très jeunes ont souvent des toux de dents ; ces toux sont généralement grasses dès le début, ou bien sèches et presque continues.

Pour ce genre de toux, il faut éviter l'air froid, le vent, couvrir un peu plus le cou, le dos, la poitrine et les bras, et donner des choses rafraîchissantes, comme : raisin, cerises douces, pommes, poires crues, pruneaux, etc.

Le lait d'amandes légèrement sucré réussit quelquefois pour ces toux de dents et d'irritation.

La nourriture doit être, non diminuée, mais soignée ; éviter les choses salées, poivrées, épicées, trop sucrées.

Si la toux persiste, mettez sur le dos et sur la poitrine de la ouate et laissez-la jour et nuit.

Si la toux menace de devenir grave, si la fièvre s'en mêle, et que vous n'ayez pas de médecin :

Prenez quelques feuilles de belladone [3], mettez-les dans une cuvette, versez dessus de l'eau fraîche et laissez cette cuvette dans la chambre où est l'enfant.

Renouvelez l'infusion matin et soir.

Prenez une cuillère à café de cette infusion ; cinq minutes après qu'elle a été faite, versez cette cuillerée dans un verre d'eau, sucrée ou non, selon le goût de l'enfant, et faites-lui-en prendre une cuillère à café toutes les deux heures.

Cessez aussitôt que la toux diminue.

---

1. Pratique désuète et sans autre fondement que de caresser les zones sensibles.
2. Infusion huileuse de belladone, jusquiame, morelle, stramonium et diverses autres plantes aromatiques, obtenue par macération, au soleil et en vase clos. Généralement conseillée comme calmant.
3. *Belladone* (de *bella donna*) : belle dame. Les dames romaines employaient le suc de ses fruits pour faire briller leurs yeux, et comme cosmétique. Elle contient un poison violent, l'atropine et l'on frémit de voir donner cela à un bébé, bien que ce soit un antispasmodique.

Coqueluche

La coqueluche est une maladie terrible pour les enfants et pour ceux qui les soignent. Elle est contagieuse par l'haleine de l'enfant malade ou par l'application des lèvres sur un verre, une tasse, une cuillère qui auraient servi à l'enfant malade et qui n'auraient pas été lavés. Elle est facile à reconnaître à cause des quintes, avec difficulté de reprendre la respiration, qui en sont le principal symptôme. Quand on n'arrête pas la coqueluche dès le principe, les quintes se rapprochent et deviennent plus longues, surtout la nuit ; les vomissements surviennent principalement après avoir mangé.

Quand la toux menace de devenir coqueluche, l'enfant tousse plus la nuit que le jour et tousse par quintes.

Voici le traitement que j'ai vu appliquer avec le plus de succès et qui a même quelquefois arrêté la coqueluche dès son début.

Prenez cinq ou six feuilles de belladone, mettez-les dans une cuvette, versez dessus de l'eau fraîche et laissez-la s'évaporer dans la chambre de l'enfant. Renouvelez l'infusion le soir et mettez dans toutes les chambres où l'enfant joue ou se tient, une cuvette ou terrine avec une infusion de belladone.

Donnez à l'enfant, le matin à jeun, une once [1] de *manne en larmes* [2], délayée dans de la pomme cuite ou dans des pruneaux bien cuits.

Recommencez tous les deux jours.

Si la première dose n'a pas amené une ou deux garde-robes abondantes, recommencez le lendemain et augmentez la dose d'une demi-once.

Si une once et demie n'a pas purgé du tout, donnez deux onces le lendemain et continuez à cette dose tous les deux jours.

Mettez une goutte d'huile de *crotontiglium* [3] avec trois ou quatre gouttes d'huile d'amandes douces ou d'huile d'olive tiède, et frictionnez légèrement, soir et matin, avec ce mélange, le cou de l'enfant par-devant.

Il va sans dire qu'à chaque friction on fait le même mélange des deux huiles.

Si le cou devient rouge et sensible, changez de place, frictionnez au-dessous ou à côté.

Promenez l'enfant au grand air, tant que vous le pourrez et si le temps le permet ; le vent froid serait préjudiciable ; faites-le changer d'air si c'est possible ; l'air et le changement d'air sont de puissants remèdes contre la coqueluche.

---

1. *Once* : ancien poids qui valait la seizième partie de la livre. Par extension : très petite quantité.
2. *Manne en larmes* : matière sucrée exsudant de certaines espèces de frênes, et constituée par des morceaux poreux et cristallins, de la grosseur d'un doigt.
3. *Huile de crotontiglium* : huile à base de graines de *croton tiglium*, qui fait naître une éruption sur la peau quand on l'emploie en friction, comme le conseille Sophie !

Donnez une nourriture légère et un peu moins abondante que d'habitude ; évitez les mets salés, poivrés, épicés, les pâtisseries, les bonbons, le café, le vin, enfin tout ce qui pourrait exciter la toux.

Souvent une cuillerée de café noir [1] ou de vin de Malaga [2] empêche le vomissement et diminue la violence des quintes.

Au moyen de ce traitement si simple, j'ai vu plusieurs fois la coqueluche arrêtée en vingt-quatre heures et convertie en une toux sans gravité ni durée. Il est vrai que j'ai commencé le traitement dès la première quinte avec suffocation.

Rougeole ; premiers symptômes. — Maladie. — Période décroissante

La rougeole est une maladie peu grave si elle est bien soignée, très grave si les soins sont donnés avec négligence ou inintelligence.

Les symptômes précurseurs sont :

Rhume de cerveau ;

Yeux pleurants ;

Toux ;

Mal de gorge.

Au bout d'un jour ou deux, survient la fièvre avec agitation.

Après un jour ou deux de fièvre, on commence à apercevoir de légères taches rouges comme des piqûres de puce, sur la poitrine, les bras, les cuisses ; elles gagnent le visage et tout le corps.

A mesure que les taches rouges se multiplient, la toux, le rhume, la fièvre diminuent ; au bout de deux jours les rougeurs tendent à s'effacer ; c'est le moment du danger et des précautions [3].

Tant que la fièvre entretient dans le malade une chaleur qui porte à la peau, il n'y a pas à craindre de voir les rougeurs disparaître subitement ; chacun sait le danger d'une rougeole rentrée.

Mais quand la fièvre est tombée, que les rougeurs tendent naturellement à s'effacer, il faut préserver soigneusement le malade de tout refroidissement, de tout air extérieur, de tout courant d'air.

Nous allons indiquer les soins à donner au début et dans le courant de la maladie.

Lorsque les symptômes énoncés plus haut sont accompagnés de fièvre, on doit toujours se mettre en garde contre une maladie de peau et chercher à faciliter l'éruption.

Il faut tenir l'enfant au lit, avec une boule d'eau chaude aux pieds.

S'il a mal à la tête, mettez aux pieds des cataplasmes de farine de lin, saupoudrés d'une pincée de camphre ou de farine de moutarde.

Si le cataplasme ne dégage pas la tête, s'il y a de l'agitation, faites

1. Le café a une vertu thérapeutique sur certaines formes de migraines.

2. *Malaga* : vin de liqueur récolté aux environs de Malaga très employé au XIXe siècle comme « fortifiant ». Dans les romans de Sophie il est souvent question aussi d'« un petit verre de frontignan ».

3. Le danger dans la rougeole, consiste surtout dans les complications, à la tête desquelles il faut mettre la pneumonie ou fluxion de poitrine. (N.d.A.)

prendre à l'enfant un bain de pieds d'eau de savon. C'est un excellent moyen de faire paraître les rougeurs et d'attirer aux pieds [1].

Si les rougeurs sont abondantes à la tête et moins apparentes et nombreuses sur le reste du corps, mettez encore des cataplasmes camphrés aux pieds, faites, sous la couverture, des frictions aux jambes et aux cuisses avec une brosse en laine à frictionner, ou, à défaut de cette brosse, avec une flanelle. Ne couvrez pas la tête et tenez chaudement les pieds et les jambes.

Ne donnez pas à manger pendant la fièvre. Donnez à boire de l'eau de gomme, de l'eau pure, de l'eau de poulet [2], selon le goût de l'enfant.

Ne donnez pas à boire chaud, mais seulement dégourdi [3], un peu moins que tiède.

Si toutefois l'enfant préfère boire chaud, il ne faut pas le contrarier ; c'est un instinct naturel qu'on doit écouter.

Quand les rougeurs diminuent, que la fièvre tombe, ne changez pas l'enfant de lit, ne le laissez pas se découvrir jusqu'à ce que les rougeurs soient entièrement effacées. C'est, je le répète, le moment du danger, celui des plus grandes précautions.

Ne tenez pas la chambre trop chaude ; la grande chaleur porte à la tête.

Ne donnez, dans cette période décroissante, que du bouillon ; une petite tasse à la fois et pas plus souvent que toutes les deux heures. Le bouillon de poule serait meilleur que le bouillon de bœuf.

Quand les rougeurs sont disparues, vous pouvez donner des potages, des croûtes de pain ; augmentez de jour en jour jusqu'à ce que vous arriviez à la côtelette et au gigot. On peut donner de la viande trois jours après la cessation de la fièvre.

Il est important, pendant toute la durée de la maladie et de la convalescence, de ne laisser dans la chambre qu'un demi-jour qui ne blesse pas les yeux. La rougeole atteint particulièrement les yeux, c'est pourquoi il faut, pendant quinze jours au moins, beaucoup les ménager.

On ne doit sortir que lorsque les forces sont tout à fait revenues et par un beau temps.

Scarlatine

La scarlatine est de la même famille que la rougeole, mais c'est une maladie plus grave, et qui demande les soins les plus minutieux pendant et après.

Le symptôme principal de la scarlatine est un mal de gorge très violent ; il n'y a pas de rhume de cerveau bien prononcé, ni de rougeur et de larmoiement aux yeux.

Les taches n'ont pas de point rouge au milieu ; elles s'étendent et finissent par se joindre.

---

1. En médecine chinoise.
2. Sans doute du bouillon de poulet.
3. Chauffé légèrement. Expression vieillie.

Il faut, plus encore que pour la rougeole, attirer aux pieds et dégager la tête. La disposition constante dans cette maladie est la congestion cérébrale [1]. Il faut donc, dès les premiers soupçons de la scarlatine et avant que les rougeurs paraissent, donner des bains des pieds d'eau de savon et mettre des cataplasmes camphrés, comme c'est indiqué pour la rougeole.

La scarlatine est plus perfide que la rougeole; elle peut rentrer à toutes les phases de la maladie et la tête est constamment disposée à s'engager. Pour éviter les accidents qui, dans cette maladie, sont presque immédiatement mortels [2], il faut veiller à ce que le malade ne se découvre pas, qu'il ne soit pas dans une chambre trop chauffée, qu'il ne soit pas démesurément couvert, que la tête soit autant que possible découverte; si l'enfant a la bonne habitude de dormir nu-tête, laissez la tête nue pendant toute la durée de la maladie; c'est un préjugé fâcheux que celui de presque toutes les mères, nourrices et bonnes, de croire que les enfants doivent avoir la tête très couverte. *Quand l'enfant a des cheveux,* il vaut infiniment mieux pour lui qu'à dix-huit mois ou deux ans, selon la saison où il est né, il prenne l'habitude de rester nu-tête, la nuit comme le jour [3]. Ne lui mettez un bonnet que s'il est enrhumé du cerveau.

Les soins à donner à la convalescence de la scarlatine sont plus longs; il faut surveiller davantage le régime, il faut rester plus longtemps sans sortir, surtout l'hiver; le moindre refroidissement amène une enflure générale, une hydropisie [4] accidentelle, qui est quelquefois difficile à combattre, et d'autres accidents fort graves.

En hiver, ne sortez l'enfant que six semaines après la fin de la scarlatine.

Quant aux boissons, donnez-les tièdes, mêmes chaudes si l'enfant le préfère; vous donnerez les tisanes que vous voudrez, depuis l'eau pure jusqu'à la violette, le tilleul, la bourrache, la mauve, etc.

Si l'enfant ne tousse pas, vous pouvez sucrer avec du sirop de cerises, d'oranges, de framboises, de mûres.

Si l'enfant tousse, sucrez avec du sirop de gomme, de capillaire, de fleur d'orange, ou, à défaut de ces sirops, avec du sucre.

Il faut tenir le ventre libre au moyen de lavements de lait ou d'eau de son.

Petite vérole et petite vérole volante

Les symptômes de la petite vérole [5] sont les mêmes que ceux de la petite vérole volante [6], mais plus prononcés.

L'enfant a des vomissements, mal à la tête; la fièvre suit de près

1. Sophie veut sans doute parler d'encéphalite.
2. On mourait alors fréquemment de la scarlatine.
3. Idée nouvelle pour l'époque, ou même les adultes avaient la tête couverte pour se protéger du soleil, du froid, de la pluie.
4. Enflure, œdème.
5. *Petite vérole* : variole.
6. *Petite vérole volante* : varicelle.

ces symptômes ; la tête s'engage davantage, jusqu'à ce que des boutons semblables à ceux du vaccin [1] commencent à paraître. Ils sont d'abord rouges et pointus ; le second et le troisième jour, ils blanchissent et s'aplatissent ; le quatrième jour, ils commencent à sécher et à noircir par le milieu ; l'escarre se forme et tombe au bout de huit jours.

A la période du dessèchement, survient la démangeaison ; pour l'adoucir, il faut mettre un peu d'huile d'amandes douces ou même de l'huile d'olive ou de faîne [2].

Les soins à donner à la petite vérole sont faciles :

Tenir l'enfant au lit jusqu'à ce que les boutons soient séchés.

Faire prendre, avant l'apparition des boutons, des bains de pieds d'eau de savon.

Tenir le ventre libre en donnant tous les jours un lavement moitié lait, moitié eau, ou bien d'eau de graine de lin ou d'eau de guimauve.

Ne donner aucune nourriture jusqu'à ce que la fièvre tombe et que l'enfant demande à manger.

Faire boire de l'orangeade [3], jusqu'à ce que les vomissements et le mal de tête soient passés ; alors remplacez l'orangeade par de la tisane de fleurs de mauve, ou de violettes ou de tilleul. Ayez soin, avant tout, de ne pas forcer l'enfant à boire une boisson qui lui répugne ; vous augmenteriez le mal de cœur et le mal de tête. Donnez à l'enfant de l'eau pure s'il témoigne le désir d'en avoir ; il faut pour ces détails très innocents écouter l'instinct du malade [4].

Tenez les pieds chauds au moyen d'un cruchon d'eau chaude.

Quand la fièvre est tombée, donnez une petite croûte de pain, si l'enfant témoigne un vif désir de manger ; si la croûte passe bien, vous pouvez donner, deux ou trois heures après, un bouillon. Si l'enfant préfère encore des croûtes de pain, vous pouvez lui en donner sans inconvénient.

L'enfant peut se lever quand les boutons sont secs et noirs ; il peut sortir quand toutes les escarres sont tombées.

La petite vérole volante est la miniature de la petite vérole ; tout est moins grave et les boutons sont moins abondants ; le traitement est le même pour les deux maladies.

J'ajouterai pour terminer que si la tête reste engagée et très douloureuse, malgré les bains de pieds et les cataplasmes camphrés, et que les boutons ne paraissent pas, il faut mettre une petite sangsue

---

1. La vaccination antivariolique était pratiquée depuis longtemps par les Chinois. Sophie elle-même avait été vaccinée à l'âge de sept ou huit ans, lors d'une épidémie de variole au domaine de Voronovo, en Russie. Sa petite sœur, âgée alors de quelques mois, avait failli en mourir car la comtesse Rostopchine, de peur que le vaccin ne prenne pas, avait exigé de son médecin personnel le Dr Schnaubert, qu'il inocula une sécrétion de la variole prise sur un enfant qui en était atteint. Ce n'est qu'en 1796 que Jenner montra que l'inoculation du pus de vaccine (maladie des bovidés) immunisait l'homme contre la variole.

2. *Huile de faîne* : extrait de l'amande de la graine du hêtre.

3. La meilleure manière de faire l'orangeade et la limonade, c'est d'exprimer un peu de jus d'orange ou de citron dans de l'eau sucrée. (N.d.A.)

4. C'est une conception très moderne.

à chaque cheville interne et laisser couler le sang pendant une heure. Cette saignée [1] de pieds dégagera la tête et facilitera la sortie des boutons.

Urticaire ou Ortilière [2]

Cette maladie n'en est pas une ; elle est incommode à cause de la démangeaison affreuse qu'elle occasionne ; mais elle n'empêche ni de manger, ni de jouer, ni de sortir ; même en hiver, contrairement à toutes les maladies de peau, le froid provoque sa sortie ; la chaleur diminue plutôt les boutons.

Les symptômes sont des boutons comme des piqûres d'orties, accompagnés de démangeaisons intolérables, surtout la nuit. Habituellement ces boutons changent de place, tantôt c'est un bras qui en est couvert, un instant après c'est une jambe, ou un pied, ou le visage.

Il n'y a pas de fièvre ; l'appétit reste bon.

Le seul traitement à faire est de rafraîchir en faisant boire un ou deux verres par jour d'orangeade ou de limonade, et de s'abstenir de toute nourriture salée ou excitante.

Il faut essayer des bains de feuilles de mauve ; un bain de vingt minutes tous les soirs avant le dernier repas.

Si le bain de mauve ne réussit pas, essayez-en un autre le lendemain avec un verre de vinaigre dans la valeur de deux seaux d'eau. Souvent l'acidité du vinaigre enlève la démangeaison.

Un remède facile et qui réussit presque toujours, c'est de faire à l'enfant une soupe avec de jeunes feuilles d'orties [3] comme on fait une soupe aux herbes ordinaires.

On y met du pain si on veut.

On peut recommencer cette soupe aux orties plusieurs jours de suite si elle plaît à l'enfant.

J'ai vu l'urticaire ou ortilière venir subitement à la suite d'une frayeur [4], d'une douleur vive, etc. ; un de mes plus jeunes fils, en ramassant une balle qui avait roulé sous une commode, fut piqué sous l'ongle par une guêpe ; la douleur fut si vive, qu'il manqua de se trouver mal ; quelques instants après il fut couvert de boutons urticaires [5], qui ne se dissipèrent qu'au bout de trois jours.

Croûtes au visage

Les croûtes à la tête, au front, au visage, sont le résultat d'une humeur héréditaire ; on peut les conjurer, les prévenir même en partie, avec une grande propreté.

---

1. La saignée était une pratique systématique à l'époque.
2. Piqûre d'orties ou symptômes du même genre.
3. L'ortie aide à la contraction des vaisseaux.
4. Sophie croyait déjà à l'influence des émotions sur la santé, comme elle le montre d'ailleurs de nombreuses fois dans ses romans.
5. Il ne s'agissait peut-être que d'une allergie aux piqûres d'insectes.

La tête de l'enfant, de même que tout le corps, doit être lavée à grande eau et savonnée tous les jours. C'est un préjugé de bonne femme, de craindre l'humidité à la tête et le savon pour la peau. Lavez, savonnez tous les matins la tête, le visage, le corps de l'enfant ; il s'en trouvera bien et sera moins sujet à s'enrhumer [1].

Si, malgré ces soins, l'enfant a des rougeurs, puis des croûtes sur la tête, mettez sur la croûte, pendant deux heures, un petit cataplasme ; ensuite mettez dessus un corps gras quelconque, cold-cream, huile d'amandes douces, huile d'olive, n'importe ; le lendemain, lavez bien, et si la croûte tient encore, recommencez le cataplasme et le corps gras ; les croûtes ne tarderont pas à tomber. Vous mettrez ensuite de la poudre, vous continuerez à laver tous les matins et à poudrer jusqu'à ce que la rougeur ait disparu.

Quand il survient des rougeurs au visage, mettez tout de suite un des corps gras ci-dessus désignés ; lavez matin et soir ; quand la rougeur tend à s'effacer, mettez de la poudre matin et soir.

Si la croûte se forme malgré ces précautions, mettez de la crème fraîche pour la nuit ; lavez bien le matin et poudrez pour la journée.

Écoulement d'oreilles

La cause en est dans le principe héréditaire [2], de même que pour les croûtes, les scrofules [3], etc.

Le traitement consiste dans la propreté d'abord.

Injectez très doucement, avec précaution, de l'eau tiède dans l'oreille qui donne de l'humeur ; pendant l'injection, faites incliner la tête de l'enfant du côté où se fait l'injection, pour que l'eau entraîne toute l'humeur qui s'est amassée dans l'oreille. Continuez jusqu'à ce que le dedans de l'oreille soit nettoyé.

Ayez soin, je le répète, de ne pas injecter trop fortement ; allez-y avec ménagement ; un jet trop fort pourrait irriter le tympan et donner des maux d'oreilles.

Après l'injection, quand l'eau est bien écoulée, essuyez avec précaution l'oreille, faites pencher la tête du côté opposé à l'oreille malade et versez-y une goutte d'huile d'amandes douces ou d'olive, *tiédie* dans une cuillère d'argent [4]. Prenez garde de trop chauffer ; le remède serait pire que le mal.

Il faut, si ces moyens ne suffisent pas, un traitement tonique et antiscrofuleux qui doit être dirigé par un médecin.

---

1. Idée audacieuse pour l'époque où l'on avait généralement peur de l'eau. Sophie était méticuleusement propre et raffolait des abblutions, pour elle et sa famille.
2. Ceci est évidemment inexact.
3. Forme particulière de la tuberculose caractérisée par des altérations de la peau.
4. La plupart des casseroles étant alors en cuivre le danger d'oxydation du cuivre par l'huile conduisait à utiliser l'argent, métal inoxydable.

Mal d'oreilles

Les enfants sont sujets à avoir des maux d'oreilles ; la souffrance en est très vive.

Quand l'enfant se plaint de mal dans l'oreille, versez-y une ou deux gouttes d'huile de lis [1], légèrement tiédie, et mettez du coton par-dessus, mais sans le faire entrer dans le tuyau de l'oreille. Mettez un bonnet par-dessus pour maintenir la ouate et empêcher le contact de l'air.

Si la douleur persiste, faites bouillir pendant cinq minutes une tête de pavot [2] dans un verre d'eau ; faites refroidir promptement, et quand l'infusion n'est plus que tiède, trempez-y un morceau de ouate gros comme une petite noisette et mettez-le dans l'oreille en faisant pencher la tête du côté opposé pour que l'eau pénètre bien dans le fond de l'oreille. Mettez par-dessus de la ouate sèche et maintenez le tout avec un bonnet.

Continuez l'usage du bonnet pendant un jour ou deux.

Écorchure dans les jointures, dans les plis et derrière les oreilles

Les très jeunes enfants sont sujets aux écorchures [3] dans les plis du cou, des cuisses, des jarrets, des pieds, des aisselles.

Pour les prévenir, il faut laver l'enfant tous les jours, principalement dans tous ces plis, bien essuyer jusqu'au fond sans frotter, et poudrer deux fois par jour au moins avec de la poudre de riz ou d'orge [4] ; elle se vend chez tous les parfumeurs et les pharmaciens.

Quant aux plis des cuisses, etc., lavez et poudrez toutes les fois que l'enfant aura sali sa couche, et pour le moins trois fois par jour.

Lavez et poudrez deux fois par jour derrière les oreilles.

Si, par négligence, l'enfant est coupé, mettez une goutte d'huile d'amandes douces ou d'olive ; lavez deux fois par jour en laissant couler l'eau sans frotter ; remettez chaque fois de l'huile.

Quand l'écorchure est guérie, mettez de la poudre.

Soyez certain que les coupures et écorchures dans les plis sont dus à la négligence et au défaut de propreté. Un enfant bien soigné ne se coupera jamais.

Brûlures

Si l'enfant se fait une brûlure, soit par l'eau bouillante, soit par le feu, râpez immédiatement du savon blanc de lessive dans un peu d'eau,

---

1. L'huile de lis est encore employée de nos jours en homéopathie.
2. Calmant qui contient de la morphine.
3. *Écorchures* : crevasses.
4. Ancêtres du talc.

mêlez bien jusqu'à ce que le savon soit fondu et qu'il fasse une pâte de l'épaisseur du cérat [1] ; appliquez un paquet de ce savon sur la brûlure ; maintenez-le avec une bande de linge ; au bout de cinq minutes la douleur disparaîtra [2].

Préparez-en d'avance la quantité nécessaire pour un ou deux pansements, au bout de trois ou quatre heures changez le savon ; ayez soin de tout préparer d'avance pour que la brûlure ne reste pas à l'air ; aussitôt qu'elle est à découvert, appliquez vite dessus un paquet de savon délayé frais et enveloppez d'un linge.

La nuit, ne changez que si l'enfant se plaint.

Au bout de deux ou trois jours la brûlure sera guérie ; il n'y paraîtra plus ; il n'y a plus qu'une légère rougeur qui s'efface peu de jours après.

Ce remède est de tous ceux que j'ai employés et fait employer, le plus efficace, le plus prompt, le plus facile à appliquer et à trouver. Chacun peut avoir par précaution du savon de ménage ; il doit être blanc ; le savon marbré est mauvais.

Si la brûlure est très étendue et très grave, il faut appeler un médecin et employer les remèdes indiqués en attendant.

Un autre moyen excellent et facile, est l'application de compresses de teinture d'arnica dans de l'eau à la dose d'une cuillère à café de teinture dans un verre d'eau.

Chutes et coups

Pour les chutes ou coups reçus en jouant, mettez dans un demi-verre d'eau une petite cuillère à café de teinture d'arnica, faites boire une cuillère à café de ce mélange [3], et bassinez avec le reste la partie contusionnée trois ou quatre fois par jour, pendant deux ou trois jours.

Coupures et écorchures

Quand un enfant s'est coupé ou écorché, prenez un œuf cru, cassez-le en deux ; videz dans une assiette le blanc et le jaune ; détachez de la coquille la pellicule ou peau intérieure qui la tapisse, et posez ces morceaux de peau sur la coupure ou écorchure [4].

Ne mettez pas les morceaux trop grands ; si l'écorchure ou la coupure est grande, plusieurs petits valent mieux.

Ayez soin d'appliquer sur la peau le côté gluant.

Si c'est une coupure, ayez soin, avant d'appliquer la peau d'œuf, de rapprocher les deux côtés de la coupure pour qu'ils se touchent.

---

1. Le cérat était une pommade à base de cire et d'huile. L'auteur en parle dans *Les Malheurs de Sophie*.

2. Les corps gras calment la douleur des brûlures. Ils sont cependant reconnus aujourd'hui comme nuisibles car ils empêchent la cicatrisation en isolant de l'air.

3. Pour calmer l'enfant plus que pour le soigner.

4. Ce procédé cautérise et aide les deux lèvres de la coupure à se recoller.

Maintenez la peau d'œuf avec un linge jusqu'à ce qu'elle soit séchée.

Laissez-la sans y toucher ; si elle s'en va, remettez une peau d'œuf fraîche. Quand l'écorchure ou la coupure est guérie, la peau tombe toute seule.

Avec ce moyen vous n'aurez jamais d'inflammation ni par conséquent de douleur.

Un autre moyen facile et efficace, c'est du papier Fayard[1]. Vous l'appliquez sur la coupure ou écorchure, et vous le laissez jusqu'à ce qu'il tombe ; il est difficile à enlever. On peut l'ôter avec de l'huile, mais c'est très long. Il ne tombe naturellement qu'au bout de dix à vingt jours.

Hémorragie nasale

Les enfants sont sujets aux saignements de nez ; il ne faut pas s'en inquiéter.

Si pourtant l'hémorragie devenait trop abondante, bassinez le nez, le front, la nuque avec de l'eau froide. En même temps faites lever en l'air le bras du côté opposé à celui de la narine qui donne du sang ; c'est-à-dire, si le saignement de nez vient de la narine gauche, faites lever le bras droit, si c'est de la narine droite, faites lever le bras gauche ; maintenez le bras en l'air quelques secondes.

Le saignement de nez ne tardera pas à s'arrêter.

Si toutefois il continue, mettez dans un verre d'eau froide, sucrée ou non, selon le goût de l'enfant, une cuillère à café d'eau de Pagliari[2] ; faites-en boire quelques gorgées ; recommencez au bout de cinq minutes, si l'hémorragie n'est pas arrêtée.

Inflammation des yeux

Il n'est question ici que des inflammations légères, et non d'ophtalmies graves qu'un médecin seul peut traiter.

Si l'enfant a les yeux enflammés, ce qui arrive quelquefois par suite d'un coup d'air, d'une lumière trop vive, etc., prenez un oignon de lis, faites-le cuire dans très peu d'eau ; quand il est refroidi, écrasez-le pour en faire un cataplasme que vous appliquerez sur l'œil malade ; laissez-le douze heures.

L'inflammation sera dissipée ou, si elle ne l'est pas entièrement, recommencez le même remède. Si vous n'avez pas d'oignon de lis, prenez cinq ou six feuilles de laitue crue[3] ; vous écraserez légèrement les côtes des feuilles, vous les coudrez ensemble au moyen de deux ou

---

1. Sans doute l'ancêtre du sparadrap.
2. Conçue par Giovanni Pagliari (1799-1886), cette eau hémostatique contient du sulfate d'alumine et de potasse et du benjoin.
3. La fille de Sophie, Sabine, enveloppait ses jambes enflées de feuilles de laitue, pour leur propriété calmante.

trois points et vous les mettrez sur l'œil ; vous fixerez au moyen d'une bande légère de toile.

Vous aurez soin de changer au moins toutes les deux heures.

Si au bout de douze heures il n'y a pas d'amélioration, faites une application de lait caillé que vous laisserez cinq à six heures.

Si l'enfant ne supporte pas un corps étranger et un bandeau sur l'œil, bassinez-le toutes les heures avec de l'eau de riz froide, très légère, légèrement acidulée de quelques gouttes de vinaigre.

La nuit, ne bassinez que lorsque l'enfant est éveillé ; laissez-le dormir : le sommeil est le meilleur des remèdes.

Dentition

Le travail des dents se fait sentir longtemps avant qu'elles soient percées ; il commence quelquefois à deux mois, le plus souvent à quatre, ou huit, quelquefois plus tard ; il ne faut pas s'inquiéter d'un retard.

Il y a des enfants qui ne percent leurs premières dents qu'à seize ou dix-huit mois, d'autres qui en ont à deux mois. Mon fils aîné a percé sa première dent à quinze mois [1] ; mon plus jeune fils en avait deux à deux mois [2] ; les deux dentitions ont été également difficiles.

Il y a trois époques de dentition :

La première, qui est la plus difficile à passer, est terminée généralement à trois ans ; elle se compose de vingt dents.

La seconde commence de quatre à cinq ans et se termine entre huit et neuf ; elle se compose de quatre grosses dents du fond nouvelles et de douze dents de devant remplaçant celles de la première dentition.

La troisième commence de neuf à dix ans et se termine de douze à quatorze ; elle complète les vingt-huit dents, en donnant quatre dents du fond nouvelles et en remplaçant les huit dents de la première dentition, de sorte que les vingt dents de la première dentition se trouvent toutes remplacées.

Pendant ces trois dentitions, les enfants sont sujets à des toux qui souvent sont grasses dès l'origine comme une fin de rhume ; quelquefois elles sont et restent sèches, fréquentes, convulsives, et disparaissent subitement comme elles sont venues.

Les bains de son, tièdes, sont toujours très utiles pendant la dentition.

Le seul remède à faire est de donner soit du raisin dans l'automne, soit des cerises au printemps, soit tous autres fruits de la saison, pour rafraîchir et calmer.

A défaut de fruits, donnez du lait d'amandes léger. Pilez six amandes douces, une amande amère (après les avoir dépouillées de leur peau), et, quand c'est bien pilé, versez dessus un verre d'eau chaude ; sucrez avec du sucre ordinaire ; l'enfant peut en boire deux ou trois verres par jour.

---

1. Il s'agit du fils aîné de Sophie, Gaston de Ségur.
2. Il s'agit d'Edgar, le quatrième fils de Sophie.

Pendant la dentition, les enfants sont sujets à des dérangements d'entrailles. Nous avons dit, dans un chapitre précédent, le régime et le traitement à suivre dans ce cas.

Enfin, la dentition amène mille indispositions, comme vomissements, accès de fièvre, écoulements d'humeurs. Il ne faut pas s'en effrayer, et il faut soigner ces maux passagers, ou les symptômes, d'après les conseils indiqués aux chapitres précédents.

Ne permettez jamais à aucun médecin d'employer cette fatale mode anglaise, d'inciser les gencives de l'enfant comme moyen soi-disant excellent pour faciliter la sortie de la dent. Après l'incision, la gencive se cicatrise, devient plus dure qu'auparavant ; la dent a beaucoup plus de peine à percer cette peau durcie par la cicatrice, et l'enfant est plus exposé soit aux convulsions, soit aux autres maux amenés par la dentition.

Vous lui avez donc infligé une souffrance non seulement inutile, mais contraire au but que vous espériez atteindre.

Ne laissez pas non plus calmer l'agitation de l'enfant par l'opium, le sirop de pavot, diacode [1] et autres narcotiques qui peuvent amener des maladies graves à la tête.

Faiblesse des reins

Si l'enfant a de la faiblesse dans les reins, qu'il ne puisse pas se soutenir facilement assis à six ou sept mois, ni debout à onze ou douze mois, frictionnez-lui légèrement les reins et l'épine du dos, matin et soir, avec de l'eau-de-vie. Ayez soin de toujours frictionner de haut en bas, de la nuque aux reins. Ce moyen très innocent donne beaucoup de force aux reins et aux jambes. La faiblesse des jambes provient toujours de la faiblesse de l'épine dorsale.

Empoisonnements

Opium, pavot

Si l'enfant est empoisonné par du laudanum [2], il faut d'abord provoquer les vomissements en chatouillant la gorge à l'intérieur avec une barbe de plume ; ensuite faites-lui avaler du café noir par cuillères à bouche tous les quarts d'heure jusqu'à ce que l'engourdissement soit passé.

Si l'engourdissement ne cède pas au bout d'une heure, mêlez à chaque cuillère de café une quantité égale de jus de citron ; à défaut de citron, du vinaigre ; vous pouvez sucrer sans inconvénient.

C'est le meilleur contre poison des substances narcotiques.

1. *Diacode* : pavot blanc.
2. *Laudanum* : opium.

Vert-de-gris, blanc de plomb[1]

Si l'enfant est empoisonné par l'une de ces deux substances minérales, donnez-lui, après avoir provoqué les vomissements, et en attendant le médecin, beaucoup d'eau fortement sucrée.

Battez douze blancs d'œufs dans deux litres d'eau, sucrez fortement et faites-en boire une bonne tasse toutes les trois ou quatre minutes jusqu'à ce que les accidents aient cessé.

Si vous n'avez pas d'œufs, faites de l'eau de savon avec un quart de savon *blanc* et trois quarts d'eau, sucrez et faites-en boire alternativement avec l'eau sucrée jusqu'à ce que les coliques, les nausées, etc., aient disparu[2].

Champignons

Il faut faire vomir le plus tôt possible. Pour obtenir le vomissement, faites boire de l'eau tiède tant que l'enfant peut en boire ; un demi-verre toutes les trois ou quatre minutes, si c'est possible. En même temps, chatouillez l'intérieur de la gorge avec la barbe d'une plume ou d'un pinceau.

Si l'eau tiède n'amène pas de vomissement au bout d'un quart d'heure :

Prenez une cuillère à café de sel de cuisine, une cuillère à café de farine de moutarde, mêlez dans un verre d'eau tiède et faites-le avaler de gré ou de force.

Quand l'enfant commence à vomir, penchez-le vivement en avant, soutenez sa tête et comprimez légèrement le ventre.

Après le vomissement, faites-lui rincer la bouche et laissez-le reposer.

Si les accidents recommencent, coliques, agitations, hauts-de-cœur, redonnez de l'eau tiède ou du sel avec de la moutarde.

Quand les accidents ont cessé, qu'il ne reste que du brûlement, des coliques légères, du malaise :

Donnez du lait, de l'eau sucrée, de l'eau albuminée tant que l'enfant en voudra. S'il désire du café noir, donnez-lui-en ; il se remettra plus promptement.

Asphyxie par le charbon

S'il y a asphyxie par des vapeurs de charbon, portez vite l'enfant à l'air, frottez-le avec du vinaigre ; couvrez la tête de compresses d'eau froide que vous remouillerez sans cesse ; en même temps, entourez les pieds et les jambes de bouteilles d'eau chaude ou de briques chauffées, ou de cendre chaude.

Aussitôt que l'enfant peut avaler, donnez-lui du café pur par cuillères à café ; continuez jusqu'à ce que vous ayez un médecin.

---

1. Poisons violents. Le blanc de plomb qui était un des composants des peintures n'est pratiquement plus utilisé.
2. Ces recettes sont aussi désuètes qu'elles étaient inutiles.

Piqûres de cousins, de guêpes ou autres insectes venimeux

Si l'enfant est piqué par un cousin ou une guêpe, ou autre bête de ce genre, mettez sur la piqûre une goutte d'alcali volatil. Pour les piqûres de guêpes ou de frelons, recommencez plusieurs fois dans la journée. Pour les cousins, une ou deux fois suffisent. La démangeaison et l'enflure ne tarderont pas à disparaître.

Un autre moyen très facile et à portée de tout le monde, est de prendre de la terre noire et humide prise à une profondeur d'un pied au moins, et de l'appliquer sur la piqûre après en avoir enlevé le dard de l'insecte.

Un troisième moyen est de mettre sur la piqûre de la craie en poudre ; la douleur disparaît instantanément. De l'eau vinaigrée est bonne aussi, mais moins efficace que l'alcali et la terre.

Piqûre de vipère

Aussitôt qu'une vipère a piqué l'enfant, liez fortement le membre piqué avec un cordon ou un mouchoir au-dessus de la piqûre ; un cordon exerce une compression plus efficace ; portez l'enfant aussi promptement que possible près du ruisseau, du fossé ou de la maison la plus rapprochée, pour laver à grande eau la piqûre, que vous ouvrirez le plus possible ; si vous pouvez avoir du sel pour laver avec de l'eau salée, c'est encore mieux ; quand vous aurez bien lavé, versez dans la piqûre et tout autour quelques gouttes d'alcali ; c'est un excellent antidote contre le venin de la vipère [1].

Défaites la ligature aussitôt après que la piqûre aura été lavée et cautérisée avec l'alcali.

Engelures

Tout le monde sait reconnaître les engelures. La partie malade devient rouge, gonflée et cause des démangeaisons insupportables.

Le moyen préservatif est de se garantir du froid, mais comme ce n'est pas toujours possible [2], il faut s'occuper du moyen curatif. En voici un qui m'a toujours réussi pour mes enfants et petits-enfants.

Faites baigner le membre malade dans un bain d'eau de son qui ne doit être ni trop chaud ni trop froid ; il faut le prolonger pendant vingt minutes, une demi-heure même si on en a le temps et la patience.

Recommencez ces bains pendant trois jours, matin et soir ; l'engelure sera passée.

---

1. Dans *Les Vacances* Paul d'Aubert suce la piqûre de vipère de M. de Rosbourg : ils n'ont pas d'alcali puisqu'ils sont sur une île déserte !

2. On sait aujourd'hui que les engelures sont la conséquence d'un mauvais équilibre alimentaire, et d'une carence en vitamine D.

Il faut, pour que ce moyen si simple soit employé avec succès, ne pas laisser les engelures vieillir ni s'ouvrir ; on doit les prendre au début, de même que tous les maux qui atteignent l'enfance.

Les cors

Je ne connais pas de remède certain contre les cors placés au-dehors des doigts de pied ; mais j'en connais un pour les *œils de perdrix,* les plus douloureux de tous les cors.

Lorsque l'enfant se plaint de douleur au pied et que rien ne paraît à l'extérieur, ouvrez les doigts et examinez s'il n'y a pas dans l'entre-doigt un cor qui ait laissé sa marque sur le doigt opposé.

Si vous trouvez ce cor et la marque qui en est la conséquence, mettez un linge fin double ou un peu de ouate entre les deux doigts, de manière que le cor porte sur le linge ou la ouate.

Lorsque l'enfant se couche, enlevez le linge, mettez à la place un petit paquet de chandelle molle, demi-fondue, et laissez-la toute la nuit.

Le lendemain, trempez le pied dans de l'eau tiède, enlevez la chandelle et avec la chandelle toutes les petites peaux qui se détachent ; employez pour cela un canif qui ne coupe pas. Quand le pied est essuyé, remettez comme la veille un linge fin double ou de la ouate.

Recommencez pendant un mois ou six semaines, plus même si c'est nécessaire. Ne cessez que lorsque toute trace d'œil de perdrix aura disparu.

Jamais ce moyen n'a manqué son effet. Je l'ai conseillé à des personnes qui souffraient depuis des années d'*œils de perdrix* ; toutes ont été guéries radicalement ; une d'elles a eu la constance de continuer ce traitement pendant six mois ; sa patience a été couronnée de succès. Il est vrai que dès la première semaine elle avait été notablement soulagée. Généralement le soulagement se fait sentir dès le second ou troisième jour.

Il est inutile d'ajouter que l'enfant doit être chaussé large, surtout du bout du pied. Les souliers des enfants doivent toujours être très carrés du bout pour ne pas gêner et déformer les doigts.

III

MANIÈRE DE PRÉPARER ET D'APPLIQUER QUELQUES REMÈDES

Manière de faire l'eau panée

Mettez de l'eau au feu dans un pot de terre ; quand l'eau commencera à bouillir ; jetez dedans quelques croûtes de pain ; laissez bouillir dix minutes et passez ensuite dans un linge blanc.

Eau panée plus nourrissante

Prenez quatre onces environ de mie de pain, mettez-la dans une mousseline claire sans serrer du tout ; mettez dans un pot de terre, contenant quatre à cinq verres d'eau ; faites bouillir pendant un bon quart d'heure ; retirez du feu, pressez le sac de mousseline avec une cuillère ; retirez-le ; sucrez l'eau panée avec du sucre et mêlez chaque fois que vous en donnez à l'enfant.

Manière de faire diverses tisanes

Eau de riz. Prenez une poignée de riz ; versez dessus de l'eau bouillante ; mettez au feu ; aussitôt que l'eau commencera à bouillir, jetez-la en laissant le riz au fond. Versez d'autre eau et faites bouillir pendant un bon quart d'heure. Passez ensuite dans un linge blanc.

Eau d'orge. Même procédé.

Eau de gruau. Même procédé, sauf qu'il ne faut pas jeter la première eau, le gruau n'ayant pas l'âcreté du riz et de l'orge.

Eau de gomme. Mettez deux tiers d'eau froide dans une carafe ; mettez-y ensuite 1 once ou 40 grammes de gomme en morceaux ; secouez bien ; au bout de cinq minutes, l'eau de gomme est faite ; remplacez à mesure l'eau que vous prenez, et secouez chaque fois que vous en remettez et que vous en ôtez ; quand la gomme est presque toute fondue, remettez-en une demi-once et continuez ainsi tant que vous en avez besoin.

Manière de faire les cataplasmes

Cataplasme camphré

Préparez un mouchoir ployé en fichu ; mettez entre deux un morceau de taffetas gommé.

Prenez de la farine de graine de lin ; ayez une casserole ou terrine, de l'eau bouillante et une cuillère en bois.

Versez dans la terrine ou casserole la quantité de farine de graine de lin nécessaire pour vos cataplasmes. Versez dessus petit à petit l'eau bouillante, en ayant soin de bien mêler ; versez-en jusqu'à ce que vous ayez une bouillie assez épaisse.

Étendez ensuite sur le linge préparé la quantité suffisante pour couvrir la plante des pieds, en ayant soin de ne pas en mettre jusqu'au bord.

Saupoudrez d'une forte poignée de camphre en poudre.

Pour pouvoir piler le camphre, il faut en prendre un morceau gros comme une noisette, verser dessus deux ou trois gouttes d'esprit-de-vin ou d'eau de Cologne, il s'écrasera ensuite comme du sucre.

Posez sous la plante du pied ; mais assurez-vous que le cataplasme ne soit pas trop chaud ; appliquez-y à cet effet soit votre joue, soit le revers de la main.

Rebroussez sur le pied la pointe du fichu ; enveloppez avec les deux bouts que vous renouerez à la cheville.

Cataplasme sinapisé [1]

Faites comme le précédent, avec la différence que vous mettez une cuillerée de farine de moutarde contre deux cuillerées de farine de graine de lin et que vous mêlez le tout ensemble en versant l'eau bouillante.

Manière de poser les sangsues

Les sangsues doivent être sorties de l'eau deux heures avant d'être posées, et mises dans un verre ou une tasse recouverte d'un chiffon de toile bien attaché autour du verre, pour qu'elles ne puissent pas en sortir.

Le papier ne vaut rien, parce que les sangsues le détrempent et s'échappent.

Mettez les sangsues sur une serviette ; essuyez-les et mettez-les dans une ventouse ; à défaut de ventouse, dans un verre à liqueur ou autre verre de cristal de cette capacité.

Appliquez immédiatement sur la place où elles doivent mordre.

Si elles ne prennent pas tout de suite, enlevez le verre, frottez légèrement la place où elles doivent prendre avec de l'eau sucrée ou du lait également sucré.

Si elles refusent encore de prendre et qu'on puisse avoir une pomme, coupez-la en deux, évidez-la pour en former une tasse, mettez les sangsues dedans ; elles prendront promptement par horreur pour la pomme.

Ayez du sel près de vous et deux cuvettes ; à mesure que les sangsues tombent, mettez-les dans une cuvette et saupoudrez-les de deux ou trois pincées de sel, pour les faire dégorger ; quand elles ont rendu le sang qu'elles ont pris, mettez-les dans une cuvette d'eau fraîche ; au bout de quelques minutes remettez-les dans le bocal où elles ont l'habitude de vivre.

Si les sangsues, après s'être remplies, restent trop longtemps attachées, c'est-à-dire plus de vingt minutes, saupoudrez-les légèrement de sel [2] ; elles tomberont presque immédiatement.

Il faut changer l'eau des sangsues tous les jours ; ne leur donnez pas d'eau de puits ; elles ne tarderaient pas à mourir.

Manière d'arrêter l'hémorragie des sangsues

Quand les ouvertures faites par les sangsues saignent trop longtemps, prenez un petit tampon de ouate, mettez dessus une pincée de poudre

---

1. Cataplasme additionné de moutarde.
2. Comme les fameux poissons rouges des *Malheurs de Sophie* !

de colophane[1] et appliquez le tampon sur les trous qui saignent ; maintenez avec les doigts en appuyant un peu fortement.

Si au bout de cinq minutes le sang est arrêté, levez doucement le doigt, mais sans détacher la ouate, et maintenez-la par une serviette ou un linge quelconque.

Si le sang continue à couler sous le tampon, levez-le, prenez une grosse pincée de poudre de colophane, mettez-la sur la piqûre et posez vivement dessus le bout du doigt ; maintenez-le sans bouger en appuyant un peu pendant cinq minutes ; si le sang ne coule plus, ayez un tampon de ouate recouvert de poudre de colophane, levez doucement le doigt de dessus la piqûre, sans décoller la colophane, et replacez immédiatement le coton, que vous fixerez avec un linge quelconque.

S'il y a plusieurs piqûres qui saignent, vous appliquerez autant de doigts qu'il y a de piqûres, après avoir déposé sur chacune une bonne pincée de poudre de colophane. Si ces moyens sont insuffisants, il faut sans plus tarder appeler un médecin.

Manière de faire prendre les bains de pieds

Bain de pieds de savon

Prenez un seau pour bain de pieds, versez-y de l'eau chaude, prenez un quart de livre ou 125 grammes de savon blanc ; grattez-le avec un couteau jusqu'à ce que tout soit réduit en tout petits morceaux. Faites tomber à mesure dans l'eau chaude, mêlez ensuite avec un bâton. Quand le savon est fondu, remplissez le bain aux deux tiers au plus avec de l'eau froide et chaude ; pour vous assurer que le degré de chaleur est suffisant, plongez-y votre avant-bras ; il faut que vous puissiez l'y maintenir sans être incommodé de la chaleur.

Plongez-y doucement les pieds de l'enfant ; s'il se plaint de la chaleur, ajoutez de l'eau froide, quand même vous trouveriez le bain chaud à point. La peau des enfants, et de certains enfants, est, à cause de son extrême finesse, plus sensible que la nôtre aux influences du chaud et du froid.

Si vous faites crier l'enfant, le sang se portera à la tête, à la gorge, et vous lui ferez plus de mal que de bien avec le bain de pieds que votre obstination aura maintenu trop chaud.

Quand l'enfant a les pieds dans l'eau, couvrez le seau, les jambes et les cuisses avec une serviette, pour maintenir la chaleur.

Réchauffez le bain toutes les deux ou trois minutes, en ayant bien soin de mettre votre main entre les jambes de l'enfant et l'eau que vous versez, afin de ne pas l'échauder[2].

Si l'enfant se trouve bien du bain, continuez-le pendant quinze ou vingt minutes au plus.

---

1. La colophane est une résine originaire d'Asie Mineure, favorisant la cicatrisation des plaies.

2. *Échauder* : terme vieilli (XIIe siècle) qui signifie brûler avec de l'eau chaude. Il ne s'emploie plus guère qu'au figuré.

Ayez deux serviettes chaudes, en coton, pour essuyer les pieds, et enveloppez-les vite de crainte de refroidissement.

Si l'enfant se recouche, mettez d'avance dans son lit une bouteille d'eau bien chaude.

Bain de pieds de moutarde

Même procédé, sauf qu'il faut verser 125 grammes ou un quart de livre de farine de moutarde dans l'eau, un instant avant de mettre les pieds de l'enfant dans le bain.

Bain de pieds de sel et de vinaigre

Même procédé. Faites fondre deux grosses poignées de sel dans le bain de pieds, cinq minutes avant d'y mettre les pieds de l'enfant, et versez un verre de vinaigre au moment du bain.

Bain de pieds de cendre

Si vous n'avez ni moutarde, ni sel, ni vinaigre, prenez une grosse pelletée de cendre tamisée, mettez-la dans un torchon, nouez, en ne serrant pas la cendre ; mettez dans le bain de pieds, pressez à plusieurs reprises la cendre, pour en extirper tout le sel, et laissez-la dans l'eau pendant la durée du bain.

Manière de placer les ventouses

Prenez une ventouse ; si vous n'avez pas de ventouse, un verre à bordeaux ; mettez au fond quelques gouttes d'esprit-de-vin, allumez avec une allumette ou un chiffon de papier, quand l'esprit-de-vin est enflammé, appliquez immédiatement la ventouse ou le verre sur la partie où vous devez en mettre, et laissez quelques minutes. Ayez soin d'agir promptement, pour ne pas donner aux parois du verre le temps de s'échauffer, ce qui causerait une brûlure au moins inutile.

Quand vous voudrez retirer la ventouse, penchez-la légèrement de côté, appuyez avec votre doigt sur la peau du côté opposé, pour faire entrer l'air dans la ventouse ; elle se détachera immédiatement.

On peut appliquer deux, trois, quatre ventouses à la fois ; mais c'est un peu douloureux à cause de la tension de la peau.

Bouteille d'eau bouillante pour les pieds

Prenez un cruchon ou une bouteille de grès, remplissez d'eau presque bouillante, bouchez solidement. Ployez une serviette en fichu, roulez-la autour de la bouteille, renouez les deux bouts du fichu, de manière à maintenir le bouchon, et mettez dans le lit en ayant soin de ne pas faire toucher aux pieds de l'enfant, de crainte de le brûler.

Renouveler l'eau chaude toutes les cinq ou six heures.

Remèdes qu'il faut toujours avoir [1]

1. Émétique, en petits paquets d'un grain chacun. (Se garde indéfiniment.)

2. Sirop d'ipécacuana ; trois onces. (Demande à être gardé dans un endroit frais ; doit se remplacer quand il est fermenté ; on s'aperçoit de la fermentation quand il se forme de la mousse au-dessus et lorsqu'en ouvrant le bouchon il s'échappe une petite vapeur.)

3. Huile de ricin. (Rancit au bout de quelques mois ; on s'en aperçoit à la couleur jaune et à l'odeur rance.)

4. Eau de Pagliari pour les hémorragies. (Se garde indéfiniment dans un flacon avec bouchon de cristal.)

5. Camphre, dans un bocal bien bouché. (Se garde jusqu'à évaporation.)

6. Farine de graine de lin pour cataplasmes. (Rancit au bout d'un an environ.)

7. Graine de lin pour lavements.

8. Farine de moutarde pour sinapismes. (S'évente si elle n'est pas bien enfermée.)

9. Têtes de pavot, pour cataplasmes ou lavements.

10. Papier Fayard pour les brûlures, écorchures, coupures.

11. Feuilles de belladone.

12. Fleurs de violettes.

13. Fleurs de tilleul.

14. Savon blanc pour bains de pieds et brûlures. (2 livres.)

15. Gruau. (1 livre.)

16. Orge. (1 livre.)

17. Riz. (1 livre.)

18. Gomme. (½ livre.)

19. Taffetas gommé [2]. (50 centimètres.)

20. Ouate en feuilles, sans gomme. (12 petites feuilles.)

21. Flanelle.

22. Ventouses. (4.)

23. Cruchon de grès, pour l'eau bouillante.

24. Sangsues. (6.)

25. Teinture d'arnica, pour les chutes et coups. (2 onces.)

26. Alcali volatil. (Un flacon avec bouchon de cristal.)

---

1. Cette partie contenait initialement le remède pour soigner la rage avec de l'eau salée et de l'ail. Mais l'éditeur de Sophie a exigé qu'elle supprimât ce passage. Sophie a toutefois récidivé au chapitre « Le chien enragé », dans son roman *Les Petites Filles modèles.*

2. *Taffetas gommé* : ancêtre du sparadrap.

TABLE DES MATIÈRES

JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT

LA FORTUNE DE GASPARD

QUEL AMOUR D'ENFANT !

LE MAUVAIS GÉNIE

DILOY LE CHEMINEAU

APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS

LA SANTÉ DES ENFANTS

Crédits photographiques. P. 1 à 16, photos Jean Vigne, Arch. E.R.L. *Recherches iconographiques :* Anne Mensior — Studio Clam ! *Maquette :* Daniel Arnault.

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1990

N° ÉDITEUR : S 993

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
LES ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
SUR LES PRESSES DE
BPCC HAZELL BOOKS
AYLESBURY (GRANDE-BRETAGNE)
Printed in Great Britain

Les romans de la comtesse de Ségur ont battu tous les records de vente de livres pour enfants (plus de 30 millions d'exemplaires, toutes éditions confondues). Reléguée dans le genre mineur de la littérature enfantine, elle est restée depuis cent trente ans dédaignée des adultes et de la critique littéraire. La vérité que cache les aventures de ces petits héros n'a pourtant pas échappé à certains. Ainsi, cette réflexion de Francis de Croisset : "Une chose m'a frappé : ces livres enfantins ne sont jamais puérils. Ils sont vrais. Ils ne sont pas toujours vraisemblables, mais ils sont peut-être d'autant plus vrais, d'une vérité un peu rudimentaire, un peu optimiste, mais d'une vérité humaine et solide."

Grâce à la simplicité des moyens employés, le style de la comtesse de Ségur, précis, simple et réaliste, n'a pas vieilli. Avec une élégance qu'elle tient du XVIII[e] siècle français, elle s'abstient des longues descriptions chères au XIX[e] et tombe à pieds joints dans le style rapide et visuel du XX[e].

GUY SCHOELLER



16 pages de hors-texte



BOUQUINS